



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

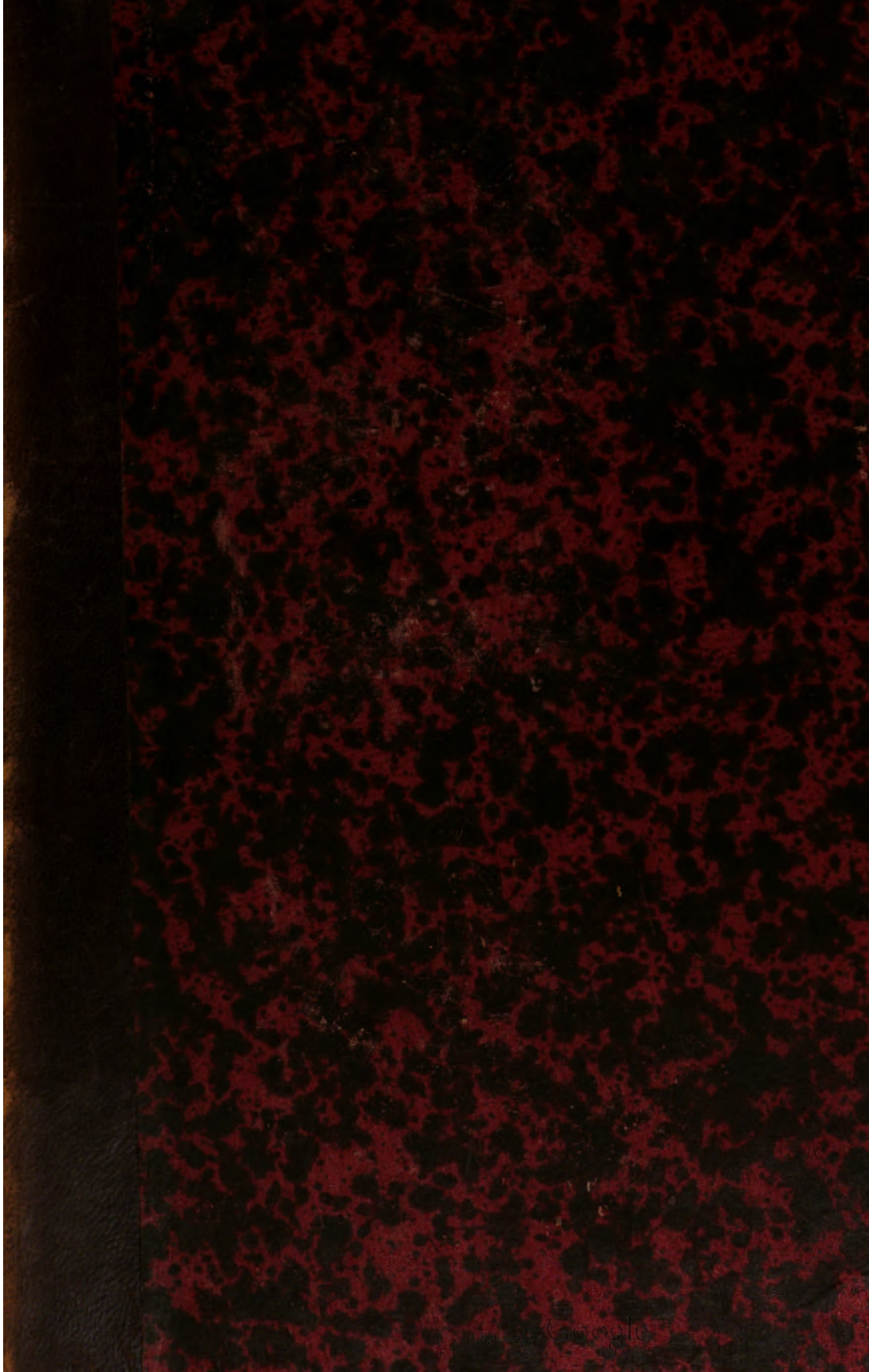
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



RSITEITSBIBLIOTHEEK GENT



900000184548

Digitized by Google



148C1

REVUE GERMANIQUE.

TOME NEUVIÈME.

TOME IX. — 31 JANVIER 1860.

1



**PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,
8, RUE GARANCIÈRE.**

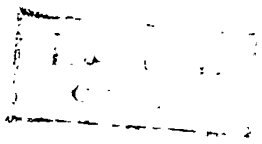


REVUE GERMANIQUE

PUBLIÉE PAR

MM. CH. DOLLFUS ET A. NEFFTZER

TOME NEUVIÈME.



PARIS

BUREAUX DE LA REVUE GERMANIQUE

7, Passage Saulnier

DÉPÔT PRINCIPAL

LIBRAIRIE A. FRANCK

67, RUE RICHELIEU

1860

GOTTHOLD EPHRAÏM LESSING¹.

« Je ne connais pas de plus agréable travail que de contrôler les noms d'hommes célèbres, d'examiner leurs droits à l'immortalité, de les délivrer de souillures imméritées, de dissoudre le faux badigeon de leurs faiblesses; de faire, en un mot, au sens moral, ce que fait au sens physique celui qui est préposé à la surveillance d'une galerie de tableaux. »

LESSING.

I.

C'est à Lessing que les Allemands doivent leur patrie littéraire. Quand il surgit, la pensée germanique, timidement asservie au double joug de la France et de l'Angleterre, n'avait pas en elle-même son centre de gravité. Lessing la dégagea du poids des influences étrangères, et il la rendit maîtresse de son avenir. Cet avenir réclamait un prompt secours. Schiller et Goethe étaient nés; ils portaient en eux une gloire prochaine. Une végétation parasite menaçait d'entraver sur le sol natal, de dénaturer et d'amoindrir l'essor de leur génie. Lessing travaillait donc, à son insu, à l'avènement d'une littérature classique et vraiment nationale, mais que sans doute il jugeait moins voisine.

L'œuvre d'émancipation ne semblait point facile, et en réalité elle ne l'était pas. Voltaire régnait à Berlin sous l'égide du grand Frédéric; les lettres, et à leur suite les mœurs et les relations sociales, cherchaient gauchement les modèles français. Moindre était en apparence la part

¹ Né à Camentz (Lusace), le 22 janvier 1729, d'un pasteur protestant dont il était le dixième fils. Il est mort en 1781.

de l'Angleterre dans cette servitude, et surtout mieux dissimulée. On ne pouvait cependant la méconnaître dans Klopstock, dont la « *Messias* » trahit à chaque page l'ascendant de Milton, au point même qu'il serait permis, sans dépasser la mesure d'une stricte justice, de ne voir dans cette œuvre qu'un pastiche supérieur. Wieland, en revanche, par les qualités de son organisation, était prédisposé aux sympathies françaises; sa finesse railleuse, quoique tempérée de bonhomie, la qualité de son sentiment, encore plus enclin à la volupté qu'à la rêverie d'amour, l'élégance de sa forme et le fini de son exécution; tout ce qui le distingue enfin, le rendait impropre à stimuler puissamment le génie national et à le pousser dans des voies vraiment indépendantes. S'il y avait en lui un élément régénérateur, c'était son atticisme, ce parfum de la Grèce qu'il a su mêler dans « *Oberon* » aux inspirations de l'Arioste.

Wieland et Klopstock régnaient, quand Lessing entra en scène et se mit à prêcher la croisade contre l'étranger. Il ne faudrait pas croire cependant qu'il ne se trouvât déjà dans ces deux poètes quelques points d'appui pour l'émancipation que devait poursuivre l'œuvre du grand critique, avant qu'elle ne se complût, sous la forme définitive de la production elle-même, dans Schiller et dans Goethe. Avec Klopstock et Wieland, l'Allemagne avait gagné du terrain; les premières fraîcheurs d'une rosée rajeunissante annonçaient aux lettres comme l'aube d'un nouveau jour. Mais ni Klopstock ni Wieland n'avaient abordé le théâtre; or, un peuple qui n'a pas de théâtre à lui manquera toujours d'une véritable existence littéraire. Au regard de cette existence, et même au point de vue de l'existence en général, la scène est l'expression la plus complète en même temps que la flagrante démonstration de la nationalité. L'existence nationale n'est-elle pas la physionomie collective? Et cette physionomie, où s'accusera-t-elle entièrement, sinon sur la scène, qui implique tout ensemble l'histoire, la philosophie et les lettres; qui réfléchit dans leur ensemble les traits épars de la vie d'un peuple, s'empare de cette vie par toutes ses faces, et la représente dans ce qui fait le peuple lui-même, dans le passé, le présent, l'avenir? — C'est de ce côté que Lessing porta ses coups les plus décisifs, joignant de son fait aux efforts victorieux du critique les tentatives hardies d'une production originale. Racine, Corneille, et surtout Voltaire, occupaient, en de médiocres traductions, le répertoire tragique. A côté du formalisme de la tragédie française, superbement hissée sur les échasses de l'alexandrin et réputée antique, on avait vu la tragédie bourgeoise, venue d'Angleterre, prendre sa place et s'épanouir dans

les larmes. « Le Négociant de Londres »¹ disputait les planches à Agamemnon et à sa clique sublime. C'était déjà cette réaction qui s'accomplissait en France peu d'années après, et dont les premiers types furent « le Fils naturel » et « le Père de famille » de Diderot. Lessing avait cru voir là, non sans quelque motif en un sens, une impulsion rénovatrice; il paya même de sa personne en mettant au théâtre, en 1754, un drame bourgeois, « Miss Sara Sampson »; l'avenir a eu soin d'oublier cette œuvre dans l'intérêt de sa gloire. Un péché non plus, surtout de jeunesse, ne vient jamais seul. Diderot fit jouer son « Père de famille » en 1758. Lessing, qui a reconnu à Diderot, sur la phase de son premier développement critique, une part d'influence qui alla s'amointrissant à mesure qu'il s'affermir et s'éleva davantage dans sa propre nature et dans l'étude des modèles supérieurs, Lessing admira la pièce de l'encyclopédiste et il la traduisit pour la scène allemande. Mais le critique a racheté surabondamment ces erreurs premières; il a compris qu'entre Agamemnon et « le Négociant de Londres » il y a l'éternelle humanité, et que la vérité dramatique, expression vivante du cœur de l'homme aux prises avec les destins, s'est appelée du grand nom de Shakspeare. Il n'y a ni tragédie héroïque, ni tragédie bourgeoise, ni tragédie populaire : il n'y a que la tragédie humaine, qui implique en elle tous les aspects de la société, toutes les conditions, toutes les classes; le milieu social ou historique ne fournit que le cadre et le prétexte; quant à la substance tragique, elle est la même pour Sophocle et pour Shakspeare; car l'homme au fond n'a pas changé et il ne changera pas. L'histoire le montre au grand poète éternellement le même dans ses passions fondamentales. Or, la passion en mouvement, n'est-ce pas l'âme sous la forme tragique, le ressort théâtral par excellence ?

Si l'humanité ne varie pas dans les lignes essentielles de sa constitution morale, elle perd aisément de vue toutefois, à travers les couches successives que l'histoire accumule sur elle, le sentiment spontané de son existence générale. Comme le globe d'où elle est sortie, qu'elle habite et qu'elle dompte comme un coursier lancé à travers l'immensité, elle tend à se refroidir, à recouvrir d'une écorce toujours plus épaisse la lave ardente et créatrice qui bout dans ses entrailles. Les poètes qu'attend l'immortalité percent cette écorce et vont jusqu'au foyer puiser dans la sève enflammée le contenu durable de leurs productions. Ils arrivent à ce foyer sans sortir d'eux-mêmes, car l'homme

¹ Pièce d'un auteur anglais, Hills, jouée partout alors avec le plus grand succès.

est en eux; s'ils l'observent en autrui, c'est en eux seulement qu'ils l'aperçoivent réellement. Leur force productive, leur génie, c'est la spontanéité de vie qui leur permet d'exister au milieu des choses artificielles, vieilles dès leur naissance, comme s'ils sortaient des mains de la nature; c'est de pouvoir ressentir la nature et de la proclamer dans son impérissable jeunesse au milieu des générations qui se corrompent ou se dessèchent en l'oubliant. Par le génie, en tout ordre, l'humanité subit un périodique rajeunissement et se renouvelle. Le génie, n'est-ce pas la nature même, le sel et le levain du monde? Les peuples aussi bien que les individus peuvent perdre le sentiment primitif de la vie. Être soi-même, se manifester librement, voilà pour les uns et les autres la chose difficile entre toutes. Un peuple ne doit pas s'isoler pour croître en liberté; ni dans sa vie artistique, ni dans son existence politique il n'est indépendant de la civilisation générale. En se confinant en lui-même, il périrait sans retour. Mais s'il peut avec succès emprunter un stimulant au dehors, il faut, comme le démontre l'histoire, qu'il n'y trouve qu'un aiguillon passager et propre à susciter l'éveil de ses énergies particulières. Si le choc vient du dehors, les lois mêmes du mouvement viennent de son organisation. Il trouvera en autrui l'occasion, jamais la cause de son essor. Cette vérité, qui s'applique à toute son activité, est visible surtout quand il s'agit de son activité artistique et littéraire. Dans la seconde moitié du dernier siècle, l'Allemagne languissait dans les voies de l'imitation; on sentait pourtant en elle comme des frémissements; sous cette poussière inféconde quelque chose s'agitait déjà qui voulait vivre. « Klopstock et Wieland », dit excellemment M. Gervinus¹, avaient montré à la culture allemande et à son développement des perspectives nouvelles.... Ils s'étaient appuyés néanmoins sur le dehors et avaient nourri notre jeune littérature sur le sein d'une nourrice étrangère; un troisième vint qui la mit sur le sein maternel. »

En présence de cette situation littéraire de l'Allemagne au temps de Lessing, deux écoles critiques se disputaient le terrain; c'était d'un côté J. Christophe Gottsched; de l'autre, le petit groupe formé à Zurich autour de Bodmer et de Breitinger. La question était posée entre les deux partis, mais exclusivement de part et d'autre, chacun la prétendant voir tout entière sous un seul de ses aspects.

« Le mérite des Suisses, » dit M. Danzel² dans son ouvrage si méri-

¹ *Histoire de la poésie allemande.*

² *Gotthold Ephraim Lessing, sa vie et ses écrits.* Leipzig. 4 livraisons in-8°. Par Th. W. Danzel. — 3^e liv.

toire et si consciencieux, « le progrès réel qu'ils ont provoqué en dépit de leurs adversaires, n'est contesté par personne. Ils ont rendu justice à l'Arioste et à Milton; en un mot, à l'épopée romantique; ils ont opposé à la tyrannie de la règle et de la forme la spontanéité et l'indépendance du génie; les plus doués de la jeunesse allemande, Klopstock, et Lessing parmi eux, obéirent avec enthousiasme à leur appel. Malgré cela, ils restèrent toujours, en face de leur adversaire (Gottsched), un simple *parti*. La conception *entière* de la poésie, la chose qui l'élève jusqu'à l'*art*, on la rencontrait aussi peu de leur côté, que de l'autre côté l'élément non moins essentiel de la spontanéité. Gottsched combattait avec autant de raison (pour parler notre langage d'aujourd'hui) la pure liberté sans la loi, qu'ils repoussaient, eux, une loi sans liberté. Sur ce point important, Gottsched avait été réduit au silence par l'esprit du siècle rajeuni, mais il n'avait pas été réfuté. Il était réservé à une organisation plus élevée de faire de l'alliance du *génie* et de la *règle* la loi suprême de l'art, et d'insister en temps opportun sur l'un et sur l'autre, quand l'un menaçait de triompher aux dépens de l'autre. »

N'est-ce pas là, en effet, le problème de toute critique, comme aussi de toute production : la liberté dans l'art et l'art dans la liberté ? Le génie brut est l'imagination ne relevant que de son caprice; le génie artistique est une force qui se discipline elle-même. On peut être un homme de beaucoup d'invention et de peu d'art; on peut être très-artiste et médiocrement créateur. Il y a des poètes auxquels l'art, qui donne le frein et la mesure, fait défaut presque en entier. Leurs productions dénotent une grande verve créatrice; elles frappent, et semblent peut-être d'autant plus prodigieuses au premier regard, qu'elles manquent davantage de proportions; car proportionner, c'est toujours à un certain degré atténuer, réduire les parties les unes par les autres, les fondre sans les confondre, en les assujettissant toutes à la loi dominante de l'harmonie. Des œuvres dénuées de mesure, si elles ne le sont pas également de puissance, pourront fortement saisir l'imagination; elles ne sauront jamais l'attirer, comme font celles où la force se marie à la beauté; celles qui nous gagnent, puis nous ravissent, nous retiennent ou nous ramènent sous leur joug par je ne sais quelle céleste et mélodieuse fascination, par je ne sais quel glorieux rayonnement s'échappant de leur sein pour passer dans nos cœurs émus et recueillis. L'œuvre, en revanche, qui sous un art étudié, même le plus habile, couvre l'insuffisance de sa force productrice, ne saura pas fortement s'emparer de nous; sa prise sur les âmes, en dépit des plus merveilleux efforts de l'ouvrier, ne sera que superficielle; elle

n'arrivera qu'à nous plaire, et dans la justice que nous rendrons volontiers à son mérite, il y aura toujours quelque tiédeur invincible, dérivant d'elle-même et accusant son manque de profondeur, d'énergie et de flamme, de vie, en un mot, et de spontanéité. Le talent nous plait, l'imagination nous étonne; seuls, le génie et le talent réunis nous séduisent, et nous obligent à l'admiration. Le talent sans le génie, c'est le jugement critique sans l'imagination créatrice; le génie sans le talent, c'est la force d'invention privée du jugement critique¹. Le talent et le génie, la force du jugement alliée à celle de la production, voilà ce qui fait le maître, l'artiste-poète, le promoteur élu des œuvres durables.

La critique vivante et qui veut agir a donc une double mission : elle doit émanciper les forces productrices et faire du jour au génie en le débarrassant de toutes les entraves artificielles qui nuiraient à son essor ; mais elle doit également présenter à cette puissance créatrice qu'elle a tenté d'affranchir en la livrant à elle-même, les règles fondamentales de l'art et de la beauté ; afin que par une soumission volontaire le génie devienne réellement libre, puissant, complet, et qu'il se retrouve, au moyen de l'art, sa langue naturelle, réfléchi en des représentations conformes à son essence. Le critique ne satisfera à cette double tâche d'émancipation et de discipline, qu'à la condition d'avoir en lui-même, avec l'amour des chefs-d'œuvre, le discernement habile à démêler leurs éminentes qualités. Le critique est un juge. Mais tout jugement procède d'une loi, dont il ne montre que l'application. Si cette loi n'est pas comprise, ou bien si elle est incomplète et même arbitraire en son entier, le jugement la traduira nécessairement selon son degré de justesse ou d'erreur. La critique n'est pas le caprice individuel, elle n'est ni le sentiment ni le goût de chacun. Ce qui fait le juge en cette matière délicate, résulte d'une aptitude première développée par l'étude de la nature et des maîtres, et qui permet au vrai juge, tout en parlant comme individu, de s'élever par le mérite de ses décisions jusqu'à un niveau capable de lui assurer l'autorité. Cette autorité, elle n'est pas, à vrai dire, celle de l'individu ; mais bien celle de la règle permanente qui se formule par le secours de l'individu supérieur. Il en est des régions de l'art comme de toutes celles où l'homme s'essaie

¹ On comprendra bien que je n'entends pas ici pousser les choses à l'extrême, et que je n'admets pas qu'un homme de talent puisse être complètement dénué de génie, ni qu'un homme de génie puisse manquer tout à fait de talent. J'entends indiquer seulement les deux relations opposées, où l'un des deux éléments, le jugement artistique ou la production, l'emporte sur l'autre au point d'apparaître manifestement à son préjudice.

au rôle de créateur que la nature lui délègue, et où son effort oscille sans cesse entre la licence absolue et la parfaite liberté.

Mais où chercher les règles fondamentales de la création artistique, sinon chez les grands artistes qui les révèlent ? Elles étaient impliquées en eux ; leurs œuvres en témoignent. Ces règles fondamentales de l'art ne souffrent aucune dérogation ; par leur vivante souplesse, elles se prêtent cependant à toutes les combinaisons individuelles et nationales ; dans leur largeur, elles enveloppent toutes les diversités et toutes les nuances de temps et de lieu. Le jeu est infini des combinaisons que le poète peut former sans porter à ces règles de réelles atteintes. Elles montrent dans leur permanence une merveilleuse élasticité ; semblables en cela aux grandes lignes de la vie organique d'où elles dérivent elles-mêmes, et qui, sans disparaître jamais sous la variété débordante des genres, des espèces, des groupes, des familles et des individus, se retrouvent identiques en toutes métamorphoses. Ces lois, le génie du poète est fait pour les manifester dans l'art ; il leur emprunte sa durée et son éclat : l'éclat et la durée du diamant, qui rayer tous les corps, les façonne ou les réduit en poudre, et qu'aucun ne peut rayer, façonner ou détruire. C'est par ces lois que certaines œuvres d'art ont résisté, en dépit de la part inévitable que leur firent le milieu transitoire et l'organisation individuelle. Ce sont ces lois que le critique digne de son nom doit rechercher, qu'il doit saisir et interpréter.

Lessing a compris que les chefs-d'œuvre de l'art, en tous siècles et en tous pays, forment l'école du critique ; c'est par la fréquentation des maîtres qu'il a développé son discernement naturel et renouvelé incessamment en lui l'amour intelligent de la poésie et du beau. C'est le grand souffle de liberté qui règne dans les productions du génie qui l'éleva au-dessus des sectes littéraires, des coteries artistiques et des partis, jusqu'à cette hauteur de vue où l'admiration du passé n'isole pas de l'avenir ; où l'on s'appuie à la tradition, mais en lui empruntant l'esprit, non la lettre morte des œuvres immortelles. Aucune critique n'est moins formaliste que celle de Lessing ; aucune cependant ne respire davantage le respect des principes essentiels dont, à aucune époque, chez aucun peuple et en aucun individu, l'art ne se départira sans se dénaturer lui-même. Nulle part Lessing n'a donné une théorie systématique du beau, définition en tête. Mais s'il n'a pas défini l'art, la beauté et la poésie, il les a ressentis vivement sous tous les aspects où ils s'offrirent à lui. Il tire sa science critique des faits de l'art, qui sont les belles œuvres, et ne prétend pas imposer à la poésie le despotisme anguleux et roide d'une formule préconçue. L'empirisme cri-

tique, où règne le hasard de l'humeur individuelle, et dont le propre est de se noyer dans le transitoire et dans l'accident, appartient aussi peu à la nature de Lessing que l'abstraction esthétique, dont la prétention, au contraire, est de régenter la profusion variée et mobile qu'engendre la vie sur les vastes domaines de l'art. Si l'on veut pénétrer Lessing et apprécier les résultats de son œuvre, il faut donc considérer en lui l'homme ardent à délivrer l'art en son pays de toute limite artificielle, mais qui s'efforce, tout en ouvrant au génie les perspectives de la liberté poétique, de substituer à des règles arbitraires les formes et les conditions qui dominent l'art dans tous les pays et en tous les temps. Lessing ne fut pas un agitateur ou un pédant; il fut un réformateur.

II.

Plus d'une analogie existe entre lui et Luther. Ils poursuivent tous deux un but semblable, d'abord confusément entrevu, puis se dégageant toujours mieux dans la lutte qu'ils eurent à soutenir contre des adversaires étrangers. Luther poursuit la liberté religieuse, Lessing sert avec passion la liberté artistique. Luther, en délivrant le génie national sous sa forme religieuse, décida le mouvement qui s'achève aujourd'hui, celui de la conscience morale de l'homme livrée à ses énergies naturelles et spontanément religieuses. Lessing dégagera le génie national sous sa forme poétique, il décida le grand essor qui valut à sa nation, ainsi qu'au monde entier, les productions de Schiller et de Goethe. Tous deux également, Lessing et Luther, maintinrent, en face de la liberté individuelle proclamée par eux, la tradition générale de deux faits impérissables dans leur esprit général : ici, l'esprit du christianisme, apparition la plus influente dans l'ordre religieux; là, l'esprit de la Grèce, manifestation la plus haute et la plus persistante dans l'ordre artistique. Dans la religion, en effet, nous procédons surtout du christianisme; dans l'art, nous sommes les fils de la Grèce. Nous avons développé, et nous continuerons à développer cette double tradition par des éléments nouveaux qu'apporte sans cesse le courant agrandi de l'histoire; jusqu'au jour où les deux filiations, en se réconciliant dans un idéal capable de les contenir à la fois, permettront sans doute à l'humanité de s'élever à une puissance supérieure de création avec le concours de la poésie et de la religion, encore séparées aujourd'hui.

La ressemblance dans l'entreprise s'offrirait également, j'imagine,

et en plus d'un trait, si on la recherchait dans le caractère et dans le tempérament de ces deux hommes. L'œuvre de l'individu est l'empreinte de son organisation sur les faits, les idées et les événements qui l'environnent. Dès lors, ne doit-on pas déjà conclure des analogies que présente l'œuvre à celles qui se cachent dans la nature intime des ouvriers ? Une pareille recherche sortirait de mon cadre ; mais son indication me conduit à signaler les qualités d'esprit et de volonté qui soutinrent Lessing, l'armèrent pour la lutte, et qui d'avance lui avaient assuré la victoire. Lessing précipita de leur piédestal les faux dieux littéraires de l'époque, non pour le plaisir de les détruire, mais parce qu'ils usurpaient sur l'autel de l'art la place réservée aux dieux véritables. Sa haine pour l'idolâtrie des faux modèles et des conventions stériles ne fut que son amour pour la vérité poétique, et pour le génie de l'artiste qui met au jour les lois dont s'arme le critique en ses jugements.

J'ai dit les obstacles qu'il s'agissait de vaincre, l'engourdissement littéraire de l'Allemagne plongée dans la servitude d'une puérile imitation. Il fallait obliger l'esprit germanique au réveil, à l'indépendance, faciliter à la nation cette chose si difficile : l'existence personnelle, la confiance en soi et le développement original. Aucun critique sans doute n'eût suffi à cette tâche, si le principe d'une réaction ne s'était trouvé renfermé déjà dans l'excès même du mal. Pour que l'étincelle et le souffle du réformateur aient réussi à dévorer l'amas des erreurs accumulées, il fallait que le bûcher fût prêt, et que les éléments d'une nouvelle atmosphère devinssent les complices de sa vigoureuse initiative. Tout réformateur est né homme d'action. Lessing l'était au plus haut degré. L'action est une qualité du tempérament bien plus que de l'esprit. L'être spontané de Lessing était le mouvement, mais le mouvement direct vers le but. Quand la réflexion ne l'y conduisait pas, c'était le sûr et rapide instinct de sa nature. Il est des hommes qui ont toutes les apparences d'une extrême activité ; cependant, à peser les résultats de leurs entreprises, on s'aperçoit qu'ils ont passé leur vie à s'agiter, non à agir. L'action est féconde. Si elle n'engendre rien d'essentiel, elle ne peut non plus être réputée essentielle à l'individu. Que de gens font du bruit, grossissant leur voix à travers l'acoustique d'une complaisante publicité, et que l'on voit disparaître sans laisser après eux autre chose qu'une vague rumeur aussitôt dissipée. Lessing était actif, il n'était pas tumultueux ; il était prompt, alerte, mais il ignorait cette merveilleuse gymnastique et ces prodiges de souplesse qui permettent au jugement du critique dilettante de toucher en un instant, dans ses écarts, les points les plus extrêmes, sinon les plus opposés. Dans la

précision et la célérité qui signalaient ses coups, Lessing gardait un rare sang-froid; la réserve motivée et le tact de ses jugements étonnent surtout quand on songe aux exigences d'une lutte qu'il était presque seul à soutenir. Sa rapide allure, la prestesse de son regard frappent tout d'abord. Le trait ne reste pas longtemps dans sa main : quand il part, c'est toujours pour aller se planter au cœur de la question. La sûreté du coup d'œil égale la vigueur du jet; on sent dans cette énergique précision le mélange de l'instinct et de la réflexion, du discernement immédiat et du savoir approfondi. Bien juger, c'est bien voir. Naturellement sain, le regard de Lessing est devenu plus clair encore par l'étude vivante, sa main plus sûre par l'exercice assidu du combat. Lessing est à la fois un soldat et un chef d'armée. Sa critique, d'un bout à l'autre, est militante. Les circonstances l'exigent ainsi, et la nature de l'homme se prêtait merveilleusement à ces exigences. Ayons garde cependant de nous y tromper : sous les feuilles qui se détachent de sa plume presque au jour le jour, il y a un appui solide; dans ces campagnes qui semblent improvisées, l'examen attentif reconnaît une base d'opération, un plan général et une stratégie dont les principes essentiels ne varient pas. La faculté improvisatrice joue un rôle éminent chez tous les hommes d'action, qu'ils manient la plume, la parole ou bien l'épée. Mais ce qui distingue ces improvisations de l'entraînement vulgaire, c'est précisément que les rapides combinaisons qu'elles créent en face de l'ennemi, réservent toujours dans leur latitude une part qui domine le moment, et qui projette sur les détails, même sur l'accident et le hasard des circonstances, une lumière d'ensemble révélatrice du génie intérieur. Le Romain, soldat né conquérant, portait sur ses rudes épaules un bagage de campagne qui nous écraserait. Sa marche ne s'en trouvait pas entravée, ni ses redoutables manœuvres ralenties sur le champ de bataille. Soldat de l'indépendance littéraire, Lessing portait de même le bagage de son savoir; bagage de campagne aussi, mais qui eût encombré plus d'un rival et paralysé ses mouvements. Il semble que Lessing ait possédé l'ubiquité. Dans un pays littérairement centralisé, son activité impatiente se fût sans doute fixée. Mais l'Allemagne n'avait pas alors, elle n'a pas encore aujourd'hui de foyer visible des intelligences. Cette centralisation littéraire que le groupe brillant de Weimar devait préparer, et qui sans doute se complètera quelque jour, sans nuire, comme chez nous, à l'existence des foyers secondaires, Lessing était venu pour lui aplanir les voies. « La vie nomade de Lessing, » dit M. Gervinus, fut salutaire, soit qu'elle résultât d'une

volonté arbitraire ou d'un instinct. Avant tout il importait de voir **s'établir** des liens dans notre littérature.... Lessing, qui ne pouvait appartenir à un lieu déterminé, ni travailler en vue d'un but exclusif, se répandit partout, et nous le rencontrons dans toutes les villes qui avaient une importance pour la culture allemande : résidant tour à tour à Leipzig, Berlin, Breslau, Hambourg, Brunswick; traversant d'autres villes qui promettaient quelque chose, telles que Vienne, Mannheim et Königsberg. »

Lessing ne fut pas à proprement dire un érudit ; mais il savait tout ce qu'il lui fallait savoir, et il le savait bien. S'il puisait aux sources, c'était pour faire sortir la tradition des bibliothèques et l'attirer à l'air libre, au soleil des vivants, en lui rendant ainsi le **souffle de l'humanité**. Il étudiait pour savoir, non pour montrer qu'il **savait**. Il portait ses coups pour frapper l'ennemi, et ne **considérait pas ce dernier** comme une occasion de déployer **en public l'agilité de son escrime** ou de faire briller le mérite de **ses armes**. On ne l'a jamais surpris se regardant au miroir de **ses propres jugements**. Sa science et lui-même vont à la **pratique** ; c'est leur souci. D'autres eurent peut-être la **clarté d'esprit** de Lessing, qui n'eurent pas son tempérament ; d'autres **encore** ont pu avoir son tempérament, auxquels manqua la **prompte** lucidité de son intelligence. C'est pourquoi Lessing est au **premier** rang de la critique, et qu'il y restera. Ses erreurs, ses **exagérations**, les aspects exclusifs et restreints de quelques-unes de ses **opinions**, plutôt incomplètes que fautives, il est aisé de les relever aujourd'hui ; on s'y peut complaire, oubliant que si Lessing n'avait pas existé, on aurait moins facilement raison de Lessing lui-même. « D'hommes qui possèdent infiniment plus de connaissances que moi, » disait-il de lui-même, « il y en a une foule partout. Mais de ceux qui allient, même au moindre degré, les deux choses, les connaissances et la pénétration, il n'y en a pas déjà un si grand nombre. Et, dans le petit nombre de ces derniers, il en est moins encore qui pensent devoir appliquer, ou qui peuvent appliquer réellement cette pénétration dont ils sont doués à ces connaissances dont ils ne manquent pas non plus. »

Si chez Lessing l'activité pratique de l'esprit ne s'accommodait pas de l'érudition contemplative — (j'entends surtout de l'érudition qui se contemple elle-même), — son caractère ne pouvait davantage s'accorder avec les oisivetés du cœur qui s'appellent la sentimentalité. Lessing ne connaissait pas les séductions du vague. Sans sécheresse, le contour de son esprit s'arrêtait pourtant toujours en une forme très-précise.

Chez lui, ni métaphysique du cœur, ni métaphysique de la pensée. Les charmes de la rêverie, où l'âme fait l'école buissonnière, eussent détendu le ressort pratique de son esprit. Il n'a point bâti de système comme l'oiseau bâtit son nid au bord du chemin, pour y garder sa future couvée. Le besoin des systématisations absolues ne le possédait guère. Il n'aimait pas à arrêter géométriquement les lignes de la pensée et à y enfermer l'esprit vivant. Peut-être, s'il eût vécu en un temps moins avide d'action, son intelligence eût-elle pris une tournure plus contemplative. Mais on doutera que, livré à des spéculations paisibles, il eût jamais perdu la saillie dominante de son caractère. Les fragments philosophiques qu'il nous a laissés montrent assez que chaque pensée venait en lui de la pratique des choses, et qu'elle tendait à s'y conformer. Par l'absence de toute sentimentalité et de tout excès de systématisation, il s'est puissamment détaché de certaines faces du génie allemand. La sentimentalité est la rhétorique du cœur. Or Lessing avait du cœur et de la sensibilité; mais une sensibilité essentiellement virile. Rien n'est plus opposé à la sentimentalité que la sensibilité vraie. Celle-ci est pratique, elle s'appelle la bonté; celle-là, qui en offre la grimace, est une coquetterie du cœur avec lui-même, et la coquetterie en tout genre ne connaît qu'elle-même. En ceci encore s'est manifestée l'énergie pratique de Lessing. Il était prompt à rendre service; tout malheureux l'avait pour défenseur naturel; l'infortune chez un adversaire devenait à ses yeux un autel sacré; le poursuivre jusque-là lui eût semblé une profanation. Quelle âpre et saine douleur, à l'annonce de la mort de son ami le plus cher, du poète Christian Kleist, frappé en héros sur le champ de bataille, comme plus tard Théodore Körner, la lyre d'une main et de l'autre l'épée! Il apprend à Berlin que Kleist a été blessé à la bataille de Kunersdorf, perdue par Frédéric le Grand contre les Russes. Il voudrait se faire illusion et croire à une méprise de nom. On a parlé d'un *major* Kleist : « Non, » écrit-il à Gleim, « c'est celui-ci qui aura péri, et non pas *notre* Kleist. Non, *notre* Kleist n'est pas mort; cela ne peut être; il vit encore. Je ne veux pas m'affliger avant le temps; ni vous non plus, je ne veux pas vous affliger avant le temps. Laissez-nous espérer ce qu'il y a de mieux. » — « S'il vit encore, j'irai le visiter. Je ne devrais plus le voir? De toute ma vie, ne plus le voir, l'entendre et l'embrasser! » — Mais quelques jours après, la nouvelle se confirme, elle est positive; le doute est devenu impossible. Le 6 septembre (1759) il écrit à Gleim : « Ah ! cher ami, cela est malheureusement vrai. Il est mort. Nous l'avons possédé. Il est mort dans la maison et dans les bras du

professeur Nicolai. Il est resté constamment, même dans les plus grandes douleurs, calme et serein. Il a beaucoup souhaité de revoir encore ses amis. Pourquoi cela ne fut-il pas possible ! Ma tristesse en cet événement est une bien sauvage tristesse. Je ne vais pas jusqu'à exiger que les balles prennent un autre chemin parce qu'un honnête homme est là. Mais je demande qu'un honnête homme.... Voyez-vous : parfois je suis tenté dans ma douleur de m'emporter contre l'homme même que cette douleur concerne. — Il avait déjà trois, quatre blessures ; que ne quittait-il la place ! Il y a des généraux qui sans honte se sont retirés avec des blessures moins nombreuses et plus légères. Il a voulu mourir. Pardonnez-moi si je l'accuse trop. Il ne serait pas mort, dit-on, même de la dernière blessure, mais il a été négligé. Il a été négligé ! Je ne sais contre qui je dois m'exaspérer ! Les misérables qui l'ont négligé ! — Le professeur Nicolai a prononcé un discours mortuaire ; un autre, je ne sais qui, a également fait une élogie sur lui. Ceux-là ne doivent pas avoir perdu beaucoup en Kleist, qui aujourd'hui sont en mesure de débiter pareille chose. Le professeur veut faire imprimer son discours, et il est si pitoyable ! Je le sais à coup sûr, Kleist eût préféré emporter encore une blessure de plus dans la tombe que de laisser ce bavardage l'y suivre. Est-il bien certain qu'un professeur ait un cœur ? Le voilà qui à présent demande encore des vers de moi et de Ramler, pour les faire imprimer en même temps que son discours. S'il vous a demandé la même chose, et que vous remplissiez son désir, — mais non, cher Gleim, c'est ce que vous ne devez pas faire ! c'est ce que vous ne ferez pas ! »

Il n'y a pas là le moindre filon de sensiblerie. Le sentiment est expressif et viril ; on croit entendre la parole résonner dans le cœur comme le marteau sur l'enclume ; les coups sont brefs, précipités ; mais à chaque fois jaillit l'étincelle de la véritable amitié. La mort, plus que la vie, révèle les âmes. Elle les met à nu ; les fausses enveloppes disparaissent sous son étreinte. Deux choses découvrent l'homme à lui-même et aux autres, en le portant en sens contraire jusqu'aux limites de ce qu'il peut ressentir. C'est la suprême souffrance et le suprême délice, la mort et l'amour. Après de longues et cruelles vicissitudes, Lessing avait épousé, le 8 octobre 1776, Éva König, veuve d'un estimable négociant. Il pensait avoir réalisé le rêve du foyer. « Tous ses amis, de près et de loin, » dit M. Stahr ¹, « ressentaient la bienfaisante

¹ Adolphe Stahr, *G. E. Lessing, sa vie et ses écrits*. Berlin, 1859. 2 vol. in-8°. Ouvrage qui dans son ensemble ne répond que trop bien aux intentions proclamées par l'auteur de vulgariser Lessing et son œuvre.

influence de sa nouvelle position sur tout son être. » — Mais ce bonheur-là n'était pas fait pour lui. Un an après, le soir de la Noël, sa femme lui donna un fils. Vingt-quatre heures plus tard, l'enfant expira; il n'avait pris que le temps de jeter un fugitif espoir dans le cœur paternel. Il mourut avant d'avoir souri. L'avenir entrevu se fermait brusquement. L'enfant entraînait la mère. Lessing veilla jour et nuit au chevet de la mourante. Le 3 janvier de la nouvelle année, tandis que sa femme était en syncope, il écrivait à un ami : « Je saisis le moment où ma femme est sans connaissance pour vous remercier de votre bienveillante sympathie. Ma joie ne fut que de courte durée. Et je l'ai perdu si fort à regret, ce fils ! Car il avait tant d'intelligence ! tant d'intelligence ! — N'était-ce pas de l'intelligence qu'il ait fallu le tirer au jour violemment avec des tenailles de fer ? Et que si vite il ait flairé la misère de ce monde ? N'était-ce pas de l'intelligence, qu'il ait saisi la première occasion de partir ? — Mais il entraîne la mère avec lui, car il reste peu d'espoir que je puisse la conserver. — J'ai voulu être heureux une fois comme tant d'autres ; mais cela ne m'a point réussi. »

Durant trois jours cependant il put croire encore au rétablissement de sa femme : « Je viens de passer, » écrit-il alors à son frère, « la quinzaine la plus triste de ma vie. J'étais en péril de perdre ma femme, une perte qui aurait jeté dans ma vie une bien profonde amertume ; — depuis trois jours j'ai le ferme espoir que pour cette fois encore je conserverai celle qui à chaque heure, même dans sa situation présente, me devient plus indispensable. » — Cinq jours après il envoyait ces quelques mots à son ami Eschenbourg, à Brunswick :

« Ma femme est morte, et c'est une expérience que j'ai faite à mon tour. Je me réjouis de ce que beaucoup d'expériences semblables ne puissent plus m'être réservées ; et je suis tout léger. — Cela me fait du bien aussi de penser que je suis assuré de votre sympathie et de celle de nos amis de Brunswick !

» Tout à vous,

» LESSING.

» 10 janvier 1778. »

Il avait tracé ces lignes d'une main brève, comprimant de l'autre avec force les battements de son cœur. Mais le 12 janvier, après que la tombe s'est refermée muette sur ce rapide bonheur, c'est une explosion de douleur dans la lettre qu'il adresse à son frère. « Si tu l'avais connue ! » — et ce cri de douleur revient toujours — « Si tu l'avais

connue ! — Mais on dit que ce n'est faire que son propre éloge de louer sa femme. — Tu ne me verras plus jamais, je le crains, comme notre ami Moïse¹ m'a vu, si paisible, si content entre mes quatre murs ! » — Et à son ami Eschenbourg, deux jours après, il envoie ces lignes : « Si je pouvais encore racheter avec la moitié des jours qui me restent à vivre le bonheur d'en passer l'autre moitié dans la fréquentation de cette femme, combien je le ferais volontiers ! Mais cela ne se peut, et voilà qu'il me faut recommencer seul à me traîner sur mon chemin. »

Ces lettres sont bien de l'homme qui, au milieu de l'Allemagne noyée dans l'élégie larmoyante, et déjà grosse des « Souffrances du jeune Werther », répondait en riant à quelque dithyrambique amant de la *belle nature* qui lui demandait un jour de mai pourquoi il ne sortait pas pour aller *jouir des charmes du printemps* : « Mon Dieu, elle est toujours si égale à elle-même votre nature ! A la bonne heure, si elle renaissait rouge un beau matin au lieu de verte ! » — A l'apparition de « Werther » il écrit à Eschenbourg qui lui a envoyé le livre : « Mille remerciements pour le plaisir que vous m'avez procuré en m'adressant le roman de Gœthe. Je vous le renvoie un jour plus tôt, afin que d'autres puissent goûter également ce plaisir d'autant plus vite et plus volontiers. » Mais il craignait que cet écrit, où un si grand talent se révélait, ne poussât jusqu'à son paroxysme la rage élégiaque qui possédait alors ses compatriotes ; aussi s'empresse-t-il d'ajouter : « Si une production aussi ardente ne doit pas engendrer plus de mal que de bien, ne pensez-vous pas qu'il y faudrait mettre encore une autre conclusion ? Quelques indications seulement à la fin, comme quoi Werther est arrivé à un caractère fantastique, et comment un autre jeune homme auquel la nature aurait donné une disposition analogue aurait à se garer contre elle.... Croyez-vous vraiment qu'un jeune homme grec ou romain se serait jamais tué de cette façon et pour un motif pareil ? Non, à coup sûr. Ils savaient, ceux-là, se préserver bien autrement de tout mysticisme amoureux, et du temps de Socrate on aurait à peine pardonné à une femmelette une semblable folie d'amour qui porte à une action contre nature.... Ainsi donc, cher Gœthe, un petit chapitre encore pour la fin, et plus il sera cynique, mieux il vaudra ! »

Lessing aimait la nature, mais surtout la nature dans l'homme ; il l'aimait à l'antique et de la bonne manière. Les anciens ne sont pas

¹ Le philosophe israélite Moïse Mendelssohn.

vieux, ce sont les modernes. Il y a dans la culture de l'antiquité un éternel rajeunissement, une sève de santé, une simplicité forte, une moelle virile pour le caractère, pour l'âme une virginité de nature qu'à peine, de distance en distance, le génie ramène au milieu de nous. Ces qualités, Lessing les possédait, et c'est là qu'il faut chercher sa force. Il voyait juste, parce qu'il voyait simplement. Or, rien n'est plus difficile que d'être simple.

III.

L'individu, c'est l'œuvre individuelle. Elle est son second visage ; il se retrouve en elle, elle se motive en lui. Je n'ai rendu la physiologie morale de Lessing que dans ce qu'elle m'a montré de plus essentiel. J'en dois faire autant pour son œuvre, en la ramenant autant que possible à cette unité que produit toujours le lointain historique par l'effet d'une équitable perspective.

Les titres de Lessing, en tant que critique, sont déposés en deux ouvrages principaux : le « Laocoon » et la « Dramaturgie ». Dans la « Correspondance littéraire » ou « Lettres sur la littérature¹ », il n'y a qu'un prélude. On ne saurait pourtant négliger cette œuvre. Ce n'est pas encore le juge consommé, mais c'est déjà Lessing. On y trouve sa verve railleuse, à la fois véhémence et contenue, fine et vigoureuse ; on y voit apparaître sa netteté incisive, son habileté si prompte à distinguer les genres, à déterminer les attributions et à fixer les limites, à rendre enfin à chaque chose de l'art sa féconde liberté en même temps que sa place et son domaine. Dans cette série de lettres qu'il adresse publiquement à un officier blessé (il songeait sans doute à son ami Christian Kleist), Lessing s'attaque particulièrement à Gottsched, à Klopstock et à Wieland. En Gottsched, il poursuit à outrance la critique sèchement rationaliste du prétendu sens commun, critique pédante de l'équerre et du cordeau, qui, après avoir levé le plan d'une étroite cervelle, y voudrait renfermer le génie, la tradition, le présent et l'avenir. Contre les Bodmer et les Breitinger, qui veulent l'autocratie et l'inviolabilité de l'imagination personnelle, Lessing invoque la règle, dont le vrai génie a lui-même fourni les exemples. Vis-à-vis de Gottsched, qui prétend déduire l'art de la règle posée *à priori*, au lieu de déduire au contraire la règle de l'art, Lessing plaide avec cha-

¹ *Litteraturbriefe.*

leur l'indépendance du génie, sans laquelle cette règle ne peut se manifester. Sa polémique contre Gottsched est très-vive. Mais qu'importent ici quelques écarts ? Ce qu'il faut voir, c'est le principe fondamental de toute critique proclamé avec une salubre énergie. Gottsched d'ailleurs n'est qu'un prétexte, et ce n'est pas contre lui que les coups sont dirigés : ils atteignent le faux système que son nom représente. En Allemagne plus qu'en aucun pays, les systématisations sont dangereuses. Poésie, musique, peinture, tout tend à s'incliner plus ou moins devant le sceptre de l'abstraction, cherchant à réaliser moins le beau qu'une définition de la beauté et de l'art. Les grammairiens peut-être servent à gâter la langue plus qu'ils ne la perfectionnent ; ainsi des théologiens à l'égard de la religion, des faiseurs d'esthétique à l'encontre de la poésie. Ou peut-être faut-il croire que le beau temps d'une langue est passé quand arrive l'ère *des grammairiens*, comme le temps de la foi quand les théologiens s'emparent des croyances religieuses. L'esthétique ne serait-elle pas de même la brillante ou lourde épitaphe de la poésie ? Quand le lit du fleuve est presque desséché, on peut croire à de puérils barrages ; mais que le flot monte et recommence à marcher, ce sont des brins de paille indignes même de ses efforts. Il y a une critique vivante et une critique morte. Celle-ci se repaît de formules et voudrait arrêter l'histoire ; celle-là puise dans l'histoire même, dans le courant de l'humanité ; elle élargit en comparant, elle prépare un plus vaste horizon et un plus vaste champ à la production humaine. Elle reste avec cette production en des rapports intimes ; son intelligence des choses est leur intelligence historique, la seule vraie, la seule vivante et qui regarde vers l'avenir. Telle fut la critique de Lessing. Elle ne ressemble pas plus à un traité d'esthétique que la philologie comparée et l'histoire des langues ne ressemblent à ce détrit de règles, à ce *caput mortuum* dont on nous voudrait accabler sous prétexte de grammaire. La critique de Lessing est une autre forme de la production ; elle participe du moins à toute la chaleur, à toute la sève de la production même ; elle encourage les bons poètes en décourageant les mauvais ; elle suscite, stimule, reconforte partout les forces spontanées ; son âme brûle du même enthousiasme qui produisit les œuvres libres et belles ; en parcourant les pages où elle palpète, le poète sent tressaillir en lui les fibres créatrices. A l'inverse de tant de dissertations arides, elle est tombée comme une chaude pluie d'été sur les moissons littéraires que déjà l'Allemagne couvait dans son sein.

M. Danzel rend une rigoureuse justice à Lessing, lorsqu'il dit, à propos de la « Correspondance littéraire » : « Ici sont rejetés pour la

première fois sur le domaine de la littérature allemande tous les appuis et les béquilles de la théorie, et l'esprit est comme le paralytique auquel le Seigneur dit : Prends ton lit et marche. » Bien que les hommes et les ouvrages dont traitent ces lettres aient promptement vieilli dans les sympathies de l'Allemagne, on les lit encore dans le pays de Lessing, et on peut avec fruit les lire ailleurs. La part faite à la vérité permanente a empêché qu'elles ne fussent absorbées dans l'élément transitoire qui les fit naître. Aujourd'hui, la principale importance de Gottsched est d'avoir fourni à Lessing l'occasion d'établir contre lui le principe vivant de toute critique. On lit encore Klopstock, mais on ne le lit plus avec quelque intelligence sans songer à la délimitation que Lessing a indiquée, à propos de sa « *Messiad* », entre la religion et l'art. Alors en possession de l'enthousiasme national, Klopstock avait abreuvé sa muse, à l'exemple de Milton, dont il cherchait les traces, aux sources du christianisme. Mais chez Milton, la religion servait l'art, plutôt que l'art ne servait la religion ; chez son émule, en revanche, le christianisme n'offrait pas seulement l'étoffe et le prétexte supérieur, il tendait à se substituer à l'art et à en devenir le principe et le juge. Lessing avait d'un coup d'œil pénétré les conséquences de ce déplacement, d'autant plus grave qu'il se couvrait du prestige d'un talent incontestable, et à l'abri lui-même sous des suffrages unanimes. Lessing n'hésite pas ; il attaque de front l'idole du jour. Il proteste contre cette confusion qui menace de s'établir entre la foi et la poésie, et il le fait aussi bien au nom de la foi qu'au nom de la poésie. Une nouvelle édition de la « *Messiad* » vient de paraître ; la circonstance est favorable. Il rend d'abord justice aux qualités du poète, puis il ajoute : « Mais je dois malheureusement vous dire que je ne sais quel esprit d'orthodoxie a souvent illuminé M. Klopstock, au lieu de celui de la critique. En conséquence de ses scrupules pieux, il a mutilé tant de passages, que tout lecteur doué de sentiment poétique le prendra sous son égide contre lui-même. » « Même tous les mots qui pourraient se prêter à un sens païen, et que cependant, à mon avis, le poète a suffisamment sanctifiés, ont été exclus : ce qui d'abord s'appelait le destin s'appelle maintenant la Providence, et la muse s'est partout transformée en fille de Sion. » Dans une lettre à Gleim, il est encore plus catégorique : « Que dites-vous des chants religieux de Klopstock ? Si vous en pensez du mal, je douterai de votre christianisme ; et si vous en pensez du bien, de votre goût. Que préférez-vous ? »

Lessing voulait que la poésie, par une représentation à la fois claire

et vivante, éveillât dans le lecteur les sentiments qui animaient le poète. Les énigmes d'une forme ambitieuse lui étaient antipathiques. Il prétendait que la forme accusât sans roideur, mais avec netteté, une substance solide de la pensée ou de l'émotion. Il craignait que les mots sonores ne prissent bientôt le dessus sur l'idée et ne donnassent la change à l'âme, en séduisant l'oreille. C'était encore la rhétorique, cet emphatique mensonge, auquel il s'en prenait. Basedow, le pédagogue philanthrope, grand amateur de pathos et de tirades à l'aune, crut devoir morigéner l'auteur, alors encore ignoré, de la Correspondance : « On ne peut, dit-il, songer sans tristesse à l'existence d'une pareille critique à notre époque. Elle est un phénomène à la réalité duquel il est presque impossible de croire sur parole et sans quelque preuve. Elle a une outrecuidance sans pudeur. « Je calomnie les gens, » dit Lessing en rapportant ce grotesque jugement; « j'ai un malheureux caractère. Je mérite le mépris du monde. M. Basedow souhaite, par amour de l'humanité, que je puisse me dérober au regard de l'univers! » Et il ajoute, en s'adressant avec un malicieux sourire au destinataire fictif de la Correspondance : « Vous voyez bien quel ami vous avez là. » — « Combien est éloquente la philanthropie de M. Basedow. Quel miroir elle me présente! Il est derrière moi et m'y fait voir un monstre. Je m'épouvante — et par un mouvement naturel, — je me retourne pour voir duquel de nous deux il s'agit. »

Wieland, dans la primeur de sa réputation et de sa jeunesse, était allé s'établir, à la suite d'une déception d'amour, à Zurich, auprès de J. J. Bodmer. Sous cette influence et sous celle de Klopstock, il en était venu à tremper également sa poésie dans des préparations plus ou moins orthodoxes. Teinture légère et de circonstance, que le tempérament du poète et la vérité de sa nature devaient bien vite effacer. Lessing, qui avait reconnu le mérite de Wieland, le ménagea d'autant moins. « La muse de M. Bodmer, » avait dit Nicolaï, « est une vieille matrone qui oublie le monde parce que le monde l'a oubliée, qui parle sans cesse de la mortification de la chair et maugrée contre l'époque méchante et corrompue; la muse de M. Wieland est une jeune fille qui veut jouer aussi la sœur grise, et qui, pour complaire à la respectable veuve, s'affuble d'une coiffe surannée qui ne lui va point du tout; elle s'efforce de se composer un visage plein de raison et d'expérience, sous lequel sa jeune étourderie ne paraît que trop aisément; et ce serait le plus réjouissant des spectacles, si cette jeune prêchante de piété allait tout à coup redevenir une gaie jeune fille à la mode. » Cela ne pouvait manquer d'arriver; la mascarade n'eut pas de durée; les saillies

de Lessing produisirent leur plein effet. « Réjouissez-vous avec moi, » s'écrie le critique, « M. Wieland a quitté les sphères éthérées et marche de nouveau au milieu des enfants de la terre. »

Affranchir la production artistique des influences orthodoxes, tel est le point culminant de la « Correspondance littéraire ». Dans le « Laocoon », qui suivit bientôt (1764), Lessing s'est également proposé d'affranchir l'art, non plus cette fois des préoccupations religieuses, mais d'une confusion bien autrement difficile à apercevoir et surtout à établir, parce qu'elle mêle deux choses qui se pénètrent au point que le regard les voit aisément comme identiques : c'est-à-dire la poésie et la peinture.

Winckelmann avait loué le sculpteur inconnu du groupe de Laocoon d'avoir étouffé jusqu'au soupir le cri de douleur que Virgile, à tort selon lui, fait pousser au grand prêtre d'Apollon se tordant avec ses deux fils sous l'étreinte noueuse des serpents :

Clamores horrendos ad sidera tollit.

D'après Winckelmann, le poète a péché ici contre les règles de la poésie, qui, *de même* que les arts de la forme — arts plastiques — commandent avant tout la beauté, dont le caractère essentiel est, à ses yeux amoureux de l'antique, la noble simplicité et la grandeur paisible, le repos. Lessing saisit le prétexte de cette double affirmation. Il croit que ce jugement confond les lois qui régissent les arts plastiques avec celles qui règnent sur la poésie. Ceux qui n'ont pas lu le célèbre opuscule de Lessing pourraient supposer d'après cela que le « Laocoon » est une simple polémique contre Winckelmann, à la veille de publier son « Histoire de l'art chez les anciens ». Ce serait une grossière erreur. Lessing passe toujours vite à côté des personnes pour aller aux faits et aux idées. L'affirmation de Winckelmann n'est qu'un point de départ. Dès la première page, il ne s'agit plus de lui ni de la seule sculpture; le critique s'est élevé jusqu'aux régions supérieures qu'il voulait atteindre, et où il demeure jusqu'à la fin. On l'y suit avec délice; on admire le tissu brillant, délicat et solide où il cherche à saisir, à envelopper la vérité. Cette œuvre de délimitation, Lessing l'avait conçue à une hauteur d'où elle présenterait une vivante poétique, et dont le drame, comme chez Aristote, occuperait le sommet. Ébauchée dans l'esprit du critique, elle ne s'acheva point. Ce que nous en possédons ne constitue que le fragment d'un fragment; c'est la première partie, même inachevée, d'un travail qui en devait contenir trois pour répondre à l'ensemble projeté. Toutefois, ce fragment vaut une œuvre

classique. Dans la « Dramaturgie », qu'il écrivait peu d'années après, sous les alternatives d'une scène qui tentait prématurément, à Hambourg, l'ébauche d'un théâtre national, Lessing nous montre toute la maturité de son jugement. Mais ici il a pu travailler à loisir, en artiste, une œuvre sur l'art lui-même ; à la finesse pénétrante, à la sagacité analytique, il a joint la perfection d'une forme admirablement limpide. Le diamant brut a passé entre les mains de l'ouvrier : il brille en même temps qu'il éclaire. « Laocoon, dit M. Danzel, est le produit d'une disposition d'esprit absolument paisible, il appartient à la période du plus profond recueillement interne dont Lessing ait joui en sa vie, à une période de paix avec lui-même et avec le monde. De là le style clair et élevé de ces investigations, la digne attitude du langage, son calme et sa douceur à l'encontre d'opinions divergentes ; de là l'expression qui partout s'ajuste au fond de la pensée, bien qu'elle ne soit pas entièrement libre de quelques négligences. Le tout porte écrit au front : *Odi profanum vulgus*. Un public tel que l'exigeait le livre, devait se former d'abord avec son secours. »

Voici, d'après Lessing lui-même, la quintessence critique du Laocoon : Les *corps* et leurs qualités visibles sont le véritable objet de la peinture ; les *actions*, le véritable objet de la poésie. La peinture, il est vrai, peut imiter aussi des actions, mais c'est seulement *au moyen d'indications fournies par les corps* ; de même la poésie décrit aussi des corps, mais c'est seulement *au moyen des actions qui les indiquent*. Comment Lessing arrive-t-il à ces deux propositions ? Par l'analyse des éléments qui constituent le langage respectif de la peinture et de la poésie, des arts plastiques et des arts oratoires. Les différences et les limites de la langue se reportent sur le fond des choses, et l'on peut avancer qu'en matière d'art surtout le fond est dans l'intime dépendance de la forme. Qui n'a ressenti l'esclavage étroit que l'emploi d'un petit nombre de signes invariables impose aux combinaisons de l'esprit ; et combien cet esclavage se resserre encore à mesure que la langue approche davantage des formes supérieures, à mesure que, s'élevant vers la perfection, elle éprouve avec plus de puissance les entraves d'un langage toujours mieux déterminé dans l'emploi de ses indications ? Or la poésie et la peinture n'ont pas le même langage, car les signes dont elles disposent sont différents. Cette diversité de langage, de procédés ou de symbole amène nécessairement une diversité correspondante dans le fond, c'est-à-dire dans le principe même et dans le but de la peinture et de la poésie. Cette démonstration développée sous ses aspects majeurs, et à l'aide d'exemples, constitue,

ce me semble, le « Laocoon » tout entier. Bien que Lessing ne le dise pas formellement, son œuvre repose sur cette vérité, que la nature des signes et des éléments dont l'artiste dispose réagit sur le fond et détermine à un degré notable la substance même de la production. L'élément essentiel de la peinture est l'étendue, l'espace : d'où la conséquence que les formes sont le véritable objet de la peinture, et de l'art plastique en général. L'élément essentiel de la poésie est le temps, la succession : d'où la conséquence que l'action est de l'essence de la poésie. Ces deux points établis et bien fixés, les lignes qui en partent dans la chaîne du raisonnement ne se peuvent plus confondre ; le but de l'analyse est atteint : la poésie et la peinture restent distinctes, leurs frontières sont nettement tracées. Sans doute, — et cela n'échappait pas à Lessing, — les frontières peuvent se rencontrer au delà des points de départ si soigneusement distingués ; car il est possible, et même il est conforme à la nature des choses, d'admettre dans l'esprit humain agissant comme créateur, c'est-à-dire dans l'imagination, un point commun de coïncidence ; mais, outre qu'il aurait par là médiocrement avancé la question et fourni lui-même un appui au préjugé si disposé à confondre des choses qu'il lui importait avant tout de distinguer, Lessing eût trahi sa propre nature, qui fut aussi sa mission, en poussant la recherche au delà de l'application, et en rentrant avec l'ontologie dans cette nuit de l'absolu dont parle Hegel, de cette nuit « où tous les chats sont gris ». Il fallait mettre un terme à l'envahissement de la poésie *pictoresque*, genre hybride qui avait pénétré en Allemagne à la suite de l'Anglais Thomson, auteur des « Saisons », et qui menaçait, s'érigeant en théorie, de porter un égal préjudice à la poésie et à la peinture. Après tant de dissertations oiseuses sur leur affinité, Lessing pensait d'ailleurs que le moment était venu et qu'il valait la peine « de retourner tout à coup la médaille et de signaler leurs différences, afin de voir si de cette diversité ne résultent pas des lois appartenant en propre à l'une et à l'autre, et qui obligent l'une à suivre le plus souvent un tout autre chemin que celui de sa sœur, si elle veut maintenir le titre de sœur, et ne pas dégénérer en une émule jalouse et qui se contente de singer sa rivale. »

Les formes sont de l'essence de la peinture ; mais dans l'art les formes les plus accomplies sont aussi les plus réelles. Lessing reconnaît dans l'idéal suprême la suprême réalité, et ce point de vue, qui le met en contact intime avec l'antique, explique ses prédilections, un peu exclusives, pour la sculpture, plus apte que le pinceau à exprimer dans sa pureté cette beauté de la forme à laquelle il veut enchaîner l'art

plastique en toutes ses expressions. Mais que de choses bannies ainsi du domaine de cet art, et combien va se trouver réduite la sphère de la peinture ! Le paysage est à peine admissible, alors que le tableau de genre, même chez les Flamands, se voit tout à fait écarté ; le portrait s'offre rarement comme possible, car Lessing nous dit expressément que l'idéal de beauté consiste principalement dans l'idéal de la forme, bien qu'accompagné aussi de l'idéal de carnation et de l'expression *permanente*. La seule coloration et l'expression transitoire n'ont pas d'idéal, parce que la nature elle-même *ne s'est en eux proposé rien de fixe*. Phidias et Raphaël restent debout ; mais ne faudra-t-il pas ignorer Michel-Ange ? Et combien de noms illustres condamnés sans appel, combien d'œuvres éminentes frappées d'un cruel verdict !

Du côté de la poésie, Lessing paraît également trop exclusif. Si la beauté de la forme, révélée dans le dieu plutôt que dans l'homme, fait l'âme de la peinture et de la sculpture, c'est l'action, dit-il, qui est celle de la poésie. Le drame étant la poésie active par excellence, apparaît donc comme le genre supérieur et l'apogée de toute poésie. Mais ici encore, on serait disposé à accueillir ce jugement que Herder portait sur l'auteur du « Laocoon » : « Sa sagacité tranche presque toujours avec bonheur ; mais il ne peut manquer que des deux côtés maintes choses restent inaperçues, sur lesquelles au moment même son pénétrant regard ne tombait pas. » — Ce jugement, qui renferme l'absolution en même temps que le reproche, est le meilleur que l'on ait porté sur la qualité principale et sur le défaut de cette rare intelligence critique. C'est encore Herder qui disait, mais avec un peu moins d'à-propos : « Je frémis à l'idée du bain sanglant que vont occasionner chez les poètes anciens et nouveaux des propositions pareilles à celles-ci : Les actions sont le véritable objet de la poésie ; la poésie décrit des corps, mais par le moyen des actions propres à les indiquer ; chaque chose d'un seul trait, etc. — A peine si le seul Homère restera debout comme poète. De Tyrtée jusqu'à Gleim, et de Gleim à Anacréon, d'Ossian jusqu'à Milton et de Klopstock jusqu'à Virgile, il faut déblayer, — épouvantable lacune ! — sans parler des poètes didactiques, des poètes *pittoresques*, des poètes idylliques. » — « Herder, dit M. Danzel, avait raison ; de tous les poètes qu'il nomme (à l'exception de Milton, auquel Lessing assignait expressément le second rang après Homère), aucun n'aurait pu prétendre à la palme. Lessing se montre ici le disciple rigoureux des Grecs, chez lesquels même la poésie *lyrique* conservait un caractère plastique, dramatique. Lessing était très-éloigné de bannir le lyrisme du domaine de la poésie ; mais le lyrisme flasque,

prétentieux et vide des soixante dernières années lui était antipathique; il visait à un lyrisme énergique, se rapprochant du drame, tel que Goëthe nous l'a d'abord donné, et comme depuis longtemps il existait dans les plus belles productions des chants populaires. »

Si l'on veut rendre justice à celui qui fut lui-même un juge, il ne faut pas oublier l'époque ni le peuple auquel Lessing s'adressait. C'était chose salutaire de proclamer l'action comme la substance la plus essentielle en toute poésie chez un peuple trop enclin à la confondre avec la rêverie et le mysticisme. Il y avait du mérite également à relever chez le peintre et chez le sculpteur la pureté du sens artistique, en ramenant leur attention sur ce qui exprime en effet la plus complète beauté dont la nature ait réjoui les yeux de l'homme : l'idéal de la forme humaine. Qu'on y réfléchisse, et l'on conviendra, je crois, que les principales affirmations de Lessing, sous leur apparence un peu tranchante, n'en renferment pas moins ce que la poésie et l'art doivent rechercher d'abord; et que s'il n'a pas dit tout ce que l'on pouvait dire, s'il a laissé en dehors de ses préoccupations et même de ses sympathies des aspects légitimes, mais peut-être secondaires, il a, mieux que personne, découvert et affirmé le côté principal des genres qu'il voulait distinguer. De quel droit d'ailleurs aurions-nous des exigences complètes au regard d'une œuvre qui, de l'aveu de son auteur, n'a pas reçu son achèvement? Prenons-la telle qu'elle est, nous estimant heureux de saisir un ensemble jusque dans ce fragment, alors qu'en tant de théories prétendues générales, c'est à peine si l'on rencontre quelques fragments répondant à la réalité des choses.

Quand parut le « Laocoon », Goëthe était encore étudiant à Leipzig, et recherché par l'instinct confus de sa vocation. L'ouvrage de Lessing lui apparut comme la colonne de feu sur le chemin de la terre promise : « Il faut avoir été jeune homme, dit-il, pour se représenter l'effet que produisit sur nous le *Laocoon* de Lessing, qui, des régions d'une contemplation mesquine, nous entraîna dans les libres domaines de la pensée. Le précepte depuis si longtemps mal compris : *Ut pictura poesis*, fut écarté d'un seul coup; la différence des arts plastiques et des arts oratoires devint claire, les sommets des deux apparurent séparés, quelque rapprochées d'ailleurs que pussent être leurs bases. » « Toute critique dont les conseils ou les jugements s'étaient jusque-là offerts à nous fut rejetée comme un vêtement usé.... » « La beauté de cette pensée nous ravit surtout, que les anciens avaient reconnu la Mort comme sœur du Sommeil, et qu'ils les avaient, comme il convient aux

Ménechmes, faits ressemblants à s'y méprendre. C'est d'abord là que nous pûmes célébrer hautement le triomphe du beau, et dans le royaume de l'art rejeter la laideur en tout genre, puisqu'il est absolument impossible de la bannir du monde, dans les cercles inférieurs du comique. »

La « Dramaturgie » dernière œuvre critique de Lessing, naquit à Hambourg¹. Lessing avait répondu à l'invitation qui lui était faite de venir seconder, moyennant les modiques émoluments de 800 thalers, les efforts de quelques négociants et bourgeois associés, sous l'initiative de J. F. Loewen, écrivain et ami de Lessing, pour la création d'un nouveau théâtre allemand. L'entreprise, outre qu'elle renfermait dans son organisation le germe d'une rapide dissolution, était évidemment fort prématurée, puisque le théâtre allemand attendait encore son existence des messies qui s'apprétaient à paraître, et dont Lessing lui-même fut le précurseur. Planches, quinquets, acteurs et décors étaient là, avec le souffleur; mais le répertoire? « Minna de Barnhelm », propre œuvre de Lessing, ne pouvait le remplir seule. Il fallait donc combler les vides, et de toutes parts affluaient les drames familiers venus de l'Angleterre, la tragédie bourgeoise empruntée à Diderot; enfin les médiocres traductions de nos tragiques, depuis le « Siège de Calais » de du Belloy, jusqu'à la « Rodogune » de Corneille, et depuis Crébillon jusqu'à « Mérope », « Zaïre », « Sémiramis » de Voltaire. L'occasion était bonne pour revendiquer les prérogatives d'un théâtre national et pour en indiquer les bases. Lessing ne manqua point de s'y appliquer, et les bourgeois de Hambourg, dont il contribua ainsi à couler l'entreprise consciencieusement et de haut, comme c'était son devoir, servirent en réalité, mais autrement qu'ils ne se l'étaient proposé, à l'édification d'un *nouveau* théâtre allemand. Leur éphémère création fut le prétexte d'une création durable, œuvre la plus importante, sinon la plus achevée, qui soit sortie de la plume du critique.

Pas plus que dans les précédents écrits de Lessing, il ne faut chercher dans la « Dramaturgie » une systématisation; mais ce n'est pas à dire qu'il n'y faille point chercher des principes. Sous cet édifice improvisé, il y a des assises solides; l'esprit de parti pourra les contester; il les détruira moins aisément, parce qu'elles s'élèvent au-dessus de ses temporaires agitations.

¹ Hambourg passe, en général, pour avoir été sans influence sur les lettres allemandes. C'est trop dire, et l'on trouvera dans le petit ouvrage de M. Féodor Wehl, « la Vie littéraire de Hambourg au dix-huitième siècle », Leipzig, Brockhaus, 1856, des informations intéressantes et de nature à combattre en plus d'un sens ce préjugé.

Dans la « Correspondance littéraire », Lessing a distingué, à propos de Klopstock, l'art et la religion; dans « Laocoon », il a traité des limites qui séparent la poésie et les arts plastiques; dans la « Dramaturgie », il trouve tour à tour l'occasion de distinguer la morale et l'esthétique, le théâtre et la morale, la tragédie et l'histoire, la vérité des caractères et celle des faits; la poétique oratoire de Corneille enfin, sur laquelle repose théoriquement l'autorité du théâtre français, de la véritable poétique qu'elle prétend appliquer et qui la condamne : celle d'Aristote. Il restitue ainsi Aristote, mais dans le large et vivant esprit de son œuvre, non dans sa lettre, où il devient aisément exclusif et faux; il relève ce nom en Allemagne pour donner un appui et un frein aux forces qu'il appelle à la liberté; cette autorité, il l'invoque, non pour en faire un fétiche de pédant, mais parce que ses propres méditations l'ont conduit à penser comme le philosophe; non pas, en un mot, parce que Aristote est Aristote, mais parce que les règles que propose Aristote, déduites des chefs-d'œuvre qu'il avait sous les yeux, lui semblent impossibles à réfuter quand on les saisit dans leur pensée fondamentale. « Car, dit Lessing lui-même, j'en aurais bien vite fini avec l'autorité d'Aristote, si je savais également le moyen d'en finir avec ses raisons. »

A propos de la « Sémiramis » de Voltaire, jouée à Hambourg le 29 avril 1767, Lessing compare le fantôme de Ninus à celui évoqué par Shakspeare dans « Hamlet », et ce parallèle le conduit à distinguer ainsi, sans les opposer, l'art dramatique et la morale :

« J'observe encore une différence qui existe entre les fantômes du poète anglais et du poète français. L'ombre évoquée par Voltaire¹ n'est rien qu'une machine poétique dont la présence ne se trouve motivée que par le nœud de la pièce; elle ne nous intéresse en aucune manière pour elle-même. Le fantôme, chez Shakspeare², est un personnage réel et agissant, à la destinée duquel nous prenons intérêt; il excite l'épouvante, mais aussi la pitié.

» Cette différence vient, sans aucun doute, de la manière de voir fort différente des deux poètes en ce qui concerne les fantômes en général. Voltaire considère l'apparition d'un mort comme un miracle, Shakspeare, comme un événement tout naturel. Lequel des deux pense le plus philosophiquement, cela ne saurait être mis en question; mais Shakspeare pensait plus poétiquement. L'esprit de Ninus, chez Vol-

¹ Celle de *Ninus*.

² Le spectre, dans *Hamlet*.

taire, n'est pas un seul instant admis comme un être susceptible d'éprouver au delà du tombeau des impressions agréables ou douloureuses, et à l'égard duquel par conséquent nous puissions ressentir de la pitié. Il voulait uniquement nous enseigner par là que la plus haute puissance, pour attirer au jour et punir des crimes cachés, peut bien suspendre exceptionnellement ses lois éternelles.

» Je ne prétends pas dire que le poète dramatique commette une faute, lorsqu'il dispose sa fable de telle sorte qu'elle puisse servir à l'éclaircissement ou à la confirmation de quelque grande vérité morale. Mais j'ose dire que cette disposition de la fable n'est rien moins que nécessaire, qu'il peut y avoir des pièces très-parfaites et édifiantes qui ne visent aucune de ces maximes particulières, et que l'on a tort de considérer la formule morale que l'on trouve à la fin de différentes tragédies chez les anciens comme si l'ensemble ne se trouvait là que pour elle.

» Si donc la « Sémiramis » de M. de Voltaire n'avait d'autre mérite que celui dont il se targue si fort, à savoir : que l'on peut y apprendre à respecter la suprême justice, laquelle, pour punir des crimes exceptionnels, choisit des voies exceptionnelles, « Sémiramis » ne serait à nos yeux qu'une pièce très-médiocre, alors surtout que cette morale n'est pas précisément la plus édifiante ; car il est évidemment beaucoup plus digne de la souveraine sagesse qu'elle n'ait pas besoin de ces voies extraordinaires, et que nous nous représentions le jugement du bon et du méchant comme inséré par elle, avec le reste, dans la chaîne naturelle des choses. »

La même pensée est exprimée encore à propos de la comédie de Favart « Soliman II », représentée le 21 août 1767. Favart avait emprunté la donnée de sa pièce à un conte *moral* de Marmontel. Après quelques réflexions sur le conte lui-même, Lessing conclut :

« Mais qu'il y ait là une morale ou qu'il n'y en ait point, n'importe : c'est chose indifférente pour le poète dramatique de savoir si de sa fable on peut déduire ou non une vérité générale, et c'est pourquoi la narration de Marmontel n'était pour ce motif ni plus ni moins propre à être transportée sur la scène. »

Quels sont, au point de vue de l'art, les rapports à maintenir entre le drame, ou la tragédie, et l'histoire ? Dans quelles limites le poète tragique peut-il s'écarter de la réalité des faits que lui fournit la tradition ? Doit-il dominer l'histoire, ou bien se laisser dominer par elle ? Grave question, et, comme la précédente, sans cesse à l'ordre du jour. Parlant de la « Zelmire », de du Belloy, dont un critique français

avait ainsi commencé l'analyse : « Un sujet tiré de l'histoire nous eût été infiniment *plus agréable*, » Lessing s'exprime en ces termes : « Il est loisible à chacun d'avoir son goût particulier, et c'est chose méritoire de chercher à se rendre compte de son goût particulier. Mais accorder aux raisons par lesquelles on le veut justifier une généralité qui, si ces raisons étaient fondées, devrait en faire le seul goût véridique, cela s'appelle sortir des limites que comporte l'investigation de l'amateur et se proclamer législateur arbitraire. L'auteur français cité par nous commence par un modeste « il nous eût été plus agréable », et passe ainsi peu à peu à des assertions qu'il généralise, de manière à faire croire que ce *nous* est sorti de la bouche de la critique même. Le vrai juge en matière d'art ne déduit aucune règle de son jugement personnel, mais il a formé son goût d'après les règles que commande la nature de la chose.

» Or, Aristote a décidé depuis longtemps jusqu'à quel point le poète tragique se doit préoccuper de la vérité historique; pas au delà des limites où cette vérité ressemble à une fable bien disposée et avec laquelle il puisse accorder ses desseins. Il se sert d'une histoire, non parce qu'elle a eu lieu, mais par ce motif qu'elle a eu lieu de telle sorte qu'il lui eût été difficile de la mieux imaginer pour le but qu'il poursuit en ce moment même. Trouve-t-il cette convenance d'aventure en un cas véritable, ce cas véritable est pour lui le bienvenu; mais de compulsuer longuement les annales de l'histoire pour y découvrir ce qu'il cherche, cela n'en vaut certes pas la peine. Et combien y en a-t-il donc qui savent ce qui s'est passé? Si nous ne voulons tirer la possibilité qu'une chose peut arriver que de ce qu'elle est arrivée réellement, qu'est-ce donc qui nous empêche de considérer une pure invention du poète comme une histoire ayant eu lieu véritablement, et de laquelle nous n'avons jamais rien où dire? Qu'est-ce qui nous rend d'abord une histoire croyable? N'est-ce pas sa vraisemblance interne? et n'est-il pas indifférent que cette ressemblance ne soit attestée par aucun témoignage ou aucune tradition quelconque, ou bien par des témoignages ou des traditions qui jamais encore ne sont parvenus jusqu'à nos oreilles? On admet sans motif que c'est une attribution du théâtre de conserver la mémoire des grands hommes; l'histoire est là pour y veiller, non le théâtre. Au théâtre, nous ne devons pas apprendre ce que tel ou tel individu a fait, mais ce que chaque homme d'un certain caractère fera sous le coup de certaines circonstances déterminées. Le dessein de la tragédie est bien plus philosophique que le dessein de l'histoire; et cela s'appelle la faire descendre de sa véritable dignité,

de simplement prétendre l'utiliser pour le panégyrique d'hommes célèbres, ou même d'en abuser pour nourrir l'orgueil national. »

Cette dernière affirmation paraîtra bien hardie au premier regard ; mais je crois qu'elle ne soulevera pas d'objection réelle chez ceux qui, la reliant à ce qui la précède, pénétreront, sous son étroitesse apparente, le sens large et profond qu'elle renferme. C'est Shakspeare en main qu'il la faut surtout interpréter. Aucun de ceux qui ont l'intelligence du plus grand des poètes tragiques ne pourra se méprendre sur cette règle si nettement proclamée par Lessing, et qui fait régner le drame sur l'histoire, à la seule condition d'y faire régner en même temps l'éternelle beauté dramatique, le cœur humain et la vie.

Voltaire, à propos de la pièce de Th. Corneille « Essex », s'était donné beau jeu en critiquant les inexactitudes historiques dont elle est remplie. Lessing lui prouve qu'en pareil sujet il n'est guère fondé à s'ériger en censeur, ayant lui-même en mainte occasion, et fort gravement, péché envers l'histoire.

« Mais après tout, dit-il, en quoi m'importe l'ignorance historique de M. de Voltaire ? elle m'importe aussi peu que l'ignorance historique de Corneille lui importait à lui-même. Et à la vérité, ce n'est aussi qu'à propos de cette ignorance que je veux le défendre contre lui.

« Toute la tragédie de Corneille, (dit Voltaire), est un roman. » S'il est émouvant, le sera-t-il moins parce que le poète s'est servi de noms véritables ?

« Pourquoi le poète tragique choisit-il de véritables noms ? Puise-t-il ses caractères dans ces noms, ou bien prend-il ces noms parce que les caractères que l'histoire leur adjoint sont plus ou moins conformes aux caractères qu'il s'est proposé de montrer dans l'action ? Je ne parle pas de la manière dont la plupart des tragédies ont pu naître, mais de la manière dont, à vrai dire, elles auraient dû naître. Ou bien, pour m'exprimer davantage selon la pratique ordinaire des poètes, sont-ce les seuls faits, les circonstances de temps et de lieu, ou bien sont-ce les caractères des personnages par lesquels les faits ont été engendrés, qui font que le poète choisit plus volontiers tel événement et non tel autre ? Si ce sont les caractères, la question se trouve aussitôt résolue, de savoir à quel point le poète se peut éloigner de la vérité historique ; en tout ce qui ne tient pas aux caractères, autant qu'il voudra. Rien que les caractères sont sacrés pour lui ; fortifier ceux-ci, les mettre dans leur meilleur jour, c'est tout ce qu'il lui est permis d'y ajouter de son fait ; la moindre différence essentielle détruirait la cause qui fait qu'ils portent ces noms et non pas tels autres, et

rien n'est plus rebutant que ce dont nous ne pouvons comprendre aucune cause. »

Lessing n'a pas seulement compris le drame, il a pénétré d'un rapide coup d'œil la nature de la comédie; et sur ce nouveau terrain encore, où il a rendu à nos bons comiques, à Molière surtout qu'il admire sans réserve, une justice intelligente, son clair regard a dissipé une confusion. Lessing ne goûtait guère cet axiome banal que la comédie est faite pour châtier les mœurs en riant — *CASTIGAT RIDENDO MORES* : — « Où donc est-il écrit que la comédie ne doit nous faire rire que de défauts morales, de vices susceptibles d'être réformés? Toute dissonance, tout contraste qui oppose le néant d'une chose à sa réalité, est risible. Mais rire et se moquer sont deux choses extrêmement distantes. Nous pouvons rire d'un homme, rire à son occasion, sans nous moquer de lui le moins du monde. Cependant, aussi incontestable, aussi notoire que soit cette différence, toutes les chicanes que récemment encore Rousseau a soulevées à propos de l'utilité de la comédie, ne sont nées que de ce qu'il ne l'a pas suffisamment prise en considération. Molière, dit-il, par exemple, nous fait rire du Misanthrope, et pourtant le Misanthrope est l'honnête homme de la pièce; Molière se montre donc comme un ennemi de la vertu, en ce qu'il rend l'homme vertueux méprisable? Non pas; le Misanthrope ne devient pas méprisable, il reste ce qu'il est; et le rire, qui jaillit des situations dans lesquelles le poète le place, ne lui enlève absolument rien de notre estime. De même pour le Distrait; nous rions de lui, mais le méprisons-nous pour cela? Nous prisons ses autres bonnes qualités, comme nous le devons; oui, sans elles nous ne pourrions pas même rire de ses distractions. Que l'on donne ces distractions à un homme méchant, à un homme méprisable, et l'on verra si elles seront encore risibles? Elles seront répugnantes, repoussantes, laides, et non comiques. »

... « Son utilité véritable et générale (celle de la comédie), ajoute-t-il un peu plus loin, réside dans le rire lui-même, dans l'exercice de notre capacité de pénétrer le comique, de le saisir légèrement et vite sous tous les costumes de la passion et de la mode, dans tous ses mélanges avec de bonnes ou de mauvaises qualités; même sous les rides de l'austérité solennelle. Admettons que l'*Avare* de Molière n'a jamais guéri un avare, le *Joueur* de Regnard un joueur; accordons que le rire ne peut aucunement corriger ces fous : tant pis pour eux, mais non pour la comédie. Il lui suffit, à elle, si elle ne peut guérir des maladies incurables, de confirmer en leur santé les gens qui se portent bien. »

L'esprit de Lessing s'élevait bien au-dessus des partis littéraires que se constituent des peuples dans leur vanité ou dans leur orgueil. En Allemagne, certaines gens qui se décernent volontiers le titre de critiques croient rehausser le mérite littéraire de leur nation en rabaisant celui des nations voisines, et surtout de la France. C'est là une patriotique sottise. On ne saurait faire à Lessing un plus grand outrage, et le plus méconnaître, qu'en attribuant à sa grande intelligence et à son austère justice de pareilles infirmités d'esprit et caractère. Il ne pensait pas, comme quelques-uns de ses admirateurs inintelligents — qui nous délivrera de nos amis? — que l'on donne rien à la gloire d'un peuple de ce que l'on prend à celle d'un autre. Il faut, il est vrai, que le laurier croisse sur le sol natal, s'il doit rester vert et défier le temps. C'est là ce que savait Lessing, et c'est pourquoi il n'a cessé de s'élever contre les importations de la scène française, et de combattre, surtout dans nos œuvres tragiques, cet ennemi qu'il redoutait par-dessus tout pour l'avenir de la poésie et des arts en son pays : le mécanisme des convenances voulues, les solennelles fictions de la forme, proclamées comme règles immuables du génie.

Dans sa dissertation sur la « Mérope » de Voltaire, Lessing arrive à ce jugement général sur lequel il a souvent appuyé par des exemples :

« La régularité¹ tant vantée du théâtre français est seulement apparente. Voltaire surtout s'entend en maître à se rendre les chaînes de l'art si légères, si larges, qu'il conserve toute liberté de se mouvoir comme il veut; et pourtant il se meut souvent avec une telle lourdeur et fait des contorsions si inquiètes, qu'il semblerait que chacun de ses membres est rivé à un billot particulier. »

Lessing n'a pas épargné les tragédies de Voltaire. Il avait sur ce point assez beau jeu. Mais il a osé discuter Corneille lui-même, lui préférer Sophocle et surtout Shakspeare. C'est chez nous, je le sais, un grand grief contre lui. Que de gens cependant l'ont condamné sur ce fait, qui jamais n'ont lu une ligne de sa « Dramaturgie » ! Quelle vertueuse indignation s'emparerait d'eux si, l'ouvrant au hasard, leurs yeux allaient tomber sur le passage suivant : « Qu'on me nomme la pièce du grand Corneille que je ne ferais pas mieux que lui. Qui tiendra la gageure ?

» Mais non; je ne voudrais pas que cette assertion fût prise pour de l'outrecuidance. Que l'on considère donc bien ce que j'y ajoute : Je ferai certainement mieux la pièce, — et pourtant il s'en faudra de

¹ Mot pris ici dans le sens de conformité à la règle.

beaucoup que je sois un Corneille, — et il s'en faudra de beaucoup également que j'aie fait un chef-d'œuvre. »

Si Lessing indiquait vivement à ses compatriotes les périls de la scène française, ce n'était pas pour convertir en qualités, au profit de leur amour-propre, les défauts signalés chez leurs voisins. Il rendait justice à la culture des lettres en France, à cette élégante urbanité qu'elle avait répandue dans les esprits, et dont, ce me semble, Racine a la meilleure part.

« Pour le dire sans détour : nous autres Allemands sommes encore en ce point, vis-à-vis des Français, les vrais barbares ! Plus barbares que nos barbares aïeux, pour lesquels un ménestrel était un homme très-précieux, et qui, auprès de toute leur indifférence pour les arts et les sciences, auraient certainement tenu pour fou celui qui eût fait cette demande : « Lequel, d'un barde ou d'un trafiquant de peaux d'ours et d'ambre jaune, est le citoyen le plus utile ? »

Lessing croyait l'étude de Shakspeare aussi favorable au développement de l'art national, qu'il jugeait préjudiciable pour celui-ci l'imitation de Corneille et de Racine, et surtout l'imitation du théâtre de Voltaire. Déjà dans sa « Correspondance littéraire », en combattant Gottsched, il avait assigné le premier rang à Shakspeare :

« Même à juger la chose d'après les modèles des anciens, Shakspeare est un poète tragique beaucoup plus grand que Corneille, quoique celui-ci ait fort bien connu les anciens, et celui-là presque pas du tout. Corneille s'en rapproche davantage dans l'arrangement mécanique, et Shakspeare dans ce qu'ils ont d'essentiel. L'Anglais atteint presque toujours le but de la tragédie, quelque personnels et singuliers que soient les chemins qu'il choisit; le Français ne l'atteint presque jamais, bien qu'il suive presque toujours les chemins frayés des anciens. Après l'*OEdipe* de Sophocle, aucune pièce ne s'empare de nos passions avec plus de puissance que le *Roi Lear*, *Othello*, *Hamlet*, etc. Corneille a-t-il une seule pièce qui nous ait émus autant que la *Zaïre* de Voltaire ? Et la *Zaïre* de Voltaire, combien elle est au-dessous du « Maure de Venise », dont elle offre la faible copie, et à laquelle tout le personnage d'Orosmane a été emprunté ? »

Dans la « Dramaturgie », Lessing parle ainsi de *Zaïre* : « L'amour même a dicté *Zaïre* à Voltaire, dit un critique (français) avec beaucoup de grâce. Il eût dit avec plus de justesse, la galanterie. Je ne connais qu'une seule tragédie à laquelle l'amour même ait travaillé, et c'est *Roméo et Juliette* de Shakspeare.... Voltaire comprend à merveille, si je puis dire ainsi, le style de chancellerie de l'amour ; mais le meilleur

chancelier n'en sait pas toujours le plus sur les secrets du gouvernement. »

En un autre endroit de la « Dramaturgie », nous lisons : « Ce que l'on a dit d'Homère : qu'il est plus facile d'arracher à Hercule sa massue que de lui ravir un vers, cela peut aussi s'appliquer entièrement à Shakspeare. Sur la moindre de ses beautés est imprimé un sceau qui sur-le-champ dit au monde entier : Je suis *Shakspeare*. Et malheur à la beauté étrangère qui ose se mettre à côté d'elle ! »

« Shakspeare veut être étudié, non pillé.... »

Et dans la « Correspondance littéraire », complétant le passage cité tout à l'heure, Lessing s'énonçait en termes vraiment prophétiques, car l'avenir s'est porté garant de son assertion :

« Si l'on avait traduit pour les Allemands les chefs-d'œuvre de Shakspeare, avec quelques humbles modifications, je sais à n'en point douter que cela aurait produit de bien meilleurs résultats que ceux que l'on a provoqués en les familiarisant à ce point avec Corneille et Racine. Le peuple aurait d'abord goûté le premier bien davantage qu'il ne peut goûter les seconds ; Shakspeare aurait ensuite mis en train parmi nous de bien autres cerveaux que ceux dont on peut attribuer le réveil à Corneille et Racine. Car un génie ne peut s'allumer qu'à un autre génie, et surtout à celui qui semble ne tout devoir qu'à la nature et qui ne s'effraie pas à l'aspect des laborieuses perfections de l'art. »

Lessing a le respect du génie et lui accorde sans réserve la souveraineté sur la critique, parce qu'il n'admet pas le génie comme force indisciplinée, et que le vrai poète à ses yeux renferme toujours en lui un artiste véritable :

« Les règles, dit-on, écrasent le génie ! » — Comme si le génie se laissait écraser par quoi que ce soit au monde ! Et encore ici par quelque chose qui, comme ils en conviennent eux-mêmes ¹, est tirée de lui-même. Tout critique n'est pas un génie ; mais tout génie est un *critique* né. Il a en lui le spécimen de toutes les règles.... »

Je n'ai rassemblé que quelques traits dans l'œuvre de Lessing. Il eût fallu écrire un volume pour pénétrer davantage le détail de cette physionomie. Dans cette esquisse, de plus, c'est le critique seul que j'ai voulu présenter ; pour avoir l'homme complet, il eût fallu examiner encore l'auteur dramatique en Lessing lui-même, ne pas négliger le fabuliste, un côté fort intéressant et en France absolument ignoré de cet éminent esprit ; mais il eût fallu par-dessus tout mettre dignement en

¹ C'est-à-dire des Bodmer et consorts.

relief le philosophe qui écrivit ces lignes si calmes et si élevées dans l'introduction à son beau traité sur « l'Éducation du genre humain » :

« Pourquoi nous refuser à voir autre chose dans *toutes* les religions positives que la seule marche d'après laquelle l'intelligence humaine pouvait et devait se développer en chaque contrée, au lieu de nous irriter contre aucune d'elles ou en sourire avec pitié ? »

Lessing ramenait tout à l'éducation dans sa philosophie :

« Ce que l'éducation est pour l'individu, écrivait-il, la révélation l'est pour l'espèce entière. L'éducation est une révélation qui se réalise pour l'individu : la révélation est l'éducation qui s'est réalisée pour l'espèce humaine et *qui se réalise encore*. »

A coup sûr, ce n'était pas un philosophe de faible trempe, celui qui disait :

« Ce n'est pas la vérité qu'un individu quelconque possède ou croit posséder ; c'est l'effort loyal fait pour s'emparer de la vérité, qui constitue la valeur de l'homme. Car ce n'est point par la possession, mais par la recherche de la vérité que s'étendent ses forces, où réside seul son perfectionnement toujours croissant. La possession rend paisible, paresseux, fier. Si Dieu tenait renfermée dans sa droite toute vérité, et dans sa gauche le seul instinct toujours vivace qui la poursuit, en y ajoutant même pour moi la condamnation à l'erreur permanente, éternelle, et si Dieu me disait : Choisis ! je me précipiterais humblement à sa gauche, et je dirais : « Père, donne ; la pure vérité n'est cependant que pour toi seul. »

CHARLES DOLLFUS.

VOYAGES ET DÉCOUVERTES.

L'EUROPE DANS L'ASIE ORIENTALE ¹.

DEUXIÈME PARTIE.

LES PAYS DE L'AMOUR.

Die ersten botanischen Nachrichten über das Amurland, beobachtungen von C. Maximowitsch. 1853-55. (Dans les *Archiv d'Erman* pour la connaissance scientifique de la Russie, t. XVII, 1858.)

Die Ost-Sibirische Expedition der Kais. Russischen Geographischen Gesellschaft (1855-58). Von Dr C. Schirren. (Dans le *Zeitschrift für Allgemeine Erdkunde*. Nouv. série, t. II, 1857.)

Ueber die Bewohner des Amur-Landes, von Hrrn. Gerstfeld. (Dans les *Archiv d'Erman*, t. XVII et XVIII, 1858, 1859.)

Peschtschuroff's Aufnahme des Amur-Stromes, im Jahre 1855. (Dans les *Mittheilungen* de Petermann, 1856-1857.)

Notes on the River Amur and the adjacent districts. By MM. Peschurof, Permikin, Shenurin, Vasilief, Radde, Usoltzof, Pargachefski, etc. *Translated from the original Russian, by M. Mitchel, under the supervision of Capt. R. Collinson, R. N.* Dans le *Journal of the Roy. Geogr. Society*. Vol. XXVIII, 1859.

Exploration of Amoor River, by M. Perry Mac Collins. 1857. *Ordered to be printed by the House U. S.* 1858. In-4°.

Veniukoff, *La vallée de l'Oussouri.* 1858 (Dans les *Procès-verbaux de la Soc. de Géogr. russe.* 1859.

¹ Voir la livraison de décembre 1859.

X.

Pendant que l'attention des puissances maritimes se portait ainsi vers les rapports nouveaux que l'heureuse tentative des États-Unis venait d'ouvrir avec le Japon, il se passait dans une région voisine un autre événement qui n'a pas moins d'importance pour l'avenir de l'Asie orientale : nous voulons parler de la prise de possession des territoires de l'Amoûr par la Russie.

Il y a aujourd'hui un peu plus de deux cents ans que les Russes — les Moscovites, comme on disait alors — entendirent prononcer pour la première fois le nom du fleuve Amoûr. C'était dans le temps précisément (vers 1640) qu'un chef mandchou venait de conquérir la Chine et d'y fonder la dynastie qui règne encore aujourd'hui sur le Céleste Empire. Les aventuriers qui, sur les traces du Cosaque Yermak, poussaient leurs reconnaissances à travers les plaines sans fin de ce qu'on a nommé d'après eux la Sibérie, étaient arrivés en 1639 sur les bords de la mer d'Okhotsk. Là, ils entendirent parler d'un grand fleuve qui débouchait à la mer un peu plus loin vers le sud, dans un territoire où le blé croissait, et où l'on échangeait de belles fourrures contre de l'argent et des objets fabriqués. Des informations analogues leur avaient été données déjà aux environs du lac Baïkal. Ces divers renseignements se rapportaient à l'Amoûr, une des plus grandes rivières des régions orientales de l'Asie. Les explorations se portèrent aussitôt de ce côté. Plusieurs expéditions s'y succédèrent en peu de temps ; à partir de 1645, le fleuve fut parcouru plusieurs fois dans toute son étendue. Ce pays surpassait tellement les territoires plus septentrionaux de la Sibérie, tout à la fois par l'abondance d'animaux à fourrure que renfermaient ses forêts et par la fertilité de ses plaines, que la renommée en fit un Eldorado. Les coureurs de découvertes, les chasseurs, les colons même y arrivèrent de toutes parts. Ils rencontrèrent peu de résistance chez les indigènes, qui se soumirent promptement au tribut. Ce tribut, c'était un certain nombre de peaux que chaque famille devait fournir annuellement. Le poste fortifié d'Albasin fut fondé sur la gauche du fleuve, dans sa partie supérieure. Mais lorsque la dynastie mandchoue se fut affermie sur le trône de la Chine, elle reporta son attention sur les pays de l'Amoûr, que les Mandchous avaient toujours considéré comme un de leurs territoires, et elle s'efforça d'en expulser les Russes. Ceux-ci n'abandonnaient pas volontiers des établissements

qui promettaient un grand développement; Albasin, plusieurs fois attaqué et détruit, fut autant de fois repris et reconstruit¹. Mais comme à Moscou l'on n'attachait pas moins de prix à établir un commerce régulier avec la Chine qu'à conserver les nouveaux territoires, le tzar fit faire à la cour de Péking des ouvertures dans ce sens. Elles y furent bien accueillies, et les négociations qui s'engagèrent aboutirent, en 1689, au traité de Nertchinsk, qui régla les limites des deux empires et posa les bases de leurs rapports commerciaux. Le cours tout entier de l'Amoûr, à partir du point où le fleuve se forme par la réunion de ses deux grandes branches supérieures, la Chilka et l'Argoun, fut restitué à la Chine, ainsi que le pays boisé qui s'étend au nord du fleuve jusqu'aux montagnes; le bassin de la Chilka et toute la partie gauche de celui de l'Argoun (territoires connus sous le nom de Daourie) restèrent à la Russie. Rien n'a été changé à cet état de choses jusqu'à ces dernières années.

Seulement, il arriva une chose assez singulière : c'est que la contrée sauvage située au nord de l'Amoûr étant fort peu connue, la limite y fut très-mal définie, et que par suite, en y traçant eux-mêmes leur frontière, les Chinois restèrent fort en deçà de la ligne que les commissaires russes avaient entendu désigner. La Russie se trouvait ainsi depuis bientôt deux siècles posséder à son insu un territoire d'une étendue considérable. Des redevances de pelleteries arrivaient chaque année à Irkoutsk, envoyées par des tribus dont on savait à peine le nom et pas du tout la demeure. Aucun voyageur ne s'était jamais avancé jusqu'à ces cantons de l'extrême frontière, qui étaient aussi inconnus il y a seize ans qu'à l'époque du traité de Nertchinsk.

C'est l'exploration d'un naturaliste russe, M. de Middendorff, au mois de janvier 1845, qui révéla cette anomalie. L'attention du gouvernement de Saint-Petersbourg, qui plus d'une fois s'était portée dans cette direction, y fut ainsi ramenée avec plus de force et de suite. Des idées et des projets conçus depuis longtemps sans doute se sont fait jour tout à coup et ont marché avec une étonnante rapidité vers leur complète réalisation. Les anciennes convoitises excitées par les territoires de l'Amoûr se sont réveillées, mais cette fois se rattachant à des plans et à des vues d'avenir que l'on ne pouvait avoir au dix-septième

¹ Les sources principales d'informations pour ces premières périodes sont toujours l'*Histoire de la Sibérie et l'Histoire des pays de l'Amour*, de J. Müller (dans son précieux recueil intitulé *Sammlung Russischer Geschichte*, t. II, VI et VIII), et l'*Histoire de la Sibérie*, de Fischer, 1768 (également en allemand), qui n'est qu'une nouvelle rédaction de celle de Müller.

siècle. Avec ses immenses possessions asiatiques, la Russie ne possédait pas, à bien dire, de débouché commercial sur le grand Océan. Ni son port unique de Kamtchatka, ni ceux de la mer d'Okhotsk, ne pouvaient, sous ce rapport, aspirer jamais à une véritable importance, soit par leur position dans de trop hautes latitudes, soit par les dangers de la navigation dans ces mers boréales, soit enfin par leur grand éloignement d'Irkoutsk, le centre commercial de la Sibérie, et l'extrême difficulté des communications intérieures. Tout ce qui manque de ce côté, on le trouve réuni dans la région de l'Amoûr. Un fleuve magnifique ouvre une ligne ininterrompue de communication fluviale entre les régions centrales et l'Océan. De vastes territoires appellent la culture et présentent un large champ au développement d'une population industrielle. Une longue étendue de côtes possède, outre plusieurs ports, une baie spacieuse admirablement appropriée aux conditions d'un grand établissement commercial. Cette côte, enfin, commande une mer abritée qui l'unit au Japon plutôt qu'elle ne l'en sépare, et qui semble le vestibule de l'océan Pacifique et de sa grande navigation. De tels avantages expliquent de reste les vues et les entreprises de la Russie à l'endroit du bassin de l'Amoûr. On peut même ajouter qu'ils les justifient; car entre les mains des populations barbares qui occupent les bords du fleuve sous la souveraineté nominale du gouvernement chinois, ces avantages précieux sont perdus pour la civilisation générale.

Dès que la préoccupation du gouvernement de Saint-Petersbourg fut ramenée vers ces parties de l'Asie orientale par la découverte de M. de Middendorff, des études actives y furent ordonnées. De 1847 à 1849, on fit un levé exact des côtes méridionales de la mer d'Okhotsk et du golfe où l'Amoûr débouche; de 1849 à 1854, les officiers de la marine impériale firent plusieurs reconnaissances du cours même de l'Amoûr en remontant jusqu'à la Chilka. Un missionnaire français¹ qui, en 1850, s'avança par le sud jusqu'au bas Amoûr, écrivait à cette époque : « Partout j'ai été pris pour un Russe; les Russes font souvent des apparitions chez les Kilimi et les Longs-Poils, avec lesquels ils ont des relations de commerce. J'ai vu chez ces peuples plusieurs objets européens qu'ils se sont procurés par cette voie, tels que marmites, haches, coutelas, boutons d'habit, cartes à jouer, et même une pièce d'argent récemment frappée. A Poulo, on me dit qu'à la troisième lune (avril 1850) plusieurs Russes étaient venus choisir un terrain où ils

¹ M. Venault, *Annales de la propagation de la foi*, a. 1852, t. XXIV, p. 181.

doivent bâtir une ville. J'avais quitté Hengkongta (chez les Kilimi) depuis six jours seulement pour revenir à Poulo, lorsqu'il y arriva un bateau monté par sept Russes. Kilimi, Longs-Poils, Chinois, tous assurent que les Russes vont bâtir une ville et se fixer dans le pays. » La ville dont il est ici question doit être Nikolaïefsk, sur la rive gauche du fleuve, à 20 verstes du golfe¹.

Le moment était d'ailleurs favorable : la Chine était livrée à une profonde effervescence. Des troubles avaient éclaté dans toutes les parties de l'empire. La dynastie mandchoue qui occupe le trône depuis deux siècles, menacée dans son existence même par une réaction nationale, avait à se défendre contre des périls immédiats de la nature la plus sérieuse; en de telles circonstances, il était présumable que des empiètements lointains exciteraient moins d'attention qu'en d'autres temps, ou que du moins il serait plus facile de faire accepter quelque compensation. Tout se borna en effet à une protestation de la cour de Péking; encore cette démarche inoffensive n'eut-elle lieu qu'en 1855, dans le temps où les pavillons réunis de la France et de l'Angleterre menaçaient les établissements russes de l'Asie orientale.

Rien n'a transpiré en Europe des négociations qui durent alors s'engager entre la Russie et le gouvernement chinois; toujours est-il que ces négociations ont abouti à un traité signé à Aïgoun, le 28 mai 1858, entre les plénipotentiaires des deux puissances, par lequel tout le pays situé à la gauche ou au nord de l'Amour est définitivement et irrévocablement abandonné à la Russie, ainsi que la zone maritime comprise entre la droite de l'Amour inférieur et la côte, depuis le confluent de l'Oussouri². Aïgoun est une ville chinoise de la rive droite de l'Amour, dans la région moyenne du fleuve, à 30 verstes au-dessous du confluent de la Sela, et à 700 verstes environ³ au-dessous du point de jonction de l'Argoun et de la Chilka, dont se forme l'Amour. C'est la même place qui figure dans les anciennes relations sous le nom mandchou de Sakhalian-oula-Khotèn. Les relations récentes lui attribuent une population de 12 à 15,000 âmes. Aïgoun n'était originairement que le nom d'un poste palissadé à une douzaine de li (une lieue) au nord de Sakhalian-oula-Khotèn; l'usage a transporté le nom à la ville même.

¹ On sait que la verste russe équivaut à peu près à un kilomètre.

² A ceux qui voudront se former une idée exacte de cette région encore si peu connue, nous indiquerons la carte de l'Amour publiée dans le septième numéro, année 1857, des *Mittheilungen* de Petermann.

³ On a compté 856 verstes en suivant les sinuosités du fleuve.

XI.

Ce mémorable traité n'a pas reçu jusqu'à présent de publicité officielle. Il est assez vraisemblable qu'une pareille cession n'a pas été faite sans quelques compensations; mais la nature de ces compensations et leur importance sont également inconnues. Il serait sans objet de rapporter ici les conjectures qui ont été faites à cet égard et les conséquences qu'on en a tirées.

Ce qui est certain, c'est que le traité a moins créé le droit qu'il n'a consacré le fait. Depuis huit ans et plus, la Russie se regardait comme maîtresse de ces territoires; toutes ses mesures étaient des actes de souveraineté. Nikolaïevsk, nous l'avons vu, était fondée dès 1850, en vue de dominer l'entrée du fleuve et d'y créer un grand dépôt commercial. D'autres postes étaient établis sur différents points de la côte et dans l'intérieur. Des reconnaissances étaient faites non-seulement pour le relevé des côtes jusqu'à présent inexplorées, mais aussi sur le fleuve même, où nul étranger n'avait navigué depuis le dix-septième siècle. Des études de plus en plus étendues, de plus en plus approfondies, avaient suivi ces premières reconnaissances. Depuis 1856, un service régulier de navigation à vapeur était établi sur toute la longueur du fleuve, et des colons sibériens y affluaient en grand nombre. L'Amoûr, en un mot, était déjà un territoire russe longtemps avant la consécration officielle du 28 mai 1858.

A un point de vue purement scientifique, les explorations qui depuis dix ans se sont succédé dans les pays de l'Amoûr méritent une attention particulière. Les premières reconnaissances, à partir de 1849, furent, nous l'avons dit, spécialement hydrographiques. On voulait avoir une vue préliminaire du caractère du fleuve et de sa navigation. On commença bientôt après à faire étudier le pays par terre¹. Deux voyageurs du jardin botanique de Saint-Petersbourg, M. Máximovitch et M. Schrenck, accompagnés d'un géologue, M. Permikin, ont inauguré cette nouvelle phase. De 1853 à 1856, ils ont parcouru à diverses reprises toute la partie inférieure de l'Amoûr, ainsi que la région littorale, et ils ont remonté la vallée de l'Oussouri (premier affluent notable du sud de l'Amoûr en venant de la côte) jusqu'à la distance de

¹ Voyez l'indication, en tête de cet article, des principaux documents acquis jusqu'à ce jour.

150 verstes. Leurs recherches se sont étendues aussi à la moitié septentrionale de la grande île de Sakhalin ou Tarakaï, qui fait face dans toute sa longueur à une partie considérable de la côte de Mandchourie. C'est à ces deux naturalistes qu'on a dû les premières notions précises sur l'aspect physique, le climat, la végétation et les populations de toute cette région maritime.

Dans le temps même où se poursuivaient ces premières recherches, une grande expédition scientifique s'organisait à Saint-Petersbourg. L'initiative en était partie, dès 1850, de la Société de géographie russe, association puissante et richement dotée qui travaille avec une activité peu commune à l'étude complète de toutes les parties de l'empire. La pensée première de l'expédition était une exploration détaillée de la Sibérie orientale, sans doute pour compléter les riches études physiques et ethnographiques que les récents voyages de M. Midden-dorff et de Castrén venaient de procurer sur les parties centrales et occidentales de l'Asie russe. L'expédition réunissait des astronomes¹, des naturalistes², un peintre, un ingénieur du corps des topographes. Dans le grand ensemble d'investigations qu'elle avait à poursuivre, le bassin de l'Amour eut une large part. Les travaux de la Commission ont duré quatre ans, de 1855 à 1858. Un grand nombre de points astronomiques déterminés dans tout le cours du fleuve en ont assuré le tracé, qui a pris, surtout dans sa partie inférieure, une forme très-différente de ce que le montrent les anciennes cartes. Les grands affluents de la partie moyenne, même ceux du sud qui appartiennent encore à la Chine, ont été examinés soit en totalité, soit en partie.

La Société jugea, néanmoins, que la commission primitive, quel que fût le zèle de ses membres, suffirait difficilement à la grandeur de sa tâche; une seconde expédition fut organisée presque simultanément. Celle-ci eut pour destination exclusive les territoires de l'Amour, qui avaient acquis dès lors un intérêt prédominant. Elle eut pour chef un zoologue distingué, M. Maak, auquel on adjoignit un botaniste versé dans les études ethnographiques (M. Gerstfeldt), un géologue, un topographe et un préparateur. Trois années d'études consécutives (de 1855 à 1857) ont, de ce côté encore, donné d'abondants résultats. Ce qu'on en connaît suffit déjà pour en faire apprécier la richesse, bien que jusqu'à présent aucun ouvrage d'ensemble ne soit sorti de cette longue suite d'explorations. Diverses courses particulières ont encore

¹ MM. Schwarz et Roschkoff.

² MM. Oussoltzoff, Raddé, Orloff.

ajouté de nouveaux détails à cette masse de documents; nous pouvons signaler, entre autres, les communications de M. Vénioukoff, qui, en 1858, a étudié dans toute son étendue le cours de l'Oussouri. L'Oussouri, nous l'avons déjà dit, est un grand affluent méridional de l'Amoûr inférieur; il en est parlé, dans la note de M. Vénioukoff, comme d'une rivière entièrement russe, ce qui indique une extension considérable du territoire annexé dans la direction du sud-est.

Dans cette revue des documents acquis sur la géographie d'une région si nouvelle encore pour la science, il nous en reste deux à mentionner qui doivent être classés parmi les plus importants : c'est la notice d'un officier russe, le lieutenant Petchouroff, et la relation d'un Américain, M. Perry Collins. Le lieutenant Petchouroff commandait le vapeur *Nadejda* qui ramena le comte Poutiatin, au mois de juin 1855, de la mission qu'il avait remplie au Japon pour y conclure un traité de commerce semblable au traité américain. Le *Nadejda* remonta l'Amoûr tout entier jusqu'au confluent de l'Argoun et de la Chilka, et dans cette navigation de quatre-vingt-un jours, M. Petchouroff détermina vingt-trois points astronomiques, en même temps qu'il put recueillir de nombreux renseignements sur les populations riveraines. La relation de M. Collins est d'un tout autre caractère. L'auteur est un négociant de San-Francisco, animé à un haut degré de cette énergie un peu aventureuse que sa race apporte dans toutes les entreprises, industrie, politique ou commerce. Dès que la position des Russes sur l'Amoûr fut connue, les Américains, avant toute autre nation, virent d'un coup d'œil l'incalculable avenir auquel sont appelés les rapports nouveaux qui doivent s'établir, par la communication directe de l'Océan, entre l'Asie orientale et les territoires californiens. En 1856, plusieurs maisons de San-Francisco et de Boston avaient déjà des succursales à Nikolaïevsk. Cependant on se trouvait là sur un terrain à peine connu, qu'il fallait étudier avant d'engager des opérations sérieuses. M. Collins écrivit immédiatement au gouvernement de Washington. Il offrait d'aller étudier sur les lieux mêmes les besoins et les ressources du marché, et demandait, pour faciliter ses investigations, qu'on lui conférât le titre de consul. Sa démarche répondait à une des préoccupations du gouvernement central; elle fut accueillie avec empressement. M. Collins ne perdit pas une heure. Il s'embarqua pour l'Europe, se rendit à Saint-Pétersbourg où il fit connaître l'objet de son voyage et où il obtint toutes les facilités désirables; traversa rapidement la Russie et la Sibérie occidentale; visita, sur la frontière de la Daourie, les places contiguës de Kiakhta et de Maitmatchin, où se concentre le

commerce de la Russie avec la Chine; et, s'embarquant bientôt après sur l'Amour, il arriva à Nicolaïefsk le 10 juillet 1857. Le récit de ce voyage, que M. Collins a consigné dans une lettre adressée au sénat de Washington, est rempli de renseignements du plus grand intérêt pour la statistique commerciale; c'est là surtout que l'on peut étudier, mieux que nulle part ailleurs, l'état présent du commerce sibérien et les perspectives que lui ouvre la prise de possession de l'Amour.

XII.

Ces pays de l'Amour, pour lesquels s'annonce un si grand avenir, ont aujourd'hui encore tous les caractères d'une contrée sauvage. La nature s'y montre partout dans sa rude énergie que la main de l'homme policé n'a jamais domptée. Des forêts vieilles comme le monde couvrent ses montagnes, assombrissent la pente de ses vallées et y entretiennent une froide humidité. Le bas du fleuve et la région littorale sont ouverts, au contraire, à la libre influence des vents du nord-est, qui y apportent, pendant une partie de l'année, les brumes et les frimas des mers boréales; l'hiver, qui commence en octobre et qui dure au moins sept mois, a toute l'âpreté des froids sibériens. Du commencement de décembre au milieu de février, le thermomètre centigrade descend à 35 degrés et plus au-dessous du point de congélation. Les habitants, disséminés et peu nombreux, ont la rudesse de la terre natale; ils vivent de la pêche en été, de la chasse en hiver, et c'est seulement par de rares exceptions que quelques-unes de leurs tribus pratiquent une ébauche d'agriculture que leur ont enseignée les Chinois.

Ce grand bassin est dans son ensemble un pays montagneux; on ne connaît jusqu'à présent de plaines un peu étendues qu'aux abords mêmes du fleuve. L'Amour se forme de deux rivières elles-mêmes très-considérables, l'Argoun et la Chilka, qui descendent du massif neigeux des monts Kental, au sud du lac Baïkal, et qui se réunissent ¹ après avoir arrosé les campagnes de la Daourie. Déjà navigable pour les navires à vapeur, l'Amour poursuit son cours à l'est pendant quelques degrés encore, puis il s'infléchit au sud-est et au sud pour décrire une courbe immense, qui du 53° parallèle le fait descendre au-dessous du 48°, d'où il remonte graduellement, à mesure qu'il s'approche de la

¹ Par 53° 19' 45'' de latitude nord, et 119° 29' 45'' à l'est du méridien de Paris, selon les observations de M. Fuss en 1832. Le lieutenant Petchouroff a trouvé pour la latitude, en 1855, 53° 19' 27''.

côte, vers le nord-est et le nord jusqu'à son embouchure, qui est située, comme son point de départ, aux environs du 53° degré de latitude ¹. Le cours entier du fleuve, depuis le confluent de l'Argoun et de la Chilka, est de 2,660 verstes ².

Ses affluents, dans ce long parcours, sont très-nombreux, et plusieurs fort importants. Parmi ceux qui descendent du nord et qui arrosent le nouveau territoire russe, les plus considérables sont la Sela, la Bouria, la Gorin et l'Omogoun; ceux dont le fleuve se grossit au sud sont principalement le Soungari et l'Oussouri. Le Soungari, où viennent se réunir les eaux de presque toute la Mandchourie, présente à son confluent l'aspect d'un grand et noble fleuve; il est certainement appelé à jouer désormais un rôle important dans les rapports commerciaux de la Russie avec la Chine. Les contrées qu'il traverse sont, dit-on, les mieux peuplées de toute la Mandchourie; la famille qui règne aujourd'hui sur la Chine est originaire des vallées où il a ses sources, au revers septentrional des montagnes qui séparent la Mandchourie de la Corée. L'Oussouri coule du sud au nord entre le Soungari et la côte; son bassin, nous l'avons vu, est aujourd'hui regardé comme un pays russe. Au rapport de M. Collins, les eaux courantes de l'Amour présentent un aspect noirâtre ³; vues dans un verre, elles ont encore la nuance d'une légère infusion de thé. C'est de là sans doute que viennent les noms que les hordes de l'Asie intérieure ont donnés au fleuve : Sakhalin-oula en mandchou, Kara-mouran en mongol, signifient également le *fleuve Noir*. Le nom d'Amour, qui est passé dans l'usage européen depuis le commencement du dix-septième siècle, n'est que l'appellation mongole *Mouran*, le fleuve. Cette appellation s'est répandue en d'autres parties de l'Asie centrale; c'est elle qu'on retrouve, sous la forme Amou (l'Amou-déria), appliquée au grand fleuve de la Bactriane qui fut connu des anciens sous le nom d'Oxus ⁴.

¹ Par 139 degrés environ de longitude, à 20 degrés, conséquemment, plus à l'orient que le point de réunion de la Chilka et de l'Argoun. Sous cette latitude, 20 degrés équivalent en ligne droite à un arc de 1,300 verstes, environ 300 de nos lieues communes.

² Nous avons déjà dit que la verste russe équivaut à un kilomètre.

³ Le même voyageur fait la remarque que les eaux du Soungari sont plus blanches et plus chaudes que celles de l'Amour. Cette remarque confirme l'origine du nom mandchou de *Soungari-oula*, qui signifie la rivière Blanche (littéralement la rivière Laitieuse).

⁴ Le nom classique d'Oxus n'est lui-même que la transcription grecque altérée d'une dénomination locale probablement hybride, *Vakchou*, encore en usage dans les vallées du Badakhân. La comparaison synonymique du nom des rivières de l'ancien monde est une étude extrêmement curieuse; elle fournit souvent de précieuses indications sur les migrations et les superpositions des peuples aux différents âges de l'histoire.

A l'exception des tribus les plus rapprochées de la côte, la population aborigène des nouveaux territoires russes de l'Amour appartient à la race tOUNGOUSE. Les TOUNGouses sont une des grandes branches de l'immense famille des peuples jaunes qui couvre la totalité de l'Asie orientale. Leur physionomie présente, dans toute sa grossièreté native, le masque caractéristique de la race mongole, — une face plate et large, le nez médiocrement saillant, la bouche fendue, les lèvres minces, les yeux petits, noirs ou d'un brun rougeâtre, le regard terne ou somnolent, les paupières épaisses et mal garnies de cils, les cheveux noirs et plats, la barbe courte et peu fournie. La peau est fortement bronzée, la taille plutôt au-dessous qu'au-dessus de la moyenne. Leurs nombreuses ramifications commencent aux bords du fleuve Amour et se prolongent au nord jusqu'à la mer Glaciale à travers la Sibérie, où ils occupent une large zone comprise entre le Iéniséï et la Lena. Aucune de leurs tribus n'a dépassé les premiers rudiments de la civilisation. Sur l'Amour, comme en Sibérie, ils vivent principalement de la pêche et de la chasse. Les tribus les plus rapprochées de la côte sont les plus barbares, de même que leur climat est le plus rude; c'est seulement en remontant le fleuve qu'on trouve un certain nombre de communautés à demi sédentaires ou tout à fait fixées au sol.

L'Amour, dans une grande partie de son étendue, forme la séparation des tribus tOUNGouses et des Mandchous. Les Mandchous sont une autre branche de la même souche, mais une branche déjà améliorée par un commencement de culture. Le pays qu'ils occupent s'étend depuis les bords du fleuve jusqu'aux limites septentrionales de la Corée et à la frontière nord-est de la Chine. Un ciel plus doux et de plus riches pâturages, en les conduisant de bonne heure à la vie pastorale, les ont heureusement préparés aux habitudes mieux réglées de la vie agricole. Ils ont des villes et des villages, et ils jouissent d'une civilisation relative que la famille qu'ils ont donnée au trône de la Chine, il y a deux cent vingt ans, a travaillé autant qu'elle l'a pu à développer et à perfectionner. Les progrès, encore bien faibles, que les TOUNGouses de la partie moyenne de l'Amour ont faits dans la vie sédentaire, ils les doivent au contact des Mandchous et au voisinage des colons chinois. Aussi leur ébauche de civilisation présente-t-elle un singulier mélange d'imitations chinoises et d'habitudes natives. Leur religion est cette forme du bouddhisme du Nord qu'on a nommée le chamanisme, mais bizarrement accouplée avec des superstitions et des pratiques que leur ont léguées leurs ancêtres. Comme toutes les hordes nomades du nord de l'Asie, ils tiennent l'ours en grande vénération. C'est pour eux

comme le gardien du foyer domestique. Chaque famille, ou tout au moins chaque village, élève un de ces animaux, renfermé dans une cage, et on l'entoure de toutes sortes de démonstrations jusqu'au jour où, dans une réunion solennelle, le redoutable fétiche est égorgé et sa chair partagée entre les assistants.

A côté des Tougouses du nouveau territoire russe, sur la partie inférieure du fleuve et dans la région littorale, habitent des tribus de race différente; on les nomme les Ghiliaks. Ils s'étendent assez loin en remontant vers le nord autour de l'angle sud-ouest de la mer d'Okhotsk. Par les mœurs, les pratiques religieuses et le genre de vie ils ressemblent aux Tougouses nomades, avec lesquels ils sont en contact; mais ils se donnent eux-mêmes une autre origine, et cette diversité d'origine est confirmée par la différence des idiomes et celle du type physique. Tous les voyageurs sont d'accord sur ce point, quoique aucun d'eux ne soit entré dans un examen aussi approfondi qu'on pourrait le désirer. S'il s'agissait seulement d'une tribu barbare isolée dans ce coin de l'Asie, la chose n'aurait en effet qu'un assez médiocre intérêt; mais la question s'élève et s'agrandit par son rapport intime avec des faits ethnologiques d'une nature bien plus générale.

Il y a longtemps qu'on a reconnu que les Ghiliaks appartiennent à la race particulière qui, sous le double nom de Kouriles dans le nord et d'Aïnos dans le sud¹, forme la population exclusive des îles situées en avant de la mer d'Okhotsk et de la côte mandchoue, depuis la pointe du Kamtchatka jusqu'au Japon. Cette race d'hommes a fixé l'attention des premiers explorateurs russes et de tous les navigateurs par la singularité de son aspect physique. Dans cette région de l'Asie orientale où le trait caractéristique de toutes les populations est le manque presque absolu de barbe, les Aïnos se distinguent au contraire par le puissant développement du système pileux. Il est impossible d'imaginer un plus frappant contraste. Ce ne sont pas, comme on l'a dit quelquefois par exagération, de véritables oranges-outangs couverts de poils sur tout le corps : les bons observateurs ont constaté qu'à cet égard ils n'ont rien de plus que les hommes vigoureux de nos climats; mais leur chevelure est très-ample, et leur barbe, toujours noire, est forte, épaisse, souvent très-longue. Leurs traits n'ont en outre rien de commun avec le type mongol. Ils n'ont ni les yeux bridés, ni le nez camus, ni les pommettes saillantes et la face en losange des peuples de la race

¹ Ces deux noms dérivent de deux mots de la langue des Aïnos (*kour* et *ainodh*) qui signifient également *homme*.

jaune. C'est bien décidément une race à part, séparée de la famille mongole autant par sa conformation que par son habitation insulaire. M. Middendorff a signalé chez les Ghiliaks du continent deux types de physionomie distincts : l'un qui ne diffère pas du type kourile, l'autre qui rentre dans le type tOUNGouse; ceci indique un mélange partiel qui n'a rien de surprenant entre des tribus contiguës qui se ressemblent d'ailleurs par leur genre de vie. Il paraît cependant que les Ghiliaks du bas Amour tiennent à honneur de ne se pas mêler avec des tribus d'un autre sang. Les Chinois, qui prononcent ce nom *Ki-li-mi*, les désignent sous la qualification de *Tartars Longs-Poils*.

On n'a pas jusqu'à présent, que nous sachions, recueilli un vocabulaire du dialecte ghiliak que l'on puisse rapprocher de la langue des Aïnos. On a reconnu dans celle-ci, non sans quelque étonnement, un grand nombre de mots non-seulement des langues tartares (ou des langues touraniennes, pour se servir d'une expression que la science emploie plus volontiers aujourd'hui), mais aussi de nos langues indo-européennes. Ce sont autant de faits qu'il faut noter et tenir en réserve pour le jour où la philologie pourra entrer avec des données suffisantes dans l'étude sérieuse de ce problème ethnologique. Une autre question s'y rattache que personne encore n'a posée, et qui n'en sera pas, nous le croyons, le côté le moins curieux : c'est celle de l'origine des Japonais.

Une opinion tacitement admise, quoiqu'elle n'ait jamais été débattue (et jusqu'à présent elle n'aurait guère pu l'être), c'est que la race japonaise est sœur de la race chinoise. Nous croyons que cette opinion ne soutiendra pas l'examen.

Elle aura tout à la fois contre elle la philologie et la physiologie. On n'ignore pas dès à présent que la langue japonaise est absolument différente du chinois; une distinction plus décisive encore est celle du type physique. Quoique d'anciens rapports de dépendance politique, et probablement d'anciennes colonies venues de la Chine, aient amené au Japon quelque mélange entre les deux peuples, et que çà et là on y soit frappé de l'apparition sporadique d'une physionomie chinoise¹, le fonds est absolument différent. Les Japonais se rapprochent beaucoup plus au total de la conformation européenne que de la conformation chinoise. Qu'on lise ce portrait tracé par le commodore Perry : « On

¹ Dans les portraits qui font partie de la publication de M. Fisscher sur le Japon (*Bijdrage tot de Kennis van het Japansche Rijk*, door J. F. van Overmeer Fisscher; Amsterdam, 1833, in-4°), à côté de physionomies tout à fait européennes (ce sont celles des Japonais purs), on remarque des figures frappées au type mongol.

voit rarement, soit parmi les Japonais, soit dans les îles Lieou-Khieou, la forme angulaire du coin intérieur de l'œil. Le nez est en général bien fait et bien en proportion avec les autres traits; il n'est pas déprimé à la racine, comme chez les Chinois et les Malais. Les narines ne sont pas non plus aussi dilatées. Les pommettes des joues sont peu proéminentes, et conséquemment la face n'a pas cette apparence carrée si remarquable chez certains peuples de l'Asie. La bouche est assez grande, les dents larges, très-blanches et très-fortes; le menton bien taillé. Une marque qui distingue également les Japonais et les insulaires de Lieou-Khieou de leurs voisins du sud, c'est une barbe noire bien fournie; on sait que les Malais et les Chinois sont presque imberbes. On remarque en d'autres parties du corps la même ressemblance de conformation entre les habitants des îles Lieou-Khieou et les Japonais. » La conséquence naturelle qui ressort de ces faits et de leur rapprochement, c'est qu'à part l'adoucissement produit par les habitudes de la vie policée, et, dans une mesure très-restreinte, les modifications partielles qui résultent d'une certaine immixtion du sang chinois, il y a parité absolue dans les traits caractéristiques du type japonais et du type aïno. Nous ne croyons pas que ce soit trop s'avancer que d'affirmer ceci dès à présent, à savoir : que les Aïnos et les Japonais ne sont que deux branches d'une seule et même race, l'une civilisée, l'autre restée à l'état sauvage, bien que l'on n'aperçoive que de très-rares analogies entre les vocabulaires connus du japonais et des dialectes aïnos. On parle de tribus qui existent encore à l'état sauvage dans les montagnes du nord du Japon; il est plus que probable que ces populations montagnardes, quand on pourra les examiner, présenteront une étroite ressemblance avec les Aïnos de Yesso, de Tarakaï et des Kouriles.

Ainsi donc, en définitive, une même race a peuplé le vaste système d'îles qui se développe en avant de l'Asie depuis le Kamtchatka jusqu'à Formose, et cette race est radicalement distincte des populations touraniennes, en même temps que, par les traits essentiels de sa conformation, elle présente une grande analogie avec les races de l'Europe.

Qui sait s'il n'y a pas là un fait originel de nature à influencer sur les rapports futurs de l'Occident avec le Japon, et si, en ce cas comme en tant d'autres, la science ne deviendra pas l'auxiliaire de la politique ?

Dans tous les cas, on voit par cela seul quelles riches perspectives d'études nouvelles les rapports qui vont s'établir entre les puissances maritimes et l'Asie orientale ouvrent à la science européenne. Sans doute il se passera du temps encore avant que l'intérieur du Japon soit

livré aux investigations de nos explorateurs ; mais dès aujourd'hui l'établissement de la Russie sur l'Amoûr permet d'approfondir de ce côté les recherches encore insuffisantes dont les populations de sang aïno ont été l'objet, et de préparer par cette première étude la solution complète des problèmes qui se rattachent à l'ensemble de la race.

XIII.

Nous connaissons la contrée de l'Amoûr dans son état inculte et presque sauvage ; voyons ce que peut et doit en faire la présence de l'homme civilisé.

On doit voir en un temps donné s'accomplir une transformation complète.

Le pays renferme en lui toutes les conditions d'une grande prospérité intérieure. Il y a là, enfouis depuis l'origine des temps, des germes qui n'attendent que l'action fécondante de l'intelligence humaine pour se développer et s'épanouir.

Le climat lui-même perdra de sa rudesse actuelle. Quand l'homme aura éclairci et défriché les forêts qui couvrent le sol, quand il aura desséché les cantons marécageux du bas de la vallée, on verra se produire un changement rapide dans les conditions climatologiques. C'est ce qui est arrivé partout où l'homme a porté le soc au sein des forêts primitives ; c'est ce qui a eu lieu, sous des conditions tout à fait analogues à celles où se trouve aujourd'hui la Mandchourie russe, dans les territoires qui maintenant forment la région la plus florissante de l'Union américaine. Même aujourd'hui, dans les parties moyennes de la vallée du fleuve occupées par les Tougouses sédentaires, le pays présente tous les caractères d'une extrême fertilité. Moins exposés à l'action des vents de la mer, ces cantons ont des hivers moins rudes et jouissent d'un ciel plus salubre. La grande végétation, plus riche et plus variée qu'aux approches de la côte, s'y développe dans de magnifiques proportions. M. Collins, qui descendait cette partie de la vallée au moment où les premiers jours du printemps y faisaient sentir leur douce influence, s'extasie sur la transformation rapide qui s'opère alors. « On ne saurait croire, dit-il, quand on ne l'a pas vu soi-même, ce qu'une semaine de soleil produit dans ce pays. Comme nous arrivions sur la Chilka (le 25 mai), les forêts étaient encore entièrement dépouillées ; aujourd'hui (1^{er} juin) les bois sont en pleine feuillaison. Des arbustes en fleur émaillent le rivage, et l'air est rempli d'agréables

parfums. » Le voyageur ajoute : « Le pays est montueux et la partie plane qui borde le fleuve a ici peu de largeur; mais les petites rivières qui y débouchent conduisent, quand on les remonte, à des vallées d'excellente terre et à de beaux pâturages. » Ces parties du fleuve sont, après tout, sous la même latitude que les plus belles contrées de la France; on peut prédire en toute assurance qu'un temps bien long ne s'écoulera pas avant que de nombreuses colonies s'y soient fixées, et qu'on y voie s'élever des villes populeuses. Déjà l'immigration y afflue. Le passage suivant d'une lettre écrite de Nertchinsk en Daourie, il y a dix-huit mois environ, en peut donner une idée: « La Chilka, depuis l'acquisition de l'Amoûr, s'est changée en une grande route d'émigration. Des bateaux de toutes dimensions, pontés et non pontés, chargés d'émigrants, de soldats, de provisions, de bestiaux, d'armes, etc., défilent journellement vers le grand fleuve. Le village de Bankin, à trois milles au-dessous de Nertchinsk, où réside le commandant des Cosaques trans-baïkaliens à pied, est le lieu de rendez-vous général pour ceux qui vont à l'Amoûr. D'où viennent-ils? nous n'en savons rien; mais ils arrivent ici par troupes.... »

Ce mouvement rappelle, avec plus de force et un tout autre avenir, celui du dix-septième siècle. Le gouvernement russe le favorise de tout son pouvoir, de même qu'il appelle par tous les moyens le commerce extérieur dans cette direction. Un arrêté du gouverneur général de la Sibérie orientale a déclaré le commerce de l'Amoûr libre de tous droits pendant cinq ans, à partir de 1856. Jusqu'à présent c'est le commerce américain qui a principalement répondu à cet appel; et en effet la situation relative de San-Francisco et de l'Amoûr doit nécessairement créer d'une côte à l'autre des rapports suivis et rapides. En 1857, vingt-neuf bateaux à vapeur, tant russes qu'américains, ont remonté et descendu le fleuve. Une grande compagnie russe, sous le titre de *Compagnie de l'Amoûr*, s'est constituée au mois de janvier 1858.

Tout ce mouvement d'immigration et de commerce, quelque rapide et quelque considérable qu'il soit déjà, n'est pourtant qu'un préliminaire; il n'aura son plein développement qu'au jour où un système de communications nouvelles sera établi entre le haut bassin du fleuve et la Russie d'Europe. Là est la préoccupation actuelle du gouvernement. Des plans de chemins de fer à travers une partie au moins de la Sibérie méridionale ont été proposés et étudiés; des ouvriers sont embrigadés de toutes parts pour leur exécution. C'est une véritable fièvre, que justifie bien la grandeur du résultat.

Chaque jour maintenant apportera une extension ou une améliora-

tion dans l'établissement de l'Amoûr. Non-seulement une partie importante du commerce de l'empire va être attirée dans cette direction ; mais les forces productives de la Sibérie, — pour parler la langue des économistes, — ainsi puissamment sollicitées, doivent inévitablement prendre un grand accroissement. Le commerce avec la Chine, qui figure pour un chiffre très-élevé dans le tableau général du commerce russe, et qui se fait aujourd'hui tout entier par la route du grand désert central d'où il vient aboutir à Maïmatchin et à Kiakhta sur la frontière sud de la Daourie, aura désormais par le Soungari une voie infiniment plus commode, plus courte, plus rapide et moins onéreuse.

La place de Nikolatfesk, qui avait été fondée au premier moment à peu de distance de l'embouchure de l'Amoûr, va être abandonnée, si elle ne l'est déjà, à cause des inconvénients et des difficultés de l'entrée du fleuve. La baie de Castries, qui porte un nom français parce que La Pérouse est le premier navigateur européen qui l'ait visitée, la baie de Castries, disons-nous, vaste et beau bassin qui s'ouvre sur la côte à 175 verstes plus au sud, présente pour un grand établissement commercial un emplacement préférable à tous égards. A la hauteur de cette magnifique baie (à peu près par 51 degrés et demi de latitude, précisément le parallèle de Londres), un coude que décrit la partie inférieure de l'Amoûr se rapproche de la côte au point de ne laisser entre le fleuve et la baie qu'un intervalle de 16 verstes, que coupera un chemin de fer. Cette voie est marquée pour le commerce extérieur.

XIV.

A quelque point de vue qu'on l'envisage, l'acquisition du bassin de l'Amoûr par la Russie est un très-grand événement.

Pour la Russie elle-même, c'est un des plus grands faits qui aient marqué jusqu'à présent dans l'histoire économique et commerciale de la monarchie.

Pour le commerce général, c'est une voie d'un immense avenir.

Pour l'Asie orientale, c'est le point de départ de rapports nouveaux, et peut-être d'événements dont il est impossible d'évaluer la portée.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

LA BLONDE LISBETH¹.

XV.

OU LE HOFSCULZE EXPLIQUE AU MUSICIEN BORGNE POURQUOI IL NE VEUT
RETRANCHER AUCUNE DE SES NEUF VESTES.

C'était par une claire matinée d'août. Autant de feux brûlaient, à l'Oberhof, que si l'on eût attendu à dîner la population de toutes les localités d'alentour. Au-dessus des flammes de l'âtre, alimentées par un véritable monceau de bûches, était suspendu à la crémaillère le plus gigantesque chaudron que la métairie possédât. Six ou sept pots de fer, au contenu bouillonnant, environnaient ce brasier. Sur l'espace libre devant la maison, du côté de la chénaie, neuf feux petillaient, à ce que dit l'histoire, et dans la cour, non loin des tilleuls, on en pouvait compter autant, ou, tout au plus, un de moins. Sur chacun de ces fourneaux improvisés étaient des chevalets ou des grils, supportant des poêles à frire ou des chaudrons de forte dimension, bien qu'aucun ne pût entrer en comparaison avec celui qui fonctionnait au-dessus de l'âtre. Les braises ardentes répandaient une forte chaleur dans la maison et tout autour; des étincelles rouges jaillissaient de tous côtés, ne se faisant même pas faute de voler sous le toit de chaume; mais elles s'éteignaient, sans causer de dommage, au milieu du dangereux combustible, comme si l'élément si redouté d'ordinaire eût voulu répondre à la confiance ingénue que les habitants de la ferme mettaient dans sa fidélité.

Les servantes passaient et repassaient, affairées, portant qui son écumoire, qui sa fourchette, entre toutes ces cuisines organisées à l'abri ou en plein vent. Pour que le repas fût digne des convives, il n'y

¹ Voir les livraisons de novembre et décembre 1859.

avait point à cesser une minute de tourner ou d'écumer, car, dans l'immense chaudron qui nous est connu, huit poules fournissaient à la soupe leur saveur, et dans les vingt-trois ou vingt-quatre autres pots, chaudrons ou poêles, bouillaient ou rôtissaient six jambons, trois dindons, cinq rôtis de porc, sans compter une quantité proportionnée de poulets.

C'est parmi ces volatiles que les préparatifs de la fête avaient fait le plus de ravages. Le coq, tout en conduisant les rangs éclaircis de sa famille, regardait avec tristesse derrière lui, ou bien avec colère vers ces feux sur lesquels on préparait, pour des plaisirs étrangers, la joie de son cœur; et, dans un coin retiré de la cour, le vent du matin agitait un grand monceau de plumes brunes, jaunes et blanches, dont il faisait de temps en temps tourbillonner quelques-unes jusque dans le voisinage des feux.

Tandis que les servantes arrosaient les rôtis, piquaient les jambons, attisaient la braise sous les dindons ou retiraient l'écume de la soupe, les valets ne restaient pas inactifs. Le garçon hardi, aux yeux noirs, dressait, avec des chevalets et des planches, une longue table entre les parterres et sous les arbres à fruit du verger; semblable opération avait déjà été, par lui, menée à bonne fin dans le vestibule. Le gros lambin revêtait de vertes branches de bouleau les murailles du vestibule, les portes de la maison et celles des deux chambres où nous avons assisté un jour aux repas du diacre et du sacristain. Tout en exécutant ce joyeux travail, il geignait à fendre l'âme, et la flamme du foyer paraissait l'incommoder beaucoup; cependant sa tâche était plus douce que celle de son camarade, le colérique aux cheveux rouges, car il n'avait affaire qu'à des branchages souples et dociles, tandis que l'autre avait été chargé d'endimancher le bétail, c'est-à-dire que, prenant l'un après l'autre à partie les bœufs, les vaches qu'on voyait rangés derrière leurs crèches, le long de l'un des côtés du vestibule, il leur dorait les cornes ou leur attachait des houppes et des nœuds bariolés : besogne vraiment maussade, surtout pour un homme emporté; car beaucoup de vaches et même quelques bœufs ne voulaient absolument rien savoir de la fête, et secouaient la tête ou détournaient les cornes, quand le rousseau approchait avec son pinceau plein de colle et ses feuilles d'or. Il surmonta longtemps sa nature, se contentant, lorsqu'une corne heurtait et faisait tomber ce qu'il tenait dans les mains, de proférer à part lui un sourd murmure, qui troublait à peine le silence avec lequel valets et servantes accomplissaient leur travail.

Mais lorsque l'ornement de l'étable, une grande vache marquetée de blanc, après laquelle il se fatiguait en vain depuis un bon quart d'heure, finit par devenir méchante et essaya de lui porter un mauvais coup, la patience échappa au rousseau : il fit un bond de côté, saisit le pieu avec lequel un jour, si le lecteur a bonne mémoire, il avait épargné Pitter, et donna, du plus gros bout, à la récalcitrante, un coup si énergique dans le flanc que la malheureuse bête, — la Pâle, comme on l'appelait à la ferme, — en poussa un long gémissement. Ses côtes se soulevaient et elle haletait.

Le lambin laissa tomber le mai qu'il tenait à la main, la première servante leva les yeux de sa marmite, et ils s'écrièrent comme d'une seule voix :

« Dieu nous protège ! que fais-tu ? »

— Si une telle charogne ne veut pas entendre raison et se laisser parer, que le tonnerre lui brise les os ! » s'écria le rousseau. Puis il mania de droite et de gauche la tête de la vache et l'orna mieux que toutes les autres ; car, rendue docile par la douleur, elle se tenait maintenant tout à fait tranquille et se laissait faire tout ce que voulait le rude artiste.

« Ça pourra bien être pour vous une chère noce ! dit la servante ; car la Pâle est pleine, et si son veau ne vient pas à bien, votre affaire est aussi claire que si vous étiez déjà hors de la ferme.

— Et vous, si vous ouvrez encore une fois votre gueule, prenez garde que le pieu ne vous caresse le crâne ! » s'écria le furieux. D'ailleurs, il y a longtemps que le baas ne m'a donné de proverbes : avoir la main prompte fait bien de temps en temps, et dans un jour comme celui-ci on ne doit pas vexer les gens. » — Il donna à la Pâle, dont la toilette était achevée, une petite tape sur le flanc et lui dit : « Allons, à présent, reste droite et tiens tes cornes roides, pour que tu aies l'air de quelque chose quand les maîtres mangeront ici. »

Tandis qu'en bas se poursuivaient ainsi les apprêts de la noce, le hofschulze revêtait sa parure, à l'étage supérieur, dans la chambre où il conservait l'épée de Charlemagne. La partie principale de la toilette de fête des paysans de cette contrée, c'est la quantité de vestes qu'ils mettent sous l'habit. Plus un paysan est riche, plus il met de vestes dans les grandes occasions. Le hofschulze en possédait neuf, et toutes étaient destinées à se rassembler sur son corps au jour d'aujourd'hui. Elles étaient suspendues en rang derrière un rideau qui divisait la chambre : d'abord celles de dessous, en damas de laine gris d'argent ou rouge, puis celles de dessus en drap brun, jaune, vert, et ornées

de lourds boutons d'argent. Le vieillard s'habillait derrière le rideau.

Il avait soigneusement peigné sa chevelure blanche, et son visage jaune foncé, fraîchement lavé, ressortait dessous comme un champ de carottes sur lequel est tombée, en mai, une neige tardive. L'expression de dignité propre à son visage s'était encore grandement augmentée : il était père de mariée et le sentait fortement. Ses mouvements étaient encore plus lents et plus mesurés que le jour de la vente de Brunette au maquignon. Il examinait soigneusement chaque veste avant de la retirer du porte-manteau, et l'endossait d'un air grave et réfléchi, se gardant bien de trop se hâter en la boutonnant.

Il en avait fini des vestes de damas, et il allait passer à la seconde série, lorsque, au dehors, devant la chambre, une vielle se fit entendre accompagnant un chant qui sortait d'un gosier dévasté par la boisson et l'enrouement :

Je ne demande pas qu'il écoute ma plainte,
Celui pour qui la vie est encore un bonheur.
Aussi bien je pourrais, en chantant ma douleur,
Évoquer les esprits.

Le hofschulze ne laissa pas poursuivre davantage, mais passant vivement de l'autre côté du rideau, il se présenta à la porte et cria avec humeur :

« Que signifie cela ? qu'est-ce que ces criailleries dans la tranquille maison où l'on apprête la noce ? »

— Je voulais seulement m'annoncer, » répondit l'homme à la voix enrouée, en cessant de faire manœuvrer la vielle qui avait accompagné les derniers mots du chant. Et en même temps entra dans la chambre un personnage mal tourné, chauve, portant une veste courte, grossière, des pantalons déchirés et des sabots : c'était le musicien borgne, désigné parmi les paysans sous le nom de Gaspard le Patriote, parce que, dans les troubles de 1787, il s'était jeté à tête perdue — enfant de quinze ans qu'il était alors — parmi les patriotes hollandais. Il avait beaucoup à raconter sur Schonhoven, Gorkum, Nieuport. Cette expédition avait été la grande époque de sa vie. Au demeurant, il passait pour un mauvais homme, que l'on n'aimait point à rencontrer. Les quelques *pfenning* que lui procurait sa vielle l'empêchaient de mourir complètement de faim, et il couchait souvent des semaines entières à la belle étoile, ou dans des étables et des hangars isolés, car d'abri à lui il n'en possédait point, bien que dans sa jeunesse il eût recueilli un joli héritage ; il l'avait perdu d'une façon singulière. Au

débit des nouveautés en fait de chansons populaires, il joignait un petit commerce d'écrits, tels que « *l'Alliance du duc de Luxembourg avec Satan*¹, » ou bien « *la Belle Caroline, colonel de hussards*, » qui, tandis qu'il chantait, étaient étalés sur la vielle pour séduire les curieux.

Le hofschulze, mis de fort mauvaise humeur par l'effronterie de Gaspard, s'était reculé. Il mit le poing sur la hanche et s'écria :

« Qui vous appelle ? Allons, vite, hors de la ferme ! Il n'y a rien pour vous ici.

— Non, répliqua le musicien, en contractant méchamment sous le sourcil mince l'œil qui lui restait, il n'y a rien ici pour moi, je le sais bien, hofschulze. Vous me faites donner la chasse par votre chien lorsque j'essaye d'entonner ici le chant : « Sus, sus, amis, et soyez forts ! » ou la chanson du Manteau, ou « Le canapé, c'est mon plaisir. » Oui, c'est ainsi que vous faites, et, s'il n'était que de vous, il y a beau temps que la faim m'aurait desséché comme un pruneau. Vous agissez ainsi envers moi quoique vous sachiez bien que c'est par vous que j'ai perdu maison et ferme et suis arrivé au point où me voici aujourd'hui. »

Le hofschulze jeta un regard sur le coffre garni de fer qui contenait son glaive de justice, puis il se rapprocha d'un pas du musicien borgne, le regarda longtemps d'un air calme et haut, et lui demanda ensuite :

« Qui est cause qu'après ma mort l'Oberhof passera à des parents éloignés, au lieu de rester dans ma descendance ?

— Moi, répondit le musicien en imprimant un mouvement à la vielle, qui donna quelques sons faux. J'ai tué votre fils et héritier, mais vous savez ce qu'il m'avait fait et ce qu'est devenu mon œil gauche.... Et c'est parce que vous le saviez que vous n'auriez pas dû agir envers moi comme vous avez agi ; car on peut bien tuer l'homme, mais non pas le rendre misérable.

— Et n'avez-vous pas été cité et sommé dans toutes les règles ? demanda froidement le vieux paysan ; ne vous ai-je pas, d'après le légitime droit du Franc-Siège et du ban royal, maudit et déclaré hors la loi, hors le droit, hors la paix, malfaisant et infâme ?... Hein ?

— Non, non, rien n'y a manqué, répondit Gaspard avec un sourire sarcastique. Je dois me déclarer parfaitement satisfait : ma chair, mon

¹ Il s'agit du maréchal duc de Luxembourg, le vainqueur de Fleurus et de Neerwinde, qui fut en effet accusé d'avoir fait un pacte avec le diable. On voit que la légende s'est maintenue longtemps sur les bords du Rhin.

sang, mes os ont été, comme cela se doit, dévoués et adjugés aux corbeaux, aux corneilles et à tous les oiseaux des airs; mais mon âme au bon Seigneur Dieu, s'il la veut.

— *Amen!* dit le hofschulze. Et pourquoi aujourd'hui faites-vous revivre ces choses?

— En effet, ce sont de vieilles histoires, elles peuvent dormir en paix, reprit le musicien, déchirant avec rage une des feuilles volantes placées sur le couvercle de la vielle, celle qui narrait l'alliance infernale du duc de Luxembourg.... C'est la faim qui m'a fait venir chez vous : j'ai faim, je n'ai pas mangé depuis trois jours. On ne me donne plus rien, parce qu'on est las de mes chansons. Maison de noce est maison ouverte : c'est pourquoi je me suis trouvé autorisé à venir à l'Oberhof. Je voulais vous prier de me prendre pour bouffon cette après-midi, et de me fournir par conséquent le boire et le manger auxquels le bouffon a toujours droit. »

Le hofschulze considéra le malheureux bouffon du haut en bas, puis il dit lentement : « Vous n'avez point un air et des manières à pouvoir faire rire. D'ailleurs Steinhausen est déjà commandé, et entre deux bouffons il y aurait querelle.

— Steinhausen? s'écria le musicien en colère; Steinhausen ne sait pas moitié autant de farces que moi. J'ai les meilleures et les plus nouvelles, que Steinhausen ne soupçonne même pas.

— Cependant, je m'en tiens à Steinhausen, » répliqua le vieillard sans s'émotionner, car dans le cours de la conversation il avait repris son calme habituel. Il ajouta seulement, comme correctif à son refus, l'autorisation pour Gaspard de s'installer à l'écart, dans la chèneaie, et la promesse de lui faire porter dans ce lieu de quoi apaiser sa faim.

Mais dans ce peuple singulier, une certaine fierté survit encore chez ceux-là mêmes que chacun repousse avec mépris. A l'offre de son rude ennemi, le musicien releva dédaigneusement la tête : « Je n'ai jamais mangé de pain que je n'eusse gagné, dit-il : si vous ne m'autorisez à travailler pour vous, je continuerai à souffrir la faim. »

Il se retourna et se dirigea vers la porte. Le hofschulze n'attendit pas qu'il se fût complètement éloigné pour rentrer derrière son rideau. Mais le borgne s'était arrêté dans la porte, et lorsqu'il eut acquis la certitude que son adversaire ne pouvait plus le voir, il déposa sans bruit sa vielle, se glissa sur la pointe du pied dans la chambre, promena un regard investigateur autour de lui et murmura : « Elle doit être quelque part ici; mais où? »

Le coffre garni de fer attira son attention, il en souleva doucement

le couvercle, et il s'en fallut de peu qu'il ne trahît sa jole par un cri en apercevant l'arme rouillée : « Maintenant, c'est bien, dit-il; me voilà en mesure de te faire un tort dont tu ne te consoleras de ta vie. » Il rabaissa avec précaution le couvercle, se glissa à pas légers vers la porte, rejeta sur ses épaules la courroie de la vielle, puis s'avança, en marchant lourdement cette fois, de l'air d'un homme qui se ravise et rentre dans l'endroit qu'il vient de quitter : « Hofschulze, s'écria-t-il d'une voix haute, hofschulze, encore un mot. »

Le hofschulze, qui venait précisément d'en finir de sa toilette, sortait en cet instant de derrière le rideau. Son aspect était fort imposant. Un habit de drap bleu clair, ouvert et à larges manches, donnait à sa grande taille osseuse l'ampleur et la plénitude; dessous s'étaient les neuf vestes, dont chacune était boutonnée tout juste de façon à ne pas cacher entièrement la suivante : la neuvième laissant voir la huitième, la huitième à son tour laissant voir la septième, et ainsi de suite jusqu'à la première. Il avait sur la tête le tricorne à large bord, retroussé de côté; ses pieds étaient chaussés de guêtres de lin, éblouissantes de blancheur, et une grande canne armait sa main brune et rugueuse. Surpris du prétendu retour de Gaspard, il resta quelques instants silencieux; le musicien se taisait de même : il se repaissait de la vue de cet ennemi auquel il avait conscience de pouvoir préparer un déplaisir mortel, comme de la contemplation d'une victime parée pour le sacrifice. Ainsi se tenaient tous deux, immobiles et muets, en face l'un de l'autre, le riche et le mendiant; le riche, plein de dédain; le mendiant, rempli du sentiment de la puissance qu'à son tour il acquerrait sur le riche.

Enfin le vieillard demanda : « Eh! que voulez-vous encore ? »

— Hofschulze, répondit le vieilleur avec une humilité feinte, la faim fait par trop de mal, et l'obstination ne tient pas contre des entrailles qui crient. Je voulais seulement vous dire que je m'assoierais cette après-midi dans la chénaie et que j'attendrais les miettes qui tomberont de votre table.

— Je le pensais bien, répondit fièrement l'homme heureux. Un jour de noce, tout le monde se rassasie. C'est un proverbe qui sera justifié pour vous.

Il voulait s'en aller; le musicien lui barra le passage : « Permettez, lui dit-il, que je vous considère encore un instant. Vous êtes magnifiquement habillé, votre habit vaut bien sa quinzaine de thalers. Seulement, il y a un usage qui ne me plaît pas : c'est celui des neuf vestes. Quand on a vagué de par le monde, quand on a assisté à l'aventure de

la vieille Orange à Schonhoven¹, et à la reddition de Gorkum, et encore, en divers lieux étrangers, à ceci et à cela; on n'approuve pas aveuglément tout ce que font les gens de ce pays-ci. Neuf vestes l'une sur l'autre! mais vous ne pouvez absolument pas remuer là dedans et vous aurez, surtout à table, une chaleur à n'y pas tenir.

— Ce n'est pas pour son plaisir que l'on s'arrange ainsi, répondit solennellement le hofschulze; mais je porte neuf vestes parce que j'ai le moyen d'en payer neuf, parce que c'est ainsi usité depuis cent ans et plus, parce que la bonne coutume l'exige, et parce que mon père et mon grand-père ont toujours porté neuf vestes dans les grandes occasions. Combien en devrais-je donc mettre, à votre avis, Gaspard? »

Le patriote réfléchit et dit ensuite : « A peu près six.

— Bon. Ainsi, pour me conformer à votre opinion, j'ôte la septième, la huitième et la neuvième. Mais maintenant arrive un autre auquel la sixième veste ne convient pas, et un autre auquel la cinquième déplaît, et un autre encore qui est choqué de la quatrième. Me voici arrivé à la troisième. Il se trouvera certainement des gens qui me déconseilleront celle-ci, et je ne manquerai pas d'amis pour me dissuader de garder la suivante. Je ne vois aucun motif plausible de leur refuser ce que je vous aurai accordé. Il me reste donc une seule veste et mon habit par-dessus. Mais comme je me suis mis en train d'ôter, et que dans les grandes chaleurs tout vêtement m'est à charge, je jette à bas l'habit d'abord, puis la dernière veste, et pour peu que la chaleur augmente encore un peu, j'envoie la chemise les rejoindre, et je me promène de côté et d'autre, aussi nu qu'un moineau plumé, ce qui est une ignominie et ne sied pas bien. Sur toutes choses, il faut s'en tenir à ce qui est réglé, usité, convenu de longue date. Si vous étiez resté tranquillement ici, au lieu de vous en aller courir avec les patriotes hollandais, tant de sottises et orgueilleuses choses ne vous seraient point entrées dans la tête. Mais parce que vous aviez aidé là-bas à molester la vieille Orange, vous avez jugé que vous deviez aussi trouver des gens à molester ici; vous vous êtes imaginé que le monde vous appartenait et peut-être bien encore quelque chose avec. Vous avez levé les yeux jusqu'à ma fille, ce qu'un colon ne devait pas se permettre : de là ont résulté péché, honte, violence et homicide. J'ai dû faire justice. Vous êtes descendu jusqu'à cette vieille, et moi je

¹ Il veut parler probablement de ce qui arriva à la gouvernante héréditaire dans son voyage à la Hogue, lors des troubles hollandais.

porte encore mes neuf vestes. Quiconque a le pouvoir de les porter, ne doit pas même céder la neuvième ; car on sait bien où l'on commence, mais non pas où l'on finira : et voilà la morale de la chose. »

XVI.

UNE MARMITE DÉBORDE ET ON PARE UNE MARIÉE.

Après son discours, le hofschulze quitta la chambre et descendit lentement l'escalier, suivi de Gaspard qui, ne trouvant rien à répliquer aux conclusions du vieillard, se glissa hors de la ferme. Dans le vestibule le hofschulze examina les arrangements, les feux, les chaudrons, les marmites, les mais verts, les cornes dorées et enrubanées de ses bestiaux. Il parut satisfait, car à plusieurs reprises il fit signe de la tête, d'un air de complaisance. Il traversa le vestibule et se dirigea vers la chénaie, donnant les mêmes marques d'approbation au feu qui flambait en cet endroit ; mais la satisfaction ne l'empêchait pas de garder dans la mine une certaine hauteur. Il semblait éprouver un plaisir particulier en entendant craquer sous ses pieds le sable blanc, dont une couche épaisse recouvrait le plancher du vestibule et l'emplacement libre devant la maison.

Cette tournée d'inspection faite, il se rapprocha du foyer. Un pot que les servantes avaient trop enfoncé dans les braises était dans un état d'ébullition violente, et menaçait de laisser échapper tout son contenu ; une portion déjà bouillonnait dans le feu qui se débattait en sifflant contre cet ennemi. Le malheur voulait que pas un des serviteurs ne se trouvât dans le vestibule, tous s'occupant de la table dressée dans le verger. Le hofschulze aurait, sans nul doute, pu arrêter les progrès du désastre en écartant de sa propre main la marmite : mais il était bien à mille lieues de songer à perdre ainsi sa contenance de père de mariée, qui lui interdisait de toucher lui-même quoi que ce fût en ce jour. Il resta fort tranquille, à côté de la marmite débordante, comme ce roi d'Espagne qui aima mieux laisser les charbons ardents lui brûler les pieds que de les repousser lui-même, contrairement à l'étiquette. Il se contenta d'appeler : « Gitta ! » et non pas certes éperdument et à la hâte, mais bien au contraire avec calme et lenteur. Aussi se passa-t-il quelque temps avant que Gitta parût, et lorsqu'elle se présenta enfin, tout secours était inutile, car la marmite n'avait plus rien à répandre.

Le hofschulze ne se fit point de chagrin de cette perte. La servante lui apporta un siège devant la maison, juste en face de la chénaie. Splendiblement éclairé par un soleil d'or, il y prit place, les jambes allongées tout droit devant lui, le chapeau et la canne à la main, et il attendit bravement et tranquillement les choses à venir.

Pendant ce temps, deux demoiselles d'honneur paraient la mariée dans sa chambre. Tout autour d'elle on ne voyait que coffres bariolés de fleurs peintes et paquets enveloppés de toile, contenant, en lin, literie, fil et linge, le trousseau de la fiancée. Au milieu de toutes ces richesses, elle était assise, extrêmement rouge et sérieuse, devant un petit miroir. La première demoiselle d'honneur lui mettait les bas bleus à coins rouges; la seconde ajustait la robe de fin drap noir et la veste de même étoffe et de même couleur. Ensuite elles s'occupèrent toutes deux de la chevelure, qui fut tressée et relevée en forme de roue.

Pendant ces préparatifs, la fiancée ne disait mot, mais ses amies n'en étaient que plus causeuses. Elles faisaient l'éloge de la toilette, vantaient les richesses entassées autour d'elles, et, de temps en temps, un soupir furtif faisait pressentir qu'elles eussent mieux aimé se voir mettre la parure que d'en revêtir la fille du hofschulze. Elles étaient intarissables en histoires de noces, qui du reste ne révélaient rien de bien extraordinaire, car toutes arrivaient à cette conclusion que telle ou telle avait mis le jour de son mariage précisément la même chose que mettait la mariée d'aujourd'hui, conformément aux usages du pays. Lorsque ce sujet fut enfin épuisé, on commença de s'occuper d'un autre : le retard de la troisième fille d'honneur. Elle avait fait dire qu'elle était indisposée, ajoutant que toutefois il lui serait possible de venir, mais un peu plus tard que les deux autres. Cependant il était déjà dix heures, dans une demi-heure la cloche allait commencer à sonner, il était plus que temps qu'elle arrivât, sinon la mariée ne serait pas convenablement escortée. « Elle viendra certainement, dit la seconde fille d'honneur : dans un jour comme celui-ci, fût-on un peu malade, on ne prend pas garde à soi.

— Et que voulez-vous parier avec moi qu'elle ne viendra pas ? s'écria la première. Je sais ce que je sais ! Ce n'est pas tant de maladie qu'il s'agit : mais sa contrariété est trop grande et elle ne sait pas se contraindre ; ce talent-là lui a toujours manqué.

— Eh, mon Dieu ! dit avec inquiétude la fiancée, retrouvant la parole pour la première fois, ce serait réellement un épouvantable malheur, et, si elle ne venait pas, c'en serait fait de toute la noce ! »

Elle aurait mieux aimé voir manquer le marié que la troisième fille d'honneur.

« Si tu veux m'en croire, Concorde, dit la seconde, jeune fille vive et avisée, nous prendrons tout de suite un parti : je déballe ta seconde toilette de fête, nous attendons encore un instant, et puis, si nous n'avons vu arriver Sibylle, j'habille vite sa remplaçante. »

Sans attendre la réponse de la mariée, la jeune fille avait défait un des paquets et en avait tiré la toilette en question, avec tous ses accessoires en rubans et dentelles. Pendant ce temps, sa compagne enfonçait dans les tresses enroulées une flèche d'argent; elles se réunirent ensuite pour apporter, d'un air solennel, la couronne de la mariée. Dans ce pays, les jeunes filles, au jour de leur mariage, ne portent pas de guirlande de fleurs, mais une couronne de paillettes d'or et d'argent. Le marchand qui vend la toilette prête seulement la couronne et la reprend le lendemain; elle passe ainsi de front en front. Il y a quelque chose de beau et de vrai dans cet usage; je me tromperais beaucoup s'il n'était sorti de cet instinct divin du peuple, qui, sans doute en cela comme en toute chose où il s'est montré créateur, a dû agir sans se rendre bien compte à lui-même du motif de son action. Ce qui est suprême, ce qui est unique, ce qui ne doit vous parer qu'une seule fois dans la vie, vous n'avez pas le droit de le posséder en toute propriété : cela ne doit être qu'un rayon fugitif sur le front heureux. Le laurier qui ceint la tête du poète, la feuille qui s'enlace aux boucles de la jeune fille au jour où le père et la mère la bénissent en pleurant.... autant de faveurs momentanées, autant de symboles qui n'ont de durée qu'un instant ! Oh ! qu'il serait à souhaiter qu'à plus d'une de nos dames de la ville fût refusée l'orgueilleuse joie de contempler le myrte flétri qu'elle conserve dans une élégante cassette, au-dessous du grand miroir ! Qu'il eût bien mieux valu qu'elle s'accoutumât, comme la paysanne westphalienne, à voir demain sur un autre front la couronne qu'elle porte aujourd'hui et qu'hier une autre a de même portée !

XVII.

OU L'AUTEUR CONTINUE À DÉCRIRE LES PRÉPARATIFS DE LA NOCE.

La fiancée inclina un peu la tête lorsque ses amies lui posèrent la couronne, et son visage devint encore plus rouge qu'auparavant, s'il

est possible, quand elle sentit ce léger fardeau. C'est une admirable disposition de la vie humaine, que chacun voie luire un instant où la puissance et la majesté de tous les souverains du monde est un néant à ses yeux. Cet instant n'est pas l'exclusif privilège du général qui, par une glorieuse victoire, vient de sauver la patrie; du chancelier qui, d'un trait de plume, a reculé de moitié les frontières de l'empire : non, non, chacun le rencontre à un jour donné, dût-il d'ailleurs gémir et se tordre sous l'étreinte de la plus pénible existence. Le journalier sait ce que je veux dire, quand il presse pour la première fois son premier-né dans ses bras, et le mendiant lui-même, le mendiant mourant connaît cette heure quand, sur son grabat, un prêtre pieux et dévoué lui présente la sainte communion.

Notre fiancée, sur laquelle il n'y a pas beaucoup à dire d'ailleurs, éprouva cette impression en sentant la couronne sur sa tête. Les paillettes d'or et d'argent étincelaient tout à fait joyeusement sur sa chevelure d'un noir sombre, exceptionnel au milieu d'une race blonde. Quand elle se releva, les longues bandes tissées d'or qui dépendent de la couronne retombèrent gracieusement sur ses épaules. Les valets étaient déjà devant la porte, réclamant les paquets pour les descendre dans le vestibule. Les deux demoiselles d'honneur prirent leur amie par la main, l'une d'elles se chargea du rouet, qui avait sa place marquée dans la cérémonie, et toutes trois descendirent lentement l'escalier, tandis que les valets se mettaient en devoir de débarrasser la chambre.

Sur ces entrefaites, le hofschulze, installé comme nous l'avons vu devant sa porte, avait encore eu l'occasion de montrer combien il savait veiller à sa contenance. A peine était-il là depuis quelques minutes, lorsqu'un jeune gars, le *convieur aux noces*, s'avança lentement par la chénaie, se dirigeant vers la maison. Sa mine désolée était peu en harmonie avec sa toilette de fête et la forêt de rubans qui surchargeait son chapeau : il y en avait bien cinquante de toutes les couleurs possibles.

« Eh bien ! qu'y a-t-il ? lui demanda le hofschulze ; que signifie ce visage mélancolique ? annoncerait-il quelque malheur ?

— Hélas ! répondit le jeune homme, ne vous fâchez pas contre moi, hofschulze, mais Hölcher ne viendra pas. »

De saisissement, le vieillard laissa tomber son chapeau, et ses traits changèrent tout à coup.

« Comment ! s'écria-t-il après un instant de silence, Hölcher ne viendra pas ? lui, mon plus proche voisin ! Mais notre fête en sera

déshonorée ! Et pourquoi ne viendra-t-il pas ? Je parie que tu es resté court au beau milieu de ton invitation ?

— Non pas, répondit le convieur aux noces ; vous savez que j'ai la langue bien pendue, et que j'articule toujours tout en le criant suffisamment, comme cela doit être. Je sais mon discours sur le bout du doigt, je l'ai débité partout comme vous allez voir, et chez Hölscher comme chez les autres :

Très-dignes gens, je vous convie
A venir à la métairie,
Non pas aujourd'hui, mais demain,
Pour aller d'abord à l'église
Où le promis et la promise
Seront unis dès le matin.
Après quoi l'on se met à table ;
Le menu sera délectable :
Viande à foison, pas de poisson,
Un beau morceau de saucisson
Qui pour la faim est salutaire
Et pour la soif au mieux opère.
Jambons aussi l'exciteront,
Et poules point ne chanteront
Que dans la soupe on fera cuire.
Pour achever de vous séduire,
J'annonce encor quatre dindons
Que dès longtemps nous engraissons :
De cinquante ans date leur graisse,
Jugez qu'elle est assez épaisse.
Si ne nous arrivez à temps,
Vous êtes tous méchantes gens.

Le jeune gars aurait longtemps poursuivi la litanie de ces vers, qu'il récitait en criant et avec une chute monotone de la voix, si le hofschulze ne l'eût interrompu avec impatience en disant : « Je n'ai que faire de ton discours. Pourquoi Hölscher ne vient-il pas ?

— Parce que, au lieu d'aller l'inviter hier, je n'ai été chez lui que ce matin de bonne heure, répondit le jeune homme en baissant considérablement le ton. Hier, tout le monde m'avait tant versé à boire, que le soir je n'étais plus du tout à mon affaire ; je me suis endormi, et le sommeil m'a complètement fait oublier Hölscher. Ce matin, j'ai voulu réparer la chose en allant chez lui d'aussi bonne heure que possible, mais....

— Mais Hölscher n'a tenu aucun compte de tes raisons, et a dit qu'il était contraire à toutes les convenances de ne faire les invitations que

le jour de la noce, et qu'on devait les faire au plus tard la veille, n'est-ce pas? interrompit le hofschulze.

— Oui, justement, et il a dit aussi qu'il y avait dans l'invitation :

« Non pas aujourd'hui, mais demain, »

et que s'il venait demain, il n'aurait que la vue des débris. »

Le hofschulze enfonça profondément sa canne dans la terre. Le sang qui lui était monté au visage gonflait les veines de son front. Il lança à son envoyé un regard menaçant, devant lequel celui-ci recula de trois pas en ôtant son chapeau, puis il dit : « Si je ne devais me ménager particulièrement aujourd'hui, je te donnerais de cette canne derrière les oreilles, que tu en oublierais de te relever. Hölscher ne viendra pas, je le sais; je le reconnais bien là : c'est un homme qui ne tolère pas qu'on lui manque; et quand je me rendrais moi-même chez lui, ce qui ne me siérait pas non plus, il refuserait encore de venir. Tout le monde va crier après Hölscher, et ce sera une vexation sans fin. Quel tort tu as causé à la noce! Ne vous déciderez-vous donc jamais, vous autres, à renoncer à cette infâme ivrognerie? vous figurez-vous toujours que vous ne pourriez venir à bien sans cela? Regarde-moi : j'ai soixante-neuf ans à la Saint-Martin, et il me semble que tu dois me trouver assez robuste pour mon âge. Eh bien! personne ne peut dire qu'il m'ait jamais vu hors de mon assiette.

— Vous êtes aussi un homme à part; personne ne peut entrer en comparaison avec vous, fit timidement le jeune homme.

— Et moi, reprit le hofschulze, je te déclare que le Seigneur Dieu a voulu faire tous les hommes tels que moi; il n'y a exactement que vos goûts de débauche qui vous empêchent de le devenir. »

Pendant cette rude scène, les valets faisaient grand bruit dans l'escalier et dans le vestibule en transportant les coffres et les paquets. L'Oberhof avait perdu cette tranquillité complète que nous remarquions précédemment. A ce moment, la fiancée se présenta dans la porte, conduite par ses deux amies et portant la tête roide et ferme sous sa couronne aux paillettes tremblotantes, comme si elle eût craint de perdre sa parure d'honneur. Elle tendit la main à son père, et lui souhaita le bonjour sans lever les yeux; on ne vit pas la plus légère trace d'émotion passer sur la figure du vieillard, il remercia et reprit sa précédente posture. La mariée s'assit de l'autre côté de la porte, prit devant elle son rouet, et se mit à filer avec ardeur : l'usage voulait qu'elle poursuivît ce travail jusqu'au moment où son futur époux la conduirait à la voiture nuptiale.

Sur ces entrefaites, le négligent convieur aux noces s'était furtivement éloigné. La seconde demoiselle d'honneur entretenait le hofschulze de l'absence de Sibylle : absence qui, disait-elle, n'avait point pour cause une indisposition, mais tout simplement la mauvaise volonté, attendu qu'elle-même avait eu des vues sur Wilhelm, le marié. La cloche commençait à se mettre en branle; il n'y avait décidément plus de temps à perdre. Le hofschulze, qui depuis un quart d'heure était précipité de contrariété en contrariété, murmura mélancoliquement à part lui : « Pourvu que tout marche bien ! Toutes les vexations se mettront en vérité de la partie. Hom ! hom ! hé ! hé !... Mais il n'en faut pas moins garder sa contenance. » Il donna ensuite, quoique fort à contre-cœur, l'autorisation de mettre à Lisbeth, au défaut de la vindicative rivale, les atours de troisième fille d'honneur; la seconde s'en alla, munie de cette décision, porter la toilette, et la première se rendit dans le verger pour cueillir le bouquet du marié.

On entendait déjà dans le lointain quelques sons de la musique qui annonçait l'approche de la voiture nuptiale. Mais à ce signal même, à cette annonce de l'imminence du moment qui ravit la jeune fille à la maison paternelle et qui repousse le père au second plan dans le cœur de son enfant, il ne se manifesta aucune émotion chez les personnes qui, conformément aux vieux usages, étaient assises aux deux côtés de la porte. La fiancée, écarlate, mais d'un air d'indifférence parfaite, continuait infatigablement de filer; le père regardait tout droit devant lui, et tous deux, la mariée et le père, n'échangeaient pas une syllabe.

Pendant ce temps, la fille d'honneur faisait son bouquet. Elle choisissait des roses tardives, des lis feu, des œillets d'Inde jaune-orangé, de la sauge, et cette fleur que l'on nomme en certains endroits : *plus je vous vois, plus je vous aime*, et en d'autres : *fleurette de Jésus*. Peu à peu, ce bouquet prospéra si bien, qu'il y aurait eu de quoi fleurir abondamment trois noces de plus haut parage. Il faut avouer que le parfum n'en était pas très-charmant; la sauge exhalait une odeur forte, les œillets d'Inde en répandaient une mauvaise; mais impossible de les supprimer, car sans eux, sans la sauge surtout, le bouquet n'eût pas eu l'intégrité traditionnelle. Lorsqu'elle le trouva assez gros, la jeune fille le tendit devant elle avec une fière joie, et réunit les tiges par un large nœud rouge foncé. Puis elle alla occuper son poste près de la mariée.

XVIII.

LE CHASSEUR ET SON GIBIER.

Tandis que le cérémonial régnait ainsi sur tout l'Oberhof, deux jeunes gens conversaient ensemble, sans aucun cérémonial, dans la chambre précédemment occupée par notre ami le chasseur. Quatre joues brûlantes ne conservaient point de couleur fixe, mais passaient alternativement du pourpre au rose et du rose à une pâleur fugitive; quatre yeux bleus se cherchaient, et, quand ils s'étaient trouvés, effrayés de leur audace, ils rabaissaient le rideau des cils; deux paires de lèvres fraîches auraient bien trouvé une occupation, mais cela leur était encore interdit, et, faute de mieux, elles se remuaient avec une activité prodigieuse, mais sans but.

La jeune fille, assise devant la petite table près de la fenêtre, ourlait un beau fichu que le jeune homme avait acheté pour elle à la ville, et dont il lui avait fait présent comme parure de fête. Aujourd'hui, elle se piquait les doigts encore plus souvent que le soir où elle avait aidé la fiancée à coudre son trousseau : quand l'aiguille n'est pas surveillée par les yeux, elle va son train sans prendre garde à rien.

Le jeune homme, debout devant la jeune fille, avait un travail pour elle entre les mains : il lui taillait une plume. — Car enfin, avait déclaré la jeune fille, il fallait bien qu'elle donnât de ses nouvelles, qu'elle dît où elle était restée, et qu'elle demandât la permission de passer encore quelques jours à l'Oberhof. — Il se tenait en face d'elle, du côté opposé de la petite table, et entre eux, dans un vase, un lis blanc et une rose fraîchement coupés enbaumaient l'air de leur parfum. Le jeune homme ne mettait pas trop de précipitation à son travail; avant de prendre le canif, il adressait à la jeune fille des demandes multipliées : « Préférerait-elle écrire avec une pointe molle ou dure, fine ou émoussée ? fallait-il rogner le bout de la plume ou la laisser dans toute sa longueur ? » et autres questions du même genre, faites avec autant de détails et d'importance que si un maître d'écriture eût dû exécuter avec cette plume un chef-d'œuvre calligraphique. A ces informations minutieuses, la jeune fille donnait à mi-voix de nombreuses et vagues réponses; tantôt elle souhaitait la plume d'une façon et tantôt de l'autre, et puis de temps en temps elle regardait son complaisant interlocuteur, et à chaque fois elle soupirait. Le jeune homme soupi-

rait encore plus souvent, Je ne sais si c'était du vague des réponses ou de quelque autre chose. Une fois, il lui mit la plume à la main, afin qu'elle lui marquât elle-même la longueur de la fente; elle le fit, et en lui rendant la plume, elle y ajouta quelque chose, sa main; il la saisit, et dans ce mouvement, la plume fut jetée à terre, et resta là quelque temps sans qu'ils y songeassent; toute pensée, toute conscience de soi-même avait passé dans ces deux mains qui se caressaient ou se pressaient doucement.

Je vais vous révéler un grand secret : ce jeune homme et cette jeune fille, c'étaient le chasseur et la blonde Lisbeth. Je veux maintenant vous raconter ce qui était advenu depuis que le chasseur avait atteint Lisbeth au lieu du chevreuil.

La blessée avait été cette nuit-là transportée dans sa chambrette de l'Oberhof, et le hofschulze, qui s'était montré tout à fait troublé, chose que l'on ne voyait pas souvent, avait aussitôt envoyé chercher le chirurgien le plus voisin. Mais cet homme habitait à une lieue et demie de l'Oberhof; de plus, il dormait ferme et n'aimait pas à sortir de nuit. Le jour avait déjà commencé de poindre quand il arriva enfin avec les instruments nécessaires. Il retira le drap qui couvrait les épaules de Lisbeth, et examina la blessure de l'air le plus important du monde. Cependant il n'était pas jusqu'aux difficultés et aux scrupules d'un chirurgien de village qui ne dussent céder devant l'évidente insignifiance du cas. Le coup de feu n'avait fait heureusement qu'effleurer les chairs; deux ou trois grains de plomb s'y étaient seuls introduits, mais sans pénétrer à une grande profondeur. Le chirurgien en fit l'extraction, posa un appareil, recommanda le repos et l'eau fraîche, et s'en alla chez lui avec la fière conviction que, s'il n'eût été appelé sans délai et n'eût si consciencieusement fait son devoir, la gangrène se serait infailliblement mise dans la plaie.

En attendant les secours, Lisbeth était restée calme; elle s'était à peine plainte, quoique son visage, pâle comme celui d'une morte, dénotât les douleurs qu'elle ressentait. Elle supporta avec un égal courage l'opération, rendue plus pénible qu'il n'était nécessaire par la lourde main du chirurgien. Elle réclama les grains de plomb, et en fit cadeau en plaisantant au chasseur. « Comme c'étaient des grains qui avaient atteint, lui dit-elle, il devait les conserver pour qu'ils lui portassent bonheur. »

Le chasseur prit les grains, les enveloppa dans du papier, et ses bras laissèrent aller la tête de son beau gibier, qui voulait sommeiller; jusqu'alors ils l'avaient doucement entourée, dans la chambre de

l'Oberhof, comme là-haut, au Franc-Siège. Pendant tout ce temps, il la contemplait avec des yeux tristes, et de temps en temps il avait rencontré un doux regard qu'elle levait sur lui comme pour le tranquilliser.

Voyant qu'elle s'assoupissait, il s'en alla au grand air. Impossible maintenant de quitter l'Oberhof; il devait, se disait-il, attendre d'abord la guérison de la pauvre blessée, l'humanité lui en faisait un devoir. Il trouva dans le verger le hofschulze qui se livrait à ses affaires comme si de rien n'était, du moment qu'il savait que Lisbeth n'était pas en danger, et il le pria de continuer à lui accorder l'hospitalité. Le vieillard réfléchissait et ne voyait chez lui aucune place à offrir. « Et quand ce ne serait qu'une soupente dans le grenier! » s'écria le jeune Souabe, qui attendait la décision avec autant d'anxiété que si le sort de toute sa vie en avait dépendu.

Après longue réflexion, le hofschulze songea enfin à un endroit précisément tel que le suppliant le lui avait désigné : c'était un recoin où l'on resserrait des fruits quand la récolte se trouvait trop abondante pour les emplacements ordinaires. Dans ce moment, il se trouvait vide, et le vieillard l'indiqua à son jeune hôte, en ajoutant qu'il ne se trouverait certes pas bien là-haut. Le chasseur y monta, et bien que ce petit local nu et déplaisant ne reçût un peu de jour que d'une lucarne ouvrant sur le toit et n'eût pour ameublement qu'une planche et une caisse, il le trouva fort à son gré. « Car, dit-il, tout m'est égal, pourvu que je puisse rester ici le temps voulu pour acquérir la certitude que mon malheureux coup de fusil n'a pas causé de malheur. D'ailleurs, il fait beau temps, et je n'aurai pas beaucoup besoin de me tenir là-haut. »

Effectivement, il ne séjournait guère dans sa soupente; bien plus souvent il était en bas, tenant compagnie à Lisbeth. Il lui demandait si fréquemment pardon de son coup de fusil, qu'elle finit par s'impatienter, et, avec un petit plissement de front qui indiquait la contrariété, mais qui était charmant chez elle, elle le pria de laisser cela en repos. Au bout de cinq jours, elle fut guérie; on enleva l'appareil, et de légers petits points rougeâtres sur l'épaule blanche indiquèrent seuls la place de la blessure.

Quoique rétablie, elle ne quitta pas l'Oberhof, car, nous le savons, elle avait déjà, avant l'accident, été invitée à la noce. Le trousseau ne s'étant pas trouvé prêt, on avait décidé un retard de quelques jours. Le jeune chasseur restait aussi, bien que le hofschulze ne l'invitât pas; mais il prit le parti de s'inviter lui-même, en disant un jour au

viellard que les usages locaux lui paraissaient si remarquables, qu'il désirerait vivement connaître aussi le cérémonial d'une noce. Or, lorsqu'il tint ce langage, il était déjà descendu bien des fois tenir compagnie à Lisbeth, et il lui fut impossible d'exprimer son désir sans hésitation et sans rougeur.

Bientôt ses journées eurent deux périodes, l'une malheureuse et l'autre heureuse. La malheureuse, c'étaient les heures où Lisbeth aidait à faire le trousseau, et ces heures, hélas ! se reproduisaient invariablement chaque jour. Alors il ne savait plus que faire de son temps. Les arbres du verger, les chênes de la forêt lui apparaissaient comme dans son conte. Quelquefois il regardait le ciel, mais plus souvent cette terre verte et féconde qu'il aurait volontiers baisée, tant lui était devenu cher le sol sur lequel il avait subi tant d'impressions.

Cependant tout cela ne lui remplissait pas l'âme ; il lui fallait une société, mais non sans doute la première venue, car lorsqu'il rencontrait le hofschulze, il était bien plutôt disposé à le fuir. Quelquefois il prenait le chemin de la lingerie, où il entendait jaser les jeunes filles, et où Lisbeth cousait tranquillement. Avait-il mis la main sur le loquet de la porte, le feu lui montait au visage, il se détournait fièrement, descendait l'escalier avec la bravoure d'un lion, et s'en allait, sans se retourner, loin, bien loin dans les champs.

La période heureuse commençait lorsque Lisbeth venait respirer l'air frais, pour se reposer de son travail. C'était alors chose certaine qu'elle et le chasseur se rencontreraient. Si enfoncé qu'il fût dans les bocages, il semblait qu'une voix vînt lui dire : « A présent, Lisbeth est dehors. » Aussitôt il volait à l'endroit où il la supposait, et, voyez ! son pressentiment ne l'avait pas trompé, car de loin déjà il apercevait la taille élancée et le charmant visage.... D'ordinaire elle se penchait sur quelque fleur, comme si elle ne faisait pas attention à lui ; il est vrai qu'auparavant elle avait regardé du côté par lequel il venait.

Puis ils cheminaient ensemble à travers les champs et les prairies, car il l'en priait de si bon cœur qu'elle eût cru mal de repousser cette petite prière. Et plus ils s'égarèrent, loin de la métairie, dans les champs ondoyants et dans les vertes plaines, plus leurs cœurs se sentaient libres et radieux. Et quand le soleil couchant enveloppait l'horizon de son rouge éclat et transfigurait toute la nature et leur propre jeunesse, alors il leur semblait qu'il ne pouvait plus y avoir de peines ni d'angoisses pour eux dans la vie.

Dans ces promenades, le chasseur faisait pour le plaisir de Lisbeth tout ce qu'il pouvait seulement lire dans ses yeux. Regardait-elle par

hasard une touffe de fleurs sauvages, s'épanouissant loin du chemin sur une grande haie, il s'était déjà élancé, avant qu'elle eût senti le désir de ces fleurs venir à son âme. Le chemin s'inclinait-il un peu ou était-il obstrué par une pierre ou barré par un petit filet d'eau, il lui présentait son bras pour la soutenir et la guider; elle riait de sa complaisance inutile; mais toutefois elle acceptait le bras offert, appuyait dessus le sien, et le laissait quelque temps encore quand le sentier redevenait uni.

Dans ces tranquilles et charmantes promenades, ces deux jeunes cœurs avaient beaucoup à se communiquer. Lui, racontait les montagnes de Souabe, le vert Neckar, la vallée de la Murg et le mont des Hohenstaufen, d'où était sortie la grande race impériale dont il lui narrait les actions. Puis il parlait de la grande ville où il avait fait ses études, des savants et des sages qu'il y avait connus. Enfin il parlait de sa mère; il disait combien il l'avait tendrement aimée, et il ajoutait que de là peut-être provenait le sentiment particulier que lui inspiraient les femmes, parce que près de chacune d'elles se plaçait pour lui la pensée de sa mère.

Lisbeth devait en échange raconter sa simple vie. Dans ses récits, à elle, point de grande ville, point de savants et de sages, hélas! et pas non plus de mère. Et cependant le jeune Souabe ne croyait pas avoir jamais entendu quelque chose de si beau. Les devoirs les plus vulgaires, elle les avait ennoblis par l'amour. Elle avait à citer mille traits touchants du vieux baron et de la demoiselle du château; chaque endroit du parc avait son histoire. Elle s'était furtivement procuré dans le grenier nombre de livres; elle y avait trouvé des renseignements surprenants sur les pays étrangers, le récit de singuliers événements arrivés sur la terre et sur l'eau; et tout ce qu'elle avait lu, elle l'avait retenu.

Le diacre avait eu bien raison de comparer Lisbeth à la fleur épanouie dans la pourriture et la fange. En cette blonde fille, la nature avait voulu prouver sa toute-puissance. C'était comme si elle eût voulu dire : « Voyez mon œuvre, et comparez-la avec les tours de force et les artifices de votre éducation. » Dans l'âme de cette jeune fille, tout était neuf, entier, frais, virginal. Elle raisonnait avec le sens positif d'un maître de calcul; mainte fois elle avait débattu avec les paysans jusqu'au dernier *groschen* dû à son père adoptif; mais en même temps elle était tout lyrisme, et les impressions qu'elle recevait s'épanchaient ensuite de son cœur comme une source naturellement jaillissante. L'esprit des choses qu'elle voyait ou entendait se reflétait aussitôt sur

son visage. Si le chasseur lui transmettait les discours des sages, le mouvement de ses lèvres exprimait toute la finesse de la compréhension; s'il lui peignait la sombre et impassible physionomie de Charles d'Anjou faisant mettre à mort le jeune et innocent Conradin, son front pur se plissait, et sous ces charmants plis de colère des larmes se mettaient à couler; mais, comme un rayon de soleil, l'expression d'une douce ivresse éclairait ses traits lorsqu'il lui décrivait la sauvage vallée de la Murg, et que, de sa voix profonde et harmonieuse, il chantait :

Doux et doré jour de printemps !
Délices à ravir la terre !
Si jamais ma voix eut des chants,
Aujourd'hui peut-elle se taire ?

Tout ce qu'il semait dans ce cœur que nulle main n'avait cultivé, tout cela germait, poussait, s'enracinait, fleurissait et portait des fruits. Il ne se lassait point de lui verser les trésors de sa science, car elle les lui rendait au centuple.... Et ce monde dont il faisait part à la jeune fille lui revenait, à lui, éclairé, transfiguré, idéalisé par ses lèvres et son sourire. Ainsi passait de l'un à l'autre comme un fluide délicieux, innommé, ineffable, et le ravissement n'avait pas de fin. Tout lui plaisait en elle. Quand il lui tendait la main à un mauvais endroit de la route et qu'il la sentait répondre doucement à sa légère pression, il était pénétré de joie; mais si un instant après il lui serrait de nouveau la main et qu'elle laissât cette main immobile, comme pour dire : « Ne prodiguons pas ce qu'il y a de meilleur, » cela lui plaisait aussi. Il en était de même des regards. Une fois ou deux dans la journée, elle reposait sur lui ses yeux, mais ne recommençait plus ensuite, quelque pressant appel qu'il lui adressât avec les siens.... Et il était charmé de la voir garder en tout la grâce de la mesure. Oui, tout le ravissait en elle, même que sa lèvre supérieure fût un peu trop courte et que ses dents blanches se montrassent quand elle riait ou parlait vivement. Pour lui, ce défaut donnait à son visage quelque chose d'enfantin, de gracieusement inachevé, qui, comme tout son être, attendait d'un souffle de tendresse le dernier et le plus doux complément.

Tels se passaient l'un après l'autre leurs jours à l'Oberhof. Le hofschulze regardait les choses d'un autre œil : il lui fallait bien laisser faire ce qu'il n'était pas en son pouvoir d'empêcher, mais il secouait la tête en voyant ses jeunes hôtes aller et venir ensemble si fréquemment. « Il est mal à un fils de famille d'agir ainsi ! » se disait-il. Ses rudes pensées planaient, comme un orage menaçant, autour de cet amour

qui demandait à s'épanouir. Il se promit de choisir la première occasion pour avertir Lisbeth de prendre garde.

Mais à quoi? Entre eux tout était innocence et candeur, le rêve le plus chaste d'un esprit bienheureux; le mot d'amour n'avait point encore été prononcé et ils ne s'étaient jamais donné un baiser. Le soir, quand il se laissait tomber sur sa couche de paille, dans sa misérable soupente, il avait auparavant levé la lucarne, et les étoiles, comme les yeux de Lisbeth, envoyaient leurs rayons au fond de son âme jusqu'à ce qu'il s'endormît. Elle, de son côté, quand elle allait trouver son petit lit dans sa chambrette, s'agenouillait auprès de la chaise, joignait les mains, et pensait faire une belle prière, quoique ses lèvres ne prononçassent pas un seul mot. — En haut, il s'écriait à part lui, en fermant ses paupières : « Je voudrais dire au monde entier combien elle me plaît. » — En bas, elle murmurait en pressant doucement sa joue sur l'oreiller : « C'est l'homme le meilleur que j'aie jamais vu ! » Et ils s'endormaient tous deux, et leurs innocentes pensées allaient se croiser et se joindre à travers les voiles que tissait la nuit.

C'étaient les jours dont il est dit : Ils fleurissent une fois et ne reviennent pas !

XIX.

MALENCONTREUSE INTERRUPTION. — CE QUI SE PASSAIT DANS UNE
ÉGLISE DE VILLAGE.

Le chasseur avait enfin taillé la plume. Il pria Lisbeth de l'essayer et lui passa une feuille de papier. Elle fit ce qu'il voulait, mais ne réussit pas à son gré; — les becs étaient inégaux, prétendit-elle. Il regarda ce qu'elle avait écrit : c'était son nom à elle, aussi net et aussi régulier que possible. Ces caractères délicats le ravirent : « Je crois qu'il n'y a rien à la plume, balbutia-t-il, j'écrirais bien avec un poème entier sans la tailler. — Faites-le, répliqua Lisbeth en baissant les yeux, d'autant plus que vous m'aviez dit que vous vouliez me faire cadeau du fichu avec quelques rimes joyeuses.

— Oh ! la gaieté ne viendra probablement pas ! » s'écria le chasseur. Il prit la plume et le papier, mit devant le mot *Lisbeth* la particule *a*, et écrivit au-dessous quelques vers.

Ne riez pas ! le chasseur savait faire tout aussi rondement qu'un autre ses bons petits vers souabes, et il serait bien venu à bout d'en faire de meilleurs si son cœur eût été plus libre :

Je voulais d'un gai badinage
 Accompagner mon pauvre don,
 Mais je te vois, et ton image
 Soudain me fait changer de ton.
 Et comme ravie en un temple,
 Mon âme avec recueillement
 De la nature en toi contemple
 Le chaste épanouissement.

Dans ton silence et dans ton rire
 Brillent ta candeur et ta foi;
 Ce que tes lèvres peuvent dire,
 C'est la vérité, car c'est toi.
 Un tel charme, une telle grâce,
 Surmontent même le destin.
 Ame divine, suis la trace
 D'un bonheur comme toi divin !

Il avait écrit ces vers au courant de la plume, car les cloches se mettaient en branle, et Lisbeth, qui ne pouvait manquer à prendre sa place dans le cortège, commençait à s'agiter visiblement. Il lui présenta la feuille en détournant son visage, et, s'éloignant à la hâte, alla se placer à l'autre fenêtre. Au bout de quelques secondes, il entendit derrière lui respirer profondément, puis sangloter tout bas.... Vite, il se retourna et vit quelque chose qui le toucha jusqu'au fond du cœur : Lisbeth était debout, un peu penchée, comme si l'hommage reçu pesait sur elle; elle tenait des deux mains la feuille devant elle, avec la plus charmante maladresse, comme un enfant qui n'ose pas encore tout à fait s'approprier les éblouissants cadeaux de Noël. Des larmes coulaient sous ses cils; en même temps elle souriait et regardait le chasseur avec la plus croyante confiance, comme si elle voulait lui dire : « Si tu peux d'une façon si charmante célébrer dans tes vers une pauvre enfant trouvée, tu dois avoir pour elle des pensées bien affectueuses et bien sincères. » Enfin, ses sentiments trouvèrent une parole, et elle murmura : « Vous me placez trop haut, et vous finirez par me rendre vaine. »

Il se rapprocha en fixant sur elle son regard si étincelant, mais si doux, et il voulut lui baiser la main. Elle était digne d'être baisée, cette main. Il semble qu'il y ait des êtres auxquels rien ne puisse nuire. En dépit des travaux de toute sorte, cette main était restée douce et délicate; mais Lisbeth la lui retira, et, fermant les yeux, elle lui présenta ses lèvres. Il allait avec ivresse les effleurer des siennes, lorsque la porte s'ouvrit et la demoiselle d'honneur entra, apportant

la toilette et invitant Lisbeth à s'en revêtir au plus vite. Troublés, effrayés tous deux, ils s'éloignèrent l'un de l'autre, Lisbeth se remettant à hurler son petit fichu, le chasseur s'en allant, sans la regarder, à la fenêtre, d'où bientôt il se glissa hors de la chambre, les yeux baissés; car le sentiment a cela de particulier que, dans la conscience de la plus pure vertu, il manifeste les terreurs du crime ténébreux.... Vous pensez à la jeune fille aimée comme vous pensez à Dieu; vous dites, comme le chasseur, dans vos ravissements solitaires : « Que ne puis-je publier cet amour sur les toits, comme la meilleure action de ma vie! » et puis vous le reniez, comme saint Pierre le Seigneur, devant la première commère, et vous protestez contre la folie dont elle vous accuse.

Au dehors, les sons de la musique, mêlés à ceux de la cloche, s'étaient de plus en plus rapprochés, et maintenant la voiture nuptiale, tirée par deux chevaux vigoureux, se montrait à l'autre bout du chemin qui traversait la chénaie. La première demoiselle d'honneur se tenait près de la mariée, conformément à l'usage, son gros bouquet à la main. Les valets étaient dans le vestibule tout prêts à mettre en place les paquets et les caisses. Le hofschulze promenait autour de lui des regards inquiets, cherchant la seconde demoiselle d'honneur et la compagne improvisée qu'elle était allée chercher : si elles ne se trouvaient toutes deux avant l'apparition du marié à la place que leur assignait le cérémonial, c'en était fait, à son avis, de toute la solennité.... Enfin, elles descendirent juste à temps et se joignirent à la porteuse de bouquet au moment précis où la voiture entraît sur l'espace libre devant la maison.

De l'air indifférent qui caractérisait tous les principaux personnages de cette fête, le marié descendit de voiture, suivi de quelques jeunes gens, ses amis les plus intimes, tous enrubanés et parés de bouquets. Il s'avança lentement vers sa future, qui alors même ne leva pas les yeux et continua de filer. La première fille d'honneur attacha sa grosse botte de fleurs à l'habit de noces du marié, sur le beau milieu de la poitrine. Le marié reçut ce présent sans remercier, car les remerciements n'étaient point prescrits par la coutume. Il tendit silencieusement la main d'abord à son beau-père, puis à sa fiancée, qui se leva à ce signal et se plaça entre les demoiselles d'honneur : la première à droite, la seconde à gauche et la troisième en arrière.

Pendant ce temps, les valets avaient chargé le trousseau sur la voiture. La scène prenait quelque chose de sauvage; tous ces hommes circulaient en courant, les paquets sur le dos ou dans les bras, au mi-

lieu des feux allumés de tous côtés; plus d'une bûche incandescente, repoussée de sa place, petillait et faisait jaillir des étincelles dans le chemin par lequel le couple devait passer. Une fois ses hardes casées, la mariée prit place dans la voiture avec ses trois compagnes et le rouet qu'elle-même portait. Le marié s'assit séparément dans la partie de derrière du véhicule, et les jeunes gens durent suivre à pied, le trousseau ayant pris trop de place pour qu'il en restât encore à leur donner. Là-dessus furent faites au hofschulze les plaisanteries d'usage : il y répondit en souriant, et se plaça derrière les amis de son gendre; le chasseur se joignit à lui. Ainsi marchaient côte à côte les deux êtres qui, dans ce jour, nourrissaient les sentiments les plus opposés : le hofschulze ne pensant qu'à la noce et le chasseur ne songeant à rien moins, bien que ses pensées volassent autour de la voiture nuptiale.

Celle-ci n'avancait que lentement vers la métairie du marié, où déjà étaient réunis tous les invités, hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles de toutes les fermes libres des environs, et en outre les amis de la ville : un capitaine pensionné et le collectionneur. Tandis que l'on décharge, prenons les devants et rendons-nous à l'église, située au centre de la *Bauerschaft*, sur une verte colline, ombragée de noyers et de châtaigniers sauvages. Dans la sacristie, le diacre s'occupait attentivement de son texte, non sans être interrompu toutefois par les considérations plus ou moins importantes de son sacristain. Enfin, celui-ci reconnut qu'il était temps de se rendre à son poste, puisque tout le monde était déjà rassemblé, et il alla selon son usage jouer sur l'orgue la *Bataille de Prague*. Il faut dire qu'il ne savait qu'un seul prélude et que ce prélude était précisément cette vieille musique guerrière, dont quelques gens âgés auront peut-être encore gardé la mémoire. De cette marche, il savait passer, par des transitions souvent assez audacieuses, aux mélodies religieuses indiquées par les circonstances.

Pendant les chants, le diacre monta en chaire, et lorsqu'il jeta par hasard les yeux sur l'assemblée, un spectacle inattendu s'offrit à lui : un grand personnage de la cour était au milieu des paysans, dont l'attention se trouvait fort distraite, vu qu'ils levaient à chaque instant les yeux de leurs livres de prières pour lorgner du coin de l'œil les décorations de l'inconnu. Le grand personnage voulait regarder dans le livre de quelqu'un de ses voisins afin de pouvoir mêler sa voix à leurs chants; mais à peine se rapprochait-il d'un paysan que celui-ci lui faisait respectueusement place, et, au lieu d'atteindre son but, il ne réussissait qu'à exciter une agitation à peu près générale. Dès qu'il se mettait dans un banc, les paysans qui s'y trouvaient se glissaient sur-

le-champ jusqu'à l'extrémité opposée, et désertaient tout à fait pour peu qu'à son tour il se glissât à leur poursuite. Ce manège se renouvela dans trois ou quatre bancs, de sorte que le monsieur de la cour qui s'était rendu avec les meilleures intentions à cette cérémonie villageoise, dut, en définitive, renoncer à y prendre une part active. Des affaires l'avaient appelé dans cette contrée, et il ne voulait pas laisser perdre l'occasion de gagner, par sa condescendance, les cœurs des paysans au trône, dont il se sentait si près. Aussi, dès qu'il avait entendu parler d'une noce de paysans, avait-il formé le projet d'y assister avec affabilité, du commencement à la fin.

L'aspect du personnage, qu'il avait vu dans les cercles brillants de la capitale, impressionna peu agréablement le diacre : il savait trop bien quel bizarre usage devait suivre le sermon, et il craignait la moquerie. Par suite de cette préoccupation, ses pensées perdirent leur lucidité habituelle, un voile recouvrit ses sentiments, et, plus il parla, plus il s'éloigna du sujet. Sa distraction s'accrut encore lorsqu'il s'aperçut que le seigneur lui jetait des regards d'intelligence et faisait de la tête des signes approbatifs à certains passages, le plus souvent à ceux où l'orateur était le plus mécontent de lui-même. Il retrancha plusieurs parties du discours nuptial et se hâta d'arriver à la cérémonie.

Le couple se mit à genoux, et les questions fatales lui furent adressées. Pendant ce temps se passait quelque chose qui plongeait l'étranger de distinction dans la plus extrême frayeur : à droite et à gauche, devant et derrière lui, il voyait hommes et femmes, jeunes filles et jeunes gars, mettre en évidence de bons gros bâtons. Tous s'étaient levés, chuchotaient ensemble et promenaient autour d'eux, lui semblait-il, des regards sauvages et méchants. Comme il lui était absolument impossible de deviner le sens exact de ces préparatifs, il perdit toute contenance, et les bâtons indiquant évidemment que quelqu'un devait recevoir des coups, la pensée lui vint que lui-même allait être l'objet d'une bastonnade générale. Il se rappela l'air farouche dont on l'avait fui, réfléchit sur le caractère brutal du peuple de Westphalie, et conclut que peut-être, ses dispositions affables leur étant inconnues, les paysans s'étaient proposé d'éloigner l'intrus incommode. Tout cela traversait son esprit avec la rapidité de l'éclair, et il ne savait comment préserver sa dignité et sa personne de cette insulte épouvantable.

Il agitait encore cette question en lui-même quand le diacre conclut la cérémonie. Il se produisit instantanément le plus abominable tumulte : tous les porteurs et toutes les porteuses de bâtons se précipi-

tèrent en avant, criant, tempêtant et brandissant leurs armes ; mais le monsieur de la cour s'était élancé en trois bonds, par-dessus plusieurs bancs, vers la chaire, y était monté en un clin d'œil, et de cet emplacement élevé il criait à tue-tête : « Je vous conseille de ne pas m'attaquer !... Je professe pour vous les sentiments les meilleurs et les plus affables ; mais je vous avertis que toute offense dirigée contre ma personne sera punie par le monarque comme faite à lui-même. »

Mais les paysans, exaltés par leur projet, ne prêtaient point l'oreille à ce discours. Ils couraient vers l'autel et, chemin faisant, tels et tels avaient déjà reçu des coups de bâton, avant que le but véritable fût atteint. Ce but, c'était le marié. Les mains jointes sur la tête, il faisait des efforts surhumains pour se frayer un passage à travers cette foule dont les bâtons dansaient à ravir sur son dos, ses épaules et en général sur tous les endroits où ils trouvaient place. Il courut, en fendant de vive force la cohue, jusqu'à la porte de l'église ; mais avant d'y parvenir il avait reçu plus de cent coups, et ce fut tout couvert de bleus qu'en son jour d'honneur il quitta le sanctuaire. Tout le monde courut après lui, le beau-père, la mariée suivirent, le sacristain ferma immédiatement les portes derrière le dernier des assistants, et se rendit dans la sacristie qui avait une issue particulière sur le dehors. En quelques secondes, l'église fut vide.

Cependant le personnage de distinction occupait encore la chaire ; le diacre, debout devant l'autel, le salua de son avenant sourire. Lorsqu'il avait vu, de son rocher d'Ararat, que la bastonnade ne lui était pas destinée, il avait tranquillement laissé tomber ses bras, et maintenant que le calme était rétabli il demanda au diacre :

— Au nom du ciel, dites-moi, monsieur le prédicateur, ce que signifiait cette scène furibonde et ce que le pauvre homme avait fait à ses agresseurs ?

— Rien, Excellence, répondit le diacre, qui, malgré la dignité du lieu, était obligé de se mordre les lèvres bien fort pour ne pas rire à l'aspect du courtisan en chaire. Rosser le marié après la cérémonie, c'est une vieille coutume dont les gens de ce pays-ci ne se laissent pas facilement sévrer. Ils disent que c'est pour lui apprendre combien les coups font de mal, afin qu'il n'abuse pas contre la femme de son futur droit de maître de la maison.

— Oui, mais ce n'en sont pas moins de singuliers usages, » gronda l'Excellence en descendant de la chaire. En bas, le diacre le reçut avec toute la courtoisie désirable et fut honoré en retour d'un triple embrassement. Ensuite il conduisit sa noble connaissance dans la

sacristie pour, de là, lui rendre la liberté. Le seigneur, encore mal remis de son effroi, déclara en se rendant à la sacristie, qu'il lui fallait de mûres réflexions pour savoir s'il pouvait assister à la suite de la solennité. Le diacre de son côté déplora infiniment, chemin faisant, de n'avoir pas reçu à l'avance communication du projet de Son Excellence, à laquelle il aurait pu faire connaître l'usage de la bastonnade et éviter ainsi toute frayeur.

Après que tous deux se furent éloignés, le calme et le silence régnèrent dans le sanctuaire. C'était une charmante petite église, peinte de diverses couleurs, mais sans excès de bariolage; un riche bienfaiteur y avait fait exécuter des travaux considérables. La voûte était bleue et parsemée d'étoiles d'or; on remarquait à la chaire de jolies sculptures en bois, et parmi les tables mortuaires des anciens pasteurs, qui couvraient le plancher, il s'en trouvait même deux ou trois en cuivre. Les bancs étaient proprement et soigneusement tenus : sur ce point aussi, le hofschulze avait fait agir sa grande influence. Une belle couverture ornait l'autel, sur lequel s'élevait une colonnade cintrée peinte en marbre.

La lumière tombait limpide dans la petite église, les arbres bruisaient au dehors, et parfois un léger souffle d'air pénétrant par une vitre cassée, agitait l'écharpe blanche de l'ange placé sur les fonts baptismaux, ou les paillettes des couronnes provenant des cercueils de jeunes filles et ornant les piliers à l'entour.

Le marié et la mariée étaient partis, leur cortège les avait suivis, et cependant la tranquille petite église n'était pas encore tout à fait déserte. Deux jeunes gens y étaient restés, dont chacun ignorait la présence de l'autre, et voici comment cela s'était fait. Lorsque les gens de la noce étaient entrés dans l'église, le chasseur s'était séparé d'eux et avait monté l'escalier conduisant à une tribune. Là, il s'assit sur une banquette, dérobé à la vue des autres, détourné d'eux et de l'autel, complètement seul et à part lui. Il cacha son visage dans ses mains, mais il ne put soutenir longtemps cette posture : son front et ses joues étaient trop brûlants. Les sons graves du chant religieux tombèrent comme une rosée rafraîchissante sur son ardeur; il remercia Dieu de ce qu'enfin, enfin, le plus grand des bonheurs lui était donné en partage; aux pieuses paroles chantées en bas, il mêlait ses vers profanes :

Ce que tes lèvres peuvent dire,
C'est la vérité, car c'est toi.

Un petit enfant s'était curieusement glissé près de lui; il le prit par

la main et le caressa. Puis il voulait lui donner de l'argent, mais il changea d'idée, le pressa sur son cœur et le baisa au front. Et comme l'enfant, rendu craintif par ces ardentes caresses, voulait redescendre l'escalier, il le conduisit lentement jusqu'au bas, afin qu'il ne tombât pas. Il retourna ensuite à sa place et n'entendit rien du discours et rien encore du tumulte qui suivit, plongé qu'il était dans des songes profonds et ravissants qui lui montraient le beau visage de sa mère, et son blanc château sur la montagne verte, et lui et encore quelqu'un dans ce château.

Lisbeth, embarrassée et timide dans sa toilette étrangère, s'était avancée derrière la mariée. « Hélas ! pensait-elle, dans le moment même où cet homme excellent disait que j'étais toujours naturelle, il m'a fallu revêtir des vêtements d'emprunt ! » Elle aspirait à remettre les siens. Elle entendait derrière elle les paysans et les gens de la ville prononcer en chuchotant son nom ; le monsieur de la cour, qui avait rencontré le cortège devant l'église, l'avait longuement considérée avec sa lorgnette. Il lui fallait supporter tout cela, elle qui tout à l'heure venait d'être si bien chantée, que son cœur débordait de plaisir et de ravissement. A demi étourdie, elle entra dans l'église et se promit de rester au retour en dehors du cortège, afin de ne redevenir en aucune façon l'objet d'entretiens et plus encore de plaisanteries auxquels, depuis un quart d'heure, elle se sentait si supérieure. Elle non plus n'entendit pas grand'chose du discours, bien qu'elle s'efforçât de suivre les pensées de son ami vénéré. Lorsque les anneaux furent échangés, les visages indifférents des époux excitèrent en elle une sensation singulière, mêlée de tristesse, d'envie et d'une indignation secrète qu'un si céleste moment fût donné à des âmes incapables de le sentir.

Bientôt le tumulte se fit, et elle s'enfuit involontairement derrière l'autel. Une fois la tranquillité rétablie, elle alla chercher sa respiration jusqu'au fond de sa poitrine, tira son tablier, écarta doucement une boucle qui lui était tombée sur le front, et prit sa détermination : elle voulait, sans être remarquée, prendre un chemin détourné, rentrer à l'Oberhof et se débarrasser de sa malheureuse parure. A petits pas et les yeux baissés, elle se dirigea vers la porte par une allée latérale.

Éveillé enfin de ses songes, le chasseur descendait l'escalier. Lui aussi voulait quitter l'église, mais il ignorait par quelle voie. Son cœur frémit lorsqu'il aperçut Lisbeth. Elle leva les yeux et s'arrêta, timide et recueillie. Puis tous deux, sans se regarder et sans se parler, se dirigèrent vers la porte ; il mit la main au loquet pour l'ouvrir : « Elle est

fermée ! s'écria-t-il d'un ton de ravissement, comme s'il lui était arrivé le plus grand bonheur ; nous sommes enfermés dans l'église !

— Enfermés ? répéta-t-elle d'un ton plein de douce frayeur.

— Pourquoi cela vous trouble-t-il ? Où peut-on être mieux gardé que dans une église ? » dit-il avec entraînement. Il passa doucement un de ses bras autour d'elle, de l'autre main il prit sa main, la conduisit ainsi vers un banc, la força de s'y asseoir et se mit à son côté. Elle regardait dans son giron et faisait glisser entre ses doigts les rubans de sa veste bariolée. La tête appuyée sur le prie-Dieu, il la regardait de côté et touchait, comme pour en examiner l'étoffe, le petit bonnet qu'elle portait. Il entendait son cœur battre et voyait son cou rougir. « N'est-ce pas que c'est un abominable costume ? demanda-t-elle après un long silence et si bas qu'on l'entendait à peine.

— Oh ! je ne regardais pas la toilette ! » s'écria-t-il. Il prit les deux mains de la jeune fille, les pressa impétueusement contre sa poitrine et l'entraîna hors du banc.

« Je ne puis supporter cette immobilité ! Examinons l'église, reprit-il.

— Il n'y a pas ici grand'chose à voir, » répliqua-t-elle en tremblant.

Il s'approcha avec elle des fonts baptismaux ; sur la pierre restait encore quelque chose de l'humidité sainte, car avant la noce il y avait déjà eu un baptême. Elle dut avec lui se pencher sur le bord et regarder l'eau ; puis il plongea le doigt dedans et humecta d'abord le front de Lisbeth, puis son propre front.

« Au nom de Dieu, que faites-vous ? s'écria-t-elle avec trouble et essuyant rapidement cette onction qui lui semblait sacrilège.

— Je te donne un second baptême, dit-il avec un étrange sourire. Cette eau bénit notre naissance à la vie, et puis cette vie continue longtemps, bien longtemps — se nommant la vie et n'étant pas réellement telle ; — enfin vient l'heure où la véritable vie s'épanouit, et alors on devrait baptiser une seconde fois. » Elle devenait craintive auprès de lui : « Venez, balbutia-t-elle ; nous trouverons une issue par la sacristie.

— Non, non, examinons d'abord les couronnes funéraires : entre la naissance et la tombe, notre vie a son cours si lumineux et si beau ! » Il la conduisit à la plus brillante couronne suspendue au pilier en face ; et en chemin, le regard ivre, égaré, il murmurait ce passage de Gray, qui ne se rattachait pas à ses autres pensées et que le lieu seul pouvait amener à son souvenir : « Les sombres et incommensurables profondeurs de la mer cachent beaucoup de gouttes du plus pur éclat ;

beaucoup de fleurs s'épanouissent sans que nul œil les contemple, et prodiguent leur suavité à l'air désert! »

Songeait-il à la jeune fille dont cette rayonnante couronne avait jadis paré le cercueil? — Je ne sais. — Des paillettes et des anneaux brillants pendaient à de minces filets. Il arracha deux de ces anneaux et murmura : « Vous n'êtes que de méchante dorure, mais je vais vous changer en or précieux et vous consacrer. » Avant que Lisbeth eût pu l'empêcher, déjà elle en avait un au doigt et il s'était passé l'autre.

« Oswald! » s'écria-t-elle. C'était la première fois qu'elle prononçait son nom.

— Nous pouvons aussi bien suivre ce charmant usage que les sots paysans, dit-il, et puisque nous n'avons pas d'autres anneaux sous la main, nous empruntons les nôtres à la parure du cercueil, car la vie est plus forte que la mort.

— Je m'en vais! » soupira-t-elle, et elle chancela. Son sein se soulevait si fortement qu'il agitait vivement son corsage.

Mais déjà des bras vigoureux l'avaient enlacée, soulevée de terre et portée devant l'autel. Là, il la déposa, la soutint à demi évanouie sur sa poitrine, et balbutia, sanglotant de souffrance et de courroux d'amour : « Lisbeth! amour! unique! Pardonne-moi! Veux-tu être à moi? »

Elle ne répondait pas. Son cœur battait sur celui d'Oswald; elle se collait à lui, comme si elle voulait qu'ils ne fissent plus qu'un; elle pleurait sur son sein. Il lui souleva la tête, rencontra ses lèvres... et ils restèrent longtemps dans cet embrassement.

Puis il la replaça doucement à genoux près de lui, et tous deux élevèrent en priant leurs mains vers l'autel. Mais ils ne pouvaient proférer que ce mot : « Père! bon Père qui es dans les cieux! » Et ils le criaient avec autant de confiance que s'ils eussent vu le Père auquel ils s'adressaient leur tendre la main.

Enfin ce cri se tut. Ils appuyèrent en silence leurs visages au drap qui recouvrait l'autel. Mais chacun entourait de son bras le cou de l'être aimé; les joues brûlaient l'une contre l'autre et les doigts se jouaient doucement dans les boucles. Il n'y avait plus aucune agitation dans leurs cœurs; les battements en étaient réguliers et tranquilles.

Ainsi restèrent-ils longtemps agenouillés, unis et muets, dans le sanctuaire. Tout à coup ils sentirent leurs têtes légèrement touchées et levèrent les yeux. Le diacre était entre eux, le visage rayonnant, et tenait sur leurs fronts ses mains bénissantes. Il était par hasard rentré encore une fois de la sacristie dans l'église et avait vu, avec une surprise émue, les fiançailles qui avaient lieu en présence de Dieu. Sa

bouche, à lui aussi, était muette, mais ses yeux parlaient. Il attira sur son sein le jeune homme et la jeune fille, et y pressa cordialement ses deux jeunes amis.

Puis il s'en alla avec le couple, le conduisant dans la sacristie pour le remettre en liberté. Ainsi sortirent-ils tous trois de la petite, claire et tranquille église du village.

XX.

SUITE DES ÉVÉNEMENTS D'UN JOUR DE NOÛ.

Pendant ce temps, le cortège nuptial était rentré à l'Oberhof, musiciens et mariés en tête. Que l'on se rendît dans le vestibule, la cour ou le verger, on trouvait partout du monde, soit assis, soit debout. Les feux flambaient toujours et les servantes n'étaient pas moins affairées. Les vestes bariolées des jeunes filles, les coiffes à forme singulière des femmes, les habits bleu-clair des hommes donnaient à la scène un aspect étrange et bigarré. La réunion était considérable : le père de la mariée avait bien fait inviter une centaine de personnes. Steinhausen, le bouffon, était déjà parmi les conviés, mais il se tenait coi : ses fonctions ne devaient commencer que dans l'après-midi. Personne ne s'inquiétait du nouveau couple. Le marié allait à mettre le couvert dans le vestibule. La mariée était assise à l'écart, à quelque distance des autres femmes, sous les tilleuls de la cour, avec les deux filles d'honneur qui lui étaient restées fidèles. Quand les musiciens, pour lesquels on avait dressé une table particulière dans le verger, trouvaient le loisir de quitter un instant leur verre, ils jouaient de petits morceaux très-courts, mais sans exciter une attention véritable, car la plupart des assistants tenaient uniquement leurs idées fixées sur les tables aux nappes blanches, que les servantes commençaient graduellement à garnir.

Cependant le hofschulze avait eu derechef occasion de faire bonne contenance. A la vérité son orgueil ne put qu'être agréablement caressé quand le diacre, en arrivant à la ferme, lui fit part de l'invitation par lui adressée à l'Excellence étrangère et de l'acceptation de celle-ci, qui avait bien voulu oublier, pour venir au festin, son affreuse peur de l'église. « Mais rien d'ailleurs dans cette fête, grommelait à part lui le vieillard, rien absolument ne marchait de la façon convenable. » Que d'abord, suivant sa prédiction, chacun lui demandât au retour de

l'église pourquoi Hölcher ne venait pas, c'en était déjà assez pour le contrarier fort. Ajoutez à ce motif l'absence de la troisième fille d'honneur, qui devait, de toute rigueur, être assise comme les deux autres auprès de la mariée. L'un des invités de la ville, le capitaine, vint encore augmenter le dépit de l'infortuné hofsulze. Conformément à l'usage séculaire, le couvert avait été mis, pour les hôtes principaux et pour ceux de la ville, dans le vestibule, et, pour les gens de moindre importance, dans le verger. Car le paysan, qui vit beaucoup dehors, non pour son plaisir, mais par un pénible devoir, considère l'abri de la maison comme tout ce qu'il a de meilleur, et croit honorer spécialement celui qu'il admet à en jouir. Mais le capitaine, qui s'aperçut promptement des désagréments du séjour dans un espace étroit, chaud et sombre, ordonna et commanda, sans plus de façons, qu'on l'installât dans le verger avec la mariée, le pasteur, le collectionneur Schmitz et le père de la mariée; de plus, ne s'en tenant pas à son dire, il fit immédiatement transporter sous ses yeux, sur la table dressée au grand air, les fourchettes exceptionnellement allouées aux hôtes de distinction. Ce remue-ménage était déjà exécuté lorsque le hofsulze survint; il s'aperçut avec grand mécontentement de cette nouvelle déviation aux usages. Il poussa un profond soupir, ce qui était chez lui un signe de colère contenue, mais il se domina, et quand le capitaine lui demanda avec une brièveté de ton toute militaire s'il avait le diable au corps de vouloir faire griller ses amis de la ville, il répondit courtoisement que ce qui était le plus au goût de ces messieurs ne pouvait manquer de lui être entièrement agréable à lui-même.

Sur une invitation rimée du garçon qui avait oublié Hölcher, toute la société prit place à table; la mariée, son père, les demoiselles d'honneur, le diacre, les amis de la ville, l'Excellence, les principaux possesseurs de fermes et leurs femmes se rangèrent autour de la table dressée sous les arbres du jardin. Les convives de moindre importance, et les jeunes gens et les jeunes filles s'installèrent dans le vestibule, sous la présidence du sacristain. Le diacre prononça une prière, le sacristain de son côté fit de même; on entonna ensuite un cantique à chaque table.

Une place entre les deux demoiselles d'honneur avait été laissée libre pour Lisbeth. Le hofsulze la cherchait du regard avec inquiétude. Elle ne venait pas. Le chasseur entra pendant le cantique, jeta un coup d'œil autour de la table, et n'y trouva pas de place pour lui, puisque l'hôte inattendu, l'Excellence; occupait celle qui était restée disponible; mais il s'aperçut que la place de Lisbeth était vacante : son

visage étincela de joie, et il se glissa doucement de côté vers la maison pour chercher sa bien-aimée. Elle venait au-devant de lui sous les tilleuls, ayant repris sa mise ordinaire et son petit chapeau de paille. « A présent je suis contente, me voilà redevenue ce que je dois être ! s'écria-t-elle gaiement.

— Je sais, dit-il, que tu ne peux consentir à te déguiser, car l'autre jour tu n'as jamais voulu que je te montrasse à tes cheveux comment les jeunes filles souabes arrangent leurs tresses.

— Non, dit-elle, jamais rien de feint ! jamais paraître ce qu'on n'est pas. »

Elle voulait se rendre à la table du verger, mais le chasseur la retint et s'écria : « Comment ! tu voudrais aller prendre ta place de demoiselle d'honneur avec cette simple petite toilette ? Tu peux bien t'attendre à être renvoyée par le hofschulze, qui tient si rigoureusement aux usages !

— Oui, mais comment faire ? demanda-t-elle interdite ; je ne consentirai jamais à remettre cette vilaine étoffe roide.

— O ma bien-aimée ! dit tendrement le chasseur, voudrions-nous donc porter notre bonheur au milieu de ces paysans ? Nous asseoir là et entendre de grossières plaisanteries et assister à d'ennuyeux usages ? Ce jour n'est-il pas notre jour ? Ne nous appartient-il pas tout entier, sous le beau ciel de Dieu et sur sa verte terre ? Ne devons-nous pas rester tous deux l'un près de l'autre, loin, bien loin de tous les humains ? Je voulais te prier de venir avec moi aux collines, à la place où je t'ai vue pour la première fois, auprès de la belle fleur.

— Comment le pourrais-je ? que dirait-on de moi à l'Oberhof ? objecta-t-elle timidement. Elle s'éloigna de lui.

— Bien ! bien ! s'écria-t-il à demi en colère, assieds-toi donc près de tes compagnes : pour moi, il n'y a pas de place, je vais à la forêt. » Il se dirigea fièrement vers une porte latérale qui conduisait au dehors. Une douleur poignante lui étreignait le cœur... douleur sans cause, si vous voulez, mais l'amour est ainsi. Il n'avait pas encore mis le pied sur le seuil, lorsqu'il se sentit toucher légèrement l'épaule. Il se retourna : Lisbeth l'avait suivi. « S'ils ne veulent rien te donner à manger, je ne veux rien non plus, et où tu restes, je reste aussi, » dit-elle affectueusement. Avant qu'il eût pu répondre, elle l'avait entraîné au dehors. Il la pressa sur son cœur, et tous deux s'élancèrent dans les prairies et les champs.

XXI.

LE GRAND PERSONNAGE DE LA COUR FAIT DE VAINS EFFORTS POUR SE RENDRE POPULAIRE. — LE BOUFFON STEINHAUSEN OBTIENT UN SUCCÈS GÉNÉRAL.

La mariée était assise de travers devant la table, et ne touchait pas une bouchée. Le père, qui avait considéré de loin ce qui se passait entre le chasseur et Lisbeth, et voyait, en conséquence de leur décision, la place de la troisième demoiselle d'honneur rester vide, murmurait en lui-même avec mortification et rage : « Avant ce soir, j'aurai bien trouvé moyen de mettre fin à cette immoralité. » Lui non plus ne mangeait guère. Les paysans, n'en prenant que plus à cœur leur grave fonction, avaient sorti chacun son couteau de sa poche, et se tiraient fort bien d'affaire sans fourchettes; ils s'attaquaient vaillamment aux poules, sans renoncer pour cela à leurs projets intrépides sur les jambons, les saucissons et les rôtis. Une telle cargaison de comestibles fumait sur la table, que, même en face de ces appétits, il aurait encore semblé impossible de venir à bout du tout, si la promptitude avec laquelle les premiers mets disparurent n'eût donné de grandes espérances pour l'avenir. On ne faisait que couper, mâcher, avaler, et je ne mentirai point en disant que plus d'un paysan eut en quelques minutes triomphé d'une poule entière et qu'un jambon ne suffit que juste pour six hommes. Les citadins aussi s'arrangeaient à merveille de cette chère appétissante et solide. En fait de boisson, quelque peu poétiquement que puisse sonner la chose, la vérité m'oblige malheureusement à faire mention de bière. Chacun avait devant lui sa cruche de terre remplie; quand elle était vide, le possesseur frappait dessus d'une certaine façon avec le couvercle d'étain, et elle était aussitôt remise à son état primitif. C'était le premier serviteur, le marié, auquel revenait ce soin; la serviette blanche devant lui, il circulait autour des tables, un énorme broc à la main. Ce roi de la fête ne recueillait de son jour d'honneur que les coups de bâton le matin et à présent la peine, qui n'était pas médiocre, car les couvercles claquaient incessamment, tantôt par-ci, tantôt par-là. Le diacre et les hôtes de la ville avaient seuls du vin.

Parmi les hôtes, il y en avait un qui ne partageait pas tout à fait la satisfaction générale : c'était le personnage de qualité. Il faisait de vains efforts pour se montrer affable, et finissait par se mettre dans un cruel embarras. Placé entre le hofschulze et le diacre, il avait pour

vis-à-vis deux paysannes assises près de leurs maris. Lorsqu'il vit le repas débiter avec une telle énergie, il sentit bien que jamais il ne pourrait être à cette hauteur; les mets étaient d'ailleurs loin d'exciter son appétit, et il se contenta de prendre, pour la forme, quelque chose sur son assiette, mais il n'y toucha pas, bien que le hofschulze, qui n'aimait pas à voir sa cuisine dédaignée, l'invitât avec quelque susceptibilité à manger aussi. Il n'en pouvait venir à bout, quoique ses intentions de condescendance fussent très-réelles, car c'était uniquement pour contribuer autant qu'il était en lui, par les manières les plus charmantes, à gagner le peuple à la cause du trône qu'il s'était de nouveau mêlé aux paysans.

Afin de mettre dans ses manières une certaine gradation, il regarda avec bienveillance les paysans assis en face de lui, et leur fit gracieusement signe de la tête, comme pour dire : « Eh bien, l'appétit va-t-il, honnêtes campagnards ? » Mais les paysans se mirent à rire, et l'un d'eux poussa son voisin avec ces mots : « Le drôle est-il fou ? » Lorsque le courtisan s'aperçut de l'hilarité, il jugea que sa bienveillance ne s'était pas assez nettement manifestée, et résolut en conséquence de chercher avant tout à gagner l'autre sexe; il se fit apporter deux assiettes, coupa deux bons morceaux du dindon placé devant lui, les mit sur les assiettes, et tendit ces friands morceaux aux deux paysannes, qui étaient encore assez rondelettes et gentilles. A cet envoi, à la phrase galante qui y fut ajoutée et qui leur resta complètement incompréhensible; les deux femmes ne répondirent rien, et fixèrent, rouges et interdites, les yeux dans leurs assiettes, sans toucher aux dons de la courtoisie. Mais les maris regardèrent avec des yeux singuliers l'auteur de ce bel hommage. L'un d'eux ôta l'assiette à sa femme en lui disant : « Tu as ton assiette; tu n'as pas besoin de manger dans celle des autres. » L'autre jeta avec humeur contenant et contenu sous la table en disant : « Trop grossier est trop grossier ! » Le courtisan ne comprenait rien de tout cela; il cherchait à se rendre agréable à droite et à gauche, en ligne droite et en ligne oblique par-dessus la table, mais tout était inutile; il voulait toujours prouver avec une gracieuse aisance, qui ne faisait que déranger l'ordre rigoureux du repas, qu'il ne se trouvait nullement gêné d'être assis parmi de si petites gens. Or, cela précisément paraissait aux rustiques convives la plus grande des impolitesses, et avant le rôti il était déjà passé en fait dans les chuchotements des paysans que l'on aurait cru les gens de qualité plus polis. Le condescendant personnage, qui gardait extérieurement l'imperturbable contenance de la cour, quoique au fond il fût fort mal à l'aise,

s'adressa enfin au hofschulze : « Vous avez ici de bien singuliers usages, vieux papa. »

A cette apostrophe gracieuse, le hofschulze mesura du regard son hôte de qualité, et répliqua ensuite d'un ton fier et calme : « Je ne sais pas, monsieur, si les usages sont autrement ici qu'ailleurs, car je n'y suis jamais allé voir, et n'en ai jamais eu non plus la moindre envie. Ce que je sais, c'est que tout marche ici de la manière voulue, que chaque chose a son rang, son temps et sa place, et que chacun jouit de la révérence à lui due, de telle sorte que je dois parler à chacun dans les termes auxquels il a droit, mais de telle sorte aussi que je prétends n'être appelé par personne autrement que hofschulze, par personne de mes pareils, s'entend; car, monsieur, derrière les montagnes, il se peut qu'il y ait d'autres mœurs et coutumes. »

Par bonheur dans ce moment le dernier mets du festin, le gâteau roulé, était achevé, et il n'y avait plus lieu pour l'aimable seigneur de se livrer à de nouvelles affabilités; autrement, on ne peut savoir jusqu'à quelles désagréables scènes sa condescendance l'aurait encore conduit. Le diacre dit les grâces, étonna encore un cantique, et tout le monde quitta les tables, qui, semblables à un champ de bataille, n'étaient plus couvertes que d'os et de squelettes. Les femmes prirent du café, les hommes continuèrent à boire de la bière, les musiciens accordèrent leurs instruments. Steinhausen commença ses fonctions et alla d'un groupe à l'autre, proposant ici la fameuse énigme : « Quand le lièvre court-il sur le plus de trous? » là, avertissant un ronsseau de ne pas s'approcher autant de la grange, de crainte qu'il ne mit le feu; à une troisième société, racontant l'histoire du *Prince Pralle*, qui, étant tombé, avait voulu pleurer, mais ne l'avait pu parce qu'il n'avait pas d'yeux; et ainsi de suite, débitant toutes les énigmes, bouffonneries, anecdotes facétieuses, qu'il répétait régulièrement à chaque noce et qui ne manquaient jamais leur effet. Les paysans riaient à lézarder les murailles de la maison; quelquefois, dans son transport, l'un d'eux lui donnait une tape pas par trop douce, sur quoi Steinhausen en rendait une, ou bien ruait comme un cheval, sans que ces voies de fait troublassent en rien la bonne entente entre le bouffon et ses auditeurs.

Tandis que de ce côté régnait un accord si parfait, les malentendus continuaient dans un autre coin de la ferme. Le haut personnage s'était engagé avec le capitaine dans un entretien qui prenait une tournure patriotique. Le vieux militaire fut très-loquace sur les affaires de la guerre de l'indépendance, et il s'engagea avec complaisance dans les

histoires de bataille. Le seigneur, ayant été autrefois attaché au quartier général, pouvait assez bien suivre ses récits. Dans le cours de la conversation, il s'écria tout à coup avec un regard humide et radieux : « Grande époque que le Seigneur a bénie ! mais aussi quels fruits magnifiques elle a produits ! » Et ce disant, il joignit les mains comme en extase.

Le visage du vieux capitaine devint aussi sec qu'un champ de sable sur lequel il n'est pas tombé une goutte de pluie depuis six semaines, et il répliqua : « Des fruits ? eh ?

— Une patrie ! » s'écria le courtisan avec emphase.

Le capitaine avait bu un peu trop de vin. Il se secoua et éclata sans nulle mesure : « Une patrie ! tonnerre de Dieu ! et tout ce qui s'est passé est oublié.... et tout notre enthousiasme éteint avec des pompes à feu, mille tonnerres ! Pardon si je vous quitte, Excellence, mais je ne puis me passer de ma pipe, et je vais aller l'allumer parmi les paysans. » Il s'éloigna, laissant là le courtisan, dont les relations dans l'Oberhof commençaient à prendre un caractère mythique. Au fond, il lui était plutôt agréable que le vieil officier se fût séparé si brusquement de lui, car la question était trop délicate pour qu'il fût permis à un homme placé si près du trône de s'en entretenir plus longtemps.

Le dépit s'était emparé de son âme ; il se promit de laisser tomber en bon lieu un mot sur le mauvais esprit qui régnait dans cette contrée, mais de continuer en attendant à jouer son rôle jusqu'au bout. « Si ces brutes ne comprennent pas les manifestations plus délicates de bonté et de bienveillance, je vais m'encanailler, puisqu'il le faut, avec des gens de cette sorte, » dit-il à part lui. Il se dirigea vers un groupe que Steinhausen venait de quitter, prit deux paysans par la main (il pouvait se le permettre vu qu'il avait des gants), et s'écria du ton de cour le plus cordial qui fût à sa disposition : « Que l'on est heureux, quand on passe sa vie dans la contrainte, de se trouver quelques instants au milieu de vous, âmes sentimentales et naïves, hommes de la nature, dégagés de toutes les entraves de l'étiquette. »

Ce compliment fut pour les paysans aussi intelligible que du chaldéen, et ils commencèrent à avoir assez peur de leur ami inconnu, supposant qu'il avait voulu leur annoncer quelque nouvel impôt. Aussi lâchèrent-ils pied devant lui, comme dans l'église, et les deux dont il avait pris la main enfoncèrent cette main dans leur poche.

Le diacre, qui tout le temps avait observé non sans plaisir les peines que se donnait sa connaissance de qualité, se décida à lui porter secours : « Excellence, dit-il, ces gens sont trop sots pour vous com-

prendre. Du reste, ma très-humble opinion est que, si vous séjourniez plus longtemps ici, vous reviendriez bientôt de votre croyance.

— Comment cela ?

— Les paysans n'ont rien du tout de sentimental ni de naïf. Excellence, ces gens-là n'ont point de temps pour la sentimentalité. On ne peut s'en occuper que quand on n'a pas grand'chose à faire, et le paysan a trop à se tourmenter, à s'échiner, pour être dans ce cas. En lui, il n'y a que raison, gravité, ténacité et égoïsme, dans les limites légales; seulement ce mélange paraissant chez lui exister de toute éternité acquiert par là quelque chose de respectable, d'aussi respectable que le granit qui, lui aussi, dur et lourd, tient la terre ensemble. Dans la société, la classe des paysans est le granit.

— Vous devez les connaître mieux que moi; mais du moins j'ai eu raison de les appeler les hommes de la nature, dégagés de toutes les entraves de l'étiquette.

— Au contraire! — veuillez m'excuser, Excellence, — le paysan vit beaucoup au milieu de la nature, mais il n'est rien moins que l'homme de la nature. Il n'y a que dans la plus haute classe qu'on rencontre autant que chez lui la dépendance de l'étiquette, des usages et des préjugés de rang. Dans la classe moyenne seule existe la liberté de l'individu; dans cette classe seule le sort d'un homme se fixe d'après le caractère, le talent, les dispositions et le libre choix. Le paysan agit, pense et sent de la manière réglée par l'usage et par la condition. Les lignes de démarcation sont pour le moins aussi rigoureusement respectées dans les villages que dans les palais. Je puis vous assurer que ce hofschulze abaisse son regard sur un colon avec autant d'orgueil que le plus riche seigneur à majorat sur un anobli de la veille. Je ne conseillerais pas au gars d'une petite ferme de demander en mariage la fille d'un propriétaire d'Oberhof: l'effet serait le même que si un commis négociant élevait ses prétentions jusqu'à une comtesse. Sur cet Oberhof-ci, précisément, circulent des bruits à demi étouffés qui révèlent assez l'horrible issue d'une inclination trop hardie. Par mes relations fréquentes avec ces gens, la conviction s'est établie en moi qu'ils n'ont d'analogie qu'avec une seule classe de la société: la haute, la vieille noblesse. La classe moyenne est complètement différente; mais le paysan et l'aristocrate sont conformes, en ce point que l'un comme l'autre appartiennent moins à eux-mêmes qu'à leur caste: ils sont premièrement paysan ou aristocrate, et ensuite seulement hommes. »

Le noble auditeur de ce parallèle inattendu resta quelque temps

silencieux et rêveur ; ensuite il répliqua : « C'est plutôt dans les livres que dans la réalité que vous avez puisé ces idées , monsieur le prédicateur. Je vous assure que nous avons marché avec le temps ; nous épousons même des juives.

— Excellence, fit le diacre, laissant s'échapper ses paroles avec toute la distraction d'un savant allemand, la noblesse dont vous voulez parler n'est exactement rien à mes yeux. »

Là-dessus l'Excellence fit une figure qui, dans son intention, devait être sublime, mais qui ne fut encore que celle d'un personnage de qualité. Au même moment son secrétaire particulier vint annoncer que la voiture était prête. Très-courtoisement escorté par le hofschulze et le diacre, cet affable seigneur quitta l'assemblée et prit congé de tous deux sur le seuil. De tout ce qui s'était passé il ne lui restait dans la tête qu'une chose : le dessein bien arrêté de profiter de la première occasion pour dénoncer le diacre comme un esprit remuant et dangereux.

Celui-ci, calme et souriant, s'en retourna avec le hofschulze, mais sans rien lui raconter de ce qui avait eu lieu. Les musiciens jouaient dans le verger, et l'on commençait à se mettre en danse. Le marié, qui enfin avait le droit de se donner un plaisir, servit de cavalier d'abord à sa jeune femme, puis successivement aux plus proches parentes. On dansa en premier lieu le menuet, et ensuite ce qu'on nomme la *danse des cordonniers*, avec ses gambades burlesques. Le gazon fut bientôt foulé et le sol devint uni comme une aire. Les têtes s'étaient échauffées : les hommes poussaient de vrais hurlements de joie, les jeunes filles criaillaient, et il y eut beaucoup de sauts, de tapage et de bruyante allégresse à l'Oberhof.

(Traduit de l'allemand de CHARLES INNERMANN.)

(La suite à la prochaine livraison.)

LA BIBLE ET LES PARTIS

CHEZ LES ANCIENS ISRAÉLITES.

Urschrift und Uebersetzungen der Bibel in ihrer Abhängigkeit von der innern Entwicklung des Judenthums.

(Le texte primitif et les versions de la Bible dans leurs rapports avec le développement intérieur du judaïsme, par le docteur Abraham Geiger, rabbin de la synagogue de Breslau.)

Dans la critique des versions de la Bible qu'il a placée en tête de sa propre traduction, M. Bunsen fait une observation ingénieuse et vraie : la Bible est la seule collection de documents religieux que ses dépositaires aient jamais songé à traduire dans un intérêt de divulgation et de propagande. « Les Égyptiens, dit-il, ont tout aussi peu, et même encore moins que les Chinois, jugé nécessaire ou utile de dégager ainsi l'esprit de la lettre primitive. Par l'écriture hiéroglyphique, le zèle jaloux de leurs prêtres confinait leurs documents sacrés dans les limites de l'ancien idiome, alors même que celui-ci fut devenu intelligible au peuple. Malgré leurs affinités de génie et de race avec les Israélites, les Arabes n'ont pu encore, jusqu'à nos jours, séparer leur loi, le Coran, de la patrie et de la langue du législateur. Nos propres ancêtres, les peuples aryens, ne se sont point élevés à une conception aussi spiritualiste des traditions sacrées. Les Indiens lisent et récitent encore les hymnes sacrés dans la langue des Védas, que le peuple ne comprend plus depuis des milliers d'années, et que la plupart même des prêtres ont aujourd'hui cessé de comprendre. Les descendants des anciens Bactriens, des Mèdes et des Perses, les adorateurs du feu dispersés dans l'Asie orientale et dans l'Inde, lisent de même les sentences

de Zoroastre, ou du moins les traditions qui portent le nom de ce grand législateur, dans un idiome qu'ils n'entendent point. »

C'est en effet une exception remarquable que la Bible se soit toujours trouvée accessible à tous, dans tous les milieux où elle a pénétré. L'Église catholique a innové en immobilisant un texte latin, qui ne justifie plus depuis longtemps son titre de Vulgate, et les protestants sont rentrés ici dans la vraie tradition des Israélites, des premiers chrétiens et de saint Jérôme lui-même. Les Juifs surtout s'étaient appliqués avec un soin étonnant à toujours maintenir les documents sacrés à la portée du peuple. Après l'exil, dès que l'araméen eut commencé de supplanter l'hébreu, il y eut une version araméenne des livres alors existants, et bientôt après, au quatrième et au troisième siècle avant notre ère, les Juifs d'Égypte traduisirent peu à peu en grec tous les écrits sacrés de la Palestine : c'est la traduction connue sous le nom de version des Septante. Le deuxième siècle de notre ère vit trois nouvelles versions grecques, celles d'Aquila, de Théodotion et de Symmaque, juifs ou judéo-chrétiens, et une version syriaque. Puis vinrent les travaux d'Origène et la traduction latine de saint Jérôme, qu'avait précédée une traduction plus ancienne, faite sur les Septante. Au quatrième siècle furent achevées, dans les écoles juives de la Babylonie, la version du Pentateuque qui porte le nom d'Onkelos et la version des Prophètes qui porte celui de Jonathan ben Uziel. Le huitième siècle revendique le Thargum de Jérusalem, comprenant le Pentateuque et les hagiographes; le dixième enfin, la traduction arabe de Saadias.

Ce serait, nous en sommes convaincu, amoindrir l'histoire et renverser les vrais rapports des choses, que de considérer ces nombreuses versions comme ayant déterminé le progrès et le développement de l'idée religieuse qui a produit le mosaïsme et le christianisme. Loin d'avoir été une cause, elles n'ont été elles-mêmes qu'un effet, une manifestation du principe de vie contenu dès l'origine dans le mosaïsme, et qui en fait un phénomène unique dans l'histoire. Assurément, les annales du peuple hébreu ne sont pas les plus belles ni les plus brillantes de l'antiquité. Les splendeurs de la Grèce et la grandeur de Rome s'élèvent de beaucoup même au-dessus des magnificences de Salomon; et des trois quarts au moins des souverains de Judée et d'Israël, Plutarque n'eût trop su que faire. Mais il y a pourtant dans ce petit pays, si heureusement placé au point d'intersection des grands courants de forces et d'idées du monde ancien, quelque chose qu'on ne trouve que là. La prodigieuse ténacité avec laquelle, foulé

par tous les conquérants, ce peuple a su maintenir sa nationalité est déjà un fait exceptionnel, mais bien moins étonnant que la marche constamment progressive de l'idée religieuse. Tandis que les autres religions naissent, croissent et s'étiolent sur place, et suivent le sort des peuples qui les ont conçues et exprimées, cette idée grandit toujours, profite des malheurs encore plus que des prospérités de la nation, s'assimile tout ce qu'elle rencontre, et s'en enrichit sans altérer sa nature, ce qui est le vrai caractère d'un développement organique et vivace. Cette marche paraît merveilleuse, parce que, nous l'avons dit, elle est unique dans l'histoire; elle n'est pourtant pas plus miraculeuse que celle de l'embryon dans l'œuf. Au début, ce n'est pas l'embryon qui tient le plus de place, mais c'est lui qui grandit et se développe aux dépens des substances d'alentour. Dans le monde ancien, l'embryon du monde moderne s'est trouvé déposé chez le petit peuple hébreu. L'histoire a mis ce peuple en contact avec toutes les idées en mouvement dans l'antiquité; il a élaboré cette riche substance, et de cette élaboration est sorti le christianisme.

Un tel principe de développement continu, un tel besoin de se maintenir pour ainsi dire à jour, détermineront des phénomènes particuliers; une religion qui a pour loi le mouvement ne peut vivre qu'en se maintenant en contact intime avec l'esprit du peuple et du temps; son dogme ne sera jamais fixé : *tradita disputationibus*, mais elle aime mieux les disputes que la stagnation. Non-seulement elle ne se confine jamais dans un texte limité, mais on conçoit maintenant que, si les documents religieux menacent de devenir intelligibles, elle s'empresse de les traduire dans la langue vulgaire du moment. Donc, que les Juifs quittent l'hébreu pour l'araméen ou que, vivant dans un pays grec, ils soient exposés à penser dans une langue nouvelle, la Bible se fait incontinent araméenne et grecque, et le courant religieux gagne en expansion, sans perdre de son intensité. Il semble dès lors que l'idée religieuse, toujours en activité, doive incessamment produire des monuments nouveaux, et s'épanouir en toute sincérité. Ce fut, en effet, chez les Hébreux, sa marche normale jusqu'à l'exil. Les prophètes n'étaient pas des commentateurs et docteurs de la loi; affranchis de toute lettre et de tout symbole, ils tiraient leur enseignement de leur propre fonds avec une pleine indépendance, et sans nulle autorité que leur inspiration personnelle. Plus tard, ce libre mouvement ne cessa pas, mais il rencontra des obstacles, et dut modifier ses manifestations. Rien que l'introduction de l'écriture eût suffi à la longue, indépendamment de toute autre cause, pour assurer au texte ancien et consacré l'avan-

tage sur la parole vivante et contemporaine. Après l'exil, ce fut un sentiment public que la prophétie s'éteignait dans Israël, et il n'est pas douteux que ce sentiment n'ait contribué pour sa part à l'éteindre. Les écrits de cette période, qui forment en très-grande partie la troisième division de la Bible hébraïque, n'égalerent pas entièrement l'autorité des précédentes, ce que la nuance des titres indique suffisamment, car les deux premières parties s'appellent la Loi et les Prophètes, et la troisième ne comprend que des « Écrits. » Il y eut donc lutte entre l'autorité du texte et le mouvement natif du génie religieux, et ce dernier ne put plus se satisfaire que par des moyens blâmables, et même presque inconcevables au point de vue des idées modernes, mais qu'évidemment on voyait alors d'un œil différent, puisqu'ils ont été employés sur une si vaste échelle, et qui seuls d'ailleurs conciliaient l'autorité de la lettre avec la marche de l'esprit. Dès que les écrivains vivants ne pouvaient prétendre au même ascendant que leurs devanciers, il devint naturel, il put paraître indispensable de placer les productions nouvelles sous le patronage de noms anciens et vénérés. C'est l'origine de la littérature pseudépigraphique, qui a joué un rôle si considérable jusque bien avant le christianisme. Il parut plus simple encore d'insinuer le présent dans le passé au moyen d'interpolations, de suppressions, et parfois de changements bien moins considérables en apparence, mais fort importants en réalité; par la suppression ou l'altération d'une lettre, d'une voyelle, légères modifications qui pouvaient procurer les plus sensibles divergences. Les versions que nous avons énumérées ont conservé de nombreux vestiges de ce travail; elles diffèrent toutes plus ou moins entre elles, et nulle ne s'accorde entièrement avec le texte actuellement reçu. Ce texte lui-même est le résultat d'un long et minutieux travail de restauration, lequel n'a pris fin qu'au neuvième siècle de notre ère; et ce qui est particulièrement remarquable, c'est que les plus fortes variantes existent précisément entre lui et les plus anciens documents, la version des Septante et le Pentateuque samaritain. Ces divergences avaient été notées de tout temps, mais très-insuffisamment expliquées, et le plus souvent rejetées sur l'ignorance ou l'incurie des interprètes. Il était réservé à un savant israélite, M. le rabbin Geiger, de Breslau, d'en trouver la clef et la suite. Avant lui, un autre savant juif, M. Luzzato, avait soupçonné la solution et l'avait indiquée d'une manière générale, en disant : « La Bible était un livre pour la vie, et ses paroles devaient embrasser tout l'ensemble des idées du temps, affermir des vérités, engendrer des sentiments et ne pas induire en malentendus les moins

initiés. » M. Geiger est parti de cette idée ; il l'a élargie et poursuivie dans le détail avec une grande sagacité et une érudition spéciale, qu'on ne trouverait pas encore ailleurs que chez les savants de sa race ; éclairant, expliquant l'une par l'autre, l'histoire du texte biblique et celle du judaïsme, il a jeté de grandes lumières sur les deux parties de son sujet, et mis dans leur vrai jour bien des points restés obscurs jusqu'à lui. Qu'il ait partout trouvé le vrai, que toutes ses conclusions soient certaines, inattaquables, c'est ce que nous ne voudrions ni ne pourrions assurer. Il faut toujours faire la part de l'hypothèse en ces matières. Ce qui frappe surtout, c'est que M. Geiger assigne à certains livres une date bien plus récente que ne le font la plupart des critiques. Mais si quelques détails peuvent prêter à controverse, l'ensemble de ses vues s'impose avec la force de l'évidence, et c'est cet ensemble que nous nous proposons de faire voir, sans mêler la discussion à l'analyse.

M. Geiger ne remonte pas et ne pouvait pas remonter au delà de l'exil. Il n'existait pas de Bible, pas de collection d'écrits sacrés avant le retour de la captivité. Tout au plus peut-on admettre, et c'est un fait que tous les critiques ne concèdent pas, que le Pentateuque ait été promulgué dans sa forme actuelle sous le roi Josias, trente-six ans avant la prise de Jérusalem. De Moïse à l'exil, l'idée religieuse n'a pas le temps de se résumer ; tout, au contraire, est expansion, formation, développement. L'erreur dont il faut le plus se garder, c'est de considérer la loi mosaïque comme établie tout d'une pièce. Moïse ne fit qu'implanter le germe, et il faut même convenir qu'il l'implanta dans un terrain peu favorable. Lui-même était resté probablement bien au-dessous de l'essor religieux des prophètes dont nous possédons les écrits ; son monothéisme était moins pur et moins élevé que le leur. Encore moins les Hébreux de son temps, et même ceux de la grande époque de la nation, ressemblaient-ils aux Israélites d'après l'exil. Le fil de la tradition mosaïque paraît d'abord extrêmement mince et souvent interrompu ; il grossit et se fortifie avec le temps, mais bien lentement. L'histoire religieuse du peuple hébreu ne se compose pas précisément, comme le voudrait l'opinion commune, d'une série de défections et de retours à la religion mosaïque ; elle est bien plutôt la longue élaboration, le pénible enfantement de celle-ci au milieu d'un peuple fort résistant, et infiniment porté vers d'autres formes religieuses, vers les cultes sensuels et sanglants de ses voisins. Ce qui maintint l'idée supérieure, ce fut la force du sentiment national. Le Dieu proclamé par Moïse, le Dieu de la sortie d'Égypte était aussi celui de l'indépendance et de la patric conquise. Il affermit

son empire dans sa lutte contre les dieux des nations voisines, et son culte grandit par les conflits où la nationalité des Hébreux était mise en jeu. Le monothéisme juif, tel qu'on l'admire dans les prophètes, est donc un produit de l'histoire plutôt que de la nature; en face des religions naturelles de l'antiquité, il est la religion historique¹. Au temps des Juges, il ne paraît encore que le drapeau des héros, des dictateurs qui surgissent de temps en temps pour sauver la nationalité; Baal et Astarté sont répandus par tout le pays, et les adorateurs mêmes de Jéhovah se font de lui des images, des idoles. Plus tard, David a chez lui un Theraphim, idole domestique, et se sert d'une image de Jéhovah pour des oracles. Salomon construit le temple, mais il érige en même temps, sur les hauteurs en dehors de la ville, des sanctuaires pour l'Astarté phénicienne, pour le Camos des Moabites et pour l'affreux Moloch des Ammonites. Les souverains du royaume d'Israël sont presque tous idolâtres, et même dans Juda, les rois pieux sont fort clair-semés. Ahas sacrifie son fils à Moloch, Manassé de même. Les efforts d'Ézéchias, de Josias font disparaître l'idolâtrie pour un moment, mais ne réussissent pas à l'extirper. La tradition monothéiste n'est continue ni dans le peuple ni dans le gouvernement; on ne peut la suivre que chez les prophètes, et elle n'éclate véritablement par eux qu'au temps de la décadence et de la ruine de l'État. Quant à l'idéal théocratique qu'ils avaient conçu, il ne se réalisa, il ne passa dans les faits qu'au retour de l'exil, mais non tel qu'ils l'avaient conçu.

Les premiers exilés qui revinrent étaient conduits par Serubabel, fils de Schéalthiel, de la maison de David, et par Josua, fils de Jehozadak, de la maison pontificale de Zadok, qui faisait remonter son origine à Aaron, et dans laquelle les fonctions de grand prêtre étaient à peu près héréditaires depuis Salomon. La dynastie de David était restée populaire; dans la détresse des derniers temps, la magie contrastante des souvenirs avait idéalisé le règne de son fondateur, et les espérances nationales attendaient de cette maison la restauration de l'État dans son ancienne splendeur. Serubabel ne pouvait sans doute remonter sur le trône de ses pères, puisque la Judée avait perdu son indépendance, mais une position de haute aristocratie, une grande influence morale semblaient assurées à lui, à sa famille et à ses descendants. Les choses pourtant tournèrent autrement: l'autorité, même effective, passa promptement dans la famille des Zadokites, et l'ancienne maison royale se vit annihilée par la maison sacerdotale. Il

¹ Noack, *Ursprung des Christenthums*.

n'y avait pas de rôle officiel pour elle sous la domination des rois de Perse; le grand prêtre, au contraire, exerçait les mêmes fonctions qu'avant l'exil; il était la seule puissance nationale en action, et tout se groupa bientôt autour de lui. Il unit le pouvoir temporel, tel que le permettaient les circonstances, au pouvoir spirituel. Le sacerdoce étant héréditaire, la succession des pontifes forma une nouvelle dynastie. Jusqu'aux Maccabées, le chef de la famille fut toujours en même temps celui du culte et celui du pays. Ses parents, les autres prêtres et les familles les plus distinguées se groupèrent autour de lui, et devinrent une cour, un sénat, une aristocratie prenant part à l'administration. On les appelait Zadukim, les Zadokites, et bientôt, par un changement fort aisé ¹, Zaddikim, les justes. Le grand prêtre régnant devint le Zaddik ou le juste par excellence, ou Melkhizedek, roi de justice. Le peuple, qui voyait dans un tel gouvernement, pivotant uniquement sur le temple et sur le grand prêtre, la réalisation de son idéal politique et religieux, appuya de toutes ses forces l'établissement de la souveraineté nouvelle. Au début, tout fut soumission, concorde, harmonie. Cependant la situation nouvelle renfermait déjà le germe de conflits futurs. Pendant l'exil, le pays avait été inondé d'étrangers, et les meilleurs d'entre le peuple, ceux qui prenaient un intérêt réfléchi aux affaires publiques et qui étaient en même temps convaincus de l'excellence de leur race, firent consister leur principale tâche à préserver de tout mélange, de toute adulation l'idée nationale, les mœurs, les lois et la religion. Mais tous ceux qui étaient revenus n'étaient point animés du même zèle, et, d'un autre côté, la population ne pouvait être purifiée tout d'un coup de ses éléments étrangers. Les défenseurs de la nationalité arrivèrent donc à former un parti dans le peuple. Ils furent les Nibdalim, les séparés; ils évitèrent, par principe et strictement, les mariages avec des tribus étrangères, et veillèrent avec un soin jaloux sur la pureté de la race; ils s'attachèrent à observer avec une ponctualité sévère les sabbats et les fêtes nationales, à garantir l'indépendance et la dignité du temple et du grand prêtre par un système régulier de redevances. La masse du peuple, qui ne faisait point partie des « séparés », fut appelée simplement les gens du pays. Il y eut donc bientôt trois groupes hiérarchisés dans l'État: en haut, les Zadokites formant l'aristocratie cléricale et dominante; au milieu, les séparés, qui étaient l'élite de la bourgeoisie nationale; en bas enfin, le peuple, dont l'instinct

¹ Aisé surtout en hébreu, à cause du système particulier des points-voyelles.

confus suivait le plus souvent l'impulsion de la bourgeoisie. En réalité, deux corps importants étaient en présence, l'aristocratie gouvernante et la bourgeoisie patriotique. La deuxième voyait assurément dans la première un gouvernement selon son cœur; mais il suffisait qu'il y eût deux corps pour que les conflits devinssent inévitables. Les Nibdalim, enflammés de zèle, mais exclus du gouvernement, devaient surveiller le sacerdoce avec un soin d'autant plus jaloux, soupçonneux et minutieux; et le sacerdoce, de son côté, ne pouvait manquer d'éprouver et de faire ressentir au peuple les inconvénients de l'union du spirituel et du temporel. Il se trouva que les nécessités politiques ne s'accordaient pas aisément avec les exigences absolues de la religion et de la nationalité, telles que les entendaient les Nibdalim. La politique réclamait de bons rapports avec les nations voisines, envers lesquelles la religion n'enseignait que le mépris. Bien plus, la faiblesse de l'État théocratique commandait une attitude obséquieuse, qui devait froisser, indigner les patriotes, d'autant plus exigeants qu'ils n'avaient pas de responsabilité. Enfin l'aristocratie juive n'évita point l'écueil ordinaire des oligarchies héréditaires : elle fut promptement amenée à mettre à la place de l'intérêt public l'intérêt de sa caste et de ses membres. Le gouvernement devint une affaire de famille, et on reprocha aux Zadokites de considérer le temple comme leur propre maison; ce qui leur fut surtout imputé à crime, ce fut d'y réserver des places pour leurs amis de l'étranger. Les Samaritains étaient méprisés, reniés par les Juifs; mais l'intérêt dynastique prima l'intérêt religieux, et le frère d'un grand prêtre de Jérusalem ne dédaigna pas de se mettre à la tête de la peuplade exécrée. Ce fut un autre Zadokite qui fit élever un temple à Héliopolis en Égypte, contrairement à toutes les idées reçues chez les Juifs, qui n'admettaient qu'un temple.

Ces conflits d'intérêts et d'idées éclatent en couleurs vives dans la littérature de cette période, dans les livres qui ont formé la troisième partie du canon hébraïque, dans les morceaux plus ou moins considérables ajoutés à des livres plus anciens, et enfin dans les interpolations pratiquées dans les textes antérieurs. Le livre des Chroniques, ou Paralipomènes, c'est l'histoire refaite au point de vue des idées du temps; il porte un cachet clérical très-prononcé. C'est un épitome *ad majorem pontificum gloriam*. La lignée de Zadok y est mise en relief par des généalogies fastueuses. Ce livre manifeste aussi au plus haut point l'horreur des étrangers, spécialement des Ammonites et des Moabites. Dans l'énumération des femmes de Salomon, il supprime celles qui

appartiennent à ces deux nations ; plus tard il n'omettra pas de dire que la mère de Roboam était Ammonite ; mais c'est dans un passage où il est question des fautes de ce roi, qu'il paraît habile de rattacher à son origine maternelle. De même les assassins du roi Joas sont des Moabites. La tendance moins hostile aux étrangers se fait voir dans le livre de Ruth. Tout le monde admire cette pure et franche idylle, qui a trouvé grâce même devant Voltaire. L'auteur toutefois a fait un chef-d'œuvre sans le savoir : il avait un autre but. De toutes les littératures, celle des Hébreux est la moins littéraire, en ce sens que l'intention littéraire, la préoccupation de l'art en est toujours absente. Ce ne sont point les écrivains de cette nation qui auraient inventé la théorie de l'art pour l'art. Chez eux, la devise classique est renversée : *Scribitur ad probandum et non ad narrandum*. Ils veulent toujours prouver quelque chose. Dans Ruth, l'intention est clairement indiquée par la généalogie du roi David, qui clôt le récit : il s'agit de réconcilier l'esprit national avec les alliances moabites, en rappelant que le grand roi lui-même comptait une Moabite parmi ses ancêtres. L'auteur s'appuyait probablement sur une tradition ancienne ; autrement, fait observer avec raison M. Geiger, il n'eût pu espérer aucun succès pour sa démonstration. Mais le récit, la mise en œuvre appartiennent à la fiction et ont le caractère de l'apologue démonstratif, comme le prouvent les noms des personnages, lesquels sont tous inventés pour la situation. Orpah, la bru qui retourne dans sa patrie, signifie « celle qui se détourne » ; Ruth, au contraire, qui dît à sa belle-mère israélite : « Ton peuple est mon peuple et ton Dieu est mon Dieu, » Ruth signifie « celle qui se rallie ». Malgré la grâce de la démonstration, la thèse eut quelque peine à devenir populaire. — Il y avait encore les Philistins d'Asdod, avec lesquels les habitants de Juda avaient conclu beaucoup d'alliances de famille. Sirach déclare qu'il les hait dans son âme, et plus tard leur divinité nationale, Baal-Seboub (araméen Beel-Zeboub), devient tout bonnement le diable, et, sous une forme un peu altérée, l'expression générale pour « ennemi ».

Les interpolations ajoutées aux textes anciens sont plus curieuses. Mais peut-être convient-il, avant d'en citer des exemples, d'en considérer encore une fois le principe, et de mieux faire comprendre le singulier mélange de spontanéité et de réflexion qui les a produites. Nous ne pouvons mieux faire pour cela que d'emprunter les propres paroles de M. Geiger : « La parole éternelle, dit-il, n'appartenait pas à un temps déterminé ; elle ne pouvait dépendre du moment de sa rédaction, ni laisser en dehors d'elle des connaissances et des vérités consi-

dérées comme nouvelles. C'est pourquoi chaque époque, chaque tendance, chaque individualité transporta dans la Bible toutes ses vues. De là sont venues les paraphrases, les interprétations, les tentatives d'explication typique et symbolique. La meilleure volonté du monde ne réussit pas à isoler le sens objectif et à s'en contenter; il n'est pas jusqu'à l'incrédule qui, dans ses essais d'explication, ne se laisse dominer par son antipathie. Cela rend sans doute l'exégèse très-incertaine, mais n'en fait que mieux ressortir l'importance de la Bible, qui est tout pour tous. Ce que fit plus tard l'exégèse s'opéra dans des temps plus anciens, avant que la Bible fût arrêtée et close, par l'élaboration et la surcharge du texte. La Bible contenait et exprimait complètement toute la vie de l'esprit national; chacun y retrouvait le meilleur de ses convictions, et dans le retour de vie qui signala les premiers temps des Zadokites, dans le général désir de faire enfin de la Bible une vérité, le sentiment individuel s'identifia complètement avec elle, et la conscience nationale dut chercher sa pleine expression propre dans le texte transmis, suppléer avec naïveté à ce qui manquait, et, sans le savoir, imprimer son propre cachet aux documents existants. Se plongeant complètement dans le trésor des livres sacrés, elle se l'assimila aussi complètement, et le transforma conformément à ses vues. »

M. Geiger n'hésite pas à attribuer à cette époque un grand nombre des prescriptions circonstanciées sur les prêtres et sur le culte qui ont pris place dans le Pentateuque. Il s'agissait de retrouver dans les plus anciennes traditions de la nation le droit et l'autorité des souverains du moment, qui ne faisaient vraiment figure dans l'histoire que depuis Salomon, et n'avaient acquis tout leur crédit qu'aux derniers temps de la monarchie. Les Nombres et le Deutéronome exaltent donc la lignée d'Élasar et de Pinehas, fils et petit-fils d'Aaron, auxquels la dynastie des Zadokites faisait remonter son origine, et laissent au contraire dans l'ombre les descendants d'Ithamar, l'autre petit-fils d'Aaron. C'est aussi par suite du même procédé que les Nombres connaissent déjà la dignité de souverain pontife, entièrement ignorée de l'hébraïsme primitif. Une des interpolations les plus caractéristiques, c'est la visite de Melkhizedek, roi de Salem ou de Jérusalem, à Abraham : « Et Melkhizedek, roi de Salem, apporta au-devant de lui du pain et » du vin, et il était prêtre du Dieu très-haut, et il bénit Abraham, » disant : Béni sois, Abraham, par le Dieu très-haut¹, possesseur du

¹ *Eljion*. Cette appellation de Dieu, qui ne se trouve pas dans les anciens livres, suffirait pour trahir l'interpolation.

» ciel et de la terre, et loué soit le Dieu très-haut qui a livré tes adversaires entre tes mains. Et Abraham donna à Melkhizedek une dîme de tout. » On a vu plus haut que cette dénomination de Melkhizedek, roi de justice, était un des titres des princes pontifes de la dynastie de Zadok; l'intérêt clérical voulait que l'institution du principat sacerdotal parût reculée jusqu'à l'âge lointain des traditions primitives, et antérieure même à Abraham, l'ancêtre des Israélites. L'incident de la dîme est particulièrement remarquable. Une autre addition curieuse est l'histoire de Lot et de ses filles: pour souiller l'origine des Moabites et des Ammonites, on ne craignit pas de souiller en même temps la mémoire d'un patriarche. Les parties originales du Pentateuque traitent au contraire ces peuplades assez bien relativement à d'autres, et si les prophètes, qui ne les ménagent point, avaient connu leur origine incestueuse, ils n'auraient pas manqué de la rappeler. L'interpolation se glisse aussi chez eux. Ésaïe avait annoncé la ruine de Moab, mais sa prédiction ne s'étant pas vérifiée, un patriote impatient ajoute au texte qu'elle aura lieu dans trois ans. Il avait de même annoncé la ruine de l'Égypte; on intercala dans cette prophétie une prédiction relative au temple d'Héliopolis, parce que, ce deuxième temple une fois établi, il fallait bien en justifier la construction. Jérémie a subi de nombreuses corrections, reçu de nombreuses surcharges, par la double action du sentiment patriotique et de l'intérêt clérical. La nation restaurée trouvait que ce prophète avait trop exalté Nabuchodonosor en le présentant comme l'invincible fléau d'Israël et de tous les peuples, comme l'instrument choisi par Dieu à cet effet, et enfin comme un serviteur de Dieu. Presque tous les passages relatifs à ce conquérant ont subi des atténuations soit dans les Septante, soit dans notre texte hébreu. Par exemple, quand Jérémie dit: « Apportez vos cous sous le joug du roi de Babel, servez-le, lui et son peuple, et vivez, » les Septante traduisent simplement: « Apportez vos cous, et servez le roi de Babel. » Dans notre texte, tous les passages qui, au milieu des prédictions d'une teneur bien différente, annoncent la courte durée de l'empire de Babylone sont, au jugement de M. Geiger, des additions postérieures. De même, les passages favorables au clergé, que Jérémie ne voyait pas d'un bon œil. Nous sommes loin de reproduire toutes les altérations signalées par l'auteur, et M. Geiger lui-même ne veut pas épuiser la matière et ne cite que des exemples « suffisants, dit-il, pour faire voir, » dans la mesure où il est permis à la conjecture critique de pénétrer dans ce domaine obscur, l'action des idées du temps sur le texte sacré. » Cette action ne fut point systématique et officielle; elle fut

plutôt arbitraire et individuelle, les exemplaires des textes sacrés circulant librement de main en main. Les changements dont il a été question jusqu'à présent se distinguent par là d'altérations plus légères en apparence, mais bien plus importantes encore, dont il sera parlé plus tard.

Pendant que le présent modifiait ainsi à son image les monuments du passé, les conflits dont la position des partis impliquait le principe allaient se développant. On considérait le gouvernement des Zadokites comme légitime et nécessaire, mais on estimait qu'il réalisait bien mal l'idéal théocratique. Les choses empirèrent après la conquête macédonienne. Placée entre les deux monarchies d'Égypte et de Syrie, l'aristocratie régnante dut faire aux nécessités de la politique mondaine de bien autres sacrifices que sous la domination lointaine et bienveillante des Perses, et par conséquent compromettre bien davantage la dignité du peuple de Dieu. En même temps, l'oligarchie, suivant sa pente naturelle, parut à l'intérieur de plus en plus dure et oppressive; aussi l'opposition éclata-t-elle en plaintes plus violentes. C'est jusqu'à cette période que M. Geiger fait descendre la rédaction de la deuxième partie des livres d'Ésaïe et de Zacharie, et c'est notamment à cette période qu'il applique le fameux passage sur le serviteur de Dieu (Ésaïe, 52, 53), passage qui entra plus tard dans le développement de l'idée messianique. Le serviteur de Dieu, honni et persécuté par les puissants et par la plèbe aveugle, c'est l'Israélite véritable opposé au Zaddik, au soi-disant juste, personnification de l'oligarchie infidèle à son devoir. L'Ecclésiaste joue avec une sombre ironie sur ces mots de Juste et de Justice : « A la place du droit est la méchanceté; à la place de la justice est la méchanceté. » La disposition d'esprit qu'il manifeste est un pessimisme résigné qui contraste avec les vivaces espérances des prophètes. Pour l'Ecclésiaste, le monde est jugé et les choses n'iront jamais mieux. Le Talmud attribue à ces personnages de la même époque cette sentence remarquable : Qu'il ne faut point être comme les serviteurs servant leur maître par espoir de récompense, sans doute parce que cette espérance serait illusoire, mais comme ceux qui servent sans intention de récompense. Beaucoup de psaumes expriment la même tristesse, le même désenchantement. Les Proverbes, au contraire, notamment ceux qui sont réunis sous le nom d'Agour, poursuivent de railleries mordantes les puissants du jour.

Au début des entreprises d'Antiochus Épiphane contre la Palestine, l'aristocratie combla la mesure. L'ancien esprit national l'avait complètement abandonnée, et sa déférence politique envers les étrangers

avait dégénéré en lâcheté. Antiochus s'attaquait à la nationalité même, et les Zadokites y prêtèrent les mains. Les patriotes étaient indignés, mais impuissants par eux-mêmes; car si l'oligarchie sacerdotale s'était justement fait détester, elle n'avait pas pour cela perdu son prestige. Le combat semblait impossible en dehors d'elle, seule capable d'exercer le commandement et d'imprimer une direction. Le danger était immense; mais cette nationalité, forte et vivace entre toutes, devait le surmonter encore une fois. Une famille sacerdotale se trouva qui ne désespéra point de la patrie et qui fournit des chefs à la résistance. Bien qu'elle ne fût point de la lignée de Zadok, elle suffit au peuple, et la résistance fut possible et heureuse. Les Maccabées sauvèrent l'État, et lui rendirent un degré d'indépendance qu'il n'avait point connu depuis l'exil. Après la victoire, cette famille fonda une dynastie nouvelle où furent confondus encore une fois le principat et le sacerdoce; mais cette révolution dynastique n'altéra point le rapport des classes, et il se trouva que le peuple n'avait rien gagné au change. L'aristocratie ancienne, maintenue dans son crédit et dans ses positions, se groupa autour des princes nouveaux, et les Zadokites, avec leurs parents et alliés, restèrent les principaux de la nation et les possesseurs de tous les privilèges. Dans un État retrempé, indépendant, la complaisance pour l'étranger avait moins de raison d'être. L'aristocratie parut donc plus nationale, mais elle conserva la morgue et les droits d'une caste privilégiée, et l'ancien conflit reparut par les anciennes causes. Les noms seuls des partis sont changés maintenant; par une altération araméenne, qui passa ensuite dans le grec, les Zadokites sont devenus les Sadducéens, et les Nibdalim (séparés) ont aussi traduit leur nom en araméen et s'appellent Perouschim ou Perischin (Pharisiens). Pendant la guerre contre les Syriens, ils avaient porté un autre nom suggéré par l'exaltation religieuse du moment : Chassidim, Asidéens, les pieux. Les livres des Maccabées les désignent ainsi. Après que le gros du parti eut repris son ancienne qualification de Séparés, le noyau plus fervent des Chassidim donna vraisemblablement naissance à la secte ascétique des Esséniens.

Les Pharisiens et les Sadducéens étaient donc des partis plutôt que des sectes, et des castes plutôt que des partis. Les Sadducéens formaient un patriciat aussi ample, aussi complètement privilégié que le patriciat romain dans ses plus beaux jours; ils composaient le sénat et avaient le monopole de toutes les fonctions publiques. Les Pharisiens n'étaient que la partie fervente de la bourgeoisie et du peuple. Au point de vue religieux, les différences ne s'accusèrent que peu à peu,

sans former des hérésies, impossibles quand le dogme n'est pas fixé, et il ne l'était point. Comme le fait très-bien observer M. Geiger, les Sadducéens devaient veiller, avec un soin non moins jaloux que les Pharisiens, sur les rites, les fêtes, le service du temple, les redevances sacerdotales et lévétiques, toutes choses constituant la garantie de leur position dans l'État. « Mais où la vie religieuse pénètre tout l'organisme politique, tandis que la représentation de la nationalité religieuse est héréditaire dans un cercle restreint de familles, il s'établit nécessairement, par la suite des temps, une différence de vues entre les familles qui s'imaginent être l'incarnation des intérêts nationaux et religieux, et la partie zélée du peuple qui se groupe volontiers autour d'elles parce qu'elle admet leurs prétentions. Les premières, satisfaites de leur puissance, ne songent qu'au maintien des institutions existantes, et regardent avec défiance le trop grand zèle du peuple; celui-ci, au contraire, est travaillé d'un désir inquiet, veut élaborer l'idée qui le possède et la laisser s'épanouir comme une force vivante. Les Pharisiens sont, pour emprunter une analogie aux temps modernes, les indépendants, les puritains, opposés aux épiscopaux. » On pourrait dire encore qu'il s'opéra une séparation des fonctions religieuses et de la vie religieuse, les Sadducéens ayant le monopole de celles-là, les Pharisiens continuant à développer celle-ci, avec tous ses caractères bons et mauvais, avec sa ferveur, ses exagérations et ses déviations. De là les divergences qui s'établirent entre la croyance des uns et la croyance des autres, mais qui furent loin d'éclater en schisme. Les Sadducéens se contentaient de regarder avec une indifférence hautaine les nouveautés des Pharisiens, et ceux-ci n'avaient point qualité pour condamner les Sadducéens.

C'est donc aux Pharisiens qu'il faut attribuer le développement de l'idée religieuse dans cette période; ce sont eux qui fomentent et accroissent les espérances messianiques, et compliquent d'éléments nouveaux l'antique simplicité de la foi; c'est par eux que la doctrine des anges et probablement aussi celle de la résurrection des corps passent du mazdéisme dans le judaïsme. Le livre de Daniel, où ces conceptions se produisent pour la première fois, a certainement pour auteur un Asidéen du temps d'Antiochus Épiphane, et bien inspiré fut-il de placer sa prophétie sous le patronage d'un nom plus ancien que lui; car à partir de ce moment les écrits qui se produisent avec leur vraie date et sous le nom de leur véritable auteur ne conquièrent plus assez d'autorité pour devenir canoniques; le conflit des idées et des partis les maintient dans une région douteuse; non-seulement le

prestige du texte ancien est désormais trop grand, mais-on considère les écrits nouveaux comme des œuvres de tendance, des manifestes de parti, et l'assentiment général leur fait défaut. La tradition palestinienne leur dénie tout caractère sacré. Au jugement d'Akiba, celui qui les lit perd sa part de la vie éternelle. On les appelle ouvrages en dehors (du canon), on les cache, on les enterre, d'où leur nom générique d'apocryphes. La proscription devient telle que ces livres disparaissent complètement dans le texte primitif, et qu'il n'en subsiste que des traductions.

Parmi ces écrits condamnés, ceux qui portent le plus fortement la marque du temps et l'empreinte des partis sont les deux livres des Maccabées. La nouvelle dynastie ne jouit que fort peu de temps d'une popularité unanime. Dès qu'elle se fut rallié l'aristocratie sadducéenne, les Pharisiens se détournèrent d'elle, et conservèrent leur vénération à Juda seul, le héros de la race, antérieur en quelque sorte à la dynastie. Les Sadducéens s'attachèrent à glorifier toute la famille. Le premier livre des Maccabées est d'une plume sadducéenne, le deuxième d'une plume pharisienne.

L'auteur du premier est l'historiographe officiel de la dynastie hasmonéenne. Il ne lui suffit pas de raconter les exploits de Juda, il commence par Mattathias, le chef de la famille, n'oublie aucun des frères, et plus encore que Juda il exalte Simon, le premier grand prêtre hasmonéen et le vrai fondateur de la dynastie, puis son fils et successeur Jean Hyrcan, sous le règne duquel il est vraisemblable qu'il a rédigé son histoire. Mais il ne s'agit pas seulement pour lui de glorifier les Maccabées, il s'agit aussi de ménager le sacerdoce en général; aussi ne nomme-t-il pas les grands prêtres hellénophiles Jason et Ménélas, pour n'être point obligé de les flétrir. Enfin, le Sadducéen se révèle encore par la manière plus large dont il entend le sabbat. Les Israélites de la stricte observance ne voulaient pas qu'on se battît ce jour-là, ni même qu'on se défendît contre l'attaque de l'ennemi. Notre auteur, loin d'approuver ce scrupule, le condamne expressément par la parole et l'exemple des Maccabées.

Sur tous ces points, le deuxième écrivain prend exactement le contre-pied de son prédécesseur. Il ne célèbre que Juda, le héros populaire, et ne le suit même pas jusqu'à sa mort, parce qu'il aime mieux laisser le lecteur sous l'impression de la victoire sur Nicanor; il ne ménage pas Jason ni Ménélas; il soutient que Dieu a donné à tous le royaume, le sacerdoce et la sainteté, prêche la résurrection des corps, considère toute prise d'armes comme interdite le jour du sabbat, met en

œuvre les miracles, les anges, les songes. Bref, son point de vue, son plan, ses préoccupations, ses qualités et ses défauts, tout en lui dénote le Pharisien.

Il était dans la nature des choses que l'antagonisme entre les deux partis allât toujours croissant; il s'accrut plus fortement après l'avènement de la dynastie d'Hérode. De nouveau, l'aristocratie se montra plus politique que nationale; effrayée de la décadence de l'État sous les derniers Hasmonéens, elle se groupa sans répugnance autour du nouveau chef, qui était étranger, mais qui annonçait de l'habileté et de l'énergie, et qui faisait valoir en sa faveur le prestige de la faveur romaine. Il s'allia d'ailleurs à une famille sacerdotale, celle de Boéthus, qu'il fit grand prêtre, et dont les proches formèrent incontinent, sous le nom de Boéthuses, une sorte de nouvelle aristocratie, égale bientôt aux premières familles de l'ancienne. Plus éloignés du judaïsme, plus dénationalisés, pour ainsi dire, par cette alliance avec la dynastie étrangère, les Boéthuses eurent moins égard que les Sadducéens aux us et coutumes du peuple; ils blessèrent davantage le fanatisme national et enveloppèrent dans leur impopularité la noblesse tout entière. L'opposition politique et religieuse des Pharisiens continua de s'exalter, leurs écoles s'élevèrent contre l'interprétation sadducéenne de la loi et de la tradition, et l'effervescence des idées et des passions déterminait la formation de nouveaux partis dans leur sein. Les plus exaltés, les plus impatients se séparèrent; le fanatisme religieux créa une secte de devins et de thaumaturges; ce fut aussi le beau temps des Esséniens, dont l'affinité avec les Pharisiens a déjà été indiquée. Lors des luttes contre les Romains, le fanatisme politique suscita les républicains patriotes, qui, non contents de considérer les aristocrates comme des traîtres, s'emportaient tout autant contre la tiédeur de la bourgeoisie pharisienne, les Kenaim, représentants non plus de l'antipathie, mais de la fureur nationale contre l'étranger, appelés aussi, et fort justement, sicaires, assassins, car le poignard était leur arme et l'assassinat leur moyen. Le génie de la nation, concentré chez les Pharisiens, y montra tous ses extrêmes et tous ses contrastes, la contemplation et la fureur, le mysticisme et le formalisme. Battu par le flot multiple et divers de ce grand parti, l'antique ascendant des Sadducéens fléchit peu à peu, mais subsista jusqu'à l'anéantissement politique de la nation. Le temple était le palladium de l'aristocratie sacerdotale, et tant qu'il fut debout, il la protégea.

Le Nouveau Testament insiste surtout sur la divergence doctrinale des deux partis. Il présente les Pharisiens comme de minutieux obser-

vateurs de la loi, et les Sadducéens comme des incrédules, parce qu'ils n'admettent point la résurrection des corps. Comme le fait observer avec raison M. Geiger, les premiers chrétiens avaient un grand intérêt à bien mettre en relief ce dernier point. Par la résurrection de Jésus-Christ, l'idée de la résurrection des corps était devenue comme le pivot de leur foi, elle établissait un trait d'union entre eux et les Pharisiens, et les seuls Sadducéens paraissaient ainsi leurs ennemis véritables. Toutefois, la doctrine de la résurrection n'avait point d'importance décisive pour la position des partis. Les Sadducéens n'étaient pas incrédules pour ne la point admettre, puisqu'elle était étrangère à l'ancien mosaïsme; elle ne constituait point un dogme; en dehors de l'unité de Dieu, il n'y avait point de dogmes dans le judaïsme, il n'y avait que des opinions et des rites; elle n'impliquait pas une conception philosophique de l'immortalité de l'âme, elle y était plutôt contraire, car si l'âme est immortelle, elle continue de vivre naturellement et n'a pas besoin de ressusciter miraculeusement; elle signifiait simplement que les Israélites morts reviendraient au monde pour participer avec les vivants aux splendeurs du règne messianique; elle était donc le complément naturel des espérances nationales, et les Pharisiens s'en étaient emparés à ce titre. Plus satisfaits du présent, et par conséquent beaucoup moins tournés vers l'attente messianique, les Sadducéens ne se soucièrent point de la résurrection, mais il ne paraît pas qu'ils l'aient expressément repoussée : leur attitude était l'indifférence plutôt que la négation.

Après la ruine de Jérusalem, les Pharisiens prirent le dessus; les Sadducéens n'eurent pour ainsi dire plus de raison d'être; l'anéantissement de l'État les anéantit politiquement, et la ruine du temple fut celle du sacerdoce. L'esprit seul de la nation subsistait, et les Pharisiens, qui le représentaient, l'emportèrent dans la dispersion, d'abord à Jamnin, plus tard à Babylone. Les Sadducéens s'évanouirent, et une grande réaction commença, qui eut pour le texte biblique les suites les plus importantes. La vie nationale avait toujours reposé sur les écrits sacrés, mais les Sadducéens avaient néanmoins conservé vis-à-vis du texte une attitude relativement assez libre, et, tout en l'interprétant de leur mieux dans leur sens, ne s'étaient pas astreints à chercher dans la lettre antique la justification rigoureuse de tous les usages postérieurs. Les Pharisiens, au contraire, eurent la prétention de retrouver dans le texte, au moyen d'interprétations arbitraires et fantastiques, toutes les conceptions théoriques et pratiques de leurs écoles. La Bible acquit donc une autorité plus grande encore que par

devant, et par suite le texte devint l'objet des soins les plus minutieux. Les Sadducéens n'avaient pas eu un tel respect de la lettre; ils ne s'étaient pas tourmentés de légères variantes; de petites modifications même ne leur avaient pas fait peur, quand elles avaient l'avantage de faire pleinement concorder la lettre sacrée avec les coutumes et l'enseignement du jour. Les nouvelles influences visèrent au contraire avant tout à la restitution rigoureuse du texte, travail d'une bien autre importance qu'on ne peut se le figurer, car on demandait aux mots plus que le sens littéral; chaque lettre et le moindre signe avaient une valeur multiple et mystérieuse; on décomposait un mot pour faire de chacune de ses lettres l'initiale d'un autre mot, ou bien on additionnait la valeur numérique des lettres, et on traduisait le mot, transformé en addition, par un autre mot quelconque donnant la même somme arithmétique. Ce n'était pas seulement le culte de la lettre, comme on l'entend aujourd'hui, c'était dans toute la force du terme le culte des lettres, et ce culte ne pouvait gêner en rien les savantes combinaisons de l'exégèse rabbinique. La restitution des caractères sacrés dans leur pureté primitive devint, à partir de ce moment, le plus grand intérêt du judaïsme, et le travail d'épuration continua pendant des siècles; il produisit le texte actuel de la Bible. D'accord avec la généralité des savants, M. Geiger considère ce texte comme plus authentique, comme plus conforme à la rédaction primitive que la Bible sadducéenne; il admet que la révision pharisienne a fait disparaître beaucoup d'altérations opérées ou tolérées par les Sadducéens; mais il concède aussi, d'une part, que toutes les altérations n'ont pu être reconnues; d'autre part, que les préoccupations dogmatiques des Pharisiens ont introduit des variantes nouvelles. Ainsi, dans Prov. xiv, 22, on lisait anciennement, comme le fait voir la version des Septante : « Pour sa méchanceté le méchant est réprouvé, et le juste est assuré » sur sa droiture. » Ce n'était point l'opinion des Pharisiens; ils n'admettaient pas que la conscience de sa droiture suffit pour assurer le juste en ce monde, et par la simple interversion de deux lettres, ils changèrent complètement le sens; le texte actuel porte : « Le juste est » assuré dans sa mort, » c'est-à-dire assuré par l'espoir de la récompense qui l'attend dans le monde transfiguré. C'est l'idée de la résurrection substituée au stoïcisme du vieux sage. Le scepticisme de l'Ecclésiaste s'était demandé : « Qui sait si l'esprit de l'homme monte vers » les hauteurs, et si l'esprit des bêtes descend dans les profondeurs de » la terre? » Un artifice de ponctuation changea le doute en affirmation : « Qui le sait? l'esprit de l'homme monte, etc. » Dans Psaume XLIX, 1^{er}.

il y avait : « La tombe est leur demeure éternellement. » C'était la négation de la résurrection, motif suffisant pour faire disparaître la tombe au moyen d'un léger changement, et substituer un autre mot qui donne une phrase à peu près inintelligible.

Cette dernière modification n'apparaît pour la première fois que dans la traduction arabe de Saadiah, qui se place au commencement du dixième siècle, à la fin de ce long travail de révision auquel l'histoire des versions se rattache étroitement, et dont elle marque comme les étapes. Dès le second siècle de l'ère chrétienne, la version des Septante ne parut plus d'accord avec le texte révisé, et on fut d'autant plus empressé de la remplacer que les chrétiens y puisaient des arguments infirmés par le nouveau texte. Aussitôt parurent les traductions grecques d'Aquila et de Théodotion, la première entièrement conforme au nouvel original hébreu, et le suivant littéralement, sans nul souci du génie de la langue grecque, afin de conserver à la lettre traduite toutes les vertus de la lettre hébraïque; la seconde se rattachant aux Septante, et se contentant de les mettre en harmonie avec les corrections palestiniennes. Mais la nouvelle ferveur juive en vint bientôt à ne plus s'accommoder d'une traduction en langue tellement hétérogène, et les chrétiens n'étaient pas disposés à accorder grand crédit à des travaux de juifs de leur temps. C'est la raison pour laquelle, de l'une et de l'autre traduction, il ne subsiste que des fragments.

En Palestine, on refondit l'ancienne version araméenne. Pour le Pentateuque on procéda comme Aquila, et la nouvelle version s'appela Thargum selon la manière d'Akylas; quant aux Prophètes, on se contenta de les reviser, comme avait fait Théodotion pour les Septante, et ce fut le Thargum selon la méthode de Théodotion. Ces versions subirent ensuite une nouvelle révision, et reçurent de nouveaux noms en Babylonie, principal siège des écoles rabbiniques, Akylas devint Onkelos, et Théodotion fut rendu par son équivalent hébreu Jonathan. Ce sont ces derniers noms qui ont subsisté. Dans un autre Thargum, dit de Jérusalem, les écoles de la Palestine essayèrent sans trop de succès une sorte de juste milieu entre la tradition ancienne et les résultats de la révision. La version grecque de Symmaque et la version syriaque flottent entre les tendances contraires. Chaque version a ses variantes qui révèlent un état différent du texte.

Parmi ces variantes, il en est qui ont une importance capitale pour la connaissance de la marche de l'idée religieuse, de son développement et de son épuration progressive. Relativement à la notion de Dieu, la réaction pharisienne se trouva continuer comme malgré elle,

et tout en s'efforçant de la corriger, la tradition sadducéenne. On peut suivre là, depuis l'exil jusqu'à la fixation définitive du texte, un effort continu de spiritualisme et d'idéalisation, et on saisit pleinement l'épanouissement historique de l'idée monothéiste. Écoutons M. Geiger : « Un grand devoir intérieur se proposait au judaïsme, au début de sa deuxième période politique, après l'exil. Il s'agissait d'enraciner dans l'âme du peuple, comme une conviction vivante, l'unité de Dieu et son culte national, tels que l'esprit hébreu les avait conçus dans les derniers temps de la royauté et pendant l'exil, d'écarter toutes les influences des peuples voisins, de repousser les attrait de la philosophie hellénique, de mettre en pleine lumière la signification d'Israël en dépit de sa présente faiblesse politique, et de préserver de toute interprétation mauvaise et de tout outrage le trésor religieux et national des livres saints qui contenaient les doctrines et l'histoire du judaïsme. Le salut national semblait à ce prix, et on sacrifia à cette grande considération même la lettre du texte sacré, quand cela sembla nécessaire, c'est-à-dire quand elle pouvait offrir à l'esprit un sens équivoque. En maints passages, la version araméenne paraphrasa le sens au lieu de le traduire, et on n'hésita pas à modifier le texte même, par l'altération de la prononciation, ou par des changements de lettres et même de mots tout entiers, quand il s'agissait d'échapper à une difficulté dogmatique, ou de voiler des expressions blessant le sentiment national ou la pudeur. Plus tard, quand le judaïsme eut pleinement pénétré la nation, ce devoir parut moins pressant, les expressions qui avaient choqué les anciens moins périlleuses, et on craignit, par ce système de paraphrases et de modifications arbitraires, d'ôter toute consistance à la parole divine, et de la livrer au caprice des individus. Pour cela, comme pour tout, on s'efforça donc de retourner à la lettre primitive, mais on ne réussit pas toujours; les idées qui avaient déterminé les premiers changements étaient devenues tellement dominantes qu'en bien des points les écoles postérieures dépassèrent même leurs aînées, et que le texte actuel montre des changements dont aucune version n'offre de trace. »

C'est ici qu'il importe de se rappeler que les mots sont les signes des idées. L'histoire des noms de Dieu est le plus instructif chapitre de M. Geiger : « Quand l'idée péniblement conquise de l'unité et de la spiritualité de Dieu fut enfin devenue la propriété la plus intime et en même temps la marque distinctive du judaïsme, il s'agit de lui donner le plus d'accent et de relief possible, et on s'efforça d'en retrouver dans les documents sacrés l'expression la plus complète et la plus pré-

cise. » On fit la guerre aux anthropomorphismes, aux peintures matérielles de la Divinité, et dans tous les passages où un petit changement suffisait pour spiritualiser la conception primitive, ce changement eut lieu. Tout d'abord l'antique nom de Jéhovah, particulier au judaïsme, et qui seul exprimait la pleine essence de Dieu, tandis que les autres ne désignaient que des attributs, reçut un prestige tout nouveau des idées hautes et générales qu'on y rattachait maintenant. On le considéra comme le bien le plus précieux de la nation, on le cacha comme un mystérieux trésor, on le voila comme le Saint des saints, pour le soustraire à toute profanation; en un mot il fut le tétragramme ineffable qu'il était défendu d'articuler dans les lectures publiques de la Bible, et encore plus d'employer dans la conversation journalière. Les Septante y substituent invariablement un autre nom divin, celui d'Adonaï qu'ils rendent par Seigneur. En Palestine, on prononça et on écrivit Haschem, le Nom, signifiant ici le nom par excellence. Le tétragramme n'était prononcé qu'une fois par an, par le grand prêtre, à la fête de la Réconciliation, et la légende soutient qu'on entendait alors sa voix de Jérusalem à Jéricho, mais cet usage même paraît avoir eu des intermittences. L'opposition pharisienne protesta contre cette réserve excessive, et ne proscrivit que l'abus du tétragramme; mais, après son triomphe, elle fut à son tour saisie de la terreur du nom ineffable. Dans le texte actuel, le tétragramme figure avec les voyelles du mot Adonaï au lieu des siennes propres, et c'est Adonaï que lisent les Israélites et non Jéhovah. Jah, abréviation de Jéhovah, souleva les mêmes scrupules; on prit généralement le parti de le prononcer très-vite afin de le confondre avec le mot précédent, et c'est la raison pourquoi *Halleluiah*, qui signifie « Louez Dieu », a passé dans toutes les langues, d'après l'exemple des Septante, comme une espèce de formule intraduisible.

On ne voulait pas non plus que la Divinité, sous quelque nom que ce fût, eût pu être l'objet d'outrages et de blasphèmes. De là toutes sortes de corrections, d'artifices, et parfois même le mot *bénir* mis comme euphémisme à la place de *maudire*. Toutefois, quand le nom divin se trouvait, par la construction grammaticale, séparé du mot outrageant, ou qu'il était remplacé par un pronom, on n'essaya pas de variante; c'était surtout le contact immédiat et matériel des deux mots qui paraissait choquant et impossible. Deux noms, *El* et *Elohim*, donnèrent lieu à des difficultés particulières, parce qu'ils étaient la désignation générique de la Divinité chez les peuples sémitiques. Chaque nation avait son ou ses Elohim avec des noms particu-

liers : Jehovah était l'Elohim des Hébreux, Camos celui des Moabites, Moloch celui des Ammonites, et c'est ici qu'on voit clairement qu'avant de devenir le Dieu universel, le maître du ciel et de la terre, il commença à être le Dieu national, ayant en face de lui d'autres dieux nationaux; que ce fut la force d'évolution inhérente au sentiment religieux d'Israël qui éleva peu à peu cette conception primitive, et l'enrichit d'attributs nouveaux, dépouillant et rabaissant à mesure les divinités étrangères, et finalement les réduisant au rang d'idoles. Les recherches de M. Geiger ne permettent pas une autre conclusion.

Même à l'époque de la traduction des Septante, quoique la distinction entre le vrai Dieu et les faux dieux fût assurément faite depuis longtemps, tous les dieux étrangers n'étaient pas encore également méprisés. On a vu plus haut l'éloignement particulier qu'Ammon et Moab inspiraient à Israël. Eh bien, quand il est question des Elohim de Moab, les Septante traduisent par idoles¹, tandis qu'ils traduisent par dieux dans tous les autres cas². Les dieux de Moab sont donc au-dessous des autres dieux, comme étant des images vaines, des idoles fabriquées de la main des hommes³, et réciproquement les Elohim des autres nations étrangères sont supérieurs aux dieux de Moab. Il y avait donc, même encore à cette époque, dans le rang des divinités étrangères des nuances et des degrés incompatibles avec la logique de la conception monothéiste.

Pour distinguer ce que les anciens documents confondaient trop, le vrai Dieu et les faux dieux, on eut recours à divers expédients, dont un fort simple et naturellement indiqué. Le mot Elohim ayant la forme du pluriel avec la signification du singulier et du pluriel, à volonté, on mit le verbe au pluriel quand il s'agissait d'un dieu étranger, et on entendait alors les faux dieux, les idoles. On attribua aussi au Dieu d'Israël ce qui était dit en bonne part des divinités étrangères, et réciproquement aux divinités étrangères ce qui semblait dit en mauvaise part du Dieu d'Israël. Dans I Moïse, xx, 13, Abraham dit : « Lorsque Dieu m'a conduit çà et là hors de la maison de mon père.... » or il ne parut pas convenable que Dieu eût fait errer Abraham dans le monde; on mit donc le verbe au pluriel, préférant faire tomber l'ancêtre d'Israël sous l'influence des idoles. Mais cette idée parut choquante à son tour; on revint au sens primitif, et ce fut alors le pluriel qui donna de l'embarras aux commentateurs. Dans II Samuel, vii, 23, il y a : « Et quel

¹ Ἰδωλα.

² Θεοί.

³ Χειροποίητα.

est semblable à ton peuple d'Israël un autre peuple sur terre, lequel un Dieu est allé se délivrer pour son peuple, lui faire un nom, lui témoigner de grandes et terribles choses, et chasser de devant son peuple un (autre) peuple et son Dieu. » Le sens est : Y a-t-il un autre peuple pour lequel un Dieu ait fait ce que le Dieu d'Israël a fait pour Israël? Ce n'est qu'une interrogation dont la réponse ne saurait être douteuse, mais la possibilité d'une parité quelconque entre le Dieu d'Israël et un autre Dieu, entre Israël et un autre peuple, n'était plus admise, même de la façon la plus hypothétique, et le passage fut torturé de diverses manières. On effaça la comparaison, et on s'efforça de faire dire à la phrase : « Quel autre peuple qu'Israël Dieu s'est-il choisi pour son peuple? » Cela ne parut pas encore suffisant, et les écoles de Babylone interprétèrent : « Quel peuple est comme ton peuple Israël un peuple unique? etc. » A la fin du passage, au lieu de « chasser de devant son peuple un peuple et son Dieu, » les Septante ont « pour chasser... un peuple et ses tentes, » et cette variante révèle une manière de faire disparaître du texte le mot *Elohim* quand il s'appliquait à une divinité étrangère, comme ici, ou quand le passage soulevait d'autres scrupules. Pour changer *Elohim* en tentes, il suffisait d'intervertir deux lettres. Dans Deutéronome I, 27, et dans Psaumes CVI, 25, on lit qu'Israël s'est querellé dans ses tentes. La leçon primitive était : « Israël s'est querellé contre Dieu. » Mais le souvenir des anciennes révoltes d'Israël contre Jéhovah était importun après l'exil. Le mot *El* éveillait les mêmes scrupules qu'*Elohim*, et de plus grands encore, car dans *Elohim*, la forme du pluriel se prêtait d'elle-même à désigner la multiplicité des faux dieux, tandis qu'*El*, bien plus usité au singulier, ne parut applicable qu'au seul et vrai Dieu; le pluriel *Elim* fut considéré comme une contradiction et une impiété. On l'écrivit de manière à altérer l'étymologie, même dans les passages où il ne signifiait pas dieux, car on l'employait aussi pour désigner des puissants, des princes. Dans Psaume LVIII, 2, il faut lire : « Rendez-vous, Elim (princes), la justice? jugez-vous en droiture les hommes? » Question évidemment adressée aux Zadokites par un poète du parti des Nibdalim.

La Bible mentionne souvent Moloch, dieu des Ammonites. Écoutons là-dessus M. Geiger : « Le culte de Moloch avait profondément pénétré dans l'ancien Israël, et le nom même de cette divinité était dangereux. Ce n'était pas un nom propre : Moloch était identique à *molech*, roi, et ne signifiait pas autre chose. Le culte de cette divinité nationale des Ammonites offrait d'autant plus de périls que les rois voulaient être les représentants terrestres de ce dieu-roi, et que les princes et les puis-

sants prétendaient être eux-mêmes les prêtres de Moloch. De là vint l'énergique opposition des prophètes quand Israël établit la royauté chez lui à l'imitation des peuples d'alentour : la royauté amenait naturellement le culte de Moloch, et ce culte était un des plus odieux ; il consistait à faire passer les enfants par le feu et même à les brûler. Plus tard, on effaça volontiers les traces d'une telle inhumaine idolâtrie pratiquée dans Israël ; c'est une tendance où se rencontrent tous les anciens traducteurs, et qui fut poussée au point d'altérer même le sens des prescriptions de la Loi ; la deuxième Halachah ¹ rétablit le texte dans ces derniers passages, mais conserva les palliatifs dans les endroits purement historiques, où ils figurent encore dans notre texte. »

III Moïse, xviii, 20, on lit : « Tu ne donneras pas ta semence (tes enfants) pour (les) faire passer (par le feu) pour Moloch. » Dans le Pentateuque samaritain, le changement d'une seule consonne modifie ainsi le sens : « Tu ne donneras pas tes enfants pour servir le roi, » et cette version est aussi celle des Septante. L'ancienne paraphrase chaldéenne portait : « Tu ne donneras pas ta semence pour féconder l'araméisme, » araméisme étant alors l'expression générale pour idolâtrie. L'épuration pharisienne fit disparaître ces atténuations et rétablit l'ancienne leçon, mais elle ne sut pas ou ne voulut pas savoir que cette leçon n'était elle-même que l'atténuation d'un texte bien plus significatif. Le mot primitif n'était pas « faire passer », mais « brûler, consumer ». On le fit disparaître dans le Pentateuque et dans les Prophètes, et ce fut encore l'interversion de deux consonnes qui suffit pour produire l'euphémisme. Mais on laissa subsister l'ancien mot dans les Chroniques, livre moins lu que la Loi et les Prophètes, et où le texte actuel porte en toutes lettres : « Il (le roi Ahas) fit brûler son fils par le feu, selon les abominations des nations que Jéhovah avait chassées de devant les enfants d'Israël » (II Chron. xxviii, 3). Dans les Rois (II Reg. xvi, 3), le même fait est rapporté en termes identiques, sauf la correction : « Il fit passer son fils par le feu. » Le livre des Rois parle aussi de sanctuaires élevés par Salomon à la divinité Milcom et détruits seulement par Josias. La leçon primitive était Malcham, c'est-à-dire Melech ou Moloch, avec le suffixe possessif : leur roi, leur Moloch, le Moloch qui était aussi devenu la divinité nationale des Israélites. Pour voiler ce sens trop clair, on écrivit Milcom comme nom propre. Dans tous les passages qui s'y prêtèrent tant soit peu, on appliqua le mot moloch ou melech aux rois terrestres, même dans Samuel, xii, 30, où il est

¹ La tradition des écoles pharisiennes.

visiblement question du Moloch ammonite. « David ayant pris Rabba, ville ammonite, prit la couronne de dessus la tête de *Malcam* (de *leur* roi, et évidemment ici de dessus la tête de l'idole), et il y avait des pierres précieuses, et on la mit sur la tête de David, qui emmena un très-grand butin de la ville. » Au milieu des reproches qu'Ésai adresse à Jérusalem pour son idolâtrie, il dit (LVII, 9) : « Et tu as fait présent au roi avec de l'huile; » c'est encore une correction. Ésai avait probablement dit : « Et tu as reconnu comme ton maître le melech par de l'huile » (en l'oignant).

Il ne suffit pas d'avoir effacé les traces de l'idolâtrie, autant qu'on pouvait le faire, par des retouches légères et peu visibles à l'œil, ni d'avoir autant que possible coupé court à la confusion entre Jéhovah et les Elohim étrangers; la foi naïve des temps classiques de l'hébraïsme avait conçu Dieu avec certains attributs et certaines relations, où la piété plus raffinée de l'ère postérieure trouva à redire. Tout le monde a présentes les magnifiques mais un peu matérielles images employées par les prophètes et poètes hébreux pour la peinture de la Divinité. Elles parurent maintenant trop matérielles, et subirent de nombreuses atténuations dont beaucoup se sont maintenues dans le texte actuel, tandis que d'autres en ont disparu de nouveau et n'ont subsisté que dans les versions. Tous les traducteurs paraphrasent et atténuent les passages où il est question de la figure, des yeux, des oreilles, du nez de Dieu. Symmaque ne veut même pas que Dieu ait créé l'homme à son image, et il modifie ainsi le célèbre verset de la Genèse : « Il créa l'homme d'une figure distinguée, il le créa droit. » Dans Psaume cxi, 14, il y avait primitivement : « Les hommes droits se rassasient de ta face (de ta vue). » Toutes les versions et le texte actuel modifient le verbe, et affaiblissent le sens de la manière suivante : « Les hommes habitent ou séjournent devant ta face. » Ailleurs, dans les Psaumes, Dieu est nommé un soleil : les Septante, la traduction syriaque et les Thargums ne laissent pas subsister trace de cette image. On ne voulut pas non plus que Jéhovah aimât Israël comme la prune de ses yeux, ni qu'il regardât avec des yeux matériels, ni que le prophète Ésai jurât « par les oreilles de Dieu ». Dans Ézéchiel, VIII, 17, Dieu, exprimant de la manière la plus sensible et la plus matérielle l'irritation qu'il ressentait des prévarications d'Israélites, disait : « Ils tournent la verge contre mon nez, et moi j'agirai dans ma fureur. » Toutes les versions et le texte actuel changent le sens et rapportent le nez aux Israélites. D'autres images : « Le nez (de Dieu) s'enflamme — le nez fume », et Dieu parlant de lui-même : « Mon nez s'enflamme,

la fumée s'élève de mon nez », toutes expressions matérielles du courage le plus violent parurent encore plus matérielles. Dans Ésaïe, lxxv, 5, le texte actuel et toutes les versions modifient ainsi la dernière de ces images : « Ils sont une fumée à mes narines ». On s'étonnera peut-être de voir le nez supprimé dans Ézéchiél, tandis qu'ici les narines sont conservées ; mais l'explication est aisée : ces changements ne se firent pas d'un seul coup ni d'après un système préconçu, et les aspirations idéales du sentiment religieux étaient constamment modérées et retenues par le respect de la lettre. Il fallait que les atténuations eussent l'air de vraies corrections, et qu'en spiritualisant l'idée, on parût ne corriger que des erreurs de copiste. Aussi les changements se bornent-ils toujours à l'interversion de deux lettres ou à des substitutions de lettres semblables de forme ou de valeur, ou même, quand c'est possible, à des variantes de ponctuation. On profita encore des facilités que fournit l'hébreu pour faire passer le verbe d'une voix dans l'autre, par exemple de la voix active à la voix passive. Dieu seul ayant, à proprement parler, le droit de donner des ordres à Israël, on substitua dans le Pentateuque, chaque fois que ce fut possible, aux commandements *donnés* par Moïse les commandements *reçus* par lui pour être communiqués au peuple. Dans Genèse, xviii, 22, Jéhovah, se manifestant à Abraham, était debout devant lui ; cela parut irrévérencieux, et ce fut Abraham qui se tint debout devant Jéhovah. On ne se choqua pas moins de l'apparence même du mal ou de l'injustice attribuée à Dieu. Dans Nombres, xi, 15, Moïse dit à Dieu : « Tue-moi donc, afin que je ne voie pas ton mal ! » c'est-à-dire le mal, le châtement que tu dois faire descendre sur Israël ; mais les versions et le texte actuel portent : « Afin que je ne voie pas mon malheur. » L'ancien anthropomorphisme n'avait aucun scrupule de présenter Dieu sondant les consciences pour les connaître, éprouvant les hommes et se comportant, en général, comme si d'avance il ne savait pas tout. Mais le judaïsme s'est maintenant élevé à la conception métaphysique de la prescience et de l'omniscience divines. Donc, si Moïse dit à Korah (Nombres, xvi, 5) : « Demain, Dieu connaîtra qui est sien, et le saint, il l'approchera de lui », on changera, et on dira en substituant une voix verbale à une autre : « Demain, Dieu fera savoir », etc. La préoccupation des autres attributs métaphysiques que le raisonnement logique confère à la Divinité se fait non moins fortement sentir. Dieu est immatériel, invisible ; donc, en beaucoup de passages, au lieu de voir sa face, on paraît devant lui, et c'est encore le passage de l'actif du verbe au passif qui opère le changement. La célèbre vision d'Ézéchiél, Dieu avec la Merkabah, c'est-à-

dire avec son char attelé de chérubins, est dans la tradition juive un passage réservé, interdit aux réflexions des commentateurs, et elle était même anciennement exclue de la lecture publique. Les Septante modifient la peinture des chérubins en substituant des ailes « à la plante de leurs pieds, qui étaient comme la plante d'un pied de veau ». Le veau, le taureau, étaient des figures particulièrement néfastes, par les longs souvenirs d'idolâtrie qui s'y rattachaient. Le trône de Salomon était surmonté de la figure d'un veau, à laquelle le texte actuel substitue « une tête ronde ». La Bible parle fréquemment du rayonnement de Dieu, de sa gloire visible, en hébreu *khahod*. Cette *khahod* subit aussi des atténuations. On ne pouvait la rendre invisible sans la supprimer, mais on affaiblit les peintures trop matérielles. Ézéchiel entend un grand bruit « quand la gloire de Jéhovah surgit de son lieu ». Par la simple substitution d'une lettre, on lui fait entendre une voix disant : « Béni soit de son lieu la gloire de Jéhovah. » Dans Nombres, xiv, 21, il y a : « Que la gloire de Dieu soit remplie de toute la terre. » A la place de ce non-sens, l'ancien texte portait : « Que toute la terre soit remplie de la gloire de Dieu. » Mais ce vœu parut impie, parce qu'on jugea que la gloire de Dieu n'était pas seulement attendue, et qu'elle remplissait la terre de tout temps. Un autre passage fut modifié, qui circonscrivait la *khahod* en la faisant séjourner dans Israël. A plus forte raison, une semblable limitation paraît-elle contradictoire à l'idée de Dieu même : dès que Jéhovah était l'Être infini, il ne pouvait plus habiter dans Israël, comme on se l'était persuadé anciennement, et de nombreuses variantes proviennent encore de ce chef.

On voit comme en toutes choses la foi progressive du judaïsme s'appliquait à dépouiller l'antique figure de Jéhovah des attributs de la matérialité et de la contingence. On voit aussi comment M. Geiger, sous la modeste apparence d'une histoire de texte et de version biblique, a fait l'histoire de l'idée de Dieu chez les Juifs depuis l'exil. Ses recherches l'ont encore conduit à d'autres résultats. Les états successifs du texte, les versions et le Talmud lui ont fait découvrir les mêmes préoccupations d'épuration et de raffinement tournées à des objets différents. L'intérêt sacerdotal, après avoir, comme on l'a vu, suggéré l'interpolation de passages entiers, eut aussi sa part dans ces variantes légères, dans ces corrections subtiles dont on saisit maintenant toute l'importance. La piété de la nation envers elle-même fut un autre principe d'altération. A mesure qu'Israël avançait dans sa foi, il sentait plus fortement la honte de ses anciennes révoltes; l'effort d'atténuation porta donc aussi sur ces souvenirs importuns. Enfin la naïveté

des anciens récits et la violente franchise des prophètes parurent souvent scabreuses, soit par la crudité des mots, soit par le fond même, quand il semblait affecter l'honneur de la nation et surtout des ancêtres de la nation, ou quand il froissait un sentiment plus délicat de pudeur et de décence. On défendit de lire certains passages; on en atténua d'autres, toujours par la même méthode. Mais les changements de cet ordre eurent moins de fixité et de durée; la réaction, qui se produisit après la ruine de Jérusalem en faveur du texte authentique, réussit à la longue à les effacer en grande partie, et cette réaction explique même pourquoi on ne connaissait encore, il y a peu de temps, aucun manuscrit de la Bible plus ancien que le onzième siècle. « Comment, demande avec raison M. Geiger, les Juifs, de tout temps plus appliqués à sauver leurs trésors sacrés que leur vie, auraient-ils eu assez peu de soin de leurs anciens manuscrits pour en laisser disparaître jusqu'au dernier vestige? Et si on les leur avait tous enlevés, comment ne s'en trouverait-il pas dans les bibliothèques, qui conservent tant d'autres trophées de ces pillages du moyen âge? Ce fait étonnant ne se peut comprendre que si l'on reconnaît que ces anciens manuscrits étaient considérés comme inexacts, et contraires à la loi, et qu'ils furent pour cette raison enterrés et anéantis. On comprend maintenant aussi pourquoi on a pu découvrir récemment de plus anciens débris chez les Caraïtes, plus isolés, soustraits à l'influence rabbinique, et où par conséquent l'autorité des anciennes leçons et règles d'écriture et de ponctuation fut moins ébranlée. » La version des Septante n'a vraisemblablement subsisté que parce que les chrétiens se la sont appropriée; environnée dans le principe de tous les prestiges du miracle, elle tomba ensuite dans le plus profond discrédit chez les Juifs. On lit dans Sefer Thorah : « Soixante-dix anciens rédigeurs gèrent la doctrine en grec pour le roi Ptolémée, et ce jour fut aussi » néfaste pour Israël que celui où on avait fabriqué le veau, parce que » la doctrine ne peut être traduite d'une manière suffisante. »

Mais la transformation de l'idée de Dieu subsista et continua de se développer, et la mission religieuse de la nation prévalut en ce point contre le respect du texte. Non-seulement la réaction pharisienne ne revint guère sur les changements accomplis, mais elle en ajouta de nouveaux. Il y a donc ici un développement continu qui commence à Moïse, et dont l'origine n'est pas entièrement dégagée, car il n'est pas possible de faire la part exacte de ce grand initiateur. Mais si on mesure les commencements à la longue durée de l'évolution, on doit penser qu'ils ont été faibles, ce que confirment d'ailleurs les

témoignages historiques dont dispose le critique. Le monothéisme eut à lutter contre l'idolâtrie jusqu'à l'exil, et il ne s'était pas encore élevé à sa vraie hauteur, même dans les Prophètes, où les temps postérieurs ont trouvé beaucoup à reprendre et à modifier. L'exil fut une grande crise, et le retour vit l'avènement du véritable gouvernement de Dieu, de la vraie théocratie dont la nation avait porté l'idéal dans son sein. Ce fut dans l'histoire des Israélites un moment unique, où l'idée paraît pleinement réalisée, incarnée dans les faits, mais ce ne fut qu'un moment, suivi d'un divorce manifeste entre l'idée religieuse et l'histoire nationale. Tandis que la nation végétait dans des destinées obscures, l'idée continuait de grandir et de se développer comme au-dessus d'elle, poursuivant son double travail d'épuration et d'assimilation, car en rejetant des éléments anciens, elle absorbait en même temps des éléments nouveaux, et, déjà chargée de la substance du parsisme, elle allait, par Alexandrie, à la rencontre de la spéculation grecque. Il y a un fait de l'histoire juive qui marque fortement ce divorce de l'idée religieuse et de la vie nationale, c'est l'admission de prosélytes non citoyens, si contraire à tous les anciens instincts de la nation. On peut dire que ce jour le monothéisme juif eut la première lueur de sa destinée cosmopolite.

La vraie érudition ne remue la poussière des siècles que pour y retrouver la vie de l'esprit, et l'ouvrage de M. Geiger est un monument de vraie érudition. Il y a peu d'écrits aussi vivants que ce livre tout bardé et hérissé de citations bibliques et rabbiniques. Nous n'en avons exprimé que les résultats principaux : le premier de tous, c'est que la lettre de la Bible n'a jamais été fixe, parce que l'esprit ne s'est jamais reposé. Chez les Israélites, comme partout et toujours, la vraie tradition a été, non celle de la lettre, mais celle de l'esprit, et l'histoire d'Israël rentre ainsi, en gardant sa valeur particulière, sous les lois générales qui régissent le développement humain.

A. NEFFTZER.

SOUVENIRS

D'UN DIPLOMATE ALLEMAND ¹.

SAND et KOTZEBUE.

Le nom de Kotzebue était connu du monde par un flot de pièces de théâtre dont sa fécondité inondait les scènes allemandes et la plupart des étrangères, par une foule d'autres produits littéraires à l'usage du lecteur banal ; par la sensiblerie de mauvais aloi et la morale relâchée qui devaient représenter dans ses écrits les bons et les nobles sentiments ; enfin par les vicissitudes d'une vie aventureuse, par des querelles sans nombre, la plupart peu honorables pour lui ; par des mensonges et des vilenies qui lui avaient procuré honte et désagrément presque en tous lieux. A un âge plus avancé, il s'était fait écrivain politique, et, aussi prêt à la flatterie qu'à la dénonciation, il s'appliquait en Russie, où il s'était fixé après maints changements de fortune, à exalter toutes choses indigènes, attaquer les étrangers, et faire couler en dernier lieu sa haine spécialement sur les Français. Son journal *l'Abeille* était très-répandu en Allemagne ; on y prenait plaisir aux attaques de Kotzebue contre Napoléon, mais comme on sentait qu'elles ne procédaient ni de l'amour de la liberté ni de l'amour de la patrie, il n'obtint qu'un applaudissement léger, sans nulle estime ni confiance. En 1813, il vint à Berlin à la suite de

¹ Voir les livraisons de septembre et novembre 1850.

troupes russes, et il publia chez Hitzig une feuille populaire russo-allemande, qui ne dura pas beaucoup plus longtemps que la guerre. Divers emplois, dont il fut ensuite chargé par le gouvernement russe, ne le satisfirent point; il désirait vivre en Allemagne, et autant que possible avec un nimbe de fonctions diplomatiques qui chatouillait son ambition par-dessus tout. Il réussit donc à obtenir une espèce de situation mixte qui lui assurait un bon traitement, et lui laissait toute liberté de suivre ses goûts littéraires. Ce fut ainsi que, sous la protection d'un titre russe, il revint dans sa ville natale, Weimar, où il s'établit et recommença ses machinations habituelles. N'ayant plus de Français à combattre, il tourna ses attaques contre ses propres compatriotes, d'autant plus volontiers que, d'ancienne et de nouvelle date, il se savait peu d'amis parmi eux. Tandis qu'il prodiguait à tout ce qui était russe les éloges les plus éhontés, il se mit à déverser le blâme le plus venimeux sur toute tendance allemande, à déchirer avec impudence les noms les plus nobles, à railler comme insensée, à dénoncer comme suspecte et dangereuse toute aspiration libre. Son gâchis littéraire était depuis longtemps condamné par le jugement public, et on n'y pouvait attacher grande importance, mais on le savait en même temps chargé d'une mission du gouvernement russe, et on ne pouvait considérer avec indifférence les informations mensongères, les dénonciations odieuses qu'il envoyait à Saint-Petersbourg, d'où une action considérable ne cessait de s'exercer sur les affaires allemandes. Une haine presque générale se concentra sur le surveillant allemand soldé par l'étranger, sur le dénonciateur de ses compatriotes, surtout de la part de la jeunesse des universités, qui la fit vivement éclater à la célèbre fête de la Wartbourg en 1817, en brûlant solennellement les écrits de Kotzebue avec d'autres publications impopulaires. Kotzebue cria très-fort, accusa les étudiants et leurs maîtres d'un mauvais et séditieux esprit, et dénonça tout le système des universités comme une machine de perdition.

L'année d'après, un autre fonctionnaire russe, M. de Stourdza, homme d'un esprit fort borné, mais en tout cas bien supérieur à Kotzebue par l'âme et le caractère, avait présenté les mêmes accusations au congrès d'Aix-la-Chapelle, dans un mémoire que l'avidité effrontée de Frédéric Schœll livra à la publicité. Le bruit fut tel, et l'universelle protestation contre le mémoire parut si fondée, qu'on jugea prudent à Saint-Petersbourg de le désapprouver, et de le donner pour la maladroite élucubration d'un homme qui s'était mêlé de ce qui ne le regardait pas. Mais Kotzebue ne se tint pas pour satisfait de ce

dénoûment, il continua d'attribuer une portée officielle à l'écrit de Stourdza, de le défendre avec violence et d'en soutenir avec excès les lourdes attaques et les accusations déplaisantes, donnant ainsi lieu au soupçon que lui-même était le véritable auteur, et que Stourdza n'avait fait que prêter son nom, et corriger le mauvais français du mémoire. Presque toute la colère publique retomba donc encore sur Kotzebue, et la verte réprimande que son zèle intempestif lui attira de la part de son propre gouvernement ne fit que fortifier la haine et le mépris qu'on ressentait pour lui.

Bientôt après, un malheureux hasard produisit au grand jour de la publicité un échantillon de ses rapports secrets. Un scribe qu'il employait eut quelque peine à lire un manuscrit qu'il devait copier et qui lui présentait d'autant plus de difficultés qu'il était rédigé en français; il pria son voisin de chambre, le docteur Lindner, brave et spirituel Courlandais, de le tirer d'embarras. Engagé dans de profonds travaux scientifiques, Lindner connaissait à peine Kotzebue; comme libéral, il lui était contraire, mais n'était cependant point de ses ennemis déclarés. Il le devint à partir de ce moment, car il lut le manuscrit, et il y reconnut un bulletin de Kotzebue, contenant les plus révoltantes calomnies contre d'honorables savants allemands, et la plus odieuse falsification de leurs paroles. Souverainement indigné d'une telle infamie, qui pouvait avoir les suites les plus graves pour des hommes excellents, pour l'université d'Iéna, et même pour tout le pays de Weimar, Lindner résolut de se servir de sa découverte accidentelle pour détourner le danger; il copia en toute hâte les plus importants passages du rapport mensonger, et communiqua cet extrait au professeur Luden, qui s'y trouvait particulièrement noirci. Luden crut se devoir à lui-même et à son pays de dévoiler publiquement, et par là de désarmer de telles calomnies; il fit donc imprimer l'extrait du bulletin dans son journal *Némésis*. Kotzebue en fut avisé assez à temps pour faire enlever les feuilles d'impression par la police de Weimar; mais le contenu avait déjà passé dans l'*Isis* d'Oken et dans l'*Ami du peuple* de Louis Wieland, et bien qu'on défendît également ces deux tirages, il en avait déjà trop passé d'exemplaires dans le public pour que l'affaire pût être étouffée. Les méchantes intrigues de Kotzebue se trouvèrent donc pleinement dévoilées par un témoignage irrécusable, et produisirent un orage contre lui, comme jamais encore auparavant. Il ne se donna du reste aucune peine pour pallier ses délations mensongères, les faits parlaient trop haut contre lui pour cela; mais en revanche il n'en cria que plus fort sur la prétendue violation du droit

des gens, et de la situation officielle et diplomatique où il soutenait se trouver. Il se démena comme si l'empereur avait été offensé en personne et ne pouvait être satisfait que par le plus sévère châtimement des coupables. Le gouvernement de Weimar, incertain de ce qu'on penserait à Saint-Petersbourg de ce cas extraordinaire, ouvrit une enquête judiciaire d'où il sortit un procès dans les règles intenté par Kotzebue aux divulgateurs, et terminé longtemps après par leur acquittement. Lindner, qui portait la principale responsabilité du fait, eut à subir des contrariétés de plus d'un genre, qui le décidèrent bientôt à échanger le séjour de Weimar contre celui de Strasbourg, d'où il fit répandre en Allemagne un bon mémoire en défense de son action, dont il avouait l'irrégularité, mais qu'il justifiait par le service rendu à la vérité et à l'honnêteté.

Le gouvernement russe lui-même, quoique fâché de l'incident et ne l'approuvant en aucune façon, ne montra pas la moindre envie de prendre fait et cause pour Kotzebue. Il considéra le rapport divulgué plutôt comme le travail littéraire d'un gazetier, que comme le travail officiel d'un fonctionnaire public. On rit beaucoup à Saint-Petersbourg des prétentions diplomatiques de l'écrivain, et il se découvrit à cette occasion le fait singulier que l'empereur ne savait rien du tout de la mission de Kotzebue, que celui-ci l'avait obtenue par grâce, et comme un prétexte convenable pour continuer de toucher un traitement à lui précédemment alloué; que l'autorité ne lui demandait pas de rapports, et le plus souvent jetait de côté sans les lire ceux qu'il lui envoyait. Kotzebue se trouva compromis, confondu au plus haut point; le nimbe diplomatique par lequel il avait essayé, mais inutilement, d'éblouir même le duc de Weimar, s'évanouit tout à fait, et sa situation devint extrêmement désagréable. Il reçut même de fortes réprimandes, et on disait qu'il serait obligé de retourner en Russie.

Sur ces entrefaites, lui, qui ne pouvait se tenir coi, avait entrepris à Weimar une nouvelle gazette, la *Feuille littéraire hebdomadaire*, où il continuait son manège avec ardeur, attaquant avec impudence et frivolité toute aspiration supérieure des Allemands, invectivant leurs meilleurs hommes, raillant les vœux et les espérances de la nation, et louant de la Russie même le climat. Mais les Russes ne lui surent aucun gré de ses flagorneries, et s'accordèrent au contraire avec les Allemands dans le blâme et le mépris qui s'élevèrent de tous côtés contre la légèreté, les violences et les diffamations de l'écrivain. Un prince russe qui vint à Weimar, et devant lequel Kotzebue se baissa très-fort, dit tout haut que l'empereur ne savait rien de cet homme, et

que s'il le connaissait il le ferait chasser. Kotzebue sentit qu'il ne pourrait sauver le crédit artificiel qu'il avait conquis à la cour, il se vit encore moins estimé dans les cercles inférieurs, et les déboires et les reproches quotidiens, qui affluaient maintenant de près et de loin, lui firent juger prudent d'imiter Lindner et de quitter Weimar. Dans l'été de 1818, il fit un voyage à Hanovre et à Brème, visita quelques villes d'eaux, et arriva encore avant la fin de l'année à Mannheim, où il s'arrangea pour passer l'hiver.

La société de Mannheim se tint d'abord sur la réserve, mais l'ennui et la curiosité ouvrirent bientôt les salons à l'écrivain célèbre et titré, dont le zèle inventif réussit à les vivifier un peu. On parla de théâtre, on organisa des représentations d'amateurs; Kotzebue avait beaucoup à raconter, et l'illusion de son rôle politique n'était pas encore dissipée à Mannheim. Son journal hebdomadaire continuait d'ailleurs à paraître à Weimar, il rédigeait lui-même la plupart des articles, était par conséquent fort occupé, et s'il ne faisait point trêve à ses scandales littéraires, il semblait du moins éviter le scandale personnel avec plus de soin qu'auparavant. Sa vie et son commerce à Mannheim firent donc peu parler. L'attention que la cour et les diplomates de Carlsruhe avaient d'abord donnée à un homme connu pour être un émissaire russe, dont le voisinage pouvait être importun et même dangereux, se changea bientôt en indifférence; et M. de Struve lui-même, le ministre de Russie, bien autorisé à redouter pour lui-même un espionnage inopportun, se tranquillisa bientôt, et parut ne plus voir dans Kotzebue qu'un écrivain ayant fait parler de lui, mais dont il était inutile de tenir grand compte. Les occasions de le mettre sur le tapis étaient rares d'ailleurs, à cause de la tiédeur du monde de Carlsruhe pour les choses littéraires, et il se passa un temps assez considérable sans que son nom même fût prononcé.

Le 24 mars, de très-grand matin, on m'éveilla pour me dire que le chargé d'affaires de Russie insistait pour me parler, et aussitôt après M. de Struve lui-même se trouva devant mon lit. Avec une précipitation très-émue, il m'annonça que l'après-midi de la veille, à Mannheim, Kotzebue avait été poignardé par un étudiant. La nouvelle était arrivée dans la nuit par estafette, mais il ne savait encore aucun détail, et avait hâte de courir aux nouvelles; pensant que je pourrais peut-être me procurer des informations plus promptes et plus précises, il me pria de lui communiquer au plus tôt ce qui viendrait à ma connaissance, son devoir l'obligeant à faire sans retard son rapport sur cet affreux événement. Il ne cessait de répéter: « Que dira l'empereur?

que dira l'empereur? » A peine fus-je levé que vint le ministre de Berstett, qui me communiqua les rapports officiels venus de Mannheim et le contenu des papiers trouvés sur le meurtrier. Plus tard arriva le grand-duc lui-même, qui voulait paraître calme et assuré, mais dont les allures affairées et inquiètes trahissaient suffisamment l'émotion et le trouble. Il avoua tenir particulièrement à mon opinion, à mon jugement sur ce fait inouï, et attendre de moi le meilleur conseil. Dans l'état des choses, je ne voyais rien à lui conseiller, et je ne comprenais même pas quelle pouvait être l'idée du grand-duc. Il me dit aussi avoir ordonné à ses ministres de me communiquer tous les rapports ultérieurs, tous les débats sur l'affaire, afin que je fusse en mesure d'en référer à très-bon escient à ma cour, vers laquelle, disait-il, se tournait toute sa confiance. Après son départ, je courus chez M. de Berstett, et, m'appuyant de la parole du grand-duc, je lui demandai une copie des papiers dont il ne m'avait permis auparavant que de prendre lecture. Je vis bien que cela ne lui souriait pas, et que la visite du grand-duc chez moi ne lui faisait point plaisir. Néanmoins j'eus les copies, quoiqu'un peu tard, et après en avoir communiqué à M. de Struve tout ce qu'il n'avait pas eu lui-même, j'écrivis mon rapport à Berlin et l'expédiai par estafette, pensant que mon gouvernement pouvait attacher une grande importance à être informé de l'assassinat avant le public, ne fût-ce que de quelques heures.

Voici les faits, tels qu'on les put démêler à ce moment et les jours suivants. Le 23 mars, à dix heures du matin, était arrivé à Mannheim un jeune homme en vieux costume teuton, lequel s'était donné le nom de Heinrichs à l'hôtel du Weinberg, où il était descendu, et s'était prétendu originaire de Mittau. Il avait un passe-port de Wurtzbourg, où il était porté comme étudiant à Erlangen, mais on ne fit pas attention à cette contradiction. Il s'était aussi informé avec un air d'empressement de la demeure du prédicateur Karch, avec lequel il prétendait être lié, et ensuite, avec une indifférence apparente, de celle du conseiller d'État de Kotzebue. Il se rendit à cette dernière, se fit annoncer comme Courlandais, dans la pensée d'obtenir par là un plus facile accès, et ajouta qu'il avait à remettre à M. le conseiller d'État des lettres de sa mère. Mais Kotzebue consacrait le matin à ses travaux et ne se laissait jamais déranger : on répondit donc qu'il était sorti. Il était onze heures, et le domestique dit que l'étranger pourrait revenir dans une heure. Celui-ci s'en alla d'un air ouvert et souriant, flâna par les rues, parcourut la ville et le jardin du château, et se retrouva exactement au domicile de Kotzebue aussitôt après qu'il eut sonné

midi ; mais néanmoins déjà trop tard, car Kotzebue était maintenant réellement sorti, et ne devait plus être visible que dans l'après-dînée. Le jeune homme parut aisément prendre son parti de cette deuxième course inutile ; il retourna à l'hôtel, dîna à table d'hôte, fit honneur à la chère, prit pendant deux heures, avec les formes les plus avenantes, part à la conversation des convives, et s'entre tint surtout beaucoup avec un ecclésiastique de la campagne. Entre quatre et cinq heures de l'après-midi, il se rendit de nouveau chez Kotzebue. A la porte, il rencontra plusieurs dames, entre autres la princesse d'Isenbourg, qui allaient faire visite à madame de Kotzebue. Il les salua respectueusement, et les laissa passer ; on fit entrer les dames au salon, où la famille était réunie ; et où, dit-on, Kotzebue tenait justement entre les bras son plus jeune fils, âgé seulement de deux mois, en rappelant avec émotion que lui-même avait tout juste l'âge de cet enfant quand il avait eu le malheur de perdre son père. Le domestique annonça l'étranger, qui attendait sur le palier, et que le même domestique conduisit ensuite dans une pièce attenante, en lui disant que M. le conseiller d'État ne tarderait pas à venir. Il vint en effet sur-le-champ. On ne peut que deviner ce qui se passa, puisqu'il n'y eut aucun tiers, mais il résulte avec assez de certitude des circonstances, aussi bien que de quelques indications postérieures de l'assassin, qu'après de courtes paroles celui-ci avait présenté une feuille de papier à Kotzebue, et lui avait aussitôt après, en criant : « Tiens, traître, reçois ce que tu mérites ! » porté un coup de poignard si fort et si bien dirigé, que l'arme pénétra profondément sous la quatrième côte, et blessa mortellement le cœur. Dans l'angoisse de la mort, le blessé trouva encore des forces pour la défense ; il se cramponna au meurtrier et l'entraîna à terre dans sa chute, pendant qu'il recevait de nouveaux coups de poignard, dont l'un lui perçait les poumons, et dont un autre lui déchirait le visage. Effrayé par le bruit de la chute et par les gémissements qui suivirent, le domestique accourut, vit son maître gisant à terre dans le sang, et l'assassin à genoux à côté de lui, le poignard à la main. Les dames et tous les habitants de la maison envahirent la chambre, dans le plus affreux saisissement de l'horrible spectacle. Cependant on ne vit d'abord que les blessures du visage, et on ne croyait pas à un danger de mort, jusqu'à ce qu'on vit le sang sortir à flots de la blessure de la poitrine. Kotzebue avait déjà entièrement perdu connaissance ; on le transporta dans une autre chambre, où il expira aussitôt. Pendant que quelques-uns des assistants appelaient des médecins, d'autres criaient dans la rue par les fenêtres : « A l'assassin !

à l'assassin ! » Aussitôt les passants de s'attrouper devant la porte, et, la nouvelle apprise, d'appeler la garde et de vouloir pénétrer dans la maison. Pendant ce temps, le meurtrier se tenait en face des dames dans une attitude de dédaigneuse extase, et contemplant avec insulte leur trouble et leurs alarmes. Il avait laissé tomber le poignard, mais tenait à la main une courte épée. Tout d'un coup, il parut prendre un parti, brandit l'arme étincelante, et se fraya un chemin vers l'escalier de la rue, en criant : « Puissent ainsi mourir tous les traitres, et la patrie bien-aimée être vengée ! » La foule se recula devant lui ; il arriva dans la rue, jeta des regards courroucés en haut vers la fenêtre, d'où l'on continuait de crier à l'assassin, et répondit d'une voix ferme : « Oui, je suis l'assassin, c'est moi qui ai tué le traître ! » Après quoi, il tira un grand papier de sa poche, et le présenta aux plus proches, s'agenouilla ensuite, dit à haute voix, les yeux tournés au ciel : « Dieu puissant, je te remercie de m'avoir laissé accomplir cette œuvre de justice ! Vive ma patrie allemande ! » et se porta dans la poitrine plusieurs coups de la petite épée qu'il avait tenue prête à cet effet. Il s'affaissa, et il se passa quelques moments avant que personne eût osé le toucher. Il fut ensuite ramassé, et transporté dans un hôpital voisin, où un chirurgien examina ses blessures : elles étaient graves, mais non mortelles, et on donna sur-le-champ au blessé les soins les plus attentifs.

De l'interrogatoire qu'il subit aussitôt il résulta qu'il s'appelait Charles-Louis Sand, qu'il était né à Wundsiedel en Bavière, que son père était un ancien conseiller de justice prussien, et lui-même candidat en théologie, ayant étudié d'abord à Erlangen, ensuite à Iéna, d'où il était parti le 9 mars, sans prendre congé de personne, avec de l'argent emprunté et avec la ferme résolution de délivrer la patrie d'un traître qu'il tenait depuis longtemps pour l'incarnation même du mal. Par Erfurt, Eisenach, Fulde, Hanau, il était arrivé à Francfort, où il avait passé la nuit à l'hôtel du Cygne blanc. Depuis sa dernière couchée à Lorch, entre Darmstadt et Mannheim, il s'était servi d'une voiture pour ne pas arriver trop fatigué au but. La grande feuille de papier qu'il avait tirée de sa poche, et que son intention avait été de clouer avec son poignard à la porte cochère de la victime, contenait sous ce titre « Coup de mort à Auguste de Kotzebue » une sorte de manifeste indiquant en langage emphatique l'amour de la patrie et de la vertu comme le généreux mobile et la pleine justification de son acte. Cette pièce, très-lisiblement écrite par lui-même, témoignait d'une exaltation passionnée, mais sans réelle vigueur de pensée et sans originalité

d'expressions; la rhétorique ne s'élevait pas au-dessus d'une certaine ivresse de cerveau et ressemblait à ce que Kotzebue eût pu faire lui-même. On y lisait, entre autres : « Notre temps exige qu'on se décide pour la loi inscrite par Dieu en caractères flamboyants dans le cœur de l'homme ! Préparez-vous ! Prenez votre parti à la vie et à la mort ! » Et plus loin : « Il faut que je donne un signal, que je me déclare contre la lâcheté, l'impudence et la vénalité du jour ; — je ne vois pas de plus noble action que de te terrasser, toi, l'archiserviteur et patron de ce temps vénal, toi, le traître et le corrupteur de mon peuple, Auguste de Kotzebue. » Outre cette grande feuille, on en citait encore une autre, comme trouvée sur le meurtrier, avec cette courte mais bien grave inscription : « Sentence de mort exécutée sur le traître Auguste de Kotzebue, d'après la décision de l'université de ***. » De cette petite feuille comme de la grande j'obtins une copie de M. de Berstett, mais je ne vis pas l'original, tandis que j'avais tenu entre les mains et lu attentivement celui de la première pièce. C'est avec intention que j'ai réuni ici les détails précis du fait, tels qu'ils circulèrent dans les premiers jours, s'écartant sans doute en bien des points des relations juridiques postérieures. Si l'on préfère se former une opinion d'après ces dernières, on les trouvera discutées lumineusement et à fond par le docteur Guillaume Haering, dans le premier volume de son *Nouveau Pitaval*. — Mais il n'est pas nécessaire de rappeler ici que les actes officiels ne donnent pas toujours la vérité, par cela seul qu'ils sont officiels.

Après que j'eus expédié mon estafette à Berlin et écrit encore en toute hâte à M. de Küster, notre ambassadeur à Stuttgart, et au général Tettenborn à Vienne, je me vis assailli sans relâche toute l'après-midi et toute la soirée, connus et inconnus se pressant autour de moi pour questionner et échanger leurs avis et leurs conjectures. L'émotion, la consternation du terrible événement furent générales. Comme il arrive d'ordinaire, la plupart des gens ne surent au premier moment que penser ni que dire. Ce qui les troublait le plus, c'est que l'assassin se glorifiait de son acte, non-seulement sans nul repentir, mais avec les marques de la plus haute piété, et qu'après l'avoir accompli il avait eu encore la force de se poignarder lui-même. Avec cela, on apprenait qu'à Mannheim presque toute la population était portée pour lui, exaltant le meurtre comme l'acte héroïque d'un noble et patriotique jeune homme, en faveur duquel se manifestaient, disait-on, les plus vives sympathies et les vœux les plus ardents; on le célébrait comme un martyr, on lui faisait parvenir des fleurs et des rafraîchissements; le

peuple s'attroupait devant l'hôpital, et lui envoyait des acclamations et des vivat; des catholiques zélés priaient ouvertement pour le salut de son âme, et surtout les Anglais et les Anglaises, nombreux alors à Mannheim, ne se lassaient pas d'exprimer leur admiration de l'acte et de son auteur. A Carlsruhe, cette disposition fut moins sensible, et seulement dans les classes inférieures. Dans la haute société régnait une consternation morne, une tension anxieuse; les grands, les courtisans, les diplomates se sentaient arrachés par le plus affreux réveil à leur doux nonchaloir; ils voyaient déjà une nouvelle Sainte-Vehme organisée contre eux, et dans chaque étudiant l'exécuteur de ses sentences; ils ne se croyaient plus assurés de leur vie; les uns soupiraient et se lamentaient, les autres s'emportaient en invectives et réclamaient avec violence aide et protection contre un tel péril. De ces derniers était M. de Berstett, qui, dès le premier moment, considéra l'événement comme bon à exploiter politiquement, et propre à procurer honneur et gloire. Ce furent ses expressions, et il était résolu à attribuer autant que possible ce mérite à lui-même. Les grands souverains reconnaîtraient, disait-il en propres termes, quel homme ils avaient en lui, au zèle qu'il saurait déployer dans une affaire qui était la leur avant tout. Dès le principe, il avait donc arrêté en lui que l'assassin n'avait pas seulement agi de lui-même, mais par l'incitation d'un parti puissamment ramifié, qu'il devait par conséquent avoir des complices, et que la plus pressante affaire était de les découvrir, et de mettre la main sur eux.

Il n'était pas de cet avis, mon collègue d'Autriche qui, se trouvant chez moi le premier soir avec d'autres personnes, et interrogé s'il avait aussi envoyé une estafette à sa cour, me répondit avec le plus grand calme : « Et pourquoi donc pas? Je n'ai rien envoyé. Qu'y a-t-il donc là à rapporter? C'est un assassinat, et suis-je donc diplomate pour faire un rapport sur chaque assassinat? »

Mon collègue prussien de Darmstadt, M. d'Otterstedt, alors encore un bon ami à moi, entendait mieux la chose. A la première nouvelle de ce qui s'était passé, il s'était écrié : « A Mannheim! Comme Varnhagen a de la chance que ça ait eu lieu dans son ressort! Quels rapports il va faire! Cette affaire va joliment le pousser dans sa carrière! » Il voyait bien l'avantage qu'on pouvait tirer de la chose, et que lui en eût infailliblement tiré; mais dans son application à ma personne, il était dans la plus grande erreur, comme la suite ne le montra que trop tôt.

Tous les jours arrivaient communications, révélations, avertissements, indices. Les fonctionnaires badois montrèrent la plus grande

activité; la police et la justice se mirent en relations avec les autorités du dehors; Berstett écrivit aux ministres étrangers, et manifesta la vaillance de ses sentiments, se faisant fort de découvrir et d'anéantir la horde des assassins, dût-il tomber lui-même victime de leurs poignards. Ma nouvelle fut la première qu'on reçut à Berlin, et ce n'était pas étonnant, puisque j'avais envoyé une estafette qui devança la poste; beaucoup plus lente. Ce qui fut plus singulier, c'est qu'à Vienne aussi les premiers avis vinrent par moi, c'est-à-dire par ma lettre à Tattenborn, qui la communiqua aussitôt au prince de Metternich, par lequel elle arriva jusqu'à l'empereur. L'impression ne fut pas si profonde et si violente à Vienne que dans les contrées rhénanes : on voyait la chose de plus loin, on s'était abrité contre l'esprit des universités allemandes, et on ne se sentait pas immédiatement menacé. Dans les premiers jours, Gentz reçut une lettre où on lui prédisait le même sort qu'au traître Kotzebue, l'avertissant que déjà le fer meurtrier était levé sur lui; mais il fut cette fois plus avisé que craintif, reconnut la mystification et en découvrit l'auteur, le major d'Aspre, qui avait eu le bon goût d'exploiter tout de suite le lamentable événement pour une mauvaise plaisanterie. Cependant Metternich connaissait très-bien l'importance et la signification de la chose, et savait quel parti on en pourrait tirer en Allemagne. A Berlin, la terreur fut plus vive et plus générale. On s'y sentait sur un sol incertain et miné; partout on rencontrait les vieux costumes allemands, les associations d'étudiants étaient répandues par tout le pays; on savait qu'il y avait des sociétés secrètes, on les croyait puissantes et terribles. Qu'est-ce qui empêcherait, demandaient les plus peureux, de lever une compagnie de ces assassins dès que les supérieurs cachés en donneraient l'ordre? Toute la jeunesse était fanatisée, et pouvait, sous prétexte de piété et de vertu, être excitée aux actes les plus épouvantables. La grandeur de la crainte fit naître ici le courage de lui résister. Le chancelier d'État, il est vrai, ne partageait pas ces alarmes, et il se contentait de sourire quand on le disait menacé aussi, mais il ne put empêcher que toutes les autorités, supérieures et inférieures, ne fissent feu dans cette direction, et n'appliquassent tous leurs efforts à découvrir et à réprimer des dangers publics. Le ministre de Schuckmann et le conseiller intime de Kamptz trouvèrent ample besogne pour leur zèle; ils se mirent en relations suivies avec M. de Berstett, mais celui-ci ne fut pas très-satisfait de ne pas rencontrer en Prusse des correspondants d'un ordre plus élevé : il estimait que non-seulement le comte de Bernstorff, mais le chancelier d'État et le roi lui-même auraient bien pu lui écrire, dès que son

dévouement et son zèle le précipitaient dans les plus grands dangers pour l'amour d'eux.

La question des complices de Sand devait se présenter tout d'abord. Le deuxième papier trouvé sur lui, notamment les mots : « D'après la décision de l'université de *** », semblait clairement indiquer qu'il en avait eu. Berstett s'en prévalut avec violence, assura que l'hypothèse contraire ne se pouvait concevoir, et que, faute d'autres complices, il fallait tenir pour tels ceux qui en nieraient l'existence. Mais cette sentence dictatoriale ne menait à rien. M. de Reden, ambassadeur de Hanovre, ouvrit les trésors de son érudition historique : une longue file d'assassins politiques passa devant nous, et pour chacun d'eux on rechercha s'il avait eu des complices ou non. On découvrit alors qu'il se trouvait souvent des complices de l'acte, mais que les complices du conseil et de la résolution étaient rares et toujours un peu douteux. Les jeunes Romains, dont Mucius Scévola menaça le roi Porsenna comme de ses complices, furent déclarés un épouvantail fictif, ayant eu pour objet d'intimider le roi ; Harmodius et Aristogiton, Charlotte Corday, Staps, n'avaient pas de complices ; de Châtel, Ravailac et Damiens, ils n'étaient pas prouvés. Quant à moi, je niais *a priori* les complices par des motifs psychologiques : un tel acte ne pouvait sortir que d'une âme violemment repliée sur elle-même, et toute communication du dessein me semblait une sorte d'ouverture par laquelle la force nécessaire à l'exécution allait s'affaiblissant, et même une mise en demeure au confident de s'opposer à l'acte et de l'entraver. Je contestai donc la supposition de Berstett, et ne reconnus pas grande valeur à ce petit papier trouvé sur Sand, aucune université ne s'y trouvant nommée, la mise en suspicion d'Iéna ou d'Erlangen ne pouvant avoir été dans les intentions du meurtrier, et toute cette indication ne paraissant avoir d'autre objet que de renforcer encore la peur des peureux. Cette explication fut prise en très-mauvaise part, et considérée en plusieurs endroits comme un indice de tiédeur en fait de sentiments politiques.

Cependant on ne cessait de recevoir de nouvelles informations sur Sand, ses relations et sa conduite. De sa vie antérieure, on n'apprenait rien que d'avantageux : il avait été bon fils, frère aimant ; son ardent et généreux esprit s'était voué avec zèle et application aux études théologiques ; il avait ensuite porté les armes au service de Bavière dans la guerre de l'Indépendance ; l'amour de la patrie était passionnément excité en lui, comme chez tous les étudiants, notamment chez les meilleurs, qui faisaient avec lui partie de la Burschenschaft, association qui n'avait pas tardé à embrasser toutes les uni-

versités allemandes. Il était appliqué, de mœurs pures, plein de l'enthousiasme du grand et du beau, porté à la piété, mais sans rien de bigot, et en général pas plus fanatique que les autres jeunes gens suivant la même carrière. Mais à son ardente volonté manquait l'appui d'une raison forte, d'un esprit grand et libre ; sa pensée était pauvre et faible, son horizon borné ; son mobile et inquiet instinct d'activité n'était pas servi par un talent saillant, qui eût pu être le dérivatif salutaire des forces impatientes. Un tel mélange de sentiments attendris et d'idées hautes, de prétentions exaltées et de manque de jugement, ne pouvait produire que déboire, trouble et confusion ; elle produisit le crime par suite d'influences accidentelles, qui se cristallisèrent en idée fixe dans cette âme abandonnée. L'idée fixe fut que Kotzebue était le corrupteur du peuple allemand, et qu'il devait être tué. Pourquoi choisit-il justement celui-là, dont la position était extrêmement subordonnée, l'action bornée aux sphères inférieures, et dont la mort était de tout point indifférente à la patrie ? Kotzebue n'était ni un tyran Hipparque, ni un Marat sanguinaire, et on pouvait laisser en toute sûreté à la critique et à l'histoire le soin de prendre vengeance de ses péchés littéraires et politiques. Mais Sand, peut-on répondre avec justesse, n'avait pas d'autre objet, et celui-là seul tombait dans le champ borné de sa vue.

Une très-longue lettre, qu'à son départ il avait laissée à Iéna, fait connaître avec ses propres expressions ses dispositions et ses mobiles. Elle est adressée « A tous les miens ». Ce sont des adieux émus à sa famille. Il faut relever la patrie de la honte de son abaissement, la soustraire au joug des méchants : « Beaucoup des plus infâmes séducteurs se trouvent parmi nous, poussent leur industrie jusqu'à la perte entière de notre peuple. Parmi eux, Kotzebue est le plus fin et le plus venimeux ; il est le véritable organe de toute espèce de mal dans notre temps, et ses discours sont bien faits pour désarmer les Allemands de toute résistance et de toute amertume en face des empiétements les plus iniques, et pour nous plonger de nouveau dans le marasme de notre ancienne pourriture. Journallement il commet d'affreuses trahisons envers la patrie, mais protégé par ses discours hypocrites et ses artifices de flatteur, et drapé dans le manteau d'une grande gloire littéraire, il n'en est pas moins, en dépit de son infamie, l'idole de la moitié de l'Allemagne, qu'il fascine et qui reçoit volontiers le poison qu'il lui présente dans ses gazettes à moitié russes. — Si le pire malheur ne doit venir sur nous, il faut qu'il meure ! » Sand déclare qu'il n'est point fait pour le meurtre, qu'il a longtemps attendu qu'un autre

remplit cette tâche nécessaire ; mais tout retard aggrave la honte et le péril, et le devoir commande. Il aime la vie, la science qu'il a cultivée, le saint ministère auquel il a été destiné : « Mais tout cela doit-il me détourner de conjurer le péril imminent de la patrie ? » Toute la lettre, datée du commencement de mars, est un effort continuuel de couvrir d'un pauvre pathos une entreprise insensée. Sand en avait encore écrit quelques autres qui se trouvèrent également dans son secrétaire à Iéna, et devaient être envoyées à destination après le meurtre. L'une d'elles avait pour suscription : « A la Burschenschaft allemande d'Iéna, » et portait ce qui suit : « Comme notre bien-aimée Burschenschaft pourrait facilement être entraînée dans des complications fâcheuses, et pensant bien aussi que plusieurs d'entre nous pourront se scandaliser si je meurs sur l'échafaud pour la patrie, je voudrais devancer la proposition qu'ils pourraient avoir envie de faire, et me retirer de la Burschenschaft encore avant mon départ. Les espions soldés qui se trouvent manifestement parmi nous, et qui rapportent nos insignifiantes querelles d'étudiants à Weimar, à Vienne, à Saint-Pétersbourg et je ne sais où encore, peuvent aussi dénoncer tout de suite que je me propose de frapper de la vengeance populaire le traître Kotzebue. Je ne veux rien avoir de commun avec le petit nombre de leur espèce qui peuvent se trouver parmi nous, mais d'autant plus fortement je suis attaché du plus tendre amour, jusqu'à la mort, à tous ceux qui aiment la chère patrie allemande. Iéna, au commencement de mars 1819, Charles Sand du Fichtelberg. » Une autre lettre, adressée à ses amis personnels, était conçue en ces termes : « A remettre par Ferdinand Asmis à mes amis de cœur allemand, à Iéna. Amis ! La plus grande misère de cette terre est de voir le Saint des saints, pour lequel des milliers d'hommes ont donné leur vie, se détériorer et incliner vers la mort. Depuis que je suis un peu d'accord avec moi-même touchant la cause de la patrie, j'aspire à me prononcer publiquement contre la lâcheté du monde, et je n'aurai pas de repos que le traître Kotzebue n'ait reçu sa récompense de ma main. Cette œuvre me paraît la plus pénible de toutes ; depuis donc que j'en eus reconnu la nécessité, j'ai souffert toutes les tortures de l'enfer, jusqu'au moment où il me serait donné de vérifier si j'ai la force de l'accomplir. Maintenant je pars pour jeter ce brandon au milieu de la vie tranquille ; puisse le résultat être propice à nos aspirations communes ! Si je succombe, ma dernière volonté est que, dans tous les cas de ce genre à l'avenir, vous mettiez à l'arrière-garde, encore qu'ils se puissent presser pour la lutte, ceux qui possèdent les dons de l'intelli-

gence, du discours et du gouvernement, ceux qui ont déjà montré être prêts à mourir à toute heure de la vie pour la grande cause commune, et qui peut-être ont déjà acquis de l'autorité sur le peuple, afin qu'au jour de la liberté les éducateurs ne fassent pas défaut, qu'on puisse établir incontinent un état de choses parfait, et que le monde allemand ne s'ossifle pas à moitié chemin. Si j'échappe, je sais où me réfugier, pour pouvoir de nouveau servir la patrie au moment opportun. Dieu soit avec vous ! Iéna, fin mars 1849. Votre frère allemand, Charles-Louis Sand du Fichtelberg. »

On reconnaît ici l'homme tout entier, son incohérence, la faiblesse et le trouble de sa pensée, la prétention d'une mission personnelle de justice, et l'élément de folie mêlé le plus souvent à de telles actions, même lorsque le but et les moyens paraissent mieux calculés qu'ils ne l'étaient ici.

De ces lettres il ressortait suffisamment que les amis et camarades, qui ne devaient être informés de l'acte que par elles, ne pouvaient pas être considérés comme des complices. Ce qu'il disait de sa fuite et de l'asile qu'il trouverait parut remarquable; on voyait bien qu'il avait songé à la possibilité d'échapper, et cependant il n'avait fait aucune tentative de fuite au moment décisif; rien ne montra non plus qu'il eût eu réellement en vue un refuge déterminé. Ici encore il s'était abandonné à des idées troubles, et avait confondu ses chimères avec la réalité. Mais ce qui frappa le plus, et ce qui menaça de fortement amoindrir l'auréole d'héroïsme dont la foule voulait entourer son action, c'est que toutes ces lettres, où son dessein était clairement exprimé, il les avait laissées ouvertes dans son secrétaire non fermé, dans sa chambre d'étudiant, où les gens de la maison et les amis pouvaient pénétrer tous les jours; or les lettres découvertes avant l'exécution rendaient celle-ci impossible, amis et ennemis rivalisant alors d'efforts pour empêcher le crime. Et cependant Sand laissa tous ces papiers exposés pendant quinze jours aux chances d'une découverte accidentelle, et même vraisemblable, car il mit tout ce temps à se rendre d'Iéna à Mannheim; non pas, comme on l'avait cru d'abord, par suite de manque d'argent ou de difficultés imprévues, mais par temporisation volontaire, et sans nul motif plausible au point de vue de son dessein. On pouvait donc croire qu'il avait hésité plus d'une fois, qu'il avait eu à se débattre contre des doutes graves, et c'était presque comme s'il eût voulu abandonner son acte au destin, et lui fournir l'occasion de retenir, de rendre impossible le coup mortel. La psychologie ne répugnait pas à admettre un mélange de peur et d'au-

goisse avec le courage incontestable qu'il faut pour plonger le fer dans la poitrine d'autrui et de soi-même. On sait que les plus audacieux crimes procèdent souvent non de force, mais de faiblesse.

Les nouvelles de Mannheim ne produisaient pas non plus une impression très-favorable à Sand, quoique la population de cette ville continuât à lui témoigner un intérêt enthousiaste, à l'exalter comme un jeune héros, et comme le martyr de la patrie. Les blessures n'étaient pas mortelles, mais on pensait qu'il serait enlevé par la fièvre traumatique, qui fut des plus violentes. Cependant ses blessures guérissent, la fièvre cessa bientôt, et il n'eut plus à souffrir que des suites d'une incision pratiquée par le chirurgien pour frayer une issue au sang qui s'était épanché dans la cavité pectorale. Il confessa ouvertement son acte, et s'en vanta, condamnant seulement comme une lâcheté sa tentative contre lui-même, et promettant solennellement de ne pas la renouveler. Toutes les prescriptions en vue de sa guérison furent par lui suivies ponctuellement. Dans la première nuit, il témoigna le désir d'entendre son gardien jouer du violon ou de la guitare, et il se fit lire la description de la bataille de Sempach, dans l'histoire d'Allemagne de Kohlrausch, montrant par là, à ce qu'il semblait, le besoin de maintenir son excitation mentale, et laissant percer en même temps les prétentions de la vanité, très-forte chez lui. Par-dessus tout, il tenait à paraître dans la lumière la plus avantageuse, et si dans le cours d'une longue instruction il ne montra jamais de repentir, s'il soutint avec obstination avoir été dans son droit et avoir rendu un service à la patrie, il le faut surtout attribuer à cette considération toute mondaine, qui le maintint péniblement dans la logique de son rôle infortuné, et fit taire sa conscience.

Plus tard, son attitude fut calme et douce, et ses manières honnêtes et fines lui valurent l'intérêt et la sympathie des personnes qui étaient en rapport avec lui. Mais l'inquiète mobilité de sa volonté et de son jugement ne cessait d'éclater dans le trouble de ses déclarations, où tantôt il ne pouvait et souvent aussi ne voulait pas être clair. Plus d'une fois il dit carrément le contraire de la vérité, sans y être pressé, et l'avouait ensuite lui-même avec un repentir sincère, mais qui ne l'empêchait pas de recommencer.

M. de Struvé revint de Mannheim, où il s'était rendu à l'effet de mettre en sûreté, pour le compte de la Russie, les papiers officiels de Kotzebue, et aussi pour s'édifier de plus près sur beaucoup de circonstances intéressant soit la famille de la victime, soit l'assassin lui-même. Il me communiqua bien des détails qu'il avait pu recueillir, mais qui ne se

trouvèrent pas tous parfaitement authentiques. C'est ainsi qu'il m'en voulut presque de ne point tenir pour une œuvre de Kotzebue une pièce de vers où l'on avait reconnu son écriture. Il se découvrit plus tard que les vers étaient, je crois, de Pfeffel, ce qui fit écrouler soudain tout un édifice d'attendrissement qu'on avait voulu bâtir sur le fondement de cette poésie. Malgré tout son zèle pour Kotzebue fonctionnaire russe, Struve n'avait pu se défendre entièrement de la sympathie pour Sand, générale à Mannheim, et on lui sut mauvais gré en plus d'un endroit de raconter tant de choses qui ne pouvaient produire qu'une impression favorable. Il avait aussi rapporté de son voyage la conviction que Sand n'avait pas de complices, sur quoi Berstett le reprit si fortement qu'il crut prudent de renoncer à sa manière de voir.

Il avait été décidé — sur de pressantes instances de Berlin, disait-on, — que l'instruction contre Sand se suivrait désormais dans un secret inviolable, et qu'on n'en divulguerait aucun résultat dont l'autorité n'eût pas auparavant épuisé l'emploi. Usitée dans toutes les affaires de ce genre, cette prescription avait été cette fois renforcée plus que d'habitude, et je pus bientôt constater moi-même qu'en dépit de ma position officielle et de l'ordre formel du grand-duc, la suite de la procédure ne m'était plus communiquée avec le même abandon que les premiers incidents, et que Berstett ne m'apprenait que ce qu'il trouvait bon de m'apprendre. Il me donna même à entendre, non sans grande satisfaction, qu'il se trouvait maintenant avec les ministres prussiens, mes supérieurs, en relations directes et tellement intimes, qu'il n'était plus besoin de mon intermédiaire. Je n'eus pas envie d'élever la moindre objection; toute cette affaire me pesait au plus haut point, et je ne souhaitais rien plus que d'être dispensé de m'en occuper d'une façon particulière. Mais, pour revenir au secret, il fut on ne peut plus mal gardé; ceux qui voulurent se tenir au courant en trouvaient aisément les moyens, et des gens même qui ne se souciaient de rien savoir se trouvaient, à l'improviste, informés de détails qu'ils ne se croyaient pas tenus de garder pour eux. C'est ainsi que Louis Robert¹, qui séjournait alternativement à Carlsruhe et à Mannheim, savait toujours les plus fraîches et les plus importantes nouvelles de la procédure, et avait coutume d'en informer M. de Cotta² à Stuttgart.

Quelque acharnement qu'on mit à chercher des complices, on ne

¹ Beau-frère de Varnhagen.

² Propriétaire de la *Gazette d'Augsbourg*.

réussit pas à en découvrir. Dans toutes les parties de l'Allemagne, on avait fait des arrestations et procédé à de sévères interrogatoires; les universités, leurs Burschenschaft et Landmannschaften, eurent à subir les plus pénibles inquisitions; la police avait saisi et fouillé une immense quantité de lettres et d'autres papiers, en partie des meilleurs et plus nobles citoyens; elle avait su tourner en crimes d'État de l'ordre le plus grave les paroles les plus innocentes, et souvent grossièrement malentendues; on avait trouvé bien des choses désagréables pour les gouvernements, mettant à nu leurs vices, excitant leur vengeance, mais rien de ce qu'on avait cherché, nuls complices de Sand. Personne ne fut plus outré de cet échec que M. de Berstett. Il était indispensable de trouver, ou du moins de supposer des complices; autrement ce n'était plus une affaire d'État, mais une simple affaire de tribunaux, et tout le profit disparaissait. M. de Berstett alla jusqu'à prétendre que c'était là un de ces cas où il devrait être permis d'employer la torture pour forcer l'aveu du criminel, qui maintenant ne faisait que se moquer du juge d'instruction; que le salut de tous les princes et hommes d'État, que le bien public dans la plus générale acception du mot, étaient des motifs assez importants pour justifier une déviation de la procédure ordinaire. Le médiocre assentiment que rencontrèrent de telles ouvertures, l'horreur qu'elles inspirèrent même à des personnes dont l'intérêt semblait les avoir suggérées, empêchèrent heureusement qu'elles n'eussent de suites. Une autre circonstance encore contribua à placer M. de Berstett dans une lumière défavorable. Il avait été dit qu'on avait trouvé chez Sand un deuxième papier contenant ces mots : « Sentence de mort exécutée sur le traître Kotzebue, d'après la décision de l'université de ... » J'avais moi-même admis cela dans mon rapport comme un fait assuré et garanti par M. de Berstett, mais je n'avais pas vu l'original de ce papier, comme celui du grand manifeste, et je n'en avais tenu en main qu'une copie, de l'authenticité de laquelle je n'eusse point osé douter. Or il se trouva que l'enquête judiciaire n'offrait plus trace de ce papier; l'original ne figurait point parmi les pièces, la copie fut introuvable, et Berstett lui-même ne voulut plus à la fin se souvenir très-bien du fait, qui cependant reposait sur sa déclaration seule. Il en résulta le soupçon que ce papier avait été une pure fiction, née de l'illusion des complices et du désir de promptement diriger l'instruction vers leur découverte. L'absence de ce papier fut d'un grand prix pour le gouvernement de Weimar, qui voyait l'université d'Iéna compromise avant toutes les autres par la prétendue déclaration de Sand, et qui avait envoyé le conseiller intime de Conta à

Carlsruhe, avec mission spéciale de la représenter et de la défendre. La chose fut vivement discutée par la presse dans l'intérêt d'Iéna, mais resta néanmoins dans le vague.

Par un contraste étrange, la grande masse du peuple, qui était fanatique de Sand, qui approuvait ou du moins admirait son action, et se réjouissait hautement de la terreur qu'elle avait répandue, cette masse était pleinement convaincue qu'il avait agi spontanément et sans nuls complices; tandis que les grands, ceux qui avaient l'acte en horreur et tremblaient devant lui, s'obstinaient à y voir l'œuvre d'une grande conspiration dirigée contre eux tous; leur peur grossissait à l'infini ce qu'ils eussent dû s'estimer heureux et consolés de pouvoir considérer comme un acte isolé. Mais ils ne voulaient rien entendre; car les proportions du crime devaient être celles des châtiments et des mesures de précaution par lesquels ils espéraient garantir leur sûreté, et les plus fins pensaient avec cela à tirer de l'événement maint avantage politique sur l'esprit du temps et sur ses aspirations. La contagion de la peur avait aussi gagné le grand-duc, et on ne négligeait rien pour la fortifier, et lui persuader que sa vie était en péril. Un jour que j'avais à lui remettre une lettre, je lui trouvai un air de tristesse et d'oppression, et après qu'il m'eût fait des reproches de le venir voir si peu, juste au moment où l'on avait tant besoin de ses amis, il m'avoua qu'il se sentait très-malheureux : « Si seulement, dit-il, ce Kotzebue eût vécu ailleurs que dans le pays de Bade ! Nos tribunaux vont condamner l'assassin à mort, cela ne fait pas le moindre doute, et moi, je dois sanctionner le jugement ou gracier le coupable, alternative horrible pour moi. Le gracier est impossible, et le laisser exécuter... n'est-ce pas, cher Varuhagen, que, si je le fais, je dois aussi m'attendre à être prochainement saigné par un de ces petits étudiants ? » Le ton lamentable dont cela fut dit excita ma plus profonde compassion. Je fis tous mes efforts pour le convaincre qu'il n'avait rien à redouter personnellement, qu'il était aimé de ses sujets, que ceux-ci n'attendaient que du bien de lui, que toute l'Allemagne exaltait le prince qui allait mettre en pratique une des constitutions les plus libérales. Il m'observa d'un regard douteux, et comme je continuais, développant les motifs qui devaient faire voir dans le crime de Sand un acte isolé et sans nuls complices, son œil devint méfiant, et il ne put entièrement dissimuler le changement qui s'opéra dans son âme. Il conçut le soupçon que je voulais le tromper et lui inspirer une fausse sécurité. Qui sait quels germes des mains malveillantes avaient déjà semés à cet effet dans son cœur ? Il me reprocha de penser autrement là-dessus que

les autorités de Berlin, pleinement convaincues de l'existence d'une vaste conspiration dont lui-même avait déjà les preuves entre les mains, et protesta qu'il ne se laisserait pas endormir ni tromper sur le danger. Je vis où en étaient les choses : la peur ne pouvait supporter sa propre négation. Ce prince venait de monter sur le trône à un âge avancé et contre son attente; il avait eu jusqu'alors une vue nette des choses, et déjà il était pleinement dévolu au destin de tout voir dans une lumière trouble et faussée, et de ne saisir que des fantômes au lieu de la réalité.

La chimère des complices trouva un nouvel aliment dans un deuxième assassinat qui, comme tel, épouvanta encore plus que le premier. Aiguillonné par l'action de Sand, un garçon apothicaire de Schwalbach, du nom de Lœning, avait choisi pour victime le président nassovien d'Ibell, lui était tombé sus avec un poignard, l'avait blessé, mais non dangereusement, avait été désarmé et conduit aussitôt en prison, où il avait trouvé une prompte mort en s'ouvrant les veines avec des tessons de verre. La première impression fut épouvantable : Sand trouvant des imitateurs, il n'y avait plus de limites; cent jeunes gens pouvaient s'abandonner à cette démente, d'adroits scélérats les diriger, et l'Allemagne tomber sous la terreur d'un tribunai vehmique qui eût fait frissonner tout honnête homme. Mais cette impression passa rapidement, l'issue du deuxième crime ayant été tout juste le contraire de celle du premier; l'assailli avait été sauvé, l'assaillant était devenu sa propre victime, et le tout s'était passé si promptement que l'attention publique n'eut pas le temps de s'y fixer. Avec cela, le nom d'Ibell n'était connu que dans un cercle fort restreint, et, là même, il ne l'était pas comme digne de la haine générale. Le choix parut donc encore un plus grand égarement que celui de Kotzebue, nul intérêt ne s'attachait au coupable, et cette absence d'intérêt privait l'événement de vraie portée. La terreur, d'abord poussée aux dernières limites, revint à son degré primitif, et cette deuxième affaire tomba bientôt dans l'oubli comme un épisode accidentel.

L'affaire de Sand elle-même se trouva un peu reculée à l'arrière-plan, d'autres faits politiques se produisant sur la scène, et réclamant fort l'attention publique. De temps en temps on lisait dans les papiers périodiques des nouvelles hasardées sur l'état de Sand; on le disait pris de consommation et menacé de mort prochaine. La sympathie pour lui se maintint, et les admirateurs ne manquèrent pas : « Sa paix, sa sérénité ne se troublent pas, lisait-on dans la *Gazette d'Augsbourg*; son attitude, ses paroles n'ont depuis le commencement subi aucune dévia-

tion; on n'a pu ébranler sa conviction, déterminer son âme à aucun repentir, et cependant il est extrêmement ouvert aux impressions religieuses, comme l'ont montré les lettres qui ont été publiées. Dans l'état où sont les choses, il faut lui souhaiter une prompte mort. Son crime ne peut recevoir de pardon dans la société des hommes, et cependant il est compliqué de circonstances tellement inouïes, qu'on n'y peut appliquer la mesure de la criminalité ordinaire. Il faut distinguer essentiellement, dans cet événement, entre l'acte, l'homme et le destin. L'homme éveille la plus mélancolique sympathie; ses amis, ses compatriotes, la patrie elle-même perdent beaucoup en lui, comme le montrent tous les témoignages, ses propres écrits et même son épouvantable égarement; vraiment on ne saurait jeter cette âme parmi les hommes vulgaires. Qu'il ait entièrement agi de lui-même, sans nul concours ni excitation étrangère, c'est ce qui est maintenant hors de doute. La plus vaste et la plus minutieuse enquête n'a fourni aucune trace de complot, et n'a pas procuré une ombre de satisfaction à l'attente avide des ultra-français et allemands. » Les Anglais voyageant le long du Rhin et visitant Bade continuaient aussi à témoigner pour Sand un intérêt particulier. Mainte Anglaise de haut rang le déclara pour son héros, en songeant peut-être à l'effet qu'un tel héros produirait dans son drawing-room.

Cependant, il ne mourut pas et continua de languir dans une espèce de demi-rétablissement, et la justice continua de poursuivre l'instruction, qui depuis longtemps avait dit son dernier mot. Je ne donnai plus que peu d'attention à l'affaire, surtout après mon rappel de Carlsruhe, qui eut lieu vers ce moment, et rompit toutes mes relations avec le gouvernement de Bade. Si l'on est curieux de voir les détails du procès, on les trouvera dans le travail de Haering, dont les données sont d'ailleurs fortement de nature à changer la sympathie admirative en une compassion douloureuse. En automne 1819, Goerres se prononça dans l'intérêt de Sand, excusant son acte par la colère publique excitée contre Kotzebue : « Celui qu'il cherchait fut donné dans sa main, et lui-même livra sa propre vie en expiation à la Némésis irritée, conformément à la vieille doctrine qui demande du sang pour du sang. » Plus tard, il dit encore : « Que l'acte n'ait pas été chrétien, c'est ce dont tout le monde conviendra avec Steffens; mais Dieu suscite parfois une vertu païenne pour punir l'hypocrisie chrétienne. »

De même et dans un sens encore plus décidé, le prédicateur et professeur de Wette se prononça dans une lettre de consolation adressée à la mère de Sand, dont la divulgation imprudente lui valut la perte

immédiate de sa chaire à l'université de Berlin, et une longue persécution, jusqu'à ce qu'enfin il trouvât une position nouvelle à Bâle. Plusieurs écrits parurent aussi contre Sand, de Beckedorff, Steffens, Fouqué et autres; mais ceux-ci, en le condamnant sévèrement, développaient des vues qui n'allaient pas à l'opinion populaire et ne produisirent qu'une faible impression.

Pour n'être point obligé de revenir sur cette matière, je vais anticiper sur les dates et ajouter ici ce qu'il me reste à communiquer sur Sand. Le procès durait encore quand je quittai Carlsruhe en octobre 1819, et avait donné lieu à une foule d'enquêtes et de persécutions qui ne l'avaient avancé en rien. Il courait des bruits singuliers, comme qu'on voulait attendre que Sand mourût de maladie pour être dispensé de l'embarras de le condamner à mort et de l'exécuter. D'autres disaient qu'on le laisserait échapper. Mais il est remarquable qu'en dépit de toutes les sympathies publiquement déclarées, aucune tentative n'ait été faite pour le délivrer par force ou par ruse. Ses amis et admirateurs et lui-même, excepté des moments de faiblesse où dominait l'amour de la vie, paraissaient considérer la mort comme désirable pour lui et comme l'unique conclusion possible de son entreprise. Après de longs retards et des avertissements réitérés de Vienne et de Berlin, ce ne fut que l'année suivante, le 5 mai 1820, que fut rendue la sentence. Le grand-duc trafina encore un peu la confirmation, finit par la donner le 17 mai, et l'exécution eut lieu le 20.

Toutenant ce fait, dont des relations diverses coururent alors dans les feuilles publiques, je joins ici quelques informations empruntées à une lettre de Louis Robert, et qui ont dans tous les cas le mérite d'être des témoignages immédiats et dégagés de tout parti pris. Voici ce qu'il m'écrivit de Mannheim à la date du 22 mai :

« Avant-hier, à cinq heures et demie du matin, a eu lieu ici l'exécution de Sand. — Ce que je vous en rapporte est tellement authentique, que vous pouvez le raconter en citant mon nom. — Quand on lui donna connaissance du jugement, il en témoigna de la joie. Interrogé s'il serait en état de tenir la tête droite, et si, en général, il se trouvait assez de forces, il se leva de son lit, se promena dans la chambre et tint la tête droite. — Parmi plusieurs paroles qu'il fit inscrire au procès-verbal de cette dernière scène judiciaire, il y eut, entre autres, celle-ci : « que ses parents devaient préférer le voir mourir de l'échafaud que de la phthisie. » — Dans les trois derniers jours, il put recevoir toutes les visites qu'il voulut. Le médecin militaire Bloch, qui fut chez lui, me raconta qu'il l'avait trouvé en conversation

tout à fait abstraite avec un ecclésiastique sur des matières philosophiques et religieuses. Il passa cinq quarts d'heure auprès de lui, et n'eut pas grand'chose à me raconter, si ce n'est cette parole de Sand : « que la douleur du corps n'existait pas ; que la douleur de l'âme seule était réelle. » Tous ceux qui l'avaient vu antérieurement et qui l'ont revu depuis le jugement s'accordent à dire qu'après la sentence lue il a été plus gai et mieux portant. La fièvre descendit presque à zéro, et il mangea de bon appétit, *con amore*, selon l'expression d'un témoin oculaire, même encore le dernier jour, à trois heures du matin, sa soupe à la farine. De la bouche du lieutenant-colonel Holzing j'ai recueilli le dialogue suivant : « HOLZING. Vous me connaissez donc ? — SAND. Oh oui ! vous étiez à mon arrestation, mais vous portiez alors un uniforme. Et serez-vous aussi après-demain... ? — HOLZING. Oui, je commanderai même l'escorte. — SAND. Je vous remercie. Qu'est-ce que la mort ? Tâchons de dire un mot raisonnable là-dessus : assurément, vous l'avez déjà souvent vue en face, j'en juge par vos décorations ; elle a été près de vous. Eh bien, vous pouviez mourir, vous mourrez peut-être pour l'idée d'un autre, à vous totalement étrangère. Moi, je meurs pour mon idée, pour ce que je tiens juste et bon. — HOLZING. Ce sont des chimères kantienues, et vous auriez mieux fait de mettre à temps de l'eau dans votre vin. » Quand je lui eus dit cela, continua Holzing, il se tut, et les larmes lui vinrent aux yeux. — La veille de l'exécution, Sand a fait venir le bourreau et s'est entretenu avec lui pendant une heure et demie. La taciturnité de cet homme a peu laissé transpirer de l'entretien dans le public, et les rares paroles qu'on cite n'ont rien de particulièrement remarquable. Ce qui l'est davantage, c'est la métamorphose de cet homme de haute et forte stature, habitué à son office, et qui s'est montré soudain mou et ébranlé, parce que, dit-il, au lieu d'exhorter et de consoler, c'était lui qui avait été consolé et exhorté. — Que l'autorité municipale ait été très-soucieuse et sur ses gardes est assez naturel ; peut-être aussi le général de Reuenstein avait-il apporté pour cela de Carlsruhe les ordres nécessaires. Toute la garnison a été sur pied. Dès trois heures du matin, des masses d'infanterie et de cavalerie avaient pris position sur toutes les places de la ville, envoyant des patrouilles dans les rues et jusqu'à la porte de Heidelberg, car c'était immédiatement en avant de celle-ci, sur l'immense place appelée Pré des vaches, que l'échafaud était dressé, fort simple et seulement à hauteur d'homme. Il y avait là, je crois, deux bataillons. Dans l'arsenal, on avait mis les canons en position. Chaque homme avait dix cartouches et son fusil chargé. Il était enjoint aux aubergistes de rapporter à la police toute parole sus-

pecte. Le cabriolet dans lequel se trouvaient Sand et le geôlier — que Sand avait pris en affection pour en avoir reçu des soins dans sa maladie, et dont il avait voulu être accompagné — était escorté devant et derrière par un escadron de cavalerie. Quand la voiture sortit de la cour de la prison, les femmes rassemblées là éclatèrent en pleurs et en sanglots. Sand, à moitié couché, à cause de sa poitrine, à moitié assis, salua amicalement à droite et à gauche la multitude qui pleurait. Il n'y a qu'une voix sur sa sérénité, sur son air presque transfiguré. « Je » n'étais sorti que pour céder à mon garçon, ai-je entendu dire à un » employé; j'étais oppressé, et m'étais proposé de ne pas regarder » du tout, mais quand je l'ai vu venir de loin dans la voiture, et son » grand calme, je me suis tout à coup senti si tranquille, que j'aurais » pu assister même à l'exécution. » Il n'y a rien du tout à dire contre son courage dans la mort, ont dit les officiers. Et quand mon domestique, un soldat, fut revenu de l'exécution, il me dit : « Ah! c'était » un bien honnête jeune homme, et il est si bien mort! j'aurais voulu » hurler d'affliction. » — Sand avait refusé l'assistance d'un ecclésiastique, non par manque de religion, ce qu'il voulut qu'on expliquât bien au peuple, mais par respect pour le ministère sacré, dont la place n'était pas, disait-il, où le sang doit couler. Il monta donc sur l'échafaud avec l'aide de son gardien et d'un valet. On le vit alors debout, seul. Il promena son regard de tous les côtés, leva la main, jeta avec force un mouchoir blanc à terre, releva la main comme pour un serment, dit quelques mots à voix basse au bourreau, qui s'approchait en s'inclinant, et s'assit. « Ne me liez pas trop fort, cela me fait mal pour » respirer. — Je meurs dans la grâce de mon Dieu. — Plus bas le ban- » deau, je vois encore. » — Telles furent ses dernières paroles, sur lesquelles tout le monde est d'accord, mais non sur ce qu'il a dit en faisant les gestes dont je viens de parler. Des témoins dignes de foi prétendent qu'il n'a rien dit, pas une parole; d'autres, non moins dignes de foi, assurent qu'il a proféré : « Je meurs pour la liberté de l'Allemagne, je » le jure. » D'autres veulent avoir entendu : « Ici-bas, il n'y pas de » grâce; je meurs réconcilié avec mes ennemis, et à mes amis j'ap- » prends à mourir. » — Bref, les témoins oculaires ne s'entendent point, ou peut-être ne veulent point s'entendre là-dessus. — De l'avis de tout le monde, la foule a été calme, silencieuse, et — comme jamais en pareille occurrence — décente. Il y avait du reste moins de monde qu'on n'eût pensé, et bien trois femmes contre un homme; des étudiants assez, mais pas trop, et il n'y a pas eu le plus léger désordre. Ce qui est vrai, c'est que, aussitôt après l'exécution, on s'est vivement

disputé à prix d'argent la chaise sur laquelle Sand avait été assis, de ses cheveux, et des copeaux de bois sanglants détachés de l'échafaud. Tous semblaient émus, élevés, tous les esprits réconciliés par sa mort. Il faut que la pitié ait répandu sa contagion dans l'air, car, quoique je n'aie pas fait un pas hors de la maison, quoique je me fusse, de toutes les forces de mon imagination, mis dans la position du grand-duc, et que je me fusse dit qu'à sa place je n'eusse point fait grâce, je n'en ai pas moins passé toute la nuit sans dormir, sauf deux heures, et le matin, j'ai, malgré moi, pleuré longtemps et avec violence. Et la même chose est arrivée à des gens qui n'ont pas la larme facile; par exemple, justement au geôlier, qu'on a vu revenir de l'exécution avec des yeux rouges et gonflés. Je n'ai entendu que deux hommes trouver sa contenance forcée et son attitude théâtrale, et je ne déciderai pas si ces deux témoins ont seuls vu plus juste que les autres; mais ce qui prouve qu'il avait à cœur de faire bonne contenance et de bien mourir, ce sont les paroles suivantes de lui, qui sont avérées. Premièrement : « Pourvu que le froid du matin ne me donne pas une attaque de nerfs; » et deuxièmement : « Si mon corps tremblait de faiblesse, ce ne serait » toujours que le corps; mon âme ignore la crainte. » Le corps a été déposé dans un cercueil, ramené dans la même voiture, et enterré sans bruit dans la nuit. Chacun est retourné à ses affaires. — Il faut louer la douceur et la convenance dont l'autorité a usé envers Sand, et que lui-même a reconnues hautement. Il a été soigné comme un enfant dans la maison de ses parents. Aucun cocher de la ville n'a voulu louer sa voiture. Le gouvernement en a fait acheter une, et c'est un paysan qui a conduit. Voilà tous les détails que je sais; ils sont strictement conformes à la vérité. »

De l'assassinat de Kotzebue date ou du moins devait dater pour l'Allemagne, dans la pensée et l'intention des puissants, tant princes que ministres, dont l'influence était prépondérante dans les affaires publiques, une révolution dans les relations entre gouvernants et gouvernés. Tous les gouvernements établirent une entente active entre eux, et plus encore avec la Prusse et l'Autriche, sur toutes les questions du jour, sur les universités déjà tant battues en brèche, sur la presse, les associations, et sur la limite des franchises constitutionnelles. Le cri contre les universités surtout, déjà excité par l'outrecuidance étourdie de Stourdza, s'exalta jusqu'à la rage par la terreur née de ce meurtre. Parce qu'un étudiant l'avait commis, parce que cet étudiant appartenait à la Burschenschaft, parce qu'en dernier lieu il avait séjourné à Iéna, tout le système universitaire devait être

condamné comme le foyer du crime et de tout ce qui pourrait arriver de semblable. L'accusation retentit par toute l'Allemagne, à toutes les cours, dans tous les salons distingués, dans tous les cabinets, et partout on réclama avec violence l'extirpation du mal. L'Autriche, qui depuis longtemps ne tolérait plus d'enseignement libre, et voyait d'un œil jaloux et soucieux la liberté de la science subsister, et ses disciples prospérer dans le reste de l'Allemagne, l'Autriche montra ses écoles asservies comme des modèles à imposer en tous lieux. En Prusse, un parti ténébreux, qui jetait de dangereuses racines à la cour et dans le gouvernement, réclamait avec insistance des mesures violentes contre toute liberté de l'esprit, espérant entraîner dans l'abaissement des universités ses plus détestés adversaires, contre lesquels il ne pouvait rien sans cela. La plus énorme déraison, la pure démente se firent jour; on mit tout en œuvre pour effrayer les puissants et les déterminer aux mesures les plus sévères. Les professeurs d'université, les savants en général, et tous les confesseurs de la science libre, élevaient en vain leurs voix courageuses; elles se noyaient dans le tumulte enragé des fanatiques en faveur. Comme il arrive d'ordinaire, quand la passion aveugle est encouragée de haut, il ne manqua pas non plus cette fois, parmi les savants mêmes, d'âmes basses pour mettre servilement leur esprit et leur crédit aux ordres de l'ennemi. Déjà la question des universités se trouvait, avec une promptitude extraordinaire, déferée à la diète, et on attendait la sentence la plus hostile. Alors il surgit, contre ces entreprises menaçantes, un obstacle, un secours, d'un côté d'où on ne l'attendait plus, du milieu des princes mêmes. L'excellent grand-duc de Weimar, à qui sans doute appartenait avant tous les autres la protection de la science et de la culture libres, et qui par-dessus avait à défendre son université à lui, s'éleva avec hardiesse contre les calomnies, contre les accusations odieuses envers lesquelles le doute même semblait un crime. L'envoyé de Saxe-Weimar remit à la diète un rapport qui défendait avec courage, avec âme, avec esprit, la cause des universités et des étudiants contre la brutalité de leurs puissants adversaires. « Considérant, y disait-on, les services rendus par les universités allemandes, depuis longtemps reconnus dans leurs causes et dans leurs effets par des Allemands (Schleiermacher, Steffens, Wachler) et par des étrangers (Cuvier, Villers), Son Altesse Royale ne souscrira jamais à des arrangements qui auraient pour résultat de détruire le principe essentiel des universités et de transformer celles-ci en simples écoles savantes, gymnases, etc., par la suppression de la liberté académique! Il faut que l'Université conserve la liberté des

opinions et de la doctrine; c'est du conflit des opinions que la vérité doit jaillir; c'est de tout exclusivisme que l'étudiant doit être préservé, c'est contre la foi aveugle aux autorités en matière de science qu'il doit être prémuni; ~~c'est à l'autonomie qu'il doit être élevé.~~ » A l'égard des visées subversives attribuées aux étudiants en général et à la Burschenschaft en particulier, le mémoire disait : « Il faut déplorer la malveillance ou la légèreté de ceux qui ont inventé de telles accusations, qui s'en sont servis pour parler fortement contre les étudiants, et qui par là ont peut-être semé parmi eux le germe du mal. » Par de telles nobles et vigoureuses ~~paroles~~, ~~proferées~~ au sein de la diète au nom d'un prince allemand, les adversaires furent pour un moment réduits au silence et à la confusion, mais ils n'en continuèrent pas moins leurs machinations néfastes, et ils devaient bientôt conquérir auprès des grands gouvernements de l'Allemagne un ascendant devant lequel les princes mêmes seraient contraints de fléchir

(Traduit de l'allemand de K. A. VARNHAGEN D'ENSE.)

SULTAN NASSIR.

FRAGMENT

DE L'HISTOIRE DES SULTANS MAMLOUKS D'ÉGYPTE ¹.

Le sultan Mohammed Alnassir fut le huitième souverain de la dynastie des sultans mamlouks² qui avaient pris possession de l'Égypte et de la Syrie, où régnaient avant eux les descendants de Saladin. Il était frère du sultan Alaschraf, connu en Europe par la

¹ M. G. Weil, professeur de langues et de littérature orientales à Heidelberg, auteur d'une *Histoire des califes*, en trois volumes, qui embrasse l'histoire des peuples musulmans jusqu'à la prise de Bagdad par les Mongoles, s'occupe depuis plusieurs années de la suite de cet ouvrage, qui doit s'étendre jusqu'à l'extinction du califat, c'est-à-dire jusqu'à la conquête de l'Égypte par le sultan Sélim. Le premier volume de cette continuation, qui contiendra l'histoire des califes sous les sultans mamlouks Bahrites de l'Égypte, est sous presse. Dans cette nouvelle histoire, le règne du sultan Nassir occupe une grande place, tant par sa longue durée que par les événements remarquables qui s'y rattachent. M. Weil avait d'abord l'intention de nous communiquer une traduction de ce chapitre inédit; ensuite il a trouvé qu'il serait beaucoup trop étendu pour une revue, et que, malgré cela, il pourrait offrir des difficultés aux lecteurs qui ne connaîtraient pas les chapitres précédents. Il a donc préféré écrire à notre intention une nouvelle biographie du sultan Nassir, moins développée, et néanmoins mieux faite pour être lue en morceau détaché. Ce fragment introduit le lecteur dans une des parties les moins connues et par cela même les plus curieuses de l'histoire d'Égypte, d'autant plus intéressante que, tout en étant nouvelle par les personnages et les mœurs, elle offre de nombreuses analogies avec l'histoire plus ancienne de cette contrée, notamment en ce qui touche les relations avec l'Asie Mineure. C'est la même suite de guerres offensives et défensives, d'actions et de réactions qu'on peut suivre depuis Sésostris jusqu'aux successeurs d'Alexandre. On remarquera le parti que l'auteur a tiré des sources arabes.

² Pour ce mot et d'autres tirés de l'arabe, comme *khally*, nous conservons l'orthographe de Weil, différente de celle qui est usitée en France, mais conforme à l'orthographe arabe.

prise de Saint-Jean d'Acre, et fils de Kilawoun, qui s'était également distingué dans ses guerres contre les Mongoles et les armées des croisés. Alaschraf fut assassiné, après un règne de trois ans et quelques mois, par son premier ministre Beidara, pendant qu'il était à la chasse au delà du Nil. Plusieurs autres émirs, tels que Kara Sonkor et Ladjin Manssouri, s'étaient associés à Beidara, dans l'espoir que les grands de l'empire leur sauraient gré de les avoir délivrés d'un prince qui avait fait tuer plusieurs des leurs, et qui était décrié pour sa vie irrégulière et débauchée. Mais dès que Beidara voulut se mettre à la place du sultan assassiné, un parti puissant se forma contre lui. L'émir Ketboga réunit les mamlouks d'Alaschraf et les exhorta à venger la mort de leur maître. Beidara et ses partisans furent vaincus, mais quand le vainqueur voulut rentrer au Caire, il ne trouva point de barques pour passer le Nil, le gouverneur Sindjar Asschoudjai les ayant, par crainte d'une attaque des insurgés, fait transporter toutes sur la rive orientale du fleuve. Après de longues négociations, on tomba enfin d'accord pour placer le prince Nassir sur le trône, et Schoudjai envoya des barques.

Nassir n'avait que neuf ans lorsqu'il fut proclamé sultan (le 14 décembre 1293). Il n'en pouvait avoir naturellement que le titre : Ketboga, en qualité de suppléant ou de régent, et Schoudjai, promu à la dignité de vizir, se partagèrent le pouvoir. Mais ces deux dignitaires ne s'entendirent que sur un point, la persécution de leurs adversaires, c'est-à-dire les assassins d'Alaschraf avec tous leurs amis et parents, qui furent les uns décapités, les autres mutilés et privés de leurs biens, et aussi son premier favori, le vizir Ibn Assalous, auquel ils ne pouvaient pardonner de les avoir autrefois traités avec orgueil et dédain, ni laisser ses grandes richesses. Il fut appelé à la citadelle et mis à la torture jusqu'à ce qu'il rendît le dernier soupir.

Dès que le vizir et le régent n'eurent plus rien à craindre de leurs ennemis, ils se brouillèrent entre eux, chacun des deux voulant gouverner le sultan et par là se rendre maître de l'empire. Schoudjai avait pour lui les mamlouks de l'ancien sultan, et Ketboga les esclaves curdes, ainsi que les Mongoles, ses compatriotes, qui, depuis le règne du sultan Beibars, avaient quitté leur patrie pour venir demeurer en Égypte et dont plusieurs étaient parvenus à de hauts emplois. Schoudjai imagina de faire arrêter et emprisonner son rival au moment où il entrerait dans la citadelle; mais heureusement pour Ketboga, il y avait parmi les mamlouks un jeune esclave de race mongole, qui l'avertit du danger dont il était menacé. Aussitôt il réunit ses partisans et

assiégea la citadelle. Ce fut lui qui l'emporta. Schoudjai, obligé de se rendre après avoir soutenu plusieurs assauts, fut assassiné.

Kethoga n'était pas encore satisfait, quoique tout le pouvoir fût concentré entre ses mains. Il se fit prêter serment en qualité de corégent, et commença de s'entourer des attributs de la souveraineté. Voyant ensuite qu'il ne rencontrait d'opposition ni en Égypte ni en Syrie, il résolut de détrôner le sultan Nassir, et à cet effet il amnistia Kara Sonkor et Ladjin, qui s'étaient tenus cachés depuis l'assassinat d'Alaschraf, les fit revêtir de robes d'honneur et leur rendit le rang d'émir. Ils avaient des partisans nombreux et puissants, et leur propre intérêt conspirait contre Nassir, dont ils avaient assassiné le frère. Un soulèvement des anciens mamlouks du sultan Aschraf offrit à Kethoga l'occasion de déclarer « que la majesté du trône avait été dégradée, et qu'elle était impossible sous le règne d'un enfant tel que le roi Nassir. » Les émirs, convoqués et gagnés d'avance, tombèrent d'accord de déposséder le jeune prince et de mettre à sa place Kethoga (1^{er} décembre 1294). Celui-ci se fit prêter le serment de fidélité, s'assit sur le trône, entouré de toute la pompe de la souveraineté, prit possession du palais des sultans, et Nassir dut se contenter de quelques appartements d'une maison placée dans l'intérieur de la citadelle, où il fut enfermé avec sa mère et traité comme un prisonnier.

Le règne de Kethoga fut malheureux et de peu de durée. Les anciens émirs le haïrent parce qu'il éleva ses propres mamlouks aux premières dignités; le clergé ne lui pardonna pas d'avoir fait un accueil honorable à une quantité de familles mongoles qui étaient venues s'établir en Égypte sans avoir abjuré leur ancienne religion. Le peuple enfin le rendit responsable de la famine et de la peste qui désolaient l'Égypte et la Syrie. Plusieurs émirs, à leur tête Ladjin, se conjurèrent contre lui pendant qu'il se rendait en Syrie, et pénétrèrent dans sa tente après avoir tué ceux qui la gardaient. Kethoga leur échappa par la porte opposée de la tente et se réfugia à Damas; mais il perdit son trône, où les émirs placèrent Ladjin (26 novembre 1296).

Ladjin régnait en Égypte lorsque le duc Henri V de Mecklenbourg, emprisonné au Caire depuis bien des années, recouvra sa liberté. Ladjin le chargea même d'une mission auprès du pape, comme on le voit par une chronique allemande contemporaine ¹. L'Égypte était menacée à cette époque par les Mongoles de la Perse, qui recherchaient l'alliance des puissances européennes, en leur promettant de

¹ Voyez *Chronik des Franciscaners Detmar*, herausgegeben von Grantoff, p. 414.

leur rendre la Palestine, après en avoir chassé les Égyptiens, et Ladjin voulut sans doute gagner le pape par quelques concessions en faveur des pèlerins chrétiens, Mais si d'autres ajoutent que Ladjin était de race germanique, ancien chevalier de l'ordre Teutonique, et qu'il avait fait comme tel la guerre en Livonie, puis en Palestine; que plus tard, converti à l'islamisme et parvenu au trône, il rendit la liberté au duc Henri, son ancien ami et compagnon d'armes, nous sommes obligés de répondre que toutes ces assertions sont en contradiction directe avec les rapports des auteurs orientaux. Ladjin était arrivé en Égypte, à l'âge d'environ dix ans, comme esclave de Noureddin Ali, fils d'Eibek, premier sultan mamlouk de l'Égypte. Il avait dû son éducation et sa fortune au sultan Kilawoun.

Kethoga n'avait perdu que le trône et avait conservé la vie et la liberté; Ladjin fut assassiné. Il aimait passionnément un mamlouk nommé Mangoutimur, l'avait nommé régent, au grand déplaisir de tous les émirs, et médita même de le désigner comme son successeur. A cet effet, il voulut éloigner peu à peu tous les anciens mamlouks qui occupaient des places élevées. Plusieurs furent emprisonnés; d'autres, parmi lesquels se trouvait Kipdjak, quittèrent leur patrie et cherchèrent un refuge auprès des Mongoles, qu'ils excitèrent à faire une invasion en Syrie. Enân Kourdji, un capitaine des mamlouks, qui devait être exilé en Cilicie, à l'instigation de Mangoutimur, coupa la tête à Ladjin pendant qu'il jouait aux échecs, et Nassir, que Ladjin avait fait emprisonner dans la forteresse de Karak, fut rappelé en Égypte et remplacé sur le trône.

Nassir fit son entrée au Caire le 7 février 1299 et fut accueilli avec des acclamations générales, car l'attachement pour son père Kilawoun n'était pas encore éteint dans le cœur du peuple. On renouela la cérémonie de l'inauguration, et le khalif conféra au jeune sultan un nouveau diplôme d'investiture¹.

Mais Nassir était encore trop jeune pour tenir lui-même les rênes du gouvernement. Le pouvoir demeura entre les mains d'une espèce

¹ C'était Al-Hakim Biarm Illah-Ahmed, un descendant des khalifs de Bagdad. On sait qu'après la prise de Bagdad par les Mongoles et le meurtre du khalif régnant, le sultan Beibars accueillit un descendant de la famille d'Abbas et lui fit prêter serment par le peuple en qualité de khalif. Il espéra rallier à lui par cet acte tous les musulmans attachés à cette famille illustre, qui avait occupé le trône pendant cinq siècles avec le titre de successeurs du Prophète et princes des croyants, et faire oublier à ses sujets qu'il s'était frayé le chemin au trône par un double régicide. Ce khalif et ses successeurs n'avaient cependant que le titre de princes, ils devaient céder le pouvoir temporel au sultan. Aussi ne furent-ils, à peu d'exceptions près, que les instruments des sultans.

de régence, composée de Beibars, le maître du palais, et Sallar, le suppléant du sultan. Le danger qui menaçait alors l'empire des mamlouks refoula pour quelque temps les intrigues personnelles.

Les Mongoles, après avoir renversé le khalifat de Bagdad et pris possession de la Perse, de l'Irak, de la Mésopotamie et d'une grande partie de l'Asie Mineure, n'avaient pas tardé à vouloir subjuguier également la Syrie et l'Égypte, mais ils avaient été arrêtés dans leurs conquêtes par Kotous, le troisième esclave turc qui gouverna l'Égypte. Des troubles intérieurs et des guerres contre les Mongoles de Kipdjak, qui bientôt embrassèrent l'islamisme, les empêchèrent pendant quelque temps de renouveler leurs attaques. Mais dès que l'état intérieur de leur empire le leur permit, ils reprirent leurs incursions dans les provinces musulmanes. Les princes des Mongoles de la Perse, qui portaient le titre d'*Ilkhan* et qui résidaient à Tebriz, se trouvaient donc depuis Houlagou, le vainqueur de Bagdad, en guerre perpétuelle avec les sultans d'Égypte, et cette guerre était conduite avec d'autant plus d'animosité de part et d'autre qu'elle était en même temps une guerre sainte entre l'islamisme et le paganisme. Après la conversion de l'*Ilkhan* Gasan, qui monta sur le trône vers la fin de l'année 1295, quelque rapprochement eut lieu entre les peuples, mais l'inimitié ne cessa de régner entre les princes. Par-dessus d'autres griefs, Gasan voyait avec peine les sultans d'Égypte accueillir chez eux tous ceux de ses sujets que des délits politiques forçaient à s'expatrier, au nombre desquels se trouva un gouverneur insurgé de l'Asie Mineure, qui fut reçu en Égypte comme un prince. Avec cela, Kipdjak et d'autres émirs émigrés ne cessaient de lui dépeindre l'état anarchique de l'empire des mamlouks, et lui faisaient espérer une victoire sûre et facile.

Gasan quitta Tebriz au mois d'octobre de l'an 1299, passa l'Euphrate le 7 décembre, et cinq jours plus tard il se trouvait déjà devant Haleb. Sans s'inquiéter de la citadelle de cette ville qui avait une garnison égyptienne, il continua sa marche jusqu'à Salameih, bourg situé entre Himss et Hamah.

Dès le courant de l'été, le gouvernement égyptien avait eu connaissance des armements de l'*Ilkhan*, et avait expédié quelques milliers d'hommes pour renforcer les garnisons des places fortes de la Syrie. Vers la fin de septembre, l'armée égyptienne, commandée par Nassir, se mit en marche, mais on ne s'empressa guère de prévenir l'ennemi par l'occupation des frontières. A Gaza, il y eut de brillantes fêtes et de grandes chasses. A Tell-Adjul, en Palestine, éclata un complot en faveur de Ketboga. Le sultan, Sallar et Beibars, devaient être assassinés,

et Ketboga proclamé de nouveau. Heureusement le chef des insurgés fut tué après avoir blessé Beibars, et les partisans de Nassir, à la tête de ses mamlouks, parvinrent à repousser les insurgés. On savait que Gasan avait passé l'Euphrate, mais l'armée égyptienne n'accéléra pas sa marche : elle n'était pas encore complètement équipée, et elle devait attendre des renforts. Le 4 décembre elle entra enfin à Damas, et le 23 elle rencontra l'ennemi entre Salamieh et Himss. Gasan se trouva pris à l'improviste; aussi la tête de son armée fut-elle ébranlée au premier choc, mais bientôt il rétablit l'ordre dans ses rangs et força les Égyptiens à la fuite. Himss tomba au pouvoir des Mongoles avec tous les trésors du sultan et de ses émirs. Damas fut également abandonnée, sauf la citadelle. La populace ouvrit les portes des prisons, les malfaiteurs se répandirent dans la ville et saccagèrent les maisons des riches. Des femmes et des enfants parcouraient les rues en pleurant et en cherchant un refuge contre les Mongoles qu'on attendait à chaque instant, et dont on redoutait toute sorte d'excès. Cependant quelques hommes intrépides ne perdirent pas la tête; ils se rappelèrent d'ailleurs que Gasan avait embrassé l'islamisme, et firent espérer aux habitants qu'il ménagerait une ville musulmane. Une députation partit pour le camp des Mongoles; elle fut bien accueillie, et Gasan défendit sous peine de mort à tous ses soldats de commettre la moindre hostilité envers les habitants de Damas, ou toute autre ville de Syrie qui ferait sa soumission. Il tint parole, mais Damas dut payer une contribution assez considérable.

Les Mongoles se répandirent par toute la Syrie et la Palestine. Mais Gasan ne fit rien pour prendre les places fortes et songea encore moins à conquérir l'Égypte, ce qui lui aurait été assez facile immédiatement après la bataille de Salamieh. Bientôt une invasion du prince de Transoxanie le rappela chez lui. D'ailleurs, il avait espéré trouver en Palestine un corps d'armée européen, et se voyant trompé dans son attente, malgré les promesses du pape, de la France et de l'Angleterre, il renonça pour le moment à pousser plus loin ses opérations militaires, décidé à revenir à l'automne prochain, saison plus favorable pour une campagne d'Égypte.

Bientôt après le départ de Gasan, le gouvernement égyptien créa une nouvelle armée, devant laquelle les garnisons mongoles des places syriennes furent obligées de se retirer, d'autant plus que les préfets et gouverneurs institués par Gasan firent cause commune avec leurs compatriotes. Aussi quand il revint à la tête d'une armée, dans l'automne de l'an 1300, tout fut-il à recommencer. Cette fois-ci encore il attendit

une armée auxiliaire chrétienne, et il y eut en effet, mais quelques mois trop tard, un débarquement d'un corps d'armée européen à Tortosa, sous le commandement du roi Amauri de Chypre, qui devait opérer de concert avec les Mongoles. Des pluies continuelles empêchèrent Mongoles et Égyptiens de se joindre, et cette deuxième campagne n'eut guère de résultat.

Gasan désespéra du concours des chrétiens d'Europe, et voulut obtenir par voie diplomatique ce qu'il avait poursuivi par les armes. En mai 1301, il envoya une ambassade en Égypte avec une lettre au sultan Nassir, où il déclarait qu'il faisait la guerre à contre-cœur, assurait le sultan que le bien-être et le repos de ses sujets musulmans lui étaient chers, et que, prince converti à l'islamisme, il n'avait pas de désir plus ardent que de vivre en paix avec lui. Cette lettre, qui nous a été conservée par plusieurs auteurs contemporains, ne mentionne pas les conditions d'un traité de paix, mais les ambassadeurs avaient encore une mission verbale, et Gasan demandait, sans le moindre doute, à être reconnu souverain de la Syrie et de l'Égypte, et suzerain de Nassir, ce que Nassir et ses conseillers furent bien loin de vouloir accorder. Quoique la réponse de Nassir, datée du 3 octobre 1301, ne contentât point Gasan, il laissa cependant passer une année entière avant de faire une nouvelle tentative en Syrie.

Les Égyptiens profitèrent de cet intervalle pour châtier les Bédouins insurgés de l'Égypte supérieure, pour faire une gazieh en Cilicie, parce que le prince de ce pays avait fait cause commune avec les Mongoles, et pour chasser les chrétiens de l'île d'Arwad.

Les préparatifs de la guerre contre les Bédouins avaient été tellement secrets, que les insurgés se trouvèrent surpris et cernés de tous les côtés. Beaucoup d'entre eux se réfugièrent dans des cavernes inaccessibles; mais, comme de nos jours en Algérie, on trouva moyen de les exterminer ou de les forcer à se rendre en allumant de grands feux à l'entrée de ces cavernes.

L'île d'Arwad (Aradus), vis-à-vis de Tortosa, était occupée par des templiers, qui de là faisaient souvent des incursions sur les côtes limitrophes de la Syrie. Le gouvernement égyptien y envoya l'amiral Zer-rak avec quatre bâtiments de guerre. Celui-ci débarqua dans l'île, fit main basse sur les chrétiens et n'épargna que quelques centaines d'hommes qui s'étaient jetés dans une tour forte. Avant de se rembarquer, il fit raser tous les travaux de fortification faits par les templiers (octobre 1301).

Ces succès relevèrent le courage des Égyptiens, qui entrèrent avec

plus de confiance en campagne pour repousser une troisième invasion des Mongoles. Gasan n'accompagna son armée que jusqu'à Rahbah, et s'en retourna en Perse sans avoir pris cette forteresse, située sur l'Euphrate. Collouschah, qui le remplaça dans le commandement de l'armée mongole, ne rencontra point d'obstacle sérieux jusqu'à Damas, mais il se fit complètement battre dans la vallée de Merdj-Assofar, au sud de cette ville (20 avril 1303). Un grand nombre de Mongoles restèrent sur le champ de bataille, et même la plus grande partie des fuyards furent tués en route, ou trouvèrent la mort dans les sables du désert.

Après cette victoire éclatante, Nassir écrivit à Gasan une lettre qui ressemble beaucoup à celle qu'après la prise d'Antioche le sultan Beibars avait adressée jadis au prince Boémond. Après des louanges à Dieu, auquel il doit sa victoire, et des reproches adressés à Gasan au sujet de cette nouvelle invasion non provoquée et si peu d'accord avec ses protestations pacifiques, Nassir décrit la bataille, félicite Gasan de n'y avoir pas assisté, car le souvenir de ce terrible combat l'eût tourmenté toute sa vie; les loups accouraient pour dévorer les cadavres dont le champ de bataille était jonché, et les faucons fendaient l'air pour venir réclamer leur part. « Un jour, dit-il, vous m'avez menacé d'inonder l'Égypte de votre cavalerie et de votre infanterie; eh bien, cette menace s'est réalisée, mais d'une manière toute différente que vous ne l'espériez, puisqu'ils n'entreront en Égypte que comme prisonniers destinés à glorifier mon entrée victorieuse; ils entreront précédés de tambours brisés et d'étendards renversés. » Nassir termine sa lettre en engageant Gasan à se retirer dans le Khorasan, et à rendre la Mésopotamie et la Perse au khalif, le souverain légitime de ces contrées.

Gasan ne put se venger ni de la défaite de son armée ni de cette lettre pleine d'outrages et de sarcasmes. Il mourut (mai 1304) au milieu des préparatifs d'une nouvelle guerre, et son successeur Kharbendeh, plus connu sous le nom d'Oeldjeitou (le fortuné), ne put songer à une campagne de Syrie, des troubles intérieurs et une guerre contre les princes de Herat et du Giulan, réclamant toutes ses forces.

Quant à l'histoire intérieure de l'Égypte, elle n'offre, pendant les premières années du huitième siècle de l'hégire, qu'une suite de dissensions et d'intrigues parmi les émirs, les uns soutenus par Beibars, les autres par Sallar. Malgré leur désunion, Sallar et Beibars étaient toujours d'accord pour exclure le sultan de toute participation aux affaires de l'État, et le priver de tous les moyens de gagner des

partisans. Sallar dissipait de sommes immenses, et le sultan était privé du nécessaire. Lors de son pèlerinage à la Mecque, Sallar paya les dettes de tous les musulmans qui vivaient dans cette ville sainte, et fit distribuer aux habitants dix mille sacs de blé qu'il avait fait transporter de l'Égypte. Les pauvres reçurent assez d'argent et de comestibles pour en vivre pendant une année entière. Il traita avec une générosité égale les habitants de Djeddah et de Médine. A la même époque, le sultan faisant une partie de chasse dans l'Égypte inférieure, voulut emprunter, des marchands d'Alexandrie, une petite somme pour faire quelques cadeaux à ses femmes. Le vizir Mohammed-Ibn-Asscheikhi lui procura deux mille dinars. Sallar, à son retour du pèlerinage, condamna le vizir, comme dissipateur du trésor public, à être promené, sur un âne, par toutes les rues du Caire, puis à être bâtonné et mis à la torture jusqu'à ce que la mort s'ensuivit.

En 1307, Nassir, âgé de vingt-trois ans et toujours traité comme un enfant, tenta de s'émanciper de la tyrannie de Sallar et de Beibars. Il gagna l'émir Bouktoumur, chef des mamlouks du palais, qui lui promit de faire arrêter les deux émirs pendant la nuit ; mais le projet échoua, les émirs ayant leurs espions partout, et cet effort d'émancipation n'eut d'autre suite pour Nassir que de se voir gardé de plus près, et forcé de mener une vie encore plus gênée, au point qu'on restreignit même le nombre de ses mets. L'année suivante enfin, il réussit à tromper ses oppresseurs. Au mois de ramadhan de l'an 708 de l'hégire (mars 1309), il exprima le désir de faire le pèlerinage de la Mecque, et comme on ne pouvait l'empêcher d'accomplir le devoir forcé de tout musulman, on le laissa partir. A Karak, il déclara aux émirs qui l'accompagnaient qu'il renonçait au pèlerinage et que, las de la tutelle de Sallar et de Beibars, il était résolu d'abdiquer la royauté et de se contenter de la possession de Karak. En même temps il chargea Akousch, le gouverneur de Karak, d'une lettre aux émirs égyptiens, conçue en ces termes :

« Au nom de Dieu, le clément, le miséricordieux.

» Que Dieu bénisse les deux protecteurs de la foi, les émirs belliqueux dignes d'estime et d'élévation ! Qu'il leur accorde la grâce destinée aux hommes éclairés !

» Je suis arrivé à Karak, une des forteresses de mon empire, et j'ai pris la résolution d'en faire ma résidence. J'ordonne à ceux qui n'oublient pas qu'ils sont mes mamlouks ou les anciens mamlouks de mon père, d'obéir en tout à mon suppléant. Ne décidez aucune affaire grave

sans me consulter, car je n'ai que des intentions bienveillantes pour vous. Je ne suis venu ici que pour chercher du repos et pour me tirer de quelques embarras. Si vous n'écoutez pas mes paroles, je mettrai ma confiance en Dieu. Salut! »

Cette lettre annonçait la résolution de ne pas retourner au Caire, mais ne contenait nullement une abdication formelle; elle dut naturellement exciter la méfiance de Sallar et de Beibars. Ils reprochèrent au sultan la ruse qu'il avait employée pour quitter la capitale et s'emparer de Karak, et l'engagèrent à revenir le plus tôt possible, s'il ne voulait être détrôné et considéré comme rebelle. Mais bientôt, sentant l'impossibilité d'un retour des relations antérieures entre eux et Nassir, et n'ayant d'autre choix que de renoncer au pouvoir ou de détrôner Nassir, ils prirent ce dernier parti, sans attendre une réponse à leur lettre. Après de longs débats entre leurs partisans, Beibars fut proclamé sultan à la place de Nassir (5 avril 1309).

Beibars, surnommé Manssour, c'est-à-dire ancien mamlouk du sultan Manssour-Kilawoun, était de race circassienne. Il n'accepta la dignité de sultan qu'à la condition que Sallar conserverait sous son règne la place qu'il avait occupée sous Nassir. Il confirma également les autres fonctionnaires publics dans leurs emplois, espérant que le changement de dynastie rencontrerait ainsi moins d'opposition. Cette prévision se réalisa en Égypte, où, depuis la mort de Ladjin, la plupart des émirs avaient été ses créatures ou celles de Sallar. Mais en Syrie, le nouvel ordre de choses fut accueilli moins favorablement. Akousch-Alafram, gouverneur de Damas, compatriote et ancien camarade de Beibars, prêta seul le serment de fidélité. Kara-Sonkor, Kipdjak et Asendimur, gouverneurs de Haleh, de Hamah et de Tripoli, mécontents de n'avoir pas été consultés, entrèrent en relation avec Nassir et le conjurèrent de se rendre auprès d'eux, en lui promettant de combattre pour lui jusqu'à ce qu'il eût reconquis la couronne. Nassir ne jugea pas encore le moment favorable, dès que l'Égypte avait accepté le changement de gouvernement, et que le gouverneur de Damas s'était attaché au nouveau sultan. Il conseilla donc aux mécontents de la Syrie de tromper Beibars en lui prêtant un serment dont ils n'auraient pas à se soucier, dès que l'occasion de le violer impunément se présenterait, puisqu'ils ne le prêteraient que forcés par les circonstances. Lui-même feignit de se soumettre à Beibars, et fit même faire à Karak la prière publique en son nom. Beibars eut connaissance des relations qui s'étaient établies entre Nassir et plusieurs gouverneurs de la Syrie. Mais il se laissa tromper par les assurances du sultan et crut son trône

affermi, tandis que Nassir redoublait d'efforts pour recruter des partisans. Bientôt les gouverneurs de Safed et de Jérusalem se rangèrent de son côté. Le gouverneur de Damas resta fidèle à Beibars, mais les espions qu'il envoya à Karak se laissèrent corrompre, et ne l'avertirent pas lorsque Nassir franchit les frontières de la Syrie. Une partie des troupes envoyées d'Égypte par Beibars, et de Damas par Akousch, passèrent à l'ennemi. Beibars n'eut pas assez de courage et de résolution pour se mettre lui-même à la tête des émirs et des troupes qui lui étaient restés fidèles, ce qui peut-être aurait pu encore le sauver. Au lieu de se fier à son épée, il eut recours au pouvoir spirituel du khalif. Celui-ci excommunia Nassir; mais sa proclamation, dont il fut fait lecture dans tous les temples de l'Égypte, ne fit pas la moindre impression, car la croyance au caractère sacré du khalifat s'était affaiblie depuis longtemps. On savait d'ailleurs que les khalifs résidant en Égypte n'étaient que l'instrument de la volonté des sultans régnants. Des partisans mêmes de Beibars se moquèrent de ce diplôme, et lorsqu'il en fut fait lecture du haut des chaires du Caire, le peuple cria au nom de Nassir : « Que Dieu le protège ! » tandis qu'au nom de Beibars on cria : « Nous n'en voulons pas. »

Les habitants de Damas se déclarèrent également contre Beibars, de sorte qu'Akousch fut obligé de prendre la fuite à l'approche de Nassir, qui fit son entrée à Damas sans rencontrer d'obstacle, au milieu d'acclamations et de cris de joie. Bientôt les gouverneurs des autres villes de la Syrie vinrent le trouver dans cette ville à la tête de leurs troupes, et même Akousch y retourna et se soumit à Nassir, dès que celui-ci lui eut juré que non-seulement il lui pardonnerait la fidélité qu'il avait observée à Beibars, mais qu'il le nommerait de nouveau gouverneur de Damas. Beibars perdit la tête; les désertions et les mauvaises nouvelles se suivaient de près. A l'exception de quelques anciens amis et de quelques nouveaux émirs créés par lui, il n'était plus entouré de personne à qui il pût se fier, car Sallar même, son suppléant, l'avait trahi depuis longtemps, et cet émir s'était retiré dans son palais au milieu de ses mamlouks armés, quand il avait été invité à se rendre au divan pour délibérer sur les mesures à prendre. Abandonné de tous, Beibars prit le parti d'abdiquer, d'implorer la grâce de Nassir et le gouvernement de quelque province éloignée de l'Égypte, faveur qui avait été accordée jadis à Ketboga, détrôné par Ladjin. Nassir reçut son envoyé avec amitié et l'assura que non-seulement il accorderait à son maître une grâce complète, mais qu'il le nommerait en outre gouverneur du fort de Schioun. Mais quand l'ambassadeur revint au Caire,

il ne trouva plus Beibars, qui avait quitté la ville avec quelques centaines de mamlouks pour chercher un refuge dans une des principautés de l'Afrique septentrionale, à l'ouest de l'Égypte, parce qu'il avait peu de confiance dans le pardon de Nassir. Il revint ensuite à sa première résolution, reprit le chemin du Caire, et informé de la grâce de Nassir, il se mit aussitôt en route pour la Syrie; mais il fut arrêté près de Gaza par ordre du sultan, et reconduit en Égypte.

Nassir avait à peine fait son entrée au Caire (le 5 mars 1310) qu'il se repentit de sa clémence envers Beibars; peut-être ne lui avait-il accordé la grâce que parce qu'il craignait quelque résistance de sa part; dès que cette crainte fut dissipée, les trois principaux traits de son caractère, la méfiance, l'esprit de vengeance et la cupidité furent plus forts que sa parole et ses serments. Beibars possédait de grandes richesses, il pouvait ourdir de nouvelles conjurations, et il avait offensé Nassir plus d'une fois : sa perte était inévitable. Nassir voulut d'abord envoyer un de ses officiers avec quelques troupes pour faire arrêter Beibars; mais Kara-Sonkor, l'ancien gouverneur de Haleb, nommé par Nassir gouverneur de Damas, et ayant des raisons pour quitter la capitale de l'Égypte le plus tôt possible, se chargea de cette mission. Il avait entendu un des anciens mamlouks du sultan Alaschraf exprimer son étonnement de voir Nassir faire arrêter plusieurs émirs, parce qu'ils avaient montré de l'attachement à Beibars, et confier la première préfecture de l'empire à un des assassins de son frère. Craignant l'effet de ces paroles sur Nassir, il s'empressa de saisir cette occasion pour hâter son départ. En effet, à peine eut-il remis Beibars, arrêté par lui, au gouverneur de Hamah, qui devait le reconduire en Égypte, qu'il reçut l'ordre de retourner lui-même au Caire. Mais, ayant perdu toute confiance dans la bonne foi de Nassir, il se garda bien d'exécuter cet ordre, et sous prétexte d'être obligé de se rendre au plus vite à Damas pour protéger cette ville contre une invasion des Bédouins, il continua sa route.

A son retour au Caire, Beibars, fut accablé par le sultan de reproches et d'injures. « Il est vrai, dit le malheureux, que je me suis rendu coupable de tous les crimes que mon maître le sultan me reproche, et il ne me reste qu'à implorer sa grâce. — Tu me nommes maintenant ton maître, reprit le sultan; mais un jour, lorsque j'exprimais le désir d'avoir une oie rôtie, tu trouvas bon de me la refuser. » Sur cela Beibars fut enfermé dans une chambre, où il fit les ablutions prescrites et se prépara à mourir. En effet, Nassir vint bientôt le rejoindre suivi d'un mamlouk, auquel il donna l'ordre de l'étrangler

Mais lorsque Beibars fut sur le point de suffoquer, Nassir fit relâcher la corde et l'accabla de nouveau d'injures; puis il fit encore une fois serrer la corde jusqu'à ce que le malheureux rendit l'âme. Tous ses biens furent confisqués; une fille qui lui survécut put à peine obtenir ce qu'il lui fallait pour vivre.

Sallar partagea le sort de Beibars, quoiqu'il eût coopéré à la restauration de Nassir. Il était allé au-devant du sultan, portant avec lui les objets les plus précieux pour lui en faire présent. Nassir lui fit grâce et le nomma gouverneur de la ville de Schaoubek. Mais dès qu'il se crut, par une série d'exécutions et d'arrestations parmi les partisans de l'ancien gouvernement, maître absolu de l'empire, il le rappela et le fit arrêter. Après douze jours de prison, on le trouva mort. La partie charnue de la paume de ses deux mains était mangée, et il avait un doigt à moitié rongé dans la bouche. Ce genre d'exécution, le plus cruel de tous, fut souvent appliqué par les tyrans de l'Orient à des malheureux dont les crimes n'étaient pas assez grands pour justifier une condamnation à mort dans les formes légales. On les laissait mourir de faim, et au bout de quelque temps on les disait morts de mort naturelle. Noweiri, célèbre historien contemporain, raconte simplement que « Sallar mourut en prison ». On trouve dans plusieurs chroniques des tableaux exagérés des richesses de Sallar; mais, d'après le témoignage d'un contemporain qui prétend avoir vu l'inventaire de la succession, on employa quatre jours pour transporter tous ses trésors à la citadelle; on trouva plusieurs grandes caisses remplies de pierres précieuses, de perles et de pièces d'or, et une quantité de caisses énormes contenant de l'argenterie et des étoffes d'un grand prix. En outre, Sallar possédait un grand nombre d'esclaves mâles et femelles, de chevaux, mulets, dromadaires et autre bétail, et de vastes greniers de blé.

Le malheur avait rendu Nassir tellement méfiant et soupçonneux, qu'il voyait partout complots et trahison. Sans nul égard aux sentiments que lui témoignaient les émirs, il voulut se débarrasser de tous ceux qui avaient fait preuve d'énergie et qui avaient montré un esprit d'indépendance, fût-ce même en sa faveur. C'est ainsi qu'il fit arrêter Asendimur, l'ancien gouverneur de Tripoli, se contentant de lui dire en guise d'explication : « Tu m'as dit un jour qu'il fallait me défaire de tous les gros béliers; eh bien, tu es de ce nombre. » Malgré tout, Nassir courut danger d'être détrôné une troisième fois. Il s'était formé un parti assez puissant, à la tête duquel se trouvait Bouktamur-Djonkendar, suppléant du sultan, qui voulut élever sur le trône un neveu

de Nassir, appelé Mousa, petit-fils du sultan Kilawoun. Mais les conjurés furent trahis et payèrent leur échec de leur vie. Nassir fit aussi mourir tous leurs amis innocents. De ce nombre était Keraï, le gouverneur de Damas, le même qui avait été chargé d'arrêter Asendimur, et Kotloubey, gouverneur de Safed.

Enfin il ne resta plus que deux émirs dont Nassir se méfiait : Kara-Sonkor, qu'après l'arrestation d'Asendimur il avait nommé gouverneur de Haleb, et Akousch-Alafram, anciennement gouverneur de Damas, puis de Tripoli. Ces deux hommes se montrèrent aussi rusés, méfiants et soupçonneux que Nassir même. Kara-Sonkor devait être arrêté au moment où il quittait Damas pour se rendre à Haleb; mais il traita en prisonnier l'officier du sultan, qui devait l'installer dans sa nouvelle préfecture, et quitta la ville, entouré de ses mamlouks, avant que les instruments du sultan eussent pu prendre les mesures nécessaires pour le priver de sa liberté. Arrivé à Haleb, il fut toujours sur ses gardes, et pour s'assurer un lieu de refuge en cas de besoin, il se lia d'amitié avec les chefs des Bédouins de la Syrie. Grâce à ces auxiliaires adroits et puissants, il échappa aux poursuites de Nassir et se réfugia avec Akousch-Alafram en Perse. Nassir, ne pouvant plus les atteindre, persécuta tous leurs amis, entre autres l'ancien gouverneur de Karak, qui, depuis l'arrestation d'Asendimur, était gouverneur de Damas.

L'émigration des deux principaux émirs de la Syrie occasionna une nouvelle guerre entre Nassir et Oeldjeitou, ilkhan de la Perse, laquelle se borna cependant pour le moment au siège de Rahbah par les Mongoles (janvier 1313). L'année suivante, l'armée syrienne prit la ville de Malatich, occupée par une garnison mongole. En 1315, le sultan et l'ilkhan se disputèrent le pouvoir en Arabie. Depuis le règne du sultan Beibars l'influence égyptienne dominait à la Mecque et à Médine, quoique ces villes saintes fussent gouvernées par des princes indépendants. Nassir ne voulut le céder en rien à ses prédécesseurs, et les circonstances lui furent favorables, car il y avait à cette époque plusieurs princes de la famille des chérifs, titre que portaient les chefs des villes saintes, qui prétendaient à la couronne et se disputaient l'alliance de l'Égypte. En 1315, le prince Houmeidha, chassé de la Mecque par les Égyptiens, s'enfuit en Perse et implora le secours d'Oeldjeitou, en lui promettant la suzeraineté s'il parvenait à le rétablir sur le trône de la Mecque. Oeldjeitou accepta l'offre et ordonna à son gouverneur de Bassrah de mettre sa cavalerie à la disposition de Houmeidha. Mais bientôt après (en 1316) Oeldjeitou mourut, sur quoi une partie de la

cavalerie envoyée à Houmeidha retourna dans sa patrie, et le reste fut mis en fuite par les Bédouins, alliés de l'Égypte. Outre cette expédition sans résultat, il y eut de part et d'autre de fréquentes incursions dans les provinces limitrophes de l'empire du sultan et de l'ilkhan. Pas plus en Orient qu'en Occident, la communauté de croyances religieuses n'a jamais suffi pour empêcher la guerre entre deux États limitrophes et entreprenants. Et puis, Oeldjeitou était bien musulman, mais Chiite fanatique, et par là un objet d'horreur pour les Sounnites de l'Égypte et de la Syrie, tout autant que ses ancêtres patens. Il continuait d'ailleurs aussi les relations diplomatiques avec les cours chrétiennes de l'Europe, comme le prouve une de ses lettres à Philippe le Bel, datée du mois de mai 1305, et qu'on trouve encore dans les archives impériales de France. Une ambassade qu'il envoya au roi d'Angleterre, Édouard I^{er}, n'arriva au lieu de sa destination qu'après la mort de ce roi; mais la réponse du roi Édouard II et une lettre du pape Clément V prouvent qu'Oeldjeitou avait toujours l'espoir de renverser le trône de Nassir avec le secours des chrétiens, auxquels il s'engageait à fournir, en cas d'un débarquement sur les côtes de la Syrie, les chevaux et les provisions nécessaires.

Ce ne fut que sous Bou-Saïd, successeur d'Oeldjeitou, que la paix fut conclue entre la Perse et l'Égypte. Sous cet ilkhan, la différence confessionnelle disparut; l'émir Djouban, qui tenait les rênes du gouvernement, était Sounnite zélé, et chercha dans le sultan d'Égypte un appui, tant contre les nombreux Chiites de la Perse que contre les Mongoles, dont une grande partie était restée fidèle à l'ancienne religion. Nassir, de son côté, que tant de tristes expériences avaient rempli de méfiance contre les émirs, ne désira pas moins vivre en paix avec ses voisins, afin qu'ils cessassent d'ouvrir leur pays à tous les mécontents, qui pouvaient impunément s'insurger et ourdir des conjurations tant qu'ils étaient sûrs de trouver un refuge en Perse. Une des conditions principales du traité de paix conclu entre l'Égypte et la Perse en 1323, fut qu'on cesserait de réclamer les anciens émigrés, mais qu'à l'avenir Nassir et Bou-Saïd ne recevraient plus les coupables qui viendraient se réfugier dans leurs empires respectifs. Nassir dut, par un autre article de ce traité, accorder aux pèlerins de la Perse les mêmes droits et privilèges dont jouissaient les pèlerins de l'Égypte, et l'étendard de l'ilkhan devait être porté à la Mecque à côté de celui du sultan. Il dut également promettre de ne plus envoyer d'assassins en Perse pour se débarrasser de ceux que son bras ne pouvait atteindre. Quelques détails sur cette secte étrange ne seront pas déplacés ici.

Les *assassins* portaient anciennement le nom d'ismaéliens, de batinites et de moulahidin. Ils avaient été nommés ismaéliens parce qu'ils défendaient les droits d'Ismaïl, fils de Djafar, un des descendants de la famille d'Ali; par le mot batinites, on désigne ceux qui donnent au Coran un sens allégorique; et par moulahidin, enfin, ceux qui professent des doctrines hérétiques. Plus tard seulement ils furent nommés assassins, rarement dans les écrits des auteurs orientaux, mais communément dans les chroniques occidentales, parce qu'ils faisaient usage de boissons enivrantes, préparées de feuilles de chanvre (*haschisch*), peut-être aussi parce qu'ils étaient porteurs de poignards (*assikkin*). Originellement, ils aspiraient à replacer les descendants d'Ali sur le trône de l'islamisme. Leurs efforts eurent du succès en Afrique, où la dynastie des Fatimides fut fondée par eux; mais en Asie ils ne réussirent qu'à renverser les Ommeiades, sans pouvoir empêcher les Abbasides d'occuper la place vacante. Vers la fin du neuvième siècle, nous les voyons parcourir la Syrie, la Mésopotamie et l'Arabie, en y commettant toutes sortes de violences. A cette époque encore, ils étaient les ennemis déclarés du gouvernement, disant hautement que les Abbasides étaient des usurpateurs, et que tous ceux qui reconnaissaient leur autorité méritaient d'être traités comme des infidèles. En Perse, sous le règne des princes de la maison de Seldjouk, ils fondèrent plusieurs communautés, se mirent en possession de quelques places fortes, et se rendirent redoutables par leurs assassinats. Quoique peu nombreux encore, ils inspirèrent de la terreur, parce qu'ils vouaient l'obéissance la plus aveugle à leurs supérieurs, et que rien n'était sacré pour eux que le désir et les ordres de leur grand maître. Dès qu'il l'exigeait, ils bravaient la mort avec joie; c'est pourquoi on les nomma aussi *fedails*, c'est-à-dire sacrifiant volontiers leur vie pour un autre ou pour le bien de leur âme. Les plus puissants sultans des Seldjouks tremblèrent devant eux; ils leur firent la guerre, mais ne la poussèrent pas jusqu'au bout, par crainte d'être assassinés. Ce ne fut que vers le milieu du treizième siècle que Houlagou, le chef des Mongoles, leur fit une guerre d'extermination et en délivra complètement la Perse.

Une autre branche des assassins s'établit en Syrie et devint d'autant plus redoutable qu'un prince de Haleb, et plus tard le premier vizir du prince de Damas, leur accordèrent protection. Bientôt ils se rendirent maîtres de quelques châteaux forts situés dans les montagnes, entre Himss et Tripoli, et leurs poignards répandirent la terreur par toute la Syrie. Même des princes comme Nouredin et Saladin se virent forcés de reculer devant leur puissance occulte. Deux princes

de Mossoul furent leurs victimes. Saladin eut à subir plusieurs attaques. Ils assassinèrent Conrad de Tyr et Raymond d'Antioche. Manfred et Alphonse de Castille leur envoyèrent des présents pour préserver leurs sujets de leurs poignards. Le sultan Beibars les soumit et s'empara de leurs repaires; mais il se contenta de mettre fin à leur indépendance politique, et les laissa subsister comme secte religieuse; il s'en servit même, comme jadis le khalif Nassir de Bagdad, pour faire disparaître ceux qu'il ne pouvait pas vaincre par les armes, ce dont il se vanta sans honte dans une lettre écrite à ses émirs. On sait qu'il les employa contre le prince Édouard d'Angleterre, qui cependant en fut quitte pour quelques blessures. Le sultan Kilawoun s'en servit également comme d'instruments meurtriers et d'auxiliaires occultes; il se réserva même expressément ce droit dans un article du traité de paix conclu entre lui et Marguerite de Tyr. Quant à notre sultan Nassir, il les employa, d'après les expressions mêmes du fameux voyageur Ibn-Batouta, son contemporain, « comme des flèches qu'il lançait contre ceux qui croyaient trouver leur salut dans l'émigration. » En effet, les historiens de l'Égypte rapportent que Nassir expédia cent vingt-quatre assassins pour faire tuer Kara-Sonkor réfugié en Perse. Mais Kara-Sonkor était toujours sur ses gardes. Plusieurs de ces assassins furent découverts et décapités avant qu'ils eussent pu l'atteindre, car il avait lui-même un ancien assassin à son service, qui connaissait ses compatriotes et anciens confrères, et le tenait au courant de leurs embûches; d'autres, qui réussirent à l'assaillir, manquèrent leur coup, car il était fort, habile et courageux, et savait leur résister jusqu'à ce qu'on vînt à son secours.

Mais si Kara-Sonkor fut assez heureux pour échapper aux poignards lancés contre lui, il ne succomba pas moins à la vengeance implacable de Nassir, qui demanda sa tête en échange de celle du rebelle Timourtasch, que Bou-Saïd réclamait. Bou-Saïd s'était trouvé longtemps vis-à-vis de son ministre Djouban à peu près dans la même position que Nassir autrefois à l'égard de Sallar et de Beibars. Enfin il était parvenu à faire valoir son autorité et à faire étrangler Djouban par le prince de Hérat, auprès duquel ce ministre avait cherché un refuge. Timourtasch, fils de Djouban, était alors gouverneur de la partie de l'Asie Mineure soumise aux Mongoles. Craignant également la vengeance de Bou-Saïd, il demanda à Nassir la permission de se retirer en Égypte. Nassir l'avait reçu avec tous les honneurs dus à un prince, et l'avait logé dans un palais situé dans l'enceinte de la citadelle. Mais quand arriva un ambassadeur de Bou-Saïd, réclamant l'extradition de

Timourtasch, et offrant en récompense la tête de Kara-Sonkor, Nassir accepta la proposition, et même, au lieu de livrer Timourtasch enchaîné, il le fit étrangler et envoya sa tête. Bou-Saïd fit aussitôt appeler Kara-Sonkor pour s'acquitter de la même manière envers Nassir. Mais Kara-Sonkor eut le pressentiment de ce qui s'était passé entre les deux souverains, et, craignant d'être livré vif à la vengeance de Nassir, il mit fin à sa vie en avalant un poison qu'il portait toujours sur lui (en 1328). On dit que Nassir, ayant appris sa mort, s'écria : « Hélas ! fût-il plutôt mort de ma main ! » Il écrivit aussi à Bou-Saïd en lui envoyant la tête de Timourtasch : « Je m'expose au blâme de tout le monde pour vous donner une preuve de mon amitié et de mon dévouement. On trouvera ma conduite envers Timourtasch déloyale et cruelle. Mais les mécontents de nos États, en voyant l'union qui règne entre nous, n'oseront plus susciter des troubles dans l'espoir de trouver au besoin un refuge à la cour de l'État voisin. »

Six ans plus tard, Nassir ordonnait un second assassinat pour complaire à Bou-Saïd. Un prince persan nommé Iasour, dont le courage et l'affabilité avaient inspiré de la jalousie et de la méfiance à l'ilkhan, faisait le pèlerinage de la Mecque. Sur la demande de Bou-Saïd, Nassir donna l'ordre au chef de la caravane égyptienne de le faire mourir : un Bédouin se chargea de la besogne, et le crime une fois commis, l'instigateur fit sabrer le coupable par les mamlouks.

Après la mort de Bou-Saïd, dernier ilkhan de la Perse qui eût su réunir sur sa tête l'immense empire de Houlagou, Nassir eût pu facilement subjuguier une partie de l'Asie Mineure et le bassin de l'Euphrate, mais il n'eut que des succès passagers, parce qu'il manqua d'énergie au moment décisif, et que, par sa duplicité et son manque de foi, il perdit la confiance de tous les partis.

Nassir aimait les conquêtes, mais il les poursuivait plus par des intrigues diplomatiques que par la force des armes, aussi ses succès ne furent-ils jamais de longue durée. Lui-même n'était rien moins que guerrier, et son caractère soupçonneux ne lui permit jamais de confier une grande armée à aucun de ses émirs. De plus, ses dissipations passaient toute mesure, de sorte que l'argent manqua toujours pour les besoins de l'armée. Toujours prêt à intervenir dans les démêlés des États voisins, Nassir ne voulut jamais faire les sacrifices nécessaires pour s'assurer des avantages durables. En 1311, il prit parti pour le hafsside Abou-Zakaria-Iahia-Allahjani, et l'aïda à se rendre maître de Tripoli et de Tunis. La suzeraineté de Nassir fut alors reconnue par toute l'Afrique septentrionale, depuis Damiette jusqu'à Tunis. Mais

lorsqu'en 1317 le sultan de Boudjièh marcha contre Allahjani, Nassir ne fit rien pour soutenir son vassal, dont la chute ruina l'influence égyptienne à Tunis et à Tripoli; même les Arabes de la province de Barkah se révoltèrent à plusieurs reprises. En Nubie, la domination de Nassir n'eut pas plus de durée qu'à Bagdad et à Tunis, et périt par les mêmes causes. Son intervention dans les démêlés des princes de l'Arabie Heureuse n'eut pas davantage de résultats.

Les relations diplomatiques de Nassir s'étendirent bien au delà des contrées foulées par ses soldats. Nous avons déjà parlé de ses rapports avec les Mongoles de la Perse et du Kipdjak, avec les princes de l'Arabie Heureuse et de la Nubie. Les empereurs de Constantinople, les rois de la Bulgarie, de la Petite-Arménie et de la Géorgie, les sultans de l'Inde et du Maroc, les rois de France et d'Aragon, et le pape lui envoyèrent des ambassadeurs. Il fit bon accueil à ceux du pape, qui vinrent en 1327 le supplier de traiter avec clémence et de protéger les chrétiens répandus dans ses États; mais il renvoya avec indignation les ambassadeurs du roi Philippe VI de France, qui osèrent en 1330 exiger qu'il rendît aux chrétiens Jérusalem et une partie de la côte de la Palestine.

Le renouvellement des anciennes ordonnances contre les juifs et les chrétiens, lesquelles avaient pour but d'humilier les infidèles et de les tenir éloignés des croyants, engagea l'empereur de Constantinople et les princes d'Aragon et de Géorgie à envoyer une ambassade à Nassir, dans l'espoir d'adoucir le sort de leurs coreligionnaires. Ces ordonnances dataient du règne du khalif Omar, de ce fameux conquérant qui subjuguait la Perse, l'Égypte et la Syrie, et qui laissa aux peuples vaincus par son épée le choix entre le Coran et la soumission. Par la soumission il n'entendait pas seulement la reconnaissance de la souveraineté et l'obligation de payer une capitation, mais encore, appuyé sur quelques passages du Coran, toutes sortes d'humiliations et de vexations. Il ordonna donc à ses gouverneurs d'obliger les infidèles, qui refuseraient d'embrasser l'islamisme, à se distinguer des croyants par leur costume, afin d'être reconnus comme tels au premier abord. Il leur défendit aussi d'accorder aucun emploi aux chrétiens et aux juifs. Le renouvellement fréquent de ces ordonnances prouve qu'elles furent souvent enfreintes. Dans les premiers siècles de l'islamisme, les Arabes étaient trop ignorants pour administrer eux-mêmes les pays conquis. Ils furent donc souvent dans la nécessité d'employer des Persans, des juifs ou des chrétiens comme secrétaires des divans, receveurs publics et maîtres des comptes. Dès le règne du dévot khalif ommeiade Omar-

Ibn-Abd-Alaziz, on voit les gouverneurs réprimandés pour n'avoir pas observé les ordonnances. Les mêmes réprimandes se répétèrent sous les règnes des khalifs abbassides : Manssour, Mahdi, Haroun-Arraschid et Mamoun. Parmi les khalifs abbassides, Almoutawakkil se distingua par sa sévérité sous ce rapport. Il fit démolir une quantité d'églises, défendit aux juifs et aux chrétiens de visiter les bains publics, et les obligea de porter des vêtements de couleur foncée. Parmi les Fatiimides, le khalif Alhakim-Biamr-illahî poussa l'intolérance encore plus loin. Les sultans mamlouks de l'Égypte suivirent les traces de leurs prédécesseurs. Sous Kotous, le troisième d'entre eux, les chrétiens de Damas furent maltraités pour avoir fait des processions publiques pendant l'occupation de cette ville par les Mongoles. Sous Beibars, ils furent accusés d'avoir incendié plusieurs quartiers habités par des musulmans, et par suite condamnés à payer des impôts extraordinaires. Kilawoun les fit chasser de tous les divans. Sous le règne de Ketboga et de Ladjin, il leur fut défendu de monter sur des chevaux et des mulets.

Dans les premières années du règne de Nassir, personne ne songeait plus à ces vieilles ordonnances. Beaucoup de chrétiens occupaient de hauts emplois et déployaient un grand luxe, tant par leurs vêtements que par la beauté des chevaux qu'ils montaient. Aussi excitèrent-ils la haine et l'envie de la population musulmane qui croyait avoir seul le droit d'occuper les bonnes places et de faire du luxe. Le moindre prétexte suffit pour faire éclater cette haine cachée. En 1301, lorsque Nassir n'avait encore que le nom de sultan, tandis que le pouvoir royal se trouvait entre les mains de Beibars et de Sallar, un vizir du sultan du Maroc vint au Caire, qui vit avec surprise et regret des chrétiens montés sur des chevaux superbes et suivis d'une foule de domestiques, de sorte que chacun les prenait pour des musulmans. Il reprocha à Sallar et à Beibars leur tolérance envers les infidèles et fut secondé dans ses réclamations par le clergé. Là-dessus, Sallar fit appeler les rabbins et les prêtres du Caire, et leur communiqua les ordonnances suivantes, qu'ils durent imposer sous peine de mort à leurs communes :

« Les chrétiens, pour se distinguer des musulmans, porteront désormais des turbans bleus, et les juifs des turbans jaunes. Les femmes des deux religions porteront sur la poitrine un signe qui les fera reconnaître. Aucun juif ou chrétien ne montera à cheval, ni portera des armes; ils ne monteront des ânes qu'en travers et en se servant de bâts sans valeur ni ornement. Ils céderont aux musulmans le

milieu des chemins, et dans leurs assemblées ils se lèveront de leurs sièges à l'entrée d'un musulman. Ils n'élèveront pas la voix de manière à couvrir celle des musulmans. Leurs constructions ne dépasseront pas en hauteur celles des musulmans. Il leur est défendu de célébrer publiquement l'office du dimanche des Rameaux, de sonner les cloches et d'admettre aucun musulman à embrasser leur religion. Ils n'achèteront point d'esclaves musulmans, ni aucun homme fait prisonnier par un musulman, ni aucun autre objet échu en partage aux guerriers musulmans. Tout juif ou chrétien qui entrera dans un bain public aura soin de se distinguer des musulmans par un signe particulier, c'est-à-dire par une clochette suspendue à son cou. Ils ne pourront faire graver sur leurs anneaux des inscriptions arabes, ni enseigner le Coran à leurs enfants. Ils ne pourront employer aucun musulman à des travaux pénibles. Tout juif ou chrétien qui aura eu commerce avec une femme musulmane sera puni de mort. »

Ces ordonnances furent affichées et publiées dans la capitale, et des courriers les portèrent dans toutes les provinces dépendantes du sultan d'Égypte, depuis les frontières de la Nubie jusqu'aux bords de l'Euphrate. On y ajouta la défense d'employer des juifs ou des chrétiens dans les divans du sultan et de ses émirs. Les chrétiens firent tous leurs efforts pour obtenir la révocation de ces mesures vexatoires et humiliantes, mais Beibars fut inflexible, et ils durent s'y soumettre ou embrasser l'islamisme, ce que firent un grand nombre d'entre eux.

Dès que les ordonnances eurent paru, le peuple, aigri depuis longtemps, accabla les juifs et les chrétiens d'injures et de mauvais traitements, tandis qu'une foule fanatique courait aux synagogues et aux églises pour les démolir. Les émirs demandèrent s'ils devaient empêcher ces dégâts, et les oulémas répondirent que les églises et les synagogues qui existaient déjà du temps de Mahomed avaient seules droit d'être protégées, mais que toutes les autres construites plus tard devaient être démolies. Par suite de ce fetwa on démolit quantité d'églises, tant en Égypte qu'en Syrie; d'autres restèrent fermées et ne se rouvrirent en partie qu'à la suite des réclamations de l'empereur de Constantinople, du roi d'Aragon et du prince de Géorgie.

Les ambassadeurs du roi d'Aragon obtinrent en outre du gouvernement égyptien la mise en liberté d'un chevalier qui avait été fait prisonnier lors de la prise de l'île d'Arade. Ce chevalier, dont le nom est inconnu, se trouvait déjà à Alexandrie, pour retourner en Europe avec son ambassadeur, lorsqu'on dit au sultan que c'était un prince

illustre, pour lequel il aurait pu obtenir une rançon considérable. Le sultan expédia aussitôt un courrier à Alexandrie, avec l'ordre d'arrêter le chevalier et de le reconduire au Caire, où il fut de nouveau emprisonné. Les Aragonais, indignés de ce manque de foi, mirent à la voile, débarquèrent à quelque distance d'Alexandrie l'ambassadeur égyptien, qui devait les accompagner à la cour de leur roi, et gardèrent sur leur bâtiment tous ses bagages, sur quoi le sultan ordonna l'arrestation de tous les Aragonais qui viendraient en Égypte.

Il n'y a pas lieu de rendre Nassir responsable de cette action indigne d'un prince, et encore moins de toutes les injustices commises à cette époque envers les chrétiens; tout se fit bien en son nom, mais rien selon sa volonté. Au reste, nous voyons encore du temps de la régence de Beibars un chrétien employé comme premier secrétaire du gouverneur de Tripoli, et un autre comme receveur général de l'Égypte. Ils ne se distinguaient plus par leurs vêtements et ne montaient plus de travers, comme ils le devaient selon les ordonnances. Nassir leur aurait même, bientôt après son retour au gouvernement, permis de porter des turbans blancs, sans les représentations pressantes du fameux cheikh Ibn-Timieh de Damas, auxquelles il n'osa pas s'opposer. Quelque vicieux qu'il fût d'ailleurs, Nassir mérite des louanges pour sa tolérance. Il accorda toujours sa protection aux chrétiens, et ce ne fut que malgré lui qu'il céda sur ce point à l'opinion publique, qui leur était contraire et qui s'appuyait sur le Coran et la tradition. Quoique souverain absolu dans le sens le plus étendu du mot, Nassir devait cependant se conformer jusqu'à un certain point aux vœux du peuple et à l'opinion des cheikhs et des oulémas.

En 1314, les chrétiens de la capitale avaient emprunté d'une mosquée une quantité de tapis et de candélabres pour orner une de leurs églises un jour de fête. Un cheikh fanatique, que le peuple adorait comme un saint, assaillit cette église, suivi d'une grande foule, et la détruisit, puis il injuria le gardien de la mosquée qui avait prêté aux chrétiens les ornements du temple musulman. Le lendemain, le sultan fit appeler ce cheikh au divan, et exigea qu'il fût puni comme un rebelle. Le cheikh blâma en plein divan le gouvernement du sultan, l'accusant de traiter les Coptes comme s'ils étaient les maîtres de l'Égypte, et de dissiper le trésor public par toutes sortes de constructions inutiles et de pensions non méritées. Le sultan s'adressa aux cadhis et demanda quel châtiment méritaient de pareils discours séditieux. Le cadhi de la secte des malikites prit la défense du cheikh, tandis que le cadhi des schafaites le condamna au châtiment que lui

infligerait l'imam. Alors l'accusé se tourna vers ce dernier et lui dit : « Comment peux-tu me condamner ? Est-ce que Mahomed n'a pas dit : « Il n'y a rien de plus méritoire aux yeux d'Allah qu'une parole libre vis-à-vis d'un tyran injuste ? » Ces mots irritèrent Nassir au point qu'il donna l'ordre à ses mamlouks de couper la langue à ce sujet ténéraire. Peu à peu cependant il se laissa calmer par les assistants et congédia le cheikh en lui recommandant de se tenir tranquille à l'avenir.

Nassir favorisa les chrétiens dans toutes les occasions, au point qu'en 1320 il reçut des lettres anonymes dans lesquelles on lui reprochait de vivre en paix avec les Mongoles et de soumettre les musulmans aux employés chrétiens. L'année suivante, lorsque le peuple assaillit les églises pour les démolir, Nassir fit beaucoup d'efforts pour les protéger et infligea les punitions les plus sévères aux perturbateurs. Il ne put cependant empêcher qu'un vendredi, par suite d'une conjuration qui embrassa toute l'Égypte, soixante églises ne fussent démolies ou incendiées. A cette époque, il y eut aussi plusieurs incendies au Caire, avec des circonstances qui dénotaient un complot. Les ennemis des chrétiens les accusèrent et prétendirent qu'ils voulaient se venger de la démolition de leurs églises. Nassir rejeta ces accusations et les traita de calomnies, même après avoir été informé qu'on avait pris plusieurs chrétiens en costume musulman, au moment où ils allaient mettre le feu à la mosquée du sultan Reibars. Il voulut même, pour rendre les chrétiens méconnaissables, afin qu'ils fussent moins exposés aux insultes du peuple, leur permettre de porter des turbans blancs. Mais cette fois encore ses bonnes intentions échouèrent : il dut céder à la fureur du peuple, croissant de jour en jour, et attisée par des cheikhs fanatiques et des émirs qui enviaient aux chrétiens les richesses qu'ils possédaient et les bonnes places qu'ils occupaient. Aux accusations des musulmans vinrent bientôt se joindre les aveux de quelques chrétiens, qui, pour échapper aux tourments de la torture, déclarèrent qu'on leur avait distribué des matières incendiaires avec lesquelles ils devaient mettre le feu à plusieurs quartiers de la ville. Chaque nuit éclatait un nouvel incendie, tantôt dans quelque édifice de l'intérieur de la citadelle, tantôt dans des maisons d'émir, dans des mosquées et écoles publiques. Toute la ville fut dans la plus grande agitation, et sans les mesures de précaution extraordinaires prises par la police, la capitale fût devenue la proie des flammes. Cependant Nassir donna encore les ordres les plus sévères pour empêcher la persécution des chrétiens ; il se contenta de faire appeler le

patriarche et de lui communiquer les aveux de plusieurs chrétiens. Le patriarche engagea le sultan à punir les coupables, mais défendit l'innocence des chrétiens comme corporation religieuse, sur quoi Nassir le renvoya chez lui et lui donna, au grand dépit de la masse, une escorte de mamlouks pour le préserver de tout mauvais traitement. Le lendemain, le vizir Kerim-Eddin, renégat chrétien, fut insulté par le peuple. On l'appela ami des infidèles et on lui reprocha d'avoir fait monter le patriarche sur un mulet. Nassir ne put s'empêcher d'ordonner l'exécution des chrétiens contre lesquels il y avait des preuves convaincantes, mais cela ne suffit pas pour apaiser la haine du peuple. Tous les chrétiens qui se montrèrent dans les rues furent insultés, maltraités et dépouillés. Lorsque le sultan parut à cheval sur la grande place au pied de la citadelle, le peuple cria : « Que Dieu protège l'islamisme ! Protège la foi de Mahomed ! » Le vizir fut de nouveau insulté, on lui lança des pierres en criant : « Jusques à quand protégeras-tu les chrétiens ? » A la suite de ces événements, le sultan tint conseil avec ses émir, et demanda leur avis sur les mesures à prendre contre les perturbateurs. L'émir Akousch, l'ancien gouverneur de Karak, lui conseilla de congédier tous les employés chrétiens hais du peuple. Mais Nassir ne put se décider encore à faire des concessions. Il ordonna au gouverneur du Caire et à son grand chambellan de parcourir la ville à la tête de quelques régiments de cavalerie et de faire usage des armes contre tout attroupement. Kerim-Eddin, qui craignait d'être la première victime de la fureur du peuple si le sultan se voyait à la fin contraint de céder, l'engagea à révoquer cet ordre, et les commandants des troupes durent se contenter de faire saisir les perturbateurs et de les transporter à la citadelle. Toutes les boutiques s'étant fermées, et chacun s'étant retiré chez soi, quelques centaines d'hommes de la classe inférieure seulement furent pris et conduits à la citadelle. Nassir voulut les faire pendre ou mutiler sans exception, mais il se laissa encore fléchir par les instances de Kerim-Eddin et de l'échanson Bouktumur, et en amnistia un grand nombre. Cependant de nouveaux incendies éclatèrent et le bruit se répandit qu'on avait saisi trois chrétiens portant de la poix et des mèches de soufre. L'audace et la fureur du peuple augmentèrent, et lorsque le sultan se montra sur la place située au pied de la citadelle, il la trouva couverte d'une foule immense. Plus de vingt mille hommes portant des drapeaux bleus et verts, au milieu desquels se trouvait une croix blanche, crièrent à son aspect : « Il n'y a de vraie religion que l'islamisme. Que Dieu protège la foi de Mahomed ! O roi Nassir ! ô sultan de l'islamisme ! protège-

nous plutôt que les chrétiens ! » Cette manifestation intimida Nassir et ses émirs. Il flatta les meneurs de la foule et fit aussitôt proclamer tant au Caire qu'au vieux Caire : « Quiconque rencontre un chrétien portant un turban blanc a le droit de répandre son sang ; quiconque voit un chrétien monté sur un cheval ou un mulet a le droit de répandre son sang. » Les anciennes ordonnances relatives au costume des chrétiens furent renouvelées, on les obligea de nouveau à porter une clochette en entrant au bain, pour se distinguer des musulmans, même en état de nudité, et on les chassa de tous les divans du sultan et de ses émirs.

La réaction fut complète. Le peuple ne s'arrêta pas aux concessions faites, et les chrétiens, insultés et maltraités dès qu'ils se montraient, furent obligés de fermer leurs églises. Ils craignirent tellement la persécution que, lorsqu'une affaire pressante les obligeait à sortir, ils portaient un turban jaune afin d'être pris pour des juifs et qu'on les laissât passer tranquillement.

Cependant la conjuration contre Kerim-Eddin continuait, et un nouvel incendie éclata dans l'enceinte de la citadelle. Le sultan reçut des lettres anonymes où on lui reprochait sa mauvaise administration. Des mamlouks dont la solde était arriérée se mutinèrent ; ils insultèrent Kerim-Eddin et s'attroupèrent devant le palais du sultan. Nassir leur envoya l'émir Bouktumur pour les rappeler à l'ordre ; mais comme ils continuaient de murmurer et de faire tapage, il sortit lui-même, prit un bâton qu'un de leurs chefs tenait à la main, en frappa plusieurs et les chassa devant lui jusqu'à ce qu'ils rentrassent dans leur caserne. Quelques jours après, il les fit sortir de nouveau, relégua les plus coupables en Syrie et chassa de la citadelle ceux qui lui parurent moins dangereux.

Le courage dont il fit preuve à cette occasion paraît avoir mis fin aux conjurations. Bientôt le sort des chrétiens s'adoucit de nouveau. Dix-huit mois après cette catastrophe, nous voyons un secrétaire chrétien se rendre à la citadelle et un musulman lui baiser la main, sans qu'il daigne lui jeter un regard. Un soufi, venu de la Syrie, indigné de l'humiliation de son coreligionnaire, assaille le chrétien et le tue. Le sultan fait aussitôt arrêter le soufi, qui est pendu à la porte de la citadelle.

Quant à Kerim-Eddin, il fut destitué peu de temps après ce dernier événement et mis à mort l'année suivante, non pour son origine chrétienne, mais parce que le sultan était avide de ses richesses. Il avait fait beaucoup de fondations pieuses que le sultan annula, comme insti-

tuées au détriment du trésor public, puisque Kerim-Eddin ne possédait rien par lui-même.

Neuf ans plus tard, un autre renégat chrétien, connu sous le nom d'Alnaschwou, fut placé à la tête du ministère des finances. Comme chrétien, il avait été employé dans le divan du chambellan Bouktumur; avait passé de là au divan de l'émir Ariktimur, et ensuite à celui d'Idigmisch, grand écuyer du sultan, chez lequel Nassir le vit, et le prit tellement en affection qu'il le nomma aussitôt receveur général de Djizah. Après avoir, un peu malgré lui, embrassé l'islamisme, Alnaschwou fut placé à la tête de la chancellerie du prince Anouk, un des fils du sultan, et la même année encore nommé trésorier général du sultan. A cette époque, il n'y avait plus en Égypte ni vizir ni suppléant du sultan. Alnaschwou était donc à la fois ministre des finances et administrateur des propriétés du sultan, et les revenus privés du souverain n'étaient pas strictement séparés de ceux de l'État. Rien que sa qualité de renégat faisant peu de cas de sa nouvelle foi, eût suffi pour le faire mal voir du peuple et des émirs, qui savaient qu'il n'avait pas abjuré sa religion par conviction. Toute sa famille était restée fidèle au christianisme, et lui-même n'observait pas les usages prescrits. Ses exactions, sa cruauté et son orgueil achevèrent de le rendre un objet de haine et d'horreur pour toute l'Égypte. Nous sommes loin d'ajouter foi à tout ce que rapportent les historiens égyptiens sur son compte, d'autant plus que tous ces récits ont été rédigés après sa chute honteuse; mais plusieurs faits qui le concernent sont rapportés avec tant de détails par des contemporains, que nous ne pouvons pas les rejeter.

Sa cruauté alla si loin, que les coups de bâton et de fouet et la torture ne lui suffirent plus pour extorquer de l'argent aux riches et pour tourmenter ses ennemis. Il fit envelopper les mains d'un employé de Behnesa avec des linges trempés dans de la résine fluide, et tenir au feu jusqu'à ce qu'il crût enfin lui avoir arraché le dernier dirhem. La mère de son prédécesseur, Mousa-Ibn-Tadj-Ishak, qui était enceinte, fut, par son ordre, déshabillée, assise sur de la chaux vive et torturée jusqu'à ce qu'elle avortât. Mousa et ses frères furent tourmentés pendant sept ans. Dans cet espace de temps, on leur appliqua, selon les uns, treize mille coups de bâton; selon d'autres, seize mille. On frottait avec de la chaux les parties ulcérées de leurs corps et on les lavait avec du vinaigre et de l'eau de sel, puis on jetait ces malheureux, au milieu de l'hiver, tout nus sur le pavé froid.

Les concussions d'Alnaschwou excédèrent toutes les bornes. Personne n'était plus assuré de sa propriété. Les marchands étrangers furent

astreints à des droits d'entrée exorbitants, et souvent obligés d'acheter chez lui à des prix fort élevés, ou de lui vendre leurs marchandises à vil prix, de manière que bientôt nulle caravane n'osa plus venir en Égypte. Il disputa aux émirs la possession légitime de leurs fiefs; il n'épargna même ni les fondations pieuses ni la propriété des mosquées et des écoles publiques. Une partie de ces biens entra dans le trésor public ou dans la caisse privée d'Alnaschwou. Les paysans furent tellement surchargés d'impôts, qu'il ne leur restait presque rien des produits de leurs champs. Des particuliers riches furent mis à contribution, sous prétexte d'avoir trouvé un trésor appartenant à l'État ou de s'être approprié des biens que leur avait confiés quelque personne décédée. Les employés riches, accusés de soustractions, se virent forcés par la torture à payer les sommes exigées.

En 1337, Alnaschwou fut assailli et blessé en plein jour dans une des grandes rues du Caire, sans qu'on pût découvrir le coupable. L'année suivante, une foule de personnes se réunirent dans une des grandes mosquées de la capitale, et, après le sermon, prièrent Dieu de les délivrer de la tyrannie d'Alnaschwou, sur quoi il fut défendu aux prédicateurs de prêcher pendant la semaine; et le vendredi, la police prit des mesures pour empêcher de nouveaux désordres. Les représentations de différents émirs au sujet d'Alnaschwou restèrent sans résultat. Mais en 1340, le sultan, recevant des lettres anonymes et des satires, comme du temps de Kerim-Eddin, et apprenant que même dans le temple de la Mecque des vœux avaient été faits pour la chute d'Alnaschwou, demanda à Tengviz, gouverneur de Damas, qu'il avait coutume de consulter dans les moments critiques, s'il devait congédier un homme aussi utile qu'Alnaschwou, uniquement parce qu'il n'était pas aimé du peuple. Tengviz fit une réponse équivoque, et le sultan put d'autant moins se décider à congédier son vizir, qu'il le croyait honnête, en ce sens qu'il était convaincu que toutes les exactions profitaient au trésor public, car le rusé ministre avait toujours affiché une grande pauvreté. C'est ainsi qu'il avait souvent emprunté des sommes médiocres à différentes personnes, qu'il savait devoir le dire au sultan. Enfin l'émir Ilboga, un des serviteurs les plus fidèles du sultan, le conjura, sur son lit de mort, de se défaire du ministre détesté de tout le monde, s'il ne voulait risquer de perdre le trône. Alors seulement Nassir chargea l'émir Bechtak d'arrêter Alnaschwou, de l'emprisonner avec toute sa famille et de confisquer tous leurs biens. Aussitôt le peuple, à l'instigation des émirs qui désiraient la perte d'Alnaschwou, accourut sur la place, au pied de la citadelle, portant

des drapeaux et des flambeaux, et élevant des cris de joie pendant toute la nuit. Le lendemain, lorsqu'on le conduisit au palais de justice, le peuple l'assaillit plusieurs fois, et si la force publique n'était intervenue, il aurait été assassiné dans les rues du Caire. Un de ses frères, qui s'était poignardé pendant la nuit pour échapper à la torture, dut être transporté au cimetière dans un cercueil de femme, pour que la populace ne mutilât pas son cadavre. Cependant tout le monde attendait avec anxiété le résultat de l'enquête relative à la fortune d'Alnaschwou : elle fut favorable à ses ennemis. On trouva chez lui une grande collection de perles, de pierres précieuses et d'étoffes d'une grande valeur. Ce qui causa le plus d'allégresse à ses adversaires, c'est qu'on découvrit aussi dans sa maison une belle provision de vin et de viande de porc, plusieurs eunuques et une grande croix en or ornée de diamants. Cependant le sultan hésitait encore; il était irrité contre les émirs, et ne se montra pas en public pendant quelque temps. Après sept semaines d'attente enfin, remarquant que tous les émirs, sans exception, étaient avides du sang d'Alnaschwou, il le leur livra avec tous ses parents. Le second frère du vizir succomba dès le lendemain aux tourments; sa mère et son beau-frère le suivirent de près. Alnaschwou lui-même souffrit pendant huit jours, avant que la mort vint le délivrer de la main de ses bourreaux. Ils furent tous enterrés sur le cimetière juif, et le sultan fit garder leur tombe pendant quelques semaines, parce qu'il craignait que les cadavres ne fussent exhumés et mutilés.

Nous ne croyons pas que Nassir eut beaucoup d'affection pour les chrétiens, mais il pouvait avoir ses raisons pour les préférer comme ministres. D'abord ils étaient plus habiles que les musulmans, et avaient plus la routine des affaires, parce que de tout temps, malgré toutes les ordonnances, ils avaient tenu la plus grande partie des emplois dans les chancelleries des princes et des émirs. En second lieu, les chrétiens ou les renégats étaient des instruments plus dociles que les mahométans, qui avaient plus de ménagements à garder envers la loi divine, les usages et l'opinion publique. Enfin, un sultan soupçonneux et méfiant comme Nassir dut penser qu'il n'avait rien à craindre d'un ministre d'origine chrétienne, qui n'aurait jamais d'autre appui que lui, tandis qu'un émir turc pourrait facilement abuser de sa confiance et le trahir.

Alnaschwou peut bien avoir été cruel, mais nous ne pouvons mettre à sa charge les exactions dont le peuple avait à se plaindre. Ses prédécesseurs comme son successeur se trouvèrent dans la nécessité d'em-

ployer des moyens illicites pour subvenir aux exigences exorbitantes du sultan. La première mesure financière du successeur d'Alnaschwou fut d'élever la valeur du dinar de vingt dirhems à vingt-cinq. Par là, il dépouilla les marchands de la capitale, auxquels le sultan devait 20 millions de dirhems, du quart de leur dette.

La dissipation et quelquefois aussi la libéralité n'avaient pas de bornes à la cour de Nassir, et exigeaient des sommes qui imposaient aux contribuables des efforts extraordinaires. Tout ce que les poètes contemporains ou postérieurs nous racontent du luxe et de la splendeur de la cour du khalif Haroun-Arrachid se répéta sous le règne de Nassir. Peu d'exemples suffiront pour le montrer.

En 1319, Nassir fit le pèlerinage de la Mecque. A cette occasion, on emporta de l'Égypte non-seulement toute la batterie de cuisine en argent et en or, mais encore des paniers et de grands pots remplis de terre dans lesquels on entretenait des légumes et des fleurs toutes fraîches, afin que le sultan n'en fût pas privé un seul jour dans le désert. Quatre grands bâtiments chargés de provisions de bouche se rendirent à Djeddah, le port de la Mecque. Six cent quatre-vingts chameaux chargés de sucre, de confitures et de fruits, firent partie de la caravane. On emmena aussi mille oies et trois mille poules.

Deux ans plus tard, le pèlerinage d'une des femmes du sultan coûta cent mille dinars, sans compter ni ce qui avait été fourni en nature par le sultan, ni les présents obligatoires des gouverneurs de la Syrie, ni l'entretien des chameaux portant les bagages.

Aux noces de l'émir Kaussoun, qui épousa une des filles du sultan, les fêtes durèrent sept jours; on consumma cinq mille moutons, cent bœufs, cinquante juments, mets favori des Mongoles, et une quantité immense de volailles. Mille pains de sucre servirent aux confitures et sorbets de tout genre. Selon l'usage du temps, les émirs envoyèrent des flambeaux de cire, et ces flambeaux pesaient neuf cent onze quintaux. Les chanteurs et les cantatrices coûtèrent onze mille dinars.

La dissipation fut encore plus grande à l'occasion des noces du prince Anouk, qui épousa, en 1332, une fille du grand échanson Bouktumur. Le nombre des flambeaux se monta à trois mille trente, et leur poids fut de trois mille six cents quintaux. La plupart de ces flambeaux étaient confectionnés avec beaucoup de goût et d'art, et empreints de toutes sortes d'inscriptions et de figures. Plus de vingt mille bestiaux furent égorgés; dix-huit mille quintaux de sucre servirent aux différentes pâtisseries, confitures et sorbets. Les cadeaux de noces avaient une valeur d'un million de dinars.

En 1338, le sultan fit en un jour des présents de la valeur de huit cent mille dinars; en outre, il en dépensa vingt mille pour un cheval. A cette occasion, Alnaschwou s'écria : « J'emploie toute ma vie à recueillir des trésors, et le sultan les dissipe en un jour. » Nassir dépensa des sommes immenses pour des chevaux, dont il était grand amateur et connaisseur. Il avait parmi les Arabes du désert ses espions chargés de rechercher les meilleurs produits, et de les lui procurer à tout prix. Un divan particulier avait à tenir compte du nombre des chevaux du sultan, de leur âge, du prix auquel chacun avait été acheté, de leurs noms et des noms et conditions de ceux qui les avaient vendus. Trois mille juments naissaient chaque année dans ses écuries; il les faisait dresser par des Bédouins et les donnait ensuite à ses émirs. Il prenait part aux courses de chevaux, et n'épargnait rien pour faire emporter le prix à ses juments. En général, il montra beaucoup de sollicitude pour l'élève des bestiaux, surtout des moutons.

Les dépenses en chevaux, dromadaires, oiseaux de chasse, écuyers et veneurs n'étaient qu'une bagatelle à côté des nombreuses constructions entreprises par le sultan, et dont une partie seulement fut d'utilité publique. La folie du bâtiment ne coûta pas seulement des sommes considérables, mais la vie d'une quantité de personnes. Dès qu'un nouveau plan de construction lui passait par la tête, Nassir était impatient d'en voir l'exécution, et pour la hâter autant que possible, on réunissait toute la population des villes et des villages et on la forçait de travailler jour et nuit, sans égard au temps ou à la saison. Beaucoup d'ouvriers mouraient de fatigue et d'épuisement, d'autres de faim et de soif, car l'entretien des ouvriers était le moindre souci de ceux qui dirigeaient les travaux. On mit cent mille hommes sur pied pour faire creuser un canal navigable qui devait mettre Alexandrie en communication avec le Nil, et ce canal fut achevé en quarante jours, depuis Fouah jusqu'à Alexandrie. Un autre canal fut creusé dans la direction nord-est de la capitale jusqu'à Syriacouse, près du village appelé aujourd'hui Khankch. A Syriacouse, le sultan fit construire un couvent, dans lequel furent entretenus cent soufis. Le long de ce canal s'élevèrent les plus beaux palais du sultan et de ses émirs. Les sables du désert se changèrent en jardins fleuris, remplis des fruits les plus exquis de la Syrie. Nassir fit aussi élever une digue depuis le Caire jusqu'à l'embouchure du Nil, qui servit de grande route aux voyageurs et préserva les champs de l'inondation. A ces travaux d'utilité publique, il faut ajouter une quantité d'édifices de luxe, tels que

palais et maisons de plaisance pour ses fils, ses femmes et ses émirs, plusieurs dômes, mosquées et bains publics.

Nassir fit encore de grandes dépenses pour des esclaves tant mâles que femelles. Il accordait plus de confiance aux esclaves achetés par lui-même qu'à ceux qu'il avait hérités de son frère ou de son père, dont il se défît peu à peu. Des marchands d'esclaves parcouraient pour lui le pays des Mongoles, qui vendaient leurs fils et leurs filles à un haut prix, les suivaient eux-mêmes en Égypte, et jouissaient de la splendeur dont ils y voyaient leurs enfants entourés, car Nassir leur fournissait aussitôt des habillements précieux, de beaux chevaux et tout ce qui pouvait les éblouir et leur faire aimer leur nouvelle condition. Aussi les Mongoles lui vendirent-ils leurs enfants avec la même facilité que les Bédouins lui fournirent leurs meilleurs chevaux. Les uns et les autres s'enrichirent par lui, mais ils perdirent aussi leur simplicité de mœurs, et ils cherchèrent à égaler les Égyptiens en luxe et en jouissances de tout genre. Sous le règne de Kilawoun, père de Nassir, les Bédouins portaient encore des bonnets rouges tout simples, autour desquels ils nouaient un chiffon de coton représentant le turban; leurs femmes avaient des robes de coton et des bracelets de fer. Du temps de Nassir, beaucoup de Bédouines s'habillaient de robes de soie garnies de tissus d'or, et portaient des voiles brodés, des bracelets d'or et des chaînes ornées de perles et de diamants; leurs maris s'achetaient des burnous de soie, des turbans brodés et des ceintures dorées.

Nous avons dit plus haut que les présents de Nassir à ses émirs englutissaient une partie considérable des revenus de l'État; mais c'étaient plutôt des prêts que des présents. Plus un émir avançait en grade et plus il accumulait des richesses, plus il approchait de l'heure de sa chute, car le sultan devenait avide de sa fortune et regardait avec méfiance le crédit et l'influence qu'il avait acquis. On a déjà vu comment il s'était défait peu à peu des émirs mêmes auxquels il avait dû son retour au pouvoir, et comment il avait fait poursuivre Kara-Sonkor par les poignards des assassins. Ce serait trop long de parler de tous les émirs emprisonnés et exécutés par son ordre, car leur nombre est de cent cinquante; nous ne choisirons donc que les trois principaux : Bouktumur, le grand échanson; Almas, le grand chambellan, et Tenquiz, le gouverneur de Damas.

Bouktumur fut empoisonné avec son fils par ordre du sultan, qu'il accompagnait au pèlerinage de la Mecque en 1332. Les chroniqueurs contemporains rapportent qu'il avait ourdi une conjuration contre le sultan, dont celui-ci fut informé assez à temps pour la faire échouer;

mais on ne peut savoir si Bouktumur était réellement coupable, ou s'il fut la victime d'une calomnie, ou enfin si Nassir n'avait pas lui-même inventé et répandu l'histoire de cette conjuration pour justifier sa conduite infâme. Ce qu'il y a de certain, c'est que tous les biens de Bouktumur furent confisqués, et que dans la même année encore, sous prétexte d'avoir trempé dans cette conjuration, le grand chambellan Almas fut arrêté et torturé jusqu'à ce qu'il eût indiqué la cachette de ses trésors. On le laissa ensuite pendant trois jours sans nourriture, et le quatrième jour il fut étranglé.

La plus considérable des victimes de l'avidité et de la méfiance de Nassir fut Tengviz, gouverneur de Damas pendant vingt-huit ans. Tengviz était arrivé en Égypte comme esclave et avait été vendu au sultan Alaschraf. Plus tard, il fut esclave de Ladjin, d'où il passa au service de Nassir. Il se distingua dans la guerre contre les Mongoles; aussi Nassir le prit-il en affection et l'emmena-t-il avec lui à Karak. Pendant son séjour dans cette forteresse, il l'employa pour ses missions en Syrie, au retour desquelles, apprenant les dangers qu'il avait courus, il lui dit : « Quand j'aurai recouvré le trône, je te nommerai gouverneur de Damas. » Nassir se montra en effet reconnaissant envers Tengviz. Aussitôt après son retour au Caire, il le promut au grade d'émir; trois ans plus tard, il le nomma gouverneur de Damas, et ce gouvernement devint, au bout de quelques années, une sorte de vice-royauté de Syrie. Les gouverneurs de Haleb, de Hamah, de Tripoli, de Himss et de Safed, reçurent l'ordre de ne plus correspondre directement avec le sultan. Ils étaient tenus d'envoyer leurs rapports au gouverneur de Damas, qui devait les expédier en Égypte après les avoir annotés. Les réponses du sultan passaient également par les mains de Tengviz. Cette faveur augmenta de jour en jour. Tengviz fit douze fois le voyage de Damas au Caire, où il était honoré comme un prince, et chaque fois il quittait la capitale chargé des présents du sultan et des principaux émirs de l'Égypte, qui cherchaient à gagner son amitié parce qu'ils savaient bien qu'il n'était pas seulement tout-puissant en Syrie, mais que le sultan demandait aussi son avis sur toutes les affaires importantes de l'Égypte. Nassir épousa même une fille de Tengviz, et à l'approche des couches il invita son beau-père à venir avec toute sa famille en Égypte. A cette occasion, — c'était en 1339, — Alnaschwou dut lever des contributions extraordinaires. On fit dresser à la fille de Tengviz une tente qui, avec son dais porté sur des colonnes dorées et les différents ornements qu'elle contenait, revenait à un million de dinars. Les cadeaux des émirs, consistant en robes d'hon-

neur et chevaux avec de riches harnais, coûtèrent au sultan la somme de 300,000 dinars. Lui-même alla, à pied, au-devant de Tengviz, l'embrassa, le conduisit dans son château, le présenta à ses filles, parmi lesquelles il lui en désigna deux comme futures belles-filles. Après cette réception, Tengviz se rendit à son propre palais qu'il avait au Caire, et reçut les cadeaux du sultan et des émirs. Ils consistaient en pierres précieuses, broderies d'or, étoffes fines, vases de cristal, chevaux et dromadaires, de la valeur de 270,000 dinars. Lorsque la sultane accoucha d'une fille, Tengviz dit au sultan : « Que Dieu soit loué de cette grâce ! J'ai souhaité que ma fille accouchât d'une fille ; si elle avait mis au monde un garçon, l'excès de bonheur m'aurait fait trembler, car le sultan m'a déjà comblé de tant de biens que l'accomplissement de tous mes vœux m'aurait effrayé. » Tengviz, songeant à retourner en Syrie, Alnaschwou reçut l'ordre de lui donner cette fois le double de ce qu'il avait reçu comme frais de voyage lors des visites antérieures, ce qui faisait 150,000 dinars d'or, sans compter les autres dépenses de ce retour. Le sultan lui accorda aussi de nouveaux titres d'honneur, dont n'était investi qu'Aboulfeda, le prince de Hamah, qui descendait de la famille de Saladin ; et au moment des adieux, il lui demanda s'il lui restait encore quelque chose à désirer. Tengviz répondit : « Je n'ai d'autre souhait que celui de mourir avant mon maître. — Dieu m'en garde ! s'écria le sultan, j'aimerais mieux descendre dans la tombe avant toi, car mes femmes ont besoin de ta protection et mes fils de ton secours pour se maintenir sur le trône, tandis que tes fils, qui sont déjà émirs, n'ont plus besoin de moi. Si cependant Dieu le veut autrement, je le prierai de mettre fin à ma vie bientôt après t'avoir enlevé. »

Un an après ces tendres adieux, Tengviz fut, par ordre du sultan, arrêté, enchaîné, bâtonné, torturé et enfin étranglé ou empoisonné. Il est superflu de rechercher les causes de sa chute, et il suffit de dire qu'il était extrêmement riche et puissant, et qu'il avait beaucoup d'ennemis parmi les émirs. Son tour devait venir comme celui de tant d'autres. Selon le récit des chroniques du règne de Nassir, le commencement de sa disgrâce date d'un incendie qui fit de grands ravages à Damas. Tengviz prêta l'oreille aux ennemis des chrétiens ; il les persécuta comme incendiaires, en condamna un grand nombre à de graves peines corporelles, et les obligea tous à payer des sommes considérables qui devaient servir d'indemnité à ceux dont la propriété était devenue la proie des flammes. Nassir blâma cette conduite ; mais ce qui le contraria le plus, c'est que Tengviz avait destiné une partie

de l'argent extorqué à la réparation des mosquées endommagées par le feu, quoique les mosquées fussent assez riches par leurs fondations pour suffire à ces dépenses. On raconte encore que Tengviz avait fait emprisonner deux mamlouks, et les avait laissés en prison même après que le sultan eut demandé leur grâce. Il doit aussi, dans un moment de colère, le sultan ne voulant pas lui permettre d'aller passer quelque temps à Kalat-Djaber, avoir dit : « Le sultan a perdu la tête ; il ferait bien d'abdiquer en faveur de ses fils, que j'aiderais de mes conseils. » Enfin, on accuse Tengviz d'avoir renvoyé un ambassadeur du gouverneur de l'Asie Mineure, qui passait par Damas pour se rendre à la cour du sultan au Caire, parce qu'il n'avait point de lettre pour lui-même. Quoi qu'il en soit de ces prétendues fautes de Tengviz, il est certain qu'une méfiance réciproque s'était emparée du souverain et du vassal, et l'événement que nous allons raconter la fit éclater. Nassir proposa à Tengviz d'envoyer ses deux filles, à lui Nassir, à Damas pour y faire célébrer leurs noces avec les fils du gouverneur. Tengviz pria le sultan de différer encore ces noces, sous prétexte que la ville de Damas offrait un triste spectacle par suite de la peste, de la famine et de l'incendie qui l'avaient ravagée tour à tour, mais en réalité parce qu'il craignait que l'émir Beschtak, qui devait accompagner les princesses, n'eût l'ordre secret de le faire arrêter. Il envoya sa lettre au sultan par son chambellan Kirmesi, auquel il confia en même temps la mission secrète de sonder les intentions du sultan et de son entourage. Kirmesi put bientôt s'assurer de la disgrâce de Tengviz. Par suite des menaces et des promesses du sultan, il finit par lui avouer que Tengviz se méfiait de lui, et lui promettre de l'observer à son retour et de le tenir au courant de tout ce qui se passerait à Damas. Le sultan lui remit une lettre pour Tengviz, dans laquelle il insistait sur son projet d'envoyer prochainement à Damas Beschtak avec les princesses. Tengviz essaya encore une fois de faire renoncer le sultan à son projet ; il lui dépeignit les désastres qui avaient frappé les habitants de Damas et l'état désespéré dans lequel se trouvait cette ville, et lui représenta que ce ne serait pas le moment de lui demander des fêtes ni de lui imposer des dépenses extraordinaires pour la célébration des noces et pour l'entretien des émirs égyptiens. Il ajouta que si le sultan avait des raisons pour ne pas différer les noces des princesses, il aimerait mieux envoyer ses fils au Caire pour y faire célébrer leur mariage. Le mamlouk porteur de cette lettre fut renvoyé sans réponse, et seulement avec l'ordre verbal de dire à son maître que le sultan lui ferait connaître sa résolution par son

chancelier Tadjar. En effet, celui-ci se rendit aussitôt à Damas et remit à Tengviz une lettre par laquelle Nassir l'informait que, pour ménager les habitants de Damas, il consentait à faire célébrer les noces de ses filles au Caire, et l'invitait à venir aussitôt avec ses fils pour cette fête. Tengviz, voulant gagner du temps, répondit à Tadjar qu'il était prêt à exécuter les ordres de son souverain; que lui, Tadjar, n'avait qu'à retourner au Caire et dire à son maître qu'il le suivrait de près. Tadjar répondit : « Le sultan ne m'a pas chargé de lui apporter une réponse de votre part; j'ai l'ordre précis de vous emmener avec moi en Égypte. » Tengviz déclarant, sous toutes sortes de prétextes, qu'il lui était impossible de partir sur-le-champ, Tadjar lui dit sans détour : « Si tu veux obéir au sultan, suis-moi! Si tu veux être rebelle, dis-le ouvertement! » Tengviz répondit : « Un pareil discours est tout à fait déplacé. Si tu as l'ordre de m'arrêter, exécute-le, au nom de Dieu; sinon, comment oses-tu m'adresser de pareils propos? » La discussion s'échauffa de plus en plus, jusqu'à ce que Tengviz dit enfin à Tadjar, qui était à moitié ivre : « Retire-toi maintenant, va cuver ton vin, et reviens demain matin pour prendre ma réponse! »

Après cette scène, Tadjar eut une entrevue secrète avec Kirmesi, qui lui conseilla de retourner au plus vite en Égypte, et de dire au sultan que s'il tenait à conserver la Syrie, il aurait à prendre des mesures promptes contre Tengviz, qui pourrait facilement se révolter contre lui, ou au moins prendre la fuite et sauver ses richesses immenses. En effet, les amis vrais de Tengviz lui conseillèrent, après le départ de Tadjar, d'aller chercher un refuge à Bagdad ou chez les Arabes du désert; mais Kirmesi, auquel il accordait toujours sa confiance quoiqu'on le lui eût déjà signalé comme traître, l'engagea à rester, jusqu'à ce qu'enfin il n'y eut plus moyen de fuir.

Dès que Nassir eut appris par Tadjar le refus de Tengviz et son intention de se révolter ou de prendre la fuite, il se fit renouveler le serment de fidélité par toute son armée et envoya une partie de ses forces en Syrie, sous les ordres de généraux dont la fidélité ne lui était point suspecte. En même temps, il expédia à Touschtumur, gouverneur de Safed, émir courageux et ennemi acharné de Tengviz, l'ordre de se rendre aussitôt à Damas et de concerter avec les émirs fidèles de cette ville les moyens d'effectuer le plus promptement possible l'arrestation de Tengviz. Touschtumur se mit en route avec ses mamlouks, et dès son arrivée à Damas, il fit entourer les écuries de Tengviz, qu'il somma ensuite, au nom du sultan, de comparaitre devant lui. Tengviz, privé de tout moyen de résistance, fut obligé de se rendre sur

la place publique où l'attendait Tuschumur, entouré des émirs et de la milice de Damas. Aussitôt il fut désarmé, enchaîné et transporté en Égypte. Quand on l'emmena à la citadelle du Caire, le sultan convoqua tous les émirs, les plaça à la porte par laquelle il devait passer, et leur défendit de le saluer ou de se lever devant lui. L'émir Kaussoun seul eut la permission de s'entretenir avec lui et de lui reprocher les crimes dont on l'accusait. Tenguis n'eut pas de peine à se justifier et à montrer qu'il avait été calomnié par Tadjar et trahi par Kirmesi. Kaussoun continuant cependant son interrogatoire, Tenguis dit : « Je n'ai commis aucun des crimes qu'on m'impute ; le seul dont je me sois rendu coupable est d'avoir survécu à tous mes anciens camarades, tandis qu'on désirait depuis longtemps ma mort. Cependant, je suis l'esclave du sultan, et je supporterai avec résignation ce qu'il décidera sur mon sort. »

Kaussoun, après avoir rapporté au sultan le résultat de son interrogatoire, le supplia de traiter Tenguis avec ménagement, de le destituer, mais de lui permettre de terminer paisiblement ses jours dans la capitale. Plusieurs autres émirs appuyèrent cette opinion ; mais la condamnation de Tenguis était prononcée depuis longtemps. Le sultan l'envoya dans une barque à Alexandrie, où il fut mis en prison, fouetté et torturé, parce qu'on espérait toujours lui arracher de nouveaux trésors. Lorsqu'il n'y eut plus moyen de lui rien extorquer, il fut, selon les uns, étranglé ; selon d'autres, empoisonné. Les richesses de Tenguis et de ses amis, qui furent entraînés dans sa perte, étaient si grandes qu'elles rendirent le sultan complètement insensible aux reproches de Kaussoun sur cet assassinat. Outre des sommes considérables en or, des pierres précieuses, des chevaux, des dromadaires et autres objets de valeur, Tenguis possédait une quantité de maisons et de terres, tant à Damas que dans d'autres provinces de la Syrie : tout fut vendu au profit du trésor du sultan.

Ainsi Nassir avait, selon l'expression d'un de ses biographes arabes, l'habitude d'engraisser une quantité de ses émirs, et quand ils étaient bien gras, il les égorgeait, et tout ce qu'ils avaient avalé retournait à lui. Cependant le même auteur reconnaît que le sultan était bon et affable envers ceux qui n'étaient pas placés assez haut pour lui donner de l'ombrage, et qu'il s'occupait beaucoup du bien-être de la masse du peuple. Il abolit plusieurs impôts onéreux et honteux, et pour dédommager le trésor public, il enleva aux émirs une partie de leurs revenus. Il punit sévèrement les accapareurs ; même l'émir Kaussoun fut publiquement insulté et maltraité par lui pour avoir vendu secrètement

du blé à un prix trop élevé. Pour soulager la misère du peuple pendant les années de disette, Nassir fit venir du blé de l'étranger, qu'il vendit à bon marché, et obligea les émirs à ouvrir leurs greniers et à vendre leurs provisions à un prix fixé par l'inspecteur des marchés. Nassir sut captiver les masses par sa simplicité et par sa bienfaisance, et acquérir une grande popularité, malgré toute sa tyrannie, parce qu'il veillait à l'observation des lois religieuses et qu'il témoignait beaucoup d'égards pour le clergé, tant que celui-ci ne se mêlait point des affaires de l'État. Il ne permit aucune infraction publique aux préceptes du Coran, quoique son code criminel ne fût nullement conforme aux prescriptions de Mahomed, ni aux règles de la Sounnah. Le préfet du Caire fit ferrer des hommes comme des chevaux, d'autres furent cloués sur une selle et promenés sur un chameau dans les rues. A certains malfaiteurs on enfonça des fers chauds dans les yeux. Un émir qui avait offensé Tenguiz eut la langue coupée par ordre du sultan. On abolit plusieurs fois les coups de fouet, mais pour les appliquer bientôt de nouveau, et, comme nous l'avons vu, on en fit même usage contre Tenguiz, le gendre du sultan.

Plusieurs cadhis étaient en grande faveur auprès du sultan, qui dans sa jeunesse s'était beaucoup occupé d'études théologiques et juridiques. Ils avaient de l'influence sur ses décisions et pouvaient prendre bien des libertés sans qu'il s'en fâchât; mais il traita avec beaucoup de sévérité l'imam suprême, c'est-à-dire le khalif, qui avait soutenu le sultan Beibars. Dans les premières années après le retour de Nassir, cet imam fut enfermé avec toute sa famille dans une tour de la citadelle et traité comme prisonnier. Plus tard, le sultan lui permit, sur les instances de l'émir Kaussoun, de retourner dans son ancienne demeure; mais apprenant qu'il avait des rapports avec un mamlouk et un théologien, il fit bâtonner l'un jusqu'à ce qu'il succombât et emprisonner l'autre en même temps que le khalif lui-même. Après cinq mois d'emprisonnement, le khalif fut relégué à Koss, dans l'Égypte supérieure, où il fut étroitement gardé et où il finit ses jours, le 5 février 1340. Le sultan n'exécuta pas la dernière volonté du khalif qui, avant de mourir, avait nommé son fils Ahmed pour lui succéder. Malgré les protestations du clergé, il lui préféra un de ses cousins qui menait une vie tellement débauchée et scandaleuse qu'il fut destitué bientôt après la mort de Nassir.

Parmi les émirs, peu nombreux, qui restèrent en faveur auprès de Nassir jusqu'à leur mort, il faut nommer Ismaïl Aboulfeda, le célèbre historien et géographe. Nassir le nomma d'abord gouverneur de la ville

de Hamah, où ses ancêtres avaient régné depuis le temps de Saladin, car il descendait de Schahinschah, frère aîné de ce dernier. Plus tard, Nassir lui conféra aussi la dignité de sultan, et le rendit par là en quelque sorte son égal. Tengouz lui-même, lorsqu'il avait à lui écrire, se servait de la formule : « Je baise la terre devant Son Altesse royale, magistrale, noble et sublime, » formule qui n'était d'usage que pour les lettres adressées au sultan Nassir. Celui-ci le nomma « frère » dans ses lettres et ne retrancha de la formule mentionnée que le mot « magistrale ». Nassir continua son attachement à Mohammed, fils d'Aboulfeda : il le nomma sultan de Hamah à la mort de son père (31 octobre 1331), et ne le destitua pas malgré les plaintes réitérées et bien méritées qui s'élevèrent contre lui.

La distinction dont jouit Aboulfeda, homme célèbre à la fois par sa naissance, par sa science et par ses exploits guerriers, mérite d'autant plus d'être remarquée que Nassir ne l'accorda même à aucun de ses propres fils. Un jour, il avait eu l'intention de donner le titre de sultan à son fils Anouk; mais il s'en repentit et se contenta de lui donner le grade d'émir. De même, il laissa l'Égypte dans l'incertitude au sujet de la succession, car il avait douze fils, et personne ne savait auquel il léguerait son trône. Trois jours avant sa mort seulement il céda aux instances des émirs, qui redoutaient une guerre intestine, et désigna son second fils; l'aîné était relégué depuis longtemps à Karak, où il menait une vie irréligieuse et déréglée sous tous les rapports.

Nassir mourut, après une maladie de plusieurs mois, le 6 juin 1341, à l'âge de cinquante-huit ans. Il avait régné en tout quarante-trois ans; en comptant seulement les années pendant lesquelles il gouverna par lui-même, c'est-à-dire depuis son second retour de Karak, il reste trente-deux ans. Dans cette dernière période, il fut souverain absolu dans le sens le plus étendu du mot. Son suppléant ne pouvait traiter aucune affaire importante sans le consulter, et son vizir avait à s'occuper plus de ses affaires privées que de celles de l'État. Depuis l'an 1326, les fonctions de ces places furent remplies par le grand chambellan et l'inspecteur général du trésor, parce que Nassir n'osait les confier à aucun de ses émirs, dont il craignait toujours quelque trahison. Il avait toujours un œil vigilant tourné sur eux : il leur était défendu de parler entre eux en sa présence; ils ne devaient pas se visiter, ni même accepter une invitation pour quelque fête sans en demander la permission. Quiconque osait contrevenir à ces règles devait s'attendre au moins à être relégué en Syrie. En général, on peut dire que Nassir inspira plus de crainte que de respect; aussi, dès qu'on sut qu'il ne

guérirait pas de la dyssenterie dont il souffrait, personne ne se soucia plus de lui. Il mourut en musulman dévot et pécheur pénitent, en présence de quelques domestiques qui n'avaient pas même le linge nécessaire pour envelopper le cadavre. Quelques émirs seulement assistèrent à l'enterrement, qui eut lieu le lendemain de sa mort, à l'entrée de la nuit, sans la moindre pompe. Un seul flambeau et une seule lanterne précédèrent le convoi funèbre. Ainsi il arriva, selon les paroles de son biographe arabe, que celui dont le règne s'était étendu depuis l'Abyssinie jusqu'en Asie Mineure et depuis les bords de l'Euphrate jusqu'à Tunis, et qui fut père d'une famille nombreuse, mourut comme un étranger, fut enveloppé dans des hardes comme un pauvre, et enterré comme un homme sans parenté.

G. WEIL.

LETTRES
SUR L'ÉMIGRATION ALLEMANDE
DANS SES RAPPORTS
AVEC LA CIVILISATION GÉNÉRALE ¹.

1.

Francfort-sur-le-Mein.

Je réponds volontiers à l'invitation que vous me faites d'exprimer mes idées sur l'émigration allemande. Le sujet entre si bien dans la sphère de ma propre vie, des expériences et observations que j'ai faites dans ces dernières années, que j'aurais été dépourvu de la faculté de penser, si je ne m'étais senti compétent sur cette matière. L'Allemagne ne manque sans doute point d'écrits qui ont dû contribuer, aussi bien que les organes spéciaux de la presse périodique, à répandre la lumière sur les intérêts plus ou moins considérables que cette question met en jeu. Mais autant qu'il m'a été donné, après huit ans d'absence, de connaître ces publications, j'ai lieu de croire que l'on y regrette l'absence de ce point de vue général qui fait apprécier avec sûreté les détails; je veux dire que l'on voudrait y trouver

¹ Ces lettres, qui se distinguent par la rare alliance du point de vue philosophique et du point de vue pratique, sont de M. Jules Frœbel, un des nombreux Allemands jetés hors de leur patrie par les événements de 1848. L'émigration allemande a, comme on sait, des proportions, et soulève des questions qui recommandent ces lettres à l'attention générale, même en dehors de l'Allemagne.

ces rapports avec les grandes lois du développement de la civilisation humaine que doit avoir en vue toute entreprise historique. Les intéressantes recherches et spirituelles remarques de Roscher¹ dans son ouvrage sur les colonies, sur la politique coloniale et l'émigration, m'ont aidé à appliquer une sorte de criterium général à l'appréciation des affaires d'Amérique. Toutefois, le chapitre relatif à l'émigration allemande est la partie de l'ouvrage qui offre le moins d'intérêt; on n'y présente le sujet qu'au point de vue économique. Comment, par suite de l'émigration et de la colonisation, des résultats de civilisation ancienne se transforment en des conditions de culture nouvelle; à quelles conditions des colonies peuvent-elles se transformer en États vivant de leur propre vie et dont le cours s'élève au-dessus des lois ordinaires de l'existence coloniale; de quelle manière un peuple, quand il envoie des colonies ou fournit à d'autres ou à des États étrangers et naissants des contingents d'hommes, agit sur les autres et sur lui-même et contribue au destin du monde : ce sont autant de sujets de recherches qui complèteraient parfaitement l'œuvre de Roscher.

Vous n'attendez pas de moi que je me propose une si haute mission. Quand je le voudrais, je ne serais assurément pas à même de l'entreprendre; néanmoins, je réserve pour nos entretiens ultérieurs, et comme moyen de comparaison, l'étude des intérêts généraux du développement moral, en d'autres termes, de la civilisation. A ce point de vue de l'histoire de l'humaine culture, je me pose la question de savoir comment la nation allemande, qui fournit à d'autres parties du monde le plus considérable contingent de l'émigration européenne, doit se comporter en vue de la mission historique dont il vient d'être parlé?

Peut-être trouvera-t-on ce point de départ beaucoup trop cosmopolite, trop idéal, trop spéculatif. Mais on verra, je crois, bientôt qu'ici, comme en tout accident se rattachant à un grand mouvement historique, les intérêts particuliers ne peuvent être déterminés que par l'entente des intérêts généraux qui dominent ce mouvement. On peut trouver dans des milliers d'endroits l'emplacement nécessaire à la construction d'une maison. Mais veut-on qu'emplacement et maison deviennent productifs, alors il importe de connaître les ressources et moyens de production d'une contrée, pour pouvoir choisir la ville, et

¹ Célèbre économiste allemand, dont le principal ouvrage a été traduit en français par M. Wolowski.

dans cette ville ses moyens de commerce, et trouver la voie qui peut nous y mener. Dans la vie des peuples comme dans celle des individus, le résultat correspond toujours aux besoins d'une plus large sphère d'existence, au sein de laquelle se meuvent les forces mises en action : hommes et masses d'hommes ne sauraient agir plus efficacement dans leur propre intérêt qu'en donnant satisfaction aux besoins de la civilisation générale. Quand il y a émigration d'une partie du monde dans l'autre, la sphère dans laquelle se produit le mouvement est celle de toute la famille humaine. Sitôt que l'émigrant passe de la partie du monde à laquelle il appartient dans une autre, il se rattache immédiatement, malgré qu'il en ait, à des relations cosmopolites. Il travaille à l'équilibre général du monde, à la réalisation d'un organisme moral de notre espèce, destiné à atteindre en son temps, en son lieu, tout le développement de ses forces. Donc, pour revenir du général au particulier, une émigration allemande ne peut aboutir et prospérer que là où, dans l'intérêt de son essor ultérieur, l'espèce humaine a besoin d'une telle émigration ; et autant qu'il nous est possible de connaître les besoins de la civilisation générale, nous osons espérer qu'il nous sera possible d'apprécier avec sûreté les rapports du particulier au général. Là où nous manque cette possibilité, nous ne pouvons qu'une chose : considérer les directions spontanément suivies par les masses émigrantes comme l'instinct de l'histoire elle-même et respecter les leçons de l'expérience, qui ramènent sans cesse dans cette voie les mouvements qui voudraient s'en écarter. Une analyse exacte des détails du sujet ne fera que confirmer ces données.

Si l'on décompose l'ensemble des intérêts que met en jeu la question d'émigration, on trouve aussitôt : 1° les intérêts des émigrants eux-mêmes ; 2° ceux du pays qu'ils ont quitté ; 3° ceux du pays où ils vont ; 4° ceux de la civilisation ou de l'histoire du développement humain en général.

Tous se tiennent entre eux, et ceux de la dernière classe dominant, par les lois immuables de l'éducation humaine, toutes les autres. Cela ne veut pas dire que l'on doive disputer aux intérêts de chaque classe en particulier leur raison d'être, ou sacrifier l'une de ces classes à l'autre ; chacune, au contraire, doit être envisagée pour elle-même. Pour le sentiment naturel de l'homme, le point de vue dominant, c'est l'intérêt de l'émigrant même. Il est dans la nature, il est dans l'homme de s'intéresser au sort de ceux qui n'ont pu trouver le bonheur et le contentement dans leur patrie ; cet intérêt qu'on leur porte redouble quand il s'agit de nos propres compatriotes. Nous

leur souhaitons alors bonne chance à l'étranger; volontiers, s'ils en ont besoin, nous leur prêtons notre concours, nous les aidons de nos conseils; et c'est pour nous un devoir humain, sinon politique, de les protéger au loin avec les ressources dont la mère patrie dispose en général. Mais gardons-nous de cette faiblesse d'esprit, de cette inquiète sentimentalité, enfin de cette mauvaise habitude de nous attribuer une tutelle onéreuse pour le fort et inefficace pour le faible, qu'elle empêche d'atteindre à la plénitude de ses forces.

On a coutume de dire aux États-Unis que l'émigrant européen ne commence à vivre réellement en Amérique que lorsque les ressources dont il était pourvu à son arrivée, eussent-elles été considérables, se trouvent épuisées. Le prodigieux développement des États-Unis tient en grande partie à l'inflexible rigueur avec laquelle, dans la vie qu'on y mène, chacun est réduit à ses seules forces. Combien les essais de colonisation que l'on a tentés de réaliser en s'appuyant sur la tutelle de la mère patrie ont été souvent infructueux et même positivement nuls! Il existe, dans l'ancienne colonie belge de Saint-Thomas, sur la côte de Guatemala, un certain nombre d'émigrants, Allemands en majeure partie, qui se trouvent on ne peut mieux de ce qu'on ne s'occupe pas d'eux en Europe. Quelques-uns transportent, sur de petits bâtiments côtiers qui leur appartiennent, leurs produits agricoles jusqu'à Belize. Des milliers d'entre eux ont péri, parce qu'on les a trop protégés, qu'on a trop prévu pour eux.

L'aptitude finale d'un émigrant sur la terre étrangère dépend des dures conjonctures qu'il a dû traverser. J'ai pu admirer un jour la justesse de coup d'œil d'un bourgeois et citoyen distingué de Venezuela, qui me disait qu'il n'y avait pas pour son pays de plus utile émigration et de plus profitable dans l'avenir que celle des Allemands, non de ceux qui viennent de chez eux, mais des Allemands élevés d'abord à l'école des États-Unis, où l'on apprend si bien à comprendre le *help yourself*.

Cela veut dire que si, dans le principe, on rend la vie facile à l'émigrant, on lui dérobe l'occasion d'acquérir des qualités qui seules peuvent lui assurer succès et satisfaction dans l'avenir. C'est précisément dans la rudesse et les périls de la vie coloniale que réside en partie la valeur des colonies, attendu que ces circonstances réagissent sur le caractère de la population, le trempent et le fortifient. Mais au lieu de chercher une réaction de ce genre, on voit régner encore cette tendance à faire de la molle et flasque disposition au genre de vie de la patrie, la mesure du bonheur sur le grand théâtre de

l'échange entre les parties du monde et les races humaines. Comment un pays comme l'Angleterre pourrait-il suffire à son action, si le jugement des Anglais au sujet des difficultés et des périls des voyages lointains, des rigueurs du climat, avait le caractère sentimental dont il est empreint en Allemagne ? Comment un gouvernement tel que celui de la Grande-Bretagne parviendrait-il à former les agents qui lui sont nécessaires, si le peuple anglais devait un jour, même dans les classes élevées, réputées cependant plus délicates que la masse, manquer d'hommes toujours prêts à courir des risques et des dangers, que l'on n'oserait guère proposer de subir à des manouvriers, des paysans et artisans allemands, sans s'exposer, de la part du sentimentalisme vrai ou faux, au reproche de dureté de cœur ou de manque de conscience.

Ce n'est pas que je veuille méconnaître que l'homme bien élevé doit puiser dans l'éducation qu'il a reçue une force morale, et parfois une force physique, qui le mette à même de supporter des ennuis, de surmonter des dangers qui écrasent l'homme privé de culture. C'est, au surplus, cette dernière classe d'émigrants abâtardi ou déshéritée dans la mère patrie qui réclame surtout notre sympathie et les conseils sincères de ceux dont l'intelligence a été cultivée. En effet, cette classe souffre bien plus que les individus d'éducation supérieure, eussent-ils été amollis chez eux, des rigueurs d'un nouveau climat et d'un régime alimentaire ou d'un mode d'existence inaccoutumés. Voilà pourquoi les classes inférieures de la société européenne ne valent rien pour l'émigration vers les régions tropicales, tandis que des hommes de haute et de moyenne position se trouvent en partie assez bien d'une vie pleine d'épreuves. Chez l'homme qui n'a pas reçu d'éducation, l'habitude joue un bien plus grand rôle que chez celui qui a eu cet avantage ; et comme l'émigrant est nécessairement condamné à voir rompre ses habitudes les plus essentielles, il arrive que l'homme bien élevé sent moins vivement le changement de patrie que l'autre. Ceci me rappelle certain Wurtembergeois du Texas. Heureux dans ces parages, ainsi que toute sa famille, il s'y sentait néanmoins mal à l'aise. Il confessait qu'à son départ pour l'Amérique cette situation d'esprit s'était produite chez lui dès son arrivée à Cologne. Dans ses actes comme dans ses jouissances, plus un homme est esclave de l'habitude, moins on peut lui conseiller d'émigrer. C'est que, dans la nouvelle patrie, l'émigrant fût-il appelé à exercer une spécialité dont il se croirait parfaitement maître, les choses exigent une prestesse de mouvement et d'évolution dont on n'a guère d'idée en Europe. Il en est de

la vigueur comme de cette facilité de mouvement. S'il ne s'est pas absolument trompé dans le choix de son nouveau pays, l'émigrant peut s'attendre à une situation proportionnelle aux forces qu'il a employées; mais il s'embarque en pleine déception s'il conclut de là qu'il lui sera facile de se tirer d'affaire par l'emploi de forces relativement moindres que dans sa patrie. En thèse générale, toute force inférieure à une moyenne donnée ne produit pas d'effet appréciable dans une région coloniale. Dès lors, quiconque n'apporte pas avec lui la somme voulue de forces est, selon toute probabilité, condamné à périr. En Europe, une demi-force peut recueillir un demi-salaire, et un quart de force un quart de salaire; aux États-Unis, c'est à peine si une demi-force peut espérer un quart de salaire. Quant au quart de force, il ne doit pas songer à se faire utiliser. Faible, vous ne trouverez que difficilement, même au prix le plus minime, à vous occuper, tandis qu'on ne s'étonne pas d'entendre le travailleur hors ligne élever des prétentions extraordinaires. En Californie, aujourd'hui encore, on paye les salaires les plus élevés du monde; on exige en revanche des actes et des déploiements de force si extraordinaires, que, sur cent manouvriers allemands de force moyenne, comme il s'en rencontre dans nos villages et dans nos petites villes, où l'on travaille modérément, il ne s'en trouverait assurément pas cinq en état de répondre aux exigences de promptitude et d'énergie que l'on élève dans ce pays. Quant à ce qui s'appelle travailler, à quelque classe qu'il appartienne, il faut que l'Européen vienne l'apprendre en Amérique; on n'a pas le temps là-bas, même parmi les gens qui jouissent d'une grande fortune, de se livrer à ces récréations dont l'absence semblerait cruelle en Europe. L'Américain du Nord a une passion abstraite pour la prestesse et l'énergie que l'on déploie dans une circonstance donnée, dùt-il n'en retirer aucun avantage. Il préférera le plus rapide navire, fût-il aussi le plus dangereux, et quand bien même il n'aurait aucun sujet de hâte; et cet esprit entraîne plus ou moins tout le monde. La vie tout entière obéit à ces impulsions, et c'en est fait de quiconque n'est pas en état, avec ses jambes d'Europe, de marquer le pas dans le *temps* voulu.

En Europe, on sera peut-être tenté de traiter de marotte cette hâte de la vie de l'Américain du Nord. Mais pour peu qu'on y réfléchisse, on reconnaîtra que c'est le phénomène nécessaire d'une société basée sur un réalisme passionné et une concurrence sans bornes. Il n'y a aussi qu'une société pareille qui puisse assurer à la dépense des forces des résultats tels qu'on les connaît en Amérique. Mais il faut bien que

l'émigrant d'un pays ancien se mette dans la tête qu'il aura, dans une société nouvelle, besoin de forces plus considérables que chez lui; et ceux qui pensent retirer de l'émigration des jouissances supérieures aux jouissances passives, je dirais même aux conditions presque féminines de la vie dans la patrie allemande, ceux-là doivent partout et toujours se sentir déçus dans un monde nouveau. Riches et vraiment dignes de l'homme sont les jouissances de la vie dans une société encore jeune et au sein d'une nature à peine domptée. Quiconque est accessible à ces jouissances les trouvera plus abondantes encore qu'il ne s'y attendait. L'ancienne société est tout appropriée à la formation uniforme de l'individu, tandis que la jeune société d'une région coloniale laisse tout dans l'imprévu, surtout quand cette région est passée, comme les colonies d'Amérique, à l'état d'existence indépendante, de corps social. C'est qu'alors les faits ne sont pas encore parvenus à se poser comme puissance par l'enchaînement historique. Abandonnons dès lors aux individus le soin de rechercher pour quel genre de jouissances ils se sentent faits par la nature. Un exemple va montrer comment l'émigration a résolu parfois la question de satisfaction et de bien-être.

Durant l'été de 1856, j'habitais avec ma famille une terre dans Rockland County (État de New-York), et de temps à autre nous visitions une famille de paysans demeurant dans le voisinage. Elle se composait du mari, de la femme, de la fille et du fils; il y avait sept ans qu'ils étaient en Amérique. En Allemagne, en Franconie, je crois, le mari avait été berger, et la femme allait en journée. Berger! ne s'enge-t-on pas aussitôt à tout un monde romanesque qui ne se rencontre guère dans la prosaïque Amérique? Combien cet homme avait de jouissances, alors qu'il vivait poétiquement à l'ombre de la nature! Il en connaissait les forces mystérieuses; là-haut sur la montagne, il découvrait les simples, il pronostiquait la température. Maintenant, plus rien! Depuis qu'il est en Amérique, notre homme n'a pas eu cinq minutes à donner à la recherche des herbes thérapeutiques ou à l'observation des nuages. Comme il se sentait animé en menant paître ses troupeaux dans la prairie! appuyé sur son bâton, comme il jetait du haut de la colline un regard mélancolique sur la plaine! Sa poésie, son intuition de la nature, source des plus nobles jouissances, il a perdu tout cela en traversant l'Océan. Sa nationalité même, la famille commence à l'oublier. Quoique nés en Franconie, Catherine et Michel aiment mieux s'exprimer en anglais qu'en allemand, et pour rien au monde ils ne voudraient s'habiller à l'allemande. Possible que du point

de vue naturel et poétique tout cela soit bien regrettable, mais du point de vue humain auquel ils s'arrêtent, ces gens-là ne considèrent pas ainsi les choses. La femme me disait qu'elle n'avait pas souvenance d'avoir jamais mangé sa suffisance de pain en Allemagne; et présentement nous nous plaisions souvent à diriger nos promenades du côté de leur habitation, pour pouvoir prendre notre part de leur excellent pain de froment, de leur beurre tout à fait hors ligne, enfin de leur lait à la crème épaisse. Ils possèdent terre (quarante acres), maison, étable, vaches, porcs et poules, potager, verger, et même parterre, et tout cela après avoir *commencé avec rien*, car à leur arrivée à New-York, on leur avait volé la malle qui contenait leurs effets. C'était donc bien le fruit de leur travail, d'un travail que l'on n'oserait demander à personne en Europe : la maison, l'ex-berger l'avait lui-même bâtie; sa terre, il l'avait lui-même défrichée; en même temps, il avait travaillé comme manouvrier chez son riche voisin, comme aujourd'hui encore en plein bien-être il continue de le faire. Je suis donc fondé à dire que cette prospérité avait été créée de rien en six ans, que c'était le produit d'un labeur qu'en Europe on n'attendrait pas du plus pauvre, mais dont on ne trouverait en Europe ni l'occasion ni la rémunération.

II.

J'ai divisé en quatre classes les intérêts que l'émigration met en jeu. Ceux de la première, de l'émigré lui-même, m'ont d'abord occupé ; j'ai placé en première ligne, comme assises fondamentales du caractère qu'il doit avoir, l'énergie et la souplesse de mouvement, et j'ai défini le genre particulier de bonheur et de satisfaction qu'il peut espérer atteindre dans une nouvelle patrie. Je me propose aujourd'hui d'étudier les intérêts de certaines classes particulières d'émigrants, et de mettre en regard les conditions de bonheur que peuvent leur offrir certaines issues du courant émigrateur.

En 1851, à mon retour du Nicaragua aux États-Unis, on m'envoya toute une liste de questions au sujet des conditions d'existence naturelles et sociales dans ce pays, le tout au point de vue des aspirations et besoins d'une famille d'émigrants des bords du Rhin. Elle était longue la liste, et témoignait d'une circonspection et d'une prévision dont je me trouvais tout abasourdi. L'enquête portait sur la géologie, la climatologie et l'histoire naturelle, puis sur l'état économique et social

du pays : « Les orages et tremblements de terre étaient-ils bien violents ? — Les moustiques tourmentaient-ils fort ? — Ensuite les maladies, la fièvre jaune, le choléra, l'éléphantiasis.... » Les questions suivaient ainsi leur cours, en passant par les conditions de culture et les ressources d'industrie qui pouvaient s'ouvrir devant l'émigrant. Enfin elles aboutissaient à cette conclusion, savoir : « Ce que pouvait faire dans une telle contrée un prédicateur catholique-allemand ? »

Cette petite anecdote est féconde en enseignements ; elle témoigne de combien de conditions dépend le bien ou mal-être de l'émigrant, de combien de soucis et d'incertitudes son esprit est préoccupé, et comme derrière tout cela règne l'espérance, d'ordinaire trompeuse, que le dada sur lequel il avait chevauché dans l'ancien monde le porterait encore à plein picotin d'avoine à travers les difficultés de la vie, dans le nouveau. Que si l'on voulait, pour répondre aux espérances, aux sollicitudes et vœux particuliers des émigrants, résoudre toutes leurs questions, il ne faudrait rien moins que mettre en réquisition toutes les sciences et écrire toute une bibliothèque. Dans l'impossibilité où je me trouve d'avoir égard à ce que chacun peut demander, il faut que je me borne à quelques points culminants, où doivent se rencontrer les intérêts de certaines classes principales d'émigrants.

On ne saurait distinguer, comme on pourrait tenter de le faire, ces classes entre elles suivant les professions sur l'exercice desquelles les individus avaient fondé leurs moyens d'existence dans la patrie.

Dans les contrées hispano-américaines, la société est encore plus ou moins dominée par les idées d'état et de profession qui ont cours en Europe. Là les professions techniques et les divisions professionnelles subsistent. La pratique de la médecine est liée au diplôme de docteur ; l'apothicaire doit avoir subi un examen à la suite duquel il lui faut une *concession*, en même temps qu'il est sous la surveillance de l'autorité. Dans ce cas, comme dans beaucoup d'autres, l'Allemand versé dans sa spécialité sait toujours se distinguer. Les gouvernements de la plupart de ces pays font les plus grands efforts pour attirer les émigrants européens, mais il n'y a pas de résultat bien positif à attendre. De ci, de là, dans telle contrée de l'Amérique espagnole, on porte quelque loi tendant à favoriser l'émigration. On accorde des concessions pour des colonies à fonder dans l'intérieur de l'État ; on exempte les émigrants étrangers d'impôts et du service militaire, ils sont même l'objet de privilèges dont ne jouissent point les indigènes,

¹ De la secte fondée par le curé Ronge.

le tout en vain. Pourquoi? parce qu'il sourit plutôt à l'émigrant de se rendre dans des pays où il ne faut ni concessions, ni exemptions, ni privilèges.

Si maintenant nous tournons nos regards vers les circonstances qui attendent l'émigrant aux États-Unis, nous trouverons que l'idée d'une profession arrêtée, comme caractéristique en quelque sorte d'une individualité, est absolument inconnue à la société de ce pays. Quand après un assez long séjour en Amérique on revient en Europe et surtout en Allemagne, on éprouve un sentiment pénible, presque de souffrance, en se voyant enregistré de nouveau sous des catégories de spécialité, d'état, voire même de *caractère*¹, alors qu'on s'était habitué à n'être que M. N. N., aujourd'hui occupé de telle chose, demain de telle autre, et personne n'ayant droit de vous interpellier à ce sujet. Aux États-Unis on n'est point un laboureur, mais simplement M. X., possédant tant et tant d'arpents de terre qu'il cultive ou fait cultiver; ou bien n'en possédant point, mais aidant un autre à cultiver les siens. On n'est pas un tailleur, mais M. Y. qui utilise ses capitaux dans une fabrique d'habillements, ou tient un magasin d'habits, ou y est commis; ou encore on est coupeur dans une fabrique de ce genre, ou l'on possède une machine à coudre que l'on fait fonctionner; enfin on expédie des milliers de douzaines d'habits dans d'autres villes et ports de mer.

On n'est pas non plus un littérateur ou un imprimeur proprement dit, mais on est M. Z., propriétaire temporaire, ou éditeur, ou coéditeur de telle feuille; ou l'on est attaché à ladite feuille comme compositeur, ou l'on est possesseur d'une machine à vapeur servant à imprimer cette même feuille. Or, M. Z., qui a pu être les années précédentes instituteur, sera, dans quelque quatre ou cinq ans, diplomate, antiquaire ou président d'une compagnie de chemin de fer. Peut-être aussi M. Z. achètera-t-il à M. Y. son magasin de confections ou pratiquera-t-il en même temps comme médecin, ou sera-t-il associé à une charge d'avocat (*Law firma*), colonel de milice et je ne sais quoi encore. On le voit: on ne rencontre guère aux États-Unis ce que l'on appelle une spécialité en Europe, il n'y a que des occupations² qui s'exercent

¹ L'Allemand donne souvent le nom de « caractère » à des professions ou à des fonctions. On dit: avoir le caractère d'avocat, de conseiller, etc.

² La fréquence des titres, docteur, juge, major, colonel, général, n'est contraire qu'en apparence à ce qui vient d'être dit, et en découle même nécessairement. Ces titres ne sont que des formules de politesse; nul ne les prend pour lui-même; tandis que chacun, même le plus modeste, se qualifie de monsieur. L'usage d'accoler, de parti pris, quelque

autant que possible sur le pied d'affaire, fabrique ou négoce. Parmi les occupations, celles-là seules qui exigent une préparation scientifique d'une certaine durée acquièrent une stabilité qu'il ne faut cependant pas apprécier à l'européenne. Par exemple, être ministre, médecin, avocat ou érudit proprement dit, cela s'appelle aux États-Unis spécialité, profession (*profession*), et ceux qui les exercent constituent la classe des *professional gentlemen*. Néanmoins je connais un pasteur qui est en même temps apothicaire, et un médecin qui est en même temps marchand de bestiaux, enfin un avocat qui est ou a été artiste musicien.

A ces faits particuliers dont le nouveau débarqué a tant de peine à se rendre compte et qui lui glissent des mains une fois qu'il les a saisis, il faut ajouter deux autres classes de difficultés. La première est dans cette hâte de la vie américaine inconnue en Europe. Voici venir un émigrant, ses ressources sont épuisées, mais quelque chose se présente, il doit être installé demain de bon matin, ou bien le même jour à l'heure dite il devra prendre le bateau à vapeur pour se rendre à l'endroit où l'on a besoin de lui, mais il ne le peut pas; ou on lui procurera quelque occupation dans quinze jours, mais il ne peut attendre jusque-là. Combien de fois n'entend-on pas répondre à New-York à l'individu en quête d'une position : « Que ne l'ai-je su hier ou la semaine dernière, j'avais une place à vous offrir. » Cette hâte répond à l'activité des États-Unis. Voici un exemple que me fournit ma propre expérience. Au mois de septembre 1851, je revenais de Nicaragua dans le port de New-York. Le médecin de quarantaine, le docteur Doane, dont j'étais l'ami, m'aborda, lors de la visite du vapeur, avec la question de savoir si j'avais « fait de l'argent » dans l'Amérique centrale. « Non, docteur, lui répondis-je. — Eh bien, je crois que j'ai quelque chose pour vous, continua le docteur Doane. Où demeurez-vous, ici ? » Je lui répondis en lui indiquant l'hôtel où je comptais aller loger. Le lendemain je reçus une invitation à me rendre dans la salle d'une firma américaine estimée. J'allai et me trouvai en présence de dix à douze vieux messieurs qui composaient une compagnie pour l'exploitation d'une mine d'or dans l'Amérique

titre au nom d'un autre domine surtout au début des sociétés dans les États de l'Ouest, où l'on peut supposer que chacun a rempli en sa vie diverses positions, et où il est conforme à la politesse d'employer celle qui est présumée la plus honorable. Bref, on est dans une société de dignitaires *in partibus* qui n'ont de leurs fonctions que le titre, et chacun s'y trouvant plus ou moins incognito, c'est une question d'à-propos que de deviner ce titre.

centrale. « Nous avons appris, me dit-on, que vous êtes minéralogiste et que vous venez de Nicaragua. Nous possédons sur la côte, non loin de Chagres, une riche mine d'or. Voulez-vous l'aller visiter par le vapeur qui partira demain matin et revenir le plus tôt possible nous faire un rapport à ce sujet ? » Si je n'avais eu un motif pour décliner l'offre qu'on me faisait, j'aurais été obligé dès le troisième jour de mon arrivée à New-York de me remettre en mer. Le rapport pressait, car on devait l'imprimer, et c'était de là que dépendait l'émission des actions de la compagnie, qui faisait de leur rapide placement une question de vie ou de mort. En Europe les affaires ne tiennent pas de la sorte à un moment, et l'on dirait que c'est aux États-Unis que songeait Méphistophélès quand il donnait à son élève cet enseignement :

Qui saisit le moment
Est avisé, vraiment.

Cette impossibilité de se donner le temps de réfléchir, cette impérieuse nécessité de saisir aux cheveux l'occasion, explique assez comment, par exemple, un ex-médecin devient instantanément maître de piano, et comment aussi de même un ex-maître de piano est tenu d'exercer la médecine. La seconde classe de difficultés dont j'ai parlé se rattache à la première. Elle provient de la manière dont on exerce aux États-Unis les métiers, les affaires, les arts et les fonctions, et de la bizarrerie propre à cet égard au caractère américain. Il est de fait que dans l'Union les choses se traitent en grande partie tout différemment qu'en Europe, et, dans la précipitation imprimée à la vie américaine, c'est à peine si l'émigrant a le temps de s'instruire d'une méthode nouvelle ou de se l'approprier. L'entreprise faite par un nouveau débarqué est souvent depuis longtemps coulée avant que le malheureux ait eu le temps d'ouvrir les yeux sur un léger détail contre lequel ses efforts sont venus échouer. Peut-être sa demeure s'est-elle trouvée deux maisons trop loin du coin ; peut-être était-il au second étage au lieu d'habiter un sous-sol ; peut-être enfin ce qu'il débitait n'était-il pas enveloppé dans le papier qu'il fallait.

La singularité en ces affaires ne procède pas aux États-Unis d'un pur caprice, comme on pourrait le croire ; non, cela est fondé au contraire sur un besoin d'uniformité dans chaque genre d'activité au moyen de laquelle on atteint un degré donné, d'où résulte la commodité expéditive dont on n'a pas idée en Europe et qui laisse à la société du temps de reste pour s'occuper d'autres affaires. Les neuf dixièmes d'explications qui ont lieu en Europe sur la manière dont on voudrait

qu'une chose, une affaire se fissent, sont superflues en Amérique, car l'unique manière dont la chose, l'affaire doivent se faire est connue, et quiconque n'entend pas la commune méthode ne doit pas s'attendre à ce qu'on s'adresse à lui. Cette uniformité a pour conséquence une perfection également inconnue en Europe, et que l'Amérique présente dans des œuvres techniques. Il faut excepter, en thèse générale, les travaux qui résistent à toute uniformité,

De tout cela il résulte que l'émigrant aux États-Unis ne peut guère se reposer sur la spécialité qu'il exerçait en Europe. Supposons en effet qu'en un temps et dans une localité déterminés des connaissances et des aptitudes également déterminées soient recherchées, il se pourra que quelques mois plus tard la constellation, sous l'influence de laquelle la demande était faite, se soit éclipsee, qu'il y ait surabondance des forces auxquelles on avait fait appel, enfin que le but qu'elles devaient amener soit devenu chimérique. Bref, et en thèse générale, il est hors de doute que des forces corporelles saines et souples, une naturelle et bonne intelligence, une volonté résolue et rapide, enfin un caractère ferme, exempt d'une inutile présomption, sont pour l'émigrant aux États-Unis une plus solide garantie de prospérité que toutes les connaissances spéciales, toutes les aptitudes qu'il peut apporter avec lui, les possédât-il à un rare et éminent degré, et sous une forme immédiatement appréciable.

Il est deux professions qui, au débarquement dans un pays de colonie, semblent laisser l'individu maître de son sort, et néanmoins elles ne contredisent point aux jugements que l'on vient d'émettre. Là où le cultivateur émigré ne se trouve pas en présence de trop grandes différences de sol et de climat, ou n'est pas appelé à des modes de culture qu'il ignore, il peut tout d'abord compter qu'il lui sera possible de persévérer dans ses anciens errements. Du reste son occupation est précisément celle qui exige immédiatement, plus que toute autre, les qualités énumérées ci-dessus : bonne constitution corporelle et intelligence naturelle. Eût-il été quelque érudit en Europe, quiconque n'a pas perdu dans l'étude les forces de son corps, oublié dans les livres les ressources de son esprit naturel, et dissipé son bon goût dans les jouissances esthétiques de la ville, celui-là, en tant qu'homme bien élevé, peut devenir en Amérique un plus heureux agriculteur que ne le fut jamais le paysan allemand. J'ai vu au Texas des ci-devant barons allemands, des officiers et des professeurs derrière la charrue attelée de bœufs, et j'ai pu m'assurer qu'ils n'eussent pas voulu reprendre l'existence européenne. Sans

doute que cette occupation américaine a pu altérer l'austère physiologie et le maintien critique du savant d'autrefois, et quelque peu aussi la taille et la tournure gracieuse de l'ex-lieutenant, mais comme hommes les personnes auxquelles je fais allusion ont assurément gagné au change et je n'ai pas remarqué qu'elles se soient, comme on dit, *empaysannées*.

La seconde profession à laquelle je faisais allusion, c'est celle du gros négociant occupant une haute situation dans le monde des affaires. L'homme qui possédera à cet effet assez de crédit, un capital assez considérable, et avec cela la connaissance des affaires, pourra toujours s'établir, avec quelque certitude de résultat, à New-York ou à la Nouvelle-Orléans, à Valparaiso ou à Sydney, à Calcutta ou à Hong-kong. Mais un pareil négociant n'est pas précisément un émigrant, c'est un cosmopolite; il est sans patrie, il n'a qu'un domicile. Supposons maintenant qu'un négociant allemand bien élevé et possédant un capital suffisant se propose de passer de Leipzig à Cincinnati, pour y prendre part au commerce intérieur des États-Unis, soyez sûr qu'il y payera gros son apprentissage et qu'il n'y réussira pas plus que le premier venu, qui aura débuté sans rien savoir du commerce, sans capital même, mais au fait des ressources de l'endroit, et que quelques années plus tard la force des choses l'aura jeté peut-être dans un tout autre ordre d'affaires. C'est l'Individualisme qui s'en vient d'Allemagne et que la nature des choses pousse aux États-Unis où son frère le Réalisme le sollicite de venir. Ce Réalisme de la vie américaine est la force qui attire l'émigration dans l'Amérique du Nord, et l'Individualisme, qui ne trouve pas son compte dans le monde européen, est la force qui la pousse dans ces parages. Il y a là un fait historique dont le sens échappe à des Européens même éclairés et judicieux, ou qu'ils n'apprécient point à sa juste valeur. Mais Réalisme et Individualisme sont au fond identiques, attendu que l'individu est l'unique réalité sociale. Le Réalisme ne peut trouver son compte que dans une société individualiste, comme celle de l'Amérique du Nord, de même que l'Individualisme ne peut trouver le sien que dans une société réaliste telle que celle du même pays.

Ces remarques ne sont que préliminaires à des observations ultérieures. Jusqu'ici on n'a voulu qu'une chose, montrer par quelles qualités actives les émigrants peuvent être ramenés à des classes ayant de communs intérêts, et l'on a pu voir que ces qualités ne résident que dans l'ensemble des forces qui les peuvent mettre en état de suffire aux exigences d'une société mobile, énergique et basée sur d'au-

tres fondements que la société européenne. Mais cela ne présente qu'une face des choses : pour prospérer, l'émigrant n'a pas seulement à suffire aux exigences du pays où il vient se fixer, il faut aussi, réciproquement, que ce pays réponde aux prétentions sur lesquelles l'émigrant fonde sa prospérité; en d'autres termes, les propriétés passives qui forment son bagage doivent être étudiées comme ses propriétés actives.

III.

Pour prospérer, il faut que l'émigrant puisse, d'une part, savoir répondre par ses forces et ses talents aux exigences des circonstances qu'il trouve sur son chemin dans le pays où il descend, et d'autre part, avec ses penchants et ses prédilections, ne demander cependant pour le bonheur de sa vie que ce qu'un pays de colonie et celui en particulier où il vient débarquer peut lui donner. Sous ce double rapport, il faut que l'aspirant-émigrant s'étudie soigneusement et s'instruise avant de prendre son parti, et il faut qu'il sache se résigner aussi bien qu'agir, s'il ne veut pas s'exposer à un amer repentir.

En exprimant cette idée, je me rappelle que je ne me suis encore occupé ici que du bonheur individuel de l'émigrant. Il a été pourvu, dans l'intérêt du monde, à ce que personne ne sût précisément quelle destinée lui prépare sa résolution, à ce que la faculté de retour ne restât pas ouverte à chacun, et à ce que l'incertitude d'une destinée à l'étranger répondît précisément à une particulière force d'attraction. La majeure partie des humaines entreprises ne seraient ni commencées ni achevées si elles n'étaient faites avec une certaine légèreté, une certaine ignorance de leurs difficultés, avec une idée exagérée de la force et de l'activité qu'on peut avoir, et si enfin il était toujours facile de revenir sur ce qui a été commencé. Quiconque éprouve pour la première fois les ennuis d'un voyage sur mer, peut en de certains moments trouver rigoureux de ne pouvoir s'élancer de la pleine mer sur la plage; mais il ne le peut pas, et le voyage s'achève, malgré qu'il en ait; contraint, forcé, il vient à bout de ce dont sa volonté ne le rendrait pas maître; or la civilisation trouve son profit à nous atteler ainsi à son char. Aussi bien l'homme intelligent, en partant du point de vue de sa satisfaction individuelle, ne trouvera-t-il pas mauvais que l'impossibilité même de revenir sur ses pas soutienne la faiblesse du caractère pour aller de l'avant. Quand enfin l'entreprise, devant l'ac-

complissement de laquelle il n'y avait plus moyen de reculer, a été menée à bonne fin, ce héros malgré lui sera tenté de porter ce fait de contrainte sur la liste de ses hauts faits; car les hommes ont bien quelque droit à être fiers de ce qu'ils ont éprouvé en leur vie, aussi bien que de ce qu'ils ont accompli.

Pour ses besoins, comme pour ses travaux, il faut que l'émigrant sache se faire aux exigences d'une nouvelle patrie; mais pendant que ceux-ci demandent la plus extrême énergie, les autres supposent la plus grande modération, sinon, gare au repentir dès le premier pas.

Bon! s'écrie-t-on, une plus grande somme de travail et moins de jouissance, — et c'est pour cela que l'on émigrerait!

— Non, sans doute, on n'y est pas forcé. Mais dès qu'on y est décidé, je dis qu'on fait bien, et les motifs ont déjà été exposés dans les précédentes lettres, et je veux les déduire encore plus amplement ici.

Je sais fort bien que l'homme a de légitimes prétentions aux jouissances de la vie; tout dépend de la manière dont il s'y prend pour les trouver. C'est une des maximes de l'antique sagesse, qu'accroître les besoins, eût-on les moyens d'y pourvoir, ce n'est pas accroître le bonheur. Dans une existence saine et pratiquement organisée, la jouissance se produit d'elle-même, et ce n'est pas sans raison qu'on dit : « Se sentir vivre. » Dans le fait, la jouissance, c'est le sentiment même d'une vie que rien ne trouble. A-t-on faim ou soif, alors manger et boire c'est jouir; est-on fort, travailler c'est jouir; l'esprit est-il incertain de lui-même et du monde, il retire une jouissance des lumières qu'il puise dans la philosophie, la poésie, la science et l'art. Considéré en lui-même, le travail, le travail productif, peut être rangé parmi les plus grandes des jouissances. C'est la conséquence d'une maladie sociale dont l'émigrant est parfois guéri d'une manière quelque peu violente, et même dont il ne guérit plus s'il fait une rechute, que cette soif de jouissance qui consume la société européenne et qui se satisfait moins par le travail, que contrairement au travail et à ses dépens. Cette maladie est une de celles dont la dépravation de l'instinct naturel éloigne sans cesse la guérison; en effet, elle engendre un éloignement croissant pour tout moyen curatif moral.

C'est un bonheur pour le monde en général, comme pour l'émigrant lui-même, qui s'élève par là à sa dignité d'homme, qu'il ne puisse pas, à son gré, retourner à cette large, commode et passive sensibilité que les Allemands, surtout les Allemands à l'étranger, appellent le tempérament germanique, et que l'on a l'incroyable cou-

rage de donner pour une qualité d'esprit. Sans doute, — et personne ne le méconnaîtra, ce domaine intérieur de l'âme que peuplent les sentiments et les idées et que nous appelons *caractère*, est un des sublimes privilèges de l'homme. — Mais ce privilège, dont au surplus la plus noble expression, quand elle domine dans le caractère national, désigne moins chez nous des facultés viriles que féminines, — qu'a-t-il de commun avec la choppe, la canette de bière, la demi-tasse et le cigare éternellement allumé, enfin avec le perpétuel brouhaha de quelque musique triviale, toutes choses qui voilent le vide du cerveau et du cœur, et la paresse de la pensée? — Et encore ce sont là des jouissances que l'émigrant allemand peut, tout en se plaignant fort, se donner trop, beaucoup trop dans les grandes villes d'Amérique, et partout où il rencontre un centre de réunion avec ses compatriotes à l'étranger.

Vous donnez à entendre, dira-t-on, que dans la vie sociale il faut laisser de côté l'esprit. A quoi je réponds que je fais grand cas d'un entretien intelligent et par-dessus tout d'un homme intelligent. Ni l'un ni l'autre ne m'ont manqué en Amérique et ils ne pouvaient me manquer, eussé-je ignoré la langue anglaise, car le nombre des Allemands appartenant à tous les degrés d'éducation est considérable dans le nouveau monde. C'est surtout avec les Allemands établis depuis longtemps en Amérique que l'on a occasion de converser d'une manière intéressante, même quand ils ne possèdent pas une instruction supérieure. Ils ont en général de l'expérience, et ce qui est arrivé à un homme dans le cours de sa vie a plus d'intérêt pour lui que ce qu'il a lu. Il va de soi que les besoins d'esprit de l'émigrant trouveront mieux à se satisfaire, s'il en est venu à s'exprimer dans la langue du pays, c'est-à-dire de l'anglais en ce qui concerne les États-Unis. Cela posé, l'étranger d'une instruction supérieure trouvera bien à qui parler dans les pays de l'Union. Il y a plus de difficultés pour les classes de moyenne instruction chez deux peuples différents : ils se communiquent moins aisément leurs modes d'existence et manières de voir, et de part et d'autre s'ouvriront plus difficilement les sources de jouissance intellectuelle. L'instruction supérieure de certains individus chez tous les peuples civilisés occupe une sorte de terrain commun, tandis que dans les couches de l'instruction moyenne les préjugés de nationalité, les habitudes, les manières, les prédilections sont plus enracinées. J'arrive aux intérêts de la classe instruite des émigrants, parmi lesquels beaucoup n'ont quitté la patrie que forcés par les circonstances. Et tout d'abord un juge éclairé comprendra que l'émigrant qui apporte avec lui un

caractère particulièrement national, qui observe spécialement le monde avec des lunettes allemandes, ne trouvera pas absolument son idéal dans une partie du monde ou dans un pays où les Allemands ne constituent pas le fond de la population. Que si l'émigrant vient dire : « C'est le milieu même dans lequel se meut la civilisation aux États-Unis qui ne me va pas ; en ma qualité d'Allemand, cela me paraît étrange, cela me répugne. Le douillet et passif matérialisme de l'Allemagne me déplaît moins que le rude et actif matérialisme de l'Amérique ; — la réceptivité m'est plus agréable que l'énergie productive ; — l'esthétique m'offre plus d'intérêt que le commerce et la politique ; — un livre me fait plus de plaisir qu'un fait, et la critique plus de fond que l'action ; — la forme me paraît plus intéressante que le contenu, et la pensée plus haute que sa mise en pratique ; — enfin j'aime mieux lire la *Gazette d'Augsbourg* que le *New-York Herald*. » Si l'on me dit tout cela, je réponds : Mon bon, vous avez fait fausse route en abandonnant l'Allemagne. Vous êtes un Allemand pur sang, qui ne tiendriez pas mieux en Angleterre. Retournez vite, restez dans le pays et vivez honnêtement. Voyez seulement à vous garder quelque chose pour le théâtre et le concert. Tenez-vous bien au courant de la littérature allemande. Elle vous mettra en rapport avec l'univers. Elle est mieux au courant de ce qui se passe dans les contrées les plus éloignées que les gens qui s'y trouvent. Elle évoquera pour vous le passé et l'avenir ; quant au présent, il n'aura d'importance que lorsqu'elle le proclamera. Ainsi, point de difficulté de ce côté. Que si maintenant notre émigrant insiste, s'il ajoute : « Je ne trouve en Amérique aucune communication intelligente ; on ne rencontre là-bas personne avec qui se puissent échanger quelques paroles. » Alors il n'y a qu'à lui demander s'il est lui-même intelligent, car de ce qu'il se met au rang des penseurs, il ne s'ensuit pas la démonstration qu'il en soit réellement ainsi. Quand les formes extrêmes de civilisations opposées viennent à se heurter, par exemple, quand le voyageur imbu de la culture pointilleuse, formaliste, théorique et subtile du continent européen, se trouve lancé au sein du matérialisme qui s'essaie, puis continue son œuvre avec une pratique énergie dans la vie réelle, comme cela se rencontre aux États-Unis, alors il faut bien que l'intelligence prenne son parti de certaines dissonances. Seulement à elle d'examiner sérieusement laquelle des deux formes de civilisation a le plus de valeur à ses yeux. Pour l'homme d'une éducation supérieure, émigrer, c'est renoncer volontairement à une forme de civilisation pour en fonder une autre ou se rattacher à une nouvelle. C'est un pas

de la plus haute importance qu'il ne faut franchir qu'après mûre réflexion.

Mais une fois admis que le pas a été franchi, une fois admis que l'on veut participer à la civilisation d'une autre patrie, à celle en particulier des États-Unis d'Amérique, comment devra-t-on s'y prendre pour cela ? C'est pratiquement qu'il faut entrer dans la sphère de la civilisation américaine, si l'on veut s'y faire une position.

Une colonie émancipée manifeste nécessairement à son début, et en vertu même de ses principes intérieurs, un caractère réaliste et, partant, essentiellement pratique. Le premier soin de la société nouvelle, si elle veut s'assurer un avenir, doit être d'accumuler son matériel de civilisation. Quant aux formes, elles seront l'œuvre des siècles et du mouvement historique. Le matériel propre ressort puissamment de la géographie de la région nouvelle et des commencements de l'histoire de son indépendance. Quant au besoin de formes, on le satisfait parfois en empruntant à la mère patrie des formes données, ou même en les prenant ailleurs. Mais empruntées et d'une utilité simplement provisoire, leur besoin n'entre dans la conscience sociale que bien après le matériel. Il n'y a que les colonies faibles dès le principe, les colonies hispano-américaines, par exemple, où domine à l'inverse le formalisme d'une civilisation.

La civilisation des mères patries a décidé ici du destin de leurs filles.

Une puissante existence coloniale devait imprimer à l'esprit de l'Américain du Nord un caractère matériel ; et en vertu de sa descendance anglaise, les éléments formels qu'il en rapportait devaient décidément être réalistes. Le tout concorde : le réalisme a besoin de matériel, et le matérialisme le lui livre. C'est seulement par cette progression due à la vie coloniale que le réalisme anglais atteint aux États-Unis son plein développement historique. Le réalisme anglais à sa seconde puissance, tel est le principe de la civilisation de l'Amérique du Nord, tout aussi bien que le creux formalisme espagnol à sa seconde puissance est le caractère stérile de la civilisation hispano-américaine.

Les pays hispano-américains sont pour l'émigrant européen un champ fertile en ce qu'il ne peut guère, en présence de la stérilité de leur civilisation, se heurter contre quelque principe opposé ; les oppositions que lui-même craindrait dans les choses accessoires, se retireraient devant la supériorité des facultés qu'il apporte. Se fixer dans un pays hispano-américain a cela de bon pour l'Européen civilisé, qu'il y rencontre quelques-uns des avantages de l'établissement sur une

terre inconnue sans éprouver les inconvénients de cette situation. L'émigration allemande trouverait peut-être en mille endroits des moyens à son sens, et c'est là un fait sur lequel j'aurai à revenir. Ici, je n'ai qu'à examiner comment l'Allemand civilisé, une fois qu'il s'est proposé de se rattacher à la civilisation américaine, s'y doit prendre pour atteindre ce but et surtout pour trouver dans ce changement la satisfaction des exigences de l'homme civilisé.

On peut répondre que ce sera en devenant Américain sans cesser d'être Européen, en devenant réaliste sans abandonner la tendance opposée. Arrive-t-il à l'Allemand instruit de s'assimiler la langue anglaise, aussitôt s'ouvre devant lui le vaste champ de la presse et de la littérature, un champ qui aux États-Unis est loin d'être aussi stérile qu'on a l'air de le supposer en Allemagne; et quant au domaine de la science, il y trouvera également, pour peu qu'il se sente quelque aptitude, position et résultats avantageux. Les exemples ne manquent pas à l'appui. Et puis, n'éprouve-t-on pas un juste sentiment de fierté d'appartenir à un État dont la grandeur, la puissance, la richesse et la civilisation s'accroissent chaque jour, et où le titre de citoyen est au premier rang! Quiconque estime peu ce sentiment n'est pas fait pour l'Amérique, de même que les individus qui, après une longue résidence dans ce pays, ne jugent pas utile de s'y acclimater, d'y vivre en citoyens, ne peuvent être considérés comme émigrants, ni leurs expériences passer pour des expériences faites par des hommes qui ont passé les mers.

IV.

Le malaise que ressentent certains émigrants allemands dans l'atmosphère morale où ils sont forcés de se mouvoir sous l'horizon anglo-américain, celui que leur fait éprouver en particulier la prédominance de la langue anglaise et des mœurs et manières de voir des habitants, tout cela a fait naître au sein de la population allemande des États-Unis, — lors du dernier mouvement nativiste, — l'idée de concentrer dans quelque État ou sur un point quelconque du territoire de l'Union une population allemande pure. Considérée d'une manière abstraite, rien n'empêche que cette idée devienne une réalité. Il y a encore aux États-Unis assez de libre espace pour qu'on y puisse établir un solide peuple allemand, et pour de l'argent on peut se procurer même le pays déjà occupé. Quant aux lois de l'Union, on ne voit pas en quoi elles pour-

raient porter obstacle à un établissement de ce genre; seulement la presse américaine, qui durant la période fanatique des *Knownothing* avait appuyé ce projet, en est venue cependant à reconnaître, après mûre délibération, qu'il n'y fallait plus songer.

Il est incontestable que pour le nouveau débarqué, c'est un soulagement et une consolation de rencontrer tout d'abord dans un monde étranger un cercle d'amis, de compatriotes, et de fait, il est certain que c'est la direction que prend dans le courant émigrant la masse à la suite de ses pionniers. Une émigration constante et en masse a pour résultat l'accumulation de l'élément germanique, et en vue de larges conséquences. Cette masse se dirige vers des contrées où se rencontrent précisément des agglomérations de ce genre, ou bien là où les circonstances sont favorables à leur formation, et alors que celle-ci est en train de faire son chemin. Si maintenant on considère l'intérêt vrai des émigrants, on trouvera, dans l'expérience et dans l'entente du caractère allemand et anglo-américain, qu'on ne peut que souhaiter un certain mélange de ces deux éléments, non-seulement dans l'intérêt de la civilisation générale, duquel seul il doit être question ici, mais dans l'intérêt spécial des émigrants allemands.

Ce n'est pas uniquement le hasard qui a fait que, parmi tant de colonies européennes, les États-Unis seuls ont atteint un tel degré de prospérité et de grandeur, et, toutes choses égales, sol, climat et position géographique, il ne faut pas croire que le premier instinct national venu eût produit les mêmes résultats. L'immigration allemande peut à bon droit s'enorgueillir de la part qu'elle a eue et qu'elle a encore à cette prospérité, à cet accroissement. Pourtant ce n'est pas l'esprit allemand qui en a été la source, ce n'est pas lui qui eût su créer des circonstances de nature à exercer une si grande force d'attraction. Et soyons justes : l'esprit allemand n'eût pas été apte à accomplir une telle mission, voudût-on admettre, — ce qui d'ailleurs serait contradictoire, — que les circonstances lui eussent fourni l'occasion de réaliser les mêmes actes que l'esprit anglais. Un peuple ne fait que ce qu'il peut faire; ce qu'il n'a pas fait, il ne le fera jamais. Sans doute des individus, et en grand nombre, peuvent chez un peuple être placés dans de telles circonstances qu'ils sentent naître en eux un esprit nouveau, et, à ce point de vue, les Allemands qui ont été à l'école de la vie aux États-Unis peuvent être parfaitement capables de fonder des établissements sur le sol hispano-américain.

Mais, pour poser les fondements d'une de ces existences qui exigent de l'émigré allemand un degré extraordinaire de force et de caractère,

il ne fallait pas moins que des hommes doués de toute l'énergie des premiers Anglais établis dans l'Amérique du Nord, ces hommes à l'esprit puritain, et qui ont édifié le principe américain. Il fallait enfin un peuple au réalisme fanatique, tel que celui qui s'est développé dans l'Amérique du Nord, pour asseoir sur un semblable fondement un édifice de ce genre et pour y travailler sans cesse avec les mêmes matériaux. Assurément l'élément allemand aux États-Unis est entraîné dans la même énergie et il s'habitue à ces grandes proportions de la vie; mais ce n'est que par suite d'un contact intime avec le noyau principal de la population anglo-américaine, dont l'esprit donne et donnera toujours la mesure du développement successif des États-Unis, quelque alliance qu'il puisse contracter avec d'autres éléments.

Ce n'est qu'en se fondant dans cet esprit dominant que l'élément allemand peut participer et continuer de participer aux grands avantages d'une civilisation telle que celle de l'Amérique du Nord; ce n'est qu'au moyen de cette fusion que l'esprit allemand peut atteindre en ce pays la plénitude de son droit, car il est de la nature de l'idéalisme de n'obtenir une place dans le monde que par le réalisme. Est-ce pur hasard que cette supériorité du peuple allemand dans la pensée et son infériorité dans la politique? Le développement politique et la position de l'Allemagne au sein des nations correspond à l'esprit de ses habitants; mais, cause ou effet, ou tous les deux à la fois, toujours est-il qu'en Amérique comme en Europe, cet esprit est hors d'état de rivaliser dans les choses pratiques avec l'esprit anglais, et dans le nouveau monde avec l'anglo-américain. Dans le Texas occidental, où la population allemande joue un rôle si considérable et si digne d'être remarqué, j'ai entendu les hommes les plus intelligents exprimer ce jugement, confirmé par l'expérience et la réflexion, qu'un triage de l'élément germanique au sein des établissements purement allemands n'était rien moins que désirable : c'est le pain auquel manque, pourrait-on dire, le levain.

Si l'on arrivait à développer au sein d'un établissement germano-américain dans les États-Unis une vitalité plus énergique que celle que l'on suppose ici, n'en résulterait-il pas une série de malheureux conflits avec l'esprit anglo-américain; — conflits à l'issue desquels la victoire se prononcerait inévitablement en faveur du dernier? Il suffit de rappeler l'affaire des mormons. On objectera peut-être que la population d'un État allemand pur serait trop éclairée pour se livrer aux mêmes excès que les mormons. Sans doute; mais cela ne l'empêcherait pas d'en commettre d'autres. En admettant même

qu'elle eût assez de lumières pour n'avoir rien à se reprocher, il faudrait compter encore avec une inévitable faiblesse ; car ce ne sont pas les lumières qui constituent la force de l'homme ni celle des populations : celle des mormons réside dans la sombre et fanatique essence du mormonisme ; autrement, les saints des derniers jours ne représenteraient guère qu'un ramassis putride sorti de la société européenne et américaine. Mais il est parfaitement inutile de faire une si déshonorante comparaison. Les Allemands de l'Union haïssent ou n'estiment pas le fonds d'esprit puritain qui règne dans les États de la Nouvelle-Angleterre. Cet esprit lui-même ne leur paraît pas assez lumineux ; seulement, si peu qu'il en reste, il constitue une des principales conditions de la prépondérance de la force anglo-américaine.

Je ne chercherai pas à résoudre la question de savoir si, abandonnés à eux-mêmes, les Allemands seraient en état de se tenir en paix dans leur communauté, ou bien s'ils ne seraient pas livrés, comme les Hispano-Américains, à d'éternelles rivalités et discordes intestines ; mais je sais qu'une cité de ce genre, voulût-elle arriver aux mêmes fins que l'esprit anglo-américain, ne pourrait entrer en concurrence avec lui, et qu'un établissement allemand qui aurait la prétention d'aboutir dans les États-Unis à quelque chose d'essentiellement différent de l'esprit anglo-américain, aboutirait en même temps à une chute complète. Il n'y a qu'une complète méconnaissance et une fausse appréciation des forces qui aient pu porter Roscher¹ à se prononcer dans le sens de la fondation d'un État allemand au sein de l'Union américaine, et l'idée qu'il a qu'un État foncièrement allemand établi dans le nord-ouest « serait la cognée qui disloquerait à la longue l'Union » produit sur celui qui est au fait des choses une impression presque comique.

La fusion de l'esprit allemand et de l'esprit anglo-américain est la condition fondamentale d'une civilisation supérieure de l'Amérique, dans l'avenir. L'élément allemand ne peut se réaliser que sur le sol américain, c'est dire que le résultat de l'action réciproque des deux éléments ne peut se produire que par l'action de la langue anglaise.

On supposerait à tort que je mésestime pour cela la langue allemande. Dans l'Amérique du Nord, comme dans tous les autres pays civilisés du monde, la langue allemande sera, après des siècles encore, et plus peut-être qu'aujourd'hui, la langue du haut idéal ; mais le cours pratique des affaires de ce monde, en général, s'en accommodera dif-

¹ Roscher, *Colonien*, 2^e édition, p. 362.

ficilement, et une masse d'hommes qui s'impose ce grand sacrifice d'une émigration, pour se créer un avenir dans des contrées étrangères, ne saurait se placer, de parti pris, en dehors de ce mouvement pratique.

Les langues allemande et anglaise ne sont, au surplus, que deux dialectes différents, ou plutôt des degrés de développement de la même langue. Dans le progrès historique, c'est la langue anglaise qui est en avant; car il est certain que des formes grammaticales plus concises répondent à un plus grand développement spirituel. Quand donc des Allemands ont l'air de ne vouloir pas parler l'anglais aux États-Unis, ils ne font l'effet de ce Souabe qui s'ancre à Berlin au dialecte de son pays. Si l'écriture et la prononciation anglaises n'opposaient pas à l'étranger de si grandes difficultés, les Allemands émigrés aux États-Unis s'approprieraient bientôt, sans trop de peine, cette langue. Vienne le moment d'une réforme de l'écriture anglaise et de l'introduction de cette réforme aux États-Unis, et l'idiome anglais y aura bientôt absorbé tous les autres.

En résumé, je maintiens que l'émigrant qui, aux États-Unis, veut prendre sa part des avantages et de la situation du pays doit se résoudre à laisser de côté l'opposition allemande à l'esprit américain; tandis qu'il y aurait peut-être à tenir une conduite toute différente s'il s'agissait d'une immigration allemande considérable dans l'Amérique méridionale, au moins dans les contrées encore incultes de l'Amérique espagnole. A plus tard ce sujet.

Traduit de l'allemand de M. JULES FROEBEL.

(La suite à une prochaine livraison.)

POÉSIE.

PENSERS D'AMOUR.

Je pense à toi quand le soleil s'élance
Du sein des eaux,
Je pense à toi quand Phœbé se balance
Sur les ruisseaux.

Je t'aperçois quand monte la poussière
Sur le chemin,
Et dans la nuit où tremble, sans lumière,
Le pèlerin.

J'entends ta voix quand là-bas sur la plage
Monte le flot,
Je vais souvent écouter au bocage
Quand dort l'écho.

Oui, je suis près, — qu'importe la distance ? —
Oui, près de toi ;
Le soleil tombe et l'étoile s'avance, —
Oh ! viens à moi !

GORTHE.

EN S'EMBARQUANT.

J'étais debout au pied du mât
Suisant le flot qui passe.
Adieu ! mon beau, mon beau pays.
Ma barque fend l'espace.

Je passe au pied de sa maison ;
 Sa vitre en feu ruisselle,
 Mais j'ouvre et j'ouvre en vain les yeux :
 Personne qui m'appelle !

Toi, larme, allons, que me veux-tu ?
 Mes yeux n'y voient qu'à peine.
 Veux-tu déjà, mon pauvre cœur,
 Te fendre sous ta peine ?

H. HEINE.

COUP D'OEIL DANS LE FLEUVE.

Quand un bonheur te va fuyant
 Sans plus laisser de trace,
 Alors, regarde le torrent
 Où tout et flotte et passe.

Oui, fixe bien là-bas tes yeux ;
 Et — si tu peux — oublie
 Ce que ton cœur aimait le mieux,
 Et qui faisait ta vie.

Contemple sans bouger les flots :
 Tes larmes les sillonnent,
 Et vois tes pleurs gonfler les eaux
 Qui vers la mer bouillonnent.

L'oubli viendra, qui sait du cœur
 Fermer les plaies profondes ;
 Ton âme ensemble et sa douleur
 S'en vont avec les ondes.

LENAU (*Poésies posthumes*).

(Traduit de l'allemand par M. SABATIER ¹.)

¹ M. Sabatier, non-seulement traduit les poètes allemands vers pour vers, mais il s'attache à reproduire l'allure, le rythme et le mètre de l'original. Quand l'allemand omet la rime, il l'omet également. Dans la deuxième pièce, les strophes se composent de l'entre-croisement de deux vers rimés et de deux vers non rimés. Ce genre de versification est un des plus familiers à la poésie lyrique allemande.

ES IST BESTIMMT IN GOTTES RATH ¹.*Musique de Mendelssohn.*

Le ciel le veut et rien n'y fait :
 Il faut quitter, quoiqu'on en ait
 Sa belle.
 C'est bien pourtant à contre-cœur
 Qu'on laisse là tout son bonheur,
 Sa belle.

Sachez qu'ainsi le monde va ;
 Rose de mai que l'on vous a
 Donnée,
 Joyeux, dans l'eau vous la mettez,
 Le lendemain vous la trouvez
 Fanée.

Dieu vous envoie, — et vous aimez
 Femme gentille, et vous croyez
 En elle.
 La voilà bien le jour d'après ;
 Vous restez seul et vous pleurez
 La belle.

Il est pourtant bon à savoir
 Qu'on dit, gardant toujours l'espoir,
 En se quittant, « c'est au revoir. »

*(Traduit de l'allemand par J. DUBSBERG.)*¹ Dieu l'a ainsi voulu.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

PHILOLOGIE.

JOURNAUX.

Philologus. xiv^e année, 1^{er} cah. — *A. Meineke*. Feuilles critiques : collection d'émendations de différents auteurs grecs. — *E. v. Leutsch*. Études sur Pindare. Essai de reconstruire, à l'aide de Nem. I et IX, la vie de Chromios de Sicile, contemporain de Gélon et d'Hiéron, qui est célébré dans ces deux odes ; analyse et critique du texte. — *L. Preller*. Épicure et sa philosophie, discours tenu dans un cercle d'amis. Épicure et Zénon le stoïcien se sont partagé les esprits dans la deuxième moitié de l'antiquité païenne, l'un visant à la jouissance frivole et élégante de la vie ; l'autre s'attachant au côté sérieux, à la science, à l'exercice sévère du devoir. Tous les deux se complètent et se rencontrent, malgré leur opposition apparente, dans le but de remplacer la spéculation philosophique consommée dès lors dans les écrits de Platon et d'Aristote par une formule pratique qui conciliait la vie réelle avec les croyances. Épicure est né en 341 avant Jésus-Christ. Alexandre et Ménandre étaient ses contemporains, le dernier son ami intime. Le théâtre de ce poète aimable a reproduit l'image de son temps : beaucoup de grâce, beaucoup d'esprit, mais des convictions faibles, et le tout aboutissant à un sensualisme raffiné. Des hétéres, des parasites, des cuisiniers accomplis, des aventuriers militaires, des esclaves rusés, des pères de famille ruinés, voilà les principaux acteurs de ce théâtre. Tandis que tous les attraits de la vie sociale ont atteint au dernier raffinement, l'ancienne croyance a cédé la place à un illuminisme frivole ou à la superstition, et un cosmopolisme indolent a succédé à l'énergique patriotisme de l'époque précédente. Tous ces éléments, Épicure les a réunis en système. Il commence par établir l'éternité de la matière et de l'espace vide. La matière est composée d'atomes. Le mouvement des atomes étant le principe de la vie, l'âme elle-même, qui est composée d'atomes, ne saurait être immortelle. Quant à nos connaissances, il n'y a de certaines que celles qui proviennent de la sensation. Voilà pour la physique. La partie éthique de son système repose sur le principe que tout se rapporte à notre plaisir et à notre déplaisir. Il faut remarquer cependant qu'Épicure préfère de beaucoup les plaisirs de l'esprit à ceux du corps, par la raison que les premiers sont durables, tandis que les derniers ne le sont guère. Sa doctrine a été parfaitement bien résumée par son ami et disciple Métrodore, qui disait « que celui-ci est parfaitement heureux qui est tout à fait bien dans sa peau et qui de plus a la certitude qu'il en sera toujours ainsi. » Le faible du système paraît dans ce toujours. Pour

le garantir, il fallait ce que les épicuriens appelaient des *convictions prophylactiques*. D'abord, on devait se débarrasser de toute opinion préconçue sur les choses célestes envisagées comme manifestations d'une loi immuable et divine, que ces opinions fussent fondées sur une croyance religieuse ou sur la science astronomique. En général, pour Épicure, il n'y a point de savoir positif, absolu : tout, pour lui, est possible, rien n'est sûr; donc il serait tout à fait absurde de vouloir statuer, en dehors de la sensation, quelque chose de certain. Conséquemment, sans nier l'existence des dieux, qu'il supposait au contraire être d'un nombre infini, il leur contestait d'une manière absolue toute intervention dans les choses terrestres, et il voulait que le sage, qui ne doit s'occuper que des choses certaines, ne fît aucune attention à eux. Enfin, arrivant à parler de la crainte de la mort, qui trouble tant d'esprits, qui évoque tant de spectres, il s'en défend par ces deux réflexions, d'abord que l'âme, étant quelque chose de corporel, ne saurait être immortelle, ensuite qu'en s'asseyant au banquet de la vie, on ne demande point quels sont les mets les plus copieux, mais seulement quels sont les meilleurs. Du reste, ce n'était point la jouissance matérielle, mais la tranquillité parfaite de l'âme qui formait le but suprême de la sagesse. Pour y atteindre, Épicure a ajouté l'exemple à la doctrine. Son scepticisme renfermait une erreur, mais une erreur franche, qui, jusqu'au dernier moment de sa vie fort longue, et dans les épreuves d'une maladie douloureuse, lui a conservé la haute sérénité d'un esprit juste et d'un caractère pur. — *O. Goram*. De Pseudo-Phocylide. Additions à la dissertation de J. Bernays, « Ueber das Phocylidische Gedicht, ein Beitrag zur hellenischen Litteratur »; Berlin, 1856. — *D. Müller*. Mythologie grecque; analyse et critique des publications suivantes : *G. F. Schömann* opuscula academica, vol. III. Mythologica et Hesiodica, Berolini, 1857. Homerische Forschungen von *Osterwald*, 1^{re} part.; Halle, 1853. Die Sage von Polyphem v. *W. Grimm*; Berlin, 1857. Bemerkungen zur aeltesten Geschichte der Griechischen Mythologie, v. *Leo Meyer*; Göttingen, 1857. Die ursprüngliche Bedeutung des Ares, v. *W. Stoll*; Weilburg, 1855. Cadmilus sive de Cabirom cultu ac mysteriis, etc., scr. *J. Neuhauser*; Lipsiæ, 1857. Ueber das Wesen Apollon's und die Verbreitung seines Dienstes, v. *A. Schönhorn*; Berlin, 1858. Ueber den Apollon Delphinus, v. *L. Preller*; Berichte der königl. sächs. gesellsch. d. wiss., 1854. De Apolline custode Athenarum, scr. *G. F. Schömann*; Gryphiswald, 1856. Mythologische Beiträge, etc., v. *K. Th. Pyl*; 1. theil, Greifswald, 1856. Die Ionier vor der ionischen wanderung, v. *E. Curtius*; Berlin, 1855. Die nachhomerische Theologie des griech. volksglaubens bis auf Alexander, v. *K. Fr. Nägelsbach*. — *A. Conze*. Inscriptions grecques inédites. — *D. Dellefsen*. Sur le palimpseste de Tite-Live, n. XL de la bibliothèque de Vérone. — *E. Volger*. Sur quelques bibliothèques en Espagne.

2^e cahier. — *O. Goram*. Pindari translationes et imagines. Réunion qui peut être utile comme appareil critique, mais qui n'a guère d'autre but, des métaphores employées par Pindare (continuation dans le 3^e cahier). — *P. La Roche* donne les raisons qui, d'après lui, prouvent la non-authenticité de l'exorde des histoires d'Hérodote. — *Fr. Hultsch*. Sur l'Hiatus dans Polybe. — *H. Frohberger* établit que le collège des cinq éphores à Athènes, mentionné seulement par Lysias (*contra Eratosthenem*, § 45), ne fut point, comme on le supposait généralement jusqu'à présent, constitué dans l'automne de 405, immédiatement après la défaite de la flotte athénienne dans l'Hellespont, mais seulement au printemps

de 404, peu de temps après la capitulation d'Athènes. De plus, il cherche à constater que le collège de ces éphores ne fonctionnait jamais en qualité de magistrature publique, mais comme comité révolutionnaire à la tête des hétéries oligarchiques. — *I. Bendixen* donne un aperçu critique de toute la littérature qui se rapporte à la politique d'Aristote, depuis l'édition de Barthélemy Saint-Hilaire (Paris, 1837) jusqu'à présent. Il constate les progrès, peu considérables comparativement aux efforts qui ont été faits dans la critique du texte par les éditions de A. Stahr, de Didot, d'Eaton, de Congreve, l'édition in-8° d'Imm. Bekker (Berlin, 1855), et par les monographies de Götting, Bojesen, Spengel, Nickes, Rassow. Ensuite il aborde les deux questions sur le rapport de la Politique d'Aristote avec son éthique *ad Nicomachum*, et sur l'ordre primitif des huit livres de la Politique, de même que sur le plan et sur l'intégrité de cet ouvrage. Quant à la première question, M. Bendixen ne peut admettre que sous certaines restrictions l'opinion assez généralement reçue de Ch. Nickes (*De Aristotelis Politicorum libris*; Bonnæ, 1851), qui regarde les deux écrits comme étant deux parties d'un seul et même ouvrage; il appuie surtout sur le fait qu'on ne saurait nier qu'Aristote lui-même a distingué, avec pleine conscience, entre la psychologie morale qui forme le sujet de son éthique et la sociologie traitée dans la Politique. Dans la question sur l'ordre des livres de cet ouvrage, soulevée, de nos jours, par M. Barthélemy Saint-Hilaire, M. Bendixen se range du côté de ceux qui, contre ce savant français, défendent la tradition des manuscrits. — Les travaux exégétiques viennent en dernier lieu. Ici il y a, avant tout, embarras de richesses. Les quinze dernières années, grâce au mouvement extraordinaire des idées politiques qui les a signalées, ont vengé, sous ce rapport comme sous d'autres, l'oubli fatal où était tombé, pendant plus d'un siècle, cet écrit du grand stagirite. Il est à regretter seulement que cette multitude de voix accusent tant de discordance, et qu'il n'y ait guère deux interprètes qui, sur les doctrines les plus essentielles de la Politique d'Aristote, soient d'accord entre eux. M. Bendixen en impute le tort à la confusion produite par le nouvel arrangement des livres par M. Saint-Hilaire, à l'attention continuelle, mais trop peu remarquée, donnée par Aristote à la République de Platon, enfin à l'habitude qu'on a de se figurer Aristote écrivant sa Politique à la cour de Philippe de Macédoine, au lieu d'Athènes, où il a puisé cependant les impressions les plus fortes. — *E. Volger*. Catalogue des manuscrits classiques de la bibliothèque de l'université de Salamanque. — *K. Schwenck*. Ἀπὸ δρυός, ἀπὸ πέτρης. Sur l'origine de l'homme, de l'arbre et de la pierre. Étude tout à fait insuffisante, parce que c'est là précisément l'un des mythes communs à tous les peuples indo-européens, qui ne sauraient être expliqués autrement que par la mythologie comparée, ce dont M. Schwenck ne semble guère se douter, aussi peu que M. D. Müller, qui, dans son compte rendu des publications de Mythologie grecque (1^{er} cah.), soutient que, malgré les travaux de Kuhn, Pott, M. Müller, etc., il n'y a pas encore un seul mythe dont on ait prouvé qu'il est commun à plusieurs peuples. — *F. Acherson*. Sur les deux *paradoi* dans l'Oreste d'Euripide. — *B. Büchsenhütz*. Sur l'Histoire grecque de Xénophon. On établit : 1° que la tradition, d'après laquelle les deux premiers livres de cet ouvrage formeraient un complément de l'Histoire de Thucydide, ne repose sur aucun fondement certain; 2° que la question touchant l'unité ou la division en deux parties des *Hellenica* n'a pas encore trouvé de solution suffisante; 3° que les difficultés chronologiques qu'offre le récit des

deux premiers, et surtout des cinq derniers livres, sont loin d'être levées définitivement; 4^o que la critique du texte de cet ouvrage sera à recommencer, parce que l'appareil critique en général reste à compléter et que les collations connues jusqu'à présent sont fort inexactes. — *Fr. Susemihl et A. Brieger*. Remarques sur le premier livre de Lucrèce. — *W. Fröhner*. Controverses sur l'histoire du texte de Catulle, avec un *fac-simile* du *cod. Datanus* écrit au quinzième siècle, mais copié et imité d'un manuscrit du neuvième ou dixième siècle; conjecture que le codex prototype de Vérone comptait 32 lignes sur la page; remarques sur l'édition de Lachmann et sur l'appareil critique d'Achille Statio; émendations (carm. 31, 13; 29, 20; 61, 47; 51, 8). — *H. Göll*. Le *processus consularis* au temps de l'empire. — *Ric. a Kettlitz et Ottendorf*. De pronomine ἄλλος. — *C. L. Grotefend*. Des cachets de médecins oculistes romains (additions à *Philologus*, xiii, p. 122 sqq., voyez *Revue germanique*, mai 1859, p. 454). — *Fr. Osann*. Des cachets de pharmaceutes : 1^o explication du cachet nr., 21 de Grotefend; 2^o conjecture que le médecin auteur d'un fragment cité par Stobée sous le titre Ἐκ τῶν Ἡλιοδώρου ἱατρικῶν θαυμάτων (Stob. ed. Meineke, 1856. Tom. III, préf. xli, p. 1; cfr. E. Miller, Journ. des sav., 1839, p. 714) est le même qui se trouve mentionné dans Galien (*De antid.* II, t. XIV, p. 144 sqq., où il faut lire τραχωματικῶν ποιητής au lieu de τραγωδιῶν ποιητής), et dont le nom se lit dans l'inscription suivante d'un cachet édité par Sichel (*Cinq cachets inédits de médecins-oculistes romains*; Paris, 1845, p. 10) :

L. VAR. HELIODORI
DIAMYSIOS AD. ASPR

La fin *ad aspr* veut dire *ad aspritudinem* = τραχώμα ou τραχύτης. — *B. Stark*. Archéologie de l'art. Sur les découvertes et les travaux littéraires des années 1852 jusqu'en 1859, 1^{re} partie. Cette dissertation, qui déjà dans sa première partie prend presque les dimensions d'un livre, donne d'abord, en trente-sept pages, une critique du sujet de la science archéologique, de ses rapports avec d'autres branches de la philologie, de ses divisions et subdivisions, de la méthode et des principes qui doivent guider les recherches et leur exposition systématique. Puis, en soixante-six pages, elle passe en revue les publications principales, au nombre de plus d'une centaine, qui pendant ces derniers sept ans ont paru sur les sources archéologiques, soit littéraires, soit monumentales. C'est un répertoire complet de la science archéologique, dans son état actuel, que l'auteur a en vue d'établir. Il serait aussi inutile de vouloir en donner un compte rendu détaillé que d'en détacher quelques traits isolés. Nous ne pouvons que rendre attentifs les hommes du métier à ce travail tout tissu de faits.

Göttinger gelehrte Anzeigen. [3 et 6 janv. 1859.] *H. Ewald* annonce « De l'origine du langage », par Ernest Renan. Quelques parties du jugement de M. Ewald portent la trace d'une certaine prévention que nous ne nous expliquons pas bien. Pour commencer, il établit que les éléments linguistiques nécessaires à la solution du problème ne sont jusqu'à présent ni assez complets ni assez mûris. C'est très-juste, mais qui ce reproche touche-t-il? Est-ce M. Renan seul ou bien tous ceux qui, dans ces derniers temps, ont écrit sur

le même sujet, entre autres J. Grimm? Et dans ce cas, où donc M. Ewald a-t-il vu la paix sans préliminaires? Autre remarque : M. Renan a tort de protester contre l'hypothèse d'une origine divine du langage, parce que personne, de nos jours, ne voudra supposer que Dieu a donné à l'homme la langue toute faite, comme on donne des étrennes, et parce que, d'un autre côté, il n'est pas moins sûr que l'homme n'a pas inventé son langage non plus. Nous demandons pardon à M. Ewald, mais nous avons des raisons pour croire qu'ici ses habitudes de parler théologiques l'ont induit en erreur. *Divin*, en français, signifie simplement *ce qui revient à un Dieu personnel*, tandis que le mot allemand *göttlich*, dans la bouche des théologiens allemands, s'applique à la fois aux choses *spontanées* et aux choses *divines*. M. Renan, en disant que le langage, à proprement parler, n'est ni d'origine *divine*, ni d'origine *humaine*, mais un produit *spontané*, est resté dans le vrai, et de plus il a été parfaitement clair; M. Ewald, au contraire, voulant conserver le terme *göttlich* à double entente, laisse dormir toute la question dans un crépuscule fort commode, mais peu scientifique. Enfin il reproche à M. Renan de nier l'unité historique du langage humain, sans qu'il puisse en apporter des preuves suffisantes. « Je n'hésite point, ajoute-t-il, à dire ici que toutes mes connaissances linguistiques, depuis vingt ou trente ans jusqu'à présent, m'ont appris *justement* le contraire de ce que l'auteur veut prouver ici. » Nous ne doutons pas de la conviction de M. Ewald, mais nous doutons de ses preuves. En attendant qu'il les fournisse, il sera permis de défendre l'hypothèse contraire. — C. G. Schmidt. *Description générale des monnaies de la république romaine*, etc.; Paris, 1857, par H. Cohen. On reconnaît que cet ouvrage, comparé à celui de Riccio, constitue un véritable progrès : les gravures sont bonnes, les monnaies bien choisies, avec l'indication exacte de celles qui sont douteuses; beaucoup de lacunes ont été complétées; l'introduction générale, la classification et les explications qui accompagnent les différentes classes de monnaies laissent à désirer. — [31 janv. et 3 févr.] H. Ewald. Annonce et analyse des quatre ouvrages de M. A. Castrén : « *Ethnologische Vorlesungen über die Altaischen Völker nebst Samojedischen Mährchen und Tatarischen Heldensagen* »; St. Petersburg und Leipzig, 1857; « *Versuch einer Koibalischen und Karagassischen Sprachlehre nebst Wörterverzeichnissen aus den Tatarischen Mundarten des Minussinschen Kreises* », 1857-1858; « *Versuch einer Jenissei Ostjakischen und Kottischen Sprachlehre nebst Wörterverzeichnissen aus den genannten Sprachen* »; « *Versuch einer Ostjakischen Sprachlehre nebst kurzem Wörterverzeichniss* », 2^e éd. Ces ouvrages ont été publiés, après la mort de M. Castrén, par M. A. Schiefner, en commission de l'académie impériale de Saint-Petersbourg¹. Ils contiennent le fruit de toute une vie laborieuse s'il en fut jamais, vouée à l'étude, sur les lieux

¹ M. Alfred Maury a rendu compte des travaux de Castrén dans la *Revue Germanique*, livraison de novembre 1858.

inêmes, des langues du nord de l'Asie et de l'Europe. Une des découvertes les plus curieuses, c'est que plusieurs de ces peuplades possédaient anciennement une écriture propre à elles, mais qui s'est perdue depuis. Elle était formée au moyen de petits morceaux de bois diversement disposés, et par conséquent elle devait présenter quelque ressemblance avec l'écriture cunéiforme. — [7, 10 et 12 févr.] « Ueber den sacralen Schutz im römischen Rechtsverkehr » (Sur la tutelle sacrale dans l'exercice du droit romain), par *H. A. A. Danz*; Iéna, 1857. — [17 et 19 févr.] *H. Ewald* annonce « *P. Lagardii analecta Syriaca* », xx et 208 p. in-8°, avec un appendice de 32 p., et « *Hippolyti Romani quæ ferantur omnia græce e recensione Pauli Antonii de Lagarde* », xvi et 206 p. in-8°; Leipzig, 1858. On signale surtout un petit écrit de l'évêque de Rome Xystos (*Analecta*, p. 1-31), qui date du commencement du deuxième siècle, et qui n'était connu jusqu'à présent que par la traduction latine de Rufin, faite sur un texte extrêmement défiguré, et que l'on attribuait, depuis saint Jérôme, à un pythagoricien. Les pages 134 jusqu'à 201 contiennent des fragments d'Aristote, d'Isocrate, de Plutarque, de Pythagore, et un dialogue platonicien intitulé *Hérostrophos*. — [19 févr.] *H. v. Stein*. « *Platonische Studien* » (Études sur Platon), par *H. Bonitz*; 78 p. in-8°; Vienne, 1858. Cette dissertation, qui contient les arguments du *Gorgias* et du *Théétète*, veut servir de modèle à l'interprétation de Platon, en opposition avec les travaux de *Steinhart* et de *Susemihl*, auxquels elle reproche un certain manque de critique et le penchant de substituer leurs propres pensées à celles du philosophe. — [21 et 23 févr.] *H. Ewald* annonce : *Πλάτωνος νόμων συγγραφῆς τὰ σωζόμενα*. Texte revu sur les manuscrits, etc., par *C. Alexandre*. — [12 mar.] *Leo Meyer* annonce : *Ueber Ausprache, Vokalismus und Betonung der lateinischen Sprache* (Sur la prononciation, le système de voyelles et l'accentuation de la langue latine), par *W. Corssen*, 1^{er} vol, x et 374 p. in-8°; Leipzig, 1858. Ouvrage qui réunit, sous une forme plus concentrée, les résultats généraux de la philologie comparée avec les recherches spéciales sur les dialectes Italiques. — [24 mars.] *Leo Meyer*. « *Grundzüge der griechischen Etymologie* » (Précis de l'étymologie grecque), par *G. Curtius*, 1^{re} part., xiv et 371 p. in-8°; Leipzig, 1858. Depuis les travaux de *Pott*, *Benfey* et *Bopp*, rien de plus remarquable n'a paru en fait d'étymologie indo-européenne. — [28 mars.] Lecture des textes cunéiformes par *M. le comte A. de Gobineau*; Paris, 1858. Réfutation de *H. Ewald*. — [18, 21, 23 avril.] *Th. Benfey*. « *Le Bouddhisme, ses dogmes, son histoire et sa littérature* », 1^{re} part. Aperçu général. Par *W. Wassiljew*, xi et 336 p. in-8°. L'auteur de cet ouvrage, qui est professeur de langue chinoise à l'université de Saint-Petersbourg, a demeuré pendant dix ans à Pékin, et s'y est occupé surtout de la littérature bouddhiste. La première partie de ses études paraît dans ce volume, qui doit être suivi de cinq autres ouvrages, dont le cinquième cependant, le « *Voyage de Hiouen-Thsang* », a été publié depuis par *M. Stanislas Julien*, et dont le premier aussi, qui devrait traiter des dogmes boud-

dhistes d'après la Mahāvjutpatti, sera probablement devancé par un travail analogue du même savant français. Les trois autres ouvrages préparés par M. Wassiljew sont : 1° un Aperçu de la littérature bouddhiste; 2° une Histoire du bouddhisme dans l'Inde; 3° une Histoire du bouddhisme dans le Tibet. La publication actuelle contient les résultats généraux de toutes ces études, c'est-à-dire un résumé complet de l'histoire du bouddhisme; de plus, trois suppléments : 1° les biographies d'Açvaghoscha, de Nāgārdschuna, d'Arjadeva et de Vasubandhu, d'après des sources chinoises; 2° la traduction du précis des dix-huit écoles bouddhistes par Vasumitra, d'après une rédaction tibétaine et d'après trois autres en chinois; 3° l'exposition des systèmes philosophiques du bouddhisme, d'après des sources tibétaines. L'ouvrage de M. Wassiljew étant écrit en russe, il serait à désirer qu'une traduction quelconque le rendit accessible à tout le monde. — [12 et 14 mai.] C. G. Schmidt. « Les monnaies d'Athènes », par F. Beulé; Paris, 1858. C'est la première histoire complète de la numismatique d'Athènes. Elle est satisfaisante sous tous les rapports, à l'exception toutefois de la partie qui traite des symboles et de quelques détails. — [23 mai.] H. Ewald. « Toison d'or de la langue phénicienne », par l'abbé F. Bourgade, 2^e éd.; Paris, 1856. On reconnaît que la nouvelle édition montre plusieurs changements et additions, et que les inscriptions nr. 21 et 27 ont été complétées; mais on regrette que l'auteur, malgré l'honneur rare et inattendu qui lui a été fait d'une nouvelle édition, n'ait pas pensé à ajouter les gravures des monuments ni à se mettre au courant de la science actuelle, de sorte que ses interprétations, aux yeux de la critique, devront passer absolument comme non avenues. — [2 et 4 juin.] Th. Benfey. « Mémoires sur les contrées occidentales », traduits du sanscrit en chinois, en l'an 648, par Hiouen-Thsang, et du chinois en français, par M. Stanislas Julien. Cette publication a le double mérite d'avoir porté à notre connaissance un document historique du plus haut intérêt et des faits jusqu'à présent à peu près inconnus, et d'avoir démontré rigoureusement et appliqué pour la première fois la méthode de transcription des mots sanscrits en chinois. Cette découverte, suivant M. Benfey, est destinée à rendre dans l'avenir les plus grands services à la littérature bouddhiste, principale branche de la littérature indienne, et qui, pour une grande partie, ne semble plus exister qu'en traduction chinoise. — [9 juin.] « Die fünf Gāthā's oder Sammlungen von Liedern und Spruchen Zarathustra's, seiner Jünger und Nachfolger » (Les cinq Gāthās, ou recueils d'hymnes et de sentences de Zarathustra, de ses disciples et successeurs). Édité, traduit et expliqué par le docteur M. Haug, 1^{re} partie; xvi et 248 p. in-8°; Leipzig, 1858. Annonce de M. H. Ewald. Les cinq Gāthās forment la plus ancienne, la plus importante partie, mais aussi la plus difficile de l'Avesta. La traduction de Burnouf a été interrompue, il y a trente ans, avant de toucher à cette partie. Personne ne l'a continuée depuis, de sorte que M. Haug y arrive le premier. — [20, 23, 25 juin.] H. v. Stein. « Die Philosophie Herakleitos des Dunkeln

von Ephesos » (La philosophie d'Héraclite le Noir d'Éphèse), par *F. Lassalle*, 2 vol.; xviii et 379, iv et 479 p.; Berlin, 1858. Critique un peu confuse qui reproche à l'auteur d'avoir fait de son philosophe un disciple de Hegel, et de lui avoir refusé, sans preuve suffisante, le principe de l'*ecpurose*. Le recueil des fragments a été augmenté, sans être complet tout à fait. — [25 juin.] *Julii Frontini de aquis urbis Romæ libri II. Recensuit Franciscus Buecheler*. xiv et 54 p. in-8°; Leipzig, 1858. Annoncé, comme première édition critique, par *H. Sauppe*. — [29 et 30 juin.] Études sur la grammaire védique, *Praticākhyā du Rigvéda*, par *A. Régnier*. Annonce de *M. Th. Benfey*, qui signale cette publication, abstraction faite de ce qu'elle est tout à fait indispensable pour l'intelligence du Rigvéda, comme l'une des plus importantes pour la littérature sanscrite en général. — [18 et 21 juillet.] « Ueber die Ueberreste der Altbabylonischen Litteratur in Arabischen Uebersetzungen » (Sur les restes de l'ancienne littérature babylonienne dans des traductions arabes), par *D. Chwolson*; 196 p. in-4°; Leipzig, 1859. *M. Ewald*, tout en remerciant l'auteur pour les recherches qu'il porte ici à la connaissance du public, regrette cependant qu'il n'ait pas préféré de publier enfin les textes mêmes des ouvrages dont il est question, surtout l'ouvrage principal de cette espèce, l'« *Agriculture nabatéenne* », comme on a l'habitude de l'appeler. En même temps, il expose les raisons nombreuses qui, jusqu'à nouvel examen à faire sur le texte, doivent faire douter de l'origine et de l'âge que *M. Chwolson* lui assigne. — [21 et 23 juillet.] *Mutanabbii Carmina cum commentario Wahidii. Ex libris manuscriptis, etc.*, ed. *Fr. Dieterici*; Berlin, 1858. Annonce de *M. L. Krehl*, avec quelques corrections.

THÉOLOGIE, PHILOSOPHIE.

JOURNAUX.

Hilgenfeld. Zeitschrift für Wissenschaftliche Theologie (*Revue de Théologie scientifique*, 4^e cahier de 1859) : *Hilgenfeld*, Dernières opinions sur l'Évangile de saint Jean (conclusion); *Friderich*, Recherches critiques sur les Commentaires d'Ésaïe et de Jérémie, attribués à l'abbé Joachim de Floris.

Ullmann et Umbreit. Theologische Studien und Kritiken (*Études et critiques théologiques*), 1^{er} cahier de 1860 : *Rothe*, De la dogmatique, 2^e article, l'Écriture sainte; *Wieseler*, De la glossolalie; *Kleinert*, Le dogme du péché originel dans l'Ancien Testament.

Niedner. Zeitschrift für historische Theologie, 1^{er} cahier de 1860 : *Rœhrich*, Histoire des anabaptistes de Strasbourg, de 1527 à 1543; *Schweizer*, Origine de la formule de concorde helvétique.

Liebner. Jahrbücher für deutsche Theologie (*Annales de théologie allemande*), 4^e cahier de 1859 : *Bertheau*, Les prophéties de l'Ancien Testament sur la domination d'Israël dans son pays; *Weizsäcker*, Caractéristique de l'Évangile de saint Jean; *Baxmann*, De l'essence du christianisme et de la possibilité d'une science chrétienne; *Fries*, De la partie fondamentale du livre de Job.

LIVRES.

DIE LEHRE VON DER PRAEXISTENZ DER MENSCHLICHEN SEELEN, von J. Fr. Bruch.

— *La Doctrine de la préexistence des âmes humaines*, par J. Fr. Bruch.

— Strasbourg, Treuttel et Würtz. 1859.

L'auteur de cet opuscule est professeur de théologie protestante et prédicateur à Strasbourg. C'est un esprit très-philosophique, profondément versé dans tous les travaux de la théologie allemande, auxquels il a apporté sa part, et de plus, ce qui n'y gâte rien, curieux de toutes les investigations modernes et de tous les résultats des sciences naturelles. Homme avant d'être théologien, il s'entend à porter l'humanité dans le christianisme et le christianisme dans l'humanité. Nous avons donc lu avec un très-vif intérêt l'œuvre où il a abordé le problème de la préexistence des âmes, et où il l'a développé sous son aspect historique et critique à la fois, — car aujourd'hui il n'est plus permis de séparer la critique de l'histoire.

Dans ce travail, c'est plutôt l'exposé historique du problème, l'occasion qui le fit naître, et surtout les vicissitudes qu'il eut à subir au sein de l'Église chrétienne, où il fut surtout considéré dans ses rapports avec la question de l'origine du mal, du libre arbitre et de la justice providentielle. M. Bruch prend la question à ses origines — ou du moins chez les philosophes où elle s'offre d'abord sous une forme systématique; il l'examine chez Pythagore, puis chez Platon, et enfin chez Philon et chez les néoplatoniciens, pour la reprendre aux premiers siècles de l'Évangile avec Origène, qui la soutient, avec Tertullien et l'Église d'Occident qui la combattent nettement; il l'examine sous sa forme spéciale dans les doctrines du Talmud et dans celles de la Kabbale, dans la Scolastique, dans le Protestantisme, — enfin dans la nouvelle forme qu'elle a revêtue, sous l'influence de la philosophie moderne de l'Allemagne et des études physiologiques, avec Kant, Schelling, Benecke, Jules Muller, Rückert, Ernesti et Fichte.

Dans la seconde partie de son intéressant travail, M. Bruch examine les doctrines de l'Ancien et du Nouveau Testament touchant les représentations de l'âme, et leurs rapports avec l'idée de la préexistence. Après ce chapitre, qui se termine par l'exposé de la notion philosophique de l'âme humaine, le savant auteur aborde l'examen critique du problème qu'il a proposé aux méditations du lecteur attentif. M. Bruch, bien qu'il se prononce contre la préexistence, et surtout contre le parti qu'en voudraient tirer quelques théologiens en ce qui concerne l'existence du mal et du péché, semble avoir eu en vue plutôt de préparer pour les esprits attentifs, en feuilletant l'histoire, les éléments d'une opinion raisonnée, que de substituer au problème une explication personnelle, une formule dogmatique. Il nous semble qu'il faut encore louer l'auteur de cette réserve, qui est moins prudence que sagesse. Mais plus d'un lecteur demandera peut-être comment l'âme, si elle n'a pas de *préexistence*, pourra revendiquer, au regard de la logique, sa durée ultérieure au delà du tombeau? M. Bruch paraît admettre que l'âme peut *naître*, qu'elle peut surgir dans le temps et dans l'espace, qu'elle peut avoir son point de départ dans la génération, sans qu'il en résulte qu'elle ne soit pas destinée à des développements ultérieurs, à un progrès et à une durée indéfinis.

« Si, par le contact intime où un esprit entre avec un autre esprit, il surgit de nouvelles idées, pourquoi tiendrions-nous pour inintelligible que, par le mélange de deux personnalités humaines, un nouveau principe puisse surgir qui, agissant d'abord comme âme, devienne esprit par un développement ultérieur ? »

» Du reste, chaque investigateur reconnaîtra que l'apparition de nouveaux individus dans la nature, comme aussi dans l'espèce humaine, est environnée d'un mystère qui ne peut être entièrement approfondi. Comment se manifeste la puissance créatrice implantée dans la nature organique, c'est ce que sait seulement le Créateur infini, dont elle est une émanation. L'homme ne peut élever que des présomptions sur l'apparition de formations organiques et d'individus humains, et doit se contenter de s'en tenir à celle qui a le plus de probabilités à offrir en sa faveur. »

Puisque la philosophie chez nous fait métier de théologie orthodoxe, il faut bien que la théologie allemande fasse métier de philosophie. Or, M. Bruch appartient à l'Allemagne par l'indépendance de sa pensée, à la France par la netteté de son langage et la lucidité de son exposition.

C. D.

GÉOGRAPHIE, ETHNOGRAPHIE, HISTOIRE.

JOURNAUX.

Mittheilungen de Petermann, n° 11. — *Ch. Heusser* et *G. Claraz*, Explorations physiques et géologiques dans l'intérieur du Brésil, 1858. Dans un travail précédent, le docteur Heusser (qui est un naturaliste suisse) a étudié les formes et la végétation de la chaîne côtière du Brésil. La notice actuelle se rapporte principalement à la province de Minas Geraës. — *Th. von Heuglin*, Exploration des steppes de Baïouda, entre Ab-Dom et Khartoum (avec une carte). Le Baïouda est le territoire compris dans la vaste courbure que décrit le Nil entre l'extrémité méridionale du Dongola et Khartoum. M. de Henglin y a suivi une route plus occidentale que celle des précédents voyageurs, et qui n'avait pas encore été décrite. Le voyageur indique les tribus pastorales qui fréquentent ces steppes montueuses, surtout après les pluies qui en ravivent les pâturages, et il en décrit sommairement la végétation et les animaux. — Expédition du capitaine M^c Clintock à la recherche de l'*Erebus* et du *Terror*, et ses découvertes géographiques dans les régions arctiques; depuis le 1^{er} juillet 1857 jusqu'au 21 septembre 1859 (avec une carte). On sait que le capitaine M^c Clintock est enfin parvenu à constater le sort du capitaine Franklin et de ses deux vaisseaux, et qu'il en a retrouvé de nombreux vestiges aux lieux mêmes où le malheureux Franklin et ses compagnons succombèrent, après la perte de leurs bâtiments, à la rigueur de cet affreux climat. Mais outre ce résultat principal de sa recherche, le capitaine M^c Clintock a lui-même ajouté notablement à l'hydrographie de la région arctique, et le docteur Petermann expose ici sommairement les acquisitions du voyage qui probablement clôt pour longtemps la longue série des expéditions polaires. — *A. Roscher*, Voyage dans l'intérieur de l'Afrique. Exploration de la Louâdji. Départ de Kiloa pour le lac Nyassa; du 6 février au 27 août 1859. On apprend, par une lettre du consul anglais à Zanzibar, datée du 9 juillet dernier,

15.

que le docteur Roscher était parti depuis trois semaines pour Kiloa, dans l'intention de pénétrer de là jusqu'au lac Nyassa; mais l'état de faiblesse où il était au moment de son départ donnait des inquiétudes. Depuis son retour de la Loufidji, trois mois auparavant, il avait langui sous l'atteinte des fièvres. Une autre lettre du 9 septembre, écrite pareillement de Zanzibar par le fils d'une personne de Hambourg (c'est la ville natale du docteur Roscher), nous apprend qu'on venait d'y recevoir des nouvelles de M. Roscher. Après deux mois de séjour à Kiloa, il était parti le 25 août pour le Nyassa, en compagnie d'une caravane. Enfin d'autres nouvelles de Zanzibar, jusqu'à la date du 8 septembre, reviennent sur les circonstances précédentes, rendent compte sommairement de l'excursion du voyageur à la Loufidji, et expriment l'espoir que son voyage actuel s'accomplira heureusement. M. Roscher avait fait des observations astronomiques sur la côte. On voit du reste par ces lettres que les circonstances ne lui ont pas permis de suivre son plan primitif, qui était de pénétrer dans l'Oukambani, au nord-ouest de Mombaz, sur les traces du docteur Krapf, pour tenter l'exploration directe du mont Kénia et des rivages qui y ont leur origine. Ce changement de plan, dont les causes ne sont pas expliquées, est fort à regretter, car le mont Kénia est aujourd'hui le nœud des grandes découvertes. = NOTICES GÉOGRAPHIQUES. *Berg-haus*, Population du cercle de Posen. — Expédition au haut Nil de MM. Petherick et Burton. M. Petherick, consul anglais à Khartoum, a formé le projet d'une nouvelle expédition au Nil Blanc. Le capitaine Burton a le dessein de l'accompagner. — Voyages récents de MM. Moffat, F. et Ch. Green, etc., dans le sud de l'Afrique. Ces courses récentes, mentionnées dans une lettre du Cap à la date du 18 juin, ont eu lieu dans la région du lac Ngami. — *W. Debs. Cooley*, Sur la communication du lac Tanganyika (récemment exploré par MM. Burton et Speke) avec le Nyassa. — Découverte du lac Chirva par le docteur Livingstone, — Sur le volume récemment publié par M. Spamer, *docteur Vogel's Reisen und Entdeckungen in Central Africa*. Spéculation d'un libraire allemand, qui ne contient rien de *neuf* ni d'*original*, comme le titre l'annonce. — Découvertes récentes dans l'intérieur de l'Australie. Ces découvertes sont dues à M. Stuart. — Géologie de l'isthme de Panama. = OUVRAGES RÉCENTS. Annonce analytique de vingt et un livres, cartes ou mémoires récemment publiés.

Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft (Journal de la Société orientale d'Allemagne), t. XIII, 3^e cah. — *Ewald*, Sur l'état actuel des études phéniciennes. — *Pott*, Sur les noms propres des anciens Perses. — *Graf*, Extraits du Divân de Sadi. = NOTICES, CORRESPONDANCES ET MÉLANGES. *Barb*, Sur la formation du prétérit dans le verbe persan. — *Gildemeister*, Sur le titre de saint Matthieu dans l'Évangile syriaque de Cureton. — *Dieterici*, Une inscription arabe à Canton. — *Bernauer*, Lettre de Ibn Saïdoûn à Ibn Djahvar de Cordoue. — *Boltens*, Notes sur le drame sanscrit de Mâlavikâ. — Extrait d'une lettre du docteur Geiger (sur quelques points de littérature hébraïque). — *Aufrecht*, Le message de Saramâ (extr. du Vârâha Pourâna, texte et trad.). — Du même, sur la signification et la forme du mot *stavân*. — ***, Aperçu de la grammaire tatare. — Extraits de quelques lettres du docteur Gottwaldt, du professeur Wright et de M. Broch (sur différents points de littérature arabe). = NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES. *Schire Chlomo. Hebraïsche Gedichte von Salomo Ben Gabirol; herausgeg. von L. Dukes. Hannov., 1858.* — Ahmed Dschewdet Effendi *Geschichte des Osman*.

Reiches. — Schleiden, *die Landenge von Sues* (article de M. Gildemeister). Le savant critique se montre sévère pour le livre de M. Schleiden. Il s'étend longuement sur l'impossibilité du déplacement que M. Schleiden fait subir à la position de *Clysmas*, qui est en effet un point capital dans la géographie comparée de l'isthme de Suez. On se souviendra peut-être que la *Revue* a elle-même touché ce point de critique avec un certain développement, dans le cahier de novembre dernier. — *Die Religion des Buddha*, von C. Fr. Köppen. *Geschichte des englischen Reiches in Asien*, von K. Fr. Neuman. Article de M. Käuffer. — *Zahn Makaman aus dem Tachkemoni oder Diwan des Charisi*, herausgeg. von docteur Kämpf, 1858. *Nichtandalusische Poesie andalusischer Dichter aus dem XI, XII et XIII ter Jahrhundert*. Von dems. 1858. Article de M. Rödiger. — *Akhldaki Nâçiri*, herausgeg. von 'Abd al-Ghanyy. Calcutta, 1852. Note de M. Sprenger. — *Die Religionsphilosophie des Mose ben Maimon* (Maimonides). Von docteur Joël. Article de M. Geiger.

Zeitschrift für allgemeine Erdkunde (Berlin), n^{os} 74, 75, août, septembre. — Schirren, *l'Expédition russe au Khorâçân*. L'expédition a été entreprise sur la proposition de M. Nik. Khanikoff, et c'est lui aussi qui en a eu la conduite. Il était accompagné du professeur Bunge pour les études botaniques, de M. Gæbel pour la géologie, de M. Lenz pour les observations physiques et astronomiques, tous savants bien connus par leurs travaux antérieurs. L'expédition, bien pourvue d'instruments, avait en outre pour auxiliaires plusieurs ingénieurs et praticiens pour les levés du terrain. M. Khanikoff s'était réservé spécialement les études purement ethnographiques. M. Schirren trace un aperçu très-circonstancié de l'itinéraire et des observations de l'expédition, d'après les notices successives que la société de géographie russe a publiées. L'expédition se rendit de Bakou à Astérad par la mer Caspienne, du 20 au 28 mars 1858; puis d'Astérad on a parcouru toute l'étendue du Khorâçân jusqu'à Hérat. Cette ville a été le but de l'itinéraire. L'expédition a dû prendre pour le retour la route du sud-ouest, par Vezd, Ispahan et Téhéran; mais les renseignements manquent encore pour cette partie des marches. Divers accidents ont contrarié l'expédition et ont même fait perdre une partie des résultats; néanmoins il n'est pas douteux qu'elle n'ajoute beaucoup, au total, quand la relation en sera publiée, aux notions positives que l'on possédait sur cette région de la Perse. M. Lenz a déterminé dans le Khorâçân les coordonnées astronomiques de vingt-neuf points, et la topographie des routes parcourues a été soigneusement relevée par les ingénieurs. — J. G. Wetzstein, consul de Prusse à Damas, *Voyage dans les deux Trachonitides et aux montagnes du Haourân, durant le printemps de 1858* (avec une grande et belle carte de M. Kiepert). Ce morceau, qui n'a pas moins de cent pages, est une addition précieuse aux informations antérieures sur les contrées à l'est du Jourdain. Les recherches du savant voyageur embrassent la géologie, la conformation physique du pays, l'ethnographie, la géographie et les antiquités. M. Wetzstein a parcouru tout le Haourân, il en a constaté la formation volcanique, et sous ce rapport il a surtout fait connaître deux cantons orientaux, l'Es-Safâ et le Dîret-èt-Touloul, tout hérissés de cratères éteints qui présentent les particularités les plus curieuses. Les territoires que le voyageur a visités sont ce que les anciens appelaient les deux Trachonitides; un passage de Strabon qui s'y rapporte (lib. XVI, p. 756) est heureusement expliqué. Tout ce pays, où se rencontrent maintenant très-peu de lieux habités, est couvert de

ruines, le voyageur en a rapporté près de 600 inscriptions, dont 300 grecques ou latines, 10 en ancien hébreu, et environ 260 en caractères encore indéchiffrés. Cette terre répond en partie à l'antique royaume amorite de Basán, mentionné par Moïse, et dont le nom, qui s'est perpétué à travers les siècles, s'est changé pour les auteurs grecs et latins en *Batanæa*. Les habitants actuels prononcent Bethényié, avec une articulation de *th* qui en fait presque un *s*. Les recherches locales du voyageur sur la vieille géographie biblique et sur la géographie classique de ces cantons sont d'un grand intérêt. M. Wetzstein annonce que la relation complète de son excursion sera prochainement publiée. — Kramer, *A la mémoire de Carl Ritter*. Notice biographique. — MÉLANGES. Notes statistiques sur la Grande-Bretagne. — Nouvelles du docteur Livingstone. Elles sont du mois de décembre 1858 et des mois de janvier et février 1859. Elles se rapportent à la navigation sur le Zambézi jusqu'à Tété. — Mines de soufre du gouvernement d'Orenbourg. — Notice sur l'expédition de MM. Siéverzoff et Bortchoff dans la steppe des Kirghiz. — Une excursion au district de Tchoung, île Hong-kong. — Le sort de l'expédition Franklin. — NOTICES SUR LES OUVRAGES RÉCENTS. Munzinger, *Ueber die Sitten und das Recht der Bogos*. Winterthur, 1859. — G. K. Andree, *Geographische Wanderungen*. Zwei Theile, Dresden, 1859. — Société de géographie de Berlin. Séances d'août et de septembre.

STATISTIQUE.

LIVRES.

JAHRBUCH DER VOLKSWIRTSCHAFT UND STATISTIK (*Annuaire de l'économie politique et de la statistique*), par M. Otto Hubner, 6^e année, in-8° (1^{re} moitié). — Leipzig, Henri Hubner.

Présenter tous les ans un tableau fidèle du mouvement économique de l'Allemagne; faire connaître où le progrès, ce but de tous nos efforts, a été réalisé et où il a manqué; fournir à l'étranger des termes de comparaison : voilà quelques-uns des résultats que M. Hubner désire obtenir.

Ce recueil est très-complet sur le mouvement des institutions de crédit (banques, etc.), des assurances, des chemins de fer, des voies navigables, etc., matières qui forment des divisions permanentes de l'*Annuaire*. Nous avons ensuite tous les ans un tableau du Zollverein et un certain nombre d'articles sur des questions statistiques assez variées. Il est des renseignements qu'on ne trouve que dans cette collection.

M. O. Hubner réunit deux excellentes conditions pour publier un recueil statistique : premièrement, il a des relations nombreuses, bien établies avec les gouvernements qui publient des documents, ce qui le met à même de connaître les ressources; secondement, il est sceptique, ce qui le dispose naturellement à employer la critique et à faire un choix sévère.

Aussi trouvons-nous très-naturel que le succès ait couronné les efforts de l'auteur. Un *Annuaire* qui en est à sa sixième année a réüssi. Nous pouvons donc à bon droit le supposer connu, et nous borner, par ces quelques lignes, à annon-

cer qu'il vient de paraître une nouvelle livraison renfermant des articles sur les banques, assurances, caisses hypothécaires de l'Allemagne, sur le Zollverein, les chemins de fer, la navigation maritime et fluviale, l'émigration, les sociétés industrielles, etc. La seconde partie de la sixième année de l'*Annuaire* ne tardera pas à suivre.

MAURICE BLOCK.

ÜBER DEN BEGRIFF UND DIE STATISTISCHE BEDUTUNG DER MITTLERN LEBENSDAUER (*De l'idée de la vie moyenne et de son importance pour la statistique*), par J. E. Wappäns. — Göttingue, 1860; in-4°.

Pour faire comprendre en peu de mots l'importance de la question traitée dans le mémoire du savant professeur de Göttingue, nous rappellerons que la principale preuve citée jusqu'à ce jour en faveur du progrès de la prospérité publique et du bien-être général, c'est l'accroissement de la durée moyenne de la vie.

M. Wappäns ne conteste pas ce principe universellement admis, mais il attaque la plupart des méthodes suivies pour l'appliquer. Ces méthodes peuvent être résumées en cinq, représentées plus particulièrement par Hoffmann (le premier directeur de la statistique de Prusse), sir Francis d'Ivernois (Suisse naturalisé Anglais), Benoiston de Châteauneuf (membre de l'Institut de France), Dieterici (deuxième directeur de la statistique de Prusse, etc.), et enfin M. Quetelet.

Hoffmann divise le total de la population d'un pays par le nombre des décès annuels, et trouve ainsi un décès sur dix habitants. On reproche avec raison à ce système de confondre la mortalité moyenne avec la vie moyenne; il ne saurait y avoir de coïncidence avec ces deux faits que dans une contrée où les décès étant égaux aux naissances, la population reste stationnaire, ce qui n'arrive nulle part.

Fr. d'Ivernois considère comme indiquant la vie moyenne le quotient obtenu par la division du nombre des décédés dans la somme totale des années qu'ils ont vécu.

Benoiston de Châteauneuf a imaginé des rapprochements de chiffres qu'il a été le seul à trouver concluants; nous pouvons donc les passer sous silence.

Dieterici, et avant lui Süssmilch, adopté, comme Fr. d'Ivernois, la somme des années vécues divisées par le nombre d'hommes auxquels elles appartiennent; seulement il prend pour base de ses calculs les individus vivants, et non, comme le publiciste suisse, les décédés.

Malgré les reproches qu'en théorie on pourrait adresser à ces divers systèmes, ils auraient encore une certaine utilité pratique, c'est-à-dire d'approximation, si l'on possédait un grand nombre de tables mortuaires donnant l'âge des décédés *année par année*. En réalité, la plupart des publications officielles n'indiquent la mortalité que par période de cinq ou dix ans. On comble généralement ces lacunes au moyen d'interpolations, d'après des tables plus complètes empruntées à des villes.

M. Wappäns s'élève vivement contre ce procédé, dont les inconvénients n'avaient pas échappé à ses devanciers. On savait que l'immigration si forte des populations rurales dans les villes, à un âge où elles ont déjà payé leur tribut aux maux destructeurs de l'enfance, devait élever considérablement la vie

moyenne; mais on n'avait pas encore fait d'expérience directe sur ce point. Dans son mémoire écrit, soit dit en passant, avec une rare clarté, M. Wappäns nous fait connaître avec détail le résultat de ses recherches sur les registres de l'état civil de Göttingue, et il nous apprend qu'en opérant sur la population totale on trouve une durée moyenne de la vie de plus de trente-huit ans, tandis qu'on ne constate qu'une vie moyenne de vingt-huit ans si, laissant de côté les personnes qui ne sont pas nées à Göttingue, on n'opère que sur les habitants y résidant depuis au moins deux générations.

Du reste, même avec des tables mortuaires plus complètes et tenant compte de l'origine des habitants, les méthodes que nous avons indiquées laissent à désirer sous le rapport de l'exactitude. M. Wappäns donne donc la préférence à un cinquième procédé, celui qu'a proposé M. Quetelet sous le nom de *Méthode directe*, et qu'il a déjà appliqué à la Belgique. Elle consiste dans la comparaison, pour chaque âge, du nombre des décédés avec celui des vivants. Malheureusement il n'y a encore que deux ou trois pays où existent les matériaux nécessaires pour un pareil rapprochement.

M. Wappäns a encore publié, en 1859, la première partie d'un ouvrage intitulé *Allgemeine Bevölkerungsstatistik*, etc. (Statistique générale de la population). Nous en rendrons compte quand la deuxième partie aura paru.

M. B.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Berlin, 25 janvier.

L'année 1859 a vu s'éteindre, dans ses derniers jours, encore une de nos gloires scientifiques les plus vénérées et les plus aimées. Le 16 décembre, nous avons perdu Guillaume Grimm, le frère de Jacob, et l'un des pères de la philologie germanique. Il est mort à l'âge de soixante-quatorze ans, après une vie qui ne connut jamais d'autre intérêt que le dévouement à la science et au travail. Les « Contes des enfants et du foyer », recueillis par lui de la bouche du peuple et rendus avec un talent qui fait encore aujourd'hui de son livre le chef-d'œuvre de cette littérature qu'il a fondée, les « Chants héroïques danois » qu'il a traduits, le livre sur les Runes, les éditions des vieux poèmes, les discours académiques et sa part au grand dictionnaire allemand, entrepris avec son illustre frère : tels sont les monuments qu'il laisse après lui, et auxquels s'allient les impérissables souvenirs d'un caractère d'une pureté, d'une simplicité antiques.

Guillaume Grimm était né à Hanau en 1786. Les enfants perdirent leur père de bonne heure. Il reçut la première éducation à Cassel, sous les yeux de sa mère. A douze ans, il fit une maladie dangereuse qui affaiblit sa santé pour toute sa vie. Ce fut en 1809 qu'il vit Berlin pour la première fois avec son ami Achim d'Armsès. Il retourna ensuite à Cassel, où il se maria en 1825. Quelques années après, il fut appelé avec son frère à l'université de Göttingue. Les deux frères se trouvèrent enveloppés dans la crise qui priva cette université de ses plus illustres professeurs. Après un nouveau séjour à Cassel, les deux frères vinrent enfin se fixer à Berlin, où domicile, fortune, bibliothèque, études et travaux n'ont cessé d'être communs entre eux. Il fallut la mort pour briser cette touchante et glorieuse fraternité. Comme tout le monde fut ému au cimetière, lorsque Jacob se baissa, ramassa une poignée de terre et la jeta dans la tombe, sur le cercueil de son frère ! C'est le prédicateur Snethlage qui a fait entendre les dernières paroles sur la tombe. Au domicile mortuaire, le célèbre théologien Nitzsch avait prononcé une oraison funèbre.

On regrette l'homme plus encore que le savant. Sa douceur, son grand calme, sa rare amitié, la constante droiture de son jugement dans les choses de l'intelligence et du cœur, forçaient la vénération. Il s'était comme entouré d'une atmosphère bienfaisante et sereine où le mal ne pouvait pénétrer. Il avait l'optimisme le plus noble et le plus candide, cherchant le bien dans les choses les plus troubles, niant le mal tant qu'il pouvait, s'en détournant ensuite avec fermeté dès qu'il ne pouvait plus le nier, et supportant la destinée avec une patience admirable. Il aimait à conter, et tous ceux qui ont lu ses « Contes populaires » peuvent deviner avec quelle grâce et quel charme. De toutes les pertes

successives qui ont frappé notre université et notre Académie dans ces derniers temps, il n'en est aucune qui ait été plus fortement ressentie....

Depuis le commencement de janvier, les cours publics, organisés par nos professeurs à l'usage des gens du monde, ont repris dans le local de l'Académie de chant. Notre célèbre géographe et météorologiste Dove vient de sortir un peu du cercle de ses travaux habituels, en y faisant avec grand succès une leçon sur l'Inquisition. L'orateur a pris les choses de haut, à leur vraie origine. Au milieu de l'anarchie qui suivit la décadence de l'empire carlovingien, a dit l'auteur, l'Église se chargea de la tâche de restituer un point d'appui à la société en dissolution, et d'embrasser tous les peuples dans le lien de la hiérarchie. C'était une mission civilisatrice, et qui fut légitime tant que l'État fut au-dessous de son devoir; et tout organisme vivace ayant avant tout le devoir de se conserver lui-même, l'Église ne dépassa pas son droit en punissant comme un crime toute entreprise contre ses institutions. Jusqu'au douzième siècle, elle se contenta de réprimer les actes, et ne punit point les hérésies purement théoriques. La situation changea quand l'État commença d'être en situation de réclamer ses droits naturels. L'Église avait pu les exercer jusqu'alors, parce qu'ils étaient abandonnés; mais, en refusant de les restituer à leur possesseur légitime, elle se rendit coupable d'usurpation, et fut en même temps obligée de recourir à tous les moyens extrêmes que réclame d'ordinaire la défense du bien illégitime. Un des plus énergiques, et aussi des plus détestables, fut l'Inquisition qui prit une forme toute nouvelle à la fin du douzième siècle. La corruption du clergé, les progrès des Vaudois et des Albigeois, et le caractère collectif de la répression qui diminuait le sentiment de la responsabilité individuelle, contribuèrent à donner à l'Inquisition son caractère odieux et sanglant. Quelques papes d'un cœur plus clément ne purent rien changer à la chose; comme leur droit reposait non sur l'hérédité, mais sur l'élection, ils se trouvaient dans la dépendance absolue de la hiérarchie dont ils étaient les chefs.

Depuis des temps très-anciens, les évêques prononçaient sur les crimes et les délits ecclésiastiques, et l'accusé passait pour atteint et convaincu quand sept hommes libres avaient déposé contre lui. Au douzième siècle, on commençait de ne plus avoir confiance dans les évêques, et les papes envoyèrent contre les hérétiques, sous le nom de légats, des juges extraordinaires munis de pouvoirs extraordinaires. Plus tard, ce moyen ne suffit plus. On enleva aux évêques leur juridiction sur l'hérésie, le schisme, le blasphème, et on les remplaça par des commissions pour lesquelles les ordres nouvellement formés des Dominicains et des Franciscains parurent les meilleurs instruments. En même temps on institua une procédure contraire aux règles du droit canonique. Dans tous les cas où cela parut nécessaire, on employa la torture, dont furent d'abord chargés les tribunaux laïques, parce que, d'après la prescription connue du droit canonique, l'Église ne verse pas le sang. Bientôt cependant les inquisiteurs se mirent à torturer eux-mêmes, en se donnant pour cela réciproquement les dispenses nécessaires. On céla à l'accusé le nom de l'accusateur et des témoins, et on admit le témoignage des mineurs et des repris de justice. Les peines portèrent sur les biens, la liberté et la vie, et plus la procédure avait été secrète, plus on donnait maintenant d'éclat à l'exécution. On aiguillonna le zèle par une série d'ordonnances qui livraient les biens des condamnés aux inquisiteurs et aux autorités laïques qui assistaient le tribunal sacré! Et même la catégorie des crimes déferés

à l'inquisition ne cessa de s'élargir, et les affaires de sorcellerie fournirent une ample moisson.

L'inquisition fit ses plus grands ravages dans le midi de la France et en Espagne, surtout quand elle fut devenue dans ce dernier pays le souple instrument de l'absolutisme laïque. En Italie elle garda un caractère plus doux. Ce fut seulement une ordonnance de l'impératrice Marie-Thérèse qui la supprima en Allemagne.

Je lis dans les journaux que M. le professeur Häusser, de Heidelberg, n'a pas accepté la chaire d'histoire vacante à Iéna, par suite de l'appel de M. Droysen à notre université.

F. W.

CHRONIQUE PARISIENNE.

NOUVEAUX SERMONS, *par T. Colani*¹. Il y a des sermons mystiques, il y en a de philosophiques ; il y en a qui, sans mysticisme ni rationalisme, visent à la pratique chrétienne. Tels furent les précédents sermons de M. Colani, tels sont ses nouveaux sermons. Quoique directeur d'une revue de théologie fort estimée, M. Colani attache une médiocre importance aux systèmes plus ou moins chrétiens que se font les théologiens, pasteurs ou laïques, hommes ou femmes : car c'est le propre d'un certain protestantisme, d'avoir inventé la femme théologienne. Qui n'est d'accord sur la vérité et la féconde grandeur de la pratique évangélique ? Qui l'est absolument sur le dogme, sur l'orthodoxie que chacun tire à sa manière de l'Évangile ? M. Colani s'abstient de *démontrer* le dogme ; il écarte volontiers tout ce qui divise, il insiste sur ce qui rapproche, il ramène l'Évangile à sa source, qui est l'amour et le besoin de perfectionnement moral. En le présentant comme un appui à ceux qui veulent s'élever dans l'ordre moral, il leur propose Jésus-Christ comme un constant modèle, comme la personnification même de la loi de charité et de justice. C'est au fond de la conscience humaine, d'où il est sorti, que le christianisme doit selon lui se retremper sans cesse, et c'est dans le christianisme qu'à son tour la conscience affaiblie ou languissante peut se régénérer, se rafraîchir, se fortifier. Cette conscience morale a pris en Jésus-Christ une forme universelle, visible à tous les yeux ; elle a fait resplendir en sa personne la loi morale. C'est dans l'autorité de cette loi promulguée par Jésus, que Jésus trouve et maintient sa propre autorité. Tous ceux qui à leur tour personnifient cette loi sont des chrétiens — je dirais presque : ils sont des *Christs*. Tels m'apparaissent en leur substance les sermons de M. Colani. Nourris d'une véritable sève évangélique, leur forme est précise, nette, mais un peu aride. M. Colani craint ou méprise la déclamation ; il ne vise qu'à persuader ; il quitte donc rarement l'exemple, ne redoute pas de s'engager dans le détail, et même parfois dans la trivialité de la vie journalière. Son but, il l'atteint souvent. Mais peut-être exagère-t-il un peu la simplicité des moyens oratoires, au point qu'il semble s'être interdit, par crainte de la fausse éloquence, tout élan et tout entraînement de la parole. N'importe, le mérite persuasif de ses Sermons leur promet, comme aux précédents, une efficacité durable sur le monde du protestantisme.

Si l'on fait bien de bannir de la chaire les dissertations dogmatiques, on ne peut les écarter toujours, ni les dissentiments, les scissions et les troubles de conscience qui en résultent. L'homme est esprit en même temps qu'il est cœur ; il cherchera donc sans cesse, et malgré lui, à comprendre sa foi, à la raisonner,

¹ Strasbourg et Paris. — Treuttel et Wurtz.

à mettre d'accord son intelligence avec son sentiment. C'est de cet accord que résulte définitivement la conscience religieuse et qu'elle devient complète. Le cœur ne doit pas prévaloir aux dépens de l'esprit, ni l'esprit au détriment du cœur. Une religion est incomplète si elle n'embrasse l'homme tout entier; si elle n'enveloppe l'âme sous toutes ses faces, la rattachant à l'Éternel par le cœur, par la raison et par la volonté. L'Évangile cherche l'Éternel dans l'amour et dans la justice, et il exige la *pratique* de l'Éternel par l'amour et par la justice; la philosophie cherche l'Éternel dans la vérité, et elle le pratique en pratiquant la vérité. Mais, sans que l'Évangile et la philosophie se puissent confondre, ne sont-ils pas deux formes également légitimes de l'Éternel, principe immuable de l'ordre et de la solidarité? Le cœur ne peut concevoir l'ordre moral que sous la forme vivante de l'amour, qui est la loi morale; l'esprit ne conçoit l'ordre intellectuel que sous la forme de la vérité, qui est la loi intellectuelle. Pourquoi la science et l'Évangile, s'ils restent dans leurs limites, ne se complèteraient-ils pas? Pourquoi la vie de l'esprit serait-elle en divorce avec celle du cœur? Pourquoi l'homme se diviserait-il contre son propre être dans l'exercice de sa double activité? Deux facultés peuvent, aussi bien que deux organes, voir différemment une même chose. L'œil voit les vibrations sous forme de lumière, l'oreille les perçoit sous la forme du son; l'œil ne peut entendre et l'oreille ne peut voir; mais les deux organes saisissent, en des rapports différents, une réalité identique. Où donc est, malgré cela, le germe du conflit toujours renaissant entre l'Évangile et la Science? Il est dans la prétention qu'a l'œil d'entendre pour l'oreille, ou dans celle qu'a l'oreille de voir pour l'œil. Il ne faut pas chercher dans l'Évangile ce qu'il ne peut donner, une théorie intellectuelle de l'univers. C'est une théorie morale qu'il nous livre. Il ne faut pas que la métaphysique chrétienne, celle qui résulte de l'Évangile, ou celle qu'on a prétendu en faire sortir, se mette en travers des investigations de l'esprit et barre le chemin à la science. Là est le point de scission qui a donné naissance à tant d'œuvres, soit de transaction, soit de haine et d'antagonisme. Ils n'ont pas d'autre source, les trois volumes¹ que M. P. Larroque a publiés sous les titres *Examen-critique des doctrines de la religion chrétienne* (2 vol.) et *Rénovation religieuse* (1 vol.). La critique de M. Larroque est une revendication au nom de la philosophie de ce qui appartient à la philosophie. Je ne puis examiner en quelques lignes une œuvre de cette étendue, et je me borne à des observations générales. L'auteur ne ménage pas l'adversaire qu'il s'est donné; sa discussion a de l'âpreté, une allure anguleuse, incisive, et qui ne transige pas dès qu'elle se croit en présence de l'erreur. M. Larroque n'a pas improvisé son ouvrage. Afin de pénétrer jusqu'aux textes, il s'est familiarisé avec la langue hébraïque. Si j'aventurais un blâme touchant l'*Examen critique de la religion chrétienne*, je dirais que l'auteur me paraît avoir tranché un peu trop dans le vif de l'histoire. Les choses ont un sens historique et, si je puis dire, une légitimité relative qu'on peut négliger quelquefois de reconnaître suffisamment. Telle idée, telle croyance qui nous semble absurde, et qu'on ne saurait en effet justifier à l'encontre de l'esprit moderne, se peut cependant justifier au regard de la situation, de l'époque ou du peuple dont elle est née, comme aussi à l'encontre des instincts les plus élevés de l'espèce, bien que ces instincts n'aient trouvé en elle qu'une forme inférieure de réalisation.

¹ 3 vol. in-8°. — Bruxelles, van Meenen et Cie.

Ce point de vue, qui met l'histoire dans la philosophie et la philosophie dans l'histoire, atténue dans sa légitime mesure la rigueur des décrets prononcés au nom de la raison moderne.

Dans l'œuvre complémentaire, où M. Larroque propose une « Rénovation religieuse », je retrouve, bien que marquée d'un incontestable cachet personnel, la tradition de l'école française : celle que Voltaire chercha à fixer parmi nous au nom du sens commun, que Rousseau inaugura dans le « Vicaire savoyard » avec l'aide du sentiment plus qu'avec le secours de la logique ; la tradition que Benjamin Constant reprit, quelques feuillets de l'histoire en main et avec le secours de l'érudition allemande, encore très-incomplète, dans son grand ouvrage sur la religion ; la tradition enfin que l'éclectisme paraît s'être attaché à discréditer chez nous, mais qui survit même à l'éclectisme. Un nom la désigne sous toutes ses formes : elle est le déisme, la *religion naturelle*, pâle épreuve du christianisme qu'elle a toujours combattu à outrance. Si cet effort de reconstruire, par le seul fait de la logique, la personnalité divine et l'immortalité individuelle devait être couronné de succès, les vaillants efforts de M. Larroque mériteraient de cueillir cette palme, vers laquelle tant de mains déjà se sont inutilement étendues.

Avec M. A. Véra, nous passons de la France à l'Allemagne. M. Véra s'est voué à la philosophie de Hegel, et il lui sert d'interprète intelligent, depuis nombre d'années, en France comme en Angleterre. Son Introduction à cette philosophie faisait présager l'ordre de ses futurs travaux. Aujourd'hui, il nous donne le premier volume de la « Logique » de Hegel¹, traduite pour la première fois en notre langue. Cette traduction est précédée d'un travail original de l'auteur, où il résume et expose avec une grande lucidité les éléments constitutifs de la logique avant Hegel, son principe et son objet, et la révolution que Hegel a apportée dans cette science fondamentale, en l'élargissant et en l'élevant d'emblée à la hauteur de l'ontologie. Parmi les pages remarquables de cette introduction, je dois signaler celles qui traitent du principe des contradictions, une partie essentielle de la théorie hégélienne, comme on sait, et qui par conséquent, si elle est mal interprétée, ne peut que dénaturer complètement l'intelligence de la logique de Hegel elle-même, et par conséquent du système hégélien, qui repose en entier sur cette logique. Je regrette de ne pouvoir citer ici quelques fragments de cette introduction de M. Véra ; ceux que la philosophie de Hegel intéresse, ceux qui pensent la connaître et ceux qui la connaissent tireraient profit de cette lecture, d'autant mieux qu'après cette lecture on n'est nullement tenu de faire une profession de foi hégélienne. Mais en France, tout homme qui a lu Hegel, ou qui seulement a parlé de Hegel sans indignation, n'est-il pas enrégimenté et classé sans retour parmi les athées, dignes des bûchers universitaires ?

M. Taine par exemple est incorrigible. La deuxième édition de ses *Philosophes français du dix-neuvième siècle*² renferme une préface qui n'est point faite pour le laver de ses nombreux péchés :

« La nature, dit-il, est un ordre de formes qui s'appellent les unes les autres et composent un tout indivisible. Analysant les éléments des définitions, elle

¹ Ladrangé, 1 vol. in-8°.

² Hachette.

(la science générale ou la philosophie) essaye de démontrer qu'ils ne pouvaient se réunir qu'en un certain ordre de combinaisons, que tout autre ordre ou combinaison renfermait quelque contradiction intime, que cette suite idéale, seule possible, est la même que la suite observée, seule réelle, et que le monde découvert par l'expérience trouve ainsi sa raison comme son image dans le monde reproduit par l'abstraction.

» *Telle est*, conclut M. Taine, *l'idée de la nature exposée par Hegel*, à travers des myriades d'hypothèses, parmi les ténèbres impénétrables du style le plus barbare, avec le renversement complet du mouvement naturel de l'esprit. On vient de voir que cette philosophie a pour origine une certaine notion des causes. J'ai tâché ici de justifier et d'appliquer cette notion. Je n'ai point cherché autre chose ici ni ailleurs. »

Il y a sans doute autre chose encore dans la philosophie hégélienne; mais n'importe; M. Taine a fait une profession de foi hégélienne, il s'est donc perdu à jamais. M. Dubosc de Pesquidoux lui proposera un exemple et un remède, son *Flavien*, devenu catholique par désespoir. Le confessionnal a guéri Flavien de ses doutes et de ses angoisses. Mais il ne se croit pas obligé pour cela de condamner ni de damner personne, et c'est bien un mérite. Soyons sincères, et rendons justice à la sincérité partout où elle se rencontre. Tous les hommes sincères se sentiront toujours unis dans leur mépris pour les hypocrites.

Il serait superflu de recommander aux lecteurs de la *Revue germanique* le livre de notre collaborateur, M. Vivien de Saint-Martin : *Étude sur la géographie et les populations primitives du nord-ouest de l'Inde*¹, d'après les hymnes védiques; précédée d'un aperçu de l'état actuel des études sur l'Inde ancienne. Cet important ouvrage, couronné en 1855, sous forme de mémoire, par l'Académie des inscriptions et belles-lettres, manifeste à un haut degré les précieuses qualités d'érudition et de clarté que nos lecteurs ont pu goûter chez l'auteur. L'opuscule, *Courants et révolutions de l'atmosphère et de la mer*², par M. Félix Julien, lieutenant de vaisseau, mérite d'être signalé à tous ceux que les sciences météorologiques intéressent à un degré quelconque. M. Julien a su donner un trait poétique à ses observations, et à celles du lieutenant Maury, dont il a étayé son travail. Les généralisations de l'auteur paraîtront peut-être un peu hâtives à l'égard d'une science qui, née d'hier à peine, offre encore à l'observation un champ immense à défricher. Mais les conjectures, même quand elles s'orientent sur des observations nécessairement insuffisantes, peuvent beaucoup servir une science à ses débuts; alors surtout qu'elles se donnent pour ce qu'elles sont, et se présentent à l'avenir sous bénéfice d'inventaire.

Parlerai-je, en terminant, des grands succès de théâtre? Qui ne les connaît? et qu'est-il possible d'en dire en quelques lignes? Ni beaucoup de bien, ni beaucoup de mal. Mieux vaut donc à leur égard se résigner au silence. Le plus beau fleuron de cet hiver, c'est le Théâtre-Lyrique qui nous l'aura offert³, avec l'*Orphée* de Gluck et son admirable interprète, madame Pauline Viardot.

Dans le grand public il y a le petit public, qui veille sur lui-même et chérit encore les heureuses et rares apparitions qui se produisent dans l'art, dans les lettres, dans la science. Parmi ces apparitions, les cours publics maintiennent

¹ Imprimerie impériale.

² Lacroix et Baudry.

leur rang. M. Laboulaye, dans le cours de législation comparée qu'il fait au Collège de France, a pénétré cette année-ci jusqu'au point de rencontre où, dans notre passé, se heurtent ou se combinent les éléments gaulois, romain et germanique. C'est en ce point, c'est dans cette élaboration complexe de l'embryon national que le savant professeur poursuit la législation dans l'histoire, l'histoire dans la législation, et qu'il juge l'avenir par la profonde et rare intelligence du passé. Ce point de vue si fécond offre aux sciences historiques et juridiques, que l'on n'aurait jamais dû séparer, les plus heureuses perspectives.

Puisque nous sommes au Collège de France, n'en sortons pas sans avoir signalé également le cours de M. Philarète Chasles sur la littérature européenne. Ce cours est conforme en tout à ses brillants antécédents; c'est la même affluence du public, c'est le même concours des deux sexes rivalisant d'empressement; mais c'est aussi, chez le professeur, la même verve, la même profusion, la même ardeur persévérante à chercher un progrès supérieur dans les documents littéraires, celui qui s'accomplit par leur large esprit, le progrès de la tolérance morale et religieuse.

Notre dernière chronique a négligé de mentionner la nomination de M. le baron de Bunsen et celle de M. Welker, comme membres correspondants de l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Ces nominations n'ajoutent certainement rien au mérite des hommes qu'elles ont distingués; mais elles sont une consécration officielle de ce mérite, une nouvelle alliance intellectuelle contractée entre la France et l'Allemagne.

CHARLES DOLLFUS.

P. S. Nous sommes heureux de pouvoir annoncer encore ce mois-ci l'important succès du premier concert que M. Richard Wagner a donné et dirigé lui-même au Théâtre-Italien. Ce sera l'occasion pour la *Revue germanique* d'étudier, dans son prochain numéro, la musique de ce puissant symphoniste.

M. Hans de Bulow, de retour à Paris, s'est fait entendre le 27 courant dans la salle Pleyel. Le célèbre pianiste a été égal à sa réputation. On a admiré l'interprète limpide des maîtres, un maître lui-même en son art.

C. D.

CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

HANS CHRISTIAN OERSTED.

NÉ EN 1777. — MORT EN 1851.

L'ESPRIT DANS LA NATURE.

I.

Oersted et la Science.

Seules, la pensée et l'imagination fertilisée par la science
voient luire l'éternité à travers la lumière des étoiles. (OERSTED.)

Was der Geist verspricht leistet die Natur.

Ce que le génie promet, la nature l'accomplit.

(SCHILLER, *Ode à Christophe Colomb.*)

Placés à un point de vue individuel, nous élèverions sans doute mainte objection à l'encontre des vues exposées ici à propos de la philosophie du physicien danois Christian Oersted, mais nous n'aurons jamais la fausse prétention d'enfermer cette *Revue* dans des limites personnelles. Notre souci est beaucoup moins de propager des idées déterminées, des systèmes ou des formules, que d'élargir la voie au libre esprit de la science, à l'esprit de loyale investigation qui caractérise à un si haut degré la race germanique, et dont certes elle a le droit d'être fière. Cet esprit, on le retrouvera, nous l'espérons, dans les travaux les plus divers qui se dérouleront sous les yeux de nos lecteurs. Il est le lien et l'unité très-réelle, il doit être aussi le principe en même temps que le juge supérieur de ces travaux.

Si l'homme, à diverses époques de sa vie, se donnait la peine d'inscrire fidèlement ses pensées, ses opinions, ses croyances intimes, telles qu'elles éclosent dans son esprit à partir du moment où il commence à réfléchir, et que, vers la fin de sa carrière, il essayât de

réunir ces lambeaux épars tombés de son intelligence, pour en faire une œuvre d'ensemble, quel singulier panorama verrait-il le plus souvent se dérouler devant lui ! Que de contradictions de tous les instants, que d'amères déceptions, de défaillances, et parfois aussi, hélas ! que de tristes et honteuses défaites se traînant péniblement les unes à la suite des autres ! Et fût-ce même un de ces esprits sortis des rangs de la foule, un philosophe, un penseur, qui eût ainsi fixé la suite de ses méditations, combien d'erreurs, combien d'aveux décourageants marcheraient de front avec les élans de l'orgueil, avec les aspirations de l'impuissante vanité ! Mais surtout, quelle unité pourrait régner dans un tel assemblage, dont les parties se rencontreraient presque au hasard ? Quelle harmonie des nuances et des formes espérerait-on trouver dans l'expression de la pensée ou de l'imagination, ainsi recueillie aux diverses périodes de l'existence ?

Certes, bien peu d'hommes supporteraient victorieusement l'épreuve critique de cette espèce de triage final.

Si cependant, moins sévères, au lieu de scruter ainsi le for intime de l'homme, nous nous bornons à ce qui se manifeste hors de lui ; si, au lieu de juger les œuvres du grand nombre, nous nous arrêtons aux individualités qui ont laissé une trace dans l'histoire de l'humanité, combien encore il s'en trouve peu dont les travaux intellectuels ont pu être réunis presque indistinctement et recevoir un titre unique qui y fasse prévoir un plan général toujours suivi ?

Hans Christian Oersted constitue, comme homme et comme penseur, une de ces rares et glorieuses exceptions.

L'ouvrage principal, où l'on a condensé les résultats si variés de ses efforts, n'est point écrit d'une haleine, ni formé d'une pièce. On y rencontre les écrits les plus divers, les plus disparates en apparence. Ici, des pages nées il y a six ans à peine ; là, des pensées formulées il y a plus d'un demi-siècle ; partout des sujets qu'il semble impossible de mettre en harmonie ; dialogues, sentences, apophthegmes, démonstrations scientifiques, discours universitaires et académiques, poésie même, tout y semble jeté pêle-mêle. Cependant rien ne nous heurte dans cet assemblage formé d'une manière si inattendue, tout se groupe comme les parties d'une même œuvre d'art. Nulle contradiction, nulle tache ne jette son ombre sur le fond du tableau. Le style a partout la même égalité, la même puissance de coloris, une même animation. Dans les écrits du vieillard se montrent les élans, la vivacité du jeune homme. Les premières pensées de l'homme de génie qui s'épanouit au grand soleil de la nature révèlent la force

contenue et le calme de l'âge mûr. Ce mélange si singulier de choses si diverses forme une œuvre simple ; Oersted aurait pu lui-même sans orgueil lui donner pour titre : L'ESPRIT DANS LA NATURE.

C'est que ce livre est le reflet d'une noble vie, dont d'une unique passion fut l'amour de la vérité, l'unique mobile, le culte du beau et du bien. Son unité, c'est celle de cette vie elle-même. La vivacité, l'animation du style sont nées de l'enthousiasme pour la science. Enthousiasme profond et soutenu, qui a fait briller comme un jour radieux la vie entière de cet homme, dont la longue et glorieuse carrière a commencé dans l'officine d'un modeste pharmacien de Langeland, et dont la dépouille mortelle repose non loin de la chapelle sépulcrale des rois de Danemark.

« Seules, la pensée et l'imagination fertilisée par la science voient l'éternité luire à travers la lumière des étoiles. »

« Ce que le génie promet, la nature l'accomplit. »

Ces deux grandes pensées semblent avoir été le phare brillant qui a guidé l'intelligence d'Oersted, qui l'a empêché de s'égarer, et dont la lumière la retrempait dans ces moments de doute inquiet et de découragement, auxquels le génie échappe moins que l'esprit inculte et naïf. Nous les trouvons à chaque instant dans son œuvre, revêtant les formes les plus diverses, mais invariables quant au fond. Et c'est peut-être mieux que tout autre chose ce qui nous explique l'unité de ce livre singulier, au point de vue de l'art. Ces idées fondamentales forment en quelque sorte l'inépuisable thème sur lequel une grande intelligence a modulé des variations infinies : thèmes sublimes en vérité, et qu'un puissant esprit pouvait seul développer.

Qu'un homme de génie, exclusivement poète, nous dise : « Ce que l'esprit promet, la nature l'accomplit, » nous n'avons pas lieu d'en être étonnés. Quand l'imagination seule est à l'œuvre, il lui est aisé de découvrir dans le monde externe les produits de ses propres inspirations, parce que, non contente de créer en elle-même, elle va prêter aux réalités de la nature ses propres formes aériennes, idéales : les phénomènes naturels s'animent, se poétisent ; notre pensée leur communique quelque chose de sa propre essence. La poétique mythologie divinisait les astres, la terre, les vents, l'orage, l'arc-en-ciel. Plus tard, des génies bienfaisants ou malfaisants sont venus vivifier ce que l'homme croirait mort, s'il ne le faisait semblable à lui-même. Ce que l'esprit du poète promet, il lui est aisé de le trouver dans la nature, parce qu'il l'y crée. Mais qu'un homme de science vienne analyser, disséquer, mettre la vérité à nu, et le poète, fût-il le plus sensé, le

plus raisonnable des poètes, s'appelât-il Schiller, s'écriera volontiers avec désespoir :

. . . . *Ia, sic kehrten heim, und alles Schöne,
Alles Höhe nahmen sie mit fort,
Alle Farben, alle Lebenstöne,
Und uns blieb nur das entseelte Wort.
Aus der Zeitflut weggerissen, schweben
Sie gerettet auf des Pindus Höh'n;
Was unsterblich im Gesang soll leben
Muss im Leben untergehen* ¹.

. . . . Oui, ils sont partis, et toute beauté,
Toute grandeur, ils l'emportèrent avec eux,
Toutes couleurs, toutes notes vivantes,
Ne nous laissant que la parole inanimée.
Arrachés au déluge du temps, ils règnent,
Sauvés, sur les sommets du Pindé;
Ce qui doit vivre immortel dans le chant du poète,
Dans la vie réelle doit périr ².

Pour le philosophe, la belle affirmation du grand poète allemand prend un sens beaucoup plus étendu, plus vrai. Physicien éminent, Oersted aimait trop la vérité pour la sacrifier aux rêves les plus riants de l'imagination; artiste et poète, il avait le sens du beau à un trop haut degré, pour croire que l'imagination de l'homme puisse avoir tort et peindre constamment ce qui n'aurait aucune existence effective. C'est dans la réalité même qu'il a cherché, et, nous pouvons le dire, qu'il a trouvé le beau, le sublime, que le poète croyait détruits à jamais sous le scalpel de la science. Lorsqu'il nous dit : « Ce que l'esprit promet, la nature l'accomplit, » ce n'est ni d'une promesse chimérique, ni d'une réalisation fictive qu'il entend nous parler. Les manifestations les plus variées de notre âme, ses aspirations les plus diverses dérivent d'une unité indivisible; l'art, la poésie, la science, la religion, sortent d'un seul et même tronc; les branches ne se séparent, ne s'opposent entre elles que dans l'enfance intellectuelle de l'homme ou de l'humanité; notre âme elle-même est un miroir où l'univers entier existe déjà sous une forme virtuelle, et qui nous permet d'affirmer leur communauté rationnelle chaque fois qu'une réalité vient s'y réfléchir. Mais pourquoi cette réalité doit-elle toujours se trouver en harmonie avec nos désirs internes? pourquoi, comme

¹ *Die Götter Griechenland's.*

² Les dieux de la Grèce.

l'écho d'une symphonie lointaine, doit-elle satisfaire toujours le sens du beau, du grand, du vrai, qui, dans toute intelligence un peu développée, semble sans cesse attendre que quelque chose d'externe vienne *accomplir* ses nobles aspirations?

« Tout l'univers, tout l'ensemble des êtres qui le forment, sont des » pensées de Dieu réalisées par un acte de sa volonté en harmonie avec » sa raison suprême. Chaque être, si infime qu'il puisse nous sembler, » doit donc renfermer, sous forme idéale, l'expression de la pensée » qu'il réalise; il est un écho de la raison divine, et la créature intelli- » gente, douée de la conscience de son intelligence, saura, si elle le » veut, discerner partout cette raison infinie, parce qu'elle en a reçu » un fragment en partage. »

« *L'Esprit dans la nature* » ne formule nulle part ces vérités, parce que tout le livre tend à les démontrer; elles s'y trouvent en quelque sorte partout, parce que chaque pensée les fait ressortir partiellement et en acquiert ainsi immédiatement une force invincible. Essayons de suivre Oersted dans les développements qu'il donne à ces idées premières; voyons comment il sait les appliquer à la fois en penseur profond, en observateur scrupuleux, en artiste. Mais fidèles nous-mêmes à cette bannière qu'il a arborée avec tant de courage, la recherche de la vérité, critiquons-le, ramenons ses vues à la hauteur de la science actuelle, chaque fois qu'elles nous sembleront s'en écarter ou rester en arrière de ses découvertes.

Le spirituel dans le corporel.

Un corps quelconque, animé ou inanimé, le corps d'un être vivant, un minéral, même le plus informe caillou, ne saurait, aux yeux de l'observateur le moins attentif, être considéré comme une totalité simple et indivise.

Puisque ce corps subsiste sous une forme déterminée pendant un certain temps, il est clair qu'il renferme en lui ce qui est nécessaire à son existence. Mais nous voyons que tout corps est susceptible de modification, qu'il peut être divisé ou brisé par un effort, et que pourtant il résiste continuellement à des efforts; il est susceptible d'augmentation ou de diminution en grandeur apparente, et pourtant sa partie tangible, palpable, pesante, reste la même; il est sans cesse en rapport externe avec d'autres corps; il est attiré, échauffé, éclairé par eux, et pourtant en même temps il réagit à son tour, et de la même façon, sur ceux qui l'environnent.

Ainsi donc, outre une certaine partie saisissable, palpable, un corps quelconque renferme une activité propre qui fait qu'il existe tel quel et non autrement, une activité qui ne peut nullement tomber sous nos sens, ni être confondue à aucun titre avec la matière, et qui, dans sa nature intime, est au contraire essentiellement et nécessairement *immatérielle*. Cette activité, considérée en général, c'est la force.

C'est en vertu de la force qu'un corps quelconque existe; cette force, bien qu'immatérielle, n'est toutefois point ce qui constitue, comme on pourrait le conclure au premier abord, la partie spirituelle de ce corps, la partie qui, dans un grain de sable, dans une pierre même, se trouve pour ainsi dire en harmonie avec notre pensée.

Tout corps est variable et altérable dans son essence; non-seulement ses parties élémentaires peuvent se déplacer, mais elles se déplacent, se modifient même nécessairement. C'est ainsi, par exemple, qu'au bout d'un temps plus ou moins long, les éléments corporels d'un être vivant sont totalement remplacés, en leur lieu et place, par d'autres éléments identiques ou équivalents; c'est ainsi encore que les parties d'un corps, inerte en apparence, sont pourtant constamment dans un état de travail tel, que ce corps lui-même finit par se modifier aussi dans ses apparences, et va se confondre avec d'autres corps.

Au fond de tous ces changements, de toutes ces altérations, de tous ces mouvements continus, il y a pourtant quelque chose de stable : c'est la loi même en vertu de laquelle le corps a existé, et à l'aide de laquelle se font tous ces changements. Cette loi est à proprement dire l'expression idéale traduisant la manière d'être du corps, la forme idéalisée de tous les phénomènes possibles auxquels il donne lieu; c'est la pensée que ce corps représente, la pensée qu'il réalise.

Mais le corps que nous considérons n'est point *seul* dans l'univers; il est relié, il est en rapport continu, en connexion intime avec une multitude d'autres corps, qui, de leur côté, sont l'expression de pensées réalisées dans leur forme, par le fait même de l'existence de ces corps. Toutes ces pensées sont donc, à leur tour, l'expression d'une pensée supérieure qui, elle aussi, se relie à d'autres; et ainsi de suite jusqu'à la pensée unique, qui exprime le plan d'ensemble de tout l'univers.

Les pensées que représentent chaque être et tout l'ensemble des êtres, étant l'expression d'une raison supérieure, sont immuables comme elle dans leur essence. Ce sont, comme telles, des êtres de raison, qui rentrent par conséquent dans le domaine de la raison. C'est par elles que la créature intelligente, qui a reçu une parcelle finie de la raison

infirme, a prise sur l'univers et peut le connaître autrement que par une perception directe.

Si l'univers, avec tous les êtres qui le composent, n'était qu'une pensée pure, il n'existerait que relativement à la raison, et constituerait une espèce d'abstraction de la raison.

S'il n'était qu'une simple réalité déagée entièrement de la pensée pure, il ne serait plus qu'un fait tout nu, d'où seraient bannis tout ordre, toute harmonie dans l'existence et dans la succession des êtres ou des phénomènes.

Lorsque l'homme s'isole en lui-même pour n'étudier le monde externe qu'à l'aide de l'intelligence, la réalité devient faible et terne, à peu près comme un paysage derrière la brume; lorsqu'il consent à ne le connaître que par les sens, il arrive rapidement, et de déduction en déduction, à voir s'aménir sa liberté comme être pensant, car il n'est plus alors qu'un instrument docile d'une loi fatale. C'est parce que l'univers est à la fois une réalité et un ensemble de haute raison qu'il nous révèle le Créateur.

Le spirituel et le matériel sont inséparablement liés ensemble dans l'idée vivante du pouvoir tout-puissant par qui toute chose a été créée.

Telles sont en substance les vues générales d'Oersted sur l'ensemble de la création. Mais ce qui, par la concision de notre analyse, a pris l'aspect sec et aride d'une démonstration mathématique, présente, dans les études rassemblées sous le titre *L'Esprit dans la nature*, les formes vives, animées, entraînant, d'un dialogue entre plusieurs amis d'opinions très-diverses, mais disposés à s'écouter avec calme et à se faire toutes les concessions que la saine raison commandera à chacun. Les développements critiques que nous allons présenter sur l'ensemble de ces idées les feront peut-être mieux ressortir que cette simple exposition première.

Oersted, on le voit, est à la fois réaliste et idéaliste, et c'est pour cela qu'il est presque toujours dans le chemin de la vérité; nous ajouterons qu'il ne s'en écarte que dans les rares moments où l'idéalisme vient à le dominer, et lorsqu'il se laisse entraîner hors de ses principes par des vues étrangères qu'il puise dans quelques écoles philosophiques d'Allemagne. Il avait reconnu de très-bonne heure, par suite de ses études à la fois scientifiques et littéraires, que dans l'univers il n'est pas plus possible de scinder la réalité et la pensée de raison qui préside à toutes choses, que dans l'homme il n'est possible de séparer les faits de conscience et de raison de ceux que nous révèlent nos sens; il avait senti que cette unité pensante, qui s'appelle l'homme, est faite pour

comprendre l'univers sous tous ses aspects, mais il avait aussi compris que l'œuvre de Dieu, *quoique réelle*, renferme en elle de quoi satisfaire les aspirations de l'esprit le plus mystique.

Ce qui doit nous frapper tout d'abord dans les vues générales d'Oersted, c'est le sens net et précis qu'il a su donner à l'expression *loi*, en tant que ce mot s'applique aux phénomènes naturels. Pour bien des personnes, une loi quelconque représente pour ainsi dire une puissance en vertu de laquelle un fait s'accomplit; elle se confond avec la cause proprement dite, ou plutôt elle semble être une cause; lorsque la science est parvenue à découvrir la loi précise qui régit un phénomène, il semble que nous n'ayons plus rien à chercher au delà et que notre but soit atteint. La loi devient ainsi presque la raison d'être des phénomènes. Et comme le caractère essentiel de toutes les lois de l'univers est l'immuabilité, la permanence absolue, l'idée de fatalité est la conséquence directe de l'intervention d'une loi. Aussi, que l'on se hasarde d'avancer que l'homme dans ses fonctions intellectuelles, que la société humaine dans son développement successif, pourraient fort bien être soumis à certaines lois fixes, on s'écrie de toutes parts : « Vous êtes fataliste, vous annihilez le plus noble privilège de l'homme, sa liberté! » On crie au sacrilège, au crime de lèse-humanité.... Il n'est cependant pas difficile de reconnaître qu'il s'agit ici d'une manière entièrement fautive d'interpréter le sens naturel des choses. Choisissons deux exemples fort simples, pour mieux nous faire comprendre. Tous les corps qui nous entourent sont pesants, tendent à tomber vers le centre de la terre, et tombent en effet s'ils sont libres et tant qu'ils sont libres. Si la chute a lieu dans le vide et dans une étendue peu considérable¹, la vitesse acquise à chaque instant est proportionnelle au temps écoulé, et les espaces parcourus sont proportionnels aux carrés du temps, c'est-à-dire qu'au bout de 1, 2, 3, 4 secondes de chute, les vitesses acquises seront entre elles comme les nombres 1, 2, 3, 4, et les espaces parcourus, comme les nombres 1, 4, 9, 16, telles sont les deux lois qui régissent la chute des corps; partout où un corps tombera librement dans le vide, il suivra ces lois; si nous le transportons à la surface des planètes, du soleil, des étoiles, il les suivrait encore. Maintenant, quel est ici le sens de ce mot loi?

¹ On sait que la loi d'accroissement de la vitesse indiquée dans le texte n'est exacte qu'à condition que l'intensité de la pesanteur soit constante pendant toute la durée de la chute; comme cette intensité diminue en raison inverse du carré des distances au centre de la terre, il est manifeste qu'on ne peut la regarder comme constante que dans le cas où la hauteur de chute est très-petite.

En premier lieu, nos deux lois n'ont nullement le caractère de faits expérimentaux et primitifs; ce n'est qu'indirectement et *approximativement* que nous pouvons les vérifier à la surface de la terre; ce n'est encore que très-indirectement, quoique *rigoureusement*, que nous pouvons, quant au principe même, les vérifier par les mouvements des corps célestes. De plus, elles ne sont que des *conséquences* déduites par notre raison d'un fait premier : l'action d'une force constante sur un corps parfaitement libre dans l'espace; ce sont des vérités mathématiques découvertes en nous-mêmes par nos seules forces propres, mais appliquées, réalisées hors de nous par la nature. Que sont-elles en elles-mêmes? Elles ne sont ni plus ni moins que l'expression parlée ou symbolique de la *forme*; elles traduisent, sous forme figurée, la *manière* suivant laquelle elle s'accomplit; bien loin d'être des *raisons d'être*, elles ne sont au contraire que des *manières d'être*. Pourquoi donc disons-nous avec tant d'assurance que ce sont des lois universelles? C'est parce que nous sommes certains qu'une même et seule cause ne peut avoir partout que les mêmes conséquences; partout où un corps sera sollicité par une seule et même force, il obéira, ou plutôt il donnera, par son mouvement, *une réalité* à nos deux *vérités idéales*. D'où dérive donc notre certitude quant à l'immuabilité des lois naturelles en général? de la conviction que nous avons de l'application universelle des lois de la raison; et cette conviction dérive elle-même d'une foi *aveugle et infinie* que nous avons, fût-ce même à notre insu, en la constance de la raison divine. Loi et fatalité sont donc deux choses diamétralement opposées, même dans l'ordre physique, où tous les phénomènes peuvent se prévoir cependant avec certitude, puisqu'ils ne sont produits que par des causalités qui n'ont aucune conscience d'elles-mêmes. En serait-il autrement dans le règne des *causalités animées*, ou, pour nous limiter et prendre aussitôt l'exemple le plus élevé, en serait-il autrement dans le *monde humain*?

Si le désordre, l'anarchie, l'arbitraire, le règne *apparent* du hasard étaient une preuve de liberté chez certains *éléments de l'univers*, oh! certes nous pourrions parfois devenir ivres d'orgueil, tant notre liberté semblerait illimitée!

Cependant l'observation impartiale des phénomènes historiques nous force à reconnaître qu'en définitive l'ordre, la justice, le repos, finissent toujours, en de certaines limites du moins, par prédominer dans la société humaine. Dans les moments où l'honnête homme désespère le plus du salut de tous, quand toute morale semble disparue à jamais, quand le relâchement des consciences paraît devenu universel, nous

voyons souvent la vérité reprendre tout d'un coup son empire. Dans ces phénomènes, le sceptique voit les jeux du hasard; le croyant sincère, comme l'hypocrite, nous parlent aussitôt de l'intervention directe de la Providence : les désirs intimes du premier, les mauvaises passions du second sont cependant trop rarement satisfaits par l'événement final, pour que le philosophe n'ait pas le droit de choisir un nom plus indépendant de toute hypothèse, et d'appeler l'ensemble du travail humain : tendance vers l'équilibre, vers la réalisation des lois de la raison. Quoi qu'il en soit, en quoi notre liberté individuelle se trouve-t-elle compromise ou niée par cette loi générale d'équilibre? N'est-ce pas au contraire dans la réalité même de cette liberté la plus absolue que le bien trouve son origine! Il est un fait plus frappant encore qui s'impose en quelque sorte à l'observateur attentif, quelles que soient ses opinions générales. On l'a souvent signalé, par exemple, dans la marche progressive de nos arts, de nos sciences. Celles-ci, entre autres, suivent une loi de développement qui est fort loin d'être uniforme; souvent elles avancent avec une rapidité excessive; d'autres fois elles semblent s'arrêter, après avoir atteint le point le plus élevé que l'homme intelligent puisse espérer : eh bien, dans ces moments d'arrêt apparent, il se trouve toujours des génies dont les tendances particulières et les capacités sont plus essentiellement propres à donner un nouvel élan, un essor imprévu à l'intelligence marchant à la conquête de la vérité. Il en est à peu près de même quant à la société humaine entière dans ses moments de lassitude, de décomposition, d'arrêt de développement; presque toujours, ici encore, il naît un homme dont les qualités, bonnes ou mauvaises d'ailleurs, semblent faites à dessein pour les besoins de l'époque, et viennent à temps réagir d'une certaine manière, et non d'une autre, sur celle des autres hommes. Il est difficile au plus sceptique de contester sur ce point l'existence d'une loi d'harmonie ou d'équilibre qui dirige l'histoire de la société humaine, qui gouverne la forme de son développement, comme nos lois astronomiques expriment celle du mouvement des astres. Une telle loi représente bien certainement la réalisation d'une pensée de Dieu; mais en quoi, comme le demande avec raison Oersted, en quoi entrave-t-elle la liberté de l'être intelligent, la liberté de l'homme? N'est-elle pas bien plutôt, par la manière dont elle règne, le témoignage le plus noble et le plus élevé de cette liberté? Et si jamais il se trouve un esprit assez pénétrant pour saisir cette loi, pour nous montrer qu'il n'y a pas plus de hasard dans la société humaine, et dans tout le règne organique, que dans

le monde physique, de quel droit appellerions-nous cet homme un fataliste?

Le sens lucide et exact qu'Oersted a su donner au mot lui nous fait comprendre comment il est dans le vrai, lorsqu'il affirme que tout ce qui existe constitue un empire de la raison. (*Alles Dasein ein Vernunft-Reich*). Un être étant toujours à la fois une réalité, comme élément constituant de l'univers et la représentation d'une pensée, il ne peut qu'appartenir dans son essence générale à l'empire de la raison, ou que former en définitive une partie de cet empire. Partout où le Créateur manifeste sa puissance, il le fait selon les lois de sa raison infinie, et les pensées qu'il réalise ne peuvent être que des parcelles finies de cette raison infinie. Rien de plus frappant et de plus élevé que les conséquences directes de cette vue première.

L'observation directe et élémentaire des faits nous montre que les corps disséminés dans l'espace sont doués des mêmes qualités générales que ceux qui constituent notre terre. Ils sont formés d'éléments matériels analogues, et quelquefois même identiques; ils sont constitués par les mêmes forces. Ils obéissent donc indubitablement aux mêmes lois générales: ou pour parler maintenant plus correctement, et d'une manière plus conforme aux idées d'Oersted, les phénomènes qu'ils présentent affectent les mêmes formes générales en harmonie avec la raison. Conformément aux lois de la raison universelle et de l'harmonie, les corps célestes doivent servir, comme notre terre, de lieu d'habitation à des êtres animés, doués plus ou moins de la conscience de leur existence. Ces êtres certainement ne sont point identiques à ceux qui peuplent notre globe, car parmi ceux-ci même il n'y en a pas un seul qui soit absolument identique à l'autre. Mais certainement aussi ils sont analogues dans leurs formes, dans leurs fonctions, dans leur manière d'être.

Ce qui est beau, vrai, juste, moral, ici, ne peut pas être laid, faux, injuste, immoral là-bas. La fleur qui s'épanouit à la lumière de notre soleil est belle en elle-même, et absolument; elle le serait sur la planète Jupiter, sur le soleil Sirius. Mais cette beauté visiblement ne peut être perçue, sentie, comprise que par un être doué non-seulement de la conscience de lui-même, mais encore d'un fragment de la raison divine, et de la conscience de cette raison. Partout où se trouve le beau, le vrai, le juste, il doit donc aussi se rencontrer des êtres doués de raison, capables de sentir et de s'approprier en quelque sorte ces expressions de l'essence divine.

Nous voyons comment Oersted arrive, pour ainsi dire à son insu, et

en tout cas sans la rechercher, à la conception de l'absolu que quelques écoles philosophiques se sont si vainement évertuées à poursuivre. L'absolu ainsi compris n'est pas autre que celui que nous révèle l'observation attentive et impartiale de la nature indépendamment de tout système, de toute théorie; c'est celui du sens commun : car l'homme le plus simple le comprend tout aussi bien que le métaphysicien le plus profond. Et si Oersted mérite un reproche, c'est de n'avoir pas exprimé d'une manière plus tranchée encore l'existence de cet absolu. L'harmonie des mouvements célestes, la lumière des étoiles, le paysage éclairé par le soleil ou par les rayons argentés de la lune, le chant de l'oiseau, tout cela est beau en soi, et bien indépendamment de l'homme, qui vient simplement l'affirmer. La fleur antédiluvienne ouvrait son calice splendide à la lumière du jour bien avant que l'homme eût paru sur cette terre; le merle moqueur faisait de son chant suave retentir les forêts vierges de l'Amérique bien avant que la hache du pionnier y eût pénétré. Il est peu d'hommes sains qui n'éprouvent quelque peine à croire que le beau n'existe pas dans la nature, et ne soit que relatif à nous. L'harmonieux, le beau, le vrai, le juste, sont dans l'univers la plus haute expression de la raison divine : ils sont, ils suffisent en eux-mêmes, et il n'est besoin d'aucun témoin pour les attester. Dans cet ensemble merveilleux qui nous entoure et dont nous formons une partie intégrante, chaque créature a son rôle à remplir; nulle ne peut être distraite de l'ensemble sans contre-sens; nulle n'est destinée absolument à l'autre; chacune est à la fois un but et un instrument fait pour atteindre un but. L'homme ne peut avoir raisonnablement ni l'orgueil de croire que toute chose ait été faite pour lui, ni l'humilité d'admettre que lui-même ne soit qu'un instrument. Chaque être étant la réalisation d'une pensée de Dieu, entre pour sa part dans l'harmonie et dans l'ensemble de l'univers. Mais sous cette forme le rôle de l'être ne serait que passif. La plus simple observation nous force à reconnaître que ce rôle n'est pas ainsi limité, qu'il représente aussi une activité; la plus simple observation nous force à reconnaître dans tout l'ensemble un attribut de plus. Chaque être non-seulement représente la réalisation d'une pensée, mais sent ou perçoit à un degré variable l'expression de cette pensée; chacun a une part plus ou moins complète à la joie universelle qu'exprime la création. Pour les êtres du monde physique, pour les êtres inanimés, cette part ne peut être que virtuelle; pour les êtres du monde organique, pour les êtres vivants, partout où il s'en trouve, cette part est directe. Mais tandis que chez l'animal le plus parfait, le

sentiment, la perception, et le bonheur de l'existence, qui en dérive, ne peuvent reposer que sur la partie réelle de la création, il est échu à l'homme, ou, comme le dit fort bien Oersted, à *son équivalent sur les autres mondes de l'espace*, un sublime privilège. Comme il est parmi les êtres finis le plus haut degré de la série, il lui a été donné de sentir, de concevoir à la fois le sens réel et le sens idéal de la création. Dans cette distribution générale, il nous est impossible de voir quelque chose qui ressemble à une nécessité; et nous ne pouvons y découvrir qu'une loi harmonieuse de bonté infinie, qui nous montre l'absolu dans le monde des idées, tout aussi distinctement que dans la réalité. L'esprit mystique, qui tient toute la nature pour mauvaise et souillée, peut bien, en dehors de la création, nous montrer un maître toujours prêt à châtier, un tyran inexorable que l'homme ne saurait fléchir directement. L'homme sain et sensé, qui de temps en temps lève ses regards vers la voûte azurée, ou qui daigne incliner son front sur le calice d'une fleur, sent intimement que son juge le plus sévère sera un jour lui-même, et il se réjouit d'en voir un plus bienveillant se manifester dans tout ce qui l'entoure.

En exprimant, sous l'impression de calme et de paix intérieure qu'inspirent la lecture de tout le livre d'Oersted, les pensées mêmes que cette lecture fait naître, j'espère avoir fait sentir ce qu'il y a de noble et de consolant dans les doctrines du grand philosophe danois, et avoir montré jusqu'où a su s'élever cet esprit si droit et si lucide. Nous pouvons maintenant, sans crainte aussi, fixer le point où il s'est arrêté, qu'il n'a osé, ou plutôt qu'il n'eût pu franchir, en raison d'une défectuosité dans la partie systématique de ses vues. Son beau dialogue sur *le Spirituel dans le Corporel* finit ainsi :

« SOPHIE. — Je rencontre encore une difficulté effrayante. Je ne vois pas comment se trouve assurée de la sorte notre immortalité.

» ALFRED. — Vous ne trouverez aucun système dans lequel l'immortalité soit prouvée. Dans chacun il faut qu'elle soit abandonnée à la foi. Mais si vous me demandez comment la foi peut être conciliée avec nos vues, et peut être justifiée par elles, je me bornerai à dire que cela est possible, du moins d'une manière aussi convaincante, sinon plus satisfaisante, que dans tout autre système. Mais il nous faut pour cela recourir à un genre distinct d'investigations, que nous réservons pour une autre occasion. »

Cette occasion se reproduit plusieurs fois; mais, il faut l'avouer, nulle part on ne trouve quelque chose de convaincant, ni même de satisfaisant, comme démonstration indirecte. Et cependant tout le livre

d'Oersted exprime, nous dirions presque respirer, la foi la plus profonde dans l'immortalité de l'âme. Il se trouvera, nous le savons, beaucoup plus de personnes qui applaudiront aux deux dernières phrases de ce dialogue, qu'il n'y en aura qui, avec nous, s'en étonneront. Si cette abdication de la science, devant une des questions les plus solennelles de cette vie, dérivait d'un manque de sincérité chez l'homme éminent qui l'a prononcée, nous jetterions tristement un voile sur ce moment de défaillance. Si elle dérivait d'un aveu tacite d'impuissance chez lui, ce n'est pas sous forme de critique que nous nous permettrions de contredire le grand philosophe danois. Mais comme elle repose sur une erreur fondamentale dans l'interprétation même des phénomènes les plus élémentaires de la nature, comme cette erreur est partagée par un grand nombre d'hommes éminents de notre époque, comme elle semble même plutôt s'étendre que perdre des adhérents, il importe non-seulement de critiquer, mais encore de rectifier ce qui est évidemment faux dans le point de départ.

Oersted, nous l'avons vu, est à la fois, et presque toujours sage-ment, idéaliste et réaliste. Lorsqu'il a voulu sonder, puis interpréter en formules la constitution, l'essence même des êtres, l'idéalisme l'a emporté, avec Ocken, sur les traces du penseur le plus profond, mais le plus exclusif de l'Allemagne. Expérimentateur aussi persévérant et aussi habile, comme physicien, qu'Ocken l'était comme anatomiste, il s'est avec lui laissé égarer par les spéculations pures de l'immortel Kant. Singuliers exemples de contradiction de l'intelligence humaine, qui nous montrent deux des esprits les plus fermes et les plus positifs, allant se perdre dans l'idéalisme le plus mystique et le plus radical !

Selon Kant, la MATIÈRE, divisible à l'infini, n'occupe l'espace et n'existe que par un mouvement du dedans au dehors, déterminé par une force répulsive ; elle n'occupe l'espace d'une manière définie que par l'action d'une force attractive qui contre-balance la première force. Si l'une ou l'autre de ces forces l'emportait, la matière serait réduite à un point infiniment petit ou idéal, ou bien elle serait dissipée dans l'espace, de manière à occuper un volume infiniment grand, idéal aussi. L'attraction essentielle à toute MATIÈRE est l'action immédiate de cette matière sur une autre, à travers le vide : elle s'exerce sans que l'espace entre les matières soit rempli ou occupé par quoi que ce soit.

D'après cette singulière interprétation, l'existence de la MATIÈRE ne serait point un fait pur et simple, mais un acte. Et comme la FORCE, qui accomplit cet acte, n'occupe elle-même pas l'espace, qu'elle ne remplit point le vide il s'ensuit directement que ni la FORCE, ni bien

moins encore ses actes, ne peuvent être appelés des réalités. Mais ce qui serait vrai pour des corps, pour les êtres inanimés, le serait à bien plus forte raison pour les êtres vivants dans leur partie animique. Les êtres, quels qu'ils soient, ne sont plus ainsi, dans leur essence même, que des choses de l'ordre idéal, que des entités métaphysiques.

Les excès auxquels on peut être conduit, en partant d'idées aussi mystiques, sont difficiles à prévoir. Le calme et sévère Ocken, en suivant une série de raisonnements des plus logiques, des plus serrés, je dirais presque des plus brillants, arrive à définir Dieu : « *Le Dieu ayant conscience de lui-même (Das selbst bewusste Nichts) !* » Nous avons lieu d'être étonnés sans doute de voir un esprit aussi pratique que celui d'Ørsted se laisser éblouir par des subtilités d'argumentation : nous expliquerons tout à l'heure ce singulier phénomène. Mais ce qui en tous cas doit nous étonner plus encore, et ce qui doit nous pénétrer d'admiration pour sa fermeté et son bon sens, c'est de le voir rester aussi constamment dans le chemin du vrai, du naturel, tout en étant parti de principes qui, même supposés justes, mènent si aisément aux plus étranges abus de mots.

Ørsted a adopté à peu près sans modifications les idées de Kant sur la constitution des corps en général. Pour lui, non-seulement un corps ne peut pas exister tel quel sans une force, ce qui est très-juste et évident en soi, mais la matière elle-même cesserait d'être sans l'activité qui réside en elle. Sans aller aussi loin qu'Ocken, il n'en est pas moins vrai qu'il a encore exagéré en quelque sorte les principes de Kant. En définitive, une fois qu'on est parvenu à accepter ce qui dans les premières définitions de la *métaphysique de la nature* heurte violemment le bon sens et la saine raison, à s'y habituer, je dirais presque à s'y acclimater, on n'est plus obligé de recourir à aucune hypothèse nouvelle pour concevoir la stabilité des choses. De ce que l'existence de la matière est due à l'activité de deux forces antagonistes, il n'en résulte pas nécessairement que tout soit sans cesse exposé à périr, à s'anéantir. Et c'est ici qu'Ørsted précisément ajoute encore aux idées de Kant. Selon lui, comme nous avons vu, il n'y a de stable dans un corps quelconque que la loi en vertu de laquelle ce corps a été, est devenu ce qu'il est : tout le reste de son être, au contraire, s'offre à nous non-seulement sous forme variable et transitoire, ce qui est certain, mais encore sous forme périssable; tout corps pérît même nécessairement au bout d'un temps plus ou moins long. Non-seulement les éléments d'un corps vivant, par exemple, sont remplacés sans cesse par d'autres, ce qui est aujourd'hui un fait hors de doute, mais encore ils

se renouvellent dans leur propre essence. Et c'est ainsi qu'Oersted est amené forcément à dire que l'activité et la puissance créatrice de Dieu travaillent continuellement, et que tout rentrerait dans le néant sans cette continuité de création.

Quoi qu'il en soit de la valeur de ces idées en elles-mêmes, il est clair qu'une fois qu'on les adopte et qu'on s'en pénètre, l'immortalité de l'âme cesse d'être un fait naturel, nécessaire, et par conséquent abordable à la démonstration scientifique. Elle ne peut plus être qu'affirmée indirectement et par des raisons toutes différentes de celles qui prévalent dans ce que nous devons appeler la science. Si un corps quelconque peut périr dans sa substance même, il y a infiniment moins de raisons encore pour admettre qu'il en soit autrement de l'être animique; et la croyance en la durée indéfinie de celui-ci ne peut plus s'appuyer que sur des conditions *médiate*s, ou se soutenir que par la foi. Comme, à défaut de celle-ci, Oersted avait sans doute une multitude d'autres bonnes raisons pour croire à sa propre immortalité, et que ces raisons le mettaient en contradiction avec ses idées systématiques, il a été conduit logiquement à abdiquer ici au nom de la science. Il ne nous sera pas difficile de prouver que cette abdication n'est résultée que de ce conflit violent de deux idées opposées; il ne nous sera pas difficile de prouver que pour tout homme sincère qui, après un patient et sévère examen des faits, s'exerce quelque peu à les raisonner, la question de l'immortalité de l'âme est non-seulement abordable pour la science, mais qu'elle sera nécessairement tôt ou tard tranchée par elle, *dans un sens ou dans un autre*.

L'existence des êtres, considérée dans les principes élémentaires qui les constituent, ne peut à aucun titre être regardée par nous comme un acte: elle constitue un fait, et c'est tout ce que nous pouvons y voir; un fait tellement impératif que nous ne saurions que l'accepter, et que nous ne pouvons ni le prévoir ni le nier. Dans ses formes, dans ses attributs, dans les phénomènes auxquels il donne lieu, un corps quelconque représente certainement, comme le dit Oersted, une pensée qu'il réalise, et il dérive ainsi d'un acte. Mais les éléments constitutifs de ce corps, la MATIÈRE, les FORCES, la VIE (quand c'est un corps organisé), ne peuvent à aucun titre être appelés des actes, quelles que soient d'ailleurs nos idées sur ces principes, et indépendamment de toute hypothèse. L'existence de la MATIÈRE, l'existence de la FORCE sont des faits; mais les relations de ces éléments, les phénomènes qui dérivent de ces relations, les corps même qui en naissent peuvent au contraire, sans contre-sens, et doivent même être considérés comme des actes.

Ce que nous disons ici de l'existence des éléments constitutifs de l'univers s'applique à bien plus forte raison à la durée de cette existence. Cette durée est à la fois un fait expérimental (du moins dans les limites où s'étend notre expérience) et un fait de conscience.

Au point de vue expérimental, il n'y a rien qui soit mieux démontré que la stabilité, l'immutabilité de ce qui, dans un corps, constitue la masse, l'inertie de ce qui, en un mot, y est matière. Nous pouvons augmenter, diminuer le volume d'un corps, nous pouvons faire passer celui-ci de l'état solide à l'état liquide, à l'état gazeux, sans que sa masse subisse la moindre altération. Dans un être vivant, dans un homme, — pour aller à la plus haute expression de la vie dont nous ayons connaissance, — les éléments matériels se déplacent, se renouvellent, se remplacent continuellement, tant que dure la vie elle-même; mais il y a ici une simple substitution, non une altération. Dans les éléments qu'un homme exhale ou élimine sous une forme ou sous une autre, il est facile à la science de retrouver intégralement tout ce que le corps contenait ou avait reçu de parties matérielles. Ce renouvellement, qu'Oersted regarde comme une nécessité première inhérente à l'existence de tout corps, et que bien des physiologistes ont peine à concevoir dans son but, mieux que tout autre phénomène nous démontre que les forces, que les agents impondérables sont tout aussi inaltérables que la matière. Un être vivant, en effet, a besoin pour exister, non-seulement d'éléments matériels, qui constituent la partie tangible de son corps; il lui faut encore certains principes insaisissables : la chaleur, l'électricité, qui donnent à son corps les formes, les qualités, les capacités dont il est doué dans son ensemble. Ces principes ne peuvent lui être apportés que par les éléments corporels qu'il s'assimile et qui leur servent de véhicules, de moyens de transport. La chaleur d'un être vivant se disperse continuellement au dehors, et d'ailleurs l'être ne saurait créer de calorique par sa vertu propre; il faut donc que le corps reçoive du dehors des éléments dont les diverses réactions réciproques puissent donner lieu à un développement de calorique capable de faire équilibre aux pertes continues de ce principe impondérable. L'alimentation matérielle d'un être vivant est nécessaire non-seulement pour remplacer continuellement dans l'organisme les éléments que l'usure et tant d'autres circonstances peuvent déplacer, mais encore, et peut-être surtout, pour fournir à la partie vitale de l'être les principes impondérables qui sont indispensables à l'exercice de ses fonctions, à sa réaction sur le monde externe, à la nécessité de ses rapports avec lui. Ces principes étant incoërcibles,

ils ne peuvent résider que temporairement dans le corps organique et demandent à être continuellement remplacés : mais leur durée, comme éléments de l'univers, n'en est que mieux démontrée au point de vue expérimental, quelle que soit d'ailleurs l'hypothèse imaginée au sujet de leur nature intime.

Nous disons que notre certitude touchant la durée indéfinie et l'immutabilité des éléments constitutifs de l'univers est également un fait de conscience, et que c'est de plus un des faits les plus impératifs que recèle cette conscience. L'existence même de la MATIÈRE, de la FORCE, est un fait primordial pour nous : les éléments pourraient être ou ne pas être. Mais dès que, d'une manière ou d'une autre, leur existence est évidente pour nous, il devient impossible au plus énergique effort de la pensée de faire qu'ils ne soient pas : leur durée illimitée est assurée du moment que nous avons acquis la notion de leur existence. Que l'astronome découvre une nouvelle planète à l'aide du télescope, ou qu'il la découvre par la puissance de l'analyse mathématique, sitôt que l'existence lui en est révélée, il acquiert la foi la plus complète en la durée de cette planète quant à ses éléments constitutifs. Il sait qu'elle pourrait être brisée en éclats, volatilisée par la chaleur solaire, mais il n'en demeure pas moins sûr que la matière, que les forces qu'elle renferme dureront en dépit de tous ces changements. Parmi les attributs de Dieu, celui que nous concevons le moins, ou peut-être le seul que nous ne puissions pas comprendre du tout, c'est sa puissance créatrice. Absolument incapable de rien créer ni de rien détruire dans son essence, l'homme ne peut comprendre cette puissance dans un autre être. Aussi, toutes les fois qu'il cherche à *expliquer* la création des éléments, il finit par annihiler ces éléments et Dieu lui-même, et par dire, sous une forme plus ou moins détournée, que : « Dieu est le Rien doué de la conscience de lui-même. » De là vient que tout penseur sincère, qui ne se contente pas de subtilités de mots, est porté à contester à Dieu la puissance de créer les éléments eux-mêmes. Deux glorieux exemples viennent appuyer une affirmation qui pourra sembler audacieuse. Leibniz, que personne, je suppose, ne taxera d'impiété, dit que Dieu ne peut créer qu'aux dépens de sa propre substance. Milton, qui ne fut pas un impie non plus, fait coexister Dieu, les éléments et le chaos de toute éternité. Plus l'homme étudie la nature, plus il s'accclimate en quelque sorte au milieu de ses phénomènes, plus aussi il se pénètre de l'idée de la stabilité de ses lois, et de l'indestructibilité de ses éléments. A mesure que la raison étend son empire en nous, les bornes du néant reculent devant elle. On reproche aux sciences natu-

relles de nous porter à croire en l'immutabilité des choses, en la prédominance des éléments du monde physique, de nous pousser enfin à douter de nous-mêmes. Ce reproche est certainement fondé à l'origine des sciences. Loin d'en contester la justesse, nous l'acceptons avec joie. Si la raison, appuyée sur un nombre de faits insuffisants, nous conduit à douter de ce qui est la vérité, elle nous conduira par conséquent aussi à éliminer le doute, lorsqu'elle s'appuiera sur un nombre suffisant de faits exacts. La permanence de la matière et des forces est, pour nous, la condition première de la durée de notre propre existence et de notre foi en sa durée; la notion que nous avons de cette permanence peut seule nous permettre, par l'étude scientifique de l'univers, d'éliminer nos doutes sur *notre propre permanence*. Nous avons montré que cette notion est un fait à la fois de conscience et d'expérience; un marchepied à l'aide duquel l'intelligence peut parvenir à affirmer sa propre indestructibilité; un dépôt sacré que la bonté infinie a mis en nous, afin que, le jour où l'esprit humain commence à mûrir, et rejette les langes de l'enfance et la tutelle de l'autorité, la raison puisse solidement réédifier, après avoir d'abord abattu ce qu'il y avait de factice dans nos croyances. Loin d'être des preuves d'orgueil ou d'impuissance, les affirmations de Leibniz et de Milton peuvent être regardées comme des hommages sublimes rendus à Dieu par deux glorieux génies venus ici-bas, l'un pour chanter la création, l'autre pour l'interpréter.

Que la MATIÈRE et les FORCES immatérielles qui la régissent soient créées ou incréées, elles durent, elles dureront, elles ne peuvent rentrer dans le néant par une vertu qui serait en elles; elles ne le pourraient que par un acte de volonté de Celui qui a eu la puissance de les en tirer. Si l'âme est, si elle existe comme élément constituant de l'univers, elle ne peut rentrer dans le néant par ses forces propres, elle est impérissable. Si elle est une UNITÉ, elle est immortelle : elle ne peut perdre son activité indivisible par aucune force propre à elle-même.

L'âme est-elle ? Est-elle une unité ?

Un corps doué de vertus mystérieuses que nulle analyse ne sut jamais discerner vient à rencontrer un autre corps qui semble l'attendre, le désirer, et dans lequel le microscope le plus puissant ne nous montre rien de plus que dans tout autre. Au moment du contact, ce second corps, de passif qu'il était, entre en activité; il grandit, il se développe, il accapare les éléments du milieu qui l'entoure; il semble choisir parmi eux, il analyse, il trie, il opère des combinaisons et des décompositions;

il fait une chimie que nul creuset, nulle cornue n'imitera jamais; il s'empare en quelque sorte des forces du monde physique, qui, en de certaines limites, lui obéissent avec docilité : calorique, lumière, électricité, tout est mis à profit par lui. Ce Germe, ainsi fécondé, deviendra le chêne robuste qui étend au loin ses bras nouveaux, ou l'humble violette qui bientôt embaumera l'air de ses parfums; l'aigle, pirate audacieux, qui plane dans les nues pour mieux dominer sa proie, ou l'oiseau-mouche qui emprunte à l'arc-en-ciel et au soleil des tropiques son étincelante parure; il deviendra cet être dont les passions effrénées semblent parfois menacer de destruction tout ce qui l'entoure, ou bien celui dont l'intelligence sait conquérir les secrets de l'univers et chercher « l'infini à travers la lueur des étoiles » : êtres si différents, qui pourtant portent le même nom et s'appellent l'homme! — Cependant l'aiguille marche sur le cadran; bientôt les temps sont accomplis; un moment arrive où le chêne et la violette, l'aigle aussi bien que l'oiseau-mouche, l'homme mauvais ou bon, semblent changer de nature. L'homme devient alors « ce je ne sais quoi de hideux qui n'a de nom dans aucune langue! » Tous se transforment en des corps ordinaires où les FORCES *immatérielles*, mais *inanimées* du monde physique ressaisissent leur empire, où les lois de la *chimie minérale* reprennent leur cours. Si nous pesons ces corps inertes, si nous les analysons, si nous les disséquons, rien n'y manque : Matière, Forces, Calorique, Électricité, tout s'y trouve encore un moment après la mort : et cependant ces corps ne sont plus ce qu'ils étaient, ils ne sont plus que des cadavres. La mécanique nous apprend comment et pourquoi se meuvent les corps; la physique analyse les propriétés les plus élémentaires des agents naturels et nous apprend à diriger leurs relations; la chimie avec les éléments du monde physique pourra un jour faire du sucre, de l'albumine..., mais ni la mécanique, ni la physique, ni la chimie ne feront jamais un être vivant; elles ne composeront jamais le plus petit organe, que dis-je, la plus petite cellule de l'être vivant. Que s'est-il donc passé au moment où cet être si distinct de tout ce qui l'entourait est devenu un corps inerte? Rien de mystérieux, rien d'incompréhensible.

*Sunt aliquid manes, lethum non omnia finit;
Lurida devictos effugit umbra rogos.*

Cet aveu qu'un moment de mélancolie arrachait au plus sceptique des poètes latins, l'étude directe et impartiale des faits l'arrache aujourd'hui au plus sceptique des physiologistes. Et ce que l'un sans

doute admettait à peine pour l'homme, l'autre est forcé de l'admettre pour le plus humble cryptogame, aussi bien que pour l'homme.

L'être vivant est fait de Matière inerte qui constitue la partie palpable, tangible, pesante de son corps; il est formé de Forces immatérielles, de Principes incoërcibles, de Calorique, d'Électricité, qui contraignent cette matière à se rassembler en des formes définies, qui obligent ces divers éléments les uns à venir ici, les autres à aller là, s'adjoindre comme partie intégrante d'un organe. Mais l'être vivant contient en outre un troisième principe élémentaire qui dirige les forces, qui les fait agir d'une manière et non d'une autre, qui opère comme puissance plastique et organisatrice, qui donne son empreinte au corps, et, lorsqu'elle n'est point gênée dans son développement, communique à ce dernier jusqu'à son type idéal; une puissance qui, depuis la moisissure où elle s'exerce presque sous forme passive, s'élève graduellement jusqu'à l'animal doué d'une certaine intelligence et de la conscience de lui-même, jusqu'à l'homme doué de raison et de la conscience de cette raison, et sur le visage duquel elle reflète sa beauté ou sa laideur morale. Ce principe, dans sa nature intime, est aussi différent de la FORCE proprement dite que la force l'est de la MATIÈRE; pour mieux nous faire comprendre, mais à un point de vue tout à fait humain, nous dirons qu'il est aussi supérieur à la force, à l'électricité, au calorique, que ces forces le sont à la matière. Lorsque cette puissance a accompli toutes ses fonctions dans un corps, elle le quitte, et le corps redevient un cadavre.

Quand la vie quitte un être, où va-t-elle? C'est ce que sans doute la science ne nous dira jamais ici-bas. Lorsque la vie quitte un être, comment persiste-t-elle? Est-elle simplement *impérissable* par ce seul fait qu'elle constitue un élément de l'univers? Ou bien est-elle *immortelle*? A cette question, au contraire, nous pouvons répondre scientifiquement, sinon par une affirmation positive, du moins sous la forme d'une probabilité qui équivaut presque à la certitude. Si la Vie est un principe universel, comme l'est, par exemple, la lumière, et si elle ne fait que se manifester différemment d'un être à un autre, il est clair qu'elle ne peut plus être considérée que comme impérissable. Si, au contraire, la vie d'une espèce d'êtres n'est point la même que celle d'une autre espèce, si la vie d'un individu n'est point celle d'un autre individu, elle sera non-seulement impérissable, mais elle pourra être immortelle.

On a soutenu pendant longtemps que certains êtres vivants, d'un ordre *inférieur*, peuvent naître spontanément; que, par des influences climatiques ou d'autres influences suffisamment prolongées, une

espèce d'êtres vivants, peut se transformer en une espèce différente; et qu'enfin chaque être, à partir du moment où son germe a été fécondé, passe en réalité par des phases telles qu'il devient successivement analogue à toutes les espèces, depuis la plus inférieure jusqu'à celle à laquelle il appartient momentanément.

La science moderne est venue porter de rudes atteintes à ces idées qui, les unes bizarres, les autres purement systématiques, ne sont plus guère soutenues aujourd'hui que pour le besoin de telle ou telle doctrine préconçue. Les générations spontanées n'ont jamais été vues que dans le champ du microscope, et, nous le disons ici sans épigramme, elles n'ont été vues que par des yeux peu habitués à l'usage d'un instrument perfide, s'il n'est manié avec un bon sens et une dextérité à l'épreuve de toute illusion.

A un point de vue général, il est très-vrai de dire que chaque germe, à mesure qu'il se développe, passe à peu près par l'état où se trouvent d'autres êtres actuellement achevés. La vie de l'homme, par exemple, est d'abord presque végétative, puis elle s'animalise, l'être se meut et agit spontanément : enfin elle monte peu à peu jusqu'à la raison la plus élevée. Mais il est tout aussi faux de prendre au propre cette espèce d'analogie générale. L'étude embryologique nous prouve que la vie dans chaque être est douée d'une puissance plastique ou organisatrice si bien définie, que dès les premiers jours de la fécondation d'un germe, l'anatomiste exercé reconnaitra non-seulement la classe générale, mais l'espèce, le genre, la variété à laquelle appartiendra cet être.

Ocken et un grand nombre de naturalistes distingués pensaient que l'ensemble du règne organique peut être considéré non pas simplement comme une échelle qui, par degrés brisés, s'élève des premiers rudiments de l'être organisé jusqu'à l'homme, mais comme une série *continue*, qui joint ces deux extrêmes, et où il est impossible de voir la moindre solution de continuité. Ils pensaient que chaque espèce d'êtres dérive de l'espèce immédiatement inférieure et s'est élevée à un titre supérieur par l'action du milieu ambiant et d'une foule de circonstances accessoires. Bien que cette doctrine compte encore quelques défenseurs, il est reconnu à peu près généralement que dans sa première partie elle repose sur une imperfection des méthodes d'observation. Dans sa seconde partie, c'est-à-dire en ce qui concerne la transmutabilité des espèces, elle a toujours été admise bien plus d'après des idées préconçues que par suite de faits doués d'une valeur réelle.

A l'idée de la transmutabilité des espèces, qu'elle rejette, la science moderne substitue un principe qui est la traduction littérale des faits.

Tout ce qu'il est en effet permis de conclure de l'observation, c'est que la vie, considérée comme puissance plastique, peut être secondée ou entravée dans ses fonctions, et qu'en conséquence les formes qu'elle organise peuvent varier entre deux limites plus ou moins écartées qu'elles ne franchissent jamais. Semez du blé dans un mauvais sol, sous un climat défavorable, il pourra en peu de temps s'altérer au point de cesser d'être comestible; ramenez-le dans de bonnes conditions, et en peu d'années il redeviendra ce qu'il était. Le blé retrouvé dans les pyramides d'Égypte donne la même plante qu'autrefois : ce germe qui a attendu plus de deux mille ans un peu d'humidité, d'acide carbonique et de lumière pour devenir un être vivant, nous donne le même épi que le blé actuel d'Égypte. Mais élevons-nous plus haut, élevons-nous au sommet de l'échelle des êtres.

Si un exemple est propre à nous convaincre de la justesse du principe général que nous avons indiqué, c'est celui de l'espèce humaine considérée à la fois dans sa variabilité et dans sa fixité. Nous voyons sous un même ciel, sous un même climat, sous les mêmes lois, des types humains fort différents entre eux, tellement différents, qu'à la première vue nous sommes portés à croire que ces êtres ne peuvent avoir de commun, scientifiquement parlant, que la dénomination d'homme, qui visiblement leur convient à tous. Ces types forment-ils des races originairement distinctes, ou sortent-ils d'une même souche? Si la science répondait dans ce dernier sens, la transmutabilité des espèces serait démontrée presque sans objection possible. L'unité de l'espèce humaine, fréquemment controversée en vertu de systèmes pré-conçus des plus opposés, a été soutenue à la fois au nom de la tradition religieuse, des sentiments les plus élevés de l'humanité, et enfin par la science elle-même. Il s'agit ici d'une vérité, il s'agit d'un fait qui est ou qui n'est pas; quelles que soient nos conclusions, ce n'est qu'à ce point de vue que nous devons envisager la question. Cependant nous ferons remarquer d'abord qu'en thèse générale les personnes qui argumentent encore aujourd'hui en vertu de la seule tradition mosaïque, montrent un zèle beaucoup plus respectable que réellement intelligent pour la cause sacrée qu'elles veulent défendre, un zèle que nous sommes en droit d'appeler au moins imprudent.

Démontrez que le Nègre, le Papou, l'Esquimau dérivent d'un même tronc primitif, démontrez que c'est l'action longtemps prolongée des climats qui a donné à ces races leurs caractères actuels, ou que c'est une modification survenue dans l'état physique du globe qui, sous les diverses latitudes, s'est réfléchi différemment sur l'espèce humaine.

Viendra le naturaliste qui vous démontrera tout aussi péremptoirement et par les mêmes motifs que l'homme dérive du singe, comme on l'a si souvent soutenu par des vues d'ailleurs parfaitement étrangères à la vraie science. C'est en vain alors que vous vous récrierez, protestant que l'homme a une âme immortelle et que l'animal n'est qu'une pure machine : comme ce sont là précisément les deux points à démontrer d'abord, et que dans une telle démonstration la forme déclamatoire a peu de valeur, il se trouvera, soyez-en sûrs, beaucoup de gens assez raisonnables, ou, si vous voulez, assez crédules pour se ranger de l'avis du naturaliste. En soutenant l'unité de notre race, vous marchez vers une unité bien autrement redoutable à la cause que vous défendez, que ne le sera jamais la subdivision de l'espèce humaine en mille et mille souches différentes. Prouvez, en effet, que notre race est *une*, on vous répondra que dans ce cas tous les êtres vivants sortent d'une même unité. Les sentiments d'humanité en vertu desquels beaucoup de personnes, d'autre part, soutiennent l'unité du type humain, sont certainement les plus nobles qui puissent faire battre notre cœur ; mais quelle valeur ont-ils dans l'application pratique ? Apprenez au trafiquant et au propriétaire d'esclaves que ceux-ci sont d'une race différente de la leur, et c'est à ce titre que l'un s'emparera du nègre, que l'autre le maltraitera. Prouvez-leur au contraire que le nègre est sorti avec eux d'une commune souche, et ils le persécuteront comme le rejeton direct de ce fils maudit de Dieu qui se moqua jadis de la nudité de son père.

Il est clair que dans cette triste question, comme en bien d'autres du même genre, l'intérêt et l'égoïsme aidant : « La raison du plus fort est toujours la meilleure. » Il n'est pas besoin d'études anatomiques et physiologiques bien étendues pour nous convaincre que le Nègre, le Papou, le Lapon, sont des hommes aussi bien que nous : c'est à ce titre qu'ils sont réellement nos frères, et que nous devrions les traiter comme tels, *lorsque nous sommes les plus forts*. A côté de ce titre si solide, celui d'une parenté physique, dont l'origine se perd dans la nuit des temps, est en vérité fort puérile. Plaçons-nous donc au-dessus de considérations accessoires, fort peu importantes en elles-mêmes d'ailleurs, si nous les comparons aux conclusions que nous voulons finalement tirer ; voyons si la question de l'unité ou de la diversité des races humaines ne peut pas être jugée d'une manière presque élémentaire, et si elle est réellement aussi compliquée qu'on veut bien le dire. En Amérique, en Afrique, aux Indes orientales, nous voyons vivre ensemble, sous un même ciel, et depuis plusieurs siècles, des races d'hommes fort différentes, sans que l'action des climats semble se ma-

nifester sur elles de manière à les rapprocher d'un type commun, à les confondre. A cela, on répond d'abord que ces diverses races sont sans cesse alimentées et renouvelées par des individus arrivant de leurs contrées primitives, et en second lieu qu'il faut, pour modifier un type, un temps beaucoup plus considérable que les quelques siècles depuis lesquels l'esprit humain se livre à des observations un peu exactes et régulières. Acceptons ces objections, et voyons de combien de siècles disposent les personnes qui rapportent à l'action des climats l'apparente variété des races. D'après un ensemble de données scientifiques assez généralement acceptées, l'apparition de l'homme sur notre globe ne remonte guère à plus de six mille ans. Cette date doit probablement être reculée considérablement ; mais peu nous importe pour notre raisonnement : c'est à peu près le terme auquel on arrive en partant de la tradition mosaïque, avec laquelle on se met par suite en contradiction lorsque, pour les besoins de la cause, on veut assigner à notre espèce une origine beaucoup plus reculée. Il est prouvé, d'un autre côté, que la race nègre, par exemple, existe depuis près de quatre mille ans telle qu'elle est aujourd'hui. C'est des contrées tempérées de l'Asie que l'espèce humaine, sortie d'un même tronc, aurait rayonné vers toutes les parties du globe. En admettant cette hypothèse, ce n'est qu'à un excédant de populations qu'on peut attribuer la cause des diverses migrations des peuples ; il est infiniment probable, par conséquent, que l'homme aura d'abord gagné les régions dont le climat ressemblait le plus à celui sous lequel il était né, et que ce n'est que plus tard qu'il aurait cédé à la nécessité de se soumettre aux rigueurs si excessives des tropiques ou des pôles. Quelque fécondes qu'on suppose les premières familles, on ferait à coup sûr très-strictement mesure en admettant qu'au bout de cinq siècles les hommes se répandirent déjà vers les tropiques. Acceptons néanmoins ce chiffre si évidemment faible : c'est donc en quinze siècles que le type japhétien se serait converti, par exemple, en type nègre. Il est un petit peuple qui depuis dix-huit siècles se répand partout avec nous, qui vit parmi nous et a su cependant conserver son admirable unité ; il se mêle à nous sans jamais se confondre, sans qu'il existe entre lui et nous d'autre trait commun que celui qui se voit entre le gui et le chêne. Ici son teint est hâlé par les rayons du soleil ; là, sa face est pâlie par le ciel du Nord ; ici il marche courbé sous d'odieuses persécutions ; là, son intelligence se manifeste avec le cachet qui lui est propre ; partout cependant vous le reconnaîtrez à première vue : ses traits sont les mêmes en Pologne, en France, en Amérique, aux Indes ; ils sont au-

jourd'hui ce qu'ils étaient il y a deux mille cinq cents ans en Égypte. En dépit de préventions, tantôt fondées, tantôt iniques, nous dirons que ce peuple est l' élu de Dieu ; et certes aucun naturaliste ne lui contestera ce titre, car il semble appelé à témoigner, avec la dernière énergie, de la fixité des types humains, de leur résistance aux actions climatiques. Si dix-huit cents ans n'ont pu apporter la moindre altération dans le type hébreu, il n'est certainement pas soutenable qu'en quinze cents ans la race blanche ait été convertie en race nègre, australienne ou hottentote, par une influence climatique quelconque. Ce sera sans doute longtemps encore, pour le naturaliste, un problème bien difficile à résoudre que de déterminer le nombre réel des souches primitives ; un problème qui d'ailleurs se compliquera de plus en plus, par le fait continu du mélange des races. Mais ce nombre nous importe peu pour la question qui nous occupe ici. La chose essentielle, c'est de faire ressortir la fixité de ce qu'on est en droit d'appeler une race. Si, par exemple, la race australienne et notre propre race blanche ne peuvent à aucun titre être considérées comme dérivant l'une de l'autre, ou comme dérivant d'une souche commune, à plus forte raison est-on obligé de reconnaître que l'espèce animale la plus élevée n'a pu se transformer en l'espèce humaine.

Nous disons que les espèces sont fixes, et que même les divers types bien caractérisés d'une même espèce le sont tout autant ; mais nous ajoutons que dans leurs formes apparentes, dans leurs fonctions, les individus d'une race peuvent au contraire osciller rapidement entre des limites plus ou moins écartées. Placez une famille humaine dans une vallée marécageuse, privée d'air et de lumière : au bout de peu de générations, vous aurez des êtres rachitiques, goitreux, crétins. Un observateur peu exercé pourrait croire à une nouvelle race d'animaux ; en comparant le crétin à l'orang-outang, il le trouverait en tous points inférieur à celui-ci. Y a-t-il eu transmutation d'espèces ? Non. Cet être, si misérable et si inférieur en réalité, ne l'est point en aptitude ; il renferme une puissance que vous avez comprimée, gênée dans son essor, que vous avez fait passer presque à l'état latent. Un peu d'air et de lumière, un dix millionième d'iode dans l'eau que boivent ces êtres si dégradés, et au bout de peu d'années cette puissance se manifesterait dans toute sa grandeur ; vous aurez un être qui saura, s'il le veut, « chercher l'infini à travers la lumière des étoiles ! » Pour l'Européen, par exemple, l'écart entre les deux limites extrêmes est immense : au physique, c'est le crétin qui occupe l'un des pôles, tandis que l'autre pôle appartient à l'Apollon, à la Vénus de Milo ; au moral, c'est d'un

côté l'idiot, de l'autre côté c'est Newton, Shakspeare, Beethoven. De ce crétin cependant vous ne tirerez jamais ni un Hottentot, ni un Australien, ni à bien plus forte raison un orang-outang. Cette variabilité d'un même type entre deux limites fait mieux que toute autre argumentation ressortir la fixité même du type, comme espèce. Un petit nombre d'années suffit pour déterminer ces oscillations; si l'action climaterique avait réellement prise sur l'espèce en elle-même, ce ne serait évidemment pas à des milliers d'années qu'il serait nécessaire de recourir pour opérer un changement radical dans les types.

Notre ignorance de ce qui constitue les conditions de l'espèce peut seule nous porter à croire à sa transmutabilité. Voilà ce que les faits tendent de jour en jour à mieux nous prouver. L'élément constituant de l'univers que nous appelons la *VIE* ne peut donc, à aucun titre, être considéré comme un principe collectif, analogue sous ce rapport à la lumière, au calorique. Considéré comme puissance purement plastique, l'Élément vital qui organise les formes de l'homme n'est point le même que celui qui organise les formes du lion, de l'aigle, du chêne, du roseau. Considéré comme principe doué à un plus ou moins haut degré de la conscience de lui-même, c'est-à-dire d'intelligence, l'*individualisme* se manifeste encore à un bien plus haut degré dans ce principe. Il y a donc autant d'ÉLÉMENTS VITAUX qu'il se trouve d'espèces d'êtres organisés; il y a donc autant d'ÂMES que d'êtres vivants.

Créée ou incréée, la *MATIÈRE* persiste telle quelle; ôtez-lui une seule de ses qualités, et ce ne sera plus la matière. Créées ou incréées, les *FORCES* persistent telles quelles; ôtez-leur une seule de leurs qualités, et ce ne seront plus des forces. Considérée comme principe constituant général, la *vie* est impérissable aussi par ce seul fait qu'elle *est*. Mais l'une des qualités essentielles de notre être est de se savoir, d'avoir la conscience de son existence; nous ne pouvons l'en dépouiller sans le faire périr, quand bien même il persisterait comme élément de l'univers. L'âme humaine ne sait point si elle a *été* avant de venir ici-bas : elle n'était donc pas; mais à partir du moment où elle se sait, elle est immortelle. Ce que nous disons de l'élément vital humain, nous devons le dire de celui de tous les êtres ayant la conscience d'eux-mêmes, et comme il nous est impossible de déterminer dans quels êtres cette conscience est nulle, nous devons admettre logiquement que le principe vital de tous les êtres est impérissable comme unité et qu'il est immortel. La *vie* forme dans l'univers une échelle harmonique immense dont les degrés distincts s'élèvent jusqu'à Dieu, d'où toute *vie* émane.

Nous voyons comment la science intervient dans une des questions les plus élevées et les plus solennelles de notre vie dans ce monde. Nous voyons que non-seulement elle intervient, mais qu'elle tranche. Changez un seul de nos raisonnements, détruisez un seul des faits sur lesquels ils reposent, tout l'édifice croulera, et votre raison vous conduira tôt ou tard à nier ce que nous venons d'affirmer. En doutant de la permanence de la Matière, Oersted a été amené forcément à douter de la permanence de l'Âme, et comme, outre un grand nombre de raisons accessoires très-plausibles, son sentiment intime le portait à rejeter un tel doute, il a déclaré la science incapable d'aborder un problème que, sans nul doute, elle ne résolvait que trop à ses propres yeux, par une conséquence fatale d'un faux point de départ.

Comment un esprit aussi droit, aussi juste et aussi sensé s'est-il laissé entraîner par l'idéalisme, au point de ne pas même entrevoir ce spiritualisme rationnel et raisonnable vers lequel marchent aussi évidemment les sciences modernes? C'est ce que nous allons examiner avec toute l'attention possible, autant sous la forme d'une critique générale que sous celle d'une nouvelle démonstration.

Animé du sentiment le plus élevé de l'art, Oersted, comme toute grande intelligence, a constamment cherché à ramener, vers une unité première, les fragments épars que nos sciences nous apprennent à étudier dans l'Univers. Cependant une illusion, ne craignons même pas de le dire, une erreur scientifique, une erreur non-seulement pardonnable, mais presque légitime à son époque, l'a fait, dans l'étude de la création, confondre l'unité de l'art avec l'unité de l'arithmétique.

Frappé de la simplicité (au moins apparente) des moyens par lesquels la nature arrive partout à ses fins, Oersted pensa que la même simplicité devait s'étendre jusqu'aux éléments constituants de l'univers. Il avait, comme physicien, remarqué la grande analogie qui existe entre les agents que nous appelons calorique, électricité, lumière, magnétisme, entre les forces en général; vers 1820, il découvrit l'action attractive ou répulsive des courants électriques sur l'aiguille aimantée, et fonda ainsi l'électro-magnétisme, une des plus grandes conquêtes de la science moderne; les phénomènes électriques se trouvèrent ainsi tout d'un coup reliés aux phénomènes magnétiques, avec lesquels ils ne paraissaient avoir aucun rapport. Il fut séduit tout naturellement par cette idée en apparence très-simple : à savoir que ces agents, que nous croyons si différents entre eux, pourraient bien dériver d'une même essence générale. Au lieu de les ranger provisoirement dans une même famille, il en fit, ou inclina du moins par tous ses efforts à en

faire, scientifiquement parlant, un même être collectif. Puis, conduit toujours par le même désir d'unité, il étendit à la MATIÈRE ce qui visiblement ne peut s'appliquer qu'aux corps : il adopta les subtilités de métaphysique de Kant, et fit de l'existence même de la Matière un produit de la Force, ainsi réduite à une essence simple et première. Les conséquences d'une telle simplification sont trop évidentes pour que nous ayons à les développer. Si quelque chose est fait pour nous étonner, c'est certainement le bon sens et la fermeté d'esprit qu'il a fallu à Oersted pour résister à ces conséquences, et pour se maintenir, sans aucune contradiction, dans un ordre d'idées parfaitement raisonnables et acceptables.

Réduire tous les éléments constitutifs de l'Univers à une seule essence générique modifiable à l'infini, c'est certainement ramener l'unité dans la nature : mais nous disons que c'est y ramener l'unité de l'arithmétique, et non celle de l'art, ni celle de la science. Lorsqu'on prétend que la nature n'est une qu'à la condition de se servir partout d'un même élément, c'est à peu près comme si l'on disait qu'un artiste ne peut arriver à l'unité qu'à la condition d'employer une seule couleur, ou, chose plus bizarre encore, de n'employer que des couleurs faites avec les mêmes éléments chimiques ! Harmonie dans la diversité, tel est le caractère essentiel d'une œuvre d'art. Harmonie dans la diversité, tel est aussi le secret de l'unité dans la nature. Les éléments, les principes constituants, la MATIÈRE, les FORCES, les VIES de tous les degrés, sont les couleurs avec lesquelles le grand Artiste peint et modèle son œuvre sublime et infinie. Cette œuvre porte une empreinte de bonté sans bornes : chaque couleur y est un être ; un être à la fois acteur et spectateur plus ou moins ému. Les mondes qui tournent dans l'espace sans limites semblent prendre une part virtuelle à la beauté de cet ensemble qu'ils forment ; l'homme voit poindre l'immortalité à travers la lumière des étoiles. Mais de même que l'unité d'un tableau ne relève en rien de l'unité élémentaire des couleurs, de même l'unité de cette œuvre immense n'implique en rien l'unité arithmétique des éléments qui constituent les êtres. Il s'agit ici d'une question de faits que l'étude scrupuleusement attentive des phénomènes naturels peut seule éclairer, et qu'aucune théorie préconçue n'a le droit de trancher.

Nous avons dit qu'une erreur scientifique a poussé Oersted vers l'idée de cette simplicité élémentaire ; nous avons dit qu'il a commencé par réunir en une même essence le calorique, la lumière, l'électricité, les Forces en général, et que, suivant cette pente, il a été conduit à

joindre à l'existence des forces celle de la Matière elle-même. Nous savons que cette manière de voir dans sa première partie est aussi celle d'un grand nombre de physiciens de notre époque : bien que, selon nous, pas un seul fait ne la justifie, nous ne voulons pas dire ici qu'elle soit fausse. Quand elle le serait, ce n'est pas là ce qui formerait l'erreur dont nous parlons. Cette erreur est d'une tout autre espèce.

Tout l'ensemble des idées que nous avons opposées à celles de Kant, d'Ocken, d'Oersted, repose au fond sur un squelette de raisonnements des plus simples. Il ne peut y avoir de phénomènes sans cause; une même cause agissant dans les mêmes conditions donne toujours lieu aux mêmes phénomènes; un Principe naturel, un Élément de l'univers, quel qu'il soit, ne peut agir à la fois dans le même instant comme cause et comme manifestation de cette cause. Ces trois affirmations, qui sont au-dessus de toute hypothèse, de toute démonstration, et qui ne reposent que sur la portion de bon sens donnée à tout homme, nous amènent à conclure avec certitude la diversité des causes d'après la diversité très-réelle des phénomènes naturels. L'étude de plus en plus intime des corps inorganiques entre autres nous permet de dire que ces corps ne sont point des êtres simples, qu'ils contiennent de la Matière inerte, plusieurs espèces de Forces et de principes incoërcibles.

L'étude de plus en plus intime des corps organisés nous oblige d'affirmer qu'ils renferment un principe de plus que les corps inorganiques. Cette même étude nous permet de dire que ce qui anime la plante, bien qu'analogue, n'est point identique à ce qui fait vivre l'animal; que ce qui prête vie à l'animal n'offre que de l'analogie, et n'est pas identique avec le principe qui anime l'homme. En tout cela, nous ne faisons que conclure de la diversité des effets à la diversité des causes; nous n'avons à recourir à aucune hypothèse sur la nature intime des essences que nous distinguons. Et c'est par cette raison même que nos conclusions sont parfaitement logiques.

Les hypothèses ici ne peuvent qu'introduire le doute et la confusion dans l'esprit. Que beaucoup de physiciens nous disent, par exemple, que l'électricité, le calorique, les forces en un mot, sont des propriétés de la matière, et nous répondrons avec tout autant de raison que la matière est une propriété des forces : mais ni l'une ni l'autre de ces propositions n'est fondée, et elles ne nous apprennent rien.

Ce qui, heureusement pour les sciences et pour la raison humaine, subsiste en dehors des hypothèses, c'est la diversité et la constance des phénomènes naturels. Ces deux caractères permettent à l'investigation expérimentale et à l'observation de déterminer tous les jours plus

nettement les qualités distinctives des divers éléments constitutifs des Êtres.

Supposons maintenant que, contre toute probabilité, cette investigation vienne à nous prouver que le calorique, que l'électricité, que la vie elle-même, pour aller beaucoup plus loin, soient une même essence : aurons-nous marché vers une simplification réelle dans les éléments? Non; car il faudra que nous admettions l'existence de causes qui font que ce qui ici se montre comme calorique se montre là comme électricité, ailleurs comme *unité animique* dans chaque être vivant : car, nous le répétons, la diversité des phénomènes entraîne celle des causes. Lorsqu'on aura prouvé que le chêne, le rosier, l'aigle, l'éléphant, l'homme, renferment un même *fluide vital*, il faudra accepter comme un fait l'existence de causes animiques qui obligent ce fluide à se manifester autrement dans chacun de ces êtres. Ce sont ces causes qui alors deviendront ce qu'aujourd'hui nous appelons l'*âme*. Nous voyons comment l'étude scientifique des phénomènes naturels, étude qu'on accuse si souvent de nous conduire au panthéisme, nous mène au contraire à une idée diamétralement opposée. Nous voyons aussi en quoi consistait l'erreur ou l'illusion scientifique d'Oersted lorsqu'il croyait simplifier les moyens employés par le Créateur, en les ramenant à une unité première. Mais rappelons-nous que de telles erreurs n'ont jamais germé dans les intelligences médiocres.

G. A. HIRN.

(*Le deuxième article à la prochaine livraison.*)

URIEL ACOSTA,

DRAME EN CINQ ACTES

PAR CHARLES GUTZKOW ¹.

¹ Charles-Ferdinand Gutzkow, un des plus renommés écrivains de l'Allemagne contemporaine, est né en 1811 à Berlin. Il habite Dresde, où pendant quelque temps il a rempli, après Louis Tieck, les fonctions de directeur du Théâtre-Royal. Autrefois un des chefs de ce qu'on a appelé la jeune Allemagne, M. Gutzkow, s'est fait une triple renommée de romancier, de dramaturge et de publiciste. Peu de plumes ont été plus actives que la sienne, et cette activité est soutenue par un talent qui ne parait pas à la veille de s'épuiser. La grande composition qu'il publie en ce moment, et dont la *Revue germanique* a déjà eu occasion de parler, l'*Enchanteur de Rome*, roman en neuf volumes, témoigne d'une sève inépuisable. La réputation de M. Gutzkow comme romancier se fonde sur une œuvre plus ancienne et non moins considérable, les *Chevaliers de l'esprit* (*Die Ritter vom Geiste*), tableau fort animé, où se mêlent avec art les situations et les types empruntés au pays et à l'époque. Comme auteur dramatique, M. Gutzkow a donné au répertoire plusieurs œuvres distinguées; du nombre : *Zopf und Schwert* (*Perruque et Épée*), 1845; *Urbild des Tartuffe* (*le Prototype du Tartuffe*), 1845; enfin *Uriel Acosta*, que nous soumettons ici à l'appréciation de nos lecteurs, considérant ce drame comme l'œuvre dramatique la plus caractéristique et la plus complète de l'auteur, et en même temps comme une des plus nobles productions du théâtre allemand contemporain. *Uriel Acosta* est la tragédie de la pensée libre, de la pensée en conflit non-seulement avec les préjugés de la lettre et du monde, mais avec les plus légitimes et les plus douces affections. C'est un grand honneur pour M. Gutzkow d'avoir réussi au théâtre en un tel sujet. — *Uriel Acosta* est une histoire vraie, dont nos lecteurs connaissent déjà le principal personnage par le *Spinoza* de M. Berthold Auerbach.

PERSONNAGES :

MANASSÉ VANDERSTRATEN, riche commerçant d'Amsterdam.
 JUDITH, sa fille.
 BEN JOCHAI, fiancé de Judith.
 DE SILVA, médecin, oncle de Judith.
 LE RABBIN BEN AKIBA.
 URIEL ACOSTA.
 ESTHER, mère d'Acosta.
 RUBEN, }
 JOEL, } ses frères.
 BARUCH SPINOZA, enfant.
 DE SANTOS, }
 VAN DER EMDEN, } rabbins.
 UN SERVITEUR DU TEMPLE.
 SIMON, serviteur de Manassé.
 LE DOMESTIQUE DE SILVA.

L'action se passe à Amsterdam et dans les environs, en 1640.

ACTE PREMIER.

(Une bibliothèque chez de Silva. Le soir.)

SCÈNE I

DE SILVA, BEN JOCHAI.

SILVA *ouvrant la porte du fond et faisant passer Jochai devant lui.* — Vous croyez pouvoir me quitter encore ainsi? Non! non! Le seuil une fois franchi, il faut rester, Ben Jochai. — Enfin, je suis chez moi! Un médecin! Quel métier plein de tourments! Pardonnez-moi de vous avoir fait attendre. *(Il ôte son chapeau et tend la main à Jochai.)* Soyez le bienvenu à Amsterdam!

JOCHAI. — De Silva, je vous remercie.

SILVA. — Et comme vous nous revenez tout autre, depuis seize mois que vous nous avez quittés! Le soleil de l'étranger vous a mûri bien vite! Ici, à cette place, devant mes livres, j'ai déposé le baiser d'adieu

sur votre jeune front sans rides. Vous revenez homme. Et même, Ben Jochaï, sur ce front je lis des soucis. — Votre nouvelle patrie vous a-t-elle accueilli en marâtre, vous, le plus riche héritier de la Hollande?

JOCHAÏ. — J'ai retrouvé Amsterdam telle que je l'ai quittée. Son jeune amour de la liberté s'est fortifié. Son bonheur au commerce a promptement guéri les vieilles plaies espagnoles, et dans ce bonheur, dans l'activité confuse de ses ports, dans cette fierté d'une liberté conquise, elle a pourtant gardé pour nous, fils d'Israël, un sentiment de tolérance fraternelle.

SILVA. — Le commerce chérit l'or que notre peuple, en fuyant l'Espagne et le Portugal, a su cacher à la Sainte-Hermandad. Voulez-vous aller plus loin, Jochaï? on nous permet de vivre ici à notre guise, à Amsterdam, par deux raisons. — Riez donc un peu! Oui! oui! de Silva cherche toujours à subdiviser méthodiquement ce qu'il veut expliquer.

JOCHAÏ *lui tendant la main avec un sourire forcé*. — Ici encore, je ne trouve rien de changé. Le médecin, le naturaliste, l'orgueil de la science dans Amsterdam, enfin, pour dire son principal titre à notre reconnaissance, notre maître n'a pas oublié ses « premièrement, secondement. »

SILVA. — Et tant mieux pour quiconque a appris à penser ainsi. Je soutiens avec Aristote, qui, lui aussi...

JOCHAÏ. — Vous vouliez parler des juifs.

SILVA. — Bien! bien! Si la libre république de Hollande ne hait pas notre peuple, si elle ne le poursuit pas cruellement comme on le fait dans tant d'autres lieux, en Espagne, en Portugal, sur les bords du Rhin et du Danube, c'est, je pense, premièrement, parce qu'un peuple qui honore la Bible, comme la source d'où il puise sa croyance, honore aussi en nous ceux qui, au milieu des ténèbres du paganisme, gardèrent, comme la lampe éternelle, la révélation d'un Dieu unique; il honore en nous les dépositaires de la promesse; il honore les fils de David, de la souche duquel est sorti son Sauveur, un juif. Secondement, dans ce pays de dunes, le sang dont la jeune liberté est éclosée parle aussi en notre faveur. Un peuple qui a éprouvé par lui-même les maux de la servitude ne persécutera pas ses frères sur un aveugle préjugé. De ses chaînes, le Hollandais a forgé des épées; mais de ces épées victorieuses forger de nouvelles chaînes pour d'autres esclaves, c'est ce que ne saurait faire un peuple à l'âme noble. Voilà mes deux raisons. Et n'est-il pas vrai qu'ailleurs on vous trouvait bien heureux quand vous disiez que vous retourniez à Amsterdam?

JOCHAI. — Je le trouvais moi-même. Plein d'espoir, je suis descendu des montagnes dans ces basses terres, et dans un bateau qui se traînait paresseusement sur les canaux, j'ai trouvé le temps de....

SILVA. — De penser au bonheur de revoir votre Judith, qui à votre approche en croit à peine ses yeux, et embrasse l'ami qui sera bientôt son époux. — Vous venez de la villa Vanderstraten, n'est-ce pas ?

JOCHAI. — Permettez que je me repose. (*Il s'assied.*)

SILVA. — C'est étrange, vous semblez accablé ! Quel chagrin vous pèse ? parlez.

JOCHAI. — Pendant trois jours, j'ai retrouvé chez Manassé l'hospitalité accoutumée....

SILVA. — Et Judith, votre fiancée, à vous destinée dès le berceau par les deux familles ? A vous déjà dans les chants dont la berçait sa nourrice ; votre reine dans les jeux de votre jeunesse. La charmante fleur ! J'ose la louer, bien qu'elle soit la fille de ma sœur.

JOCHAI. — Les chants de la nourrice ! Oh ! de Silva, je crains que votre nièce ne leur donne un démenti !

SILVA. — Comment ?

JOCHAI. — Laissez-moi vous raconter en peu de mots ce que j'ai vu. J'étais dans les bras de Vanderstraten. Il m'appelait son fils, et me vantait la fidélité de Judith. Puis, son cœur s'épancha sur ses constructions merveilleuses, son parc, ses jets d'eau, les statues qu'il fait copier d'après l'antique à Florence, à Venise, ses Rubens, ses Van Dyck, les ombres, la lumière, la perspective. — Vous savez comme sa main de Midas sait dorer artistement tout ce qui l'entoure.

SILVA *à part*. — Souvent, au lieu d'or, c'est du cuivre.

JOCHAI. — Vous dites ?

SILVA. — Rien. Je calculais seulement ce que peut peser un tel doigt de Midas. Je n'aime pas toutes ces magnificences.

JOCHAI. — La Bourse aussi n'aime pas ces caprices. Quoiqu'il en soit, moi qui, à Rome, à Paris, à Naples, ai vu toutes ces splendeurs qu'il cherche à copier dans nos marais, le temple m'aurait pourtant plu, si la déesse m'était apparue. Je cherchais Judith. Brûlant d'impatience, je parcourais toutes les allées du parc, et dans mon ardeur, après une séparation presque de deux ans, je la trouve enfin : — elle n'était pas seule. (*Il se lève.*) Un étranger était assis auprès d'elle dans la grotte marine qu'entoure le lierre et la vigne sauvage. Un énorme volume de parchemin était ouvert devant le couple muet. Je m'approche. — Judith, d'un regard sévère, semble vouloir chasser moi profane du parvis du temple. Elle me reconnaît alors, arrête sur moi un œil

fixe, se compose un visage menteur et me tend une main froide et fiévreuse. Mon silence lui demande quel est cet étranger. « Mon maître ! » dit-elle avec une fierté enthousiaste ; et, me désignant à lui, elle murmure : « C'est mon fiancé, » comme un écho qui se meurt. L'étranger pâlit et se redresse ; sa main laisse échapper celle de Judith, et moi, paralysé, frémissant, je fais un effort pour lui demander son nom.

SILVA. — Il se nomme Uriel Acosta.

JOCHAI. — Ah ! je ne m'étonne pas que vous le sachiez ! Le langage des valets, le regard craintif de Manassé, les statues du parc elles-mêmes, tout m'a révélé que Judith a trahi sa foi !

SILVA. — Votre discours m'étonne. Oui, je crois qu'au premier coup d'œil ce que vous me dépeignez a dû vous paraître étrange, mais au fond vous vous trompez. Cette froideur de Judith n'est pas de l'amour pour Uriel Acosta. En silence, j'ai vu mûrir tout cela. Un jeune savant, d'abord voué à l'étude du droit, s'est fait depuis votre départ une réputation universelle d'homme de talent, plutôt que de penseur. J'estime sa manière d'écrire et non ce qu'il écrit. Le langage harmonieux d'Oporto vibre encore agréablement sur ses lèvres. Oui, il écrit le plus pur portugais, comme si hier encore il avait cueilli le raisin aux treilles soleillées du Tage. Mais son cœur est muet pour Juda. — Les térébinthes de Mamré lui sont inconnus. — Jamais il n'a vu la face du Seigneur dans le buisson sacré. Sans rompre avec ceux de sa race, avec ses frères, il se tient éloigné de la synagogue. — Demi-juif, demi-chrétien, il plane dans l'air, élève le doute sur le trône de la croyance, et, rapproché par hasard de Manassé, il a enlacé Judith non dans son amour, mais dans son système, au point qu'elle se croit meilleure que d'autres créatures ; elle méprise tout ce qui est vulgaire, même les passions du cœur. Il faut la prendre comme elle se donne ; une fois à vous, elle changera.

JOCHAI. — Admirer et aimer n'est qu'un chez la femme. Le plus admiré est aussi le plus aimé. Je ne veux pas vivre à l'ombre d'un autre, cette ombre vint-elle de la plus haute gloire ! Je connais Manassé comme un homme faible, sans volonté ; vous êtes l'âme du conseil de famille. Allez, rassemblez votre tribu, les tantes et les beaux-frères, et présentez-leur Acosta comme fiancé.

SILVA. — C'est trop d'empoiement, Jochai !

JOCHAI. — Si un étranger vous est plus cher qu'un parent, prenez-le !

SILVA. — Quelle idée, mon fils ? Vous parlez de mon ennemi !

JOCHAI. — De votre ennemi !

SILVA. — Je ne souhaite jamais de mal à mon ennemi, je lui sou-

haite même du bien. Mais je ne veux pas être l'artisan de son bonheur, bien moins encore me l'attacher par des liens de parenté. Depuis peu de jours a paru un livre d'Uriel, dans lequel il cherche, par des sophismes, à combattre bien des choses que j'ai écrites autrefois sur la croyance. Il était mon disciple et il combat son maître ! Ce livre le sépare de son peuple, de sa religion ; il le sépare donc aussi de moi.

JOCHAI. — Eh bien ! agissons de concert. J'aime Judith ; à sa vue, je me suis senti plus embrasé que jamais ; mais il ne faut aucun nuage entre elle et mon bonheur, et mon droit sacré. Je ne veux mendier ni pour l'un ni pour l'autre. Silva, voulez-vous être l'interprète de mes sentiments ? parlez alors, car la véritable fierté ne trouve pas de mots pour elle-même. — La nuit tombe, — après une journée aussi fatigante, vous devez avoir besoin de repos ?

SILVA. — Vous me quitteriez sur cette nouvelle ? Non, il faut me donner d'autres motifs de vos soupçons. — Qu'y a-t-il ? (*Il voit entrer un serviteur.*) Un moment. — (*Au serviteur.*) Qu'est-ce ?

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, UN SERVITEUR, puis URIEL.

LE SERVITEUR. — Un étudiant que je me rappelle avoir vu autrefois désire vous dire deux mots. Je sais que vous l'aimiez, je l'ai fait entrer. (*Il sort, Uriel entre.*)

JOCHAI *à part*. — C'est lui-même !

SILVA *à part*. — Acosta !

URIEL. — Je vous dérange, de Silva. (*Silence pénible.*)

SILVA. — Si vous venez chez le médecin de Silva, soyez le bienvenu ! Un médecin doit recevoir même son ennemi.

URIEL. — Son ennemi, de Silva ! J'ai voulu saluer mon maître une fois encore avant de partir.

JOCHAI *à part*. — Avant de partir ?

SILVA *veut présenter Jochai*. — Ben Jochai... le connaissez-vous ?

URIEL. — Nous nous connaissons.

JOCHAI. — Vous m'étonnez ! vous voulez, dites-vous, quitter Amsterdam ?

URIEL. — Je vais d'où vous venez, Jochai, et cela demain aux premières lueurs du matin. Je veux voir le monde, voir d'autres hommes. Et comme je voulais dire adieu à chacun de ceux que j'aimais, je suis venu aussi chez vous, de Silva ; voici ma main.

SILVA *retirant la sienne*. — La main qui vient de rejeter les résultats

de mes méditations profondes, comme on jette par la fenêtre une potion gâtée?

URIEL. — J'ai déjà dit, de Silva, que je ne venais pas chez le médecin. C'est seulement le penseur de Silva que j'ai voulu voir. Si ma pensée n'est pas saine, et je n'ai pas assez d'orgueil pour ne pas douter d'elle, vous savez que pour ces sortes de cures, c'est l'âme malade qui doit se guérir elle-même.

SILVA. — Autrefois, assis à mes pieds, vous avez appris de moi ce que c'est que la pensée. Aujourd'hui, dans votre livre, vous combattez votre maître.

URIEL. — Je suis surpris. — Peut-on apprendre à penser, de Silva? Y a-t-il donc des écoliers et des maîtres dans le domaine de la science suprême, où, comme la fleur éclore du sang d'Ajâx, chaque idée doit naître de nous-mêmes? Avec le flambeau de la raison, j'ai éclairé l'ancien édifice de notre science, fondé à moitié sur des écrits, à moitié sur des traditions ou des livres sacrés et profanes. Je n'ai pas prétendu trouver la vérité que chacun serait forcé de reconnaître, non; seulement ma propre folie m'a fait parler, mon propre aveuglement m'a fait voir, ma propre surdité m'a fait entendre. Faites-y bien attention, de Silva, j'ai tout tiré de moi-même. On ne reçoit de nous que la foi que nous avons nous-mêmes.

SILVA. — A votre place, j'irais aux chrétiens.

URIEL. — De Silva!

SILVA. — Que Dieu pardonne alors au juif qui outrage la croyance de ses pères! Les plus nobles, les meilleurs sont indignés de ce que vous avez écrit sur notre foi. La synagogue avec ses dogmes a droit à notre pieuse vénération; et dans ce moment même où nous échappons aux bûchers d'une persécution fanatique, quand pour la première fois depuis tant de siècles les louanges du Très-Haut montent, avec la fumée du sacrifice, dans un air qui ne nous trahit pas, nous emploierions cette jeune liberté à renverser ce que nous avons gardé si longtemps, ce qui a été pour notre peuple l'ancre de l'espérance dans ses plus grandes détresses! Non, jamais! Et si mon propre esprit, si ma raison, dans son perfide amour-propre, me disait: « Tout cela n'est que mort et pourriture! » que Dieu nous aide! Nous voulons le garder, nous voulons retenir cette chère illusion, de même que dans la prospérité on ne repousse pas un vieux serviteur qui nous est resté fidèle dans l'infortune.

URIEL. — Ce que je respecte en vous, c'est le cœur. Vous êtes prompt à l'amour, prompt à la haine, mais toujours un noble sentiment naît

jusque sur vos erreurs. Vous n'avez fait encore que feuilleter mon livre. Lisez-le, et ne répétez pas crânement ce qu'en disent vos — malades ! Je suis venu avec des intentions pures pour prendre congé, non de votre haine, non de votre caractère chancelant, non de votre pensée qui n'est pas une pensée entière, **mais un** crépuscule, comme ce moment où il ne fait ni jour ni nuit, — je voulais seulement dire à vos cheveux blancs un adieu amical : — adieu, de Silva. — J'ai le pressentiment que nous ne nous reverrons jamais, sans doute.

JOCHAI. — Pardonnez, Acosta, si je prends la parole dont vous ne m'avez pas honoré jusqu'ici. Si je puis, par nos relations, vous être utile quelque part....

URIEL. — C'est trop de bonté.

JOCHAI. — Ordonnez, je vous prie. Allez-vous à Paris, une lettre de notre maison vous ouvrira l'accès des palais dorés. Si la fourmière de Londres....

URIEL. — Je vais au Sud — peut-être en Allemagne. Connaissez-vous Heidelberg ? Je cherche quelque part une tranquille vallée pour converser avec les sources, les herbes et les fleurs, et, si ma langue veut parler plus librement encore, pour discuter avec les hôtes ailés de la forêt.

JOCHAI *à part*. — Je respire !

SILVA. — Et Judith vous laisse partir ?

URIEL. — Judith... Pourquoi cette question ?

SILVA. — N'est-elle pas le fidèle disciple de votre sagesse ?

URIEL. — Elle ira désormais à l'école de la vie.

SILVA. — Pour une femme, c'est la meilleure. Demandez au futur époux de votre écolière s'il n'est pas de mon avis ?

URIEL. — Non, Jochai ! l'abnégation sied bien, même au riche ! Éteignez tous les flambeaux qui devaient verser sur vos noces leur éclat splendide. Pour Judith, vous n'avez besoin de rien de ce qui brille ; ni coupes dorées, ni vases d'argent pour son simple repas. En pleine jouissance du bonheur paternel, elle a appris à connaître les joies de la privation. Se suffire à elle-même, voilà ce que lui a enseigné ma sagesse. (*S'oubliant.*) Mais si pourtant vous voulez la surprendre, la couvrir d'un toit doré, lui verser tous les parfums du monde et de la vie, elle le mérite ! Elle est descendue du ciel, la terre n'a point part à sa substance ; c'est un trésor enfoui parmi nous, un séraphin qui, par caprice, a pris une forme mortelle, comme si elle était semblable à nous. Ne la touchez jamais d'une main qui viendrait peut-être de remuer un vil monceau d'or ! Jochai, il vous faut l'adorer, l'approcher

comme on approche des saints! Oh! laissez-moi partir! La pensée du trésor qui vous est gardé ne rendrait pas le départ plus facile. Que Dieu vous garde! (*Il veut sortir en hâte.*)

SCÈNE III.

(La porte du fond s'ouvre. Deux Serviteurs du temple portant des flambeaux allumés.)

LES PRÉCÉDENTS. *Rabbi SANTOS, un livre à la main.*

SANTOS *à part.* — Acosta!

SILVA *à part.* — Rabbi Santos!

SANTOS. — Restez, Acosta, pour entendre vous-même la mission qui m'amène près de Silva.

SILVA. — Quelle mission, rabbi? que signifient ces flambeaux?

SANTOS. — Même avant la nuit noire? Oui, de Silva, cette lumière pendant le jour, c'est la raison d'Acosta, qui veut être plus éclatante que la révélation.

URIEL. — Vous prenez ces flambeaux pour le soleil! Qu'ai-je à faire ici? Que me reste-t-il à entendre?

SANTOS. — De Silva, la synagogue envoie ce livre au sage et savant docteur de la croyance et de ses sources sacrées. Vous devez, tel est l'ordre des anciens, vous devez soumettre ce livre à l'examen d'une conscience droite, non d'après les formules de la philosophie, non; vous aurez seulement à vérifier si ce livre est d'accord avec le judaïsme, et dire si celui qui a osé l'écrire peut encore compter parmi les fils de Jacob, et espérer dans la Promesse.

SILVA. — Obéir est un honneur pour moi, et dans un tel mandat l'honneur se change en gloire.

SANTOS *montrant les flambeaux.* — Si ces flambeaux symbolisent l'âme de l'auteur, la synagogue veut savoir si leur flamme impure doit troubler plus longtemps la mer de pure lumière de la communauté. Voici le livre! Dans sept jours, le conseil des Trois veut entendre de vous une réponse, et si vous avez l'intention de la faire, confirmez-le-moi par deux mots d'écrit. (*Silva prend le livre, l'ouvre, et s'effraye quand il voit que c'est le livre d'Uriel.*)

URIEL. — Parlez franchement, de Silva, parlez sans contrainte; c'est la lumière de mon âme que votre zèle aveugle prétend éteindre.

SILVA. — Vous êtes l'accusé, Uriel....

SANTOS. — Pourquoi ce ton de compassion? Ce livre ne doit être pour vous qu'un livre; vous ne connaissez pas l'auteur.

SILVA à *de Santos*. — Entrez dans cette salle. Deux mots certifieront que j'ai reçu cette mission haute et douloureuse. Acosta, l'homme tremble en sentant dans ses mains les rênes de sa propre destinée, qu'un Dieu clément lui abandonne quelquefois pour son salut ou pour sa perte. Mais combien il est plus pénible de se voir l'arbitre du sort d'un autre, et de prendre la place du juge suprême pour décider de son sort. Ce qui me peine, Acosta, c'est que je crois aux ordres d'en haut, c'est que je vois souvent le doigt de Dieu dans les commandements humains. Ce livre, c'est mon peuple qui me l'envoie, c'est Israël; je l'examinerai d'après le Talmud et la Thora. (*Il rentre; Santos et les serviteurs le suivent.*)

JOCHAI. — Vous êtes ému, Uriel? Que vous fait cela? Pour le voyageur, la destinée qu'il a laissée derrière lui se dissipe dans l'air bleu. Quand vous serez dans un autre pays, où un autre langage, d'autres mœurs unissent les hommes par des liens nouveaux, tout ce qui peut arriver ici, ce qu'on vous en écrira, vous semblera une fable qui ne vous touche en rien. Adieu! Bon courage pour votre voyage! (*Il sort.*)

URIEL *seul*. — Tu penses que pour l'amour de toi je vais m'exiler volontairement dans des vallées lointaines, en un pareil moment! Parce qu'une fois déjà j'ai voulu lâchement sauver Judith et moi des combats du cœur, je devrais fuir aussi les combats de l'esprit? Tu te trompes! Celui qui cherche la vérité ne doit pas lui enlever sa plus noble gloire, la gloire du courage qu'elle donne. Quel sentiment peut encore en moi parler de fuite? Maintenant, je dois rester, fussent des cœurs se briser. (*Il sort.*)

ACTE DEUXIÈME.

(Un jardin dans la villa de Manassé. Au fond s'élève une estrade couverte de tapis où l'on parvient par quelques degrés, et par où l'on entre dans la maison.)

SCÈNE I.

MANASSÉ lisant un papier qu'il tient à la main, SIMON.

MANASSÉ. — Cela ne se peut pas ! Impossible qu'il vienne ! — De Silva. — Ben Jochai. — Van der Embden. — De Castro. — Tout est bien. — Mais ce nom !

SIMON. — C'est votre fille qui l'a inscrit elle-même.

MANASSÉ. — Impossible ! Ne sait-elle pas ce qui le menace ?

SIMON. — La voici : elle vous dira.... (*Il sort.*)

SCÈNE II.

JUDITH, MANASSÉ.

JUDITH. — Soyez le bienvenu, mon père. Que vous nous avez laissés longtemps seuls ici, avant de venir secouer dans vos jardins la poussière de la Bourse d'Amsterdam !

MANASSÉ. — Et pourtant, ici même, de nouveaux soucis me saluent.

JUDITH. — N'ai-je pas tout préparé pour une fête comme vous aimez à les trouver à la fin de la semaine ? N'ai-je pas invité vos hôtes habituels ?

MANASSÉ. — Comment pouvais-tu inviter Acosta aujourd'hui ?

JUDITH. — Il n'est pas venu ici depuis sept grands jours.

MANASSÉ. — Ne t'ai-je pas écrit qu'il est menacé du ban ?

JUDITH. — C'est précisément pour cela que je l'ai appelé près de nous.

MANASSÉ. — Celui que tous fuient ?

JUDITH. — C'est pour cela même que j'ai songé à lui.

MANASSÉ. — Il ne viendra pas, j'espère ; il sentira que notre invitation est dictée par une fine délicatesse, et qu'il est plus délicat encore de ne pas l'accepter.

JUDITH. — Depuis quand Vanderstraten est-il donc si pieux ? l'ami

de Rubens et de Van Dyck si plein de foi ? (*Montrant les statues.*) Élie et les prophètes briseraient ces statues que la loi proscriit. Vous qui protégez des marbres et des images sans vie, je ne puis croire que vous n'ayez pas le courage de protéger les hommes.

MANASSÉ. — Je suis connu pour un homme de pensée libre, et je suis fier de ce qu'on ne voit pas Manassé Vanderstraten en costume de pénitence au jour de réconciliation. Je ne saurais feindre; dès longtemps j'appartiens, on le sait, à la foi commune de ces libres esprits qui ont extrait le meilleur de ce qu'il y a de bon dans Moïse, le Christ et Socrate. Mais quand il y a dispute et combat, quand on secoue la poussière autour des vieux préjugés dont resteront éternellement imprégnées les masses, c'est autre chose : je me range du côté de la croyance reçue, et je ne saurais m'affranchir des devoirs extérieurs.

JUDITH. — On recherche les artistes, et l'on esquive avec pusillanimité les penseurs !

MANASSÉ. — J'ai appris aussi, Judith, que l'estime d'Acosta pour nous fait naître des soupçons sur toi. Je ne tiens qu'à deux idées. L'une (ris, tu le peux, je le dis franchement), c'est de vivre en paix, à ma guise, dans ma villa. L'autre, c'est la soumission à ce qu'on appelle l'opinion publique. Je ne discute pas sa valeur : elle existe, j'obéis.

JUDITH. — Ainsi, l'art et la vérité ne peuvent faire route ensemble ?

MANASSÉ. — Les exigences de la vie sont sévères, et je n'aime pas à me laisser faire la leçon comme me l'a faite hier encore de Silva. Tu es fiancée à Jochai selon les rites de notre peuple. Il convient que, dans le cercle de notre famille, chaque regard te trouve à côté de lui.

JUDITH. — Et ce spectacle....

MANASSÉ. — Doit avoir lieu aujourd'hui même.

JUDITH. — Quoi ! mon père....

MANASSÉ. — Je sais bien que Jochai ne t'apparaît pas comme le fiancé du Cantique. Mais, pour revenir à mes règles pratiques : il convient que le monde vous voie ensemble, unis comme deux fiancés; le reste sera l'affaire de votre cœur.

JUDITH. — Et vous croyez que ce compte se règle aussi facilement que votre livre de caisse ?

MANASSÉ. — Assez ! — Acosta ne paraîtra pas au festin. Je te le dis de la façon la plus sévère. Épargne-moi un éclat ! Tu sais que je n'aime pas à trouver sur mon chemin des obstacles trop sérieux. (*Il monte l'estrade.*)

SCÈNE III.**JUDITH** *seule.*

O prudence de la vie que je ne puis comprendre, et qui ne saurait trouver place dans mon sein ! Comment pourrais-je ordonner à mon visage de mentir, comment sourire d'amour à celui que je hais, et feindre de haïr celui que j'aime avec transport ? Il vient ! C'est lui ! Déjà il ouvre la grille, il s'avance dans l'allée des ifs, les fleurs s'inclinent devant lui pour le saluer. — Suis-je donc la froide fille de mon père ? Qui m'arrête ? qui m'empêche de le presser sur mon cœur dans une extase céleste et de lui faire sentir comme il palpite ? Ce lâche cœur se contraint encore ! Il faut que par un acte courageux et libre il conquière le droit sacré d'effacer toute contradiction entre les regards et le langage, les yeux et le cœur. Je n'ai rien fait encore — et je baisse les yeux !

SCÈNE IV.**JUDITH, URIEL.**

URIEL. — Je viens, mon amie, parce que vous l'avez désiré, et dans l'espoir de ne pas rencontrer d'étrangers.

JUDITH. — Vous venez seulement parce que je le désirais ! Que devenez-vous ? pourquoi nous fuir ? Grand Dieu, qu'ai-je dû entendre pendant ces jours de tourment ?

URIEL. — Ma querelle avec la synagogue ?

JUDITH. — Que m'importe la synagogue ? — Non, Uriel, vous avez voulu fuir. Est-il donc possible, vous pourriez nous quitter si cruellement, disparaître du soir au matin ?

URIEL. — Soyez froide, je vous en prie, ne prenez pas ce ton affectueux. Soyez ce que vous devez être, la femme de Jochai. Assez de combats et de larmes. Ne rouvrons pas d'anciennes plaies !

JUDITH. — Ne me parlez pas de résignation !

URIEL. — Judith !

JUDITH. — Je vous hais si vous parlez si tranquillement !

URIEL. — Vous le savez, chez notre peuple la famille règne ; le père veut, l'enfant obéit, et les liens, d'abord de fer, deviennent des chaînes de roses. Je m'y connais. La vie est une serre chaude....

JUDITH. — Parlez ainsi, Acosta, quand vous êtes seul avec vos froides et incertaines pensées ; ne parlez pas ainsi là, près de cette table de marbre où vous avez ouvert mon cœur à la vie la plus ardente ! Ne connaissez-vous plus cette verte et paisible feuillée où vous me

racontiez les guerres et les orages du monde ? O Uriel, voici les jardins fleuris où je marchais à votre bras ; je vous montrais ici et là une plante rare ; vous la regardiez, vous m'en disiez le nom ; vous apportiez du feu, des verres singuliers : vous me faisiez voir comment la nature obéit à l'esprit, comment dans le métal, dans le caillou, dans la plante sommeillent des forces mystérieuses. — Et en nous-mêmes tout serait mort, et rien qui jaillirait des cendres ! pas d'étincelles dans l'acier, pas de baume dans le poison ! Non, Uriel, vous avez construit devant mes yeux une échelle qui mène au ciel, et maintenant que je plane dans l'éther, dans l'empire des transfigurations célestes, vous brisez l'escalier ! Non, jamais je ne pourrai retourner en arrière ; jamais je ne pourrai m'unir au vulgaire.

URIEL. — Ce que nous sommes l'un à l'autre, Judith, est écrit avec des larmes sur chacune de ces vertes pelouses. Et pourtant, cela ne doit pas être. — Cela ne sera pas. — Je le sais. Le sauvage emportement des passions ne nous sied pas. Peut-être, si nous ne nous étions pas occupés de livres, si nous n'avions jamais parlé ni des étoiles, ni de l'univers, si nous étions restés attachés sans cesse à ce qui nous entoure, peut-être alors se déchaînerait la violence des passions indomptées ; mais me préserve le Ciel que, révolté contre ma douleur, au moment où nos voies se séparent, je te dise cruellement : Amour, ici tu dois choisir ou succomber ! — Sais-tu ce qui me menace ? L'excommunication et l'exil. La malédiction me chassera de vos demeures. Tu ne dois pas aimer le Maudit ! Oui, je tiens cette malédiction pour un honneur, mais je ne peux vouloir le partager avec personne !

JUDITH. — Acosta, un peuple voudra-t-il rejeter les meilleurs et les plus nobles de sa race ?

URIEL. — Cela sera, pourtant. — Pour la dernière fois, Judith... (*il lui prend la main*) adieu ! (*Il voit Jochai.*) Ah ! Ben Jochai ici, et partout des convives ? Nous ne sommes pas seuls ? Qu'as-tu fait, jeune fille, tu as voulu me faire honneur, et c'est de l'humiliation que me prépare cette foule bariolée.

SCÈNE V.

BEN JOCHAI, *en magnifiques habits de fête, descendant l'estrade, avec quelques invités.* JUDITH, ACOSTA. *Plus tard, autres convives. A la fin, MANASSÉ et DE SILVA.*

JOCHAI. — Arrivé-je au moment d'un adieu éternel ? Partout où je vous rencontre, Acosta, je vous trouve prenant congé. Je vous croyais

depuis longtemps à Heidelberg, apprenant à penser aux hôtes ailés de la forêt.

JUDITH. — Cela ne presse pas. Ici, à Amsterdam, (*montrant les plumes du chapeau de Jochai*) plus d'un paon aurait besoin de sagesse. (*Elle prend le bras d'Acosta qui résiste; elle l'entraîne; on entend une musique lointaine.*)

JOCHAI *seul*. — C'est pour la dernière fois que tu me traites ainsi. Que douce est la vengeance qui vient de la destinée, et qu'on n'a pas besoin de fomenter soi-même! — Sans hésiter, elle le mène dans la salle.

MANASSÉ *en haut de l'estrade*. — Cela ne sera pas!

SILVA. — Patience! patience!

MANASSÉ. — C'est abominable! Je l'avais si sévèrement défendu!

SILVA. — Modérez-vous. Allez, beau-frère, et protégez votre hôte contre tout désagrément. Le sanhédrin ne l'a pas encore condamné.

MANASSÉ. — Mais il devrait savoir que les convenances se règlent sur le préjugé et non sur la sentence. (*Il sort. Silva descend sur la scène.*)

JOCHAI. — Je suis étonné, de Silva! Auriez-vous changé d'idée?

SILVA. — Quelqu'un a-t-il le droit de devancer la sentence des juges?

JOCHAI. — Comment! ainsi parle de Silva, lui qui a condamné le livre!

SILVA. — Condamné? L'ai-je donc proclamé à son de trompe sur la place publique?

JOCHAI. — De Silva! on sait que le conseil a reçu votre réponse; et votre réponse dit: « Il n'est pas juif. »

SILVA. — C'est vous qui le dites. — Vous ne me comprenez pas. — Laissez cela!

JOCHAI. — Que vous le protégez, voilà ce que je crois comprendre.

SILVA. — Allons donc! je ne le protège pas, — et pourtant, — oui, il pourrait sembler que j'ai changé d'idée. Mais le cœur est si plein de riches accords; c'est comme un instrument dont on croit que l'artiste a épuisé tous les trésors mélodieux, et toujours, toujours, on entend éclore sous ses doigts des chants nouveaux et imprévus, coulant d'une source intarissable. Écoutez ce qui m'est arrivé en examinant ce livre.

JOCHAI. — Que vais-je entendre?

SILVA. — Oui, Jochai, quand je me suis enfermé avec ce livre dans la solitude de mon cabinet, pour en lire et relire chaque paragraphe, alors, je ne sais, mais bien des choses m'ont profondément et singulièrement touché. Plus d'un passage, avec un charme tout-

puissant, a réveillé en moi le penseur. Et toujours quelque chose me disait : « Impossible ! non ! tu ne livreras pas aux prêtres cet esprit et ses erreurs, tu ne dénonceras pas le disciple de Platon ! » J'aurais voulu pouvoir inscrire dans le Talmud et la Thora bien des pensées profondes que je trouvais parmi des erreurs et des choses non prouvées. Mais comme elles n'y sont pas, et que j'ai promis de juger d'après le Talmud et la Thora, j'ai écrit à la fin du livre ces seuls mots : « L'auteur n'est pas juif. »

JOCHAI. — Comment ! mais c'est une équivoque !

SILVA. — Non, Jochai. Ma sentence doit le faire condamner s'il est juif. Mais est-il juif ? Est-il contraint de courber la tête sous la malédiction, sous l'accusation déshonorante qui le menace ? Non ! Acosta a le droit de se dire chrétien, s'il le veut.

JOCHAI. — Silva !

SILVA. — Alors Judith ne serait pas perdue pour vous.

JOCHAI. — Que dites-vous ? Uriel serait chrétien ?

SILVA. — Son père abjura sa croyance en Portugal, ses enfants ont été élevés au couvent des jésuites de Cuença. Quand ils ont abandonné le Tage pour se réfugier ici, ils sont revenus au judaïsme. Uriel a-t-il fait de même ?... Enfin, il est libre de se dire chrétien, s'il le veut.

JOCHAI. — Chrétien ! cela le séparerait à jamais de Judith, — c'est vrai.

SILVA. — Et maintenant, à l'œuvre pour le sauver. — Vous, par haine, — je ne vous juge pas, — et moi :... — Assez. Entrez sous ces allées. Le sanhédrin a appris, je le sais, qu'Uriel était chez Vanderstraten. Santos doit lui apporter la malédiction de l'Eglise : s'il vient, ce messager de la loi, avancez, je dois me tenir à l'écart, avancez et dites : « Acosta, tu es chrétien. » Vous enlèverez ainsi tout aliment à vos soupçons jaloux, car Judith ne sera jamais chrétienne. Et moi, qui ne crois pas ce qu'Acosta s'efforce de croire, mais qui respecte le penseur, je n'aurai pas à rougir — devant Platon. (*Il sort. Jochai le suit avec un mouvement de joie.*)

SCÈNE VI.

MANASSÉ et des convives descendent de l'estrade.

MANASSÉ. — Que dis-tu, Simon ? des prêtres à ma porte, rabbi de Santos ? C'est un honneur rare. (*Judith et Uriel paraissent.*)

URIEL. — Ce sont eux !

JUDITH. — Qu'avez-vous ? Regardez librement, en face ! Où est de Silva ? (*La musique se tait.*) Eh bien, musiciens, pourquoi vous taire,

conciliateurs des âmes aigries ? Le vent a-t-il tourné vos feuillets au milieu de la mesure ?

URIEL. — Voyez là-bas, Judith, ce sont les prêtres et les cornes de bélier. (*Tous regardent sur l'estrade avec une expression d'effroi.*)

SCÈNE VII.

Rabbi DE SANTOS, accompagné de quatre rabbins qui appuient leurs lèvres sur de petites cornes de bélier recourbées, d'où ils tirent un son grave et solennel. Ils s'arrêtent sur l'estrade. Plus tard, JOCHAI et DE SILVA.

MANASSÉ quand les cornes de bélier se taisent. — Le signe de la malédiction !... ici, dans ma tranquille et paisible demeure !

SANTOS du haut de l'estrade et d'une voix solennelle. — Les cors de bélier vous saluent ! Souvenez-vous d'Abraham, qui voulut sacrifier son fils au Seigneur ! Alors, le Seigneur, le Dieu Sabaoth a dit : « Va, et à la place de ton fils, prends le bélier dont les cornes sont enlacées dans les branches du buisson. » Et Abraham coupa les liens de son fils, et sacrifia la bête à la place du juste. Que ceux de vous qui confessent Adonaï se rangent de ce côté ! Dieu refuse le sacrifice des fils d'Abraham. — Toi, Acosta, sois seul ! (*Tous quittent Uriel pour passer de l'autre côté. Judith hésite.*)

SANTOS. — Et toi, fille de Vanderstraten ! ne confesses-tu pas Adonaï ? (*Judith, lentement et avec hésitation, passe du côté des autres. Jochai et de Silva entrent.*)

URIEL à part. — Elle aussi ! Oh ! l'aimant du préjugé est puissant ! (*A Santos.*) Te crois-tu donc sur le Sinaï ? Moïse t'a-t-il choisi pour son interprète ? Qui t'a donné pouvoir sur moi ?

SANTOS. — Si tu es juif, tu le sais : Dieu !

JOCHAI se mettant entre eux. — Messieurs, que se passe-t-il ici ? Quoi ! de Santos, voulez-vous appeler le malheur sur nos têtes ? Nous avons bien à Amsterdam le droit de nous juger au sein de la commune, d'après nos saintes lois, mais seulement entre juifs. — Acosta est chrétien.

Tous. — Chrétien ?

JUDITH. — O ciel !

JOCHAI. — Vous voulez le maudire !... Vous n'avez aucun droit sur le chrétien.

JUDITH à part. — Ce qui le sauve me donne la mort.

SANTOS. — Si Uriel Acosta est chrétien, ma bouche est muette. (*Il élève la main sur les autres et les bénit.*) Dieu bénisse la race d'Abraham !

URIEL. — Qui parle ici ? Qui dit....

JOCHAI. — Ton père, avec toute sa maison, abjura en Portugal la croyance de ses pères; nul acte public ne vous a rattachés au tronc de Jacob. Vous êtes chrétien, et ce nous doit être un grand honneur que vous consentiez à rester ici parmi vos serviteurs.

MANASSÉ. — Allons à notre fête ! Le chrétien Acosta nous excusera si, pendant le repas, nous devons nous conformer aux usages de notre peuple.

URIEL. — Moi, chrétien ! Veut-on, par une audacieuse raillerie, m'ouvrir l'issue secrète d'une fausse pitié ? Encore enfant, j'apprenais à lire la loi, quand tout à coup je fus baptisé. Ce ne fut pas un prêtre entouré de lumière qui nous convertit, mon père, ma mère, mes frères et moi ; nous ne cédâmes ni à l'empire des légendes ni à celui de l'or : notre parrain, ce fut le valet du bourreau de l'inquisition.... Pendant sept ans, pour aller à l'école des chrétiens, nous avons dû passer, le cœur brisé, devant le bûcher. Si la peur est source de croyances, ah ! nous étions de pieux chrétiens ! Et pourtant, merveilleuse douceur de l'habitude, bientôt, devant le grand autel, vêtu en enfant de chœur, je portai l'encensoir d'or, je chantai les réponses au prêtre, et, à l'école, j'appris la doctrine des chrétiens ; et je m'estime heureux d'avoir alors gravé dans mon cœur plus que le Talmud. C'est comme chrétien que je suis devenu ce que je suis. Je pouvais me plonger dans le fleuve de la science ; homme libre, je pouvais vivre dans l'univers ; l'air était à moi ; le chaud rayon du soleil, la douce verdure des bois réjouissaient mes regards. Ce que tous aimaient, moi je pouvais l'aimer ; ce que tous craignaient était aussi ma crainte. L'émotion d'un grand acte, le souffle de l'histoire, je les ressentais comme les autres hommes. J'étais un Portugais, j'avais un pays, un droit d'exister, j'avais une patrie ! — Puis, nous suivîmes les frères de mon père, qui vinrent s'établir ici, dans les Pays-Bas. Alors seulement ils se parurent libres de nouveau ; alors chacun s'empressa de rejeter de son sang les gouttes du baptême comme une tache impure.... Et ce qu'a fait le père compte à la mère, aux fils, — tous, de nouveau, sont juifs. Le suis-je aussi, moi, qui avais déjà l'âge d'homme quand je suis venu à Amsterdam ? Si ce doux nom de Gabriel sous lequel j'ai été baptisé, je veux le changer pour le nom plus sombre d'Uriel, cela dépend de moi... Et, je vous le dis franchement, j'aimerais à me plonger dans la vie commune et à me laisser aller au grand flot de la vie. Si je ne le fais pas, ne m'en demandez pas la cause. Pourquoi Joseph, revoyant en Égypte les frères qui l'avaient vendu, laissa-t-il échapper des larmes

de joie? Pourquoi, malgré l'horreur qu'il inspire, ce chaos de coutumes que nous traînons après nous de l'Orient nous relie-t-il encore comme si nous étions frères, ce que nous sommes bien moins souvent que nous ne le paraissions? L'honneur est le ciment de cette alliance qui tombe en ruine; c'est l'honneur seul qui m'engage envers vous. Bien que vous soyez, à Amsterdam, traités à peu près en hommes, vous êtes toujours comme le timide chevreuil dans la forêt profonde; vous tremblez à chaque rencontre d'un chrétien. Un soupçon, et vous quittez le pays. Fils d'Ahasvérus, il vous faut marcher, marcher encore, marcher sans repos. Et parce que je ne veux pas me tenir à l'ombre, m'étendre sur le gazon, nonchalamment, comme un chrétien, tandis que vous soulevez la poussière de la route, parce que je veux souffrir avec ceux qui souffrent, vous avez le droit de me maudire, — car je suis juif!

SANTOS. — N'êtes-vous juif que pour nous outrager? Mieux vaudrait alors rester Gabriel. Chez nous, le livre que tu as écrit est voué aux flammes, et toi-même tu tombes sous la malédiction!

La prière sortie de ta bouche se perd dans le vide!

L'air que tu exhales est empesté!

Le regard de tes yeux est un poison!

Les enfants rient à la vue de tes membres paralysés!

Telle est la malédiction que la loi t'inflige!

Dans le voyage, que chaque porte où tu frapperas, un ennemi te l'ouvre!

Malade, que chaque verre qu'on te présente soit empoisonné!

Et quand enfin l'ange de la mort s'approchera de toi, meurs sur la route, la face tournée vers l'Occident!

Tous *baisant la tête*. — Malheur!

URIEL *à part*. — Je frissonne, non pour moi, mais pour la démence qui croit ainsi plaire au Ciel.

SANTOS. — Aveugle, suis à tâtons les murs des maisons, et maudite soit la main qui t'offre un appui!

Si tu tombes, que la terre ouvre sous toi ses abîmes et t'engloutisse, comme Dathan et Abiron!

Tous *baisant la tête*. — Malheur!

SANTOS. — L'Église te repousse; elle maudit, par ma bouche, les flancs qui t'ont porté.

URIEL. — Ma mère!

SANTOS. — Maudit soit l'ami qui te restera fidèle dans la désolation.

Malédiction sur tout ce qui se sentira encore des liens avec toi!

Ce que tu approches, ce que tu touches est mort!

La soif de l'amour te desséchera et te consumera, et jamais ne se donnera à toi un cœur aimant de femme!

JUDITH *s'avançant avec courage*. — Tu mens, rabbi!

MANASSÉ. — Eh quoi, téméraire!

SILVA. — Emmenez-la, Jochai!

JOCHAI. — La traîtresse!

JUDITH. — Oui, je veux trahir et vous et moi!... Vous trahir, c'est être fidèle au Ciel!... Ne craignez-vous pas que la malédiction sortant d'une telle bouche ne se change en bénédiction? Maudissez les dieux auxquels nous croyons tous deux; ce sont les vrais.... Apprenez à les prier! Il est, il sera aimé; croyez-en de meilleurs prophètes! *(Elle tombe sur le cœur d' Uriel)*

SANTOS. — Au lieu d'une victime, l'Eglise en voit deux! Nul juste ne saurait demeurer ici plus longtemps. *(Il descend de la terrasse et s'éloigne par la porte de côté; tous le suivent en désordre.)*

JOCHAI à Manassé et à Judith. — Ce qui regarde le Ciel m'importe peu; ce qui me touche vient de l'homme : c'est la trahison. Moi aussi, je crois aux dieux anciens; ils nous enseignent ce qu'il y a de plus doux : la vengeance! *(Il s'éloigne avec le reste des conviés. Manassé, Uriel et Judith restent seuls.)*

MANASSÉ. — Comment s'éveiller de ce songe? Comment faire entrer dans sa vie un pareil événement? Je n'en sais rien, j'en laisse le soin à celui qui me paraît régir la terre, au hasard envieux. Ah! mon enfant, il n'est pas facile maintenant de rentrer dans les voies ordinaires de la vie. Acosta, restez dans ma villa, avec votre malédiction; les Muses ne vous y fuiront pas. Pour moi, il faut que je retourne à Amsterdam. Tu me suivras, Judith; l'usage le veut. Ce qui nous reste à faire ne sera pas agréable à décider. *(Il sort.)*

JUDITH. — Ainsi, tu es à moi! conquis par la vérité! Et pour pouvoir t'aimer librement, à la face du monde, je vais me hâter de disposer favorablement le cœur de mon père. Ai-je obéi au Dieu que tu m'as enseigné, au Dieu qui se manifeste par les flammes du cœur? Oh! espérons! Suis-moi, mon bien-aimé! Le monde appartient à la volonté courageuse. *(Elle sort avec Uriel. — La toile tombe.)*

ACTE TROISIÈME.

(Chambre dans la maison de Vanderstraten, à Amsterdam, décorée de statues et de tableaux.)

SCÈNE I.

MANASSÉ *est assis devant une table de travail et fait des chiffres.*

Un bonheur bâti sur les vents et les flots est chancelant. Me voici, écrivant mes comptes sur la mer et les vents; mais la balance d'un livre de comptes n'est pas un gouvernail; les flots peuvent effacer les plus beaux chiffres; c'est dans le port, seulement dans le port qu'on peut compter. (*Il se lève, fait quelques tours dans la chambre, et prend sur la table un autre livre.*) J'aime bien mieux relire ce carnet : les tableaux, les statues, les eaux jaillissantes, les constructions, tout cela se trouve ici noté pêle-mêle, et coté au prix coûtant — beaucoup trop cher vraiment pour le tarif de la Bourse! Mais que me parle-t-on du prix des tableaux, et se plaint-on de ce que les artistes se surfont? Paye-t-on la valeur d'un tableau? Ce que l'on paye, ce n'est ni les couleurs, ni la toile, ni le temps qu'il a coûté; ce n'est pas même le génie qui l'a créé, car le génie aimerait mieux donner son travail; ce que l'on paye, c'est la possession! (*Il s'approche d'un tableau et le contemple, les bras croisés derrière le dos.*) La douce satisfaction de jouir du beau, pour soi seul, sans être troublé par un regard indiscret, par les sots discours des demi-connaisseurs. Posséder une chose unique dans le monde entier, dans ce monde où tout se répète éternellement! Un chef-d'œuvre qui ne se trouve qu'une fois, et cette œuvre unique, authentique, connue de tous, appartenant à nous seuls, la bien-aimée pure et sainte qui ne se donne à aucun autre. — Et ils nous parlent encore de chiffres! (*Il retourne au grand-livre.*) Et pourtant ces chiffres, quand ils ne s'accordent pas, vous rappellent. — Oh! soucis pesants! quand pourrai-je.... (*Il retombe dans ses pensées.*)

SCÈNE II.

JUDITH, MANASSÉ; *plus tard* SIMON.

JUDITH *après l'avoir observé.* — Je vous cherche, mon père, et ne vous trouve pas. Vous semblez perdu dans vos comptes, et vous paraissez si sombre....

MANASSÉ. — Si je le parais, je ne le suis pas.

JUDITH. — Les sacrifices que vous ont coûté ces jours pénibles vous ont oppressé.

MANASSÉ. — Tu le sais par toi-même, la douleur d'autrui seule nous rend heureux.

JUDITH. — Le banni, que tous évitent, qui n'ose même pas fouler le seuil sacré de la demeure de sa mère, vous le dérobez à la fureur du fanatisme, vous lui offrez un asile paisible dans votre villa, vous allez jusqu'à l'appeler votre fils ! Les hommes vous croient positif, calculateur, et votre écorce paraît dure. Ah ! s'ils connaissaient l'âme douce et noble !

MANASSÉ. — Tu m'élèves beaucoup trop haut, chère enfant ! Si je protège Acosta, ce n'est pas pour lui, car, je te l'avoue, un esprit qui ne sait pas se plier à la manière d'être générale me semble étrange, et je ne l'aime pas. Il t'est cher, tu l'as avoué hautement, en heurtant avec violence tous tes devoirs. Je ne veux pas me rappeler le souvenir de cette scène.

JUDITH *à part*. — Et moi, je ne vis que par ce souvenir !

MANASSÉ. — Qu'Uriel se soumette, et quoiqu'il n'ait rien, on sait que je ne lui refuserai pas ma fille, puisqu'elle l'aime. — Pourquoi suis-je si faible ? toi, mon enfant, tu le sens bien.

JUDITH. — A cause de moi, pour votre bon et tendre cœur de père. Et aussi à cause de vous, pour votre vrai cœur d'homme.

MANASSÉ. — Tu te trompes, ma fille. Je ne hais pas les hommes, mais je ne sens pas le besoin de les aimer. J'ai appris à les connaître sous un aspect qui m'a forcé de vivre pour moi seul. Tu étais encore un enfant, il y a quinze ans de cela, un matin, on afficha à la Bourse *la faillite de Manassé Vanderstraten* ! Affiché en grandes lettres : *Faillite de Manassé Vanderstraten* ! Un peu de pitié, quelques bons avis, ici un soupir, là un haussement d'épaules, ce fut tout ce que le naufragé trouva sur le rivage.

JUDITH. — Et ma mère, ô père ?

MANASSÉ. — Ta mère ? Bénie soit sa mémoire ! Oui, elle me donna du courage pour une nouvelle activité : elle vit encore une fois le soleil nous sourire, et mourut heureuse, mais brisée par cette force artificielle qu'elle avait montrée au monde, à ce monde froid. Oh ! ce sentiment de notre solitude ! Ne pouvoir se fier à personne, ne voir personne venir à son secours, être à soi seul, une femme, un enfant peut-être, l'artisan de son bonheur, tout cela, vois-tu, m'a conduit à circonscrire ma vie dans les limites de mon propre bien-être. Et je

souffre amèrement quand le monde, le monde extérieur vient frapper à ma fenêtre paisible.

SIMON *annonçant*. — De Silva vous prévient qu'il va venir : vous pouvez l'attendre. (*Il sort.*)

JUDITH. — De Silva ?

MANASSÉ. — Oui ; et Uriel ?

JUDITH. — Il est caché là, comme vous l'avez ordonné.

MANASSÉ. — Ah ! jeunes gens, accuserez-vous toujours la vieillesse ? Direz-vous toujours qu'elle se place entre vous et le bonheur ? De Silva favorise Uriel ; il ménage sa réconciliation avec la synagogue ; il cherche à calmer la haine farouche de Jochai. Va, appelle Uriel.

JUDITH. — Merci, mon père bien-aimé ! Ah ! si je savais quelque chose de grand à faire ! Je rougis d'être réduite à toujours accepter.

MANASSÉ. — Va, appelle ton ami.

JUDITH. — Et toi ne t'efforce plus de paraître plus froid que ne l'est ton âme. Tu aimes l'éclat des arts, pourquoi cacher l'éclat plus doux encore du meilleur des cœurs ? (*Elle sort.*)

MANASSÉ *la suivant des yeux*. — Ah ! si je savais quelque chose de grand à faire ? Oui, mais, naturellement, ce qui lui ferait de la peine, elle l'excepte. Voici de Silva.

SCÈNE III.

DE SILVA, MANASSÉ.

MANASSÉ. — Vous venez, je vous en remercie. Vous voulez rétablir la paix dans ma maison. Pas de plaintes, Silva ; pas de reproches, beau-frère ; et surtout, pas de consolations !

SILVA. — Homme étrange ! vous fuyez toujours le chagrin, et justement pour cela il vient toujours vous chercher.

MANASSÉ. — Avez-vous parlé au conseil des Trois ?

SILVA. — Je viens à l'instant de la synagogue.

MANASSÉ. — Tout est-il prêt pour le désaveu. Je souhaite que ces choses marchent vite, afin que le mal n'empire pas, et que la fureur du fanatisme n'augmente pas encore.

SILVA. — Ce que vous traitez de fanatisme, je l'appelle foi.

MANASSÉ. — Et cette haine qui me tend des pièges, cette soif de vengeance seraient donc aussi affaire de foi ? Tous les tenants de Jochai ne me sauent plus. Je me suis bien aperçu qu'à la Bourse on cherche les endroits où l'on me croit le plus vulnérable. Un commerçant qu'on met ainsi au pied du mur est un homme perdu.

SILVA. — Prenez patience et espérez !

MANASSÉ. — Espoir et patience, quand un seul moment peut ruiner ma vie entière ! Si Jochai veut me perdre, — alors....

SILVA. — Beau-frère !

MANASSÉ. — Assez là-dessus. Mais hâtez-vous ! hâtez-vous ! Vous allez parler à Uriel : dites-lui les formes qu'il doit suivre, pour que la meute populaire, excitée par les prêtres, ne nous déchire pas. Je pars ; Acosta vient, parlez-lui. — Mais dites donc, de Silva, nous sommes seuls, au fond du cœur, vous n'aimez pas non plus les prêtres, comment donc est-il possible que vous soyez orthodoxe ? Ou comment se fait-il qu'on fasse servir la philosophie elle-même à reconstruire l'ancien chaos, et qu'on en revienne au point d'où on est parti ? Comme enfant, oui, je veux bien le croire, quand la foi me dit : Deux et deux font cinq. Mais laissez-moi avec votre philosophie, si elle veut trouver un mystère dans la croyance de l'enfant, et me prouver que deux fois deux font cinq. Pardonnez-moi, mais j'ai l'habitude de compter avec mes commis, et c'est ce qui me fait venir le bon sens avec l'arithmétique. (*Il sort.*)

SILVA. Il veut mesurer la grandeur de Dieu avec des nombres !

SCÈNE IV.

URIEL, DE SILVA.

URIEL *s'arrêtant sur le seuil*. — C'est moi, de Silva ; le Maudit ose-t-il s'approcher de l'avocat des âmes justes ?

SILVA. — Ce qu'il y a de plus saint, le devoir, est malheureusement ce que nous combattons le plus en nous-mêmes, ce que nous faisons le plus à contre-cœur. Acosta, c'est malgré moi que je vous ai condamné.

URIEL. — Oui, je le sais, vous m'aviez laissé une issue, la seule que je ne pusse pas accepter.

SILVA. — Ce qui me touche, c'est de voir que vous tenez encore à Juda, quoiqu'il me semble que vos raisons soient trop mondaines, de même que l'amour de Judith me paraît presque infernal. Assez. Je dois saluer en vous un parent, et je m'offre d'autant plus volontiers à vous servir qu'Amsterdam pourra ainsi garder un talent, un esprit richement doué.

URIEL. — Où en verrai-je la possibilité, de Silva ? L'amour d'un ange fait mon bonheur, mais dois-je accepter un bien pour la possession duquel je ne vois aucun moyen permis ?...

SILVA. — Pourtant, pourtant. Je viens du conseil des Trois. La séance vous a été favorable. Au gendre de Manassé Vanderstraten, on ne rendra pas l'acte de réconciliation pénible par des épreuves trop rudes. Vous êtes attendu : paraissez sans peur sur les places interdites ; frappez trois fois à la porte extérieure de la synagogue, et ne vous inquiétez pas de l'essaim populaire. Après un court délai, un serviteur viendra pour vous conduire dans la cellule des épreuves, chez le grand rabbin Akiba. Tel est l'arrêt du conseil.

URIEL. — Je vous écoute, et je m'étonne encore. On m'a envoyé pour vous saluer. C'est pour cela que je suis venu. De quoi parlez-vous ?

SILVA. — De votre Rétractation.

URIEL. — Que dites-vous, de Silva ?

SILVA. — Vous prenez un air surpris, et vous savez pourtant que la Rétractation seule peut vous affranchir de l'anathème.

URIEL. — Rétractation ? mot étrange que mes lèvres laissent à peine échapper en frémissant. Qui donc vous a dit, de Silva, que je désirais me voir affranchi de l'arrêt qui me frappe ?

SILVA. — Acosta, de grâce, rassemblez vos esprits ! Cette folie peut-elle compter pour du caractère ? Donner sa fille à un excommunié serait se ravir à soi-même le nom de juif, et vous-même, si vous tardiez plus longtemps, vous seriez à peine en sûreté à Amsterdam. Les chrétiens nous protègent, nous, mais vous, non.

URIEL. — Je le sais. Et fil y a longtemps que je me demande par quels moyens humains je pourrai soutenir une vie qui m'est interdite. Mais si jamais vous avez mérité le nom de penseur, si jamais une lumière d'en haut vous a éclairé, comment pouvez-vous prononcer aussi tranquillement ce mot : « Rétracte ! »

SILVA. — Le repentir sied bien, même au héros.

URIEL. — Le héros expie sa faute par une grande action.

SILVA. — Reconnaître son erreur n'est pas une honte.

URIEL. — Je puis me tromper pour moi-même, non pour les prêtres.

SILVA. — Le prêtre ne prend pas le repentir pour lui.

URIEL. — Si le repentir est pour Dieu, j'en sais moi-même le chemin.

SILVA. Oh ! Uriel ! c'est là ce que je blâme profondément en vous ! ces vains appels à l'honneur, quand l'honneur n'est pas en jeu, et cette obole que vous voulez jeter dans le comptoir du Seigneur. Le repentir a peu de valeur devant le Ciel ; il ne compte que pour l'ordre géné-

ral, pour l'harmonie troublée du grand Tout, et l'oreille du prêtre est son interprète. Contemplez l'ensemble de l'édifice, le tout ! Qu'êtes-vous dans l'univers ? un grain de sable.

URIEL. — Je suis pour moi-même un univers.

SILVA. — Si vous vous gonflez, oui !

URIEL. — Alors l'univers lui-même n'est qu'un zéro fanfaron.

SILVA. — Vous vous croyez libre : vous vous targuez de votre raison. Mais si je contemple la nature dans la mort de l'hiver, dans le réveil du printemps, dans la flétrissure de l'automne, j'aurais beau armer mes yeux de verres qui me feraient distinguer un ciron dans Saturne, je reconnais que nous ne sommes rien par nous-mêmes, que nous vivons liés à l'ensemble, et que nous ne sommes libres que dans la nécessité. Ayant une fois saisi cette loi, je me garderai bien de mépriser les objections de ma propre raison contre tout ce que nos pères ont cru depuis des milliers d'années. Je ne dirai pas : Ce ne peut être une erreur ! Mais cette erreur a duré mille années ; elle a guidé des milliers d'hommes à travers les peines de la vie, et des millions de l'autre côté du tombeau. Votre croyance a-t-elle fait un seul heureux ? La main sur le cœur, Acosta, pas même vous !

URIEL. — C'est possible, Silva ; peut-être est-il juste de donner le nom d'œil clairvoyant au bâton qui, pendant trois mille ans, a conduit l'aveugle. Ce bâton, il aide l'aveugle à chercher son chemin en tâtonnant, il le garantit des chutes, il est son œil en effet. Mais tout d'un coup un rayon de lumière perce le crépuscule, l'aveugle voit, il voit de ses yeux ; enivré, il regarde le disque du soleil. Le soleil l'éblouit, tout lui est nouveau ; les choses qu'il voit, il ne peut les nommer, il touche et se blesse, il trébuche. Son œil, jeune et brillant, n'a pas encore l'expérience du bâton de trois mille ans, qui, obscur, connaissait un monde obscur. Et parce que la vérité ne donne pas sur-le-champ le bonheur, parce que l'aveugle guéri trébuche et tombe, doit-il appeler erreur cette vue inaccoutumée dans une vie jeune et nouvelle ? Doit-il appeler péché les premières joies de la vue ? non ! Quoique mon œil guéri me fasse souffrir de l'éclat de la lumière, malgré la douleur de la Vérité, je ne me rétracte pas !

SILVA. — Allez donc votre chemin : la malédiction vous y suivra. Judith ne pourra donner à Santos un nouveau démenti. Elle ne creusera pas la fosse de son père pour vous suivre dans les forêts. Adieu ! (*Hésitant.*) Votre comparaison de l'aveugle m'a rappelé votre mère privée de la vue. (*Il veut sortir et revient encore une fois.*) Acosta, le charme de la famille a dans notre peuple de profondes racines. Oui, dans

l'ancien temps, on a vu des rameaux se détacher de la souche, comme Absalon de David; mais plus tard, au milieu des persécutions, de l'exil, quand il ne nous restait plus rien, dans notre malheur, que des enfants qui nous aimaient, un père qui nous protégeait, des frères qui nous appelaient frères, alors s'est noué plus étroitement autour de nous ce lien du respect pour le foyer sacré de la famille! Nous lui faisons le sacrifice de notre liberté, nous ménageons les préjugés de nos vieux parents, et nous attendons, non pas jusqu'à notre majorité, pour faire ceci et laisser cela, nous attendons leur mort. Alors, nous sommes libres, alors nous arborons le drapeau de nos propres opinions et de nos désirs. Sont-ce là des chimères pour votre esprit, insoucieux des douleurs d'autrui, des chagrins de Manassé, de l'amour de Judith? Décidez en vous-même lequel l'emportera, de votre cœur ou de votre esprit libre. Descendez au fond de votre âme, et ce que vous aurez trouvé de plus digne, faites-le. (*Il sort.*)

SCÈNE V.

URIEL *seul*; plus tard SIMON.

URIEL. — Si la Vérité m'est plus chère que l'Amour?... J'en connais des milliers qui sacrifieraient leur âme, la noblesse des sentiments, la patrie elle-même et leur croyance, pour écarter tout ce qui pourrait se placer devant le premier baiser d'une Judith, et les séparer des choses qu'elle vénère! — J'aime Judith, mais je me mépriserais moi-même si je devais, fade berger de pastorale, Amyntas enrubané de théâtre, soupirer et fondre comme la cire au brasier. Croire d'abord, rétracter ensuite! être lâchement parjure à soi-même! non. La conviction est l'honneur de l'homme, une Toison d'or qu'aucune main de prince, aucun Chapitre ne met autour de son cou. La conviction, c'est le drapeau du guerrier : en tombant avec elle, jamais il ne tombe sans gloire; par elle, le plus pauvre, perdu dans la foule, s'anoblit : c'est son écusson. Il le brise et se déshonore lui-même s'il se dément. Bien qu'une voix me dise à l'oreille : « Le cœur est un guide plus sûr que l'esprit, l'amour ne se trompe pas comme la pensée, » je ne saurais faire autrement. C'est la fierté des chevaliers qui m'enfonce l'éperon dans le flanc et fait taire la pâle peur. Si je me suis trompé, c'est en cherchant la vérité. Je ne me rétracterai pas entre les mains des prêtres! (*Il veut sortir.*)

SIMON *parlant au dehors*. — Entrez ici; je vais vous annoncer à mademoiselle.

URIEL. — Du monde! Ma vue est odieuse à tout homme pieux, à tout hypocrite.

SIMON *au dehors.* — Par ici! par ici! Attendez dans cette salle. (*La porte s'ouvre.*)

URIEL. — Dieu éternel! que vois-je?... ma mère! (*Il se range de côté.*)

SCÈNE VI.

ESTHER, ACOSTA, RUBEN, JOEL, URIEL. *Esther aveugle est conduite par les deux frères d'Uriel.*

RUBEN. — Reposez-vous ici, ma mère! (*Il la conduit près d'un siège.*)

ESTHER. — Viendra-t-elle?

JOEL. — Je ne lui ai pas encore fait dire notre nom.

ESTHER. — Oh! si je pouvais la voir!

URIEL *tombant à ses pieds.* — Ma mère!

ESTHER. — C'est toi, toi Uriel... c'est ta main!

URIEL. — Peux-tu reconnaître encore celui que la Malédiction a frappé?

ESTHER. — Ce sont toujours tes cheveux, ta barbe, ta joue, et j'y sens des larmes. Oui, c'est toi! La Malédiction n'a rien pu changer en toi.

RUBEN *tristement.* — Frère, nous sommes venus ici pour Judith. Celle qui t'aime, qui a courageusement avoué son amour pour toi, notre mère la nomme sa fille et voudrait....

URIEL *se relevant.* — La voir? Oh! dis la voir, Ruben. Oh! si elle le pouvait!

ESTHER. — Elle est belle, dit-on, mon fils; mais l'amour qu'elle t'a voué est encore plus beau que ces charmes qui se flétriront. C'est dans le malheur qu'elle s'est donnée à toi!

URIEL. — Vous êtes annoncés?... Il y a longtemps qu'elle voulait se rendre auprès de ma mère, je l'en ai empêchée. Le bonheur de la posséder, nous ne l'aurons jamais.

ESTHER. — Je le savais bien!

URIEL. — Comment le savais-tu?

JOEL. — Notre mère veut dire que ton excommunication doit vous séparer. On ne sait rien encore de la rétractation.

RUBEN. — Nous sommes venus, frère, parce que nous voulons, avec notre mère, quitter Amsterdam et nous rendre à la Haye, nous fixant désormais à l'étranger.

URIEL. — Vous, à la Haye, avec notre mère aveugle!

ESTHER. — Qu'importe? Je serai à la Haye, et je penserai que je suis à Amsterdam! Ne me suis-je pas souvent reportée en pensée au Tage, notre patrie?

URIEL. — Pourquoi tant de peine? pourquoi partir?

JOEL. — Pardon, cher frère....

ESTHER. — Ne le dis pas!

RUBEN. — Le commerce, héritage de notre père, prospérerait rapidement.

URIEL. — Toi-même, tu es agent et courtier à la Bourse.

RUBEN. — Maintenant....

URIEL. — On vous hait à cause de moi?

JOEL. — Cela semble ainsi. Parce que l'on sait que l'excommunication ne t'abattra pas et ne courbera pas ta pensée, la haine ne laisse pourtant pas échapper l'occasion de faire sentir son triomphe, et c'est nous qu'elle atteint.

ESTHER. — Pas moi, mon fils, pas moi!

RUBEN. — Nous sommes paralysés dans nos relations. On nous évite, on ne nous répond pas; chacun craint même de nous saluer. Nous n'avons plus rien de bon à attendre du commerce et des affaires, et c'est pour cela que nous avons pris la résolution de partir.

URIEL *à part*. — Oh! Ahasvérus!

ESTHER. — Je partirais sans chagrin, même quand il me faudrait, comme autrefois, passer la mer; mais toi?... — Partout où il y a des juifs, Uriel, tu ne saurais trouver d'asile. J'ai toujours pensé que ceux qui voient, quand ils meurent, leurs yeux s'obscurcissent, et que les miens, en mourant, retrouveraient la clarté première pour revoir encore une fois mes enfants. Mais toi, mes yeux te chercheront en vain, ils te chercheront en vain dans la mort. (*Uriel, ému, se détourne.*) La belle enfant de Manassé tarde beaucoup....

JOEL. — Les portes s'ouvrent.

RUBEN. — Ecoutez!... le bruit d'une robe.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, JUDITH.

JUDITH. — Vous m'avez demandée, chers messieurs.... Et cette digne dame, aveugle... (*Elle hésite un instant.*) Acosta, c'est... notre mère? (*Elle lui baise la main.*)

ESTHER. — Non, cher ange! laisse-moi te baiser le front.

JUDITH. — Il y a longtemps déjà que je voulais aller chercher votre

bénédiction pour retrouver sur votre visage quelques traits du meilleur des fils.

ESTHER. — Très-bien ! fais-moi son éloge. Je t'en aime davantage.

JUDITH. — Un jour, tous l'admireront, ma mère. En attendant, il nous a.

ESTHER. — Oh ! que tes paroles sont douces ; oh ! qu'un seul rayon de toi luit à mes yeux éteints.... Et quand la mort s'approchera de moi, pourquoi ne puis-je te le léguer !

JUDITH. — Pas même à sa femme ?

ESTHER. — Sa femme ! le seras-tu jamais ? N'afflige pas tes parents, ma fille ! Ne fuis pas avec lui ; ton père n'a que toi ! Manassé n'a qu'une fille unique....

JUDITH. — Ai-je bien compris, Uriel ? Voudrais-tu.... (*Elle le regarde longtemps, tremblant de désespoir.*) Pardonne, ô Ciel ! si j'ai cru que cette terre pouvait donner déjà le bonheur pour tant d'amour ! (*Elle tombe aux pieds d'Esther.*)

URIEL *luttant avec lui-même. Il regarde avec émotion le groupe de sa mère, de sa bien-aimée, de ses frères, qui se tiennent tristement derrière le siège de la mère. A part.* — Oh ! tu disais vrai, Silva !... Oui, la famille a dans notre peuple de profondes racines ! (*Avec une explosion terrible.*) Pourquoi vous taire ? Parlez ! ne me torturez pas ainsi !

JUDITH. — Mère ! il ne nous aime pas !

URIEL. — Une flèche est enfoncée dans mon cœur ! — Je voudrais hurler comme une bête fauve. — Oh ! ne me jetez pas ces regards suppliants.... Les larmes que vous versez dans votre douleur amère sont de la joie auprès de mes yeux secs. Vous vous taisez ! vous me regardez en soupirant ! vous attendez de moi un acte, le plus douloureux ! Dois-je à mon cœur sacrifier mon esprit, à l'amour ma sainte conviction ? Orgueil farouche, pourquoi te cabrer ? Ne grince pas des dents, ne te hérise pas, monstre ! Rampe, homme ! bête, à bas !... à bas !... à bas ! Sauvez-moi de ces regards muets de l'Amour, protégez-moi contre ces yeux éteints ! Ferme les yeux, mère aveugle, ferme les yeux ! (*Il s'arrache du groupe par une résolution violente.*) Ces yeux ! — J'obéis ! — j'obéis ! — j'obéis ! (*Il se traîne en chancelant vers la porte de sortie, laissant les siens dans la plus vive émotion.*)

JUDITH. — Il le fait pour sa mère.

ESTHER. — Non, il le fait pour toi !

JOEL. — Oh ! que Dieu bénisse cet instant : il rétracte !

ESTHER. — Oh ! laisse-moi, laisse-moi, mon enfant, il faut que je t'embrasse. — Uriel, mon fils ! — Laissez-moi le rejoindre ! Où es-tu,

Uriel? Qui aura encore le courage de se dire son ennemi? Qui pourra se vanter d'un cœur plus généreux? Venez, oh! venez!... Nous voulons crier à pleine voix dans les rues : « Voilà un fils qui aime sa mère! » *(Elle suit rapidement Uriel; Joël et Ruben la conduisent.)*

JUDITH seule à la fenêtre. — Le voilà dans la cour, à peine couvert d'un manteau, tête nue; il fuit, il se précipite. — Il s'arrête. — Oh! Dieu! — Il retourne! — il hésite! — Cette rue là-bas! — Prendra-t-il à droite ou à gauche? — Il court droit à la synagogue! *(Elle s'éloigne de la fenêtre.)* Et cela, si vite! et pour moi peut-être? Et peut-être trop vite! O ciel! s'il devait s'en repentir un jour! Cela me pèse comme du plomb. La femme est-elle donc l'éternelle malédiction de l'homme, destinée, depuis le commencement du monde, à l'amoindrir? Son regard était pâle comme celui d'un mourant, ses mains froides, ses genoux tremblaient! *(Elle se précipite à la fenêtre et crie au dehors.)* Arrête! arrête, Acosta! — Ne le fais pas. — Trop tard!... Destin, sois clément pour notre faute! *(Elle tombe sur un siège. — La toile tombe.)*

ACTE QUATRIÈME.

(Dans le temple. — Une chambre basse avec des entrées à droite et à gauche.

Au mur, les tables de la loi chargées de caractères hébraïques.

Dans le fond, un grand rideau sépare la chambre de la synagogue,
dont on ne voit l'intérieur que plus tard.)

SCÈNE I.

SANTOS, DE SILVA, *ils entrent ; plus tard*, UN SERVITEUR.

SILVA. — Et personne n'a pu entrer depuis ce temps ?

SANTOS. — Il est resté seul, comme le veut la loi. Lorsqu'il est venu frapper à la porte de la synagogue, il a bien été forcé de reconnaître la main de Dieu !

SILVA. — La main de Dieu ne jette pas de pierres !

SANTOS. — Cependant la colère du peuple lui a fait sentir ce qu'il ne voulait pas s'avouer avoir senti lui-même. Honni, sans force, les habits déchirés, il est tombé sur le sol dans la cour de la synagogue. Dans la solitude, séparé de tout ce qui pourrait troubler sa méditation, il attend sa délivrance et le pardon.

SILVA. — Puisse-t-il trouver l'une et l'autre ! On ne lui a rien fait savoir de la maladie de sa mère ?

SANTOS. — Ses frères demandaient à le voir. Mais le danger où se trouve sa mère aurait été pour lui un tourment, il aurait pu y voir une des suites de la Malédiction qui le frappe !

SILVA *à part*. — Pieuse et touchante prévoyance !

SANTOS. — Judith aussi, la fille de Manassé, la prophétesse de Baal, elle qui voulait courber la pointe de ma malédiction, elle a souvent demandé à le voir.

SILVA. — Aussi repoussée ! Et tout Amsterdam est bouleversé par la seconde faillite de Manassé Vanderstraten. Oh ! Jochaï s'est montré habile ; il l'a bien enlacé dans ses filets. Mon beau-frère a mené une vie rêveuse avec ses tableaux, ses statues, son parc, suivant toujours la même ornière, confiant, sans inquiétude, attendant de ses fonds la rente accoutumée. Tout d'un coup le jeune artiste en commerce, le gendre rebuté, lui tend un de ces pièges qu'on apprend à Londres et à Venise quand on veut, d'un coup de sifflet, amener contre une seule caisse tout le monde marchand. Mon beau-frère succombe. — Et

Jochai, embrasé d'amour malgré sa vengeance, veut maintenant profiter du malheur, du désespoir, et tend la main à un arrangement. Mais à quel prix? Judith peut-elle hésiter de s'immoler à son père? Sa douleur la plus affreuse, sa fidélité à son ami, sa vie même, ne doit-elle pas tout sacrifier pour sauver les jours d'un père qui ne saurait vivre sans son bonheur accoutumé? La rétractation qu'elle demandait à Uriel pour sa mère, ses frères, pour elle-même, elle doit se l'imposer, à son tour, pour son père. Et vous lui avez tout caché, tout?

SANTOS. — Pendant l'épreuve, toute communication avec l'extérieur est interdite, même par écrit. (*Un serviteur apporte une lettre.*)

LE SERVITEUR. — Une lettre pour Uriel Acosta.

SANTOS. — Vous savez qu'on n'en reçoit pas.

LE SERVITEUR. — C'est son frère Ruben qui l'a apportée. Il vous supplie instamment de la remettre.

SANTOS. — Rempportez-la. Nul message ne peut pénétrer dans la cellule où le repentir se prépare à l'expiation. (*Le Serviteur remporte la lettre.*)

SILVA. — Où cela est-il écrit? Vous empêchez même un soupir de se glisser jusqu'à lui! Il doit ignorer les nuits pleines d'angoisses de Judith, la ruine de Manassé! Vous le savez, s'il rétracte, c'est pour sa mère, pour une fiancée qu'il perd. Ce qu'une amante au désespoir, ce que le cœur brisé d'une mère pourrait avoir à lui mander, il n'est pas honorable de le lui taire.

SANTOS. — Voici le vénérable Akiba : sa foi et sa fermeté dans la loi et la règle semblent le rajeunir encore à quatre-vingt-dix ans! — Acosta recevra de sa main la formule de Rétractation. Allez, en attendant, prendre part aux prières de la communauté. Dans quelques heures, votre impatience sera satisfaite.

SILVA. — J'y vais. Mais agissez prudemment avec un pénitent que vous devriez remercier, car la soumission d'un homme tel que lui augmente le prestige de votre sacerdoce. Je désire que cette journée tourne à bien, et que vous ne vous repentiez jamais de son repentir.

SCÈNE II.

Rabbi AKIBA, vieillard très-âgé, conduit par deux rabbins plus jeunes.

Rabbi VAN DER EMBDEN, avec un rouleau de parchemin. SANTOS; plus tard, URIEL.

AKIBA que l'on a conduit au siège d'honneur près de la table. — Apportez-vous la Rétractation, Van Embden?

EMBDEN. — La voici, vénérable Akiba, copiée sur ce parchemin.

AKIBA. — Faites donc comparaitre le pénitent pour la dernière fois. Asseyez-vous autour de moi, et croyez que tout cela s'est déjà vu.

SANTOS. — Acosta vient.

AKIBA. — Tout cela s'est déjà vu. Rabbins, asseyez-vous; Van Embden tiendra la plume; — la parole est trompeuse et se perd dans les airs. Tout cela s'est déjà vu, — croyez-moi, rabbins. Les épicuriens, les railleurs, les analyseurs de croyances, nos jeunes gens croient que ce sont des nouveautés; mais tout cela s'est déjà vu, — croyez-moi, rabbins. Dans notre Talmud, on peut tout lire, et tout s'est déjà vu. (*Uriel entre pâle et défait.*)

AKIBA continue. — Asseyez-vous, Acosta. Il y a là un siège, n'est-ce pas, rabbins? Acosta, asseyez-vous. Savez-vous que je compte quatre-vingt-dix ans? Et à quatre-vingt-dix ans, on excuse les pieds fatigués. (*Il s'assied.*)

SANTOS. — Vous avez demandé le délai le plus court, Acosta?

AKIBA. — Laissez, de Santos! C'est Akiba qui doit parler à Uriel. — Tout s'est déjà vu! Donc, mon jeune Uriel Acosta, il y a toujours eu deux voies ouvertes au repentir pour les douteurs, quand ils étaient rassasiés du doute : l'une courte, mais pénible; l'autre plus douce, mais plus longue.

URIEL. — Je choisis la plus courte. Tuez-moi, mais faites vite! Je ne veux pas délibérer sur le genre de mort.

AKIBA. — Qui vous presse ainsi? Vos pieds sont jeunes, ils peuvent marcher longtemps encore avant de se reposer, et vous avez du chemin avant la dernière halte. Le repentir n'est pas pour nous, il est pour toi. Quelle hâte! Ce n'est pas pour moi que tu dois choisir la voie la plus courte. Si je ne vois plus ton repentir, Dieu le verra.

URIEL. — Dois-je donc répéter toujours, éternellement, ce que je ne vous ai déjà que trop souvent avoué?

AKIBA. — Non, non, je le sais, tu n'as aucune confiance dans les jeûnes, la purification, la lecture du Talmud. — Cela était toujours, toujours cela était ainsi. — C'est pour cela que je te demande pour la dernière fois, Acosta, si tu sens au plus profond de ton cœur que, dans ton livre, tu as blasphémé Dieu?

URIEL. — Un Dieu qui ne serait que le Dieu des juifs, je ne l'ai jamais compris et souvent offensé. C'est déjà écrit dans le protocole.

SANTOS. — Toujours des équivoques! Toujours faux et trompeurs sont tes aveux. — Prouve ce que tu crois, — prouve ta prétendue croyance!

AKIBA. — Prouver, de Santos ? Réfléchissez ! Prouver ! Vous ne devez pas presser cet homme malade ! Comment peut-on vouloir prouver ce que l'on croit ? Pardon, de Santos, mais vous parlez quelquefois vous-même comme un épicurien. Prouver quoi ? Le soleil est prouvé, parce qu'il brille ; le feu est prouvé, parce qu'il brûle. La révélation de Dieu est prouvée, parce qu'elle est écrite dans notre alliance. Je ne veux pas que vous me la prouviez, Santos, — ni vous, Acosta.

EMBDEN. — Dis-nous donc simplement ce que tu veux croire ?

URIEL. — Je l'ai déjà dit, je l'ai répété d'après vous : que Dieu a élu les Juifs, qu'à eux seuls il a montré sa face ; que, pour se faire comprendre d'eux seuls, il a revêtu une forme humaine ; qu'à eux seuls il a parlé, à eux seuls donné des signes, pour eux seuls écrit une révélation où chaque mot, chaque caractère est à prendre comme la raison divine. Je crois que mon esprit m'égare, que nous ne devons jamais douter de la lettre, que nous n'avons rien à censurer dans la parole de Dieu. Je le crois, je le répète ici, je le crois en croyant, en vous remerciant du fond du cœur de me dispenser de le prouver.

SANTOS. — Cet aveu ne témoigne que de ton opiniâtreté.

AKIBA. — Prends la voie la plus longue, et ce que tu viens d'avouer passera de tes lèvres à ton cœur. Oh ! choisis la voie la plus longue, Acosta, et la paix descendra dans ton cœur, dans ton âme malade, mon cher fils. Chez les douteurs comme toi, Acosta, il n'y a que l'ardeur impétueuse de la recherche. Le Talmud en cite beaucoup qui se sont perdus par trop de savoir. (*Se tournant à demi vers les autres rabbins.*) Il y eut déjà un grand douteur : son nom, Elisa-ben-Abuja, disciple lui-même d'un de nos plus savants rabbins ; et rabbi Mehîr fut à son tour son disciple. Et parce qu'il doutait (*il se lève*), il fut maudit. Elisa-ben-Abuja était comme toi : on avait peur de prononcer son nom, et on l'appelait Acher. — Acher, c'est-à-dire l'Autre, seulement l'Autre, et le Talmud ne lui donne que ce nom. L'Autre s'appelait donc Elisa, et lorsqu'il mourut, il s'éleva de sa tombe une fumée sombre, éternelle : la tombe fuma jusqu'à ce que son disciple, rabbi Mehîr, obtint le repos de son âme par la prière. — Oui, le disciple pria pour le maître, et de la tombe ne s'éleva plus la fumée. Tu es un nouvel Acher. — Tout cela s'est déjà vu ! (*Il s'assied.*)

URIEL. — Ai-je donc cherché le renom d'un novateur ? La fumée d'Acher, c'est le feu de son âme, la flamme de son esprit que vous avez enterrée avec lui. Oui, je suis un Acher, je suis l'Autre, éternellement l'Autre, car le changement, c'est le principe de l'éternel devenir. Écoutez comme il faut expliquer le Talmud ! Acher, suivant moi, n'a jamais vécu.

Acher, c'est l'image de la pensée pure, car c'est dans l'Autre seulement que je me reconnais moi-même; dans l'Autre, je sens la vérité de mon être; dans l'Autre, j'apprends à étudier ce qui me différencie. L'Autre est le symbole sacré du doute. Le doute est l'aliment de la croyance, et chaque penseur doit être à lui-même un Acher. Et comme le Talmud est plus sage que vous, il donne à Acher, qui n'est qu'une image et qui n'a jamais vécu, un grand maître et un disciple plus grand encore, pieux tous deux. Car c'est du doute seulement que naît la pieuse foi.

AKIBA. — De Santos, ai-je bien entendu? Il n'y aurait jamais eu un Elisa-ben-Abuja? Un être réel, un homme, vivant dans le Talmud, ne serait qu'un symbole, un mythe? Et ce que le livre saint nous montre en chair et en os, vivant, palpable à tous, serait un nuage, une fumée vaporeuse qui ne se serait incarnée que plus tard? Non! C'est une opinion encore trop nouvelle et qu'il faut bien expier, car elle n'a jamais été. — Qu'on lui donne la formule de Rétractation!

SANTOS. *Il donne le parchemin à Uriel.* — C'est le destin qui vous courbe et non l'humilité. Ce que vos lèvres avouent, votre esprit l'ignore. Il persévère dans le mal. (*Montrant le fond de la scène.*) Là-bas, sur le tabernacle, lisez en présence du peuple assemblé ces péchés dont vous faites l'aveu avec tant d'artifices.

URIEL. — Devant le peuple assemblé!

AKIBA. — Lisez d'abord seul ce que vous aurez à reconnaître, à haute et intelligible voix, devant la communauté. Allons, allons, Acher n'a jamais vécu! Acosta, vous vivez pourtant! Pourquoi Ben Abuja ne serait-il qu'un mythe?

URIEL. — Hélas! il n'est que trop vrai, je vis!

AKIBA. — Vous voyez bien! Alors Acher aussi a vécu! Oui, oui, mon fils, allez et rétractez-vous, ne fût-ce que pour être à l'avenir plus sobre dans la pensée. — Et chez vous, lisez plus assidûment le Talmud. Tous les douteurs se sont rétractés, et ce qu'ils avaient cru trouver de plus sage n'était que la fleur d'un germe plus ancien. — Le nouveau n'existe que là-haut. Ici-bas, tout s'est déjà vu. — (*Pendant qu'on le conduit à la porte de côté.*) Lire plus assidûment le Talmud — jeune Acher! (*En sortant.*) Tout a été, — tout s'est déjà vu. (*Santos et Van Embden le suivent.*)

SCÈNE III.

URIEL, puis RUBEN.

URIEL *considérant le parchemin.* — Déshonorant aveu, tu n'es pas plus fidèlement écrit sur ce parchemin, avec ces noirs poignards, ces traits,

ces langues de vipères, qu'ici, dans ma poitrine, en blessures saignantes. Nul baume ne les guérira, et si la main secourable du temps vient à les fermer, il en restera toujours la cicatrice; elle ne sera pas glorieuse comme celle du guerrier. — Dans ma prison, cette nuit, il me semblait voir ma mère! Douce et tendre, elle cherchait à me consoler; et à côté de moi, dans une lumière éblouissante, m'apparaissait Judith transfigurée. — Je m'éveillai. Les murs de mon cachot me saluaient froidement. La colère me prit, une colère comme celle de Galilée. — Oui, Galilée, lorsqu'étendu sur le chevalet, tu fus forcé de jurer que la terre est immobile, les vis à peine desserrées, tu bondis, et d'une voix tonnante tu lanças aux cardinaux ta fière parole : — Pourtant, elle tourne! Et ce « pourtant elle tourne! » ne veut plus me quitter. Toujours, toujours retentit à mon oreille : Pourtant elle tourne! Elle tourne! (*Derrière la scène commence un psaume chanté par des enfants.*) Ah, ces voix! Accords d'âmes innocentes, enfants qui, sans le savoir, chantent les psaumes de la Vengeance! — Faut-il qu'il en soit ainsi? Dieu tout-puissant, que fais-tu là-haut, tandis que je me tords ici-bas! — Est-ce que nul bras ne sortira du néant?

RUBEN *derrière la scène*. — Laissez-moi! laissez-moi! Il faut que je le voie...

URIEL. — C'est la voix de mon frère!

RUBEN *entrant*. — Uriel!

URIEL. — Frère, pas avant, l'affront! C'est après que j'aurai besoin d'amour.

RUBEN. — On veut nous interdire l'accès auprès de toi, ravir à des frères la vue de leur frère! Arrête! Je viens au nom de la famille. Nous sommes résolus à tout souffrir, mais nous ne voulons pas te pousser à la Rétractation. Ne la fais pas à cause de nous!

URIEL. — Je l'ai solennellement promis à notre mère!

RUBEN. — A notre mère! Ah! elle vivait alors. Mais son dernier regard, qui t'a cherché en vain, est éteint pour jamais!

URIEL. — Morte, notre mère!... Morte! morte!

RUBEN. — La lettre que je t'ai écrite, ne l'as-tu pas reçue? Je viens de m'ouvrir par la force un chemin jusqu'à toi. Oui, frère, notre mère est à l'abri de la malédiction des hommes.

URIEL. — Morte! — Si une pareille douleur peut trouver une consolation, si un sourire peut se glisser entre ces larmes, je voudrais remercier le sort de ce qu'elle m'a cru affranchi avant que je le fusse en effet, de ce qu'elle est morte avant que j'aie souffert ce que je souffre.

RUBEN. — Arrête ! Nous partirons pour la Haye, nous y chercherons une existence nouvelle.

URIEL. — Que dis-tu ? Comment pourrais-je m'arrêter ? Tu le sais : mon cœur ne m'appartient plus. Des deux moitiés, *ma mère m'a rendu l'une ; — l'autre...* (*On entend le son des cors de bélier.*)

RUBEN *voulant le retenir.* — Judith ?

URIEL. — Laisse-moi, frère ! Allons ! le regard muet de l'amour m'appelle. — J'obéis. — (*Il s'élance au dehors.*)

Les chants et les cors de bélier se taisent.

SCÈNE IV.

(Le rideau du fond se lève. On voit la synagogue. Une estrade de quelques marches conduit au tabernacle, éclairé par des lustres et des candélabres.)

SANTOS, EMBDEN *et deux rabbins couverts du taled* (voile de prière) *sont assis sur le tabernacle.* LES PRÉCÉDENTS.

SANTOS. — Uriel Acosta, je t'appelle à cette barre ! Israël attend ta pénitence.

RUBEN *luttant avec lui-même pour dire la vérité.* — Non, frère, Judith — si c'est pour elle....

URIEL. — Tu prononces le nom qui est ma destinée. Et maintenant, courage, lâche marcheur, ne te détourne ni à droite ni à gauche, ne jette pas un regard d'envie sur la mort du Christ, ni de Socrate, ni sur le bûcher de Huss ; marche à un supplice trois fois plus sanglant, la honte ! (*Il monte résolument les degrés.*)

RUBEN. — O retours affreux du sort ! il ne se doute pas encore de ce qui, en cet instant même, se décide sans doute dans la maison de Vanderstraten. Il se rétracte pour une mère qui n'est plus, pour une fiancée qui, en ce moment peut-être, est à jamais perdue pour lui.

SANTOS *à l'assistance.* — Écoute, Israël, et que la terre applaudisse !

URIEL. *Il lit le parchemin aux accords d'une musique lointaine.* — Moi, Uriel Acosta, Portugais de naissance, juif de croyance, j'avoue ici, sous le regard de Dieu, que je me sens indigne de sa grâce. **Enfant**, déjà mes lèvres professaient la croyance chrétienne que rejetait mon cœur. Feignant plus tard, avec hypocrisie, de revenir à la foi de Jacob, je ne fus ni juif ni chrétien, les haïssant tous deux, mais surtout mon **peuple**. Ce qui lui est sacré, je l'ai insulté ; ce que la loi défend, je l'ai fait avec ardeur. Où manquait l'apparence de la conviction, j'appelais à mon aide la raillerie, et j'écrivis un livre que Béliat lui-même m'a

inspiré. Maudite soit la main qui l'a écrit, elle était capable d'égorger une mère....

RUBEN *à part*. — Ce mensonge ne t'atteint pas !

URIEL. — La plume qui a écrit ce livre fut trempée dans le sang. Tout ce qui, dans mes pensées, ne s'accorde pas avec notre croyance n'est que mensonges ; ce que j'appelais la source de la raison, où je vous invitais à vous désaltérer, n'est que l'auge où s'abreuve l'animal immonde que nous avons en horreur depuis le temps de nos pères. La parole du Dieu très-haut, la Révélation elle-même, je l'ai perfidement altérée, j'en ai changé le sens par des inventions coupables ; j'ai faussé la parole des prophètes, trouvant une joie maligne dans mes mensonges. (*Il peut à peine continuer, et semble prêt à perdre connaissance. Les deux rabbins le soutiennent.*) Et maintenant — je me sens si profondément réprouvé dans la vanité de mes pensées, que je veux racheter par mon repentir la peine qui m'a justement frappé, l'excommunication et l'anathème. Et pour montrer que mon cœur est humble, que je ne prétends plus marcher fastueusement devant mes frères, je veux, au parvis de ce temple, — à la porte de la synagogue, — sur la terre, — comme un coupable, — me prosterner. Que chacun de vous lève son pied — pour marcher — sur.... (*Il tombe.*)

RUBEN. — Qu'entends-je ?

SANTOS *prenant le parchemin et terminant sa lecture*. — Au parvis du temple, à la porte de la synagogue, sur la terre, comme un coupable, me prosterner. Que chacun de vous lève son pied pour marcher sur moi, en franchissant le seuil !

RUBEN *hors de lui*. — Vous ne l'outragez pas ! Ou moi avec lui ! (*Il s'élance. Cependant Uriel a été porté dans le fond, sans connaissance. Tous les prêtres le suivent, et au lieu de la musique on entend le murmure sourd des prières.*)

SCÈNE V.

JOCHAI, DE SILVA, *entrant en toute hâte*.

SILVA. — Que voulez-vous faire ? Ayez honte, Ben Jochaï ! L'excès du bonheur vous a-t-il fait perdre la raison ?

JOCHAI *regardant dans le fond*. — Eh bien, orgueilleux, tu te roules dans la poussière ! Il faut qu'il l'entende, qu'il l'entende dans la poussière, qu'il a mal fait son compte. C'est pour un vain fantôme que tu t'es rétracté. Judith est à moi, et d'aucune palme sa main ne couronnera ton front. (*Il monte rapidement les degrés du tabernacle.*)

SILVA *s'arrêtant sur les degrés*. — Puissances du sort, est-ce vous

aussi qui veillez à la porte du ciel ? Les chérubins à l'épée flamboyante sont-ils des anges, ou des démons du monde souterrain ? Comment cela a-t-il pu arriver ? Je réfléchis et me lamente pendant que là-bas triomphent la haine et l'orgueil. (*Il monte encore et regarde.*) Jochaï veut marcher le premier sur lui. Ah ! malheureux, toi aussi tu trébucheras un jour ! — Il le fait ! — Il l'ose ! — Acosta bondit, l'effroi se peint dans son œil hagard. Il faut qu'il ait entendu les paroles de Jochaï ! Il arrache ses vêtements souillés par l'outrage. On s'éloigne de lui. Il s'élance ! Il vient. O destinée ! Croirai-je encore que tu nous viens du ciel !

SCÈNE VI.

SANTOS, EMBDEN, *rabbins entrant en désordre et consternés.*

Le peuple, puis URIEL.

SANTOS. — Ouvrez les portes !

EMBDEN. — Éloignez le peuple ! — Il outrage....

Tous. — Il blasphème !

URIEL *paraît sur l'estrade, en désordre, les traits défigurés.* — Silence ! silence à tous ! — Je vous connais tous. — Le riche Ben Jochaï... n'est-ce pas Jochaï qui vient de poser le pied sur moi ?

SILVA. — Courbez-vous sous la volonté du sort, Acosta, portez avec douceur et résignation ce qu'il vous impose !

URIEL. — Vous êtes de Silva.

SANTOS. — Si c'est pour Judith seule que tu t'es rétracté, Dieu te punit. Elle devient la femme de Jochaï.

URIEL. — L'ai-je bien entendu ?

SANTOS. — Acosta ! ne cherchez pas à savoir comment, pressée par la destinée la plus cruelle, une fille a dû ce sacrifice à son père. Résignez-vous ! Cela est.

URIEL *se livre en lui-même un combat terrible pour s'accoutumer à cette idée. Sa poitrine se soulève, ses yeux roulent égarés ; enfin, désespéré, il se précipite dans les bras de Silva.*) Je me donnais la mort pour deux cadavres ! Oh ! trop mortels sont les mortels !

SANTOS. — Perturbateur du temple, achève ta pénitence ! La dernière expiation n'est pas encore accomplie.

URIEL. — Encore une expiation ! Écoutez ! — « Et pourtant elle tourne ! »

SILVA. — Le mot de Galilée !

URIEL. — Rochers, tombez de ma poitrine ! Langue, délie-toi ! Raison enchaînée, relève-toi pour le dernier effort d'un Samson qui

va mourir ! De mes bras je briserai vos colonnes ! — Le ménétrier aveugle se souvient tout à coup qu'il est à lui-même son héros, et dans l'air qui vous invite à la danse joyeuse, il chante ses douleurs ! Pour la dernière fois, je secoue ma chevelure, et je vous crie : Ce que j'ai lu — ce n'est pas vrai !

SANTOS *et tous les autres*. — Hors d'ici ! Hors d'ici !

URIEL. — Prétendez-vous avec vos pâles flambeaux nier l'éclat du soleil ? Dites-vous que les étoiles croient comme nous ? Vous croyez-vous immortels dans votre erreur ? Vous, éphémères, insectes nés d'une nuit d'été, perdus comme un néant dans l'espace immense, vous enchaînez l'esprit à la lettre ; à la lettre, le Dieu éternel ; à cette création terrestre que votre œil peut à peine comprendre. Nous voulons secouer l'ancien joug ! Que la raison seule soit le symbole de la croyance ! Et si nous doutons de trouver la vérité, mieux vaut encore chercher de nouveaux dieux que de garder les anciens pour maudire, et non pour bénir.

SANTOS. — Tu crois avoir délivré le penseur ? C'est le démon que tu as déchaîné en toi !

URIEL. — Le démon ! Oui, de Santos, mon démon ! Je crois à votre Dieu, le Dieu Adonaï, le Dieu qui sous son pied broie son ennemi comme l'argile ! Le Dieu dont la bouche vomit des flammes ! Le Dieu qui se venge jusqu'à la troisième génération ! Je suis un homme, comme ce Dieu de la colère, et je veux le servir, votre Dieu de la vengeance. (*Il s'élance dehors.*)

SILVA. — En sommes-nous venus là ? Oh ! je voudrais déchirer ces vêtements, et expier, par mon repentir, d'avoir prêté ma main à de semblables horreurs. Les temples sont profanés par la faute de leurs gardiens, et la foi tombe par la faute des prêtres !

SANTOS *aux rabbins*. — Ce que nous devons résoudre, Akiba nous le dira. Demain, nous nous verrons à la noce de Jochaï.

(*La toile tombe.*)

ACTE CINQUIÈME.

(Dans le jardin de la villa de Manassé.)

SCÈNE I.

(Des invités, hommes et femmes, montent l'estrade, au fond du théâtre. Des serveurs portent des plats d'argent, des vases d'or remplis de vin.)

BEN JOCHAI, *en splendide costume de fiancé, entre avec*
SILVA *et d'autres convives.*

JOCHAI. — Allons, messieurs, qu'aujourd'hui la joie règne ! Elle est à la porte, et attend avec impatience que le soleil paresseux se plonge dans la mer. La coupe, couronnée de roses, vous salue. Que celui qui a des soucis les laisse au fond ! Que la danse entraîne dans son tourbillon rapide celui qui est seul. Et je vous le dis, celui qui regagnera sa demeure à la clarté du ver luisant, celui qui n'attendra pas jusqu'au chant matinal de l'alouette pour voir les joues de la belle fiancée se couvrir de pourpre, quand elle s'entendra saluer, pour la première fois, du nom de dame, celui-là je le tiens pour un jaloux, pour un envieux de mon bonheur et de mon triomphe !

SILVA. — Avant de parler du festin, laissez parler le prêtre. L'action religieuse n'est pas encore accomplie.

JOCHAI. — Ah ! volez, minutes tardives, volez ! Les aiguilles qui marquent l'heure me semblent des flèches chargées de plomb au lieu de plumes. La voilà ! Regardez votre nièce, de Silva, pouvez-vous encore vous taire ? N'aurez-vous pas un cri d'admiration à la vue de cette fiancée qui n'a pas besoin de diamants pour parure ?

SILVA. — Dans l'enthousiasme de votre bonheur, à peine laissez-vous au poète le soin de l'épithalame. Qu'avez-vous besoin de ce que ma langue pourrait bégayer ?

SCÈNE II.

(On voit entrer encore plusieurs couples d'invités, hommes et femmes. Puis vient Judith, en blanc costume de fiancée, conduite par Manassé.)

LES PRÉCÉDENTS ; *plus tard* UN SERVITEUR.

JOCHAI. — Vous êtes mécontent, de Silva ? Regardez-la vous-même. Une femme dans la douleur se pare-t-elle ainsi ?

SILVA. — Jamais la fiancée ne se pare elle-même, on la pare.

JUDITH. — Soyez les bienvenus, dignes amis! (*A Jochai.*) Les papiers promis sont-ils prêts?

JOCHAI. — Oh! n'ayez pas la cruauté de trahir ici le secret de mon bonheur!

JUDITH. — Assurez-moi solennellement, mon père, que vous êtes de nouveau ce que vous étiez.

MANASSÉ. — Je suis de nouveau Manassé Vanderstraten.

JUDITH. — Complètement? En pleine jouissance de votre ancien bonheur?

MANASSÉ. — Mon enfant, tranquillise-toi. Le dernier acte du sacrifice que tu fais pour moi complète tout. Il met le sceau à un bonheur dont je rougis.

JUDITH. — C'est bien! Allons... venez! (*Elle veut avancer et ne peut se soutenir.*)

MANASSÉ. — Ma fille!

JOCHAI. — Vous n'êtes pas bien?

SILVA. — Accordez-lui un seul instant de repos! Laissez-la seule. Je la conduirai à l'autel. (*Jochai sort; tous le suivent, excepté Judith et de Silva.*)

SILVA. — Reposez-vous un moment sur ce banc de gazon.

JUDITH. — Pas là! pas là! Sur ce banc, — regardez, — ne voyez-vous pas le fantôme avec sa face pâle?

SILVA. — Rejetez ces images vaines.

JUDITH. — Non! elles sont. Elles se tiennent immobiles devant mes yeux.

SILVA. — Je ne vois d'immobile que votre regard. Allons, que votre vertu vous relève; vous pouvez être fière de votre sacrifice.

JUDITH. — La fierté! L'avez-vous jamais vu pleurer, de Silva?

SILVA. — Oui, d'impatience.... Soyez ferme: vous savez ce qui s'est passé.

JUDITH. — Rien... et tout!

SILVA. — Effacez cette page de votre vie. Depuis hier, nous n'avons de lui aucune nouvelle. D'abord, il a voulu se reposer sur la tombe de sa mère.... Les gardiens l'ont chassé du cimetière. On l'a vu ensuite auprès de sa sœur, Rachel Spinoza; il montrait autrefois le grec à son fils Baruch. Il fuit maintenant sous la double malédiction, et s'il a repris sa raison, il aura compris que la vengeance l'abaisserait.

JUDITH. — La vengeance! Oh! si je la voyais, cette vengeance qu'il a jurée, cette vengeance que j'appelle moi-même sur moi, que j'implore

du hasard, du destin, du ciel, de l'enfer! Oui, de l'homme qu'on aime tout est doux, même la vengeance!

SILVA. — Et de quoi se vengerait-il?... Est-ce de l'orgueil de Jochaï pour ses trésors, sa richesse? est-ce du noble sacrifice qu'une fille fait à son père? est-ce de ce combat de trois jours de douleurs entre des devoirs opposés? Oh! je t'aime encore plus pour cet héroïsme qu'a enfanté dans ton cœur pur l'amour filial. Tu devais sauver ton père, tu le devais! Oui, tu es bien la fille de ma sœur!

JUDITH *absorbée dans sa pensée*. — Quand ma mère mourut, dites-moi, de Silva, que fit mon père au bord de la fosse?

SILVA. — Laissez cela; le passé est loin de nous.

JUDITH. — Parlez! Comment mon père a-t-il supporté la mort de ma mère?

SILVA. — Inez de Silva — ta mère. — Oh! son tombeau s'élève dans ce parc.

JUDITH. — Enfermée dans le marbre, la douleur s'est tue? De Silva, un mot encore : mon frère Perez, qui mourut lorsque j'étais enfant....

SILVA. — Pourquoi revenir toujours sur ces temps passés?... Ce qu'il était pour ton père, tu peux le lire gravé sur cette frêle colonne. (*Il la montre dans le fond.*)

JUDITH. — Adieu, de Silva!

SILVA. — Judith! qu'as-tu?... Tes traits se décomposent, des convulsions soulèvent ton sein. (*Appelant.*) De l'eau! apportez de l'eau! M'entendez-vous? — Dieu tout-puissant! qu'était-ce donc, Judith?

JUDITH. — Laissez! c'est passé.

SILVA. — Différez la cérémonie, vos forces vous abandonneront. (*Un serviteur apporte de l'eau dans un vase sur un plateau d'argent.*)

JUDITH *au serviteur*. — Là-bas. (*Elle regarde longtemps l'endroit où le serviteur a déposé la coupe.*) Votre bras, de Silva! Conduisez-moi à l'autel. (*Tous deux sortent par le fond.*).

SCÈNE III.

URIEL *entre accompagné de BARUCH SPINOZA, qui porte quelques fleurs à la main.*

BARUCH. — Cher oncle, qu'il y a longtemps que je ne suis venu avec vous dans ce beau parc!... Il me semble qu'on célèbre ici une fête, et bien solennelle.

URIEL *à part*. — C'était elle!... en habits de fiancée! Elle va se faire bénir par les prêtres qui m'ont maudit! Si j'y entrais! si je posais sur

l'autel cette main chargée de malédiction! — Je ne lui en veux pas! — Elle fait ce que j'ai fait. — Mais lui! je l'avais provoqué au combat; le lâche a refusé mon gant, et il a répondu à mon message par une raillerie : « Nous ne sommes pas des hidalgos portugais! »

BARUCH *cueillant de temps en temps des fleurs*. — Ma mère avait dit que de tous les lieux que vous aviez résolu de fuir, celui-ci était surtout à éviter aujourd'hui.... Et pourtant, nous y sommes venus comme en songe!

URIEL *toujours à part*. — Nous ne sommes pas des hidalgos portugais! — Non! nous sommes de lâches coquins, des marchands d'âmes, des sacs de poivre vides et bordés d'or!

BARUCH. — Quand vous parlez ainsi tout seul, à quoi pensez-vous?... Venez, mon cher oncle; faisons un syllogisme. Demandez, j'ai des réponses superbes; seulement, les questions me manquent.... On dit que chez d'autres c'est le contraire.

URIEL. — Oh! ne pense pas, mon enfant! Dors, comme ces fleurs, qui s'épanouissent dans l'éclat de leur beauté sans se tourmenter de savoir qui les a créées.... Laisse ton esprit errer comme l'Océan, qui se balance fièrement sur ses profonds abîmes; tiens la haute mer, éloigne-toi du rivage, où les hommes t'importuneraient de leurs questions : « Es-tu juif? Es-tu chrétien, Hollandais, Portugais? Es-tu pour le roi ou pour le peuple? Veux-tu le pouvoir d'un seul, ou celui de tous? » Si on t'interroge ainsi, mon enfant, n'écoute pas; laisse la réponse dormir au fond de ton cœur.

BARUCH. — On vient. — Puis-je placer ces fleurs sur la fenêtre de ma mère?

URIEL. — Jette-les, Spinoza, elles sont déjà flétries dans ta main.... Mon fils, va retrouver ta mère.

BARUCH. — Vous ne venez pas?

URIEL. — Le jour tombe, va, mon fils, et salue-les tous!

BARUCH. — Restez-vous à la fête?

URIEL. — Peut-être.... Dieu te conduise! va, je viens!

BARUCH. — Je laisse ici les fleurs; elles sont flétries.... Et savez-vous quelle distinction je fais entre les fleurs sur leurs tiges et les fleurs fanées? Les unes sont la Pensée, les autres nos idées. Là, pense le Créateur; ici, l'homme conçoit.... Et comme la différence n'existe que dans le parfum, la fraîcheur, la vie, ainsi j'appelle Dieu la vie et l'être. Sans l'être, sans la vie, ce ne sont plus des fleurs; il n'en subsiste que l'idée : elles ne sont plus rien et peuvent mourir en paix.... Riez donc, mon oncle. Autrefois, quand je faisais de la philosophie, je

voyais un sourire et le pardon errer sur vos lèvres; aujourd'hui, vous êtes sérieux. Revenez de bonne heure auprès de ma mère; nous pourrions lire encore un peu de grec. (*Il sort.*)

URIEL *seul*, *le suit des yeux et regarde les fleurs*. — « Elles ne sont plus rien, et elles peuvent mourir en paix! » Non, cher enfant, quoique déjà le sceau de l'intelligence et du malheur soit gravé sur ton front, tu te trompes! Combien de fois déjà j'ai tiré de pareilles fleurs le poison, la mort qui règle tous les comptes, la mort qui donne la dernière quittance! Ah! Jochai, hidalgo brocanteur de cœurs! (*Il tire un pistolet.*) montre tes traites, c'est le jour de l'échéance! (*Il vise au fond de la scène.*) Tiens-toi tranquille, comme moi, lorsque tu me foulais dans la poussière! Ne sourcille pas, Crésus; encore un souffle, homme, encore un seul! Ah! (*Il abaisse le pistolet.*) les anneaux sont échangés. — Ici, plus de rétractation, et la vengeance est vaine! Oui, que personne ne pense plus, personne : le bras s'affaiblit quand l'esprit prend trop de forces. — Et moi aussi, je ne suis plus qu'une fleur flétrie dont il ne reste que le nom; ainsi je ne suis plus rien, et je puis mourir en renonçant. (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

MANASSÉ, SILVA, LES CONVIVES; puis JUDITH, JOCHAI,
SANTOS; enfin URIEL.

JUDITH. — Laissez-moi ici un moment. Cet état nouveau m'accable. Je veux rassembler mes esprits; allez devant, je vous prie.

JOCHAI. — C'est le premier désir formé dans notre mariage, je dois y céder, quoique à regret. (*Aux autres.*) Vous, mes chers hôtes, suivez-moi.... La solitude, que ma jeune épouse a toujours aimée, a aussi le droit des premières félicitations. (*Il sort.*)

JUDITH. *Elle est seule; elle regarde autour d'elle, tire de son sein une poudre et la verse dans l'eau que contient la coupe*. — Tu m'as assuré, de Silva, que mon père trouverait une consolation; eh bien donc... (*Elle boit.*) un monument me remplacera pour lui!

URIEL *paraît*. — C'est vous, Judith!... J'ai voulu voir encore une fois la femme de Jochai!

JUDITH *fléchissant vers le banc de gazon*. — Eh bien, la voici!

URIEL. — Si maintenant je voulais partir encore, vous ne me retiendriez pas. Oui, Judith, regarde! Voici devant toi ton ami, consumé, réduit en cendres! misérable, écrasé sous le poids du malheur.... Un néant!... Qu'est devenu ton fier et tendre courage qui, malgré moi, m'entraînait dans les cieux, et quand j'étais las d'aimer, m'embrasait

de ses flammes? Maintenant, parle, que penses-tu de moi et de toi?... Comment nous relèverons-nous tous deux?

JUDITH. — Pardonne, si j'ose comparer nos souffrances : lequel te semble le plus malheureux, de toi ou de moi?

URIEL. — J'avais toujours redouté l'amour. — J'entends sans cesse résonner à mon oreille ce que tu as ici dit au prêtre. — Comment tout a-t-il pu changer si affreusement?

JUDITH. — Me pardonnes-tu, mon ami?

URIEL. — Pardonner! à toi? Je crois bien que tu n'as pu faire autrement. Que n'ai-je pu faire autrement moi-même! Se haïr, se mépriser soi-même, voilà le supplice!

JUDITH. — Il faut t'en délivrer; marche dans le monde avec une courageuse confiance; proclame la vérité en héros.

URIEL. — Qui voudra me croire encore? Non! celui qui, dès le départ, n'est pas resté sur le droit chemin, il pourrait changer en pain les pierres, on ne le croirait pas! Il a perdu toute autorité celui qui a une fois abjuré sa croyance.

JUDITH. — Tu accuses le cœur : il ne peut pas toujours être d'accord avec l'esprit; la nature et les coutumes nous maltraitent. Que sommes-nous, si notre caractère aimant ne peut supporter ni la douleur ni la plainte? Fuis! vole aux triomphes de l'esprit; libre, travaille à ta propre grandeur! — Pardonne! — On vient!

URIEL. — Que tu es pâle!

JUDITH. — Adieu, mon ami.

URIEL. — Qu'as-tu, Judith? Cette pâleur....

JUDITH. — Ne me regarde pas! Tu apprendras....

URIEL. — Cette coupe, Judith?... Quel pressentiment!

SCÈNE DERNIÈRE.

MANASSÉ, SILVA *et une partie des CONVIVES reviennent; un peu après*
JOCHAI, SANTOS *et les autres; LES PRÉCÉDENTS.*

MANASSÉ. — Où est ma fille?

SILVA. — Acosta ici!

URIEL. — Regardez votre nièce, de Silva!

MANASSÉ. — Ma fille, qu'as-tu? Dans quel état te vois-je!... Qu'est-il arrivé? Tu te sens....

JUDITH. — Bien, bien, mon père!

MANASSÉ. — Touchez-la! — Dieu juste! Qu'est-ce donc? Dieu du ciel, si froide!

SILVA. — Comme vos marbres. — O Manassé! ô pauvre riche!... Ta fille....

MANASSÉ. — Elle se meurt!

URIEL *à part*. — Le poison de mes fleurs flétries. (*Jochai et les autres convives entrent d'un air joyeux.*)

JOCHAI. — Le festin vous attend. Commençons la fête. A quoi vous arrêtez-vous, nobles hôtes? — Judith.... Ah!

URIEL. — Regarde ici, Jochai, fier époux qui troques les cœurs contre des lettres de change, te voilà trompé au jour de l'échéance! Viens, viens! Que ton pied m'outrage pour la seconde fois devant cet autel! (*Il se couche aux pieds de Judith.*)

JOCHAI *anéanti*. — Uni — à un cadavre!

MANASSÉ. — Du secours, Silva!

SILVA. — Il est trop tard. Ici, ma science échoue!

JUDITH. — Vois-tu, Acosta? — As-tu pu croire que cette âme — si tendrement formée par tes soins — ne saurait pas payer sa dette à l'amour? — Mon père est sauvé. — Mais à ce prix. (*Elle ôte sa couronne de myrte.*) Oh! j'avais rêvé un autre monde, un plus doux espoir dans cette vie! Je n'ai eu qu'un printemps bien court, le parfum de quelques fleurs. — Et pourtant il était si beau, si rempli de délices, qu'en mourant ce bonheur surpasse tout. — Adieu, mon père! Pardonne à un amour plus puissant cet autre sacrifice! (*Elle tend la couronne à Uriel.*) Toi, prends, mon unique! Cette couronne est à toi! (*Elle retombe et meurt.*)

URIEL. *Il presse en pleurant la couronne sur ses lèvres et la remet dans la main de Judith, puis il se relève.* — Manassé, vous aimez les monuments, les sarcophages. La main de l'artiste vous donnera de douloureuses consolations. Lorsque, ici même peut-être, vous coucherez votre enfant chérie sous ses saules pleureurs, laissez-moi, je vous prie, reposer auprès d'elle. Nulle part je ne trouverai une fosse, ni chez les chrétiens ni chez les juifs! Je suis de ceux qui meurent au bord du chemin. Un jour pourtant, je l'espère, à la vue d'une de ces pierres perdues, on dira : « Ici repose la cendre d'un pauvre pèlerin fatigué, qui allait chercher la terre sainte de la vérité! Il ne la vit pas! Pourtant un doux mirage s'étendit sur ses yeux mourants! Ce fut l'amour. » (*Il montre Judith.*) Voyez ce qu'a fait l'amour. Et maintenant je vous laisse, à vous, ce monde de l'erreur, du doute et de la persécution. Amassez des rochers plus lourds encore sur le cœur des hommes qui, comme moi, cherchent avec ardeur le visage de Dieu, et osent le contempler en face sans prendre pour guide la parole du prêtre. Pour moi, ma pierre est trop

lourde et je ne puis plus la porter. Dans des siècles éclairés par une plus pure lumière, il viendra un temps où l'on dira, non pas en hébreu, ni en grec, ni en latin, mais dans la langue de l'intelligence et de la vérité : « Le monde n'offrait pas encore d'espace pour de tels essors. L'air était encore trop épais pour de telles flammes ! — Il devait en sortir. — Il ne pouvait y vivre. » — Vous avez vaincu. Regardez là-bas, voici le lieu où il vous faut planter la bannière du triomphe. Manassé, ce sont ces saules que j'indique. Mon génie, tu m'entraînes. — Vous, restez ! Je veux vous montrer la place où vous aurez conquis la victoire, et moi — le repos. (*Il passe au milieu des assistants étonnés, qui le suivent des yeux. Dès qu'il est sorti, on entend un coup de feu. Mouvement général.*)

SANTOS entrant du côté où Uriel est sorti. — La foi triomphe ! Deux victimes sont tombées !

SILVA s'arrêtant, regarde tour à tour Judith et le lieu où est tombé Acosta. — Oh ! ne troublez pas cette heure funèbre : deux martyrs d'une foi qui méprise le monde ! Ne jugez pas, car nous, que l'horreur pétrifiée, nous sommes les véritables assassins de ce couple muet. Oh ! allez, et prêchez le pardon, l'amour, la tolérance. La vraie croyance est-elle autre chose ? Ah ! je vois s'éteindre l'éclat des anciens sanctuaires ! Croyez ce que vous croyez, mais avec conviction. Ce n'est pas ce que nous croyons qui nous fait vaincre, non, de Santos ! (*il frappe sur son cœur*) c'est la manière dont nous le croyons !

(*La toile tombe.*)

DE
LA THÉOLOGIE CONTEMPORAINE
EN ALLEMAGNE.

LA CRITIQUE HISTORIQUE.

I.

LA « VIE DE JÉSUS » DE STRAUSS ET SES CONTRADICTEURS¹.

Les chefs de la théologie moderne avaient disparu de la lice littéraire; Hegel était mort en 1831, et Schleiermacher en 1834. Tout semblait présager une longue paix. Les débats entre les disciples de ces deux célèbres maîtres sur l'idée, le sentiment et leur supériorité relative, ne touchaient qu'à la forme, non au fond même de la foi. Le vieux rationalisme était renversé et laissait encore à peine quelques traces de son existence passée. L'orthodoxie de Hengstenberg, quoique

¹ Nous donnons ici la traduction des deux chapitres les plus intéressants d'un livre qui a eu en Allemagne un immense et légitime succès, du *Zur Geschichte der neuesten Theologie* (1^{re} et 2^e édition, 1856), du docteur Carl Schwarz, d'abord professeur de théologie à l'université de Halle, aujourd'hui premier prédicateur de la cour à Gotha. Quelques-unes des parties qui composent ce travail ont déjà été traitées en France et notamment dans cette *Revue*; nous espérons cependant que, présentées ici dans l'ensemble auquel elles se rattachent, dans leur enchaînement historique et avec le talent d'exposition qui est propre à l'auteur, elles pourront intéresser encore. Nous nous sommes permis, pour notre part, d'ajouter quelques notes explicatives ou complémentaires, mais là seulement où nous l'avons cru le plus utile. A. S.

difficile à porter pour plusieurs, n'en était pas moins généralement acclamée comme le seul remède efficace contre l'incrédulité. On eût pu croire que l'avenir appartenait définitivement à la théologie nouvelle de la conciliation, et que rien n'était capable d'ébranler désormais l'union profonde de la science et de la foi.

Ce calme, si assuré en apparence, semblait à peine établi, qu'un nouvel et plus redoutable orage s'éleva du côté de l'horizon d'où on devait le moins l'attendre. Un jeune maître de Tubingue, un répétiteur de l'antique et vénérable séminaire¹ où les Bengel, les Storr, les Flatt, les Steudel avaient professé; un homme qui, après avoir étudié la théologie et la philosophie avec toute l'ardeur et toute la solidité de sa nature souabe, s'était formé sous Hegel et Schleiermacher: tel fut celui qui lança la torche incendiaire de la critique au milieu des retranchements de la foi. Rien ne lui manquait du reste pour le parfait accomplissement de sa tâche. Préservé de l'ivresse générale que donnaient les spéculations hégéliennes², il avait traversé, sans y prendre part, les errements et les illusions de l'époque; son intelligence n'avait point abdiqué devant les prétentions de la raison pure; enfin, maître de toutes les matières que comportait son sujet, il possédait, avec une rare lucidité d'exposition, toutes les facultés nécessaires pour produire en même temps une œuvre d'art.

Sans aucun doute, ce fut surtout cette perfection de la forme qui contribua à rendre si vive et si profonde l'impression causée par la *Vie de Jésus* de Strauss. On a souvent reproché à ce livre de n'avoir rien de réellement nouveau et de n'être qu'une reproduction exacte et méthodique des principaux résultats déjà antérieurement acquis à la critique historique. Mais, en formulant ce blâme, on n'a pas pris garde que c'était faire, en définitive, le plus sérieux éloge de l'œuvre attaquée. N'est-ce pas le propre des travaux décisifs et durables de tomber, comme un fruit mûr, de l'arbre de la science et d'être en quelque sorte le produit commun des générations écoulées? Tel fut aussi le caractère de la *Vie de Jésus*. Elle est, d'une part, le produit du passé, et elle le dépasse, de l'autre, puisqu'elle en demeure l'accom-

¹ Séminaire protestant appelé *Das Stift*, où se donnent aussi les cours de la faculté de théologie évangélique de l'université. A. S.

² On s'imaginait volontiers avoir trouvé dans cette doctrine la confirmation rationnelle du dogme orthodoxe. Le gouvernement de Frédéric Guillaume III, dans ses préoccupations pour la restauration de la foi et de l'Église, avait appelé Hegel à Berlin, où sa philosophie était devenue en quelque sorte la philosophie officielle. Conf. Gieseler, *Lehrbuch der Kirchengeschichte*, t. V, p. 243 sqq. A. S.

plissement et le terme. Tous les résultats déjà obtenus antérieurement sur le terrain de l'exégèse biblique s'y rencontrent, il est vrai, comme en un commun foyer; mais ils s'y trouvent éclaircis, complétés, ramenés à une idée fondamentale et à un plan unique. C'est même surtout à ce mode de procéder presque fatal et rigoureux comme une loi de la nature, à cette impassible objectivité avec laquelle l'auteur s'efface devant son œuvre pour n'y laisser paraître que la main impartiale du rapporteur, qu'elle dut de saisir ou plutôt d'effrayer si profondément les esprits. Le livre de Strauss se présenta avec la froide et dure indifférence du destin; il fut comme le jugement collectif de la critique sur l'histoire des Évangiles, comme l'inventaire final dont le dernier mot était : Banqueroute!

A cette apparition, un coup électrique traversa toute la théologie allemande. Depuis les *Fragments de Wolfenbittel* et les écrits polémiques de leur célèbre éditeur¹, plus rien ne l'avait agitée à ce point. Le mouvement qui se fit autour de l'œuvre de Strauss et qui eut pour premier résultat la destitution de l'auteur, se répandit, avec la rapidité et les accroissements de l'avalanche, de Tubingue et du Wurtemberg dans toute l'Allemagne et bien au delà de ses frontières. La préoccupation fut universelle. Ce qui le prouve, ce sont d'abord ces quatre fortes éditions qui, dans l'espace de cinq années, portèrent partout la *Vie de Jésus*²; c'est bien plus encore ce nombre incalculable de réponses, de réfutations et d'écrits divers auxquels elle donna lieu, et qui forment à eux seuls toute une littérature. Devant le danger commun, chacun crut devoir prendre part aux débats. A peine compterait-on un seul théologien de renom qui ne s'y soit fait entendre, et

¹ Ces *Fragments* constituent la première attaque sérieuse contre la véracité des récits évangéliques. On sait aujourd'hui qu'ils furent composés par Reimarus, médecin à Hambourg. Lessing les édita comme recueillis avec d'autres pièces inédites dans la bibliothèque de Wolfenbittel. A. S.

² La première édition parut en 1835-36, la deuxième aussitôt après, la troisième en 1838 et la quatrième en 1840. Dans les deux premières éditions, Strauss avait considéré les quatre Évangiles comme également supposés. Dans la troisième, il cessa d'affirmer l'inauthenticité du dernier et demeura dans le doute. Dans la quatrième enfin, il revint à son premier sentiment, et nia plus fortement que jamais les droits de l'apôtre Jean au titre d'Évangéliste. Ces variations, on le conçoit sans peine, ne sont pas sans avoir eu une certaine influence sur les différentes révisions de l'ouvrage. — La *Vie de Jésus* a été traduite dans diverses langues. En France, M. Littré l'a fait connaître par une bonne et belle traduction faite sur la troisième édition allemande. On regrette seulement que, dans une seconde édition de la version française parue en 1856, le savant traducteur, absorbé par d'autres travaux, n'ait pas cru devoir se rapprocher de la dernière édition allemande, qui contient la pensée définitive de l'auteur. A. S.

le moindre licencié se hâta bravement d'y mêler sa voix. Il résulte de cet empressement général, que les réponses présentées varient grandement entre elles, et que leur valeur scientifique est très-diverse. Sans aucun doute, Strauss a eu parfaitement le droit de dire d'une grande partie de ces écrits, « qu'ils ne méritaient pas plus de fixer l'attention que ces cris qu'arrache souvent à des femmes l'explosion voisine et inattendue d'une arme à feu, — cris poussés, non parce que le coup a manqué le but ou en a atteint un qu'il ne devait pas toucher, mais uniquement parce qu'un coup de feu est parti ¹. »

La *Vie de Jésus*, et rien ne la caractérise davantage, procède d'un double point de vue, d'un principe spéculatif et de la critique historique. Ces deux bases fondamentales se soutiennent l'une l'autre, et c'est dans leur solide accord que l'œuvre puise sa perfection et sa force. Le principe spéculatif est celui de l'immanence : et Strauss le suit avec la plus grande rigueur. L'action de Dieu sur le monde est, pour lui, interne et régulière, continue et progressive, ne laissant, en un mot, aucune place au miracle, « cette violation impossible de la loi par un inexplicable arbitraire. » La répugnance pour le miracle, son incompatibilité évidente avec une conception philosophique sérieuse de l'ensemble des choses, tel est le point de départ de l'œuvre dont nous parlons et la pensée qui la guide dans tous ses détails. Sous ce rapport, sa critique ne fut rien moins que libre de toute idée préconçue et d'affections arrêtées.

C'est encore en vertu du même principe que Strauss considère l'incarnation de Dieu en Christ non comme unique et temporaire, mais comme générale, éternelle. Tout ce qu'on attribue au fondateur du christianisme, en tant qu'individu, n'a pour lui de valeur et de réalité que rapporté à l'humanité entière. Ce fondement historique de la *Vie de Jésus* est clairement posé et développé dans la fameuse dissertation qui termine l'ouvrage. L'auteur y voit du reste un moyen efficace de conciliation, une sorte de reconstruction idéale des ruines amoncelées dans la partie critique. Il y trouve la preuve « que l'essence interne de la croyance chrétienne est indépendante des recherches de l'histoire, et que la naissance surnaturelle du Christ, ses miracles, sa résurrection, son ascension au ciel demeurent d'éternelles vérités, à quelque doute que soit soumise la réalité de ces choses en tant que faits empiriques ². »

¹ Préface de la seconde édition. A. S.

² Préface de la première édition. A. S.

Le second principe, qui est l'âme de toutes les opérations particulières de la critique, réside dans la notion du mythe. Son résultat est purement négatif, et consiste à démontrer que les Évangiles ne sont pas ce qu'ils prétendent être, à savoir, de l'histoire; que l'obscurité et les contradictions y abondent; en un mot, que le mythe les a partout pénétrés. Sous ce rapport, Strauss dépeint lui-même la position qu'il occupe vis-à-vis du passé. « L'ancienne interprétation de l'Église parlait, dit-il, de deux suppositions : la première, que les Évangiles renferment de l'histoire; la seconde, que cette histoire est une histoire surnaturelle. Le rationalisme, rejetant la seconde de ces suppositions, ne s'en attachait que plus fortement à la première, à savoir, qu'il se trouve dans ces livres une histoire, mais une histoire naturelle. La science ne peut ainsi rester à mi-chemin; il faut encore laisser tomber l'autre supposition; il faut rechercher si et jusqu'à quel point nous sommes, dans les Évangiles, sur le terrain historique ¹. » Il n'est pas parfaitement exact d'attribuer, comme le fait ici l'auteur, au rationalisme en général l'interprétation naturelle des récits évangéliques, et notamment du miracle; le docteur Paulus, à la vérité un de ses représentants les plus considérables, peut seul tomber sous cette catégorie. Néanmoins, Strauss ne méconnaît pas que l'interprétation mythique a pris naissance avant lui, que déjà Semler l'avait appliquée aux récits de Samson et d'Esther, que plus tard Gabler et Schelling l'étendirent aux origines sacrées et profanes de tous les peuples, que ce fut notamment le célèbre philologue Heyne qui posa l'axiome : *A mythis omnibus priscorum hominum cum historia tum philosophia procedit*. Il signale expressément la *Mythologie hébraïque* de Bauer et les *Commentaires sur le Pentateuque* de Vater et de De Wette, comme introduisant la théorie du mythe dans le domaine spécial de la théologie; il fait remarquer que Wegscheider lui-même, bien qu'un des chefs du rationalisme, reconnaît, dans ses *Institutions*, ne pouvoir défendre le caractère divin de la Bible contre les railleries de ses adversaires sans le secours de l'interprétation mythique.

Ayant reconnu ainsi la part qui revient à ses devanciers, Strauss revendique pour lui le mérite d'avoir fait le premier une application complète de l'idée du mythe, que ceux-ci n'avaient saisie ni dans toute sa pureté, ni dans toute son étendue. Ils ne l'avaient pas saisie dans sa pureté, car l'interprétation naturelle avait été maintenue et employée simultanément; ils en avaient méconnu l'étendue véritable, car, admise

¹ Préface de la première édition. A. S.

d'abord avec timidité et simplement pour les livres les plus anciens de la Bible, ils n'avaient osé l'appliquer, en la transportant au Nouveau Testament, qu'à des parties accessoires et en quelque sorte extérieures, au début et à la fin des récits de l'Évangile. Schleiermacher lui-même et son école n'avaient point fait un pas de plus. « On entrait, dit fort bien Strauss, dans l'histoire évangélique par la porte triomphale des mythes, on sortait par une porte semblable; mais, pour tout l'espace intermédiaire, il fallait se contenter du sentier tortueux et pénible de l'explication naturelle ¹. »

Pour montrer la légitimité d'une application générale du principe mythique, Strauss en appelle à la date relativement récente des témoignages extrinsèques en faveur de l'existence des Évangiles canoniques. « Ces témoignages, dit-il, ne vont pas plus loin que le commencement du second tiers du deuxième siècle, tandis que, selon toutes les probabilités, les apôtres, y compris Jean lui-même, avaient cessé de vivre avant la fin du premier. » Cet intervalle de cinquante ou soixante années suffit abondamment, sans doute, pour la production d'une littérature pseudo-apostolique; il justifie, dans tous les cas, les investigations de la critique interne et lui donne une entière liberté d'appréciation. Or, cette possibilité de l'existence du mythe dans les Évangiles devient presque une certitude, lorsqu'on tient compte du merveilleux de la narration, des contradictions insolubles dont elle fourmille, des difficultés de chronologie et des inexactitudes historiques que les renseignements des écrivains profanes de l'époque dévoilent pleinement. Pour pallier toutes ces discordances, il ne suffirait plus, comme on a aimé à le faire jusqu'ici, de favoriser l'un des évangélistes au détriment de l'autre, de sacrifier, par exemple, Matthieu à Luc, puis, au besoin, celui-ci à Jean. Ce serait tout simplement avoir deux poids et deux mesures, et recourir à l'expédient le plus suspect. Au reste, une étude impartiale des divers Évangiles démontre qu'ils ont tous une nature identique, un mérite égal, et que leurs témoignages se valent ². Il n'y a plus ici qu'un *bellum omnium contra omnes*, où l'histoire ne saurait se reconnaître ni se fixer ³.

Enfin, la théorie mythique trouve sa confirmation positive dans le

¹ Introduction, § 8-11. A. S.

² Ce principe, qui a une grande influence sur les conclusions critiques de Strauss, n'a pas été admis sans réserve. D'après Baur et son école, l'Évangile de Matthieu est celui qui nous retrace le mieux la pensée et le caractère de Jésus; celui qui s'en éloigne le plus est l'Évangile de Jean. A. S.

³ *Ibid.*, § 13 et *passim*. A. S.

fait que la plupart des récits évangéliques, ceux surtout où intervient le miracle, s'expliquent de la manière la plus facile et la plus naturelle, lorsqu'on les rapproche des idées et des espérances messianiques de l'Ancien Testament. L'axiome rabbinique : « Comme fut Moïse ainsi sera le Messie futur, » est fort clairement la source, la pensée génératrice d'une partie des Évangiles. En effet, le Messie devait, dans la conviction des Juifs, reproduire à un degré très-supérieur les miracles opérés autrefois par Moïse et par Élie. Bref, c'est la notion messianique existante à l'époque du Christ qui a enfanté les mythes de la vie de Jésus; ce sont les traits du Messie des prophètes et de l'attente populaire qui ont servi à orner l'image du Messie réel¹.

De toutes les parties de l'œuvre de Strauss, la plus brillante est sans contredit celle qui a pour objet la critique négative. Impossible de mettre mieux en lumière les contradictions internes des données évangéliques qui, presque sur chaque point, s'excluent et se renversent mutuellement; impossible de ruiner plus à fond l'ancienne harmonistique, ses petits moyens, ses expédients éphémères et ses vains déguisements. — Cette partie est encore une histoire complète de l'herméneutique. Elle expose avec le plus grand soin non pas seulement les contradictions du texte lui-même, mais celles non moins curieuses des commentaires rationalistes, supranaturalistes et schleiermacheriens. Tous les matériaux exégétiques s'y trouvent résumés et coordonnés avec un talent digne d'admiration.

Cependant le résultat, comme nous l'avons dit, est purement négatif. Tout est devenu incertain. Le mythe s'est glissé jusqu'au cœur du récit et en a rongé la substance. De la vie de Jésus, il ne reste plus, comme réellement historique, que quelques maigres linéaments. Qu'il a grandi à Nazareth, qu'il s'est fait baptiser par Jean, qu'il a réuni des disciples et traversé en enseignant les différentes régions de la Judée, que partout il a combattu le pharisaïsme et annoncé au peuple le règne du Messie, qu'il est mort enfin sur la croix, victime de la haine et des intrigues des pharisiens : telle est à peu près la somme des faits historiques, auxquels sont venus s'unir dans la suite, après avoir été transformés en autant de réalités par la réflexion pieuse ou l'imagination populaire, les désirs, les idées, les espérances que les premiers chrétiens attachaient à la personne de leur maître disparu. Il n'y a guère, dans ce que les évangélistes nous rapportent du Christ, que les discours, celui qu'on nomme le Discours de la montagne, par exemple, dont on

¹ Introduction, § 14, t. I, p. 110 de la traduction française, 2^e édition. A. S.

puisse trouver avec quelque certitude le fond réel. Les paroles caractéristiques de Jésus, dans leur forme concise et sentencieuse, dans leur contraste avec les allures pharisaïques et dans leur saisissante profondeur, sont la seule chose peut-être qui ait su résister à l'action dissolvante de la tradition orale. Elles furent, il est vrai, souvent isolées de leur contexte, détournées de leur sens originel, transportées à des situations auxquelles elles ne s'appliquent pas; mais leur substance au moins demeura pure d'altérations.

Si nous voulons maintenant faire connaître les traits principaux et les objections les plus importantes de la littérature qui se groupa autour du nom de Strauss, car cette littérature existe, le choix n'est pas facile. Il est juste cependant de commencer par celui qu'on peut considérer comme le représentant du supranaturalisme biblique, par Steudel de Tubingue. Arrière-petit-fils de Bengel, maître de Strauss, surintendant du séminaire où ce même Strauss occupait la place de répétiteur, il se sentit obligé à tous égards, lui le théologien le plus renommé du Wurtemberg, de parer avant aucun autre le coup qui venait d'être frappé. Le premier donc, et sans attendre la publication du second volume, il ouvrit la lutte par ses *Considérations préalables pour servir à tranquilliser les esprits*. Il s'étonna que, « du sein même de son cabinet, » un jeune savant eût osé proclamer le supranaturalisme une doctrine surannée. Il fit ressortir l'importance de la partie historique de la vie de Jésus pour le développement ultérieur du christianisme et de l'Église. Il observa que « la fondation de l'Église chrétienne par un Juif crucifié » est en soi incompréhensible, et que les Évangiles, en donnant seuls, par les renseignements qu'ils fournissent sur ce Crucifié, l'explication de ce fait étrange, démontrent victorieusement eux-mêmes leur haute valeur et leur exactitude.

Strauss écarta d'une manière très-saisissante le point saillant de cette argumentation. « Oui, s'écria-t-il, toutes les choses extraordinaires et merveilleuses que les évangélistes nous racontent en si grand nombre de Jésus expliquent fort bien la foi que le monde lui accorda dans la suite; mais elles ne permettent plus de comprendre l'incrédulité de ses contemporains: sa résurrection cesse d'être surprenante, mais son supplice devient une énigme. Notre longue habitude des Évangiles saurait seule nous disposer à admettre que les Juifs eussent pu rejeter et livrer à la mort un homme qui avait nourri des milliers d'individus de quelques pains miraculeusement multipliés, qui avait guéri à Jérusalem même un aveugle-né et un paralytique malade depuis trente-huit ans, qui avait ressuscité enfin, à quelques pas de

cette ville, un mort enterré depuis quatre jours et qui « sentait déjà mauvais ».

En somme, le livre de Steudel s'était borné à prouver que le christianisme implique l'existence de son fondateur, et que celui-ci n'est point un mythe. A ce sujet, Strauss remarqua qu'il était parfaitement inutile de porter la discussion sur un point qui n'était pas en cause et qu'il admettait tout comme son adversaire. « Je n'ai nié, ajoutait-il, ni l'élément historique du christianisme, ni la personnalité de Jésus. Ce que j'élague de l'Évangile à titre de mythe n'est qu'accessoire, et ne possède rien qui soit de nature à fortifier ou à consoler les âmes : la perte ne saurait en être sensible. » Comment le fait de Pierre, par exemple, recueillant un statère dans la bouche d'un poisson, eût-il jamais pu édifier personne s'il n'avait été lié à l'histoire du Christ? Ce ne sont pas, en définitive, ces récits mythiques si nombreux et ces anecdotes presque toujours insignifiantes qui donnent de l'importance à la figure de Jésus; c'est elle, au contraire, qui, en les éclairant de ses rayons, les rend tolérables. S'il fallait une preuve du peu d'influence que les narrations de ce genre eurent sur la propagation du christianisme, j'en appellerais à celui des apôtres qui y a travaillé plus qu'eux tous, à Paul. Il n'avait pas fallu, pour gagner au Christ un homme tel que lui, de tous ces récits merveilleux d'une conception surnaturelle, d'une multiplication de pains, d'une promenade sur les eaux de la mer ou de quelque autre du même genre. Au moins, s'il les avait connus ou s'il en avait senti le besoin, pourquoi ne se les rappellerait-il jamais lorsqu'il parle de Jésus et qu'il en proclame les louanges? S'ils lui avaient semblé faire partie de la substance du christianisme ou pouvoir être utiles au salut par le Seigneur, comment se ferait-il qu'il n'en parle dans aucun des passages où l'œuvre de la rédemption est traitée expressément? Paul ne sait que Jésus-Christ, Jésus-Christ mis à mort et ressuscité : c'est la pierre angulaire unique sur laquelle il bâtit toute sa doctrine. — Après s'être défendu de la sorte, Strauss, prenant à son tour l'offensive, démontra de la façon la plus concluante combien était fausse, contradictoire et périlleuse la position de ce supranaturalisme avancé dont Steudel venait relever la bannière. S'appuyant sur leurs propres appréciations de ces histoires qui nous retracent l'âne parlant de Balaam, le soleil arrêté par Josué, Jonas dans le ventre de la baleine, etc., il dévoila les singulières inconséquences de ces soi-disant supranaturalistes imbibés de rationalisme, que le miracle embarrassait, et qui, tout en se prétendant seuls fidèles au vrai sens de la Bible, le dénaturaient constamment par leurs modernes interpréta-

tions. « Nos supranaturalistes avancés, dit Strauss en terminant, n'ont rien de plus à cœur que de se mettre devant le Seigneur, les épaules inclinées, et disposés en apparence à porter avec résignation tous les fardeaux qu'il daignera leur imposer; mais une fois à l'œuvre, ils s'entendent fort bien à se débarrasser sous main des pièces les plus lourdes en continuant à protester de leur fidélité. »

La nouvelle orthodoxie prit à l'égard de l'ouvrage de Strauss, qui était pour elle en quelque sorte une bonne fortune, une position très-différente et plus sûre. Elle le déclara « une des œuvres les plus utiles qui eussent paru dans les temps modernes sur le terrain de la théologie; » et cela, parce qu'il exprimait clairement et pleinement cette incrédulité qui ne s'était encore montrée qu'incomplète et douteuse. Elle accorda à son auteur l'inappréciable mérite d'avoir mis rigoureusement en lumière les conséquences réelles de la doctrine hégélienne, et elle proclama le profond respect que lui inspirait une philosophie qui s'entendait au moins à faire « des hommes complets ». A la vérité, disait-elle, c'est maintenant aussi qu'il est permis de voir pour la première fois avec une pleine évidence combien l'orgueilleuse raison de l'homme naturel se trouve en opposition radicale avec la foi. Strauss n'est que le fruit mûr de cette critique moderne qui a entr'ouvert au mythe la porte de la Bible. Dès qu'on a mis le pied sur ce sentier glissant, plus rien ne l'arrête, et la conception mythique l'entraîne jusqu'au bout. Hors l'humble soumission à la lettre de l'Écriture, hors le principe de sa véracité littérale et de sa crédibilité entière, il n'est point de salut.

Sans doute la nouvelle orthodoxie ne renonçait pas à perfectionner l'apologétique, à lui donner quelque chose de plus intime et de plus profond. On ne peut s'attendre, disait-elle, à voir admettre le miracle et la prophétie uniquement sur des témoignages externes, même les plus certains; l'assentiment intérieur de l'âme doit s'y joindre. « Pour croire à la guérison du lépreux, il faut être déjà purifié soi-même de la lèpre du péché. » Mais il est à peine nécessaire de faire remarquer combien était dangereux et précaire cet appel au sentiment individuel, au *testimonium spiritus*. Ce témoignage de l'âme n'est autre chose que la foi parvenue à son dernier degré de subjectivisme, et par suite indéterminable : il peut se porter dans toutes les directions, et contredire le sens littéral de la Bible aussi bien que l'admettre. Or, qu'il vienne à s'en écarter, le doute et la critique ne seront-ils pas pleinement justifiés?

Strauss a été accusé plus d'une fois d'avoir écrit son livre avec une

froide ironie. Rien de plus naturel que de retrouver ce reproche, sous une forme plus injurieuse et plus violente, dans la *Gazette ecclésiastique évangélique*¹. « Son cœur, dit-elle, est celui du Léviathan, dur comme un rocher et comme la meule qui écrase le grain. S'il ne bafoue pas en termes formels les choses saintes, au moins le rire de la moquerie ne cesse-t-il d'errer sur ses lèvres. Il porte la main avec une sacrilège indifférence sur l'oint du Seigneur, et pas une larme de regret ne mouille ses yeux. » — Strauss a répondu à différentes reprises à cette accusation. Il a fait observer qu'il n'avait jamais manqué aux devoirs de la science, ni affecté les allures de la frivolité; et que s'il n'avait pas entouré la critique de ces gémisséments tragiques qu'on lui demandait, c'est que ce qu'il renversait n'était point saint à ses yeux, mais faussement réputé comme tel. « Oui, je l'avoue hautement, dit-il dans sa réponse à Steudel, je hais et je méprise ce langage pieux, contrit et timide qui, dans des discussions scientifiques, s'arrête à chaque pas à menacer, et soi-même et son lecteur, de la perte du salut éternel; je le hais, je le méprise, et je sais fort bien pourquoi.... Dans les questions scientifiques l'esprit garde sa liberté; il lèvera donc aussi librement la tête et ne la courbera pas en esclave. Aux yeux de la science, il n'existe rien d'immédiatement saint, mais seulement une vérité; et cette vérité elle-même réclame non pas l'encens de la dévotion, mais la clarté de la pensée et du discours. »

La nuance qui sert de transition entre la nouvelle orthodoxie et l'école de Schleiermacher fut représentée, dans la polémique contre Strauss, par Tholuck et sa *Crédibilité de l'histoire évangélique*.

A cette occasion, je me hasarde, quelque épineuse que puisse sembler la matière, à examiner un peu plus attentivement la tendance et la signification de ce théologien célèbre, qui, dans tous les cas, occupe une place très-remarquable dans l'histoire du développement de la théologie contemporaine. Son caractère particulier est de se soustraire à toute classification. Il n'appartient, à proprement parler, à aucune des catégories connues, et cela, parce qu'il fait à la fois partie de toutes. Par suite de son extrême impressionnabilité et de sa faculté singulière d'appropriation, il a emprunté quelque chose à chacune d'elles, et s'est exercé sur tous les tons de la théologie moderne. Dans le principe, on était accoutumé à le ranger parmi les piétistes, mais

¹ Ce journal est une espèce de tribune inquisitoriale du haut de laquelle Hengstenberg lance depuis plus de trente ans, contre tout ce que l'Allemagne a eu d'hommes supérieurs, ses dénonciations et ses anathèmes. On l'a nommé une institution digne d'Innocent III et de Loyola. A. S.

sans doute à tort, si on entendait parler de ce vieux piétisme de Spener, tout intérieur, fort monotone et passablement borné. Tholuck a bien quelques-uns des traits du piétiste, mais il lui manque le principal : la pauvreté en esprit. C'est un spirituel éclectique, que tous les courants intellectuels ont effleuré. Il s'est nourri de la théologie spéculative comme de celle de Schleiermacher, sans que ni l'une ni l'autre ait pu le rassasier : la rigueur systématique de ces écoles l'a toujours rebuté. L'orthodoxie, soit qu'elle parte de l'Écriture, soit qu'elle repose sur les symboles, est bien plus éloignée encore de le compter dans ses rangs. Il a pris au contraire, jusqu'à un certain point, une part sympathique à toutes les hérésies de l'époque ; et il est beaucoup trop mobile, beaucoup trop subjectif pour pouvoir se résigner à la lettre des Écritures ou à la formule d'un symbole. Tholuck n'est donc rien de cela, et il a pourtant de tout quelque chose. Très-lié jadis avec le chef de la nouvelle orthodoxie, il se sent encore à chaque instant entraîné vers lui, comme apologiste de la foi et comme adversaire irréconciliable du rationalisme. De même, il n'a pas seulement avec le piétisme les rapports les plus intimes par sa façon particulière d'accentuer le péché ; mais, sorti des cercles piétistes de Berlin, son premier écrit, *Du Péché et du Rédempteur*, en est encore l'écho fidèle. Les spéculations hégéliennes ont eu à leur tour en lui, au temps de leur plus grande faveur, un adhérent zélé. C'était l'époque où cette philosophie s'annonçait comme la réconciliation définitive de la foi et de la science, et où elle prétendait établir rationnellement les mystères de la Trinité et de l'Incarnation divine. Tholuck ne manqua pas d'aller chercher souvent près des membres croyants de l'école des encouragements et des conseils ; et nul, à son sens, ne s'entendait mieux que Gœschel à résoudre d'une manière satisfaisante les problèmes les plus difficiles. Enfin Schleiermacher lui a fourni maint aperçu ; et, en général, il n'a cessé, dans ces derniers temps, de se rapprocher de la position intermédiaire des adhérents soi-disant positifs de cette théologie.

Dans cet état de polytrophie vraiment étrange, un seul point peut être désigné avec certitude comme le principe et le but de ses constants efforts : l'opposition et la lutte contre le rationalisme scientifique ou vulgaire. Sous ce rapport, Tholuck peut être appelé *le romantique* de la théologie. La haute ironie et les moqueries inépuisables sur les platitudes et les vanités du rationalisme, la guerre contre lui poussée jusque dans ses formes les plus risibles et les plus mesquines, telles furent pendant longtemps la joie principale et la grande affaire de sa vie. Il vint à Halle avec la tâche expresse de triompher de cette doctrine, qui

y était alors toute-puissante. Cette mission a fixé irrévocablement son caractère théologique, et a attaché à son nom une impression odieuse qu'il méritait pourtant à peine. On ne peut s'étonner, il est vrai, en face de la manière provocante et incorrecte dont il s'acquitta de sa charge, que la phalange savante des rationalistes, les David Schulz, les Fritzsche, les Schultheiss l'aient pris pour but de leurs plus lourdes attaques, qu'ils aient relevé sans miséricorde toutes ses fautes de langage et ses nombreuses méprises sur le terrain de l'exégèse philologique, qu'ils l'aient dépeint comme le représentant de la méthode des anathèmes, de la haine de la science, du mysticisme et de l'orthodoxie. Et cependant il n'était rien moins que tout cela. Atteint lui-même profondément, par son contact avec le rationalisme et son étude de toutes les questions de la critique évangélique, des hérésies qu'il voulait combattre, il ressembla bientôt à ces apologistes anglais du dix-huitième siècle qui, dans leur lutte avec l'incrédule déisme, en aspirèrent tous les poisons et finirent par capituler au lieu de vaincre. C'est ainsi que son orthodoxie s'est trouvée minée peu à peu sur tous les points. Il n'y a pas de dogme qu'il n'ait modernisé et subjectivé, pas de question de critique dans laquelle il n'ait fait des concessions. Les différences radicales entre la foi moderne et l'ancienne orthodoxie, entre la religiosité inconsistante du sentiment et la religion externe mais solide du dogme, ne se manifestent chez aucun des théologiens vivants aussi clairement que chez lui. C'est un singulier mélange d'imagination ardente, d'intelligence élevée et délicate, d'érudition étendue, d'esprit âpre et mordant : mélange qui nous ramène au romantisme et à sa religion de fantaisie.

Le grand mérite de Tholuck est l'esprit et l'imagination. A ces qualités fondamentales s'unit une bigarrure profonde de connaissances de tous genres qui, mues par elles, produisent les images kaléidoscopiques les plus frappantes. Néanmoins, bien des choses lui font encore défaut pour que cette science si riche et si brillante ait le don de convaincre. Il lui manque l'exactitude, l'ordre, la cohérence, la réflexion, la personnalité. Quelque entassées que soient les citations des écrivains sacrés et profanes, quelque belles et ingénieuses que puissent paraître les allusions aux poètes et aux philosophes de tous les temps qui sont appelés à venir confirmer ou glorifier la foi, ces frais d'esprit ne parviennent à ressembler qu'à un feu d'artifice, dont la lumière éblouit un instant les yeux sans dissiper la nuit.

Malgré ces défauts, Tholuck n'en a pas moins exercé une action personnelle aussi considérable que bienfaisante : c'est une vertu qu'il est juste de lui reconnaître, et dont une foule de nos théologiens pratiques

pourraient témoigner. Seulement, il semblerait que ceux qui se sont trouvés suscités ainsi par lui peuvent s'appliquer la parole du Faust : « Tu as eu la puissance de m'attirer, mais tu ne possèdes pas celle de me retenir. » Et de fait, on ne peut être surpris de ce que ses élèves les plus distingués aient passé par la suite, à droite ou à gauche, dans des camps étrangers, et qu'ils aient, en particulier, cherché la tranquillité dans le confessionnalisme rigoureux. Qui saurait enchaîner le grand nombre à cette construction arbitraire d'un esprit exubérant, à cette foi toute lacérée par les idées modernes ?

Pour caractériser davantage la position dogmatique de Tholuck, il suffira de donner un aperçu de ses idées touchant le miracle et l'inspiration.

Tholuck a présenté dans sa *Crédibilité de l'histoire évangélique* une définition du miracle qui se trouve encore reproduite dans un article de ses *Mélanges* (*Kleine vermischte Schriften*) sur le même sujet. « Nous entendons par miracle, dit-il, un événement qui s'écarte complètement de l'ordre naturel *tel qu'il nous est connu*, et qui a une origine et un but religieux. » Il n'ose déterminer du reste, d'une manière objective et générale, ce qui sépare essentiellement le miracle de la loi commune de la nature, ou plutôt il pense que cette distinction absolue ne se peut point établir, parce qu'elle n'existe pas. Ainsi, il transforme le *miraculum* en *mirabile*. Le miracle ne s'éloigne plus que de l'ordre naturel connu ; il n'est qu'un fait extraordinaire, inaccoutumé en dedans le cours régulier des choses. — Qui ne voit que cette *naturalisation* du miracle n'est autre chose que son anéantissement ? En effet, ce n'est point de cette façon que le comprennent ni ceux qui le rapportent ni ceux qui y croient. Le miracle, tel que se le représentent l'Ancien et le Nouveau Testament, est la manifestation d'un acte particulier de Dieu, ayant pour but d'accréditer quelque prophète ou quelque autre envoyé céleste. Or, le caractère propre de cette opération spécifique de la Divinité consiste précisément à dépasser les lois de la nature et à émaner en ligne directe de la toute-puissance créatrice. La surnaturalité de l'être et du faire est une des propriétés principales du Dieu de la Bible ; les représentations et les histoires miraculeuses qui inondent l'Ancien Testament et qui se répandent jusque dans le Nouveau découlent de cette source et y tiennent intimement. Lors donc qu'on a cessé d'ajouter foi à une pareille surnaturalité et à des manifestations particulières de la toute-puissance de Dieu, en tant que distinctes de la vie, de la nature et de ses lois, on se trouve placé sur le terrain de la conception cosmologique moderne, c'est-à-dire d'une action divine

immanente, suivie, régulière, et on reconnaît implicitement que l'ordre de l'univers, non le miracle, révèle seul la Divinité. Mais, dans ce cas, pourquoi ne pas avouer franchement son opinion et se poser en défenseur du miracle au moment même où on le ruine par la base ?

La position de Tholuck vis-à-vis de l'inspiration est la même qu'à l'égard du miracle. Pour la connaître, nous n'avons qu'à consulter l'exposition qu'il en a donnée lui-même dans le Journal de Müller et Nitzsch. L'idée fondamentale est celle-ci : « L'inspiration ne doit point être considérée comme générale et constante ; elle n'est que partielle et se rapporte uniquement aux vérités nécessaires au salut. Elle n'exclut pas les fautes de mémoire, les citations erronées, les erreurs d'histoire, de chronologie, de géographie ou d'astronomie ; tout cela se rencontre même fréquemment et ne doit point nous scandaliser. L'Écriture a son noyau et son écorce : le témoignage du Saint-Esprit porte d'une manière directe et absolue sur le premier, mais seulement d'une manière indirecte et relative sur l'autre. Qu'il nous suffise donc, pour toute la partie historique, qu'au moins les faits essentiels nous soient rapportés avec fidélité, quoi qu'à vrai dire la limite entre ce qu'il y a d'essentiel et ce qui ne l'est pas ne se puisse que bien difficilement fixer. »

Ces concessions peuvent être très-méritoires ; mais, considérées plus attentivement, elles ne conduisent à rien moins qu'au renversement de l'inspiration comme telle. En effet, comprend-on une inspiration qui se restreint aux vérités du salut, et qui, se retirant subitement dans tous les points de géographie ou d'histoire, y abandonne l'homme à lui-même et à sa faillibilité ? Un pareil dualisme ne fait-il pas de l'action inspiratrice du Saint-Esprit quelque chose de contraire à la nature et de purement mécanique ? N'est-ce pas ruiner de fait la notion de l'inspiration absolue et réduire l'opération souveraine de Dieu à un acte relatif, complexe, où entre indivisiblement le facteur humain avec l'apport de ses erreurs et de ses faiblesses ? Comment une telle inspiration se distingue-t-elle encore de cette autre inspiration purement religieuse qui est le partage de tous les vrais croyants ? Et alors, comment établir désormais une limite certaine entre ces livres inspirés et ceux qui ne le sont pas ? Sur quoi baser l'autorité décisive des premiers ?

Si nous revenons maintenant à notre point de départ, à l'écrit de Tholuck sur la *Crédibilité de l'histoire évangélique*, nous accordons volontiers qu'il a su découvrir avec bonheur un des côtés faibles de l'œuvre de Strauss et concentrer sur ce point toutes ses attaques. Il s'agit de l'authenticité, de l'origine apostolique de nos quatre Évangiles. Strauss avait tranché en quelques pages cette grave question préliminaire, et

passé devant elle d'un pied rapide. C'est là, au seuil de l'arène des raisons intrinsèques et au moment de le franchir, que Tholuck prétendit arrêter le fugitif. — Pour l'Évangile de Matthieu, Strauss s'était borné à renvoyer aux travaux critiques les plus modernes, à ceux de Schleiermacher, de David Schulz, de Sieffert, de Schneckenburger, dont les résultats semblaient définitivement acquis; Marc et Jean avaient été l'objet de son propre examen, et il avait tenté au moins d'en ébranler les titres; mais quant à l'Évangile de Luc, il l'avait reconnu comme l'œuvre réelle d'un disciple des apôtres. Tholuck s'empara de cette concession, fit rouler sur elle toute sa démonstration et conclut : « Si l'Évangile de Luc est authentique, comme on l'accorde, nous nous trouvons transportés aussitôt dans un centre indubitable de témoins oculaires et de renseignements historiques qui ne permettent plus absolument de transformer l'Évangile en une fée Morgane mythique. »

Je ne puis suivre ici dans tous ses détails cette argumentation, pas plus que celles qui ont pour objet la crédibilité de Marc et de Jean. Mais comme elles me semblent d'une texture lâche et fragile, très-semées d'exagérations, en un mot, insuffisantes, je me crois tenu de justifier mon sentiment au moins par un exemple.

Strauss avait dit : « Dans tous les cas, les témoignages en faveur de l'authenticité du second et du quatrième Évangile ne remontent pas jusqu'au temps des apôtres; aucun d'eux ne nous apprend que Marc et Jean aient écrit des Évangiles, ni en particulier ceux-là qu'on nous donne sous leur nom. » A cette considération, d'une exigence du reste extrême, Tholuck répond : « Nous sommes en mesure de faire connaître des amis immédiats de Jean qui témoignent de l'authenticité aussi bien que de la crédibilité de l'Évangile qu'on attribue à cet apôtre; oui, nous pouvons prouver que ces deux disciples, au témoignage important desquels Strauss prétend en appeler en vain, confirment eux-mêmes à cet égard les convictions traditionnelles. » Voilà certes une annonce infiniment propre à allécher la curiosité. Mais à quoi aboutit-elle? A ce verset final bien connu de l'Évangile de Jean (xxi, 24) : « C'est ce disciple qui rend témoignage de ces choses et qui a écrit ceci, et nous savons que son témoignage est véritable. » Or, comment ces paroles constitueraient-elles une preuve d'authenticité? Proviennent-elles de l'auteur même de l'Évangile : elles ne font plus que témoigner dans leur propre cause, et leur valeur démonstrative est nulle. Sont-elles, au contraire, l'œuvre d'une main plus récente : cela seul les rend suspectes. Mais Tholuck sait, à la vérité, qu'elles émanent d'amis personnels de l'apôtre dont il connaît même les noms. Comment cela?

Voici son raisonnement : « Ceux qui ont écrit ce témoignage ont gardé l'anonyme. Sans aucun doute, s'ils avaient été d'obscurs copistes ou des faussaires d'un autre âge, ils n'eussent pas manqué, pour donner plus de force à leur attestation, d'y mettre leurs noms. Ils ne l'ont pas fait. Donc, ils ont dû être des membres importants et connus de l'Église d'Éphèse, ou des amis de l'apôtre. Ces qualités, d'après les renseignements de Papias, conviennent au presbytre Jean et à Aristion; par conséquent Aristion et Jean le Presbytre ont rédigé notre témoignage. » Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de s'arrêter longtemps aux singularités d'une pareille logique. « Des interpolateurs inconnus n'eussent pas manqué de se servir du poids de leur nom. » Mais leur nom n'avait aucun poids, et c'est pour cela même qu'ils le passèrent sous silence ! « Des membres importants de l'Église d'Éphèse n'avaient pas besoin de se nommer. » Mais ce sont eux précisément qui, pour faire valoir et leur nom et leur témoignage, s'y seraient trouvés obligés ! Enfin : « Ces membres importants furent Jean le Presbytre et Aristion. » Pourquoi justement ceux-là ? Parce que le hasard a voulu que Papias nous ait révélé ces deux noms et pas d'autres !

Si, de Tholuck, nous passons aux adversaires que Strauss a rencontrés dans le camp de Schleiermacher, nous n'hésiterons pas à mettre en première ligne la *Vie de Jésus* (1837) de Néander; nous citerons ensuite, comme renfermant les objections les plus solides qui aient été présentées de ce côté, le travail qu'Ullmann a inséré en 1836 dans le journal de théologie qu'il publie sous le titre : *Études et critiques*.

La *Vie de Jésus* de Néander¹ est un écrit souverainement intéressant

¹ Néander fut, avec Schleiermacher, un des créateurs de la Faculté de théologie de l'université de Berlin. Sa pensée relève incontestablement tout entière de celle de son célèbre collègue; mais il poussa beaucoup plus loin que lui la doctrine de la religion du sentiment (c'est Néander qui a dit : *Pectus est quod theologum facit*), et il fut le chef véritable de la théologie de la conciliation. La douceur de son caractère, la pureté et la simplicité de son âme, son parfait dévouement aux intérêts religieux, toutes ces qualités aimables jointes à un enseignement clair, facile, peu porté aux questions relevées ou épineuses, très-désireux de conclusions pratiques, attirèrent autour de sa personne et de sa chaire un nombre toujours plus considérable d'amis et de disciples. Ses leçons, on le comprend sans peine, étaient infiniment plus suivies que celles de Schleiermacher, quoiqu'il ne pût rivaliser avec lui ni pour le génie, ni même pour l'influence réelle. — Néander est surtout célèbre comme historien de l'Église. On a de lui un grand nombre de monographies remarquables sur le siècle des apôtres, l'empereur Julien, saint Jean Chrysostome, saint Bernard, etc. Mais son œuvre capitale est l'*Histoire générale de la religion et de l'Église chrétiennes jusqu'en 1431* (1^{re} édition, 1826-1852; 3^e édition, 1857) Quoique sévèrement et justement critiquée par Baur (*Epochen der Kirchlichen Geschichtschreibung*, p. 201 sqq.), cette histoire a de nombreux et d'incontestables mérites :

pour l'historien de la théologie moderne. Ce subjectivisme de la religion du sentiment, qui juge, adopte ou rejette sans norme objective et sans autre règle que le besoin religieux de l'âme, ne se révèle dans aucun autre livre d'une façon plus claire et plus saisissante. On s'y sent partout sur le terrain chancelant de cette critique du cœur qui semble marcher à l'aventure et se complaire à déjouer toutes les prévisions. Évidemment la *Vie de Jésus* de Néander n'est point orthodoxe. Elle abandonne non-seulement le principe de l'inspiration, mais encore la pleine véracité des faits évangéliques. Les idées christologiques modernes de Schleiermacher décident en dernier ressort, et l'Évangile doit se soumettre à être mesuré et taillé sur elles. C'est ainsi que le Christ des synoptiques¹ se trouve tellement spiritualisé par des atténuations, des retranchements et des interprétations de tous genres, qu'il en est rendu méconnaissable. On sent bien à chaque pas que les miracles ne font point partie de ce que réclament les besoins religieux de l'auteur; et cependant, il n'a pas plus le courage de les exclure complètement de l'histoire évangélique que de les y laisser figurer dans leur réalisme naïf et concret. Que faire donc? Prendre un parti mi-toyen. Les miracles sont atténués, naturalisés, quelques-uns même supprimés en silence. Leur surnaturalité est limitée à l'aide de la théorie de la préformation universelle des choses de Leibniz et de Bonnet. Ils ne sont plus des phénomènes isolés, mais les parties intégrantes d'un vaste ensemble, l'apparition dans l'humanité de forces nouvelles et supérieures. Et comme ces forces productrices nouvelles sont préparées par le cours régulier de la nature, elles viennent aussi s'y relier. Les miracles sont donc bien quelque chose de supérieur aux lois naturelles ordinaires, mais non d'opposé à elles : c'est en quelque sorte la nature elle-même qui a été disposée par la sagesse divine pour se les assimiler. On distingue ensuite un certain nombre de degrés intermédiaires entre le naturel et le surnaturel. Dans les influences supérieures qui ont l'homme pour objet, l'élément naturel domine; dans celles qui opèrent sur la matière raisonnable, c'est l'élément surnaturel. Les premières sont donc préférées; les secondes, sans qu'on les rejette entièrement, subissent la réduction la plus forte possible.

l'auteur y a mis toutes les qualités de son âme. — Néander est mort en 1850, entouré de la vénération et des regrets universels. Il a mérité d'être appelé « un saint du protestantisme ». A. S.

¹ On a donné le nom de *synoptiques* aux trois premiers Évangiles, parce qu'ils concordent entre eux dans leurs dispositions principales, et qu'on peut en quelque sorte les embrasser d'un même coup d'œil. L'Évangile de Jean se refuse à ce rapprochement. A. S.

On parvient encore à restreindre les miracles en leur appliquant une règle de convenance et d'utilité morales. Ceux qui sont purement *épidictiques*¹, de simples manifestations de puissance, sont traités avec une défiance extrême; ceux, au contraire, qui ont un effet curatif, dont le but est de venir en aide à l'humanité souffrante, reçoivent toutes les faveurs. Mais ce prétendu criterium est aussi moderne que tous les autres subterfuges. Le but du miracle n'est point l'homme ni son bien-être, mais Dieu et la révélation de sa toute-puissance. Le miracle est essentiellement *épidictique*; il sert avant tout à légitimer l'envoyé de la Divinité, le prophète, le chef théocratique.

Un ou deux exemples nous feront mieux voir encore comment Néander traite les récits des faits miraculeux; comment, pour s'en débarrasser, il sait au besoin varier sa méthode et employer tantôt l'interprétation mythique, tantôt l'interprétation naturelle. Dans la narration qui a pour objet les mages de l'Orient, il reconnaît, comme fondement historique réel, leur voyage à Jérusalem, entrepris et dirigé sur des données astrologiques; l'étoile et son intervention merveilleuse ne sont point admises. — Les prodiges qui accompagnent le baptême n'ont pas de signification objective; ils sont purement subjectifs, et se passent, sous forme de vision inspirée, dans l'esprit du Baptiste. Il en est de même de l'apparition du Saint-Esprit sous la forme d'une colombe et de la voix céleste. — Le récit de la tentation renferme bien une vérité historique, mais représentée symboliquement; elle est de l'histoire vraie, mais non véritable. — Le statère trouvé dans la bouche d'un poisson n'est qu'une bénédiction spéciale des travaux ordinaires de Pierre, une extension de son gain habituel; ainsi de la pêche miraculeuse. — Dans la scène de la tempête, les flots apaisés ne manifestent pas un pouvoir immédiat du Christ sur la nature extérieure; son action ne porte que sur l'âme de ses disciples, avec le concours d'un événement providentiellement disposé. — L'eau changée en vin à la noce de Cana n'est point le résultat d'une transformation réelle, mais de la communication de quelques qualités vineuses. On cite comme faits analogues des sources dont l'eau ressemble à du vin et enivre. — Dans le cas de la résurrection d'un mort, on ne décide pas si la cessation de la vie a été véritable ou apparente. De cette façon, la mort de Lazare elle-même, avec son « il sent déjà mauvais », est rendue incertaine. — Les apparitions d'anges, si fréquentes dans l'histoire évangé-

¹ Terme employé par Néander. Ἐπιδεικτικὸς, fait pour la montre, pour l'étalage, pour l'ostentation. A. S.

lique, si importantes par le rôle qu'elles y jouent, et dont l'effet particulier est de lui donner ce caractère épique d'une lutte solennelle entre les deux règnes du bien et du mal, est systématiquement ignorée. — L'existence objective des démons et leurs prétendus pouvoirs sur l'espèce humaine se trouvent rejetés. Les démoniaques sont des âmes malades, ou *furiosi*, dont le propre moi se subdivise en un esprit possesseur et un homme possédé. Lorsque Jésus parle de ces démons comme d'êtres personnels, lorsqu'il s'adresse à eux et qu'il les menace, ce n'est de sa part qu'une accommodation raisonnée aux croyances juives de son époque.

Cela suffit pour montrer jusqu'à quel point, dans l'interprétation des faits miraculeux, Néander se trouve ballotté entre les conceptions naturelles, mythiques et supranaturalistes. Le miracle est ici en voie de dissolution, mais n'a point cessé encore complètement d'exister. Il a subi une forte réduction, il est affaibli, atténué, enveloppé d'ombre et de silence; mais un α surnaturel demeure dans ces « forces supérieures », dans ces « puissances divines », en un mot dans toute cette « nouvelle création spirituelle » qui a pris naissance avec le christianisme, et dont le Christ lui-même est le centre absolu. Ces phrases sont, à la vérité, si larges et si ambiguës, qu'elles peuvent être employées comme on l'entend, et qu'elles servent en effet dans des sens bien divers. Mais, au fond, on ne cherche et on n'aspire qu'à se débarrasser des faits les plus scabreux, de ceux qui contredisent absolument les lois de la nature et que la foi moderne n'a pas la force de s'approprier. Et c'est ce qu'on appelle concilier! c'est là de la théologie de conciliation!

Au livre de Néander se relie tout naturellement, par leur conformité de vues et d'opinions, les critiques d'Ullmann¹ sur la *Vie de Jésus* de Strauss, qui ont été publiées d'abord dans les *Studien und Kritiken*, puis en un volume séparé sous le titre de *Historique ou mythique*. Ullmann a le mérite d'avoir émis le jugement à la fois le plus charitable et le plus juste qui ait signalé cette discussion, d'avoir marqué mieux que tout autre les défauts du travail de Strauss. Il accorde que

¹ Ullmann est celui de tous les théologiens vivants de l'Allemagne qui, par les charmes de son caractère et sa position au sein des partis religieux du protestantisme, rappelle le mieux Néander. Aussi est-il considéré aujourd'hui à bon droit comme la figure la plus intéressante, comme le représentant et le chef de l'école du juste-milieu. Le mouvement unioniste le compte parmi ses plus fidèles promoteurs. On a d'Ullmann : *Réformateurs avant la réforme*, 2 vol., 1841. *De la sainteté parfaite de Jésus-Christ* (traduit en français par Bost). *L'Essence du christianisme*, 3^e édition, 1849, etc. A. S.

les Évangiles contiennent des passages légendaires, et que bien des choses y ont un aspect essentiellement symbolique ; mais il nie qu'il faille conclure de ce fait que tout en eux est symbole ou mythe. Il pense au contraire que le devoir de la critique consiste à reconnaître avec netteté la partie suspecte de ces récits, à l'élaguer et à en dégager l'histoire. Il refuse d'admettre le dilemme posé entre Strauss et l'orthodoxie : « Ou tout histoire ou tout mythe » ; et il prétend montrer la vérité se tenant à égale distance de ces deux extrêmes. « Le mythe a pu s'introduire dans l'Évangile, dit-il, mais un examen attentif fait découvrir presque partout un fondement historique réel. » D'après lui, le mythe affecterait des formes et des degrés très-différents ; il se diviserait en : 1° mythes philosophiques ; 2° mythes historiques ; 3° histoire mythique ; 4° histoire contenant des parties ou des détails légendaires ; et cette dernière catégorie trouverait seule son application à l'Évangile. — Ullmann reproche ensuite à Strauss, et avec raison, de s'être trop peu préoccupé de la critique des sources, et de n'avoir pas présenté des motifs suffisants pour se permettre de rejeter dans une époque postérieure aux apôtres les quatre récits évangéliques. Après avoir indiqué la gravité de cette lacune et les dangers auxquels elle expose l'œuvre entière, il s'appuie lui-même sur l'apôtre Paul, comme sur un roc inébranlable, et en particulier sur sa foi si ferme et si active à la résurrection de Jésus. Il fait valoir surtout, contre la prétention de résoudre en mythes la base de l'Église chrétienne, le fait aussi incontestable que grandiose de l'existence permanente de cette Église elle-même. Comment, remarque-t-il, les Juifs ont-ils pu être amenés à reconnaître un misérable crucifié, et les gentils un crucifié juif, comme Fils de Dieu ? Cela ne se comprend que si les événements fondamentaux de l'histoire évangélique qui établissent cette divinité sont vrais. Ces diverses objections se trouvent concentrées et résumées par Ullmann en ces termes : « Toute la question aboutit à un dilemme. Il faut savoir si c'est l'Église apostolique qui a été fondée par le Christ, ou si c'est le Christ qui a été créé et façonné par cette Église ; si l'Église est l'œuvre de Jésus-Christ, ou Jésus-Christ l'œuvre de l'Église. Toutes les analogies historiques militent en faveur de la première hypothèse ; la seconde est absurde et incompréhensible. »

Dans la *Lettre à Ullmann*, Strauss a répondu, à propos de ce dilemme, que les suppositions présentées ne s'excluent pas mutuellement, et qu'elles se sont réalisées à la fois l'une et l'autre. Il ne nie en aucune façon, lui non plus, l'importance spirituelle et la puissance créatrice de la personne de Jésus. Il reconnaît au contraire formellement que

l'Église émane d'elle. Mais il soutient aussi que, dès ses premiers pas, la première communauté chrétienne s'est plu à orner de toutes ses idées et de toutes ses espérances messianiques la figure de son fondateur, et qu'elle l'a transformée. « Ce sont là, dit-il, les tiges fécondes qui enlacent de leurs rameaux l'arbre de l'histoire.. »

Avant de terminer, Ullmann s'attaque encore à la dissertation finale du livre de son adversaire. Il avoue que l'idée de l'unité de Dieu et de l'homme s'est développée dans l'humanité entière, et non pas seulement dans un individu unique; mais il affirme en même temps que cette idée n'est arrivée à son point culminant, à son accomplissement historique parfait qu'en celui-là seul qui fut le saint par excellence, le modèle absolu de la vraie vie en Dieu. « Quoique la révélation, continue-t-il, passe par tous les peuples et par toutes les époques, elle ne tend pas moins nécessairement vers son centre, qui est le Christ. L'Église, en tant que corps organisé, a besoin, pour subsister, d'une tête vivante, et le Christ seul peut l'être. Quelque chose de semblable, quoique de non entièrement identique, se retrouve dans d'autres branches de la vie de l'esprit. Sur le terrain de l'art, on voit apparaître aussi de temps en temps de ces génies sublimes dans lesquels toute sa puissance et toute sa beauté semblent s'être incarnées; et chaque art particulier peut nous montrer quelqu'une de ces incarnations magnifiques : Homère, Sophocle, Dante, Shakspeare, Raphaël, Hændel, etc. Ici, sans doute, un seul exemplaire épuise bien la plénitude de l'idée; et c'est pourtant la possibilité d'un tel fait que Strauss conteste. Mais aussi l'erreur capitale de ses vues sur l'ensemble du monde consistait-elle à méconnaître l'importance de la personnalité humaine dans l'histoire, et à ramener tout à l'universel, à l'idéal, à l'humanité abstraite..

Ce reproche est également fondé; il atteint toute la philosophie de Hegel, pour laquelle l'individu n'est qu'un échelon dans la marche ascendante de l'idée, un masque par où l'esprit universel transparaît un moment. La dissertation finale de Strauss n'a point un autre principe. Pour elle aussi l'humanité est un nombre infini d'atomes qui se complètent mutuellement, et qui n'arrivent à la perfection que dans l'ensemble. Elle la considère, non comme un corps organisé et possédant, par suite, un foyer de vie et un organe central, mais comme une espèce de mosaïque composée d'une infinité de pièces juxtaposées. Elle se la représente enfin parvenant à ses fins, c'est-à-dire à la production du Dieu-Homme, non par l'individu, mais par la totalité de ses membres. Pour éviter l'Homme-Dieu exclusif et absolu, du dogme,

Strauss tombe dans l'extrême opposé, dans l'égalisation générale; pour combattre la transcendance métaphysique du Christ, il efface son originalité véritable, ses grandeurs historiques et son action décisive sur cette humanité qu'il a transportée d'un monde dans un autre. Aux yeux de Strauss, Jésus n'est pas le fondateur du christianisme, mais seulement celui qui en a donné l'occasion.

Strauss s'est efforcé lui-même cependant, par quelques pages qu'il a reproduites plus tard dans la troisième édition de son livre, de réparer ces défauts et de marquer plus clairement les points de contact qu'il prétendait conserver avec la pensée chrétienne : il y proclame Jésus un *génie religieux*. Il ne le met pas, il est vrai, à une hauteur telle qu'il n'eût plus aucun rapport avec les autres grands hommes de l'humanité; mais il reconnaît néanmoins qu'entre tous les domaines où peut se développer la force créatrice du génie, celui de la religion est le plus élevé, et comme le centre autour duquel tous les autres convergent; que, même dans ce domaine supérieur, le Christ, comme auteur de la religion absolue, est tellement au-dessus de tous les fondateurs religieux qu'il ne saurait être question de le dépasser encore; qu'en lui, enfin, l'unité du divin et de l'humain a pris pour la première fois conscience d'elle-même avec une force de production si puissante qu'il n'y a plus désormais qu'à puiser à cette source de vie¹. — On le voit sans peine, Strauss est allé ici aussi loin que possible dans la voie des concessions; peut-être même ses dispositions pacifiques l'ont-elles entraîné au delà de ce qu'il eût pu strictement accorder pour demeurer fidèle à ses principes. Mais, quoi qu'il en soit, son rapprochement des vues d'Ullmann y est sensible, remarquable; l'idée du *génie religieux* les réunit, avec cette différence toutefois que l'un n'en use que comme d'une analogie utile, mais imparfaite, et que l'autre en fait l'objet d'une application rigoureuse. Pour Ullmann, Jésus demeure au fond incomparable, élevé à l'infini au-dessus des autres hommes, type absolu de ce que le génie purement humain ne manifeste que d'une manière relative; et ainsi il prétend combler l'abîme qui, dans la théorie de Strauss, sépare le Christ dogmatique de celui de l'histoire.

Il nous reste à examiner la position que prirent, vis-à-vis l'œuvre de Strauss, les théologiens dits spéculatifs, les disciples de Hegel. Négligeant, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, toute la partie critique et les détails, ils s'occupèrent presque exclusivement de la dissertation finale. Jusque-là, cette école s'était généralement maintenue dans une unité

¹ *Vie de Jésus*, traduction française, 2^e édition, t. II, p. 759 sqq. A. S.

compacte, et ses membres eux-mêmes, malgré quelques signes fâcheux qui semblaient présager une scission prochaine, se considéraient comme un tout indissoluble; mais le moment était venu où les nuages dans lesquels la question capitale du Dieu-Homme ou de l'incarnation divine avait été prudemment enveloppée, devaient se dissiper. L'école se divisa, et constitua une droite et une gauche. Du premier côté se plaça le grand nombre. Gœschel, Gabler, Bruno Bauer, entre autres, entreprirent de défendre contre Strauss la pure doctrine de Hegel, de la mettre dans son vrai jour et de la préserver des fausses conséquences qu'on en prétendait tirer. Une anxiété réellement comique s'empara de ces esprits endormis dans leurs rêves d'orthodoxie. Ils tremblèrent qu'on ne leur imputât à tous l'affreuse hérésie de Strauss, et qu'ils ne cessassent d'être considérés, ainsi qu'ils l'avaient été jusqu'alors, comme les gardiens des intérêts conservateurs et de la philosophie officielle de la Prusse. On commençait déjà à entrevoir que la faveur des chefs de l'État pourrait venir à manquer un jour subitement, et que bientôt peut-être la doctrine protégée se trouverait bannie ou même traînée au banc des accusés. De là cet empressement extraordinaire à répudier toute solidarité avec l'hérétique; de là, ces efforts multipliés pour le renvoyer à Schleiermacher, à Kant, au rationalisme, en un mot à toutes les doctrines que l'hégélianisme prétendait avoir vaincues et dépassées depuis longtemps.

Mais dans quel rapport cette fameuse dissertation finale de Strauss se trouvait-elle donc avec les propres idées du maître sur la personne du Christ? Pour un observateur impartial, il n'est point difficile de démêler à cet égard, à travers les obscurités qui la voilent, la véritable pensée de Hegel. Sans aucun doute, il revendique pour l'esprit humain la propriété de se savoir par essence un avec Dieu. De plus, il dit expressément qu'au temps du Christ l'humanité ne savait encore que par intuition, et sans le comprendre, que la conscience de soi est l'être absolu. Restait donc que le dernier mur de séparation tombât, et que cette conscience de soi, cessant d'objectiver son unité avec Dieu, de la transporter hors d'elle-même en un individu quelconque dont les siècles écoulés pourraient avoir gardé la mémoire, la reconnût et la saisisse là où elle se réalise véritablement, c'est-à-dire dans toute pensée et dans toute action réellement humaines.

A la vérité, Gœschel interprète les enseignements du maître d'une façon toute différente¹. Il prétend prouver que du réalisme de la phi-

¹ Dans son livre : *De Dieu, de l'homme et du Dieu-Homme*, 1838.

losophie hégélienne et de la nature de l'idée de l'espèce résulte nécessairement que le Dieu-Homme est la manifestation parfaite de cette idée. Si l'espèce n'est point une pure abstraction de l'esprit, telle est son argumentation, elle doit avoir en soi au suprême degré toutes les qualités de l'individu. Donc, l'espèce humaine a elle-même sa personnalité, et cette personne est l'homme absolu, Jésus-Christ. — A toutes ces profondes considérations sur le vrai réalisme, sur l'Adam Kadmon, etc., Strauss se contente de répondre qu'elles reviennent, en définitive, à la philosophie de ce bon scolastique qui prétendait se faire servir à ses repas non-seulement des pommes, des poires et des cerises, mais le fruit en soi, mais l'idée générale du fruit; puis il finit en faisant observer que ce principe de l'existence particulière et extérieure de l'universel pur exige aussi impérieusement un loup absolu, une table absolue, etc., que l'homme absolu dont on veut conclure la nécessité.

Dorner, qui donna, dans la première édition de son *Histoire de la personne du Christ* (1839), une christologie spéculative en opposition expresse avec la dissertation finale de Strauss, et déduite, comme celle de Gœschel, de l'idée de l'espèce, se jeta dans la même confusion. Sa pensée fondamentale est celle-ci : En tout homme ordinaire, l'idée générale de l'espèce humaine ne réside que partiellement, qu'incomplètement; en Christ, au contraire, elle est réalisée dans sa totalité et dans sa plénitude. Le privilège et la singularité du Christ consistent en ce qu'il est le collectif de l'humanité, en ce « qu'il réunit dans sa personne les types de toutes les individualités particulières. » — De cette façon, le Christ se trouve transformé en une personne universelle qui, reliant l'infinie multitude des individus humains, les constitue tous ensemble en un nouvel individu! Est-il possible d'imaginer quelque chose de plus absurde et de plus monstrueux? Par cette généralisation de la personne, on se borne à détruire le caractère essentiel et distinctif de la personnalité humaine, l'individu, sans y gagner en aucune manière la personnalité divine. En effet, ce Christ, tel qu'on nous le dépeint, n'est point le Dieu-Homme, mais l'humanité totale : on a échangé la nature divine de l'enseignement orthodoxe contre un non-sens, contre une personne qui a cessé d'en être une. Ce Christ moderne, avec sa concentration de « tous les types individuels de l'humanité », ce personnage à cent têtes, est bien moins Dieu qu'homme; ou plutôt il n'est ni l'un ni l'autre, mais quelque création analogue à celle de l'arianisme, un être intermédiaire qui « occupe une place à part et unique dans l'ensemble des choses ». Le caractère absolu et particulier

du Christ est placé ici dans l'universalité, et cela uniquement pour échapper à cette remarque de Strauss, que ce qui n'est pas général ne saurait non plus être infini ! Telle est la christologie abstraite qui entreprend de remplacer le Dieu-Homme orthodoxe, et dont les traces se retrouvent sans cesse dans la plupart des publications dogmatiques modernes !

Parmi les hégéliens de la droite, nous avons encore Gabler, qui, dans un programme *De vera philosophia erga pietatem amore*, fit entendre un langage tout semblable à celui de Gœschel, et qui voulut établir les rapports intimes de Strauss avec la philosophie kantienne. Bruno Bauer, alors encore dans sa période d'orthodoxie, donna également au téméraire auteur de la *Vie de Jésus*, dans les *Annales de critique scientifique*, et avec la hauteur méprisante d'un ancien hégélien, une leçon de critique véritable ou positive, consistant, disait-il, à regagner, à travers la négation et le feu de la critique même, l'affirmation, c'est-à-dire la somme entière de la foi. Strauss répondit à cette théorie d'une critique positive que ce n'était plus là en aucune façon de la critique ; qu'obliger la critique à supposer d'avance son sujet parfait et irréprochable, c'était la forcer à se nier elle-même, puisqu'elle n'a d'autre but que de distinguer le vrai du faux et d'en faire la séparation ; qu'enfin ce mouvement qu'on prétendait lui imprimer équivalait à l'immobilité. Quelque simples que fussent ces vérités, les esprits troublés par les constructions hégéliennes semblèrent ne pas les comprendre. C'est ainsi, par exemple, qu'Erdmann, dans un écrit sur *La foi et la science*, se posa en adepte zélé de cette fausse science scolastique qui, sans se permettre de critiquer aucune chose, accepte et systématise tout ce que la foi théologique et populaire se plaît à lui offrir. Il ne se montra pas moins un adhérent fidèle de l'hégélianisme primitif, en déclarant « que le terme d'un développement est son début même confirmé et reproduit ; — que la conscience religieuse n'a, comme Ulysse, qu'à s'arracher aux séductions de sirènes et à rentrer dans la vieille patrie ; — que la spéculation est pour l'homme le moyen de ressaisir tout ce qui faisait partie de la simple foi avant que la réflexion fût venue l'altérer ».

Schaller, qui, dans les divisions naissantes de l'école, semblait former avec Rosenkranz une sorte de centre, s'occupa plus spécialement de la question christologique dans son livre : *Le Christ historique et la philosophie* (1838). Mais le point théologique brûlant ne se trouva guère avancé par cet exercice de logique sur les expressions *idée d'espèce, exemplaire*. Que servait-il, en effet, d'apprendre à Strauss que les caté-

gories d'espèce et d'exemplaire ne peuvent s'appliquer qu'à des degrés inférieurs de l'être, et non à l'esprit de l'homme? Combien on gagnait peu de chose à lui démontrer que le perfectionnement de la nature humaine ne s'accomplit point uniquement dans l'humanité en général, pas plus que des imperfections en nombre infini ne constituent la perfection! Schaller n'avait point tort dans ces détails, mais le fond du débat n'en était pas éclairci. Et de fait, ce qui se trouve ici en cause, c'est évidemment le caractère absolu de la nature religieuse et morale du Christ. Y a-t-il, au centre de l'histoire du monde, un point absolu, un sujet absolu, qui ne sauraient être ni atteints une seconde fois ni dépassés? Telle est la question qu'il s'agit de résoudre. Pour y parvenir, il aurait fallu examiner à fond d'abord la loi du développement historique en général, puis le développement particulier de l'individu et la nécessité de son passage à travers le péché; mais comme cela n'a point eu lieu, c'est d'une façon purement arbitraire que Schaller est arrivé à conclure qu'en Christ, qui le premier a révélé la croyance à la rédemption, c'est-à-dire la religion absolue, l'idée et la réalité ont dû être dans une égalité parfaite.

De ce soi-disant centre de l'école hégélienne, un seul pas nous mène à la gauche, c'est-à-dire à ces hommes qui refusaient d'admettre que l'incarnation divine se fût accomplie en Jésus-Christ d'une manière absolue et spécifique: ainsi Michelet, dans son *Histoire de la philosophie depuis Kant jusqu'à Hegel* (1838), et dans son *Histoire du développement de la philosophie allemande contemporaine* (1843); ainsi Frauenstædt, dans son écrit *Sur l'incarnation de Dieu*; ainsi, en particulier, Vischer l'esthéticien, qui, dans un article des *Annales de Halle*, intitulé *Le docteur Strauss et les Wurtembergeois*, prétendit qu'un individu, manifestation immédiate de l'absolu, n'eût été rien moins que le renversement de la marche naturelle des choses et de l'ordre universel. En général, toute la jeune génération des hégéliens, lasse de se mentir à elle-même, proclama hautement la rupture longtemps déguisée entre la spéculation et la foi. Mais ce fut surtout dans les centres théologiques du Wurtemberg que la jeunesse montra une vive sympathie pour son célèbre compatriote: sympathie d'autant moins surprenante que cette jeunesse s'y appuyait sur un homme qui avait été, lui aussi, le maître de celui auquel elle s'adressait, et qui avait eu sur son développement intellectuel une influence sans doute considérable; sur un théologien dont l'orthodoxie n'était point attaquée encore et que l'Allemagne savante honorait comme un de ses représentants les plus distingués; sur Ferdinand-Christian Baur, enfin, qui ne devait découvrir que plus tard, il

est vrai, tous les résultats de sa critique destructive, mais qui avait déjà exprimé assez clairement, dans ses ouvrages relatifs à la Rédemption et à la Trinité, son entière conformité de vues avec Strauss sur la question christologique.

(*Traduit de l'allemand par M. A. STAP.*)

(*La suite à une prochaine livraison.*)

LA BLONDE LISBETH¹.

XXII.

IDYLLE FORESTIÈRE.

Pendant ce temps, le chasseur et son gibier couraient à travers la chênaie vers les champs de blé, les prairies et les collines. Le gibier ne fuyait point devant le chasseur; il supportait les baisers et les caresses, et était devenu fort apprivoisé. Le chasseur faisait avec lui tous les tours possibles. Il roulait autour de ses doigts les boucles blondes. Il prenait le bout de l'oreille et le pinçait un peu, mais pas trop fort. Il tirait Lisbeth par sa robe, puis se détournait et faisait semblant de ne l'avoir point touchée. C'étaient de tels enfantillages qui ravissaient ce grand garçon. Lisbeth était calme, son visage nageait dans la joie et souvent ses mains se joignaient par un geste involontaire. Si le chasseur poussait trop loin ses plaisanteries, elle le menaçait du doigt; alors il la regardait de ses yeux bleus et profonds, aussi gravement que si des pensées d'éternité traversaient son âme. Elle riait et s'écriait : « J'ai peur de toi ! — Mets-toi donc en sûreté ! » répondait-il d'un ton caressant, et il étendait les bras. Elle s'y réfugiait comme il l'avait voulu, et se précipitait sur sa poitrine avec un si impétueux élan que ses boucles s'ébranlaient et qu'il s'en détachait plus d'une; ils restaient longtemps ainsi, enlaçant, enlacés, lui en elle et elle en lui, l'être unique, entier et complet.

Il la nommait son cœur, sa bien-aimée, son chevreuil. Elle ne le nommait qu'Oswald, mais c'était toujours avec une expression nouvelle, et sur ce seul mot résonnaient et frémissaient successivement toutes les notes de l'amour, depuis le ravissement extatique jusqu'au

¹ Voir les livraisons de novembre et décembre 1859 et janvier 1860.

chuchotement caressant ou mutin. Sa voix n'était pas jolie, à proprement parler; elle avait naturellement quelque chose de couvert et de rude, mais depuis aujourd'hui il en émanait une infinie douceur. On eût dit que la *Psyché* de ses sons s'était éveillée aussi, et que ses ailes faisaient effort pour se déployer.

Chacun de ces badinages, de ces enfantillages et jusqu'à la plus insignifiante bagatelle, avait un ange qui la prenait et la déposait au pied du trône de Dieu : car c'était le premier amour, l'amour sincère et unique qui brûlait et palpitait dans ces jeunes cœurs innocents. Dans la plénitude de leurs pressentiments, remplis d'espérances saines et vivaces, ils s'étaient trouvés l'un l'autre; aucun renoncement, aucune déception n'avait encore appauvri leur cœur d'une goutte de sang chaud. Accompli, parfait comme Aphrodite naissant de l'écume de l'Océan, ou comme une fleur soudaine et merveilleuse, s'épanouissait leur bonheur, leur amour.

Or un tel amour ne s'inquiète point des chemins. Le chasseur et son gibier avaient voulu se rendre près de la belle fleur où ils s'étaient rencontrés pour la première fois, mais ils n'étaient pas à cinq cents pas de l'Oberhof que déjà ils avaient oublié leur projet. Ils marchaient, ils couraient, ils erraient sans savoir où. Le ciel n'était-il pas partout bleu, la terre verte partout? Des gens passaient auprès d'eux, ils ne les voyaient pas; quelquefois ils n'avaient sous les pieds aucun sentier frayé, ils n'y prenaient pas garde. La main dans la main, ils arrivèrent par hasard sur la hauteur du Frano-Siège. « Ah! dit le chasseur, c'est bien! Comme de pieux pèlerins, nous voulons visiter toutes nos stations. » Il la conduisit sur la pierre où ils avaient été assis ensemble dans leur nuit douloureuse.

Le blé plus que mûr que le hofschulze n'avait toujours pas fait couper rompait presque sous le poids des épis; le soleil baignait cette prospérité dans ses rayons comme dans des flots d'or fondu, et cependant la place était fraîche, car un vent doux soufflait de la forêt. Les couronnes des tilleuls frémissaient légèrement au-dessus des deux jeunes gens. Là ils s'assirent, heureusement réunis cette fois, reposèrent leurs regards sur la plaine joyeuse et se réjouirent d'être au monde. « Je veux demander pardon à ta blessure, » dit le chasseur; il lui ôta son fichu et baisa les petits points rouges qui se détachaient entre la poitrine et l'éblouissante épaule. Elle le laissa faire; ses deux petites mains étaient croisées sur ses genoux, et elle restait là, victime dévouée de l'amour, mais son regard était fixé sur lui avec une expression de pudeur suppliante. Il ne put supporter ce regard. Ses larmes

éclatèrent comme jadis quand il jouait avec le petit bonnet trouvé dans sa chambre ; il remit précipitamment le fichu sur les épaules de Lisbeth, tomba à ses pieds, lui pressa les genoux contre sa poitrine et courut sur la lisière de la forêt, en s'éloignant quelque peu d'elle, pour dompter le mouvement de son cœur.

Lorsqu'il revint, il ne la trouva plus. Consterné, il regarda tout alentour. Un rire contenu sortit de l'un des tilleuls ; il examina l'arbre avec étonnement et fit une découverte qu'il n'avait pas soupçonnée jusqu'alors : l'arbre était creux et offrait un espace suffisant pour une cachette.

La jeune fille sortit, et comme elle se trouvait debout près de lui, il compara leurs deux tailles : Lisbeth lui allait jusqu'à la poitrine, ce qui est la vraie proportion, car la tête de la femme ne doit aller que jusqu'au cœur de l'homme. Il lui prit les deux mains, plongea avec amour le regard dans ses yeux candides et intelligents et lui demanda : « Dis-moi, ma Lisbeth, comment il se fait que tu sois devenue comme tu es, si naturelle, profonde et unique ? »

— Comment cela s'est fait ? Mais qu'ai-je donc de particulier ? demanda-t-elle avec naïveté. Je suis comme je suis ; comment peut-on être autrement ! Je faisais ce qui était de mon devoir. Je dois aussi beaucoup à mademoiselle et au vieux M. le baron qui ont tant d'éducation et de lumières. J'ai retenu ce qui était dans les livres que je lisais à part moi, et puis j'ai toujours eu sur toute chose, même quand j'étais enfant, des pensées qui me venaient je ne sais d'où.

— Ce sont bien elles qui auront fait le plus pour toi, ma Lisbeth. N'irons-nous pas maintenant à la belle fleur ? Il me semble qu'elle n'est pas loin d'ici. »

Elle lui prit le bras, en le priant d'être raisonnable désormais. Ils descendirent de petits sentiers tapissés de verdure. Leurs cœurs à tous deux s'étaient apaisés. Ils jouissaient plus doucement de leur félicité, et parlaient de choses indifférentes ; puis de temps en temps se glissait un mot de cet avenir qui flottait devant leurs yeux comme un songe rose. Elle lui disait qu'il n'avait qu'à tout arranger comme bon lui semblerait s'il voulait qu'elle fût sienne : elle ne doutait pas du consentement de son père adoptif.

« Moi non plus ! » s'écria-t-il involontairement avec une fierté joyeuse. Elle le regarda d'un air surpris. Il prit peur, et se tira d'affaire au moyen d'un subterfuge mal imaginé qui ne pouvait être accepté que par une jeune fille éprise. Elle ne savait rien de sa position, et jamais, à vrai dire, elle n'avait songé à s'en informer. Son regard

n'était-il pas franc, ses discours honnêtes et sages, son serrement de main doux ? Et ne se nommait-il pas Oswald Waldbourg ? Qu'avait-elle besoin d'en savoir davantage ? Mais lui, il avait inventé un tour dont la pensée lui donnait un vertige de joie : il voulait se donner la volupté de plonger sa bien-aimée dans une plénitude de félicité.

A la descente de la forêt, à l'endroit où elle se convertissait en prairie, ils rencontrèrent une femme portant un panier de pommes précoces. Le chasseur lui en acheta, « car, dit-il, il faut penser à notre ménage ; si nous avons seulement avec cela un petit morceau de pain, nous ferions un festin de roi.

— Je puis vous en fournir, dit la femme, j'ai acheté à la ville du pain blanc que je vais revendre aux alentours ; si vous voulez m'en prendre un peu, je n'ai que faire de le porter plus loin. » Elle ouvrit un linge blanc et deux petits pains furent choisis.

Ils traversèrent en biais les prairies, et bientôt ils aperçurent la chère petite place qu'ils n'avaient pas visitée depuis leur première rencontre. En découvrant les buissons, les rochers et les noirs débris d'arbres, ils se réjouirent comme des enfants. Leur première visite fut pour la fleur, mais elle s'était flétrie : les corolles rouges pendaient, pâles et épuisées, le long de la tige. Lisbeth soupira. « La fleur est morte, l'amour s'est épanoui ! » dit Oswald.

C'était l'heure intermédiaire entre l'après-midi et le soir. Une vapeur enivrante s'élevait de l'eau qui coulait sous les petits rochers. « Voilà le moment de faire notre festin de roi ! s'écria-t-il gaiement ; as-tu faim ?

— Eh ! oui, répondit-elle en riant ; il n'est pas vrai que l'amour vive de l'air qui passe.

— Écoute, mon cœur, tu as exprimé là une audacieuse vérité, mais qui te mettra tous les romanciers sur les bras. Je te le dirai en confidence : moi aussi j'ai faim !

— Il y a cependant une différence, » fit-elle en souriant. Elle prit le bout de son oreille, comme précédemment il le lui avait fait à elle-même, et collant ses lèvres dessus, elle murmura : « On a faim, c'est vrai, mais la faim ne fait pas si mal. »

Elle voulait s'asseoir sur un tronc d'arbre en face de lui, mais il l'attira sur ses genoux. Elle mangeait de sa main ; lui mangeait de la sienne, et ils consommèrent ainsi leur petit repas de pain et de pommes. Puis ils s'installèrent sous un buisson de noisetiers, près du ruisseau, et regardèrent les petits flots limpides et les petits poissons qui se jouaient dedans.

« Tu pourrais bien maintenant me faire le plaisir de me narrer ton conte des bois dont tu m'as déjà parlé souvent? dit-elle.

— Ah! s'écria-t-il, n'avons-nous rien de mieux à faire que de raconter et de lire? » Il voulait l'embrasser, mais elle lui échappa, mit entre elle et lui une branche de noisetier et dit :

« Reste de ce côté-là et raconte; nous avons encore assez de temps devant nous pour nous embrasser. »

Il tira de sa poche les feuillets sur lesquels il avait écrit son conte et qu'il avait par hasard sur lui, et il lut ou raconta de tête alternativement. Chaque fois qu'il avait achevé un feuillet il le jetait dans le ruisseau et les flots l'emportaient.

« Que fais-tu? demanda Lisbeth.

— Les feuilles ont rempli leur destinée dès que tu les as entendues, » répondit-il.

Mais les vagues ne les ont pas laissé perdre, elles me les ont apportées, et je vais vous en faire part.

XXIII.

LES PRODIGES DU SPESSART, CONTE DES BOIS.

« T'est-il déjà arrivé, Lisbeth, de passer, par une matinée resplendissante, dans une belle forêt, où le ciel t'envoyait son bleu regard à travers les vertes couronnes, où l'haleine des arbres te caressait comme le souffle de Dieu; où, sur l'extrémité des herbes, ton pied frôlait mille perles étincelantes?

— Certainement, Oswald, et tout récemment encore, lorsque j'allais dans la montagne à la recherche des redevances. C'est magnifique, dans la verte et fraîche forêt; je pourrais y cheminer des journées entières sans rencontrer âme qui vive, et je n'aurais pas peur. Le gazon est le manteau de Dieu, et, assis ou debout, on y est protégé par mille petits anges. Ici, c'était une colline, un peu plus loin un fourré; je courais et courais encore, parce que je me figurais toujours que derrière se trouvait l'oiseau merveilleux à la couronne d'or et aux ailes bleues et rouges. Puis, quand j'avais bien chaud, j'étais rouge, mais je n'étais pas fatiguée : on ne se fatigue pas dans les bois!

— Et si tu ne voyais pas, derrière la colline ou le fourré, planer l'oiseau magique, tu t'arrêtais, reprenant ta respiration, et tu entendais au loin sortir de la vallée des chênes le bruit de la cognée, horloge de

la forêt, annonçant que là aussi, dans cette riante solitude, les heures échappent à l'homme.

— Ou bien encore, Oswald, sur les flancs de la pente verte plantée de hêtres sombres, des vaches rouges paissaient et agitaient leurs clochettes. Sous la lumière du soleil, la rosée du gazon donnait à la pente un glacis argenté, sur lequel les ombres des vaches et des arbres semblaient jouer à cache-cache.

« Par une semblable matinée, il y a de cela bien des siècles, deux jeunes gens se rencontrèrent dans la forêt. C'était dans cette grande forêt de montagnes appelée le Spessart, qui forme la limite entre les joyeuses contrées rhénanes et la terre bénie de Franconie. Ce Spessart, ma chère Lisbeth, occupe dix lieues en largeur, vingt en longueur, et couvre de ses épais ombrages plaines et montagnes, abîmes et vallées.

Les jeunes gens donc se rencontrèrent sur la grande route qui va du pays rhénan à Würzburg et Bamberg. L'un venait du couchant, l'autre du levant, et leurs bêtes différaient autant que leurs routes. Le voyageur du levant montait un petit cheval bai de joyeuse humeur, et avait haute et avenante mine dans la cotte d'armes bariolée, et sous la barrette de velours rouge d'où les plumes de héron retombaient en ondoyant. Celui du couchant portait une calotte noire sans aucun emblème, un long manteau d'écolier de semblable couleur, et avait pour monture un modeste mulet.

Lorsque le jeune chevalier se fut approché, à longueur de cheval, de l'étudiant voyageur, il s'arrêta et dit : « Bon camarade, j'avais précisément intention de mettre ici pied à terre pour déjeuner. Mais comme en amour, au jeu et au repas il faut être deux pour que ces trois joyeuses choses se passent comme il faut, je désire vous demander s'il ne vous convient pas aussi de mettre pied à terre et de devenir mon partenaire ? M'est avis qu'une bouchée d'herbe ne déplairait pas plus à votre grison qu'à mon jaunet. La journée promet d'être chaude, et la halte fera faire provision de forces à nos bêtes. »

L'écolier agréa la proposition. Tous deux descendirent et s'installèrent, près de la route, sur le thym et la lavande sauvages, d'où monta, lorsqu'ils les foulèrent, tout un nuage de senteur, en même que, dérangées dans leurs travaux, s'envolaient en bourdonnant cent abeilles. Un écuyer, qui suivait le jeune seigneur avec un cheval lourdement chargé, reçut en garde les deux animaux, et après avoir présenté à son maître la bouteille et la coupe, le pain et la viande, il les déharnacha et les laissa paître en liberté à côté du grand chemin.

L'écolier fouilla dans la poche de son manteau, retira sa main avec

humeur et s'écria : — O mon éternelle distraction ! J'ai eu bien soin ce matin, à l'auberge, de mettre mon déjeuner à part et de l'envelopper, et puis quelque autre chose me sera venue à l'idée, et j'ai oublié ma nourriture.

— Si ce n'est que cela, s'écria le jeune chevalier, en voici assez pour vous et pour moi. — Il partagea le pain et la viande, remplit la coupe et présenta le solide et le liquide à son nouveau compagnon. A ce moment, il le regarda avec plus d'attention ; l'autre fit de même, et un cri d'étonnement leur échappa à tous deux : — N'êtes-vous pas.... — N'es-tu pas.... — Sans doute, je suis Conrad d'Aufsess ! s'écria le jeune chevalier. — Et moi Pierre de Stetten ! dit en même temps l'étudiant. — Ils s'embrassèrent et ne se sentirent pas de joie de cette rencontre inopinée.

C'étaient des camarades d'enfance que le hasard avait ramenés l'un à l'autre dans la verte forêt. Les pères avaient été amis, les fils avaient joué ensemble à la balle, s'étaient querellés cent fois le jour et autant de fois réconciliés. De tout temps, le jeune Pierre s'était montré plus calme et plus réfléchi que son compagnon, auquel rien ne pouvait rester dans la tête que les noms des pièces d'armure ou de harnais. Enfin, Pierre avait déclaré à son père qu'il voulait devenir savant, et était parti pour Cologne, afin de prendre place parmi les disciples du célèbre Albert le Grand, maître de toutes les sciences connues, et, s'il en fallait croire la rumeur publique, non moins profondément initié aux connaissances occultes.

Depuis lors, un temps considérable s'était écoulé sans qu'aucun des deux camarades eût entendu parler de l'autre. Le premier élan de joie étant apaisé et le déjeuner terminé, le chevalier demanda à l'étudiant ce qu'il était donc devenu.

— A cette question, mon ami, je puis te donner une réponse très-courte, et je devrais t'en donner une très-longue, repartit l'écolier : une très-courte, si tu veux seulement connaître la forme extérieure, l'écorce de ma vie ; une longue, oh ! une infiniment longue, si, ne te contentant pas de l'écorce, tu demandes à goûter l'intérieur du noyau.

— Hé ! hé ! cher petit fou, quels graves discours tu me tiens là ! Allons, donne-moi l'écorce et seulement un morceau du noyau, si le noyau entier est trop gros pour un seul repas.

— Sache donc que ma vie extérieure, visible, a coulé entre des rives étroites. J'habitais dans une sombre petite ruelle, chez des gens tranquilles, sur le derrière de la maison. Ma fenêtre donnait sur le jardin, dont les arbres et les arbrisseaux se détachaient sur les murs

imposants de la maison des Templiers. Je me tenais très-retiré, ne formant de relation ni avec les bourgeois ni avec les étudiants. Ainsi est-il arrivé que de la grande ville je n'ai rien connu que le chemin de ma maisonnette aux Dominicains, où mon grand maître enseignait.

Lorsque j'étais rentré dans ma cellule et qu'àuprès de la lampe d'étude j'avais laissé passer minuit, j'aimais à me mettre à la fenêtre pour baigner dans la nuit mes yeux échauffés. Souvent il m'arrivait de voir de la lumière chez les Templiers; à la lueur des rouges flambeaux, ils circulaient dans les galeries, enveloppés dans le blanc manteau de l'ordre, comme des fantômes, disparaissant derrière les piliers pour reparaitre bientôt à mes regards. A l'extrémité de l'aile, je voyais tomber des rideaux à travers lesquels perçaient des lueurs magiques, et des chants arrivaient jusqu'à moi, à travers la nuit, pleins d'enivrements et de frissons.

Ainsi se passaient mes jours, obscurs au dehors, mais au dedans resplendissantes et merveilleuses fêtes. Albert me distingua bientôt des autres étudiants, et je ne tardai pas à remarquer qu'il prenait l'habitude de répéter avec accent, en se tournant vers moi, certaines paroles que le reste de l'auditoire laissait passer inaperçues, paroles ayant trait au mystérieux enchaînement de toute science humaine, et indiquant la racine obscure, mystérieuse et profonde du grand arbre qui en haut, à la lumière de la vie, divise ses rameaux puissants en grammaire, dialectique, éloquence, arithmétique, géométrie et musique. Lorsqu'il touchait à ce sujet, il arrêtait sur moi un œil pénétrant, et, en retour, mes regards lui faisaient comprendre qu'il avait allumé en moi le profond désir, la soif ardente des trésors suprêmes de son esprit.

Ainsi arrivai-je par degrés à devenir le compagnon de ses travaux occultes, et le disciple auquel il voulait transmettre comme un legs précieux une partie de son savoir. Il est une seule essence des choses qui pèse dans le lourd métal, et qui, dans la frêle plante ou dans l'oiseau léger, lutte pour se dégager. Tout évolue et se transforme. Dieu sans doute agit dans la nature; mais la nature agit aussi par elle-même, et quiconque est maître des véritables forces peut évoquer en elle sa vie propre et spontanée, et dégager pour des mouvements tout nouveaux ses membres liés par Dieu. Mon grand maître me guidait d'une main sûre à la source d'où jaillit cette primordiale essence. J'y plongeai le doigt, et tous mes sens se pénétrèrent d'une intuition surhumaine. Souvent depuis lors, assis ensemble dans le laboratoire enfumé, nous fixions tous deux nos regards sur les braises, lui, en avant, sur un escabeau bas, moi, accroupi en arrière, me serrant contre lui, et lui présentant

les charbons ou les métaux, qu'il jetait de la main gauche dans le creuset, tandis que de la droite il me soutenait tendrement. Les métaux se débattaient, les sels et les acides pétillaient; le brillant roi du monde voulait se renfermer dans un fort de cristaux aigus; les vassaux rouges, bleus et verts s'enflammaient de colère et allongeaient, pour nous repousser, leurs lances brûlantes; mais nous abattions les retranchements, renversions les soldats, et sur des débris de scories, le prince éclatant descendait enfin humblement vers nous. L'or n'est rien en soi pour qui n'attache pas son cœur à la terre; mais reconnaître ce don le plus précieux de la nature jusque dans les matières les plus humbles et les plus vulgaires, voilà ce dont le sage fait cas. A d'autres heures, les étoiles nous dévoilaient leurs orbites, qui descendaient sur terre et devenaient de l'histoire, ou bien les profondes affinités des sons et des nombres, s'éveillant à leur tour, nous montraient ces alliances que nulle parole ne peut rendre, et qui ne se révèlent précisément que par le nombre et le son. Mais sur tout ce mystère de la substance et du mouvement, pour qu'il ne se figeât pas de nouveau en masse gluante, planait éternellement jeune, une et diverse, la pensée grande, insondable : l'idée dialectique.

O bienheureux temps de compréhension mystérieuse où il me fut donné de cheminer librement dans les salles du palais, aux portes d'airain duquel les autres frappent en vain! Enfin.... »

L'écolier, dont les lèvres, pendant ce récit, s'étaient de plus en plus colorées d'un rouge sombre, et dont les yeux brillaient d'une flamme étrange, s'arrêta ici, comme si son enthousiasme se fût subitement apaisé. Le chevalier attendit vainement la suite du discours, puis il dit à son ami : « Eh bien! enfin?... »

— Eh bien, reprit l'écolier d'un ton qui se contraignait à l'indifférence, il a fallu cependant nous séparer, mais pour peu de temps, il est vrai. Mon grand maître m'envoie à Ratisbonne réclamer à la sacristie du Dôme certains écrits qu'il a laissés en quittant son évêché. Bientôt je les lui rapporte, et certes, si mes vœux ne rencontrent pas d'obstacle, je passe mes jours auprès de lui. »

Le jeune chevalier versa le reste du vin dans la coupe, regarda dedans et but d'un air plus réfléchi qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. « Tu m'as confié là des choses merveilleuses, commença-t-il après quelques instants de silence, mais des choses dont je me passe fort bien. Le monde de Dieu me semble si bien paré, que je ne trouverais aucun plaisir à soulever ses voiles charmants et à pénétrer, comme tu dis, l'intérieur de la créature. Le ciel est bleu, les étoiles scintillent,

les arbres bruissent, les petites herbes embaument, et ce bleu, cet éclat, ce murmure, ce parfum, n'est-ce pas la suprême beauté, derrière laquelle il ne peut rien y avoir de plus beau? Pardonne-moi, mais je ne t'envie pas ta science secrète. Pauvre ami! elle ne donne pas de couleurs, cette science; comme tes joues sont blanches et creuses!

— A chacun sa voie, répliqua l'étudiant; à l'un celle-ci, à l'autre celle-là. L'élan du sang ne constitue pas la vie. Le marbre est blanc, et c'est dans des espaces de marbre qu'on dresse les statues divines. Mais assez sur moi; passons à toi. Qu'es-tu devenu depuis que nous nous sommes quittés?

— Hélas! s'écria Conrad avec toute sa gaieté, sur ce sujet-là, il n'y a pas grand'chose à dire. J'ai monté à cheval, j'en suis redescendu, j'ai visité mainte bonne cour princière, j'ai rompu mainte lance, conquis maint remerciement, me suis passé de maint autre, ai plongé mon regard dans maint œil aimable. Je sais signer mon nom, j'imprime à côté, dans la cire, le pommeau de mon épée, et je sais rimer une chanson, quoique pas aussi bien que maître Gottfried de Strasbourg. J'ai fait ma veille d'armes et j'ai reçu l'accolade de la chevalerie à Forchheim. Maintenant, je me rends à Mayence, où l'empereur doit tenir un tournoi, pour prendre mes ébats et me réjouir de la vie. »

L'écolier considéra l'état du soleil, et dit : « Il est triste de se séparer si vite, après cette cordiale rencontre; mais cependant il le faut, si nous voulons atteindre aujourd'hui notre but.

— Viens avec moi à Mayence! s'écria l'autre en se levant d'un bond et regardant son camarade avec une expression singulièrement émue, qui cependant n'excluait point un sourire. Laisse là le sombre Ratisbonne, et le Dôme, et la sacristie; éclaireis ton visage parmi de joyeux compagnons, autour d'une table, sous les pampres et devant les fenêtres fleuries d'aimables fillettes; laisse le son des flûtes et des chalumeaux distraire ton oreille des lugubres vigiles des Templiers, qui passent dans toute la chrétienté pour de méchants hérétiques et prêtres de Baphomet. Viens avec moi à Mayence, mon Pierre! »

Il dit les derniers mots quand déjà il était en selle. Il étendait d'un air suppliant les mains vers son ami. Celui-ci se détourna et retira son bras avec un geste de refus. « Qu'est-ce qui te vient là à l'esprit? s'écria-t-il, souriant involontairement. Hélas! mon Conrad, si tout à l'heure je n'avais dit : — A chacun sa voie, — je te crierais : Retourne, pauvre étourdi, pauvre insouciant! la jeunesse passe, la gaieté expire, e tirc un jour refuse tout à coup de s'épanouir sur un visage trop

roide, ou ricane désagréablement entre des rides. Malheur à celui dont alors les granges ne sont pas pleines, dont les chambres ne sont pas meublées ! Hélas ! qu'il doit faire sombre autour d'une vieillese si stérile, si appauvrie ! et comme il a raison, le proverbe : « Trop de gaieté le matin engendre le soir soucis et chagrins. » En te considérant, ô frère de mes jeunes années, j'ai grand'peur pour toi. Oh ! qui sait combien je te trouverai changé un jour ! »

Le chevalier secoua cordialement la main du grave écolier, et s'écria : « Peut-être est-ce toi qui seras changé à notre prochaine rencontre ; peut-être que tu te pavaneras dans le velours et la soie, et que tu nous en remontreras à tous. »

Il s'élança à bride abattue, et de loin l'écolier l'entendit encore chanter une romance qui circulait alors de bouche en bouche, et qui disait à peu près ceci :

Au monde il n'est rose plus belle
Que de gentille damoiselle
La bouche aux lèvres d'incarnat.
Rose en bouton d'abord serrée,
Elle tremble d'être admirée
Et voudrait cacher son éclat.

Mais il faut bien que tout éclore :
Aux baisers du printemps la rose
La bouche aux baisers de l'amour.
Amis, que tout bouton fleurisse,
Que toute lèvre se déplisse
Au feu des baisers, à son jour.

Un papillon partit devant l'étudiant : « La vie de la plupart des hommes, se dit-il, n'est-elle pas comparable à celle de ce papillon ? Comme il voltige légèrement, étalant à plaisir l'éclat de ses couleurs ! et que cependant ses joies sont courtes et vides ! il regarde autour de lui avec de grands yeux, mais dont les miroirs ternes ne reflètent qu'un vain jeu de lumière et d'ombre, et non la forme complète, la couleur fixe. » — Les vertes profondeurs de la forêt exerçaient sur lui une attraction irrésistible. — « Qu'importe, dit-il, que ma patiente monture reste quelque temps seule sur ce gazon ? elle ne s'enfuira point, et j'éprouve un ardent désir de m'enfoncer pour une petite heure sous ces ombrages ; que cette verte solitude doit faire du bien aux sens et à l'âme ! »

Il prit à côté de la grande route un étroit sentier, qui, après un parcours peu étendu entre les grands arbres, s'inclinait vers la vallée,

et il se trouva bientôt dans une complète solitude. Tout bruissait, bourdonnait, murmurait à ses oreilles, et quelques rayons de soleil colorés en vert se jouaient comme des feux follets autour de lui. Quelquefois il lui semblait entendre, bien loin derrière lui, crier son nom; tantôt ce cri lui était importun, odieux, tantôt il le prenait pour une illusion; mais, pensant l'une ou l'autre chose, il ne cessait de s'enfoncer dans les ténèbres de verdure. De grosses racines noueuses rampaient comme des serpents en travers du chemin, et menaçaient Pierre de le faire trébucher à chaque pas; des cerfs-volants se tenaient dans la mousse; dans les crevasses des roches, la perce-mousse faisait reluire les reflets dorés de ses touffes. La sueur baignait le front du voyageur, s'enfonçant toujours avec plus de hâte dans le taillis, et fuyant le monde baigné de soleil qui resplendissait au dehors. Mais ce n'était pas seulement la marche qui le surexcitait de la sorte : son âme travaillait sous le poids de lourds souvenirs. Enfin, après que le sentier eut depuis longtemps disparu sous ses pieds, il arriva à une belle place unie et sombre, ombragée de chênes majestueux; toujours il avait entendu de loin crier son nom. « Ici du moins ces sons grossiers ne m'atteindront plus, dit-il; ici je serai caché et tranquille. » Il se laissa tomber sur une grosse pierre couverte de mousse; sa poitrine haletait, il luttait contre une tentation puissante. « Pardonne-moi, grand maître, s'écria-t-il; mais il est une science que l'action doit suivre; sinon elle oppresse, elle écrase le mortel! Ici, plus près du cœur de la mère universelle; ici, où ses pulsations deviennent plus perceptibles, dans la vie qui germe et qui croît; ici, il faut qu'il éclate, le mot magique que j'épiaï sur tes lèvres endormies lorsque tu le prononças en songe; le mot dont le son fait tomber le voile de la créature, rend visibles les forces qui travaillent sous l'écorce, sous la peau et dans le cœur du rocher, et compréhensible le langage de l'oiseau. »

Ses lèvres se remuaient déjà pour proférer le mot tout-puissant; mais il le retint encore, car il revoyait le regard chagrin avec lequel son grand maître Albert l'avait prié de suivre son exemple, et de ne faire aucun usage de cette connaissance obtenue par hasard, des destins néfastes étant promis à l'homme qui prononcerait à dessein le mot magique.

Tout à coup, cependant, il étendit la main droite, et, comme aiguillonné par la défense et par la crainte même, il cria d'une voix forte la grande parole.

Aussitôt il sentit en lui un coup et une secousse comme s'il eût été frappé de la foudre. Ses yeux s'aveuglèrent, et il lui sembla qu'un

tourbillon rapide l'emportait en tournoyant à travers l'espace infini. Épouvanté et saisi de vertige, il étendit les mains, retrouva la pierre moussue sur laquelle il s'était assis, et par là se sentit ramené sur terre; mais pour éprouver un autre signe étrange: tandis que tout à l'heure il avait été lancé comme un grain de sable à travers l'espace, il lui semblait maintenant que son corps se dilatait à l'infini. Au milieu d'effroyables douleurs, la nouvelle force éveillée en lui donnait à ses membres une extension inouïe: il croyait toucher le ciel. Les parois de sa tête et de sa poitrine devinrent vastes comme un temple, son oreille perçut des sons étranges, déchirants, célestes, et il se disait: « C'est le chant des astres dans leurs orbites d'or. » Enfin les douleurs firent place à un picotement voluptueux pendant lequel il sentit son corps reprendre les proportions ordinaires; mais la forme gigantesque continuait de l'envelopper de contours vaporeux, comme une écorce extérieure ou une sorte d'atmosphère. Les ténèbres cessèrent de couvrir ses yeux, et, comme il arrive dans les éblouissements, de grandes surfaces lumineuses d'un jaune brillant se détachèrent des globes et se retirèrent dans les angles d'où elles disparurent par degrés.

Tandis qu'il recouvrait ainsi la vue, il entendait autour de lui un chœur de petites voix fines et douces; il ne savait si c'étaient les oiseaux seuls, ou si les branches, les arbrisseaux, les herbes, faisaient aussi leur partie; mais le chœur chantait fort distinctement:

Nous pouvons le lui dire,
Il doit le supporter:
Au pouvoir qui l'attire
Il ne peut résister;
Notre charme l'enserre,
Bientôt il va pâlir,
Et se taire,
Et mourir!

Dans le quartier de roche moussu, on entendait un murmure léger, mais distinct: c'était comme si la pierre faisait de vains efforts pour se mouvoir, telle qu'un être frappé de léthargie. L'écolier en examina la surface: hélas! les veines rouges et vertes formaient maintenant un visage séculaire qui, de ses yeux fatigués, le regardait avec une mélancolie si suppliante qu'il se détourna en frissonnant pour chercher une consolation chez les arbres, les plantes, les oiseaux.

Là aussi tout était métamorphosé. Marchait-il sur la petite mousse brune, elle gémissait et protestait contre cette pression violente; il la voyait tordre ses petites mains velues et branler ses petites têtes jaunes

ou vertes. Les tiges des plantes et les troncs des arbres étaient dans un perpétuel mouvement de spirale, et en même temps l'écorce devenue transparente laissait voir l'intérieur, où de mignons et fluets petits esprits versaient dans les canaux des gouttelettes brillantes. Puis cette limpide humidité montait de canal en canal par de petites soupapes qui s'ouvraient et se refermaient incessamment sur son passage, jusqu'à ce qu'en haut, dans les tuyaux capillaires des feuilles, elle se changeât en vapeur verte. De petites enflures et des feux légers se produisaient alors dans la nervure des feuilles, dont les lèvres finement découpées livraient incessamment passage à un éther enflammé, tandis qu'incessamment aussi les parties moins subtiles de ces phénomènes ignés allaient et venaient dans les feuilles en molles vagues de vapeur. Les clochettes bleues qui émaillaient le sol humide tintaient et chantaient : elles consolait avec une belle chanson le pauvre vieux visage de pierre, et disaient que, si seulement elles pouvaient se détacher, elles lui apporteraient de grand cœur la délivrance. Dans les airs, des signes bizarres, verts, jaunes, rouges, cherchaient constamment à se joindre pour former une figure, et puis se fractionnaient de nouveau en tous sens ; vers et scarabées rampaient et marchaient, s'approchaient du jeune homme et lui exposaient leurs demandes confuses : l'un voulait être ceci, l'autre cela ; l'un réclamait des élytres neufs, l'autre s'était brisé la trompe ; ce qui volait dans les airs mendiait des rayons de soleil ; ce qui rampait, l'humidité ; et tout ce monde l'appelait « Seigneur Dieu », de sorte qu'il sentait de nouveau les sens lui manquer.

Chez les oiseaux aussi, ce n'étaient que gazouillements, babil et racontages sans fin. Un pic bariolé montait et descendait à l'écorce d'un grand chêne, picotant les vers et ne se lassant pas de crier : « Je suis le forestier, il faut que je prenne soin des bois ! » Le roitelet disait au pinson : « Il ne règne plus aucune entente parmi nous ; le paon ne veut pas supporter que, moi aussi, je fasse la roue ; il prétend que ce droit n'appartient qu'à lui seul, et m'a traduit devant la haute cour. Et cependant je puis faire une si jolie petite roue avec ma petite queue brune ! » Le pinson répondait : « Laisse-moi tranquille ; je mange mon grain et ne me soucie de rien autre. Du reste j'ai bien assez de préoccupations ; je n'apprends à chanter dans les règles que si on me crève les yeux, et c'est terrible de subir une si dure mutilation pour arriver à quelque chose. » Les autres s'entretenaient de vols et de meurtres qui n'avaient été vus que par eux :

Sans que personne y prenne garde,
L'oiseau vole, vole et regarde....

Puis ils s'installèrent, droits et roides, sur les branches, examinant moqueusement l'écolier, et deux mésanges charbonnières s'écrièrent avec insolence : « Voyez-vous l'enchanteur qui nous écoute et ne sait ce qui lui arrive ! — Comme il ouvre de grands yeux ! » ajouta toute la bande, en s'envolant avec un ramage qui avait tout l'air d'un ricanement.

A ce moment, l'écolier reçut un coup dans la figure ; il regarda en l'air et vit un écureuil impoli qui, après lui avoir jeté sur le front une noix vide, s'était couché à plat ventre sur sa branche, le considérant fixement en plein visage et lui criait : « La vide pour toi, la pleine pour moi ! — Populace mal apprise, voulez-vous bien laisser en repos le seigneur étranger ! » s'écria une pie noire et blanche qui s'avancait en sautillant à travers le gazon. Elle se mit sur l'épaule de l'étudiant et lui dit à l'oreille : « Il ne faut pas nous juger tous d'après ces impertinentes bêtes, mon docte seigneur ; il y a aussi des gens bien élevés parmi nous. Regardez seulement par cette ouverture cette sage personne là-bas, le sanglier : comme il se tient là tranquille en mangeant ses glands et pensant à toutes sortes de choses ! Pour moi, je désire de tout mon cœur vous tenir compagnie et vous raconter tout ce que je sais ; la conversation est mon plaisir, surtout avec les gens âgés.

— S'il en est ainsi, tu ne trouveras pas ton compte avec moi, car je suis encore jeune, répliqua Pierre.

— Ciel ! comme les hommes peuvent se tromper ! » s'écria la pie, et elle regarda devant elle d'un air pensif.

A ce moment, l'écolier crut entendre, encore plus avant dans la forêt, un soupir qui lui pénétra le cœur. Il en demanda la raison à son amie noire et blanche ; mais celle-ci déclara que, pour lui répondre, il fallait qu'elle prît des renseignements auprès de deux lézards qu'elle apercevait en train de déjeuner. Pierre se dirigea donc, la pie sur l'épaule, vers l'endroit où devaient se trouver ces petites bêtes ; il y vit un tableau charmant : c'étaient certainement des demoiselles de distinction, car elles avaient eu soin de s'asseoir sous un grand champignon, tente magnifique qui déployait au-dessus d'elles son toit d'or. C'était là qu'elles humaient avec leurs langues brunes la rosée du gazon. Le repas achevé, elles s'essuyèrent la bouche avec un petit brin d'herbe et allèrent ensemble se promener dans le petit bois de fougère. — « Eh ! dites donc, leur cria la pie, monsieur voudrait bien savoir qui a soupiré ? » Les lézards levèrent leurs petites têtes, agitérent leurs petites queues, et répondirent :

La princesse est là-bas, ce soupir est le sien ;
L'araignée autour d'elle a jeté son lien.

— Hum! hum! fit la pie en branlant la tête, est-il bien possible d'être oublieuse à ce point!... Oui, c'est cela, là-bas dans la charmille; près de la source, dort la belle princesse Doralice, que le méchant roi des araignées a prise dans sa toile. Oh! si vous pouviez la délivrer, docte seigneur! » L'écolier, poussé par son cœur, demanda à la pie où était cette charmille. Aussitôt l'oiseau se mit à voler devant lui, de branche en branche, pour lui montrer le chemin. Ils arrivèrent ainsi à une calme prairie encaissée, que baignait un ruisseau jaillissant d'une fente de rocher; elle était semée de ravissants petits bocages de charmes qui lui donnaient un doux ombrage. Les arbrisseaux avaient incliné jusqu'à terre leurs branches, qui se cindraient au-dessus du sol comme un toit; les feuilles en éventail de la fougère, perçant à travers, formaient les lucarnes et les pignons. La pie sauta sur une branche, regarda par l'une de ces ouvertures, et chuchota mystérieusement : — « La princesse dort ici. » Le cœur palpitant, l'étudiant s'avança, se mit à genoux devant l'éclaircie du bocage et regarda.... Il vit un spectacle qui bouleversa ses sens et son âme encore plus fortement que la parole magique. La plus ravissante jeune fille reposait et sommeillait sur la mousse, qui lui tenait lieu de coussin; sa tête était un peu soulevée, elle avait fait glisser dessous l'un de ses bras, et ses doigts blancs brillaient à travers l'or brun de la chevelure, qui retombait en flots abondants autour du cou et de la poitrine. Le jeune homme contemplait avec une indicible impression de ravissement et de tristesse la beauté du visage, le pourpre des lèvres, le doux éclat des membres qui traçaient comme des sillons lumineux sur le sombre lit de mousse. La dormeuse semblait respirer avec une douce angoisse, comme si un poids secret l'eût oppressée, et elle n'en paraissait que plus séduisante. L'écolier sentit que son cœur était à jamais captif et que la soif de son âme ne pourrait s'étancher que sur ces lèvres. « N'est-ce pas dommage, dit la pie, qui avait sauté, par la lucarne, dans le bosquet et s'était installée sur le bras de la dormeuse; n'est-ce pas dommage qu'une si belle princesse se soit fait prendre dans une toile d'araignée? — Comment! dans une toile d'araignée? fit l'étudiant; mais la voilà qui repose enveloppée dans ses blancs voiles. — O folie! s'écria la pie; je te dis que ce sont les fils tissés par le roi des araignées. — Et qu'est-ce que le roi des araignées?

— Dans son état humain, c'était un riche filateur de lin, répondit la pie en faisant basculer sa queue avec complaisance. Il avait sa filature non loin d'ici, hors de la forêt, au bord de la petite rivière, et une centaine d'ouvriers travaillaient sous ses ordres. Ils lavaient leur

lin dans la rivière, dont l'ondin était depuis longtemps très-irrité contre eux, parce que leur dégoûtant lavage troublait ses limpides flots et que tous ses enfants, les loches et les truites, mouraient de ce poison corrosif. Il mêla le lin, le fit rejeter, par les vagues, sur la rive, le poussa en aval dans le tourbillon, le tout pour avertir le filateur de se tenir sur ses gardes; mais ce fut en vain. Enfin, à la Saint-Jean, jour où les esprits des fleuves ont pouvoir d'effrayer et de nuire, les laveurs étant effrontément venus, le maître en tête, faire leur lavage accoutumé, il leur lança à la figure de l'eau de fées, et de même que les hommes féroces et sanguinaires peuvent devenir loups-garous et matous-garous, de même les fleurs se trouvèrent changés en araignées-garous. Ils se précipitèrent de la rivière à la forêt et allèrent de tous côtés suspendre leurs toiles aux arbres et aux arbrisseaux. Les ouvriers fleurs sont devenus de petites araignées ordinaires : ils prennent des mouches et des cousins; mais leur chef a presque conservé sa taille d'autrefois, et se nomme le roi des araignées. Il dresse des emboches aux belles jeunes filles, les entortille dans ses toiles, les engourdit par son haleine empoisonnée et leur suce le sang du cœur. Il s'est emparé en dernier lieu de cette princesse, qui s'était écartée de sa suite dans la forêt. — Et tenez, là... là... le voilà qui se remue entre les buissons. »

Effectivement, il semblait à l'écolier voir étinceler à travers les branches la cuirasse d'une araignée monstrueuse; deux pattes velues, grosses comme des bras d'homme, se frayaient un passage à travers la verdure. Une horrible inquiétude pour la belle dormeuse s'empara de lui; il voulait se précipiter sur le monstre. « C'est inutile! s'écria la pie en battant des ailes : les hommes ensorcelés ont des forces prodigieuses, le monstre t'aurait bientôt étouffé; mais jette des graines de fougère sur la poitrine de ta belle : cela la rend invisible à ses ennemis, et tant qu'il en reste seulement un atome, le charme subsiste. » L'écolier enleva en toute hâte la poussière brune du dessous d'une feuille de fougère; tandis qu'il se penchait sur la dormeuse pour lui répandre sur la poitrine la graine salutaire, il se sentit la joue doucement effleurée par son haleine, et il s'écria dans son transport : « N'est-il aucun moyen de la délivrer? — Oh! s'écria l'oiseau, voltigeant en zigzag avec une agitation folle, si vous me demandez un moyen, je puis bien vous en indiquer un. Notre sage vieillard de la caverne est gardien de l'if : si vous pouvez en obtenir une branche et que vous en touchiez trois fois le front de la belle, ses liens se détacheront aussitôt :

Car devant l'if, l'if salutaire,
Jamais sortilège n'opère.

Elle tombera dans vos bras et vous appartiendra comme à son libérateur. » En cet instant, on eût dit que la dormeuse entendait le discours de l'oiseau. Son beau visage se couvrit d'une légère rougeur, ses traits prirent l'expression d'un doux désir et d'une anxiété infinie. Et l'écolier, la tête à demi perdue, s'écria : — « Conduis-moi au sage vieillard ! »

L'oiseau sauta dans les buissons, l'étudiant s'élança à sa suite. La pie monta en voletant un étroit sentier rocheux qui bientôt n'offrit plus qu'un passage dangereux sur des marais et des blocs de pierre semés dans un désordre sauvage. L'écolier devait grimper de bloc en bloc, s'il ne voulait s'enfoncer dans les marécages. Ses genoux tremblaient, sa poitrine haletait, une sueur froide couvrait ses tempes. Il arrachait à la hâte des fleurs et des feuilles et en jonchait les pierres, afin de pouvoir reconnaître le chemin. Enfin il se trouva à une grande hauteur, devant un spacieux portail de roches ouvrant sur un gouffre d'où s'échappait une bise glacée. Il semblait qu'ici la nature fût encore dans la fermentation primordiale, tant était effroyable et bouleversé l'aspect des pierres autour de l'ancre et devant lui.

« C'est ici qu'habite notre sage ! » s'écria la pie ; et en même temps ses plumes se hérissaient et se frisaient, de la tête à la queue, de façon à lui donner un aspect étrange et désagréable. — « Je vais t'annoncer à lui et voir comment il accueillera ton désir. » En prononçant ces derniers mots elle se glissa dans la cavité, mais aussitôt elle revint en sautillant et dit : — « Le vieux est de mauvaise humeur et entêté, et il ne veut pas te donner la branche d'if, à moins que tu ne lui bouches toutes les fentes de sa caverne, car il se plaint que le courant d'air lui fait mal ; mais, avant que tu en sois quitte, bien des années peuvent se passer. »

L'étudiant arracha autant de mousse et d'herbe qu'il lui fut possible d'en tenir et entra, non sans frisson, dans la caverne. De hideuses figures de stalactites le regardaient de toutes les parois : il ne savait où sauver son regard de ces affreuses images. Il voulut pousser plus avant, mais du coin le plus retiré une sorte de ronflement lui fit entendre ces mots — : « Arrière ! ne me trouble pas dans mes recherches ! Fais là, sur le devant, ta besogne. » Il voulut découvrir qui parlait, mais il ne vit rien que deux yeux d'un rouge ardent qui étincelaient dans l'obscurité. Il se mit à l'ouvrage, bourra de mousse et

d'herbe chaque fente par laquelle pénétrait une lueur de jour ; mais c'était là une tâche difficile et même interminable, paraissait-il, car chaque fois que Pierre croyait en avoir fini avec une lézarde et pouvoir se tourner vers une autre, la bourre enfoncée à grand'peine ressortait et il fallait recommencer. Pendant ce temps, la chose qui ronflait au fond de l'ancre émettait des sons dépourvus de sens, et proférait seulement parfois quelques mots intelligibles qui avaient tout l'air de vanter ses profondes recherches.

Le temps paraissait à l'écolier s'en aller d'un vol rapide, durant son travail désespéré. Des jours, des semaines, des mois, des années arrivaient et partaient, lui semblait-il, et néanmoins il n'éprouvait ni faim ni soif. Il croyait toucher à la démence et, pour ne pas perdre toute idée du temps, il se répétait avec une sorte de frénésie le chiffre de l'année et la date du jour de saint Pierre et de saint Paul où il s'était rendu à la forêt. Il apercevait comme dans un lointain profond l'image de sa chère endormie, il pleurait d'anxiété et d'affliction, et cependant il ne sentait pas une seule larme couler sur ses joues. Tout à coup il crut voir une figure connue s'approcher de la dormeuse, la contempler avec ravissement et se pencher sur elle comme pour l'embrasser. La douleur et la jalousie le vainquirent ; oubliant tout autour de lui, il se précipita vers le fond sombre de la caverne : « La branche d'if ! s'écria-t-il impétueusement.

— C'est ici qu'elle croît ! » répondit l'apparence flamboyante et ronflante, et en même temps Pierre se sentit dans la main les branches d'un arbre qui sortait d'une fente de la grotte. Il rompit une de ces branches, un gémissement se fit tout autour de lui, les ronflements devinrent plus haletants et plus profonds, la caverne vacilla, s'ébranla, croula, la nuit se fit devant les yeux de l'écolier, et involontairement il cria :

Oui, devant l'if, l'if salutaire,
Jamais sortilège n'opère.

Lorsque ses yeux eurent retrouvé la clarté, il regarda autour de lui. Une baguette sèche, de couleur étrange et bizarre, était dans sa main. Il se trouvait entre des roches qui se voûtaient au-dessus d'une grotte de médiocre grandeur. Dans le fond retentissaient des sons perçants, sifflants, comme ceux des hiboux de la grande espèce. La contrée paraissait métamorphosée. C'était une colline assez petite, chauve et misérable, parsemée de pierres insignifiantes, entre lesquelles descendait d'un côté, sur un terrain humide, le sentier par où il était monté. Des grands blocs de pierre pas un seul ne se retrouvait. L'étudiant était

glacé quoique le soleil resplendît; il lui sembla le retrouver au même point de sa course que lorsqu'il était parti pour chercher cette branche, devenue baguette desséchée entre ses mains. Il s'engagea dans le sentier, sur les pierres; la marche lui était pénible, il lui fallait s'appuyer sur sa baguette; sa tête retombait sur sa poitrine, d'où la respiration sortait avec effort et bruit. A un endroit glissant le pied lui manqua, il dut se retenir à un buisson; ce mouvement amena sa main juste devant ses yeux : elle lui parut vieille et ridée. — « Seigneur! s'écria-t-il saisi d'un frisson, serais-je donc si longtemps.... » Il n'osa exprimer sa propre pensée. — « Non, dit-il, se rassurant de force, c'est tout simplement l'air frais des bois qui me glace, je suis fatigué de mon effort excessif, et ce sont les reflets livides du jour dans le fourré qui donnent à ma main cette couleur bizarre. » Il continua sa marche et rencontra sur les pierres les feuilles et les fleurs sauvages qu'il y avait semées, comme indices du chemin. Elles étaient fraîches comme si elles venaient d'être déposées. Ce lui fut un nouveau problème à résoudre. Un charbonnier, accroupi auprès du chemin, dans les broussailles, coupait des branches; il s'enquit à lui du jour : — « Eh! mon père, répondit cet homme, êtes-vous donc si mauvais chrétien que vous ne connaissiez pas le jour des apôtres? C'est aujourd'hui saint Pierre et saint Paul, où le cerf sort du bois dans le blé. Je veux tailler un jouet pour mon garçon dans cette madrure; autrement je ne travaillerais pas aujourd'hui, mais c'est par amusement et plaisir, et le chapelain dit que c'est permis.

— Je t'en prie, camarade, reprit l'écolier, auquel le frisson courait de plus en plus fort dans les veines, dis-moi de quelle année vous datez dans la chrétienté. » — Le charbonnier, que le lavage même du jour de fête avait été impuissant à blanchir, dressa sa carrure puissante, et apparut noir entre les verts buissons. Après quelque réflexion, il énonça la date.... — « O mon Sauveur! » s'écria l'étudiant, et son bâton ne suffisant plus à le soutenir, il s'affaissa sur les pierres. Puis il rejeta le bâton au loin et se traîna, en tremblant, en bas du sentier.

» Étonné, le noir charbonnier sortit du buisson, sa madrure à la main, s'avança sur les pierres, vit la baguette, se signa et dit : « C'est de l'if qui croît là-haut sur la pierre aux chouettes, la demeure du hibou. On dit qu'il fait et défait des sortilèges. Dieu nous garde! » — Puis il s'en retourna par les buissons, vers sa cabane, sculpter le jouet pour son enfant.

En bas de la colline, dans la joyeuse prairie, près du berceau de

charmes et au bord de l'eau limpide qui, là, dilatait ses bords en un vaste bassin, étaient assis le jeune chevalier Conrad et la belle que, sans nul art magique, il avait tirée de son assoupissement. Des calices rouges, bleus et jaunes émaillaient l'herbe et faisaient au groupe le cadre le plus charmant; le couple s'épanouissait dans sa jeunesse et dans sa beauté, — le chevalier dans sa parure éclatante, la jeune fille dans ses voiles resplendissants comme l'argent, — fleurs les plus belles de toute cette floraison. Conrad avait doucement passé son bras autour du corps de la jeune fille, et, la regardant loyalement dans les yeux, il disait : — « Par les cendres de ma mère chérie et par le signe sacré gravé sur la poignée de cette épée, je suis bien réellement ce que je me suis dit à toi, seigneur de mes châteaux et de mes jours, — et je t'en conjure maintenant, ravissante merveille de cette forêt : que tes lèvres prononcent la parole qui doit me donner à toi éternellement et que, devant l'autel, le prêtre doit consacrer et bénir.

— Quelle parole demandes-tu encore ? murmura tout bas la belle en abaissant chastement ses paupières. Mes yeux, ma joue, mon sein palpitant ne t'ont-ils pas tout dit ? L'amour est un roi puissant ; il se présente à l'improviste et se saisit de ce qu'il veut, sans souffrir de résistance. Avant que le jour s'incline, conduis-moi au cloître d'Odenwald ; remets-moi entre les mains de la pieuse abbesse, elle me donnera un abri, et entre ces murs tranquilles j'attendrai que tu viennes, si tu le veux, m'emmener avec toi. » — Elle voulait se lever, mais le jeune chevalier la retint doucement et lui dit : — « Passons encore quelques instants à cette place où ma félicité est née tout à coup comme un conte enchanteur. Je crains encore de te voir disparaître comme une gracieuse nymphe des bois. Aide-moi à croire en toi et en ta ravissante mortalité ! Comment es-tu venue jusqu'ici ? Qui était avec toi ?

— Ce matin, répondit-elle, j'avais fui dans la forêt pour échapper à mon tuteur, le comte Archambault, dont les desseins sur moi ou sur mes biens, je ne sais lequel, avaient tout à coup éclaté, terribles et méchants. Que sert à la jeunesse, que sert à la femme un riche héritage ? Elle n'en est pas moins délaissée et sans appui. Je voulais me réfugier près de l'abbesse, je voulais aborder l'empereur à Mayence, je savais à peine moi-même ce que je voulais. Mon cœur n'était pas dirigé vers Celui qui donne le secours, mes pensées étaient en désaccord avec le ciel.

Tout d'un coup, lorsque je voyais déjà devant moi s'étendre cette prairie, il me sembla que de l'autre côté, dans le fourré, était prononcé quelque chose qui me métamorphosait, et tout ce qui m'entourait avec

moi. Je ne puis te décrire cette parole ou ce son, mon bien-aimé ! Auprès de sa suavité, le chant du rossignol est rauque, et pourtant le roulement du tonnerre n'est qu'un faible murmure en comparaison. C'est certainement ce qu'il peut y avoir de plus mystérieux et de plus violent entre la terre et le ciel, et la force irrésistible, tombant dans mon esprit effaré et dans le trouble de mes sens, agit aussi sur moi, car aucune pensée de salut ne venait la combattre. Mes yeux se fermaient, et cependant je voyais devant moi le chemin que mes pieds étaient contraints de prendre, comme dirigés par de souples et invisibles mains. Je dormais, et cependant je ne dormais pas, c'était un état indescriptible dans lequel enfin je m'affaissai sur la mousse dans ce berceau. Autour de moi, tout parlait et chantait ; en moi, je sentais ondoyer les plus jubilantes délices ; chaque goutte de sang resplendissait et bondissait dans mes veines, et cependant, au plus profond de mon cœur, je sentais de cette situation une horreur extrême et le plus suppliant désir de sortir de mon assoupissement. Mais je savais que rien de cette horreur ne se retraçait sur mon visage, — car je pouvais, par miracle, me contempler moi-même, — et je voyais que mes joues souriaient de ravissement, comme si de célestes chants de joie m'étaient chantés. Le ravissement s'étendait toujours plus loin dans mon cœur, et toujours plus loin il refoulait l'horreur ; j'étais prise d'une effroyable angoisse que ce dernier petit point s'anéantît comme les autres, et que je devinsse pure extase.

Dans cette détresse et sentant que toute conscience allait m'échapper, je promis d'appartenir à celui qui me réveillerait et me délivrerait. Je vis alors, à travers mes paupières fermées, une sombre figure se pencher sur moi. Le visage que j'apercevais était noble et grand, et cependant j'éprouvais une répulsion profonde contre cet homme, et la pensée passa en moi comme une ombre que ce pouvait être lui qui avait prononcé la parole maudite. Mais toujours je criais, — muette et cependant parlant haut en moi-même : — Si c'est lui qui te réveille et qui te délivre, tu dois lui appartenir en reconnaissance de cet immense bienfait, car tu l'as promis. — Il ne m'a pas réveillée !

— Moi, moi, je t'ai réveillée, mon cher amour, et non pas avec des incantations et des paroles magiques, mais avec un baiser ardent sur tes lèvres roses ! s'écria le jeune chevalier en enlaçant avec ravissement la belle Emma. — Ce sont bien de vrais prodiges réalisés dans le Spessart qui nous ont réunis. Hors de la forêt, là-bas, au grand chemin, après avoir entendu des discours étranges, je m'étais séparé de mon cher ami Pierre. A peine avais-je fait quelques centaines de pas, que je

fus de nouveau pris de grand souci pour lui. Je mis pied à terre et voulus encore lui suggérer de quitter ses obscurs sentiers, et de venir avec moi à Mayence. Au moment où je me détournai, je le vis se glisser dans le bois. Je l'appelai, il ne m'entendit pas. Les éperons m'empêchaient de marcher rapidement; je ne pouvais que le suivre de loin; cependant je ne me lassais pas de crier son nom, mais c'était en vain. Enfin, son manteau noir disparut entre les arbres. Moi aussi, j'avais vu resplendir la verte prairie et je voulus jouir de près de l'éclat des fleurs. Ainsi arrivai-je ici, après avoir encore cherché de tous côtés mon ami. Moi aussi, je me sentis enveloppé par une atmosphère d'agitations étranges; les mouvements des reptiles, le chant et le vol des oiseaux avaient quelque chose d'inaccoutumé. Mais je songeais à la bonne route, à la voie lumineuse où je voulais amener Pierre, et c'est probablement pour cela que le maléfice n'a pu avoir prise sur moi. Lorsque je te trouvai endormie, une immense compassion pour toi me pressa de toute la force du plus doux amour; je poussais des cris de joie, et cependant je versais des larmes, les plus brûlantes qui soient jamais tombées de mes yeux joyeux. Je crois qu'il me fut accordé de pénétrer dans ce petit coin de ton âme d'où n'était pas encore bannie l'horreur. Sanglotant et riant, je m'écriai :

Au monde il n'est rose plus belle
Que de gentille damoiselle
La bouche aux lèvres d'incarnat.
Comme aux baisers de mai la rose,
Qu'à mes baisers ta bouche éclosse
Et dévoile tout son éclat.

Et, au nom de Dieu, mes lèvres offrirent aux tiennes leur salut....

Et les chaînes tombèrent, et je m'éveillai, et mon premier regard rencontra ton œil loyal et baigné de pleurs, ajouta la belle Emma. Je remerciai Dieu, dont je retrouvai enfin le nom dans mon souvenir, de ce que j'étais délivrée d'abord, et ensuite de ce que j'étais délivrée par toi et non par l'homme sombre. »

Le jeune chevalier était devenu pensif. — « Je crains, dit-il, que tous ces mystérieux prodiges de la forêt ne se rattachent à Pierre. Je crains, au jour où j'ai trouvé mon amour, d'avoir perdu mon ami. Où peut-il bien être, enfin ? »

Conrad et Emma se reculèrent effrayés, car, dans l'eau coulant à leurs pieds, ils voyaient réfléchi entre leurs deux têtes florissantes une tête toute blanche de vieillesse. « Il est ici, » dit un vieillard tremblant et

voûté qui se tenait derrière eux, et qui portait le manteau noir et neuf de l'écolier.

« Oui, poursuivait le vieillard d'une voix faible et éteinte, je suis ton ami Pierre de Stetten. J'étais déjà depuis longtemps derrière vous; j'entendais vos paroles, et j'ai tout compris à présent. C'est encore le jour de saint Pierre et saint Paul, où nous nous sommes rencontrés et où nous nous sommes séparés, hors de la forêt, sur la grand'route, à mille pas à peine d'ici. Depuis que nous nous sommes quittés, il peut s'être écoulé une heure, car l'ombre que le buisson projette sur l'herbe n'a qu'un peu grandi. Avant cette heure, nous avions vingt-quatre ans. Pendant cette heure, tu as vieilli de soixante minutes, et moi de soixante ans : j'ai quatre-vingt-quatre ans. C'est ainsi que nous nous retrouvons; je ne l'avais sans doute pas supposé ainsi. »

Conrad et Emma s'étaient levés. Elle se serra, craintive, contre son bien-aimé, et dit tout bas : — « C'est un pauvre fou.

— Non, belle Emma, je ne suis pas fou, dit le vieillard. Je t'ai aimée, mon charme est tombé sur toi, et j'aurais pu te posséder, s'il m'eût été donné de baiser, au nom de Dieu, tes lèvres roses — seul sortilège par lequel soit réveillé l'amour. Au lieu de cela, j'ai dû aller chercher la branche d'if et garantir au hibou son ermitage contre la pluie et contre le vent. Ce qui devait arriver est arrivé. Il a conquis la fiancée, et moi la mort. »

Conrad n'avait cessé de considérer fixement le visage du vieillard, pour tâcher de découvrir, à travers les plis et les rides, quelque ligne des traits de son ami d'enfance. Enfin il balbutia : — « Je t'en conjure, dis-nous, ô homme, comment un tel changement a pu se produire, de crainte qu'un vertige ne nous saisisse et ne nous pousse à des choses terribles !

— Qui tente Dieu et la nature est accablé de visions qui le flétrissent promptement, répondit le vieillard. Avec cela, on a beau voir croître les plantes, on a beau comprendre le langage des oiseaux, on reste aussi niais qu'auparavant; on se laisse duper par une sotte pie, qui débite des fables de princesse et de roi des araignées, et on prend pour des toiles d'araignée des voiles de jeune fille. La nature est voilée; les paroles magiques ne la dévoilent pas et tournent à la confusion de celui qui les prononce. »

Il se traîna à pas lents dans les profondeurs de la forêt. Conrad n'osa le suivre. Il fit quitter à son Emma l'ombre des bois, et la conduisit sur la route plus large, où la lumière se jouait en rayons de toutes couleurs autour de la verte couronne des arbres.

Quelque temps encore, les voyageurs du Spessart entendirent parfois derrière les rochers ou les épais groupes d'arbres une voix cave, étrange, surnaturelle, prononcer des paroles qui semblaient aux uns l'indice de la folie, aux autres l'expression de la plus profonde sagesse. Suivaient-ils le son, ils trouvaient ce vieillard, qui comptait si peu d'années encore, et qui, l'œil éteint, les mains appuyées sur les genoux, regardait fixement dans le lointain et prononçait à part lui des sentences, dont aucune n'a été conservée. Mais au bout de peu de temps, on ne les entendit plus, et on ne retrouva pas non plus le cadavre du vieillard.

Conrad épousa son Emma. Elle lui donna de beaux enfants, et jusqu'à un âge avancé il vécut avec elle en bonheur et joie. »

XXIV.

CHUTE SOUDAINE.

Au commencement, Lisbeth avait écouté avec attention, et s'était fait expliquer ce qu'elle ne comprenait pas. Un peu plus tard, elle devint distraite, et se mit à tresser une petite couronne de fleurs et d'herbe, comme si elle voulait enchaîner par ce travail ses pensées. Lui aussi, avait hâte d'arriver à la fin; sa fable ne lui plaisait plus : la fiction lui paraissait terne et insipide en face de la réalité.

Lorsqu'il eut cessé de raconter, elle ne dit rien; il lui demanda comment elle avait trouvé son récit : — « Vois-tu, répondit-elle timidement, tes prodiges du Spessart m'ont produit un effet singulier. Je crois qu'il aurait mieux valu les entendre dans la chambre; de là, je me serais transportée par la pensée dans le bois; mais ici, à l'abri des feuilles vertes, sous le souffle du vent et au bord de l'eau courante, tout cela me paraissait si peu naturel, que je ne pouvais y croire. »

Cette réponse le rendit aussi joyeux que si c'eût été la louange la plus enthousiaste.

« Mais, ajouta-t-elle gracieusement, tu dois néanmoins recevoir ta récompense, car il y a beaucoup de choses qui m'ont fait plaisir. Je t'ai tressé une petite couronne, et je veux t'en ceindre le front, comme à mon seigneur et roi. »

Il s'agenouilla, appuya son visage sur le sein de la jeune fille, et reçut sur sa tête la couronne de fleurs. Levant sur elle un regard transfiguré, il s'écria : — « Consacre mes lèvres, pour qu'il n'en sorte rien

que de pur ! mets tes doigts dessus. » Elle avait des mains qui souvent se refroidissaient subitement, ce qui dénotait la chaleur du cœur, et c'était ce qui avait lieu dans ce moment. Il sentit la fraîcheur sur ses lèvres brûlantes, et la savoura ; un frémissement descendit jusqu'au plus profond de son cœur. Elle, au contraire, avait les doigts agréablement réchauffés.

La rougeur du soir resplendissait à travers les rochers et les buissons. Enivrés, ils montaient et descendaient tous deux le long du ruisseau. Un souvenir traversa l'esprit d'Oswald, et il chanta :

« Amour, mon amour, mon vaillant esquif,
Tu cours sur la mer de gouffre en récif !
— Bien forte est ma quille et bonne la brise,
Et sur mon destin nul danger n'a prise. »

« Amour, mon amour, mon vaillant esquif,
Tu ne vois donc pas le morne récif ?
— J'ignore la peur, je crois aux étoiles,
Je crois au bon vent qui gonfle mes voiles. »

« Amour, mon amour, sais-tu bien le port,
La plage lointaine où tend ton effort ?
— Je n'en ai souci ; je vois les étoiles,
Je sens le bon vent qui gonfle mes voiles. »

Rêvant de palmiers, de bords merveilleux,
Le pilote las a fermé les yeux.
A sa place un dieu conduit le navire,
Le meilleur pilote au but où j'aspire.

Elle l'avait écouté presque anxieusement. — « Eh ! comment cette pensée t'est-elle venue ? demanda-t-elle ; cela ne s'adapte pas du tout à notre amour : notre amour, à nous, c'est une nacelle qui se balance sur le miroir d'un étang limpide.

— Ces vers ne sont pas non plus faits pour notre amour, répliqua-t-il ; c'est la chanson d'un ami, de mon meilleur ami, à l'amour dangereux duquel je dois penser dans mon bonheur. Le vaisseau de son amour vogue sur le désert de l'Océan, et puisse un dieu être au gouvernail, comme il l'a chanté !

— Hélas ! ce doit être quelque téméraire et criminel amour que l'amour de ton ami, pour que son vaisseau navigue ainsi !

— Oh ! non, Lisbeth, c'est un pur amour, un saint amour ; et cependant les contradictions abondent à l'entour comme des écueils.

— L'amour pur peut donc aussi avoir un tel sort ?

— O enfant! enfant! s'écria-t-il saisi d'un étrange frisson; n'en parlons pas davantage! fasse le ciel que notre amour ne.... Je veux te dire quelque chose. Je me rends de ce pas au château de tes protecteurs et je mets nos affaires en règle. Avant la nuit close j'arriverai bien encore à moitié chemin; je m'arrêterai pour passer la nuit; demain, de bonne heure, je serai au but de mon voyage, et, le soir, de retour auprès de toi. »

Il voulait d'abord la reconduire à l'Oberhof. — « Non, dit-elle, séparons-nous à l'endroit où nous avons été si heureux! » Il lui remit un rouleau d'or qu'il était obligé de porter constamment sur lui depuis qu'il n'avait plus à sa disposition aucun endroit fermant à clef, et la pria de le lui garder.

Ils se séparèrent. Lorsqu'ils eurent fait chacun un bout de chemin, ils regardèrent derrière eux, se hâtèrent de revenir sur leurs pas, se serrèrent tendrement dans les bras l'un de l'autre, et reprirent sans s'être parlé leurs différents chemins : le chasseur, par delà les rochers, vers le château; Lisbeth, par la prairie, vers l'Oberhof.

Lisbeth revint à l'Oberhof sans savoir comment. Son sein palpitait, ses joues étaient brûlantes, elle pressait tendrement le rouleau d'or sur son cœur, car c'était lui qui le lui avait donné. Incessamment elle murmurait : — « Il est par trop bon. » Et elle ne savait rien dire de plus. Hélas! le vocabulaire d'une jeune fille qui aime ne contient que ces cinq mots, et puis cet autre petit mot : — Toi! — Mais qu'est-ce que la richesse de toutes les langues en face de cette bienheureuse pauvreté?

A la ferme, les danses continuaient avec fureur. Toute la société s'était rassemblée dans le verger où l'on avait allumé des flambeaux et des lanternes, car le crépuscule s'était déjà fait sentir. Les hôtes qui ne dansaient pas se tenaient, debout ou assis, à l'entour. Lisbeth fut tout à coup tirée de ses songes par le bruit, et de la porte latérale par laquelle elle rentrait dans la cour, elle se glissa rapidement dans la maison, afin que personne ne la remarquât et ne l'invitât à se joindre aux danseurs.

Elle se rendit dans sa petite chambre, et, ingénument, elle alluma la lampe, sans faire cette réflexion bien simple que la lueur projetée par la fenêtre allait nécessairement la trahir. Mais elle n'avait pas une pensée à donner à cela, ni à quoi que ce fût de semblable. Son âme ondoyait et flottait bien au-dessus de ces choses. Il lui semblait être sur une haute montagne, des nuages rouges à ses pieds, et aussi loin que pouvaient s'étendre ses regards; puis, au point le plus

extrême de l'horizon, elle voyait se détacher au milieu de ces nuages des dômes d'or. Maintenant elle savait ce que c'est que le bonheur, mais elle n'aurait pu l'exprimer.

Elle se mit auprès de la petite table, dans la fenêtre, regarda les fleurs qui s'épanouissaient dans le vase, ramassa un pétale tombé du lis et le réunit doucement à la corolle; puis elle envoya par la fenêtre un baiser à son cher voyageur, et pria les airs de lui porter ce baiser.

Mais elle ne resta pas longtemps dans cette sphère élevée. Une joie folâtre la saisit. Elle prit des deux mains son tablier et se mit à danser toute seule autour de la chambre au son de la musique du dehors. Puis le rouleau d'or qu'elle avait posé sur la table lui revint à la pensée. — « Ce qui est à lui est à moi; il faut que je voie de combien il a hérité! » dit-elle. Il s'était donné pour un forestier de Souabe, venu dans ce pays-ci afin de toucher une succession. Lorsqu'elle ouvrit le rouleau, l'or éblouit ses regards. Elle compta et compta encore : impossible d'en voir la fin. Jamais elle n'aurait cru qu'il y eût tant d'or sur terre. — « Ah! est-il donc si riche? » s'écria-t-elle joyeusement en tapant dans ses mains après avoir compté cent et quelques doubles pistoles. — Alors nous nous bâtirons une maison à nous, avec une petite laiterie et une fontaine... une maison toute claire et toute fraîche! poursuivit-elle avec jubilation. Mais à présent voyons donc quel effet produirait tout cet or aligné; en le laissant en monceau, on ne se rend pas compte combien il y en a. Je vais l'étaler par terre, en faire une longue rangée, et, pour ne rien perdre, je vais mettre la lampe à côté. » Ainsi la pauvre et belle enfant trouvée se plongeait dans le flot des rêves heureux.

Mais le hofschulze disait juste à ce moment au vieux collectionneur, qui, après avoir été, comme lui, de mauvaise humeur toute la journée, lui déclarait maintenant qu'il avait absolument besoin de lui parler au sujet de l'amphore et du glaive de Charlemagne : — « Un peu plus tard, monsieur Schmitz; pour le moment j'ai une affaire indispensable. » Il avait aperçu la lumière dans la chambre de Lisbeth, et avait aussitôt résolu de s'y rendre pour mettre ordre, se disait-il, à ce qui se passait entre elle et le chasseur. — « Je dirai à l'enfant..., » murmurait-il en traversant le vestibule avec circonspection et lenteur, le chapeau sur la tête et le bâton à la main. Il s'arrêta un instant près de son bétail, car la Pâle gémissait à fendre l'âme, en dépit de toutes les magnificences de sa parure, et il s'aperçut bientôt que la contraction de la douleur l'avait rendue tout à fait contrefaite. — « Qu'est-ce qu'il y a encore? » s'écria-t-il. — Ce qu'il y a? repartit le rousseau sortant, l'air

arrogant, d'un coin obscur de l'étable; il y a ~~que~~ cette bête est entêtée, c'est là ce qui la rend malade; mais je lui ai donné ce qui lui convient. » Le hofschulze contemplait avec une douloureuse colère les souffrances de sa plus belle pièce de bétail. Toutefois ce spectacle lui-même ne lui arracha aucune imprécation, aucune invective, mais seulement son habituel : « Eh! eh! eh! » auquel il ajouta sourdement : « Cette noce, pour laquelle j'ai tant épargné, sur laquelle j'ai fondé tant d'espérances, prend décidément une mauvaise fin. »

Il monta l'escalier à pas si lourds que les marches en tremblaient. Puis il ouvrit d'une main ferme et rude la porte de la chambrette. Lisbeth avait la lampe à la main et, dans son petit tablier, les pièces d'or qu'elle voulait faire servir à ses jeux d'enfant. A cette entrée subite, elle s'effraya; mais, reprenant bientôt possession d'elle-même, elle resta tranquillement debout auprès de la table.

Un quart d'heure environ pouvait s'être passé en discours dont elle avait commencé par ne pas comprendre un seul mot, lorsque quelqu'un, passant sous la fenêtre ouverte, entendit un cri, puis un tintement, comme d'argent se répandant sur le plancher, puis un bruit sourd comme lorsque quelqu'un tombe, et heurte rudement un meuble dans sa chute. En même temps la lueur disparut. Le passant s'arrêta, et presque aussitôt, voyant le hofschulze sortir de la maison : — « Qu'y a-t-il donc là-haut? demanda-t-il.

— Exactement rien, répondit le vieillard; les jeunes filles font les peureuses quand on leur nomme honnêtement les choses par leur vrai nom : mais mieux vaut souffrir que rougir. » Il retourna au verger et donna à la première demoiselle d'honneur la commission de monter chez Lisbeth.

Dans le bruit, la jeune fille ne le comprit pas bien et crut qu'il fallait aller chercher Lisbeth pour la danse. Elle ne fit qu'un bond jusqu'en haut de l'escalier, et, pour ne pas soustraire trop de temps à son plaisir, elle se dépêcha de crier vers le dedans de la chambre sombre : — « Êtes-vous ici? Vous êtes priée de venir danser! » Mais sa frayeur fut extrême lorsque, du fond de la chambre, elle reçut pour réponse des sanglots. Interdite, elle redescendit en courant, alla chercher sa compagne et toutes deux retournèrent avec une lumière.

Alors elles eurent un spectacle qui ne pouvait manquer d'émouvoir même ces rudes créatures. Au près de la table était Lisbeth abîmée en elle-même, ramassée sur ses genoux, les bras pendants, le corps affaissé, ses boucles blondes détachées et retombant sur son visage incliné et pleurant. L'or était tombé de son giron et, semence

brillante, s'était répandu autour d'elle; non loin, la lampe gisait éteinte.

Les deux jeunes filles restèrent un instant interdites et muettes. Elles ne savaient que faire en face de ce tableau de la plus profonde douleur. L'une d'elles releva la lampe, la ralluma, la plaça sur la table; la seconde répéta timidement : — « On vous prie de venir danser. »

A ce moment Lisbeth leva vers elles son visage et elles se reculèrent avec effroi : ses joues étaient d'une blancheur de cadavre, et si pleines de larmes qu'elles ressemblaient à des sources coulant à flots. Les demoiselles d'honneur descendirent, retournèrent au verger, se remirent à danser, eurent bientôt oublié l'événement, et Lisbeth resta seule. Personne en bas ne parla d'elle : sinon le diacre serait certainement venu la voir, car il l'aimait beaucoup.

Une fois seule, elle commença une œuvre aussi grave et aussi triste que ses jeux de tout à l'heure avaient été gais et folâtres. Elle regarda avec dégoût et horreur l'or répandu par terre; puis faisant un effort pour vaincre sa répugnance elle ramassa, de ses doigts frémissants, les brillantes pièces qui ne faisaient plus que refléter sa honte, et les remit en rouleau, la bouche contractée par un mépris sublime. Puis elle jeta dédaigneusement le rouleau dans un coffre. Les vers d'Oswald lui tombèrent sous la main, et des flots impétueux s'échappèrent de ses yeux : ce furent les derniers pleurs qu'elle se permit ce soir-là. Elle présenta le papier à la flamme de la lampe et le regarda froidement brûler et s'éteindre. Elle déchira le fichu que lui avait donné le chasseur et en laissa tomber les morceaux sur la cendre du papier. Ensuite elle entreprit sur elle-même des actes purificateurs. Elle lava les doigts qu'il lui avait fait poser sur sa bouche, puis les lèvres qui avaient supporté et rendu ses baisers.

Tous ces actes furent exécutés en silence et sans qu'il lui échappât un seul soupir. Sa douleur était si grande qu'elle ne pouvait s'épancher en paroles. Dans le calice de la rose que la plus douce main caressait tout à l'heure, avait été versé un poison corrosif. Sentez-vous combien la rose devait tressaillir dans ses plus chastes profondeurs ? Ne me demandez pas si elle pouvait croire ce que lui avait dit le vieux paysan, je vous répondrais que je n'en sais rien. Car le poète sait tout ce qui se passe entre le ciel et la terre, hormis une chose : le mystère le plus intime, le plus délicat, le plus voilé d'une jeune fille qui aime.

Elle ne pleurait plus, ses yeux étaient secs et brûlants. Sa taille était devenue plus élevée, elle se tenait plus droite que de coutume, ses

mouvements étaient plus lents, sa distinction plus marquée. Elle arrangea tranquillement ses cheveux sous son petit bonnet, tira le rideau sur la fenêtre et se déshabilla, calme et chaste. Elle éteignit la lampe, monta sur son lit et s'y étendit toute droite, les mains croisées sur la poitrine, les paupières fermées quoiqu'elle ne pût dormir, et sans proférer un son, semblable à un beau cadavre.

Tandis que la jeune fille aimée passait une si douloureuse nuit, celui qui l'aimait se dirigeait en toute hâte, au milieu de l'obscurité, vers le lieu qu'il se proposait d'atteindre le lendemain matin. Toujours il avait sur la tête sa guirlande et toujours il répétait le chant de son ami, le chant du Vaisseau, mais, il faut l'avouer, avec un lyrique désordre, mettant souvent la dernière strophe en premier, la première en dernier, ou bien intercalant dans l'une des vers de l'autre. Il savait maintenant pourquoi les femmes avaient de tout temps éveillé en lui des pressentiments si pleins de charme. — « Maintenant je penserai moins souvent à ma mère ! » s'écria-t-il ; mais il ajouta aussitôt : — « Ou peut-être encore plus souvent. » Son être avait acquis le complément et la plénitude.

Il se réjouissait du tour qu'il avait inventé. « Au fond, se disait-il, il est très-indifférent qu'elle devienne comtesse de Waldburg-Bergheim, mais ce sera néanmoins un plaisir quand je la ferai descendre de voiture dans le bac sur le Neckar, et qu'elle verra en haut de la verte colline le château avec ses deux ailes, et qu'elle me demandera : « Oswald, à qui donc appartient ce magnifique château ? » Alors je répondrai : « Ma chère Lisbeth, au plus riche chevalier de la contrée ; je puis te le dire maintenant, je te ménageais une joie inespérée : je suis son forestier ; nous aussi nous demeurerons sur la belle colline, là, vois-tu, dans le petit bâtiment de service que tu aperçois près de la tourelle. Mais préalablement il est séant que je te conduise chez ma cousine, la femme de charge de la comtesse. » Et puis nous montons et nous suivons doucement le chemin conduisant à travers le parc. Les gens que nous rencontrons saluent respectueusement ; Lisbeth remarque leurs manières et me demande : « Tu dois avoir ici de bien bons amis, Oswald ? — Oh ! oui, tous ces gens sont au mieux pour moi, et de mon côté je me trouve à même de leur rendre quelques services. » Nous arrivons au château, nous entrons par une porte de derrière afin d'éviter tout éclat. Je la conduis dans la chambre de damas pourpre.

A coup sûr elle sera bien un peu surprise de ces tapis, de ces dorures, et pensera qu'elle ne doit pas rester dans un endroit si magnifique. « Tu peux t'installer ici et y prendre tes aises, lui dirai-je; monseigneur est bon et déjà favorablement disposé pour toi; je lui ai écrit à ton sujet; seulement ne me deviens pas infidèle pour lui. » Alors je me propose de sortir de la chambre et de ne rentrer qu'au bout de quelque temps; mais je crois bien que je ne pourrai le gagner sur moi et qu'au moment de sortir, me retournant, je dirai : — « Écoute, Lisbeth, encore un mot. Ne le prends pas en mauvaise part, mais je t'ai trompée. Je ne suis malheureusement pas le forestier, mais seulement le comte tel et tel. Veux-tu renoncer à être madame la forestière, et devenir madame la comtesse? » Je suis curieux de savoir quelle figure elle fera; et ce qui me plaît le mieux, c'est de me représenter qu'une fois le premier saisissement passé, elle ne sera ni embarrassée, ni non plus particulièrement joyeuse, mais qu'elle me répondra doucement et avec amour : — « Le comte me sera aussi cher que le forestier. » Ce n'est pas ce qui fait le bonheur que la richesse, mais cependant c'est une joie de pouvoir vêtir son amour dans le velours et dans la soie, lui entourer le cou de perles, lui semer des brillants dans les cheveux et mettre sous ses pieds des tapis de Bruxelles. »

Ainsi l'imagination du jeune homme faisait resplendir les images du plus riant avenir. Mais il était au moins minuit et le besoin du repos se faisait sentir. Sur la montagne se rencontra une cabane solitaire. Il y entra et sentit que le terrain était couvert de foin. Endurci par les voyages et peu gâté dans ces dernières semaines, il se trouva complètement satisfait de ce gîte et résolut de l'adopter pour la nuit. En fermant les yeux, il se dit : « Maintenant, sans doute, elle dort, elle rêve, et te nomme, dans ses songes, des plus tendres noms ! »

Peut-être disait-il cela dans le moment où Lisbeth, subjuguée par la violence de la douleur, se tordait convulsivement et laissait enfin éclater un léger et lamentable gémissment.

XXV.

LE LENDEMAIN DE NOCES DANS UN OBERHOF.

Pendant le repas de noces et celui du lendemain, le musicien borgne s'était tenu assis dans la chénaie, non loin de l'Oberhof. Là, on lui apportait à manger et à boire, mais il n'y touchait que peu, et ce peu même il ne le prenait qu'avec répugnance, se bornant à ce qui était

indispensable pour apaiser sa faim furieuse. La place où il se tenait était à cinq pas à peine de la route qui conduisait à travers la chênaie; elle était garnie des arbres les plus épais et les plus hauts, dont l'un formait, avec son énorme racine noueuse, un parapet naturel en avant de la pente.

C'était sur cette racine qu'était assis le joueur de vielle. Il ne détournait pas les yeux de la maison; quelquefois il se soulevait à mi-corps, quand personne absolument ne se montrait dans la porte ni dans le vestibule de l'Oberhof; mais au milieu des allées et venues continues, ce ne pouvait jamais être que l'affaire d'un instant. Dès que quelqu'un reparaisait; il se renfonçait avec dépit dans sa cachette. Parfois aussi, tournant violemment sa vielle, il lui faisait rendre quelques sons désagréables, sifflants et hurlants, sur lesquels les passants — et il n'en manquait pas ce jour-là dans la chênaie — faisaient leurs plaisanteries grossières; cependant, ce n'étaient guère que les jeunes gens qui agissaient de la sorte : dans leurs souvenirs, Gaspard n'occupait d'autre place que celle d'un personnage risible. Les vieillards ne s'occupaient pas plus de lui ici qu'à toute autre place où le hasard le leur faisait rencontrer. Le vieilleur laissait passer, tranquillement et sans réplique, les plaisanteries des jeunes gens, ou tout au plus il sourcillait de son œil resté sauf. Mais si un vieillard ne paraissait pas seulement prendre garde que lui, le patriote Gaspard, qui avait aidé à molester la vieille Orange, était assis là, il serrait le poing avec fureur et grommelait : « Misérables! attendez un peu, et, grâce à moi, le principal d'entre vous.... »

Cependant il supposait qu'à la faveur de l'obscurité il pourrait enfin atteindre le but que vainement il avait poursuivi toute la journée : pénétrer dans la maison. Mais il était dans l'erreur, car, dès qu'il se fit sombre, deux servantes commencèrent, devant la ferme, un lavage de pots et un récurage de chaudrons qui se prolongea fort tard et prévint toute tentative d'entrée clandestine; enfin, elles furent quittes du dernier chaudron. Mais voici que, sur ces entrefaites, s'étaient placés dans la porte deux hommes ivres dont l'un voulait débrouiller à l'autre le procès qu'il poursuivait depuis plusieurs années, au sujet d'un droit de passage. Après chaque phrase, l'auditeur disait : « Compris! » et s'informait ensuite de la chose précisément qu'il venait de si bien comprendre. Le plaideur recommençait alors sa phrase, et l'autre réitérait quelques petites fois sa formule de compréhension, suivie d'une interrogation. Marchant de la sorte, l'histoire avançait excessivement lentement, et on n'en pouvait voir la fin. Ajoutez à cela que les

deux personnages avaient conservé juste assez de présence d'esprit pour repousser violemment tous ceux qui voulaient passer entre eux par la porte, attendu que, plongés qu'ils étaient dans l'histoire du procès, ils soutenaient qu'il n'y avait ici aucun droit de passage. En raison de cette prétention exclusive, plusieurs de ceux qui avaient tenté d'entrer, préféraient pour éviter une querelle, retourner sur leurs pas et prendre par la porte de la cour, et, d'autre part, le vieilleur devait renoncer, tant que les ivrognes restaient là, à l'exécution du projet qui l'enchaînait à sa place. Enfin, — il était déjà minuit, — un homme vint du vestibule vers la porte, saisit par derrière, sans mot dire, les deux individus au collet et les retira dans le vestibule; mais il ferma immédiatement la porte et la verrouilla en dedans. Après quoi, elle ne se rouvrit plus.

La société se retira vers une heure du matin, et l'Oberhof resta, dans l'ombre, tranquille et silencieux. Le vieilleur quitta son siège et se glissa en guettant traitressement, comme un chat, tout autour de la métairie, épiant quelque ouverture oubliée. Mais rien de ce genre ne se put découvrir, et comme il cherchait à escalader l'endroit le plus bas du mur, les chiens éclatèrent, dans la cour, en aboiements tels qu'il eut tout lieu de craindre le prompt réveil de quelques habitants de la ferme. Il se retira donc sur la pointe du pied, grinçant les dents et dévorant ses imprécations, vers sa place de la chèneaie, où il recommença à monter une garde aussi persévérante durant la nuit que pendant le jour.

Ainsi resta-t-il assis toute une après-midi, toute une soirée et plusieurs heures de la nuit, la pensée obstinément fixée sur son projet; et ce projet cependant n'avait trait ni à un grand crime ni à un riche profit; il ne voulait ni ravir au hofschulze ses sacs d'argent ni lui incendier sa maison : ce n'était que le désir de jouer un mauvais tour qui inspirait à l'ennemi du riche une si tenace persévérance.

Enfin, vers quatre heures du matin, la campagne étant encore enveloppée dans un demi-crêpuscule, la porte fut poussée, un valet sortit pour chercher de l'eau, et le guetteur profita de cet instant pour se glisser dans la maison. Il traversa en courant le vestibule, monta de même l'escalier, et alla se cacher, attendant le moment propice où, l'Oberhof étant déserté par tous ses habitants, il pourrait s'échapper avec son butin.

Lorsque le jour fut tout à fait venu, le hofschulze, portant deux gros sacs d'argent, descendit de l'étage supérieur, et se dirigea, suivi de son gendre, vers la chambre d'en bas donnant dans le vestibule. Là,

auprès d'une grande table, ils s'assirent tous deux, aussi silencieux qu'ils l'avaient été la veille durant les cérémonies essentielles de la noce. Chacun ouvrit un des sacs et compta trois mille beaux thalers. Le hofschulze ne se troubla pas autrement de ce que plusieurs gens de la maison, et aussi quelques voisins qui s'étaient déjà rendus à la ferme, les regardassent du vestibule ou en se tenant dans la porte de la chambre. A en juger par le regard fier et souriant qu'il jetait de côté de temps à autre, il paraissait bien plutôt flatté d'avoir des témoins de ce compte, qui mettait en évidence sa richesse. Lorsque les six mille thalers furent sur la table et eurent été soigneusement examinés par le gendre, celui-ci écrivit, sans souffler mot, la quittance de la dot, la tendit à son beau-père sans dire merci, ramassa l'argent dans les deux sacs, et les déposa provisoirement dans une armoire qui se trouvait dans la chambre, et dont il mit la clef dans sa poche.

Le vieux Schmitz avait tenté d'interrompre l'affaire, et était entré dans la chambre en déclarant qu'il voulait retourner à la ville, et qu'auparavant il fallait qu'il se mît en règle avec le hofschulze. Mais celui-ci, sans lever les yeux de ses thalers, refusa, aujourd'hui comme hier, de s'occuper de quoi que ce fût, jusqu'à ce que tout le plaisir, comme il disait, eût atteint son terme; car mener deux choses à la fois n'était point son système; il en terminait une avant de mettre la main à l'autre, et avec ce principe, il était arrivé à la bonne position que nous lui connaissons. Le vieux collectionneur s'éloigna avec humeur, et se dirigea vers une étable où il avait fait déposer quelque chose dont la possession maintenant lui pesait. Il regarda cet objet avec des pensées mélancoliques, et souhaita ardemment la fin du plaisir, qui pour lui n'en était certes pas un, puisqu'il ne faisait que lui prolonger le tourment de l'incertitude.

Le hofschulze dérogea cependant, en faveur de la Pâle, à la règle de ne s'occuper que d'une affaire à la fois. Malgré l'approche des nouveaux divertissements de noce, il se rendit auprès de la bête malade, vérifia si les remèdes domestiques qu'il avait ordonnés lui étaient administrés, la regarda avec compassion, secoua la tête, lui caressa doucement les flancs, et la traita, en un mot, avec infiniment plus de tendresse que sa fille ou que son gendre. Malheureusement ces attentions paraissaient avoir peu d'effet; la vache avait été trop rudement atteinte. Elle gémissait encore plus lamentablement que la veille. Le hofschulze sentit son ressentiment s'accroître contre le valet aux cheveux rouges, dont il avait appris la violence à une heure avancée de la nuit, avant le coucher. Il lui avait aussitôt donné son congé. Aussi,

en l'apercevant encore, il s'écria avec emportement : — « De quel droit es-tu ici ? »

— Je voulais seulement vous demander, baas, si c'est sérieusement que vous m'avez donné mon congé ? répondit le rousseau.

— Quand je congédie, c'est un congé, et quand je ne ris pas, il n'y a pas de plaisanterie, répliqua le hofschulze.

— Mais quand on met la meilleure volonté du monde à la réjouissance et que l'on s'efforce que tout soit bien, il est injuste d'attraper pour cela son congé, reprit le rousseau.

— Mais quand, pour démontrer ce que c'est que la noce à une créature qui, dans sa déraison, n'en a aucune idée, je lui enfonce les côtes dans le corps, cela ne contribue pas particulièrement à la réjouissance, riposta le vieillard avec sang-froid. En voilà assez, tu n'es plus à mon service, et tu dois te trouver fort heureux que je ne rabatte pas le domnage sur tes gages, comme ce serait mon droit.

Le valet sollicita alors de son ex-maître la permission de rester du moins encore une couple de jours à l'Oberhof, car il serait par trop déshonorant d'être renvoyé juste à un moment de noce. Le hofschulze lui accorda cette autorisation, mais à la condition qu'il ne se mêlerait point au cortège d'aujourd'hui, « car il ne voulait pas, dit-il, l'avoir sous les yeux durant le plaisir. » Le domestique s'installa, avec un regard vénéneux, sur un escabeau, dans le vestibule, non loin de la pauvre Pâle, dont les souffrances ne paraissaient exciter en lui aucun remords. Il grommelait entre ses dents : — « Si seulement je pouvais, pour en finir, jouer un bon tour au vieux chien ! Ce serait une vraie consolation pour moi. »

Pour le hofschulze, ce fut en se disant : « Il faut avoir de bonnes manières avec tout le monde, même avec une brute, » qu'il s'en alla vers ses hôtes, déjà rassemblés en assez grand nombre et buvant ou fumant sur la place devant la maison.

C'est qu'aujourd'hui était le jour où les nouveaux mariés devaient, avec la solennité consacrée par les siècles, être conduits dans leur future demeure. Au cérémonial de cette solennité appartenaient un drapeau, beaucoup d'armes à feu, encore un festin, mais donné cette fois dans la ferme du jeune époux, et encore le rouet qui avait si bien fait son service la veille.

Le convieur aux noces attacha un grand linge blanc à une perche d'où flottaient force rubans hariolés : c'était le drapeau. Trente jeunes gars environ avaient apporté des fusils ; ils les chargèrent au gros plomb ou même à balle, accompagnant cette opération des cris les

plus bruyants et se faisant fort de toucher le drapeau. L'une des filles d'honneur portait le rouet, et enfin apparut la mariée, dans sa toilette de la veille, l'air timide, mais portant encore sa couronne, ce qui n'empêchait pas les assistants de la saluer, avec de rudes plaisanteries, du titre de mademoiselle. Alors le cortège s'organisa et se mit en marche vers la métairie de Wilhelm. En tête s'avancait le porte-drapeau; après lui venaient les époux, puis les jeunes gens armés de fusils, enfin le beau-père et le reste des invités.

Seul, parmi les citadins, le vieux Schmitz paraissait dans le cortège, car les autres, le diacre, le capitaine et le sacristain étaient retournés à la ville. Le sacristain n'était nullement amateur du tir, et pour lui le plaisir était encore un peu moindre quand on chargeait à balle. Aussi prenait-il régulièrement soin, au second jour des noces rustiques, de prétexter des affaires urgentes, afin de pouvoir s'éloigner sans manquer aux bienséances. Le troisième jour on le voyait reparaitre, escorté cette fois de sa servante, pour venir chercher ce qui lui était dû.

Lorsque le cortège se fut un peu éloigné, l'Oberhof devint si tranquille que l'on aurait entendu les mouches marcher sur les murs, car les valets et les servantes se dirigeaient aussi vers le *staat*¹ du gendre. Seul le domestique aux cheveux rouges était resté assis, grommelant, en bas, près des vaches, dans le vestibule. C'était un drôle colère et perfide que ce valet, et dans sa solitude ses pensées allaient de crime en crime. Il regardait le feu dans l'âtre de la cuisine, et se disait : « Si seulement un de ces tisons était lancé sur la paille de l'étable, l'incendie s'élèverait bientôt par-dessus le toit, et l'on pourrait parfaitement supposer que, le feu n'ayant été surveillé par personne, une étincelle a jailli par hasard. » Il regardait vers l'armoire où était la dot et il murmurait : — « Un bon coup de hache et le couvercle sauterait ! et six mille thalers seraient miens ! Avec cela on se sauve bien loin du pays et personne ne vous inquiète. » La chaleur le saisissait, quelquefois il étendait la main vers le feu et quelquefois il se soulevait de l'escabeau comme s'il voulait aller du côté de la chambre à l'armoire.

Au milieu de ces dangereuses pensées, il dressa tout à coup l'oreille, car en haut il entendait un bruit, comme si quelqu'un, dans le corridor, se glissait doucement vers l'escalier. Il se leva et se glissa de même au pied des marches, pour tâcher d'apprendre qui donc avait besoin de marcher si furtivement. Il faut savoir que l'on pouvait d'en bas embrasser du regard la partie du corridor voisine de l'escalier. Il ne s'écoula pas longtemps sans que se rencontrassent deux visages

¹ Délimitation des possessions en champs, prairies et bois dépendant d'une ferme.

surpris, dont l'un revêtit, avec la vitesse de l'éclair, l'expression de la plus grande épouvante : le valet, posté en bas, voyait en haut le vieil-leur, qui, un long objet enveloppé d'un linge sous le bras, s'était glissé avec précaution jusqu'à l'escalier et avait déjà mis un pied sur la première marche, lorsque, abaissant le regard, il vit l'un de ceux qu'il avait supposés loin de la ferme, dans le cortège. Ces deux hommes qui se trouvaient les témoins si malvenus, l'un du crime exécuté, l'autre du crime projeté, restèrent quelques instants l'un en face de l'autre, qui en haut, qui en bas, ouvrant de grands yeux. Mais ensuite Gaspard fit un bond en arrière et le valet l'entendit monter en courant l'escalier, vers le grenier. — « Le drôle a voulu voler ! » s'écria-t-il, et il s'élança immédiatement à sa poursuite.

Dans ce remarquable fragment de *Faust* que nous a laissé Lessing, le magicien proclame l'esprit infernal le plus agile de tous, celui qui se vante d'être aussi prompt que le passage du bien au mal. Mais il y a aussi un ange qui tient tête à ce démon : il opère, lui, les passages du mal au bien, ou du moins à un moindre mal, et souvent dans le cœur de l'homme, même le plus rude et le plus grossier, son œuvre n'est pas moins rapide que celle du démon.

Le traître serviteur qui tout à l'heure rêvait incendie et pillage, et qui dans l'instant où il avait aperçu Gaspard avait seulement été fâché que son projet fût déjoué par un témoin, ce même homme n'avait déjà plus, dans la seconde moitié du même instant, qu'une pensée : le coquin de vieil-leur voulait voler son maître, et lui, le serviteur, ne devait pas le souffrir, mais il devait se saisir du voleur et le livrer au hofschulze. Il se précipita donc dans l'escalier, tomba, par excès de hâte, sur une caisse placée dans le corridor et se heurta si bien que, de douleur, il ne put que lentement se remettre sur ses pieds ; toutefois il ne se désista point de son projet, mais continua la poursuite, un peu moins vite seulement qu'il ne l'avait commencée.

En haut, dans le grenier, Gaspard s'offrit à lui, sortant du coin où se trouvait la soupente du chasseur. Le valet, dont les bras n'avaient point souffert de la chute, l'empoigna par l'épaule, si bien que le vieil-leur tournoyait sous sa main comme une veste sans nul contenu, et il lui cria : « Coquin, qu'as-tu volé ? »

— Rien, » répondit Gaspard, qui, malgré toute son inquiétude en présence du robuste valet, conservait l'effronterie propre d'ordinaire à de telles gens, dans de telles situations : « Voyez-vous quelque chose sur moi ? » Effectivement, il ne portait plus rien sous le bras ; le valet inspecta ses habits, mais il n'en découvrit pas davantage. Sauf la

vieille veste grise, le pantalon déchiré et rapiécé et son propre chétif corps, on ne pouvait prétendre qu'il eût avec lui quoi que ce soit. Le rousseau laissa tomber ses mains de l'air de quelqu'un qui ne sait ce qu'il doit faire ou penser.

Le musicien, dont l'assurance croissait dans la même proportion que l'indécision de son antagoniste, dit hardiment : « Eh bien ! ai-je volé ? »

— Je ne sais pas où tu l'as jeté, répondit le domestique, mais je vais te rosser de façon à te faire sortir l'âme du corps, jusqu'à ce que tu m'aies indiqué l'endroit.

— Bien, bien, s'écria Gaspard, qui ne se laissait pas intimider, rossez-moi, rossez un innocent, et cela pour le bon plaisir de votre maître qui vous a chassé ! » Il avait entendu, de sa cachette, l'entretien entre le hofschulze et le rousseau.

Ce souvenir rejeta de l'autre côté les idées du valet : « Non, s'écria-t-il avec un jurement, personne sans doute ne doit le voler tant que je suis encore dans la ferme, car, pour cela, je suis son serviteur ; mais, pour son bon plaisir, je ne ferai rien au monde, car il m'a trop maltraité ! »

— Eh bien ! alors, laissez-moi m'en aller, dit le vieilleur.

— Dis-moi ce que tu as fait, drôle, et tu t'en iras. »

Le vieilleur regarda autour de lui comme si, même en ce lieu, il craignait un témoin, puis il murmura à l'oreille du garçon : — « J'ai voulu jouer un tour au hofschulze et j'espère avoir réussi. Autrement, je n'ai rien fait ni rien voulu faire contre lui. »

Le valet réfléchit : « Contre les mauvais tours, je ne suis pas tenu de défendre le vieux, mais seulement contre le vol, l'incendie et les dommages causés aux bestiaux ; c'est là mon devoir. » Puis il donna une tape au vieilleur et lui dit : « Sauve-toi, chien ! » Gaspard suivit l' jonction et sauta en bas de l'escalier. Le rousseau le suivit lentement et en boitant. Arrivé dans le vestibule, il se fit cette réflexion : « Si le baas a quelque mauvais tour à supporter, cela ne peut que m'être agréable, dès lors qu'il n'est pas lésé dans son bien, car : « Aide-toi d'abord toi-même avant de soigner les autres. » C'est le proverbe qu'il m'a donné à la dernière Saint-Martin, et je le mets à profit : par le tour que lui a joué ce coquin d'aveugle, je viens, avant tout chose, en aide à moi-même et à ma malignité contre lui. » Après ce beau raisonnement, il se rassit ; comme si rien n'était, à la place qu'il avait occupée jusqu'alors, bien résolu à ne divulguer à aucun prix la moindre des choses sur la secrète visite du patriote Gaspard à l'Oberhof.

(Traduit de l'allemand de CHARLES IMMERMANN.)

(La cinquième partie à la prochaine livraison.)

LES EXPÉRIENCES AGRICOLES

EN ALLEMAGNE.

Nous avons en France des stations météorologiques où se recueillent des observations dont la science fait son profit, en attendant le jour où elle tirera de ces matériaux accumulés la lumière qui doit éclairer la pratique. L'Allemagne, sous l'impulsion du docteur Reuning et de M. Stöckhardt, de Tharand (Saxe), poursuit l'organisation de stations d'essais agricoles, sorte de laboratoires ouverts à l'étude de toutes les questions qui intéressent l'art et la science agricoles; et à voir l'ardeur avec laquelle fonctionnent ces institutions sur les points où elles ont pris naissance, il n'est point permis de douter de l'avenir qui leur est réservé. En Allemagne, comme en France, il y a toute une école de gens qui, bien convaincus que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, se mettent bravement en travers de tout progrès, barrent la route à toute idée nouvelle, et traitent de rêveries toutes les tentatives qui ont pour but d'appliquer les découvertes et les procédés de la science aux opérations de la culture et de l'industrie. Sous prétexte que l'agriculture ne procède que de l'expérience, ils s'emparent contre la théorie, et oublient, s'ils n'ignorent, que le nom de science expérimentale dont ils baptisent l'agriculture renferme en soi une grosse contradiction, en ce sens que si l'expérience livrée à elle-même peut bien produire et constater des faits, il n'appartient qu'à la science de les généraliser et de les comparer pour les formuler en système et en tirer des lois. Aussi M. Reuning et ses nombreux adeptes repoussent-ils de toutes leurs forces une distinction qui n'a pas de raison d'être, et font-ils appel à tous les gens de bonne volonté, savants et praticiens, pour travailler ensemble à la régénération de l'agriculture allemande. Cet appel a été entendu, et de la fusion de la science et de la pratique

sont nées les stations d'essais agricoles, dont nous allons retracer en quelques mots l'organisation, d'après le docteur Reuning.

Les sciences naturelles et l'agriculture pratique se partagent les laboratoires ou les stations d'essais. Dans le domaine de la science rentre tout ce qui est relatif à l'étude des lois de la nature, et particulièrement toutes les questions qui intéressent la production des plantes et leur emploi après la récolte; c'est là que trouvent naturellement place les recherches sur les lois de la végétation, et que l'on s'efforce de déterminer les aliments qui conviennent aux différentes plantes, l'état sous lequel ils doivent leur être présentés, dans quelle mesure, à quel degré de solution. Subsidiairement, les maladies qui attaquent le règne végétal sont comprises dans ces investigations, qui se portent sur les causes de ces affections et sur les moyens de les combattre. Le cadre, comme on le voit, est assez vaste; aussi M. Reuning est-il d'avis de recourir à la division du travail entre les différentes stations, de telle sorte que l'une se consacrera aux céréales, par exemple, tandis que l'autre se vouera exclusivement aux plantes oléagineuses, qu'une troisième étudiera les racines et les tubercules, et qu'une quatrième enfin fera sa spécialité des fourrages, etc., etc.

Mais les stations d'essais, ainsi que nous l'avons vu, ne limitent pas leurs travaux à la production proprement dite; elles se préoccupent encore des moyens d'utiliser la récolte obtenue et d'en tirer le parti le plus avantageux; c'est à ce point de vue qu'elles portent leur attention sur l'alimentation du bétail et les industries qui ont pour objet la transformation ou la préparation des denrées agricoles, telles que la distillation, la brasserie, la fabrication du sucre, de la glucose ou de l'amidon, la confection du beurre ou du fromage, la préparation du lin et du chanvre, la mouture des céréales et la panification, etc., etc.

Si maintenant, après avoir indiqué succinctement les matières qui, dans les stations d'essais, réclament impérieusement l'intervention de la science, nous passons à la partie technique ou pratique, nous nous trouvons en présence de questions d'un ordre tout différent, mais non moins dignes d'intérêt, telles que l'essai et l'acclimatation des végétaux exotiques, l'amélioration des plantes indigènes, l'emploi et l'expérimentation des instruments et des machines, enfin l'examen des différentes espèces de bétail sous le double rapport de la ration alimentaire qu'elles exigent et des services qu'elles peuvent rendre.

Tel est, selon M. Reuning, le plan sur lequel doivent être conçues les stations d'essais, et dont l'idéal serait pleinement réalisé par une grande exploitation pourvue de puissants moyens d'action et groupant

autour d'elle toutes les industries agricoles proprement dites. A son défaut, on devra se contenter d'un petit domaine muni d'un champ d'expérience, et enfin, au pis aller, un jardin ou une simple serre pourront suffire, à la condition de se renfermer alors de préférence dans des travaux d'analyse et des recherches de laboratoire.

La station est-elle annexée à une exploitation rurale, M. Reuning la place alors sous la surveillance d'une sorte de comité d'administration, où il appelle des agriculteurs éclairés, qui, de concert avec les savants et les praticiens attachés à l'institution, déterminent la nature des expériences à faire, des essais à entreprendre. Dans les stations qui, par la force des choses, se trouvent réduites à l'état de simples laboratoires, l'adjonction d'un comité de surveillance paraît encore plus indispensable à M. Reuning, et se justifie à ses yeux par la nécessité d'imprimer aux travaux une direction essentiellement agricole, dont les chimistes pourraient être tentés de s'écarter, s'ils n'avaient recours aux conseils des hommes du métier.

Supposons maintenant que dans chaque pays toutes ces stations communiquent entre elles, qu'elles se partagent les expériences à suivre et les questions à étudier, qu'elles aient un centre commun où soient recueillis leurs observations et les résultats de leurs travaux, et nous aurons esquissé le plan d'une institution qui ne peut manquer de rendre d'éminents services à l'agriculture de la région qui en est dotée.

Au reste, il ne s'agit plus maintenant d'une simple hypothèse, car les idées de M. Reuning, discutées devant le Congrès central des forestiers et des agriculteurs allemands, à Clèves, en 1855, sont aujourd'hui en pleine voie d'exécution. Dès cette époque, la Société centrale de la Prusse rhénane consacrait une somme de 6,500 francs à l'établissement d'une station d'essais, et la Société d'agriculture de Schweidnitz, en Silésie, imitait cet exemple, qui se propageait peu à peu dans le Mecklembourg, le Holstein, la Hesse électorale et la Lithuanie, et gagnait de proche en proche la Suède, la Russie, la Finlande, la Hollande et la Suisse.

A la suite du congrès de Clèves, M. le conseiller Mollard, se faisant l'organe d'une commission spéciale, adressait une circulaire à tous les gouvernements de l'Allemagne pour appeler leur attention sur les stations d'essais agricoles et solliciter leur concours en faveur de ces établissements. Les réponses favorables ne se firent pas attendre, et au congrès de Prague, en 1856, l'assemblée apprenait avec la plus vive satisfaction que le gouvernement autrichien, convaincu de l'utilité de l'institution, lui accordait son appui et son patronage. De son côté, la

Prusse ne restait pas en arrière, et le ministre de l'agriculture affectait une somme de près de 30,000 francs à la création d'une station d'essais dans chacune des provinces du royaume.

Reprise et discutée de nouveau au congrès de Prague, la question ne fut pas moins bien accueillie qu'à Clèves, et une commission composée par moitié de savants et d'agriculteurs fut nommée à l'unanimité, et chargée de propager l'institution et de faire tous ses efforts pour relier entre elles les stations déjà existantes, et imprimer une certaine unité et une direction commune à leurs travaux et à leurs recherches. Tous les pays de l'Allemagne qui avaient envoyé des délégués au congrès étaient représentés dans cette commission, dont voici du reste la composition :

Autriche : MM. le baron de Riese-Stallbourg, le baron de Villasecca, le docteur Balling ;

Prusse : MM. le docteur Kope, le conseiller Mollard, le docteur Ludersdorf et le docteur Ritthausen ;

Bavière : MM. le docteur Liebig et le docteur Helferich ;

Hanovre : MM. le conseiller Rettberg et le docteur Henneberg ;

Wurtemberg : MM. Walz, directeur de l'institut d'Hohenheim, et le docteur Wolff ;

Nassau : M. le docteur Fresenius ;

Saxe : MM. les docteurs Reuning, Crusius, Knop et Adolphe Stöckhardt.

Trente laboratoires ou stations d'essais agricoles fonctionnent aujourd'hui dans les différentes parties de l'Allemagne, et nous ne pouvons mieux faire apprécier l'heureuse action qu'ils sont appelés à exercer sur l'agriculture proprement dite qu'en résumant ici quelques-uns de leurs travaux.

Si nous étions les maîtres de régler l'alimentation des plantes comme nous réglons celle des animaux, et de présenter successivement aux récoltes leur nourriture de chaque jour à l'état de dissolution et dans les conditions les plus favorables à l'absorption, il n'est pas douteux que nous obtiendrions des engrais une action et des effets beaucoup plus puissants qu'avec nos fumures qui se répètent à des intervalles d'un an, de deux ans, et même de trois ou quatre ans, suivant la nature des matières employées. Cette hypothèse n'est pas de celles qui puissent facilement se réaliser, mais il n'est pas moins vrai que, suivant le degré de solubilité des engrais, nous voyons des plantes qui après

avoir souffert dans leur jeunesse du manque d'aliments se développent avec vigueur quand vient l'époque de la maturité, tandis que d'autres, surabondamment nourries pendant leur première pousse et ne recevant plus ensuite une nourriture suffisante dans les derniers moments de leur végétation, ne donnent qu'un grain chétif et imparfait.

On peut se rendre compte, du reste, de ces différences en jetant les yeux sur le tableau suivant, dans lequel M. Adolphe Stöckhardt a noté l'accroissement journalier de la matière sèche d'une récolte d'avoine cultivée, en 1855, dans le champ d'expérience de l'école de Tharand (Saxe) :

PÉRIODE DE LA VÉGÉTATION.	POIDS DE LA MATIÈRE SÈCHE.		
	Sans fumure.	Os pulvérisés.	Guano et nitrate de soude.
Depuis la germination jusqu'à la formation de la tige (46 jours). . .	5,61 kil.	5,79 kil.	12,85 kil.
Depuis la formation de la tige jusqu'après la floraison (20 jours). . .	12,62	33,66	50,02
Depuis la floraison jusqu'à la maturité (30 jours).	5,14	20,57	10,75

La différence de solubilité des engrais employés dans cette expérience explique parfaitement les résultats obtenus par M. Stöckhardt. Promptement soluble, le guano agit surtout dans les premières phases de la végétation, tandis que les os pulvérisés, dont la dissolution s'opère plus lentement, prolongent et font sentir leurs effets jusqu'à la maturité de la plante. Moins énergique au début et dans la période moyenne que celle du guano, l'action des os est plus marquée à la fin, et elle peut s'exprimer en chiffres par le rapport 5,79 : 12,85, dans le premier cas, et 20,57 : 10,75 dans le second. On voit de suite quel parti la pratique pourrait tirer du mélange des deux substances; on comprend en même temps que l'emploi des engrais commerciaux comme moyen de venir en aide à la végétation des récoltes, de la fortifier et de l'égaliser au besoin, n'est pas moins rationnel qu'avantageux.

Partant de ce premier résultat, M. Stöckhardt s'est demandé si, sans recourir à des mélanges d'engrais de solubilité différente, on ne pourrait pas obtenir les mêmes effets au moyen de substances très-solubles et promptement actives, en les employant par doses répétées, au lieu de les répandre en une seule fois sur la récolte. Nous n'avons pas sous les yeux les résultats complets de ces essais qui, commencés en 1852, se sont successivement appliqués au froment d'hiver, au seigle

et aux betteraves, mais voici du moins le résumé des faits obtenus en 1857 et en 1858 sur deux avoines de printemps fumées avec du guano :

	POIDS DES GERBES PAR HECTARE.	
	1857.	1858.
Sans fumure	4,265 kil.	1,755 kil.
125 kil. de guano au moment de la semaille.	4,790	5,080
62 kil. 50 de guano, ou la moitié de la dose avec la semaille, et 62 kil. 50 avant la sortie de la tige.	7,080	5,700
41 kil. 66, ou le tiers de la dose, au moment de la semaille; 41 kil. 66 avant la sortie de la tige, et 41 kil. 66 vers la floraison	8,060	6,775

On obtient donc plus d'effet des engrais solubles en les employant par doses successives qu'en les répandant en une seule fois. Le printemps de 1858 fut tellement sec à Tharand, que les semences restèrent longtemps dans le sol sans germer; l'avoine qui n'avait pas été fumée demeura toujours chétive, tandis que celle qui avait reçu de l'engrais se développa avec une telle vigueur, qu'elle put résister victorieusement aux ardeurs de l'été, et dépasser dans une proportion considérable le rendement de sa voisine.

On enterre généralement le guano par un simple hersage au moment même de la semaille ou quelque temps avant, c'est-à-dire qu'on se contente de le mélanger à la couche supérieure du sol; l'expérience nous apprend que cette méthode donne de bons résultats, mais rien ne prouve qu'elle soit à la fois la plus économique et la plus avantageuse. Dans ces derniers temps même, quelques voix se sont élevées pour soutenir que l'action du guano était beaucoup plus certaine et plus puissante lorsqu'on l'enfouissait à une certaine profondeur, au lieu de le déposer seulement à la superficie du sol. C'est ainsi qu'à Pfalzdorf et dans les environs, l'usage s'est répandu d'enterrer le guano à une profondeur de 0^m,070 à 0^m,115, et qu'on s'en est parfaitement trouvé, dans tous les sols, pour le colza et les céréales d'été, et, dans les terres légères, pour le froment d'hiver. Les effets de l'engrais paraissent ainsi plus assurés, principalement dans les terres légères et pendant les années sèches où le guano se montrait quelquefois inactif

lorsqu'on l'enterrait purement et simplement à la herse. Des expériences faites à Schlandstadt par M. Rimpau et communiquées au Congrès des cultivateurs allemands, à Prague, ont donné les mêmes résultats, et nous allons voir ce que des essais entrepris dans le même ordre d'idées ont produit à Tharand en 1857 et en 1858.

Fumure à raison de 125 kil. de guano par hectare.

Année 1857.

MODE D'ENFOUISSAGE DU GUANO.	POIDS DES GERBES PAR HECTARE.		
	Blé d'hiver.	Seigle d'hiver.	Avoine.
1° Guano enterré à la herse avec la semence	1,690 kil.	1,450 kil.	4,905 kil.
2° Guano enfoui de 0 ^m ,055 à 0 ^m ,110	1,755	1,450	4,905
3° Guano enfoui de 0 ^m ,110 à 0 ^m ,170	2,745	1,340	5,200
4° Guano enfoui de 0 ^m ,170 à 0 ^m ,225	3,095	1,690	5,375

Année 1858.

MODE D'ENFOUISSAGE DU GUANO.	SANS NOUVELLE DOSE DE GUANO. (Deuxième année de la fumure.)		NOUVELLE FUMURE de 125 kil. de guano.	
	Avoine.	Seigle.	Orge d'hiver.	Orge d'hiver.
1° Guano enterré à la herse avec la semence	2,625 kil.	2,220 kil.	700 kil.	1,340 kil.
2° Guano enfoui de 0 ^m ,055 à 0 ^m ,110	2,395	2,335	1,110	1,755
3° Guano enfoui de 0 ^m ,110 à 0 ^m ,170	3,210	2,570	1,400	1,755
4° Guano enfoui de 0 ^m ,170 à 0 ^m ,225	3,330	2,805	1,930	2,160

En 1857 et en 1858, les céréales ont eu à souffrir de la gelée, et, d'un autre côté, l'extrême sécheresse de l'été, en 1858, a notablement diminué le rendement de l'avoine; mais les chiffres qui précèdent ne

font pas moins voir que là où le guano avait été enterré plus profondément, les récoltes ont le mieux résisté à ces deux circonstances extrêmes de température.

Ce qui est vrai pour le guano cesse de l'être pour tous les engrais indistinctement, et il en est qui se trouveraient fort mal d'un enfouissement profond; tels sont, par exemple, d'après M. Stöckhardt, le fumier d'étable, les os pulvérisés, et même le tourteau, dont les parties constituantes ne sont pas arrivées à un tel état de division et de désagrégation qu'elles n'aient encore besoin de l'influence de l'air atmosphérique pour activer leur dissolution dans le sol.

Les engrais commerciaux, et particulièrement le guano, ne sont pas en Allemagne l'objet de moindres préoccupations qu'en France et en Angleterre, et cela se conçoit aisément en présence des résultats qui, dans les environs de Clèves, à Pfalzdorf et à Louisendorf, ont accompagné et suivi l'emploi de ce puissant moyen de fertilisation. D'après un intéressant travail publié dans le *Chemische Ackersmann* de M. Adolphe Stöckhardt, c'est un propriétaire de Pfalzdorf, M. L. S. Fonck, qui, en 1842, a tiré directement de Londres les premiers échantillons de guano qui aient paru dans ces localités. La première importation ne s'éleva pas à plus de 8 quintaux (411 kil. 36), qui furent appliqués à une récolte de seigle dont le produit en grains dépassa de 329 kil. 76, et le produit en paille de 411 kil. 66 par journal (25 ares) celui d'une même surface qui avait reçu 7,700 kil. de fumier d'étable et 6 hect. et demi de cendres de bois. En 1843, une seconde importation de 617 kil. amena des résultats non moins favorables, tellement que, séduits par l'exemple, plusieurs cultivateurs de Pfalzdorf s'associèrent pour faire venir de Londres, au printemps de 1844, 35,944 kil. du nouvel engrais. A l'automne de la même année, 205,680 kil. de guano trouvaient déjà leur emploi sur le territoire de la commune. Depuis cette époque, l'usage du guano n'a fait que progresser d'année en année; il s'est répandu dans le cercle de Clèves, et a gagné ensuite toute la province du Rhin. En 1850, la seule commune de Pfalzdorf en employait 359,940 kil., et 514,200 kil. en 1851. Aujourd'hui, les quantités utilisées pour les besoins de la culture dans les quatre communes de Pfalzdorf, Louisendorf, Neulouisendorf et Keppeln s'élèvent à 3,085,200 kil., et on peut estimer à 6,684,600 kil. la somme des importations de la province du Rhin tout entière.

Le sol des localités dont nous venons de parler est généralement argilo-siliceux ou silico-argileux, un peu froid et d'une très-grande homogénéité. La compression lui donne une certaine cohésion, qui se

détruit néanmoins assez promptement. Sans être imperméable, le sous-sol retient une juste proportion d'humidité. L'action du guano sur ces terres et sur toutes celles de la contrée est généralement satisfaisante; il n'y a guère que les glaises compactes qui fassent exception, et encore n'ont-elles pas été l'objet d'une expérimentation bien suivie.

A l'appui des bons effets et de l'heureuse influence du guano sur l'état du sol, M. Fonck cite l'exemple d'une pièce de terre qui, depuis onze ans, n'a pas reçu d'autre engrais. Loin d'accuser la moindre détérioration, cette terre dénote au contraire une amélioration croissante et l'action du guano s'y fait sentir avec la même intensité.

D'après les observations recueillies par l'auteur du mémoire, c'est aux plantes oléagineuses, au trèfle et aux graminées que le guano s'est montré particulièrement favorable; viennent ensuite le sarrasin, le seigle, le froment, les vesces et les pois. Quant à l'avoine, elle occupe le dernier degré de l'échelle; il paraît même que les résultats, en ce qui la concerne, n'ont pas toujours été très-satisfaisants. Il n'en est pas de même des raves et des navets de tout genre, des choux, de la pomme de terre et du tabac, toutes plantes sur lesquelles l'action du guano s'est fait sentir de la manière la plus énergique et la plus remarquable. Le guano seul a rendu possible la culture du tabac, et lui a permis d'arriver au degré de prospérité qu'elle a atteint aujourd'hui dans la contrée que nous étudions. Sous l'influence de cet engrais, les plantes prennent un développement qui arrête et paralyse la pousse des mauvaises herbes; on a remarqué en outre que les ravages des limaces, si funestes aux ensemencements d'automne, avaient diminué dans une très-notable proportion. On fume rarement les prairies, que recouvre chaque année le limon fécondant qui leur est apporté par les crues de la Meuse et du Rhin; mais partout où l'on a voulu essayer du guano sur les prés, on n'a eu qu'à se féliciter de son emploi.

Sur le champ d'observation de M. Fonck, dans une contrée où le sol retient bien l'humidité, le guano ne manque jamais son effet; dans certains cas cependant, quand une sécheresse continue succède à l'épandage de l'engrais, son action ne devient appréciable qu'après une forte pluie. Dans les premiers temps, alors qu'on enterrait purement et simplement le guano à la herse, dans une céréale de printemps il produisait quelquefois de très-médiocres résultats dans les années de sécheresse et sur les terrains qui laissent facilement évaporer leur humidité; mais depuis qu'on a recours à un autre procédé, et qu'on l'enterre à la charrue à une profondeur de 0^m,08 à 0^m,15, on n'a plus éprouvé aucun mécompte.

On répand, en général, le guano sur le sol immédiatement avant la semaille ou dans les huit jours qui précèdent l'ensemencement. Quand on l'emploie en couverture, c'est de bonne heure, au printemps et immédiatement après la fonte de la neige. Si l'on applique le guano à une récolte de colza ou à une céréale de printemps, on l'enterre à la charrue par un labour superficiel, ainsi que nous venons de le dire. Dans les terres légères, on emploie aussi le même procédé pour les céréales d'hiver; le plus souvent cependant on enterre le guano à la herse avec le seigle ou le froment. S'il s'agit d'une récolte de pommes de terre, on le répand dans la raie; pour les betteraves et les carottes, on se contente de le semer à la volée. Cette semaille ou cet épandage se fait à la main, dans les conditions ordinaires des semis; le plus souvent, on répand le guano à l'état naturel, sans mélange de terre ou d'autres matières pulvérulentes, qui n'ajoutent rien à son efficacité. On en a rarement fait usage à l'état de dissolution.

Quand le guano est employé seul, sans addition d'autre engrais, la dose est de 0 kil. 934 à 1 kil. 16 par ruthe ou perche carrée (14^m,18) pour le tabac, 1 kil. 15 à 1 kil. 40 pour les plantes oléagineuses, 1 kil. 15 pour les pommes de terre, 0 kil. 700 pour le froment et le seigle, 0 kil. 467 pour l'orge, l'avoine, le sarrasin et les pois. Si l'on associe le guano au fumier d'étable pour donner une demi-fumure de l'un et de l'autre, on réduit de moitié les quantités que nous venons d'indiquer, en y ajoutant 15 à 18 charges de fumier à raison de 450 kil. l'une. Répandu en couverture sur une récolte de trèfle ou de fourrage, le guano s'emploie à raison de 0 kil. 342 à 0 kil. 467 par perche carrée.

En calculant à l'hectare, nous arrivons aux chiffres suivants, qui représentent en nombres ronds les doses de guano indiquées par M. Fonck pour chacune des récoltes ci-après :

Tabac.	650 à 1,000 kil.
Graines oléagineuses.	650 à 900
Pommes de terre.	650
Froment et seigle.	500
Orge et avoine.	300

Fumure de guano et de fumier d'étable.

Fumier d'étable.	30 à 36,000 kil.
Guano.	150 à 400
— en couverture.	250 à 300

Toutes les récoltes, ajoute l'auteur du mémoire, ont toujours largement et richement payé le guano qui leur a été appliqué. Un quintal de cet engrais équivaut, d'après les expériences de M. Fonck et de ses voisins, à 90 ou 100 quintaux de fumier d'étable.

Afin que nos lecteurs puissent juger des résultats de l'importation du guano dans les environs de Clèves et dans la province du Rhin, nous allons donner le tableau du rendement des récoltes avant et après cette introduction :

RENDEMENT D'UN ARPENT DE PRUSSE (25 ARES 53)
avant l'importation du guano.

NATURE DES RÉCOLTES.		
	Grains.	Paille.
Froment.	3,84 à 4,39 hect.	840 kil.
Seigle	5,50	840
Orge.	5,50 à 11,00	560
Avoine.	11 à 13,75	700
Sarrasin.	4,40 à 6,60	
Trèfle (en deux coupes). . .		900 à 1,400
Colza.	N'était pas cultivé.	
Tabac.	id.	

RENDEMENT D'UN ARPENT DE PRUSSE
depuis l'importation du guano.

NATURE DES RÉCOLTES.		
	Grains.	Paille.
Froment.	7,70 à 8,80 hect.	1,167 kil.
Seigle	8,80 à 9,90	1,400
Orge.	16,50 à 16,70	1,170
Avoine.	16,50 à 22	1,400
Sarrasin.	8,80 à 11,00	
Trèfle (en deux coupes). . .		2,800 à 3,700
Colza (planté à une distance de 0 ^m ,45.	13,70	
Colza (semé à la volée). . .	8,80 à 11	
Tabac		915

L'influence du guano sur la qualité des récoltes s'est toujours exercée d'une manière très-favorable en ce qui concerne les céréales et les autres grains, et la paille n'en a pas ressenti de moins bons effets que le grain lui-même. En dehors de la végétation vigoureuse que les

récoltes fourragères doivent au guano, M. Fonck assure que leur valeur nutritive est bien supérieure à celle des fourrages récoltés sur des terrains maigres, et il évalue cette différence à près de 20 pour cent.

La suppression de la jachère suivit tout naturellement de très-près l'introduction du guano. Là où la pomme de terre, le seigle, le sarrasin, l'avoine et le trèfle étaient les seules plantes cultivées et cultivables, on obtient aujourd'hui toute sorte de récoltes, ainsi qu'on peut du reste s'en rendre compte par l'examen de la rotation suivante, qui semble plus généralement adoptée :

- 1° Pommes de terre sur fumier d'étable;
- 2° Froment avec une demi-fumure de fumier d'étable et 0 kil. 235 de guano par ruthe ou perche carrée (14^m,18);
- 3° Trèfle;
- 4° Avoine avec 0 kil. 235 de guano par perche carrée;
- 5° Lin ou sarrasin avec 0 kil. 235 de guano par perche carrée;
- 6° Seigle avec 0 kil. 581 de guano par perche carrée. On sème dans le seigle des navets en récolte dérobée, qui reçoivent le plus souvent une fumure de 0 kil. 235 de guano, et donnent de bonne heure, à l'automne, une abondante récolte de fourrage;
- 7° Avoine avec 0 kil. 235 de guano;
- 8° Sarrasin, avec 0 kil. 235 de guano;
- 9° Seigle, avec une fumure complète de fumier d'étable et 0 kil. 235 de guano;
- 10° Trèfle;
- 11° Avoine, avec 0 kil. 235 de guano par perche carrée.

L'aisance et le bien-être des cultivateurs ont été la conséquence naturelle de l'accroissement de la production; et la valeur de la terre a subi une telle augmentation, que l'arpent de terre (25 ares 53), qui se vendait en 1841 de 260 à 234 francs, vaut aujourd'hui plus de 742 francs.

L'emploi du guano a forcément exigé de la part des cultivateurs de plus fortes dépenses, et conséquemment une certaine augmentation du capital d'exploitation; en l'absence de ce capital qui leur faisait défaut à l'origine, ils achetaient à crédit, pour la plupart, le guano, qu'ils payent aujourd'hui à beaux deniers comptants. Sur une exploitation de 90 à 100 arpents, on importe chaque année de 1,800 à 2,200 francs de guano.

En constatant que l'effectif du bétail est demeuré stationnaire dans

la contrée, M. Fonck signale néanmoins une très-notable amélioration dans la qualité des animaux.

Analysé dans le laboratoire de Tharand, un échantillon de la terre de Pfalzdorf a donné les résultats suivants :

Gravier.	46,85
Sable fin.	37,65
Parties argileuses.	10,90
Matières organiques.	4,62
	100,02
Azote.	0,117 0/0
Acide phosphorique.	0,034
Chaux.	0,210

Si M. Fonck cite le fait exceptionnel d'une pièce de terre qui depuis onze ans n'a pas reçu de fumier d'étable, nous devons faire remarquer que cette pratique ne semble pas avoir eu de nombreux imitateurs, et que, dans la majorité et pour ainsi dire dans l'unanimité des cas, les bons effets du guano sont le résultat de son emploi en concurrence avec le fumier d'étable. C'est là un fait qu'il importait de dégager et de mettre en relief, ne fût-ce que pour modérer l'ardeur des enthousiastes, qui, en Saxe, par exemple, auraient, dit-on, renoncé au bétail, dans la conviction qu'ils trouveraient de grands avantages à acheter du guano pour fumer leurs terres et à vendre purement et simplement leur paille et leurs fourrages.

A ces assertions et à ces prétentions, M. Rauch, de Debring, près Bamberg, en Bavière, a résolu d'opposer le témoignage de l'expérience et de déterminer pratiquement les limites dans lesquelles doit être prudemment et sagement circonscrit l'usage du guano.

Une pièce de terre de nature argileuse, à sous-sol imperméable et d'une superficie de 1 hect. 0,221 a été consacrée à ces essais: elle avait précédemment porté une récolte de trèfle dont la première coupe avait été fauchée, tandis que la seconde, parvenue à la hauteur de 0^m,14, avait été enfouie par un labour. Le champ fut divisé en deux parties dont l'une reçut une bonne fumure de fumier de ferme, tandis qu'on répandit sur l'autre, au moment de la semaille, 67 kil. de guano et 84 kil. d'os pulvérisés, et les deux parcelles furent ensemencées en froment au commencement d'octobre.

Les os réduits en poudre fine furent traités par l'acide sulfurique; quant au guano, on le divisa d'abord sur l'aire d'une grange, puis on

y ajouta un mélange de cendres, de plâtre et de charbon de bois; on brassa le tout avec les os, et on répandit le mélange sur le sol pour l'enfouir avec la semence. A la récolte, la parcelle n° 2, qui avait été fumée avec du guano, produisit 6 et demi pour cent de grain, et 4 pour cent de paille de plus que la parcelle n° 1, fumée avec du fumier de ferme.

La seconde année, toute la pièce fut ensemencée en seigle, sans nouvelle fumure; mais les résultats ne furent plus les mêmes, et l'avantage resta au fumier de la parcelle n° 1, qui l'emporta de 4 pour cent en grain et de 3 et demi pour cent en paille sur le guano de la parcelle n° 2.

Au seigle succéda, la troisième année, une récolte de pommes de terre. La parcelle n° 1 reçut une faible demi-fumure de fumier d'étable; la parcelle n° 2, 33 kil. 60 de guano, qu'on mélangea avec du compost, et dont on mit une poignée dans chaque poquet au moment de la plantation. Le rendement fut le même de part et d'autre, avec cette seule différence que les tubercules de la parcelle n° 2 paraissaient un peu plus gros. Aucune trace de maladie des deux côtés.

Après les pommes de terre vint une récolte d'orge sans nouvelle fumure; mais la parcelle n° 2 se montra plus faible et plus claire que la parcelle n° 1, et donna un rendement inférieur de 7 pour cent en grain et de 5 et demi pour cent en paille à celle de la parcelle n° 1. Le trèfle semé dans la céréale se comporte également bien dans les deux cas, et ne reproduit pas les différences qui distinguaient les deux récoltes d'orge.

La cinquième année, on retourna le trèfle et on sema du blé avec une fumure exactement semblable à celle de la première année, c'est-à-dire du fumier de ferme en quantité suffisante pour la parcelle n° 1, et 67 kil. de guano et 84 kil. d'os pulvérisés pour la parcelle n° 2. Sous l'influence d'un automne très-sec, le blé lève mal dans la parcelle n° 2, tandis que la terre est bien garnie dans la parcelle n° 1, où le fumier d'étable a conservé au sol un peu de fraîcheur et d'humidité. La sécheresse continue de l'été n'améliore pas la situation. Le guano et les os restent pour ainsi dire inertes, et le froment présente de ce côté un aspect chétif, tandis que la récolte se maintient en très-bon état dans la parcelle n° 1. Aussi le rendement de celle-ci l'emporte-t-il de 7 pour cent en grain et en paille sur le rendement de celle-là.

Nouvelle récolte de seigle la sixième année, mais une fumure de 33 kil. 60 de guano et de 56 kil. d'os pulvérisés pour la parcelle n° 2, tandis que la parcelle n° 1 ne reçut aucune addition d'engrais. La

persistance de la sécheresse ramène, en les aggravant, les résultats fâcheux de l'année précédente; non-seulement la levée se fait mal, mais les plantes déjà sorties de terre se flétrissent en partie; le printemps et l'été ne se montrent pas plus favorables, et la parcelle n° 2 donne un rendement fort inférieur à celui de la parcelle n° 1.

Là se terminent les expériences de M. Rauch. Peu soucieux de nouvelles dépenses, cet habile agriculteur avait remarqué en outre que la parcelle de terre qui depuis six ans avait été sevrée de fumier d'étable devenait rude et compacte, et par conséquent très-difficile à travailler. Tout le champ fut donc rendu à la culture ordinaire, et dès l'année suivante, après l'avoir bien fumé avec du fumier de ferme, des betteraves y furent semées avec des turneps en interligne; on aurait pu croire que la partie qui, pendant deux ans de suite, avait reçu du guano se distinguerait par la supériorité de son rendement, mais il n'en fut rien; et la récolte n'offrit aucune différence dans les deux parcelles.

Soit dans son jardin, soit en grande culture, M. Rauch a eu plusieurs fois l'occasion d'expérimenter le guano seul ou en mélange avec des os. Ses essais ont porté de préférence sur les céréales, les navets et le houblon, et les conclusions des faits qu'il a pu recueillir dans ces dernières circonstances peuvent se résumer ainsi :

1° On ne peut généralement compter avec quelque certitude sur les bons effets du guano et des engrais artificiels qu'autant qu'ils trouvent dans le sol de la *vielle force* résultant d'anciennes fumures ou de débris organiques, tels que racines de trèfle, etc.

2° Sous l'empire d'une sécheresse persistante, non-seulement le guano ne produit pas toute son action, mais il peut même exercer une influence fâcheuse sur la végétation.

Nous devons faire remarquer ici que, dans les expériences de M. Rauch, le guano avait été enterré superficiellement par un simple hersage, tandis qu'en l'enfouissant par un labour à une profondeur de 0^m,170 à 0^m,225, M. Stöckhardt a obtenu des récoltes qui ont beaucoup mieux résisté à l'extrême sécheresse de 1858.

3° Le guano dissous dans l'eau agit d'une manière très-remarquable sur les plantes qu'on arrose avec cette dissolution, et cette action est d'autant plus intense, que, pour une même quantité d'engrais, les arrosages se répètent plus souvent et à petites doses.

Rappelons encore que cette observation vient corroborer celle de M. Stöckhardt et confirmer les faits que nous avons relatés plus haut, d'après les observations de Tharand.

4° Par l'emploi exclusif du guano continué pendant plusieurs années, les terres fortes se tassent et les terres légères perdent quelque chose de leur cohésion, sans compter que le guano ne produit pas dans le sein de la terre la chaleur humide qui développe la fermentation du fumier d'étable.

5° Dans l'état actuel de l'agriculture, il est impossible de se passer du fumier d'étable. Les engrais végétaux où les fumures vertes peuvent seuls le remplacer jusqu'à un certain point. Le guano, les os pulvérisés et les autres engrais artificiels ne sont réellement utiles que pour subvenir à l'insuffisance des fumiers de ferme et combler le déficit. Leur emploi simultané peut augmenter, dans une notable proportion, le produit du sol.

M. de Nathusius, dont les beaux travaux méritent le renom et la popularité dont ils jouissent en Allemagne, vient à son tour de publier un rapport où sont résumées des expériences sur l'action comparée des engrais azotés et non azotés considérés séparément ou mélangés entre eux. Mais si le nitrate de potasse, c'est-à-dire une matière azotée sans aucune addition des matières minérales qui entrent dans la composition des cendres végétales, a occasionné un rendement de récolte plus considérable que celui qui a été obtenu par l'emploi même des substances constitutives des cendres, ces résultats se sont produits dans des circonstances qui ne permettent pas d'en tirer des conclusions positives, et le savant rapporteur pense, avec pleine raison, qu'il y a lieu de recourir à d'autres essais.

EUGÈNE MARIE.

ASCENSIONS ET ESQUISSES ALPESTRES.

Berg-und Gletscherfahrten in den Hochalpen der Schweiz (Courses dans les montagnes et les glaciers des hautes Alpes de la Suisse), par G. STUDER, ULRICH et WEILENMANN. — Un vol. in-8°. — Zurich, Schulthess, 1859.

Schweizerkunde (Description de la Suisse), par H. A. BERLEPSCH, première partie. — Un vol. in-8°. — Brunswick, Schwetschke et fils, 1859.

« On a fait dans ces derniers dix ans des progrès étonnants dans l'ascension des plus hautes montagnes. Ce qui autrefois était réservé au courage scientifique du naturaliste, ou à l'ardeur de quelques hommes poussés sur les cimes glacées des Alpes par la soif des contemplations grandioses, est devenu presque l'affaire de tout le monde et de tous les jours. On fraye des sentiers vers les hauteurs les moins hospitalières; on établit des hôtels ou pour le moins des auberges dans les déserts de la montagne et dans les régions de la glace éternelle. Il n'est presque plus de cime alpestre assurée contre le pied de l'homme, et plus d'un roc orgueilleux a perdu le prestige de l'inaccessibilité. Les glaciers désolés, les abîmes profondément cachés qui n'entendaient autrefois que le gémissement du vent, le tonnerre du ciel, le fracas de l'avalanche, le cri aigu de l'aigle ou le sifflement du chamois, retentissent fréquemment aujourd'hui des appels de touristes courageux qui provoquent l'écho de ces solitudes. Quel désir pousse les hommes au-dessus des nuées, dans la zone des vertiges, à travers des glaciers béants, par-dessus des crêtes à la dentelure aiguë, par-dessus la neige et la roche nue, le long d'abîmes épouvantables, et les fait s'exposer à des privations, à des efforts et à des risques si rarement, et alors seulement pour peu d'instant, récompensés par la jouissance

attendue, que ce soit le froid, ou la fatigue, ou le temps nécessaire au retour qui les contraignent de promptement abandonner le but à peine atteint? On ne peut supposer que chez un petit nombre le mobile de la curiosité scientifique, ou ce sentiment profond d'admiration pour les tableaux sublimes du monde alpestre, ce désir de s'y plonger de plus en plus, d'en rechercher les beautés dans les recoins les plus cachés, et de n'épargner fatigues ni dangers pour conquérir la délicieuse jouissance que procure une vue de haut sur ce monde prestigieux; car c'est d'en haut seulement que le regard peut saisir l'enchevêtrement souvent énigmatique des chaînes, la vraie forme des cimes et les verts plateaux avec leurs lacs alpestres. Mais pour pleinement jouir du spectacle acheté par de telles fatigues, il faut déjà posséder à un haut degré la connaissance des montagnes, sans laquelle il est impossible de s'orienter au milieu du chaos des formes qui surgissent par centaines à l'horizon, car le charme de ces points de vue extraordinaires est moins dans la beauté pittoresque du panorama, diminuée par l'affaiblissement de l'effet de lumière et l'éloignement des objets, que dans la vue d'ensemble sur la structure d'une partie considérable de la région des Alpes, les liaisons et la direction de chaînes tout entières et de leurs ramifications, la forme des cimes, leur configuration extérieure et leur caractère particulier, les conditions plastiques du sol, le cours des vallées et des fleuves, et l'étendue de la végétation et de la culture. On aime aussi à distinguer, dans le large cercle des sommets environnants, mainte cime déjà familière, mainte face ridée par des milliers de siècles, et à se rappeler les épisodes de la connaissance qu'on a faite avec elle. Beaucoup cependant s'aventurent uniquement pour se conformer à la mode, ou par curiosité frivole et désir de faire parler d'eux, sans études préparatoires ni but supérieur, et souvent au risque de leur vie, dans ces régions de la glace éternelle. Des étrangers, sans la moindre connaissance du pays, viennent des pays lointains pour gravir les cimes devenues célèbres ou quelque pointe encore vierge du monde des glaciers, et s'emportent contre leurs guides si des obstacles insurmontables les empêchent d'achever leur entreprise; ou bien si, au prix de grands sacrifices d'argent, ils atteignent le but, quel est le profit? De la fatigue et de l'épuisement, et la satisfaction de leur vanité. Ils mettent le pied sur la cime, aperçoivent autour d'eux un monde rigide de rocs et de déserts de glace, d'alpes dénudées et d'enfoncements nébuleux, sans pouvoir se retrouver dans ce chaos, et sans autrement savoir ce qu'ils ont devant les yeux que par l'éclaircissement incomplet et peu sûr des guides. Leur regard erre dans un

monde étranger qui ne peut l'attirer par le charme de la couleur, et nulle forme familière n'est là qui le puisse fixer. Le sentiment les laisse froids, et ce froid intérieur est encore augmenté par le malaise de la température extérieure et de la fatigue, car les journées sont rares où la température soit douce et le séjour agréable sur des cimes de 11,000 pieds et au-dessus. A peine de telles gens ont-ils jeté un regard indifférent sur le tableau déroulé devant eux, qu'ils tournent le dos au but de leurs efforts, et reprennent avec la prestesse du vent le chemin des vallées. Telle est l'histoire d'assez nombreuses ascensions du mont Blanc, du mont Rose, de la Jungfrau, et d'autres cimes élevées; mais de telles entreprises sont une folie, et ceux qui les tentent sont dignes de pitié, car leur plaisir n'est dans nul rapport avec l'effort et les sacrifices : ni eux, ni le public éclairé, ni surtout la science n'y trouvent un profit réel, et ils compromettent leur santé et leur vie pour l'ombre d'un plaisir qui flatte leur vanité. »

Ainsi s'exprime M. Studer, l'un des consciencieux explorateurs qui ont réuni le récit de leurs ascensions dans le premier des deux volumes dont le titre figure en tête de cet article, et, dans son mépris des touristes vulgaires, on sent comme la jalouse indignation du possesseur qui voit son trésor livré à des regards indignes, ou comme la douleur du prêtre gémissant de la profanation du sanctuaire. Il faut connaître à fond les Alpes, les aimer et les posséder en quelque sorte, pour en parler de cette façon. Le lecteur plus éloigné et moins épris sera moins sévère pour cette part de frivolité qui est au fond de notre nature, et qui non-seulement jette du charme et du caprice dans la vie, mais a été pour beaucoup dans les audacieuses entreprises de l'homme sur son milieu. Mais il ne refusera pas non plus sa sympathie à cette piété, à ce culte sérieux de la nature né de l'habitude des spectacles grandioses, et il suivra volontiers dans leurs pèlerinages à travers les glaciers MM. Studer, Ulrich et Weilenmann, et leur défunt ami, M. Hoffmann, de Bâle, qui leur a légué ses récits. Ce sont des guides un peu sérieux, qui cherchent rarement le mot pour rire, mais qui intéressent toujours, et dont les courses ont d'autant plus d'attrait qu'elles se dirigent vers les cimes les moins fréquentées. Pour plus d'ordre, nous encadrerons les emprunts que nous allons leur faire d'une esquisse générale des Alpes, dont la *Description de la Suisse* de M. Berlepsch nous fournit les éléments.

L'histoire des Alpes commence aux roches primitives, la plupart de nature schisteuse, dont se compose partout la première écorce solide due au refroidissement de la masse terrestre. On admet que les pre-

mières inégalités, élévations et infléchissements du sol sont provenus des crevasses introduites dans cette enveloppe par l'action du feu intérieur. En même temps que la surface, l'atmosphère vaporeuse de la terre se refroidissait aussi, devenait liquide, et précipitait ses couches inférieures sur la terre, formant ainsi la mer primitive, qui devait être de tout autre composition que l'eau de nos jours, et contenir une quantité immense de substances en dissolution, notamment de sels et d'acides, dont nos eaux minérales n'offrent plus que de faibles traces. La solidification de l'écorce extérieure de la terre continua alors de s'opérer sous l'influence d'une double action, de nouvelles roches plutoniennes venant s'ajouter de l'intérieur, et des dépôts ou sédiments neptuniens venant se précipiter à l'extérieur. Les schistes cristallins passent pour représenter le résultat combiné des deux actions; on les considère comme les plus anciens dépôts neptuniens modifiés, métamorphosés par l'action du feu intérieur. De l'intérieur, les masses granitiques venaient, sous forme de pâte compacte, s'attacher à l'écorce primitive. De nouvelles crevasses se produisirent, et le granit monta à la surface, non pas d'un seul coup, mais par éruptions successives et qui embrassent une durée que nulle hypothèse ne peut évaluer. Dans les Alpes mêmes on peut voir, par plus de cent exemples, comment le premier granit a été bouleversé et rompu par de nouvelles roches éruptives ou formations plutoniennes. C'est ainsi que le protogène du mont Blanc, gros granit à grains épais, montre par endroits des injections de granit plus fin et autrement coloré, tandis qu'à Valorsine, au-dessus de la vallée de Chamouni, ce deuxième granit a été rompu à son tour par une troisième espèce que les géologues appellent granit des Alpes proprement dit. Parfois le granit se présentait à l'état liquide, comme le montrent les filons qu'il a suivis dans certains sédiments et qu'il remplit comme un moule; mais le plus souvent dans les Alpes, à l'état solide ou presque solide, s'il est permis de tirer une conclusion de la configuration des montagnes, de leurs pointes et de leurs crêtes, de l'escarpement des parois, du profond déchirement des gorges.

Le soulèvement du granit des Alpes infirme les données de l'ancienne géologie, qui considérait d'une manière absolue le granit et les roches cristallines analogues comme le noyau de toutes les formations et couches postérieures. Dans les Alpes, le granit a séjourné longtemps sous des sédiments neptuniens de formation primaire, secondaire et même tertiaire, et le soulèvement des cimes est relativement récent. C'est la zone médiane des Alpes qui représente le soulèvement le plus

fort. Les plus anciennes formations primaires, notamment des schistes gris et verts, et des débris épars de gisements de calcaire jurassique, y montrent ce qu'était la couche sédimentaire qu'eurent à traverser les masses éruptives de granit, de gneiss et de micaschiste. C'est en Savoie, et notamment aux deux masses centrales des Aiguilles rouges, qu'on peut le moins se rendre compte du passage du granit à travers les couches schisteuses et calcaires, telles qu'on les voit aujourd'hui le long des parois de la vallée de Chamouni et du val Ferrex; c'est au sud-est du mont Blanc qu'ont subsisté les plus grandes masses de schistes gris et verts, et ce sont aussi de telles masses qui séparent les Aiguilles rouges du mont Blanc, et le groupe du Finsteraarhorn de ceux du Valais et du Gotthard.

A ce noyau des masses centrales cristallines soulevées s'appuient, dans la zone latérale nord des Alpes, les formations secondaires où domine le calcaire. Elles commencent par la formation triassique, à laquelle se superposent, parfois en grand désordre, les formations jurassiques et crétacées. Celles-ci partent de la Savoie, traversent le Chablais, sont interrompues par le lac de Genève, se dirigent, par-dessus les lacs de Thoune et de Brienz, vers le lac des Quatre-Cantons, et vont aboutir, à travers les cantons de Schwyz et de Glaris, au Vorarlberg autrichien. Les formations tertiaires, éocène et miocène (système nummulitique et molassique¹) jouent également un grand rôle dans la géologie des Alpes.

Il est impossible d'évaluer la durée relative des époques de la formation des Alpes. Les pétrifications incrustées dans les souches attestent que le climat a plusieurs fois varié. La période houillère suppose l'existence d'une végétation plus puissante que celle des tropiques; or, s'il n'y a pas de houille en Suisse, il y a des gisements encore plus anciens d'anthracite. Les végétaux de la période jurassique ont déjà un tout autre caractère, et se rapprochent beaucoup de ceux qui existent aujourd'hui dans les climats de transition entre la zone torride et la zone tempérée, et le climat paraît encore avoir été plus doux aux premiers temps de la période tertiaire. L'existence de débris de végétaux prouve d'ailleurs qu'entre chaque période il y a eu soulèvement et abaissement des couches: là où il y avait du terrain solide recouvert d'une couche végétale se formait, à la période suivante, un

¹ Dans le canton de Vaud, on appelle molasse (pierre molle) un grès très-fin, blanc ou gris-blanc, relié par un ciment marneux et souvent ferrugineux, et qui se décompose facilement à l'air. Les géologues ont fait servir ce nom local à la désignation générale de cette nature de roches.

bassin où les animaux et les plantes se trouvaient enterrés sous le limon sédimentaire.

Après la période tertiaire et après le soulèvement définitif des masses alpestres, la plupart des naturalistes admettent un passage presque subit à une période de glace. Les *roches polies* et les *blocs erratiques* qu'on rencontre en Suisse comme en certains autres pays d'Europe et d'Amérique semblent rendre témoignage d'une telle période, ou du moins ne peuvent guère s'expliquer que par une telle hypothèse. Dans les grandes vallées des Alpes, dont les parois sont formées de roches un peu consistantes, ces roches se présentent fréquemment, jusqu'à une certaine hauteur, avec une forme complètement arrondie, qui leur a fait donner le nom de roches moutonnées. Leur surface est tellement polie, qu'elle brille comme un miroir, mais en même temps on y remarque des rayures qui le plus souvent suivent la direction de la vallée, mais affectent aussi parfois des lignes ondulatoires ou croisées. A une hauteur déterminée, immédiatement au-dessus de ces formes douces et arrondies, les rochers ont conservé leur configuration primitive, aiguë et dentelée. On attribue précisément ce polissage à l'action des glaces pendant la période de congélation. La période diluvienne enfin, la dernière probablement avant l'apparition du genre humain sur la terre, et qui a couvert de gravier et de galets une grande partie de l'Europe, a formé en Suisse les collines arrondies du pays plat.

La première marque de l'homme dans les Alpes se trouve dans certains noms de montagnes que les recherches modernes ont ramenés avec assez de vraisemblance à des racines celtiques. Ainsi, par exemple, le mont Rose doit probablement son nom, non pas, comme on l'a cru, à la disposition circulaire de ses cimes ou à l'éclat dont les colore le soleil levant, mais bien plutôt à la racine celtique *ros*, qui s'est conservée dans le gaélique et dans le breton, et qui signifie promontoire. Un autre mot vraisemblablement celtique, c'est la désignation *balm*, employée tantôt pour une grotte ou une caverne, tantôt pour un rocher escarpé. Mais la plupart des noms qu'on rencontre dans la Suisse allemande sont d'origine germanique, et attestent en même temps l'antiquité de la vie pastorale. Rien de plus naturel à un peuple de bergers que de désigner par le plus bel ornement du troupeau, la corne, les cimes les plus fières, les plus hautes, les plus escarpées. Aussi ce mot a-t-il été, avec des épithètes variées, appliqué à un grand nombre de montagnes. Pour les hauteurs moindres, il y eut le diminutif, petite corne. La Suisse orientale et le Tyrol ont pré-

féré les « stock ¹ » et les « têtes ». Les murs de roc étroits et longs s'appellent *grath* (crêtes) dans la Suisse occidentale, et *first* (toit) dans la Suisse orientale. La Suisse française a aussi ses *têtes*, ses *crêtes*, ses *monts*. Une montagne svelte, haute, isolée, s'appelle une *tour* ; une excroissance de rocher sur une montagne déjà haute est une *dent*. Le mot *pointe* sert à la désignation de toutes sortes de hauteurs et de cimes, mais les pointes droites, aiguës, hautes, sont des *aiguilles*. Les pyramides que l'habitant allemand des Alpes appelle *cornes* sont pour le Savoyard des *becs*, et quand elles s'étendent un peu loin dans une certaine direction, des *cimes*. Les rocs de structure audacieuse et dentelée et toutes les cimes dominantes sont appelées par l'Italien et par le Roman des *piz*. A la pente sud du grand Saint-Bernard, il y a le *Pain de sucre*, et dans les Alpes tessinoises, le *Zucchero*. De même la Suisse allemande a quelque part sa *Pelote de beurre*.

Après la forme, la couleur de la roche et de la neige a fourni beaucoup de noms. Presque toute grande vallée des Alpes a son *Weisshorn* (corne blanche), qui souvent s'appelle de l'autre côté, si la pente trop roide ne permet pas à la neige de s'y fixer, *Schwarzhorn* (corne noire). Le mont Blanc, la Corne blanche, le *Corno bianco*, promontoire sud-ouest du mont Rose, le *Pigne de l'Arolla* (Gâteau d'argent), tirent manifestement leurs noms du manteau de neige qui les couvre. Dans la Suisse allemande et française et sur les versants piémontais, on trouve aussi de nombreuses *Cornes rouges*. Le canton de Saint-Gall a les *Cornes grises* et le Piémont une *Tête grise*. Beaucoup de montagnes ont reçu leur nom de leur situation. C'est ainsi qu'il y a sept *Cornes du midi*. Dans la vallée de Bergell, le peuple s'est composé un cadran solaire avec une série de montagnes : à neuf heures du matin, le soleil est sur le *Piz delle nove* ; à dix heures, sur le *Piz delle dieci* ; à onze, sur le *Piz undezi*, et à midi sur le *Piz di mezzodi*. Enfin les chasseurs et les bergers ont nommé beaucoup de montagnes d'après les animaux qui les hantent, les vautours, les ours et les chamois.

La grande zone médiane des Alpes, appartenant géologiquement aux formations primordiales, granit, gneiss et micaschiste, se divise pour la Suisse en groupes principaux, dont voici la désignation :

- 1° Masses centrales du mont Blanc et des Aiguilles rouges ;
- 2° Groupe du mont Rose et Alpes du Valais ;
- 3° Groupe du Saint-Gothard et Alpes du Tessin ;

¹ *Stock*, qui ne signifie plus guère que *baton* en allemand, veut dire ici « masse étroite, perpendiculaire, fixée au sol. »

- 4° Groupes d'Adula et de Sureta, ou Alpes grisonnes-tessinoises ;
- 5° Groupe de Bernina ;
- 6° Groupe du Finsteraarhorn ou Alpes bernoises ;
- 7° Groupe du Toedi, ou Alpes des Grisons et Glaris ;
- 8° Groupe d'Albula et de Selvretta, ou Alpes grisonnes intérieures.

Les masses du mont Blanc et des Aiguilles rouges n'appartiennent à la Suisse que par d'insignifiantes extrémités. Celle du mont Blanc est la plus serrée, la plus indépendante et la plus régulière de tout le système alpestre ; la première par l'élévation de sa cime principale, elle est la plus petite par l'espace qu'elle occupe. En Suisse, le groupe du mont Rose occupe le premier rang, tant par l'étendue que par la hauteur et par le caractère grandiose de ses aspects. C'est aussi dans ce groupe que MM. Studer, Ulrich et Weilenmann ont fait leurs courses les plus intéressantes. Le mont Rose a neuf cimes, dont les deux plus élevées seulement, la Pointe-Nord et la Pointe-Suprême, désignées aussi collectivement sous le nom de Gornerhorn, appartiennent à la Suisse ; les sept autres, la pointe Zumstein, la coupole du Signal, la pointe Parrot, la hauteur Louis, le Schwarzhorn, le Balmerhorn, la pyramide Vincent et la Selle appartiennent au Piémont, et ont été de 1819 à 1822 l'objet d'une série d'ascensions successivement entreprises par MM. Vincent, Zumstein et Louis de Welden. En 1847, MM. Ordinaire et Puiseux entreprirent l'ascension du Gornerhorn, mais ne purent arriver tout à fait jusqu'en haut. M. Ulrich tenta pour la première fois l'aventure en 1848 : ses guides réussirent à escalader la Pointe-Suprême, mais lui-même dut s'arrêter à 350 pieds au-dessous, sur la Selle. Les guides déclarèrent qu'ils avaient à peine trouvé de la place pour s'asseoir, qu'ils n'auraient pas osé se tenir debout à cause de l'impétuosité du vent, et qu'à aucun prix ils n'auraient voulu, par ce vent et cette température, se charger de hisser un voyageur jusqu'en haut. La Pointe-Suprême n'est pas à proprement parler une pointe, comme elle paraît d'en bas, mais une crête à peine large d'un pied qui se termine aux deux extrémités par deux cimes de hauteur à peu près égale. Les guides rapportèrent quelques morceaux de roche, qui se trouva être du micaschiste avec des teintes rougeâtres. En août 1849, MM. Ulrich, Studer et Lauterburg arrivèrent jusqu'à la base de la Cime-Nord, mais furent arrêtés par une crête extrêmement effilée dans la glace de laquelle il eût fallu tailler des degrés avec la hache, que l'intensité du froid ne permit pas aux guides de manier. En 1852, les célèbres voyageurs Adolphe et Hermann Schlagintweit parvinrent heureusement au

haut de la Cime-Suprême après avoir mis près de deux heures pour franchir les derniers 346 pieds. Ils durent par endroits enfoncer le ciseau dans les fentes de la glace pour se donner un point d'appui. En 1854 et 1855 se placent deux ascensions par M. Smith de Great-Yarmouth, et une par M. Kennedy, professeur à l'Université de Cambridge, et dans la même année 1855, le 14 août, eut lieu celle de M. Weilenmann, dont nous allons parler avec un peu plus de détail.

L'expédition se composait de dix personnes : MM. Weilenmann, de Saint-Gall, et Bucher, du canton de Zurich, avec leurs deux guides, Jean et Pierre du Taugwald, dont le premier avait déjà atteint une fois l'extrémité la plus élevée de la Pointe-Suprême; un conseiller-archiviste d'environ cinquante ans, avec de longues jambes et une vue basse qui lui avait déjà joué plus d'un mauvais tour, et qui dut s'adjoindre un guide supplémentaire pour retourner seul, s'il ne pouvait arriver jusqu'en haut; enfin deux jeunes Anglais avec deux guides qui se mirent de la partie sans s'informer de l'assentiment des autres voyageurs. Nous prenons le récit de M. Weilenmann au bord inférieur du glacier de Gorner, un des plus considérables des Alpes et qui est formé de la réunion de plusieurs glaciers descendant du mont Rose. « Ce glacier, dit M. Weilenmann, était fort uni au moment où nous le franchîmes, et n'offrit pas de grandes difficultés. Nous ne trouvâmes pas de crevasses considérables. C'est au milieu seulement qu'on peut se faire une idée de son étendue. Quoique marchant rapidement, il nous fallut une heure et un quart pour arriver au bord opposé, au pied des « Roches-Plates ». On se trouve ici au cœur d'un site infiniment sauvage et grandiose. Le temps devenait toujours plus favorable. Nous prîmes un peu de repos, et déposâmes tout bagage inutile, car c'était maintenant seulement que les vraies difficultés allaient commencer. Au sortir du glacier, on entre dans un champ de neige qui se prolonge presque jusqu'à la cime. Plus nous montions, plus les pentes neigeuses s'étendaient devant nous, et quoique peu escarpé, le chemin était difficile, à cause de la poussière de neige fraîchement tombée. Jean et Pierre du Taugwald avaient le poste le plus difficile; ils alternaient en tête de la caravane, et donnaient parfois d'un pied dans une crevasse cachée. Nous autres, qui suivions un à un, avions moins de peine. Les uns portaient des voiles bleus et verts, les autres des lunettes vertes; moi, j'avais pris les deux précautions. Pour ménager les yeux autant que possible, chacun les fixait sur le dos sombre de son prédécesseur. Peu à peu la pente devint plus escarpée. A notre gauche, nous avions le glacier de Gornerhorn, qui descend entre la Pointe-Nord et

la Pointe-Suprême, avec son chaos de blocs de glace et de pentes crevassées; à notre droite, dans le fond, le glacier du mont Rose. Les Anglais et le conseiller-archiviste étaient mal chaussés, — ce dernier avait des bottes à semelles fines, et les Anglais des souliers, — et glissaient parfois d'un pas en arrière, ce qui était fort désagréable pour ceux qui suivaient. On parlait peu, car on avait assez à faire de respirer, quoiqu'on s'arrêtât tous les dix ou vingt pas. Plus on approchait de la crête qui conduit à la cime, plus la pente se redressait, et le dernier dos de neige que nous eûmes à gravir était tellement roide et dur qu'il fallut tailler des marches avec la hache pendant l'espace d'une demi-lieue, travail pénible, mais qui pourtant prit moins de temps que je ne l'aurais cru. Ici un des Anglais perdit son voile. Comme j'étais un des derniers, je pus encore le rattraper du bout de mon long bâton, au moment où il était emporté le long de la pente, et je crus l'occasion favorable pour lier conversation avec les Anglais, car jusque-là nous n'avions pas échangé un mot avec eux; mais ils restèrent muets comme des poissons, et furent ainsi pendant tout le voyage.

» Au haut de ce dernier dos de neige, nous retrouvâmes de la roche, pour la première fois depuis notre départ des Roches-Plates, et après avoir encore traversé un petit champ de neige, nous nous trouvâmes à la base de la crête rocheuse qui conduit au sommet, c'est-à-dire à bien près de 14,000 pieds de hauteur. Il nous avait fallu trois heures pour arriver des Roches-Plates à la fin de la neige. Bien que la dernière partie de la montée eût été très-fatigante, aucun de nous n'était resté en arrière et tous avaient fait également bonne contenance, ce que je n'aurais pas attendu des Anglais, qui devaient être peu habitués à de telles parties. Après une halte de quelques instants, nous eûmes la respiration aussi facile que dans la plaine; c'était la montée qui nous avait épuisés bien plus que la ténuité de l'air. Il s'agissait maintenant d'aborder la dernière et plus difficile étape, et il se trouva encore des bagages inutiles dont on jugea convenable de se débarrasser. On déposa voiles et lunettes, car il importait d'avoir l'œil ouvert et de sonder préalablement chaque pas sur cette crête peu consistante. Des deux côtés, vers le nord et vers le sud, descendaient des parois de neige presque perpendiculaires, d'où sortaient par endroits des rochers pointus. Ce passage, toujours extrêmement difficile, l'était encore plus à cause de la neige fraîchement tombée, et parce qu'aux endroits où donnait le soleil, la roche effleurée dégelait et cédait sous les mains et les pieds. On savait à peine où mettre le pied sans risque de glisser. Du côté sud, la roche était chaude, mais sensiblement

froide du côté nord, où de légères couches de glace alternaient avec la neige. Quand on posait de ce côté la main mouillée de neige, elle se collait instantanément. Les Anglais étaient extrêmement imprudents et ne semblaient pas se rendre le moindre compte de notre situation précaire; ils donnaient beaucoup de mal aux guides, qui ne pouvaient les perdre un instant des yeux. Il n'y avait plus que peu à monter; nos poumons n'eurent donc plus grand'chose à faire, et cependant nous étions tellement fatigués de nous baisser, de ramper et de nous cramponner, lorsqu'au bout de trois nouvelles heures nous arrivâmes au bout de cette crête, que nous désespérions presque d'atteindre le but, en mesurant de l'œil les difficultés qu'il nous fallait surmonter encore pour arriver à la cime, qui se dressait devant nous à une hauteur d'environ 20 pieds. Ici, M. l'archiviste se démit l'épaule par un mouvement maladroit; heureusement notre deuxième guide Pierre réussit à la lui remettre, non sans peine et tâtonnements, mais à notre grande satisfaction, car cet accident menaçait de nous mettre dans un grand embarras dans la situation où nous nous trouvions. Nous avions encore avancé un peu et ne nous trouvions plus qu'à une dizaine de pas du pied de la plus haute cime. Ici, la crête se rétrécit tout à coup et n'a plus que tout au plus un pied de largeur. La neige la recouvrait d'une arête effilée, mais qui heureusement n'était pas dure. Jean passa le premier, debout, et foulant la neige. Nous eûmes peur quand nous le vîmes ensuite, sur un renflement du rocher, tourner autour de la paroi sud de la plus haute cime pour voir s'il était possible de monter de ce côté. Il ne trouva pas la chose possible à cause de la neige, et il se tourna vers le côté nord, où nous le perdîmes de vue pendant quelques instants. Il reparut bientôt pour nous apprendre qu'il y avait un passage. Je passai à mon tour sur la crête étroite, en retenant l'haleine et non sans frissonner, debout, car je crois qu'il eût encore été moins avisé de se mettre à cheval sur le mur. Jean me tendit la main de l'autre côté. Pierre suivit; les autres attendirent de l'autre côté, parce que du nôtre il n'y avait pas assez de place pour tous à la fois. Il s'agissait maintenant d'atteindre, par-dessus une roche plate et couverte de glace, une déchirure presque perpendiculaire qui conduit droit à la cime. Non loin de l'endroit où elle y débouche sortait un fragment de rocher qui rendait l'escalade encore plus difficile. Pierre fit d'abord monter Jean, puis il m'aida à passer de la roche plate à la déchirure. On se trouvait ici complètement à l'ombre; il faisait terriblement froid, et l'aspect des choses avait quelque chose de morne et de peu rassurant. Jean me jeta

une longue corde que je nouai autour de ma main droite, et me hissa au haut. Il y eut un moment où j'étais complètement suspendu en l'air. J'atteignis de mes genoux le fragment de rocher qui surplombait. Jean me donna la main, me tira à lui, et en peu de pas j'eus atteint la plus haute élévation de la cime supérieure, ce que je fis connaître par mes cris, autant que je pus crier après toutes ces fatigues, à la compagnie qui attendait en bas. Les autres vinrent tous aussi, même l'archiviste, auquel on avait attaché la corde autour du corps. Il était une heure et demie; nous avions mis huit heures depuis l'hôtel de Riffel, qui est élevé d'environ 7,000 pieds. Le ciel autour de nous était tout à fait clair et lumineux, la température agréable. Les plus proches environs se montraient à nous dans une splendide netteté, un éclat rayonnant. La vue était surtout merveilleuse sur la mer de neige que nous voyions s'étendre du côté sud, à quelques mille pieds au-dessous de nous, et sur le glacier de Gornerhorn, partant de la Selle, à 350 pieds au-dessous de nous, pour former avec les glaciers de Weisshorn et du mont Rose le commencement du glacier de Gorner. De notre point de vue, la pointe Zumstein, la coupole du Signal, la point Parrot et la pyramide Vincent, qui se dressaient au bord oriental du plateau de neige étendu au-dessous de nous, nous apparaissaient comme des hauteurs tout à fait insignifiantes. Au nord-est, à 9,000 pieds au-dessous, nous apercevions Macugnaga sur son lit de prairies vertes parmi lesquelles l'Anza luisait vers nous comme un fil d'argent. Loin dans l'ouest, à peu près à 18 lieues de nous, le mont Blanc s'élevait dans sa majesté solitaire et se distinguait fortement des montagnes plus rapprochées par sa teinte plus marquée de jaune-rougeâtre. Au nord, quelques-unes des cimes les plus élevées de la chaîne bernoise, la Jungfrau, le Finsteraarhorn et le Schreckhorn s'élevaient au-dessus du brouillard compact qui couvrait les vallées et les gorges autour de nous jusqu'à une hauteur de 7 à 10,000 pieds. Le bassin du glacier de Gorner et l'enfoncement de Macugnaga étaient les seules vallées visibles, et cette dernière l'unique point vert dans tout le vaste panorama. Par-dessus les plaines du Piémont et de la Lombardie s'étendait une mer de brouillard sans bornes, et grandiose dans son uniformité. La vue n'était donc pas entièrement satisfaisante. Tout le grand enchevêtrement de crêtes et de pointes de moyenne grandeur, qui doit se débrouiller au regard à cette hauteur quand le temps est parfaitement beau, restait voilé par le brouillard, et les hautes cimes seules s'élevaient au-dessus comme des fîles, à de grandes distances l'une de l'autre.

» La pointe où nous étions, et qui était recouverte d'un pied de neige en poussière, s'incline un peu vers le sud et est large pour trois personnes au plus, étroitement serrées l'une derrière l'autre. Nous écrivîmes nos noms sur des bandes de papier : de telles bandes, bien abritées contre l'humidité sous des pierres, peuvent se conserver des années. Mes doigts étaient tellement froids de la longue halte au pied de la pointe et dans la déchirure ombreuse, que je pouvais à peine écrire. Si on était surpris ici par le brouillard ou si un nuage se plaçait devant le soleil, le froid serait tout à fait intolérable.

» Comme nous avions à repasser le glacier de Gorner avant l'entrée de la nuit, nous n'avions pas de temps à perdre. Je ne me séparai qu'à regret de la scène grandiose, et je me trouvais encore en haut quand tous les autres, à l'exception de Jean du Taugwald, étaient déjà descendus le long de la déchirure, et étaient même en partie déjà arrivés sur la crête. Je descendis à l'aide de la corde, tenue par Jean ; ma main droite, dont j'avais perdu le gant, était tellement engourdie par le froid qu'à peine pouvait-elle porter le poids de mon corps. Le retour par la crête s'effectua heureusement, mais presque aussi lentement que le matin. Par précaution, M. l'archiviste avait toujours la corde liée autour du corps et était conduit par Pierre. Une fois arrivés aux champs de neige d'une pente modérée, nous nous sentîmes mieux à l'aise. On pouvait sans danger s'oublier un peu et regarder autour de soi. Le rayonnement était si intense que nous dûmes recourir de nouveau aux lunettes et aux voiles. Comme je formais l'avant-garde avec Jean, celui-ci me noua la corde autour du corps, à cause des crevasses qui se rencontrent. Depuis le matin, où tout était encore gelé, une vie très-bruyante s'était développée sur le glacier de Gorner : de tous côtés, on entendait murmurer grands et petits ruisseaux, délivrés par le soleil de leurs entraves, et qui par endroits formaient des cascades dans leur course accélérée, ou s'abîmaient avec fracas, par une fente, dans l'intérieur du glacier. Nous n'étions plus très-éloignés de la rive droite quand tout à coup un des Anglais disparut à nos yeux. « Jésus, Marie ! » s'écria Pierre effrayé, qui se précipita à sa recherche avec Jean. En un clin d'œil, on les vit accroupis sur le ravin de glace dans lequel était tombé l'Anglais. Ils purent le saisir par le bras et les habits au moment où il allait être emporté par le courant rapide. Au premier moment, nous avions cru l'Anglais plus en danger, et cependant il eût pu mal s'en trouver si nos braves guides avaient été moins prestes. Le ruisseau dans lequel il était tombé s'écoulait à peu de distance dans un entonnoir d'une étendue de 30 à 40 pieds, assez profond et rempli

d'eau, comme il s'en rencontre par endroits sur ce glacier. Le lit du ruisseau n'avait que 4 pieds de profondeur, mais le fond et les parois, d'une couleur verte particulière, étaient naturellement très-glissants, de sorte que l'eau, quoique ne mesurant pas plus d'un pied de haut, était entraînée avec rapidité. L'Anglais, dès qu'il fut tombé, s'était trouvé étendu tout de son long dans le ruisseau, et, ne pouvant s'accrocher nulle part, eût été vraisemblablement charrié dans l'entonnoir, d'où il n'eût pas été facile de le repêcher. De pareils accidents n'ont rien d'étonnant quand on veut passer un glacier en souliers vernis. Ces gens ne connaissent pas du tout les dangers de ces parties de montagnes. Ce serait aux guides, qui sont faits pour cela, à les y rendre attentifs, et, par exemple, à ne pas permettre une telle chaussure. Au passage des Roches-Plates, le même Anglais faillit tomber sur le nez et fut encore attrapé à temps au pan de l'habit par un des guides. Je ne sais s'il a fait tout son tour de Suisse en souliers vernis; mais je retrouvai ensuite un de ces malencontreux souliers à la pente de la crête de Gorner, où les Anglais nous avaient précédés. »

Nous retrouvons MM. Weilenmann et Bucher, en compagnie de M. Studer, dans l'ascension d'un autre géant du Valais, le Grand-Combin, qui fut moins satisfaisante. Comme le mont Rose, le Grand-Combin a plusieurs cimes dont la hauteur varie de 12,000 à 13,261 pieds. Il s'élève sur la frontière du Valais et du Piémont, au fond du Val très-enfoncé de Corbassière, et cette position reculée l'a longtemps soustrait à l'attention des touristes. Il porte à ses pieds et sur ses flancs les glaciers de Corbassière, de Valsorey, de Sez, de Métain et de Sonadon. L'ascension, longtemps jugée impossible, fut accomplie pour la première fois en 1856 par les guides Benjamin et Maurice Falley, Gaspard Moulin et Juvence Bruchet. Elle fut renouvelée en 1857 par un Anglais, en 1858 par un Allemand, et par d'autres guides qui trouvèrent une route nouvelle. Le 10 août 1858, MM. Weilenmann, Studer et Bucher tentèrent l'aventure à leur tour. Voici la fin de l'ascension racontée par M. Studer :

« Le brouillard nous enveloppait de plus en plus, et nous ne pouvions plus rien distinguer que la raie neigeuse qui nous montrait la direction de notre chemin, et les murs de glace dont l'effroyable escarpement formait la paroi supérieure de la montagne, le long de laquelle nous conduisait ce même ruban de neige. Cependant aucun de nous ne parlait de retourner sur ses pas. Nous avions notre but en tête, nous nous en sentions déjà près, et, tant que subsistait une étincelle d'espérance, nous ne voulions pas renoncer à l'entre-

prise. Nous continuâmes donc de monter. A moitié chemin, entre le glacier de Corbassière et la crête, notre chemin se perdit au milieu de rochers coupés de gorges profondes. Il s'agissait maintenant d'escalader un mur de neige qui se dressait à notre droite, ce qui ne fut pas aisé. A l'endroit où l'escalade semblait possible, ce mur était séparé de nous par une crevasse d'environ deux pieds de large, dont nous ne pouvions évaluer la profondeur. Il ne fallait pas se risquer trop près du bord de cette fente de neige, de peur de déterminer un éboulement qui nous eût précipités dans l'abîme. De l'autre côté de la crevasse, le mur de neige était presque perpendiculaire jusqu'à la hauteur de sept pieds, et n'adoucissait un peu sa pente qu'à partir de là. Huit jours plus tard, le passage eût été sans doute impossible, la crevasse allant toujours s'élargissant. Dix jours plus tôt au contraire, l'Allemand qui nous avait précédés et ses guides n'avaient rencontré aucune difficulté. Nos guides nous eurent bientôt tirés d'embarras. Deux longs bâtons de montagne furent enfoncés dans le mur opposé à peu près à cinq pieds au-dessus de la crevasse, assez solidement pour pouvoir servir d'appui au pied. Benjamin Falley se mit à genoux, les mains appuyées contre terre, aussi près que possible du bord de la fente. Son frère Maurice se plaça sur son dos et sur ses épaules, et se servit de ces marches vivantes pour monter sur les bâtons, et de là, enfonçant profondément ses mains dans le mur neigeux, s'élever avec prestesse à la partie supérieure et moins escarpée. Quand il eut pris une position sûre, on lui jeta une corde à l'aide de laquelle nous pûmes tous passer plus aisément. La pente des champs de neige que nous avions maintenant devant nous n'était pas très-escarpée, mais la difficulté de respirer, la fatigue des membres et l'envie de dormir que ressentirent même les guides, nous avertissaient que nous nous trouvions déjà à une hauteur considérable. Nous dûmes désormais faire des haltes fréquentes. M. Weilenmann seul ne ressentait pas ces effets, et courait comme un chamois en avant du gros de l'expédition, et cela semblait bien un peu téméraire à lui, l'explorateur de montagnes si prudent et si éprouvé, de se risquer ainsi en avant des guides et au milieu du brouillard dans ces régions inconnues. J'eus plus tard l'explication de l'énigme, quand il m'eut dit que depuis notre dernière halte il avait pu reconnaître et suivre les traces de notre prédécesseur allemand. Ce fait montre combien longtemps de telles traces subsistent parfois dans la neige. Nous autres ne croyions jamais voir que celles de M. Weilenmann.

» Après une marche de près de cinq heures depuis notre première

halte, nous atteignîmes le grand plateau de neige qui s'étend entre les cimes D et C¹. Nous aurions eu là une vue splendide sur le paysage le plus grandiose, si le brouillard l'eût permis; mais non-seulement il ne voulait pas s'en aller, mais il commençait même à faire neiger sur nous de petits cristaux de glace extrêmement fins et nets, et avec cela il était si clair qu'à chaque instant on pouvait se flatter de voir le soleil percer au travers. A peine pouvions-nous, à très-peu de distance, distinguer la pointe C qui était notre but, et qui sortait du plateau en cône escarpé. Sur les flancs de ce cône, la neige n'était heureusement pas trop gelée, et le pied pouvait, en s'y posant, y creuser des marches. Nous pûmes de la sorte, avec quelque prudence, éviter le danger des glissades, et approcher lentement du but en zigzags serrés, l'un après l'autre mettant le pied dans les traces de son prédécesseur. Il fallait sans doute une tête libre de vertige pour, suspendu à ce rapide toit de neige, voir le gouffre s'allonger au-dessous de soi, et au-dessus le cône escarpé s'amincir de plus en plus. Vers la pointe, l'escarpement s'adoucit un peu, mais en revanche le mur de neige incliné que nous suivions se changea en crête étroite. Nous arrivâmes enfin au sommet, au bout d'une bonne heure de fatigue depuis le pied du cône. Ce sommet était un espace de quelques pieds de long, de l'extrémité sud duquel il ne fallait pas trop s'approcher, parce qu'elle ne se composait que d'une masse de neige peu solide et surplombant le roc. Nos cannes y pénétraient sans difficulté, et le moindre pas imprudent nous eût exposés au danger d'une chute mortelle dans le précipice. Nous prîmes une position plus sûre sur l'inclinaison nord de la cime. Mais de quels sentiments étions-nous agités? Quelle était la récompense de nos efforts, de notre persistance, de notre courage? Nous étions là, tous sains et saufs et bien portants, mais l'humeur peu allègre, sur la pointe du Grand-Combin, à 13,000 pieds au-dessus de la mer, et de tout l'immense panorama qui doit s'y ouvrir par le beau temps sur la Suisse, la Savoie, le Piémont et la France, nous ne distinguions absolument rien, pas même les autres cimes de la montagne. Le brouillard nous enveloppait, et il nous fallait tous les efforts de l'imagination pour nous persuader que nous nous trouvions réellement sur la cime du Grand-Combin, et non sur quelque insignifiant monticule de neige d'où la vue eût peut-être été plus belle en ce moment que dans ce chaos de brouillards. Il fallut se résigner, dès qu'il n'était pas en notre pouvoir d'ordonner aux nuages de se coucher à nos pieds. Le retour s'effectua sans difficultés particulières. »

¹ Les cimes du Grand-Combin n'ont pas encore de nom.

En 1856, MM. Studer et Weilenmann avaient été plus heureux sur le mont Vêlan, le voisin un peu inférieur du Grand-Combin. Ils avaient pu pleinement jouir du plus vaste et plus magnifique panorama auquel M. Studer n'est pas éloigné de décerner le premier rang parmi les vues les plus célèbres des Alpes. « Celle qu'on a du haut de la Jungfrau, dit-il, est plus sublime que belle, et sur l'homme qui en jouit pour la première fois, les images colossales qu'elle découvre, et qui sont presque effrayantes dans leur majesté morne, produisent un effet véritablement écrasant. Le charme et la variété manquent : nul lac bleu pour récréer les yeux, car celui de Thoune est tellement enfoncé, qu'il a tout à fait la couleur et le caractère d'un sombre lac des Alpes couché entre des hauteurs froides et dénudées. Les ondulations de la plaine sont trop éloignées pour déployer leurs attraits. Le gris morne qui les recouvre comme un crépuscule se confond avec les vapeurs sombres où se noient les lignes du vaste horizon, et qui ne permettent plus de distinguer ni forme ni couleur. L'azur même du ciel s'est évanoui, le regard erre dépaycé dans l'espace ténébreux, et aspire à redescendre vers le beau ciel de la terre. Dans un cercle immense borné par des masses incolores, se présente un monde de glaciers déchirés, de hautes vallées remplies de neige et de crêtes désolées, enchevêtrées les unes dans les autres, au-dessus desquelles le voyageur trône dans une solitude effrayante, et qui ne reçoit à travers le fond noir du ciel que la lueur mate et brisée d'un soleil sans chaleur. Le Tœdi, qui domine toute la Suisse orientale, et qui égale presque en hauteur le mont Vêlan, a un horizon infini. On peut même dire que cet horizon est trop vaste et trop multiple. Le détail se perd dans l'ensemble ; là aussi les ondulations éloignées se noient dans les vapeurs du brouillard, et l'immense région alpestre qu'on domine a peu de ces groupes ou formes grandioses capables de fixer le regard. Les Alpes bernoises et de la Bernina sont déjà trop éloignées pour produire un effet imposant. La vue du mont Vêlan, au contraire, tire précisément son grand charme du pittoresque dans le grandiose, et du caractère divers des groupes qui se détachent de l'horizon. Le détail se fait valoir de lui-même ; le regard n'a pas à se fatiguer à déchiffrer une confusion de scènes uniformes, et peut à peine se rassasier de la beauté et de la netteté des formes qui se présentent partout. Il est vrai qu'à l'ouest la chaîne du mont Blanc ferme l'horizon à une distance qui varie entre 4 et 8 lieues de Suisse, et qu'à l'est le mont Rose, qui n'est pas éloigné de plus de 10 lieues, abrège également la perspective ; mais du sud au nord, des Apennins aux Vosges, le regard embrasse

une ligne de près de 84 lieues. De tous les panoramas de montagnes que je connaisse, celui de l'Altel seul me paraît pouvoir être comparé à celui du mont Blanc, et je concéderai même que le charmant passage qui s'étend dans la plaine comme un jardin sans bornes, donne à la vue de l'Altel une grâce et une variété que la vallée du Rhône, le lac de Genève et les ondulations déjà trop éloignées du beau pays de Vaud ne suffisent pas à conférer au même degré au panorama de Vélán. Mais pour ce qui est de la vue de montagnes proprement dites, le Vélán a une supériorité incontestable ; car sur l'Altel, le regard ne découvre à l'horizon oriental que les Alpes bernoises dans l'irrégularité de leur profil diagonal, bien inférieur à la forme magnifique du mont Rose, aux masses colossales du Matterhorn, de la Dent blanche, du Combin et de leurs pairs et voisins. A l'ouest, le Vélán remporte un avantage encore plus décidé par le magnifique aspect du mont Blanc... Nous pûmes consacrer quatre heures entières à l'admiration et à l'étude du splendide panorama. Il y avait autour de nous un calme solennel et tout à fait dominical, interrompu seulement par les coups de vent qui faisaient de temps en temps gémir et trembler l'air. Pas un être vivant ne s'approcha de nous, et la seule créature que nous pûmes apercevoir, ce fut une mouche morte que mon compagnon ramassa sur la neige de la cime et emporta chez lui. M. le professeur Berty, de Berne, eut l'obligeance de déterminer le nom du petit insecte. Il s'appelle *scyrphus balteatus*, d'après Linné, et *scava neclarea*, d'après Fabricius, habite la plaine, et ne pouvait avoir été transporté que par hasard à cette hauteur. »

En 1854, M. Studer fit l'ascension du Grand-Rinderhorn, dans les Alpes bernoises : « A la difficulté que j'eus à rencontrer un guide sûr, je dus penser que cette ascension n'avait pas encore été tentée, car ce ne fut qu'après de longues recherches que je réussis enfin à trouver dans la personne d'Antoine Grichting un guide qui n'avait pas encore été en haut, mais qui méritait ma confiance comme bon montagnard et chasseur, et qui voulait bien risquer la tentative avec moi, à la condition d'emmener aussi son fils Joseph, âgé de dix-huit ans. Nous quittâmes le bain de Leuk dans la soirée du 5 décembre 1854, avec l'intention de passer la nuit à l'auberge de Schwarrenbach, ce qui nous donnait pour le lendemain une avance d'au moins deux heures et demie. A peine eûmes-nous atteint le pied des murs de rochers qui forment la Gemmi et qui entourent au nord le val de Dala comme une forteresse de Titans, que nous vîmes tomber la nuit, et les bois sous nos pieds s'envelopper d'obscurité. En silence et avec cette marche

uniforme qui est le vrai pas des montagnes, nous montions l'escalier de roches qui s'élève en zigzag le long de la paroi dénudée, et qui conduit insensiblement, de degré en degré, à la cime de hauts piliers qu'on tiendrait pour inaccessibles. Nous ne pouvions plus distinguer l'emplacement du village que nous avions quitté, que par les lumières qui luisaient vers nous de la profondeur comme autant de saluts de la demeure des hommes. Mais bientôt la scène changea : sur le dos noir du Torrenhorn, nous vîmes poindre et grandir une clarté, et la pleine lune se détacher ensuite de la crête effilée dans sa merveilleuse magnificence. Son éclat argenté fit pâlir les étoiles, et projeta sur les murs nus que nous gravissions une lumière tellement intense, que nous pouvions presque nous croire en plein jour. C'était un spectacle grandiose et profondément saisissant : au-dessus de nous, la citadelle de rochers, éclatante de blancheur et plongeant dans le ciel étoilé ; au-dessous, dans les abîmes où ne pénétrait encore aucun rayon lunaire, les ténèbres opaques de la nuit. A mesure que nous montions, nous voyions surgir, derrière les masses sombres des promontoires, les cimes glacées des Alpes pennines, en contours confus et presque vaporeux, comme de blancs fantômes. A travers la nuit tranquille retentissaient vers nous de la hauteur des cris joyeux et un gai tintement de sonnettes. C'étaient des loueurs de chevaux qui avaient gravi la montagne le matin avec des étrangers, et qui rentraient avec leurs bêtes fatiguées, le salaire dans la poche et aussi un peu dans le gosier. En moins de deux heures, nous étions arrivés en haut du passage de la Gemmi. Nous suivîmes alors la rive orientale du Daubensee, dont nous entendions les flots légèrement soulevés battre en mesure les rochers du bord. Un brouillard blanc enveloppait les formes des montagnes qui entourent le lac, et donnait au paysage dénudé un aspect encore plus désolé. Les roches calcaires nues et évidées qui constituent la surface du sol, et qui retiennent, dit-on, les vestiges d'un ancien glacier, avaient au clair de lune le reflet de flaqes de neige. Bien au-dessus du brouillard, comme des formations d'un monde étranger, brillaient à notre gauche les remparts de glace du Grand-Strubel, superposés au sombre bassin de Læmmereletscher, et à notre droite, la pointe neigeuse du Rinderhorn, notre but.

» A vingt minutes environ au delà de la pointe nord du Daubensee, nous découvrîmes, au milieu d'un désert de rochers, la solitaire auberge de Schwarrenbach, où nous passâmes la nuit. Nous repartîmes le lendemain, 6 septembre 1854, à six heures du matin. Mes guides étaient munis de provisions, d'une corde pour le passage des glaciers et d'une

hache; et comme le jeune Joseph Grichting, dans l'enthousiasme que lui inspirait l'ascension, s'était mis en tête que les premiers visiteurs du Rinderhorn ne pouvaient se dispenser de planter un drapeau, l'obligant aubergiste lui remit de fort bonne humeur un vieux gilet, pour en confectionner son trophée. La lune était couchée, mais les étoiles étincelaient encore au firmament sombre. Il nous fallut remonter jusqu'aux bords du lac, pour de là gravir la pente de maigres et rocheux pâturages. L'aurore commençait à poindre. Après avoir monté pendant quelque temps, nous atteignîmes un petit vallon qui s'étend vers la crête basse par laquelle le Petit-Rinderhorn s'unit au Grand-Rinderhorn. Des couches de roche calcaire friée en menus fragments recouvraient le sol de ce petit vallon étroitement encaissé. De végétation, on n'aperçoit que peu ou point de traces. Nous arrivâmes sans trop de peine au haut de la crête de jonction, à peu près à 8,006 pieds au-dessus du niveau de la mer. Ici se déploya soudain devant nous la vue entière de l'imposante et magnifique masse de glaciers de l'Altel et du Balmhorn. La forme blanche du Rinderhorn s'élevait droit devant nous à une hauteur d'environ 2,700 pieds. Un étroit dos de neige ou de glace semblait, de l'endroit où nous étions, conduire jusqu'à la cime. Les parois des deux côtés étaient complètement inaccessibles, et nous n'avions d'autre chemin devant nous que ce même renflement de glace. Mais ce chemin offrait des difficultés particulières. Les chaleurs de l'été avaient complètement fondu la neige de l'année, et il ne restait qu'une surface escarpée de glace dure que le soleil n'avait pu entamer. Il fallut recourir à la hache, et nous n'avancions que lentement. Après que le père Grichting eut creusé des marches pendant quelque temps, il remit la hache à son fils, qui se mit à l'ouvrage avec zèle et plaisir. Mais toujours le père attentif avait les yeux fixés sur son fils encore inexpérimenté, et lui donnait des encouragements et des directions, l'avertissant de ne pas regarder avec curiosité autour de lui, mais d'avoir toujours les yeux tournés à terre, et surtout de ne pas laisser échapper la hache, sans le secours de laquelle nous n'aurions pu avancer. Le fils se conformait à toutes ces instructions, et continuait à briser la glace, dont les éclats volaient autour de nous. Nous nous élevions ainsi peu à peu sur le chemin taillé par nous, et nous voyions l'abîme s'allonger des deux côtés sous nos yeux. Pour plus de prudence, nous nous attachâmes à la corde. Cette précaution n'est sans doute pas, dans de telles montées, un moyen parfaitement sûr; car si le pied manquait à l'un des voyageurs, il est douteux que les autres eussent une position assez solide pour ne pas être entraînés,

mais elle inspire néanmoins un sentiment de confiance qui assure la marche et fait faire bonne contenance. Nous découvrîmes, à notre grande surprise, des vestiges de pas humains dont on pouvait suivre la trace en diagonale sur la pente glacée de la montagne. Ils provenaient sans doute d'un chasseur de chamois qui avait parcouru ce désert de glace la veille, à un moment où la croûte était un peu ramollie par la chaleur. Au bout de deux heures, nous arrivâmes à un plateau de neige, où nous fîmes une petite halte. La neige, dure et étincelante, crépitait sous nos pieds, car toute la face de la montagne tournée vers nous était encore dans l'ombre, et le sol était si dur que nos chaussures n'y laissaient aucune trace. Dans un pur éclat et une majesté solennelle, de longues rangées de montagnes s'étendaient autour de nous, et les cimes inférieures se courbaient déjà toutes à nos pieds. Au bout de ce petit plateau, la crête que nous montions recommençait avec un fort escarpement; le père Grichting secouait la tête, et disait que s'il fallait creuser des marches jusqu'en haut, nous arriverions difficilement de la journée. Heureusement nous rencontrâmes par endroits de la neige plus fraîche, qui, bien que gelée aussi, était cependant moins dure, se laissait plus facilement travailler par la hache, et cédait même quelquefois suffisamment à l'action de la semelle pour assurer la marche. Nous eûmes aussi à franchir des crevasses, dont l'écart n'était pas assez considérable pour nous arrêter. Vers la cime, nous eûmes plus de neige et moins d'escarpement, de sorte que nous avançâmes assez vite. Il nous avait fallu creuser environ quatre cents degrés dans la glace. Après une marche de quatre heures depuis la crête de jonction, nous mîmes le pied sur la cime, à dix heures du matin, peut-être les premiers qui eussions gravi ce sommet, moins difficile par la hauteur que par l'escarpement. Le point le plus culminant avait la forme d'un toit de 30 à 40 pieds de long et courant de l'est à l'ouest; mais au moment de notre ascension, les deux pentes de ce toit étaient si terriblement roides et la neige si glissante, que l'homme même le plus téméraire n'eût pas osé s'y risquer. Nous nous arrêtâmes donc au bout occidental, et tandis que mes guides s'occupaient de planter le drapeau, je me mis à jouir du panorama que j'avais conquis. Vers le nord, une guirlande de brouillards couvrait les montagnes, dont on n'apercevait çà et là que quelques pointes sombres, au delà desquelles tout était nuit noire. La nappe bleue du lac de Thoune brillait d'une lueur terne à travers la fuite du Kanderthal. Ce brouillard ne cessait qu'aux glaciers de l'Altel et du Balnhorn, qui se montraient à nous de ce côté dans toute

la splendeur de leurs masses gigantesques. Du côté du sud, au contraire, la vue ne laissait rien à désirer; le ciel était si pur, l'air si transparent, que de toutes les innombrables cornes et pointes depuis l'Aletschhorn jusqu'à la Tour de la Salière, pas une seule ne se dérobait au regard. Nous avions devant nous, dans le jour le plus éclatant, toute la chaîne qui sépare le Valais du Piémont, sur une étendue de près de 20 lieues de Suisse et une épaisseur moyenne d'environ 6 lieues, avec la chaîne du Nesthorn à gauche et le mont Blanc à droite. Droit au-dessous de nous, du fond d'un effroyable précipice, nous souriait le verdoyant val de Dala, et nous pouvions suivre de l'œil l'étroit ravin par où la Dala se précipite impétueusement vers le bassin ouvert et lumineux du Rhône. Dans le petit village de Baden, nous distinguons les maisons, les hôtels, et même les gens allant et venant sur les places et dans les rues. Quand nos yeux se reportaient de là sur le vaste panorama déroulé en face de nous, c'était un entassement sans fin. Le regard glissait dédaigneusement par-dessus les premières cimes, hautes de moins de 10,000 pieds, pour chercher derrière elles le brillant état-major des Alpes, dont les casques argentés étincelaient au soleil : d'abord, pour ne nommer que les principaux, le Monte-Leone, qui domine le pas du Simplon, le Rosshodenhorn, le Laquinhorn, puis le Balfrin, que beaucoup de voyageurs prennent pour le mont Rose, quand ils le contemplent de Vispach dans l'éclat du matin ou aux lueurs rosées du couchant. Mais le Balfrin se trouve encore à 4 lieues en ligne droite en avant du mont Rose, et n'est, pour ainsi dire, que la première marche un peu considérable de cet escalier de géants, dont les autres marches s'appellent la Petite-Mischabel (12,323 pieds), la crête des Aiguilles, le Grabenhorn (14,020 pieds) et le Taeschhorn (14,032 pieds). A côté du mont Rose se dressent le Lyskamm et les Jumeaux. Droit en face de nous, le Weisshorn, (13,900 pieds), de la magnifique forme duquel l'œil peut à peine se détacher, est le centre d'un autre groupe imposant. Derrière, ce sont le Rothhorn, le Matterhorn (mont Cervin), inaccessible jusqu'à présent, la Dent blanche, les Aiguilles rouges, le Pigne de l'Arola, le mont Blanc de Cheilon, le merveilleux groupe du Grand-Combin, et enfin à droite, après beaucoup d'autres cimes, le mont Blanc, avec la Grande-Jorasse à sa gauche et la pointe d'Orny à sa droite. Que le lecteur ajoute le charme de la couleur, l'éclat argenté des sommets, l'éblouissante blancheur des nappes neigeuses, l'azur du ciel, l'aspect varié des roches, dont les parties éclairées prenaient, selon l'espèce et la distance, des teintes violettes, brunes, grises, jaunes et blanches,

tandis que les parties sombres se détachaient nettement en noir, la verdure des pâturages alpestres, le manteau sombre des bois autour des pentes soleillées, et dans la vallée au-dessous de nous, l'émail des prairies humides, des champs cultivés, des jachères, de vergers opulents et de vignes joyeuses, et il comprendra que l'admiration pouvait bien nous faire oublier le temps. Mais nos minutes étaient comptées, et à midi, après deux heures de séjour, nous nous mîmes en route pour le retour, et comme nous nous permîmes quelques glissades à l'aide du bâton de montagne, nous nous trouvâmes au bout d'une heure à la crête basse entre le Grand et le Petit-Rinderhorn. Après encore une heure et demie, nous rentrions à l'auberge de Schwarzenbach. »

Une ascension très-difficile et qui n'a encore réussi que trois fois est celle du Tœdi, la plus haute cime des Alpes de Grisons-Glaris. Au point de vue géologique, le groupe du Tœdi est un des plus remarquables des Alpes et porte la trace d'effroyables bouleversements. De puissantes masses calcaires, c'est-à-dire des couches sédimentaires appartenant aux époques secondaires, paraissent avoir été cristallisées par des influences plutoniennes, et d'autres masses encore avoir été métamorphosées par le concours de forces plutoniennes et d'accidents mécaniques. Ces formations cristallines et semi-cristallines sont superposées à des sédiments dont les pétrifications attestent une période bien plus récente, à des nummulites et du flysch appartenant à la période crétacée. Et au-dessus des formations cristallines se trouvent d'autres dépôts calcaires, recouverts de nouvelles couches crétacées. La géologie n'a pas encore réussi à expliquer l'origine de cette série tout à fait anormale. L'exploration scientifique de la chaîne du Tœdi ne date du reste que de notre siècle, et le Tœdi lui-même n'a été gravi qu'en 1837, après plusieurs essais pénibles et infructueux tentés en 1819, 1820, et 1822, par le docteur Hegetschweiler de Zurich. En 1837, trois chasseurs de chamois, Vægeli père et fils et Thomas Thut, arrivèrent au sommet après deux tentatives malheureuses, et huit jours après, M. de Dürler de Zurich accomplit l'ascension sous la conduite des mêmes guides.

Le Tœdi s'élève au fond de la vallée de Linth, droit à la frontière des Grisons. Au sud et à l'est, ses flancs sont couverts par le glacier de Biferte. Il est couronné par un plateau de neige éternelle sur lequel s'élèvent trois cimes, le Tœdi proprement dit, le Piz-Rosein et la Cime-de-Sable. Un des passages les plus dangereux est la Rose-des-Neiges, gorge d'à peu près une demi-lieue de long qui s'ouvre sur une largeur d'environ dix minutes quand on a franchi le glacier de Biferte. Encais-

sée des deux côtés entre des crêtes inabordables, elle tourne à l'est en pente modérée vers les parois escarpées du Tœdi, se rétrécit à son extrémité supérieure en un défilé de 150 à 200 pas, et y est fermée par un mur perpendiculaire; au-dessus de ce mur s'élève une paroi de glace de la hauteur d'un clocher ordinaire, d'où se détachent de temps en temps de gros blocs qui roulent en bonds effroyables jusqu'à l'embouchure inférieure de la gorge, et comme on ne peut jamais prévoir le moment de ces chutes, les guides recommandent la plus grande hâte à ce passage. L'unique issue de la gorge pour monter sur le Tœdi se trouve à mi-longueur, à un endroit où le mur de gauche est un peu moins escarpé. Pour franchir le glacier de Biferte, M. de Dürler et ses compagnons munirent leurs souliers de fers à glace, et s'attachèrent à des cordes, à 5 pas de distance l'un de l'autre. On se servit d'une échelle, qu'on avait emportée, pour monter et descendre les ravins du glacier. Les endroits les plus dangereux étaient de minces crêtes de glace qui s'élevaient entre des crevasses remplies d'eau, et sur lesquelles il fallait s'avancer en balançant. On arriva de là à la Rose-des-Neiges. De fantastiques pyramides de glace y menaçaient les voyageurs d'un côté, et de l'autre des masses de neige qui s'éboulaient de temps en temps. Pour pouvoir fuir plus vite, ils se détachèrent de la corde. Heureusement sortis de ce pas difficile, ils eurent le spectacle de l'éroulement d'une puissante voûte de glace. Plus haut, ils rencontrèrent dans la glace une crevasse de 60 pieds de large, qui n'existait pas huit jours auparavant lors de la première ascension des guides, et qu'il fallut tourner. Plus haut encore, on dut tailler des marches dans la neige congelée. Dans le cours de l'ascension, M. de Dürler était tombé dans une crevasse, et n'avait dû vraisemblablement son salut qu'à la corde à laquelle il était attaché.

Le 21 juillet 1846, M. Hoffmann de Bâle renouvela l'ascension avec Gabriel Vægeli le fils et Thut, les seuls qui, avec Vægeli père, connussent les passages; mais il ne put arriver jusqu'en haut: « La chaleur exceptionnelle de l'été, dit-il dans sa relation, avait ouvert une grande quantité de crevasses, et les avait en même temps privées en partie de leurs ponts de neige, de sorte que nous étions obligés de faire des zigzags continuels, tournant un grand nombre de fentes, en franchissant d'autres avec précaution et non sans danger. De la première crevasse à celle qui mit fin à notre ascension, je n'en comptai pas moins de quarante-cinq, ce qui, eu égard au temps qu'exige le passage du glacier, donne une crevasse par quatre minutes. Le hardi Vægeli, qui marchait le premier, franchissait sans s'arrêter et sans sourciller les

plus minces ponts de neige, et nous qui étions attachés à la corde n'avions pas autre chose à faire que de le suivre prestement. L'autre guide, Thut, joint plus de prudence à la même intrépidité. Les deux guides furent très-surpris des changements considérables qui s'étaient effectués sur le glacier depuis l'ascension de M. de Dürler. De grands quartiers de glace de forme fantastique, auxquels ils avaient donné des noms, avaient disparu et étaient remplacés par des formes nouvelles. Sur le plateau de neige, nous trouvâmes une grande quantité de papillons blancs, couchés sur le flanc avec les ailes repliées, et l'apparence de la mort. J'en relevai un qui donna encore quelques signes de vie. La plupart étaient collés à la neige, et l'empreinte de leurs ailes y était aussi nette que le bord d'une pièce de monnaie modérément chauffée sur une vitre couverte de glace. Tout d'un coup, à une hauteur d'environ 10,800 pieds, nous nous trouvâmes au bord d'une crevasse immense, large d'au moins 60 pieds, et dont l'œil ne pouvait sonder le fond. Tout près de nous, il y avait bien un mince pont de neige, mais sur lequel nous n'aurions pu nous risquer sans jouer trop visiblement notre vie, car il n'avait que de très-faibles attaches aux deux bords, et sa plus grande épaisseur était au milieu, de sorte que l'addition du moindre poids pouvait le rompre. On ne pouvait pas non plus tourner la fente, car elle aboutissait des deux côtés à des parois inaccessibles. Ici mes guides se montrèrent en hommes qui ne veulent encourir aucun reproche de peur ou de lâcheté; ils se déclarèrent prêts à risquer le passage, si j'y tenais absolument, mais ils ajoutèrent nettement que ce serait tenter Dieu. Après cette déclaration catégorique, je ne crus pas devoir me charger de la responsabilité de trois vies d'homme en vue d'un but relativement insignifiant, et, à la grande joie de mes compagnons, je renonçai à pousser plus avant. Ce qui m'allégea un peu ma résolution, c'est qu'à environ dix minutes au delà, j'apercevais une autre crevasse non moins large, dont le passage semblait encore plus impossible. Il est vrai que celle-ci paraissait devoir être la dernière avant le sommet. Je pris mélancoliquement congé du plateau de neige, après y avoir enterré une espérance que j'avais caressée pendant un an. »

Le 13 août 1853, MM. Studer, Siegfried et Ulrich firent une ascension couronnée d'un plein succès, toujours avec Gabriel Vægeli, Thut, et avec un troisième guide, Jean Madutz. Ils rencontrèrent aussi beaucoup de crevasses, mais toutes faciles à tourner ou à franchir sur des ponts de neige : « Nous n'étions pas tout à fait à notre aise, dit M. Ulrich, quand nous nous trouvions ainsi, toujours à deux liés par

une corde, sur l'abîme, dont nous n'étions séparés que par une mince paroi de neige. Mais en ces passages, le guide Thut procédait avec la plus grande circonspection : d'abord, il examinait du regard l'épaisseur du pont au bord de la crevasse, puis il sondait avec son bâton, et on ne franchissait le pont que lorsqu'il était sûr de son affaire. L'aspect du glacier s'était tellement modifié depuis 1846 que nos guides ne purent plus déterminer l'emplacement de la crevasse qui avait forcé M. Hoffmann à la retraite. Thut pensait que huit jours après nous n'aurions plus pu accomplir l'ascension, parce que nous n'aurions plus trouvé de ponts de neige. »

Dans le même groupe du Tœdi, M. Hoffmann de Bâle a exploré plusieurs autres montagnes, le Grand et le Petit-Windgellen, l'Oberalpstock et le Kreutzlistock, toutes réputées plus ou moins inaccessibles. Sur le chemin du petit Windgellen, au fond de la vallée de Maderan, se trouve le magnifique glacier de Hutfirn, un des plus beaux de la Suisse. « L'œil s'arrête avec plaisir sur les puissants blocs de glace d'un vert bleuâtre qui sont placés le plus près du spectateur; ensuite il glisse involontairement vers les profondeurs, il voudrait sonder le monde magique, solennel, mystérieux, sur lequel ouvrent des portiques remplis d'une lumière qui passe insensiblement de l'azur le plus clair au ton du saphir. Nous ne pûmes résister au désir de pénétrer aussi profondément que possible dans la splendide demeure des esprits des montagnes; nous nous hasardâmes donc dans les ouvertures de glacier. La présence des intrus ne fut pas du goût des êtres invisibles; mais comme ils sont d'humeur accommodante, ils firent entendre un avertissement avant de chercher à nous punir : ce fut un singulier crépitement dans la glace, dont notre présomption ne tint pas compte. Nous continuâmes notre exploration souterraine. Alors, les esprits nous envoyèrent un deuxième avertissement sous forme de petits grains de glace qui venaient très-gentiment le long des parois rouler à nos pieds. A ce signe palpable, le guide Maria Trösch fit soudain un mouvement en arrière, et nous recommanda une prompte fuite, que nous effectuâmes aussitôt. Ces petits grains pouvaient en effet être le prélude de l'écroulement de quelque gros bloc de glace sur nos têtes. Je trouvai le glacier fortement changé depuis ma dernière visite, il y avait deux ans. Alors, un ruisseau qui s'écoule dans la Reuss débouchait de son flanc droit sur un terrain assez uni; maintenant, c'était un torrent impétueux, qui jaillissait avec fracas d'une magnifique voûte de glace placée à gauche. A chaque visite que j'ai faite à ce glacier dans l'espace de dix ans, je l'ai du reste

trouvé considérablement avancé. Un bloc de rocher de la hauteur d'un étage, sur lequel j'avais pu grimper à ma première visite, a complètement disparu sous la glace. On sait que d'autres glaciers montrent un phénomène semblable, qui a même été l'objet de beaucoup d'observations et de recherches scientifiques. De même, il y a des glaciers qui diminuent; mais nulle part on ne peut aussi bien observer le contraste des deux mouvements que dans la vallée de Maderan, sur le Hufsiirn, et sur le glacier de Regenstalden, qui descend de la même vallée, du haut de l'Oberalpstock. Celui-ci se replie sensiblement en arrière d'année en année, et ce qui est surtout singulier, c'est qu'aux deux glaciers la configuration du terrain ferait plutôt prévoir l'effet inverse.

» En redescendant du petit Windgellen, nous vîmes tout à coup, dit M. Hoffmann, dans le rocher en face de nous, à un moment où un coup de vent venait de dissiper le brouillard qui nous entourait, le buste gigantesque d'un homme, placé sur un socle quadrangulaire. Le profil du front, du nez, de la bouche et du menton, représentait exactement le dessin d'une figure humaine, tandis que le derrière rappelait le crâne d'un animal. Cette figure, la tête fièrement élevée en l'air, la poitrine avancée, semblait comme défier au combat la nature soulevée autour de lui. Nous subîmes tous l'impression de ce merveilleux aspect. J'avais déjà vu de tels hasards de formation dans les rochers, notamment près du glacier de Rosenlawi, où une saillie de roc rappelle assez bien un visage bouffi avec un gros nez. Mais là il faut que l'imagination se prête un peu à reconstituer la figure humaine, et un étranger n'y fait guère attention si les guides ne l'avertissent pas. Ici, au contraire, le premier aspect montre les traits les moins méconnaissables et la fière attitude d'un géant planté sur la crête d'un roc. Cette grandiose image, qui défie sans doute les tempêtes depuis des siècles, est connue dans le pays sous le nom d'Homme sauvage, et la foi naïve de cette population de pasteurs y a rattaché une légende : on prétend que, dans des temps très-anciens, un chasseur forcené, poursuivant un chamois un jour de grande fête, fut métamorphosé en pierre au moment même où il s'apprêtait à tuer l'animal. Le guide Epp, connu pour un excellent marcheur, soutenait que, sur un sentier qu'il trouvait très-dangereux, on pouvait approcher assez près de l'Homme sauvage, mais qu'il était impossible d'arriver tout à fait jusqu'à lui. »

L'exploration de l'Oberalpstock faillit devenir funeste au guide Maria Trösch : « A son retour, en redescendant un champ de neige escarpé,

il eut le malheur de tomber sur une couche de neige rendue humide par le dégel, qui commença de glisser avec lui et où il s'enfonça si profondément qu'il faillit s'y trouver complètement enterré. Ce ne fut qu'avec les plus grands efforts qu'il put gagner une pointe de rochers voisine, d'où il vit cette couche en peu d'instant changeée en avalanche, se précipiter dans la vallée avec le fracas du tonnerre. L'eau de neige qui avait mouillé son visage exerça une action tellement corrosive que sa peau se détacha complètement, et que de trois semaines il lui fut impossible de se montrer. »

Le grand Windgellen ou Kalkstock est un énorme cône calcaire sur lequel les chamois mêmes ne s'aventurent qu'à toute extrémité, pour échapper aux chasseurs, car ces bêtes frugales ne trouvent pas la moindre nourriture sur ses flancs dénudés. Après plusieurs essais infructueux, M. Hoffmann réussit à le gravir le 31 août 1848, avec l'aide des deux guides Maria et Melchior Trösch. « Il y a beaucoup d'endroits où on voit le vide, notamment à un quart de lieue en bas de la cime, une crête de 50 pieds de longueur et large d'un pied seulement, des deux côtés de laquelle s'ouvrent de profonds précipices, et sur laquelle il fallut passer par un vent très-violent. » A la descente, ce fut un rocher plat et presque perpendiculaire qui présenta les plus grandes difficultés. » Ce rocher, long à peu près de trois hauteurs d'homme, est très-roide et n'offre nulle part de point d'appui aux pieds ni aux mains; il n'y a donc d'autre moyen que de s'y laisser glisser. Melchior Trösch ouvrit la marche, je me plaçai au milieu, et Maria Trösch forma l'arrière-garde pour bien dominer l'ensemble de la manœuvre. Mais ce rocher n'est pas seulement escarpé, il est aussi bombé par le milieu, de sorte que Melchior, une fois arrivé en bas, échappa complètement à ma vue, et non-seulement lui, mais toute la partie inférieure de la montagne était soustraite à mes regards, et entre le point où j'étais et le glacier placé à 2,000 pieds au-dessous de moi, je n'apercevais qu'un espace complètement vide. Déjà j'avais retiré ma chaussure pour suivre mon prédécesseur invisible, quand la vue de l'abîme me rendit incertain et me fit hésiter un peu. Le guide placé derrière moi me demanda si, pour plus de sûreté, il devait m'attacher à la corde, ce que je refusai par amour-propre, parce que jusque-là je n'avais jamais eu besoin de secours étrangers; mais avant que je m'en fusse aperçu, Maria Trösch avait réellement jeté la corde autour de mon corps, et il la tint dans la main jusqu'à ce que j'eusse achevé de glisser en bas. Il y eut encore quelques autres endroits scabreux, tous franchis heureusement. »

Nous bornons ici nos extraits, et nous redescendons de ces régions de la neige et du vertige, où l'haleine pourrait finir par manquer au lecteur, comme elle manque aux voyageurs. La lumière froide, l'éclat morne, la mélancolique majesté de ces grands spectacles ne sont pas de nature à indéfiniment récréer les yeux ni l'esprit. Sur ces cimes hautes et dénudées, l'oppression de la solitude succéderait bien vite à la satisfaction de l'obstacle vaincu et du point de vue conquis, et après avoir éprouvé un noble plaisir à les gravir, on doit, ce nous semble, en ressentir un plus doux à redescendre dans les vallées où croissent les arbres, où s'agitent les hommes, et que la vie emplit de son abondance et de sa variété. Ils vivent aussi, ces géants solitaires, mais d'une vie à eux, que ses conditions et sa lenteur relative voilent au regard et dérobent au calcul humain. Ils vivent, c'est-à-dire ils meurent. Leur immobilité n'est qu'apparente. Par l'air qui les entoure, par l'humidité qui les pénètre, les forces élémentaires agissent sur eux; ils s'altèrent et décroissent; de lentes infiltrations les entament et les divisent; de temps en temps des rocs se détachent de la cime et s'amassent le long des glaciers, dont ils suivent le mouvement insensible vers les vallées; des couches de terrain glissent et descendent. Ces faces, qui semblent éternelles, se modifient et se décomposent, et proclament ainsi à leur tour la grande, l'inévitable loi de toute existence, le changement et la destruction.

A. VALLIER.

RICHARD WAGNER.

Il n'appartient qu'aux hommes d'un talent supérieur d'éveiller de vives sympathies et de faire naître des antipathies profondes. On les loue et on les siffle, on les applaudit et on les hue. L'enthousiasme et le dénigrement marchent à leurs côtés, les caressant et les flagellant tour à tour. Tandis que l'espérance leur montre l'avenir, lorsque, pensifs, ils cherchent à donner une forme vivante à quelque conception nouvelle, la haine vigilante les harcèle et le sarcasme amer fait entendre derrière eux un rire âpre et strident. Ceux dont nous parlons ne se laissent pas arrêter par ce vain bruit. Leur conscience leur dit : *Marchez !* et ils vont, sans s'inquiéter de la louange ou du blâme, et sachant bien, d'ailleurs, que la mort seule les sacrera rois. Au milieu de leurs luttes, de leurs souffrances, ils sentent en eux une force étrange, une conviction inébranlable ; ils écoutent avec recueillement la voix secrète qui leur dit : « On n'a pas formulé toutes les vérités, on n'a pas exprimé tous les sentiments ; écrivez, peignez, chantez, faites jaillir la lumière de votre front, la flamme de votre cœur : la postérité recueillera cette lumière et cette flamme ; et, juste envers vous, elle vous bénira. » Avec quelle joie le vrai poète obéit à cette voix divine ! avec quel bonheur il se prête au chaste caprice de la Muse, lorsque, souriant avec amour, elle vient le baiser au front ! Pourquoi faut-il un jour quitter le ciel pour la terre, livrer son rêve à la réalité, confier à la foule ses pensées les plus intimes, ses sentiments les plus chers ! Pourquoi faut-il voir froisser par autrui le beau lis qu'on a cru immortel et sans tache ! Pourquoi ? Parce que c'est du sein du travailleur, de l'ouvrier de la pensée, pour nous servir de la belle expression de Victor Hugo, que doit couler la source où s'abreuveront peut-être de nombreuses générations, et qu'il n'est permis à personne de laisser tarir en soi cette source ou de s'en servir uniquement au profit d'une

satisfaction égoïste, purement personnelle. Chaque être, chaque chose remplit une fonction utile en de certaines limites : la fleur donne son suc ou son parfum, le soleil ses rayons, la terre ses ombrages ; la mer prête ses ondes aux races diverses qui se visitent aujourd'hui et qui fraterniseront demain ; la nuit fait scintiller les étoiles, ce vieux guide du voyageur tracé dans l'espace par le doigt de Dieu ; l'humanité, enfin, remonte vers l'Être suprême à tire-d'aile, et elle écrit l'histoire de son âme par la main laborieuse du penseur.

Il existe donc pour l'homme un devoir sacré qui consiste à extraire de son être intellectuel ou moral, au bénéfice du présent et de l'avenir, tout ce qu'il est en état de produire. Cette tâche difficile paraîtrait douce à quelques-uns si le sculpteur, le peintre, le poète, le musicien surtout, n'avaient affaire qu'à l'instinct généralement droit des masses. En est-il ainsi ? Non, assurément. On trouve dans les pays civilisés, entre le créateur d'une œuvre et le public un bataillon de critiques qui ne se montre pas toujours disposé à accueillir favorablement les novateurs. Comme Voltaire il demande du nouveau, *n'en fût-il plus au monde* ; mais gardez-vous de lui en présenter. Les individualités réelles lui causent une sorte d'effroi, et son premier mouvement est de les repousser. Loin de nous, certes, la pensée de médire de nos confrères de la presse. Il serait malaisé de refuser à beaucoup d'entre eux l'esprit, le jugement, le savoir, l'intelligence, la grâce, la finesse, le tact, la loyauté. Mais ne vient-il pas se mêler de temps à autre à tant de nobles ou gracieuses qualités un peu de parti pris, d'intérêt personnel, de malveillance ? Les préjugés, les systèmes, la camaraderie, le prosélytisme aveugle, l'enthousiasme irréfléchi ne jouent-ils pas, par aventure, un rôle assez important dans les appréciations si différentes qui nous parviennent chaque matin des quatre points cardinaux du journalisme ?

Si vraiment.

Regardant l'œuvre d'autrui à travers sa lorgnette particulière, sans songer que les passions et l'habitude se chargent souvent d'y mettre les verres, chacun de nous est disposé à prendre ses théories ou ses sensations pour le criterium infaillible et absolu du beau. De là des jugements inouïs, d'impitoyables attaques contre le génie, d'incroyables flatteries à l'adresse de nullités que le mauvais goût ou le parti pris voudraient élever à la hauteur des colosses de l'art, et dont le temps, qui remet chaque chose à sa place, fait des ruines, ou, pour mieux dire, des décombres, car les ruines ont parfois leur majesté.

Cependant, en dépit de ses injustices et de ses erreurs envers les

vivants qu'elle est appelée à juger, la critique exerce une influence considérable sur la foule, et il n'est pas rare de voir de fort honnêtes gens renier leurs impressions de la veille après avoir eu leur feuilletton du lendemain. Si l'écrivain qui leur parle jouit d'une grande autorité, s'il a vraiment du talent, de l'habileté, il gagnera certainement sa cause, ou du moins celle qu'il plaide, sans que le lecteur s'aperçoive qu'on lui donne le change sur ses propres sentiments.

Le public naturellement étranger aux questions d'art (car elles exigent des connaissances spéciales pour être comprises), n'est guidé dans ses appréciations que par ses instincts. Prouvez-lui par A plus B qu'il a eu tort d'éprouver du plaisir ou de l'ennui en assistant à tel spectacle, en regardant tel tableau, en écoutant tel opéra, il y a beaucoup à parier qu'il en conviendra naïvement. La presse a donc en main une force qu'elle peut, pour un certain temps, rendre fatale aux littérateurs, aux artistes et au public, en dénigrant les belles choses ou en applaudissant les mauvaises. Affirmer que cela n'arrive jamais, nous ne l'oserions. Dès qu'une haute individualité se produit, par exemple, on dresse contre elle les théories du passé pour lui prouver qu'elle aurait dû se manifester par des procédés connus, c'est-à-dire renoncer précisément à ce qui la constitue. Cette individualité une fois constatée, on s'empresse de la discuter ou d'en nier complètement la valeur. Sans remonter à Corneille, auquel on préférerait nous ne savons quels auteurs tragiques fort goûtés de son temps; à Racine, qui devait passer comme le café; à Molière, si indignement persécuté; à ce pauvre Rousseau; à Gluck, dont les chants inspirés ne semblaient pas suffisamment mélodieux; à Spontini, qui dut à de formidables protections la faveur de se faire applaudir à Paris, ne pourrions-nous citer des exemples frappants de la guerre malheureuse que la critique, de nos jours, fait aux hommes d'élite? Hélas! rien de plus facile. Notre illustre et regrettable historien, Augustin Thierry, écrivit contre le *Barbier de Séville*, de Rossini, un article que, par respect pour sa mémoire, nous nous garderons de reproduire ici. Le chef de notre littérature actuelle fut d'abord en butte aux attaques les plus violentes, et c'est à coups de poing qu'on jugeait *Hernani* au parterre de la Comédie française. Ary Scheffer, MM. Ingres et Eugène Delacroix eurent à subir des jugements qui ressemblaient singulièrement à des colères. Pendant vingt ans, on nia Berlioz; on nie maintenant M. Richard Wagner. Chacun son tour.

M. Wagner est né à Leipzig le 22 mai 1813. Comme Weber, le chef de l'école contemporaine allemande reçut une excellente éducation.

Nous ignorons quel fut son professeur de composition, mais nous savons qu'il débuta, à l'âge de dix-neuf ans, dans la carrière de compositeur par une symphonie écrite vers 1832, à l'époque où il faisait ses études de philosophie à l'Université. Exécutée à la Société philharmonique de Leipzig, cette symphonie, sorte d'imitation des premières œuvres de Beethoven, obtint un succès flatteur pour un débutant. Néanmoins, là n'était pas la vocation du jeune maître. Il le sentit, et il écrivit l'année suivante un opéra intitulé *les Fées*. En 1835, il composa et fit représenter *la Novice de Palerme*. Le premier sujet des deux poèmes est emprunté à un conte de Gozzi; le second fut tiré d'une pièce de Shakspeare, *Mesure pour mesure*. Richard Wagner donna dans ces deux ouvrages, dont il fit seul les vers et la musique, des preuves irrécusables de son double talent de poète et de musicien. Mais en Allemagne, comme ailleurs, on peut aller tout droit à l'hôpital avec ce double talent. Il fallait vivre, pourtant. Richard Wagner accepta une place de chef d'orchestre à Magdebourg. Après l'avoir occupée de 1834 à 1836, il se rendit à Königsberg où il remplit les mêmes fonctions. Dans cette dernière ville, il épousa la principale actrice du théâtre, et se rendit ensuite à Riga. Las de manier le bâton de mesure, désireux de mettre à exécution de vastes projets, il abandonna sa position et vint chercher fortune à Paris. Paris n'est-il pas le rêve aimé de ceux qui ont foi en eux, qui croient à l'avenir? Muni d'une lettre de recommandation de Meyerbeer pour Maurice Schlesinger, Richard Wagner obtint de ce célèbre éditeur.... devinez quoi? La faveur d'arranger des motifs d'opéras favoris pour le cornet à pistons! — C'était à en perdre l'esprit!

Après avoir mis le futur prophète à une si rude épreuve, M. Schlesinger, un brave homme au fond et qui avait le mérite rare de venir en aide à ses compatriotes, ouvrit au poète-philosophe les colonnes de la *Revue et gazette musicale*, dont il était alors directeur. Wagner en profita. Il rédigea plusieurs articles parmi lesquels on remarque principalement ceux qu'il intitula : *Une visite à Beethoven* et *Analyse des opéras de Weber*. Consacrant le jour sa plume à la critique, le courageux artiste s'occupait la nuit de son *Rienzi*, drame lyrique en cinq actes, qu'il termina, croyons-nous, au milieu d'angoisses terribles qui assaillent inévitablement les hommes pauvres qui osent sacrifier les intérêts de la vie matérielle à la réalisation d'une idée. *Rienzi* ayant été reçu au Théâtre royal de Dresde, grâce à l'intervention chaleureuse de madame Schröder-Devrient, l'admirable cantatrice-tragédienne, Wagner, encore ignoré, partit pour la capitale de la Saxe afin de diriger en personne

les répétitions et l'exécution de son œuvre. Le succès fut immense, éclatant, inouï. Le roi enthousiasmé offrit à Wagner la place de premier maître de chapelle devenue vacante par la mort de Morlachi. Wagner, se rappelant probablement avec terreur ses arrangements pour le cornet à pistons, accepta les brillantes propositions qui lui étaient faites. Désormais sans inquiétude sur son sort, il songea à poursuivre ses travaux. En 1845, il termina son *Tannhauser*, qui fut mis immédiatement à l'étude. On avait cru à un triomphe : l'attente générale fut trompée. — *Tannhauser*, aujourd'hui si populaire au delà du Rhin, fut accueilli avec une froideur marquée. Une semaine entière s'écoula entre la première et la seconde représentation. Quel tourment pour l'auteur ! Il faut lire l'espèce de manifeste dont il fait précéder le texte du *Vaisseau fantôme*, de *Tannhauser*, de *Lohengrin*, pour se rendre compte de la douloureuse anxiété qu'il ressentit pendant les huit longs jours de cette interminable semaine.

Lohengrin, achevé en 1847, ne fut monté que beaucoup plus tard, paraît-il, car l'auteur, obligé de chercher un refuge en Suisse à la suite des événements survenus en 1849, n'a assisté, jusqu'à présent, à aucune des représentations de cet opéra. Bizarre et triste destinée ! Quoi ! savoir son œuvre applaudie, triomphante, et ne pas pouvoir l'entendre ? Avoir près de soi de beaux enfants qu'on aime et être privé de leurs douces caresses ? Quelle cruelle épreuve !

Richard Wagner ne pouvant rentrer en Allemagne, se retira à Zurich, où il vécut dans une solitude absolue, méditant au sein de cette riche nature alpestre, travaillant dans le voisinage de ces montagnes presque inaccessibles où l'aigle trouve une retraite et le poète des inspirations.

Nous ne connaissons ni les traités littéraires et esthétiques ni l'*Histoire de l'opéra et du drame* qu'il publia de 1850 à 1851. Leur apparition, soulevant de nouvelles tempêtes, fut le signal d'une bataille acharnée entre les réactionnaires et les réformateurs de l'art.

Il conçut, en 1853, le poème des *Nibelungen*, trilogie précédée d'un prologue. La composition de cet ouvrage, non encore terminé, fut interrompue par un voyage à Londres, où il alla diriger en 1855 les concerts de l'ancienne Société philharmonique. Enfin, c'est en 1857 qu'il mit la dernière main au poème de *Tristan et Isolde*, dont la partition est à peine détachée du cerveau du compositeur.

On connaît vaguement en France les doctrines de Richard Wagner. A la vérité, il est assez difficile de s'en rendre compte sans avoir lu ses livres. Mais bien des gens ne jugent pas ce préambule nécessaire, et ils tapent d'abord, quitte à raisonner après. Chez nous, un mot spirituel

fait plus de chemin en douze heures qu'une idée en dix ans, et l'on rencontre partout, dans les salons, dans la rue, ce jeune assassin aimable, gai, coquet, merveilleux, moqueur, adorable, qu'on appelle le *trait*. Toujours vêtu à la dernière mode, il est accueilli par un sourire, renvoyé en riant, et l'on trouve charmant au possible de s'en servir pour terrasser un nouveau venu, sinon pour le tuer.

La phrase consacrée à l'endroit de M. Wagner « *musique de l'avenir* » a traversé le Rhin depuis longtemps; elle est depuis un mois à l'ordre du jour; elle jouit d'un crédit considérable, et les compositeurs nerveux, grands et petits, la propagent de leur mieux, la répétant à haute et intelligible voix, à peu près comme le Marquis, dans la *Critique de l'École des femmes*, répète son fameux : *Tarte à la crème*.

DORANTE.

Eh bien ! que veux-tu dire ? tarte à la crème !

LE MARQUIS.

Parbleu ! tarte à la crème, chevalier.

DORANTE.

Mais encore ?

LE MARQUIS.

Tarte à la crème !

DORANTE.

Dis-nous un peu tes raisons.

LE MARQUIS.

Tarte à la crème !

URANIE.

Mais il faut expliquer sa pensée, ce me semble.

LE MARQUIS.

Tarte à la crème, madame.

URANIE.

Que trouvez-vous là à redire ?

LE MARQUIS.

Moi ? rien. Tarte à la crème.

En effet, tarte à la crème est puissant, mais *musique de l'avenir* a son mérite, et celui qui a trouvé cela dut souper de bon appétit le jour où cette pensée lui vint. « *Musique de l'avenir* » répond à tout, comme le *Sans dot !* d'Harpagon.

Nous n'expliquerons pas en détail l'origine de cette fameuse phrase.

Nous dirons seulement qu'elle signifiait, aux yeux de l'inventeur, *musique incompréhensible*, et, pour les partisans de Wagner, qui l'acceptèrent en se moquant de leurs adversaires, *musique qui n'est pas de votre compétence*.

On nous permettra d'émettre notre opinion sur les théories de Richard Wagner avant de nous expliquer sur la valeur de ses compositions et de rendre compte des trois séances qui eurent lieu dernièrement au Théâtre-Italien. Et d'abord nous dresserons sans beaucoup de peine la généalogie du système wagnérien : il remonte en partie et en ligne directe à celui du chevalier Gluck, dont il n'est, sous plusieurs rapports, que le développement excessif. Gluck prétend, dans une de ses préfaces, que la musique dramatique doit se borner au rôle un peu servile d'interprète de la situation et de la parole, affirmant qu'elle sort de son domaine lorsqu'elle ne se restreint pas à cela. Il dit expressément¹ :

« Je cherchai à ramener la musique à sa véritable fonction, celle de *seconder la poésie pour fortifier l'expression des sentiments, des situations, sans interrompre l'action et la refroidir par des ornements superflus*. Je crus que la musique devait ajouter à la poésie ce qu'ajoutent à un dessin correct et bien composé la vivacité des couleurs et l'accord heureux des lumières et des ombres, qui servent à animer les figures sans en altérer les contours. »

Certes, si on ne les accepte pas dans leur signification rigoureuse, ces lignes, sorties de la plume d'un homme intelligent, fort et convaincu, contiennent d'excellentes vues. Est-il vrai, toutefois, que la musique dramatique doive se conformer absolument à ces principes, se résigner à n'être que *la couleur ajoutée au dessin*, ce qui réduirait le musicien à remplir les fonctions d'enlumineur ? Est-elle obligée de s'attacher en esclave aux pas du poète, se contentant de parer un vers, un mot, et de renoncer ainsi à l'indépendance, à la liberté qui, dans l'ordre artistique comme dans l'ordre moral, sont les causes génératrices de la véritable puissance ? Il est permis d'en douter.

Telles sont cependant les théories qui ont servi de point de départ à Richard Wagner. Comme Gluck, il veut obliger la musique à n'être que l'expression, la description, pour ainsi parler, de la parole, de la situation, des plus fines nuances du sentiment. Il explique, dans un avant-propos daté de 1852 (*Eine Mittheilung an meine Freunde, als Vorwort*²), comment, après avoir cherché la mélodie *pour elle-même*, il finit

¹ Dédicace Italienne d'*Alceste*.

² *Drei Operndichtungen nebst einer Mittheilungen an meine Freunde, als Vorwort*, von Richard Wagner.

par la subordonner entièrement à la situation, ou, mieux encore, au langage de ses personnages.

Citons textuellement cet autre passage de la dédicace d'*Alceste* :

« Je n'ai attaché aucun prix à la découverte d'une nouveauté, dit Gluck, à moins qu'elle ne fût naturellement donnée par la situation et liée à l'expression; enfin il n'y a aucune règle que je n'aie cru devoir sacrifier de bonne grâce à l'effet¹. »

Puis on remarque le précepte suivant, dont Weber, et après lui Richard Wagner, ont, selon nous, trop bien su profiter :

« J'ai cru... qu'il fallait éviter surtout de laisser dans le dialogue *une disparate trop tranchante entre l'air et le récitatif*, afin de ne pas tronquer à contre-sens la période, ou de ne pas interrompre mal à propos la chaleur de la scène. »

Or qui oserait soutenir sérieusement aujourd'hui que la musique dramatique doit repousser les combinaisons nouvelles de l'harmonie avec la mélodie, ou celles qui naissent de leur union avec le rythme, sous prétexte que la situation fournie par le poète n'exige ou ne motive pas ces combinaisons? L'art musical a-t-il, oui ou non, sa beauté intrinsèque, indépendante, qui non-seulement a le droit, mais encore le devoir de s'affranchir, dans de certaines limites, des exigences du drame? Il va sans dire que nous n'entendons ni approuver ni excuser les compositeurs qui se croient autorisés à adapter à un sujet donné une musique quelconque, au mépris du bon sens et des règles les plus élémentaires du goût; nous affirmons simplement que la musique, à la scène, à l'église, au concert, doit se développer par elle-même et vivre de sa vie propre.

Si Gluck ne disait pas cela dans ses préfaces, il le sentait du moins, car son œuvre est pleine de développements musicaux d'une admirable magnificence, et plusieurs de ses chœurs, de ses scènes émeuvent aussi fortement au concert qu'au théâtre. Richard Wagner le sent également à merveille, quoiqu'il souscrive au dire de Gluck en avouant, dans le cours de l'ouvrage déjà cité, qu'il a élagué avec soin, musicalement parlant, tout ce qui ne se rattachait pas à l'élément essentiel de ses poèmes.

Disons enfin, pour en finir avec ces rapprochements, que Richard Wagner, en commençant fréquemment ses morceaux par un récitatif

¹ On sent de quel effet il est ici question : c'est de celui qui naît de la vérité dans l'expression des passions, et nullement de cet effet vulgaire, artificiel, dont un si grand nombre de compositeurs ont abusé.

mesuré, a sans doute eu pour but, comme Gluck, d'effacer *une disparité trop tranchante entre l'air et le récitatif*.

Ce moyen, il est vrai, peut trouver son application dans des cas exceptionnels; mais ne vaut-il pas mieux amener un air par un récitatif qui grandit et s'anime par degrés, que d'introduire systématiquement le récitatif dans les morceaux à leur début, c'est-à-dire au moment où le thème choisi par le musicien doit, pareil à un jet de lumière, éclairer subitement tout ce qui l'entoure? Et s'il s'agissait d'un chant que le compositeur se proposât de développer, ne manquerait-il pas à la logique en ne le mettant pas d'abord en évidence? Ces choses, nous le savons, souffrent beaucoup d'exceptions; aussi nous gardons-nous de nous prononcer d'une façon absolue.

Richard Wagner ne quitte pas son ami Gluck sans saluer Mozart. Il remarque que ce maître immortel a su donner une couleur musicale particulière à chacun des personnages-types qui lui étaient fournis par le libretto de *Don Juan*. Puis il admire en Weber cette même faculté de traduire par des sons le caractère de ses héros, et il songe alors à la possibilité de désigner les siens au moyen de mélodies assez saillantes pour les faire reconnaître. L'auteur de *Lohengrin* n'avait vu primitivement dans la composition d'un opéra qu'une succession de duos, de trios, d'ensembles. Peu à peu il y vit autre chose. Il voulut que, le drame se développant dans des conditions particulières à la nature du sujet, les morceaux de musique fussent constamment suggérés par la situation et soumis à l'agencement des scènes entre elles, agencement nécessité, selon lui, par une donnée principale et *souveraine*. Il voulut que ses motifs, prenant part à l'action en faisant corps avec elle, déterminassent chez l'auditeur une impression parfaitement analogue à celle que devaient éveiller en lui les développements du poème. « Et cela eut lieu tout naturellement, dit Wagner, au moyen d'un tissu toujours caractéristique des thèmes principaux qui ne s'étendit pas seulement à telle ou telle scène, mais au drame entier, et qui fût, en outre, dans un rapport intime avec le dessein poétique du compositeur. »

Cette idée se retrouve en germe dans *Don Juan*, dans *Robin des bois*, dans *Robert le Diable*, dans les *Huguenots*. Mozart, ainsi que nous l'indiquons plus haut, trouva des accents particuliers pour rendre les différentes physionomies du Commandeur, de Zerline, de don Juan, de dona Anna, de Mazzetto, etc.; Weber, dans le *Freyschütz*, son chef-d'œuvre, montra autant de talent que Mozart dans la peinture des caractères, et il imagina de faire circuler dans sa partition divers mo-

tifs liés à l'action dramatique, et qu'il ramène avec un bonheur sans égal. Meyerbeer se borna presque à exploiter sur une plus grande échelle, mais avec une empreinte moins forte, la découverte de ses illustres devanciers. Richard Wagner, lui, entrevit cette idée déjà complexe sous un nouvel aspect. Cherchant à doter la musique d'une faculté dont elle est privée, la précision, il prit un détour et appliqua, en guise d'étiquette, une mélodie caractéristique à chacun des personnages principaux de son drame. Il crut à la possibilité d'ériger en système ce moyen enfantin, dont il sauve la futilité par des beautés musicales du premier ordre. N'y avait-il pas dans ce parti pris un inconvénient grave, celui de fatiguer l'auditeur par la répétition continuelle des mêmes chants, et Richard Wagner a-t-il échappé complètement à cet inconvénient ?

Tannhäuser nous fut présenté à Zurich. Nous ne connaissions alors aucun des opéras de Wagner, et nous lûmes celui-ci d'un bout à l'autre avec autant d'intérêt que d'attention. Nous fûmes tout de suite frappé des proportions grandioses de l'ouverture, du cachet de noblesse, de distinction, d'élévation imprimé à l'ensemble, et nous éprouvâmes une véritable satisfaction en n'y rencontrant ni ces formules surannées si goûtées du public des salons, ni ces formes de convention maladroitement adoptées pour chacun de leurs morceaux, quels qu'en soient la nature, le genre ou le style, par les musiciens dont la valeur se cote chez les éditeurs de musique, et qui, faute de mieux, se traînent dans l'ornière sur les talons du genre humain. Nous admirâmes franchement l'allure fière, jeune, charmante de la muse de Wagner, qui, pareille à ces belles créatures au visage radieux, au sourire vainqueur, semble dire : « Le monde est à nous ! » Un soir, pendant notre séjour à Zurich, nous aperçûmes Richard Wagner. Son superbe front était éclairé par un regard plein de vivacité, d'éclat, de chaleur communicative. Il y avait dans toute sa personne quelque chose d'animé, d'ouvert, de puissant, de spirituel qui nous charma, et nous nous rappelons encore, après dix longues années, l'impression que produisit sur nous son œil intelligent, où semblait s'être logé un rayon de soleil.

Trois ou quatre ans après, nous avions l'occasion d'apprécier, à Leipzig, le talent vraiment dramatique de Wagner et le développement de son individualité, en assistant à une représentation de *Lohengrin*. Nous porterons un jugement unique sur *Lohengrin* et sur *Tannhäuser*, parce que, ces ouvrages étant nés d'un même principe, on retrouve en eux les mêmes qualités et les mêmes défauts.

De la hardiesse, du coloris, de la vigueur, de l'originalité, de la

profondeur, une instrumentation sonore, splendide, de magnifiques effets d'orchestration, des chants rayonnants, une déclamation vraie, le pouvoir de séduire et d'entraîner, voilà ce que nous inscrivons sur le beau côté de la médaille. On trouvera au revers l'indécision du dessin mélodique, une vague profusion dans les idées musicales, plus préoccupées de rendre fidèlement la parole que de s'enchaîner logiquement entre elles; l'abus de la sonorité, du trémolo, l'extrême fréquence des retours thématiques, la monotonie qui en résulte et les changements de tonalité survenant çà et là trop brusquement en raison de modulations enharmoniques non cherchées, mais acceptées un peu à la légère. Nous adressons un reproche, malheureusement fondé, croyons-nous, aux partitions précitées, en disant que si elles commencent vaillamment, elles ne finissent pas de même. Le premier acte enchante, le second intéresse, mais il charme moins; le troisième, trop exclusivement consacré au récitatif, languit dans maint endroit et atténue conséquemment l'impression produite au début. Malgré cela, il est impossible de ne pas se sentir captivé par la représentation des ouvrages de Wagner, et, en dépit de leur longueur, on ne songe à quitter le spectacle qu'après avoir entendu vibrer le dernier coup d'archet.

Nos ennemis seraient bien contrits, bien douloureusement affectés, s'ils savaient que leur haine nous rend quelquefois plus efficacement service que les louanges réunies de tous nos amis. Sans *musique de l'avenir*, la réputation de Wagner aurait-elle si promptement grandi parmi nous? C'est à peine si de rares amateurs balbutieraient son nom en le défigurant. Grâce à *musique de l'avenir* il est devenu très-populaire à Paris, ville barbare, écrivait jadis Berlioz. Aussi, quand les trois derniers concerts donnés aux Italiens furent annoncés, on se prépara bravement à y assister, décidé à affronter ou à braver la *musique de l'avenir*. Le public, les artistes, la critique, le cénacle restreint des partisans, les jaloux, les envieux, les curieux, les indifférents, tout le monde voulait y aller. « Nous allons rire! disaient les uns. Nous allons hausser les épaules! » disaient les autres. Comme toujours, on avait eu soin de répandre adroitement des bruits défavorables au nouveau venu : sa musique était *inchantable, mauvaise, privée de mélodie*, cela va sans dire. Des exécutants *d'un talent éprouvé* avaient abandonné l'orchestre, aux répétitions, en déclarant qu'ils ne pouvaient rien comprendre à ce *gâchis*, et criant par-dessus les toits qu'ils s'étaient en vain déchiré les jambes en essayant de passer à travers les broussailles musicales de ce compositeur excentrique qui prétendait les faire jouer

juste et en mesure. Aussi l'arrangèrent-ils comme il faut ! C'était donc avec curiosité, avec anxiété qu'on attendait le moment décisif. A huit heures précises, nous étions à notre poste. Peu à peu la salle se remplit de littérateurs, d'artistes, de gens du monde, les Allemands aidant. Enfin Wagner parut et fut salué par des applaudissements réitérés ; c'était un tribut payé à son nom. Un pâle sourire effleura ses lèvres lorsqu'il se vit ainsi accueilli. Puis, saisissant le bâton de chef d'orchestre, il se disposa à conduire sa petite armée, sans pupitre devant lui, sans partition sous les yeux, par cœur en un mot. Et ce tour de force dura trois heures, et, pendant trois heures, il indiqua aux instrumentistes, aux choristes, les entrées, les rentrées, les nuances avec une exactitude et une fidélité de mémoire inconcevables.

L'ouverture du *Vaisseau fantôme* fit applaudir d'aise les détracteurs de Wagner. Le thème principal présenté par le cor, la jolie mélodie en *fa* confiée au hautbois, les traits exécutés par le quatuor et imitant le soulèvement des vagues de la mer, les accords stridents qui viennent se poser sur ces traits en rappelant par leurs harmonies sauvages le cri des oiseaux de proie pendant la tempête, tout cela parut confus, diffus, aride.

Au second morceau la scène changea : l'*Entrée solennelle des conviés au Wartburg* fit baisser la tête aux détracteurs, car des bravos unanimes éclatèrent dans la salle entière et il y eut un frémissement de la foule lorsque la mélodie, un peu weberienne, dite par les violons, se déroulant noblement sur des modulations inattendues et suaves (sauf une), lança dans l'air, comme des gerbes de feu, ses notes joyeuses et vibrantes.

Le fragment instrumental, dans lequel Wagner a voulu peindre le *pèlerinage du Tannhauser à Rome*, s'ouvre par le chant des pèlerins. Il contient de beaux passages, des contrastes de timbres remarquables entre les flûtes, les hautbois, les clarinettes, d'une part, et le quatuor, de l'autre. Ce dialogue imposant nous a ravi, et il faut convenir qu'il amène merveilleusement le chœur des pèlerins dont on a parfaitement compris la majestueuse beauté.

A propos des programmes symphoniques insérés au livret, des gens, bien intentionnés sans doute, voulaient faire croire que Richard Wagner est un matérialiste, un réaliste, parce qu'ils lui supposent gratuitement l'ambition de retracer *des faits, des objets*, au moyen de notre langue musicale. Est-on certain que ce soient *les faits, les objets*, que le maître a désiré représenter ? Ne seraient-ce pas plutôt les sentiments qu'ils ont éveillés en lui ? Les poètes de toutes les nations ont

chanté les flèches d'or du soleil, la lune aux rayons argentés, les montagnes escarpées, la voix sublime des grandes eaux, la neige immaculée des monts, la virginité des forêts, le calme menaçant du désert !... Furent-ils pour cela accusés de matérialisme, de réalisme ? Peut-être ! mais on sait ce que valent ces accusations. A ce compte, les musiciens seraient d'abominables coupables, car, depuis Bach, qui écrivait des fugues sur les adieux de ses amis, jusqu'à Richard Wagner, en passant par Haydn, Mozart, Beethoven, Weber, Berlioz, Félicien David, etc., il n'y en a pas un qui n'ait tenté au moins une fois dans sa vie de traduire en sons... Quoi ?... la nature ? Non assurément, mais l'émotion produite par ses rayonnements lorsque, sans comprendre son secret, nous l'aimons et l'admirons du fond de notre âme.

Ne discutons pas ce qui n'a nul besoin d'être discuté, et bornons-nous à mentionner l'ouverture du *Tannhauser*, déjà entendue et applaudie à l'époque où M. Seghers dirigeait la Société Sainte-Cécile, et dont nous avons ailleurs apprécié la valeur.

Nous avouons ne pas aimer l'introduction de *Tristan et Isolde*. Quant au fragment du *Lohengrin*, intitulé le *Saint-Graal*, nous en rendrons compte après avoir cité le texte de Wagner.

« Le Saint-Graal était la coupe dans laquelle le Sauveur avait bu à la dernière cène et où Joseph d'Arimathie avait reçu le sang du Crucifié. La tradition raconte que le vase sacré avait été une fois déjà retiré aux hommes indignes, mais que Dieu avait décidé de le remettre aux mains de quelques privilégiés qui, par leur pureté d'âme, par la sainteté de leur vie, avaient mérité cet honneur. C'est le retour du Saint-Graal sur la montagne des saints chevaliers, au milieu d'une troupe d'anges, que l'introduction du *Lohengrin* a tenté d'exprimer.

» Dès les premières mesures, l'âme du pieux solitaire qui attend le vase sacré plonge dans les espaces infinis. Il voit se former peu à peu une apparition étrange, qui prend un corps, une figure. Cette apparition se précise davantage, et la troupe miraculeuse des anges, portant au milieu d'eux la coupe sacrée, passe devant lui. Le saint cortège approche ; le cœur de l'élu de Dieu s'exalte, il s'élargit, il se dilate ; d'ineffables aspirations s'éveillent en lui ; il cède à une béatitude croissante, en se trouvant toujours plus rapproché de la lumineuse apparition, et quand enfin le Saint-Graal lui-même apparaît au milieu du cortège sacré, il s'abîme dans une adoration extatique, comme si le monde entier eût soudainement disparu.

» Cependant, le Saint-Graal répand ses bénédictions sur le saint en

prière et le consacre son chevalier. Puis les flammes brûlantes adoucissent progressivement leur éclat ; dans sa sainte allégresse, la troupe des anges, souriant à la terre qu'elle abandonne, regagne les célestes hauteurs. Elle a laissé le Saint-Graal à la garde des hommes purs, dans le cœur desquels la divine liqueur s'est répandue, et l'auguste troupe s'évanouit dans les profondeurs de l'espace, de la même manière qu'elle en était sortie. »

La phrase musicale choisie par Wagner est belle, mais courte. Écrite à quatre parties, elle est exécutée à l'aigu par les violons divisés. A ces quatre parties viennent s'en joindre d'autres, puis les instruments à vent entrent un à un, et bientôt toutes les voix de l'orchestre, s'unissant en un concert harmonieux, ondulent et s'établissent un moment dans le grave. On remarque en cet endroit une basse ascendante au-dessus de laquelle se forment et se résolvent alternativement des dissonances qui frappent par la manière nouvelle dont elles sont amenées. Puis les violons remontent vers les hauteurs ; les contrebasses, les violoncelles se taisent, le silence se fait parmi les instruments à vent, et la suave mélodie ramenée à son point de départ s'exhale en sons aériens d'une douceur exquise. Nous souhaiterions que ce bel *adagio* eût une expression moins *féerique* et plus religieuse. A part cette réserve importante, nous n'avons que des louanges à lui décerner.

Le *Réveil du matin* et la *Marche des fiançailles* (surtout le chœur qui couronne ce fragment) produisent un excellent effet. Le chant final, souple, ample, noble, est accompagné par un trait de violon aboutissant toujours à un mi-bémol qui vous entraîne, en dépit de son calme apparent. Cela est admirablement réussi.

N'oublions pas l'*Étoile du soir*, jolie romance du *Tannhäuser*, chantée aux deux dernières soirées, et qui, interprétée à ravir par Jules Lefort, fut redemandée à grands cris.

Nous arrivons enfin au morceau destiné par l'auteur à clore cette intéressante séance et intitulé *Musique de noces, à épithalame*. Quatre mots nous suffiront pour en rendre compte : il éblouit, il transporte. Un vivat prolongé sembla partir comme un éclair de l'orchestre bondissant, et les trombones, unis aux basses, font entendre un chant qui électrise et transporte. Le chœur des hommes et des femmes :

Conduits par nous,
Approchez-vous....

repose, en interrompant à propos le bruit de la fête. La mélodie en

est gracieuse, naïve, aimable, et on écoute là des notes de haut-bois dont le charme est irrésistible. L'auteur, sans que vous vous en doutiez, vous a conduit en *la* bémol. Vous ne savez plus où il va; mais lui, par un retour heureux, rentre inopinément en *sol* et revient au motif principal en y ajoutant des batteries de trompettes, de cors, de clarinettes, qui ne permettent ni aux mains des exécutants ni à celles des auditeurs de rester en repos. De bruyants bravos accueillirent cette *Musique de noces*, qui vaut bien une contredanse et dont la dernière mesure surprit chacun à sa place.

Richard Wagner doit être content, son succès est mérité autant qu'incontestable.

Et maintenant, si l'on nous disait : « Richard Wagner ne fait-il pas un usage immodéré de la sonorité en général et des trompettes en particulier? L'imagination, dans son œuvre, ne joue-t-elle pas un rôle plus important que le sentiment? Ne fait-il pas trop souvent chanter les violons dans des régions excessivement élevées? Ne se montre-t-il pas, dans sa musique, plus poète que musicien? » A toutes ces questions, nous répondrions sans hésiter : Oui; mais nous ajouterions : « On s'est plu à dénigrer les ouvrages de Wagner; mais nous avons voulu, nous, en signaler surtout les beautés. » La critique, c'est notre conviction, doit plutôt pécher par un excès de bienveillance que par une sévérité outrée, et nous ne sommes pas assez blasé d'ailleurs pour que l'enthousiasme ne puisse faire vibrer aisément les cordes de notre cœur. En reconnaissant le mérite de Wagner, nous croyons accomplir un acte juste, un acte de bonne confraternité, et nous ne nous repentirons jamais d'avoir soutenu de notre mieux l'exilé qui est venu, confiant, demander l'hospitalité à la France.

Le nom de M. Hans de Bulow s'offre tout naturellement à côté de celui de M. Wagner. Nous regrettons de ne pouvoir nous étendre comme nous l'aurions désiré sur ce talent si remarquable; mais il ne faut pas beaucoup de place pour un grand éloge, et cela nous console.

M. de Bulow, à la dernière soirée qu'il a donnée chez Pleyel, a interprété avec une rare perfection divers morceaux anciens et modernes. Un son magnifique, de la légèreté, de la puissance, une exécution entraînante, des doigts rompus à toutes les difficultés : telles sont les brillantes qualités qui distinguent l'habile pianiste. Nous l'avons principalement admiré dans l'*Entrée solennelle des conviés au Wartburg*, transcrite par Liszt, et dans une superbe fugue de J. S. Bach; puis nous avons joint consciencieusement et avec plaisir nos bravos aux

bravos chaleureux de l'assemblée. M. Hans de Bulow donnera encore des concerts : nous nous garderons d'y manquer, et nous pensons que le public fera comme nous.

LOUIS LAMCOBE.

P. S. — On nous apporte à l'instant un écrit contre Richard Wagner et contre la *musique de l'avenir*, ce que l'on appelle ordinairement un pamphlet.... Eh bien, pamphlet, que dis-tu ? — Moi ? rien. Tarte à la crème !

POÉSIE.

I.

LE CRAPAUD ET LE VER LUISANT.

Paisiblement, sur l'herbe sombre,
Un beau ver luisant reposait;
Modeste, se cachant dans l'ombre,
Sans le savoir il reluisait.

Le vil crapaud sort de sa cave,
Tout verdâtre, tout limoneux.
Et l'envieux crache sa haine
Contre le beau ver lumineux.

« Mon Dieu ! que t'ai-je fait ? s'écrie
Le pauvre ver tout éperdu.
D'où te vient donc tant de furie ?
— Eh ! dit-il, pourquoi brilles-tu ? »

(Imité de l'allemand de PFEFFEL.)

II.

LA BREBIS.

Aux mauvais traitements de tous les animaux
La brebis se voyait en butte, étant sans armes.
Lasse un jour de souffrir, elle vint tout en larmes
Se plaindre au roi des dieux de l'excès de ses maux.

« C'est vrai, dit Jupiter ; et, contre les offenses,
J'aurais dû te créer avec plus de défenses.
C'est un injuste oubli : je veux le réparer.

Je vais relever ta faiblesse.

Ma douce créature, il ne faut plus pleurer,

Et désormais, malheur à qui te blesse !

Voyons, veux-tu des dents et des griffes d'acier ?

— Non, je ressemblerais au méchant carnassier.

— Veux-tu dans un crochet le fiel de la vipère ?

— Non ! l'on me haïrait comme un serpent, mon père !

— Veux-tu, comme le bouc, des cornes à ton front ?

— Non ; à se quereller, je vois le bouc trop prompt.

— Eh bien, que veux-tu donc ? car, je dois t'en instruire,
Il faut, pour être craint, être en état de nuire.

— Si c'est ainsi, dit la brebis,

Laissez-moi donc comme je suis.

Je saurai souffrir et me taire.

La force m'aurait plu ; mais peut-être qu'après,

Étant forte et pouvant le mal, je le ferais :

J'aime encor mieux souffrir le mal que de le faire. »

Et depuis, la brebis ne se plaignit jamais.

(Imité de l'allemand de LESSING.)

III.

LA ROSE JAUNE.

Rose blanche venait d'éclorre.

« O ma mère, dit-elle à Flore,

Quel bel incarnat a ma sœur ! »

Flore lui dit avec douceur :

« N'as-tu pas ta magnificence,

Toi, blanche comme l'innocence ?

Ne jalouse pas la fraîcheur ;

Sois contente de ta blancheur ! »

Mais par quelle parole amie !

S'apaise un cœur rongé d'envie ?

La rose blanche murmura.
 « Tu boudes? Eh bien, dit Flora
 Soufflant sur la Rose chagrine,
 Au lieu de ta robe d'hermine,
 Prends celle qui te va le mieux :
 Prends la couleur de l'envieux
 Jaloux de tout ce que l'on prône! »
 Ainsi naquit la rose jaune.

(Imité de l'allemand de PFEFFEL.)

LOUIS RATISBONNE.

LE CHATEAU PRÈS DE LA MER.

As-tu vu sur la plage
 Le fier château royal,
 Où parfois un nuage
 Flotte comme un signal?

Son reflet se balance
 Dans le sein des flots bleus;
 Sa tourelle s'élance
 Aux profondeurs des cieux.

— J'ai vu la tour royale,
 Le vent du soir soufflait;
 Mais la lune était pâle
 Et le brouillard montait.

— N'as-tu pas sous l'arcade
 Entendu le concert,
 Joyeuse sérénade,
 Chantant avec la mer?

— Non. Muette était l'onde;
 Un chant semblait vibrer
 De la voûte profonde,
 Mais il me fit pleurer.

— As-tu vu dans la salle
Les époux vénérés,
La couronne royale
Et les manteaux pourprés?

Et la princesse blonde
Brillait-elle à côté,
Comme, au sortir de l'onde,
Un beau soleil d'été?

— Non. La noire mantille
Les couvrait tous les deux;
Ils pleuraient, et leur fille
N'était pas avec eux.

(Traduit d'Uhland par AUGUSTE BÉRANGER.)

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

THÉOLOGIE, PHILOSOPHIE.

JOURNAUX.

Hilgenfeld. *Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie* (*Revue de théologie scientifique*), 1^{er} cahier de 1860.

Ce cahier ne renferme que deux articles : la fin du travail de M. Hilgenfeld sur les dernières opinions concernant le quatrième Évangile, et des recherches de M. de Gudschmidt sur l'Apocalypse d'Esdras, qui soulève des questions sur lesquelles la critique n'est pas encore près de s'entendre, et qui ont une assez grande importance. C'est ainsi que les avis diffèrent, et de beaucoup, sur la date de cet apocryphe, sur les remaniements qu'il a pu subir et sur l'interprétation de certains chapitres, notamment de la fameuse et obscure vision de l'aigle, qui s'applique visiblement, au moins en partie, à l'empire romain, et que des interprétations ingénieuses, mais toujours un peu forcées, par conséquent tout au plus probables et jamais évidentes, ont successivement rapportée à toutes les époques de l'empire. Avec cela, on trouve çà et là des idées qui portent à un haut degré le cachet de la dogmatique chrétienne; elles s'expliquent naturellement si on admet des interpolations chrétiennes, mais elles donneraient au livre le plus haut intérêt s'il était démontré qu'il est en son entier antérieur à Jésus-Christ ou seulement contemporain de la naissance du christianisme. M. de Gudschmidt se prononce pour les interpolations, et il les place même beaucoup plus tard qu'on ne l'avait fait avant lui. C'est également à l'interpolateur chrétien qu'il attribue la vision de l'aigle. Ses hypothèses et les arguments dont il les appuie ont bien des côtés plausibles; ils ne forcent pas toutefois la conviction.

LIVRES.

Reuss. *Histoire de la théologie chrétienne au siècle apostolique*, 2^e éd., 2 vol. in-8°. — Strasbourg et Paris, Treuttel et Würtz, 1860.

C'est avec le plus grand plaisir que nous annonçons la deuxième édition d'un livre qui est le premier de son genre en France et qui a fait son chemin en bien peu d'années. Ce succès, relativement prompt et d'ailleurs si mérité, semble montrer que le goût de telles études commence à se propager en France. M. Reuss a voulu donner l'exposition « de la théologie chrétienne primitive, c'est-à-dire de la forme dont les premiers disciples de Jésus ont revêtu la parole de vie recueillie de la bouche de leur maître; il s'agit de contempler le premier travail de la réflexion sur cette parole adressée au cœur et destinée à le régénérer; il s'agit, en un mot, de remonter aux premiers anneaux de cette longue chaîne de systèmes qui remonte aux dix-huit derniers siècles, et qui tous ont puisé à la source sacrée, avec leur part de vérité, le droit de naître, et y ont mêlé leur

part d'erreur qui les a successivement fait mourir. » Cette courte citation indique à la fois le sujet du livre et le point de vue de l'auteur. Il est évident que pour lui le christianisme contient, à côté de ses antécédents historiques, quelque chose de spécifiquement nouveau, un noyau primordial et fixe d'où les différents systèmes théologiques des apôtres et de leurs successeurs sont sortis comme autant de ramifications. Un livre tout entier de *l'Histoire de la théologie apostolique* est même consacré à dégager ce noyau, cette révélation primitive. Si nous avions quelques réserves à faire, elles porteraient sur ce point de vue, mais le développement de ces réserves, sur lesquelles nous aurons peut-être occasion de revenir, dépasserait de beaucoup les limites d'une courte notice, et nous aimons mieux dire simplement que, le point de vue de l'auteur une fois accepté, il n'y a plus que de sincères et complets éloges à lui adresser, tant pour le fond que pour la forme, très-claire et très-attractive. Les divisions feront voir le plan de l'ouvrage. L'auteur traite successivement du judaïsme, de l'Évangile ou de l'enseignement direct de Jésus-Christ (c'est le noyau primitif que l'auteur a cru pouvoir découvrir dans les Évangiles), de l'Église apostolique, de la théologie judéo-chrétienne, de la théologie paulinienne et de la théologie johannique. L'une de ces parties, la troisième, ne figurait pas dans la première édition, et l'auteur l'a ajoutée pour mieux mettre en lumière le travail des faits qui ont provoqué et dirigé le mouvement des idées religieuses au premier siècle.

Indépendamment de cette addition, quelques changements de forme distinguent la deuxième édition de la première. L'auteur, et on ne peut que l'en féliciter, a rejeté en note, au bas des pages, les renvois aux sources qui dans la première figuraient dans le corps du texte, à la manière allemande. Ces intercalations multiplient les parenthèses, interrompent la lecture et la rendent fastidieuse. Les Allemands eux-mêmes feraient bien d'y renoncer. Nous n'approuvons pas autant la suppression de l'index littéraire, c'est-à-dire de la liste des ouvrages ayant trait à la matière. Ce genre d'indication est infiniment utile et commode, et on ne pourrait, ce nous semble, que se féliciter d'en voir l'usage introduit en France.

Schelling und die Philosophie der Romantik (*Schelling et la Philosophie du Romantisme*), par L. Noack, tome II, 1 vol. in-8°. — Berlin, Miller et fils, 1860.

Le deuxième et dernier volume de cet important ouvrage a bien rapidement succédé au premier, dont nous avons annoncé la publication dans une de nos précédentes livraisons. Nous ferons une appréciation étendue de cet intéressant et curieux ouvrage, dans lequel l'auteur a su grouper autour de Schelling toutes les figures principales et même secondaires de la philosophie allemande.

Wissenschaft der logischen Idee (*Science de l'idée logique*), par Charles Rosenkranz. 1^{re} partie, métaphysique; 2^e partie, logique et théorie des idées; 2 vol. in-8°. — Königsberg, Bornthage, 1858 et 1859.

Pour l'ouvrage de M. Rosenkranz comme pour celui de M. Noack, nous nous bornons pour aujourd'hui à une simple mention, nous réservant d'y revenir, et d'y consacrer toute l'attention que réclame une tentative philosophique de cette importance. M. Rosenkranz se présente à la fois en continuateur et en réformateur de la philosophie hégélienne, et nous aurons à comparer les vues du maître à celles du disciple.

A. N.

PHILOLOGIE.

LIVRES.

H. Düntzer. *Die homerischen Beiwörter des Götter-und Menschengeschlechts* (*Les adjectifs homériques qualifiant le genre des dieux et le genre humain*), — Göttingue, 1859; 72 p, in-8°.

L'une des particularités bien connues de la poésie épique, c'est l'emploi constant qu'elle fait de certains adjectifs attribués à certains noms de personnes ou de choses. Le choix de ces adjectifs dépend du point de vue où se plaçait le poète pour envisager son objet. Ainsi M. Düntzer vient de montrer que tous les adjectifs homériques qui, d'une manière constante, qualifient les hommes, sont choisis en vue de la comparaison du genre humain avec les dieux. Si les dieux sont *immortels, éternels* (ἀθάνατοι, ἀμβροτοι, αἰγιονέται, αἰεὶ ὄντες), les hommes sont *mortels et de courte vie* (θνητοί, βροτοί, μινυθάδαιοι); si les dieux sont *bienheureux, jouissant d'une vie sans peines et sans troubles* (μάκαρες, βεῖα ζῶντες), les hommes sont *voués au malheur et aux misères* (δαίμοι, δύστηνοι, δειυροί); tandis que les dieux habitent le ciel et l'Olympe (Οὐρανῶνες, Ὀλύμπιοι), les hommes restent attachés au sol (ἐπιγῆνιοι), et tandis que l'absence de tout besoin chez les premiers s'exprime par les noms mêmes du nectar et de l'ambroisie dont ils se nourrissent, c'est le sort de l'homme mortel de manger les fruits de la terre (ἀλφειοτάι, ἐπιγῆνοι σίτον ἔδοντες, ἀρούρης καρπὸν ἔδοντες, etc.). Partant de là, M. Düntzer remplace le mot αὐδάεις (doué de langage) par εὐδαίς (habitant le sol de la terre). En cela; il s'appuie sur l'autorité d'un scoliaste et sur le sens du mot qui semble approprié aux passages où il se trouve. Cette conjecture peut donc paraître probable, sans être tout à fait sûre. Plus loin, M. Düntzer explique le mot μέροπις par *mortels*. Cette explication n'a point d'autorité pour elle; et pour la faire accepter, il faudra des preuves plus solides que celles apportées ici par l'auteur. Il suppose que la seconde partie du mot n'est qu'un simple suffixe sans signification aucune, ce qui n'est guère probable, et que la première partie appartient à la même racine que que *mri-tas* en sanscrit, *mor-tuus* en latin, ce qui, vu la différence de la voyelle, semble fort douteux. Un appendice sur ἀλφειότης, ἀλφειον et sur les autres noms de céréales qui se trouvent dans Homère, donne, entre autres, une nouvelle étymologie du mot ἀκτή (de la racine *ax*, qui se retrouve dans le goth. *ah-s*, allem. *aehre*) et de σῖτος (racine *sa*, allem. *säen*, lat. *serere*).

Grundzüge der Griechischen Lautlehre (Principes du système phonétique de la langue grecque), par W. Christ. — Leipzig, 1859; 1 vol. in-8°.

Quant au sujet, le livre de M. Christ est tout à fait l'analogue de celui de M. Corssen, publié en 1858, sur l'« Histoire de la prononciation, des voyelles, etc., de la langue latine », y compris l'histoire des accents. Ces deux

ouvrages transportent les principaux résultats de la philologie comparée dans l'étude d'une langue spéciale, et en fécondant de cette sève nouvelle les éléments les plus simples du langage, ils en tirent les principes les plus essentiels de la grammaire historique tout entière. Pour donner un exemple, la véritable origine des diphthongues en sanscrit consiste dans les gradations qu'on appelle *guna* et *vriddhi*, c'est-à-dire dans l'addition d'un *a* bref ou long à une des voyelles *i*, *u*, *l*, *r*. Ces gradations coïncidaient originairement avec l'accent tonique. En grec, dans la plupart des cas, cette coïncidence n'a plus lieu, et par suite, la cause de l'allongement de la voyelle n'y paraît plus. Ainsi, pourquoi la diphthongue dans le mot *λευκός*, de la racine *ΛΥΚ*? Parce que l'accent tonique, comme le montre le dialecte éolique, tombait primitivement sur la première syllabe. Ce changement de voyelles s'observe surtout dans la conjugaison des verbes grecs qui correspond à la première conjugaison sanscrite. Ici, la voyelle de la racine est régulièrement allongée dans le présent, le parfait second et les temps qui en dérivent : *λείπω* (racine *λιπ*); aor. *ἵπ*, *ἔλιπον*; parf. *ἵπ*, *ἔλοιπα*. Il n'y a que l'analogie de la conjugaison sanscrite qui puisse expliquer ce changement, également en usage dans l'allemand et dans le latin. Tout cependant n'est pas clair. Ainsi, on chercherait en vain dans ce livre pourquoi la diphthongue du présent (*λείπω*), dans le même verbe, diffère de celle du parfait (*ἔλοιπα*). En général, le travail de M. Christ se distingue moins par des recherches nouvelles que par l'emploi intelligent et par la disposition lucide des matériaux dispersés, jusqu'à présent, dans les publications de Bopp, Pott, Benfey, Curtius, Ahrens, etc. Il faut lui en savoir gré, quand on pense qu'on ne saurait être trop circonspect sur un terrain aussi nouveau et aussi glissant que celui qu'il a choisi. Son livre se divise en quatre parties. La première partie, en neuf chapitres, traite du système des sons grecs en général, des voyelles grecques en général; des voyelles *α*, *ε*, *ο*, *η*, *ω*; des voyelles *ι* et *υ*; de l'addition, du retranchement et de la transposition des voyelles; des diphthongues; de la contraction; du remplacement par des voyelles de consonnes élidées; du changement de voyelles appelé *guna*. La deuxième partie, en sept chapitres, traite des consonnes; la troisième, en huit chapitres, des demi-voyelles *j* et *F*; la quatrième partie contient le relevé : 1° des racines et des mots qui anciennement commençaient par un digamma; 2° des racines commençant par *sv*; 3° des racines qui anciennement à l'intérieur avaient eu un digamma; 4° des suffixes contenant primitivement un digamma.

Ueber die Prometheustragödien des Aeschylos (Sur les tragédies du Prométhée d'Eschyle), éptre congratulatoire de la faculté de philosophie de Bâle adressée à M. F. G. Welcker, à l'occasion de son cinquantième anniversaire académique, par W. Vischer. — Bâle, 1859; 26 p. in-8°.

Il est des problèmes que chacun résout à sa manière, sans qu'il semble possible de s'entendre jamais. Le Prométhée d'Eschyle paraît être de ce

nombre. Il y a quelques mois (voyez le Bulletin du mois d'octobre, p. 217) que nous annoncions ici, sur ce même sujet, un discours académique de M. Kœchly, où il est dit que, contrairement à l'opinion de quelques philologues *christianisants* qui ont fait de Prométhée le type de l'homme pécheur révolté contre Dieu, châtié ensuite, repentant et reçu en grâce, l'on ne saurait sans prévention méconnaître que le Prométhée d'Eschyle n'est qu'un dieu, un dieu païen qui, de même que Zeus et les autres dieux, est sujet à faillir et à subir, aussi bien que les hommes, son destin immuable. M. Vischer ne nie point cela, bien au contraire; mais il retombe aussitôt dans l'ancienne erreur, quand il dit: « Si enfin nous demandons: Quelle est donc l'idée fondamentale de ce poème, nous pouvons, sans craindre de suggérer à Eschyle des vues chrétiennes, donner cette réponse, et nulle autre, que c'est la soumission sans réserve sous le gouvernement du Dieu suprême qui porte bonheur, tandis qu'une révolte audacieuse, confiante en sa propre force et sa propre prudence, conduit à la perte; et que, d'un autre côté, l'on ne peut se figurer la suprême puissance autrement que jointe à l'ordre moral et à la sagesse. » C'est de la morale encore, soit païenne, soit chrétienne. Mais si nous avons bien compris M. Kœchly, il a précisément voulu dire qu'Eschyle, dans ce poème, avait fait quelque chose de plus que de la morale. Du moins, à notre avis, s'il y a quelque chose de plus détestable, en fait de poésie, que l'immoralité, c'est la moralité. Demander quelle est la moralité d'une véritable poésie, c'est prouver qu'on ne l'a pas comprise du tout. Sentir fortement, exprimer fortement, voilà le premier attribut du poète. Si avec cela il rencontre une de ces énigmes profondes qui agitent éternellement l'humanité, telles qu'Eschyle dans son Prométhée ou Shakespeare dans son Hamlet, c'est à la critique de reconnaître ce problème et à la philosophie d'essayer de le résoudre.

Beiträge zur Geschichte der Grammatik des Griechischen und des Lateinischen (Additions à l'histoire de la grammaire du grec et du latin), par K. E. A. Schmidt. — Halles, 1859; 1 vol. in-8°.

Veut-on connaître la direction imprimée à l'instruction publique par le ministère prussien depuis 1849 jusqu'à l'avènement de la régence du prince de Prusse, on n'a qu'à lire quelques pages de ce livre, qui en est un des derniers échos quelque peu tardifs. M. Schmidt, à en juger par le titre, a voulu traiter de l'histoire de la grammaire grecque et latine. Mais en parcourant son livre, on s'aperçoit qu'il suit un ordre purement dogmatique, commençant par l'alphabet et finissant, d'après l'ordre convenu de la grammaire traditionnelle, par l'adverbe et l'interponction. A chaque chapitre, il rapporte, sans distinction d'âge ni d'école, les différentes opinions des grammairiens anciens et modernes. Nous pensions d'abord que c'était un malentendu; mais M. Schmidt, dans sa préface, nous apprend que cette confusion des idées, loin de lui retomber à charge, est le tort des systèmes

grammaticaux modernes qui ont fait fausse voie, qu'il en faut revenir à la sagesse antique, que toutes les discussions sur les principes du langage et sur son origine sont vides de sens et dues seulement à l'orgueil humain; si nous étions humbles, nous reconnaitrions que le langage n'est ni un produit spontané ni une invention, mais simplement une création divine. Alors, en effet, on comprend que l'histoire de la grammaire paraisse être une illusion, et que l'auteur, comme il le dit en passant, ait cru pouvoir se dispenser, entre autres, d'étudier la grammaire de Jakob Grimm.

Minos. Ueber die Interpolationen in den römischen Dichtern, mit besonderer Rücksicht auf Horaz, Virgil und Ovid (Minos. *Sur les interpolations dans les œuvres des poètes romains, particulièrement dans celles d'Horace, de Virgile et d'Ovide*), par O. F. Gruppe. — Leipzig, 1859; 1 vol. in-8°.

Cette publication vient résumer les débats sur une question vivement agitée depuis plusieurs années. Le fort du combat, ainsi qu'on le sait, concerne les odes d'Horace, admirées depuis si longtemps, et que la critique, insensible à tant de respects, prétend émonder comme un arbre trop touffu et surchargé de plantes parasites. Nous aurions bien aimé étudier cette question à fond, si seulement le livre de M. Gruppe était moins volumineux (584 p.), si son exposition était moins diffuse et son style moins hypothétique. Au surplus, il nous menace, après la publication de son *Minos*, d'un *Rhadamanthe* et d'un *Éaque* qui devront suivre. En cet état des choses, nous nous contentons de l'annonce, laissant à d'autres le soin de juger les juges des morts.

J. H.

GÉOGRAPHIE, ETHNOGRAPHIE, HISTOIRE.

Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft (Journal de la Société orientale d'Allemagne), t. XIII, 4^e cah. — G. Slügel, *Sur le Sihrist al-Ouloum de Mouhammed Ben-Ishak*. L'encyclopédie bibliographique arabe, dont M. Slügel donne ici, d'après le manuscrit de Paris, une analyse développée, commence par cette courte préface : « Ceci est le catalogue des livres de tous les peuples, c'est-à-dire des Arabes et des non-Arabes (les Grecs, les Perses et les Indiens), qui ont été écrits en langue et en écriture arabes sur les diverses branches des sciences, les notices sur leurs auteurs, les catégories de leurs écrivains, leurs généalogies, la date de leur naissance, la durée de leur vie, l'époque de leur mort, les lieux de leur patrie, où ils sont nés et où ils ont résidé, leurs particularités bonnes et mauvaises, depuis les commencements de chaque auteur jusqu'à notre époque, c'est-à-dire jusqu'à l'année 377 (987-88). — A. Levy, *Explication d'une nouvelle inscription phénicienne trouvée à Constantine*. M. Judas s'est déjà occupé de cette inscription dans la *Revue archéologique* de juin 1858, ainsi que M. Ewald dans les *Nachrichten* de Göttingue. C'est une inscription votive,

adressée au dieu Beal-Khamman. — NOTICES, CORRESPONDANCES ET MÉLANGES. *Fr. Erdmann*, Sur les Tatars de Kasan. Notice complète et développée. — *Sprenger*, Sur l'origine et la signification du mot arabe *samosi*. — *Ph. Wolff*, Une poésie de Nabiga, traduite. — Extrait d'une lettre du docteur *Mordtmann* au professeur *Brockhaus* sur le déchiffrement des inscriptions cunéiformes de Ván. La langue n'est ni touranienne, comme l'a supposé *Rawlinson*, ni arienne, comme *Hincks* le conjecture, ni arménienne, comme on l'a jusqu'à présent le plus souvent admis; on y reconnaît des particularités de chacune de ces trois classes, mais le fond est autre. Rien de sémitique. Les inscriptions se rapportent à cinq rois : *Anridouri*, *Isbouini*, fils d'*Anridouri*; *Minoua*, fils d'*Isbouini*; *Arghisti*, fils de *Minoua*, et enfin *Anridouri* (deuxième du nom), fils d'*Arghisti*. Les inscriptions d'*Arghisti* et d'*Anridouri* II sont particulièrement intéressantes, parce qu'elles racontent leurs expéditions militaires. *M. Mordtmann* a pu reconnaître un certain nombre de noms, *Babylone*, *Assour*, les provinces de *Ván*, de *Siouni*, d'*Outiéné*; mais le plus grand nombre est encore inéclairci. — Extrait d'une lettre du docteur *E. Robinson*. Quelques remarques sur trois ouvrages récents relatifs à la Palestine, celui d'*Osborne*, celui du missionnaire *Thomson*, beaucoup plus important, et la carte de *M. Van de Velde*. — Extrait d'une lettre de *M. Pinsker*, de Vienne, au professeur *Rœdiger*. Sur quelques points de la grammaire sémitique. — Note sur la publication récente d'un mémoire de *M. Mehren* sur les connaissances géographiques des peuples musulmans au moyen âge, dans les *Annales de l'archéologie et de l'histoire du Nord*, publiées par la Société royale des antiquaires du Nord, à Copenhague. — *Friedrich*, Quelques mots sur Java et Bali. — ANALYSES BIBLIOGRAPHIQUES. *Kochbe Jischak, eine Sammlung hebräischer Aufsätze, literar. historischen, philologischen.... Inhalts, herausg. von E. Stern* (art. de *M. Geiger*). — *Meged Jerachim. Sammelnschrift für Freunde der hebräischen Literatur, herausgeg. von J. Kohn* (id.). — *Wissenschaftliche Abhandlungen über Jüdische Geschichte*, etc. (id.). — *Journal of the Roy. Geograph. Society*, vol. XXVII. — *Map of the Holy Land*, by *Van de Velde*. — *Plan of the Town and environs of Jerusalem*, by the same (art. de *M. Arnold*).

Mittheilungen de *Petermann*, 1859, n° 12. — L'archipel *San-Juan* ou *Haro*, principalement d'après les renseignements anglais de 1858 et 1859. C'est ce petit archipel, situé entre l'île de *Vancouver* et le continent, qui est devenu l'occasion d'un conflit imminent entre l'Angleterre et les États-Unis. — *Burton et Speke*, Expédition dans l'intérieur de l'Afrique. 4^e notice. La découverte du lac *Nyanza* ou *Oukérévé* par le capit. *Spake* (avec une carte). — NOTICES GÉOGRAPHIQUES. *Lorenz*, Le lac *Vrana* dans l'île *Kherso*. — *Neigebaur*, Notice sur l'Italie. — *Brehm*, Excursion dans la Sierra de *Guadarrama*. — *Th. Kind*, l'ancienne *Phazemon* de l'Asie Mineure (aujourd'hui *Kavaa*), et ses sources chaudes. — Nouvelles de *Roscher*, Afrique australe. Ces nouvelles n'ajoutent rien à celles que nous avons résumées dans notre analyse du cahier précédent des *Mittheilungen*. — Notices sur *Nicobar* et le Japon, tirées de la relation danoise du capit. *Steen Bille*. — Relevé des côtes de l'Amérique du Nord. — Notes hypsométriques sur le grand archipel d'Asie. — Voyages de *M. de Moussy* dans l'Amérique du Sud. — *Irmiger*, Observations sur la mer de *Sargasse*. — Le *Gulfstream*. — APERÇU BIBLIOGRAPHIQUE des ouvrages relatifs à la géographie, publiés durant le 3^e trimestre de 1859.

Zeitschrift für allgemeine Erdkunde, herausgeg. von *Neumann*. Berlin, n° 76,

octobre. — *Wolffers*, Sur la forme de la terre. — *Wetstein*, Notes sur le Haourân et les Trakhônes. Appendice à sa communication précédente (voy. le dernier cahier de la *Revue*, p. 229). Celle-ci a pour objet principal, outre un certain nombre de remarques sur l'ancienne nomenclature biblique de la terre de Basan, un aperçu historique et géographique du Haourân dans les premiers siècles de notre ère, sous la dynastie iémânite des Gassanides, depuis le milieu du deuxième siècle de notre ère jusqu'au milieu du dixième. — *J. Palisser*, Expédition aux montagnes Rocheuses (avec une carte). Cette expédition, qui a duré depuis le printemps de 1857 jusqu'à l'automne de 1858, avait pour objet principal d'étudier la partie de la grande chaîne côtière de l'Amérique qui sépare les possessions britanniques de la côte N.-O. des vastes plaines qui forment la prolongation occidentale du Canada. Elle a donné d'importants résultats physiques et géographiques. — MÉLANGES. La vie et les mœurs des Bogo (front. N.-E. de l'Abyssinie. D'après la publication récente de M. Munzinger). — *Struve*, Nivellement barométrique de la steppe des Kirghiz, entre Orenbourg et le lac d'Aral. Orenbourg est à 285 pieds anglais au-dessus du niveau de la mer Noire, le lac est de 237 pieds plus bas, ou à 48 pieds seulement au-dessus du niveau de l'Océan. La mer Caspienne, plus enfoncée de 132 pieds que le lac d'Aral, est à 84 pieds *au-dessous* du niveau des mers extérieures du globe. — De Peh tang à Péking. Voyage de M. Ward, envoyé américain. — Notes statistiques sur la Nouvelle-Zélande (ces notes, de source officielle, se rapportent à l'année 1857). La population européenne de l'île était de 52,155 âmes, dont 16,315 à Auckland. On estimait le nombre des indigènes à 56,000 environ. 208 navires anglais et 81 navires étrangers étaient entrés dans les ports de l'île. Les importations s'étaient élevées au chiffre de 992,994 l. st., et les exportations à 369,394 l. st. — Expédition du lieut. Blakiston aux montagnes Rocheuses, par les passes de Kootanie et de Grenz. Cette expédition, qui est du milieu de 1858, se rattache à celle de M. Palisser. — Population de San-Francisco. Cette population, d'après le dernier recensement, dépassait 78,000 âmes, dont 56,000 formaient la population fixe (32,000 du sexe masculin et 24,000 du sexe féminin), et 22,000 représentaient la population flottante. Il y avait 540 femmes chinoises au-dessus de 18 ans. — PUBLICATIONS RÉCENTES. Analyses. Docteur A. Bastian, *Africanische Reisen. Ein Besuch in San-Salvador, der Hauptstadt der Königreichs Congo*. Bremen, 1859. — Richthofen, *Die äussern und innern politischen Zustände der Republik Mexico*. Berlin, 1859. — SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE BERLIN, séance d'octobre.

MATHÉMATIQUES.

Journal für die reine und angewandte Mathematik, herausgegeben von BORCHARDT. (Journal de mathématiques pures et appliquées, publié par M. BORCHARDT, fondé par M. CRELLE.)

Tome LVII, 1^{er} cahier. — *H. Helmholtz*, à Heidelberg. *Théorie des vibrations de l'air dans des tubes ouverts*. Les solutions données jusqu'à présent du problème de déterminer les lois du mouvement de l'air dans les tuyaux d'orgue avaient laissé à désirer à plusieurs égards. D'un côté on s'était

fondé sur diverses hypothèses trop particulières ou qui n'étaient vraies qu'approximativement. Ainsi, on avait admis que les vibrations des molécules de l'air dans l'intérieur du tuyau sont partout parallèles à l'axe, que la vitesse et la pression sont égales dans tous les points d'une même section transversale, qu'à l'embouchure la densité est nulle ou proportionnelle à la vitesse. D'un autre côté, et comme conséquence naturelle, les résultats obtenus ne s'accordaient pas parfaitement avec les expériences, et en différaient en certains points considérablement. M. Helmholtz aborde le problème dans toute sa généralité, ne considérant comme données que la forme de l'espace rempli d'air, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur d'un tube, et les forces qui excitent les vibrations sonores. Ce sont les résultats de l'analyse même qui doivent nous apprendre quel est l'état de l'air à l'embouchure. Tandis que les travaux antérieurs avaient eu pour objet principal de déterminer l'état d'une masse d'air qui a cessé d'être en équilibre, mais qui, d'ailleurs, n'est pas sollicitée par des forces extérieures. M. Helmholtz s'applique surtout à déterminer la forme des vibrations qui finit par s'établir d'une manière permanente lorsque la cause qui excite les vibrations, agit d'une manière uniforme et continue. M. Helmholtz prend pour point de départ de son analyse les équations connues aux différences partielles qui expriment le mouvement des points intérieurs d'une masse d'air soumise à l'action de forces extérieures. Désignant par φ une fonction dont les trois dérivées partielles, prises par rapport à trois coordonnées rectangulaires, sont égales aux trois composantes de la vitesse suivant les axes correspondants, et qu'il appelle *potentielle de vitesse*, comme il ne traite que du cas où l'on considère un seul ton faisant d'une manière uniforme et continue n vibrations dans l'unité de temps, il a

$$1) \quad \varphi = \psi' \cos. (2 \pi n t) + \psi'' \sin. (2 \pi n t).$$

Désignant par P la fonction potentielle dont les trois dérivées partielles donnent les composantes des forces extérieures agissant sur l'unité de la masse d'air, et par a^2 le produit $b^2 v h_0 v^{-1}$, où b est une constante, $v = 1,42$ et h_0 la densité initiale, il montre qu'on a en même temps

$$\frac{n}{2 a^2} P = - q'' \cos. (2 \pi n t) + q' \sin. (2 \pi n t),$$

et que le problème se ramène à l'intégration de l'équation

$$2) \quad \frac{d^2 \psi}{d x^2} + \frac{d^2 \psi}{d y^2} + \frac{d^2 \psi}{d z^2} + k^2 \psi = - 4 \pi q,$$

où $k = \frac{2 \pi n}{a} = \frac{2 \pi}{\lambda}$, λ étant la longueur de l'onde. M. Helmholtz démontre que l'intégrale de cette équation est

$$3) \quad \psi = \iiint q_{\alpha, \beta, \gamma} \frac{\cos. k r}{r} d\alpha d\beta d\gamma + \varphi,$$

où φ désigne une fonction qui, pour toutes les parties de l'espace où l'équation 2) a lieu, satisfait à l'équation

$$\frac{d^2 \varphi}{dx^2} + \frac{d^2 \varphi}{dy^2} + \frac{d^2 \varphi}{dz^2} + k^2 \varphi = 0.$$

L'équation 3) exprime les relations qui ont lieu entre la potentielle de vitesse et la densité des points excitant les vibrations et remplissant l'espace d'une manière continue, d'une manière analogue aux relations qu'on a entre la densité électrique et les fonctions potentielles électriques. M. Helmholtz fait voir que les fonctions ψ , qui prennent pour $\lambda = \infty$ la forme des fonctions potentielles électriques, jouissent d'un grand nombre des propriétés intéressantes de ces dernières fonctions, que notamment le théorème de Green (*Journal de Crellr*, tome XLIV, p. 360) s'applique aussi aux fonctions ψ , et qu'il en découle plusieurs propositions fondamentales pour la théorie de la propagation du son. Passant ensuite au problème particulier du mouvement de l'air dans des tubes ouverts, M. Helmholtz suppose d'abord que les tubes sont des cylindres infiniment longs, à section transversale quelconque, mais que dans le voisinage de l'embouchure, à une distance très-petite par rapport à la longueur de l'onde, le tube peut prendre une forme quelconque non cylindrique. M. Helmholtz suppose, en outre, que les dimensions de l'ouverture sont également très-petites par rapport à la longueur de l'onde, que l'air extérieur est limité par le plan de l'embouchure infiniment prolongé, que dans un certain point du tube sont excitées des vibrations correspondant à un ton simple de n vibrations par seconde, et que dans une partie du tube située entre ce point et l'embouchure, le mouvement n'est pas sensiblement différent de celui d'ondes planes. Ceci posé, M. Helmholtz peut, pour cette partie du tube, donner à la potentielle de la vitesse la forme

$$\psi = \left(\frac{A}{k} \sin. kx + B \cos. kx \right) \cos. (2\pi n t) + B \cos. kx \sin. (2\pi n t),$$

$\frac{2\pi}{k}$ étant la longueur de l'onde; et pour les parties de l'espace situées à l'infini, la forme

$$\psi = M \frac{\cos. (kr - 2\pi n t)}{r},$$

r étant la distance à l'origine des coordonnées. Le théorème de Green conduit maintenant aux relations suivantes entre les ondes planes à l'intérieur du tube et les ondes sphériques qui ont lieu dans les parties éloignées de l'espace :

$$A Q = -2\pi M, \quad k A Q = -2\pi B,$$

Q étant l'aire de la section transversale du tube. Le rapport $\frac{B}{A}$ dépend de la forme de l'embouchure, et est de l'ordre de grandeur ϵ , si la section trans-

versale et l'aire de l'embouchure sont de l'ordre ϵ^2 ; si l'embouchure est très-petite par rapport à la section transversale, $\frac{B}{A}$ peut prendre une valeur plus grande quelconque. Conformément à l'analogie que ce problème présente avec celui des courants électriques dans des conducteurs homogènes, M. Helmholtz pose $k \frac{B}{A} = -\tan k a$, et appelle $a - x_0$ la longueur réduite de la partie du tube comprise entre $x = 0$ et $x = -x_0$. Il trouve que les surfaces nodales et les ventres sont placés aux points où la longueur réduite est un multiple respectivement impair ou pair du quart de la longueur de l'onde. Les phases du mouvement aux ventres diffèrent de celles qui ont lieu aux nœuds, de la durée du quart d'une vibration. Dans le voisinage immédiat des nœuds et des ventres, le temps du maximum de la vitesse coïncide avec celui du maximum de la densité; aux sections intermédiaires ces temps diffèrent de la durée du quart d'une vibration. Le maximum de vitesse se meut dans le tube vers l'embouchure, ayant une valeur absolue très-grande aux emplacements des ventres, très-petite aux nœuds, et s'avancant très-rapidement dans les premiers et très-lentement dans les seconds. Le maximum de densité se meut d'une manière semblable; mais c'est dans les nœuds qu'il s'arrête et qu'il est grand, tandis qu'il est petit et s'avance rapidement dans les ventres. L'intensité du son dans un tube fermé à l'un de ses bouts est la plus grande lorsque la longueur réduite du tube est un multiple impair du quart de la longueur de l'onde, soit que les vibrations partent de la plaque même qui ferme le tube, soit qu'elles soient excitées en un point quelconque de l'espace situé devant l'embouchure du tube. M. Helmholtz s'occupe ensuite de la recherche des formes du tube pour lesquelles on pourra déterminer d'une manière complète le mouvement de l'air dans l'embouchure et la longueur réduite, du moins pour des sons à longueur d'onde très-grande, en supposant que la paroi du tube soit une surface de rotation qui, à une petite distance de l'embouchure, devient cylindrique. On conçoit aisément qu'on ne puisse pas, en général, déterminer les fonctions potentielles du mouvement pour une forme donnée du tube, mais qu'il faut prendre pour point de départ la fonction potentielle, et déterminer la forme correspondante du tube. M. Helmholtz montre que la forme du tube dépend essentiellement de la forme ψ , que l'on doit donner à la fonction ψ' (voir ci-dessus équation 1)) pour l'intérieur du tube. M. Helmholtz prend

$$\psi = \varphi + P_1 - P_2,$$

$$\text{où } \varphi = \frac{A}{k} \sin kx + B \cos kx + \sum \left\{ E_m e^{+\epsilon \sqrt{m^2 + k^2}} U_{(m)} \right\},$$

$$U_{(m)} = 1 - \frac{m^2 p^2}{2 \cdot 2} + \frac{m^4 p^4}{2 \cdot 2 \cdot 4 \cdot 4} - \frac{m^6 p^6}{2 \cdot 2 \cdot 4 \cdot 4 \cdot 6 \cdot 6} + \dots$$

le signe de somme s'étendant aux valeurs de m qui rendent $\frac{dU(m, \varphi)}{d\rho} = 0$ lorsque ρ devient égal au rayon de la partie cylindrique du tube, et E_m désignant des constantes arbitraires;

$$P_i = \int \frac{i d\omega}{r}, P_l = \int \frac{l d\omega}{r}, i = -\frac{1}{4\pi} \frac{d\varphi}{dx}, P_l = \frac{1}{2} \varphi,$$

$d\omega$ désignant l'élément de surface, et P la fonction potentielle d'une masse répandue sur la surface circulaire de l'embouchure avec la densité i ou l ; le trait superposé aux fonctions P et φ désigne ce que ces fonctions deviennent dans le plan de l'embouchure. Cela posé, la forme du tube est donnée par l'équation

$$\frac{d\psi_i}{dn} = 0,$$

n étant la normale dirigée du côté intérieur du tube; de là il suit que la paroi du tube est une surface de rotation orthogonale à toutes les surfaces représentées par l'équation $\psi_i = \text{const.}$; et représentant la paroi du tube par l'équation $\rho \chi = \text{const.}$, on devra avoir

$$4) \quad \frac{d\psi_i}{dx} \cdot \frac{d(\rho \chi)}{dx} + \frac{d\psi_i}{d\rho} \cdot \frac{d(\rho \chi)}{d\rho} = 0.$$

Pour le cas simple où $\varphi = \frac{\Lambda}{k} \sin. kx + B \cos. kx$, M. Helmholtz montre que l'équation 4) est satisfaite par

$$5) \quad \rho \chi = \int \frac{d\psi_i}{dx} \rho d\rho,$$

et il trouve la valeur du second membre exprimée au moyen des intégrales elliptiques de première et de seconde espèce. Ayant ainsi obtenu l'équation explicite de la forme du tube, M. Helmholtz considère plus particulièrement la forme pour laquelle la différence entre la longueur absolue et la longueur réduite du tube devient nulle, et une autre forme pour laquelle le rayon de l'embouchure est égal à celui du tube, et qui approche extrêmement d'une forme purement cylindrique. Enfin M. Helmholtz traite encore le problème du mouvement de l'air dans des corps creux dont toutes les dimensions sont très-petites par rapport à la longueur de l'onde, et qui sont percés d'une ou de deux ouvertures circulaires ou elliptiques, et très-petites par rapport à la surface du corps. M. Helmholtz détermine d'une manière générale les nombres de vibrations des tons qui ont, dans les corps dont il s'agit, la plus grande intensité. Les résultats numériques qui se déduisent de la théorie de M. Helmholtz s'accordent d'une manière remarquable avec les belles observations dont M. Wertheim a enrichi l'acoustique expérimentale. Les travaux de l'habile analyste de Heidelberg et de l'ingé-

nieux physicien de Paris trouvent ainsi les uns dans les autres une brillante et précieuse confirmation. —

Quelques propositions sur les moments d'inertie par M. *Clebsch*, de Carlsruhe. Désignant par M la masse d'un corps, et par Ma^2 , Mb^2 , Mc^2 les moments d'inertie pour les trois axes principaux menés par le centre de gravité, les valeurs maxima des rayons d'inertie pour le point x, y, z correspondent aux directions des normales aux trois surfaces du second ordre passant par ce point et confocales à l'ellipsoïde $\frac{x^2}{a^2} + \frac{y^2}{b^2} + \frac{z^2}{c^2} = 1$. Les li-

gnes focales de cet ellipsoïde forment le lieu des points pour lesquels deux moments d'inertie principaux deviennent égaux. Suivent quelques autres théorèmes analogues à ceux de M. Poinsoot sur l'ellipsoïde central, et découlant facilement de ces derniers par le principe de réciprocité. —

M. *de Staudt*, à Erlangen, donne quelques relations métriques qui ont lieu dans des tétraèdres inscrits dans des sphères ou des cônes. —

Deux théorèmes sur le produit maximum de nombres entiers à somme constante par M. *Oettinger*, à Fribourg. —

M. *Spitzer*, de Vienne, donne pour le cas où, dans l'équation différentielle de la série hypergéométrique

$$1) \quad x(1-x)y'' + \left\{ \gamma - (\alpha + \beta + 1)x \right\} y' - \alpha\beta y = 0$$

on fait $\alpha = \beta$, l'intégrale suivante :

$$2) \quad y = C_1 \int_0^1 u^{\alpha-\gamma} (1-u)^{\gamma-\alpha-1} (x-u)^{-\alpha} du \\ + C_2 \int_0^1 u^{\alpha-\gamma} (1-u)^{\gamma-\alpha-1} (x-u)^{-\alpha} \log. \frac{u(1-u)}{x-u} du. —$$

M. *Borchardt* montre que cette intégrale se déduit immédiatement d'une des formes de l'intégrale de l'équation 1) données dans un mémoire que M. Heine a tiré des papiers laissés par M. Jacobi, et publié dans le volume précédent du journal. —

Dans une seconde note, M. *Spitzer* démontre que l'équation différentielle

$$x^m \frac{d^n y}{dx^n} = -\varepsilon y,$$

où $\varepsilon = \pm 1$ et m un nombre entier $> 2n$, a pour intégrale

$$y = \int_0^\infty u^{m-1} e^{-\frac{u^{m-n}}{m-n}} \psi\left(\frac{x}{u}\right) du,$$

si $z = \psi(x)$ est l'intégrale complète de l'équation $x^{m+1} \frac{d^n z}{dx^{n+1}} = \varepsilon z$, pourvu qu'on établisse une certaine équation de condition entre les $n+1$

constantes introduites par cette dernière équation dans l'intégrale ci-dessus. Comme exemples, M. Spitzer trouve les intégrales des équations différentielles

$$x^{2n+1} \frac{d^2 y}{dx^2} = -y \quad \text{et} \quad x^{2n} \frac{d^{n-1} y}{dx^{n-1}} = y,$$

connaissant l'intégrale de l'équation $x^{2n+2} \frac{d^{n+1} z}{dx^{n+1}} = z$, qui est

$$z = x^n \left\{ C_1 e^{-\frac{\mu_1}{x}} + C_2 e^{-\frac{\mu_2}{x}} + \dots + C_{n+1} e^{-\frac{\mu_{n+1}}{x}} \right\}$$

les μ étant les $(n+1)^{\text{èmes}}$ racines de l'unité et les C des constantes arbitraires.

Les deux dernières pages du cahier contiennent une notice biographique de M. Borchardt sur Lejeune-Dirichlet. M. Borchardt considère avec raison l'introduction des méthodes du calcul infinitésimal dans la théorie des nombres, comme la plus profonde des découvertes dues au génie fécond de M. Dirichlet. Il caractérise les œuvres de ce dernier comme produites par la puissance seule de la pensée abstraite, et distinguées par une sobriété extrême de formules et de calculs. Ajoutons ici que le grand géomètre, dont l'Allemagne déplore la perte, publia ses premiers travaux en France sous les auspices de Legendre et de Fourier, et que quelques années avant sa mort il fut nommé associé étranger de l'Académie des sciences de Paris. M. Liouville, qui était depuis longues années lié avec M. Dirichlet d'une étroite amitié, a pris cette année pour sujet de son cours au Collège de France l'analyse des principaux mémoires du géomètre de Berlin; noble et précieux hommage rendu par l'illustre professeur à la mémoire du savant dont il appréciait également le caractère et le génie, et en même temps à l'un des derniers représentants d'une génération de géomètres dont l'apparition marqua une ère nouvelle dans le développement des mathématiques modernes.

LITTÉRATURE et PUBLICATIONS DIVERSES.

LIVRES.

UNE RÉSURRECTION MUSICALE. — *Händel en Allemagne*. (Nouvelle édition des Oeuvres de Händel. Breitkopf et Härtel. Leipzig 1858. — G. F. Händel, par Fr. Chrysander. Leipzig 1858).

Händel est dans le domaine artistique un nom qu'on commence à entendre plus fréquemment depuis quelques années, et c'est presque à la résurrection de cette renommée musicale que nous assistons en ce moment. Ces réveils d'un grand génie sont des faits qui apparaissent de temps en temps dans l'histoire des

arts et de la littérature. Les mémoires les plus éclatantes sont soumises à une espèce de jeu de la fortune, pareil à celui qui s'attache parfois aux individus. Ce n'est pas, on a raison de le soutenir, que le génie puisse jamais être entièrement étouffé et rester pendant des époques entières sans action; son influence existe, latente, cachée, mais toujours agissante. Un grand nom se répète toujours. Comme ces pierres précieuses gardées avec insouciance dans une collection négligée, dont on se rappelle l'existence, mais dont on ignore la valeur, jusqu'à ce que peu à peu l'admiration gagne un petit cercle de connaisseurs, et de là, s'étendant à la publicité, les proclame joyaux parmi les joyaux.

Händel resta toujours estimé surtout en Angleterre, mais on peut dire que ce n'est qu'à une partie de son génie que s'adressait cette estime, et qu'on repoussait à l'arrière-plan les plus grandes richesses de son véritable caractère. — Je m'explique; quelques-unes de ses œuvres seulement restèrent constamment au répertoire. *Le Messie*, *Israël*, *Judas Maccabée*, sont à peu près les seules qui furent reprises fréquemment. Mais ses oratorios sur des sujets païens et ses opéras furent volontairement, et en connaissance de cause, laissés dans l'ombre; de sorte qu'aux yeux de tout le reste du monde il se montra et demeura sous l'apparence d'un compositeur religieux. C'est en cette qualité qu'il est resté connu, tandis qu'en réalité il n'a absolument rien écrit dans un but uniquement religieux, ni destiné aucune de ses œuvres à la musique d'église. On peut donc bien dire que, quoique admiré dans quelques-unes de ses productions, mais à un titre qui n'était pas le sien, il resta méconnu, et que sa véritable gloire, comme celle de Shakspeare, fut ensevelie pendant longtemps.

Pendant ce temps, l'Allemagne, sa mère, l'avait presque complètement oublié; on y exécutait de temps en temps quelques-uns de ses ouvrages, comme, par exemple, *le Messie*, *Israël*, *Judas Maccabée*, *Josué*, *Alexandre*. D'autres, des plus importants, n'étaient connus que déplorablement mutilés et travestis : *Jephthé*, *Balthazar*, *Samson* et *Sémélé*. Une grande quantité de ses oratorios n'étaient pas traduits, et leurs titres même étaient ignorés.

Mais à mesure qu'on a recommencé à sentir que la musique, dans sa véritable acception, ne consiste pas seulement en un agencement plus ou moins savant de notes, en un bruit cadencé plus ou moins assourdissant, en quelques tours de force de composition et d'exécution; un retour progressif vers un goût plus pur et plus sérieux s'est opéré peu à peu. C'est alors que ce sourd besoin qui commençait à agiter le monde musical *pensant* alla chercher chez les maîtres du passé des leçons pour ceux du présent; l'image de Händel surgit alors et se dévoila de plus en plus. C'est là sa résurrection. Elle ne s'est pas faite partout simultanément, mais elle a gagné du terrain, et maintenant trois grandes nations y prennent part, si ce n'est encore à mesure égale, de façon du moins à faire espérer qu'aucune d'elles ne restera en arrière dans la tâche de tirer du faux jour et de l'ombre des œuvres de tant de valeur. L'Angleterre et l'Allemagne ont donné l'exemple; la France aussi commence à s'y associer, et il est du devoir de ceux qui ont à cœur sa grandeur morale de fixer autant que possible son attention sur ce sujet et de travailler à faire accomplir chez elle les mêmes progrès dans la compréhension du grand génie que nous avons nommé. — Les travaux par lesquels cette résurrection s'opère en Angleterre et en Allemagne sont assez importants pour être consignés et pour mériter qu'en France on s'y intéresse.

En Angleterre, la « Sacred Harmonic Society, » fondée depuis des années, s'est

imposé comme tâche de rétablir les œuvres négligées de Händel; la « Händel Society » a entrepris depuis quinze ans la publication d'une édition nouvelle. Déjà la propagation de ses œuvres avait réuni un nombreux concours de fidèles aux trois concerts qui furent donnés en 1858 à l'occasion des fêtes anniversaires, alors que, voulant donner tout l'éclat possible à ces fêtes, on prépara pour 1859 le gigantesque concert qui eut lieu les 22, 23 et 24 juin. L'esprit grandiose de l'Angleterre a voulu rendre au compositeur un hommage signalé; il en résulta ce festival monstre qui fut bien dans le goût anglais : quelque chose qui fit preuve d'une grande puissance de moyens — quelque chose de majestueux en même temps que de frappant : — comme local, le « Cristal Palace », produit des féeries de son industrie; comme public, trente mille auditeurs accourus trois jours de suite et se pressant dans ses larges espaces; cinq mille exécutants (dont quatre mille chanteurs) pour interpréter la sublime musique du *Messie*, d'*Israël* et d'un choix de morceaux détachés. Chacun a entendu parler de cette imposante solennité musicale; ceux qui y ont assisté ont raconté la puissante émotion qui, saisissant ces vingt-sept mille assistants à l'audition subite des chœurs du *Messie*, les a fait se lever et se découvrir spontanément, rendant ainsi, par cette preuve de l'influence irrésistible et presque religieuse d'une si admirable musique, l'hommage le plus vrai et le plus sincère au compositeur.

L'Allemagne a déployé de son côté une grande activité. L'anniversaire de la mort de Händel a donné lieu à un grand nombre de concerts et de fêtes. A Francfort, la société Sainte-Cécile a fait exécuter dans l'église Saint-Paul l'oratorio d'*Israël*; à Stuttgart, on a exécuté, le 20 avril, celui de *Saül* de manière à contenter les connaisseurs. Cologne, Hanovre, Hildesheim, Munich, ont tour à tour eu leur concert, et le courant de l'été en a vu une assez grande quantité. A Halle, ville natale du compositeur, la fête musicale a accompagné une autre ovation : l'érection de la statue du maître par le sculpteur Heidel; une maladie de l'artiste en avait retardé l'achèvement, qui devait correspondre au jour anniversaire de la mort de Händel. Ceux qui avaient eu l'occasion de voir le modèle de la statue vantaient dès lors l'entente intelligente du caractère et la manière dont la nature était saisie.

Mais un monument plus durable et plus utile encore, un hommage plus remarquable que la grande ovation de l'Angleterre, et qui exige aussi plus de soins et d'efforts, c'est la grande édition des ouvrages de Händel, publiée à Leipzig et commencée en 1858.

Lorsque se fonda dans ce but à Leipzig une « Société Händel » (Händel's Gesellschaft), il n'existait pas de collection qui présentât dans son ensemble l'œuvre du maître; comme nous l'avons dit en commençant, beaucoup de pièces importantes étaient ou mal ou point connues du tout, difficiles à se procurer, rares, altérées par des lacunes, ou tout à fait absentes; pour les bien connaître il fallait plus de savoir et de recherches qu'il ne s'en peut rencontrer hors du petit nombre. D'ailleurs l'impulsion manquait, l'image devant laquelle passait la foule indifférente restait à demi voilée. Éclairer toute la plénitude de la physiologie, offrir à chacun la facilité de s'initier à son esprit et de le goûter, rendre accessible cette parfaite et complète école; tirer, en un mot, Händel du demi-sommeil de son trépas; le racheter enfin, en consacrant de dignes soins à son héritage : voilà ce que l'Allemagne devait au fils auquel elle avait donné l'essence la plus pure de son caractère, et qui lui a rendu ses dons avec usure.

Cette dette d'honneur de la patrie, la Société qui a fondé la publication indiquée a entrepris de l'acquitter avec le savoir éclairé et les soins pieux et infatigables qui seuls peuvent accomplir une pareille mission.

Mais pour la faire réussir, il y avait de grandes et sérieuses difficultés à surmonter. D'abord, il fallait entrer en ligne avec une entreprise analogue plus ancienne : l'édition des œuvres de Sébastien Bach par une société réunie sous ce nom, ayant attiré à elle un certain nombre de souscripteurs dont il n'est pas présumable, pour la plus grande partie, qu'ils contribuent simultanément aux deux publications, constituait, par ce privilège, une concurrence redoutable. Ensuite, pour la création même de l'édition, il s'agissait de ne pas reculer devant une infinité de travaux longs et pénibles. Rechercher et retrouver les œuvres inconnues et égarées en Angleterre, en Allemagne, au fond des collections oubliées; en constater l'authenticité avec la rectitude d'une science assurée; en rétablir toutes les beautés d'une main habile et sûre sans rien ajouter ni retrancher, collationner les éditions diverses pour les refondre en une seule scrupuleusement fidèle; compulser minutieusement les manuscrits originaux et les diverses copies pour recomposer les partitions dans leur pureté primitive; adjoindre aux textes anglais ou italiens une traduction allemande exacte et soignée; retrouver l'historique, pour ainsi dire, de chaque mesure; n'épargner ni temps, ni sacrifices matériels, ni fatigues : voilà les travaux pour lesquels il fallait le concours exceptionnel des forces d'élite associées dans ce but, voilà par où il fallait passer pour arriver à donner au public une *véritable* et *digne* édition des œuvres du maître, dans toute la plénitude de leur perfection, telles qu'elles sont écloses de sa plume féconde; d'excellentes partitions pour piano annexées au tout, une parfaite interprétation allemande en regard du poème original. Toutes ces productions, pièce à pièce, dans un classement méthodique et commode, précédées d'introductions, de notes et d'éclaircissements simples et faciles, en livraisons d'une exécution matérielle aussi satisfaisante que possible, d'un format convenable, solide et élégant, présentant chacune un tout complet, et de manière que peu à peu se forme une bibliothèque musicale dans laquelle on pourra trouver plaisir et profit pour chacun : telle est cette publication. Elle s'est assurée d'illustres protecteurs; une subvention annuelle de dix mille thalers que lui accorde le roi de Hanovre garantit l'avenir de son existence, et malgré l'obstacle que lui opposait la société « Bach », elle comptait de deux cent cinquante à trois cents souscripteurs à la fin de sa première année, 1858, qui a vu paraître *Susanne*, *Acis et Galathée*, opéra pastoral, et les morceaux de piano. Pour 1859, *Hercule*, *Athalie*, les *allegro*. C'est ainsi que se succéderont tous ces ouvrages, qu'on a divisés en trois séries : les opéras, qui forment la matière de vingt volumes; les oratorios et hymnes, comprenant vingt-huit volumes, et les compositions diverses de musique de chambre et musique instrumentale, qu'on évalue à douze volumes. L'ordre chronologique est suivi dans chacune de ces trois séries; du moins, si l'on fait paraître en premier lieu ce qu'il y a de plus neuf et de plus essentiel, cela est-il indiqué de manière à faciliter la classification de l'ensemble. Ces ouvrages donc paraîtront au nombre de trois par an, choisis dans chacune des séries dont nous venons de parler.

Il serait sincèrement à désirer, dans l'intérêt de ceux qui aiment les arts, dans l'intérêt de la belle et bonne musique au nom de laquelle on ne fait jamais de vains appels, — car personne ne voudrait passer pour y être indifférent, — que

ceux qui ont connaissance de cette entreprise se fissent un devoir d'attirer sur elle l'attention, et que tous ceux qui entendent cet appel cherchent à contribuer dans la mesure de leurs forces à son succès; qu'en France aussi, on ne reste pas en arrière pour seconder ces travaux, dont la conséquence sera de doter les sociétés musicales, les artistes, les amateurs, les familles, d'une source d'enseignements, de leçons, de consolations pour l'âme, de mille jouissances élevées enfin. Nous n'avons pas à faire ici l'éloge de ces productions; d'ailleurs, elles sont là, qu'on les consulte sans prévention et sans parti pris, et quand on aura pénétré avec intelligence dans quelques parties seulement, on nous comprendra et l'on appréciera nos assertions touchant la grandeur d'une entreprise qui, du reste, a sa meilleure garantie dans le nom de ceux à qui la société en a confié la direction et l'exécution, et dont personne n'était mieux à même de se charger. Les membres de cette direction, en effet, sont MM. Breitkopf et Härtel, éditeurs, MM. G. Gervinus et Chrysander. M. Georges Gervinus, dont le nom respecté est le plus sûr patronage, est un de ces rares connaisseurs qui, à travers de longues expériences, ayant eu les meilleures occasions d'entendre, de juger, de comparer lui-même, guidé par un goût sûr, en est arrivé à une de ces convictions raisonnées qui ne cherchent à s'imposer à nulle autre, mais qui pénètrent par l'influence de leur vérité. Après avoir voué son enthousiasme à bien des maîtres, il a trouvé peu à peu le véritable objet de son culte en Händel, reconnaissant toujours davantage la supériorité de son génie. Il lui prête un appui persévérant; depuis des années il fait exécuter chez lui, et sous sa direction, ses principaux ouvrages, contribuant ainsi non-seulement à la connaissance du compositeur, mais aussi à développer le goût de la véritable musique. Quelque restreinte que soit une pareille sphère d'action, elle a des résultats plus étendus qu'on ne s'y attendrait, mais dont on ne s'aperçoit qu'à la longue et qu'on finit par constater sans plus songer à les lui attribuer. C'est M. Gervinus qui s'est chargé, comme tâche particulière, de la traduction des textes, tandis que M. Chrysander s'occupe des recherches et de la partie historique.

Ce que nous avons dit de cette publication ne serait pas complet si nous n'ajoutions pas qu'elle a produit davantage encore que ce que nous venons de mentionner, en amenant M. F. Chrysander à publier son Histoire de la vie et des ouvrages de Händel, qui doit être comptée pour beaucoup dans ce qui a été fait en Allemagne à la gloire de celui-ci, et dont par conséquent il nous faut dire quelques mots en terminant. Déjà un ouvrage de ce genre, dont l'auteur est français, a paru en Angleterre, « *Haendel's life by V. Schœlcher* ». M. Victor Schœlcher est, à côté de M. Gervinus, la seconde colonne du temple dont M. Chrysander est le grand prêtre. Il a, lui aussi, éprouvé que de trésors sont contenus dans la connaissance de pareils chefs-d'œuvre; l'étude de Händel est devenue la joie de sa vie, sa consolation dans son exil. Sa Biographie de Händel, en un volume, a, je crois, été traduite en français; c'est un ouvrage qui se recommande par un mérite sérieux. Celle que M. Chrysander s'est décidé à publier tout en s'occupant de l'édition nouvelle, est une œuvre capitale dans l'histoire des arts et qui n'est qu'une partie et l'avant-coureur d'une autre plus vaste encore de ce jeune et laborieux savant, « *L'Histoire de la musique*. » On sait combien de fois elle a été commencée, puis abandonnée devant la grandeur des obstacles. Soit que l'entreprise ait échoué par suite de mésaventures accidentelles, soit que l'immensité du domaine à parcourir ait égaré ceux qui s'y étaient

engagés, soit même qu'il y ait des œuvres de mérite parmi ces tentatives; il est de fait qu'il n'y a rien de complet sur ces matières. Or, ce manque, M. Chrystander a eu la courageuse ambition de le réparer, et si quelqu'un pouvait entreprendre ce travail de bénédictin, c'était bien lui; nature tenace, modeste, profonde, bien empreinte du génie de sa nation, il s'est mis gravement et simplement à l'œuvre, il lui a voué sa vie entière, toutes les forces de son âme, toute son ardeur et tout son amour, et ce n'est pas trop présumer de lui que de s'attendre à le voir l'achever. En attendant, pour justifier ces prévisions, voici son livre, dont le premier volume a paru à Leipzig sous ce titre : « G. F. Händel », et dans lequel il suit pas à pas la vie de son héros et tous les développements de ses compositions avec une perspicacité remarquable. Il touche du doigt tous les ressorts les plus déliés du mécanisme, tous les anneaux qui relient cette grande chaîne de productions, dans lesquelles il reconnaît et démontre chaque influence, chaque inspiration, ne laissant aucune lacune dans cette étude où se révèle aussi bien l'amour de l'art et l'attente fine et profonde de tout ce qui s'y rapporte, qu'une science minutieuse du détail.

Œuvres complètes de Victor Hugo, traduites en allemand par Louis Seeger. 1^{re} liv., la *Légende des siècles*, 1 vol. in-12. — Stuttgart, Rieger, 1860.

Les Allemands, qui possèdent en de si excellentes traductions les chefs-d'œuvre littéraires de tous les peuples et de toutes les époques, ne possédaient jusqu'à présent, du moins à ce que nous croyons, que des morceaux détachés de M. Victor Hugo, traduits principalement par M. Freiligrath. La dernière œuvre de notre grand poète a suggéré l'idée d'une traduction complète des poésies épiques et lyriques à un écrivain très-bien doué pour mener une telle entreprise à bonne fin. M. Seeger s'était déjà fait connaître par des traductions de Béranger et d'Aristophane, dont la *Revue germanique* a eu l'occasion d'entretenir ses lecteurs, et qui ont eu le plus grand succès en Allemagne. Tout annonce que, par l'intelligence et l'exactitude de l'interprétation, la traduction des œuvres de M. Victor Hugo sera tout à fait à la hauteur de ses aînées. Nous ne nous permettons qu'une critique, qui porte sur le mètre choisi. Nous ne croyons pas que l'iambe non rimé que M. Seeger paraît avoir exclusivement adopté, au moins pour la *Légende des siècles*, soit bien fait pour exprimer la grandeur et la force de cette poésie. Ce rythme tient une espèce de milieu entre le vers et la prose, et est, pour cette raison même, fort bien à sa place dans la poésie dramatique; mais il faudrait ici quelque chose de plus éclatant et de plus accentué. La littérature allemande dispose de tant de rythmes différents, que M. Seeger ne doit pas être embarrassé.

A. N.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Heidelberg, 20 février.

Il y a quelques mois déjà, je vous ai prévenu, monsieur, que l'université d'Heidelberg était menacée d'une perte qu'il eût été difficile de réparer convenablement, de celle de M. Louis Hœusser. On parlait alors de la possibilité de sa nomination à la chaire d'histoire de Berlin, car on savait que M. Droysen et lui étaient les seuls candidats en présence. L'historien de la politique prussienne l'a emporté sur celui du Palatinat. M. Droysen a été nommé. Mais, par son départ, une chaire d'histoire devint vacante à Iéna, et cette université s'empressa de l'offrir à M. Hœusser. Il était à craindre que le gouvernement badois ne fit aucune démarche sérieuse pour le retenir, à cause de l'opposition qu'il avait organisée contre la nouvelle liturgie protestante et contre le concordat, et qu'on profiterait de cette occasion pour se débarrasser d'un adversaire gênant. Il n'en fut rien : le grand-duc, son ancien élève, ne le permit pas. M. Hœusser reçut une augmentation de traitement de cinq cents florins, et, malgré des conditions plus avantageuses d'Iéna, il rompit les négociations, et il reste définitivement à Heidelberg.

Si la préoccupation de le perdre avait été grande, la joie de le conserver fut vive. Dès qu'on eut la certitude qu'il ne partirait pas, les corporations d'étudiants organisèrent une promenade aux torches; le surlendemain, la société chorale, *der Liederkranz*, lui donna une sérénade aux flambeaux, et la ville d'Heidelberg, pour ne pas être en reste, lui remit le droit de bourgeoisie honorifique, *das Ehrenbürgerrecht*. C'est là une distinction qu'il est d'usage en Allemagne de n'accorder qu'à des services signalés, à des hauts faits dans la science, les arts ou la politique. Ici, dans une ville universitaire, c'est d'ordinaire le couronnement d'une carrière glorieuse dans le professorat. Il suffit de citer à l'appui les noms de ceux qui, à Heidelberg, partagent cet honneur avec M. Hœusser : MM. Tiedmann, Chelius, Mittermaier, Welcker, de Vangerow et Schlosser, qui, dans diverses branches, le droit, la médecine, la politique et l'histoire, ont contribué à rehausser le docte renom de notre université.

Mais, je crois vous l'avoir déjà dit, pas de fête véritable au delà du Rhin sans banquet. C'est à table que les Allemands aiment à manifester leurs opinions, le couteau et la fourchette à la main, derrière des barricades de légumes et au milieu de monceaux de cadavres de chevreuils et de canards sauvages. Comme autrefois en France on dansait pour la Pologne, dans le grand-duché de Bade on ripaille, on fait grande chère contre le concordat. Car que ce mot « banquet » et les réminiscences lacédémoniennes de 1848 qui s'y rattachent ne vous induisent pas en erreur; n'allez pas vous imaginer qu'on se contente, à ces *Festessen*,

de veau froid et de discours arrosés de piquette de barrière; ce serait méconnaître tout un côté intéressant du caractère germanique, oublié par madame de Staël. Plus que tout autre, l'Allemand étant toujours tout entier à ce qu'il fait, il s'abandonne aussi plus que tout autre, quand il se met à table, aux plaisirs gastronomiques; il se montre consciencieux jusque dans le boire et le manger. Jamais chez lui la forme oratoire ne l'emportera sur le fond culinaire; ses banquets sont de vrais banquets où la verve de l'orateur et l'enthousiasme du public sont entretenus par les crus les plus renommés du Rhin et de la Champagne. Mais surtout à une fête en l'honneur de M. Hœusser, un pareil repas était de rigueur, car à côté des mérites éclatants de l'historien, il est bon de proclamer les charmantes qualités du spirituel convive et ce don naturel, cultivé par l'étude, de judicieux critique des produits vinicoles, qui lui a valu la place de président de la commission de dégustation des vins dans notre club, le *Museum*.

Le dîner fut animé du meilleur esprit : on eût dit un grand repas de famille. Rien d'officiel ni de guindé; de l'abandon et de l'entrain partout. Plus de trois cents convives y prirent part, et parmi eux on remarqua de nombreuses députations des environs, de Mannheim, de Weinheim, etc. Mais l'Allemand ne vit pas seulement de roastsbeefs, de macaroni, de choucroute, de soles et de chapons, il exige encore une nourriture intellectuelle; on nous servit donc une douzaine de discours en prose et en vers, dont trois furent particulièrement goûtés : un plat d'entrée substantiel et succulent, le toast du récipiendaire à la ville d'Heidelberg; puis un piquant hors-d'œuvre, le toast de M. Pagenstecher, ancien représentant au parlement de Francfort, à la compagnie de M. Hœusser; enfin un plat de dessert, celui de M. Gustave Weil, l'orientaliste, qui invita en vers, dans la forme des Makames, à boire à la santé de son vénérable maître, le grand historien Schlosser. Le second de ces discours soulève un autre coin de la vie allemande : son culte du foyer domestique, du cercle prochain d'affections et de devoirs de famille. Ce n'est pas chez nous qu'au milieu d'un banquet d'un caractère des plus tranchés, un des convives se lèverait pour célébrer les qualités du bon père de famille et les vertus aimables de sa compagne. Quand en France il arrive qu'on jette un coup d'œil dans la vie privée d'un homme public, ce regard est toujours indiscret; c'est pour y découvrir une faiblesse ou pour signaler un scandale. L'amour de son intérieur et du bien-être qu'on y éprouve, *die Häuslichkeit*, est plus vivace chez l'Allemand que chez le Français; les habitudes bourgeoises et les mœurs du bon vieux temps ont conservé un très-grand empire au delà du Rhin. Les Allemands, tout en élargissant autant que possible l'horizon de leur esprit, enferment leurs cœurs dans d'étroites limites, et ces relations sociales qu'on désigne chez nous par ces mots : « le monde, la société, » ne sont le plus souvent pour eux que le cercle de la famille étendu aux amis....

Avant de terminer, qu'il me soit encore permis d'attirer votre attention sur quelques graves erreurs que j'ai relevées dans le *Dictionnaire universel des contemporains*, de M. Vapereau. C'est de M. Hœusser et de son illustre maître Schlosser qu'il s'agit. L'auteur de la notice biographique de M. Hœusser le nomme professeur titulaire d'histoire à l'université de Zurich, lui accorde même un des cours les plus suivis, tandis que depuis vingt ans il n'a jamais cessé d'appartenir à Heidelberg. Quant à M. Schlosser, un des plus éminents historiens de notre époque, si féconde en remarquables travaux historiques, son nom, vénéré de

l'Allemagne entière, ne figure pas dans le Dictionnaire; on n'y trouve que celui de son homonyme, le violoniste!... En général, dès que les rédacteurs, pour la partie allemande, ont franchi les limites du *Dictionnaire de la conservation de Brockhaus*, qu'ils avaient pris, avec raison, pour base de leur travail, et qu'ils ont essayé de le continuer, ils sont tombés d'erreur en erreur, et la plupart de leurs indications sont d'une déplorable inexactitude. A la prochaine édition, une révision scrupuleuse de toute cette partie-là est d'urgence nécessaire.

E. S.

Dresde, fin janvier.

Dans ma lettre du mois de novembre, je vous annonçais la mort de notre maître de chapelle, M. Reisiger; mais alors j'étais si pressé par le compte rendu de la fête de Schiller, que j'ajoutai à peine un mot de regret sur la perte de cet excellent artiste. Aujourd'hui je réparerai brièvement cette omission. Reisiger ne jouit pas d'une réputation européenne; ses compositions sont d'un style correct, mais elles manquent de chaleur et d'originalité. Il a composé plusieurs opéras, mais aucun n'a pu se maintenir au répertoire. Les ouvertures seules sont restées et sont exécutées partout où il y a un orchestre. Les meilleures sont celles d'*Adèle de Foix*, du *Naufrage de la Méduse* et de *Yolva*. Il a mieux réussi dans la composition des chants populaires; il y est original, même après Schubert, et quelques-uns de ses *Lieds* (en particulier le *Sage Noël*) sont connus et chantés dans toute l'Allemagne. Enfin il était excellent chef d'orchestre: quoiqu'il composât le fonds de son répertoire des chefs-d'œuvre classiques, il savait cependant y ajouter aussi les œuvres récentes des jeunes compositeurs, et même celles de l'école la plus avancée. C'est ainsi que dans ces derniers temps, il nous donnait les opéras de Wagner. Il est vivement regretté du public et de ses camarades. Les amis de Liszt avaient espéré un moment lui faire obtenir sa place; mais l'esprit audacieux et les tendances romantiques de cet artiste ont effrayé la direction, et elle a préféré appeler un homme moins connu, moins hardi, mais plus classique. Son choix s'est porté sur M. Riets, directeur du Conservatoire de Leipzig. Il est peu connu comme compositeur; mais ses élèves lui ont fait la réputation d'un excellent professeur. On semble craindre cependant qu'il n'ait trop de respect pour l'école classique, et pas assez d'estime pour l'école moderne. On appuie ces craintes sur les empêchements qu'il a mis autrefois à l'exécution de la musique de Liszt à Leipzig. Il faut espérer qu'en entrant dans ses nouvelles fonctions, il se dépouillera de ses préjugés (s'il en a), et que sans rien diminuer de son admiration pour les morts, il saura, comme Reisiger, donner quelques encouragements aux jeunes compositeurs. Quoique notre Opéra soit encore privé de son chef, il nous a donné le *Pardon de Ploërmel*, sous la direction de son sous-directeur, M. Krabs. Il est vrai que Meyerboer lui-même a présidé aux préparatifs. Il avait amené avec lui Despléchin, et tout s'est fait sous ses yeux et sur le modèle et la mise en scène de Paris. Il assistait à la première représentation et il a dû être content de l'accueil qu'il y a reçu: notre public, d'ordinaire si froid, ne lui a ménagé ni les bravos ni les fleurs. On dit que le maestro a mis quelque zèle à assurer ce premier succès. La pièce a été parfaitement rendue par nos artistes.

Le succès des vivants ne doit pas nous faire oublier les morts. Quelques jours avant la représentation de *Dinorah* (le 17 et le 18 octobre 1859), nous célébrions l'anniversaire de deux compositeurs dont la postérité n'aura garde d'oublier les noms : ce sont ceux de Beethoven et de Weber. Pour honorer le premier, on exécuta *Fidelio*, et pour l'autre, *Abu-Hassan* et *Freischütz*. Chacune de ces deux représentations fut précédée de la lecture d'une pièce de vers sur *la musique et les quatre maîtres allemands*. L'auteur qui est ordinairement chargé de ces sortes de compositions me semble avoir un peu abusé de la permission d'être long. Heureusement, sa poésie était relevée par des illustrations, ou tableaux vivants, qui donnaient quelque intérêt à la cérémonie. Il y en avait huit parmi lesquels nous avons admiré le *Sacrifice d'Iphigénie*, le *Départ* et *Dans la forêt*. Tout cela se terminait par l'apothéose de Gluck, Mozart, Beethoven et Weber, que sainte Cécile introduisait dans le temple de la Gloire. Ce genre de spectacle est très-commun ici, et il n'y a peut-être pas un enfant aux yeux bleus, aux cheveux blonds, qui n'ait posé, ou ne posera un jour dans quelque tableau vivant. Il ne faut pas trop en rire; on doit même encourager les Allemands à les répéter le plus souvent possible, ainsi que l'a fait madame de Staël; car c'est pour eux plus qu'un divertissement et un plaisir, c'est une leçon. En général, ils manquent de grâce et d'élégance dans les manières. Toujours renfermés dans la lourde atmosphère de leurs poëtes, ou enveloppés de pelisses et de longues houppelandes, leurs membres s'engourdissent et perdent toute élasticité. Leur gaucherie est surtout sensible au théâtre, où les acteurs, même les meilleurs, sont embarrassés de leur personne. Ils s'avancent sur la scène en traînant les jambes, et accompagnent leur débit de gestes qui rappellent le plus souvent les mouvements d'un bûcheron. Dawson lui-même, l'un des princes du théâtre, n'est pas toujours exempt de ces défauts. Sa démarche manque quelquefois de grâce, et ses gestes, admirables dans les grands mouvements de la passion, deviennent anguleux et précipités dans le jeu de la vie ordinaire. Mais c'est surtout au repos que sa tenue manque de dignité : ne sachant que faire de ses mains, il imagine l'impossible pour se tirer d'embarras; tantôt il ôte ou remet ses gants; tantôt il remonte sa montre ou joue avec sa chaîne; en un mot il est toujours inquiet et agité. Ces mouvements ont un double inconvénient : d'abord ils sont disgracieux; ensuite ils induisent le spectateur en erreur sur le compte du personnage de la pièce. J'ai pu m'en assurer tout récemment. Dawson donnait le *More de Fiesco*, et pour tout le reste, il jouait admirablement, comme aucun autre acteur peut-être ne pourrait le faire. Mais tandis qu'il parlait à Fiesco, ses mains étaient toujours occupées à fouiller dans une poche de cuir qu'il portait à la ceinture, à la déboutonner et à la reboutonner, après en avoir tiré les lettres qu'il remet à son maître. Une dame placée à côté de moi, et qui ignorait sans doute la pièce, tressaillait à chaque instant dans la crainte qu'il ne tirât un poignard et ne s'élançât sur Fiesco. Il serait très-facile à cet acteur de se corriger de ce défaut; il aurait simplement à oublier ses mains et à les laisser tomber inertes à ses côtés. Cependant, si j'étais un conseiller quelconque de Saxe, je proposerais d'envoyer en Italie les jeunes acteurs qui montreraient de bonnes dispositions. Après avoir vécu un an avec les *lazzaroni* ou au milieu des ruines de Rome, ils nous reviendraient transformés. Un petit séjour à Paris aurait le même effet. Une bonne éducation peut suffire, il est vrai; mais depuis que je suis en Allemagne je n'ai vu qu'un seul acteur avoir l'aisance et la dignité des nôtres,

c'est Devrient. C'est peut-être à ses manières qu'il doit une bonne partie de sa popularité. Je vous avais promis dans ma dernière lettre un portrait de Dawison; mais je me suis rappelé à temps qu'un de mes collègues en correspondance, celui de Heidelberg, je crois, a tracé un excellent parallèle de cet acteur et de Devrient. J'aurais pourtant une belle occasion de revenir sur ce sujet, car voici un mois que ces deux acteurs nous ont donné une série de représentations où ils ont rivalisé d'entrain, de verve et de talent. Mais je n'abuserai pas de vos colonnes; je me défendrai même toute remarque sur les chefs-d'œuvre qu'ils nous ont donnés, c'étaient : le *Joueur d'Iffland*, *Fiesco* de Schiller, *Emilia Galotti* de Lessing, *Egmont* et le *Tasse* de Goethe. Chacune de ces pièces exigerait un article à part. Ces messieurs ont ensuite joué isolément; Dawison, dans les *Brigands* de Schiller, et Devrient dans *Uriel Acosta* de Guzkow. Cette dernière pièce a un Juif pour héros; elle manque peut-être de couleur historique, mais elle est pleine de chaleur et de mouvement. On prépare en ce moment deux nouvelles pièces : l'une de M. Kühne et l'autre de M. Freytag. L'auteur de *Doit et avoir* est venu lui-même surveiller les préparatifs de la sienne : je lui souhaite moins de décors et autant de succès qu'à Dinorah. Auerbach nous a décidément quittés; il est allé se fixer à Berlin. Mais nous espérons qu'il nous reviendra aux premiers beaux jours. Les environs de Dresde sont plus favorables à son talent que ceux de Berlin. Une autre perte, beaucoup plus sensible et plus irréparable, est celle que l'Allemagne entière vient de faire dans la personne du peintre Rethel. Atteint d'une maladie mentale, voici tantôt dix ans qu'il languissait; il s'est éteint à Dusseldorf le 1^{er} décembre. Né en 1816, à Aix-la-Chapelle, il avait, dès ses premiers pas dans la carrière des arts, conquis l'une des premières places en Allemagne. Les fresques qui décorent l'hôtel de ville d'Aix-la-Chapelle, aquarelles qui ont pour sujet le *Passage des Alpes par Annibal*, et ses gravures sur bois représentant la *Danse des morts*, le placent immédiatement après Cornélius. J'espère bien que votre collaborateur qui signe de Sault lui consacrera un article dans votre journal : l'artiste en est digne. M. Hettner, son beau-père, a écrit quelques bonnes pages sur lui dans la *Gazette d'Augsbourg*. J'aurais à vous parler du cours d'esthétique que cet écrivain fait en ce moment, et qui est suivi par tout ce que Dresde renferme d'esprits intelligents et distingués; mais ce sera pour le prochain courrier.

A. M.

Nous nous empressons de porter à la connaissance de notre public la liste des prix proposés par la commission historique de l'académie royale des sciences établie à Munich. Ce programme est un beau témoignage, à la fois de la sollicitude éclairée des hommes qui composent cette commission et du zèle que déploie le patronage royal, pour soutenir et seconder leurs efforts.

Prix de 10,000 florins pour un manuel complet de l'histoire d'Allemagne jusqu'au dix-neuvième siècle. On pense que la substance d'un pareil ouvrage pourrait se renfermer en quatre à six volumes environ. Le manuel indiquerait clairement, dans son ensemble et en chacune de ses parties, l'état des investigations de la science; clair et instructif, il faudrait qu'il évitât l'encombrement des détails trop circonstanciés et qu'il ne prétendît pas à une exécution artistique.

Un travail pareil exigeant plusieurs années, le concours pourrait s'ouvrir pour la première partie du manuel, qui irait jusqu'à la fin du quinzième siècle, et un prix éventuel de 5,000 florins pourrait être accordé, la seconde partie de l'ouvrage demeurant réservée. Le terme de l'envoi pour cette première partie est fixée au 1^{er} janvier 1865.

— Prix de 2,000 florins pour un manuel des antiquités germaniques jusqu'au temps de Charlemagne. (Voir pour les détails le programme imprimé à Munich, 1860, chez Wolf et Sohr.) Terme d'envoi : 1^{er} janvier 1868.

— Prix de 3,000 florins pour une série de biographies concernant des Allemands illustres.

— Prix égal, 3,000 florins, pour une série de biographies concernant des illustrations de la Bavière, hommes célèbres ou citoyens utiles.

Terme d'envoi pour les deux ordres de travaux : 31 mars 1861.

Pour tous les travaux couronnés, la propriété littéraire passera à la commission historique, laquelle cependant fera remettre aux auteurs le profit de librairie qui en résultera.

Envoyer *franco* ou par libraire au secrétaire, M. H. de Sybel, le nom de l'auteur dans un billet cacheté, avec devise reproduite sur le titre du manuscrit. Le jugement de la commission sera publiquement proclamé par la commission en assemblée générale, et chaque fois dans la première séance qui suivra les termes fixés pour l'envoi.

CHRONIQUE PARISIENNE.

L'événement du mois, — c'est l'exposition des tableaux modernes¹, faite au profit de la Caisse de secours des artistes. Trois cents toiles environ, signées des noms les plus estimés, et tirées de collections d'amateurs, se trouvent rassemblées dans un espace restreint. Savamment disposées, sans encombrement ni confusion, les œuvres se présentent au regard dans une ordonnance qui n'écrase pas l'attention. On sort de là sans migraine, et c'est bien quelque chose. Rien n'y rappelle le chaos homicide de nos grandes expositions. On peut examiner, goûter, apprécier, juger même, à ses risques et périls. L'occasion est belle, car les maîtres de l'époque sont là. Eugène Delacroix, avec la tournure pathétique de ses compositions, avec l'expression véhémement de son dessin, avec cette passion ardente et violemment expressive qui creuse jusqu'au fond de l'âme le sujet dont elle s'est emparée. Il y a une âme en ces tableaux, un sentiment toujours varié et partout identique. On le retrouve dans le *Naufrage de don Juan*, dans le *Combat du giaour et du pacha*, dans le *Démosthène déclamant sur le rivage de la mer*, dans *Hamlet*, en d'autres œuvres qui, moins complètes peut-être, n'en font pas moins briller encore cette vigueur d'expression sans égale qui appartient à l'artiste. Delacroix n'a pas besoin de se faire une manière, parce qu'il a sa manière d'être, sa façon caractéristique de ressentir les choses, de les penser et de les traduire. Les défauts qu'on lui reproche viennent en partie de ce qu'il est le plus sincère des artistes de notre temps. Il n'a jamais pris le pinceau pour ne rien dire, ou pour dire autre chose que ce qu'il ressentait : sa peinture est si énergiquement individuelle qu'elle ressemble à un fougueux monologue. Mais le public ne pardonne guère à ceux qui l'oublient. Il cherche des courtisans, il veut des complices. On ne rangera jamais Delacroix parmi ces Talleyrand du pinceau, auxquels la palette semble avoir été donnée pour déguiser leur individualité — ou plutôt leur absence d'individualité. L'hypocrisie ! c'est elle qui porte une atteinte mortelle au talent ; elle détruit l'art par la voie la plus sûre, comme elle détruit, sous une autre forme, la morale. Heureusement, les supercheries du procédé, de l'effet et du trompe-l'œil, ne sont guère entrées dans le petit sanctuaire du boulevard des Italiens. Il y a bien ici ou là quelques artifices de pinceau un peu trop habiles ; mais en général les peintres qui figurent ont pu être sincères et s'exprimer par des moyens honnêtes, parce qu'ils sont gens de talent, et que le talent réel méprisera toujours ces roueries par lesquelles on plait aux ignorants, en mentant à l'art et à soi-même. Pour Dieu ! soyons sincères, — et si nous sommes de mauvais peintres, soyons du

¹ Boulevard des Italiens, 26.

moins mauvais avec franchise. Exprimons joyalement notre véritable nature : la loyauté plaidera pour nos méfaits les circonstances atténuantes.

M. Decamps apparaît au premier rang à côté de Delacroix ; on admire son dessin franc et solide, sa verve intelligente, si fine et si large en même temps, sa couleur saine et éclatante à la fois, l'accent et le relief de ses compositions. Il règne dans celles-ci je ne sais quelle belle humeur de peintre qui réjouit les yeux. Delacroix vous refoule sur vous-même ; il vous montre les choses dramatisées au dedans de vous ; c'est un peintre essentiellement psychologique. Decamps, au contraire, vous fait sortir au grand soleil ; la mélancolie lui est absolument inconnue, mais non la force, l'esprit et l'entraînement. On connaît ces charmantes créations, les *Singes experts*, le *Singe peintre*, et le *Grand bazar turc*. On connaît moins, je crois, un magnifique paysage, la *Villa Pamphili, à Rome*. Ce paysage est grand sans effort ; il l'est par l'harmonie précise de ses lignes, par la fermeté magistrale des tons, par tout un ensemble admirablement défini, élégant et simple, de lignes et de couleurs. Le *Paysage de la Turquie d'Asie* est vraiment grandiose dans son apreté brûlante. Il est peint avec les feux du soleil, plus encore qu'avec sa lumière. — M. Ingres est représenté par trois dessins principaux : le *Martyre de saint Symphorien*, l'*Odalisque*, l'*Apothéose de Napoléon* et l'*Apothéose d'Homère*. Il y a de lui également le tableau de *Francesca et Paolo* : « Et ce jour-là, » dit Dante, « ils ne lurent pas davantage. » — Il faudrait indiquer encore les dessins d'Ary Scheffer, de Charlet, de Bida, etc. ; un dessin superbe de Decamps, *Joué arrêtant le soleil*.

Mais je m'arrête sur le seuil ; au souvenir de tant d'œuvres de mérites si divers, je sens qu'au lieu de me restreindre à l'humble mention du chroniqueur, je risquerais d'entreprendre un examen critique. C'est qu'ils sont là presque tous : Meissonier, avec sa franche nature de peintre et son talent consommé ; Hébert, avec ses compositions attendries et nerveuses, poétiquement imprégnées, comme celles de Léopold Robert, des tristesses méridionales ; Leys qui, à force d'étude et d'amour pour ses vieux maîtres, a presque réussi à incarner, en plein dix-neuvième siècle, Dürer et Holbein ; et combien d'autres encore, sans compter nos excellents paysagistes ; le profond et romantique Dupré, tour à tour intime et véhément ; Rousseau, le chercheur idyllique ; le lumineux Diaz ; le tendre et mystique Corot, le rustique Daubigny ; Cabat, Flandrin, Marillhat aussi, au milieu des vivants qu'il a trop tôt quittés, et qui blâment aujourd'hui sa couleur un peu arbitraire, mais en appréciant toujours l'élégance magistrale de son dessin et le grand aspect de ses compositions. Les bêtes, comme toujours, n'ont pas à se plaindre ; Troyon, Jadin, Brendel, *Rome* Bonheur leur ont fait un paradis — en peinture. Hélas ! en quoi cela pourra-t-il consoler cet infortuné bœuf gras, que Paris, selon l'usage antique et solennel, contemplant lier dans sa marche glorieuse vers l'abattoir ?

Un enseignement résulte, je crois, de l'exposition des tableaux modernes installés provisoirement au boulevard des Italiens. On chercherait vainement un lien entre tant d'œuvres différentes ; mais du moins, faute de tradition, on y voit la carrière ouverte aux efforts individuels. Dans la situation où se trouve l'art, ce que chacun peut faire de mieux, c'est de développer en lui, avec le plus d'énergie et de franchise possible, les qualités qu'il y pourra découvrir. Aujourd'hui, chaque artiste commence et finit avec lui-même ; on parle d'écoles, mais il n'y en a pas. Les grands foyers de l'art sont éteints ; les soleils ont disparu,

mais nous avons encore des étoiles. Avec un autre firmament de l'idéal, plus homogène et plus favorable au développement et à la transmission du génie, quelqu'une de ces étoiles peut-être aurait pu devenir un soleil. Une plus glorieuse lumière naîtra quelque jour à l'horizon. Dans les arts, il n'y a que des éclipses. Tant qu'elles durent, on voit resplendir les étoiles; quand elles cessent, c'est au contraire l'éclipse des étoiles qui commence. En attendant, réjouissons-nous de pouvoir contempler encore quelques rayons disséminés au ciel de l'art, — et tâchons de garder en nous, pour nos enfants, l'amour et le respect des chefs-d'œuvre.

La critique, encore ce mois-ci, a été comme la sœur Anne : elle n'a rien vu venir à l'horizon littéraire. Pourtant c'est trop dire, car voici un petit volume¹ de M. S. Rhéal (Césena) où, par accident, il se trouve un sentiment réel, un timbre doucement plaintif qui résonne sous la cadence trop monotone du vers. L'auteur n'est pas sans doute le plus souple et le plus varié de nos versificateurs; mais il a gardé un préjugé du vieux temps que, pour ma part, j'honore beaucoup; il semble croire que la rime est faite pour la poésie. Son petit volume, sans prétention ni artifice, désarme la critique. Les véritables travaux de M. S. Rhéal sont ses doctes et patientes recherches sur *le Monde dantesque* ou *les Papes au moyen âge*, où l'auteur propose la clef historique de la Divine Comédie et de son époque. Ce volume², formant le tome sixième et dernier des œuvres complètes, renferme en outre *la Monarchie universelle* et *la Langue vulgaire, traduites pour la première fois de Dante Alighieri, avec une introduction générale, des notices explicatives et appendices*. M. S. Rhéal connaît Dante mieux que personne en France; peut-être mieux encore que Dante ne se connaissait lui-même. Il s'est dévoué avec un zèle profond à ces recherches, qui sont le signe d'un esprit élevé, noblement dégagé des préoccupations étrangères à la sérieuse culture des lettres et de l'histoire.

Les Gladiateurs de la république des lettres aux quinzième, seizième et dix-septième siècles, par M. Charles Nisard³, nous enlèvent au monde dantesque pour nous introduire dans celui de la Renaissance. C'est un ouvrage curieux. L'auteur, avec esprit et force citations à l'appui, nous informe comment la critique était en ce temps-là, pour les Scaliger, les Valla, les Poggio et consorts, un véritable champ clos, où l'on ramassait, en même temps que les arguments, les ordures et les outrages, pour en coiffer copieusement ses adversaires. Nous sommes devenus plus polis. Sommes-nous devenus plus vrais et plus justes?

¹ *Nouvelles Stations poétiques*. — Chez Dentu.

² Même éditeur, 1856.

³ M. Lévy, 2 vol. in-8°.

CHARLES DOLLFUS.

CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

HANS CHRISTIAN OERSTED.

NÉ EN 1777. — MORT EN 1851.

L'ESPRIT DANS LA NATURE.

(DEUXIÈME ARTICLE¹).

Père de tous ! En tout temps, en tous lieux adoré par le sauvage, par le saint et par le sage : Jéhovah, Jupiter, Seigneur !...

. . . . Mais à l'orbe resserrée de la terre ne me permets point de limiter ta bonté, ni de te croire le Dieu de l'homme seul : lorsque des mondes par millions roulent autour de nous.

Ne permets point à cette faible et ignorante main de lancer tes foudres et ta damnation sur tous ceux que je crois tes ennemis....

. . . . Vers Toi, dont l'espace est le temple, dont les terres, les mers, les cieux sont l'autel, que tous les êtres chantent en un seul chœur ; vers Toi, que tout l'encens de la nature s'élève !

(POPE, *La Prière universelle.*)

II.

Oersted et la religion, la superstition et l'incrédulité.

Nous disions que si quelque chose était propre à nous étonner, c'était la fermeté et la rectitude d'esprit qu'il a fallu à Oersted pour résister aussi complètement aux exagérations auxquelles eussent pu le conduire certaines idées qu'il a empruntées à d'autres métaphysiciens, et

¹ Voir la livraison de février 1860.

pour se maintenir parfaitement dans la voie du bon sens et de la saine raison. Notre étonnement à cet égard ne saurait cependant être de longue durée. Oersted était un penseur profond, mais il était en même temps profond observateur : il fut un des plus grands physiciens de notre époque, et c'est même à ce titre seul qu'il est connu parmi nous. Il faiblit, il erre parfois, lorsque, se posant *a priori* comme métaphysicien, il aborde avec des armes étrangères une question sans doute ardue, mais non insurmontable; une question dont il eût été sûr de triompher, s'il l'eût attaquée avec son originalité propre et comme physicien. Il marche incertain, lorsqu'il descend de l'idée à la réalité : il va droit et ferme au but, au contraire, lorsqu'il s'élève de la réalité à l'idée; lorsque le physicien devient penseur, homme et philosophe.

« Il est des hommes qui semblent prendre à tâche de marcher tous jours à la remorque de leur siècle, et de se montrer les partisans des superstitions dont l'espèce humaine a eu tant à souffrir. Hâtons de tous nos efforts la propagation des lumières; c'est le seul moyen de diminuer le nombre des fanatiques qui sont :

» Au char de la raison attelés par derrière....

» Que les amis de l'humanité ne se désunissent pas, qu'ils forment au contraire un faisceau indissoluble, car la superstition veille toujours et n'attend que le moment de ressaisir sa proie¹. » Ce cri de ralliement, jeté par un génie qui allait quitter ce monde, ne sera point perdu pour nous. « *Rest, rest, disturbed spirit!* Calme-toi, calme-toi, âme troublée! » Mais tournons ces pages éloquentes où Oersted, après nous avoir fait traverser rapidement les siècles que nous nous plaçons à appeler ceux du paganisme, de l'idolâtrie, nous montre à la lueur des bûchers ce que l'ignorance a fait de cette religion tout idéale et angélique du Christ, et écoutons plutôt avec quelle noblesse et quelle élévation le philosophe nous indique l'origine et la cause de ces plaies de l'humanité, et nous présente en quelque sorte comme une nécessité historique ce qu'il devait le plus haïr au monde : l'aveugle affirmation et l'aveugle négation. « Ainsi que l'homme isolé, l'humanité acquiert par perception immédiate ses premières notions sur le monde externe. L'état d'enfance, où la pensée pure ne s'est encore que faiblement développée, où les impressions des sens n'en ont point reçu la perfection qu'elle leur communiquera plus tard,

¹ Arago, *Notices biographiques*, t. I, p. 33, et t. III, p. 179.

» l'état d'enfance forme une longue période dans la marche de l'espèce
 » humaine. La conscience qu'a l'homme de son être interne exerce ici
 » une influence irrésistible, immense, sur ses connaissances externes. Il
 » transporte dans la nature sensible ses volontés, ses sentiments, ses
 » propres créations : tout autour de lui vit, sent et *veut* comme lui-
 » même. Le monde interne qu'il se crée ainsi est un monde de poésie
 » bien différent de celui que plus tard lui révélera la pensée : mais
 » comme la même activité, qui dans la pensée agit avec la conscience
 » d'elle-même, pénètre aussi toutes les manifestations externes de notre
 » âme, et leur donne leur forme, cette connaissance élémentaire du
 » monde entre en harmonie intime avec la raison qui domine dans la
 » nature, et avec cette empreinte de raison, si facile à saisir en nous-
 » mêmes, qui constitue la beauté, et ne cesse jamais de nous séduire.
 » Si l'homme pouvait rester exclusivement dans ce monde de poésie,
 » sa vie entière figurerait un harmonieux ensemble : mais la connais-
 » sance de l'Univers ne serait qu'une vague et rêveuse notion intuitive.
 » L'harmonie, la connexion de raison qui règne dans le monde, la
 » manifestation de l'intelligence divine dans l'existence des êtres, ne se
 » montreraient point sous une forme claire à sa conscience. Ce n'est qu'à
 » travers des luttes innombrables que l'humanité peut être amenée
 » vers cette limite supérieure où se montre radieuse l'unité fondamen-
 » tale de toutes nos facultés et de tous leurs modes de perception, vers
 » ce point d'union où la raison et la poésie cessent de se combattre.
 » C'est pour ce dessein final qu'a été disposée toute l'organisation de
 » notre être. »

L'homme est un fragment fini de la raison infinie. Il recèle en lui-même, et pour ainsi dire à l'état virtuel, la notion de cette raison, la notion de Dieu ; il est animé à un plus ou moins haut degré du besoin d'éclaircir cette notion, de l'agrandir ; de connaître tout ce qui l'entoure, et de remonter aux causes. C'est là ce qui distingue essentiellement l'âme humaine de l'âme de l'animal, de l'âme de la plante. Depuis le pauvre nègre qui adore le fétiche qu'il s'est taillé de sa propre main, jusqu'au penseur qui aperçoit la personnalité de Dieu au-dessus de l'univers entier, nous sommes tous mus par un besoin presque instinctif de chercher « cette grande cause première, la moins comprise » (*thou great first Cause, least understood*). Dans l'état d'enfance et d'ignorance première des sociétés, l'homme ne peut distinguer que très-vaguement ce qui appartient au royaume de sa pensée de ce que ses sens lui révèlent du monde externe. Il se sent vivre ; il voit autour de lui un grand nombre d'êtres qui vivent comme lui ;

d'autres qui lui semblent vivre, et qu'il anime de sa propre vie. Le besoin qu'il a de reconnaître quelque chose de supérieur à lui-même s'épanche sur l'ensemble de la nature : il n'a encore aucune idée des lois naturelles et de leur fixité; l'arbitraire règne partout pour lui. Et comme il sent qu'il est un être libre quant à la pensée, il croit alors que tout cet arbitraire dérive de volontés externes supérieures à la sienne. La nature se peuple de divinités auxquelles il prête ses qualités, ses défauts, tout en étant contraint par la force même des choses à leur attribuer une puissance qu'il n'a point lui-même, et qu'en conséquence il cherche à fléchir. Comme il ne sait encore en aucune façon ce qui est naturel, il voit partout dominer le surnaturel; comme il ne connaît d'une manière rationnelle aucune des lois de la nature, il se persuade aisément que les phénomènes, que les événements, que sa propre destinée peuvent être à tout moment modifiés par des puissances étrangères sur lesquelles il essaye d'agir par les moyens les plus bizarres. La forme de cette superstition varie selon les lieux, selon les races, selon le climat : le fond et la cause en sont partout les mêmes. Bientôt cependant l'homme commence à remarquer que certains phénomènes de la nature sont périodiques, que fort loin de procéder au hasard, ils marchent au contraire avec une régularité admirable; sans pouvoir encore préciser la loi, la forme de ces phénomènes, il s'aperçoit clairement que l'arbitraire en est complètement banni. Dès lors commence une réaction précisément opposée. N'ayant encore aucune boussole certaine pour distinguer le spirituel du matériel, les révélations de la pensée de celles des sens, l'homme est porté de plus en plus à expliquer par un simple mécanisme l'ensemble des phénomènes naturels. Il avait d'abord tout animé : maintenant il dépouille tout de l'idée supérieure d'une causalité. Il va jusqu'à douter de sa propre essence animique.

La superstition est une tendance à croire à tout ce qui est contraire à la raison. L'impiété, ou peut-être plus correctement l'incrédulité (*Unglauben*), est une tendance à rejeter toutes les vérités qui ne reposent point sur les impressions de nos sens, à n'accepter avec une foi entière que ce qui dérive de ceux-ci. On voit comment ces deux extrêmes se touchent; comment l'un naît de l'autre; comment ils se développent dans la race humaine jusqu'à cet état d'alliance intime, où se montrent toujours et nécessairement les extrêmes. Le désir d'affirmer, qui, ainsi qu'un dépôt sacré, se trouve gravé au fond de la conscience de tout homme, se satisfait d'abord sans contrôle et par pure intuition, mais bientôt la raison naissante vient réclamer ses

droits. L'homme se trouvant forcément en contact avec la réalité de la nature, sa raison met en regard les données de l'affirmation intuitive avec celles de l'observation directe; et comme ces données sont encore de part et d'autre dans un état grossier et rudimentaire, elles entrent en conflit : les unes ou les autres, souvent toutes à la fois, succombent par le choc, et l'esprit tombe dans l'incertitude la plus complète.

Les premières connaissances, acquises par l'observation directe des phénomènes naturels et ratifiées par la raison encore à l'état d'enfance, constituent certainement les assises élémentaires, ou, pour mieux dire, le point de départ des sciences. Cependant leur ensemble ne mérite évidemment pas plus le nom de science, que l'ensemble de nos affirmations primitives et intuitives ne mérite le nom de doctrine religieuse ou philosophique.

Nous venons de voir comment, entre ces deux genres d'éléments, se produit le conflit dans une société considérée isolément, et détachée de toute civilisation antérieure. Nous arriverions à des résultats beaucoup plus frappants, si nous recourions aux données historiques pour étudier ce qui se passe quand une société succède à une autre société. Les débris intellectuels d'une civilisation assez avancée, ou un ensemble d'idées d'un ordre trop élevé, lorsqu'ils tombent dans une société encore inculte, y éprouvent des altérations telles qu'ils deviennent bientôt méconnaissables. C'est ainsi que le principe chrétien au moyen âge a été, du moins dans les masses, métamorphosé de manière à conduire à des excès de superstition surpassant de beaucoup les excès du paganisme. Le Dieu adoré était certainement celui qu'avait proclamé le Christ : mais l'idée qu'on s'en faisait était totalement différente. Ce n'était plus cet Être universel que nous ne devrions adorer qu'en esprit et en vérité; c'était un souverain puissant que l'on ne pouvait aborder directement, au-dessous duquel se mouvaient, se combattaient des légions d'esprits, de génies, de démons de toutes espèces, que l'homme cherchait à conjurer, à se rendre favorables, et avec lesquels il croyait pouvoir faire des pactes. La réaction ici devait être énergique et proportionnelle au mal. Ce n'étaient plus les notions confuses et premières acquises par une observation superficielle des phénomènes qui pouvaient battre en brèche les mille erreurs greffées sur une doctrine pure et spirituelle. Il fallait une puissance de destruction égale à la puissance de création; il fallait la science armée de toutes pièces. Grâce aux connaissances que nous avait léguées l'antiquité, grâce à d'autres causes accessoires plus puissantes encore, les sciences naturelles et

philosophiques prirent peu à peu, puis avec une croissante rapidité, un développement extraordinaire. A une crédulité grossière et outrée succéda l'esprit d'examen et de doute : doute parfois exagéré, mais ne pouvant plus nuire longtemps, car il portait en lui son propre antidote. « Si les hardis investigateurs du siècle précédent se sont égarés » maintes fois, n'oublions point ce qu'ils eurent à abattre d'erreurs. Lorsque j'entends certains hommes, durs et orgueilleux, condamner de nos jours ces *raisonneurs*, je pourrais, au nom du christianisme, leur demander jusqu'à quel point ils connaissent la manière dont notre Père commun mettra en balance les fautes de ces *audacieux* avec les erreurs qui les poussèrent à se tromper ; leur faiblesse avec leurs honnêtes efforts ! » Oersted s'indigne avec raison et noblement : mais ces hommes, durs et orgueilleux, n'ont jamais pactisé avec aucune philosophie ; en accusant ils sont logiques ; à chacun son rôle dans ce monde. Ce qui doit indigner plus justement, ce sont ces *raisonneurs* incapables de nos jours qui, tout en profitant du bénéfice de la science, renient, lâches félons de l'intelligence, ceux qui les ont faits ce qu'ils sont. Penseurs du dix-neuvième siècle, n'oublions jamais nos frères du dix-huitième ; si aujourd'hui il nous est donné d'affirmer quelque chose, c'est parce qu'ils ont eu le courage de nier beaucoup ; s'ils se sont trompés parfois, leurs erreurs mêmes nous ont été nécessaires. Puissent les nôtres être aussi utiles à nos descendants !

Il est peu d'hommes qui consentent volontiers à passer pour superstitieux ; il en est peu qui veuillent passer pour absolument ignorants en fait de sciences naturelles ; nul non plus n'aime à être soupçonné de scepticisme, de doute irrégulier. On concède assez généralement aujourd'hui que l'étude des sciences est contraire à la superstition, sans admettre pour cela qu'elle mène à l'incrédulité et au scepticisme. « Les sciences naturelles sont en parfaite harmonie avec la religion, » qui nous enseigne que toute chose a été créée, et est encore sans cesse maintenue et gouvernée par la volonté divine. Il est donc aussi contraire à la raison qu'à la volonté divine d'admettre quoi que ce soit de surnaturel dans le cours de la nature.... La superstition, qui n'est qu'une tendance à croire ce qui est contraire à la raison, ne peut exister qu'à son propre insu, car l'homme capable d'affirmer que la superstition porte l'esprit à admettre ce qui est absurde, abhorrera certainement une telle tendance.... Néanmoins nous concevons aisément comment la raison n'a pas toujours été une barrière suffisante contre la superstition, lorsque nous considérons que bien des per-

» sonnes n'ont que bien imparfaitement conscience de leurs propres
 » pensées, et ne les comprennent pas à beaucoup près en leur entier;
 » lorsque nous considérons que leurs idées flottent tellement au hasard
 » que des pensées qui sont faites pour s'éclairer et se concilier réciproquement, ne peuvent que rarement se rencontrer. »

Que les sciences soient les éléments destructeurs de la superstition, c'est ce que personne n'essaye plus de contester, et le fait généralement ne semble que trop clair. Oersted n'éprouve donc nulle peine à le mettre en lumière. Mais quelle est l'action des sciences sur la tendance précisément opposée de notre esprit, sur l'incrédulité outrée, sur l'impiété? C'est ce qu'il importe maintenant d'examiner avec toute l'attention et toute la sévérité dont est digne une question à la fois aussi élevée et aussi fréquemment controversée. Laissons d'abord Oersted lui-même peser le pour et le contre.

« Par un effort propre à sa nature, la science a éveillé chez beaucoup de personnes une idée dangereuse, et qui, poursuivie à un point de vue exclusif, peut conduire à l'athéisme. Tandis qu'elle fait ressortir jusqu'à l'évidence que toutes les opérations de la nature sont assujetties à des lois et que ces lois sont invariables, nécessaires et éternelles, elle nous porte à croire que cette nécessité, qui règne en toute chose, est aveugle et propre à la nature elle-même; qu'elle précède la raison et en est par suite indépendante. Cette manière de concevoir les choses suppose que la MATIÈRE est le fondement de toute existence, qu'elle a existé de toute éternité et possède certaines qualités nécessaires. Tout ce que nous nommons spirituel aurait été produit par elle et par sa manière propre d'agir; notre puissance de penser même ne serait que le résultat des qualités et des mouvements des parties matérielles. Chacun sent combien désespérante serait cette manière d'interpréter la nature, et il craindrait avec raison les effets de la science, si tels étaient les seuls résultats auxquels elle dût conduire.

» Mais, sans avoir égard à ce que nous enseigne la science, relativement aux desseins de la nature et à la sagesse révélée dans la manière dont elle accomplit ces desseins, nous sommes conduits, en remarquant la nécessité absolue des lois naturelles, à cette conviction, que toute la nature ne peut être qu'une organisation de raison. La science de même nous présente les lois naturelles comme des lois de raison, qu'à la vérité notre propre raison, limitée d'une manière très-variée, n'eût point trouvées sans l'assistance de la nature, mais qu'elle est capable de trouver avec elle. Le résultat de toutes

» nos observations sur les lois de la nature, c'est qu'elles constituent
 » une unité infinie de raison. La nécessité ne disparaît point, mais elle
 » se montre comme une nécessité de raison.

» Si l'on objectait que cette nécessité de raison est aussi une nécessité de nature, que tout notre être spirituel est son œuvre et doit en
 » conséquence être en conformité avec la nature, nous répondrions
 » donc que ceci ne peut ni ne doit être nié, mais ne constitue point
 » une objection réelle, puisque la nécessité cesse d'être une aveugle
 » fatalité si on la reconnaît comme une nécessité de raison, en ce
 » sens que cette expression n'indique pas seulement ce qui doit être
 » nécessairement admis par *notre raison*, mais bien ce qui est con-
 » forme et nécessaire à cette raison, d'où sont nées toutes les lois de
 » la nature.

» Mais cette réponse ne suffira point aussi longtemps que l'on consi-
 » dèrera la matière comme étant le fondement de toute chose dans la
 » nature, au lieu de la regarder simplement comme une partie de son
 » existence. » Ici Oersted développe encore une fois l'idée fondamentale de sa métaphysique, à savoir : que la matière est en elle-même essentiellement périssable et transitoire, et qu'il n'y a de stable que les lois éternelles qui la régissent. « En un mot, conclut-il, la matière
 » n'est point une existence inanimée, mais l'expression d'une activité
 » par laquelle toutes les lois de la nature sont déterminées et limitées.
 » Le principe de l'action et l'ordre de l'existence ne sont donc point
 » deux choses distinctes, mais une totalité de raison sans cesse active
 » aussi bien que régulatrice, une raison éternellement vivante,
 » Dieu. »

Nous pouvons nous dispenser de tout commentaire sur la valeur de l'ensemble d'une argumentation aussi puissante. L'erreur de métaphysique, que nous avons déjà relevée ailleurs, et où Oersted retombe encore en dernier lieu, semble elle-même presque logique ici. Mais cette erreur n'en est pas moins capitale, et, il faut bien le dire, elle enlève passagèrement à la conclusion toute sa force. Que la MATIÈRE soit créée ou incréée, son immanence, son indestructibilité, dès qu'elle *est*, devient pour nous à la fois un fait de conscience et d'expérience : autant il est facile à Oersted de nous prouver que les parties matérielles d'un corps changent, se déplacent, sont sans cesse remplacées par d'autres, autant il lui est impossible de démontrer qu'en réalité ces parties s'anéantissent. Nous devons dire, et sans crainte d'être trop sévères, que son opinion ici ne peut être considérée que comme la rêverie d'un philosophe qui, dans cette direction, perd complètement

de vue les faits d'expérience. Mais acceptons momentanément cette rêverie. L'homme, n'ayant la puissance ni de rien créer ni de rien anéantir, ne peut en aucune façon concevoir cette puissance en un autre être; c'est donc un moyen de démonstration au moins singulier que de vouloir lui prouver l'existence de cet être à l'aide d'un fait qu'il ne peut comprendre; c'est, en un mot, une fausse argumentation, que de prétendre établir l'existence et l'éternité de Dieu sur la destructibilité de ce que l'homme croit précisément indestructible. La faute primitive d'Oersted, faute à laquelle l'a conduit son vif désir d'arriver à l'unité, c'est de n'avoir point établi de distinctions dans la SUBSTANCE en général. Il est très-clair, comme il le dit, qu'en faisant de la matière proprement dite, de la matière inerte et impénétrable, l'essence constitutive unique de tous les êtres, nous aboutissons au matérialisme le plus absolu; mais il en est ainsi quand bien même nous supposons la MATIÈRE destructible, puisqu'il nous est impossible de concevoir cette destructibilité. La question est donc de savoir si tout est formé de matière. L'âme humaine, l'âme de l'animal, l'âme de la plante, les forces en général, la matière, par ce seul fait qu'elles existent, sont des substances, ou, si ce mot était trop défini, des essences naturelles et constitutives de l'univers. Mais entre ces diverses essences il existe des différences génériques tellement tranchées, qu'il est à tout jamais impossible de les confondre sous une même dénomination. Les unes forment des unités distinctes et actives, douées de raison et de la conscience de cette raison, ou douées seulement de plus ou moins d'intelligence et de la conscience de leur individualité, ou bien dénuées de toute conscience personnelle; les autres sont des essences générales, mais encore actives, quoique aveugles; une seule peut recevoir le nom de matière : c'est celle qui constitue l'inertie, la masse dans les corps. Voilà, quoi qu'on en puisse dire, ce que la science tend de plus en plus à démontrer à un point de vue tout expérimental. Introduisez dans l'ensemble des raisonnements d'Oersted les conséquences qui découlent d'une telle classification, et aussitôt sa conclusion acquiert une puissance irrésistible : la science, en affirmant expérimentalement l'existence de l'âme humaine, affirme nécessairement Dieu. Supprimez toutes ces distinctions, et l'argumentation d'Oersted croule par la base, que vous supposiez la matière périssable ou non, créée ou incréée.

Quoi qu'il en soit, que nous adoptions telles quelles les idées du philosophe danois ou que nous y apportions des modifications qui les mettent mieux en harmonie avec la science actuelle, elles font claire-

ment apercevoir comment la science a prise sur un ordre de questions d'où l'on a tenté maintes fois, mais bien en vain, de la bannir.

Les sciences naturelles conduisent-elles à l'impiété ou en préservent-elles? C'est une question à laquelle il nous deviendra maintenant plus facile de répondre.

Si l'on attache au mot piété le sens qu'on ne lui donne en général que trop souvent, si l'on veut que la piété soit un respect aveugle, non pour le fond, mais pour les formes de telle ou telle doctrine religieuse, il est certain que la science ne peut manquer de conduire à l'impiété, et nous n'essayerons pas même de la justifier. C'est au nom de cette piété que Galilée fut persécuté, que Keppler fut doublement accusé d'hérésie, et que sa mère fut jugée et condamnée pour crime de sorcellerie, crime dont l'homme de génie qu'elle avait donné au monde essaya vainement de la disculper. Nous pensons qu'aucun homme de cœur et de sens ne regrettera jamais, au nom de l'humanité, l'action destructive que la science exerce sur une telle piété.

Si nous donnons à ce mot un sens absolu et philosophique, si la piété est pour nous le respect pour la vérité quelle qu'elle soit, et si, de plus, nous isolons les sciences naturelles de toutes les autres branches de l'intelligence humaine, il est manifeste, au contraire, que la science ne peut en aucune façon conduire à l'impiété. Son but essentiel est la recherche de la vérité concernant les phénomènes naturels, concernant les causes et les effets, concernant les êtres, les éléments constitutifs de l'univers, à l'aide de l'observation directe, de l'expérience et de la raison. Elle est donc assujettie à une loi de progrès, elle est obligée de traverser l'erreur pour arriver à la vérité; elle peut se tromper mille fois pour découvrir une seule vérité. Mais ces erreurs, elle les tient momentanément pour des vérités. Ces vérités apparentes, mises en rapport avec des convictions que nous avons puisées ailleurs, peuvent être terribles et désespérantes; mais visiblement nous ne pouvons à aucun titre appeler impie celui qui les accepte. Il est, nous le croyons du moins, peu d'hommes qui puissent tenir sincèrement à être athées, à nier l'immortalité de leur âme: s'ils arrivent scientifiquement à ces négations, s'ils les croient vraies, ce sont certes pour eux de dures vérités. Il est au contraire un grand nombre d'hommes qui, tout en affectant de ne pas douter, de ne pas nier, agissent à tout moment, dans la pratique de la vie, non-seulement comme s'ils doutaient, mais comme s'ils niaient. Quels sont ici les véritables impies? Mais nous ne devons pas plus considérer la science dans ce sens absolu

que nous ne pouvons accepter la piété dans le premier sens tout conventionnel.

Oersted, comme un grand nombre d'autres penseurs, admet avec raison que l'âme humaine renferme, en quelque sorte à l'état latent, un certain nombre de notions que la réflexion peut mettre plus ou moins clairement au jour, et auxquelles la conscience acquiesce immédiatement. Ces notions sont précisément celles qu'il importe le plus à l'humanité de posséder, ne fût-ce qu'à l'état de germes; les formes qu'elles peuvent affecter en prenant le jour varient selon les lieux, selon les races, selon les époques; mais le fond sur lequel elles portent est partout le même. Telles sont les notions premières que nous avons sur les lois morales, sur les rapports des causes et des effets, sur l'existence de l'âme, quelque nom qu'on lui donne; sur Dieu, qu'il s'appelle Jéhovah, Jupiter, Brahma, qu'il soit la terrible Trinité hindoue ou le *Rien ayant conscience de lui-même*¹. Ces notions, étant antérieures à toutes les perceptions de nos sens, sont par ce fait même indépendantes de toute idée de forme définie; et les formes précises que l'imagination voudra leur donner pourront varier à l'infini; elles sont du domaine exclusif de la pensée, et ne peuvent par conséquent en aucune façon être représentées par image. L'impie est celui qui rejette aveuglément ces notions, parce qu'elles le gênent, parce qu'elles l'obsèdent quelquefois. Le sage est celui qu'un doute prudent conduit à les étudier, à les vérifier, à les épurer par la raison, à les faire passer de l'état de notions intuitives à celui de connaissances certaines. Parmi ces notions, comme on le voit, il en est un certain nombre qui portent sur les réalités que l'on peut appeler externes à notre conscience : telles sont celles qui concernent les lois générales des phénomènes, celles qui concernent les causes, ou l'existence de notre âme; elles rentrent ainsi dans le domaine de l'observation, de l'expérience et de la raison, dans le domaine de la science, en un mot; elles deviennent vérifiables directement. Que cette vérification rationnelle puisse souvent modifier les formes de la notion intuitive, cela n'est pas douteux, cela est même certain; mais il ne résulte pas de là qu'elle altère le principe même de la notion première.

En se plaçant à un point de vue aussi élevé, nul ne refusera de dire avec Oersted que le résultat final de la science, c'est de nous inspirer une piété profonde, sincère et indépendante de toutes les formes de convention. Mais pourrions-nous être d'accord avec lui dans tout l'en-

¹ Ocken.

semble de son affirmation? La science peut, d'après lui, conduire dans l'origine à l'impiété, par ce motif qu'en abattant les formes externes de nos croyances, elle met en suspicion le fond même de ces dernières. C'est ainsi qu'en démontrant le mouvement de la terre, en nous démontrant la formation graduée des mondes, l'astronomie a semblé d'abord renverser les données de l'Écriture sainte. Mais le vrai philosophe, ajoute-t-il, ne peut rester longtemps dans cet état de suspicion; il fait la part de ce qui n'appartient qu'aux formes, et quant au fond, il s'en tient provisoirement à ce que sa conscience lui dit n'être pas en opposition avec sa raison, jusqu'à ce que la science vienne changer en connaissance proprement dite ce qui n'était encore qu'une notion intuitive.

Oersted, au contraire, à son insu, n'est point ici assez philosophe. En avançant que la science bien conduite ne peut être en désaccord avec le fond même de nos notions intuitives, et en lui attribuant, d'autre part, l'origine d'une impiété quelconque, il lui fait à la fois une part trop belle et trop mauvaise. Il tient pour vrai à toute époque ce qui ne peut devenir vrai qu'à une certaine époque déterminée, et, de plus, il néglige un élément essentiellement humain, qui forme le lot du métaphysicien le plus profond, tout comme celui du pâtre ou du laboureur.

Voyez, cet homme est juste; il est bon; c'est un sage.

Nul fiel intérieur ne verdit son visage.

Si par quelques endroits son cœur est déjà mort,

Parmi tous ses regrets il n'est pas un remords.

.

Sa vie est simple et fuit la ville qui bourdonne.

.

L'étude d'un insecte en des mousses errant,

Le soir quelque humble vieille au logis ramenée,

Voilà de quels rayons est faite sa journée.

.

Puis il rentre à sa chambre où le sommeil l'attend,

Et là, seul, que fait-il, ce juste si content?

Lui, ce cœur sans désirs, sans fautes et sans peines?

Il pense, il rêve, il doute.... O ténèbres humaines!

Sombre loi! tout est donc brumeux et vacillant!

Pensar, dudas! Qui pense doute! Oui, grand poète, le doute, c'est la loi de l'humanité. Le doute suit le prêtre à l'autel, il suit le croyant à la cathédrale, au temple, à la synagogue, à la pagode, au minaret.

Voyez cet homme si sincère et si pieux qui place toute sa confiance

en une Providence sans cesse présente et bonne. Lorsqu'il est atteint d'une maladie mortelle, il se hâte, comme tous les autres hommes, d'appeler à son aide cette science humaine que peut-être maintes fois lui aussi il a accusée; il voudrait être guéri, ramené à la vie : il a peur. Est-ce un remords qui peut-être le ronge? Oh! non : il doute. — Et cet autre qui toute sa vie a affecté de ne croire à rien, et qui, même sincèrement, a cru ne rien croire, lui aussi appellera à son secours le médecin; il voudrait être guéri, ramené à la vie : il a peur. Peut-être il a vécu honnête et probe : ce n'est point le remords qui le ronge. Regrette-t-il de n'avoir point cru? Non, car nous ne sommes point libres à cet égard. Mais il s'aperçoit qu'il croyait plus qu'il ne le pensait lui-même; il doute!

Le doute, c'est ce qui place l'homme moral entre l'ange et le démon. L'homme ne peut cesser de douter sans cesser d'être homme.

• Nous le savons, quelques-uns sont tellement convaincus, tellement croyants, qu'ils sont sans cesse prêts à recourir à la plus sauvage violence pour convaincre leurs frères dissidents. Ils sont si sûrs de la vérité et de la miséricorde du Dieu dont ils s'instituent les vengeurs, qu'ils massacreraient, s'ils en étaient libres, ceux qu'ils croient dans l'erreur, plutôt que de les y laisser. Mais sont-ce là des hommes? Nous le savons, le plus grand nombre accepte avec la plus entière bonne foi ce qu'on lui impose comme vrai; il se laisse conduire sans examen, souvent au bien, quelquefois au mal. Cette foule qui plie si docilement aujourd'hui, se ruera demain sur la main qui la guidait. Mais, hélas! sont-ce là des hommes?

Le doute, c'est ce qui place l'homme intellectuel entre Dieu et le néant. L'homme dans cette vie terrestre ne peut cesser de douter sans se croire dieu ou s'anéantir : comme l'un et l'autre sont impossibles, il ne peut cesser de douter sans devenir fou... d'orgueil ou d'humilité.

Le doute est la loi de l'humanité, mais cette loi n'est pas aussi sombre que tu le penses, poète; c'est la loi du progrès. C'est le doute qui éveille en l'homme le désir de savoir; toute science commence et se continue par le doute. Oersted a donc tort lorsqu'il dit que la science peut conduire à l'impiété, à l'incrédulité. Le doute précède l'impiété et la science; il peut mener au mal; il conduit aussi au remède. Mais la science, même philosophiquement comprise, est-elle réellement en constante harmonie avec le fond de nos notions intuitives? N'est-il pas manifeste, comme nous l'avons dit, qu'Oersted néglige encore un élément essentiellement humain, ou plutôt qu'il se place, comme toute grande intelligence, à un point de vue trop personnel?

Éveillée et sans cesse stimulée par le doute, l'étude logique des phénomènes naturels conduit peu à peu l'homme à la connaissance rationnelle des êtres et des lois de l'univers. Mais cette connaissance obéit à la loi du progrès : elle commence par zéro et son but est infini ; ce qui lui est possible aujourd'hui ne l'était pas hier ; ce qui lui est impossible aujourd'hui ne le sera plus demain ; chaque penseur, chaque observateur, chaque pionnier apporte sa part, grande ou petite, à l'édifice sans bornes. Mais visiblement aussi, en ce qui concerne l'accord de nos notions intuitives avec nos connaissances positives, ce n'est qu'à travers la négation la plus absolue que le doute peut nous mener, à l'aide de la science, à une affirmation finale. Serait-il difficile de nous convaincre de cette vérité ? Un seul ordre de faits nous fournira des preuves solides. L'existence de l'âme humaine a été sentie intuitivement par tous les hommes et dans tous les temps : il n'est pas de peuple, si barbare qu'il soit, chez lequel on ne trouve au moins quelques notions rudimentaires sur l'unité et la permanence de la partie pensante de notre être. Mais le doute, le doute cruel est partout parallèle à cette notion ; *car on a toujours cherché à prouver* : rien n'était donc prouvé. Dans l'ordre exclusif de la pensée, toutes les preuves ont été épuisées, depuis les plus baroques jusqu'aux plus sublimes, depuis les plus folles jusqu'aux plus rationnelles. Le doute cependant est encore là. Dans l'ordre scientifique proprement dit, le jour commence à poindre. L'âme humaine n'est plus cette abstraction toute mystique et insaisissable qu'en avait fait le spiritualisme pur et radical, cette espèce d'entité métaphysique qu'Ocken eût pu à bon droit appeler le *rien pensant*. L'étude expérimentale des phénomènes de la vie fait de l'âme un principe constituant de l'univers aussi bien que de la MATIÈRE et de la FORCE en général ; c'est une unité à la fois pensante et active, agissant sans cesse, soit avec conscience, soit à son propre insu, fonctionnant à la fois selon des lois morales et des lois physiques ; libre, et par conséquent responsable comme être pensant ; liée aussi au monde des phénomènes naturels, comme les autres éléments de la nature, et agissant en cette qualité comme puissance organisatrice et plastique sur les principes du monde physique ; mais capable d'autre part, quoique ainsi liée, de modifier en une certaine mesure les phénomènes auxquels elle donne lieu, et par conséquent responsable, dans une proportion relative, de ces phénomènes eux-mêmes. Il n'est plus possible raisonnablement de scinder d'une manière aussi tranchée qu'on l'a fait longtemps les phénomènes moraux, intellectuels, organiques. Il n'est plus permis à l'idéaliste de séparer l'âme du corps, de s'en emparer

comme d'une abstraction, d'en faire un être qui n'est qu'accidentellement en relation avec les autres éléments. Il n'est plus permis au physiologiste de séparer le corps de l'âme, de s'en emparer comme d'un mécanisme sans ressort, de faire de la vie un ensemble de fonctions, un phénomène sans cause. Nous disons que le jour commence à poindre : la science sans doute aura encore à modifier, à retrancher, à ajouter bien des choses à ces fondements premiers; son œuvre est à peine ébauchée. Mais cependant l'âme humaine est placée déjà au rang des principes constituants de l'univers; elle est enfin une réalité. Et maintenant, à quel prix pense-t-on qu'ait été achetée cette affirmation première d'où tant d'inconnues restent encore à éliminer? Disons-nous comme Oersted, que le philosophe eût pu à toute époque faire concorder les données de la science avec les notions intuitives de la conscience?

WAGNER (*qui n'a cessé de couvrir de l'œil sa fiole*) :

« Cela monte, brille, bouillonne; en un moment l'œuvre sera con-
 » sommée! Un grand projet paraît d'abord insensé : cependant nous
 » pouvons désormais braver le hasard; et de la sorte il ne manquera
 » pas qu'à l'avenir un penseur fasse un cerveau bien pensant. (*Com-
 » templant la fiole avec ravissement.*) Le verre tinte et vibre; une force
 » charmante l'émeut; cela se trouble, se clarifie : les choses vont leur
 » train. Je vois, dans sa forme élégante, un gentil petit jeune homme
 » qui gesticule.... »

HOMUNCULUS (*de la fiole, à Wagner*) :

« Bonjour, papa! Eh! c'était donc vrai?.... »

L'expérience que, dans le *Faust* de Goëthe, mène à bonne fin la persévérance du savant et hardi docteur Wagner, peut sembler bizarre ou tout au moins superflue, puisque « chacun ne tient pas encore pour une plaisanterie l'ancien mode d'engendrer. » Elle est cependant moins bizarre qu'on ne le croit; et plus d'un qui en rit l'a tentée sérieusement sous d'autres formes tout aussi singulières. Le génie si inventif de Goëthe n'a inventé ici que le succès qui couronne l'œuvre. Tel, qui plaisantera sur l'idée de vouloir créer un homme dans une cornue, ne doute pas un instant des générations spontanées. Il n'est cependant ni plus facile ni plus difficile de faire un volvoce, un protéé, un vibrion, qu'il ne l'est de faire un homme; car tous deux sont impossibles; et si l'un était possible, soyez-en sûr, la science viendrait bientôt à bout de l'autre. Que n'a-t-il fallu nier, tenter, expérimenter, pour prouver enfin qu'un homme est un homme? Que n'a-t-il fallu d'observations pour reconnaître que l'homme ne peut être le descendant d'un crocodile, et qu'aucun être vivant ne peut être produit d'un peu de boue vivifiée par un rayon

solaire ! Pour démontrer que la vie en général est un principe distinct de ceux du monde inanimé, n'était-il pas nécessaire de chercher si les forces ordinaires ne peuvent pas donner lieu à tous les phénomènes du règne organique, si avec ces forces il est impossible de créer des êtres vivants ; si réciproquement la vie ne peut pas créer les éléments du monde physique ? Folles ou raisonnables, mal ou bien faites, toutes ces expériences, toutes ces observations étaient nécessaires : les négations, les doutes qui y ont conduit l'étaient donc aussi. Pour affirmer scientifiquement la vie, il était indispensable de commencer par la nier.

La négation est un élément aussi utile, aussi nécessaire à la découverte de la vérité, que l'affirmation elle-même qui aboutit à celle-ci. Historiquement parlant, les sciences ont dû toutes passer par l'erreur, par la négation, pour fonder quelque chose de stable et de solide ; elles ont eu leur enfance, leur maturation, leurs *époques critiques* : il n'est pas même difficile de se convaincre qu'elles n'avancent point au hasard, mais en suivant certaines lois manifestes de développement. C'est ce qu'Oersted fait admirablement ressortir. Lorsqu'il dit que l'étude de la nature, si elle est bien dirigée, ne peut jamais conduire l'esprit de l'homme à se trouver en contradiction avec les notions intuitives de sa conscience, ce n'est plus l'historien profond et sagace du passé qui parle, c'est le philosophe des temps modernes, qui a su mettre à profit toutes les conquêtes des âges précédents ; c'est, de plus, l'homme de génie au cœur noble et généreux, qui croit volontiers que tous les autres hommes sont capables comme lui de comprendre ces conquêtes.

Mais si nous pouvons avec quelque justesse reprocher à Oersted de s'être placé trop exclusivement au point de vue de son époque lorsqu'il apprécie l'influence de l'étude des sciences naturelles sur l'esprit de chaque homme pris individuellement, nous le voyons s'élever au-dessus de toute critique lorsqu'il étudie la destinée et l'avenir de l'humanité, lorsqu'il nous montre les droits imprescriptibles de la science et de la raison dans la réalisation de cet avenir. Ici, c'est tout à la fois l'historien, le philosophe, le naturaliste qui parle ; ses inductions, sans doute, sont en maints passages en opposition avec les idées généralement reçues ; elles heurtent en plein certaines formes admises ; mais elles sont présentées à une telle hauteur, avec tant de réserve et d'esprit de conciliation, que nul homme de sens ne peut s'en trouver blessé, fussent-elles attaquer ses opinions les plus enracinées.

« *Das ganze Dasein ist ein Vernunftreich* : Tout l'univers est un royaume de raison ». Pour l'homme éminent qui a posé une telle affirmation, et pour tous ceux qui l'accepteront comme l'expression d'une sainte

vérité, l'intervention du surnaturel, c'est-à-dire la violation des éternelles lois de raison qui caractérisent l'existence et les manifestations de toute chose, doit être inacceptable dans le développement de la société humaine, aussi bien que dans celui des mondes éparpillés dans l'espace. Dans le sens absolu, cette intervention en effet prouverait un défaut de raison, ou tout au moins une insuffisance dans la RAISON ÉTERNELLE; dans son sens relatif à nous, elle ne ferait que se ranger parmi les millions de merveilles que l'homme n'a pas encore su comprendre, et que peut-être même il est inapte à comprendre ici-bas; mais dès lors elle perd sa réalité, car pour affirmer qu'un événement est surnaturel, il est visible qu'il faudrait avant tout que l'homme connût sans exception tout ce qui est naturel. Sous ce rapport, les personnes qui recourent à tout moment au surnaturel pour expliquer les événements, font preuve d'un orgueil infiniment supérieur à celui qu'elles reprochent sans cesse au penseur qui applique l'ensemble de ses facultés à découvrir l'harmonie naturelle de ces événements.

Au point de vue des faits, et ici Oersted ne résume que les données les plus élémentaires des sciences d'observation, il est évident que la nature n'a point dégénéré, qu'elle n'est pas devenue mauvaise depuis l'apparition de l'homme sur cette terre. Ceux qui admettent la chute de l'homme par l'effet du péché originel ne peuvent plus soutenir que cette dégradation morale ait eu une influence quelconque sur les êtres, vivants ou inanimés, autres que l'homme. Le lion, le vautour, l'aigle ont toujours été des carnivores; le tigre n'a jamais brouté avec le paisible agneau. Les êtres organisés qui ont précédé l'homme étaient organisés déjà comme ceux qui nous entourent, et leur développement se faisait suivant les mêmes lois qui règnent aujourd'hui. Nous ne savons point quelle était la constitution physique des premiers hommes; mais, ce qui est certain, en dépit des systèmes et de la déclamation, c'est que, depuis l'époque où la société humaine s'est manifestée par des monuments durables, l'espèce n'a en aucune façon dégénéré.

Au point de vue des faits encore, la terre et tous les corps célestes ont visiblement suivi un développement ascendant. Tous les êtres qui successivement ont peuplé la terre ont, comme espèces, obéi à la même loi : ils ont toujours été en harmonie parfaite avec le milieu où ils devaient exister; les espèces se sont élevées de degré en degré jusqu'à l'être ayant la conscience de sa propre raison, jusqu'à l'homme. Ici la loi d'ascension plastique et relative aux espèces s'est transformée en une loi d'ascension intellectuelle, que l'on a nommée, et avec justesse, le progrès. L'existence de cette loi sublime, qui tend à élever

de plus en plus la raison finie de l'homme vers la raison infinie, est niée par quelques esprits chagrins, ou trop confinés dans l'époque où ils vivent pour comparer sainement le présent avec le passé. Elle est contestée par d'autres, sincères ou hypocrites, en ce sens que, d'après un système admis, l'homme, tout comme la société humaine, serait incapable d'avancer sans l'intervention directe de la volonté divine se manifestant sous une forme surnaturelle. Enfin, par quelques penseurs plus rares, elle est admise pour ainsi dire comme fatale, comme indépendante de toute action providentielle. Oersted, avec le bon sens qui ne l'a jamais abandonné, se place entre ces opinions si extrêmes de manière à les dominer toutes, et à les accorder, s'il est possible.

« Ce serait se faire une fausse idée du développement de l'humanité » que de croire que chacun y contribue pour la même part. Il est des » hommes exceptionnels, et plus richement dotés, qui les premiers arri- » vent avec une certaine clarté à ces conceptions et qui les énoncent à » la foule. De tels hommes ordinairement aussi devançant sous bien » des rapports leur époque; ils savent communiquer à leurs sembla- » bles beaucoup de vérités utiles; ils savent, par exemple, déterminer » la position future des constellations et la marche des saisons; » on les croit en relation avec les esprits que l'on suppose se ma- » nifester dans les phénomènes de la nature : on les croit les confidents » des dieux; on les admire, et on leur obéit. Ces hommes cependant » ont le sentiment intime que ce qu'ils savent et communiquent aux » autres est fort loin d'être exclusivement leur propre œuvre, car leurs » pensées ont été éveillées extérieurement par la nature qu'ils contem- » plent et sur laquelle ils ont médité, et ils sont conduits à regarder » comme un don des dieux cette même aptitude interne qui leur per- » met d'élaborer les résultats de l'observation. Ils se sentent eux-mêmes » comme animés de l'esprit des dieux. Cette naïve croyance recèle » certainement une vérité qui, dans les temps postérieurs, est très-sou- » vent méconnue : c'est l'activité divine et son action législative dans » la nature et dans l'homme qui se sont révélées en eux sous une » forme vivante, sinon clairement intelligible. A peine ai-je besoin de » dire que la société humaine continue ainsi de siècle en siècle à déve- » lopper ses notions de la morale et ses connaissances de la nature; » à peine ai-je besoin de dire que ce sont les œuvres intelligentes de la » nature, que ce sont les hommes qui, en vertu d'une loi nécessaire » d'existence, et par eux-mêmes, développent ces notions et ces con- » naissances sous l'influence de leurs rapports avec la nature et avec » leurs semblables....

» Toutes les vérités claires et pures qui naissent dans l'homme sont
 » donc des révélations de la raison éternelle. Celui qui les découvre et
 » qui les annonce est en ce sens un instrument de la Divinité. Plus la
 » vérité révélée est grande, saisissante et élevée, plus elle devient sur-
 » naturelle par rapport à cet état fini qu'à un point de vue inférieur
 » on nomme exclusivement la nature, bien que, dans la nature éter-
 » nelle de Dieu, elle soit parfaitement naturelle. Un signe extérieur de
 » la grandeur de la révélation, ce n'est pas simplement sa grande
 » extension dans le monde humain; mais c'est la grandeur de l'in-
 » fluence que la race humaine constate sur elle-même, c'est l'énou-
 » blissement, l'élévation vers Dieu, dont elle acquiert la conscience. »

La révélation ainsi comprise et interprétée prend visiblement un sens différent de celui qui est généralement admis : sans perdre en rien de son caractère divin, sans cesser d'être une émanation de la raison éternelle, elle se dépouille de ce caractère surnaturel qui fait que ceux mêmes qui l'acceptent telle quelle avec la foi la plus sincère, sont incapables, à un point de vue historique, de donner un *pourquoi* fondé sur leur propre raison. Elle prend en outre un sens bien plus large et plus étendu. De même que la raison éternelle comprend tous les attributs de Dieu, toutes les lois de l'existence, de même le fragment fini de cette raison qui forme l'homme comprend l'ensemble des facultés humaines : la pensée pure, l'imagination, le sentiment, le sens du beau, du juste, du vrai, du bien. Mais quoique chacun de nous renferme certainement toutes ces facultés réunies, il y a entre elles une inégalité souvent frappante d'un individu à l'autre; leur proportion relative, pour parler un langage presque mathématique, varie d'un homme à l'autre et caractérise chacun. Tandis qu'un grand nombre d'individus sont indifférents à la contemplation de l'univers, d'autres, plus rares, sacrifieront leur existence à l'étude du plus infime des phénomènes; tandis que les uns restent calmes et froids devant la splendeur de la création, les autres se sentent, sur le souffle du beau, transportés en dehors de la partie terrestre de leur être. Tous ne voient pas Dieu sous la même face; à tous ceux qui savent en être dignes cependant, la bonté infinie donne une révélation qui est en harmonie avec leur besoin dominant, et qui les élève à elle. Les uns ont eu Orphée, Homère, Milton, Beethoven...; les autres ont eu Newton, Leibniz.... Ceux, en bien grand nombre, qui avaient soif de justice et d'amour, ont eu Christ.

Oersted est trop optimiste, nous allions dire trop honnête homme, lorsqu'il affirme que ces natures si richement dotées par la Provi-

dence, ces élus, sont toujours admirés et obéis par leurs contemporains. Par ce fait même qu'ils devancent de beaucoup leur époque, leur parole sympathique ne trouve au contraire que rarement un écho. Les accords de leur lyre semblent aigres à la multitude, et le barde meurt de misère ou de honte.

III.

Oersted et l'art, le beau et le laid dans l'univers.

Le mal et le laid sont des conditions finies. Le beau est éternel dans son essence. (OERSTED.)

Il peut être utile pour la facilité de l'étude, et pour la clarté de l'enseignement, en philosophie, de séparer l'homme pensant du reste de l'univers, de l'isoler du milieu où il vit organiquement, de le séparer de ses instruments de perception, de ses sens, puis de classer comme autant d'êtres les manifestations distinctes de son activité intellectuelle; de faire de la raison, de l'imagination, du sentiment du beau, autant de facultés différentes et indépendantes les unes des autres. De même il peut être utile en physiologie de considérer chaque organe isolément dans son développement et dans ses fonctions, en faisant abstraction de l'activité de l'ensemble.

De telles classifications, de telles distinctions, n'ont point d'inconvénient sérieux lorsqu'on a sans cesse présente à l'esprit leur origine toute relative à nous, lorsqu'on se rappelle sans cesse qu'elles ne sont que les fruits d'une méthode temporairement utile, mais d'ailleurs conventionnelle et artificielle. Si par malheur cependant on y attache une valeur plus réelle, on arrive promptement à faire de l'homme un composé de pièces et de morceaux sans harmonie, sans lien de relation nécessaire, à faire de la vie un ensemble de fonctions, à faire de l'être pensant une collection de facultés; on est conduit de degré en degré à croire que l'oreille ne nous a pas été donnée pour entendre et les yeux pour voir, mais que nous entendons, que nous voyons parce que d'aventure nous avons des oreilles et des yeux. L'erreur où l'on tombe, et à laquelle on s'habitue en s'isolant dans l'étude de la nature en général, est d'autant plus funeste qu'elle ne peut plus être réfutée par le raisonnement proprement dit. Le caractère de l'évidence, ce-

n'est pas seulement, comme on le dit en général, de se passer de démonstration, mais c'est peut-être bien plutôt de ne pas comporter la démonstration : on n'a jamais su prouver que la ligne droite est le plus court chemin d'un point à un autre.

« Que notre esprit ne se fatigue point, qu'il voyage avec force bien
 » au delà du royaume que commande notre soleil ! Qu'il sache voir
 » dans chaque étoile fixe un soleil autour duquel tournent des mondes
 » comme le nôtre, et qui leur donne le jour et la nuit, le printemps
 » et l'été, l'automne et l'hiver. Qu'il se figure clairement l'existence de
 » groupes dans lesquels les soleils ne sont eux-mêmes que des mem-
 » bres, comme les planètes le sont dans notre système solaire ; et
 » qu'il se dise que ces groupes à leur tour sont les membres d'or-
 » ganisations stellaires plus élevées, et ainsi à l'infini sans que la pen-
 » sée ait le droit de s'arrêter. Chez celui qui aura vécu en communion
 » avec cet ordre de pensées, dont nous ne donnons ici que l'esquisse à
 » traits rapides, le souvenir l'en accompagnera dans la nuit étoilée et
 » éveillera une impression riche et vivante. Si quelqu'un ne devait pas
 » sentir cette impression et s'appuyer sur ses autres capacités intellec-
 » tuelles pour se croire en droit de l'abaisser, nous pourrions lui rap-
 » peler le profond Malebranche, qui, après avoir entendu une tragédie
 » de Racine, demandait : « Que prouve-t-elle ? »

Ce qu'Oersted fait de l'univers entier, on doit, à plus forte raison, le faire d'un être vivant quelconque, et à plus forte raison encore de l'homme. Et, avec lui, on ne saurait que rappeler aussi le mot de Malebranche au philosophe qui se serait assez isolé dans un système préconçu pour méconnaître l'unité harmonieuse que forme tout être vivant, et qui seule, à vrai dire, constitue l'homme. Oersted est de tous les penseurs, sinon le premier qui ait fait ressortir ce caractère d'unité, du moins celui qui l'a le plus vivement accentué et qui en a le plus intimement senti l'élévation. Pour ceux qui tiennent à tout classer, et aux yeux desquels le génie même n'a de valeur qu'autant qu'ils sont parvenus à l'étiqueter, Oersted sera certainement un rationaliste. Aux yeux de personne, cependant, il ne pourra mériter cette épithète dans le sens restreint, on pourrait dire, dans le sens mesquin qu'on y attache ordinairement. Cet éminent esprit, qui a su nous montrer un empire de raison dans l'univers et dans toutes les existences qui le forment, a senti trop vivement la beauté et la majesté de cet empire ; il a su en peindre à trop larges traits les splendeurs, pour avoir eu un seul instant la pensée d'abaisser ou d'exclure celles de ses facultés qui lui permettaient de pénétrer avec tant de ravissement

l'œuvre de la raison éternelle. Pour lui, l'imagination, le sens du beau et la raison proprement dite ne peuvent se disjoindre, et il eût certainement appelé *déraisonnable* l'esprit sec et aride qui voudrait donner une prépondérance exclusive à la faculté en vertu de laquelle naît le raisonnement. La tendance qui perce dans tous ses écrits, le but constant de tous ses efforts a été de chercher, non des contrastes, des oppositions, mais des harmonies dans la nature, dans l'homme et entre la nature et l'homme : bien différent en cela de beaucoup d'esprits impuissants, qui ne révèlent qu'une originalité factice en s'épuisant à créer partout des contradictions apparentes.

Oersted ne s'est pas contenté de montrer que dans l'univers entier et dans l'homme tout est en connexion harmonieuse, et qu'il n'est pas plus possible de séparer, dans la nature, l'empreinte de raison que porte toute chose du cachet de beauté qu'elle revêt, qu'il ne l'est de séparer la raison, dans l'homme, du sentiment du beau et de la puissance créatrice de l'imagination. Il s'est, de plus, efforcé de chercher les rapports naturels qui existent entre les divers points de vue sous lesquels s'offre à nous l'ensemble du monde spirituel et matériel; et, bien qu'il n'ait pas, à beaucoup près, résolu toute la question, bien que, comme il le reconnaît lui-même avec modestie, cette tâche soit au-dessus des forces d'un seul penseur, c'est peut-être dans cette recherche qu'il s'est élevé le plus haut, à la fois comme écrivain, comme philosophe et comme artiste.

En premier lieu, il a eu la rare sagesse de ne donner aucune définition proprement dite du beau, et chaque fois que, comme métaphysicien, il se trouve entraîné sur la pente des définitions, son bon sens reprend à temps le dessus pour amener un correctif. Il a bien plutôt recherché quelles sont les conditions dans lesquelles nous ne trouvons plus que le mot *beau* pour rendre ce que nous éprouvons.

« Nous recevons des impressions de beauté de ce qui dans les choses » est fondé sur la raison; non pas que nous apercevions un tel fondement par la pensée, mais seulement parce que notre sens interne, » en conformité avec sa propre raison, éprouve une satisfaction dans » ce qui est raisonnable. »

Il ne peut y avoir de beau que ce qui porte, fût-ce à notre insu, l'empreinte suprême de la raison. La beauté d'une œuvre d'art, tout comme celle d'une scène de la nature, repose sur cet ordre, sur cette harmonie qui fait converger les parties les plus diverses, belles ou laides en elles-mêmes, vers une unité saisissable sans l'effort de la réflexion, mais pourtant toujours en une concordance finale avec elle.

Il est bien des personnes qui se persuadent que l'art n'a rien de commun avec la raison, qu'une œuvre d'art sort du génie de l'artiste de toutes pièces. Si une telle opinion méritait une réfutation, il suffirait de rappeler ce qui en musique, par exemple, sépare une improvisation d'une œuvre sérieuse et méditée : celle-ci est immortelle ; celle-là, sauf de bien rares exceptions, dure autant que durent les sons qui ont charmé notre oreille. Cependant, les personnes même les plus éprises de la spontanéité de l'art ne trouveront rien à redire à l'ordre des idées développées par Oersted. Qu'elles se rassurent pleinement, le métaphysicien était trop artiste, et il s'était d'ailleurs trop tenu en communion avec la nature, pour tomber dans une erreur qui pourrait faire confondre le caractère d'une œuvre d'art avec celui d'une proposition de mathématiques. En y regardant de près d'ailleurs, on serait peut-être surpris de trouver plus d'artistes que d'hommes de science imbus, sous une forme ou sous une autre, de cette erreur. Le poète qui, par paresse d'esprit, s'isole de la nature, y est plus sujet que le penseur qui étudie la nature, même le compas à la main.

« Le plaisir que nous devons aux Muses n'est rien d'imaginaire, ni de relatif, ni de conventionnel ; c'est une jouissance réelle qui a son fondement solide dans notre nature : non dans la structure de nos sens, mais dans la partie la plus interne de notre être. Cette jouissance ne repose pas seulement sur la force des impressions, sur la satisfaction de nos désirs, mais sur la plus parfaite harmonie avec notre être raisonnable. Cependant, la sainte joie que nous donne l'art ne découle point d'une réflexion dont nous avons la conscience, mais d'un sanctuaire mystérieux et mystique. Dans chaque simple ton se cache une source inépuisable de vie harmonieuse et d'harmonie en conformité avec la raison ; mais chaque harmonie, chaque dissonance résolue est une combinaison plus élevée qui porte en elle le même sceau de raison, et dans laquelle tout concourt vers une unité interne. D'après le sens originel du mot, ne pourrions-nous pas appeler l'enthousiasme cette condition dans laquelle l'artiste produit une création toute remplie d'une profonde raison, que cependant aucune intelligence finie n'est capable de saisir ? L'artiste la verse en nous par le sens de l'ouïe, et notre âme ravie se sent enlevée de terre vers une ineffable félicité.

» Que celui donc qui sait honorer la nature et la raison honore aussi les arts ! »

Le beau ici se place à sa vraie hauteur ; dans son essence, il est éternel, absolu et indépendant de nous : le sentiment qui nous en a été

donné repose sur la loi de notre existence, conforme à la raison, et il ne peut recevoir, par conséquent, de définition.

Ce qui frappe surtout dans l'œuvre philosophique d'Oersted, c'est la profonde sagacité et le bon sens avec lesquels l'auteur nous montre ce qu'il y a de vrai dans tous nos sentiments, dans nos instincts, dans ce qui existe de moins réfléchi en nous et dans nos jugements. Pour lui, rien n'est perdu, rien n'est absolument faux, pas même l'erreur apparente, dans les aspirations de notre être pensant. Rien n'est, par exemple, plus saisissant que la manière dont il envisage les idées instinctives de l'homme sur la lumière.

La lumière a toujours été pour nous l'emblème de la vie : elle donne même pour nous la vie à ce que nous appelons la *nature morte*. Par opposition, l'obscurité, les ténèbres sont l'emblème de la mort, de la destruction, du néant. Qu'y a-t-il de fondé dans ces idées presque instinctives, et, en tout cas, innées en nous ?

Le physicien commence ici par faire ressortir les liens étroits de parenté qui existent entre la chaleur, l'électricité, la lumière ; en un mot, entre les diverses manifestations de la FORCE considérée comme principe générique. Il nous montre que tous les corps sont comme pénétrés de force, que les mouvements les plus variés existent constamment, et à notre insu, dans leur intérieur comme autant de conséquences de ces forces ; il nous montre combien il faut nous garder de cette pensée illogique, dont peu de personnes savent pourtant se dégager, c'est que la nature réelle du monde physique est une existence passive et morte. « Il est aisé de se convaincre, dit-il, d'après » toutes ces considérations, que la lumière contient le germe de cette » activité, inexpressible de variété, qui se cache à l'impression immé- » diate de nos sens, et par laquelle tout le monde physique est préservé » d'une ruine complète. S'il était possible à cette activité de cesser » d'être ce que nous révèle la lumière, tous les mouvements internes, » qui naissent des oppositions, suivraient la tendance à l'équilibre, et » la matière rentrerait dans le repos : repos qui ne serait qu'un état » universel de mort. La lumière est donc la grande révélation de la vie » de la nature. Et l'obscurité prend une signification plus profonde : » elle n'est plus simplement l'absence de la lumière, mais elle devient » une tendance vers la destruction et la mort.

» Notre amour pour la lumière, notre crainte des ténèbres, sont in- » timement fondés sur cette condition relative de la lumière et de la » nuit.... Il n'y a aucun trait de démarcation entre cette activité interne » et variée que la pensée nous montre dans la lumière, et la grande et

» riche impression que la lumière éveille par nos sens : ce ne sont là
 » que les expressions différentes d'une même chose. Aussi un senti-
 » ment pénétrant de la nature a-t-il toujours vu une intime connexion
 » entre la lumière et la vie, entre la nuit et la mort. »

Par cette seule citation, on voit avec quelle profondeur et quelle originalité se trouvent recherchées et étudiées toutes les sources de la poésie, toutes les voies par lesquelles le beau arrive à nous; la science vient ici, avec son souffle puissant de vérité, confirmer ce qu'a depuis longtemps deviné l'intuition humaine. La lumière n'est pas seulement l'un des messagers des splendeurs du monde externe; mais par son activité elle nous révèle, presque à notre insu, l'activité des forces dans le monde physique et les rapports qui s'établissent ainsi entre notre vie et les manifestations du monde. La science se met au service de la poésie; la sublime invocation à la lumière de Milton n'est plus seulement l'exclamation du génie malheureux : elle devient l'expression symbolique de la vérité. La plainte poignante du chantre d'*Eden* ne sera jamais surpassée par aucun poète. Le mortel heureux qui, à l'âge de soixante-dix ans, jouissait de toute la plénitude de ses sens, n'a pu d'ailleurs, comme homme de science, nous peindre que le bonheur que donne la vue de l'univers : lui aussi pourtant s'est demandé si la lumière externe est tout pour la pensée qu'elle a une fois éveillée.

« Par une action de l'esprit, nous sommes capables de nous élever
 » au-dessus de l'impression de terreur et de peine que produit en nous
 » l'obscurité, et nous pouvons nous retirer dans notre nature interne.
 » Nous nous sentons alors soustraits par l'absence de la lumière à cette
 » variété d'impressions différentes que nous sommes accoutumés à en
 » recevoir, et nous pouvons d'autant plus pleinement nous laisser gou-
 » verner par l'activité mentale qui se dirige vers l'infini. Ainsi l'obscu-
 » rité est la mère de la sainte solennité; mais elle est aussi celle du
 » spirituel pur que renferme ce monde de lumière, qu'aucunes ténèbres
 » ne peuvent détruire. »

Il est sublime le cri de joie et de triomphe que pousse l'immortel aveugle¹ lorsque, rentrant, éploré, en lui-même, il retrouve la flamme de son génie : « Brille donc d'autant plus intérieurement, ô céleste
 » lumière! » Et cependant la sublimité est ici presque égalée par le langage austère de la science; la pensée du physicien est peut-être plus complète que celle du poète, en exprimant ce sentiment de force

¹ Milton.

interne qu'aucune puissance du dehors n'est capable de détruire dans la conscience humaine, lorsqu'une fois la lumière de la raison en a développé le germe ¹.

¹ Les écrits d'Oersted ont été partiellement réunis, en allemand, sous le titre : *Der Geist in der Natur*. Ils ont été réunis au complet, et traduits en anglais avec une conscience et une fidélité dignes d'éloges, par les dames L. et J. Horner, sous le titre : *The Soul in Nature*. Chose étrange, ils n'ont trouvé jusqu'ici aucun traducteur français, et cependant, de tous les écrivains du Danemark ou de l'Allemagne, Oersted est certainement celui dont le style clair, concis et vigoureux, se prête le mieux à une traduction presque littérale dans notre langue aux formes si arrêtées. Espérons que cette lacune sera bientôt comblée.

G. A. HIRN.

LA BLONDE LISBETH¹.

XXVI.

ÉVÉNEMENTS IMPORTANTS AU CHÂTEAU DE SCHNICK-SCHNACK-SCHNURR.

Le lendemain du plus beau jour de sa vie, le chasseur s'éveilla avec un violent mal de tête, car on a beau être amoureux, l'odeur du foin frais porte toujours à la tête. Il se rendit dans une auberge voisine, déjeuna, et demanda des nouvelles du château. Là, il apprit des choses singulières : « On ne sait pas ce qu'ils deviennent là haut, le vieux baron, mademoiselle et le sire étranger. On ne les voit presque plus hors de chez eux. Avec cela, la mesure vous prend un air de plus en plus pitoyable. L'architecte du gouvernement, qui passait hier par ici, disait que si on n'y faisait bientôt des réparations, l'autorité serait obligée de la faire démolir, attendu qu'elle pouvait crouler au premier moment. »

La présence d'un étranger au château parut fâcheuse au chasseur. Lisbeth ne lui en avait pas parlé. Il demanda à l'aubergiste ce que pouvait être ce personnage.

« On l'appelle, je crois, le baron de Munchhausen², dit l'homme, mais personne ne sait au juste ce que c'est. Je crois qu'il fait de l'or. »

Lisbeth n'avait pu parler au chasseur de ce nouveau-venu, qui n'était arrivé qu'après son départ, et d'une façon assez singulière. Une

¹ Voir les livraisons de novembre et décembre 1859, janvier et février 1860.

² Ce personnage joue un rôle très-important dans le roman allemand, qui a même, comme nous l'avons dit, son nom pour titre, et dont la *Blonde Lisbeth* n'est qu'un épisode détaché. Les scènes qui se passent au château de Schnick-Schnack-Schnurr, pleines d'allusions et de satires aujourd'hui vieilles, seraient inintelligibles pour le lecteur. Nous n'en avons conservé que ce qui est rigoureusement nécessaire à l'action.

après-midi que le vieux baron longeaît mélancoliquement les haies ébouriffées de son jardin, il fut tout à coup tiré de ses rêveries par un corps humain tombant à ses pieds par-dessus la clôture; puis, avant qu'il eût eu le temps de revenir de sa surprise, il vit le corps debout devant lui. « Il n'y a pas de mal, dit l'étranger en essuyant ses genoux; c'est encore un tour de ma monture. Elle a butté de l'autre côté contre une pierre, et m'a fait décrire un demi-cercle involontaire; mais il n'y a pas de mal, et le hasard est un grand maître. » Le vieux baron, toujours surpris, répondit de son mieux; l'étranger se nomma : « Je suis, dit-il, le baron de Munchhausen, le propre petit-fils de cet autre baron de Munchhausen dont les aventures sont célèbres, et dont je m'efforce de suivre les traces. » Le vieux baron fut enchanté; il avait lu dans le temps l'extraordinaire légende de Munchhausen, et comme cette pauvre tête fêlée ne savait plus guère faire la part de la fiction et de la réalité, il n'était pas éloigné de la prendre au pied de la lettre. Il se confondit en politesses, et protesta qu'un si illustre personnage ne s'éloignerait pas sans avoir goûté de l'hospitalité de Schnick-Schnack-Schnurr. L'étranger accepta sans se faire prier, et le plus merveilleux de l'affaire, c'est qu'il ne s'étonna de rien, ni du délabrement du château, ni de la misère de ses hôtes, ni de leur bizarrerie. Il resta un jour, puis un autre, puis un troisième, puis il ne fut plus question de départ. Le vieux baron raffola de plus en plus de son hôte. Celui-ci était inépuisable en saillies, inventions, hableries et discours merveilleux et baroques, et le châtelain, qui avait vécu plusieurs lustres avec l'unique chimère du saint empire romain et du grand conseil intime, se voyait tout à coup fiévreusement emporté dans un monde nouveau et fantasmagorique. Munchhausen disposait de mille secrets pour lui faire faire une fortune bien supérieure aux splendeurs du conseil intime. Il y avait notamment une certaine compagnie pour la solidification de l'air, dont Munchhausen se prétendait fondateur, et qui ouvrait au baron les plus magnifiques perspectives. « Ils ont trouvé à Paris, disait Munchhausen, un moyen pour fixer l'air et pour le réduire en une espèce de bouillie consistante, en quelque chose d'intermédiaire entre la glace et la neige. Et moi ensuite, précipitant, calcinant, oxydant et usant d'autres procédés qui sont mon secret, j'ai su réduire cette bouillie à un tel état de densité, de dureté et de pesanteur, qu'il est impossible de la distinguer de la pierre. J'en bâtis des maisons, et comme je vois que votre château est un peu délabré, je vous le reconstruirai en entier, dans le plus beau rococo, et je vous confierai, de plus, les plus hautes et plus lucratives fonctions dans

la compagnie de la solidification. » Le pauvre vieux baron de Schnick-Schnack-Schnurr avalait ces promesses avec délices, et sa fille, mademoiselle Emerance, ne suivait pas avec un moindre ravissement l'intarissable faconde du sire de Munchhausen. Elle éprouvait même un charme de plus, et elle ne détournait pas ses yeux de la figure du hâbleur. Parfois elle semblait se plonger dans d'anciens souvenirs, et une rougeur subite couvrait ses joues flétries; puis elle secouait la tête. La figure de Munchhausen était si prodigieusement mobile et dévastée, qu'elle déroutait constamment l'imagination, la pensée ou la mémoire de la châtelaine.

Cependant l'extase du vieux baron ne dura pas aussi longtemps que celle d'Émerance. L'excitation avait été trop forte; les chimères que Munchhausen avait jetées dans ce pauvre cerveau détraqué y devinrent des idées fixes et engendrèrent la monomanie. Le contentement devint de l'impatience, l'impatience de la fureur. A toute force, il voulait que Munchhausen tînt ses promesses et reconstruisît le château avec de l'air congelé. Il menaçait de jeter son hôte à la porte, et même de démolir le château; mais Munchhausen n'avait l'air de s'inquiéter de rien, et s'obstinait à trouver le gîte à son goût. Tel était l'état des choses le jour où le chasseur fit son entrée dans le château fantastique.

Munchhausen était assis dans sa chambre, tournant le dos à la porte : « Pardonnez la liberté que je prends; je cherche M. le baron, » dit tout à coup derrière lui quelqu'un qu'il n'avait pas entendu monter. Il vit dans un miroir la figure du nouveau venu, tressaillit et pâlit. La surprise du chasseur ne parut pas moindre.

« Quoi! balbutia enfin Munchhausen, est-ce d'une manière si imprévue que j'ai l'honneur,... monsieur le comte Waldburg....

— Pour vous servir, monsieur Schrimbs ou Peppel, répliqua le chasseur. Je ne m'attendais pas non plus à vous rencontrer ici; mais puisque cela se trouve ainsi....

— Je vais appeler le maître de la maison, que vous demandiez, ce me semble, » dit Munchhausen en essayant de s'esquiver; mais le chasseur lui barra le chemin.

« Je vous remercie, monsieur Schrimbs ou Peppel; je saurai bien trouver en son temps M. le baron, mais auparavant je veux régler avec vous une plus ancienne affaire.

— Je ne vous comprends pas.

— Je vais sur-le-champ me faire comprendre, dit le chasseur en faisant le geste de braquer un pistolet, monsieur Schrimbs ou Peppel.

— Baron de Munchhausen, si vous voulez bien le permettre.

— Tant mieux si vous êtes noble; je n'en puis que mieux me battre avec vous. Bien que d'autres sentiments vous eussent presque effacé de ma mémoire, votre nom me rappelle ce que je dois à ma parente, que vous avez offensés. Vous allez me rendre raison. »

Munchhausen voulut échapper au duel de toutes les manières, par des hableries, par la plaisanterie, par la lâcheté; puis, l'autre tenant bon, ce singulier personnage s'affermir tout à coup, prit un air grave et décidé qui étonna le chasseur plus que tout le reste, et dit : « Nous nous battons; vous trouverez des pistolets en haut chez M. le baron, mais encore un moment ! » Il sortit de son sein une boîte dorée, dont il pressa la charnière et dont il fit voir le contenu au chasseur. Elle renfermait un paquet de billets de banque, et à l'intérieur étaient gravés des noms que le chasseur dut lire sur l'invitation de son bizarre ennemi. « Qu'est-ce que cela ? fit Oswald.

— Un legs que je confie à votre honneur, si je reste sur le carreau, dit Munchhausen. Nous allons nous battre sans témoins, et, en pareil cas, le survivant s'oblige à de tels services chevaleresques. J'ai une fille.

— Vous ?

— Moi; je l'ai, parce qu'elle est à moi, pourrais-je dire avec Polonius, si je voulais plaisanter à propos de cette fille, mais je ne veux pas plaisanter. J'ai beaucoup menti dans ma vie, monsieur, et j'ai eu des tas d'aventures; mais c'est tout de même un sentiment particulier de se savoir une fille et d'ignorer où elle est. Je l'ai eue, il y a une vingtaine d'années, loin d'ici. Vous venez de lire le nom de la mère, celui que je portais alors, Rucciopuccio, général au service des Birmans, et le nom de l'endroit. Peu de semaines après sa naissance, je la retrouvai chez une vieille à laquelle on l'avait confiée, et là je pris un moment la résolution de devenir un homme posé. Je donnai à la vieille le peu d'argent que j'avais, imaginai un instrument bizarre, dont le secret devait révéler un jour la provenance de l'enfant, et persuadai à la nourrice que c'était une fille de haut parage. Je crus ainsi avoir pris soin de mon sang, mais je me trompais; car, me trouvant peu après dans une meilleure situation et m'informant de l'enfant, j'appris que la vieille était partie et avait déposé son nourrisson devant une porte étrangère. J'ai toujours fait des recherches, et j'ai un ami chez vous, à Stuttgart, qui croit avoir découvert des traces. Je vous donnerai son adresse, et si vous me tuez, vous lui enverrez la boîte. Le contenu appartient à l'enfant, si on la découvre, et provient de

cadeaux que j'ai recueillis par ci par là. Maintenant, allez chercher les pistolets. »

Le chasseur, un peu impressionné par ce récit, monta l'escalier du second étage et ouvrit une porte, derrière laquelle il entendait un certain bruit. Il y trouva la figure la plus étrange. Le vieux baron, complètement fou, avait jeté sur ses épaules une couverture de cheval en guise de manteau, et s'était coiffé d'un vieux chapeau de femme orné de fleurs fanées, d'où ses cheveux blancs débordaient par mèches hérissées; les yeux étaient hagards et vitreux. Ce Lear burlesque arpentait la chambre à grands pas, au milieu de chaises et de tables renversées et parmi des tas de vieux vêtements, de tessons de bouteilles et de toute sorte de bric-à-brac. De temps en temps, il se baissait, et jetait par la fenêtre ce qu'il trouvait sous la main. « Hors d'ici, intrus, hors d'ici! criait-il, reconnaissez votre maître, qui a été couronné à Francfort. »

Le chasseur avait pris position dans un coin, contemplant tout interdit le spectacle de cette démente. Enfin il s'avança hardiment vers le fou et lui dit : « Que faites-vous, monsieur le baron? »

Le vieux tressaillit, toisa le chasseur et s'écria : « D'où venez-vous donc, pour me questionner ainsi? Ne reconnaissez-vous pas le dernier empereur allemand? Mon frère est conseiller intime né de la chambre suprême. Moi, j'ai été sacré et couronné à Francfort. » Il posa la main sur le front comme pour se recueillir, et continua ensuite plus bas, comme en rêve : « J'ai été longtemps absent... longtemps... longtemps prisonnier de cet ennemi public, de Munchhausen! » Il se redressa majestueusement, et dit d'une voix de tonnerre : « Le saint empire romain est éternel, et l'empereur ne meurt pas.... Je reviens, mais tout est en désordre. Il faut nettoyer tout cela. » Et il recommença de déménager le mobilier par la fenêtre.

Le chasseur voulut prendre des pistolets qu'il apercevait sur une planche fixée au mur. Quelque chose tomba de la planche sur le sol avec bruit. C'était un cylindre recouvert d'une épaisse couche de poussière, et autour duquel était roulée une bande de papier. Le chasseur le ramassa machinalement; le baron se précipita comme un trait et saisit le bras du jeune homme. « Arrête, brigand, cria-t-il, je ne veux pas que tu m'enlèves la dot de la princesse impériale. Oui, oui, ajouta-t-il en contemplant le cylindre d'un air important et en déroulant le papier, c'est la dot de la princesse impériale, ma fille bien-aimée. » Il étendit le papier, nettoya les verres du cylindre et regarda au travers : « Lisbeth, Lisbeth, » soupira-t-il.

Ce mot magique arrêta le chasseur, qui déjà voulait descendre. Il vit le vieux s'accroupir à terre et pleurer à chaudes larmes comme un enfant : « Hélas ! hélas ! disait-il, je ne vois toujours pas là-dedans mon enfant Lisbeth. Oh ! que je mettrais donc volontiers ma tête sur ses genoux et me laisserais caresser de ses douces mains, car le fardeau du gouvernement est lourd, et un empereur est toujours un homme. »

Le chasseur essaya en vain d'obtenir quelques éclaircissements du fou. A la fin, le voyant apaisé et attendri, il lui prit le cylindre des mains pour l'examiner. C'était un de ces joujoux optiques qui font apercevoir une image ou une phrase intelligible en des traits ou des caractères disséminés dans un désordre calculé, sur une feuille de papier qu'on regarde au travers. Le chasseur prit aussi le papier, sur lequel il lut le mot Nice, entouré aux bords de traits inintelligibles. Il le disposa et dirigea la lunette dessus, pour voir ce qu'il parviendrait à déchiffrer.

Soudain il poussa un grand cri et se précipita en bas de l'escalier. En bas, il rencontra Munchhausen, autrement dit Schrimbs ou Peppel, autrement dit Rucciopuccio, qui avait mis son grand uniforme rouge de général des Birmans, pour se battre avec plus de solennité.

« Je ne puis pas me battre avec vous, » cria le chasseur en passant devant lui d'un air effaré.

A ce moment parut la vieille Émerance. A la vue de l'uniforme rouge, elle faillit tomber en syncope : « Rucciopuccio ! Nice ! Où donc avais-je les yeux ? »

Le chasseur s'enfuit en courant et sans retourner la tête.

« Eh ! eh ! c'est vous, monsieur le comte ; je disais bien que vous ne me laisseriez pas en plan, lui dit tout à coup un homme en sarrau bleu et en sabots, qui portait une grosse botte de foin sur le dos.

— Jochem, est-ce toi ?

— Assurément, c'est moi.

— Mais, pour l'amour du ciel, comment te trouves-tu ici, et que fais-tu ? Et pourquoi, à ton retour, n'es-tu pas allé à ma recherche ?

Le vieux Jochem fit asseoir son maître sur la botte de foin, et se mit à raconter de la sorte :

« Je vais tout vous dire, monsieur le comte, mais l'un après l'autre. Comme je suis venu ici ? En revenant de mon grand voyage, que j'ai fait par votre ordre. Je me suis toujours tenu à droite, comme était ma

commission; suis d'abord arrivé à Cassel : vilaines gens par là, rien à voir; ensuite à Magdebourg, vilaines gens aussi, rien non plus à voir; puis à Berlin, vilaines gens encore et rien à voir. Puis je suis revenu par Magdebourg et Cassel, parce que j'avais juste dépensé la moitié de mon argent à Berlin, et sans avoir rencontré nulle part le Schrimbs ou Peppel. — Ce que je fais ici? Je suis depuis huit jours chez le paysan à rentrer le foin pour gagner ma vie, car j'avais dépensé mon dernier kreutzer en revenant dans ce vilain pays. — Pourquoi je n'ai pas été à votre recherche? Parce qu'à mon départ nous ne nous étions pas entendus là-dessus. Je me dis donc que le plus sûr était de rester où j'étais, car ce que je savais bien, c'est que mon seigneur comte saurait bien me déterrer, même au centre de la terre. Me suis donc tenu bien tranquille dans mes foin, quoique ce soit un genre de vie qui ne convient pas tout à fait à mon état ordinaire. Me disais toujours : Aujourd'hui, monsieur le comte viendra te chercher, et si ce n'est aujourd'hui, ce sera demain, et c'est bien ce qui est arrivé à la fin.... Mais qu'a donc mon seigneur comte? Il vous est arrivé quelque chose.

Oswald pressa la tête du vieillard contre son cœur, et s'écria du ton le plus déchirant : « Oui, oui, il m'est arrivé quelque chose. » Fondant ensuite en larmes, il ajouta plus bas : « J'ai une fiancée.... »

A ces mots, les sentiments du vieux serviteur éclatèrent avec une impétuosité qu'on ne saurait décrire. Il se mit à sauter et à danser gauchement, comme un vieux chien qui revoit son maître; il battit des mains et s'écria : « Quel bonheur! Ainsi donc mes pauvres yeux verront encore le jour où je servirai à la noce de mon seigneur comte et d'une belle, charmante et noble comtesse! Où est-elle donc, cette bonne jeune comtesse, que je lui baise les pieds et le bord de sa robe? » Ses forces épuisées ne lui permirent pas d'en dire davantage; il s'arrêta hors d'haleine.

Le jeune comte Oswald s'était jeté à terre, le visage enfoncé dans le foin. Il sanglotait amèrement. « L'amour peut supporter tout, la plus dure nécessité, la plus extrême misère, mais non pas le ridicule, le ridicule hideux. Si tu es contraint de rire en tenant ton amour dans tes bras et en songeant d'où il vient, c'en est fait de l'amour. Oh! ma poitrine, comme elle me fait mal. Ces caricatures l'ont déchirée et la font saigner. »

Il se releva en frissonnant et ajouta sourdement : « Prends cet argent, Jochem, il te servira à payer ce que tu peux devoir. Tu m'attendras à la ville chez le diacre. J'y serai demain ou peut-être encore ce soir. Maintenant, je vais à l'Oberhof pour dire adieu à la jeune

filles.... Je n'épouserai pas ma fiancée, » ajouta-t-il en tremblant. Et, sans plus rien dire, il descendit la pente vers la ferme.

Le vieux Jochem le suivit des yeux; puis il prit son chapeau, le tourna, le tortilla, le mit enfin sur la tête et dit : « Si mon dit seigneur comte s'est fiancé à une jeune fille, il ne lui dira pas adieu, mais il l'épousera. »

Il se mit en route pour terminer ses affaires chez le paysan qui l'employait. Chemin faisant, il fut dépassé par une chaise de poste arrivant au grand galop de quatre forts chevaux. Il reconnut, étroitement boutonné dans un mackintosh, le grand bailli Ernest de la Forêt-Noire, l'ami de son maître, et la cousine Clélia, accompagnée d'un cavalier qui n'était autre que son mari. Le bailli Ernest avait, comme on se le rappelle, manifesté l'intention de venir chapitrer son ami, et la cousine Clélia avait décidé qu'elle ferait son voyage de noces le long des bords du Rhin. Ils avaient donc fait route ensemble de la Souabe vers la Westphalie. Nous retrouverons ces nouveaux personnages, mais après avoir d'abord vu la fin de la fête de l'Oberhof.

XXVII.

LE COLLECTIONNEUR ET LE HOFSCHULZE SE BROUILLENT DE NOUVEAU.

Cependant le cortège nuptial faisait le tour du *snaat* de Wilhelm. Les hommes criaient et jubilaient, surexcités qu'ils étaient par de fréquentes libations de spiritueux; au bruit de leurs voix se joignaient les détonations des fusils avec lesquels les jeunes gens visaient le drapeau. Chaque fois qu'un coup avait porté, les exclamations s'élevaient plus hautes et plus joyeuses, car c'est un point d'honneur que le drapeau arrive complètement lacéré à la demeure des jeunes époux : cela passe pour un présage heureux. La joie était aujourd'hui plus emportée et plus sauvage qu'hier, car les paysans épuisent avec une passion particulière les derniers instants de leurs réjouissances.

Le cortège n'avançant qu'à pas lents, sa tournée dura plusieurs heures, et pendant ce temps s'élevèrent les exhalaisons telluriques particulières au sol de la Westphalie, qui bientôt enveloppèrent tout de leur brouillard. Les paysans ne furent nullement fâchés contre cette vieille connaissance; la vapeur et l'odeur de fumée augmentèrent plutôt leur gaieté. Les figures qui se dessinaient en gris dans le brouillard, les cris de joie qui sortaient de cette ombre épaisse, les éclairs

des coups de feu qui la sillonnaient d'un jaune rougeâtre, tout cela prit un aspect fantastique; on eût dit que la vieille idole Krodo était revenue, avec son cortège de kobolds, prendre possession de son ancien domaine.

La jeune femme fit ainsi la connaissance de sa propriété. Le drapeau arriva, consistant à peine encore en lambeaux, au but du voyage, et tout parut de la sorte prendre la meilleure tournure. Il était deux heures de l'après-midi, et toute la société prit place, on peut juger avec quel appétit, à un robuste repas, donné, celui-là, dans la maison des nouveaux époux. Cette fois, aucun personnage de qualité, aucune influence hétérogène ne vinrent troubler le festin; les paysans étaient simplement entre eux, et ils ne firent autre chose que manger et boire.

Le banquet fut suivi du dernier acte de la fête : la jeune femme avait encore à recevoir les présents. Elle quitta d'un air solennel la table à manger, se mit à côté d'une autre table, fit placer près d'elle rouet et dévidoir, releva dans son giron deux de ses jupes, car elle en portait plusieurs, et attendit ainsi, les yeux baissés, les dons des hôtes. Ceux-ci se levèrent successivement d'un air non moins solennel, et déposèrent chacun en silence quelques groschen sous les jupes retroussées. Quelques-uns déposèrent aussi des dons en nature sur la table, près de la mariée, un poulet, un gâteau, une douzaine d'œufs ou quelque autre chose de ce genre. Après que tous eurent offert leurs présents, la mariée fit en rang le tour des convives et remercia chacun d'eux avec les mêmes paroles. Maintenant seulement, elle était véritablement reconnue maîtresse de la maison. Elle ôta sa couronne de mariée, et ce fut comme femme qu'elle prit place dans le quadrille organisé au verger pour clore la fête.

Pendant la danse, le hofschulze parla bas et avec animation à quelques paysans : c'étaient les possesseurs des plus riches métairies du voisinage. Ils approuvaient de la tête et disaient : « C'est convenu, nous irons tous. » Ensuite, il prit son gendre à part et lui dit à l'oreille : « N'oublie pas... demain... le mot d'ordre.... — Je ne l'oublierai certes pas, car j'y suis poussé par le plus grand désir; le brouillard ne saurait venir plus à propos, le mystère est assuré par lui, » répondit le gendre.

Non loin de ce groupe, le vieux Schmitz avait impatiemment attendu. Il s'approcha du hofschulze dès que celui-ci se fut séparé de son gendre, et lui dit, d'un air à la fois bourru et embarrassé, que c'était bien enfin le moment de régler son affaire

— Vous avez raison, je puis maintenant m'occuper de vous, car la danse n'est un plaisir que pour les jeunes gens, répondit le hofschulze. Dites-moi donc de quoi il s'agit, monsieur Schmitz ?

— Pas ici, répliqua le collectionneur. Il est bien vrai que cela m'arrangerait beaucoup mieux de partir d'ici, car je suis obligé d'y repasser pour me rendre à la ville, et c'est pourquoi j'aurais souhaité arranger la chose ce matin, à l'Oberhof. Mais, quoi qu'il en soit, c'est là qu'elle doit se faire, car je veux emporter aussitôt ce qui m'appartient. » Il prononça les derniers mots en se faisant une violence évidente.

« J'y consens, » répondit le hofschulze. Et les deux vieillards prirent côte à côte la route de l'Oberhof. Le collectionneur ne parlait presque pas, et le hofschulze n'était guère plus loquace. Les quelques paroles qu'il prononça furent pour exprimer sa profonde satisfaction de ce que le plaisir avait atteint son terme; « car, disait-il, après les premiers accrocs et tumultes, un poids lui était toujours resté sur le cœur, comme si un grand malheur devait arriver.

— Il est connu que vous croyez aux pressentiments, hofschulze, dit le vieux Schmitz.

— Je ne sais rien de particulier sur les pressentiments, répliqua froidement le hofschulze; mais il y a des faits prophétiques, ajouta-t-il avec gravité. Ainsi, l'an XII, j'ai vu toute l'armée russe défilér sur la route lorsque je rentrais à la maison.

— Ce devait bien être vers l'heure de minuit, hofschulze ?

— Non, c'était dans l'après-midi, sur les quatre heures, par un temps nuageux de septembre, et, je crois, juste au moment où les Français entraient à Moscou, monsieur Schmitz.

— Pure superstition ! » s'écria le vieux Schmitz, auquel peut-être une dispute avec le hofschulze eût été assez agréable, afin de se mettre en train pour le conflit qui approchait.

Mais le hofschulze resta tout à fait aimable et répondit avec calme : « Non, c'est un don de Dieu, monsieur Schmitz. »

Cependant, ils étaient arrivés à l'Oberhof. Le vieillard s'étonna quelque peu lorsque son hôte le pria de venir avec lui à l'étable, et la chose lui parut encore plus étrange quand il s'aperçut que celui-ci pouvait à peine dissimuler un tremblement. Mais combien s'accrut son ébahissement lorsque le collectionneur ouvrit brusquement la porte du poulailler, lui en indiqua, d'un geste violent, une certaine place, et s'écria d'une voix suffoquée : « Voici votre amphore, et je réclame en retour mon certificat ! »

» Sortant pour la première fois la tête de mon trou, j'entends de curieuses histoires. Dès que le cadavre a été trouvé, le vieux l'a fait enterrer, et a publié partout que son fils a fait une chute, en rentrant sur le tard. Il n'a porté aucune plainte, toute l'affaire reste dans le silence, et ni bailli ni juge ne s'occupe de moi. « Qu'est-ce que cela peut signifier ? » me dis-je.

» Je pus bientôt m'en apercevoir, monsieur Schmitz. J'avais déjà été frappé de ce que, pendant mes jours de souffrance, pas une âme ne s'était informée de moi, car, si je n'avais pas beaucoup d'amis, je recevais cependant parfois la visite de celui-ci ou de celui-là. Mais cette fois je restais là complètement seul et abandonné, et parfois ce n'était pas seulement l'œil frappé qui me faisait souffrir : je pleurais aussi, de l'œil resté sain, les larmes les plus amères. Recommencant à sortir, je voulus, puisque je n'étais pas poursuivi, aller causer avec un voisin ; mais il s'esquiva par la porte de derrière, au moment où je paraissais à celle de devant. Au cabaret, tous les paysans se rapprochèrent les uns des autres à mon aspect, en chuchotant, puis ils prirent l'hôte à part, lui parlèrent tout bas, et celui-ci vint me dire : « Gaspard, vous ne pouvez exiger qu'à cause de vous je perde mon pain : ils ne veulent plus venir chez moi si je continue à vous fournir. — Il ne veulent plus venir chez vous ? demandai-je avec rage. — Silence ! fit-il, je vous l'expliquerai ce soir, vous m'avez fait gagner plus d'un thaler et je puis bien vous rendre ce service. Venez ce soir, quand tout le monde sera couché, je vous dirai tout. »

» J'allai donc chez lui le soir, après l'heure réglementaire, et quand il n'y eut plus personne dans la salle. Et il me raconta qu'à la mort de son fils le hofschulze avait convoqué les autres au Franc-Siège et là avait dit qu'il ne voulait faire aucune dénonciation contre moi, que nul non plus ne devait en faire ; mais il m'avait, de par son glaive de Charlemagne, mis au ban et proscrit ; la chose s'était déjà répandue parmi les paysans ; les grands étant d'accord là-dessus, les petits ne faisaient pas d'opposition, et j'étais maintenant mis par tous hors la paix et hors l'amitié.

» J'éclatai de rire et m'écriai : « Que m'importent votre paix et votre amitié ! » Mais j'avais ri mal à propos, monsieur Schmitz. Aucune dénonciation ne se fit contre moi : cela était alors possible, parce qu'on était au fort de la grande guerre et que tout allait sens dessus dessous ; puis lorsque la paix revint, l'affaire était déjà ancienne. Mais j'étais au ban et j'y restai, et cela c'était pire que l'interrogatoire et le jugement. Monsieur Schmitz, l'enfant des hommes peut tout suppor-

ter, misère et maladie, incendie et violence ; mais être repoussé par ses semblables... cela, il ne peut pas le supporter. Car l'oiseau vole avec ses semblables, les cerfs vont par bandes, et, dans l'eau, les poissons nagent en se jouant par vingtaines ; les nuages mêmes vont toujours à plusieurs ensemble, comment donc l'enfant des hommes pourrait-il subsister seul ? Et ils le tinrent ce qu'ils avaient arrêté là-haut au Franc-Siège. Et les petits durent suivre leur exemple. Quand je voulais emprunter de la paille ou du blé, comme il peut arriver dans toute ferme, je n'en trouvais pas. Un jour ma grange brûla ; ils la laissèrent brûler et vinrent avec les pompes quand il n'y eut plus que les poutres fumantes ; en passant devant mon héritage, ils faisaient la grimace et crachaient ; puis, si je venais moi-même à eux, ils me tournaient le dos. Cela me rongea le cœur et je dis : « Je vous enfoncez tous, bourreaux d'âmes, je veux que le dépit vous étouffe : je vais prendre des camarades à la ville. » Voilà donc que je fais rouler l'argent, invitant clercs et commis de la ville, et les traitant largement sur mon bien. Mais cela n'allait pas tout de même, monsieur Schmitz, et quand j'avais ainsi joyeuse compagnie, je me sentais la gorge serrée, parce que je pensais constamment : « Ce ne sont pourtant pas tes pareils. » Naturellement, avec ce train de vie, j'eus des dettes par-dessus la tête. Un jour, le juif qui m'avait avancé de l'argent me tomba sur le dos et fit vendre mon héritage. La saisie faite, il me resta la terre pour couche et le ciel pour toit. Ainsi suis-je arrivé peu à peu, monsieur Schmitz, à cette vielle, à ces haillons, à la faim, au froid, et suis-je devenu le misérable mendiant et chien galeux que vous voyez aujourd'hui. »

Après ce récit, le malheureux regardait devant lui avec l'expression d'une détresse si insondable et si glacée que le vieux Schmitz, tendre par nature, en fut ému de pitié. Il concevait bien maintenant qu'il n'avait rien à craindre de l'infortuné meurtrier, aussi se rapprocha-t-il en disant : « Je ne saisis pas encore bien la raison pour laquelle le hofschulze n'a pas déféré votre meurtre à la justice, car, si je puis bien pénétrer pourquoi, dans d'autres circonstances, il se sert de son Franc-Siège, je ne le conçois pas dans ce cas : votre condamnation publique lui aurait été une satisfaction plus grande.

— Oh ! s'écria Gaspard, c'est justement là que se révèle la prodigieuse méchanceté du vieux vampire ! » — Il arrachait ses sourcils épais. — « Car, ainsi que je l'ai entendu dire ensuite, il y a eu des témoins auxquels ce lourdaud de Fritz s'était vanté qu'il me guetterait le soir. Puis, le gros bâton avait été trouvé près du mort et mon œil

Le hofschulze voyait effectivement le vase antique qui une fois déjà avait été l'objet d'une si violente dispute, et que le collectionneur avait fait apporter dans l'obscurité du soir précédent. Il recula de trois pas, et, regardant Schmitz avec de grands yeux et d'un air digne, il demanda : « Où voulez-vous en venir, et que signifie cela ? »

Le collectionneur, auquel cette malheureuse affaire fendait le cœur, partit comme du champagne affranchi de son bouchon : « Cela signifie que je vous rends votre amphore, dont je ne veux pas charger plus longtemps ma conscience endormie dans une heure de faiblesse ; aujourd'hui encore, Dieu le sait, la possession de ce précieux objet me cause le plus grand de tous les plaisirs, mais un plaisir injuste et défendu ! Par de telles ignominies et en s'attestant l'un à l'autre, fripon à fripon, son bric-à-brac comme antiquité véritable, on est arrivé à remplir les collections de quincaillerie et de mensonges. Pour moi, je ne prêterai pas la main à ce que votre broche soit, un jour ou l'autre, achetée au poids de l'or par quelque grand seigneur inepte et badaud en ces matières. Je redemande mon certificat, et j'entends qu'ainsi le prétendu glaive de Charlemagne redevienne ce qu'il était, est, et doit rester, à savoir : une broche tout au plus du temps de l'affaire de Soest, et qu'un gendarme de l'archevêque peut avoir laissée dans les buissons.

— Ainsi, vous voulez remuer de nouveau les anciens doutes sur le glaive de Carolus Magnus ? demanda le hofschulze, qui, à la vérité, avait l'air fort calme auprès de son interlocuteur, mais qui n'en respirait pas moins avec quelque difficulté.

— Ce ne sont pas des doutes, c'est la plus évidente certitude.... Mon certificat ! rendez-moi mon certificat ! s'écria le collectionneur, qui souhaitait une prompte conclusion de l'affaire, parce qu'il sentait, en face de l'amphore, baisser considérablement son intrépide amour de la vérité.

— Vous gardez le vieux pot et je garde le certificat, monsieur Schmitz, » signifia le hofschulze. Et il enfonça sa canne dans la terre, comme il l'avait fait la veille lors de sa mésaventure avec le convieur aux noces. Le collectionneur lui demanda avec violence si c'était son dernier mot ; à quoi le hofschulze répondit affirmativement, en ajoutant : « Marché conclu est marché conclu.

— Alors toute l'affaire paraîtra dans l'*Indicateur* ! » s'écria le vieux Schmitz en colère. Et il se mit en route sans prendre congé de son hôte. Pensif et contrarié, celui-ci resta encore quelques instants devant l'étable. Il était si irrité contre l'amphore, qu'il l'aurait brisée si ce

n'eût été la propriété d'autrui. La mention de l'*Indicateur* rhénan-westphalien lui était tombée d'un poids lourd sur le cœur. Il savait que cette feuille qui circulait dans toutes les localités, hameaux et métairies de la contrée, pourrait faire le plus grand tort au glaive de justice, en proclamant que ce n'était autre chose qu'une broche datant tout au plus du combat de Soest.

« Hé! hé! hé! fit-il avec abattement, il fallait encore que ceci m'atteignît aujourd'hui, quand je croyais avoir enduré toutes les contrariétés! Il est donc bien vrai qu'il ne faut parler à personne de ce que l'on a de plus cher : les autres ne le connaissent que pour l'attaquer. Si je n'avais un jour découvert en confidence à M. Schmitz l'histoire du glaive, je me serais épargné ces querelles, ces doutes, ce dénigrement, qui n'ont cessé de me poursuivre. » Il entra dans la maison, demanda au valet à cheveux roux s'il était venu quelqu'un, reçut une réponse négative, donnée en ricanant, et monta à la chambre où il conservait l'épée, afin de se retremper l'âme dans sa contemplation. Il voulait aussi la débarrasser de la poussière pour la mystérieuse cérémonie du lendemain, où elle devait jouer un rôle essentiel. Cette précaution était utile, car il y avait longtemps qu'elle n'avait servi.

XXVIII.

HISTOIRE D'UN PROSCRIT.

Une fois congédié par le valet roux, Gaspard s'était mis à rôder dans le voisinage de l'Oberhof, pour tâcher de parler au vieux Schmitz. Car cet homme évité et méprisé avait une sorte de liaison avec le collectionneur. Celui-ci lui avait donné maint groschen et le rencontrait volontiers. Vaguant et se traînant partout, le patriote avait pu, dans telle et telle occasion, lui communiquer un renseignement utile, ou lui apporter quelque rareté sculpturale. Le vieil amateur était le seul être dont la vue fit encore pénétrer dans la pauvre poitrine de ce misérable mendiant le sentiment qu'il n'était pas, après tout, absolument expulsé du monde de Dieu. Aussi, pour le vieux Schmitz, se serait-il jeté dans le feu, lui qui d'ordinaire ne riait jamais de si bon cœur que lorsqu'une chose bien fâcheuse arrivait à quelqu'un.

Maintenant il épiait, derrière le remblai d'un champ de l'Oberhof, s'il ne verrait pas s'avancer seul son vieux bienfaiteur. Il l'avait bien

vu passer en compagnie du hofschulze, mais il ne s'était pas risqué à l'aborder. Il voulait lui découvrir une chose arrivée depuis longtemps et implorer de lui un étrange secours. Après une attente de bien des années, l'heure voulue avait enfin sonné. « Maintenant que j'ai contenté mon désir sur le vieux scélérat, et qu'il ne se consolera pas, je l'espère, du tort que je lui ai causé, car elle est cachée, bien cachée, et il ne songera probablement pas à faire découvrir son toit, maintenant je veux subir mon droit, quel qu'il soit, » se disait-il derrière son remblai.

Schmitz sortit de l'Oberhof et passa devant la cachette. Gaspard le salua et lui dit : « Monsieur Schmitz, je vous ai attendu ici parce que je voulais vous révéler quelque chose. »

Quelque contrarié que fût le collectionneur, ce préambule, dans lequel il ne croyait entrevoir que l'annonce d'une trouvaille pour son cabinet, le rendit attentif. Il s'arrêta et demanda : « Qu'est-ce donc, Gaspard ? »

— Non, répondit le musicien en rejetant sa vielle sur son dos, cela ne peut se faire ici : ce n'est qu'en lieu et place que je dois vous le révéler. »

Il précéda le collectionneur dans le chemin conduisant à la ferme du gendre ; mais à quelques cents pas de cette ferme, il prit un sentier latéral qui s'enfonçait, sombre, entre des remblais, sous de grands ormes. Bientôt, un second sentier croisait le premier. Il était encore plus obscur, parce que des arbres encore plus hauts l'ombrageaient.

Arrivé à ce carrefour solitaire et lugubre, Gaspard déposa sa vielle, courba les branches de l'un des nombreux buissons de mûres sauvage, mit ainsi à découvert une grosse pierre, s'agenouilla devant cette pierre et dit, en se retournant à demi vers le collectionneur : « C'était là. »

Schmitz, qui croyait que le patriote se disposait à gratter la terre afin d'en tirer pour lui quelque chose, s'approcha le plus possible, se pencha tellement que sa tête touchait presque l'épaule de l'homme agenouillé, et demanda avec empressement : « Quoi ? quoi ? »

Gaspard le regarda en clignant d'un air hagard, et dit d'une voix sourde et étouffée : « Ici, j'ai tué Fritz, le fils du hofschulze. »

Un enfant qui va cueillir sur un buisson une graine appétissante et qui voit inopinément se dresser en sifflant, sous les branches, une vipère aux yeux étincelants, ne peut reculer avec plus d'effroi que le vieux Schmitz à cette déclaration du patriote. Attachant fixement le regard sur lui et s'éloignant à reculons, comme s'il eût craint de livrer

son dos à un assassin avoué, il se glissa jusqu'au coin opposé du carrefour. Là il s'arrêta, toujours l'œil fixé sur Gaspard, ne sachant s'il devait se retourner maintenant et poursuivre son chemin en laissant ainsi l'homme dangereux délivré de son regard observateur.

Le musicien se redressa à côté de la pierre. Lorsqu'il remarqua quelle impression ses paroles produisaient sur son unique protecteur, une lueur de mélancolie passa dans son œil, et quelque chose comme de l'affliction frémit dans sa voix dévastée lorsqu'il parla ainsi : « Hélas ! mon cher monsieur Schmitz, pourquoi donc avez-vous peur de moi ? Je ne suis qu'un homme pauvre, déguenillé, affaibli par la faim. Voyez, je retourne mes poches, et il n'y a rien dedans, ni couteau, ni marteau, ni rien autre avec quoi je puisse vous frapper. Et si vous redoutez mes poings, je vais les attacher avec ma cravate, pour que vous soyez bien sûr que, de ma part, aucun mal ne peut vous atteindre. Je voulais simplement vous raconter une vieille histoire et vous demander un service. »

Le collectionneur, qui ne reprenait pas encore contenance, dit : « Je crois que vous êtes ivre, Gaspard.

— Non, monsieur Schmitz, je ne sais d'où cela pourrait me venir, car j'ai pris peu de chose. C'est tout à fait dans mon bon sens que je vous le répète : Oui, j'ai tué au hofschulze son Fritz ; mais il y a bien longtemps et l'herbe a poussé par là-dessus. Cependant je veux avoir mon droit au sujet de cette action ; l'heure en est venue, maintenant que j'ai fait à mon ennemi, à mon vainqueur, le tort qu'il méritait, et c'est pour cela que je cherche votre conseil, car vous êtes un savant en écritures et vous m'avez plus d'une fois témoigné de la bienveillance. »

Le ton plaintif et doux de Gaspard rendit courage au vieux Schmitz. Curieux comme il l'était par nature, il souhaita vivement de connaître ce qui pouvait porter un homme à s'accuser lui-même d'un crime auquel personne ne songeait. Mais le patriote se taisait, abaissait son regard sur la terre et paraissait attendre un encouragement. Enfin le collectionneur rompit le silence : « J'ai bien entendu parler, il y a longues années, fit-il, de la mort subite d'un fils du hofschulze ; mais on disait alors qu'il avait donné du front contre une pierre.

— Oui, on l'a dit alors, répliqua le patriote. Il est vrai qu'il a frappé du front contre une pierre, et même contre celle-là contre laquelle je m'appuie : seulement il ne s'y est pas heurté de lui-même, mais poussé par un autre, lequel autre l'a cogné de son poing sur la pierre, jusqu'à ce que le crâne se fendît : et cet autre, c'était moi.

— Ainsi donc cette autre vieille rumeur qui a circulé à la dérobee avait raison, dit le collectionneur; mais comment se fait-il que cet événement n'ait pas été dénoncé à la justice ?

— C'est rapport à mon œil crevé, à l'orgueil du hofschulze et au Franc-Siège là-haut, sur la montagne, » répondit le vieilleur.

Le collectionneur répliqua : « Disposez votre histoire avec ordre et enchaînement, Gaspard. Car avec ces discours à bâtons rompus il est impossible de s'entendre. »

Là-dessus le patriote Gaspard, debout sur la pierre du meurtre, fit au vieux Schmitz, qui continuait à se tenir en face de lui, de l'autre côté du carrefour, le récit suivant :

« Monsieur Schmitz, dans les feuilles que je mets là en vente, sur ma vielle, il y a quelquefois des histoires de gens mis au ban par leurs semblables. Par exemple, ils ont une fois chassé un homme, parce qu'il était trop juste; dans l'ancien temps aussi, un général a été banni, parce qu'on disait qu'il rendait le pain cher au pauvre monde; et il y a encore un duc qui a été proscrit pour n'avoir pas voulu abandonner son ami. Ces pauvres malheureux bannis menaient une vie lamentable. La plupart du temps, il est vrai, chose semblable ne s'est présentée que chez les grands seigneurs et personnes de haut rang, mais quelquefois aussi elle peut se passer chez les paysans, et c'est ce qui m'est arrivé.

» Monsieur Schmitz, j'étais dans mon temps un garçon alerte, adroit, et j'avais plus d'esprit à moi tout seul que toute la populace rustique d'alentour. J'avais aussi fort bonne mine....

— Hé ! interrompit le collectionneur, vous avez toujours eu une épaule plus haute que l'autre, Gaspard.

— Cela ne fait rien, répliqua le patriote, on peut être très-bien avec cela. J'avais donc fort bonne mine avant d'avoir perdu un œil et d'être dévasté par la faim, et j'avais eu dehors des aventures dans mon jeune temps. Car, comme vous le savez, j'y étais lorsque la vieille Orange fut molestée à Schonhoven, et j'allai aussi à cette époque à Gorkum et à Nieuport avec les patriotes. Après avoir vu tant de choses, je ne pouvais plus m'entendre avec les paysans d'ici; je leur dis souvent la vérité sur leur niaiserie, et dès le commencement il y eut des mots et des disputes entre nous. Je ne fus jamais sur un bon pied avec eux, car ils ne pouvaient me pardonner d'avoir plus d'esprit et d'entregent qu'eux. Lorsque je fus en âge, je pris possession du colonat, un fort joli héritage avec champ, verger et prairie, mais il a été morcelé depuis, et le juif qui l'a acheté en dernier lieu a fait abattre la

maison, de sorte que je puis à peine moi-même en reconnaître l'emplacement.

» Du moment où je fus devenu colon et possesseur de ferme, commencèrent les vrais ennuis, monsieur Schmitz. Je ne pouvais supporter que les grands se crussent plus que nous autres petits, et que, par exemple, un hofschulze regardât comme une grâce de trinquer avec moi. Car je me disais : Je cultive mon champ aussi bien que vous, qu'avez-vous donc de plus que moi ? Je me mettais donc hardiment avec eux, quand je les rencontrais au cabaret, et j'entrais chez eux sans y être invité ; quand je passais devant un grand, je faisais comme si c'était à lui à me saluer le premier, et je pensais avoir raison d'eux. Mais, monsieur Schmitz, on ne vient pas ainsi à bout de ces gens, car on est seul et ils sont beaucoup, et ils tiennent ensemble comme poix et soufre. Quand je leur faisais visite, ils me traitaient grossièrement ; au cabaret, ils se détournaient de moi, et quand, sur la route, j'attendais leur salut, ils me riaient au nez, et pas un ne touchait à son chapeau. Mais, de tous, le hofschulze de l'Oberhof était le pire, le plus orgueilleux et le plus grossier ; car il a toujours été immensément riche et a toujours joui du plus grand crédit.

» Donc, monsieur Schmitz, je pris le hofschulze à partie, et je dis : Je fais mon affaire de toi. Il avait une fille d'un premier mariage, car le vieux drôle a enterré trois femmes, et il était déjà assez avancé en âge lorsqu'il épousa la dernière, la mère de celle dont on a fait hier la noce. La fille était de fort bonne mine et me plaisait beaucoup ; mais cependant la principale chose qui me la faisait guigner, c'était l'orgueil : je m'imaginai que je viendrais à bout de tout ce que je voudrais, et que j'obtiendrais la jeune fille, pour peu seulement que je susse m'y prendre. J'avais déjà remarqué qu'à la danse et à la veillée elle prêtait l'oreille lorsque je racontais mes voyages, et là-dessus je dressai mes batteries ; je ne cessais de la regarder fixement lorsque je me trouvais près d'elle, si bien qu'elle ne savait où poser ses yeux. Je me mis aussi à me vêtir avec un luxe au-dessus de mes moyens : il me fallut pour mes habits le plus beau drap bleu-clair, et je fis mettre à mes vestes des boutons d'argent, ce que ne faisait aucun autre colon ; vous concevez que les dettes ne tardèrent pas. Un dimanche que j'étais en grande toilette, Magdalis passe à côté de moi et me dit : « Vous vous mettez comme nul autre, Gaspard. — C'est uniquement pour vous, Magdalis, et, quand je devrais y sacrifier tout mon avoir et tout mon bien, je voudrais me mettre encore mieux, pour peu seulement que cela pût vous plaire. » Elle rougit, et je fus certain que j'avais gagné

mon affaire : car lorsqu'on dit aux jeunes filles qu'on se met un habit neuf pour l'amour d'elles, elles sont vaincues.

» Ainsi marcha l'affaire et je ne veux pas vous y arrêter plus longtemps, monsieur Schmitz. Il suffit que Magdalis se laisse faire la cour et que tout se passa entre nous comme c'est la coutume entre amoureux. Magdalis pensait aussi, dans sa simplicité, que, les choses une fois arrivées à ce point, le père serait obligé de fermer un œil. Nous décidâmes donc, niais que nous étions, que je ferais une demande : mais je fus reçu de la bonne façon, monsieur Schmitz, lorsque je défilai mon chapelet au vieillard. Car je dus faire la demande moi-même, n'ayant pas trouvé de répondant. De ma vie je n'ai vu homme plus enragé que le hofschulze lorsque j'eus débité ma sentence. Il m'assaillit avec tant de colère et d'outrage que tous mes os en frémissaient. Il n'y manquait plus que de me faire chasser à coups de fouet, et aujourd'hui encore je ne sais pas comment je suis revenu de la ferme.

» Bon, pensai-je, si tu ne veux pas me la donner pour femme, eh bien.... Le vieux la tenait enfermée, et Fritz, son fils aussi du premier mariage, me guettait. Mais on n'espionne pas les gens comme on veut. Ce qui ne peut se faire le jour se fait la nuit, et quand on ne peut entrer par la porte, on grimpe par-dessus le mur. Toutes les nuits donc que faisait le bon Dieu, j'étais auprès de Magdalis, chez laquelle j'entrais par la fenêtre. Mais le vieux et son fils s'aperçurent de la chose, monsieur Schmitz, et ils concertèrent un plan pour me surprendre et me tuer.

— Ce n'est pas vrai ! interrompit vivement le vieux Schmitz : le hofschulze est un entêté, mais jamais il n'a commis de mauvaise action.

— Eh bien ! alors, Fritz l'a pris sous son bonnet, répliqua le patriote. Suffit, je sais ce que j'ai attrapé. Donc, monsieur Schmitz, un soir de gros temps et par l'obscurité la plus complète, j'avais pris au sortir de chez moi mon chemin accoutumé. J'entends, là où vous êtes maintenant, monsieur Schmitz, quelque chose frôler dans l'ombre ; avant que j'aie pu rassembler mes idées, on s'élance sur moi sans proférer un son, et je reçois un coup de bâton sur la tête et un autre coup dans l'œil gauche, de sorte que je perds presque l'ouïe et la vue. C'est dans mon œil comme si l'on y retournait une douzaine de couteaux, le sang me ruisselle sur la joue, moi je me dis : L'œil est perdu, mais on peut encore défendre sa peau, j'empoigne mon drôle, je lui arrache son bâton, car, monsieur Schmitz, un homme auquel on crève l'œil a une force effroyable, et avec ce bâton je réplique par un coup sur le crâne qui le fait hurler, et, à la voix, je reconnais Fritz. Il

demande grâce, mais moi je crie : « Tu vas voir comment je fais grâce, maudit bourreau. » Je le soulève, je le renverse et je le cogne contre cette pierre-ci, sans lâcher prise tant que je l'entends geindre. Dans la lutte, je lui avais arraché une de ses boucles d'oreilles, car il en portait, je la tenais à la main, ne sachant qu'en faire, quoique, en réalité, je n'eusse qu'à la jeter; mais, dans de tels moments, l'homme est hors de lui. Je l'ai enterrée sous la pierre, et je suis curieux de savoir si elle y est encore. »

Gaspard, qui avait prononcé cette dernière partie de son récit avec une expression si vraie et si vivante qu'un frisson courait dans toutes les veines de son vieil auditeur, roula la pierre, beaucoup plus aisément qu'on ne l'eût attendu de son apparente débilité, gratta un peu la terre de dessous, et, avec un cri de joie retentissant, comme s'il eût découvert le plus grand trésor, il en tira une boucle d'oreille qui n'était point rouillée, parce que sans doute elle avait été dorée fortement. « Eh ! comme une si petite chose se conserve, quand l'homme est depuis longtemps pourri ! » s'écria-t-il en passant le petit anneau au vieux Schmitz ; celui-ci ne l'accepta qu'avec hésitation.

« Lorsque Fritz eut ainsi reçu son dû, je le laissai là, et je m'en allai à la maison, monsieur Schmitz, poursuivit le patriote Gaspard. L'orage était devenu violent, et, chemin faisant, au bruit du tonnerre, à la lueur des éclairs, je sentais la peur me gagner. Je me disais : « Magdalis t'attend dans sa chambre et son frère gît mort, au carrefour, et le hofschulze dort et ne se doute de rien, et toi tu t'en vas à travers champs. » Une fois à la maison, l'effroyable douleur de mon œil maltrisa toutes mes réflexions, et ce n'était que par intervalles qu'il m'était possible de me figurer que peut-être on me couperait la tête. Mais les choses se passèrent tout autrement, monsieur Schmitz.

» Le lendemain, je fis chercher le chirurgien. Il me déclara que je n'avais qu'à faire mon deuil de mon œil : car, avec nous autres pay-sans, les docteurs ne font pas beaucoup de cérémonies. Effectivement, l'œil se vida, monsieur Schmitz, et les paupières se resserrèrent. Tous les jours je m'attendais à ce que la justice vînt me prendre chez moi, car je ne voulais pas fuir. Mais la justice ne vint pas.

» Ce qui vint, ce fut un gars qu'on appelait huissier, pour la chose de là-haut, sous les trois tilleuls. Il m'annonça que j'étais mandé devant le Franc-Siège, que les échevins voulaient régler l'affaire entre eux, et que je devais répondre devant eux. Je lui dis d'aller au diable, qu'ils pouvaient bien faire ce qu'ils voudraient, mais que je ne devais d'explications qu'au bailli.

était bien évidemment parti : je pouvais donc me fonder sur le cas de légitime défense et l'on ne m'aurait pas coupé la tête ; j'en aurais probablement été quitte pour un peu de prison. Le vieux Satan prévoyait bien cela, et il garda donc pour lui le soin de me rendre malheureux pour la vie. Aussi pendant ces années de viellage ai-je eu une rage contre lui, monsieur Schmitz, mais une rage... je ne puis vous dire laquelle. Et de longtemps je n'ai pu l'atteindre, mais maintenant....

— Fi ! dit le vieux collectionneur. N'avez-vous pas honte d'être si vindicatif, Gaspard ! »

Gaspard se précipita aux pieds de son bienfaiteur, lui embrassa les genoux de ses mains décharnées et velues, comme s'il eût voulu lui demander pardon de son sentiment, et s'écria d'une voix creuse et déchirante : « O monsieur Schmitz ! il faut que l'homme soit vindicatif quand on lui a tout pris, sinon il périt. Il y a longtemps que je serais mort de faim, mais je dévorais ma vengeance et j'ai vécu. Il est bien écrit : « Bénissez ceux qui vous maudissent, » mais il n'est aucun homme sur terre, aucun, pour qui cela soit écrit, du moins aucun malheureux.

— Eh bien ! que dois-je faire de cette étrange histoire ? Qu'est-ce qui vous pousse à la raconter précisément à moi et maintenant ? »

Le patriote se releva et dit : « Monsieur Schmitz, je veux avoir mon droit. J'ai contenté mon cœur, et maintenant je veux mon dû. Je ne veux pas rester plus longtemps au ban de mes pareils, je veux être jugé au tribunal du roi. Je vous ai raconté l'histoire, à vous qui vous connaissez en affaires, afin que vous me dressiez un joli et exact protocole, où tout soit bien arrangé, sur la légitime défense et sur les témoins auxquels Fritz a dit qu'il me guetterait (car il y en a encore quelques-uns de vivants), afin qu'on ne me coupe pas la tête. Cela, je n'en ai nulle envie, mais je passerais bien volontiers une couple d'années en prison. Je m'y conduis bien, je fais du gain de surplus, je reviens avec un bon certificat du directeur, j'établis, avec mes épargnes, une petite boutique, et puis alors que le tonnerre écrase quiconque me méprise encore !

» Donc, monsieur Schmitz, faites-moi le plaisir d'écrire le protocole, je mettrai trois croix au-dessous et le porterai moi-même au tribunal. »

Le collectionneur se fit énoncer l'année où le meurtre avait eu lieu. Il réfléchit un instant, puis il dit : « Gaspard, le procès-verbal n'aurait aucun résultat. Il y a prescription.

— Prescription ! Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie que vous pouvez être dénoncé au sujet de cette affaire ou vous dénoncer vous-même, que vous pouvez même, comme vous le faites, réclamer la punition, et qu'il ne sera donné aucune suite : après trente années, un crime n'est plus en question, il est mort aux yeux du juge. Il faut donc prendre votre sort comme il est et le porter jusqu'à la fin de vos jours.

Il passa devant le meurtrier, lui rendit l'anneau d'argent, — attendu qu'après examen attentif il n'y avait rien pu trouver de remarquable, — et s'éloigna. Gaspard, tout interdit, réfléchissait sur la prescription et n'y pouvait absolument découvrir aucun sens.

« Ainsi donc, dit-il, je garderai mes pensées fixées sur ce crime, et je les traînerai avec moi jusque dans l'éternité; mais si je veux expier la chose avec ma peau, ce n'est pas possible, parce que trente ans sont passés! »

Un bruit qui se produisait tout à fait dans le voisinage interrompit ses réflexions et le rendit attentif. A vingt pas à peine du carrefour, des hommes accourant de l'Oberhof en rencontraient d'autres qui revenaient de la ferme du gendre. « Le savez-vous déjà? demandèrent à grands cris ceux de l'Oberhof. — Quoi donc? répliquèrent les autres. » Et poursuivant en toute hâte leur route vers la maison du gendre, ceux de l'Oberhof crièrent : « Le hofschulze a une attaque d'apoplexie! »

Gaspard grinça des dents, et se mit à bondir en tournant, comme un insensé, sur la place du meurtre : « Vivat! vivat! s'écria-t-il : j'ai déshonoré ta fille, j'ai mis ton fils en bouillie, et toi, je t'anéantis maintenant! Vous saurez ce que c'est que de mépriser les petits! Si maintenant je pouvais venir à bout de faire dresser mon protocole, je serais tout à fait content. »

XXIX.

LE HOFSCHULZE REVIENT A LUI ET LISBETH ÉCRIT AU DIACRE.

Dans la chambre où il conservait le glaive de Charlemagne, le hofschulze était affaissé, ou plutôt gisait, pâle et à moitié étourdi, auprès de la caisse garnie de fer. Il avait été trouvé dans cet état par une servante, qui passait devant la chambre, peu après qu'il se fut rendu en haut de l'escalier; effrayée, elle s'était élancée en bas et avait répandu le bruit de l'accident, que des passants portaient maintenant plus loin.

La servante retourna avec du vinaigre, et frotta les tempes de son maître. Ce simple remède le rappela bientôt à lui, car la nouvelle de l'apoplexie était une exagération. Le vieux paysan avait été seulement saisi de vertige et frappé de cet engourdissement qui est d'ordinaire la suite d'une grande frayeur soudaine, surtout chez les gens âgés. Une fois réveillé par l'odeur pénétrante du vinaigre, il se dressa tout droit sur ses pieds, sans que la servante eût besoin de le soutenir, se passa la main sur le front, et jeta son premier coup d'œil dans le coffre, dont le couvercle était levé. Mais avec un mélange d'effroi et de douleur, il reporta son regard en lui-même, baissa vivement le couvercle, comme s'il eût voulu cacher à tous les yeux la perte de ce qu'il avait de plus cher, et pressa la servante de le laisser. Celle-ci s'informa bien, à la vérité, de ce qui était arrivé au baas, mais ne reçut d'autre réponse que celle-ci : « Il avait été pris d'une faiblesse soudaine, causée, probablement, par la quantité de plaisir d'hier et d'aujourd'hui. »

Quand il fut seul, il se tint d'abord longtemps debout, les mains croisées, sans se remuer; puis il s'assit sur le coffre et prit sa tête dans ses deux mains, pour sonder tous les recoins de sa mémoire. Il se releva, ouvrit de nouveau le coffre, comme s'il ne tenait pas pour possible que le glaive s'en fût évanoui, mais il laissa à l'instant retomber le couvercle, voyant bien que son regard donnait dans le vide, et gémit comme un taureau blessé.

Après cela, il commença dans la chambre une muette et ardente recherche. Il dérangerait chaque meuble, il fouilla dans chaque coin, il vida tous les coffres et toutes les caisses qui se trouvaient devant ou derrière le rideau. Pas une place ne resta inexplorée, mais toutes ces peines furent vaines, car nulle part le glaive n'apparut. Cependant, il entendit les voix de sa fille, de son gendre et des amis et voisins, venus de la danse pour s'informer de lui. Vite, il quitta la chambre pour ne pas être surpris dans ses recherches, et il descendit, d'un air calme. En bas, tous l'entourèrent, l'accablant de questions sur sa santé, à quoi il donna la réponse qu'avait déjà reçue la servante, ajoutant qu'il était parfaitement remis. Il pria les visiteurs de ne point se priver de leur plaisir, invitation que plusieurs suivirent, mais dont quelques autres ne tinrent pas compte. Ceux-ci restèrent de préférence à la ferme, parce qu'ils ne prenaient aucun plaisir à la danse; il arrivait encore constamment des gens de la maison du gendre, et c'étaient de continuelles allées et venues.

Lorsque le hofsulze vit que décidément il ne pouvait rester sans témoins, il résolut de différer jusqu'à la nuit toute recherche ulté-

rieure. Il s'assit tranquillement dans sa chambre, et dit à Wilhelm qu'il pouvait emporter la dot, ce que le jeune homme fit avec un aide. Plusieurs voisins se placèrent autour du vieillard, et il leur parla aussi sensément et avec autant d'ordre qu'à l'ordinaire. Nul ne remarqua quelque chose dans sa personne, et il eût fallu savoir ce qui était arrivé pour comprendre ce qui se passait en lui par le gonflement des veines de son front, par la saillie démesurée de ses yeux, dans certains instants, et par les mouvements qu'il faisait quelquefois en étreignant sa poitrine.

Tandis qu'à l'étage inférieur de l'Oberhof un effroi et une douleur immenses se renfermaient dans le secret, à l'étage supérieur une enfant accablée avait mûri ses résolutions. Brisée par de pénibles souffrances physiques, Lisbeth était restée toute la matinée étendue sur son lit, et ne s'était levée et habillée que vers l'heure où son vieil hôte faisait sa désespérante découverte. Elle était aussi grave, aussi pâle et aussi calme que la veille au soir, après avoir triomphé de ses larmes. Mais les larmes n'avaient pas fait tort aux yeux de la jeune fille, qui brillaient d'un éclat presque surnaturel. La haute montagne au sommet de laquelle elle s'était crue, dans son ravissement, s'était affaissée sous ses pieds, les nuages rouges s'étaient dissipés, et cependant il lui semblait planer aussi haut, plus haut encore même, et c'était pour elle comme si ses pieds étaient portés par des airs sans nuage, purs et clairs comme l'éther.

Elle se mit à sa table, et dit avec un ton de céleste confiance : « Un enfant trouvé est l'enfant de Dieu; celui qu'ont délaissé père et mère, Dieu le prendra par la main et lui-même le conduira. » La douleur avait opéré en elle une transformation merveilleuse. Elle ne voulait plus jamais retourner chez ceux qu'elle avait nommés ses bienfaiteurs; car, au milieu des souffrances qui la traversaient comme de fulgurants éclairs, elle avait reporté pendant la nuit son regard sur son passé, et elle avait vu en frissonnant, et comme soudainement éclairée par une révélation inflexible, dans quel pitoyable, sec et risible milieu elle avait vécu. Elle plongea dans les tristes et malpropres débris entre lesquels elle avait gardé tant de gaieté sereine et tant de pureté, et elle aurait pleuré, s'il lui fût encore resté une larme, en reconnaissant qu'un vieillard extravagant et une folle avaient été les seuls qui eussent eu de l'intérêt pour elle. Une éternité d'idées douloureuses et répugnantes se condensa pour elle en un instant de suprême horreur. Peinée et déchirée, elle détourna son regard de ces figures suspectes et le reporta sur l'avenir, dans lequel sans doute le

regard d'Oswald avait cessé de luire, mais où l'œil de Dieu rayonnait encore au milieu des ténèbres. Ainsi le malheur avait détruit la douce ignorance au sein de laquelle l'enfant était devenue jeune fille, et déterminé dans sa poitrine blessée l'éveil de la vérité.

Elle se mit à écrire au diacre, qui lui inspirait grande confiance et qu'elle voulait prendre pour guide. Après un début où elle disait qu'une douloureuse émotion l'avait éclairée sur son sort, elle poursuivait ainsi :

« Vous n'auriez pas pensé hier, monsieur le prédicateur, lorsque vous imposiez la main sur ma tête, que vous recevriez de moi aujourd'hui de si tristes paroles ! Pourvu seulement que je puisse vous rendre ces choses évidentes comme elles le sont à mon âme ! Car si vous ne les pénétrez, vous ne pourrez me venir en aide. Mais il doit être bien difficile de se faire nettement comprendre quand on a la tête brouillée, le cœur palpitant et la main tremblante ; cependant, vous avez tant de bonté et de sagesse que peut-être vous saurez entendre les balbutiements d'une pauvre fille.

» Hélas ! cher monsieur le diacre, tout s'est extraordinairement mal passé pour moi depuis hier. Il y avait bien apparence alors que je pourrais être fiancée, et cela dit encore plus pour une pauvre fille abandonnée, comme moi, que pour d'autres qui savent d'où elles descendent. Mais aujourd'hui je ne suis plus du tout fiancée ; non certes, je ne le suis pas. Pourquoi je ne le suis plus du tout, je ne puis vous le dire, ma honte est trop grande. Quand je serai un peu plus calme, je le confierai, bien en secret, à votre chère femme.

» Une fille qui n'est plus enfant songe bien quelquefois au mariage, et j'y ai bien aussi songé quelquefois, quoique, pour moi, la chance fût bien improbable. Quand cette idée et celle de l'amour me venaient à l'esprit, ma première impression était toujours que l'amour doit être tout vérité et rien que vérité, vérité au fond de l'âme, et une telle franchise que l'un ne taise pas à l'autre la chose même la plus petite. Si j'avais commis un péché, ce dont Dieu m'a préservée, j'aurais confessé le péché à mon ami avant de lui avouer mon amour ; car lorsque deux êtres doivent, comme il est dit, devenir un corps et une âme, il ne doit plus exister entre eux un atome de réserve, de dissimulation, de déguisement et d'artifice. Oui, on doit être encore plus franc envers celui qu'on aime qu'envers Dieu, car le regard de Dieu pénètre assez de lui-même, tandis que le pauvre aimé n'a pas le don de transpercer des yeux notre cœur, et cependant il doit nous connaître aussi bien que Dieu, puisqu'il lui faut compter non pas sur ceci ou sur cela en

nous, mais sur tout et pour toute la vie. De celui-là donc qui dit m'aimer et qui cependant s'enveloppe de feinte, je dois croire ce qu'on avance contre lui, fût-ce tout ce qu'il peut y avoir de pire. Celui qui me dit qu'il est un pauvre forestier tandis qu'il est un grand comte, celui-là, monsieur le diacre, peut bien encore se proposer contre moi d'autres impostures. O Dieu ! Dieu ! par moments je me dis encore : « Il n'est pas possible qu'un homme qui a l'air si bon soit si mauvais !... »

» Je suis donc maintenant complètement misérable, et je serais sans doute morte dans les douleurs de cette nuit si je n'avais été soutenue par mon orgueil. Avoir été si profondément humiliée m'a rendue très-orgueilleuse, excessivement orgueilleuse ; mais cet orgueil n'est un secours que dans la première et extrême détresse, et c'est pourquoi je me réfugie près de vous. Je vous en prie, ne me refusez pas un asile dans votre maison, je ne vous causerai pas grande dépense et je pourrai bien aider en quelque chose votre chère femme. Vous avez toujours été pour moi si bon, si amical, que certainement vous ne m'abandonnerez pas. Je ne retourne en aucun cas au château, j'en ai horreur. Cela pouvait être bien jusqu'à présent, mais maintenant, non, non, ce n'est plus possible. Je suis donc comme une tige déracinée qui ne sait plus dans quel terrain elle pourra croître.

» Mais afin que vous ne vous trompiez pas sur mon compte, je dois vous dire que je n'éprouve aucune aspiration vers l'Eglise ou vers la religion, pas plus, du moins, que de coutume. J'ai déjà voulu me faire des reproches là-dessus, car on dit que, dans le malheur principalement, il faut beaucoup prier ; mais ce doit être un autre malheur que le mien. Je me sens tellement innocente que je ne conçois pas pourquoi je serais obligée, dans ce moment plutôt que dans un autre, de prier Dieu de m'assister. Ce malheur a été décrété contre moi : je le supporte, et Dieu me laisse aller comme je peux. D'ailleurs, le Dieu que l'on prêche ne peut secourir un cœur qui s'était donné et qui est obligé de se reprendre. Il y a bien un dieu pour lui, mais celui-là n'est nommé dans aucune hymne ; il est profondément caché, muet, dans le cœur lui-même, et je crois que le grand orgueil dont je ressens l'atteinte est son vêtement.

» Ayez donc bien patience avec moi, cher, cher monsieur le diacre, vous et votre femme, vous verrez que Lisbeth sortira de ce mauvais pas ; car enfin, d'un jour à l'autre on ne peut être perdue, quand même il y en aurait apparence. Mais c'est merveilleux ce qu'un être humain peut supporter de douleurs. Si seulement j'étais catholique, je

me ferais sœur de charité : ce doit être une douce occupation, que de soigner toute sa vie les pauvres malades. Ne m'en veuillez pas d'avoir si mal écrit, je ne pouvais mieux faire. Je vous demande une réponse par le porteur. »

L'excuse sur l'écriture n'était pas nécessaire, car les caractères étaient aussi réguliers et aussi nets que de coutume. Il n'était pas tombé sur le papier une seule larme; la jeune fille avait même l'air calme, et tous ses traits resplendissaient effectivement d'un merveilleux orgueil. Elle appela un jeune garçon et l'envoya porter sa lettre à la ville.

XXX.

LISBETH ET OSWALD.

Mais toute sa résolution s'en alla, lorsque regardant, pensive, par la fenêtre vers les collines, elle vit s'avancer à travers le brouillard un homme, un voyageur connu. Elle couvrit vivement son visage de ses deux mains, et une fois encore un torrent des larmes les plus amères coula de ses yeux, qui déjà avaient été taris. Ses joues se glacèrent et ses mains défailirent. « Hélas! hélas! hélas! » c'était tout ce que pouvait gémir ce cœur qui se croyait dépouillé. Que devait-elle faire? Hélas! c'était bien encore lui qui approchait si lentement. « Certainement, pensa-t-elle avec la promptitude de l'éclair, il marche si lentement parce que la faute lui pèse; sans cela, comme il volerait!... C'est sa mise, c'est sa démarche, c'est son visage, seulement ce n'est plus lui, ce n'est plus lui! »

Elle passa la main sur ses tempes, que baignait une sueur froide; puis elle inspecta la chambre, où mainte chose témoignait encore de son trouble de la veille au soir. Même dans cette cruelle détresse, elle aurait eu honte qu'il trouvât chez elle du désordre. Elle cacha soigneusement ses vêtements de nuit sous la couverture, et regarda si le lit était bien en ordre, s'il était bien rivé de tous les côtés, car elle l'avait fait sitôt son lever. Elle poussa la table à sa place exacte, dans la fenêtre, rangea les chaises, mit proprement dans un coin les cendres des vers brûlés, et ramassa, pour les poser sur la table, les morceaux du fichu déchiré, qui étaient restés par terre. Le tout fut fait avec un empressement égal à celui de la plus heureuse jeune fille attendant son fiancé, et cependant elle avait la mort dans le cœur.

Hélas! il approchait de plus en plus. Que faire? Que volontiers elle

se serait précipitée dans ses bras pour s'étouffer avec sa douleur dans ses perfides enlacements ! Et cependant il fallait fuir, fuir de manière qu'il ne pût l'atteindre, car s'il entrait dans la chambre et fixait sur elle son regard, c'en était fait, elle le sentait bien. Voyant à peine le plancher sous ses pieds, elle sortit de la chambre en vacillant et adopta la première cachette qui s'offrit à ses sens éperdus. Il ne se présenta pas une seule fois à son âme troublée la réflexion qu'il ne serait pas allé chez ses parents adoptifs, s'il eût eu contre elle de mauvaises pensées.

Car l'amour, lorsque nul ébranlement ne l'agite, c'est la sagacité divine. Les éclairs du pressentiment lui dévoilent les choses les plus cachées ; il ressemble à ce coursier merveilleux qui, dans l'intervalle de la chute d'une cruche à la fuite de l'eau qu'elle contient, portait Mahomet au travers des sept cieux et lui montrait les magnificences de chacun. Mais l'amour troublé, dévoyé, c'est la démence qui passe devant les cathédrales sans les voir, et prend les taupinières pour des cimes alpestres.

Oswald entra dans le vestibule. Jamais il n'aurait pensé qu'il pût lui arriver de passer aussi craintivement qu'un criminel un seuil quelconque. Son cœur était possédé d'un dégoût furieux des nœuds vipérins de la vie, des grossières ironies de l'existence. Ce cœur se sentait de plus en plus malade. Les boucles du jeune homme pendaient en désordre sur son visage, sur lequel éclatait parfois une rougeur fugitive, et ses yeux sautaient, hagards, d'un objet à l'autre, sans rien regarder. Il passa sans saluer personne devant les gens qui se trouvaient dans le vestibule, et devant le hofschulze.

Son cœur était plein de douleur, mais plein aussi de résolution. Il s'en allait trouver Lisbeth, la même Lisbeth qui, la veille, avec les fleurs de la prairie, l'avait sacré son seigneur et maître, et qu'il voulait maintenant affranchir de sa douce servitude. Car l'image de la jeune fille avait été souillée à ses yeux, non par la faute de celle-ci, il est vrai : mais l'amour, fort comme la mort, n'est-il pas en même temps sensible comme les antennes de l'insecte ? « Elle sera malheureuse, s'était dit incessamment Oswald le long du chemin ; mais ne le serai-je pas aussi, et profondément malheureux ? Hélas ! quel bonheur intime j'avais rêvé à ses côtés, mais la fiancée du comte Waldburg ne doit pas.... » Il ouvrit la porte de la chambre avec le plus violent battement de cœur. Il voulait appeler Lisbeth *vous*, lui dire qu'il venait prendre congé d'elle, mais qu'elle n'avait point à lui demander ce qui s'était si promptement interposé entre eux. Rempli de ce projet, il

entra dans la chambrette, presque anéanti à la pensée de ce qu'il allait faire, et ne l'y trouvant pas, il s'écria : « Elle n'est pas ici, » avec juste autant de ravissement qu'il avait salué la veille les portes fermées de l'église. N'avait-il pas devant lui deux et peut-être trois minutes avant qu'elle ne rentrât!

Il se pencha sur le lit, et en caressa la couverture comme si c'eût été la main de la jeune fille. Il tâta en dessous, au pied, où il supposait que les vêtements de nuit devaient être, et le petit bonnet se trouva entre ses doigts; il le pressa doucement, car il voulait dire adieu à tout ce qu'elle avait touché.

Puis il mit ses mains sur ses genoux, et regarda longtemps devant lui et tout à l'entour. Oh! comme tout était net et soigné, et comme le souffle de Lisbeth planait encore dans la petite chambre. Elle lui semblait éclairée d'une clarté dorée, comme si le soleil y avait lui, et cependant le brouillard gris développait, tout comme autre part, ses vapeurs autour de cette maison. Après un long silence, il dit en soupirant : « Je n'aurais pas dû venir ici, j'aurais dû lui écrire; des choses si douloureuses doivent se régler par lettre. »

Elle ne revenait toujours pas. Il commença à désirer son retour, se leva et alla de côté et d'autre avec agitation. « Quoi! s'écria-t-il en se surprenant tout à coup dans cette impatience, tu aspiras au moment de lui dire adieu? » Son regard tomba sur le petit miroir suspendu à la muraille, il aperçut l'affreux désordre de ses boucles, et leur aspect lui fit honte; il les rangea, et derrière apparut un visage pâle sans doute, mais qui pourtant n'avait pas si mauvaise apparence qu'il l'eût supposé peu d'instants auparavant.

C'est qu'une douce chaleur avait pénétré tout son être, qui depuis quelques heures était glacé. Son cœur était dégagé d'un fardeau, son âme d'une malédiction. De moment en moment il se sentait plus libre. Il ressentait l'impression du pécheur pardonné, du fils prodigue auquel le père fait servir un somptueux festin. Un sentiment indicible le pénétrait tout entier, mélange de douce pitié et de féconde tendresse, d'élan chaleureux et de résolution profonde, divine douleur d'enfantement de l'âme. Tout cela s'élevait en lui en bouillonnant comme une mer, et dans cette mer s'enfoncèrent et disparurent les grotesques figures du château que nous savons, et elles ne reparurent plus.

Oui, il la possédait de nouveau, la jeune fille rencontrée par hasard, promptement aimée, sienne pour l'éternité. Il l'avait retrouvé, son chevreuil, son cœur, et ce qui, hier, n'était que du bonheur, c'était aujourd'hui une laborieuse et douce conquête due à la vaillance de son

cœur. Il se frottait les mains de joie, il s'écriait avec allégresse : « Ne suis-je pas libre, ne puis-je pas user de ma liberté pour mon suprême bonheur? » Puis il s'assit sur la chaise près de la fenêtre, où elle avait coutume de s'asseoir, prit la plume avec laquelle elle avait écrit la triste lettre au ministre, et s'en escrima, la maniant deci delà dans l'air, joyeux comme un jeune gentilhomme qui a reçu sa première épée. Il n'écrivit pas sur le papier, mais il traça dans l'air un beau paraphe formant un *L* et un *O* entrelacés, admira la charmante forme de ces lettres et les entourra d'un *W* latin. C'était, à son avis, un chiffre parfait. Il s'écria vaillamment : « Et fût-elle issue de meurtriers et de brigands, fût-elle née sous le gibet, elle n'en resterait pas moins Lisbeth et n'en serait pas moins à moi! »

Si vous voulez prendre congé de celle que vous aimez, n'allez point dans sa chambre, mais écrivez-lui, et alors même il peut bien se faire que maint billet soit déchiré et qu'en place l'amant se mette lui-même en chemin.

XXXI.

CHERCHER ET NE PAS TROUVER.

Il dit : « Mais il ne faut jamais qu'elle l'apprenne, il ne faut jamais qu'elle cherche à découvrir son origine. Sur moi seul et dans mon cœur elle doit prendre racine. » Le terrain où la pauvre tige arrachée devait reprendre sa croissance était donc là, et elle ne le savait pas. Elle était si près qu'elle pouvait presque entendre sa voix, et pourtant elle ne le savait pas. Désespoirs imaginaires, vous appartenez à l'amour comme le vertige à l'ivresse!

Mais elle ne venait toujours pas. L'inquiétude le prit; il descendit et s'informa d'elle. L'une des servantes affirmait ne l'avoir pas vue de la journée, l'autre pensait qu'elle était sortie. Il parcourut les plus proches environs de l'Oberhof, mais sans trouver trace de Lisbeth. L'obscurité commençait déjà à venir.

Après une courte joie, le cœur d'Oswald s'appesantit plus encore qu'auparavant. Cette disparition lui devenait inexplicable. Il retourna à la chambre, où la nuit ne permettait plus de distinguer les objets. Après un court instant d'arrêt, il se sentit de nouveau poussé en bas; cette fois, il rencontra le hofschulze, et lui demanda où elle était.

« Elle ne s'inquiète plus guère de vous, mon jeune monsieur; elle sait à quoi s'en tenir, répondit le vieux.

— Quoi! » s'écria Oswald avec un saisissement extrême; et il voulut avoir des éclaircissements. Mais le hofschulze les refusa : il lui avait fallu, à ce qu'il pensait, faire son devoir envers la jeune fille; mais quant à cet écervelé d'amoureux, il ne voyait rien à faire qui le concernât. En règle générale, les affaires d'amour n'appartenaient point pour lui aux matières d'importance, dans lesquelles il considérât comme devoir la fidélité et la bonne foi. Pour se débarrasser du jeune homme sous n'importe quel prétexte, vrai ou faux, il ajouta : « Les jeunes filles sont changeantes; il se pourrait qu'il n'y eût rien de si grave, mais elle a honte et ne veut pas se laisser voir à vous. »

Impossible d'en arracher davantage au vieux. Hors de lui, Oswald se précipita pour la troisième fois à la chambre de Lisbeth, comme si elle y devait être, par cela même qu'il la cherchait. Cette fois, il avait emporté une lumière. Il ne trouva pas davantage Lisbeth, mais à la lueur du flambeau et avec la perspicacité que donne le chagrin, il découvrit les tristes signes de la résolution de Lisbeth. Il enleva ce qui recouvrait le coffre, et vit dedans son rouleau d'or. Il vit le petit fichu coupé par morceaux; c'était le lien formé entre eux deux qu'elle avait voulu trancher! Il ramassa aussi par terre un fragment de papier à demi brûlé, car tout lui était important de ce qui pouvait éclairer sa détresse. Il y avait encore dessus :

Dans ton silence et dans ton rire
Brillant

On ne pouvait lire plus loin. « Oui, s'écria-t-il, il y a bien des choses qui brillent en toi, mais ton rire est plus vrai que ton recueillement! »

Il était irrité contre elle, il était en proie à un rancunier courroux, car lui aussi croyait ce que lui avait dit le hofschulze, et pensait qu'elle ne s'était jetée entre ses bras que par une impulsion fugitive. C'était tout ce qu'il pouvait y avoir de plus incroyable, mais s'il eût été en état de douter, c'est qu'il n'aurait pas aimé. L'amour est si craintif qu'il frémit devant sa propre ombre; il est aveugle dans son choix, mais encore plus aveugle dans ses tourments.

Il se mit à la porte de la chambre et, d'une voix douce, il appela dans le corridor : « Lisbeth! » Elle l'entendit bien, mais ne répondit pas, car elle était résolue à plutôt mourir de faim et de soif que de se montrer tant qu'il serait dans l'Oberhof. Elle tenait ses mains pressées sur ses lèvres et gémissait tout bas, comme un enfant blessé, de ne pouvoir sortir et s'élancer sur son sein. Il la chercha dans plusieurs pièces, mais en omettant précisément celle où elle se trouvait.

Presque fou de douleur, il fit encore au dehors une nouvelle tournée dans l'obscurité, et comme celle-ci encore fut vaine, il resta là, debout, épuisé, devant la ferme... Chaque coup de vent, chaque cri éloigné lui représentait la voix ou les pas de Lisbeth; mais elle n'arrivait pas. Il rentra en colère dans la maison, et demanda avec emportement à chacun de ceux qu'il y trouva s'il n'avait pas encore vu Lisbeth; puis il quitta de nouveau la maison pour la place libre devant la porte, et là, il se remit à guetter.

Ainsi le tourment d'amour le poussa jusque bien tard le soir. La contenance extérieurement impassible du hofschulze formait un contraste remarquable avec l'agitation désespérée du jeune homme. Tandis que le jeune comte se déchaînait comme un lion blessé, le vieux paysan était assis comme une statue près de la table, renfermant dans un cœur discret la plus horrible surexcitation.

XXXII.

UNE TRAGÉDIE A L'OBERHOF.

Melpomène a deux poignards : l'un est poli et affilé, il coupe vite et ouvre des blessures dont les lèvres unies laissent couler un sang limpide; l'autre, rouillé, ébréché, opère dans les chairs de funestes déchirures. Avec l'un, elle aborde les rois et les héros; avec l'autre, elle se glisse plutôt chez les paysans et les bourgeois. L'un s'attaque à des biens grands, évidents, à la couronne, aux richesses, à la vie; l'autre torture pour des riens, pour un bruit, pour l'écho d'un bruit; car les hommes ne sont pas tourmentés par les choses, mais par l'opinion qu'ils se font des choses.

Les palais ne sont pas l'unique théâtre de la tragédie. Quiconque aurait pu regarder à travers les ombres de la nuit sous le toit de l'Oberhof aurait certes dû convenir que là se déroulait la tragédie la plus passionnée.

Il s'était fait si tard, que les voisins s'étaient retirés, les valets et les servantes étaient allés dormir et le feu avait cessé de briller dans l'âtre. Le hofschulze ferma alors les portes de la maison et se prépara à l'œuvre qu'il avait réservée pour la nuit. Il se croyait complètement seul, mais il était espionné. Quand les portes se furent fermées, une figure sombre se glissa vers le poste d'observation que nous connaissons déjà dans la chénaie, et s'établit là, les yeux tournés vers

l'Oberhof. C'était le musicien borgne, qui, ayant appris sur ces entrefaites que son ennemi n'était pas mort de l'attaque d'apoplexie, voulait voir si du moins le tourment que lui souhaitait sa vengeance agissait avec efficacité. Il n'eut pas longtemps à attendre la joie de ce spectacle, car bientôt une lumière brilla dans l'Oberhof assombri. — « Ha! ha! fit le vieilleur, le voilà qui se met à chercher. » La lumière commença sa tournée; tantôt elle apparaissait ici et tantôt là. — « Dans ce moment-ci, il cherche dans les chambres, » disait Gaspard. Parfois elle disparaissait. — « Tu n'en trouveras pas davantage par derrière, » disait-il en poussant un cri d'allégresse. Tout à coup elle reparait : « Tu as déjà été là, » reprenait-il plein d'une rancunière joie. Et ainsi accompagnait-il de ses sarcasmes chaque mouvement de la lumière indiscreète. De même que la lumière ne se lassait pas d'errer, ni le riche de multiplier ses désespérés efforts, de même le mendiant, dehors, dans l'obscurité, ne se lassait pas de persifler la lumière et le riche. Enfin, lorsque vers minuit il vit encore la lueur aller et venir, il lui devint impossible de se contenir, et il célébra son triomphe nocturne par un chant qu'il fit retentir sur la vielle. C'était un de ces chants populaires doux et calmes que l'on entend fréquemment dans les rues, mais le vieilleur donna un coup de main si énergique, que le cylindre, violemment tourné, accéléra la lente mélodie, au point d'en faire le plus vif allégro.

A cette même heure de minuit, le vieux paysan, assis en bas dans le vestibule, se reposait un instant de ses recherches. La lumière était près de lui, et, à cette lueur terne, ses traits ridés ressemblaient à des fossés profonds creusés dans la terre grise, car l'affliction de cette perte, pour lui inconcevable, avait fait prendre à son teint une nuance gris-cendré. Ses yeux, presque sortis de leur orbite, regardaient fixement le sol. Il avait tout visité à l'étage inférieur, il avait retourné jusqu'à la paille de l'étable, et n'avait rien trouvé. Il se releva pour visiter le premier étage. La lumière à la main, il monta lentement l'escalier en se tenant à la rampe, tout courbé et tout tremblant. Une fois en haut, il s'arrêta et examina où il devait diriger ses recherches. Car, même dans cette situation d'âme désespérée, la circonspection ne le quittait pas. Il se souvint que, dans la chambre où était le coffre, il n'avait, dès la découverte du vol, rien laissé qui ne fût fouillé : là donc un renouvellement d'efforts eût été vain; mais il explora toutes les autres pièces, toutes les places possibles, tous les recoins, tous les angles. Dans les chambres où il y avait des armoires, il les retira et regarda derrière chaque caisse. Il ouvrit les unes et les autres, se

pencha dessus, et fit donner la lumière dans l'intérieur. Tout meuble capable de cacher un objet fut retiré de sa place. Plusieurs heures se passèrent encore dans cette recherche silencieuse et vaine. Le matin commençait déjà à poindre.

C'était un spectacle pénible et presque effrayant, que la peine muette, constante, uniforme de ce vieillard marchant incessamment, se baissant, explorant, ne précipitant jamais ses mouvements, mais ne se relâchant non plus jamais. S'il avait eu des manières plus vives, on aurait pu le comparer à une bête fauve cherchant ses petits; mais, tel qu'il se comportait, il ressemblait à une force de la nature, éternelle, impassible, opérant dans le silence et le repos.

La dernière pièce qu'il examina, ce fut la chambre de Lisbeth. Il ne réfléchit pas qu'il aurait pu y trouver une jeune fille déshabillée et endormie; il ne s'étonna pas non plus de ne pas rencontrer Lisbeth, ni d'en rencontrer un autre à sa place, car il ne se serait étonné de rien; son âme était indifférente à tout, hors l'objet qui la remplissait. Maintenant, la situation s'était retournée : le vieillard était en mouvement et le jeune homme reposait, ou du moins ne remuait pas, épuisé qu'il était de fatigue et de souffrance. Après avoir perdu l'espérance de voir aujourd'hui Lisbeth, il s'était jeté sur son lit pour toucher quelque chose qu'elle eût touché. Ainsi était-il couché, les bras étendus sur l'oreiller, et pressant celui-ci sur sa joue. Il gémissait tout bas, et parfois il poussait en sanglotant son cri de douleur : « Je voudrais être près de ma mère ! » Mais la mère vers laquelle aspiraient ses vœux était étendue dans la tombe, et la bien-aimée pour qui il souffrait était là, séparée de lui par quelques portes et glacée dans la nuit froide — petit oiseau transi qui la veille avait eu des chants si aimables.

Le hofschulze ne s'inquiéta pas d'Oswald, et Oswald ne s'aperçut pas de l'entrée du hofschulze. Là aussi le vieillard accomplit son œuvre pénible et vaine. La sueur lui coulait du front. Il soupira profondément, et se dirigea vers le grenier, dernière partie inexplorée de la maison. Lorsqu'il fut près de l'escalier, il s'arrêta tout à coup, et un frisson ébranla ses membres. Ce frisson passé, ses traits changèrent complètement d'aspect : les muscles se tendirent fortement, les orbites se dilatèrent, une lueur prophétique brilla dans ses yeux, qui projetèrent un regard fixe et fantastique, comme s'ils contemplaient quelque chose, ou un objet ou un endroit. Le vieillard étendit la main vers la forme aérienne que faisait chimériquement briller à ses yeux l'état extatique produit par l'intensité de ses efforts. Ce geste de la main le rappela à lui. Il regarda autour de lui de la manière

ordinaire, se passa la main sur le front; la tension des muscles se relâcha, les sourcils s'abaissèrent, les orbites reprirent leur grandeur accoutumée, le visage revêtit la même expression qu'auparavant; tout le paroxysme n'avait duré que quelques secondes. Mais sans doute, pendant ce court espace, quelque chose d'extraordinaire s'était passé en lui : « Elle est là ! » s'écria-t-il joyeux et rassuré, et il monta à pas rapides l'escalier du grenier.

En haut, il ne prit pas garde qu'il passait, avec la lumière brûlante, près de la paille et du foin, imprudence pour laquelle tout valet aurait immanquablement encouru un congé immédiat. Il se dirigea en droite ligne vers la soupente où Oswald avait passé des nuits si incommodes et cependant si fortunées. Il ouvrit la porte avec l'air d'assurance de quelqu'un qui sait que sa prévision ne le trompe pas, et regarda autour de lui dans la soupente.

Mais lorsqu'il eut retourné la couche de paille et les objets peu nombreux que contenait cet espace nu et étroit, il s'affaissa brusquement, car entre ces quatre cloisons vides le glaive de Charlemagne ne se trouvait pas non plus. Il laissa le chandelier s'échapper de sa main, s'assit ou plutôt tomba sur une caisse qui se trouvait là, et poussa un cri effroyable, un de ces sons qui ne se peuvent décrire, et qui sont la dernière expression de la nature aux abois.

La lumière ondoyait sur le plancher, tout près de la paille disséminée; mais le hofschulze ne donnait pas un regard à ce danger d'incendie; il restait assis sur la caisse, les genoux montés à la hauteur de la tête, les bras roidis sur les genoux et se rongant les mains avec les dents. Ainsi resta-t-il en haut sans aller chercher sa couche, jusqu'à ce que le grand jour fût venu.

XXXIII.

COMMENT LE MUSICIEN BORGNE PARVIENT A SES FINS AUPRÈS D'UN JURISTE PASSIONNÉ.

Le lendemain matin, entre dix et onze heures, une petite voiture légère s'arrêtait, à une demi-lieue à peine de l'Oberhof, devant une maison isolée. Le vieux Jochem, qui conduisait le cheval, descendit pour ouvrir la portière de la voiture et aida l'homme qui y était assis à en sortir : c'était le voyageur au mackintosh gris, le grand bailli Ernest.

« Maintenant vous allez rester ici, Jochem, dit le grand bailli, et je

vais me rendre à cette métairie appelée l'Oberhof, pour m'occuper de l'affaire en question.

— Pourquoi ne voulez-vous pas arriver en équipage, monsieur le grand bailli ? demanda le vieux Jochem.

— Parce que je veux éviter tout éclat, répondit l'homme de loi. De la manière dont vous me dépeignez votre maître, Jochem, il est dans une disposition un peu exaltée. Or, des négociations avec des gens dans une disposition de cette sorte demandent des précautions toutes particulières, sous peine d'échouer. La voiture éveillerait l'attention des gens de la ferme, le comte pourrait s'irriter de la présence de témoins, *et cætera*. C'est pourquoi je préfère aller seul, me glisser, pour ainsi dire, dans la métairie, le surprendre et agir en douceur. Une amourette, dites-vous, Jochem ?

— C'est bien ce que je disais, monsieur le grand bailli, répondit le vieux Jochem. Mais lui ne voulait plus en entendre parler, et il pleurerait pitoyablement.

— Je connais cela, Jochem, dit le grand bailli : *Rixæ aman-tium*, etc. » Il joignit les mains par-dessus sa tête, de sorte que son mackintosh ondoya comme une voile de navire, et s'écria : « Mais, grand Dieu ! le *Mercur*e avait donc raison avec le but qu'il assignait à son voyage ? »

Non loin de la place où se tenait ce colloque, un homme dont la démarche dénotait l'ivresse rôdait sous les sapins. Ce qui distinguait cet homme ivre de la plupart des gens dans son état, c'est qu'il ne tombait pas, bien que la vieille dont ses épaules étaient chargées augmentât, en glissant deci et delà, le poids du côté où elle penchait. Avec cette vieille vacillant tantôt à droite, tantôt à gauche, le patriote Gaspard, car c'était lui, présentait le coup d'œil d'un vaisseau chassé sur les hautes vagues, mais qui pourtant ne sombre pas. Moyennant le prix de l'anneau d'argent vendu à un colporteur, il s'était régalé, dans le froid brouillard du matin, en l'honneur de la satisfaction donnée à sa vengeance, et il était ainsi tombé dans cet état, qui ne l'empêchait pas cependant de se livrer sans cesse à des discours violents à la vérité, mais cependant parfaitement suivis.

Le chemin de l'Oberhof passait par les sapins. « Le cheval peut bien rester tranquille ici, dit le grand bailli. Allez en avant, Jochem, et tenez-moi cet homme à distance ; vous savez que je n'aime point avoir affaire aux ivrognes. »

Jochem alla devant, et le grand bailli le suivit à distance mesurée ; mais lorsqu'il s'aperçut que le vieux s'engageait dans une conversation

avec l'ivrogne, il le rappela pour s'informer de ce qu'il faisait. Jochem revint sur ses pas, et déclara n'avoir vu de sa vie un si curieux ivrogne : « Il n'y a que ses jambes qui soient ivres, dit-il ; pour le reste le drôle est très-raisonnable et parle, avec la lucidité d'un homme à jeun, de protocole, de meurtre et d'homicide. »

En entendant ces mots, le grand bailli dressa haut l'oreille. « Qu'y a-t-il donc ? » demanda-t-il avec grand empressement. Sa répugnance pour l'ivrogne était beaucoup moindre que sa curiosité pour le protocole, le meurtre et l'homicide. Il s'approcha donc du patriote Gaspard, qui avait effectivement une ivresse particulière, n'atteignant, pour ainsi dire, que les extrémités, et laissant le cerveau sain, cas assez fréquent chez les hommes épuisés. Il cria immédiatement au grand bailli : « Pouvez-vous me faire un protocole, hein ?

— Mon ami, je le pourrais fort bien, sans doute, répondit le bailli avec un sourire tout à fait judiciaire.

— Alors vous m'arrivez comme un vrai sauveur dans ma détresse, » s'écria le vieilleur, et il voulait embrasser le grand bailli ; mais celui-ci recula, et Gaspard, perdant l'équilibre, tomba le nez contre terre. Sans s'inquiéter de l'accident, il se releva aussitôt et poursuivit : « Faites-moi un protocole, et je vous en serai reconnaissant toute la vie.

— Mais que doit-il y avoir dans le protocole ? demanda le grand bailli.

— Monsieur, dit le vieux Jochem, ne voulez-vous plus aller à l'Oberhof ?

— Je vous en prie, Jochem, laissez-moi, on doit écouter tout le monde, » répliqua impatiemment le jurisconsulte, dont la sympathie pour cet ivrogne altéré de protocole croissait à vue d'œil.

« Il doit y avoir dedans meurtre et homicide ! s'écria Gaspard le patriote. J'ai tué un homme, et personne ne veut m'en dresser un protocole, pour que j'obtienne mon droit et la punition qui m'est due. »

A cette information inattendue, la figure du grand bailli se changea et devint semblable au poteau de bois où il faisait exposer ses condamnés. Jamais cas semblable ne s'était encore présenté à lui. Le vieux serviteur aussi se montra surpris et s'écria : « Je l'ai toujours dit : quand une fois on est sorti de Souabe et entré chez les Franco-niens, les Saxons et les Polonais, on ne trouve plus ni droit ni justice. C'est un vilain peuple que celui-ci.

— Vous avez tué quelqu'un et il n'en est dressé aucun protocole ? demanda le grand bailli quelque peu épouvanté.

— Précisément. J'ai tué quelqu'un, et pas moyen d'obtenir là-dessus mon protocole ! » répondit le vieilleur.

Le grand bailli réfléchit, pencha la tête, et dans cette attitude pensive, étendit son mackintosh comme un paravent : « Ou cet homme est fou, dit-il enfin, car il appert que ce n'est pas la boisson qui le fait déraisonner momentanément, ou il règne ici dans les tribunaux une négligence probablement sans exemple. » Il mit les cinq doigts de sa main droite devant les yeux du patriote et lui demanda : « Que voyez-vous là ?

— Cinq doigts, répondit le vieilleur.

— Regardez là-haut. Que voyez-vous au-dessus de vous ?

— Le ciel. Mais il y a encore du brouillard, et à cause de cela on ne voit pas beaucoup le ciel.

— Énumérez-moi les jours de la semaine. »

Le vieilleur nomma tous les jours, du dimanche au samedi, dans l'ordre voulu.

« Quels sont les dix commandements ? »

Le vieilleur commença par : « Vous n'aurez point d'autres dieux devant moi, » et n'en omit aucun.

Après cet examen, le grand bailli déclara : « Cet homme est aussi peu fou que vous ou moi, Jochem. Ainsi donc, un meurtrier qui avoue son crime, et qui, déchiré de remords, se dénonce lui-même, ce meurtrier n'est point arrêté, ni même sa déclaration reçue. Belle administration ! Quel gouvernement ! Venez avec moi dans cette maison, dit-il à Gaspard ; il y aura bien dedans une feuille de papier, une plume et de l'encre. Je vais mettre brièvement votre déclaration par écrit, et pendant ce temps je réfléchirai sur ce qu'il y aura à faire ensuite.

— Mais, monsieur le grand bailli, l'Oberhof ? dit le vieux Jochem.

— L'Oberhof ne s'enfuira pas, répliqua le juriste, et je trouverai bien encore votre maître une heure plus tard. Cette affaire doit passer avant : il ne faut pas qu'il soit dit que j'aie entendu parler d'un crime capital et que j'aie poursuivi mon chemin. Restez près du cheval, Jochem, et vous, homme, suivez-moi. »

Le grand bailli entra le premier dans la maison isolée, le patriote l'y suivit, très-satisfait d'obtenir enfin son protocole, et le vieux Jochem, branlant la tête, resta près du cheval, qui avait sans doute le tic de mordre sa mangeoire, car il donnait constamment de la tête en avant vers la terre.

XXXIV.

LE FRANC-TRIBUNAL ET CE QUI LE SUIVIT.

Oswald sortit de l'Oberhof dans une disposition singulière. Il eût mieux aimé, lui semblait-il, voir devant lui Lisbeth dans le cercueil : il se serait précipité sur ce cercueil, il aurait, à force de baisers, rappelé sur les lèvres roidies une courte apparence de chaleur vitale, et pleuré à en mourir. Mais une niaiserie, un caprice, quelque obstacle absurde le séparait d'elle ; ou bien peut-être était-ce quelque chose de pire encore : un repentir soudain de l'alliance promptement conclue. La douleur, la colère contre cet invisible ennemi, contre ce charme qu'il ne pouvait ni conjurer, ni même saisir, lui rongeaient profondément le cœur. « Fille légère, inconstante, qui aujourd'hui se donne et demain se refuse ! » grommelait-il rageusement ; et pourtant de telles paroles lui ravageaient les entrailles comme une lame aiguë. Il ne lui vint pas à l'esprit qu'il était un grand comte et Lisbeth une enfant trouvée, et que cette jeune fille délaissée devait rencontrer dans son union avec lui la félicité extérieure la plus opulente ; dans sa fureur, il la voyait bien au-dessus de lui. Il était le pauvre berger, elle la princesse qui, par son bon plaisir, l'avait élevé jusqu'à elle, et qui, par son bon plaisir, le repoussait maintenant. Dans une si terrible exaltation, dans une peine si amère, il trouva cette grande loi de l'amour qui marque éternellement à l'amant sa place aux pieds de sa bien-aimée, celle-ci fût-elle une paysanne sortie de la poussière. Ayez les trésors du Mogol, ceignez votre front des lauriers de la gloire, portez l'anneau de Salomon, qui soumet les esprits, couronnez-vous du diadème souverain, la bien-aimée sera encore votre reine et non par une fade métaphore, mais en réalité et en vérité ; vous déposerez humblement l'anneau magique sur ses genoux, la couronne vous pèsera près d'elle, et à ses pieds vous resterez toujours un mendiant et un esclave, fussiez-vous roi.

Dans de telles heures vides, insipides, noyées dans les larmes, une farouche indifférence s'empare de l'âme et y développe en même temps une sorte de faculté d'observation pour les choses les plus insignifiantes. Aux lieux témoins de votre désespoir, vous avez remarqué si un brin d'herbe était replié de telle ou telle façon ; vous savez qu'au buisson qui s'élevait là vingt boutons étaient épanouis, juste autant,

pas un de plus et pas un de moins ; longtemps après, vous pouvez dépeindre de mémoire la bergère qui conduisait son troupeau devant cette place, tant vous aviez remarqué avec exactitude et son vêtement, et le peigne de cuivre dans ses cheveux, et les traits insignifiants de son visage. Vous maudissiez votre sort, et, pendant le blasphème le plus écumant, vous discerniez que l'oiseau perché à distance, sur une branche desséchée, était une corneille et non pas un corbeau.

Oswald était devenu indifférent à tout et il serait parti avec son ami le jurisconsulte, pour peu que celui-ci se fût présenté en ce moment à l'Oberhof. Mais ses yeux fatigués et rougis voyaient tout, et il entendait tout ce qui se passait autour de lui. Devant la maison, le hofschulze était en conversation avec un autre paysan. Ils avaient le dos tourné vers la porte, de façon qu'ils ne voyaient pas le jeune comte. « Hofschulze, disait le vieux paysan, cela ne doit pourtant rien empêcher, venez donc malgré tout au Franc-Siège, car il faut tenir l'audience même en se passant de cela. » Le hofschulze répondit d'abord par un profond soupir, puis il dit d'un ton aussi caverneux que si la voix fût sortie de la tombe : « J'irai, mais je ne sais si nous réussirons sans le glaive. » Le paysan partit, le hofschulze se retourna, et Oswald s'aperçut que le visage de son vieil hôte était complètement affaissé. Le hofschulze vit de même le visage dévasté du jeune homme ; ils se jetèrent l'un à l'autre des regards sombres et sans expression, et chacun s'en alla de son côté : le jeune comte par les champs, le vieux paysan dans la maison. Chemin faisant, Oswald se disait avec un sourire d'égarement : « Ils vont faire aujourd'hui leur jonglerie au Franc-Siège ; je me cacherai pour les regarder ; que peut-on faire de mieux que d'observer quelque chose de nouveau ? »

Peu de temps après cette scène, dix à douze paysans cheminaient par les sentiers montant de divers côtés sur les flancs de la colline vers le Franc-Siège. C'étaient les plus riches possesseurs de fermes des environs. Ils ne précipitaient pas leur marche et, s'ils allaient deux ensemble, aucune parole n'était échangée. Ces vieux francs tenanciers portaient aujourd'hui encore leur toilette de fête, et les grands chapeaux à larges bords leur donnaient un aspect grave et digne. Le brouillard, qui continuait toujours, enveloppait les mystérieux et silencieux voyageurs.

Lorsqu'ils furent parvenus l'un après l'autre au Franc-Siège, ils

s'assirent en silence et sans se saluer sur les pierres placées en cercle, au penchant de la colline, entre les buissons de ronces ; mais la plus grande, sous les trois tilleuls, demeura vide et réservée au franc-comte. Ils restèrent bien un quart d'heure non-seulement sans se parler, mais sans même se regarder. Chacun regardait devant soi avec une obstinée fixité. Enfin arriva le vieux paysan qui avait causé avec le hofschulze : l'huissier, le plus versé de tous, après le possesseur de l'Oberhof, dans les us et coutumes des ancêtres. Il se plaça en dehors du cercle, appuyé sur son bâton noueux, et contemplant, du haut de la colline, la région de l'Oberhof.

De ce côté monta, au bout d'un quart d'heure, le hofschulze ou franc-comte, ayant son gendre auprès de lui. Il avait aussi sa mise de fête, mais son maintien était incliné et soucieux. Il laissa son gendre à une centaine de pas du Franc-Siège, le visage tourné du côté opposé. L'huissier alla au-devant du hofschulze, le conduisit jusqu'au cercle et dit :

Sire comte, je vous demande
Si, comme notre droit commande,
Vous agréez que, pour le tribunal,
Je dresse ici votre siège royal?

Le hofschulze répondit :

Pour faire droit,
Pendant que le soleil nous voit,
Et sur toute la terre
Grands et petits éclaircisse,
Dressez le siège, et mettez
Juste mesure à ses côtés.

Là-dessus l'huissier traversa le cercle pour se rendre à la grande pierre placée sous les trois vieux tilleuls ; il y porta la main comme s'il la préparait à servir de siège, mit devant une petite mesure à mesurer le blé, qu'il prit sous son habit, resta debout auprès, et cria au hofschulze, qui se tenait toujours en dehors du cercle, la sentence suivante :

Sire comte, cher seigneur,
Moi, votre serviteur,
Par votre honneur je vous adjure
De dire si la mesure
Est toujours égale, et ne cause tort
A riche ni pauvre, à faible ni fort ?
Si pour terre ou sable
Toujours elle est semblable?

Le hofschulze répondit :

Je protège le droit, je frappe l'injustice,
Et ce, de par nos droits gardés sans préjudice.

Il entra alors dans le cercle, s'avança jusqu'à la pierre sous les tilleuls, sans être salué par ses compagnons et sans les saluer, s'assit, mit les pieds sur la petite mesure à blé et se découvrit, exemple que suivirent les paysans. Puis il tira de la manche de son habit une tresse d'osier et la donna à l'huissier, qui la mit sur une pierre en forme de table devant le siège.

Les paysans murmurèrent, et l'un d'eux dit : « Nous voyons bien l'osier, mais où est le glaive ? »

Le vieux franc-comte tressaillit convulsivement, et l'huissier répondit pour lui : « On n'a pu tout à l'heure le trouver à sa place.

— Voisins, dit le hofschulze d'une voix tremblante, il est arrivé un malheur au glaive de Carolus Magnus, et, si vous le voulez, nous allons nous lever et nous retirer chez nous.

— Non ! s'écrièrent les paysans ; mais il est fâcheux que le glaive manque, car il signifie la croix sur laquelle le Seigneur Christ a souffert. »

Ils restèrent dans des attitudes pensive. Leur vieux président avait peine aussi à garder sa contenance. Il éleva cependant la voix et dit à l'huissier :

Bon serviteur,
Dis-moi sans erreur :
Est-il dans l'assemblée
Faux échevins et voix non appelée ?

L'huissier promena son regard sur le cercle, et dit ensuite à haute voix :

Je n'aperçois céans
Faux échevins, valets ni mécréants.

Alors le hofschulze s'adressa en ces termes à l'assemblée :

« Sont-ce le lieu et le temps voulus pour tenir séance, d'après le droit du Franc-Siège, sous le légitime ban royal romain ? » Les paysans répondirent unanimement que oui, et le hofschulze poursuivit : « Je vous engage donc à vous tenir en garde contre la mauvaise humeur, les querelles et les invectives. Personne ne doit parler qu'avec autorisation, personne ne doit quitter le tribunal sans permission :

Puis donc qu'en ce lieu,
Sous l'œil de Dieu,

En pleine lumière
Et non sous terre,
Loin des intrus.
Nous sommes librement venus
Pour tenir audience,
En conscience,
Entre sept heures et midi,
Et que voici
Le siège et la mesure,
Et que nul d'entre nous n'a pris de nourriture,
Dites le droit, sans fard, sans bruit,
Sous le soleil qui luit.

Les paysans dirent : « Nous le voulons. »

Le hofschulze demanda encore : « Qu'est-ce qui donne droit et qualité au franc échevin ? »

Les paysans murmurèrent sourdement : « Main levée, bonne renommée, bouche discrète. »

Là-dessus l'huissier dit : « Sire comte, il y a là, dehors, un homme qui désire se présenter au tribunal. »

Le hofschulze se retourna du côté de l'assemblée et dit : « Vous agréerait-il que mon gendre, paysan libre, ne relevant de personne, exempt de honte et d'opprobre, et jouissant dans le pays d'une réputation intacte, soit initié sur la libre Terre rouge¹, et reçoive le mot d'ordre et le secret, comme l'empereur Carolus Magnus l'a établi en son temps ? »

Les francs échevins répondirent : « Qu'il en soit ainsi. »

Le hofschulze fit un signe à l'huissier, qui alla chercher Wilhelm et l'amena. Le jeune paysan avait l'air très-fier et très-joyeux quand il entra dans le cercle où il devait recevoir de ses pairs le plus grand des honneurs.

Sur les indications que l'huissier lui donna, il se découvrit le genou droit, s'agenouilla, la tête couverte, devant son beau-père, mit la main droite sur l'osier que lui présentait l'huissier, et, dans cette position, il reçut du hofschulze l'exhortation contre le parjure, accompagnée des plus terribles malédictions. « L'osier sur lequel s'appuyait sa main devait le faire penser, y était-il dit, à la corde autour du cou, et le tilleul en face duquel il se trouvait, à l'arbre auquel on accroche le traître. Que maudits soient sa chair et son sang, que le vent l'em-

¹ C'est la désignation populaire de la terre en Westphalie. Elle provient de l'aspect du sol.

porte, que les corneilles, les corbeaux et les autres animaux de l'air le dévorent! »

Cet avertissement contenait encore de plus terribles menaces; mais le gendre ne sourcilla pas. L'huissier prononça ensuite le serment, que le nouvel échevin répéta. Il jurait de défendre la Vehme :

Contre homme ou femme,
Assaut ou trame,
Pierre ou gourdin,
Hasard ou destin,
Serviteur ou maître,
Hors celui qui peut être
Pour la sainte Vehme un secours;
Et jusqu'à la fin de ses jours
De n'être parjure
Pour plaisir ni torture,
Pour or ni pour argent,
Gage ni vêtement,
Menace ni promesse,
Ni salaire d'aucune espèce.

Lorsque le gendre eut prêté ce serment, il voulut se relever, mais l'huissier le retint dans son humble posture et lui dit, s'oubliant et retombant du discours solennel au langage rustique : « Voulez-vous donc devenir échevin comme une bête? Vous avez d'abord à recevoir le mot d'ordre.

— Bon! s'écria le jeune paysan, que la terrible exhortation et le serment paraissaient avoir mis en belle humeur; voyons le mot d'ordre. »

Le hofschulze mit son chapeau, le gendre ôta le sien, et le premier dit au second : « Le mot d'ordre que je t'apprends est celui-ci : Cep, roc, herbe, grain.

— Fort bien, répondit l'initié : cep, roc, herbe, grain, c'est aisé à retenir; mais que signifie cep, roc, herbe, grain?

— Penche ton oreille sur ma bouche, répondit le franc-comte, je te révélerai le sens secret que nul, hormis toi, pas même l'air, ne doit entendre. »

Mais au moment où le gendre s'inclinait sur les lèvres de son beau-père, le vieil huissier jeta les hauts cris : « Arrêtez! l'audience est déshonorée; nous sommes épiés, j'ai nettement entendu un bruit.

— Eh bien! oui, dit Oswald, sortant de derrière le vieux tilleul avec un rire forcé, je vous ai épiés. J'étais là dans l'arbre creux; mais l'espionnage, que je n'ai pratiqué de ma vie, m'allait si mal, que je me

suis dérangé pour me réfugier comme je pourrais dans la forêt, sans être aperçu par vous. Ne le prenez pas en mal, je ne trahirai rien de vos affaires; c'est comme si je ne les avais pas entendues. » Il rentra dans la forêt et se perdit sous les arbres.

Lorsque dans un joyeux festin un intrus vient, par une énorme insulte, jeter le gant à toute la société, les convives restent d'abord muets et comme pétrifiés; mais tout d'un coup chacun se levant brusquement laisse éclater dans ses regards, dans ses allures, dans ses menaces, dans ses paroles de colère et de vengeance, son âme offensée. Ainsi, dans l'assemblée des échevins, l'apparition inattendue du témoin étranger ne produisit d'abord qu'un étonnement à couper la respiration, et les paysans le suivirent du regard, sans dire mot, jusqu'à ce qu'il eût disparu dans la forêt; mais alors ils bondirent furieux, serrèrent les poings, et se déchargèrent en un torrent de discours emportés, de menaces et de malédictions. Quelques-uns s'écrièrent : « Faut-il que nous endurions cela ? » Les autres répondirent : « Jamais ! il faut le frapper de mort. — La mort ! la mort ! » s'écrièrent-ils tous. Et ils confirmèrent cette sinistre parole par un bruyant grondement qui résonna d'une manière effroyable sur la hauteur enveloppée de brouillard. On ne songea même pas à continuer la séance.

Pendant le tumulte, le hofschulze était resté muet, mais son visage était devenu blanc comme craie. Lorsqu'un calme momentané eut succédé aux murmures, il se leva et dit : « Voisins, voulez-vous me laisser le soin d'arranger l'affaire discrètement et comme il faut ? »

Les paysans répondirent : « Faites-le, hofschulze; mais seulement que rien ne se divulgue du secret.

— J'espère que rien ne se divulguera, répliqua le hofschulze avec un étrange sourire.

— Comment vous y prendrez-vous ? demandèrent les voisins.

— Tout ce que je veux vous faire connaître, dit le hofschulze, — et son sourire devenait de plus en plus étrange, — c'est que j'ai hérité de mon défunt père une chose qui, employée comme il faut, ferme la bouche à n'importe qui sur quelque chose que ce soit.

— Oui, dit l'un d'eux, il faut bien que vous possédiez quelque chose de ce genre, car on n'a jamais jase sur quoi que ce soit de l'Oberhof. » Ils lui serrèrent la main, et descendirent la colline dans toutes les directions, continuant, chemin faisant, leurs murmures, gronderments et imprécations.

Lorsque les deux vieux furent seuls là-haut sur la colline, ils échangèrent des regards singuliers. Depuis le départ du jeune comte, l'huis-

sier avait observé, d'un œil de faucon, chaque trait du visage de son franc-comte.

Il le comprenait, et le franc-comte comprenait l'huissier : il n'y avait besoin pour cela d'aucune parole entre eux.

Après un long silence, l'huissier éleva le premier la voix et dit :

« Voulez-vous me rendre un service de voisin, hofschulze ? »

— Oui, si je puis, répondit le hofschulze.

— Vous le pouvez, répliqua le vieux paysan. Je manque d'hommes pour abattre les noix et de femmes pour retourner le regain : puis-je emmener de l'Oberhof les valets aux noyers et les servantes à la prairie ? Je ne vous les renverrai que tard dans la soirée, car il y a beaucoup à faire.

— Emmenez-les tous, valets et servantes, et gardez-les tard dans la soirée, répondit le hofschulze.

— Je vous rendrai aussi un service en échange, dit l'huissier. Vous disiez récemment que vous vouliez rétablir le vieux puits derrière la grange ; mais il est complètement barré : je vais donc en redescendant commencer à vous enlever quelque chose de ce qui encombre l'orifice.

— Cela me sera très-agréable, répondit le hofschulze.

— Où allez-vous de ce pas ? demanda l'huissier.

— Dans le Hollenberg, voir aux amandes, » répondit le hofschulze ; et, sans s'arrêter davantage, il s'engagea dans le sentier entre les champs de blé. L'huissier le suivit des yeux et dit ensuite : « Si l'on est un jour interrogé inopinément sur quelque affaire qui se sera passée, on pourra jurer qu'il n'est allé ni à l'Oberhof ni dans la forêt. » Là-dessus, il descendit le chemin conduisant à l'Oberhof.

Lorsque le hofschulze eut fait quelques cents pas, il se retourna, et, tremblant, pâle, hors de lui, il alla dans la forêt.

(Traduit de l'allemand de CHARLES IMMERMANN.)

(La fin à la prochaine livraison.)

DE
LA THÉOLOGIE CONTEMPORAINE
EN ALLEMAGNE.

LA CRITIQUE HISTORIQUE ¹.

II.

LES DÉVELOPPEMENTS DE LA CRITIQUE ÉVANGÉLIQUE. — L'ÉCOLE CRITIQUE
DE TUBINGUE ET SES ADVERSAIRES.

Des débats christologiques suscités par Strauss, l'attention se porte vers ce genre de travaux dont le but spécial fut de résoudre les questions de critique nouvellement soulevées. Et de fait, la *Vie de Jésus* a été, plus que toute autre chose peut-être, le signal d'une constante et profonde enquête sur tous les livres du Nouveau Testament. Dans l'espace de peu d'années, on a vu surgir toute une série d'ouvrages destinés à examiner à fond les points préliminaires trop légèrement touchés par elle, à savoir les rapports mutuels entre les quatre Évangiles, l'importance, l'âge et l'authenticité de chacun d'eux.

Le premier livre à citer est celui de Weisse : *l'Histoire évangélique écrite au point de vue critique et philosophique* (1838). Cet ouvrage se trouve incontestablement au nombre des réfutations positives les plus importantes qui aient été faites de l'œuvre de Strauss, bien qu'il se rencontre

¹ Voir la livraison de février.

avec elle, dans ses résultats négatifs, sur beaucoup de points. Weisse commence, en effet, par déclarer qu'à défaut de Strauss, il se fût chargé lui-même de démontrer combien tout essai d'harmonie entre les Évangélistes est vain, combien leurs récits contiennent de contradictions et de fables. Mais il veut aussi ne pas seulement nier et détruire; il veut mettre en lumière le **fondement historique** qui demeure inébranlable au milieu des ruines. Pour arriver à ces fins, il cherche à établir qu'un des Évangiles au moins a droit à l'originalité et à la confiance. Cet Évangile est, d'après lui, celui de Marc, l'évangéliste primitif. Marc, disciple et compagnon de Pierre, a écrit en quelque sorte sous la dictée de son maître; ici donc, plus de prise au mythe, mais de l'histoire parfaitement pure et attestée! Par contre, l'Évangile de Matthieu est une œuvre de compilation de fort peu de valeur. Celui de Luc ne montre guère plus de soin et d'exactitude dans l'emploi des sources. Celui de Jean lui-même est suspect; composé de fragments divers, sa partie didactique contient seule des éléments johanniques ¹. — Tels sont les principes généraux de Weisse, mais qui, mis en pratique, subissent encore une modification profonde : Marc, le témoin prétendu irrécusable, finit par ne jouir lui-même que d'une autorité médiocre. Pour se débarrasser des points les plus incommodes, Weisse appelle à son aide une catégorie fort périlleuse : celle des « malentendus » et des « erreurs de rédaction », dont le contenu pétrinien aurait eu à souffrir entre les mains de Marc. Ainsi, le miracle de la multiplication des pains n'est considéré que comme une parabole du Christ mal comprise. Le récit qui représente Jésus marchant sur la mer a une origine analogue. Au fond, les guérisons miraculeuses sont les seuls faits extraordinaires qui ne soient pas rejetés parmi les méprises et qui passent pour historiques; aussi, ne sont-elles point comptées parmi les miracles proprement dits, que Weisse refuse complètement d'admettre, par le motif que « une infraction aux lois de la nature par l'Esprit absolu » serait en contradiction radicale avec l'idée spéculative de cet Esprit absolu même. Quant à ces guérisons, il y attache une importance particulière. Elles constituent

¹ Ces éléments seraient : I, 1-18 (moins les versets 6, 7, 8, 15 et 17); III, 13-21, 31-38; V, 19-27 (moins une partie des versets 19 et 20, et le verset 24 en entier); enfin, XIV-VIII, à l'exclusion de toute la partie narrative et des dialogues. — On voit que Weisse laisse subsister bien peu de chose de l'Évangile de Jean. Mais sa position n'est du reste pas tenable. Rien n'est mieux prouvé que la parfaite unité de cet écrit. Il faut l'admettre tout entier comme authentique, avec les disciples de Schleiermacher; ou le rejeter tout entier, avec l'école de Tubingue. A. S.

un talent inné de Jésus, une propriété corporelle spécifique, quelque chose qui se rapproche des effets du magnétisme. Que, de cette manière, non-seulement le miracle devienne un produit de la nature, mais que l'action rédemptrice du Christ elle-même affecte un caractère tout matériel, c'est ce dont il est aisé de s'apercevoir. Le corps de Jésus subit une sorte de profanation; il se trouve comme assimilé à une batterie électrique chargée de vertus curatives qui se dégageraient avec la nécessité d'une loi physique. C'est dans ce sens que Weisse parle d'un affaiblissement de la puissance miraculeuse du Christ qui se serait révélée vers la fin de sa vie, dont il aurait eu lui-même conscience, et qui ne lui aurait plus permis d'opérer des prodiges pendant son dernier séjour à Jérusalem. Du reste, Weisse ne craint pas d'employer, pour l'interprétation des parties évangéliques non transmises par Marc, ce qu'il appelle le *mythe positif* et qui n'est autre que l'allégorie. Ainsi, l'étoile des mages serait, d'après lui, le couronnement des mythes pris dans le sens qu'il y attache. La fuite en Égypte, le massacre des enfants de Bethléhem, l'histoire de la naissance de Jean-Baptiste, la présentation de Jésus au temple, etc., sont aussi expliqués allégoriquement, et l'auteur fait remarquer la profondeur des vues qu'il présente et leur différence d'avec l'interprétation mythique toute « mécanique et extérieure » de Strauss¹.

¹ M. Weisse a appliqué aussi, paraît-il, ses principes de critique *positive* aux Épîtres de Paul, et nous demandons la permission de nous y arrêter un instant. Voici, d'après ce qu'il nous a appris récemment dans sa *Dogmatique philosophique*, les résultats auxquels il serait déjà parvenu : la seule Épître de Paul qui, à part celle à Philémon, nous serait arrivée dans son état primitif, serait la I^{re} aux Corinthiens. La II^e aux Corinthiens serait composée de trois lettres distinctes écrites à cette même Église, mais à des époques différentes, et dont la première (I-VII) viendrait en dernier lieu. Dans l'Épître aux Romains se trouverait intercalée une autre lettre (IX-XI; XVI, 1-20) écrite à quelque communauté de l'Asie, et probablement à celle d'Éphèse. L'Épître aux Philippiens comprendrait deux lettres adressées à cette Église, dont la seconde, comme toutes ces autres pièces ajoutées, aurait eu le début (III, 3) mutilé. Du reste, ces Épîtres aux Romains et aux Philippiens, aussi bien que celles aux Romains et aux Galates, fourmilleraient encore d'interpolations de tous genres. Quant à la II^e Épître à Timothée et celle à Tite, quoique supposées, elles contiendraient aussi un petit noyau authentique (II Timothée, IV, 9-22. Tite, III, 12-15). On voit que M. Weisse traite les Épîtres de Paul comme l'Évangile de Jean; mais ici il a peut-être moins encore de chance de réussite. (Comp. Hilgenfeld, *Theol. Jahrbücher*, 1857, p. 500.) M. Weisse, qui occupe un certain rang en Allemagne, est surtout en faveur, comme dogmaticien, dans les cercles de la *Gazette ecclésiastique protestante* de Berlin, dont il est un des rédacteurs. Nous croyons même ne pas nous tromper en disant que notre auteur, M. Carl Schwarz, est bien près de partager toutes ses vues spéculatives. M. Weisse est aussi professeur de philosophie à Leipzig, et un des collaborateurs du *Journal pour la philosophie et la théologie spéculative* de Fichte. A. S.

Presque en même temps que l'ouvrage de Weisse, parut l'écrit de Wilke¹ : l'*Évangéliste primitif*, qui revendique pour Marc, d'une manière très-étendue et très-détaillée, le privilège de l'originalité et de la priorité sur les deux autres synoptiques. Il pose en thèse générale que Marc, qui, à l'exception de vingt-sept versets, se retrouve tout entier en partie chez Matthieu, en partie chez Luc, et concorde alternativement avec chacun d'eux presque à la lettre, en est la source ou l'abrégé; puis, après examen, il se décide, comme nous l'avons dit, pour la première alternative. Cependant, ces vingt-sept versets, que Matthieu ni Luc n'ont accueilli, ne laissent pas que d'être fort embarrassants pour l'hypothèse de l'évangéliste primitif. Wilke les considère comme des interpolations, et aboutit ainsi à un Marc primitif différent encore de notre Marc actuel. Ces prétendues interpolations sont évidemment pour le besoin de la cause, et démontrent la faiblesse de toute l'hypothèse — faiblesse qui devient plus évidente encore, lorsqu'on observe que ces versets propres à Marc contiennent une foule de petites additions et d'enluminures calculées, dont le but général est de donner à cet Évangile l'aspect factice de la vie, qui partout ailleurs lui fait si complètement défaut.

L'hypothèse de l'évangéliste primitif émise par Wilke fut adoptée par Bruno Bauer, qui la prit pour base de sa *Critique des synoptiques* (1841-42). Et à cette occasion, quelque peu attrayante que puisse sembler la personnalité de Bauer, il ne sera pas sans intérêt de nous arrêter un instant à un écrivain en qui l'école hégélienne a accompli avec éclat sa conversion de la droite à la gauche, du dogmatisme le plus confus au radicalisme le plus désordonné. Dans le fait, ce saut ne fut pas aussi grand qu'il le paraît au premier abord. Pour conduire de l'une extrémité à l'autre, il y avait l'abstraction philosophique, la logique abstraite, qui, indifférente à tout contenu, en vertu même de son abstraction, et disposée à suivre alternativement tous les courants qu'amène la succession des siècles, se joue avec sa dialectique stérile dans les contenus les plus divers. A côté de cette indifférence pour la forme objective, il y avait encore, chose singulière! un fanatisme spécial, ce fanatisme de la prétendue science, qui, dans son zèle pour la vérité, s'élève jusqu'à la frénésie. Bruno Bauer représente, et dans des tons très-vigoureux, la logique en délire. Et cependant, sous cette figure furibonde, se manifestent une énergie de pensée, une puissance et une

¹ Wilke, dont on a encore une *Clavis Novi Testamenti philologica*, une *Herméneutique biblique*, et une *Rhétorique du Nouveau Testament*, etc., s'est converti, dans les dernières années de sa vie, au catholicisme. A. S.

activité d'esprit qui surprennent et qui lui donnent un aspect réellement dramatique. On peut comparer l'irruption de Bauer dans la théologie à l'action tumultueuse des Karlstadt, des Thomas Münzer et autres, au temps de la réforme. Tout le levain de l'époque a fermenté en lui, toutes les matières inflammables y ont fait explosion. Sa personne a quelque chose de la nature d'un Faust : la soif ardente et inextinguible de savoir, l'indomptable passion de pénétrer dans les profondeurs de l'univers. Mais ce besoin de science, cette vive intuition, ce sens historique si délicat, toutes ces facultés naturelles se sont perdues par l'abstraction ; et celui qui les possédait peut être envisagé comme une victime de la philosophie de l'absolu, comme un exemple saisissant de ses ravages. Il cherche à se dégager des constructions dogmatiques de ses premières années ; mais il ne peut y parvenir, car le sens de la critique historique a cessé d'exister. Il se croit un critique impartial, et il demeure tout simplement un fanatique et un logicien. Il s'imagine se trouver sur le sol de la réalité, et il combat dans les régions aériennes des formules et des déductions. Et pourtant, ses prétentions ne sont point médiocres : il n'aspire à rien moins qu'à ravir à Strauss la palme du criticisme. Il le traite avec mépris comme un esprit timide qui se serait arrêté au milieu de sa route, comme un apologiste, comme un partisan de la transcendance. Pour lui, il se vante d'avoir abattu la dernière tête de l'hydre qu'on nomme la tradition, et d'avoir triomphé pour tous les siècles futurs de l'apologétique de Strauss. — Ces déclamations sont folles ; et, cependant, il est possible d'y découvrir encore un reste de raison. Strauss avait considéré les mythes comme un produit irréflecti et spontané de la légende, et il en avait attribué la création à la communauté chrétienne en général. Bruno Bauer s'élève contre cette conception. « Cette substantialité mystérieuse de la communauté chrétienne, dit-il, n'a point pu produire d'Évangiles ; car elle n'a ni des mains pour écrire, ni un goût pour composer, ni un jugement pour rassembler ce qui doit être réuni. » Les Évangiles n'ont dû le jour qu'à des sujets individuels ; ils sont l'œuvre de « l'absolue conscience du moi », non d'une « substance collective ». Il y a du vrai, sans doute, au fond de cette attaque. Mais, présentée de cette manière, elle est aussi exagérée qu'injuste. Strauss n'avait point exclu l'activité individuelle ni le sujet rédigeant ; il s'était borné à leur assigner un rôle secondaire. Quant à Bauer, il s'est placé à l'extrémité opposée. A ses yeux, les Évangiles sont nés de la « conscience personnelle », c'est-à-dire du pur arbitraire, du caprice et de l'imagination de l'individu. Partout il leur impute, même à son évangéliste primitif, à Marc, des erreurs, des

inadvertances, des contradictions et une incompréhensible pauvreté de pensée. Ces écrits semblent n'exister que dans le but d'être chicanés et redressés par lui. En général, Bruno Bauer ne les emploie que pour se donner l'occasion de déverser sa haine contre les théologiens modernes, leur mauvaise foi, leur inanité et leur sophistique : c'est pour cela, au fond, que les Évangiles se trouvent condamnés à être d'un bout à l'autre le fruit de la superstition, de l'exagération, de la religiosité et de la sottise. Une pareille façon de résoudre des problèmes d'histoire ne saurait être prise au sérieux; aussi n'y a-t-il point lieu de s'arrêter davantage à la *Critique des synoptiques*, ni au traité sur l'Évangile de Jean, écrit sur le même ton ¹.

Si les travaux de Bauer ne se présentent en quelque sorte que comme une critique interne, comme des analyses logiques des Évangiles, le livre de Luetzelberger *Sur l'Évangile de Jean*, paru presque à la même époque, se meut tout entier sur le terrain de la critique externe. La première partie, qui est la partie négative, a pour objet de démontrer la fausseté radicale de la tradition de l'Église touchant l'apôtre Jean, et l'auteur va si loin sous ce rapport, qu'après avoir nié l'origine johannique de l'Évangile, des Épîtres et de l'Apocalypse, il range même le séjour de cet apôtre dans l'Asie Mineure parmi les dires traditionnels les moins motivés. La partie positive est un composé de fictions et de fantaisies qui se rattachent aux légendes ecclésiastiques du quatrième et du cinquième siècle, et d'où Luetzelberger parvient à conclure que l'Évangile de Jean a été composé à Édesse, vers 130-135, par un membre de l'école de l'apôtre André.

Il n'est pas permis de confondre avec les deux écrits précédents celui d'Alexandre Schweizer : *L'Évangile de Jean considéré au point de vue de sa valeur intrinsèque et de son importance pour la vie de Jésus* (1841). Cet ouvrage, comme tout ce qui sort de la plume de ce théologien distingué ², est composé avec une grande sagacité de pensée, et pré-

¹ En somme, tout le système de Bauer consiste à prétendre : 1° qu'avant l'époque de Jésus, il n'existait point parmi les Juifs d'idées arrêtées touchant la personne du Messie, point de christologie; 2° que l'Évangile primitif a été fabriqué de toutes pièces, qu'il est une œuvre d'imagination, un roman d'où le christianisme a pris naissance. A. S.

² A. Schweizer, le plus fidèle et le plus judicieux des disciples de Schleiermacher, comme dit ailleurs Schwarz, est professeur de théologie à l'Université de Zurich. Il est surtout connu comme écrivain dogmatique. Ses deux ouvrages capitaux : *Glaubenslehre der evangelisch-reformirten Kirche* (1844-47), et *Die protestantischen Centraldogmen in ihrer Entwicklung innerhalb der reformirten Kirche* (1854-55), jouissent d'une haute considération en Allemagne. Schweizer a encore donné de nombreux articles dans les *Annales de théologie* de Tubingue. A. S.

sente d'autant plus d'intérêt que seul, dans l'école de Schleiermacher, il ose douter, au moins partiellement, de l'authenticité du quatrième Évangile. Schweizer divise cet Évangile en deux parties, dont l'une, de beaucoup la plus grande, est reconnue comme l'œuvre de l'apôtre. Par contre et outre le vingt et unième chapitre et quelques autres petits fragments ¹, le miracle des noces de Cana, la guérison du fils d'un seigneur de la cour à Capernaum et la multiplication des pains, sont considérés comme des interpolations apocryphes; et cela, parce que ces faits ne rentreraient pas dans la marche pragmatique du livre, qu'ils seraient en contradiction avec son esprit général par l'importance exagérée qu'ils attachent à l'idée du miracle, et que, du reste, ils s'accordaient entre eux par leur origine galiléenne. En résumé donc, à l'écrit authentique seraient venus se mêler quelques morceaux issus des traditions de la Galilée. Mais, il faut l'avouer, si le caractère magique de ces miracles suffit seul pour trahir leur hétérogénéité, peut-on ne pas demander aussitôt : la transsubstantiation de l'eau est-elle donc plus magique que la guérison de l'aveugle-né? la multiplication des pains l'est-elle plus que la résurrection de Lazare? Au reste, il est aujourd'hui prouvé de la façon la plus indubitable, et entre autres par la pénétrante analyse de F. C. Baur ², que l'Évangile de Jean est une composition où tout se lie et s'enchaîne, et dont on ne saurait rien retrancher sans ruiner l'économie de l'ensemble ³.

Pour finir, nous indiquerons encore un dernier ouvrage très-différent, par sa tendance, de ceux que nous avons examinés jusqu'ici, et qui offre un curieux spécimen de l'apologétique la plus arbitraire et la plus bizarre; nous entendons parler de la *Critique scientifique de l'histoire évangélique* d'Ebrard (1842, 2^e édition, 1850). Ce livre ne prouve guère qu'une audace illimitée à trancher sur tout, jointe à un endurcissement volontaire et total de la conscience scientifique. L'auteur ne partage pas la répugnance moderne pour le miracle; sur ce point, il ne veut entendre parler ni de degrés, ni d'une conformité quelconque avec les lois de la nature. Il s'amuse lui-même fort agréablement, il est vrai,

¹ XIX, 35-37; XVIII, 9; XVI, 30; II, 21, 22.

² *Kritische Untersuchungen ueber die kanonischen Evangelien*, 1847, p. 77 sqq. A. S.

³ Il faudrait cependant en excepter, avec M. Baur même, la péripécie de la femme adultère (VIII, 1-11), dont les témoignages extrinsèques rendent l'interpolation si probable (Comp. Tischendorf, *Nov. Test. ad hunc loc.*), et le chapitre final (XXI) fortement suspecté par la critique interne. Néanmoins, M. Hilgenfeld soutient la parfaite authenticité de ces sections elles-mêmes. (*Die Evangelien nach ihrer Entstehung und geschichtlichen Bedeutung*, 1854.) A. S.

de cette ancienne harmonistique qui se plaisait à considérer les Évangiles comme de véritables procès-verbaux, et non, ainsi qu'ils le sont en réalité, comme des rédactions libres, distinctes et spéciales de la matière historique commune. Mais, néanmoins, il ne consent à reconnaître nulle part ni difficulté, ni contradiction, et il ne recule, pour les surmonter, devant aucun moyen extrême. La ressource préférée en pareille occurrence consiste à prétendre que les évangélistes ne se sont pas astreints à suivre partout la marche naturelle des événements, et que la disposition adoptée par eux est prise plutôt dans la nature des faits que dans l'ordre des temps. Si ce principe n'est point faux en général, Ebrard l'applique de la façon la plus erronée, lorsqu'il avance, entre autres choses, que Luc n'a pas visé à l'exactitude chronologique¹, et que celle-ci domine au contraire chez Matthieu. L'opposé seul pourrait être vrai, comme l'a déjà dit Bleek dans son excellente critique de l'œuvre en question². Au surplus, cette règle ne suffit en aucune manière pour faire disparaître les différences qui séparent les synoptiques entre eux, ni surtout celles qui existent entre ceux-ci et Jean : elle y suffit d'autant moins qu'Ebrard présuppose que les évangélistes possédaient tous les quatre une connaissance également complète et précise de l'ensemble des faits comme des moindres détails, et que, par conséquent, leurs inexactitudes et leurs lacunes étaient préméditées.

De tous ces essais ou isolés ou malheureux, qui se sont produits tour à tour sur le terrain de la critique évangélique, nous passons enfin aux travaux de cette école la plus récente, en laquelle le mouvement commencé par Strauss s'est continué, épuré et scientifiquement approfondi.

En réalité, Strauss n'avait guère fait que donner le premier signal du combat et entraîner après lui les troupes légères ; le gros de l'armée devait suivre plus tard. Son livre était un édifice hardi, élané, plein d'air et de lumière, mais qui ne reposait sur une base ni solide ni durable. C'était un essai de critique générale de l'histoire évangélique entrepris avant que les Évangiles eux-mêmes, leur origine et leur âge eussent été explorés. Ses déductions négatives en avaient rendu tous les renseignements incertains et douteux ; mais le but véritable de la critique, à savoir la séparation du vrai et du faux, de la réalité et de la fable, n'était point atteint : la limite entre le mythe et l'histoire restait

¹ Ceci n'est rien moins qu'en contradiction directe avec la déclaration formelle de Luc, 1, 3. A. S.

² Cette critique, aussi vive que péremptoire, forme la première partie de ses *Beiträge zur Evangelien-Kritik*, 1846, p. 1-91. A. S.

à trouver. Enfin, le résultat final n'était si incomplet et si précaire que parce qu'il se bornait à nier toute valeur historique, sans démontrer comment les Évangiles étaient arrivés à ce contenu imaginaire, quels étaient le caractère particulier de chacun d'eux, la tendance qui les dirigeait, la nature de leur source et de leur composition. Et ces défauts provenaient de ce que la critique ne prenait point son fondement dans l'histoire, qu'elle manquait de soutiens extérieurs, qu'elle était purement subjective. C'est cette lacune que vint combler la nouvelle école de Tubingue¹. Celle-ci, s'élevant au-dessus de la négation pure, se proposa un but positif. Elle ne voulut pas seulement scruter la crédibilité des Évangiles, mais déterminer, à l'aide de combinaisons historiques, le caractère et la tendance de chacun d'eux, le cercle d'où ils étaient sortis, l'époque de leur composition. Elle prétendit assigner un rang aux livres canoniques dans la littérature du premier et du deuxième siècle, et les faire rentrer ainsi dans le cours général de l'histoire. Et cette tâche importante, elle l'accomplit par l'application de l'histoire des dogmes à la critique du Nouveau Testament, par une nouvelle et profonde étude des productions littéraires des premiers âges de l'Église. Tel est avant tout le grand mérite du chef de l'école, de F. Ch. Baur.

Baur occupe en ce moment, par l'étendue de ses études et de sa

¹ Cette qualification vient de ce que M. Baur, l'auteur et le chef du mouvement scientifique qu'elle sert à désigner, professe à Tubingue, où il occupe depuis nombre d'années une chaire de théologie. Cependant nous ne la croyons point parfaitement exacte; au moins a-t-elle besoin de quelque explication. Les hommes qui, en Allemagne, partagent les vues historiques de M. Baur, ne sont pas tous ses disciples dans le sens rigoureux du mot, ni ne prennent pour règle de suivre ou de développer ses opinions particulières. (Comp. F. C. Baur, *Die Tübinger Schule*, 1859, p. 55. Hilgenfeld, *Zeitschrift für wissenschaft. Theologie*, 1859, p. 277.) Fidèles à leur tâche d'historiens critiques, ils remontent directement aux sources, et se préoccupent généralement assez peu de savoir si les résultats auxquels ils arrivent s'accordent ou non avec ceux qu'il a obtenus lui-même; surtout ne reculent-ils jamais, lorsqu'il y a lieu, devant le devoir de le contredire. A proprement parler, ils constituent beaucoup moins une école qu'un groupe de travailleurs indépendants qui, partant du même principe de la liberté absolue de la critique, parviennent à un ensemble d'idées, au fond concordantes, sur l'histoire des trois premiers siècles de l'Église. Cette circonstance, loin de nuire à la solidité de leurs travaux, leur donne au contraire, ainsi qu'à leurs communes conclusions, une valeur et un poids incontestablement supérieurs. — De ce que nous venons de dire, il ne faudrait pas conclure, cependant, que nous méconnaissions les droits et les mérites si éclatants de M. Baur. Il n'en demeure pas moins le génie créateur qui a donné l'impulsion générale, et en même temps le premier, par le savoir et par l'intelligence, de tous ceux qui l'entourent. La conception fondamentale lui appartient, et nul ne saurait songer à lui refuser le titre de maître. A part donc notre légère réserve, rien n'empêche de continuer à se servir de l'expression : *École de Tubingue*. A. S.

science, par l'alliance peu commune de la pensée spéculative et d'une érudition universelle, par un instinct merveilleux de divination qui, de données isolées, obscures et jusqu'alors inaperçues, parvient à tirer les résultats les plus considérables; il occupe, dis-je, incontestablement, par la réunion de toutes ces facultés si rares et si diverses, depuis la mort de Schleiermacher, la première place dans notre monde théologique¹. Énumérons rapidement ses productions littéraires, dont chacune est un trésor inépuisable de savoir et un document d'énergie intellectuelle. Sa première œuvre importante, écrite encore sous l'inspiration de Schleiermacher, est sa *Symbolique et Mythologie* des années 1824 et 1825. La seconde, issue de la lutte avec Mœhler, fut sa *Différence entre le protestantisme et le catholicisme*², dans laquelle il se montra muni de toutes les armes de la plus fine dialectique, et l'égal de son savant adversaire. Il passa ensuite à ses monographies sur l'histoire des dogmes, dont la moindre eût suffi pour lui assigner la place la plus honorable parmi les théologiens de l'époque. Son livre sur la *Gnose*³ parut d'abord. Il y ouvrit un point de vue nouveau sur la gnose chrétienne des deuxième et troisième siècles, en les considérant comme les premiers anneaux d'une chaîne de productions philosophico-religieuses, qui, passant par la mystique et la théosophie, vient se rattacher sans aucune interruption à Schelling, à Hegel et à Schleiermacher. Bientôt après parut son ouvrage sur le *Manichéisme*, puis celui sur la *Rédemption*⁴, puis enfin les trois énormes volumes de son *Histoire de la*

¹ Baur est né en 1792. Vieilli par le travail plus encore que par les années, ses facultés intellectuelles, loin d'avoir souffert, semblent gagner, à chaque nouvelle publication, en précision et en profondeur. Il fait en ce moment les cours de l'histoire de l'Église et de la théologie du Nouveau Testament. Ses leçons, pour autant qu'il nous a été permis d'en juger nous-même dernièrement, consistent en une simple dictée ou lecture assez monotone, et que la faiblesse de sa vue ne contribue pas à rendre plus facile. Mais ce vice de forme ne paraît pas avoir nui au succès de son enseignement. — A propos de ces quelques indications biographiques que nous donnons ici, nous nous permettons de regretter qu'une *Biographie générale*, comme celle de M. Firmin Didot, qui embrasse dans son cadre les célébrités contemporaines, et qui ne craint pas de consacrer des colonnes nombreuses à des noms sans valeur ou à l'énumération des moindres productions de l'auteur le plus frivole, n'ait pu accorder une seule ligne à notre illustre écrivain. Du reste, tout le choix qui y a été fait jusqu'ici parmi les théologiens contemporains de l'Allemagne est des plus malheureux. A. S.

² *Gegensatz des Protestantismus und Katholicismus nach den Principien und Hauptdogmen der beiden Lehrbegriffe*, 1833, II^e Aufl., 1836.

³ *Die christliche Gnosis, oder die christliche Religions-philosophie in ihrer geschichtlichen Entwicklung*, 1835.

⁴ *Die christliche Lehre von der Versöhnung in ihrer geschichtlichen Entwicklung*, 1838.

*doctrine chrétienne de la Trinité et de l'incarnation divine*¹. Si, à ces monographies sur l'histoire des dogmes, nous ajoutons le traité dans lequel il a embrassé l'ensemble de cette science² et l'écrit sur l'*Église chrétienne des trois premiers siècles*³, nous aurons nommé les œuvres capitales qu'il a produites en ce genre, et auxquelles vient se rattacher une interminable série de dissertations spéciales et d'articles critiques sur les points les plus divers de l'histoire de l'Église et de ses dogmes. Le caractère distinctif de tous ces travaux consiste en ce que le développement de l'Église, et, en particulier, du dogme, y est considéré comme une évolution nécessaire, logique de la pensée; en ce que les détails, quelque riches et nombreux qu'ils puissent être, n'y ont de valeur qu'au point de vue de l'ensemble, que comme parties du tout, comme moments constitutifs du progrès général qui les régit. L'histoire est donc traitée ici d'une manière réellement philosophique; mais la théorie y repose sur des recherches si savantes et de si ingénieuses combinaisons, que le reproche d'abstraction et d'*à priori*, qu'on adresse fréquemment, et non sans motifs, aux disciples de Hegel, ne saurait atteindre ni un tel homme, ni de pareils travaux. Et pourtant, quelque honorablement que Baur se distingue des autres membres de l'école hégélienne par ses connaissances positives, on ne peut s'empêcher de retrouver aussi chez lui un certain dualisme, un manque de fusion entre le général et le particulier, l'un n'étant trop souvent qu'une catégorie logique disposée d'avance, sous laquelle l'autre est rangé par force, et dont on lui impose simplement l'étiquette. Parfois encore, le développement dogmatique semble ne partir que de soi, n'obéir qu'à une évolution dogmatique interne, exister indépendamment des mani-

¹ *Die christliche Lehre von der Dreieinigkeit und Menschwerdung Gottes in ihrer geschichtlichen entwicklung*, 1841-43.

² *Lehrbuch der christlichen Gorgengeschichte*, 1847. — Cette première édition, destinée surtout à être complétée par l'enseignement oral, laissait beaucoup à désirer sous le rapport de la forme. En 1858, M. Baur a publié une seconde édition, revue et augmentée, où la perfection du style répond à la perfection du fond. Cet ouvrage est aujourd'hui un petit chef-d'œuvre. Vrai coup d'œil d'aigle jeté sur l'évolution dogmatique de la pensée chrétienne depuis son origine jusqu'à notre temps, il nous semble plus capable qu'aucun autre traité de ce genre de donner une idée générale et approfondie de cette importante science. A. S.

³ *Das Christenthum und die christliche Kirche der drei ersten Jahrhunderte*, 1853. — Cette année même, c'est-à-dire depuis que M. Schwarz écrivait ces pages, a paru la continuation de cet ouvrage sous le titre de *Die christliche Kirche vom Anfang des vierten bis zum Ende des sechsten Jahrhunderts*. M. Nefflzer a déjà signalé ici même ce remarquable écrit (numéro de juillet, 1849), et nous en a promis un compte rendu. A. S.

festations de la vie chrétienne, et ne plus avoir avec elles de rapport nécessaire. On ne sent pas toujours, comme dans un ouvrage analogue de Gervinus¹, par exemple, cette dépendance étroite et mutuelle entre les faits et la littérature, en vertu de laquelle celle-ci n'est que le fruit des premiers, l'expression exacte des idées et des mœurs du siècle. Cependant, malgré ces défauts sensibles, on ne peut répéter assez que l'histoire du dogme, comparée surtout à ce qu'elle était auparavant, est entrée, avec Baur, dans une période nouvelle, et que, sur ce terrain, l'école de Neander elle-même est restée très-inférieure à ces gigantesques travaux dont le but général est d'embrasser par la pensée et de comprendre, dans leur impérieuse nécessité, les écarts et les contradictions, les transformations et les progrès à travers lesquels un dogme a passé pendant la longue marche de son développement historique.

Aux travaux de Baur sur le dogme, se lient intimement ceux qui concernent la critique. Ces derniers ne sont, à proprement parler, que l'application au canon de l'Écriture de ses recherches touchant les progrès de la conscience chrétienne pendant les premiers siècles, et ne consistent qu'à faire rentrer les livres canoniques dans la littérature primitive de l'Église. Le point de départ de sa critique de Baur est remarquable. Il ne le prend pas, comme on le faisait depuis Eichhorn, dans les Évangiles, mais dans les écrits de Paul. Les Épîtres incontestablement authentiques de Paul, l'image si vivante qu'elles retracent du grand apôtre des gentils et de la rude opposition contre laquelle il luttait, tel est le point fixe, le *δός μοι πού στῶ*², d'où partent ses opérations et où pose le levier dont il se sert pour peser les autres livres de l'Écriture. Le début de ces travaux fut marqué par deux dissertations : l'une *Sur les Origines de l'ébionitisme et sur sa dérivation de la secte essénienne* (1831); l'autre, sur *le Parti du Christ à Corinthe*, publiée la même année dans le *Journal de Tübingue*. Cette dernière dissertation est la plus importante; elle offre un intérêt tout particulier, en ce qu'elle exprime déjà clairement, au moins dans leurs lignes fondamentales, les vues de Baur touchant le christianisme primitif. Déjà ici, l'opposition entre l'ébionitisme ou pétrinisme et le paulinisme est envisagée comme l'élément dominant des luttes génératrices de l'époque des apôtres et de celle qui les suivit. — Vint alors l'écrit sur *les Prétendus*

¹ *Histoire de la littérature allemande.*

² Mot attribué à Archimède, qui, inventeur d'une machine capable de porter les plus grands poids, n'aurait demandé qu'un point d'appui (*Donnez-moi où me tenir*) pour soulever le monde. A. S.

Épîtres pastorales de l'apôtre Paul (1835), dans lequel le caractère menaçant de cette critique apparut pour la première fois, au grand scandale de la théologie croyante. Baur ne se contenta pas d'affirmer l'inauthenticité de ces Épîtres, comme l'avaient fait Eichhorn et, au moins pour la première à Timothée, Schleiermacher; non! il voulut déterminer encore le temps de leur rédaction et les idées qui les avaient inspirées. Il les abaissa jusqu'au milieu du second siècle, et y découvrit une opposition intentionnelle contre la Gnose, ainsi que le dessein formel de favoriser le régime épiscopal, qui prenait naissance, vers cette époque, au sein de l'Église. — On vit paraître ensuite la dissertation sur *le But et l'occasion de l'Épître aux Romains* (1836), et un écrit sur *l'Origine de l'épiscopat* (1838), dirigé surtout contre *les Origines de l'Église chrétienne*, de Rothe, et contre l'authenticité des Épîtres d'Ignace, qui y était défendue. Mais les deux principales œuvres critiques de Baur, celles où bien des points, qui n'avaient été qu'indiqués ou effleurés ailleurs, se trouvèrent groupés et mis en pleine lumière, furent : *l'Apôtre Paul*¹ et *les Recherches critiques sur les Évangiles canoniques* (1847). Plus tard suivirent encore l'ouvrage sur *les Évangiles de Marc et de Marcion*², et celui, déjà cité plus haut, sur *l'Histoire de l'Église chrétienne pendant les premiers siècles*, dans lequel tous les résultats de sa critique furent soumis à un nouvel examen et résumés en un même tableau historique³. Enfin, nous n'aurons garde d'oublier ce nombre vraiment immense de dissertations moins étendues sur presque tous les points importants de la critique du Nouveau Testament, dont il enrichit d'abord le *Journal de Tubingue*, et dans la suite les *Annales de théologie*⁴.

¹ *Paulus der Apostel Jesu Christi; sein Leben und Wirken, seine Briefe und seine Lehre. Ein Beitrag zu einer kritischen Geschichte des Urchristenthums*, 1845. — Dans cet ouvrage se trouvent reproduites les deux dissertations indiquées plus haut : *Le parti du Christ à Corinthe* et *But et occasion de l'Épître aux Romains*. A. S.

² *Das Marcus Evangelium nach seinem Ursprung und Character, nebst einem Anhang über das Evangelium Marcion's*, 1851.

³ Il convient de nommer encore, parmi les principales publications de Baur, son livre *Die Epochen der kirchlichen Geschichtschreibung*, 1852; puis deux petits écrits très-importants, surtout pour la critique de l'Évangile de Jean : *An Herrn Dr. Karl Hase, Beantwortung des Sendschreibens an die Tübinger Schule*, 1855, et *Die Tübinger Schule und ihre Stellung zur Gegenwart*, 1859. A. S.

⁴ *Theologische Jahrbücher*. — Ce journal, dirigé pendant quelque temps par Zeller seul, puis par Baur et Zeller, fut l'organe presque exclusif de l'école, et constitue un trésor inappréciable de science et d'érudition auquel, pour notre part, nous ne saurions comparer aucun autre recueil de ce genre. Commencé en 1842, il continua sans interruption jusqu'à la fin de 1857, époque à laquelle il a cessé de paraître. Aussitôt après,

A tous ces travaux du maître vinrent se joindre ceux de ses disciples. Nous rencontrons ici en première ligne Schwegler et Zeller : le premier est, pour la vivacité et la clarté de l'exposition, l'apparition la plus brillante de l'école, quoique, à vrai dire, l'éloquence de la phrase serve trop souvent chez lui à recouvrir l'insuffisance de la démonstration. Schwegler se révéla d'abord par son *Histoire du montanisme* (1841), ouvrage inspiré par Baur et couronné par la Faculté de théologie de Tubingue, lequel, partant des controverses du deuxième siècle au sujet de la pâque, jeta un jour nouveau et très-défavorable sur l'Évangile de Jean. Mais son œuvre capitale, la première qui ait mis en pleine lumière l'ensemble des résultats de la critique de Baur et qui ait valu à celle-ci la haine définitive de la théologie orthodoxe, fut l'histoire de *l'Époque après les apôtres*¹. Sans doute, cet écrit est rempli d'exagérations et de provocations toutes juvéniles, il est partial dans son argumentation, il présente d'une manière fausse et exagérée l'opposition entre le pétrinisme et le paulinisme, il fait de ces deux mots l'usage le plus arbitraire; et cependant, grâce surtout au mérite de la forme, qui rappelle celle de Strauss, et à l'art de manier et de mettre en scène toutes les données historiques importantes, il a produit une impression immense et profonde. Aujourd'hui encore, malgré les changements et les corrections qu'il aurait à subir sur bien des détails, il peut être considéré comme un des *standard-works* de l'école².

c'est-à-dire dès le début de 1858, M. Hilgenfeld créa, sous le titre de *Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie*, un nouveau journal qui peut être considéré, du moins au point de vue essentiel de la critique historique, comme la continuation des *Annales*. La pensée philosophique seule a changé, M. Hilgenfeld ne partageant pas, comme Baur et Zeller, les principes hégéliens; et c'est probablement à cette circonstance que le nouveau Recueil doit d'avoir pu compter sur la sympathie générale qui semblait s'être retirée du premier. La *Zeitschrift* s'est assuré la collaboration de tous les anciens rédacteurs des *Jahrbücher*, plus celle de MM. Hase, Hitzig, Knobel, Lipsius, Rückert, Karl Schwarz, Stickel, etc., de sorte qu'aucune chance de succès ne paraît lui manquer. Disons cependant qu'un nom, sur lequel il devrait pouvoir compter sous tous les rapports, lui fait défaut : celui de M. Volkmar, qui, pour n'avoir pas su écarter assez sévèrement toute personnalité dans des discussions purement scientifiques, se trouve en guerre ouverte avec Hilgenfeld. Nous faisons des vœux pour que cet état de choses, aussi nuisible à la science que contraire à la charité qui devrait unir au moins ceux qui partagent les mêmes convictions, vienne à cesser promptement. A. S.

¹ *Das nachapostolische Zeitalter in den Hauptmomenten seiner Entwicklung*. 2 Bände, 1846.

² Schwegler est mort subitement le 6 janvier 1857. Il était professeur de littérature ancienne à l'université de Tubingue. Il a laissé, en dehors des ouvrages cités et de plusieurs articles insérés dans les *Annales de théologie*, un *Abrégé de l'histoire de la philosophie*, 1848, 4^e édition, publiée par Keastlin, 1859; *La Métaphysique d'Aristote*,

Zeller¹ se distingue par la réserve, la circonspection et une scrupuleuse exactitude. Il ne procède jamais que lentement, après mûre réflexion et en rendant sur chaque point un compte minutieux de ses motifs et de ses déterminations. Les *Annales de théologie*, dont il est directeur², renferment de lui un grand nombre de dissertations aussi solides qu'intéressantes sur les plus importantes questions de la critique du Nouveau Testament. On remarque parmi elles les articles sur l'*Apocalypse* (1842), les *Témoignages extrinsèques relatifs à l'existence et à l'origine du quatrième Évangile* (1845, 47, 53), l'*Évangile de Luc et les Actes des apôtres* (1848-51), etc. Mais ce sont surtout ces dernières recherches qui, revues et réunies en un volume, sous le titre de *Les Actes des apôtres, examen critique de leur contenu et de leur origine*³, ont rendu les plus éminents services à la science et acquis à leur auteur un mérite durable. Ce travail est peut-être le fruit le plus mûr de la critique à laquelle Baur a attaché son nom, l'œuvre la plus solide de l'école, et si vigoureusement taillée qu'elle a donné lieu à toute une série de volumineuses réponses.

A côté de ces deux disciples de Baur, il faut compter encore, parmi ceux qui se sont formés sous l'inspiration personnelle du maître, les théologiens souabes : Kæstlin, Planck, Schnitzer, Georgii ; Hilgenfeld, Ritschl et Volkmar se rattachèrent, au contraire, d'une façon indirecte, et dans une plus grande indépendance, aux recherches qu'il avait entreprises. — Kæstlin s'est fait surtout un nom très-distingué par son exposé de la *Doctrine de l'Évangile et des Épîtres de Jean* (1843), et par son livre récent sur l'*Origine et la composition des Évangiles synoptiques*

texte, traduction et commentaire, 4 vol., 1847-48 ; une *Histoire romaine* fort savante, mais demeurée incomplète, malgré le dernier demi-volume (l'ouvrage entier a trois volumes), qui a été publié après sa mort ; une *Histoire de la philosophie grecque*, 1859 ; enfin de bonnes éditions critiques des *Homélies de Clément de Rome*, 1847, et de l'*Histoire ecclésiastique d'Eusèbe*, 1852. A. S.

¹ Zeller, d'abord *privat docent* à la Faculté de théologie de Tubingue, fut appelé à Berne, en 1847, en qualité de professeur de théologie. Sa nomination y donna lieu à une opposition du genre de celle dont Strauss avait été l'objet à Zurich ; mais elle fut maintenue, et Zeller occupa la chaire qui lui avait été confiée jusqu'en 1850. Il passa alors à l'université de Marbourg, où il remplit encore aujourd'hui la charge de professeur ordinaire de philosophie. Son principal ouvrage est *Die Philosophie der Griechen in ihrer geschichtlichen Entwicklung*, 5 volumes, 1843-52, dont une seconde édition, considérablement augmentée, a commencé à paraître depuis 1856. C'est un monument de judicieuse critique et d'érudition. A. S.

² Ce journal paraissait encore, comme nous l'avons vu, lorsque Schwarz écrivait ces lignes. A. S.

³ *Die Apostelgeschichte nach ihrem Inhalt und Ursprung kritisch Untersucht*, 1854.

(1853)¹. Mais le plus fécond et le plus infatigable de tous est sans contredit Hilgenfeld, qui, dans un court espace de temps, a produit une suite considérable d'ouvrages aussi savants que judicieux, sur *les Réco- gnitions et les Homélies Clémentines* (1848); *l'Évangile et les Épîtres de Jean* (1849); *l'Évangile de Marc* (1850); *les Évangiles de Justin, des Clémentines et de Marcion* (1850); *la Glossolalie dans l'ancienne Église* (1850); *l'Épître aux Galates, traduite et expliquée dans ses rapports historiques* (1852); *les Pères apostoliques, recherches sur le contenu et l'origine des écrits conservés sous leur nom* (1853); *les Évangiles au point de vue de leur origine et de leur valeur historique* (1854)². En bien des points, Hilgenfeld a suivi librement sa propre voie : c'est ainsi qu'il a soutenu le premier la priorité des Réco- gnitions sur les Homélies, qu'il a placé l'Évangile de Marc entre ceux de Matthieu et de Luc, qu'il a rattaché, trop intimement peut-être, le quatrième Évangile à la gnose de Valentin, etc. Dans la méthode, il s'est attaché davantage à l'analyse : au lieu de faire rentrer d'une manière plus ou moins violente tous les écrits de l'époque dans la lutte entre l'ébionitisme et le paulinisme, il s'est efforcé de les examiner en détail, de les comparer entre eux et d'en saisir l'histoire au point de vue spécialement littéraire. Ritschl, dans sa *Formation de l'Église catholique ancienne* (1850), écrite en opposition formelle avec *l'Époque après les apôtres*, de Schwegeler, a été également le promoteur d'une correction utile au sein de l'école, en appelant l'attention sur l'usage abstrait et abusif des termes reçus : paulinisme et pétrinisme, et

¹ Dr Kœstlin est aussi un des professeurs de l'université de Tubingue, où il fait le cours d'esthétique. Il a inséré dans les *Annales de théologie* quelques dissertations de la plus haute importance, qui équivalent, par l'étendue et le mérite, à de véritables ouvrages, et dont nous ne pouvons nous empêcher de citer les suivantes : *Pour servir à l'histoire du christianisme primitif* (1850); *La Littérature pseudonyme de la primitive Église, pour servir à l'histoire de la formation du Canon* (1851); *Sur l'Épître aux Hébreux* (1853-54). A. S.

² Hilgenfeld a encore publié depuis : *Le Christianisme primitif dans les moments principaux de son développement* (1855), et *L'Apocalyptique juive dans son développement* (1857). Il nous serait impossible d'énumérer tous les articles remarquables qu'il a donnés dans les *Annales*; nous nous faisons cependant un devoir de signaler ceux qui ont pour objet de défendre et de préciser ses vues relatives aux Clémentines (1850-54), puis : *La Controverse pascal et l'Évangile de Jean* (1849); *L'Évangile de Marcion et son dernier critique* (1853); *La Question des Évangiles et les derniers travaux sur ce sujet* (1857). Parmi les articles qu'il a déjà publiés dans son nouveau *Journal de théologie scientifique*, nous indiquons plus particulièrement ceux intitulés : *Le Christianisme primitif et ses plus récents historiens Lechler et Ritschl* (trois articles, 1858). — Hilgenfeld, qui a su inspirer un sentiment d'estime et d'affection très-général (comp. *Protestantische Kirchenzeitung*, numéro du 2 octobre 1858, p. 943), est professeur de théologie à l'université d'Iéna. A. S.

en combattant avec force l'hypothèse de la prépondérance prolongée du pétrinisme jusqu'au milieu du deuxième siècle et de la complète rétrogradation du paulinisme jusque vers le même temps¹. Enfin, Volkmar, qui s'est surtout occupé de la question de l'Évangile de Marcion et de ses rapports avec celui de Luc², a mis un terme, par des recherches aussi impartiales que concluantes, à la prédilection dont les Évangiles non canoniques tendaient à s'emparer au détriment de ceux que le canon a consacrés.

Devant ces divergences de plus en plus sensibles qui se manifestent au sein de la nouvelle école critique, on est porté à se demander en quoi consistent sa tendance générale et sa décisive importance, dans quel sens elle constitue le plus incontestablement un progrès.

La pensée historique fondamentale sur laquelle cette critique repose est la suivante :

Le christianisme n'est point descendu du ciel complet et parfait dès l'abord. Il est le produit d'un développement progressif; et le sol sur lequel il grandit fut le judaïsme. L'élément judaïque était comme l'enveloppe que le christianisme primitif ne pouvait briser qu'après une longue période de travail et de conflits intérieurs. Le christianisme fut, à son origine, un judéo-christianisme; et son premier symbole se résumait en ces mots : « Jésus est le Messie, l'accomplissement de la parole des prophètes. » Ainsi le christianisme primitif, identique avec le judéo-christianisme, n'était qu'un judaïsme spiritualisé et accompli; en lui ne résidait pas encore ce nouveau principe de vie qui devait

¹ Ritschl, professeur de théologie à l'université de Bonn, ne peut plus être compris aujourd'hui dans l'école dite de Tubingue. Il s'en est séparé implicitement et explicitement dans la seconde édition du livre cité (1857), où il prétend renverser la construction historique de Baur, et lui en substituer une autre plus conforme aux traditions reçues. Hilgenfeld a fait voir, dans les articles indiqués ci-dessus, combien l'une et l'autre tentative avaient peu réussi. Du reste, plusieurs des résultats de la critique de Ritschl ressemblent encore singulièrement à ceux de Tubingue; et, pour notre part, nous ne saurions en considérer l'auteur comme aussi essentiellement détaché des principes de l'école, qu'il se plaît à le croire. A. S.

² *Das Evangelium Marcions*, 1852. — On a encore de Volkmar : *Sur Justin le Martyr et ses rapports avec nos Évangiles* (1853), *Hippolyte et ses contemporains de Rome* (1855), *Sur l'Église de Rome, son origine et son premier conflit* (1857, ces deux derniers écrits sont très-remarquables); enfin, *La Religion de Jésus et son premier développement* (1857), reproduction d'un cours public fait à Zurich, pendant l'hiver de 1856, devant une nombreuse assistance de personnes des deux sexes, et où les résultats de la critique moderne touchant l'histoire ecclésiastique des deux premiers siècles se trouvent présentés avec une hardiesse extrême. Volkmar est professeur à la Faculté de théologie de l'université de Zurich. A. S.

embrasser le monde et réunir dans un même esprit le juif et le païen : Paul fut le premier à réaliser ce progrès, à briser avec le judaïsme, le temple et la loi¹. L'opposition entre l'ancien et opiniâtre judéo-christianisme soutenu de l'autorité des apôtres de la circoncision, Pierre, Jacques et Jean, et le christianisme universaliste de l'apôtre novateur de la gentilité, de Paul, fut bien plus vive et plus longue que la tradition subséquente de l'Église et notamment les *Actes des apôtres* ne se plurent à la représenter. Paul, surtout, n'en vit point la fin. Celles de ses Épttres qui sont incontestablement authentiques nous le montrent, au contraire, engagé, jusqu'à son dernier jour, dans le feu de la lutte pour l'abrogation de la loi, pour la revendication de son autorité apostolique et pour l'égalité de droits entre les chrétiens gentils et

¹ Cette partie de l'exposition de M. Schwarz n'est à peu près juste que par rapport au livre de Schweigler; appliquée à l'école en général, elle est ou forcée ou incomplète, et partant peu exacte. Pour qu'elle ne puisse induire en erreur, il faudrait l'accompagner de quelques explications. Ainsi, l'opinion qui fait de Paul en quelque sorte le fondateur réel du christianisme, imputable jusqu'à un certain point à Schweigler, ne l'est ni à Baur, ni à aucun autre de ses collaborateurs. Baur reconnaît un élément universaliste dans le Christ, et il signale au sein de l'Église même de Jérusalem des précurseurs de Paul, tels qu'Étienne et d'autres membres hellénistes de cette communauté. On ne peut donc lui faire dire que le christianisme ne portait pas en soi, dès le premier jour de sa naissance, *le nouveau principe de vie*. (Comp. *Die Christl. Kirche der 3 ersten Jahrh.*, p. 28 sqq., 42 sqq.; *Die Tubinger Schule*, p. 28-41.) Il se résume du reste quelque part en ces termes : « Le paulinisme et le christianisme primitif sont à la fois identiques et dissemblables : le paulinisme ne consiste qu'à se rendre clairement compte et à mettre la conscience publique en possession de ce qui était contenu en réalité dans le christianisme et dans la pensée du Christ. » (*Tubinger Schule*, p. 23.) Voici comment s'exprime Hilgenfeld : « Comme le fondateur du christianisme, tout en émettant l'élément novateur de son principe, est resté attaché avec respect à la religion de sa nation, il est facile de tracer en quelque sorte d'avance la voie que le christianisme devait suivre, surtout au temps apostolique, pour devenir la religion du monde. On pouvait s'attendre à ce que les témoins oculaires immédiats de Jésus, à la tête desquels se trouvaient les douze apôtres, loin de rompre avec la religion juive à laquelle leur maître n'avait cessé d'être soumis, commenceraient par vouloir la perpétuer; à ce qu'ils ne se permettraient, en qualité de chrétiens, que les infractions à la loi les plus inévitables et les plus impérieusement réclamées par l'essence même de leur foi; à ce qu'ils seraient valoir le christianisme comme le judaïsme véritable, et que, par suite, ils ne chercheraient d'abord à le répandre, conformément aux prescriptions du Christ (Matth., x, 5, 6; xv, 22), que parmi les juifs. Mais s'il est vrai, d'autre part, comme on doit l'admettre (Matth., xix, 8 sqq.; xxii, 37 sqq.), que Jésus s'était élevé lui-même intérieurement au-dessus de la religion de la loi, et qu'il se trouvait avec Dieu dans des rapports qui dépassaient le judaïsme, l'esprit qu'il laissait à ses disciples devait tendre de soi-même à briser ces entraves du judaïsme que le christianisme portait avec lui du fait même de sa naissance, et à comprendre la nouvelle religion, dans sa pleine liberté spirituelle, comme la religion générale de l'humanité. Ce progrès, dont l'apôtre Paul fut le principal instrument, inaugura au sein du christianisme un développement interne, mais aussi un grave conflit. » (*Das Urchristenthum*, p. 49.) A. S.

juifs. Cette lutte ne cessa pas davantage avec la ruine de Jérusalem ; elle se prolongea pendant toute la seconde génération et dans les temps qui suivirent les apôtres, jusqu'au milieu du second siècle. Et comme elle agita et domina profondément cette époque entière, les écrits contemporains en portent tous plus ou moins volontairement la trace et ne s'expliquent que par elle. En un mot, les contradictions dogmatiques entre le pétrinisme et le paulinisme sont la clef de la littérature des deux premiers siècles, et par conséquent aussi le véritable moyen de comprendre les livres canoniques, d'en déterminer l'âge et l'origine. Ces écrits se divisent en deux catégories principales : ou ils participent de la première ardeur d'une hostilité directe et immédiate, comme les Épîtres de Paul, d'une part, et l'Apocalypse, de l'autre ; ou ils s'inspirent de la disposition ultérieure qui consistait à calmer cette irritation même, à en effacer les motifs et à la recouvrir du voile de l'oubli. Les livres canoniques sont donc pour la plupart des écrits de tendance ; et cette tendance a surtout pour objet la conciliation et l'accommodement.

A ces vues conciliatrices, à ce dessein bien arrêté d'aplanir les aspérités du judéo-christianisme primitif et de le fondre avec les éléments libéraux de l'universalisme paulinien, se rattachent l'inauthenticité d'un grand nombre de livres canoniques beaucoup plus récents qu'ils ne paraissent et qu'ils ne prétendent l'être. Nous l'avons déjà dit, toutes les opérations de Baur reposent sur les grandes et incontestables Épîtres de Paul, sur celles aux Galates, aux Romains et aux Corinthiens. L'Épître aux Galates, et en particulier les deux chapitres où l'apôtre rend compte de ses relations avec Pierre et de son entrevue avec ses collègues judaïsants de Jérusalem, est surtout pour lui de la plus haute importance. En effet, l'événement survenu à Antioche entre l'apôtre des gentils et le premier des apôtres de la circoncision¹, jette une vive lumière sur les rapports mutuels qui existaient à l'origine entre le paulinisme et le judéo-christianisme. Il ne s'agissait là en aucune façon, comme on le dit communément à tort, d'une simple légèreté ou d'une hésitation momentanée de Pierre. Depuis l'époque de la mort du Christ jusqu'au fait en question, il s'était écoulé un temps plus que suffisant² pour se former une idée parfaitement nette et arrêtée sur la position que le christianisme devait prendre vis-à-vis du judaïsme et de la gentilité. La pratique libérale à

¹ *Galates*, n, 11 sqq.

² L'intervalle était de vingt années.

laquelle Pierre avait commencé par se prêter n'était en réalité que l'effet d'une condescendance pour Paul ; et ce furent ses convictions intimes et primitives qu'il s'empressa de reprendre , aussitôt l'arrivée des délégués de Jacques. Ces délégués et Jacques lui-même sont les représentants du véritable judéo-christianisme : ils donnent clairement à voir combien on avait encore, de ce côté, des vues étroites au sujet des relations avec les ethnico-chrétiens. « Et Pierre les craignit¹ » ; c'est-à-dire qu'ils étaient toujours, même pour lui, une autorité.

Non moins importantes pour la connaissance du christianisme primitif sont l'entrevue de Paul et des trois grands apôtres de la Judée, telle qu'elle se trouve rapportée dans le second chapitre de la Lettre aux Galates, et la comparaison de cette relation historique avec celle que nous en présente le quinzième chapitre des *Actes*, avec le prétendu concile de Jérusalem. Ici, du moins, il est possible de contrôler exactement le livre des *Actes* et de distinguer l'histoire réelle de la forme qu'elle revêtit plus tard. D'après l'Épître aux Galates, il n'est question que d'une entente purement extérieure ; les apôtres du judaïsme ne font de concession ni pour eux-mêmes, ni par rapport à leur propre pratique ; ils se bornent à concéder à Paul la faculté de poursuivre l'œuvre entreprise, la mission parmi les gentils. Combien différent est le récit des *Actes* ! Là, un concordat formel est conclu ; les règles à observer pour l'évangélisation des infidèles sont soigneusement stipulées ; Pierre et Jacques prennent eux-mêmes l'initiative de la défense de la pratique la plus large. Mais comment se peut-il, si Pierre a parlé réellement dans ce sens, qu'il ait agi d'une façon si différente à Antioche ? Comment expliquer, si tel fut le rôle de Jacques au concile, que ses délégués se soient montrés ensuite sous un jour tout opposé ? Pourquoi, enfin, Paul n'en appelle-t-il jamais, pas même par la plus légère allusion, à ces stipulations communes et, par conséquent, à son bon droit, lorsqu'il en aurait dû sentir si impérieusement le besoin, dans l'Épître aux Galates, par exemple, à propos de la circoncision, dans celle aux Corinthiens, à propos de l'usage des viandes offertes aux idoles ? Sans aucun doute, parce qu'un pareil concordat n'existait point, et qu'il fut l'œuvre d'une époque postérieure où les esprits s'étaient préparés graduellement à ces concessions réciproques.

Ce sont là deux des points les plus graves par lesquels les idées généralement reçues au sujet des rapports prétendus pacifiques entre le

¹ Φοβούμενος τοὺς ἐκ περιτομῆς. Gal., II, 12.

christianisme primitif et le paulinisme, et d'un triomphe aussi prompt que paisible de l'universalisme paulinien, se trouvent essentiellement modifiées. Pour prouver la ténacité, l'extension et la puissance considérable du judéo-christianisme jusque dans le milieu du second siècle, Baur et son école ont rassemblé et fait valoir une foule de données historiques des plus intéressantes. C'est la lutte continue et souvent passionnée dans laquelle Paul se trouve engagé contre les apôtres primitifs eux-mêmes; ce sont ses combats pour tout ce qui lui donne quelque raison d'être, pour les principes fondamentaux de son œuvre, pour son autorité apostolique contestée; c'est le caractère particulier de l'apôtre Jacques, que les antiques renseignements d'Hégésippe nous dépeignent comme un ascète juif accompli; c'est l'assertion de Sulpice Sévère, qui assure que jusqu'à la destruction de Jérusalem sous Adrien la communauté de Jacques observa fidèlement la loi et la circoncision; c'est l'importance qu'avaient, pour le plus ancien christianisme, des écrits d'une tendance très-hostile à Paul, tel que le livre essentiellement judéo-chrétien de l'Apocalypse; ce sont les éléments de même nuance qui se retrouvent encore en grand nombre chez les synoptiques, et notamment chez Matthieu, sous la forme du particularisme le plus étroit; c'est le monarchisme ébionite qui, comme les Artémonites osèrent l'affirmer avec force et comme le reconnaît Tertulien lui-même, constitua, jusqu'au début du troisième siècle, l'opinion dominante¹; ce sont les faciles succès du montanisme au sein de l'Eglise de l'Asie Mineure; c'est le caractère des plus anciens docteurs de l'Eglise, d'un Papias, d'un Hégésippe, et même encore d'un Justin Martyr; c'est la nature de certaines productions littéraires, telles que le *Pasteur* d'Hermas et les *Clémentines*, qui, pendant tout le second siècle, furent considérées presque à l'égal des livres canoniques et lues universellement avec respect; ce sont, enfin, et les haines opiniâtres dont l'apôtre Paul demeura l'objet, et les attaques, ou découvertes ou cachées, qui ne cessèrent de s'élever contre son autorité apostolique du sein du parti judaïsant, et que les *Clémentines* nous donnent encore clairement à connaître.

¹ Le monarchisme est la doctrine qui maintenait sévèrement l'unité divine contre les apparences trithéistes du trinitarisme. A l'égard de la question christologique, le monarchisme ou refusait à Jésus-Christ la divinité, avec les ébionites, ou le considérait comme une manifestation de la personne du Père, avec Praxéas, le pape Calixte et autres. C'est plutôt sous cette dernière forme que le monarchisme domina dans l'Eglise de Rome jusqu'à la fin du premier tiers du troisième siècle. Mais nous espérons pouvoir exposer un jour, ici même, plus au long ces intéressantes questions. A. S.

De tout cela, on arrive à conclure que les deux grandes tendances connues sous le nom de judéo-christianisme et de paulinisme, loin d'avoir vécu en paix et dans une déférence mutuelle, se trouvaient dans un état de lutte acharnée et constante; que le judéo-christianisme conserva longtemps sa prépondérance, et qu'il ne fut amené que vers le milieu du second siècle, par les besoins de la commune défense contre la gnose et contre les persécutions, à se ranger sous l'unité de l'Église; que cette époque, enfin, vit naître et la pensée première d'une Église catholique, et tous ces livres iréniques destinés à voiler les inimitiés antérieures.

De ces aperçus historiques fondamentaux se déduisent alors, au sujet des livres canoniques, les conséquences suivantes :

Nos Évangiles actuels ne constituent point la littérature évangélique originaire et primitive; ils sortent au contraire eux-mêmes d'une souche plus ancienne, expression fidèle du judéo-christianisme rigoureux, soit qu'elle fut l'Évangile des Hébreux ou de Pierre, celui des Égyptiens, des Ébionites ou des Nazaréens, car tous ceux-ci sont intimement liés entre eux et, très-probablement, de simples variétés d'une seule et même espèce. Parmi les Évangiles canoniques, celui qui se rapproche le plus de cet Évangile primitif (τὸ εὐαγγέλιον) dont les *Mémoires des apôtres* de Justin et les *Clémentines* portent encore des traces sensibles, est Matthieu. Ici, la base est l'Évangile judéo-chrétien des Hébreux ou de Pierre, tandis que les parties surajoutées et les retouches postérieures manifestent un sentiment religieux plus développé¹. L'Évangile de Luc vit le jour indépendamment de celui de Matthieu et à une époque plus récente : il est l'Évangile du paulinisme, comme l'autre du pétrinisme; mais, de même que le caractère pétrinien de Matthieu a perdu dans la suite quelque chose de sa pureté primitive, ainsi la nature paulinienne de Luc n'est point non plus

¹ Il ne faut pas perdre ici de vue, comme M. Schwarz nous en a avertis lui-même un peu plus haut, que l'école de Tubingue a apporté quelques modifications à sa préférence antérieure pour les Évangiles non canoniques. Celui de Matthieu est considéré aujourd'hui par elle, sous plusieurs rapports, comme une source aussi précieuse qu'aurait pu l'être aucun des documents perdus. Ainsi, Kœstlin pense qu'il reproduit, au moins partiellement, un recueil des discours du Christ rédigé par l'apôtre Matthieu. (*Synop. Evangelien*, p. 45 sqq.) Hilgenfeld va plus loin encore. « L'Évangile canonique de Matthieu, dit-il, ne dérive pas de l'Évangile des Hébreux; il porte au contraire dans son sein l'exposition la plus ancienne et la plus historique de la vie de Jésus. » (*Urchristenthum*, p. 23.) Et il cherche ailleurs à déterminer, telles qu'elles se retrouvent dans notre premier Évangile, les parties intégrantes de cette relation primitive et fondamentale. (*Die Evangelien*, p. 106 sqq., 114 sqq.) A. S.

demeurée intacte. Celui-ci fut donc vraisemblablement précédé d'un Luc primitif, dont l'Évangile de Marcion et notre Luc canonique sont des remaniements en sens contraires, le second ayant emprunté un certain nombre d'éléments à la tradition pétrinienne, dans le but d'adoucir sa nuance première et d'arriver à une conciliation¹.

L'Évangile de Marc est plus jeune encore, aux yeux de Baur, que celui de Luc. Il appartient aux derniers temps de la lutte entre l'ébionisme et le paulinisme, à l'époque où celle-ci s'était, pour ainsi dire, complètement neutralisée. En effet, ce qui caractérise cet Évangile est la neutralité même, l'exclusion de toute allusion hostile, de toute controverse. Il n'est du reste qu'un épitome décoloré de Matthieu et de Luc, enrichi, pour lui donner l'aspect de l'originalité, de ces détails complémentaires et de ces artifices de style sous lesquels l'abrégiateur s'est efforcé de cacher la pauvreté de ses propres moyens. Telle est l'opinion personnelle de Baur, qui se rallie, sur ce point, à l'hypothèse formulée jadis par Griesbach et Saunier. Mais, de vrai, l'Évangile de Marc est celui qui donne surtout lieu à controverse au sein de l'école. Toutes les positions imaginables lui ont été assignées. Hilgenfeld le considère comme servant de transition et de médiateur entre Matthieu et Luc; Rischl est disposé à lui attribuer le titre d'évangéliste primitif; Kœstlin, qui est demeuré le plus fidèle à la pensée du maître et qui place Marc après Matthieu et Luc, soutient cependant que, en dehors de ces deux derniers, il s'est servi aussi d'un Marc primitif, de sorte que, à plusieurs égards, le plus récent de nos Évangiles synoptiques redeviendrait le premier des trois.

Les résultats les plus concordants et les mieux fondés de la critique de Tubingue sont ceux relatifs aux Actes des apôtres. Dans l'opinion unanime de l'école, ce livre a très-probablement, comme il l'affirme, le même auteur que l'Évangile canonique de Luc. Il est l'œuvre d'un adhérent du paulinisme qui, pour rapprocher et réunir les deux partis opposés, s'efforce de faire ressembler autant que possible Paul à Pierre et Pierre à Paul, et de substituer à l'image de leurs différences réelles celle d'un accord idéal. Schneckenburger² avait déjà inauguré ce mode

¹ Nous croyons cette hypothèse d'un Luc primitif complètement abandonnée. D'après l'opinion actuelle de l'école, notre troisième Évangile est composé tout d'une pièce; il a servi lui-même de source à Marcion, et il existe tel qu'il est sorti des mains de l'auteur original, à part un petit nombre d'altérations que la littérature du deuxième siècle permet de rétablir. (Comp. Volkmar, *Das Evang. Marcions*. Kœstlin, *loc. cit.*, p. 302 sqq. Hilgenfeld, *loc. cit.*, p. 153 sqq. *Theol. Jahrbücher*, 1853, p. 192 sqq. Zeller, *Die Apostelgeschichte*, p. 11 sqq. A. S.

² *Ueber den Zweck der Apostelgeschichte*, 1841.

d'interprétation, en soutenant que l'idée fondamentale des Actes consiste à présenter ces deux apôtres dans un parallélisme constant. Cependant, il maintenait encore, en général, la crédibilité historique de cet écrit; il continuait à le croire rédigé par Luc, le contemporain et le compagnon de Paul; il protesta enfin, dans la suite, contre les conséquences prétendument fausses et erronées que l'école de Baur se plaisait à tirer de ses prémisses. Celle-ci dépassa, en effet, de bien loin sa pensée. Elle poursuivit sans pitié toutes les traces des intentions dogmatiques qui y fourmillent, et elle en conclut à l'infidélité du récit et à l'inauthenticité de son origine. Elle fit remarquer, entre autres choses, comment Paul apparaît partout dans les Actes sous les traits d'un parfait observateur de la loi : il se rend avec une scrupuleuse exactitude à toutes les grandes fêtes de sa nation; il se soumet, sur le conseil de Jacques, à un vœu de naziréat; la circoncision elle-même est tenue par lui en honneur, puisqu'il oblige Timothée, le fils d'un Grec, à la subir¹; dans ses voyages de mission, il commence toujours, lui l'apôtre des incirconcis, par s'adresser aux Juifs, comme si ceux-ci devaient avoir rejeté l'Évangile avant qu'il se crût autorisé à l'annoncer aux gentils; et quant à sa prédication, elle est si peu conforme, pour le style comme pour la pensée, à son enseignement authentique, qu'on serait plutôt tenté de l'attribuer à Pierre. D'autre part, si Paul pétrinise, Pierre ne porte pas moins profondément l'empreinte de la liberté et de l'universalisme pauliniens; — de sorte que l'assimilation réciproque des deux principaux chefs de la chrétienté et la conclusion de la paix entre Paul et Pierre, puis, par suite, entre le paulinisme et le pétrinisme, semblent être bien manifestement le principe et le mobile des Actes des apôtres.

Plus profondément tranchante et émouvante encore fut la critique que Baur et son école firent de l'Évangile de Jean. Strauss s'était déjà attaqué à la prédilection des disciples de Schleiermacher pour cet Évangile, et il leur avait reproché la partialité avec laquelle ils se prononçaient invariablement en faveur de Jean, comme témoin censé oculaire, dans tous les cas si nombreux où celui-ci contredit les

¹ *Actes des apôtres*, xvi, 3. — Zeller fait observer que ce renseignement est en contradiction avec le décret du prétendu concile de Jérusalem lui-même (*Actes*, xv, 24 sqq.); puis il le rapproche des textes suivants : « Je déclare, moi Paul, que si vous vous faites circoncire, Jésus-Christ ne vous servira plus de rien. » (*Galates*, v, 2.) « Que chacun se conduise comme Dieu l'a appelé, ainsi que je l'enseigne dans toutes les Églises. Un homme circoncis est-il appelé à la foi? qu'il n'affecte point de paraître incirconcis. Un autre y est-il appelé non circoncis? qu'il ne se fasse point circoncire. » (*I Corinth.*, viii, 17, 18. Comparez encore *Galates*, ii, 3-5, 18, 19; v, 11, etc.) A. S.

synoptiques. Lui-même, cependant, avait encore visiblement hésité, et n'était point parvenu à dépasser les faibles *Probabilia* de Bretschneider. Schwegler avait apporté ensuite aux débats quelques arguments nouveaux tirés du montanisme et des controverses pascals. C'est alors que Baur appliqua toutes les forces de sa vive et puissante intelligence à cette grave question¹, et qu'il la fit entrer dans une phase nouvelle. Il ne commença pas, selon l'usage reçu, par des recherches directes sur l'authenticité; mais, écartant momentanément ce point, il aborda son sujet par une analyse très-exacte et très-circonstanciée du contenu de l'Évangile et de sa rédaction. De cette manière, il trouva qu'on a ici devant soi une composition purement idéale; que la matière historique ne possède aucun mérite, si ce n'est d'être le reflet fort transparent d'une idée; que les personnages sont eux-mêmes les représentants d'idées ou de partis, des principes en action; que les actes et les discours du Christ se trouvent entre eux dans un parfait rapport, les uns ne servant que d'occasion aux autres; que tout le développement roule sur des oppositions préconçues et arrêtées qui donnent à l'ensemble de cette composition un caractère infiniment plus dogmatique qu'historique; qu'ainsi, le prologue est en réalité le programme doctrinal de l'Évangile, à la tête duquel il place, comme puissance immuable et éternelle, comme principe de toute existence et de toute vie divines, l'idée du Logos, aussitôt après l'incarnation duquel commencent à se dessiner ces grandes antithèses de la lumière et des ténèbres, de l'esprit et de la chair, des enfants de Dieu et des fils du démon, dans lesquelles se meut la vie du Christ, qui se développent avec elle, atteignent leur apogée dramatique à Jérusalem et se dénouent à la mort et à la résurrection.

Cette ingénieuse et pénétrante exposition est la partie capitale et la plus méritante de la critique de Baur au sujet du quatrième Évangile. Mais à ce travail fondamental se rattachent encore les recherches particulières sur les rapports entre cet Évangile et les synoptiques, sur la vraisemblance intrinsèque de ses récits historiques et des discours qu'il prête à Jésus, sur sa relation avec les idées de l'époque, enfin sur l'auteur lui-même. Ainsi qu'on peut du reste s'y attendre, ce sont encore ici les données fournies par l'histoire du dogme, le développement de la doctrine du Logos dans sa forme presque déjà stéréotypée, les rapports avec la gnose, avec le montanisme et avec le Paraclet person-

¹ D'abord dans les *Annales de théologie* (1844), puis dans ses *Recherches critiques sur les Évangiles* (1847).

nifié de cette dernière doctrine, les controverses touchant la célébration de la Pâque dans lesquelles le quatrième Évangile semble intervenir par la façon aussi marquée que compromettante dont il s'écarte des synoptiques au sujet du jour de la mort du Christ; ce sont, disons-nous, tous ces graves moments historiques qui se retrouvent ici en première ligne et qui jouent le plus grand rôle. Après cela, il ne nous reste plus qu'à ajouter que Baur avec toute son école en général, et notamment Zeller, Schnitzer, Schwegler, ont attaché une importance majeure aux incompatibilités fondamentales qui règnent entre l'Apocalypse et le quatrième Évangile, et que le fameux dilemme posé par De Wette, à savoir : « qu'un même homme ne peut avoir écrit ces deux livres, et que si l'apôtre Jean est l'auteur de l'un, il ne saurait l'être de l'autre », a été tranché par eux, contrairement à l'opinion de l'école de Schleiermacher, en faveur de l'Apocalypse. A cette occasion, une foule de données jusqu'alors inaperçues furent de nouveau mises au jour avec la même saisissante habileté, à l'effet de démontrer que les renseignements fondés de la tradition évangélique et ecclésiastique au sujet de l'apôtre Jean, aussi bien que le caractère particulier de l'école chrétienne de l'Asie Mineure au deuxième siècle, s'accordent tous à nous ramener à l'auteur de l'Apocalypse, se rapportent à lui seul, à l'exclusion de l'évangéliste, et ne peuvent s'harmoniser qu'avec cette ardente et rude figure.

Si nous jetons maintenant un dernier regard sur la critique de Baur relative aux Épîtres de Paul, nous nous trouvons devant une hardiesse à abattre et à retrancher qu'il nous est à peine donné de suivre. Quatre Épîtres, que l'on nomme les grandes Épîtres, celles aux Galates, aux Romains et les deux aux Corinthiens, passent seules pour authentiques, car seules elles représentent, dans toutes les péripéties et toute la violence d'un premier conflit, la lutte de l'apôtre des gentils contre le judéo-christianisme. Par contre, les Épîtres aux Éphésiens¹, aux Colossiens, aux Philippiens, à Philémon et aux Thessaloniciens constitueraient une seconde classe, que caractériseraient la pauvreté du fond et la pâleur de la forme. Celles-ci montreraient déjà un affaiblissement de la véritable doctrine paulinienne touchant la foi, une tendance vers les bonnes œuvres et la prédominance des intérêts pratiques et parénétiques. La christologie, la doctrine de la préexistence personnelle du Christ et de sa participation à l'œuvre de la création, s'y trouverait aussi

¹ L'authenticité de cette épître est aussi niée par de Wette avec une force de conviction que ni, d'une part, les contradictions, ni, de l'autre, les craintes inspirées par la critique destructive de Baur, n'ont pu ébranler. A. S.

bien plus développée que dans les premières Épîtres. Du reste, des allusions nombreuses à la gnose, au montanisme, à certaines idées et à certaines institutions qui ne surgirent que plus tard au sein de l'Église, donneraient sûrement à conclure que ces écrits doivent être rejetés dans le second siècle. Enfin, les Épîtres pastorales¹, qui forment la troisième classe, entreraient bien plus sensiblement encore dans ces rapports de tout genre avec une époque moins reculée. La polémique systématique contre l'hérésie, et notamment contre la gnose, les sollicitations en faveur d'un régime ecclésiastique plus stable et d'une centralisation locale au moyen de l'épiscopat; l'affectation à mettre constamment en regard les enseignements orthodoxe et hétérodoxe, la tendance raisonnée vers l'unité de doctrine et d'organisation : toutes ces marques désigneraient le temps de la catholicité naissante, qui se constitua en opposition de la gnose et par la neutralisation des deux partis hostiles, de l'ébionitisme et du paulinisme.

On a comparé, et non sans raison, l'importance de Baur pour la critique du Nouveau Testament à celle de Niebuhr et de Wolf sur le terrain de la littérature classique. De même que Niebuhr ruina de sa critique impitoyable les récits de Tite-Live sur les origines de Rome, pour en reconstruire ensuite lui-même, au moyen d'ingénieuses combinaisons, la véritable histoire; de même que Wolf montra les chants homériques naissant progressivement et naturellement de la vie et de la poésie de la Grèce; ainsi Baur, de son côté, essaya le premier de comprendre la genèse historique des livres canoniques de l'Église et de leur assigner une place dans le développement du christianisme. Il y a là, sans aucun doute, un progrès considérable, rien moins que le passage du domaine du dogme à celui de l'histoire dans les recherches relatives au canon; et opérer une pareille révolution au sein de la théologie n'est certes point chose facile. Les préjugés que l'on y rencontre ne sont pas seulement traditionnels, mais d'une nature toute spéciale et bien autrement tenace. Il faut combattre et les effets d'une inintelligente doctrine de l'inspiration, et les idées aussi confuses que contraires au protestantisme touchant une prétendue critique conservatrice, et les ténèbres de tout genre que le long triomphe de l'harmonistique a amassées autour des esprits, en un mot, la persistante opposition de théologiens décidés d'avance à répondre à tous les résultats de la cri-

¹ L'authenticité de ces Épîtres est contestée encore par Schleiermacher, pour la première à Timothée; puis, pour toutes les trois, par Eichhorn, Mayerhoff, Reuterdahl, Schrader, Credner, Neudecker, de Wette, Ewald, Weiss, tous les adhérents de Baur; enfin, chose digne de remarque, même par Meyer. A. S.

tique, dont leurs préventions dogmatiques ne peuvent s'accommoder, par un *non* invariable.

Et telle est, en effet, la valeur de la plupart des réponses et des réfutations qu'a eues à subir jusqu'ici l'école de Tubingue. Baur n'a pas rencontré d'adversaire qui fût son égal, et ce n'est qu'au sein même de l'école que bien des rétractations ont été effectuées, bien des duretés adoucies, bien des paradoxes écartés. L'opposition entre l'ébionitisme et le paulinisme a été resserrée d'abord, grâce surtout aux objections et aux indications de Georgii, de Ritschl, de Hilgenfeld, etc., dans de plus justes limites, et son importance réduite à la mesure convenable. Des noms qui figuraient, dans le principe, parmi les membres du parti ébionite, ont dû être transférés du côté paulinien. Dans la critique des synoptiques, des concessions importantes au sujet de l'âge de ces écrits ont été faites par l'organe de Kœstlin et de Hilgenfeld. Celui-ci attribue à l'apôtre même et fait remonter jusqu'aux années 50-60 de notre ère les parties primitives de l'Évangile de Matthieu; son remaniement aurait eu lieu entre 70-80. Kœstlin ne permet point non plus d'abaisser bien au-dessous de l'an 70 notre Matthieu actuel, dont Baur avait commencé de placer l'origine après la destruction du temple par Adrien. Marc, que Baur renvoyait, en qualité de dernier des synoptiques, très-avant dans le second siècle, est reculé par Hilgenfeld entre 80-100¹. L'Évangile de Luc, enfin, a été composé, selon Hilgenfeld et Kœstlin, entre 100-110, c'est-à-dire encore beaucoup plus tôt que ne l'avaient supposé Baur et Zeller². A ces concessions par rapport à l'âge des Évangiles, s'en joignent d'autres non moins importantes touchant leur mode de formation. Au lieu de se préoccuper uniquement de la tendance dogmatique, comme on en avait pris l'habitude dans l'école, on les considère aujourd'hui sous toutes leurs faces. A l'occasion d'Ewald, les recherches de Schleiermacher ont été reprises, et on s'efforce de retrouver dans nos Évangiles les écrits plus anciens qui leur ont servi de source et de fondement. On reconnaît que ces livres ne sont pas seulement le produit arbitraire de certaines tendances agissant dans des vues purement dogmatiques, mais que leurs auteurs ont aussi été conduits et liés dans leur travail par les matériaux qu'ils avaient à suivre ou à reproduire. Ainsi pense et s'exprime notamment Kœstlin, dans son livre sur les

¹ Kœstlin assigne à cet Évangile la date de 100-110. A. S.

² M. Baur ne s'est plus occupé ostensiblement de la question de l'âge des synoptiques, qu'il semble abandonner à ses collaborateurs. Cependant, nous sommes tenté de croire qu'il s'est rallié, ou peu s'en faut, aux chiffres de Kœstlin. A. S.

Évangiles. Néanmoins, l'étude des synoptiques, sur lesquels planent encore mainte incertitude et mainte contradiction, est loin d'être terminée et sollicite chaque jour davantage l'attention. Les livres au sujet desquels règne la plus grande unanimité sont : les Actes des apôtres, les Épîtres pastorales et l'Évangile de Jean; aussi les résultats qui les concernent sont-ils les mieux fondés. Par contre, la question de l'authenticité des petites Épîtres de Paul est celle qui a occasionné, même au sein de l'école, le plus de dissentiments. Mais quel que soit, du reste, le sort réservé par la science aux divers résultats de cette critique, l'action générale qu'elle exerça fut aussi irrésistible qu'extraordinaire. La littérature des deux premiers siècles de l'ère chrétienne a été fouillée de nouveau, et dans tous les sens, par ces chercheurs d'or de la critique, et il est douteux qu'une seule parcelle précieuse ait échappé à leurs investigations. Ici, et ici seulement, s'est produit, comme autrefois encore à l'origine du protestantisme, un de ces mouvements qui font époque dans les annales de la science, qui lui donnent une impulsion décisive et qui sont riches de promesses pour l'avenir. Ces travaux si sévèrement historiques, qui examinent et qui analysent avec une exactitude microscopique les moindres données, rappellent la tendance analogue et simultanée des sciences naturelles, l'attention minutieuse et les soins infinis dont elles sont aujourd'hui l'objet. Puissons-nous ne pas nous laisser détourner de cette voie sûre et féconde, ou y revenir promptement si nous en étions sortis!

Parmi les réponses auxquelles la critique de Tubingue a donné lieu, nous ne signalerons que les plus méritantes. En effet, cette littérature est particulièrement riche en essais, aussi prétentieux que prématurés et insipides, de jeunes théologiens désireux de gagner, dans la lutte contre le chef de l'hérésie tubinguienne, leurs premiers éperons d'orthodoxie, un emploi ecclésiastique, le grade de licencié ou le prix proposé par quelque faculté de théologie. De ce nombre sont les écrits de Baumgarten sur l'*Authenticité des Épîtres pastorales défendue spécialement contre les attaques de Baur* (1837); de Boettcher, la *Critique de Baur considérée dans ses conséquences* (1841), ouvrage dédié à la faculté de théologie de l'université de Gœttingue; de Dietlein, le *Christianisme primitif* (1845); de Rink, sur l'*Épître aux Éphésiens*, à l'occasion d'un concours établi par la société de La Haye pour la défense de la religion chrétienne; ceux de Harting, de Niemeyer, etc., etc.

D'une importance beaucoup plus grande sont les répliques de Henri Thiersch : *Essai de retour au point de vue historique pour la critique du Nouveau Testament, écrit polémique contre la critique de nos jours*

(1845), et l'*Église au temps des apôtres* (1852; 2^e édit., 1859); puis l'*Histoire du développement de la doctrine touchant la personne du Christ* (1845 sq.) de Dorner, où les vues historiques de Baur se trouvent constamment combattues; l'*Histoire de l'époque pendant et après les apôtres* (1851; 2^e édit., 1857) de Lechler; les ouvrages de Lange et de Schaf sur le *Siècle apostolique* (1853 et 1854); l'*Histoire des apôtres, ou le Développement de l'Église de Jérusalem à Rome* (1852, 2^e édit., 1859) de Baumgarten; la *Composition et l'origine des Actes des apôtres* (1854) de Lekebusch; l'*Évangile de Jean* (1853) de Luthardt; la *Synopse chronologique des quatre Évangiles* (1843) et la *Chronologie de l'époque des apôtres* (1848) de Wieseler; la dissertation de Weitzel sur la *Célébration de la pâque pendant les trois premiers siècles* (1848); les *Mélanges pour servir à la critique des Évangiles* (1846) de Bleek; l'*Épître à Baur sur l'école de Tübingue* (1855) de Hase; les remarques de Bunsen contre la nouvelle critique de Tübingue dans son *Ignace d'Antioche* (1847) et dans son *Hippolyte* (1852 sq.); enfin divers articles d'Ewald dans les *Annales de la science biblique* (à partir de 1849), sa *Traduction et explication des trois premiers Évangiles* (1850), et son *Histoire du Christ et de son époque* (1855; 2^e édition, 1857)¹.

Thiersch appartient au petit nombre de ceux qui ont essayé d'opposer aux conceptions de Baur, non pas seulement quelques aperçus particuliers, mais une vue d'ensemble entièrement différente sur le développement du christianisme primitif, — vue très-arbitraire, il est vrai, et qui l'a conduit peu à peu dans toutes les fantaisies irvingiennes au sujet d'une Église apostolique absolue. D'après son hypothèse, la première période de l'Église est la période constitutive; elle va jusqu'à la mort de l'apôtre Jean, c'est-à-dire jusqu'à la fin du premier siècle, et tous les livres du canon en font partie. Pendant ce temps, on rencontre bien quelques différences entre les idées pauliniennes et judéo-chrétiennes; mais elles ne se consolident pas, elles ne vont point jusqu'à causer des rivalités ou des discordes: la vie spirituelle, si riche et si productive de cette époque, les fonde et les concilie dans l'unité. Avec le second siècle commence la période conservatrice. Ici, sans doute, la merveilleuse fécondité de l'Église apostolique s'est éteinte, et, sous ce rapport, une chute profonde a eu lieu; mais du sentiment même de cette faiblesse et de cette impuissance découlent la fidélité inébranlable et la plus en-

¹ Ewald a encore donné depuis une traduction avec commentaire des *Épîtres de Paul* (1857), l'*Histoire des temps apostoliques jusqu'à la destruction de Jérusalem* (1858), et enfin tout récemment *Histoire de la ruine du peuple d'Israël et du siècle postérieur aux apôtres* (1859). A. S.

tière adhésion à tout ce qui a été transmis. Qui ne voit qu'avec ces deux périodes, constitutive et conservative, tout ce qu'il est permis de désirer du point de vue de la prétendue critique croyante se trouve concédé? En effet, la période constitutive ne signifie autre chose que la perfection absolue et l'inspiration divine des livres canoniques; la période conservative, rien autre que la crédibilité absolue de la tradition de l'Église, des témoignages du deuxième siècle. Mais comment ce résultat a-t-il été acquis? On ne l'a point acquis; on s'est borné à le présupposer. C'est une fiction de la fantaisie, ou, comme s'exprime Thiersch, une vue immédiate des choses obtenue par « une intuition psychologique. » Or combien peu cette intuition psychologique correspond à la réalité, combien peu l'Église des apôtres fut absolument pure d'erreurs, combien peu le second siècle posséda le sens et le respect de l'histoire, ce sont là des points sur lesquels il n'y a plus une parole à perdre.

L'ouvrage de Dorner, que nous avons indiqué plus haut, contient une opposition très-expresse et très-continue contre les idées de Baur au sujet du christianisme primitif; mais l'auteur a commis une grande faute en négligeant presque complètement, sous prétexte qu'il se proposait de la traiter avec plus d'étendue dans un dernier volume, la question la plus grave et la plus féconde en conséquences : celle relative à la christologie du Nouveau Testament. Par là, entre autres, se trouve écartée la difficulté toute particulière que présente, dans une histoire génésiaque de la christologie, l'Évangile de Jean. La question est celle-ci : Pourquoi ne rencontre-t-on nulle part, à peu près jusqu'à Irénée, l'accent caractéristique de la christologie johannique, les formules de son prologue? Comment se fait-il que les Pères dits apostoliques, Hermas, Clément de Rome, Barnabas, se meuvent encore à cet égard dans un cercle d'idées beaucoup plus pauvre, beaucoup plus rapproché du judaïsme? Comment expliquer qu'un Polycarpe dans la Lettre aux Éphésiens, que l'auteur des Épîtres d'Ignace, que les premiers apologistes eux-mêmes ne connaissent qu'une doctrine du Logos bien moins développée que celle du quatrième Évangile? Par quel moyen rendre compte de tous ces faits, dans l'hypothèse de l'origine apostolique de ce dernier écrit, de sa longue et universelle autorité au sein de l'Église? Non pas, sans doute, en se rejetant sur la grande différence qui règne entre les apôtres et les écrivains de l'époque suivante! Car, en admettant même que cette infériorité soit plus considérable qu'elle ne l'est réellement, elle ne pourrait porter que sur la force, la fraîcheur et l'originalité de la compréhension, non sur la

matière, sur le contenu mêmes. Et plus cette période subséquente était faible et improductive, plus elle devait tenir scrupuleusement aux formes apostoliques, plus il devient incompréhensible que l'Église soit retombée de la doctrine johannique du Logos au Messie judéo-chrétien.

Les travaux d'Ewald relatifs au Nouveau Testament, entrepris dans le but formel d'anéantir l'auteur de la « critique de tendance » et d'arracher de ses mains les palmes du triomphe, ne se bornent pas à être l'expression d'animosités personnelles les plus violentes; ils sont encore aussi confus et aussi torturés que tout ce qui sort de la plume de ce théologien soi-disant réformateur¹. Dans la critique des Évangiles, il prétend retrouver, sans autre guide que des hypothèses arbitraires et les appréciations d'un goût purement individuel, huit productions de ce genre antérieures à notre Luc et dont celui-ci se serait servi. La première serait l'Évangile dont Paul faisait déjà usage et que Philippe aurait vraisemblablement composé; la seconde constituerait un recueil des paroles du Christ rédigé par Matthieu et connu sous le nom de *λόγια*; la troisième serait le Marc primitif; la quatrième, le « Livre de l'histoire supérieure »; la cinquième, l'Évangile canonique de Matthieu; enfin, il y aurait encore un sixième, un septième et un huitième « Livre démontrable », auxquels on ne saurait assigner des titres significatifs, mais que les particularités du style distingueraient clairement l'un de l'autre.

Un ou deux exemples nous serviront à montrer de quelle façon et avec quel subjectivisme illimité ces particularités de style sont transformées en données décisives. L'Évangile de Marc, est-il dit, se fait remarquer « par cet éclat particulier des fleurs fraîchement écloses, par la vie pleine et immaculée des éléments ». Le recueil des *λόγια* de Matthieu se distingue par la force et l'élévation du langage, mais aussi par une grâce et une douceur incomparables, et ces qualités en signalent aisément toutes les parties. Le sixième « Livre démontrable » a en propre « une suavité et une délicatesse » qui suffiraient, avec la beauté et la largeur de la narration, pour le faire reconnaître entre mille. — Baur a jugé cette critique évangélique en lui reprochant, à part la masse incalculable de difficultés de détail qu'elle traîne après elle, de négliger la chose importante, c'est-à-dire l'esprit et le caractère

¹ Nous ignorons si M. Schwarz entend parler également ici de ses travaux sur l'Ancien Testament; mais il y aurait sans doute de l'injustice à méconnaître les services éminents qu'il a rendus dans cette branche de la science biblique: voyez ce qu'a dit de lui M. Renan dans ses différents ouvrages, et notamment dans ses *Études d'histoire religieuse*, p. 73 sqq. A. S.

propres de nos Évangiles eux-mêmes. Il ajoute que cette méthode d'interprétation ne diffère guère de celle d'Eichhorn, puisqu'elle croit avoir accompli toute sa tâche quand elle a su assigner à chacune des parties qui composent nos Évangiles une source quelconque, ou l'Évangile primitif, ou les λόγια, ou le troisième livre, ou le cinquième, ou le sixième, etc. De cette manière, continue-t-il, on n'arrive qu'à une dissection et à une recombinaison purement mécaniques et atomistiques des Évangiles, procédé auquel la nouvelle critique a mis un terme en se préoccupant beaucoup moins des matériaux que de l'esprit et du caractère de l'histoire évangélique, en montrant que ceux qui nous l'ont transmise n'étaient point de simples compilateurs ou des copistes passifs, mais des historiens écrivant chacun d'après sa tendance et ses vues personnelles. Cette réponse de Baur est remarquable à plusieurs titres. Dans le fait, c'est à cette antithèse de la « critique de tendance » et de la « critique de matériaux » qu'aboutit en définitive sa lutte avec Ewald; et, quelque peu incliné que l'on soit, du reste, à donner son adhésion aux procédés de ce dernier, il n'en est pas moins vrai qu'il a attiré les regards sur une lacune de son adversaire, et que Baur a, en effet, eu tort de ne considérer dans les Évangiles que la tendance, sans tenir compte en même temps de ce qu'ils ont pu emprunter aux écrits antérieurs qui leur servaient de base. C'est sur ce point que Kœstlin et Hilgenfeld ont cherché à rectifier les travaux du maître, en conciliant les deux systèmes opposés. — Dans l'*Histoire du Christ*, Ewald part de l'authenticité du quatrième Évangile et de l'entière crédibilité de son auteur; mais il n'essaye même pas de lever la contradiction dans laquelle il s'engage ainsi avec l'opinion qu'il exprime partout ailleurs au sujet de la vertu miraculeuse du Christ. En effet, d'après sa manière de voir, celle-ci n'est pas d'une nature précisément surnaturelle; elle est, dans un sens plus relevé, la base naturelle de la vitalité constante du divin en Jésus. Le miracle curatif n'émane point de lui comme un acte prodigieux, exceptionnel; il n'est que la manifestation d'une puissance toujours active et inhérente aux facultés physiques supérieures dont il est doué. Avec cette théorie du miracle qui, à l'imitation de celle de Weisse, ne s'accommode que du miracle curatif et en particulier des guérisons de démoniaques, ne sauraient se concilier en aucune manière les récits du quatrième évangéliste, chez lequel le miracle apparaît non pas comme appartenant à la vitalité intime et ordinaire du Christ, mais comme un acte isolé et très-étranger aux lois communes de la nature : tels, par exemple, le changement de l'eau en vin, la multiplication des

pains, la résurrection de Lazare, etc. Ewald s'efforce donc, sinon d'écarter entièrement ces narrations miraculeuses, au moins de les noyer dans un flot de phrases aussi impénétrables que contradictoires. Son pathos, déjà si torturé d'ordinaire, devient ici plus tortueux encore, et son demi-jour mystique encore plus sombre. Le fait extérieur est partout intériorisé, symbolisé, et puis, cependant, représenté de nouveau comme externe. Tout cela, est-ce de la confusion involontaire ou artificielle, du mysticisme ou de la sophistique, de la nébulosité ou des jongleries de théologien? Dans tous les cas, nous ne pouvons considérer une telle production de ténèbres comme le fait et le signe d'un grand critique, ni acquiescer au prodigieux assentiment que l'on a accordé, de certains côtés, à cette nouvelle critique de conciliation.

Les objections les plus importantes et les plus impartiales que l'on ait présentées contre les travaux de l'école de Tubingue, l'ont été par Bleek, par Reuss et par Hase. Bleek est celui de tous les disciples de Schleiermacher qui est demeuré le plus fidèle à l'esprit critique du maître, et qui se distingue, dans notre temps si fécond en partis, par une modération, une impartialité et une équité inappréciables. Il fit valoir¹, en faveur de l'authenticité du quatrième Évangile, un certain nombre de données très-dignes d'attention. Il examina avec soin les questions de la célébration de la Pâque et du jour de la mort du Christ, et il arriva à conclure que, sur ce point comme sur celui des voyages de Jésus à Jérusalem, la plus grande exactitude se trouve du côté de Jean². Il passa de nouveau en revue les témoignages extrinsèques relatifs au même livre canonique, en appuyant particulièrement sur sa prompte introduction dans l'école de Valentin et sur le Diatessaron de Tatien. Il fit observer qu'on ne s'explique point, si le quatrième Évangile a été écrit vers le milieu du second siècle et non par l'apôtre Jean, qu'il ait pu être admis et reconnu sans conteste, aussitôt son apparition, par les partis les plus divers, par les judéo-chrétiens comme par les valentiniens, par les adhérents de la coutume pascalle en vigueur dans l'Asie Mineure, comme par ceux de la coutume romaine. « Quelle œuvre merveilleuse, s'écrie-t-il, aurait dû être ce livre, pour que, destitué de toute autorité apostolique et issu d'une source aussi

¹ *Beiträge zur Evangelienkritik*, 1846.

² Baur a pleinement répondu ici à Bleek dans différents endroits de ses *Untersuchungen über die Evangelien*, et surtout dans une dissertation spéciale : *Remarques sur la question johannique, et en particulier sur le jour de la mort de Jésus et la célébration de la pâque dans la primitive Église*, qui a paru en 1847 dans les *Theologische Jahrbücher*. Voyez aussi Hilgenfeld, *Theol. Jahrbücher*, 1849, p. 209 sqq., etc., etc. A. S.

récente et aussi suspecte, il eût pu obtenir l'approbation de tous les partis au milieu même de leurs contestations et de leurs rivalités ¹ ! »

Reuss ², qui apporte dans les questions de critique une finesse et une indépendance d'esprit peu communes parmi les théologiens, combattit aussi sur plusieurs points, avec autant de mesure que de réflexion, le chef de l'école de Tubingue; notamment au sujet de l'authenticité des petites Épîtres de Paul et, quoique avec quelque hésitation, de l'Évangile de Jean. Sur cette dernière question, il avoua, en effet, que le quatrième Évangile est un écrit beaucoup moins historique que dogmatique; que ses discours, en particulier, sont plutôt la libre expression d'une idée que la reproduction fidèle de la réalité; que s'il a pu avoir pour auteur l'apôtre Jean, on ne saurait le démontrer rigoureusement, ni se faire à cet égard une conviction inébranlable. Mais, en même temps, il nia que cet Évangile fût exclusivement un traité de métaphysique; il en fit ressortir le caractère mystique et la tendance à s'appuyer partout sur les expériences intérieures de l'âme humaine, sur le sentiment; il refusa d'admettre, enfin, que ses allusions à la gnose et sa doctrine du Logos le ramenassent forcément vers le milieu du second siècle.

¹ Dans sa seconde dissertation, en réponse à Bleek, *Sur les témoignages extrinsèques touchant le quatrième Évangile* (*Theol. Jahrbücher*, 1847, cp. 1853.), Zeller commence par montrer qu'il s'en faut de beaucoup que cet Évangile ait été si promptement et si généralement en usage qu'on se plait à le dire. Puis il remarque que, chose particulière, les premiers écrivains chez lesquels il se trouve cité sont des gnostiques, dont les spéculations devaient, en effet, aimer à s'autoriser des siennes; que le quatrième Évangile est essentiellement une œuvre de conciliation, et que s'il contient quelque attaque indirecte contre l'une ou l'autre tendance, il avait bien davantage de quoi se faire admettre et rechercher par chacune d'elles; que ceux-là seuls qui ignorent les habitudes et la crédulité littéraires des deux premiers siècles de l'Église, ont le droit de s'étonner du rapide succès d'une œuvre apocryphe, qui avait, du reste, tout ce qu'il fallait pour réussir; qu'après tout, si l'on avait quelque peine à comprendre un pareil fait, il serait bien plus incompréhensible encore qu'un semblable Évangile, œuvre de l'apôtre Jean et composé à la fin du premier siècle, fût resté universellement ignoré jusque dans la seconde moitié du deuxième; enfin, que si l'Évangile de Jean est incontestablement connu et invoqué à partir de l'an 170 de notre ère, il n'est pas moins évident que tous les signes positifs et négatifs tendent à le montrer inconnu jusque passé 150, et qu'ainsi le fait de sa composition pendant cet intervalle, ou peu auparavant (entre 140-160; Hilgenfeld dit entre 120-140; Volkmar fixe la date à 160), est une vérité historique devant laquelle il faut bien finir par s'incliner. A. S.

² Reuss est professeur à la faculté de théologie et au séminaire protestant de Strasbourg. L'ouvrage dans lequel il rencontre Baur est son *Histoire des écritures sacrées du Nouveau Testament* (en allemand), dont une troisième édition vient de paraître à l'instant même. On a encore de lui : *Histoire de la théologie chrétienne au siècle apostolique* (en français), 2 vol. in-8°, 1852. 2^e édition, revue et augmentée, 1860. A. S.

Telle fut encore à peu près la thèse de Hase¹, si ce n'est qu'un faux sentimentalisme et des intentions conciliatrices exagérées le conduisirent à admettre, sans motifs appréciables, que l'auteur de l'Apocalypse et celui du quatrième Évangile pouvaient bien être une seule et même personne, et que l'Évangile n'est autre chose que l'Apocalypse transfigurée. Avec la possibilité d'une transfiguration de cette nature, tombent toute interprétation rationnelle, toute critique, tout recours à un caractère individuel et historique !

Nous sommes arrivé ici au terme de l'histoire de la critique moderne du canon. Au présent et à l'avenir incombe la tâche de continuer une discussion dont le résultat final ne peut encore être reconnu que dans ses lignes les plus générales. Ce qui est cependant incontestable, et ceux d'entre les adversaires de Baur, qui ne sont pas complètement aveuglés, l'ont proclamé aussi bien par leurs aveux formels que par tous les emprunts tacites qu'ils ont faits à leur grand adversaire ; ce qui est, disons-nous, incontestable, c'est que par le relief donné aux luttes et aux rivalités qui ont dominé les premiers temps du christianisme, une lumière toute nouvelle a été jetée sur l'histoire de ses origines et de son développement ; c'est que certains écrits, tels que, entre autres, les Actes des apôtres et le quatrième Évangile, ont été analysés avec une pénétration et une rigueur dont on n'avait pas encore eu d'exemple, et qui ont étendu leur influence salutaire jusque sur les travaux les plus hostiles.

¹ *L'École de Tubingue, épître à M. le Dr Baur*, 1855. — Nous nous trouvons de nouveau ici devant un de ces noms importants que la *Nouvelle Biographie générale* a passés sous silence. Hase est une des figures les plus remarquables et les plus attrayantes de la théologie contemporaine. Disposé à reconnaître le bien et le beau partout où ils se trouvent, il a rencontré partout lui-même, et jusque dans le camp catholique, de sincères sympathies. Hase appartient cependant aux nuances les plus avancées du protestantisme. Il est depuis longtemps professeur de théologie à l'université de Iéna. *L'Histoire de l'Église*, parue d'abord en 1834, et qui en est aujourd'hui à sa huitième édition, est son principal ouvrage : plusieurs la préfèrent, quoique très-abrégée, à celle de Neander. Elle a l'avantage d'embrasser toutes les matières et de descendre jusqu'à nos jours. Hase a publié encore une *Vie de Jésus*, 4^e édition, 1854 ; une *Dogmatique évangélique*, 4^e édition, 1850, etc., etc. A. S.

(Traduit de l'allemand du docteur CARL SCHWARZ et annoté par A. STAP.)

LE MYTHE DE POLYPHÈME ¹.

Le mythe de ce cyclope à l'œil unique, qui fut trompé et aveuglé par Ulysse, est très-ancien et fort répandu. L'ancienne Grèce n'est pas le seul pays qui l'ait connu; il a également été populaire chez les Persans et les Tartares, et encore de nos jours vous l'entendrez raconter en des contrées fort distantes les unes des autres : chez les Serbes et les Roumains de la Transylvanie, en Esthonie, chez les Finnois, dans les montagnes de la Norvège, et même en Allemagne. Plus que tout autre, il me semble pouvoir être proposé comme un exemple de la manière dont se répandent et se maintiennent les traditions poétiques. Du reste, en comparant entre elles les différentes versions qui en existent, nous arriverons à mieux saisir sa nature et sa signification primitives. Au moment où il nous apparaît pour la première fois, il nous voile déjà son origine et nous fait présumer qu'il a eu une existence antérieure. Il se montre en des pays éloignés les uns des autres, se maintient à travers les âges et disparaît pour renaître, fort et vivace. Loin de s'attacher au sol où il a pris naissance, il parcourt des contrées différentes, changeant partout de forme et de couleur, se développant ou se rétrécissant, mais laissant toujours deviner sa donnée primitive au milieu de ces métamorphoses incessantes.

Examinons d'abord les formes diverses qu'il a prises chez les différents peuples.

I. Dans le neuvième livre de l'*Odyssée*, Homère nous raconte les aventures de son héros dans l'île de Trinacrie, habitée par des cyclopes. Ulysse s'y rend avec ses compagnons sur un seul vaisseau, après avoir laissé le reste de ses navires sur la côte d'une île voisine. A peine les

¹ Ce mémoire, lu à l'Académie des sciences de Berlin en 1857, est un des derniers travaux de M. Guillaume Grimm, le savant éminent dont nous avons récemment annoncé la mort.

Greco ont-ils mis pied à terre qu'ils découvrent une caverne entourée de grandes pierres, de sapins et de chênes : c'est la demeure de Polyphème. Celui-ci n'a pas forme humaine, c'est un monstre haut comme une montagne. Ulysse choisit douze de ses compagnons, recommande aux autres de ne point s'éloigner du vaisseau, et, muni d'une outre de vin et d'un panier de provisions, se rend à l'ancre du monstre. Le cyclope en est absent, il a conduit son troupeau au pâturage. Des fromages sont entassés dans des paniers; des brebis, des agneaux sont parqués en différents endroits. Les compagnons d'Ulysse l'exhortent à s'emparer des fromages et des bêtes, et à s'enfuir au plus tôt avec le butin; mais Ulysse ne les écoute pas : il veut voir le monstre et en recevoir un présent digne d'un hôte comme lui. On allume un grand feu, on s'attaque aux fromages, on attend le cyclope. Le voici qui arrive avec son troupeau. L'énorme charge de bois que portaient ses épaules tombe sur le sol avec un fracas épouvantable. Les Grecs, tout transis de peur, vont se blottir dans un coin. Polyphème laisse les moutons dans l'enclos qui se trouve devant la caverne, et ne fait entrer dans l'intérieur que les brebis qu'il veut traire. Il place à l'entrée de sa demeure une pierre qui aurait fait la charge de vingt voitures. Après avoir trait ses brebis et avoir bu une partie du lait, le monstre aperçoit ses hôtes. « Qui êtes-vous, leur demande-t-il, et pour quel motif voguez-vous sur les mers? » Tous sont saisis de terreur au rauque mugissement du monstre; cependant Ulysse répond qu'ils sont des Grecs venant de Troie et retournant dans leur patrie. Il a soin d'exhorter Polyphème à lui offrir quelque présent pour l'amour des dieux, et surtout du dieu vengeur des étrangers. « Insensé! lui réplique Polyphème, nous, cyclopes, qui sommes meilleurs que les dieux, nous ne craignons ni Zeus ni les autres dieux éternels; et je ne t'épargnerai, toi et les tiens, que si tel est mon bon plaisir. » Il s'informe de l'endroit où se trouve le vaisseau; mais le Grec, trop rusé pour se laisser prendre au piège, répond que le navire a été brisé sur des récifs, non loin de la côte, et que lui et ceux qui l'accompagnent ont seuls échappé à la mort. Le cyclope, peu édifié de ce récit, prend deux de ces hôtes, leur brise les membres et les avale à son dessert, après quoi il s'étend, et s'endort au milieu du troupeau. Ulysse pourrait sans danger percer la poitrine du géant avec son glaive, mais il en est empêché par la réflexion que lui et ses compagnons ne sauraient enlever le bloc de pierre qui bouche l'entrée de la caverne. A son réveil, le cyclope fait son déjeuner de deux autres compagnons d'Ulysse; puis il écarte sans effort la pierre, fait sortir

son troupeau, et remet la pierre à sa place, de sorte que les Grecs se trouvent emprisonnés dans la caverne.

Ulysse y découvre une énorme massue en bois d'olivier, longue et épaisse comme le mât d'un vaisseau à vingt rames, et que le cyclope voulait dessécher avant de s'en servir. Il façonne cette poutre, ses compagnons la polissent; on la taille en pointe aiguë, on la durcit au feu, et, la besogne achevée, on la cache dans du fumier. Quatre des infortunés sont désignés par le sort pour aider Ulysse à enfoncer la poutre dans l'œil du cyclope quand celui-ci dormira.

Vers le soir, Polyphème arrive avec son troupeau. Cette fois, il fait entrer bœufs et brebis dans son antre, qu'il a soin de fermer comme la veille, et, comme la veille, il fait son souper de deux compagnons d'Ulysse; mais celui-ci s'approche avec un grand vase plein d'un vin exquis, que le cyclope avale avec délices. Le monstre promet un présent à Ulysse pour engager celui-ci à remplir le vase de nouveau. Ulysse lui verse à boire trois fois. Le vin a déjà engourdi les facultés du cyclope quand il demande à Ulysse de dire son nom. Le rusé Grec lui répond qu'il s'appelle Personne, et réclame le présent qui lui a été promis. « Je mangerai Personne le dernier, c'est le présent que je lui destine, » répond le cyclope. Et il s'affaisse sur lui-même et s'endort aussitôt. Ulysse et ses compagnons se hâtent de mettre à profit ce moment : ceux-ci tiennent la poutre sur la flamme, et en font entrer la pointe incandescente dans l'œil du cyclope, tandis qu'Ulysse achève l'œuvre en faisant tourner la poutre. Les cils et la paupière se consomment, et le sang sort à flots de l'œil détruit. Polyphème hurle, les Grecs tremblent de peur. Le géant tire la poutre de son œil, la jette loin de lui et appelle à grands cris d'autres cyclopes, ses voisins, à son secours. Ils se rassemblent autour de la caverne. Debout devant l'entrée, ils demandent à Polyphème pourquoi il les réveille au milieu de la nuit, et s'informent si quelque mortel lui a enlevé ses troupeaux ou veut le tuer. « Personne a attenté à mes jours, Personne a voulu me tuer traitreusement, répond le cyclope. — Si personne n'a voulu te faire du mal, si tu es insensé, nous ne connaissons aucun remède pour te guérir, » lui répondent ses voisins, qui s'éloignent aussitôt. Et Ulysse se réjouit de les avoir tous trompés par le nom qu'il s'est donné.

L'aveugle gémit de douleur et cherche sa direction en tâtonnant. Il enlève la pierre qui fermait la caverne et s'assied à l'entrée, les bras étendus, afin de saisir celui qui essaierait de s'évader en se mêlant au troupeau. Pour déjouer le plan du cyclope, Ulysse a recours à un nouveau stratagème : il lie trois bœufs ensemble et attache chaque fois

l'un de ses compagnons sous le bélier qui se trouve au milieu ; il choisit pour lui-même le mouton qui lui paraît le plus grand et le plus fort de tout le troupeau , et se cramponne sous le ventre de l'animal, dont la laine longue et épaisse le recouvre. Dès que le jour paraît, les moutons s'élancent hors de la caverne. Polyphème, assis à l'entrée de son antre, tâte le dos des animaux à mesure qu'ils sortent sans se douter, dans sa stupidité, que ceux dont il veut se saisir puissent se trouver sous le ventre de ses moutons et soient sur le point de lui échapper. Le bélier qui porte Ulysse arrive d'un pas lent ; Polyphème le tâte également et lui demande pourquoi lui, qui sort ordinairement à la tête du troupeau, arrive aujourd'hui le dernier de tous, et il ajoute : « Que ne peux-tu parler et me dire où Personne se tient caché, afin que je fasse jaillir sa cervelle contre les parois de cette caverne. » Cela dit, il laisse passer le bélier.

Arrivé à une certaine distance, Ulysse se dégage et va délier ses camarades. Ils se hâtent de regagner le vaisseau, où ils sont accueillis avec transport par ceux qui y étaient restés. On embarque le troupeau, on s'éloigne du rivage, et quand Ulysse se croit en sûreté, il adresse des injures à Polyphème. Celui-ci, courroucé, lance un bloc de pierre qui tombe au delà du vaisseau ; mais le mouvement des vagues ramène le navire vers le rivage. On s'en éloigne de nouveau, et, arrivé à une distance deux fois plus grande, Ulysse, malgré les prières de ses compagnons, élève la voix pour faire connaître au cyclope qu'il a été aveuglé par le fils de Laerte, Ulysse, le dévastateur des cités. « Hélas ! s'écrie Polyphème, c'est une ancienne prophétie qui s'accomplit : on m'avait prédit que la main d'Ulysse me priverait de la lumière. Je m'attendais à voir arriver un homme grand et fort, et c'est un misérable vermisseau qui m'aveugle après m'avoir vaincu par le vin ! » Puis, se ravisant, il invite le héros à venir le rejoindre afin qu'il lui fasse un beau présent et qu'il invoque pour lui l'assistance de Neptune, dont il est le fils, et qui, s'il le veut, saura le guérir. Ulysse lui répond que Poseidon lui-même ne pourra lui rendre la vue. A ces mots, Polyphème, étendant les bras vers le ciel, invoque Poseidon, son père, et lui demande qu'Ulysse n'atteigne jamais sa patrie, ou du moins qu'il n'y arrive qu'après de longues souffrances, pauvre, privé de ses compagnons, sur un vaisseau étranger, et qu'il trouve le malheur dans sa propre maison. Il lance ensuite une pierre plus grande que la première : elle manque encore son but ; mais tombant cette fois en deçà du navire, elle le fait avancer vers l'île où se trouve le reste des vaisseaux et où les autres Grecs attendent

avec impatience le retour de leurs amis. On se partage aussitôt le troupeau de Polyphème, après en avoir toutefois réservé le bélier pour Ulysse, qui l'offre en sacrifice au père des hommes et des dieux ; mais Zeus n'accepte pas l'offrande.

II. Entre l'année 1184 et l'année 1212 fut composé un ouvrage latin sous le titre de *Historia septem sapientum*. L'auteur en est le moine Jean, de l'abbaye de Haute-Seille (Haute-Selve, *Alta-Silva*), de l'évêché de Nancy, dans le diocèse de Toul. Quelque temps après (entre 1222 et 1228), cet ouvrage fut traduit en vers français, par un certain Herbers, sous le titre de *Li romans de Dolopathos*. La similitude du titre avait fait considérer jusqu'à nos jours le livre du moine Jean comme identique avec le conte oriental des *Sept Sages*. Le *Dolopathos*, que l'on ne connaissait jusque-là que par divers fragments, a été publié à Paris en 1856 par MM. Brunet et Montaignon. Sur les huit contes dont il se compose, il n'a de communs avec l'ouvrage oriental que trois seulement ; dans tout le reste, il en diffère essentiellement. L'ouvrage latin de Jean, dont le manuscrit s'est trouvé en dernier lieu entre les mains de dom Martène, est perdu aujourd'hui. On ignore la source à laquelle le moine a puisé ; mais comme il a groupé ses contes à la manière orientale, M. de Montaignon penche à croire que Jean se sera servi d'un second ouvrage de l'auteur des *Sept Sages*, lequel aurait été un certain Sendabad ou Sendabâr ; rien cependant ne prouve l'existence de ce second ouvrage, qui aurait été le type du *Dolopathos*. Il me semble plus probable que Jean a puisé ses contes à différentes sources, et qu'il les a placés dans un cadre oriental, uniquement pour se conformer au goût du temps. J'ajouterai à l'appui de ce que j'avance que le mythe du chevalier au Cygne (*Dolop.*, 317), raconté en forme de conte oriental, ne vient certainement pas de l'Orient. Mais ne nous occupons ici que du mythe de Polyphème, que nous rencontrons dans ce livre (pages 284-287) sous une forme tout originale. Quoiqu'on ne puisse préciser l'origine de ce morceau, on peut être certain néanmoins qu'il repose sur une tradition populaire, et que le moine n'a pas eu l'intention d'imiter le récit d'Homère. Peut-être aura-t-il connu un conte allemand de ce genre. Il existe heureusement une traduction allemande de ce passage dans un manuscrit du quinzième siècle, laquelle a été publiée par M. Haupt¹. Cette traduction ayant probablement été faite sur le texte latin et non d'après l'ancien poème français, nous en donnerons le contenu, et n'y ajoute-

¹ *Altdeutsche Blätter*, t. I, p. 119-127.

rons que quelques légères variantes d'après le *Dolopathos*, qui en diffère d'une manière peu sensible.

Un voleur rusé, connaissant tous les recoins du pays et chef d'une bande qui hante les bois et les montagnes, apprend qu'il y a dans une forêt, à une distance de vingt lieues de toute habitation humaine, un géant, possesseur d'une grande quantité d'or et d'argent. Suivi de cent compagnons, il se met en route, et après de grandes fatigues, la bande arrive à la demeure du géant. Celui-ci est absent : aussi les voleurs, profitant de cette heureuse circonstance, s'emparent-ils de tout l'or dont ils peuvent se charger ; mais au moment où ils vont se retirer avec leur riche butin, apparaît tout à coup le géant en compagnie de neuf de ses pareils. Ils se saisissent des larrons et se les partagent entre eux. Le chef de la bande échoit au géant dont les trésors allaient être enlevés ; celui-ci lie aux prisonniers les mains derrière le dos, et les fait entrer dans son antre comme un troupeau de moutons. Les voleurs lui offrent des sommes considérables pour leur rançon, mais le géant n'a que faire de leurs richesses ; ce qu'il lui faut, c'est leur chair. Et aussitôt il en saisit le plus gras, le coupe en morceaux et le fait bouillir dans une chaudière. Il dévore ainsi les neuf aventuriers, et chaque fois il force le chef de prendre part au repas. Celui-ci doit être mangé le dernier, parce qu'il est le moins gras ; mais le rusé compère dit au géant : « Je me suis aperçu que tu as les yeux bien malades. Je m'entends à les soigner, et si tu veux me laisser la vie, je te guérirai. Le géant y consent et donne tout ce que l'autre prétend lui être nécessaire. Le larron verse un setier d'huile dans une chaudière, et, après y avoir ajouté du sel, du soufre, de la chaux, de l'alun et autres substances nuisibles, il met la chaudière sur le feu comme s'il voulait préparer un onguent. Quand l'huile est bouillante, il invite le géant à se coucher sur le dos, et lui verse le contenu de la chaudière sur le visage et sur tout le corps. Le géant en est aveuglé et sa peau consumée. Il se redresse, se roule dans la poussière, beugle, mugit comme un taureau ou un lion. Enfin il se relève, se saisit d'une immense massue et parcourt la maison en frappant contre les murs dans l'espoir d'assommer le voleur, lequel ne peut s'évader, la maison n'ayant qu'une seule porte fermée par de puissants verrous. Il échappe néanmoins aux coups de massue en allant, à l'aide d'une échelle, se cramponner à l'un des chevrons du toit, où il reste suspendu un jour et une nuit entière. Quand les forces viennent à lui manquer, il descend et se glisse parmi les moutons, dont le géant avait plus de mille dans sa maison. Le voleur déploie une agilité extrême pour

passer et repasser avec les animaux entre les jambes du géant sans que celui-ci s'en aperçoive. Il finit par trouver dans un coin la peau d'un béliet, dont il se revêt aussitôt, et avec tant d'adresse que les cornes se trouvent juste au-dessus de sa tête.

Quand les moutons sortaient pour aller paître (quoique privés de pasteur, ils revenaient sains et saufs par l'effet d'un charme), le géant les faisait passer entre ses jambes, les comptait et en retenait le plus gras pour le manger. Le voleur, affublé de la peau du béliet, veut sortir avec les moutons; mais le géant l'arrête au passage, et, s'apercevant que ce béliet est plus lourd que les autres, il s'écrie : « Tu ne t'en iras point ! Tu me tiendras compagnie et garniras mon ventre aujourd'hui. » Le béliet fait un bond et s'échappe des mains du géant, qui le saisit de nouveau pour le laisser échapper derechef. Ce manège se répète sept jours de suite. Enfin, le septième jour, le géant s'étant saisi du béliet, et impatienté de ses tentatives de fuite, le jette hors de la maison en disant : « Va te faire dévorer par quelque méchant loup ! »

Une fois dehors, le voleur se débarrasse de sa peau de béliet et dit au géant qu'il s'est esquivé. Le géant réplique qu'il n'est ni juste ni convenable de laisser partir sans le moindre présent un homme de tant d'esprit et d'adresse, et lui jette un anneau qu'il portait au doigt. Le *Dolopathos* est ici plus précis que notre traduction allemande. Le géant y dit : « On dirait du mal de moi et me prendrait pour un vilain si je ne te faisais un beau présent. » En prononçant ces paroles, il tire de son doigt et jette au voleur un anneau d'or valant quatre, selon un autre manuscrit trente besants. A l'aspect de cette bague, le voleur ne peut résister au désir de la posséder, et il la met à son doigt, ignorant qu'elle détient un charme secret. Aussitôt il crie sans cesse et malgré lui : « Me voici ! me voici ! » De sorte que le géant, sachant toujours où se trouve l'ennemi, le poursuit par toute la forêt. Ne voyant plus, il se heurte, il est vrai, à chaque instant contre les arbres et trébuche souvent; mais ses grandes enjambées ne le ramènent pas moins vers celui qu'il poursuit. Au moment même où le géant va le saisir, le voleur reconnaît que c'est l'anneau qui le force de crier ainsi : il veut le retirer de son doigt, mais ne peut en venir à bout. Il finit par le briser avec les dents, et les cris cessant aussitôt, le voleur est sauvé. — Suivent quelques autres aventures qui décèlent la sauvage nature du géant.

III. Nous rencontrons notre mythe bien loin chez les Oghuzes, peuple d'origine turco-tartare, qui apparaît de bonne heure dans l'histoire et dont la langue est un mélange égal de ces deux éléments. Un ou-

vrage écrit en cette langue, et attribué à un certain Dedé Korkud ou Korkud Ata, contient douze épisodes de l'histoire des Oghuzes, appartenant à des époques différentes. D'après ce livre, Korkud aurait été à peu près le contemporain de Mohamet. Il y est dit aussi que Korkud recevait ses inspirations de Dieu, dont il avait toujours suivi les conseils et les préceptes. On peut néanmoins supposer sans crainte de se tromper que Korkud est un personnage fictif, et que l'ouvrage qu'on lui attribue est un recueil de traditions populaires. On ne saurait préciser l'époque à laquelle ces mythes ont pris naissance. Diez pense qu'ils sont d'une date bien antérieure à la dynastie des Osmanlis, quoique certains passages du livre semblent faire allusion à celle-ci. Peut-être ce recueil est-il du treizième ou du quatorzième siècle. Le huitième épisode, qui raconte « comment Bissat a tué Depé Ghœz », et qui seul nous intéresse ici, a été publié par Diez en 1815¹, d'après un manuscrit.

Depé Ghœz, c'est-à-dire celui qui a l'œil sur le front, est le fils d'une femme ailée et divine, qu'on pourrait comparer aux femmes-cygnes de la mythologie allemande. Elle avait été surprise par un pâtre oghuze au moment où elle se baignait dans une fontaine. La femme-cygne prédit, en s'envolant, que la naissance de Depé Ghœz serait une calamité pour les Oghuzes. Des circonstances étranges accompagnent cette naissance. Depé Ghœz a bien une forme humaine, mais ne possède qu'un œil au milieu du front. Un kan nommé Aruz le prend chez lui pour le faire allaiter. Dès la troisième gorgée de lait, Depé Ghœz fait mourir sa nourrice. Plus tard, il maltraite cruellement tous les enfants qui viennent jouer avec lui. Aruz le chasse de sa maison, mais sa mère divine arrive aussitôt, lui met un anneau au doigt et lui dit : « Désormais aucune flèche ne te percera, aucune épée ne traversera ta peau. » Depé Ghœz va habiter une caverne dans la montagne et y mène la vie d'un brigand. Il égorge des étrangers pour les dévorer. C'est en vain qu'on dirige une expédition contre lui : il est invulnérable. Au bout de quelque temps, il fait la chasse aux Oghuzes, quoique par son père il soit Oghuze lui-même. On marche de nouveau contre lui ; mais il arrache un grand arbre, et, le lançant contre ses ennemis, il en tue plus de cinquante. Les Oghuzes sont forcés de fuir à chacune des sept tentatives qu'ils font de le tuer. On finit par envoyer un parlementaire auprès de Depé Ghœz. Le géant

¹ Diez : *Der neuentdeckte Oghuzische Cyklop, verglichen mit dem Homerischen*, 1815. Le Cyclope des Oghuzes récemment découvert, dans ses rapports avec celui d'Homère.

veut qu'on lui donne tous les jours douze hommes pour sa nourriture. « Mais de cette manière tu auras bientôt dévoré tout notre peuple, lui réplique-t-on. Nous te donnerons tous les jours deux hommes et cinq cents moutons. » Depé Ghœz réclame en outre deux serviteurs pour lui préparer ses repas. Le traité est conclu sur ces bases : celui qui avait quatre, trois ou deux fils, en livrait un pour le géant. Il arriva qu'un homme qui avait déjà donné un de ses fils eut à livrer son second fils, le seul qui lui restât. Bissat, fils du kan Aruz, nourri dans son enfance par des lions, revenait ce jour-là d'une expédition lointaine. La vieille mère du jeune homme qui devait être livré à Depé Ghœz se rend auprès de Bissat, dans l'espoir d'obtenir de lui un de ses prisonniers, pour être livré au géant à la place de son fils. Bissat est assis dans sa tente aux franges d'or lorsque la vieille arrive. Elle commence par lui faire le récit des actes cruels du géant invulnérable, et finit par communiquer au héros le nouveau malheur dont elle est menacée. Des larmes brillent dans les yeux de Bissat, qui s'écrie : « Le monstre a détruit les tentes de mon père, il a tué tous ses moutons, après lui avoir enlevé ses plus beaux chevaux et ses chameaux les plus robustes : je le tuerai. Il est cause que mon père à barbe blanche a pleuré son fils, mon frère, et que ma mère au blanc visage est accablée de chagrin : je le tuerai. Ce frère si plein d'éloquence était plus beau que ces montagnes que je vois là devant moi ; il était l'orgueil de notre tribu ; il était la force de mon corps. Et l'on m'a enlevé ce frère qui était la lumière de mes yeux ! » Le héros prononce ces paroles en sanglotant, et accorde un prisonnier à la vieille femme afin qu'elle puisse délivrer son fils.

Bissat se rend aussitôt à la tente de son père et de sa mère, qui l'accueillent avec transport. Un grand repas rassemble d'autres princes oghuzes, auxquels Bissat fait connaître son intention d'aller combattre le géant. Ces princes, ayant déjà fait eux-mêmes une tentative malheureuse contre le monstre, conseillent à Bissat d'abandonner son projet : « Ne fais pas pleurer ton père à la barbe blanche, ne sois pas cause que des rides sillonnent le visage blanc de ta mère. » Aruz exhorte son fils dans le même sens : « Veux-tu que tes parents restent isolés et abandonnés ? » lui dit-il. Bissat n'écoute personne. Il se munit de quelques flèches, ceint son épée, jette son arc sur l'épaule, dit adieu à son père et à sa mère en leur baisant la main, et les quitte aussitôt.

Le héros arrive au rocher où Depé Ghœz fait ses repas de chair humaine. Le géant y est assis seul, le dos tourné au soleil. Bissat

décoche une flèche, puis une seconde contre la poitrine du monstre. Elles n'y pénètrent point et se brisent en y arrivant. Et Depé Ghœz dit à ses serviteurs : « Une mouche m'incommode ! » Bissat lance sa troisième flèche, qui éclate également et dont les débris tombent sur le géant. Celui-ci se lève aussitôt et, apercevant le héros, il dit à ses serviteurs : « Les Oghuzes me poursuivent de nouveau ! » Il se dirige lentement vers Bissat ; il le saisit par le cou, et l'ayant emporté à l'endroit qu'il venait de quitter, il le met dans une de ses bottes, faite d'une peau de bœuf entière : « Vous mettrez cet homme à la broche pour mon souper. » Après avoir adressé cet ordre à ses serviteurs, il s'endort tranquillement. Bissat, qui avait un couteau sur lui, fend la peau de bœuf, et, dès qu'il en est sorti, il s'informe auprès des serviteurs comment on pourrait s'y prendre pour tuer le géant. « Nous ne le savons pas, répondent-ils, car aucune partie de son corps n'est de chair, si ce n'est son œil. » Bissat s'approche de la tête du géant, dont il soulève la paupière, et s'étant assuré qu'en effet l'œil est de chair, il ordonne aux deux serviteurs de faire rougir au feu le grand couteau de cuisine. Il plonge la lame ardente dans l'œil du monstre et le lui détruit complètement. Depé Ghœz pousse des cris qui ébranlent les rochers de la montagne. Bissat fait un bond en arrière et tombe dans la caverne du géant au milieu des moutons de celui-ci.

Depé Ghœz, s'apercevant que Bissat est dans la caverne, s'assied devant l'entrée, étend ses jambes et s'écrie : « C'est la fin de mon bonheur. Venez, petits moutons, venez un à un ! » Il tâte la tête de chacune des bêtes. Pendant ce temps, Bissat a tué un bélier et en a enlevé la peau en ayant soin toutefois d'y laisser attachées la tête et la queue. Il s'en affuble et s'approche du géant, mais celui-ci découvre la ruse et s'écrie : « Tu savais que je devais périr par mon œil, je te briserai les membres contre ce rocher ! » Bissat présente la tête du bélier au géant, et quand celui-ci la saisit par l'une des cornes et la soulève, il n'a entre les mains que la peau du bélier tandis que Bissat s'esquive entre les jambes du géant. Depé Ghœz jette la dépouille du bélier, et demande à Bissat : « Es-tu libre ? » Bissat répond : « Mon Dieu m'a délivré. »

Depé Ghœz offre son anneau à Bissat et lui dit : « Mets cet anneau à ton doigt, et désormais tu seras invulnérable à la flèche et au fer. Bissat prend l'anneau et le géant le poursuit, il veut le tuer avec un couteau. Bissat, en se sauvant, s'aperçoit que la bague a roulé aux pieds du géant. Le géant lui demande de nouveau : « Es-tu délivré ? » Bissat répond : « Mon Dieu m'a sauvé. »

Depé Ghœz dit à Bissat : « Mes richesses se trouvent dans cette grotte là-bas. Vas-y afin que mes gens qui les y ont portées ne s'en emparent point. » Le héros s'y rend et, à la vue de l'argent et de l'or qu'il y voit entassés, il oublie le danger dont il est menacé. Depé Ghœz saisit la porte de la grotte et s'écrie : « Je frapperai avec tant de force contre les parois de cette voûte qu'elle en sera détruite, et que tu périras sous les décombres. » Bissat invoque Dieu ; la grotte s'ébranle, et aussitôt s'ouvrent sept portes. Bissat sort par une de ces portes, tandis que Depé Ghœz, passant son bras dans l'intérieur de la grotte, en frappe les parois qui se fendent et s'écroulent. « Es-tu dehors ? » demande-t-il. Bissat répond : « Mon Dieu m'a sauvé. » Depé Ghœz s'écrie : « La mort ne saurait t'atteindre. » Et le géant ajoute : « Là, dans cette autre voûte, il y a deux sabres. L'un est taché de sang ; l'autre est propre et reluisant : tranche-moi la tête avec celui qui est reluisant. » Bissat entre dans la grotte, mais il n'y trouve que le sabre ensanglanté, auquel il n'ose point toucher ; cependant il en approche sa propre épée, qui se brise en deux morceaux ; il en approche un bâton, qui éclate également au contact ; enfin il prend son arc, et le sabre fait éclater celui-ci ainsi que la chaîne à laquelle il était attaché. Mais au même instant l'arme ensanglantée tombe et pénètre dans la vase. Bissat met son épée dans le fourreau, et après s'en être servi pour retirer de la vase le sabre du géant, il sort de la grotte. Depé Ghœz s'informe s'il n'est pas encore mort. Bissat répond : « Mon Dieu m'a sauvé. » Et le géant répète : « La mort ne saurait t'atteindre. »

Depé gémit sur la perte de son œil. Il s'informe du nom du jeune héros, de sa patrie, du nom de ses père et mère. Bissat répond : « Ma patrie est au midi ; le nom de mon père est : Celui qui ne tourne pas le dos au danger ; le nom de ma mère : Fille de Kyghan Aslan ; je m'appelle, moi, Bissat, fils d'Aruz. » Et il ajoute : « Je ne te quitterai point que le dur acier de mon épée n'ait abattu ta vilaine tête, n'ait teint la terre de ton sang, n'ait vengé le sang de mon frère. » A quoi Depé Ghœz répond : « Essaye de me faire quitter cette place que j'occupe, j'y resterai ferme. Je romprai le traité que j'ai fait avec les autres princes oghuzes ; je tuerai leurs fils les plus forts ; je me rassasierai de nouveau de chair humaine. Chasse-moi d'ici, et j'irai dans ma grande maison, dans la caverne où j'abats mes victimes. De là je lancerai de grandes pierres sur la tête de mes ennemis. Tu m'as privé de mon œil bleu, ô jeune homme ! Que Dieu tout-puissant te prive de la vie si douce ! » Puis il se vante d'avoir fait

pleurer des vieillards à barbe blanche et des femmes au sein délicat en leur tuant leurs fils ou leurs maris. Enfin il gémit à la pensée qu'il a perdu la vue à jamais.

Bissat, indigné de ses paroles, s'approche de lui et lui ordonne de s'agenouiller comme un chameau. Avec le sabre qu'il a enlevé, il lui tranche la tête, puis la suspend à la corde de son arc. Il a soin d'envoyer les domestiques du géant annoncer sa victoire à ses père et mère, et aux princes oghuzes.

IV. On connaît les voyages de Sindbad d'après un texte arabe que Langlès a publié avec une traduction littéraire¹. Langlès présume que cet ouvrage a primitivement existé en persan.

Sindbad raconte les aventures de son troisième voyage. La tempête jette le navire sur la côte d'une île habitée par des nains hauts de quatre palmes, et ressemblant à des singes. Ils se rendent maîtres du navire et en font débarquer l'équipage. Sindbad et ses compagnons parcourent l'île dans toutes les directions, ne se nourrissant que de plantes, et finissent par y découvrir un grand château. Ils ouvrent les deux battants d'une grande porte en bois d'ébène et se trouvent dans une vaste cour où s'élève une éminence chargée d'objets indiquant qu'on y avait fait la cuisine : des os, du feu, des broches si longues et si lourdes que Sindbad et ses compagnons en sont terrifiés.

Le soleil est sur le point de disparaître, lorsque soudain la terre tremble. Un homme noir, et grand comme un palmier, entre par cette même porte qu'ont laissée ouverte les naufragés. Les yeux du géant brillent comme deux charbons ardents; sa bouche est plus grande que celle du chameau; ses dents canines sont longues comme des piques; sur ses larges épaules pendent des oreilles semblables à celles de l'éléphant, et ses ongles ressemblent aux griffes des oiseaux de proie. Les malheureux marins sont saisis de terreur et tombent évanouis les uns sur les autres.

Le géant s'assied sur l'éminence, mais se relève aussitôt en apercevant les marins. Il saisit Sindbad qu'il tourne et tâte comme le boucher fait d'un mouton. Cependant, le trouvant trop faible et trop maigre, il le laisse tomber pour examiner un à un tous les autres, jusqu'à ce que le malheureux capitaine du navire fixe son choix, comme étant plus gros que ses compagnons d'infortune. Il s'en saisit comme on ferait d'un moineau, et lui passe une pique de fer au travers du corps, de manière que la pointe en sort par la tête. Il allume un grand feu,

¹ *Les Voyages de Sindbad le marin*, 1814.

y fait rôtir sa victime, la dépèce avec ses griffes et la dévore. Puis, s'étendant sur la plate-forme, il s'endort et ronfle bruyamment.

A la pointe du jour le géant sort de sa maison. Les naufragés, présentant le sort qui leur est réservé, parcourent toute l'île, cherchant quelque coin où ils puissent se soustraire au géant; mais leur recherche étant restée vaine, ils retournent le soir au château, où le géant ne tarde pas à rentrer. Il choisit une nouvelle victime qu'il dévore comme la précédente; puis il s'endort.

Le jour suivant, après que le géant fut sorti, Sindbad communique à ses compagnons le plan d'évasion qu'il a conçu : « Faisons avec ces troncs d'arbres des radeaux que nous attacherons au rivage, et dont chacun puisse porter trois hommes. Cela fait, nous tâcherons de tuer le géant. Si nous y réussissons, nous attendrons patiemment qu'un navire passe devant l'île; si au contraire notre tentative est malheureuse, nous monterons sur nos radeaux et gagnerons le large, même au risque de nous noyer. » Ce plan ayant été adopté, on rentre au château, où le géant arrive peu de temps après. Il choisit encore un des marins et en fait son souper; mais dès qu'il est endormi, Sindbad et ses compagnons font rougir au feu les piques qui servent de broches au géant, que dix des plus forts sont désignés pour tuer. Chacun d'eux saisit l'une de ces piques; ils s'approchent du monstre dont le ronflement ressemble au bruit du tonnerre, et plongent tous en même temps leur fer ardent dans son œil. Le géant jette des cris si horribles que les marins tombent à la renverse et désespèrent du succès de leur entreprise. Puis, il se précipite hors du château.

Sindbad et ses camarades sortent dès l'aurore. Après avoir parcouru l'île et s'être nourris de plantes, ils vont s'asseoir au bord de la mer. Si le géant ne se montre pas vers le soir, ce sera pour eux la preuve qu'il est mort. Tout à coup apparaît le monstre, guidé par deux autres géants et suivi par un grand nombre de ses pareils. Les infortunés marins montent sur leurs radeaux et veulent pousser au large, mais les géants accourent en vociférant, et jettent des pierres énormes aux fugitifs, qui sont tués tous, à l'exception de Sindbad et de deux de ses compagnons. Leur radeau, après avoir été ballotté toute la nuit par une mer agitée, est enfin jeté sur une côte plus hospitalière, où ils se trouvent à l'abri de toute poursuite.

V. Nous retrouvons notre mythe dans un conte serbe du recueil de Wuk Stephanowitsch-Karadschitsch, n° 38 (pages 222 à 225 de la traduction allemande).

Un prêtre, accompagné de son jeune disciple, gravissait une mon-

tagne couverte de grandes forêts. La nuit les y ayant surpris, ils se dirigent vers une lumière qui brille dans le lointain, et arrivent ainsi à une grotte habitée par un géant qui n'avait qu'un seul œil au milieu du front. L'entrée de la caverne se trouve fermée par une pierre si grande que cent hommes n'eussent pu la remuer; mais le géant l'écarte facilement, fait entrer les étrangers, et remet la pierre à sa place. Il allume un grand feu, près duquel les deux voyageurs viennent se chauffer. Bientôt le géant s'approche d'eux, et les prend par la nuque pour s'assurer lequel des deux est le plus gras. Puis, donnant la préférence au prêtre, il l'embroche et le fait rôtir au feu qu'il venait d'allumer. Le petit garçon en est d'autant plus épouvanté qu'il ne voit aucune possibilité de fuir. Le géant s'assied et commence à dévorer l'ecclésiastique, non sans engager l'enfant à prendre part au repas. Celui-ci prétend un manque d'appétit; mais le géant insiste et le force de goûter de son maître. L'enfant réussit cependant à jeter le morceau qu'il avait porté à la bouche. Le géant, qui ne s'en est pas aperçu, lui dit : « Tu fais bien de manger aujourd'hui; demain tu seras mangé. »

Le repas achevé, le monstre s'étend près du feu, et l'enfant commence à tailler un petit morceau de bois. « Pourquoi tailles-tu en pointe ce morceau de bois? lui demande le géant. — J'ai l'habitude de m'occuper de cette façon quand je garde mes moutons, » répond le petit garçon. Le géant ferme son œil et s'endort. L'enfant lui plonge aussitôt dans l'œil le morceau de bois qu'il avait préparé, et le rend aveugle. Le géant se lève furieux et s'écrie : « Tu m'as détruit le seul œil que j'avais, parce que j'ai été assez sot pour t'en laisser deux; mais tu ne m'échapperas point. » Il étend ses bras du côté de l'entrée de la caverne, et la trouvant bien fermée, il se retourne vers l'intérieur et y cherche à tâtons le petit garçon; mais en vain : celui-ci avait tué un bœuf, en avait enlevé la peau pour s'en recouvrir, et s'était mêlé aux moutons qui se trouvaient en grand nombre dans la caverne. Dès que le jour paraît, le géant enlève la pierre qui fermait son antre et en fait sortir ses moutons un à un. L'enfant arrive à son tour, le géant le saisit et le jette parmi les moutons qui sont déjà hors de la grotte. Aussitôt le petit garçon s'écrie : « Ne me cherche plus dans ta caverne, me voici dehors. »

Le géant lui présente une baguette en lui disant : « Prends cette baguette pour conduire le troupeau, car sans elle tu ne ferais pas marcher un seul de mes moutons. » A peine a-t-il touché à la baguette qu'un de ses doigts y reste attaché; mais le malin enfant se met à sauter autour du géant de manière que celui-ci ne peut le saisir;

puis, se souvenant à propos qu'il a son couteau sur lui, il s'en sert sans hésiter pour se couper le doigt attaché à la baguette. Il échappe ainsi au géant, qu'il nargue tout en poussant le troupeau devant lui. Le géant le poursuit, et ils arrivent ainsi tous les deux à un grand lac. L'enfant s'en approche en gambadant et sifflant, afin d'attirer le monstre au bord même de l'eau; puis saisissant le moment où il se trouve derrière le géant, il le pousse dans le lac. Le monstre s'y noie, et l'enfant conduit tranquillement chez lui le troupeau du géant dont il a triomphé.

VI. Un conte roumain vient d'être recueilli en Servie par Ferdinand Obert. (Ausland, 29, 717.)

Un père envoie ses trois fils conduire un troupeau de moutons, en leur recommandant de ne point répondre si pendant la nuit ils s'entendent appeler. Ils entendent en effet, dès qu'il fait nuit, une voix crier : « Jeunes gens! jeunes gens! » Le plus jeune des frères est sur le point de répondre; mais le plus âgé lui rappelle la recommandation de leur père et l'empêche de parler. Au bout de quelques instants, la même voix se fait entendre de nouveau. Le frère cadet dit : « Répondons! » et l'aîné cédant aux sollicitations de ses deux cadets, ils s'écrient tous trois : « Nous voici! » Aussitôt apparaît un géant qui leur dit : « Faites rôtir le plus gras de vos moutons, car j'ai bien faim. » Les jeunes gens obéissent, et le géant, après avoir dévoré le mouton, leur ordonne de le suivre avec leur troupeau. Il marche devant eux pour les conduire chez lui. Quand il y est arrivé, il laisse le troupeau dans une vaste cour entourée de murs élevés, et fait entrer les jeunes gens. A ce moment, l'aîné des trois frères le salue en disant : « Bonsoir! » Le géant répond : « Tu seras bon ce soir. » Le second frère dit à son tour : « Bonsoir! » Le géant réplique : « Tu seras bon demain soir. » Enfin le plus jeune ayant également souhaité le bonsoir au géant, celui-ci lui dit : « Tu seras bon après-demain soir. » Il allume un grand feu sur lequel il met une chaudière, et s'étend sur le sol pour dormir, après avoir toutefois recommandé aux trois frères de le réveiller dès que l'eau bouillirait. Quand ceux-ci eurent obéi, il en saisit le plus âgé, le jette dans la chaudière, le laisse bien bouillir, puis le dévore. Il verse de l'eau dans la chaudière, se couche et fixe l'heure à laquelle il veut être réveillé. Le plus jeune des frères enlève la graisse qui surnageait sur l'eau et qui était celle de son frère, et il la cache sur lui. Le monstre dort jusqu'au soir. Quand on l'eut réveillé, il dévore le second frère; après quoi il fait savoir au seul frère qui reste quand il veut être réveillé, et se rendort aussitôt. Le jeune

garçon trouve dans la cuisine une poêle, y fait bouillir la graisse de son frère et la jette sur la figure du géant, qui en devient aveugle des deux yeux. Le géant se lève furieux et veut saisir son jeune agresseur; mais celui-ci, qui avait des noix dans son havre-sac, en laisse tomber çà et là sur le sol et trompe ainsi son ennemi. Voyant le géant près de la porte, le jeune homme jette contre celle-ci une poignée de noix, et le monstre le croyant blotti près de l'entrée, s'y précipite aussitôt pour le saisir; il tombe sur le loquet et ouvre ainsi la porte. Le jeune homme sort, tue un des moutons qu'on avait laissés dans la cour et se couvre avec la peau. Le géant, qui ne se doute point de cette ruse, ouvre la barrière et laisse sortir les moutons un à un, dans l'espoir d'attraper le jeune garçon; mais celui-ci s'esquive de la cour, caché sous sa peau de béliet, et s'écrie aussitôt : « A présent je me moque de toi, géant! » Le monstre, feint de ne plus en vouloir au jeune homme, et lui dit : « Arrête, mon ami, je veux te dire un petit mot. » Le jeune homme se méfie et veut fuir; mais le géant lui dit encore : « Viens, et prends comme souvenir cette bague qui est à mon petit doigt. » Le jeune homme se laisse tenter, prend l'anneau et le met à son doigt; et aussitôt l'anneau commence à crier : « Par ici, aveugle! par ici! » Le jeune garçon s'enfuit, le géant le poursuit, approche de plus en plus et étend déjà les bras pour le saisir. A ce moment on arrivait au bord d'un lac. Le jeune homme se coupe le doigt auquel était la bague et le jette dans l'eau. L'anneau continue à crier : « Ici, aveugle! ici! » Et le géant trompé se précipite dans le lac et s'y noie.

VII. Rosenpläntner a publié le conte suivant de l'Esthonie, dans son recueil pour servir à l'étude de la langue esthonienne¹ : je me servirai ici de la traduction qui s'en trouve dans la *Mythologie allemande*, page 979.

On donne en Esthonie, au paysan qui a la surveillance des blés et de la grange, un nom particulier et qui désigne à peu près l'emploi de nos closiers. Un individu de ce genre était occupé un jour à couler des boutons de métal, lorsque arrive le diable, qui le salue et lui demande : « Que fais-tu là? — Je fais des yeux. — Des yeux? pourrais-tu m'en faire des neufs? — Très-volontiers, seulement je n'en ai pas en ce moment sous la main? — Mais tu consens à m'en faire une autre fois? — Oui, j'y consens, répond le paysan. — Quand dois-je revenir? — Quand tu voudras. »

Le jour suivant, le diable revient pour se faire faire des yeux. Le

¹ *Beiträge zur genauern Kenntniss der esthnischen Sprache*, t. II, l. VI, p. 61 à 63.

paysan lui demande : « En veux-tu de grands ou de petits ? — De bien grands ! » Le closier fait fondre aussitôt une grande quantité de plomb et dit : « Je ne pourrai pas couler des yeux ainsi ; il faut pour cela que tu te laisses lier. » Le diable ayant consenti, l'autre le fait coucher tout de son long sur un banc, et avec de grosses cordes l'y attache solidement. Après qu'il fut lié, le diable demande : « Quel est ton nom, ami ? — Mon nom est Ifei (moi-même). — C'est un beau nom, je n'en connais point de plus beau. » Pendant ce temps le plomb fondait. Le diable tenait ses yeux grands ouverts en attendant les nouveaux yeux qu'il convoitait ? « Je vais les couler à présent, » dit le paysan ; et il verse le plomb fondu dans les yeux du diable, qui se lève aussitôt et se sauve. Le banc reste attaché à son dos. Il rencontre des laboureurs dans les champs. « Qui donc t'a joué ce tour ? lui demande-t-on. — C'est Moi-même, répond le diable. — Toi-même l'as fait, toi-même en pâtiras, » lui répliquent les laboureurs en riant. Il mourut des souffrances que lui occasionnèrent les yeux qu'il s'était fait faire, et depuis ce jour on ne revit plus le diable.

VIII. Voici une tradition qui se trouve parmi les contes et proverbes finnois recueillis par Bertram. Un palefrenier du nom de Gylpho se met en route pour aller délivrer trois princesses retenues captives par art magique dans une caverne souterraine. Il entre dans une chambre toute en fer où l'une des princesses est gardée par l'esprit Kammo. Cet esprit a la tête ornée d'une longue corne. Il n'a qu'un seul œil, lequel se trouve au milieu du front. Il flaire la chair humaine, mais la princesse l'apaise. Sa vue était devenue trouble, et les cils avaient poussé dans l'intérieur de son œil, de sorte qu'il ne pouvait voir le jeune homme. Il y avait du feu dans un poêle, contre lequel était appuyée une longue pique en fer dont l'esprit se servait pour tisonner. Gylpho s'en empare sans bruit, en fait rougir la pointe et la fait pénétrer dans l'œil du géant. Kammo se lève en poussant des cris qui ébranlent la montagne. Il cherche à tâtons partout dans la caverne, mais sans pouvoir saisir son ennemi. Celui-ci, profitant d'une occasion favorable, abat la tête du géant.

IX. A. Castren a recueilli notre mythe dans la Carélie russe. Mais la mention qu'il en fait dans ses souvenirs de voyage est très-succincte. Le héros, qui n'est point nommé, est renfermé dans un château, sous la garde d'un géant borgne. Pour sortir de sa prison, il arrache pendant la nuit le bon œil au géant. Et quand celui-ci fait sortir son troupeau à la pointe du jour, le prisonnier se cache sous un bétail, et sort ainsi sans accident du château.

X. Je mentionne encore une tradition qui existe au Harz ¹.

Un homme fort alerte arrive avec six de ses camarades dans un pays habité par un géant haut de douze pieds, large de six, et dont l'œil unique, grand comme un fromage, se trouvait au milieu du front. Les sept compagnons sont faits prisonniers, et chaque jour l'un d'eux est servi sur la table du géant. Quand il ne reste plus que l'homme alerte avec un seul de ses malheureux compagnons, ils font à eux deux une tentative qui réussit. Pendant que le monstre dort, ils font rougir un fer au feu, s'en servent pour détruire l'œil du géant, et s'enfuient aussitôt. Le géant les poursuit à grands pas; mais, étant aveugle, il ne peut les atteindre.

Je vais comparer entre elles ces différentes traditions, en laissant néanmoins de côté le dernier conte, où l'on pourrait bien ne voir qu'une simple réminiscence de l'*Odyssée*. Le conte grec nous apparaît comme une œuvre détachée, indépendante et différant sensiblement des autres chants de l'*Odyssée*. Le récit y est aussi simple que frais et naturel; l'ancien style épique s'y trouve dans toute sa pureté; on n'y rencontre point de ces comparaisons longuement développées, traitées minutieusement comme de petits tableaux indépendants. Partout ailleurs, Homère nous introduit chez des peuples dont la vie publique et domestique est déjà organisée, tandis qu'il peint ici un état primitif, une nature où les mœurs humaines n'ont point encore pénétré, et qui se développe dans toute sa sauvage grandeur. Là se trouvent des géants monstrueux sans foi ni loi, qui obéissent à des passions brutales et vivent dans des grottes ou des cavernes. Pour la première fois, à ce qu'il paraît, des habitants d'un pays civilisé abordent à cette île. Homère fait entrer dans la relation du voyage d'Ulysse tout ce que racontait le mythe de la première rencontre des cyclopes et des humains. On peut encore aujourd'hui reconnaître les points de suture où s'opère la jonction du poème et de notre mythe. C'est avec intention que le poète ne donne à Ulysse qu'un navire pour aborder à l'île des cyclopes, au lieu des douze qu'il commandait, ce qui eût été plus naturel. Il fallait que le héros pût continuer ses voyages après son aventure avec le cyclope. Ulysse arrive donc à cette île sur un seul vaisseau, et une partie seulement de ses compagnons, et parmi ceux-ci il n'en prend que douze pour l'accompagner à l'autre du cyclope, car il ne faut pas que tous y périssent, afin que le retour

¹ Voyez les *Contes populaires* de Henri Prochle, p. 137.

soit réservé : seul, il ne saurait conduire le vaisseau. Il faut aussi que, par le plus heureux des hasards, la seconde pierre que lance Polyphème ramène le héros au rivage où il a laissé les onze vaisseaux et le reste de ses compagnons. Toutes ces soudures sont faites avec habileté; mais ce qui nous frappe aussitôt, c'est le changement qui s'opère dans le caractère d'Ulysse, et qui devient nécessaire par le contact du héros avec le cyclope. Lauer¹, qui voit dans Ulysse l'idéal du caractère grec, a mis en relief la prudence, la sagesse et la prévoyance de cet homme plein d'expérience, restant toujours maître de lui-même, ayant toujours conscience de sa valeur et ne se troublant jamais. Dans son admiration, Lauer oublie qu'Ulysse ne se montre point ici tel qu'il le dépeint, et qu'il nous apparaît plutôt sous un jour tout opposé. Il est rusé dans l'ancre de Polyphème, mais non à la manière d'un héros, car il y est en même temps léger et imprudent au dernier point. Cette fois, ses compagnons se chargent de son rôle; ils lui donnent le conseil très-sensé de se borner à enlever le troupeau pendant l'absence du cyclope; mais il persiste à attendre celui-ci pour en obtenir un présent, comme si Ulysse, lui qui avait vu tant de pays et qui savait tant de choses, ne devait pas aussi savoir que les cyclopes n'offraient point de présents à leurs hôtes et ne connaissaient point les usages d'hommes policés; mais il fallait le laisser ignorer cela afin de justifier la visite toute volontaire qu'il rendait au monstre. La demande du présent est, il est vrai, admirablement utilisée pour faire ressortir la brutale gaieté du géant, lequel, en guise de présent, donne à Ulysse la promesse de le manger en dernier; mais cette circonstance ne change rien à notre opinion. Il est probable, du reste, que ce trait existait dans le mythe primitif. Ulysse n'agit plus avec la dignité du héros, il agit avec folie ou témérité, lorsque de son navire il jette des injures au cyclope, et qu'en l'irritant, il appelle ainsi de nouveaux dangers sur lui et les siens, et surtout lorsqu'il renouvelle cet acte imprudent, malgré les sollicitations de ses compagnons. Mais il était nécessaire qu'il exaspérât ainsi le géant, afin que celui-ci nous fît savoir qu'une ancienne prédiction lui avait annoncé la perte de son œil.

Quoique le conte du *Dolopathos* soit semblable à celui d'Homère, il en diffère néanmoins par des traits caractéristiques. Le géant n'y a point ce grand œil unique au milieu du front; il a deux yeux ordinaires, comme ceux des hommes, et on les lui crève par un procédé plus commun. Le stratagème du nom de Personne manque,

¹ *Histoire de la poésie d'Homère*, p. 260.

et la manière dont le voleur réussit à s'échapper diffère de celle adoptée par Ulysse. La fable est plus homogène et nous semble, sous plusieurs rapports, préférable à celle d'Homère. Le voleur ne se sépare point, comme Ulysse, d'une partie de ses compagnons, et le partage égal des cent aventuriers entre les dix géants est de l'essence même des mythes antiques, qui aiment les groupes symétriques. Il est également naturel que le géant mange les neuf voleurs et que le chef ne soit préservé qu'à cause de sa maigreur. Le géant devenu aveugle n'appelle pas à son secours, comme celui d'Homère; mais il tâche d'écraser son ennemi sous les coups de sa massue. La terreur qu'en éprouve le voleur est décrite d'une manière aussi juste que caractéristique : il reste suspendu un jour et une nuit au chevron du toit. Le voleur se cache dans la peau d'un béliet pour sortir de l'antré du géant, ce qui est mieux inventé. La belle diction d'Homère ne doit point égarer notre jugement. Ulysse n'a pas à penser à son salut seulement, mais aussi à celui de ses compagnons; il les fait sortir de l'antré d'une manière bien adroite assurément, mais il ne pouvait s'attacher lui-même entre trois béliets. Il se cramponne à un seul, et, quoiqu'il choisisse le plus grand mouton de tout le troupeau, sa délivrance pêche contre cette vraisemblance dont la poésie elle-même ne saurait s'écarter. Il nous semble bien plus naturel qu'une jeune fille, dans un conte norvégien ¹, se cache dans la laine épaisse d'un béliet pour échapper à une sorcière qui la poursuit. C'est surtout vers le dénouement que le conte du *Dolopathos* l'emporte sur celui de l'*Odysée*. Polyphème invite Ulysse, qui est déjà en sûreté, à venir le rejoindre, afin qu'il puisse le traiter en hôte et appeler sur lui l'assistance de Poseidon, son père. Quoique l'intention du géant ne soit pas exprimée, on devine que son dessein est d'attirer Ulysse de nouveau pour le massacrer; aussi le héros ne se laisse-t-il pas prendre au piège. Le conte du *Dolopathos* ne place qu'à ce moment la circonstance du cadeau. Quand le voleur se trouve hors de la caverne, le géant lui jette un anneau d'or. Le voleur, qui ne peut résister à la vue de l'or, met l'anneau à son doigt, et se trouve précipité dans de nouveaux dangers par la vertu magique du bijou. C'est encore un trait heureux que l'aveugle, en poursuivant le voleur, se heurte contre les arbres, tombe, se relève et arrive si près du fugitif, que celui-ci ne puisse s'échapper que par un expédient désespéré.

Dans la tradition oghuze, Depé Ghoëz habite une espèce de maison

¹ *Contes populaires du Nord*, p. 82.

taillée dans le roc, mais non éloignée ou inaccessible : elle se trouve au contraire au milieu du pays des Oghuzes, pour le malheur de ceux-ci, il est vrai. Ils doivent tous les jours lui livrer des hommes et des animaux et lui donner deux serviteurs pour préparer sa nourriture. Un prince, un jeune héros, marche à sa rencontre, non pour lui enlever ses trésors ou dans le désir de le voir, mais pour des motifs généreux. Il se met en route seul, sans compagnons. Les détails caractéristiques ne manquent point au récit : quand la flèche de Bissat atteint le géant, celui-ci croit que c'est une mouche qui le pique, et cela nous rappelle le conte allemand de Hans le Fort, lequel, quand on jette des blocs de pierre sur lui, croit que ce sont des grains de sable que des poules ont détachés de la colline. Quand Bissat est renfermé dans une botte, dont il parvient à sortir en la fendant, nous pensons au Petit-Poucet. Sous d'autres rapports, la tradition tartare se rapproche tantôt du conte grec, tantôt de celui du *Dolopathos*. Comme dans ce dernier, Bissat se recouvre de la peau d'un béliet, dont il présente la tête au géant, et parvient à sortir de l'ancre en se glissant entre les jambes du monstre. La parenté entre les deux contes ressort d'une manière encore plus évidente de l'épisode de l'anneau magique, dont quelques détails ont, dans l'aventure de Bissat, une influence plus directe sur le dénouement. D'autre part, le conte tartare se rapproche de celui d'Homère par la manière dont Bissat perce l'œil du géant et par cette circonstance singulière qu'une prédiction annonçait à Depé Ghoez qu'il deviendrait aveugle. Les tentatives réitérées que fait le géant pour tuer le héros oghuze, loin d'être des détails inutiles, sont des parties inhérentes au mythe même. Depé Ghoez, convaincu qu'il ne saurait donner la mort à Bissat, ordonne lui-même à celui-ci de lui couper la tête avec son propre sabre : il reconnaît en lui le sort auquel il ne peut échapper. Polyphème, au contraire, paraît être immortel.

Comparée aux autres, la tradition arabe ou persane nous semble incomplète et superficielle. Cependant elle mérite d'être mentionnée à cause de sa ressemblance tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre des différents contes que nous avons cités. Comme dans le *Dolopathos*, le géant choisit le plus gros parmi les captifs, et il réserve Sindbad pour la dernière bouchée à cause de sa maigreur, comme le géant du *Dolopathos* fait avec le chef des voleurs. De même que le géant serbe et celui de la Transylvanie, il mange ses victimes bouillies ou rôties ; comme Polyphème, il poursuit, accompagné de ses semblables, l'ennemi qui l'a aveuglé, et jette des blocs de pierre après les fugitifs.

de sorte que Sindbad et deux de ses compagnons seulement parviennent à s'échapper. Mais aucun d'eux n'est assez insensé pour irriter le géant par des paroles injurieuses. Il est singulier que les géants vivent ici au milieu de nains, et que ceux-ci forcent les naufragés de quitter leur vaisseau pour aller errer dans le pays.

La tradition serbe, dont toutes les parties sont bien reliées entre elles, se distingue dès le début des autres récits, en ce que c'est un enfant qui arrive chez le géant, et qui triomphe de lui par son intelligence. Elle se rapproche du *Dolopathos* en ce que le géant choisit le plus gras des deux infortunés et qu'il força le jeune garçon à goûter de la chair de l'ecclésiastique. L'enfant, comme le voleur du *Dolopathos*, comme Bissat de la fable tartare, se cache dans la peau d'un bœuf, ce qui lui était facile. Le rapport le plus singulier est celui qui existe entre la baguette magique et l'anneau qui forçait le voleur de se trahir. Pour se sauver, l'enfant et le voleur sont obligés de se couper le doigt attaché à la baguette ou à l'anneau.

Le conte de la Transylvanie se rapproche beaucoup de celui de la Serbie; cependant il s'en écarte par quelques détails caractéristiques. L'anneau magique du *Dolopathos* y remplace de nouveau la baguette et attire le géant dans un lac où il se noie.

La tradition esthonienne est opposée aux autres relations, en ce que le paysan n'y est point livré à la merci du diable et par conséquent n'a aucun danger à courir. Le diable s'approche au contraire du paysan sans intention hostile, et court à sa perte avec toute la stupidité qui caractérise les géants, dont il faisait partie primitivement. Cette conception était déjà défectueuse. Le diable s'informe du nom du paysan comme Polyphème de celui d'Ulysse : il n'a aucun motif pour le faire, mais ce détail est nécessaire au dénouement. Le diable se laisse lier sans résistance, au lieu d'être enivré par le vin. On se rappelle le conte du *Dolopathos* et la légende roumaine quand le paysan verse du plomb fondu dans les yeux du diable. Il n'est plus question de l'œil unique; mais le diable ne demande pas seulement des yeux nouveaux, il veut aussi qu'ils soient grands. Je présume que dans le mythe primitif le diable avait perdu l'œil qu'il avait eu au front, et qu'il désirait le faire remplacer par l'habile paysan.

Le mythe finnois se rapproche de la légende allemande et esthonienne, en ce que l'œil du géant est trouble et malade.

Dans la légende de Carélie, comme dans les mythes esthonien et transylvain, et dans celui du *Dolopathos*, le géant a deux yeux, et comme deux yeux sont plus difficiles à percer qu'un seul, on y a re-

cours à l'haile et au plomb, sauf dans le conte russe où on a soin de dire que le géant est borgne.

Quoique toutes ces légendes diffèrent entre elles par les contrées où elles ont pris naissance et les époques où elles ont été composées, la communauté d'origine y est néanmoins aussi visible que les traits caractéristiques et distincts qui les rendent indépendantes les unes des autres. Chacune d'elles apparaît, pour ainsi dire, sur son propre terrain, plus ou moins développée, selon sa nature particulière; aucune ne porte les marques d'une imitation ou d'une traduction; mais c'est la réunion des traits qui seule nous permet de concevoir la nature et la profondeur de la source primitive d'où elles découlent et qui est tarie pour nous aujourd'hui.

Si l'on admettait que les différences de détail ou les transpositions des événements ont été introduites avec intention, il faudrait avouer que ces changements ont été faits avec une grande adresse et beaucoup de discernement. L'imagination créatrice de chaque peuple conserve, il est vrai, la base primitive de la tradition, mais elle y ajoute toujours le sceau de sa vie particulière. Diez pense qu'Homère aura, dans ses voyages, entendu raconter d'une manière incomplète le conte oghuze et qu'il l'aura redit en le modifiant. Peu de personnes seraient aujourd'hui de cet avis. Si, au contraire, l'on prend le poème grec comme point de départ, et si l'on en fait découler les autres légendes qui sont beaucoup moins anciennes, on voit aussitôt s'élever de nouvelles difficultés qu'on ne saurait écarter. D'où vient que la légende tartare, comme celle du *Dolopathos*, raconte la délivrance du captif d'une manière plus détaillée et mieux suivie qu'Homère, tandis qu'il manque à toutes les deux des détails qu'on n'avait aucune raison d'omettre? La ruse d'Ulysse, qui enivre le géant avant de percer son œil, ruse qu'employa Œnopion envers Orion, le géant lumineux¹, est si naturelle que l'on ne comprend pas pourquoi elle a été écartée des autres contes. On peut en dire autant de la ruse du nom, qui ne se retrouve que dans la légende esthonienne et qui est d'ailleurs un trait fréquent des légendes allemandes. Dans un conte du Vorarlberg, qui n'offre aucune ressemblance avec Homère, on rencontre un bûcheron qui, vis-à-vis d'un sylphe, se donne le nom de *Moi-Même* (*Ipse*); et, lorsque le sylphe se voit trompé, il dit: « J'ai été joué par *Moi-Même*. » Le même épisode se retrouve dans une tradition morave. Dans une légende hessoise, le ravisseur d'une princesse

¹ Voyez la *Mythologie* de Praller, p. 304.

s'appelle Avant-Hier, Hier et Aujourd'hui, et la mère désolée s'écrie : « Hier me l'a enlevée ! » Ces contes, recueillis de la bouche même du peuple, ne doivent pas plus à Homère que le Somadeva indien du dixième siècle, lorsque, dans l'un de ses contes, il parle d'un éléphant en bois dont l'intérieur était rempli de guerriers qui s'emparent d'une ville ennemie. Un seul et même trait peut apparaître en des contrées distantes et se répandre sur deux mondes comme un rayon lumineux.

Si, par des raisonnements basés sur la forme même des différentes légendes, nous avons démontré que notre mythe ne doit pas son origine à l'*Odyssée*, nous arrivons à la même conclusion par des considérations d'un autre genre. Les Caréliens, les Esthoniens, les Finnois, auraient-ils connu Homère ? Admettons même que le poème grec ait pénétré jusque chez eux ; comment pourrait-il se faire que le poète tartare eût eu connaissance de la légende du *Dolopathos*, avec laquelle il a une grande ressemblance dans les détails les plus importants ?

Le témoignage d'Homère fait remonter notre mythe à une antiquité si reculée qu'on ne devrait guère espérer en trouver nulle part ailleurs une relation plus pure, plus simple ; et cependant on rencontre dans la vivace tradition des montagnes solitaires du Nord une conception qui nous rapproche encore davantage de l'origine du mythe, et où le sens primitif est renfermé dans un cercle plus étroit que dans les autres contes.

Dans la vallée de Gadbrand vivaient jadis le mari et la femme, avec deux enfants adolescents. Ceux-ci avaient coutume d'aller demander la charité partout dans les fermes du pays, dont ils connaissaient, pour cette raison, les moindres sentiers. Ayant appris qu'un homme s'était construit une petite cabane sur le Mela pour y prendre des faucons, nos jeunes aventuriers se mettent aussitôt en route pour aller voir les oiseaux ; mais à peine ont-ils quitté la grande route qu'ils se trouvent dans une forêt tellement sombre qu'il leur est impossible d'avancer. A l'aide d'une hache dont ils sont munis, ils abattent des branches d'arbres, en font une hutte, et allument un grand feu. Il y avait une heure à peine qu'ils se reposaient sur une couche d'herbe et de mousse, quand ils entendent comme un mugissement : ils écoutent pour bien se rendre compte si c'est une bête fauve qui approche, ou un de ces esprits malfaisants appelés Trollds dans ces contrées. Le bruit devient de plus en plus formidable ; on dirait une tempête qui se déchaîne, et les enfants entendent hurler ces mots : « Il y a du sang chrétien

par ici!¹ » La voix est si retentissante que la terre en tremble. Les enfants savent maintenant que ce sont des Trollds. « Que Dieu nous protège! s'écrie le plus jeune; qu'allons-nous devenir? — Reste debout sous cet arbre, et sois attentif à prendre la fuite quand tu les verras approcher; quant à moi, je me servirai de notre hache. » Au même instant apparaissent les Trollds, grands comme les plus grands arbres de la forêt. Ces monstres n'ont à eux trois qu'un seul œil dont ils se servent à tour de rôle, montrant chacun une grande cavité au milieu du front, dans laquelle celui dont le tour arrive place l'œil. Ayant alors seul la faculté de voir, il marche en avant et ses deux camarades le suivent en s'appuyant l'un contre l'autre. « A présent, commence à fuir, dit l'aîné des deux frères; mais ne t'éloigne pas trop, afin que tu puisses voir comment la chose tournera. Le Trolld porte son œil trop haut pour qu'il puisse me voir si j'arrive à lui par derrière ou en me baissant. » Le cadet prend la fuite, les Trollds le poursuivent; mais l'autre enfant se glisse derrière eux, et avec sa hache il frappe à la cheville le Trolld qui se trouvait derrière les deux autres, et à qui la douleur fait aussitôt jeter des cris épouvantables. Le premier Trolld en est tellement saisi de frayeur qu'il fait un grand bond; l'œil s'échappe de l'orbite et l'enfant s'en empare aussitôt. Cet œil est si grand qu'il n'entrerait point dans une chaudière, et si pur et si clair que, malgré la nuit profonde, il fait grand jour quand l'enfant regarde à travers. Quand les Trollds s'aperçoivent que l'enfant a pris leur œil et qu'il a blessé l'un d'eux, ils lancent contre lui d'effroyables malédictions et le menacent de le faire mourir dans des tourments affreux s'il ne le rend sur-le-champ. « Je ne vous crains pas et me moque de vos menaces, répond l'enfant. Me voici maître de trois yeux, tandis que vous n'en avez plus, et il faut que deux de vous portent le troisième si vous voulez avancer. — Si tu ne nous rends notre œil sur-le-champ, nous te transformerons en arbre ou te réduirons en poussière! s'écrièrent les Trollds. — Il faut du temps pour cela, reprend l'enfant, et il n'y a pas de danger. Vos bravades ne me font pas peur, encore moins vos maléfices. » Et en même temps il menace de porter à chacun un si rude coup de hache qu'ils se rouleront à terre comme des reptiles. A ces mots, les Trollds se mettent à trembler, et la peur les fait condescendre à adresser des paroles suppliantes à l'enfant. S'il consent à rendre l'œil, il

¹ Dans la pensée de M. Grimm, qui assigne à la tradition norvégienne l'antiquité la plus reculée, ceci ne peut être qu'une addition postérieure. (Note du traducteur.)

aura de l'or, de l'argent et autre chose encore. L'enfant trouve la proposition acceptable; mais avant de rendre l'œil, il veut l'or et l'argent, il demande qu'un des Trols aille en chercher autant que peuvent en contenir son sac et celui de son frère, plus deux arcs en acier. Les Trols répondent en gémissant qu'aucun d'eux ne peut aller, puisqu'ils n'ont plus d'œil pour voir. Cependant l'un d'entre eux se met à appeler leur femme (ils n'ont qu'une femme à eux trois). Sa voix est puissante (comme celle de Polyphème) et retentit longtemps dans les cavernes de la montagne : il crie à la femme d'apporter deux arcs en acier et deux seaux remplis d'or et d'argent. Peu de temps après, elle arrive avec les objets demandés. Quand elle apprend ce qui est arrivé, elle menace à son tour d'user de toutes sortes de maléfices envers l'enfant; mais les Trols l'engagent à ne point irriter la petite guêpe, qui pourrait bien la priver également de son œil. Elle jette les deux seaux pleins d'or et d'argent ainsi que les deux arcs aux pieds de l'enfant, et se hâte de rentrer dans les ténèbres avec les deux Trols. On n'a jamais appris depuis qu'ils soient revenus à la forêt de Hédal pour y chercher du sang chrétien.

Il est inutile d'entrer dans de longs détails pour démontrer que nous retrouvons ici le mythe de Polyphème, malgré les différences assez sensibles dans les circonstances extérieures et même dans les événements. Le mythe y est tout empreint de l'esprit des plus antiques conceptions, et nous montre une pureté de tradition qui ne pouvait se maintenir que dans une contrée aussi isolée. Le conte est simple et significatif : des enfants inoffensifs entreprennent gaiement une petite excursion et arrivent dans une sombre forêt, d'où ils ne peuvent sortir et où ils sont poursuivis par des Trols ennemis; mais la prudence et l'adresse des enfants triomphent de la force des monstres, les obligent à livrer leurs richesses et les forcent de rentrer dans les ténèbres d'où ils sont sortis.

Il me reste à faire quelques remarques au sujet de l'œil du cyclope. Cet œil n'avait dans l'origine rien de commun avec les yeux de l'homme, quoique dans la tradition cette différence n'ait point toujours subsisté. Le conte du *Dolopathos*, les légendes de la Transylvanie, de l'Esthonie, de la Carélie, ne parlent que de deux yeux humains, auxquels néanmoins la relation arabe ajoute un éclat particulier et qu'elle compare à des charbons ardents. Guido de Columna, qui écrivait en 1287 l'*Histoire du siège de Troie*, donne à Polyphème deux yeux, et Ulysse arrache l'un des deux. Le nom même prouve qu'un seul grand œil rond appartenait essentiellement aux *cyclopes*, et cet œil

était si bien leur attribut distinctif qu'on le voit des deux côtés d'un vase grec sur lequel est représentée la mort d'un géant anthropophage¹. Un ancien poëme allemand donne cet œil aux Arimaspes. Ovide dit expressément :

*Unum est in media lumen mihi fronte, sed instar
Ingentis clypei*².

et la tradition norvégienne nous dit que cet œil est si grand qu'on ne pourrait le placer dans une chaudière. Dans un conte magyare, c'est une femme géante qui le porte au milieu du front, et on le compare à une assiette, comme également dans une tradition du nord de l'Allemagne, qui ajoute que cet œil avait un éclat effroyable. La tradition norvégienne en sait plus long encore : l'éclat de l'œil est tel que, lorsqu'on regarde à travers, tout brille, même au milieu de la nuit, comme s'il faisait grand jour. Il paraîtrait avoir ressemblé à une boule de cristal que le Troid saisissait et plaçait dans la grande cavité qu'il avait au front, quand c'était son tour de posséder l'œil et de conduire ses compagnons dans l'obscurité. Chez Homère, cet œil a plus de rapport avec l'œil humain, en ce sens qu'il a des cils, des sourcils et des paupières. Dans le conte oghuze, la paupière est même indispensable, parce que Bissat la soulève pendant le sommeil du géant pour s'assurer si celui-ci est vulnérable à cet endroit.

A quoi fait allusion cet œil brillant qui voit au loin et qui se trouve au milieu du front ? Il signifie l'œil du monde, le soleil lui-même, que les Parses considèrent comme l'œil d'Ormudz, du Dieu suprême, et les Égyptiens comme l'œil droit du Démon. Vous vous expliquez dès lors pourquoi Odin est borgne, quoique plus tard la tradition en donne une autre raison³. Le Wodan allemand regarde la terre par une grande fenêtre, de même qu'une princesse dans un conte germanique : c'est une autre manière d'exprimer la même conception. Pensez aussi au mot « opale », si significatif et resté encore inexplicé, de même que le vieux mot scandinave : « *augasteinn* », pupille, ou littéralement : pierre des yeux, *gemma oculi*. Il s'agit aussi sans nul doute d'une figure bien antique dans ce passage de Pausanias⁴, où il est dit qu'il se trouvait en plein air, sur l'acropole d'Argos appelée Larissa, une statue en bois qu'on adorait, et qui représentait le Zeus Παρρηός de Priam, et qu'en sus des deux yeux ordinaires, cette statue avait un

¹ Voyez le *Mémoire* de Panofka dans le Bulletin de l'Académie de Berlin de 1851, p. 7.

² *Métamorph.*, 13, 851.

³ Voyez la *Mythologie allemande* de Grimm.

⁴ II, 24, 3.

troisième œil sur le front¹. Cet œil était l'œil du monde, l'œil divin, et il me semble que c'est à tort que Creuzer² considère les trois yeux que nous venons de mentionner comme des symboles de la puissance du Dieu sur le ciel, la terre et la mer. Le dieu des enfers que le mythe oppose au dieu-soleil, possédait également un œil semblable sur le front; mais on l'en priva lorsqu'il fut expulsé du ciel. Le diable s'appelle Aklasis en Lithuanie, c'est-à-dire « celui qui est devenu aveugle » et le conte de l'Esthonie fait allusion à ce nom. D'après une tradition orientale que rapporte J. de Hammer, Salomon adresse à Dieu la prière de punir l'esprit malin d'une manière plus sensible que ne le peut un prophète, et de lui arracher « l'œil » afin qu'il lui reste un souvenir de sa rébellion; cet œil, c'est probablement encore l'œil au milieu du front.

Nous voyons que la force naturelle et sauvage qui ne respecte point les dieux apparaît chez ces êtres surhumains, mais dont l'origine n'est qu'à moitié divine, chez les Géants et les Cyclopes auxquels appartiennent Depé Ghœz et le mongole Geffer Kan. Cependant ils portent une marque de leur origine divine, et cette marque c'est précisément le grand œil rond. Je le retrouve aussi dans les croyances mythiques des Allemands. Le Walcholdermann, qui est un esprit, a un œil gris et un œil noir, qui changent réciproquement de couleur tous les ans, et le Walcholdermann est pour cette cause considéré tantôt comme un esprit de jour, tantôt comme un esprit des ténèbres³. On compare aussi quelquefois l'œil brillant des esprits de nuit à un boisseau, à une assiette, ou bien encore à une roue de charrue⁴. Il est fort remarquable que les trois Trollds norvégiens n'aient ensemble qu'un seul œil, ce qui amoindrit leur part dans la puissance divine. Cette jouissance en commun d'une faculté divine se trouve déjà dans les temps les plus reculés. Dans Eschyle⁵, les trois femmes-cygnés, les Graies, qui vivent dans les ténèbres comme les trois Trollds norvégiens, ne possèdent, elles aussi, qu'un seul œil qu'elles se prêtent mutuellement. Persée s'empare de cet œil et ne le rend qu'après avoir fait certaines conditions, absolument comme l'enfant agit envers les Trollds. Cette même faculté d'enlever l'œil de son orbite et de l'y replacer se retrouve dans le mythe de Lamia, à qui Jupiter avait accordé le don

¹ *Mythologie* de Gerhard, vol. I, p. 163-168 et 175.

² *Symbolique*, liv. I, p. 140.

³ Auerbach, *Histoires de village*, p. 159.

⁴ Rochholz, *Traditions suisses-Schweizersage*.

⁵ *Prométhée*, p. 797.

de pouvoir ôter ses yeux de la tête pendant le sommeil et de les remettre à leur place au réveil. Il faut encore mentionner ici certaines traditions qui parlent d'un œil qui ne se ferme jamais et qui voit tout. Une légende allemande nous montre trois sœurs, dont la première a un œil, l'autre deux yeux, la dernière trois yeux ; aucun charme, aucune puissance ne peut fermer le troisième œil de celle-ci. Dans un conte transylvain, on voit une jeune fille qui a sur la nuque deux yeux supplémentaires ; ils restent ouverts quand les autres se ferment, et voient ce qui se passe partout.

Si les remarques que nous venons de faire donnent un sens plus profond au mythe de Polyphème, il nous sera peut-être possible de nous rapprocher davantage de sa forme primitive. Quel est le sujet des chants mythiques des premiers âges, si ce n'est l'origine et la fin du monde, ou bien, tant que celui-ci dure, les mouvements incessants de forces contraires et formidables ? C'est le choc des éléments ennemis, le contraste entre le ciel et l'enfer, l'été et l'hiver, le jour et la nuit, contraste qui se reflète dans le monde moral, sous le nom de bonheur et malheur, de haine et d'amour, de joie et de tristesse. Le mythe des géants et des nains exprime l'opposition entre les éléments extérieurs, bruyants et terribles, et les autres forces naturelles, qui sont invisibles et agissent sans bruit ; ou bien, dans le monde moral, l'opposition entre la force physique d'une part, et la prudence et l'adresse d'autre part.

C'est là, selon moi, le sens primitif, l'idée mère du mythe de Polyphème, idée qui se trouve exprimée avec une pureté incomparable dans la tradition norvégienne. Si l'on admet que les deux enfants étaient primitivement des nains, il n'y a plus en scène que des êtres surnaturels. La prudence innée de l'enfant lui tient lieu de la force extérieure qui lui manque ; il sait triompher des géants et briser leur puissance. Ce n'est point par la force qu'il prive le Trolde de son œil : celui-ci s'échappe de l'orbite par le mouvement de frayeur que fait le géant, et l'enfant s'en empare adroitement. Le Trolde, privé de tout ce qu'il possédait de puissance divine, se trouve désormais à la discrétion de l'enfant, qui sait profiter de son avantage pour vaincre complètement son ennemi, et celui-ci est forcé de lui donner non-seulement de l'or et de l'argent, mais encore deux arcs dont probablement les flèches ne manquaient jamais leur but. Il y a presque toujours, parmi les trésors que possèdent les géants, quelque objet auquel est attachée une vertu magique : dans le *Dolopathos*, c'est une épée qui brise tout ce qu'elle touche, et un anneau auquel tout reste attaché ; le mythe transylvain connaît aussi cet anneau, qui devient une baguette

dans le conte serbe. L'œil n'est rendu au Troid que lorsque le nain est devenu possesseur des arcs d'acier et que le géant est forcé de rentrer dans les ténèbres. Les héros mêmes, tels qu'Ulysse et Bissat, ne doivent être considérés que comme des nains en face de ces monstres : leur intrépidité reste sans effet ; il leur faut employer la ruse et la prudence s'ils veulent anéantir la puissance supérieure de leur redoutable adversaire.

Pour terminer, je mentionnerai une modification du mythe, laquelle, en écartant tout ce qu'il a de surnaturel, lui donne nécessairement un dénouement tout opposé. Douze hommes arrivent chez le géant, qui les dévore, sans que la dernière victime puisse lui faire la moindre résistance ; la force physique a par conséquent le dessus. Ici la signification primitive du mythe se trouve complètement détruite après avoir déjà été obscurcie par l'introduction de héros dans plusieurs légendes. On trouvera cette transformation dernière dans deux anciens poèmes, l'un de Conrad de Wurzburg, l'autre de Stricker. Il est probable que ces deux ouvrages s'appuyaient sur une tradition encore vivante à l'époque où ils furent composés.

Douze hommes qui, dans le poème de Conrad, sont représentés comme des voleurs et des usuriers, se sont égarés dans une vaste forêt : ils aperçoivent enfin un grand feu vers lequel ils se dirigent, et arrivent bientôt dans la maison d'un géant dont la femme se trouve seule au logis. Elle leur dit que son mari les tuera inévitablement quand il rentrera, et les engage à se cacher sous le toit pour qu'il ne les aperçoive pas ; mais le géant, à peine rentré, flaire qu'il y a des étrangers dans sa maison. Sa femme tâche de lui persuader qu'il se trompe ; mais il cherche partout avec une lumière, et finit par découvrir les douze individus au-dessus de lui. « Jetez-m'en un ici en bas ! » leur crie-t-il ; et ils lui jettent celui de leur camarade qui est le moins fort. Le géant le dévore et demande un second, et, après l'avoir mangé, il réclame un troisième, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il n'en reste que le douzième. Il ordonne à celui-ci de descendre aussi. L'homme s'y refuse, et se prépare même à résister quand le géant le menace d'aller le chercher ; mais le monstre lui dit : « Quand vous étiez douze, vous auriez pu vous défendre ; il est trop tard maintenant. » Cela dit, il dévore sa dernière victime. Cette bonne femme, qui avertit du danger et voudrait le conjurer, apparaît dans beaucoup d'autres légendes¹.

¹ Voyez la *Mythologie allemande* de Grimm, p. 959.

(Traduit de l'allemand de GUILLAUME GRIMM.)

POÉSIES

TRADUITES DE SCHILLER.

I.

LE PARTAGE DU MONDE.

« Prenez le monde, a dit Jupin dans le nuage,
Prenez le monde; hommes, il est à vous.
Je vous le donne en fief, éternel héritage;
Faites du moins part fraternelle à tous. »

Tout est en mouvement, tout s'empresse et s'arrange;
Jeunes et vieux, tout s'agite à la fois;
Le laboureur a pris les moissons et la grange;
Le noble ~~chasse~~ et s'adju~~ge~~ les bois.

Le marchand fait gémir les greniers et les voûtes,
L'abbé choisit le vin du meilleur cru;
Le roi ferme les ponts, le roi ferme les routes,
En s'écriant : « Le dixième m'est dû. »

Longtemps, longtemps après qu'est fini le partage,
Arrive enfin le poète à son tour;
Il venait de bien loin, et, durant son voyage,
Tout s'est, hélas ! partagé sans retour.

« Eh quoi ! seul entre tous, au commun apanage
 Je n'ai point part, moi, ton fils le plus cher ! »
 C'est ainsi qu'il se plaint d'un oubli qui l'outrage ;
 Il se prosterne aux pieds de Jupiter.

« Si tu t'es endormi dans de rians mensonges,
 Reprit le dieu, ne te plains pas de moi ;
 Au partage du monde, égaré dans tes songes,
 Que faisais-tu ? » — « J'étais auprès de toi ;

« De tes cieux mon oreille écoutait l'harmonie ;
 Et mes regards se fixaient sur les tiens ;
 Pardon, si, contemplant ta splendeur infinie,
 Je perds ma part dans les terrestres biens. »

— « Que faire, dit le dieu ? Dans mes mains rien ne reste,
 Tout est donné, les champs, les bois, les mers.
 Veux-tu vivre avec moi dans le séjour céleste ?
 Quand tu viendras, les cieux te sont ouverts. »

II.

LE PLONGEUR.

« Qui de vous osera, chevaliers ou varlets,
 De Charybde sonder les cavernes profondes ?
 Je jette cette coupe en ses gouffres secrets ;
 Elle est déjà tombée au fond des noires ondes.
 Qui de vous dans l'abîme osera se jeter ?
 La coupe est à celui qui peut la rapporter. »

Ainsi le roi disait, et, de la roche nue
 Dont le front escarpé, s'avancant sur les eaux,
 Domine au loin la mer et sa vaste étendue,
 Lançait la coupe d'or en l'abîme des flots.
 « Quel sera parmi vous le brave dont l'audace
 Du gouffre mugissant méprise la menace ? »

Chevaliers et varlets bien entendent sa voix ;
Mais tous autour de lui se tiennent en silence ;
Leurs regards sur la mer se baissent à la fois ;
Pas un ne veut gagner la riche récompense.
« N'est-il donc, dit le prince, aucun hardi plongeur
Qui du gouffre inconnu brave la profondeur ? »

Tous demeuraient encor dans le même silence ;
Mais voilà que soudain un page doux et beau
Sort du groupe hésitant, sur la roche s'avance,
Détache sa ceinture et jette son manteau.
Les regards étonnés se tournent vers le page ;
Un murmure flatteur l'accueille et l'encourage.

Au moment qu'il arrive au sommet sourcilleux
Et mesure de l'œil et la roche et les ondes,
Charybde revomit les flots tumultueux
Qui font au loin mugir ses cavernes profondes.
C'est avec le fracas d'un tonnerre lointain
Que, pressés et grondants, ils sortent de son sein.

L'onde écume et se brise, et tournoie, et bouillonne,
Comme si la gonflait un brasier souterrain ;
De sourds gémissements le rivage résonne,
Et les flots sur les flots s'amoncellent sans fin.
L'écume rejailit jusqu'aux plus hautes cimes,
Et c'est une autre mer qu'enfantent les abîmes.

La tourmente a cessé, le calme est sur les mers.
Un immense sillon, déchirant la surface,
Et béant comme si s'entr'ouvraient les enfers,
Au travers de l'écume a dessiné sa trace ;
Et les flots, entraînés par le noir tourbillon,
Roulent avec fracas dans le gouffre sans fond.

Mais, avant le retour de l'horrible tourmente,
Le page vers le ciel se tourne un seul moment,
Et... tout à coup s'élève un cri sourd d'épouvante :
Il est déjà bien loin sous les eaux du torrent.
Sur le hardi nageur se referme l'abîme.
Le gouffre mugissant a reçu sa victime.

Le silence s'étend sur l'abîme des flots;
 Seul dans les profondeurs gronde un lointain murmure;
 Chaque bouche en tremblant fait entendre ces mots :
 « Adieu, brave jeune homme, ah ! ta perte est trop sûre. »
 Les sourds mugissements grondent de plus en plus;
 Tous les yeux sont fixés, tous les cœurs sont émus.

Ah ! quand, au fond des eaux jetant ton sceptre même,
 Tu dirais : « Que celui qui peut le rapporter
 Ceigne autour de son front le royal diadème, »
 Un prix, un si grand prix ne saurait me tenter.
 Ce que cache en ses flancs Charybde mugissante
 Ne sera révélé d'aucune âme vivante.

Plus d'un vaisseau saisi par les noirs tourbillons
 S'engouffra tout entier sous le flot qui l'attire;
 Mais ce n'est que rompus dans les antres profonds
 Que Charybde rendit les mâts et le navire....
 Et, semblable au fracas des fougueux ouragans,
 Le mugissement croît de moments en moments.

L'onde écume et se brise, et tournoie, et bouillonne,
 Comme si la gonflait un brasier souterrain;
 L'écume rejaillit, le rivage résonne,
 Et les flots sur les flots s'amoncellent sans fin;
 Ils viennent en grondant comme un lointain tonnerre,
 Les échos ébranlés répondent de la terre.

Du milieu de l'écume et des flots bouillonnants,
 Aux yeux émerveillés apparaît une tête,
 Un bras qui fend les eaux par des efforts puissants,
 Qui dompte avec vigueur le gouffre et sa tempête.
 C'est lui ! du sein des flots qui le portent encor,
 Sa main avec orgueil montre la coupe d'or.

Il reprit longuement haleine sur la rive,
 Et salua, joyeux, la lumière du ciel.
 Un cri jaillit du sein de la foule attentive :
 « Il vit ! c'est lui ! Sauvé de l'abîme cruel !
 Il a, contre Charybde et l'onde qui bouillonne,
 Vaillamment défendu sa vie et sa personne. »

Il vient, la foule suit avec des cris joyeux ;
Il vient, un noble feu sur son visage brille ;
Il présente à genoux la coupe ; et, gracieux,
Le prince fait un signe à sa charmante fille.
Elle, d'un vin mousseux jusqu'au bord la remplit ;
Le jeune homme, tourné vers le prince, lui dit :

« Vive longtemps le roi ! Sage qui sur la rive
Jouit du jour serein, de la clarté des cieux !
Tout est sombre là-bas, au gouffre d'où j'arrive.
Ah ! que l'homme jamais n'ose tenter les dieux,
Ni chercher à sonder les abîmes funèbres
Qu'ils ont daigné couvrir de l'horreur des ténèbres !

» Le courant m'emporta vite comme l'éclair ;
Mais du sein des rochers un courant qui s'élance
L'arrête dans sa course au profond de la mer.
Contre ces deux torrents vaine est ma résistance ;
Faible jouet des flots et de leur tourbillon,
Sans fin je tournoyais en des gouffres sans fond.

» Le Ciel, que j'implorai d'une ardente prière,
Me montre, en ce moment qui décida mon sort,
Un rocher s'élevant du fond de l'onde amère :
Je m'attache à ses flancs et j'échappe à la mort.
J'aperçus près de moi la coupe suspendue ;
Aux pointes des coraux elle était retenue.

» Mais l'abîme inconnu loin encore sous moi,
Loin, bien loin se perdait en des espaces sombres.
Du bord on n'entend rien ; là-bas avec effroi
Je voyais se mouvoir, comme d'errantes ombres,
Les monstres de la mer, reculés loin du jour,
Horribles habitants d'un horrible séjour.

» J'étais là, solitaire au fond des noirs royaumes,
Sans que pût jusqu'à moi venir aucun secours,
Le seul être sentant parmi d'affreux fantômes,
Seul sous les vastes flots, seul dans les antres sourds,
Où de l'humaine voix jamais le bruit n'arrive,
Des monstres entouré qui peuplent cette rive.

» Ils s'agitent soudain ; je vois luire leurs dents ,
Et vers moi s'entr'ouvrir leur gueule qui dévore.
Dans la vive terreur qui trouble tous mes sens,
Je quitte le rocher que j'embrassais encore.
L'impétueux torrent me saisit à son tour :
C'était pour mon salut, il m'entraînait au jour. »

Le prince , à ce récit , est saisi de surprise :
« La coupe t'appartient , ce dit-il , juste prix ,
Intrépide nageur , de ta noble entreprise.
J'y joindrai cet anneau tout brillant de rubis ,
Si tu reviens encor du sein des noires ondes
Raconter les secrets des cavernes profondes. »

Ces mots de la princesse ont affligé le cœur :
« Cessez ce jeu cruel ; c'est assez , ô mon père ,
Dit-elle en suppliant d'un son de voix flatteur.
Seul il a fait ici ce qu'aucun n'ose faire ;
Et s'il faut de la mer qu'on sonde les secrets ,
Sus ! que les chevaliers fassent honte aux varlets. »

Le roi saisit la coupe , et , d'une main hâtée ,
La rejette au milieu des flots tant périlleux :
« Si tu me la remets , de nouveau rapportée ,
Tu seras chevalier , premier parmi les preux ,
Et , dès ce même jour , l'heureux maître des charmes
De celle qui pour toi prie et verse des larmes. »

Ces mots l'ont enivré d'espérance et d'amour.
Dans ses yeux animés brille une vive flamme ;
Il la voit et rougir et pâlir tour à tour ;
Jouissant un moment du trouble de son âme ,
Il s'arrache soudain par un puissant effort ,
Et plonge dans les eaux à la vie , à la mort.

Charybde a revomi son onde bouillonnante ,
Elle s'annonce au loin par un fracas affreux ;
Chacun tourne les yeux plein de crainte et d'attente.
Le gouffre a revomi tous ses flots écumeux ;
Ils battent les rochers , ils battent le rivage ,
Et pas un de ces flots ne ramène le page.

III.

LE BONHEUR.

Heureux qu'aima le Ciel à son heure première,
De qui Vénus la belle a tenu le berceau,
Mercure ouvert la lèvre, Apollon la paupière,
Et sur le front duquel Jupiter mit le sceau !
Un grand lot est tombé sur sa tête choisie ;
Avant d'entrer en lice il est ceint du laurier ;
Il ne vit pas encor qu'on lui compte sa vie ;
Sans subir le labeur il reçoit le loyer.
Grand sans doute est celui qui, se créant soi-même,
Par sa propre vertu triomphe du destin ;
Mais il ne peut forcer une faveur suprême ;
Ce qui fut refusé, nul effort ne l'atteint.
Le vouloir te défend des honteuses disgrâces ;
Mais librement d'en haut descend toute grandeur ;
Comme t'aime une amante, ainsi tombent les grâces ;
Comme au pays d'amour règne au ciel la faveur.
Les dieux ont des penchants ; ils aiment la jeunesse ;
La joie est un attrait pour ces êtres joyeux ;
Leur grandeur aux voyants jamais ne se confesse ;
L'aveugle seul a vu leurs rayons glorieux.
Ils font choix volontiers d'âme simple, innocente,
En ce vase épanchant un céleste trésor ;
Inattendus ici, là trompant une attente,
Pour leur faire la loi point de charme assez fort.
Jupiter enverra l'aigle de la tempête
Pour porter qui lui plait à la céleste cour ;
Son caprice en la foule ira prendre une tête,
Et sur ce front choisi sa main avec amour
Tresse ici le laurier et là le diadème ;
Lui qui même ne tient le sien que du bonheur.
Devant le favori marche Apollon lui-même,
Avec le dieu d'amour au sourire vainqueur ;

L'Océan s'aplanit, et vogue le navire
Qui portera César et son puissant destin;
Le fier lion se couche, et du liquide empire
Sort, docile porteur, le rapide dauphin.
Qu'aux heureux le Ciel donne un triomphe sans peine;
Que Vénus sauve un fils que le danger poursuit;
C'est lui que j'envierai, lui que Cypris emmène,
Non le sombre guerrier qu'elle entoure de nuit.
Achille est-il moins grand, si l'homicide armure
Par les mains de Vulcain est forgée en l'Etna,
Si pour un seul mortel l'Olympe entier conjure?
Sa gloire à ce héros c'est que le Ciel l'aima,
Honora son courroux, et dans l'eau du Cocyte
De la Grèce pour lui fit tomber les meilleurs.
Per mets que la beauté soit belle sans mérite,
Elle qui de Vénus tient tout, comme les fleurs;
Va, laisse-lui ses dons, elle charme ta vie;
Et ce charme si doux l'as-tu plus mérité?
Jouis, si vient du Ciel le don de poésie;
Pour toi le barde chante et la Muse a dicté;
Il devient, plein du dieu, dieu même à qui l'écoute;
S'il est favorisé, ces dons font ton bonheur.
Que Thémis au marché pèse tout ce qui coûte,
Qu'exactement le prix s'y mesure au labeur;
Mais en nous un dieu seul met la joie et ses roses;
Où n'est pas de miracle il n'est pas de faveur.
Naître, croître et mûrir, c'est la règle des choses,
Cercle de changement dans le temps formateur.
Mais tu ne vois du beau jamais l'heure première,
Accompli devant toi de toute éternité;
Comme celle du ciel, les Vénus de la terre
Naissent, produit obscur du flot illimité.
Armé comme Pallas, tout penser de lumière
Jaillit du front puissant du maître du tonnerre.

IV.

LES FEMMES.

Honneur au sexe aimant ! Son heureuse industrie
Tisse de fleurs du ciel une terrestre vie,
Il tisse des amours le fortuné lien,
Aimable en sa pudeur sous le voile des grâces,
Habile à conserver, de ses mains jamais lasses,
L'inextinguible ardeur des beautés et du bien.

L'homme toujours, en sa force sauvage,
S'égare et fuit loin de la vérité;
Les passions sur des mers sans rivage
Traînent au loin son esprit agité.
Toujours au large orientant les voiles,
Ses vœux jamais ne restent satisfaits;
Et jusqu'au front des lointaines étoiles,
Il suit son rêve, enfant de ses souhaits.

Mais bientôt d'un coup d'œil dont le pouvoir l'enchaîne,
Les femmes lui font signe en sa course lointaine,
Rendant le fugitif aux penses du présent.
A la bonne nature enfants restés fidèles
Sous le modeste abri des ailes maternelles,
Elles ont le cœur pur et l'esprit innocent.

L'homme s'avance en sa course ennemie,
Dans les débris se frayant un chemin;
Avec effort il traverse la vie,
Sans prendre haleine en son errant destin.
Il crée, abat, inconstant et rapide;
De ses souhaits rien n'arrête le cours,
Toujours tombants comme l'hydre d'Alcide,
Toujours tombants et renaissants toujours.

Un plus simple renom contente leur envie :
 Par elles du moment la fleur seule est cueillie,
 Leurs mains l'ont cultivée avec des soins d'amour,
 Plus libres dans le champ d'une étroite influence,
 Plus riches qu'il ne l'est dans le domaine immense
 Du savoir ou des vers qu'il poursuit tour à tour.

Son cœur est froid, se suffit à lui-même.
 Sévère et fier, l'homme ne connaît pas
 L'amour divin, de volupté suprême,
 Entrelaçant l'âme comme les bras.
 Il ne fond point en des ruisseaux de larmes,
 Ne connaît pas l'échange de deux cœurs ;
 La vie aussi rend, parmi les alarmes,
 Plus âpre encor l'âpreté de ses mœurs.

Comme au souffle léger du rapide Zéphire
 Frémissent mollement les cordes de la lyre,
 La femme ainsi s'émeut de l'image du mal ;
 A l'aspect des douleurs tendrement oppressée,
 Son sein aimant se gonfle ; une douce rosée
 Brille sur sa paupière en gouttes de cristal.

Le droit du fort dans l'empire de l'homme
 Domine seul et fait toutes les lois.
 Un fer sanglant est l'argument de Rome,
 Et l'univers a les Romains pour rois.
 Comme les vents déchaînés par l'orage,
 Les passions se livrent mille assauts ;
 Et la Discorde, odieuse et sauvage,
 Tonne et fait fuir le charme et le repos.

Mais le sceptre des mœurs est tenu par les femmes
 Priant, et leur prière a pouvoir sur les âmes ;
 Des farouches discords elle interrompt le cours ;
 Et leur voix, apprenant aux forces ennemies
 Sous la grâce amiable à marcher réunies,
 Rapproche incessamment ce qui se fuit toujours.

V.

RÉSIGNATION.

Je suis aussi, je suis pasteur en l'Arcadie,
Et la nature, à mon berceau,
Me promet des plaisirs pour cette courte vie;
Je suis aussi, je suis pasteur en l'Arcadie,
Et dans les pleurs je descends au tombeau.

Les ans n'ont qu'une fois des roses printanières;
Et les ans n'en ont plus pour moi.
L'irrésistible dieu, pleurez, pleurez, mes frères,
A renversé ma torche; et les ombres légères
Furent sans retour et me manquent de foi.

Je suis déjà voisin de la borne dernière,
O redoutable éternité!
Le plein pouvoir que j'eus au bonheur sur la terre,
Je te le rends; du sceau, vois, l'empreinte est entière :
Je ne sais rien de la félicité.

A ton trône aujourd'hui j'apporte ma souffrance,
Juge voilé, juge lointain.
Sur la terre, c'était le bruit et l'espérance
Que tu tenais en main l'éternelle balance
Qui des mortels compensait le destin.

Là, dit-on, des terreurs attendent le coupable,
Et le juste sera béni.
Tu sonderas des cœurs l'abîme impénétrable,
Du monde expliqueras l'énigme redoutable,
Et tiendras compte à celui qui souffrit.

C'est là que trouve enfin l'exilé sa patrie,
 Son foyer le déshérité.
 De peu d'hommes connue, et de bien moins suivie,
 Une fille des dieux allait guidant ma vie ;
 On me disait : « Son nom est Vérité.

» Tout te sera payé par delà cette terre,
 » Tout.... Donne-moi tes jeunes ans.
 » Il faut dans ma promesse avoir croyance entière. »
 J'eus foi dans la promesse et dans une autre terre,
 Et je donnai ce qu'avait mon printemps.

« Donne, donne la femme, objet de ta tendresse,
 » Le plus aimé de tous tes biens ;
 » Tes pleurs seront comptés ; va, crois-en la promesse. »
 De mon cœur déchiré j'arrachai ma maîtresse,
 En sanglotant je rompis mes liens.

« Ton billet est payable à la tombe lointaine,
 » Me dit le monde en ricanant.
 » Ah ! vendue aux tyrans pour forger notre chaîne,
 » La menteuse qu'elle est, te donne une ombre vaine.
 » Où seras-tu, l'échéance venant ? ».

Autour de moi sifflaient des langues de vipère :
 « Quoi ! devant de vieilles erreurs
 » Tu trembles, faible esprit ! Tes dieux, dans leur mystère,
 » Que sont-ils qu'un emprunt de la terre à la terre,
 » Au monde enfant assurant des tuteurs ?

» Qu'est donc cet avenir que la tombe recèle,
 » Et ton grand mot d'éternité ?
 » Un prestige pompeux sans substance réelle,
 » Un spectre que grossit un miroir infidèle,
 » Crainte ou remords en un cœur tourmenté ;

» De la vie et du temps une menteuse image,
 » Une momie, en vérité,
 » Que la main de l'espoir, alchimiste peu sage,

- » Embaume dans le fond du tombeau de chaque âge,
» Voilà, rêveur, ton immortalité !
- » Interroge la mort.... Ah ! pour de l'espérance
» Tu délaissas des biens certains ;
- » La mort a six mille ans maintenu son silence ;
- » Jamais, pour annoncer le juge et sa balance,
» Vint-il un mort des antres souterrains ? »

Et le temps, qui roulait vers l'éternelle rive,
Fana sans retour à mes yeux
Ce qui s'était paré d'une fleur fugitive ;
Aucun mort ne rompit le ban qui le captive ;
Et moi j'eus foi dans le serment des dieux.

De tout, juge éternel, je t'ai fait sacrifice ;
Je me prosterne devant toi ;
Du monde j'ai bravé le rire et le caprice ;
Je n'ai connu jamais que ta haute justice ;
Tiens ta parole et récompense-moi.

- « J'aime d'un même amour, répondit un génie,
» Tous mes fils, sans en préférer.
- » Écoutez, ô mortels!... Deux fleurs dignes d'envie
- » Fleurissent à la fois dans le champ de la vie :
» Jouir est l'une, et l'autre est espérer.
- » O toi qui cueilleras l'une de ces deux roses,
» Laisse l'autre sœur sagement.
- » Pour le même jamais on ne les vit écloses.
- » C'est l'histoire du monde ; et le monde et ses choses
» Ont en l'histoire un juste jugement.
- » L'espoir qui te charmaît, voilà ta récompense ;
» Ton bonheur était dans ta foi.
- » Tes sages l'avaient dit en leur vieille sentence :
- » Aucune éternité ne rend à l'existence
» Ce qu'on rejette, au moment, loin de soi. »

VI.

LA FÊTE DE LA VICTOIRE.

Les feux vengeurs avaient dévoré Troie ;
Il n'en restait que de fumants débris.
Tout enivrés d'une orgueilleuse joie,
Fiers du butin par leur valeur conquis,
Sur leurs vaisseaux les fils de l'Achate
Étaient rangés le long de l'Hellespont,
Prêts à revoir le ciel de la patrie,
Prêts à voguer sur l'Océan profond.
Que tout résonne au loin des cris de l'allégresse.
Déjà, guerriers, déjà nos vaisseaux couronnés
Se tournent vers les bords de notre belle Grèce,
Et nous partons enfin pour nos champs fortunés.

Le long des flots, les Troyennes assises,
Baissant la tête et les cheveux épars,
A des vainqueurs indignement sounises,
Cherchaient des yeux ce qui fut des remparts.
Aux chants bruyants, misérables captives,
Aux chants bruyants de leurs fiers ennemis,
Elles mêlaient leurs voix lentes, plaintives,
Sur Troie en cendre et ses humbles débris.
Adieu, beau Simois; adieu, terre si chère!
Loin d'Ilion détruit et de ce triste bord
Il faut suivre un vainqueur sur la rive étrangère.
Heureux qui dort en paix du sommeil de la mort!

Aux dieux du ciel, arbitres de la terre,
Un sacrifice est offert par Calchas;
Et le prophète invoque en sa prière

Vulcain, Junon, la guerrière Pallas,
 Le dieu des mers, dont l'humide ceinture
 Est déployée autour de l'univers,
 Et le soleil, père de la nature,
 Et Jupiter, qui tonne au haut des airs.
 Enfin, après dix ans d'une sanglante guerre,
 Dix ans si longs, voulus par les destins jaloux,
 Le superbe Ilion fume dans la poussière;
 Enfin, après dix ans la victoire est à nous.

Le roi des rois, le magnanime Atride,
 Considérait le reste des soldats
 Qui, rassemblés dans les ports de l'Aulide,
 Aux bords du Xanthe avaient suivi ses pas.
 Et le chagrin, comme un sombre nuage,
 Se répandait sur le front du héros;
 Des combattants conduits sur ce rivage,
 Ah! combien peu montent sur leurs vaisseaux!
 Entonnez, entonnez les chants de l'allégresse,
 Vous, sauvés des hasards, intrépides guerriers,
 Vous qui devez revoir les bords de notre Grèce;
 Nous ne rentrons pas tous au sein de nos foyers.

« Pour tous les Grecs, le jour qui les ramène
 Ne sera pas peut-être un heureux jour;
 Peut-être après leur absence lointaine
 La trahison les attend au retour.
 Plus d'une fois un piège domestique
 Trancha des jours respectés des combats,
 Dit, en lançant un regard prophétique,
 Le sage Ulysse inspiré par Pallas.
 Trois fois heureux celui dont l'épouse fidèle
 Aura su conserver la foi de ses serments!
 Redoutons, chers amis, une flamme nouvelle :
 Une femme toujours se plait aux changements. »

Joyeux d'avoir reconquis son Hélène,
 Le fils d'Atrée, épris de ses appas,
 Tout à l'amour dont son âme était pleine,
 Avec transport la serrait dans ses bras.

« A la vengeance offert en sacrifice,
 Le criminel est sûr du châtiment.
 De Jupiter l'éternelle justice
 Jamais ne laisse en repos le méchant.
 Un juste châtiment suit de près le coupable :
 Il n'est plus, d'Ilion le peuple redouté;
 Le ciel venge sur lui (le ciel est équitable)
 L'inviolable droit de l'hospitalité. »

« Que l'homme heureux, en son âme aveuglée,
 Content du sort et des hasards amis,
 Vante, s'il veut, dit le fils d'Oïlée,
 Les habitants des célestes parvis.
 Sans équité la fortune inconstante
 Répand les dons qu'en ses mains elle tient;
 Voyez les jeux que son caprice enfante :
 Patrocle est mort, et Thersite revient!
 Puisque l'aveugle sort à l'aventure envoie
 Sur les faibles mortels et les biens et les maux,
 En ce jour fortuné livrez-vous à la joie,
 Guerriers qui de la vie avez gagné les lots.

» Les plus vaillants, la guerre les dévore!
 Illustre Ajax, mon brave compagnon,
 Que ta patrie en ses fêtes honore
 Et tes exploits, et ta gloire, et ton nom!
 Ton bras faisait le salut de la Grèce
 Lorsque les feux embrasaient nos vaisseaux;
 Et cependant c'est à l'homme d'adresse
 Qu'on adjugea les armes d'un héros.
 Paix et terre légère à ta cendre sacrée!
 Sous le fer ennemi tu n'as pas succombé;
 Malheureux! qu'as-tu fait en ton âme égarée?
 Par le glaive d'Ajax notre Ajax est tombé. »

Sur le tombeau du redoutable Achille
 Pyrrhus répand une coupe de vin :
 « De tous les sorts que la Parque nous file
 Le plus brillant fut ton noble destin.
 Parmi les biens donnés à cette terre,

Certes la gloire est le premier de tous ;
 Lorsque le corps n'est que vaine poussière,
 Les souvenirs sont encor parmi nous.
 Mon père, ton grand nom , répété d'âge en âge,
 Des siècles oubliés franchira le torrent.
 La vie est un moment rapide en son passage ;
 Mais un mort glorieux dure éternellement. »

« Puisque oubliant le sort à qui tout cède,
 Chacun ici se tait sur le vaincu,
 Je veux chanter, dit le fier Diomède,
 Du brave Hector l'héroïque vertu.
 Quand un guerrier, défendant sa patrie,
 Dans les combats succombe avec honneur,
 Un but plus beau fut le but de sa vie,
 Si plus de gloire appartient au vainqueur.
 Le guerrier qui, frappé dans le champ du carnage,
 Est mort pour ses autels, sa femme et ses amis,
 Reçoit aussi le prix de son noble courage ;
 Son nom est en honneur même à ses ennemis. »

Le vieux Nestor, qui, né dans un autre âge,
 Des champs troyens revient vivant encor,
 Saisit un vase entouré de feuillage
 Et le présente à la mère d'Hector :
 « Reçois, reçois la coupe consolante,
 Mets en oubli ta cruelle douleur.
 Du dieu du vin la liqueur bienfaisante
 Soulage un peu les maux cuisants du cœur.
 Reçois de notre main cette coupe remplie ;
 Les présents de Bacchus soulagent les chagrins.
 Hécube, en la vidant, pour un moment oublie,
 Pour un moment au moins, tes malheureux destins.

» Niobé même, en butte à la colère
 Des immortels qu'elle avait irrités,
 Dompta son âme en sa douleur amère,
 Goûta les fruits par la terre enfantés.
 Aussi longtemps que la source de vie
 Touche la lèvre, en arrose le bord,

Loin de nos cœurs la douleur est bannie,
Et du chagrin le sentiment s'endort.
Aussi longtemps qu'écume au bord de notre bouche
Du propice Bacchus le nectar enchanté,
Comme un songe oublié, le chagrin qui nous touche
Demeure enseveli dans les eaux du Léthé. »

Saisie alors par le dieu qui la presse
(Oracles vains qu'emporteront les vents),
Les yeux en pleurs, la triste prophétesse
Considéra Troie et ses murs fumants :
« Tout ici-bas passe comme un nuage,
Et la vapeur qui sort de ces débris
De nos grandeurs est la réelle image ;
Mais rien ne change aux célestes parvis.
La troupe des soucis suit d'une aile ennemie
Les rapides vaisseaux entraînés par les vents ;
Jouissez aujourd'hui, jouissez de la vie ;
Demain, heureux vainqueurs, il ne sera plus temps. »

É. LITTRÉ.

LETTRES

SUR L'ÉMIGRATION ALLEMANDE

DANS SES RAPPORTS

AVEC LA CIVILISATION GÉNÉRALE ¹.

V.

S'il n'a été question jusqu'ici presque exclusivement que de l'état des choses dans l'Union américaine, c'est que je me suis surtout proposé de donner à l'émigrant un exemple frappant de ce qu'il peut attendre d'un monde nouveau, et de ce qu'un monde nouveau peut attendre de lui. Partout ailleurs l'émigrant rencontrera de même des conditions d'existence qui pourront le froisser quelque peu. Et dans le fait, presque tout l'ennui de cette partie de nos émigrants qui aspire à des satisfactions d'esprit n'est pas particulièrement imputable aux États, mais provient de l'ennui que provoquent l'étranger en général et la transition d'un petit monde à un grand, de l'idylle au drame, du rêve à la réalité. Mais comme c'est encore aux États-Unis même, par suite de l'énergique caractère de la vie, que les Allemands en particulier éprouvent de la manière la plus instructive et la plus sensible ces impressions, ce sont les États-Unis qui seront mon meilleur exemple pour éclairer les intérêts de l'émigrant, et serviront de point de départ pour d'utiles comparaisons, et de base aux diverses considérations pratiques de nature à influencer sur le choix d'une nouvelle patrie.

L'Allemand qui vient s'établir aux États-Unis est souvent mécontent non-seulement des relations sociales, des mœurs et du caractère, mais

¹ Voir la livraison de janvier 1860.

aussi de la nature du pays; je veux parler de la nature esthétique, comme de la condition essentielle du bien-être moral et de la satisfaction de l'esprit. Nul ne conteste qu'il n'y ait de riches paysages aux États-Unis, mais on leur refuse le souffle poétique, le nimbe romantique. On dit que les États-Unis ne sont qu'une contrée essentiellement prosaïque, et auprès de certaines gens, un roman de Cooper ne détruira pas le préjugé, quand bien même ils prendront quelque plaisir à le lire; ni, si attrayante qu'elle puisse être, la description de quelque voyageur en état de comparer les beautés naturelles de plusieurs pays entre elles. Au printemps de l'année dernière, une affaire me conduisit de New-York à la campagne. A mon retour, je parlai dans ma famille d'une flore magnifique que j'avais vue dans la forêt. « Des fleurs? fit une dame allemande venue là par hasard, mais qui habitait depuis plusieurs années à New-York; mais il n'y en a pas aux États-Unis. » Cependant je continuai mon récit, et racontai que, levé de bon matin, j'avais assisté dans le bois au concert d'une multitude d'oiseaux. « Un concert d'oiseaux? dit encore la même dame toute surprise; mais il n'y a pas d'oiseaux chanteurs en Amérique! » Cette anecdote n'est-elle pas la vraie critique de cette manière de juger? Il n'est pas de jardinier-fleuriste allemand qui ignore que ses plus précieux trésors sont acclimatés aux environs de New-York, de Philadelphie. Justement à la date de mon anecdote, on parlait dans les journaux d'Europe d'une exposition florale à Paris ou à Londres, dans laquelle un certain jardinier avait obtenu le grand prix pour ses superbes camélias. Eh bien, il y a tels endroits aux environs de New-York où l'on peut charger en une heure une voiture de camélias en fleur. En réponse à un jugement tout aussi peu sensé au sujet de la flore du Texas, le célèbre botaniste allemand, docteur Lindheimer, a donné dans un journal de San-Antonio une nomenclature des plantes rares que produit ce pays, et dans laquelle on ne trouverait presque pas un nom qui ne fût connu des jardiniers-fleuristes européens comme celui d'un ornement de leurs parterres ou de leurs serres. Que dire de la Californie, où le printemps déploie une telle magnificence florale, que les natures les plus émoussées, les plus endurcies en sont impressionnées? Que dire encore de l'éclat si souvent décrit d'une prairie émaillée de fleurs? Et pourtant je rencontrai un jour un jeune Hambourgeois qui, ayant parcouru à l'époque la plus favorable de l'année les prairies du Texas, me fit entendre qu'il s'était trouvé déçu dans son attente. Il faut croire que l'herbe qui avait poussé entre les fleurs avait troublé son admiration. Et comme je lui demandai ce qu'il avait

pensé rencontrer, il répondit qu'il s'était attendu à voir un magnifique tapis de fleurs. On le voit, c'est toujours le romantisme européen qui se trouve blessé par la réalité américaine. Il y a cependant quelque chose de naturellement, d'humainement beau, et que je me garderai de tourner en ridicule : j'entends parler de cette attache que nous avons pour les charmes de la nature dans notre ancienne patrie. Des fleurs sous un coudrier, des violettes dans l'herbe au pied d'un pommier, et d'autres petites images analogues, rappel d'une idylle enfantine, peuvent, après de longues années d'absence, remuer encore notre âme et laisser planer un charme poétique sur le lieu qui nous a vus naître, dût-il avoir été stérile et monotone. Des réminiscences de ce genre sont comme les poèmes et les airs qui ont bercé notre enfance ; elles sont le trésor poétique que l'âme porte avec elle. Mais déclarer prosaïque un pays parce qu'il ne s'y trouve rien qui réponde à ces réminiscences, ce n'est pas plus sage que de prétendre d'un peuple opulent qu'il se nourrit mal, uniquement parce que nous ne trouvons pas chez lui le gâteau que faisait cuire notre mère.

Dans le fait, la nature des États-Unis présente de grandes beautés, et il n'y a pas que la cataracte de Niagara et la vallée d'Hudson qui défient par leur magnificence toute critique, mais dans tout le reste de l'Union, on remplirait bien un espace grand comme l'Allemagne entière de beautés naturelles du caractère le plus varié. Encore ne parlerai-je pas de la Californie et d'autres parties éloignées. A part, en effet, les Alpes et les côtes de l'Europe méridionale, l'Europe n'offre rien qui puisse être mis en comparaison avec les rives du Pacifique. Mais vaste est le domaine des États-Unis, et si tout le monde en Allemagne ne vit pas aux bords du Rhin, s'il en est qui existent dans la province de Lunebourg, de même aux États-Unis chacun n'est-il pas établi aux White-Mountains, dans les vallons de l'Alleghany ou sur les rives de l'Hudson. L'Allemand est fier de ses chênes ; les forêts des États-Unis en ont vingt ou trente essences, et vous en trouverez bien six ou huit dans le petit bois planté autour de votre maison. La partie basse du bois est formée de camélias et d'azalées, les bignones et la vigne sauvage serpentent autour des buissons ; enfin, le lis rouge éclate dans la prairie. Sans doute, il y a des gens qui ne voient pas que tout cela est beau, bien beau ; de même en Allemagne il se trouve des êtres qui ne connaissent les beautés de la nature que pour les avoir vues dans les livres, et, n'étaient les relations des voyageurs, ils ne sauraient pas que ces beautés existent et que tout homme éclairé les doit admirer.

VI.

Les lettres précédentes n'ont porté que sur le côté subjectif des intérêts des émigrants allemands : je passe aujourd'hui au côté objectif, en examinant les destinations que peut se proposer l'émigration allemande. Mais ces destinations mêmes ne seront considérées ici qu'en égard au personnel intérêt de l'émigrant, à qui l'on ne peut pas demander de se sacrifier pour le bien d'un pays auquel il tourne le dos, ou pour celui du pays où il va, ou même pour celui de l'humanité en général. On comprend qu'il ne peut être question ici que de l'émigration ayant acquis ou devant acquérir une portée historique ; autrement j'aurais à parler de toute arrivée possible d'un Allemand en pays étranger. Le peuple allemand n'a pas été appelé à ouvrir des voies tout à fait nouvelles, à disputer à l'homme et à la nature inculte le sol destiné à de nouvelles formations de l'esprit, à mettre les races humaines les plus nobles en possession de la domination de notre planète ; non, cette grande mission de civilisation générale ne nous a point été dévolue. La partie essentielle de cette fonction pratique a été accomplie par d'autres nations, et ce qui doit en être réalisé encore ne le sera pas par nous. Cependant, si nous sommes en retard quant à l'initiative pratique, nous ne pouvons pas moins prendre une grande part à l'œuvre que l'établissement de populations européennes doit réaliser dans d'autres parties du monde. Mais, somme toute, l'émigrant allemand, si l'on considère sa nature historique, n'est pas précisément, à peu d'exceptions près, un pionnier de colonisation ; il n'est apte, il n'est appelé qu'à entrer dans des voies déjà ouvertes.

Possible que la nation allemande ait lieu de s'en plaindre. Être partout le second, cela peut avoir pour l'émigrant lui-même des inconvénients, mais cela a aussi ses avantages. Admettons que nous ayons aujourd'hui l'occasion de nous mettre en possession de quelque terre sans maître ou de conquérir quelque domaine où nous fonderions une colonie, — eh bien, au point de vue de l'intérêt privé des émigrants, on ferait bien de dissuader d'une entreprise si hasardeuse, aussi longtemps que l'on aura la faculté de s'arrêter dans un pays où d'autres ont pris l'initiative des plus rudes travaux, et dans lequel le nouveau débarqué, bien venu et accueilli, est secondé en vue de son bien-être. Surmonter de plus grands obstacles peut avoir de l'attrait, être une jouissance pour certaines natures : permis à elles de courir au-devant

de ces obstacles. Mais dans notre émigration, ce goût d'aventures ne peut être qu'exceptionnel. Il ne sera donc question ici que du choix entre des destinations déjà connues.

A ne considérer que les conditions naturelles, son choix peut s'exercer sur un champ très-large. De riches, de belles, de fécondes contrées où peuvent s'établir des millions d'individus, lui ouvrent leurs bras. Il n'est guère possible de déterminer rigoureusement la valeur relative de toutes ces contrées. On ne peut que poser certaines règles générales, qui devront guider l'option dans les cas particuliers.

D'abord, il faut considérer que la richesse naturelle d'un pays ne décide pas seule du bien-être du colon; il faut encore des conditions de position géographique, de communication, de commerce, de liberté civile et politique, pour faire naître des circonstances analogues à celles qui se sont accumulées et ont amené ces éclatants résultats de l'émigration aux États-Unis. Pour les produire, en effet, il faut qu'aux conditions de nature se joignent les conditions de civilisation. L'émigrant allemand a cet avantage qu'il choisit entre des voies où d'autres ont tendu avant lui; il n'a qu'à se laisser aller au grand courant historique pour être assuré qu'il y prendra sa part. L'histoire nous récompense généreusement quand nous mettons la main à son œuvre de prédilection, et plus généreusement encore quand nous avons assez d'instinct historique pour pressentir ce qu'elle se propose. Ici, comme dans d'autres circonstances historiques, c'est une grande affaire que de voguer entre la Scylla du *trop tôt* et la Charybde du *trop tard*. Il est trop tard, quand l'émigrant aborde dans une contrée dont l'histoire a accompli la brillante destinée; il est trop tôt quand il vient dans un endroit dont on ne saurait encore augurer la destinée. Dans la mesure de force et d'élasticité qui lui est départie, il faut, en thèse générale, que l'émigrant s'en aille toujours vers les terres, contrées et localités où la richesse naturelle se transforme le plus rapidement et dans la plus haute proportion en richesse sociale. Quand une société jeune s'accroît et prospère, l'individu qui s'attache à elle et aide à sa formation prospère et grandit comme elle. Dans l'organisation achevée des sociétés européennes, où des bornes historiques déterminées circonscrivent l'activité commune, l'individu s'enrichit aux dépens de l'individu; là au contraire où la commune richesse s'accroît à pas de géant, on s'enrichit par le seul fait que les autres s'enrichissent. Vous avez une maison qui demain peut-être triplera de valeur, rien que parce que dans la nuit il sera venu à l'idée de quelque riche de bâtir à côté d'elle un palais.

Aux États-Unis, on voit de ces choses-là chaque jour. Elles peuvent, par exception, et par des raisons locales, se produire aussi pendant quelque temps dans les sociétés anciennes; en Amérique elles sont la base de toute supputation intelligente. Ici, le succès de l'un ne nuit pas à l'autre; on travaille à son propre bien-être alors qu'on travaille à celui du voisin. Cela est si vrai, que l'égoïsme le plus raffiné détermine ici l'obligeance et la bienveillance. Une cordiale prévenance en affaires, le concours du voisin pour la fondation d'un établissement nouveau, à la campagne surtout, sont des traits si caractéristiques de l'existence aux États-Unis, que les plus prévenus, quand ils en font l'expérience, en sont agréablement surpris.

Il est naturel que, dans des circonstances pareilles, une contrée exerce sur l'émigration une puissante force d'attraction, et on voit que l'émigration allemande n'obéit pas seulement à l'aveugle impulsion de l'habitude, en suivant imperturbablement la même direction. Le prédécesseur aide au bien-être du successeur, parce que l'arrivée de ce dernier accroît le sien. Une fois que l'émigration a pris son cours vers une contrée, elle continue comme un flot naturel qui se régularise par lui-même, jusqu'à ce que des conditions internes le viennent arrêter.

Un pays où se rencontrent des circonstances pareilles à celles que l'on vient d'esquisser, où existe une richesse naturelle surabondante et à peine encore utilisée, un tel pays doit présenter deux grands phénomènes, résumant la somme des avantages qu'il offre à l'émigrant. Ces deux phénomènes, nécessairement connexes et se développant en rapport inverse, sont la terre à bon marché et le salaire élevé. Dans l'été de 1856, à l'époque de la moisson aux environs de New-York, le moissonneur employé aux champs ne gagnait pas moins de quatorze schellings du pays par jour, sans compter la nourriture. Je demeurais alors dans l'endroit où cela se passait, je puis donc parfaitement garantir le fait. Que cela représente, avec la nourriture, un salaire de quatre florins et vingt-deux kreuzers du Rhin, je ne le dis que pour mémoire. Mais ce qui a une grande signification, c'est que l'ouvrier ainsi rétribué, dépensât-il (ce qui d'ailleurs n'est pas nécessaire puisqu'il est nourri) un demi-dollar par jour, pourrait encore mettre quotidiennement de côté le prix fixé par l'État pour l'acre de terre. Un fait de cette nature, ne fût-il qu'exceptionnel, répand cependant une lumière éclatante sur l'état des choses. Envisagés à part, le prix de la terre et le prix du travail ne prouvent rien; envisagés dans leur rapport, ils prouvent tout.

VII.

Les circonstances dont nous avons montré l'existence aux États-Unis n'ont cette énergique empreinte dans aucun des pays où l'émigration allemande pourrait trouver l'occasion de se rendre. Mais il y a des localités où quelque chose d'analogue se présente ou pourrait se présenter. Il n'est pas dit que chaque émigrant doive absolument désirer devenir un citoyen des États-Unis, et bien des raisons peuvent entraîner un autre choix. A beaucoup et d'essentiels égards, il s'agit, en devenant membre de l'Union américaine, d'être un nouvel homme, et, ce que cela veut dire au juste, on l'apprend lorsque après avoir été américanisé, on retourne en Europe. Bien qu'aux États-Unis l'élément anglais constitue une transition à celui de l'Amérique du Nord, l'Européen du continent s'y trouve absolument porté sur un terrain nouveau. L'étranger a bien des expériences à faire avant qu'il sache se mouvoir dans cette existence nouvelle, et il n'est pas donné à chacun de pouvoir les supporter ni de s'accommoder à un élément étranger, de tout point opposé à sa nature. Il n'est pas nécessaire non plus que, dans l'histoire du monde, chacun se rencontre précisément à l'endroit où se traite la question capitale. De même qu'au sein d'un peuple, tous ne comptent pas parmi les personnages historiques, de même n'est-il pas nécessaire que, dans le cercle de l'humanité, chacun appartienne à une nation dont le rôle soit historiquement décisif.

Dans l'Amérique du Sud, le Brésil reproduit les circonstances que les États-Unis présentent dans le Nord. L'émigrant allemand qui se rend au Brésil ne se met pas seulement dans une position riche de promesses pour ses intérêts privés, mais il peut encore se dire qu'il participe à un acte important, considérable, de l'histoire générale. Après les États-Unis, c'est au Brésil que l'émigrant allemand doit tendre de préférence.

Les terres du Rio de la Plata se rattachent au Brésil, tout comme le Mexique se relie aux États-Unis. Seulement les États espagnols de l'Amérique du Sud ont une plus grande vitalité que le Mexique. Mais le Brésil est loin d'avoir vis-à-vis d'eux cette force d'écrasement que les États-Unis possèdent vis-à-vis du Mexique. Relativement à ce dernier pays, l'alternative est celle-ci : ou bien le Mexique est incorporé aux États-Unis, alors l'immigration dans cette contrée est subordonnée aux conditions essentielles de l'émigration dans l'Union améri-

caine; ou bien le Mexique reste lui-même, et alors ce n'est point un pays où puisse immigrer un homme raisonnable. Il s'y rencontre cependant des sites engageants; et, en ce qui concerne le travail, l'assiette même de la population devrait le faire préférer à d'autres contrées, mais, quant à présent, il ne saurait être en question. La situation est analogue dans la Plata. Viennent cependant des circonstances meilleures, et ce dernier pays présentera à une émigration allemande, composée de manière à pouvoir atteindre le plein développement de ses forces, le plus vaste champ d'exploitation possible. Mais cette éventualité ne peut pas encore entrer en ligne de compte; et quant aux intérêts dont il s'agit spécialement ici, à savoir, ceux de l'émigrant lui-même, c'est à peine si l'on peut s'occuper maintenant de la Plata.

L'Amérique centrale reproduit peut-être l'état des choses qui se présente au Mexique. Je ne voudrais cependant pas donner cela pour une certitude. La nature y offre tout ce qui peut rendre attrayant un pays : la richesse, une incomparable beauté, un climat généralement sain et une position géographique comme le monde des échanges n'en trouverait pas une autre dans l'univers.

A l'heure présente, on utilise dans cette contrée quelques-unes des conditions de civilisation qui s'y rencontrent. La construction de la voie ferrée, par Honduras, est un pas des plus importants. Ces pays seront tout autres d'ici quelque dix ans, et le temps viendra où ils entreront en ligne de compte dans l'histoire de la civilisation générale. Mais, quant à présent, il n'y a guère que des individus du caractère le plus énergique et de l'esprit le plus aventureux qui puissent trouver leur avantage à y émigrer.

Il y a cependant dans cette région un point où, en débarquant, on se trouve en présence de circonstances tout aussi avantageuses qu'aux États-Unis : nous voulons parler du *Honduras anglais* ou colonie de Belize, sur la côte du Yucatan. L'intérieur du territoire, le long du fleuve Belize, du Sherboon et d'autres, et autour du lac Peten, présente de belles et très-saines contrées où l'émigrant trouve de solides conditions d'établissement et d'activité, en même temps que le port de Belize lui fournit, avec un facile accès, un débouché pour ses produits et les moyens d'importer ce dont il a besoin. Le climat des sites placés sur la côte est aussi moins pernicieux qu'au Texas, par la raison qu'il subit moins l'influence des vents de la mer, et comme, dans un temps peu éloigné, la voie ferrée, qui passera entre le côté atlantique et pacifique de l'Amérique centrale, vivifiera et rendra cultivable

toute la région du golfe Honduras, il en résultera qu'un établissement allemand dans la province de Belize verrait s'ouvrir devant lui un bel avenir, d'autant plus que le Yucatan, aussi bien que Guatemala, lui offrirait un vaste champ de développement. Des millions de voyageurs trouveraient à s'établir commodément et aux conditions les plus avantageuses dans ces parages destinés à un avenir considérable. C'est peut-être le seul point d'où une colonie d'Allemands pourrait, dans les circonstances actuelles, se faire jour dans l'Amérique centrale. Mais avant de conseiller de tenter une entreprise de ce genre, il y aurait à considérer une foule de choses dont il ne pourra être parlé que plus tard.

VIII.

Le long des côtes septentrionales de l'Amérique du Sud, se trouvent les larges contrées des deux républiques de la Nouvelle-Grenade et de Venezuela, où une immigration allemande recevrait sans doute le meilleur accueil. Certains points de la côte passent pour peu sains, d'autres sont réputés de la plus entière salubrité; dans l'intérieur, le pays monte et présente un bel et avantageux climat. Néanmoins, à l'orient, la Nouvelle-Grenade est assez peu accessible.

Le fleuve de la Madeleine se prête peu à la navigation; en amont le voyage est difficile, lent et coûteux. On atteint plus vite et mieux Santa-Fé de Bogota par Panama et la côte occidentale, que par Cartagena; aussi bien peut-on ranger l'intérieur de la Nouvelle-Grenade parmi les contrées de l'océan Pacifique dont il va être parlé, plutôt que parmi celles de la mer des Caraïbes. Des Allemands honnêtes et actifs seraient accueillis et encouragés par le gouvernement et par des citoyens influents, et nul doute qu'il y eût matière à d'utiles transactions.

On en peut dire autant, et peut-être dans une plus haute proportion, de Venezuela. Des milliers d'émigrants trouveraient à s'établir par là dans de fraîches et magnifiques contrées situées dans le voisinage de la côte. Caracas compte déjà beaucoup d'Allemands, parmi lesquels il en est qui ont acquis une telle influence dans le pays que le nouveau venu trouverait déjà un excellent appui dans ses compatriotes.

Tout en faisant ces observations, je suis loin de conseiller une émigration pour la Nouvelle-Grenade et Venezuela, pas plus que je ne voudrais dissuader tel ou tel individu en particulier de s'y rendre.

Tant que l'avenir de ces régions ne sera pas plus nettement dessiné, il n'y aura par là qu'une dissémination de la substance et des forces de l'émigration.

Quant au Canada, je ne suis pas assez fixé sur les avantages qu'il peut offrir à l'immigrant pour pouvoir le mettre en comparaison avec les États-Unis. La nature canadienne, qui est loin d'être dépourvue de richesses naturelles, est, à tout prendre, la continuation de la nature physique de la partie septentrionale de l'Union, sauf que le climat en est plus rigoureux, que l'hiver y présente un caractère plus terrifiant. Les conditions sociales y sont complètement ordonnées et fixées; et elles y sont bien plus empreintes du caractère européen qu'aux États-Unis. Quant à la vie matérielle, elle y trouve également satisfaction. Mais ce que l'on trouve aux États-Unis, au Brésil, dans toutes les contrées hispano-américaines, la participation civile à une communauté autonome, voilà ce que ne saurait offrir le Canada. Dans une colonie arrivée à une existence politique indépendante, la conscience de soi-même est tout autre, et a quelque chose d'incomparablement plus élevé.

Si défectueuse que puisse y être la marche de la civilisation, on la peut, au pis aller, comparer à quelque méchante cuisine dont les plats peuvent être simples, grossiers, mais ont le grand avantage d'être fraîchement accommodés et de n'être pas quelque ragoût provenant d'autres mets. Aux États-Unis, l'émigré allemand, égal parmi des égaux, citoyen parmi des citoyens, apporte son poids dans la balance pour aider à développer l'existence de la patrie qui l'adopte; tandis qu'au Canada, où la vie porte en tout l'empreinte anglaise, il ne se présente pas seulement en étranger, mais il reste tel, et le sentiment de son infériorité coloniale n'en est que plus fort.

Ce qui a été dit de l'infériorité de l'existence coloniale en général, s'applique aussi à l'Australie. Si l'on considère les conditions particulières où se trouve cette contrée lointaine, on comprendra que la découverte de l'or y ait fait naître des circonstances locales qui ont quelque analogie avec celles de la Californie; seulement le fond de l'existence est et sera toujours différent. Quant à la Californie, le trait économique qui caractérise les États-Unis, terre à bon marché et salaire élevé, s'y applique aussi, seulement dans la proportion de taux plus élevés (ou d'une moindre valeur de l'argent). Dans le fait, la terre y est en général plus chère que dans d'autres États de l'Union; par contre, le prix du travail est plus élevé et le résultat est analogue.

En Australie on a eu recours, comme on sait, à des moyens artificiels pour avoir une main-d'œuvre à bon compte. Travail à bon marché et terre d'un prix élevé, tel est le principe économique essentiel du système de colonisation australien, lequel, comme on voit, est diamétralement opposé à celui des États-Unis.

Cela suffit pour trancher la question de l'émigration en Australie, en supposant même qu'outre son or, cette contrée puisse présenter quelque autre appât au voyageur.

Dans la supputation des conditions défavorables à l'émigration, il faut aussi mettre en ligne de compte, pour l'Australie comme pour les contrées d'Amérique situées vers le Pacifique, c'est-à-dire le Chili, le Pérou, la Nouvelle-Grenade, la Californie et l'Orégon, leur considérable éloignement de l'Europe. La rapidité, la fréquence, la facilité des communications avec la mère patrie sont d'une grande influence pour la prospérité d'un établissement d'émigrants. Des amis, des parents, informés de la réussite de celui qui a pris les devants, suivent tout naturellement. Ces communications de famille ont plus d'influence que toutes les relations de journaux. Mais si, à raison de l'éloignement, les communications deviennent difficiles, alors aussi s'affaiblit l'influence des émigrants sur ceux qui sont restés dans le pays et que les longs intervalles de la correspondance finissent par leur faire oublier. Si cependant un émigrant veut et peut se faire une patrie à cette distance lointaine, l'Orégon et la Californie lui offriront des conditions de bien-être supérieures à celles qu'il rencontrerait dans les pays dont il vient d'être parlé. Ces deux dépendances des États-Unis peuvent compter sans nul doute parmi les terres habitables les plus séduisantes qui existent sur le globe. Mais quiconque a émigré vers les rives de la mer Pacifique, celui-là n'a plus qu'à adresser de corps et d'esprit ses adieux à ses amis d'Europe.

À l'orient de l'Amérique, on a les yeux dirigés vers l'Europe; à l'ouest, on lui tourne le dos; et pendant que la partie orientale est en communication toujours plus vivante et plus suivie avec l'ancien continent, les contrées de l'océan Pacifique sont d'autant plus occupées à se faire leur horizon et à se créer un centre d'échanges. Dans le fait, San-Francisco se sent déjà la métropole d'un monde océanique indépendant, et expédie des pionniers chargés de transplanter le long des côtes et des fies du grand Océan, avec ses stations et ses colonies, son esprit et son influence. Un de mes amis, Otto Esche, a embrassé dans des projets de ce genre jusqu'à l'embouchure du fleuve Amour, ce qui paraîtra assez aventureux en Allemagne, tandis

que l'on en jugera tout autrement vers le grand Océan, en particulier à San-Francisco. La nature des choses force cette ville à étendre ainsi sa sphère d'action. La longue distance qui sépare San-Francisco des lieux d'achat, l'attraction qu'exerce sur le commerce une contrée aurifère, enfin la population relativement faible de la Californie, qui ne permet qu'un écoulement assez restreint de marchandises, font qu'il est impossible qu'il n'y ait pas de temps à autre encombrement sur le marché de San-Francisco, et que les transactions, exposées à d'incalculables surabondances de produits et de revirements, ne se convertissent en jeux de hasard.

Il faut donc que San-Francisco pousse jusqu'aux rives du grand Océan ses stations et ses colonies, si elle ne veut pas être arrêtée dans son développement. Pour la Californie, l'Europe n'est que le lointain marché des plus précieuses productions du corps et de l'esprit, New-York même n'a pour elle que l'importance d'un grand port d'exportation; tandis que l'on parle d'Honolulu, de Sidney, de Melbourne, d'Hong-kong, de Chang-hai et de Canton, du Japon et de Petro-Pawlsky, comme de contrées qui entrent directement dans la sphère des intérêts propres.

Celui qui émigrera vers ces lointaines régions pourra s'y fonder, pour lui et plus encore pour sa postérité, une calme existence dont il rencontrera toutes les conditions; mais il faut bien qu'il se tienne pour dit qu'à partir de ce moment ce monde est le sien, que son bien et mal-être est également sien, et qu'il aura pour sa vieille patrie un sentiment qui sera tout différent de celui dont il eût été animé s'il se fût établi sur le côté atlantique du continent américain.

IX.

Il me reste à examiner une question importante, celle de l'avantage que présentent certains climats redoutés des peuples des zones tempérées. On ne saurait méconnaître que certaines régions tropicales aient été systématiquement décriées: d'abord en vue d'une politique jalouse, ensuite pour faire excuser le commerce et la possession des esclaves. Mais ceux-là mêmes qui ont dépeint sous de si noires couleurs le climat de certaines côtes et places de commerce, y ont exercé un trafic avantageux, ou s'y trouvaient déjà établis. Et ces gens qui, pour se justifier de posséder des esclaves, ont fait courir le bruit qu'un blanc

ne peut travailler sous la zone torride, trouvent à l'occasion qu'un manouvrier allemand supporte aussi bien, parfois mieux que leurs nègres, l'ardeur du climat. J'ai fait connaître moi-même des faits positifs de ce genre dans la *Tribune* de New-York, et appelé l'attention sur ce point, que la plus grande partie des légumes que l'on consomme à la Nouvelle-Orléans sont dus au seul travail des jardiniers allemands. Sur les rives du Belize, c'est-à-dire dans une région que les préjugés dominants assimilent à quelques égards à la côte de Guinée, je rencontrai un maître jardinier, Allemand intelligent et très-expérimenté, du nom de Rohr, originaire d'Aix-la-Chapelle. Dans le jardin qu'il cultive et qui lui donne presque tous les légumes que l'on consomme à Belize, c'est M. Rohr qui fait presque toute la besogne, tandis que madame Rohr, qui était originaire de Cologne, était tout aussi occupée des soins du ménage, de la ferme et de la cuisine. L'un et l'autre se livraient à des travaux dont on a souvent jugé la race blanche incapable, et néanmoins ils n'étaient pour cela ni moins bien portants, ni moins gais, ni moins actifs, et ils n'avaient pas assez d'éloges pour les avantages que leur offrait leur climat. L'un et l'autre avaient pris part à l'œuvre de la colonie belge de Saint-Thomas, sur la côte de Guatemala, jusqu'à la fin de son existence politique; et, d'après M. Rohr, le climat n'aurait été que la moindre cause de l'insuccès de cette entreprise. Il fallait l'attribuer surtout au manque de conscience, à la légèreté de caractère et à l'inintelligence des entrepreneurs, en un mot à la direction même, dont on a rejeté les fautes sur le climat. Il y avait folie d'ailleurs à vouloir fonder un établissement sur un point qui ne se trouve même pas placé sur la route qui mène à l'intérieur de Guatemala, si peu importante qu'elle puisse être.

Cependant la soudaine transition de la zone tempérée à la zone torride ne présente pas moins des inconvénients, et même, pour certaines constitutions, des dangers auxquels on ne peut se soustraire que par le régime le plus prudent, et surtout par une modération que ne connaît guère la race allemande. En soi déjà, le changement de climat vaut réflexion, surtout pour les gens de tempéraments peu flexibles et ayant des habitudes invétérées. C'est ce qui m'a fait dire que l'établissement dans les régions tropicales convient moins à nos classes inférieures qu'aux émigrants des classes éclairées, auxquels on peut supposer un jugement plus dégagé de préjugés, et une certaine aptitude à s'habituer à une alimentation nouvelle et à modérer leurs jouissances. Au fond, le climat des tropiques n'est pas moins avantageux à la race blanche que celui des zones tempérées; il y faut seulement une

autre manière de vivre, un changement de régime, d'autres habitudes enfin.

Il est bon aussi de considérer que s'il existe dans les régions tropicales des maux que ne connaissent point les zones tempérées, ou qui du moins y sont plus rares, le contraire se rencontre également. La question n'est point de savoir s'il vaut mieux mourir du typhus que de la fièvre jaune, mais si l'on vit ou si l'on meurt; je ne trouve pas non plus qu'il y ait une bien grande différence à souffrir de la grippe ou de la fièvre intermittente. Je trouve tout aussi peu agréable la grippe d'Allemagne que la *calentura* (fièvre intermittente) du Nicaragua. Il ne faut pas oublier que si, sous le tropique, cette fièvre porte un trouble essentiel dans les fonctions vitales, elle est tout aussi endémique et souvent plus opiniâtre dans les climats tempérés. Dans les États occidentaux de l'Union américaine, vers lesquels l'émigration allemande afflue en masse, les fièvres intermittentes comptent parmi les phénomènes ordinaires de la vie. Autre exemple : une bonne partie de la population d'Hoboken, dans le voisinage de New-York, presque entièrement composée d'Allemands, et certains points du pays environnant, sont plus exposés à la fièvre intermittente qu'aucune autre localité de l'Amérique centrale que j'aie pu visiter.

Certaines terres marécageuses, situées sur les côtes ou sur les rives des fleuves dans les régions torrides, présentent assurément des dangers, et il ne faut pas que le voyageur s'y arrête sans nécessité. Je n'ai fait que passer quelques jours à bord d'un navire à l'embouchure du fleuve Chagres, et il n'en a pas fallu davantage pour me donner une longue et violente fièvre. Diriger sur un tel point de la côte une émigration considérable serait une entreprise insensée. A cette époque on passait par là pour se rendre en Californie, et chaque mois on y voyait arriver des milliers d'individus qui ne connaissaient point le climat. L'attraction de l'or californien était plus forte que la crainte d'un air pestilentiel. L'émigrant que n'entraîne point cette passion de l'or fait bien d'être plus prévoyant. Il est bon cependant de noter que le voyageur qui aborde à la Nouvelle-Orléans ou sur les côtes du Texas, n'est pas moins exposé à de dangereuses influences de climat, ce qui n'empêche point des milliers d'Allemands de s'y rendre chaque année. Les rives du Texas notamment ont été témoins du fait le plus fâcheux que l'histoire de l'émigration allemande ait eu à enregistrer. Mais enfin on s'habitue insensiblement au danger; on apprend à connaître la saison la plus favorable et les mesures de précaution les plus efficaces. Les moyens de communication s'améliorent, et la terreur du climat

se perd. C'est ce qui a lieu, surtout depuis les voyages de Barth, même en ce qui concerne les contrées africaines réputées les plus délétères. Quant aux régions tropicales, elles sont riches en pays excellents, où les délices d'un climat sans pareil invitent l'émigrant, une fois qu'il a passé quelque dangereux point de débarquement, à s'établir. Costarica, la haute Mosquitie, Honduras et Guatemala doivent surtout être cités dans le nombre.

Ces pays-là ne sont pas seulement une sorte de paradis pour le regard, mais pour le bien-être physique. Sous ce rapport, la Jamaïque peut être également mentionnée, bien que, comme possession anglaise, elle ne puisse guère être le but d'une émigration allemande. Mais puisqu'il est question ici du climat des tropiques, je puis noter que des Allemands peuvent se trouver parfaitement du séjour de la Jamaïque. L'intérieur de l'île est reconnu beau et salubre. Il est vrai que Kingston éprouve chaque année des atteintes de fièvre jaune ; mais si l'Anglais opulent ne s'en laisse pas trop effrayer, je ne vois pas pourquoi un pauvre diable d'Allemand la redouterait si fort. Puis je connais des négociants allemands qui y ont demeuré des dizaines d'années et m'en ont vanté le séjour.

Tout cela ne veut pas dire que je conseillerais à l'émigrant allemand de se rendre tout d'abord dans une contrée tropicale ; mais loin de moi l'idée de l'en dissuader absolument, comme cela a lieu parfois. On allègue alors la prétendue impossibilité où sont les blancs de travailler dans les régions tropicales. S'il est vrai que sous un soleil brûlant un travail dur et soutenu soit moins facile et épuise davantage que sous la zone tempérée, il ne faut cependant pas oublier qu'en revanche le climat des tropiques est incomparablement plus productif, et n'exige qu'une somme relativement plus faible de labeur. Il est certain que le possesseur de plantations qui veut devenir en peu de temps un nabab, ou simplement vivre comme tel, cherchera à faire rendre aux forces de ses esclaves tout ce qu'il pourra. Mais ce point de vue là n'a rien à démêler avec le succès des Allemands établis du même côté, qui ne songent qu'à appliquer à une même branche de culture un système de petite exploitation. C'est ce que des Allemands ont entrepris avec succès au Texas pour la culture du coton. Il ne faut pour cela qu'une chose, c'est que tout un pays se jette sur une même branche de culture. Peut-être y aurait-il plus de difficulté de cultiver de cette manière le sucre, et encore peut-on imaginer l'établissement de communes fabriques sucrières, qui procureraient aux petits producteurs de toute une contrée une position aussi avantageuse que celle du plus riche

planteur. Parmi les branches de culture les plus agréables, eu égard à la personne du travailleur, il faut compter la culture du café, laquelle présente si peu d'ennuis, nécessite si peu d'efforts, qu'elle peut être l'œuvre des femmes et des enfants. On rencontre dans l'Amérique centrale de très-petites cultures de café et de sucre; il suffit que des villages tout entiers s'adonnent à une même branche de culture, de manière à fournir un ensemble suffisant de produits, pour que les acheteurs viennent d'eux-mêmes. On trouve même à vendre de petites quantités. C'est un fait important. Il viendra peut-être un temps où on se livrera à la culture du café aussi aisément qu'en Allemagne on cultive la poire et la pomme, et en tout cas cela exigera une besogne moitié moins dure que la culture de la vigne.

Certaines gens soutiennent qu'il est bon d'éviter les contrées tropicales, non parce qu'il y faut trop travailler, mais parce qu'on n'y travaille pas assez. Ces deux manières d'envisager les choses sont également étroites et sans portée. Il est certain que c'est sous la zone tempérée que la civilisation a atteint son plus haut degré de développement. Mais c'est dans l'Inde, la Mésopotamie et sur les bords du Nil qu'elle a eu son berceau. Ces contrées réfutent le double et contradictoire préjugé sur les pays chauds. Il est vrai qu'après de brillantes périodes de civilisation ces empires sont tombés; mais la Grèce aussi est tombée, puis Rome. A mesure que l'esprit humain, chargé de nouveaux problèmes, avait besoin de nouveaux instruments, de nouveaux centres, la civilisation s'est dirigée vers d'autres régions.

Cette prévention des habitants du Nord qui leur a fait regarder les zones tropicales comme quelque chose d'effrayant et d'inhospitalier, les anciens l'ont eue vis-à-vis des pays septentrionaux, qu'ils ont supposés inhabitables et plongés dans les ténèbres et la terreur. Et qui sait si les Phéniciens n'ont pas entretenu ces idées erronées par les mêmes motifs qui ont porté de jalouses populations coloniales des temps modernes à faire peur à leurs concurrents du séjour des riches contrées de la zone torride. D'ailleurs il s'agit moins de savoir si la nature tropicale peut être supportée, que de la rendre supportable, de l'assujettir techniquement; pour l'émigrant allemand la question se réduit à savoir s'il veut prendre sa part de cette affaire et concourir au bénéfice en même temps qu'à la peine.

Il y aurait lâcheté à des Allemands de n'oser entreprendre ce qu'ont su faire ou font encore d'autres peuples du Nord. Il n'y a pas que les Espagnols et les Portugais qui occupent des terres dans les régions tropicales, il y a aussi les Français, les Anglais, les Hollandais, les

Danois et les Suédois. Nos propres négociants se rendent dans ces contrées, y établissent leur domicile; nos artisans y trouvent de l'occupation, nos marins sont bien obligés de les visiter, et on reculerait devant une émigration proprement dite! Est-ce que les milliers de matelots allemands qui s'en vont dans les ports des tropiques non-seulement d'Amérique, mais d'Afrique, ne sont pas aussi des hommes et des hommes dignes de notre sympathie? Faudra-t-il ne plus faire d'affaires avec ces parages parce que le climat en est dangereux?

X.

Il y a une réaction qu'une forte émigration doit toujours produire, c'est celle qu'elle imprime au caractère d'un peuple, qui en devient plus ferme, plus pratique, plus entreprenant. Cet esprit, c'est ce que, dans le sens moral pratique, on appelle le *caractère*.

Le caractère, dit Hegel, c'est tout le contraire du sentiment. Le caractère se développe au contact du monde extérieur, en même temps qu'il est l'esprit qui a ce monde lui-même en vue.

Une nation veut-elle compter dans l'histoire de la civilisation, il faut pour cela qu'elle ait trouvé en dehors d'elle-même un terrain où elle ait donné ou ait pu donner la mesure de son esprit et de sa force.

C'est l'intérêt de la civilisation qui constitue le terrain commun de l'ancienne comme de la nouvelle patrie des émigrants. L'affluence des hommes en général et surtout d'hommes solides, utiles, comme les Allemands, est si avantageuse à des colonies transeuropéennes, ainsi qu'aux États que celles-ci font surgir, que leur prospérité en dépend absolument. Toutes ces contrées ont besoin, dans l'intérêt de leur développement spirituel et matériel, du concours d'hommes venus d'Europe, et c'est surtout l'Allemagne qui est en position d'en fournir le plus vigoureux et le plus précieux contingent. Aussi bien voit-on toutes les contrées d'Amérique et les colons transeuropéens rechercher les émigrants allemands. Mais cet intérêt se fourvoie s'il ne tend qu'à se procurer, au moyen de l'introduction de paysans et de prolétaires allemands, une population d'ouvriers engagistes. L'émigration allemande est trop bonne pour jouer un si humble rôle, et tant que les États-Unis lui resteront ouverts, il n'y aura que l'absolue ignorance des choses qui se pourra laisser attirer par une situation comme celle

qui attend au Pérou, par exemple, le travailleur allemand. Les contrées de l'Amérique méridionale demandent à tout prix, pourrait-on dire, les forces de travailleurs étrangers. Mais tant qu'elles ne verront que l'intérêt particulier des grands propriétaires au lieu de considérer le côté général de la question, tant que, dans cet intérêt du grand propriétaire, elles chercheront à se procurer des manœuvres, au lieu d'agir dans l'intérêt des petits propriétaires actifs et indépendants de l'État, elles n'atteindront ni ne devront atteindre leur but. C'est de cette manière qu'il faut considérer l'émigration vers le Brésil. Tout dépend de la question de savoir jusqu'à quel point l'émigrant allemand, dénué de tous moyens, pourra parvenir à trouver dans son travail l'indépendance. Il ne faut pas émigrer vers une contrée où un homme robuste, bien portant, ne puisse pas espérer devenir son propre maître après un labeur de quelques années. Au Texas, les Allemands qui cultivent le sol font aussi un travail que les nègres exécutent chez leurs voisins, et ils ne se croient pas dégradés pour cela : seulement ils font ce travail pour *leur compte*, ils opèrent non comme domestiques et servantes, mais comme *maîtres*. Toute la question roule sur ce point. Il faut qu'à cet égard les États-Unis restent le pays modèle, celui sur lequel se doivent calquer les autres pays s'ils veulent aboutir. Que si néanmoins on a bien au Brésil la sérieuse intention de mettre à la place du travail esclave non le travail de manouvriers blancs, mais celui d'une population laborieuse de petits propriétaires, alors on est sur la bonne voie, — alors, du point de vue allemand, comme du point de vue brésilien ou philanthropique, on ne peut plus souhaiter que bonne chance à pareille entreprise.

Quelques contrées de l'Amérique espagnole sont arrivées à une idée assez nette de leurs besoins, et il ne viendra à l'esprit de personne à Venezuela, à la Nouvelle-Grenade, à Costarica ou à Guatemala, de se mettre en quête d'émigrants allemands pour en faire des journaliers. Combien on en est venu à reconnaître dans certains pays, tels que le Honduras, l'absolue nécessité de secours étrangers ! C'est ce que montrent certains articles de la convention intervenue entre cet État et la Compagnie du chemin de fer de Honduras.

L'article V, section 2, de cette convention porte que les étrangers qui sont au service de la Compagnie auront par cela même le droit de citoyen, avec exemption de toutes charges et contributions publiques.

Aux termes de l'article II, section 5, les étrangers qui s'établiront sur les terres de la Compagnie jouiront de tous les droits des Hondu-

riens natifs, avec exemption pour dix ans de tous impôts, service militaire et autres charges civiques.

L'article VIII, section 6, dispose que les artisans étrangers qui auront travaillé pour la Compagnie et en pourront fournir la preuve, obtiendront, s'ils se proposent de devenir citoyens de Honduras, s'ils sont seuls, cinquante, et s'ils sont mariés, soixante et quinze arpents de terre.

Traduit de l'allemand de M. JULES FROEBEL.

CORRESPONDANCE

D'ALEXANDRE DE HUMBOLDT.

Briefe von Alexander von Humboldt an Varnhagen von Ense aus den Jahren 1827 bis 1858, nebst Auszügen von Varnhagen's Tagebüchern, und Briefen von Varnhagen und anderen an Humboldt.

Lettres d'Alexandre de Humboldt à Varnhagen d'Ense, des années 1827 à 1858, avec des extraits du Journal de Varnhagen, et des Lettres de Varnhagen et d'autres personnes à Humboldt; un vol. in-8°; xv-400 p. — Leipzig, Brockhaus, 1858.

Cette correspondance, qui vient de paraître, et dont deux éditions sont déjà épuisées, a produit en Allemagne une sensation considérable, et beaucoup de trouble et de scandale. Peut-être eût-il mieux valu en différer la publication et attendre que le temps eût reculé dans un lointain un peu plus historique les personnages qu'elle met en scène, et les situations sur lesquelles elle projette une assez vive lumière. Non que l'impression en soit défavorable à M. de Humboldt; sans rien perdre de sa grandeur, cette admirable figure reçoit au contraire de ces confidences familières et caustiques une vie nouvelle et plus intime; elle y prend à la fois un aspect très-malicieux et très-bienveillant: or, la malice a généralement beaucoup de succès, si ce n'est auprès de ceux qu'elle touche, et la bonté est loin de déparer la science. M. de Humboldt n'était pas de ces savants uniquement voués aux étoiles ou aux fossiles, et qui considèrent la destinée des hommes comme indigne de leur contemplation, de leur intérêt. Lui qui, dans un livre immortel, a résumé, comme il le dit lui-même, « tout ce que nous savons aujourd'hui des phénomènes des espaces

» célestes et de la vie terrestre, depuis les nébuleuses jusqu'à la géographie des mousses sur les roches de granit, » il n'a jamais oublié qu'entre ces phénomènes célestes et ces humbles mousses il y a des êtres humains, tendant au vrai et au bien à travers des épreuves douloureuses. Il a été de son temps, il a aimé les hommes, il a eu des passions et des haines : ce grand génie a été en même temps un grand cœur. Il a eu des convictions qu'il n'a point cachées; il a eu l'enthousiasme de la vertu; il en a ressenti les indignations, et, sur la fin de ses jours, la noble misanthropie : « J'ai vu beaucoup de choses, mais » bien peu au gré de mes aspirations, et je croyais, en 1789, que l'humanité résoudrait un peu plus de questions ¹. » Non, ces Lettres, qui ont soulevé des tempêtes, ne nuiront pas à la gloire de Humboldt, et au sortir de l'orage, cette illustre mémoire en paraîtra plus grande et plus aimable. Néanmoins, un tel orage produit une impression pénible qu'un peu de patience eût évitée. On n'aime pas ce bruit désagréable sur une tombe encore récente, autour d'un tel nom, uniquement fait pour une calme atmosphère de respect et d'admiration. On s'afflige que des scrupules de convenance aient pu autoriser la police de Berlin à mettre — ne fût-ce qu'un instant — la main sur un livre rempli des confidences et de l'âme de Humboldt ². Tout en le parcourant ce livre avec avidité, on lui en veut presque du tumulte qu'il produit, des rancunes qu'il soulève et de l'intérêt trop passionné qu'il excite; et on se reproche de le lire avec plus de curiosité indiscrete que d'attention recueillie.

C'est une sage précaution dont s'avisent parfois les hommes qui veulent librement parler sur leur temps et surtout sur les personnes, de différer, jusqu'à une certaine époque après leur mort, la publication de leurs jugements, pour donner aux contemporains le loisir de disparaître et n'avoir affaire qu'à la postérité. Les convenances ont des droits réels, mais éphémères; ceux de la vérité et de l'histoire, qui ne se prescrivent point, peuvent attendre. Il est vraisemblable que si M. de Humboldt eût laissé des mémoires, il n'eût pas manqué d'en subordonner la publication à des conditions de temps, et de même nous pensons qu'il eût vu de mauvais œil la publication prématurée de lettres intimes, s'il eût pu la prévoir. La famille a même produit une sorte de disposition testamentaire, par laquelle il a d'avance, et en termes formels, protesté contre toute publication de ce genre.

¹ Lettre du 13 octobre 1844.

² La saisie a été immédiatement levée par ordre supérieur.

Et cependant il paraît impossible d'accuser les intentions de la femme distinguée qui a livré au public ces précieuses et indiscretes lettres. Toute idée de spéculation doit être ici écartée. Nièce de Varnhagen d'Ense, le conseiller littéraire, le coreligionnaire politique, l'ami intime de Humboldt, madame Ludmilla Assing a cru accomplir un mandat sacré. Rien ne prouve qu'elle ait connu la défense de Humboldt; cette défense, la famille vient seulement de la rendre publique et, dans le principe, elle paraît s'être contentée de la notifier directement et confidentiellement aux principaux éditeurs allemands. On peut même dire que, la connaissant, madame Assing eût pu se croire autorisée à passer outre et à supposer une exception pour les lettres qu'elle a trouvées dans l'héritage littéraire de son oncle. C'est ce que la correspondance même établit.

Humboldt, qui paraît avoir détruit au fur et à mesure la plus grande partie des lettres qu'il recevait, savait que son ami, grand collectionneur de lettres et d'autographes, n'en agissait pas du tout ainsi, et qu'il conservait au contraire, annotait et classait soigneusement toutes les missives et jusqu'aux moindres billets. Non-seulement Humboldt ne s'en inquiéta point, mais il lui écrivit un jour (7 décembre 1841) précisément au sujet de ces lettres : « Après ma » mort prochaine, vous disposerez de cette propriété comme il vous » plaira. Dans la vie, on ne doit la vérité qu'à ceux qu'on estime profondément, par conséquent à vous. » Avait-il oublié cette autorisation tellement explicite et motivée, quand, sur la fin de ses jours, il confia à son neveu par alliance, le général Hedemann, également décédé aujourd'hui, la défense que la famille vient de faire publier? ou bien avait-il entendu excepter les lettres adressées à Varnhagen? L'explication la plus vraisemblable, et qui d'ailleurs s'accorde le mieux avec les paroles citées, c'est qu'il avait laissé son ami juge absolu de l'affaire. La correspondance atteste un abandon complet de sa part, l'amitié la plus intime, et la plus forte estime non-seulement de la valeur, mais, ce qui importe le plus ici, du tact de Varnhagen : ce que celui-ci ferait, il est évident que d'avance Humboldt le considérerait comme bien fait; et on peut dire que, sans prévoir la publication intégrale de la correspondance, il avait donné à Varnhagen une espèce de blanc seing à cet égard. Or, Varnhagen, tel que nos lecteurs le connaissent par ses Mémoires, très-communicatif et presque inépuisable dans la relation de ses souvenirs, ingénieux à les assaisonner de malices et à y mêler toutes sortes de vengeances posthumes, désireux aussi de montrer à quel point le plus illustre de ses compatriotes

partageait ses convictions, ses haines et ses rancunes libérales; Varnhagen devait être amené à faire le plus large usage de la correspondance dont il avait la libre disposition, et quand sa nièce affirme qu'il avait résolu de la publier, nous estimons que cette affirmation est fortifiée par toutes les vraisemblances. « Humboldt, dit-elle dans sa préface, accordait à Varnhagen la confiance la plus illimitée; lui qui avait l'habitude de détruire la plupart des lettres qu'il recevait, il déposait entre ses mains ce qu'il désirait voir conservé et sauvé, comme choses d'importance. Il comptait que Varnhagen, le plus jeune des deux, lui survivrait. Mais Varnhagen est mort le premier, et m'a légué le devoir, devenu ainsi double pour moi, de publier ces remarquables témoignages de la vie, de l'activité et de la pensée du grand homme. Dans l'accomplissement d'un tel devoir, la piété me commandait de laisser fidèlement chaque parole telle qu'elle avait été consignée; oui, et c'eût été offenser l'ombre de Humboldt, si j'avais eu la prétention de modifier ses jugements. Je n'ai pu par conséquent ni déferer au vœu bien intentionné de l'éditeur relativement à de tels changements, ni tenir compte de mon propre penchant et de mes propres convenances. Un seul devoir a dominé tout : celui de l'éternelle vérité que je dois à Humboldt, à l'histoire, à la littérature et la volonté sacrée de celui qui m'a confié ce mandat. Le legs déposé entre mes mains paraît donc ici intact et complet. » Le motif invoqué est puissant, et nous comprenons que madame Assing ait immolé tout scrupule à ce qu'elle a dû considérer comme une obligation stricte. Mais il nous reste un autre doute, et nous nous demandons si madame Assing n'a pas dépassé son devoir en comprenant dans sa publication des lettres de tiers encore vivants. Elle dit à ce sujet : « Les lettres de beaucoup de personnes célèbres et distinguées qu'on trouve dans ce volume montrent Humboldt dans sa correspondance universelle, ses relations multiples avec des savants et des écrivains, des hommes d'État et des princes qui l'entouraient de leurs hommages. » Il est certain que l'image de Humboldt serait incomplète sans un tel cadre; mais fallait-il donc tant se presser de le lui donner, et le devoir envers une grande mémoire n'était-il pas au moins contre-balancé par un puissant devoir envers les vivants? Humboldt lui-même s'était catégoriquement expliqué là-dessus de son vivant : « Je conteste absolument le droit de publier des lettres à ceux entre les mains desquelles elles sont venues par hasard, par don ou par achat, et j'ai chargé mes parents de protester dans les feuilles publiques contre l'extrême indé-

licatesse d'un tel abus¹. » Il est vrai que, même en cette matière, Varnhagen, et par suite la légataire de Varnhagen, pouvaient être fondés à admettre une exception en leur faveur. La correspondance montre assez que Humboldt abandonnait sans réserve à la prudence de Varnhagen l'usage des lettres qu'il lui communiquait. Il les lui envoyait de temps en temps par douzaines pour sa collection d'autographes, mais il savait bien que Varnhagen ne collectionnait pas simplement pour collectionner, qu'il était publiciste, biographe, — dans l'acception honorable du mot bien entendu, — qu'il suivait avec un intérêt passionné les événements de son temps, et que les autographes étaient en même temps pour lui des documents précieux. Il le savait, et le trouvait bon : « Par vous est conservé, dit-il dans » une de ses lettres, une partie de ce que je détruis dans mon outre- » cuidance. » Et une autre fois, en envoyant une lettre d'Arago, il recommande simplement de n'en pas faire usage avant la mort du grand astronome français. On ne trouve pas trace d'une autre restriction, et dès lors la publication de ces autographes ne peut en aucune manière être considérée comme un abus de confiance à l'égard de Humboldt. On peut ajouter que madame Assing n'a fait que suivre un usage qui, pour être d'une légitimité douteuse, ne s'en généralise pas moins de plus en plus. Dès que l'opinion accepte le trafic d'autographes de personnes vivantes, qui se fait couramment et publiquement, on ne voit pas ce qu'elle pourrait reprocher à la légataire de Varnhagen. Nous avouons cependant que nos scrupules subsistent, que nous sommes de l'avis de Humboldt niant le droit des tiers, plutôt que de Humboldt faisant une exception en faveur de Varnhagen. Il nous paraît inadmissible, en principe, que des lettres confidentielles soient livrées à la publicité du vivant de leurs signataires et sans leur consentement. Au risque donc de rendre notre analyse un peu moins piquante, nous nous abstiendrons, à une ou deux exceptions près qui ne pourront choquer personne, de faire usage de cette partie de la correspondance. Nous perdons à ce sacrifice la vue de quelques ridicules, bien étonnés sans doute de se voir subitement traduits au grand jour, mais le livre nous offre de bien autres dédommagements, et ce qui importe avant tout ici, c'est de bien mettre en relief tout ce qui peut servir à caractériser la grande figure de Humboldt. Nous nous attacherons surtout à la faire connaître par lui-même, c'est-à-dire que

¹ Lettre de 1857, à propos d'une publication non autorisée de quelques-unes de ces lettres.

nous donnerons plus d'extraits que de commentaires. Au lieu de composer le portrait, nous voulons qu'il se compose de lui-même sous les yeux du lecteur.

La correspondance se compose à peu près pour les deux tiers de lettres de Humboldt. Quelques lettres de Varnhagen, de fort intéressants extraits de son journal, qui sera sans doute publié en entier, et les autographes donnés à Varnhagen par Humboldt, forment l'autre tiers. Les lettres de Humboldt sont la plupart fort courtes, de simples billets. Ses travaux, ses immenses relations, sa vie si pleine et si absorbée de toutes les manières, ne lui permettaient guère d'en écrire d'autres, et il faut même se rappeler qu'il avait la faculté de presque entièrement supprimer le sommeil, pour comprendre qu'il ait pu suffire à tout. Il ne paraît pas qu'il ait connu Varnhagen avant son retour définitif à Berlin en 1827, car la correspondance ne commence qu'à ce moment, mais elle montre dès le début une intimité promptement nouée et incessamment fortifiée dans la suite.

Dès le début, on voit poindre l'idée du *Cosmos*. Humboldt avait déjà abordé ce sujet dans des cours faits en français à Paris, et qu'il venait de reprendre à Berlin. Il ne s'agissait d'abord que de publier ces leçons revues et augmentées, sous le titre d'*Essai d'une description physique du monde*. Une des premières lettres, du 15 avril 1828, est une consultation sur ce titre, ou plutôt sur le sous-titre, qui devait indiquer que le livre contenait le cours et quelque chose en sus. Humboldt en propose plusieurs, qu'il trouve tous ou prétentieux ou trop longs et embarrassants; surtout il ne veut pas d'adverbes, qui, dit-il, ne font pas bien dans les titres. Finalement, il dit à Varnhagen : « Je m'en rapporte à votre talent pour me tirer de ce labyrinthe. » En matière de littérature et de goût, il considérait son ami, avec raison du reste, comme une autorité presque sans appel. Il l'appelle fréquemment « le maître de la langue et des tournures délicates », et ne se lasse pas de lui demander des conseils : « Je vous suis aveuglément », dit-il quelque part.

En 1834, la conception du *Cosmos* semble mûre, et Humboldt a déjà du manuscrit prêt pour l'impression. On sait cependant que le premier volume ne parut que douze ans après. Il eût voulu alors n'en faire qu'un seul, ou deux tout au plus. En communiquant son manuscrit à Varnhagen, il lui expose en ces termes la donnée du livre :

27 octobre 1834.

Je commence l'impression de mon ouvrage, de l'ouvrage de ma vie. J'ai la folle idée de vouloir représenter dans un même livre, et en langage vivant qui parle

à l'esprit et réjouisse l'âme, tout le monde matériel, tout ce que nous savons aujourd'hui des phénomènes des espaces célestes et de la vie terrestre, depuis les nébuleuses jusqu'à la géographie des mousses sur les roches de granit. Toute grande et importante idée, où qu'elle ait surgi, doit y être consignée à côté des faits. Je veux marquer une époque du développement de l'humanité. Les prolégomènes sont terminés. — Je n'ai pu réussir à condenser le tout en un volume, et cependant cette concision eût laissé une impression plus grandiose; mais j'espère que le tout tiendra en deux volumes. Pas de notes sous le texte; à la fin des chapitres, des notes qu'on pourra passer sans inconvénient, mais qui contiendront de la science solide et plus de détails. Le tout n'est pas ce qu'on appelle communément description physique du monde; j'embrasse le ciel et la terre, toute chose créée. J'avais commencé à rédiger mon livre, il y a quinze ans, en français, et je l'appelais alors *Essai sur la physique du monde*. En Allemagne, je voulais l'appeler d'abord *Livre de la nature*, comme le moyen âge nous a laissé de semblables choses d'Albert le Grand. Maintenant, mon titre est : *Cosmos, essai d'une description physique du monde*. Je sais que *Cosmos* est très-ambitieux et non sans une certaine *afféterie*¹, mais cela exprime d'un seul mot le ciel et la terre. Mon frère est aussi pour ce titre; moi, j'ai longtemps hésité. Et maintenant, une prière, mon ami : je ne puis gagner sur moi d'envoyer à l'éditeur le commencement de mon manuscrit sans vous supplier d'y jeter un coup d'œil critique. Vous avez un si grand talent de style attrayant, et en même temps vous avez tant d'esprit et d'indépendance, que vous ne rejeterez pas de prime abord des formes qui me sont individuelles et s'écartent des vôtres. Veuillez donc lire le discours préliminaire, et ajoutez un petit feuillet où vous mettrez simplement, sans dire vos raisons : « Au lieu de... je préférerais.... » Mais ne critiquez pas sans indiquer le remède. Tranquillisez-moi aussi sur le titre.

P. S. — Les principaux défauts de mon style sont un malheureux penchant pour des formes trop poétiques, de longues constructions de participes et une trop grande concentration de vues et de sentiments en une seule période. Je crois que ces défauts, inhérents à mon individualité, sont diminués par le sérieux et la simplicité qu'ils n'excluent pas, et par une certaine manière de généraliser (de planer au-dessus de l'observation, s'il n'était trop vain de s'exprimer ainsi). Un livre sur la nature doit produire l'impression de la nature même. Mais ce que j'ai surtout recherché ici, comme dans mes *Vues de la nature*, ce qui distingue nettement ma manière de celle de Forster et de Chateaubriand, c'est la vérité, tant descriptive que scientifique, sans que pour cela je me fourvoie dans les régions arides de la théorie.

Les remarques de Varnhagen ne se sont pas fait attendre, car nous trouvons à la date du lendemain le billet suivant de Humboldt :

Vos remarques montrent une finesse, un goût, une sagacité qui m'ont rendu la correction la besogne la plus agréable du monde. J'ai presque tout utilisé, plus des dix-neuf vingtièmes; mais l'auteur garde toujours un petit fonds d'entêtement.

¹ En français dans le texte.

En 1841, le manuscrit est de nouveau communiqué à Varnhagen, dans une lettre où Humboldt donne une belle définition de la description scientifique telle qu'il se la propose. Il n'est plus question de renfermer la matière en un ou deux volumes :

Corrigez sans vous gêner, mon cher. J'obéis volontiers tant que je peux. Je confinerai dans les notes de la science pas trop commune. Le livre doit être le reflet de moi-même, de ma vie, de mon antique personne. Il y aura plus d'indications que de développements; quelques passages ne seront bien compris que de ceux qui possèdent à fond quelque branche spéciale des sciences naturelles, mais je pense que mon discours sera toujours tenu de manière à ne pas arrêter les moins initiés. Mon vrai but est de planer au-dessus des choses que nous savons en 1841. Qu'un tel livre ne sera pas terminé par quelqu'un de l'an 1769, est clair comme le jour. Les parties isolées paraîtront par livraisons de quinze à vingt feuilles, de façon que ceux qui me verront enterrer auront dans chaque fragment quelque chose de complet. La simple description scientifique sera toujours mêlée à l'oratoire. La nature elle-même est ainsi. L'éclat des étoiles nous réjouit et nous inspire, et cependant tout se meut à la voûte céleste en courbes mathématiques. L'essentiel est que l'expression reste toujours noble, afin que l'impression de la grandeur de la nature se trouve constamment rendue.

On voit à quel point Humboldt se préoccupait de la forme. L'effort littéraire est chez lui presque sur la même ligne que l'effort scientifique, bien que, de son propre aveu, il ne soit pas aussi constamment heureux. En plusieurs passages de sa correspondance, il se prévaut de sa qualité d'homme de lettres autant que de celle de savant. Dans une lettre de 1846, nous lisons encore :

Ma principale affaire dans la composition littéraire, c'est la domination des grandes masses, réunies avec soin et une connaissance exacte des choses. La mise en œuvre de notre magnifique, flexible, harmonieuse et expressive langue vient ensuite.

Le billet suivant pose une question de forme d'un autre genre, et témoigne d'un scrupule très-délicat :

« Vous êtes pour moi, mon honoré ami, non-seulement le juge du bon goût, mais aussi le juge des convenances et de la distinction. J'ai écrit pour la nouvelle *Revue trimestrielle* de Cotta deux articles non encore publiés, et dont ses conseillers sont ravis : une description du plateau de Bogota, et un article sur les oscillations de la production monétaire depuis le moyen âge. Cela fait quatre feuilles d'impression. Il m'envoie pour cela une lettre de change de cinquante *frédéric*s d'or, soit plus de douze *frédéric*s la feuille. Malgré mon grand besoin d'argent, j'ai envie de lui en renvoyer la moitié, mais voici que l'idée me vient de m'informer d'abord auprès de vous de ce qu'on peut considérer maintenant comme le maximum des honoraires pour un article de journal, si six, huit ou dix *frédéric*s d'or. Alors je renverrais moins. »

Cette lettre montre aussi que Humboldt était moins riche, ou du moins parfois plus gêné qu'on ne le croit communément : il avait noblement consacré une partie de sa fortune à ses grands voyages et à la publication de ses œuvres.

Revenons au *Cosmos*. Un observateur aussi exact, aussi pénétrant, aussi profond que Humboldt, devait nécessairement se sentir peu de goût pour les fantaisies, les hardiesses, les synthèses hypothétiques et prématurées que l'école de Schelling avait mises à la mode dans les sciences naturelles. Les paradoxes et les systèmes arbitraires des philosophes de la nature devaient lui être odieux. Il lui appartenait de protester et de donner le signal d'une réaction légitime, nécessaire, contre cette corruption de la science. Mais en même temps, il ne méconnaissait pas les titres réels et le génie brillant du fondateur de l'école, et il se sentait attiré vers lui par un goût littéraire assez vif. De plus, Schelling était revenu à Berlin, où, par la faveur du roi, il était considéré comme une espèce d'oracle suprême et de dernier révélateur en philosophie. Il n'était peut-être pas aisé de le heurter de front. Aussi Humboldt prend-il ses précautions en préparant son attaque :

L'assurance que je donne, page 64, que je n'attaque pas le créateur de la philosophie de la nature lui fera sans doute paraître plus pardonnable ma critique acerbe des saturnales et du *bal en masque*¹ des plus enragés philosophes de ce bord. *Il faut avoir le courage d'imprimer ce que l'on a dit et écrit depuis trente ans*². C'a été une lamentable époque, où l'Allemagne était tombée bien au-dessous de l'Angleterre et de la France; une chimie où on ne se mouillait pas les mains :

« Le diamant est un caillou parvenu à la conscience de lui-même. Le granit » est de l'éther. »

« La face de la lune tournée vers la terre a un renflement différent de l'autre. » La raison en est que la lune voudrait étendre ses bras amoureux, mais elle ne » le peut; elle regarde alors la terre et allonge sa face inférieure. »

« Les blocs de granit sont les convulsions de la nature. »

« Les forêts sont, comme on sait, les poils de l'animal terrestre; le renflement » équatorial représente le ventre de la nature. »

« L'Amérique est une forme féminine, longue, svelte, lymphatique; la glace » y commence au quarante-huitième degré; les degrés de latitude sont des années; » à quarante-huit ans, la femme est vieille. »

« L'Orient est de l'oxygène, l'Occident, de l'hydrogène; il pleut quand des » nuages d'orient se mélangent avec des nuages d'occident. »

¹ En français dans le texte.

² En français dans le texte.

« Les pétrifications qu'on trouve dans les rochers ne sont pas des débris de vie » ancienne; ils sont les premiers essais de la nature dans la formation des plantes » et des animaux. »

Voilà les saturnales.

Un autre « philosophe de la nature », le Danois Steffens, qui faisait des cours à Berlin en même temps que Schelling, est traité avec plus de sans façon que Schelling, mais néanmoins toujours avec quelque précaution :

« Si Steffens était un pauvre savant opprimé par les puissants, je serais plus réservé; mais puisque vous êtes amateur d'autographes, je vais vous en donner un qui fera voir comment des rois du Nord s'imaginent qu'il y a à Berlin une philosophie de Steffens, salubre aux théologiens, et *qui n'est pas celle de Hegel*¹. Steffens se croira compris « parmi les profonds et puissants penseurs contre le conseil desquels on a agi. » Et puis, après la phrase dangereuse; car les « esprits sérieux, également tournés à la philosophie et à l'observation, sont restés étrangers à ces saturnales. » Une telle phrase est une *défense, un fort détaché*², et Steffens s' imagine certainement qu'il s'est aussi tourné vers l'observation, parce qu'il est une fois descendu dans un trou de mine à Freiberg. Je gâterais tout par l'atténuation, et il faut avoir en écrivant le courage qu'on montre en parlant, mais toujours avec légèreté et enjouement.

Le roi de Prusse, en dépit de la faveur qu'il témoignait à Steffens, était sans doute un peu sur son compte de l'avis de Humboldt; car lors de la fondation de l'*Ordre du mérite*, destiné aux hommes les plus éminents de la Prusse et de l'étranger dans les sciences, les lettres et les arts, le roi l'exclut comme n'étant ni assez philosophe ni assez naturaliste. La fondation de cet ordre donna lieu, du reste, à toutes sortes d'incidents curieux racontés par Humboldt à Varnhagen, et que celui-ci n'a pas manqué de noter exactement et malicieusement dans son journal, selon son habitude. Le roi écrit d'abord le nom des can-

¹ En français dans le texte. La lettre à laquelle Humboldt fait allusion est du roi Christian VIII de Danemark. Voici le passage : « Le porteur de cette lettre, que j'ose recommander à votre protection, est le candidat en théologie Bornemann, jeune homme doué de talents et de connaissances, que j'envoie à Berlin auprès de mon compatriote Steffens pour étudier la philosophie, non précisément celle de Hegel, qui trouve d'autres prôneurs à notre université, mais celle qui peut contribuer à rectifier les idées souvent exagérées de nos philosophes modernes. Steffens est retenu à Berlin par des liens sacrés fondés sur la reconnaissance qu'il doit au roi, mais je désire que son génie et ses connaissances ne soient point perdus pour nous, et que ce jeune savant profite de ses lumières avant qu'elles cessent de vivifier tout ce qui vit en rapport avec mon célèbre compatriote, qui, à mon avis, vaut à lui seul toute une faculté académique. »

² En français dans le texte.

didats en caractères sanscrits, pour éviter sans doute les indiscretions; il communique la liste à diverses personnes de sa confiance, mais de tendances différentes, entre autres à Humboldt, à Eichhorn et à Savigny; on discute, on pèse les noms pendant un mois; on délibère aussi sur le nombre des membres; il devait d'abord y en avoir quarante-six, pour rappeler la durée du règne de Frédéric le Grand; le chiffre de quarante fut écarté, à cause, dit Varnhagen, « des railleries sur les quarante de l'Académie française; » finalement, on s'arrête à trente. Quelques-unes des nominations font grand honneur au roi, entre autres celles d'Arago et du célèbre physicien italien Melloni. On objectait contre ce dernier qu'il avait été carbonaro et chef d'une junte révolutionnaire: le roi passa outre; de même on mit à la charge de Thomas Moore qu'il avait fait des satires contre la Prusse: « Cela ne me regarde pas, dit le roi; je nommerais O'Connell en personne, s'il avait des titres. » Le roi nomma aussi M. de Metternich par un motif assez singulier. Le chancelier d'Autriche s'était, paraît-il, beaucoup diverti de l'évêché anglo-prussien de Jérusalem, et il s'agissait à tout prix de mettre le nouvel ordre à l'abri de ses sarcasmes; on ne trouva pas de meilleur moyen que de l'y comprendre, et, par un raffinement rare, on exclut ensuite M. Uwaroff, ministre de l'instruction publique en Russie, afin que M. de Metternich eût la gloire d'être le seul de son genre, c'est-à-dire le seul ministre dans la nouvelle corporation. Pour les savants allemands, le roi se montra moins libéral que pour les savants étrangers, et l'illustre historien Schlosser fut exclu pour ses opinions. Liszt fut désigné et maintenu par le roi; Spontini, au contraire, succomba à l'opposition du ministre Savigny, qui ne trouvait sans doute pas *Fernand Cortez* en suffisante concordance avec le droit historique. Quant à Steffens, il fut, comme nous l'avons dit, exclu pour ne bien posséder ni l'une ni l'autre des sciences qu'il se flattait de représenter.

La correspondance fait encore plusieurs fois mention de Schelling :

J'ai eu occasion de lire à Potsdam, au roi qui l'avait demandé, le discours de Schelling sur la nature et l'art. Les passages sur Raphaël, Léonard de Vinci et la possibilité d'une renaissance de l'art, appartiennent à ce que notre langue a produit de plus attrayant. La lecture a fait au roi l'effet d'un beau chant, mais l'oiseau a maintenant soixante-sept ans et sort d'une cage dorée pour venir s'enfermer dans une autre.

On sait que Schelling avait été enlevé au roi de Bavière par le roi de Prusse. Plus tard, nous apprenons que Humboldt « s'est complètement séparé de lui », ce qui n'a pas lieu de nous étonner.

Il ne paraît pas que Humboldt ait jamais beaucoup connu Hegel, ni même qu'il y ait eu des rapports directs entre eux. Une fois, il se sert de l'intermédiaire de Varnhagen pour communiquer à Hegel une de ses leçons publiques : Hegel avait entendu dire que Humboldt y avait des allusions contre la philosophie, et Humboldt veut le convaincre qu'on l'a trompé. Une autre fois, Humboldt constate « qu'à sa grande satisfaction, la guerre des partis contre Hegel paraît cesser à l'académie. » Plus tard, nous trouvons quelques remarques un peu épigrammatiques sur la *Philosophie de l'histoire* :

» Les études historiques de Hegel m'intéressent particulièrement, parce que, jusqu'à présent, j'ai un préjugé sauvage contre l'opinion qui veut que chaque peuple ait forcément représenté quelque chose, et que tout soit arrivé pour que soit accompli ce que promet le philosophe. Je lirai avec attention et reviendrai volontiers de mon préjugé....

» Il y a sans doute pour moi une forêt d'idées dans ce Hegel; mais pour un homme comme moi, attaché, à la manière des insectes, au sol et à sa diversité naturelle, l'assertion abstraite de faits inexacts et de vues erronées sur l'Amérique et le monde indien a quelque chose de gênant et d'importun. Avec cela, je ne méconnaîs pas du tout ce qu'il y a de grandiose là dedans....

Ces vues erronées sur l'Amérique et la nature américaine l'irritaient d'autant plus qu'il était là véritablement chez lui, et qu'on défigurait pour ainsi dire sa chose. Dans un de ses accès de mauvaise humeur contre Berlin, il dira :

» Je renoncerais volontiers au bœuf européen, que Hegel s'imagine être de beaucoup meilleur que l'américain, et j'irais volontiers vivre à côté des crocodiles faibles et somnolents, malheureusement longs de vingt-cinq pieds....

Ces sorties contre Berlin sont fréquentes, et la correspondance est pleine d'épigrammes et de sarcasmes contre « la platitude de la société dans laquelle on vit »; contre Berlin, « petite ville peu littéraire et par trop médisante »; contre « les philosophes et les théologiens de cour » et « les prédicateurs à surprises », contre « les éléphants de Berlin, qui sont des momies en service extraordinaire¹ ». L'esprit de Humboldt était beaucoup trop large et trop haut pour se trouver à l'aise dans le milieu où il était tombé, parmi des rivalités mesquines et dans une atmosphère de piétisme étroit et soupçonneux. Tout le monde sait que la période de 1830 à 1848 n'a pas été une des plus brillantes de Berlin, et Humboldt devait quelquefois se sentir étouffer. Sa grande consolation, c'étaient les confidences à Varnhagen, soit

¹ En français dans le texte.

écrites, soit verbales. Il était certain de trouver chez son ami une entière conformité de vues, de pensées et de ressentiments, et la seule différence entre les deux, c'est que l'un se tenait complètement à l'écart, tandis que l'autre, par habitude, par position et par devoir, ne pouvait s'isoler du monde et de la cour, qui l'excédaient. « Je vais » comme un pendule entre Berlin et Potsdam, » dit Humboldt; et Varnhagen note dans son journal : « La multitude de ses affaires lui » pèse, mais il ne peut s'en passer; la cour et le monde sont pour lui » comme un vieux cabaret de fondation où l'on va passer la soirée et » boire sa choppe. » Ajoutons bien vite que s'il n'y était pas aussi libre que dans ses relations avec Varnhagen, il ne s'y déguisait pas le moins du monde. Le journal de Varnhagen cite de curieux exemples de sa franchise, qui sont en même temps des traits de caractère.

« A table, à Sans-Souci, Humboldt parlait d'une mesure qu'il attribuait au ministre des cultes de Russie. « Vous vous trompez, dit le roi, ce n'est pas le » ministre des cultes, c'est le ministre de l'instruction publique; ce sont deux » personnages différents. » Humboldt reprit : « Ainsi donc, pas le ministre des » cultes, mais le ministre du contraire; » et il continua son discours. Une autre fois, le général de Gerlach lui dit : « Votre Excellence va maintenant très-sou- » vent à l'église. — *Maintenant*, répliqua-t-il, est très-gentil de votre part. Vous » voulez me montrer par là le chemin par où je pourrais pousser ma carrière. »

Humboldt confie à Varnhagen qu'il passe à la cour pour un jacobin, que, sans l'appui du roi, il serait exilé, tant il est haï des piétistes et des ultra, et que dans les autres pays d'Allemagne, on le tolérerait tout aussi peu. On a dénoncé au roi le *Cosmos* comme antichrétien et démagogique.

En plus d'un passage de son journal, Varnhagen signale les animosités qui s'acharnent contre Humboldt :

Humboldt a beaucoup d'ennemis, tant parmi les savants qu'à la cour. Incessamment on cherche à le dénigrer et à lui nuire, mais s'il se trouve quelqu'un pour lui rendre franchement justice, le blâme se tait aussitôt. Naguère quelqu'un me disait qu'il ne savait que penser de lui, et qu'il n'arrivait pas à se former une opinion. Je répondis : « Pensez de lui toujours les meilleures choses, et vous risquerez le moins de vous tromper. » Un autre monsieur dit un jour : « Humboldt était un grand homme avant qu'il fût venu à Berlin; depuis ce moment, » il est un homme ordinaire. »

Dans un autre passage, qui se rapporte à 1851, nous lisons :

Chuchotements, insinuations contre Humboldt. Les petits et les médiocres, sentant bien qu'ils ne sont rien contre un grand, se réunissent contre lui dans leur haine et leur envie, et s'imaginent alors être quelque chose. L'un s'en vient

en souriant chez l'autre, lui conte l'antipathie qu'il dit ressentir, les côtés faibles qu'il a découverts; l'autre reçoit ces confidences avec beaucoup d'amabilité et répond de même; ils se serrent les mains en joie, et l'alliance est conclue contre le héros. Les plus fidèles en apparence se prostituent pour de telles intrigues, lesquelles, isolées, ne signifient rien, mais qui agissent comme masse. Gœthe a souffert de telles gens, et Humboldt en souffre aujourd'hui. On connaît ses côtés faibles; il ne les cache pas, et se montre tel qu'il est; mais que sa grandeur soit sacrée, la grandeur de son esprit, et celle non moindre de son cœur!

Citons encore cet autre extrait :

Après des considérations sur la situation, Humboldt me dit avec une mélancolie profonde : « C'est pour ma vie un soir lourd et ténébreux. » Il est dur d'être Humboldt et d'être obligé de dire cela, au faite des honneurs et de la gloire. Vraiment, il a peu de joie, et sa gaieté satirique peut seule encore lui rendre le monde supportable.

Cette position de Humboldt à Berlin était peu connue, même en Allemagne. On la croyait plus solide, et conquise par un peu plus de cette flexibilité que l'on suppose toujours chez les meilleurs parmi les courtisans. Sans conjecturer rien qui pût nuire à la gloire de Humboldt, on le trouvait extrêmement heureux et un peu habile d'avoir réussi à se concilier si bien la faveur de la cour sans s'aliéner celle de l'opinion et des partis. On voit ce qu'il en faut penser, et qu'il y a eu dans cette noble vie moins de diplomatie et plus de généreuse franchise que ne faisaient supposer les apparences. Les lettres et les conversations de Humboldt que nous donne madame Assing ont pu être une surprise pour le public, mais non certes pour les initiés; ils n'y ont trouvé que ce qu'ils savaient d'avance, et n'ont pu les considérer ni comme une révélation posthume, ni comme une vengeance d'outre-tombe. Il faut rendre justice au prince qui, porté de sa nature vers d'autres idées et d'autres hommes, et, de plus, répudiant assurément les vues de Humboldt en religion et en politique, a surmonté en ce point la mobilité de son caractère, et reconnu les droits de l'amitié et du génie, en ne se lassant pas, d'abord comme héritier présomptif, ensuite comme roi depuis 1840, de soutenir Humboldt contre les intrigues des favoris et des courtisans. Mais ce qu'on aime surtout à voir, c'est le zèle infatigable de Humboldt à faire tourner au profit de la science, de la justice et du progrès, la part qu'il avait dans la faveur royale. Il peut en toute vérité se rendre à lui-même ce beau témoignage : « Je mourrai avec la certitude de n'avoir abandonné jusqu'à mon dernier jour aucun de ceux qui pensent comme moi. » C'est ainsi que nous le voyons s'intéresser tour à tour aux poètes Prutz et Freiligrath; il fait

obtenir à ce dernier, « pauvre et d'un vrai talent », une pension de trois cents thalers, « misérable mais provisoire », c'est-à-dire susceptible d'être augmentée. C'est ainsi surtout qu'il prend très-chaudement en main l'affaire des sept éminents professeurs si brutalement expulsés de Göttingue par le *roi des Landes*¹. Il veut qu'on leur donne des positions en Prusse, et il réussit en effet à faire appeler à l'Académie de Berlin les deux frères Grimm dans les conditions les plus honorables : « Leur affaire est une affaire vraiment allemande et patriotique.... » Vivant comme mari et femme, ils auront ensemble une pension du » roi. » Humboldt demande trois mille thalers pour eux deux, ce qui paraît d'abord un peu exorbitant : « comme tous les princes, le roi n'a » aucune mesure de ce qu'il faut aux savants. Les grands esprits que l'on » veut réunir autour de soi ont les mêmes prosaïques besoins que les » petits. Qui veut la fin doit aussi vouloir les moyens. C'est ici une affaire » qui attire tous les regards, et touche à l'honneur du pays. » Elle fut résolue à la satisfaction de Humboldt et des intéressés. Quand il s'agit de faire entrer un Israélite à l'Académie des sciences, ce qui ne s'était jamais vu, même sous Frédéric le Grand, qui avait annulé l'élection de Moïse Mendelssohn, c'est encore Humboldt qui se met en avant : « Je ne suis pas allé aujourd'hui à Potsdam pour pouvoir me rendre à » l'Académie et y faire réussir l'élection de l'excellent physicien juif » Riess. Elle s'est terminée d'une façon très-honorable pour l'Académie : » pas plus de trois boules noires. » Le ministre Eichhorn trouve l'élection mauvaise, et cherche à ébranler le roi par l'exemple de Mendelssohn ; mais Humboldt tient bon et emporte la ratification.

Il ne confine pas son action en Prusse ni même en Allemagne. C'est lui qui obtient de sir Robert Peel une pension de cinq cents livres sterling pour le grand botaniste anglais Robert Brown, et Robert Peel lui écrit à ce sujet : « Il n'est pas de privilège du pouvoir officiel dont

¹ Le roi de Hanovre. Humboldt aimait assez ces sobriquets dans sa correspondance familière. Le roi Christian VIII de Danemark, dont on a vu une lettre plus haut, est « le roi minéralogique ou souterrain », parce qu'il a écrit, dit Humboldt, de très-bons Mémoires sur le Vésuve. Le grand-duc de Saxe-Weimar est appelé tyran, mais bien entendu sur le ton de la plaisanterie. Certain prince qui figure dans la correspondance sous le sobriquet de « l'homme aux terrasses étoilées », parce qu'il avait fait compliment à Humboldt « des mers de lumières tournoyantes et des terrasses étoilées », qu'il décrivait dans le *Cosmos*. Humboldt avait été peu flatté de se voir attribuer des images si incongrues. Mais il avait encore un autre grief contre le même prince, celui d'avoir mal parlé de la Pologne et de l'Irlande, et celui-là lui tenait plus à cœur. Varnhagen lui-même le trouve trop sévère à cette occasion, et Humboldt lui répond : « Je ne suis sévère qu'avec les puissants. » Il faudrait encore parler d'un certain prétendant au trône d'Ostphalie.

» l'exercice me donne plus de satisfaction que de pouvoir, à l'occasion,
 » donner une marque de la faveur royale et de la reconnaissance
 » publique à des hommes distingués par leurs travaux scientifiques et
 » par des services rendus à la cause de la connaissance. » C'est encore
 à lui que s'adresseront les astronomes danois quand ils craindront de
 voir leur science frustrée des faveurs royales par suite d'un change-
 ment de règne.

Je vous envoie une lettre du roi minéralogique, qui a écrit de très-bons mé-
 moires sur le Vésuve. Comme son prédécesseur a été un roi astronomique, a
 proposé des prix pour des comètes, a donné des chronomètres à de grands
 hommes, comme au général Mülling et à moi, et est aussi mort d'une comète,
 c'est-à-dire la nuit de la découverte de la comète de Galle, les astronomes
 danois craignent pour leurs machinations célestes sous le roi terrestre ou souter-
 rain. On m'a demandé de faire valoir en leur faveur un vieux penchant du sou-
 verain pour moi. J'ai donc pris le prétexte de félicitations à l'occasion de l'avé-
 nement au trône, ce que je n'avais encore jamais fait. La lettre du roi est simple
 et raisonnable.

Le roi répond en effet :

Les travaux astronomiques et géodésiques de votre célèbre ami Schumacher
 méritent certainement ma protection. Ce savant s'est acquis un nom européen,
 et j'apprécie ses rares mérites. Quant aux observations magnétiques d'après la
 méthode de Gauss, je m'occupe de les amplifier ici, à Copenhague, où un obser-
 vatoire, établi depuis 1834 près de l'école polytechnique, sera placé plus conve-
 nablement sur le rempart de la ville, et nous y établirons deux différents empla-
 cements : l'un pour les observations de la déclinaison, l'autre pour l'appareil de
 l'inclinaison. Le célèbre Oersted dirigera cet établissement.

Je m'estime heureux, monsieur le baron, de pouvoir vous entretenir de l'avanc-
 cement des sciences naturelles dans mon pays; vous y puiserez la certitude que
 je ne négligerai aucune occasion pour justifier la bonne opinion que vous avez de
 mon intérêt pour les sciences et pour tout ce qui peut tendre à éclairer mes
 sujets et à les rendre heureux.

L'intérêt de Humboldt ne se porte pas seulement sur les choses
 scientifiques. C'est encore lui qui en 1847 parle au roi en faveur de
 Mierolawski, et le décide à écrire à madame Bettina d'Arnim, qu'il
 n'a jamais été question de livrer le prisonnier aux Russes. Ce qui
 l'attire surtout, plus encore que la science, c'est la jeunesse, « l'indés-
 » tructible primordial et toujours nouvel institut de l'humanité. »
 Quelque part il dit : « La jeunesse est le symbole du progrès; » et
 faisant un retour sur lui-même : « Vous avez loué en moi ce à quoi je
 » tiens le plus, de ne pas me fossiliser tant que je puis encore me
 » mouvoir, et d'être ferme dans la foi que la nature a attaché sa inalé-
 » diction à l'immobilité. »

Après le mot sur le ministre des cultes de Russie cité plus haut, on ne sera pas étonné d'apprendre qu'en fait de théologiens allemands Humboldt n'a guère estimé que M. Strauss. Il avoue avoir goûté sa *Vie de Jésus*, et il goûte encore plus la *Dogmatique*.

La *Dogmatique* de Strauss est un livre remarquable et qui m'a beaucoup fait penser. La méthode en est excellente. On y apprend à connaître toute l'histoire théologique du temps où l'on a vécu, surtout la ruse cléricale par laquelle, à la manière de Schleiermacher, on accepte entièrement toutes les formes des mythes chrétiens, s'accommode aux opinions divergentes, et se fait enterrer avec des carrosses de la cour, pendant qu'on insinue dans chaque mythe une interprétation soi-disant philosophique. Ce qui ne m'a pas du tout plu dans Strauss, c'est sa légèreté en histoire naturelle, qui lui fait admettre sans difficulté la transition de l'inorganique à l'organique, et même la formation de l'homme de limon chaldéen primitif. Je lui passe plus volontiers le peu de cas qu'il semble faire des choses bleues d'outre-tombe, ne fût-ce que parce qu'une attente plus faible rend les surprises plus agréables.

Nous avouons ne pas aimer le jugement sur Schleiermacher, mais il n'y faut probablement voir qu'une de ces « saillies momentanées » qui ne doivent pas être confondues avec les sentences définitives, comme Humboldt dit lui-même quelque part. En y réfléchissant un peu, il aurait compris que lui-même n'échapperait pas aux carrosses de la cour; il se serait gardé aussi de confondre Schleiermacher avec les théologiens de cour qu'il poursuit de son animosité, « avec les hommes noirs qui s'entendent à imposer de nouveaux liens à l'humanité, et se revêtent même de l'armure de leurs anciens ennemis. » Nous ne pensons pas non plus que la sincérité de Schleiermacher en chaire puisse être contestée. Quant à la légèreté de Strauss en histoire naturelle, quelles que puissent être les objections actuelles de la science contre la génération spontanée, il y aurait peut être lieu de faire observer qu'il n'y a guère que deux opinions possibles sur l'origine de l'homme : la création miraculeuse ou la formation spontanée. Il ne paraît pas que Humboldt ait admis la première, et il rejette évidemment la seconde parce qu'elle ne lui paraît pas scientifiquement démontrable. Cette réserve scientifique rapproche Humboldt du positivisme, qui s'abstient, comme on sait, de spéculer sur l'origine des choses. On retrouvera peut-être une pensée semblable dans une remarque sur un ouvrage de son frère Guillaume :

» La composition de mon frère appartient à ce qu'il a fait de plus parfait comme style. « Dieu gouverne le monde, et la tâche de l'histoire est de chercher la » trace de ses desseins éternels et mystérieux, » voilà le résultat final, et au sujet de ce résultat, j'ai eu souvent, je ne dirai pas à disputer, mais à discuter avec

mon frère. Il est sans doute analogue aux plus anciens sentiments de l'humanité, qui ont trouvé leur expression dans toutes les langues. La dissertation de mon frère est le commentaire de ce sentiment confus. De la même manière, le physiologiste se procure de soi-disant forces vitales pour expliquer les phénomènes organiques, parce que la connaissance qu'il a des forces physiques qui agissent dans la nature soi-disant morte ne lui suffisent pas pour expliquer ces phénomènes. L'existence des forces vitales est-elle prouvée pour cela? Je sais que vous serez fâché contre moi si vous devinez que l'idée principale de cette dissertation ne me satisfait pas complètement.

Voici encore un autre passage, qui peut mettre en lumière les opinions philosophiques de Humboldt :

Le prédicateur qui m'a fait faire ma première communion disait que les évangélistes avaient pris des notes, d'où l'on avait forgé plus tard des biographies. J'écrivais il y a de longues années : « Toutes les religions positives offrent trois parties distinctes : un traité de mœurs partout le même et très-pur, un rêve géographique et un mythe ou petit roman historique. Le dernier élément obtient le plus d'importance. »

Ces hardiesses connues ou soupçonnées déterminèrent plusieurs tentatives de conversion. Varnhagen nous apprend qu'une société de dames d'Elberfeld s'était donné le mot pour agir sur l'esprit de Humboldt au moyen de lettres anonymes, et la correspondance contient une lettre d'un missionnaire allemand résidant aux États-Unis, que Humboldt envoie à Varnhagen avec cette remarque : « Parmi beaucoup » d'autres inconvénients, la vieillesse a celle d'être exposée à des tentatives de conversion. » Cette lettre est remarquable par un ton de naïveté et de bonhomie, et on nous saura gré d'en citer quelque chose :

Un homme qui a voyagé par une grande partie de la terre et qui s'est élevé un si durable et si éclatant monument par la publication de tant d'œuvres distinguées, dans le domaine des lettres et des sciences, ne peut être nommé par aucun Allemand autrement qu'avec les sentiments du plus grand respect. Mais combien en même temps il est singulier que les naturalistes, philosophes et astronomes, qui ont consacré la plus grande partie de leur vie à des inventions nouvelles et à l'investigation des forces naturelles, soient souvent tout à fait indifférents quant à leur sort heureux ou malheureux dans l'autre monde. Goethe, Schiller, Wieland et Kant, et bien d'autres, étaient tous des caractères distingués et de brillants esprits, et menaient tous plus ou moins ce qu'on appelle une vie morale, en ce sens qu'ils se sont peut-être abstenus des cartes, des quilles, du théâtre et de la danse; mais leur action n'a pas touché à l'éternité, et ils n'ont point eu à cœur le sort de leurs semblables dans l'autre monde.... Si le Christ n'a pas sa résidence et demeure dans nos cœurs, qui donc peut y habiter, si ce n'est Satan. Car il faut bien que quelqu'un y soit, et tienne le bâton de commandement. On ne peut servir deux maîtres à la fois....

Humboldt parle aussi d'un « hyperchrétien » de Bruxelles, « qui me » demande de temps en temps si les bêtes inférieures sont comprises » dans la rédemption, et si je crois à la béatitude des mouches et des » punaises. » Une autre fois il apprend qu'il a été signalé à la chambre des représentants de Belgique par un membre du parti catholique comme matérialiste et républicain, et il réplique : « J'ai pu dire : Je » suis libéral comme Arago, mais jamais : Je suis républicain. »

Libéral comme Arago : c'était déjà beaucoup, et il n'exagérait pas. Aussi avons-nous vu qu'il était considéré comme un jacobin. Varnhagen lui-même, quoique tenu à l'écart, passait pour avoir des opinions plus modérées. Mais les extraits que nous avons eu occasion de donner de ses Mémoires, et le peu de lettres de lui qui se retrouvent dans la correspondance, montrent assez qu'il partageait entièrement les vues de Humboldt. En 1833, l'évêque Eylert s'était avisé de vouloir persuader aux Prussiens qu'ils avaient dans une cérémonie de cour, appelée la fête des Ordres, une vraie représentation nationale. Là-dessus Varnhagen s'emporte et écrit ce qui suit :

Enfin, nous autres Prussiens, nous avons aussi une représentation populaire, ou plutôt nous en avons une depuis longtemps sans nous en douter. M. l'évêque Eylert nous a ouvert les yeux; un autre Mirabeau par la lumière de la pensée et l'audace de l'expression, il a le premier prononcé la grande parole, et non-seulement la salle des Chevaliers, j'imagine, mais tout le château en a tremblé, quand il a jeté dans l'assemblée cette forte sentence, « que la représentation du » peuple tout entier, de tous les états et de tous les intérêts, se trouve dans la » fête des Ordres. » Je m'incline avec respect et admiration devant la colossale nouveauté, la combinaison inouïe qui rejette dans leur néant toutes les misérables institutions, comme parlements, chambres, états et cortès où l'Europe a vu jusqu'à présent la représentation populaire. Je n'ai connu le discours que par l'organe atone de la *Gazette d'État*; mais Votre Excellence était sans doute présente, et sans doute que vous me prenez en pitié et que vous me criez ce que l'antiquité a dit de Démosthène : « Ah ! si vous l'aviez entendu. » Et les sourires approbateurs, le gracieux contentement, les regards joyeux des auditeurs surpris, comme tout cela doit encore avoir rehaussé l'impression. Un tel cafard en robe noire est capable de faire de nous la risée de l'Europe. Je ne m'inquiète pas pour le moment de la représentation populaire, mais vouloir nous faire accepter comme telle la fête des Ordres, c'est de l'aliénation mentale, ou pis. Et pas une chanson, pas un pont-neuf, pas une caricature pour châtier cette indécence ! Tout est tranquille.

Humboldt répond sur le même ton, et ajoute :

L'empire byzantin d'ici est sérieusement divisé en deux camps à propos des recueils de cantiques de Bunsen et d'Elsner. Les aides de camp sont pour ce dernier. Moi, je suis encore indécis.

En avril 1835, Humboldt perdit son frère Guillaume, plus âgé que lui de deux ans. Un mois après parut dans la *Gazette d'État* un article nécrologique sur Guillaume, que Varnhagen avait pris le soin de retoucher : « Je n'ai point méconnu votre pinceau ni les retouches, » lui écrit Alexandre; mais on ne devrait pas entreprendre de parler » d'hommes importants dans de telles feuilles. Entre une famille, un » censeur et un public glacé, le problème est difficile à résoudre, même » pour un homme tel que vous. » En 1836, l'arrivée de M. le duc d'Orléans et de M. le duc de Nemours donna lieu à toutes sortes d'incidents. Varnhagen note dans son journal que l'embarras du roi est considérable, qu'on voudrait faire aux étrangers les plus grandes politesses, et qu'en même temps ces politesses parussent des grossièretés à Saint-Pétersbourg; que Humboldt avait méconseillé le voyage et que Metternich l'avait suggéré, parce que ayant besoin de la France dans les affaires d'Orient, et ne voulant pas mécontenter la Russie, il avait trouvé bon de mettre la Prusse en avant, d'après l'exemple de laquelle la réception des princes français à Vienne paraîtrait ensuite toute naturelle. On sait que le mariage du duc d'Orléans fut combiné à Berlin. Humboldt trouve à reprendre au choix des personnes qui doivent accompagner la princesse Hélène en France : « Heureusement, » dit-il, que dans le grand monde français on est complètement libre » de l'esprit de moquerie et de dénigrement mesquin qui règne à » Berlin et à Potsdam. »

Sauf le dénigrement mesquin, Humboldt et Varnhagen étaient bien aussi un peu de Berlin, car, en vérité, ils n'épargnaient presque personne, et ces confidences intimes emportent la pièce. Quand on lit M. de Raumer, l'historien, Humboldt estime qu'on croit toujours recevoir des coups de bâton, « et, dit-il, c'est ce que je ne tolère et ne » pardonne jamais. » Et Varnhagen dit d'un certain ministre de la police, qui, du reste, a laissé des souvenirs fameux à Berlin : « Si le ministre Kamptz était double, il est certain que l'un des deux arrête- » rait l'autre incontinent. » Une autre fois, pour caractériser la marche des affaires publiques, Humboldt trouvera la comparaison suivante :

« Quand Parry voulut se rendre au pôle sur la glace, on attela des chiens samoyèdes à des traîneaux, et on les poussa toujours en avant. Mais quand le soleil eut percé les brouillards, et qu'on put déterminer la hauteur polaire, on s'aperçut qu'on avait rétrogradé de plusieurs degrés. On avait cheminé sur un banc de glace mobile que le courant entraînait vers le sud. » Nos ministres sont le banc de glace mobile. Notre philosophie dogmatique est-elle le courant ?

Un jour, on rapporte à Humboldt qu'un seigneur, membre des États,

avait traité tous les libéraux de gens mal famés. « Alors, dit-il, je le » suis aussi, et doublement, car le ministre Bodelschwingh considère » aussi les gens de lettres comme tels. »

Après la publication des *Signes du temps*, cet ouvrage de polémique religieuse de M. Bunsen dont on se rappelle le grand et légitime succès, nous trouvons la lettre suivante :

« Bunsen m'écrit qu'il attend une quatrième édition de ses Lettres. Le succès de cet excellent ou plutôt si utile ouvrage prouve-t-il que le public allemand soit moins chloroformé pour l'action que nous ne l'avions cru? *Dubito*. L'hôtelier allemand d'un hôtel qu'on dit fort sale, et qui existe depuis longues années sous mon nom en Californie à côté d'un autre hôtel plus propre, dit de *Jenny Lind*, m'envoie de temps en temps des gazettes allemandes de la Californie. Dans un jugement sur l'état moral et intellectuel des Anglais, des Français et des Allemands, le rédacteur disait récemment : « Nous autres Allemands sommes un peuple » de penseurs, profondément occupés dans notre intérieur du monde des idées, » et nous avons sur tous les autres peuples actuellement existants la grande » supériorité de ne nous occuper que peu ou pas du tout des institutions civiles » et politiques. » C'est ainsi que nous nous en faisons accroire sur les bords de l'océan Pacifique, que nous achetons les *Signes du temps* et que nous nous rendons seulement dans la proportion de 5 pour 100 aux élections primaires, parce que cela nous paraît incommode. Nous pensons! »

Ailleurs Humboldt dit mélancoliquement : « Les Allemands écriront encore maint livre sur la liberté. »

On s'étonnera peut-être qu'avec des tendances aussi vives et aussi marquées, Humboldt ait pu toute sa vie entretenir avec le prince de Metternich des relations fort suivies et fort amicales. Mais ou nous nous trompons fort, ou les lettres qu'on va lire présentent ce personnage sous un jour un peu inattendu. Il n'y est pas question de politique; on n'y rencontre pas non plus de vues particulièrement neuves et profondes; mais ce qu'on ne pourra méconnaître, c'est l'esprit le plus juste et le plus sagace, un grand respect et une idée nette de la science, et une manière de penser vraiment libérale. On croit lire quelqu'un des nobles correspondants de Voltaire, et la langue ajoute encore à l'illusion, car ces lettres sont écrites en français avec des tournures un peu vieilles, et cette gaucherie dont il est toujours difficile à un étranger de complètement se débarrasser; c'est la belle forme du dix-huitième siècle maniée un peu lourdement et non sans quelques entorses. Si Metternich eût vécu du temps de Voltaire, il n'est pas douteux qu'il n'eût figuré parmi ses correspondants, parmi ces rois, princes et ministres absolus qu'on voit faire assaut de libéralisme dans leurs lettres. Bien plus, s'il n'y eût pas eu la révolution française,

et si Metternich n'eût cru devoir se faire par système le défenseur des choses anciennes contre l'envahissement des idées nouvelles, nous pensons qu'il eût été lui-même un tel ministre plein de zèle pour la diffusion des lumières, et que par exemple il eût volontiers secondé les efforts d'un souverain tel que Joseph II. Telle est du moins l'impression que nous ont produite ces lettres, à notre avis les plus curieuses de la collection, après celles de Humboldt lui-même, et nous croyons que le lecteur la ressentira comme nous.

MON CHER BARON,

Vienne, ce 29 mars 1840.

Ne mettant point en doute que Monsieur le prince royal, auquel j'ai l'honneur de répondre aujourd'hui, vous donnera connaissance de ma déclaration, c'est à ma lettre à Son Altesse Royale que je m'en rapporte. Vous verrez que je me mets à ses ordres, et cela toutefois sous la réserve de mon ignorance archéologique¹. A cette ignorance vient se joindre celle des attributions de la présidence.

Voici, en tout cas, ce que je pense d'une position individuelle dans son rapport avec une association scientifique quelconque.

Il y a trois espèces d'hommes : les uns sont de véritables savants, et leur nombre est fort restreint; d'autres sont amis des sciences en général, ou de telle branche des sciences en particulier; leur nombre est bien autrement étendu. La troisième classe, qui est la plus nombreuse, c'est celle des âmes sèches, des esprits étroits, des *viveurs*, qui souvent sont de très-bonnes gens, mais pour lesquels les sciences et les arts sont du superflu.

Je me range dans la seconde de ces catégories. Moi et mes confrères pouvons servir utilement la culture morale, pourvu que nous ne nous en mêlions pas trop en détail. Là où je crois pouvoir faire le bien, je regarde comme un devoir de m'y vouer; dans la présente occasion, cependant, je n'aurai que de la bonne volonté à mettre dans la balance. Comme ma profession de foi est renfermée dans mes explications envers l'auguste protecteur, c'est à ce que j'ai pris la liberté de lui dire que je prends celle de vous renvoyer.

Il y a si longtemps, mon cher baron, que vous n'êtes venu nous voir, que quand vous vous corrigerez, vous éprouverez plus d'une satisfaction des progrès fort réels que nous avons faits sur les terrains qui vous comptent au nombre des dominateurs. Jaeger, dont la perte est très-regrettable, a été parfaitement remplacé par Endlicher, homme d'un génie éminent. Baumgarten et Ettingshausen sont des savants très-distingués. L'école polytechnique marche à merveille et forme des savants et des ouvriers fort utiles. Rösel est le premier opticien de nos temps, et le jeune Voigtländer marche sur ses traces. L'établissement du baron Charles Hügel a ouvert un nouveau et vaste champ à la botanique. Les sciences et les arts marchent ainsi à souhait. Ce qui leur manque, c'est un inspecteur tel que vous.

¹ Il s'agit, pensons-nous, de l'Institut archéologique de Rome fondé par le roi, alors prince royal de Prusse.

Vous vous plaignez, mon cher baron, de vous trouver être le plus ancien des étrangers dans l'Institut : ce sort est sans doute triste parce qu'il est inévitable, à moins qu'on ne fasse la sottise de s'en aller avant d'autres, mais il est naturel. J'éprouve le même sentiment, et cela sur un champ qui certes est le plus vaste des champs ! De tous les rois et chefs de cabinet en fonction entre les années 1813 et 1815, les seuls vivants sont le roi de Prusse et moi. L'époque n'embrasse cependant qu'un quart de siècle, tant il est vrai que vingt-cinq ans sont toute une époque historique ! Ne nous décourageons pas pour si peu de chose, et allons comme si de rien n'était.

Mille sincères hommages, mon cher baron.

METTERNICH.

Vienne, octobre 1843.

MON CHER BARON,

Vous avez bien voulu m'envoyer un exemplaire de votre *Asia centrale* ; je l'appelle la vôtre, car les découvertes appartiennent de droit à ceux qui les font, et qu'être l'auteur d'une découverte vaut souvent mieux que d'être le possesseur de l'objet sur lequel elle porte ! J'ai commencé la lecture de l'ouvrage, que je compte au nombre de ceux que je traite comme des esprits autrement faits que le mien traitent les productions futiles, à savoir, comme une grande ressource. Tel est en toute vérité le cas ; j'ai souvent besoin de me distraire des soins de mon travail de *fabrique* ; alors je cherche de nouveaux éléments de vie et de force dans des productions sérieuses. Un livre comme vous savez en faire est pour moi une source féconde d'éléments pareils ; aussi mon but est toujours atteint ; j'apprends et j'aime à apprendre, — et je ne me dépote pas par tout ce que vous savez ! Ce que dans vos ouvrages il y a d'admirable, c'est la méthode ; vous savez tracer une ligne pour ne plus jamais la perdre de vue. Aussi *arrivez-vous*, ce qui n'est pas réservé à tous ceux qui se mettent en route.

Vous m'enverrez les volumes complets, et je les attends avec un vif sentiment de reconnaissance.

Veuillez agréer, mon cher baron, l'assurance de mes sentiments de considération distingués et d'attachement déjà fort ancien.

METTERNICH.

Vienne, ce 10 mai 1846.

MON CHER BARON,

J'ai, dans l'âge où la vie prend une direction, éprouvé un penchant, que je me permettrais de qualifier d'irrésistible, pour les sciences exactes et naturelles, et un dégoût que j'appellerais absolu pour la vie d'affaires proprement dites, si je n'avais vaincu mon dégoût et résisté à mon penchant. C'est le sort qui dispose des hommes, et leurs qualités comme leurs défauts décident de leur carrière. Le sort m'a éloigné de ce que j'aurais voulu, et il m'a engagé dans la voie que je n'ai point choisie. Une fois lancé, je me suis soumis, sans perdre de vue ce vers quoi portèrent mes inclinations, et il en est résulté que ce que j'eusse désiré pouvoir regarder comme le but de ma vie intellectuelle n'en est devenu que le

soulagement. Le roi m'a imprimé la marque d'un savant. Je sais à quoi m'en tenir à cet égard. S'il s'agit du cœur, le roi ne s'est point mépris.

Ce que vous me dites de la prochaine apparition du second volume du *Cosmos* m'en fait attendre l'étude avec un vif désir; on ne vous lit pas, on vous étudie, et la place d'un écolier me va en plein. Personne n'est plus appelé que je le suis à rendre justice à votre remarque relative à l'influence que le christianisme a exercée sur les sciences naturelles¹, comme sur l'humanité entière et dès lors sur toutes les sciences, car cette remarque s'est depuis longtemps fait jour en moi. Elle est d'une complète justesse, et sa cause génératrice est simple comme le sont toutes les vérités, celles aperçues comme celles inaperçues, circonstances qui ne changent rien à l'essence d'une vérité. Le faux mène au faux, comme le vrai conduit au vrai. Aussi longtemps que l'esprit s'est maintenu dans le faux, dans la sphère la plus élevée que l'esprit de l'homme puisse atteindre, les conséquences de ce triste état ont dû réagir dans toutes les directions morales, intellectuelles et sociales, et opposer à leur développement dans la droite voie un obstacle insurmontable. La *bonne nouvelle* une fois annoncée, la position a dû changer. Ce n'est pas en *divinisant les effets* que ceux-ci ont pu être suivis dans les voies de la vérité; leur recherche est restée circonscrite dans la spéculation abstraite des philosophes et dans la verve des poètes. La *cause* une fois mise à couvert, les cœurs se sont mis en repos et les esprits se sont ouverts. Ceux-ci sont longtemps encore restés enveloppés dans les brouillards de la sceptique païenne, quand enfin la philosophie scolastique a été débordée par la science expérimentale. Trouvez-vous mon raisonnement juste? Si vous le trouvez, je ne suis pas en doute que vous ne partagiez ma crainte, que les progrès scientifiques véritables courent le risque d'être arrêtés par des esprits trop ambitieux qui veulent remonter des effets à la cause, et qui, trouvant la route coupée par les limites infranchissables que Dieu a posées à l'intelligence humaine, ne pouvant avancer, se replient sur eux-mêmes et retournent à la stupidité du paganisme en cherchant la cause dans les effets!

Le monde, mon cher baron, est fort dangereusement placé. Le corps social est en fermentation; vous me rendriez un bien grand service si vous pouviez m'apprendre de quelle espèce est cette fermentation: si elle est spiritueuse, acide ou putride? J'ai bien peur que le *verdict* ne tourne vers la dernière de ces espèces, et ce n'est pas moi qui pourrais vous apprendre que ces produits ne sont guère utiles.

Veuillez recevoir les remerciements des miens pour votre aimable souvenir et l'assurance de ma vieille amitié.

METTERNICH.

Humboldt n'admet pas l'esprit de cette lettre sans de fortes réserves, comme le prouve déjà la note que nous citons. Il y relève aussi une peur exagérée du panthéisme.

Voici encore deux autres billets de M. de Metternich, assez rapprochés par le temps, mais séparés par un gros intervalle d'événements,

¹ Humboldt met en note: J'avais dit sur la vivacité du sentiment de la nature; j'avais comparé saint Basile à Bernardin de Saint-Pierre.

puisque l'un est de 1847 et l'autre de 1849. Ils se ressemblent par la grâce et la bonne humeur.

Vienne, février 1847.

MON CHER BARON,

Je commencerai cette lettre par vous féliciter de la nouvelle marque d'honneur que le roi vient de vous donner. L'aigle, sous l'ombre des ailes duquel — *sub umbra alarum* — vous avez su tant produire, se présentera bien sur votre poitrine! *Suum cuique!*

Voici ce qui me reste à vous dire.

Vous savez que je ne suis pas un savant et que je n'ai point la prétention d'en être un; vous savez, par contre, que je suis ami des sciences, et c'est dans cette qualité que j'ai fourni à des savants le moyen de mettre au jour l'opuscule dont je vous envoie le premier exemplaire. J'espère que vous en trouverez l'exécution convenable. Je crois être aujourd'hui en possession de la collection la plus complète qui existe des monuments d'une époque dont je n'ai pas la prétention de fixer la date, dont la *Gossau* renferme des restes sans nombre. L'histoire qu'écrivent les hommes embrasse un point imperceptible dans celle dont la nature possède les matériaux. Ce n'est pas moi qui ai donné mon nom à une *Ammonite*; ce sont les éditeurs de l'opuscule. Ce que je sais, c'est que mon nom, et même celui d'*Ammon*, était ignoré quand mon filleul était en vie.

Mille sincères hommages, mon cher baron.

METTERNICH.

Richmond, ce 17 septembre 1849.

MON CHER BARON,

Je viens d'apprendre par les feuilles de ce jour que le 9 septembre 1769 vous a vu naître, et que vous venez de célébrer ainsi votre quatre-vingtième anniversaire. Près de vous, je me serais joint à vos amis pour vous offrir mes vœux; à la distance qui nous sépare, je m'avance seul vers vous, et vous dirai en peu de mots que je rends grâce à la puissance qui vous a donné des facultés qui ont rendu votre nom impérissable; naître est peu de chose; utiliser la vie est beaucoup. Vous comptez parmi les plus riches, et vous avez fait un bien noble usage de votre fortune morale. Que Dieu vous conserve en santé et en vie!

Recevez, mon cher baron, avec l'expression d'un vœu dont vous ne mettez pas en doute la sincérité, celle de mes sentiments de dévouement et d'amitié, dont la date est ancienne, comme tout ce qui est placé entre nous.

METTERNICH.

Nous trouvons encore une lettre de 1856, en allemand, et qui se termine par ces lignes :

Vous, mon prédécesseur de trois ans, vous venez d'entrer dans votre quatre-vingt-septième année. Que vous et moi ayons compris l'art de vivre, c'est ce que nous pouvons nous avouer. Et nous ne nous laisserons pas persuader que nous ne ferons pas bien de le cultiver encore longtemps.

La correspondance contient trois lettres d'Arago, que nous citerons à peu près en entier comme celles de M. de Metternich. L'amitié parfaite est chose si rare et si exquise, qu'on n'en saurait trop contempler les exemples, et il semble qu'unissant de tels esprits, elle prenne un caractère encore plus touchant.

Paris, 19 août 1834.

MON CHER AMI,

Les termes me manquent pour te dire combien je suis peiné de t'avoir donné un moment d'ennui. Persuade-toi donc, une fois pour toutes, que, quelque puissent être envers toi mes torts apparents ou réels, je n'aurai jamais celui d'oublier combien tu as toujours été bon pour moi; l'amitié que je t'ai vouée ne le cède pas à celle que tu me montres et dont je suis à la fois heureux et fier. J'aurais bien voulu, à l'occasion de ton aimable dédicace, t'en donner un témoignage public; mais diverses circonstances de ma position actuellement si difficile et si compliquée y ont mis obstacle. Ce n'est, au reste, je l'espère, que partie remise.

J'apprends avec chagrin que tu n'es pas content de ta santé. La mienne est détestable et je m'en inquiète peu. Tout ce que je vois journellement dans ce bas monde, de bassesse, de servilité, d'ignobles passions, me fait envisager avec sang-froid les événements dont les hommes se préoccupent le plus. La seule nouvelle qui pourrait aujourd'hui me tirer de mon *spleen* serait celle — de ton voyage à Paris. Pourquoi n'ai-je pas trouvé dans tes lettres un seul mot d'espoir, même pour un avenir éloigné?

Le monde scientifique est ici dans un calme plat; c'est véritablement à s'en désoler. Je pars après-demain pour l'Angleterre avec M. Pentland. En rapporterai-je des idées plus consolantes?

Tout à toi pour la vie.

F. ARAGO.

Paris, 12 mars 1841.

Je ne dois pas, je ne veux pas croire que tu m'aies demandé *sérieusement*¹ si je verrais avec plaisir ton voyage à Paris. Est-ce donc que tu douterais de mon invariable attachement? Sache que je regarderais toute incertitude sur ce point comme la plus cruelle injure. En dehors de ma famille, tu es, sans aucune comparaison, la personne du monde que j'aime le plus tendrement. Il faut aussi te résigner, tu es le seul de mes amis sur qui je compterais dans des circonstances difficiles.

Je suis vraiment heureux de la pensée que je passerai quelques soirées avec la personne à qui je dois mon goût pour la météorologie et la physique du globe. Il y aura pour toi un lit à l'Observatoire.

Je suis charmé de la guérison du pauvre Sheiffer. (Est-ce ainsi?)² Ton bon cœur t'a toujours créé une nombreuse famille.

Adieu, mon meilleur ami. Mon attachement pour toi ne finira qu'avec ma vie.

F. ARAGO.

¹ Au lendemain des complications de 1840.

² Ce n'était pas tout à fait ainsi. Il s'agit de Seiffert, le fidèle valet de chambre à qui M. de Humboldt a légué sa bibliothèque, et dont il paraît qu'il ne dédaignait pas d'entretenir ses amis.

Paris, ce 3 juin 1848.

MON CHER ET ILLUSTRÉ AMI,

Mon fils est parti ce jour dernier pour Berlin, en qualité de ministre plénipotentiaire. Il est parti animé des meilleurs sentiments, d'idées de paix et de conciliation les plus décidées ! Et voilà qu'aujourd'hui votre chargé d'affaires s'est rendu chez notre ministre des affaires étrangères, pour lui rendre compte des *inquiétudes* que la mission de mon fils a excitées dans votre cabinet et parmi la population berlinoise. Me voilà bien récompensé, en vérité, des efforts que j'ai faits, depuis mon arrivée au pouvoir, pour maintenir la concorde entre les deux gouvernements, pour éloigner tout prétexte de guerre ! A qui persuadera-t-on qu'animé des sentiments dont je fais publiquement profession, j'aurais consenti à laisser investir Emmanuel d'une mission diplomatique importante, s'il avait été en désaccord avec moi, s'il appartenait à une secte socialiste hideuse, au *communisme*, car, j'ai honte de le dire, les accusations ont été jusque-là ? Au reste, j'en appelle à l'avenir : toutes les préventions disparaîtront lorsque Emmanuel aura fonctionné. Votre chargé d'affaires regrettera alors la réclamation intempestive qu'il a adressée à M. Bastide.

J'ai reçu, mon cher ami, avec bonheur ton aimable lettre. Rien au monde ne peut m'être plus agréable que d'apprendre que tu me conserves ton amitié. J'en suis digne par le prix que j'y mets. J'ai la confiance que ma conduite dans les trois derniers mois (j'ai presque dit dans les trois derniers *siècles*) ne doit me rien faire perdre dans ton esprit.

Tout à toi de cœur et d'âme.

F. ARAGO.

On a lu plus haut une lettre du roi Christian VIII de Danemark. En voici une (toujours en français) du grand-duc Léopold de Toscane que Humboldt appelle une lettre « bien humaine » sans que nous sachions s'il a voulu caractériser par là le ton de cordiale bonhomie ou l'inexpérience de style qu'on y remarque à un égal degré. Peut-être a-t-il voulu exprimer à la fois l'épigramme et l'éloge ; il avait assez de goût pour ces petites malices :

Florence, ce 20 juillet 1844.

TRÈS-CHER COMTE,

Le professeur de botanique Philippe Parlatore se rend à Berlin. Il m'est impossible de le laisser partir sans le charger d'une lettre pour vous, cher comte, qui exprime mes remerciements pour les recommandations que vous m'avez faites pour que la Toscane pût s'enrichir de plusieurs hommes illustres. Vous, le père et protecteur de toutes les sciences naturelles, connaissiez M. Parlatore et un jugement porté par vous suffisait ; il est à Florence, dirige le jardin du musée et préside à l'herbier central, qui doit à lui son existence. Un autre physicien nous a été recommandé par vous, le professeur Matteucci ; il est un investigateur de la nature ; espion heureux, il mène la science, fabrique les instruments pour l'interroger, et est maintenant sur le chemin d'importantes découvertes ; il fait aussi un petit voyage pour se remettre d'un travail trop prolongé. Je ne sais s'il sera aussi heureux de rencontrer celui pour lequel il conserve tant de vénération

et de reconnaissance. Notre université de Pise a rassemblé tout ce que l'on pouvait trouver en fait de sciences naturelles, et on en voit le fruit; à Florence, les études pratiques de perfectionnement dans le grand Hôpital, j'espère, contribuent aussi à maintenir la médecine et la chirurgie dans le vrai chemin de science naturelle, d'observation et d'expérience. Les congrès des amateurs des sciences en Italie porteront leur fruit aussi; ces réunions innocentes mettent la science à la connaissance de beaucoup de personnes et établissent des relations utiles entre beaucoup d'hommes de mérite qui se connaissaient à peine. On avait dit une fois que vous aviez l'intention de descendre en Italie. Vous auriez mis le comble à notre bonheur, vous auriez été acclamé unanimement le vrai protecteur des sciences naturelles.

Veuillez me croire toujours votre très-affectionné.

LÉOPOLD.

Nous trouvons une assez curieuse et intéressante lettre de madame la princesse de Lieven :

Paris, le 8 janvier 1856.

Vous ne m'avez pas oubliée, mon cher baron. Je le sais par deux messages bienveillants que le baron Brockhausen m'a portés de votre part. Je l'ai bien chargé de vous en témoigner ma vive reconnaissance, mais je trouve mieux encore de vous la dire moi-même. Aujourd'hui je la fais servir de passe-port à une question que je me permets de vous adresser.

Vous, qui savez tout, pouvez-vous vous souvenir du fait suivant? L'année 1799 ou 1800, l'empereur Paul imagina de proposer un combat en champ clos, où l'Angleterre, la Russie, l'Autriche, je ne sais pas quelle puissance encore, videraient leurs différends par la personne de leurs premiers ministres, Pitt, Thugut, etc. La rédaction de cette invitation fut confiée à Kotzebue, et l'article inséré dans la *Gazette de Hambourg*. Voilà le souvenir bien distinct qui me reste. Je n'ai pas rêvé cela. Pouvez-vous compléter cette tradition? je ne rencontre personne qui puisse s'en rappeler. J'ai pensé que vous pourriez venir en aide à ma mémoire, et j'y tiens, parce qu'on croit que je radote.

Vraiment Paul I^{er} n'était pas si fou. Ne trouvez-vous pas notre temps plus fou que celui-là? quel chaos! et pourquoi?...

Mon cher baron, je vis ici dans un petit cercle intime de vieux amis qui sont aussi les vôtres et qui vous conservent un bien bon souvenir. Quel plaisir nous aurions à vous y voir, et oublier ensemble les tristesses du jour. Ah! que les hommes et les choses valaient mieux jadis! Est-ce un propos de vieille femme que je vous tiens?

Adieu, mon cher baron. Je vous demande souvenir et amitié, et je vous promets bien la réciprocité. Toute à vous.

LA PRINCESSE DE LIEVEN.

Humboldt, « qui savait tout », ne sut pas ce que lui demandait la princesse. « Je me trouvais à cette époque, dit-il (1799 ou 1800), au milieu du réseau des fleurs de l'Amérique du Sud, et n'avais jamais entendu parler de l'anecdote. D'après les recherches peu sûres que j'ai pu faire

jusqu'à présent, il paraît que c'étaient les monarques eux-mêmes, et non les ministres, qui devaient se battre. Je vous supplie, noble ami, de m'écrire là-dessus en quelques lignes ce que peut vous fournir votre magnifique mémoire. » La correspondance ne nous en apprend pas davantage sur ce point d'histoire, parce qu'elle ne contient presque pas de lettres de Varnhagen. Humboldt y revient plusieurs fois, et chaque fois il donne à la princesse un nom de sa façon dont Varnhagen s'étonne d'abord beaucoup, mais dont il finit par trouver la clef. Nous apprenons à cette occasion qu'une famille de nobles westphaliens ou brandebourgeois, les Quitzow, fonde sur la douteuse parenté des noms la prétention d'avoir jeté en France la branche des Guizot.

M. Guizot lui-même figure dans la correspondance pour une lettre qui remonte à son ambassade de Londres en 1840. Elle est pleine de choses flatteuses pour le roi de Prusse et pour Humboldt, et celui-ci suppose que la politique n'est pas étrangère à tant d'amabilité. C'était au fort des négociations qui amenèrent le traité du 15 juillet 1840.

Citons encore quelques autres correspondants illustres ou notables. Madame Récamier répond à la lettre par laquelle Humboldt lui a annoncé la mort du prince Auguste de Prusse. Elle est « bien souffrante et bien affligée. » C'est une « nouvelle douloureuse et imprévue. » — « Je n'ai pas le courage, monsieur, de prolonger cette lettre et de répondre aux détails si intéressants qui terminent la vôtre; permettez-moi, monsieur, de ne vous parler aujourd'hui que de ma douleur, de ma reconnaissance et de mon admiration. » Cette chute est un peu trop élégante pour une si grande affliction. — M. Bresson, ambassadeur de France à Berlin, le même qui s'est ensuite suicidé à Naples, raconte à Humboldt des conseils et des pronostics de M. de Talleyrand mourant : « Adieu, mon cher Bresson, restez à Berlin aussi longtemps que possible, vous êtes bien, ne cherchez pas le mieux. Il y aura bien du mouvement dans le monde; vous êtes jeune, vous le verrez. » — Le poète Manzoni a, par scrupule catholique, refusé la croix du Mérite civil, parce que le fondateur de l'ordre est protestant. Le roi lui a fait écrire par Humboldt qu'il est dispensé de la porter, mais qu'il restera inscrit sur la liste, l'ordre ne pouvant se passer d'un homme tel que lui. Manzoni accepte la transaction, et envoie des remerciements au roi. Il se déclare prêt à lui rendre tout hommage, mais « cet hommage perdrait son unique prix, s'il entraînait le plus léger sacrifice de ma conscience catholique, c'est-à-dire de ce qui est l'âme de ma conscience. » — Madame la princesse de Canino envoie un exemplaire « de sa réfuta-

» tion à M. Thiers, au sujet des paragraphes attentatoires de cet histoire rien à la mémoire de son mari. »

Nous pourrions multiplier beaucoup les noms et les citations, si nous ne voulions observer une réserve presque absolue à l'égard des personnages vivants. Est-il nécessaire de dire que dans une correspondance si variée il y a aussi quelques lettres tant soit peu burlesques ou comiques, comme toute personne en évidence a chance d'en recevoir. En voici une assez amusante; elle est d'un négociant de Solingen qui a lu « sur le journal » que Humboldt est naturaliste, et qui lui propose d'associer leurs recherches :

Votre Excellence ne se fâchera pas de la liberté que je prends de m'adresser à elle. Il y a quelque temps, j'ai vu sur le journal que quelqu'un de Königsberg doit vous avoir écrit au sujet des secrets de la nature, savoir, sur le moyen de produire des images lumineuses dans l'obscurité, d'où je conclus que Votre Excellence est naturaliste et a des amis qui le sont aussi. Comme j'ai aussi fait des découvertes importantes dans les secrets naturels, mais que mes affaires actuelles ne me permettent pas d'y pousser plus avant, je voudrais bien une fois pouvoir vous entretenir là-dessus; peut-être l'un des deux pourra-t-il être utile à l'autre, et je me résoudrais volontiers à aller vous voir à Berlin. Si ma visite ne vous est pas importune, je prie Votre Excellence de me faire savoir au plus tôt à quel moment je pourrais la voir à Berlin. Dans l'attente d'une réponse favorable, etc.

P. S. — Le négociant G. H., à Berlin, pourra vous renseigner sur ma situation et mes affaires.

Humboldt écrit en marge :

La conjecture que vous a suggérée la lecture d'un journal politique est sans doute fondée. J'ai eu le tort de commencer dès 1789 à publier quelques écrits d'histoire naturelle.

Il recevait aussi des lettres dans le genre de celles-ci : « Caroline et moi sommes heureux, notre sort est entre vos mains ! » Des dames de Nebraska (Amérique du Nord) lui écrivent pour lui demander où les hirondelles séjournent l'hiver : « Je le sais aussi peu que les autres, » dit-il à Varnhagen, mais je n'ai pas écrit cela aux gens de Nebraska. » Ce sont des choses qu'il ne faut jamais avouer. » Beaucoup de ses admirateurs l'apostrophaient par « jeune vieillard » ou « juvénile vieillard. » Cela lui plaisait souvent, — nous connaissons son penchant pour la jeunesse, — et l'irritait quelquefois par la répétition. « Le rôle de « jeune vieillard », de digne doyen des savants vivants, de *Vecchio della montagna*, devient fort incommode, » écrit-il en 1858. Lui-même s'appelle assez fréquemment le Vieux de la montagne. En somme,

il porte jusqu'au bout sa vieillesse fort allégrement et avec une sérénité joyeuse, malgré quelques passagères irrutions de misanthropie. Parfois les deux notes éclatent ensemble, comme dans la lettre sur la mort de l'illustre géologue Léopold de Buch :

C'était un mélange intéressant de l'âme la plus noble et la plus secourable, de passions momentanées et d'un petit despotisme d'opinion, un des rares hommes qui ont eu une physionomie. Il a transformé sa science. Notre amitié a duré soixante-trois ans sans nuages, quoique labourant tous deux le même champ. Son enterrement a été pour moi un prélude. *C'est comme cela que je serai dimanche*¹. Et dans quel état je laisse le monde, moi qui ai vu 89 et en ai partagé tous les sentiments et toutes les espérances; mais les siècles sont des minutes dans la grande évolution de l'humanité en mouvement. La courbe ascendante a de petites inflexions où il n'est pas du tout agréable de se trouver engagé.

Vers la même époque, il se rappelle, non probablement sans faire un retour sur lui-même, un mot d'un ouvrier parisien à l'enterrement de Benjamin Constant :

A l'enterrement de Benjamin Constant, un ouvrier inconnu me dit : « N'est-ce pas, mon bon monsieur, que vous n'avez rien de si beau en Prusse? Mais ce sera encore bien plus quand nous enterrerons M. de La Fayette.

En 1856, nous trouvons la sentence qui suit et qu'il répète dans plusieurs lettres : « *La renommée, fruit d'une longue patience de vivre, augmente avec l'imbécillité* »². En 1857, il a de sérieux accidents nerveux, et il écrit à cette occasion :

Il y a des orages magnétiques (la lumière polaire), des orages électriques dans les nuages, des orages nerveux dans l'homme, tantôt forts, tantôt faibles, parfois de simples éclairs précurseurs des orages. J'ai eu de sérieuses pensées de mort, comme un homme qui part, ayant encore beaucoup de lettres à écrire.

En 1858 enfin, nous lisons :

» Ma démarche est de plus en plus tristement affectée d'incertitude sénile. Gardez-vous d'une si longue patience de vivre. La renommée s'accroît avec l'imbécillité. »

Ces mots sont ses adieux à Varnhagen, auquel il eut, comme on sait, la douleur imprévue de survivre. On ne trouve plus ensuite qu'une lettre de condoléance à madame Assing au sujet de cette perte également ressentie par tous deux.

Et maintenant, après ces longs extraits, est-il nécessaire de tirer des

¹ En français dans le texte.

² En français dans le texte.

conclusions, de formuler un jugement ? Nous pouvons abandonner ce soin au lecteur, auquel nous croyons avoir montré Humboldt sous toutes ses faces, dans son imposante grandeur et dans les grâces du sourire et de la plaisanterie, dans son labeur continu et sa domination universelle de la science, dans ses tristesses enfin et dans ses espérances. Il est cependant une remarque que nous ne pouvons taire, une analogie qui nous poursuit et que nous avons déjà indiquée à propos des lettres de M. de Metternich. Nous n'avons pu cesser, pendant notre lecture, de songer à la **correspondance de Voltaire**, et l'illustre cortège de correspondants qui se groupe autour des deux noms n'est point l'unique ressemblance qu'on puisse remarquer. La variété de l'intérêt, la part faite aux événements contemporains, et, puisqu'il faut enfin le dire, l'attitude en face de la religion établie, sont d'autres points de rapprochement¹. Dans la manière d'envisager les questions religieuses, comme par certains autres côtés, Humboldt montre un tour bien plus français qu'allemand. Dans ses plus grandes hardiesses, le véritable esprit germanique est loin de formuler d'une façon aussi tranchée l'opposition entre la science et la foi. Il fait rentrer la foi dans la science, classe les religions à leur place dans l'histoire, et sans reconnaître le droit absolu d'aucune d'elles, admet la légitimité relative de toutes. A cet égard, Humboldt, tel que le montre la correspondance, est presque tout à fait dénationalisé. On peut encore saisir les impressions de sa première jeunesse dans le goût fugitif qu'il manifeste pour certains mystiques, tels que Zinzendorf, Jung-Stilling, Angelus Silesius. Mais, parmi ses contemporains, le préjugé contre toute apparence cléricale l'a empêché de reconnaître sous des dehors théologiques des esprits aussi libres que le sien même, et fort supérieurs de toutes les manières à Zinzendorf.

¹ Humboldt aimait beaucoup Voltaire : « J'ai vu vous remercier, mon noble ami, écrit-il un jour à Varnhagen, d'avoir si bien rendu justice à Voltaire. » Il s'agissait d'un petit opuscule de Varnhagen intitulé *Voltaire à Francfort*.

A. NEFFTZER.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

PHILOLOGIE.

JOURNAUX.

Kuhn. Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung.
(Recueil périodique de philologie comparée.)

viii^e vol., 4^e cah. — H. Ebel. 1. Les significations *maison* (château, etc.) et *ville* (village, bourg), permutent souvent dans un seul et même mot. Par exemple, sansc. *veṇas*, grec οἶκος = Foïkos (maison), lat. *vicus* (bourg, etc.), goth. *veihis* (bourg), diminutif lat. *villa* (villa), français *ville*, *village*. Nous passons sept autres exemples. — 2. Πῆχυσ = vieux scand. *bógr*, allem. *bug*. Il y a identité de signification jusque dans la partie de l'arc, qui s'appelle ainsi dans les deux langues. — 3. Essai d'une nouvelle explication de la diphthongue *au* dans les mots goth. *augô*, *haubip* = lat. *oculus*, *caput*. — 4. Ombr. *frosetom* = lat. *fraudatum*. Question, s'il faut dériver, avec Bugge, de **frorsetom* ou, avec Ebel, de *frodjetom*. — Leo Meyer fait l'histoire de vingt-sept racines allemandes terminées en *a*, qui ont produit un grand nombre de mots allemands, et surtout des verbes forts, avec reduplication. En voici quelques-uns : *sâ*, infinitif goth. *vaian* (souffler), allem. moderne *wehen*, comparez grec ἄFημι, lat. *ventus* (vent); — *sä*, inf. goth. *saian* (semer), allem. m. *säen*, lat. *serere*, comp. grec ἵημι = *σίσημι, ἱFάω = lat. *sinere*; — *lâ*, inf. goth. *laian* (injurier), comp. grec ἐλέγχειν et λωδᾶσθαι; — *fa*, inf. goth. *faian* (blâmer); — *knâ*, inf. goth. *knaian* (connaître), allem. m. *kennen*, lat. *gnoscere*, grec γινώσκειν. sansc. *jñâ'tum*; — *blâ*, inf. goth. **blaian* (souffler), allem. m. *blasen* et *blâhen*, lat. *flare*, grec πνέειν, πνεῖν, cfr. *pulno*, πνεύμων, *poumon*; — *blâ*, inf. goth. **blaian* (bêler), allem. m. *blâken*, lat. *balare*; — *krâ*, inf. goth. **kraian* (croasser), allem. m. *krâhen* (*krâhe*, corneille), cfr. sansc. *grnâmi*, etc., grec γηρώω (γέρανος, grue), lat. *gruere* (*grus*, grue), *groccire*, *grunnire*, etc.; — *prâ*, inf. goth. **praian* (tourner, tordre), allem. m. *drehen*, lat. *terere* et *torquere*, grec τερέω, etc. — J. Budenz. 1. *Facétus* (plaisant, élégant) est le participe parf. pass. d'un verbe **fâcëo*, *fâcère*, qui se retrouve, avec le changement assez fréquent en latin d'un *v* en *c*, dans *fau-ëo* = grec φαυ-, φαF-, de sorte que *facétus* serait = **favétus*, avec le sens primitif de « brillant ». Le même

changement de *v* en *c* se répète dans *fax*, *fac-is* = φαῖς. — 1. *Provincia* ne saurait être dérivé de *pro* et de *vincere*, d'abord parce que cette composition n'existant pas, ne peut s'appuyer sur des analogies, et parce qu'en tout cas cette étymologie est insuffisante pour expliquer les diverses significations du mot. Le sens primitif doit être « gouvernement ». *Nuncius* est contracté de *novincius*. La terminaison *incius* se compare à *inquus* dans *longinquus*, etc. *Provincia* suppose un adjectif * *provincius*, composé de la terminaison *incius* et de la racine * *provi* (s) ou * *provi* (s) = goth. *frauja*, qui veut dire « seigneur ». La signification de *provincia* serait donc « seigneurie, préfecture, gouvernement ». — G. Curtius constate que les recherches de philologie comparée, loin de s'opposer à une parenté plus proche des dialectes greco-italiques, ainsi que le supposait M. Lottner (vol. VIII, p. 18 sqq. du recueil, cfr. *Revue germ.* du 31 juillet 1859, p. 214-216), tendent au contraire à la confirmer de plus en plus. Il en trouve les preuves surtout dans l'étude des formes grammaticales. Entre autres, le mode de l'impératif manque tout à fait dans les langues de la famille lettonienne-slave, il n'existe en germanique que dans quelques restes de la deuxième personne, la troisième personne de l'impératif appartient exclusivement aux langues sanscrite, zende, grecque et italique. Plus exactement encore, le zende et le sanscrit ont pour la 3^e pers. sing. impér. deux formes, l'une terminée en *tu*, l'autre en *tât*, formations qui dérivent du pronom personnel simple ou doublé. Les langues gréco-italiques n'en connaissent que la seconde. Par exemple, le lat. *esto* (qu'il soit) est abrégé de *estod* (Festus, p. 230) = osque *estud*. De même la terminaison grecque -τω suppose une forme plus ancienne en -τωτ. Les différents degrés de dérivation se rangent donc comme il suit :

Forme primitive *vagh-a-tât*.

Greco-italique *vegh-e-tôt*.

Sanskrit *vah-a-tat*.

Ancien grec *ἔχ-ε-τωτ*.

Ancien italique *veh-e-tod*.

Grec classique *ἐχ-έ-τω*.

Osque *veh-e-tad*.

Latin *veh-i-to* (*d*).

La symétrie ne paraît pas aussi complète dans la deuxième personne de l'impér. sing. et plur. Ici, en effet, les Italiques possèdent deux formes (p. e. *vehe*, *vehite* et *vehito*, *vehitote*), tandis que les Grecs n'en ont qu'une, la première, qui est simple (p. e. *ἔχε*). Cependant M. Curtius croit avoir trouvé une dernière trace de la seconde forme, qui est doublée, dans une glose de Hésyche : ἐλθετῶς ἀντὶ τοῦ ἐλθέ Σαλαμῖνοι (lisez Σαλαμῖνιοι, c'est-à-dire que les habitants de Salamine disent ἐλθετῶς pour ἐλθέ). Ἐλθετῶς serait donc l'analogue de *vehito*, comme ἐλθέ est l'analogue de *vehe*. — H. Schweizer-Sidler annonce « Ueber Aussprache, Vokalismus und Betonung der lateinischen Sprache » (Sur la prononciation, le système de voyelles et l'accentuation de la langue latine), ouvrage couronné par l'Académie des

sciences de Berlin, par *W. Corssen*, 1^{re} vol; Leipzig, 1858. Compte rendu exact; à part quelques remarques de détail, l'on se déclare fort satisfait, soit des résultats, soit de la disposition claire et méthodique de ce livre, qui, comme il est le fruit de tous les travaux précédents, surtout de l'école de Ritschl, sur le vieux latin et les autres dialectes italiques, ne manquera pas d'exercer à son tour une grande influence sur les études de grammaire latine. — *A. Kuhn* annonce : 1. *Vergleichende bearbeitung der griechischen und lateinischen Partikeln* (Traité comparé des particules grecques et latines), par *E. A. Fritsch*, 2^e part.; Giessen, 1856 et 1858. — 2. « A treatise on the Greek propositions and on the cases of nouns with which these are used », by *Gessner Harrison*; Philadelphia, 1858; xix et 498 p. in-8°. — 3. « Etymologische Forschungen auf dem Gebiete der indogermanischen Sprachen (Études étymologiques dans le domaine des langues indo-germaniques) », par *A. Fr. Pott*, 2^e édition, 1^{re} partie : prépositions; Lemgo et Detmold, 1859; xxvi et 859 p. in-8°. Ces trois ouvrages traitent du même sujet. Le dernier en est de beaucoup le plus important. A l'occasion du livre de M. Harrison, M. Kuhn constate les progrès rapides que les études de philologie comparée font en Amérique.

5^e cahier. — *Th. Benfey*. Leo Meyer, dans sa dissertation sur εἶς, μία, ἓν (viii, p. 163 de ce recueil; voyez *Revue germ.* du 30 nov. 1859, p. 444), avait dit que les formes primitives de ἑκαστος, ἑκάτερος, ἑκάτερο, avaient été sans doute ἑξαστος, etc., d'une racine *Fexa*, que du moins on ne retrouve pas ailleurs. M. Benfey remarque que les raisons métriques alléguées par L. Meyer ne prouvent nullement que ces mots ont commencé par un F, mais seulement que la voyelle initiale était précédée d'une consonne quelconque. Et comme la racine *Fexa* n'existe pas, M. Benfey pense qu'il faudra chercher une autre étymologie. Plusieurs langues expriment la notion « chacun, tout » par une composition du pronom relatif avec le pronom interrogatif employé comme pronom indéfini; ainsi le latin *quisquis*, le grec *ὅστις*, le sanscrit *yaskas*, en ajoutant ordinairement la particule *ca*, ou *cana* ou *cid*. La transcription littérale de *yas kas* en grec formerait *ὄ κας ou *ὄς κας, et le comparatif serait *ὄς κότερος. Après quoi M. Benfey établit que les différences qui separent *ὄς κότερος de ἑκάτερος ne sont pas insurmontables, et que par conséquent il devient probable que la seconde forme est dérivée de la première. — *H. L. Ahrens*. Sur l'étymologie des noms de nombre grecs. Additions au travail de L. Meyer cité plus haut. — *L. Meyer* compare ἀμολγός dans la formule homérique νυκτὸς ἀμολγῶν avec l'ancien scandin. *myrkir*, goth. *maurquja*, grec ἀμωρός, qui veulent dire « sombre. Νυκτὸς ἀμολγῶ sera donc à traduire par « dans les ténèbres de la nuit ». — *G. Bühler*, rejetant les étymologies de μεταλλάω reçues jusqu'à présent (μέταλλον on μετ'ἄλλα), en propose une nouvelle composée de μετὰ et d'un verbe λάω pour γλάφω. Le γ, qui s'est perdu dans le verbe simple, a été changé dans la composition en λ. Le verbe μεταλλάω serait donc un syno-

nyme de μεταβλῶ = « voir après quelque chose ». — *H. Hupfeld* défend contre *M. Benfey*, qui avait dérivé le mot grec ἀξιος de la racine *anc*, la dérivation de ἄγω, lat. *ago*, qu'il compare de plus à la racine sansc. *vah*, qui a produit *veho*, en allem. *wegen*, *wagen*, *bewegen*, etc. Cette racine, d'après lui, désigne primitivement un mouvement d'oscillation, et il essaye de ramener à ce sens primitif les significations variées des nombreux dérivés. Il semble du reste que *M. Hupfeld* se laisse aller à des hypothèses fort douteuses, quand il croit rester dans le cercle des dérivés de la même racine, tout en lui ajoutant, par prosthèse, la lettre *m*, ou *p*, ou *t*. — *Th. Kind*. Le mot πατριώτης n'a point, en grec, le sens qu'il a reçu en français, en allemand, etc.; il veut dire seulement « compatriote » ou « originaire d'un pays ». — Βάλτος (marais), en grec moderne, est dérivé de ἄλτος, dor. ἄλτος, avec le digamma βάλτος = lat. *saltus*. Les mots *blata* et *mpalta*, en vende et en albanais, en sont dérivés. De même λιβάδιον (prairie), en grec moderne, ne provient pas du serbe *libada*, mais c'est le diminutif de λιβάς (place humide). — Ἄσπρον (argent), que l'on croit retrouver dans le mot turc *asper* (nom d'une petite monnaie), tire son origine de l'adjectif ἄσπρος (blanc), et par conséquent ἄσπρον (sous-entendre νόμισμα) veut dire « le blanc ». — *G. Legerlotz* partage l'opinion de *L. Meyer*, que μάκλλα est composé de la racine μαχ (ou μαχ, ou μασχ, sanscr. *max*) et du suffixe ελλα, formé par l'assimilation d'un *j*, comme dans ἄλλος = *alius*, dans φύλλον = *folium*, dans ἄλλομαι = *salio*, etc. Quant à δίκελλα, il en retrouve la racine dans δῖκ-εἶν (jeter), dans δίσκος (disque), dans δίκτυον (filet qu'on jette). — Αἰχμή et αἶκλος formés de ἄχ-μῃ ou ἄχ-μῃ et de ἀχ-λο-ς par la transposition de *ι*, et le premier par l'aspiration du *x* due à l'influence de la liquide qui suit. Cette double transformation se rencontre aussi ἐξαίφνης = ἐξαπίνης. — Φοεῖρ (de φοερί) et χόρις (pou) sont identiques, dérivés tous les deux de la racine *skar*, qui veut dire « gratter, tondre, démanger », etc. Comparez σκόρπιος, goth. *skil-an*, allem. *scharren*, *scheeren*, *schälen*. Les mots χάρ, καρνος, καρός, καρα, mentionnés par Hésyche, désignent à la fois le *pou* (bête qui démange) et la *brebis* (qui est tondue). — Hésyche : λόβαι χεῖρες (mains), de la racine λαβ-εἶν (prendre). Comparez sanscr. *har-an-a*, grec χεῖρ, vieux lat. *hir*, de la racine *hr* (prendre): δάκτ-υλο-ς de *dax* (prendre); allem. *finger*, de *fungen* (saisir). — Mots grecs appartenant à la racine *snar* (fléchir, tresser) : ναρόν (balai), νάρταλος, λάρκος, λάρναξ (Hésyche, νάρναξ, ναρκίον), espèces de corbeilles, etc. Exemples du changement de *ν* en *λ*, et *vice-versa*. — *A. Schleicher*. La souche du parfait en latin présente trois formes : 1. la souche seule sans autre addition, p. e. **fefac* dans (fe)fac-so, (fe)fac-sim, (fe)fac-sem; 2. la souche avec *i*, p. e. **fefaci* dans fefaci-sim, fece-rim, **fefaci-sam*, fecē-ram; 3. la souche avec *is*, p. e. **fefacis* dans **fefacis-ti*, fēcis-ti, fēcis-sem, fēcis-se. — *H. Kern*. Ὠσιος (pieux) = sanscr. *satya* (véridique). Ces deux significations étaient synonymes à une époque qui précédait la division des langues indo-européennes. La compa-

raison de *satya* avec *ἔτιός* est manquée. — Annonces : *Fr. Müller*. « Der Verbalausdruck im arisch-semitischen Sprachkreise » (Formation du verbe dans les langues ariennes et sémitiques); Vienne, 1856. — *Walthenberg*. « Ueber Einwirkung der Vocale auf Vocale, etc. » (Sur l'influence des voyelles sur des voyelles); Sigmaringen. 1855. — *G. v. Zeschwitz*. « Profangrätigkeit und biblischer Sprachgeist, etc. » (Le grec profane et l'esprit du langage biblique. Cours public sur la formation, dans la Bible, des notions helléniques et surtout psychologiques); Leipzig, 1859. — *Legerlotz*. « Miscellanea etymologica, grammatica, critica; Halle, 1858. — *R(angabe)*. « Esquisses d'une grammaire du grec actuel »; Athènes, 1859. — *Tobl.r.* « Darstellung der lateinischen Conjugation und ihrer romanischen Gestaltung, nebst einigen Bemerkungen zum provençalischen Alexanderliede » Exposition de la conjugaison latine et de sa formation en langue romane, avec quelques remarques sur la chanson provençale d'Alexandre), Zürich, 1857.

6^e cahier. — *J. Savelsberg* essaye de démontrer que la forme primitive du pronom relatif grec avait été *Fός, Fά (Fή), Fό*, contrairement à l'opinion généralement reçue jusqu'à présent, qui supposait que le pronom relatif *ὅς, ἥ, ὅ* était l'équivalent du pronom relatif sanscrit *yas*. Voici les raisons qui militent en faveur de la théorie nouvelle. D'abord deux témoignages directs : *ὅτι* écrit avec un digamma dans une inscription locrienne, FOTI, et la forme crétoise *Φαλιώτης*, au lieu de *ήλιχώτης*, mentionné par Hésyche, puis un grand nombre de passages d'Homère, dans lesquels la restitution du digamma devant les relatifs ou bien évite le hiatus, ou devient nécessaire pour rendre longue la syllabe précédente, ou se trouve indiquée par une *ε* *protheticum* (p. c. *ἔης* = *ἐFης*, au lieu de *Fης*). Après quoi il devient probable que la particule *φή*, qu'on n'avait pu jusqu'à présent expliquer d'une manière suffisante, n'est autre chose que *Fή* écrit avec un *φ*, au lieu d'un digamma. Reste à montrer dans quel rapport *Fός, Fά, Fo* se trouvent avec le pronom sanscrit *yas*. L'auteur suppose que tous les deux sont dérivés d'une manière analogue, mais à un degré différent, du pronom interrogatif. Le pronom interrogatif sanscrit se présente sous trois formes, *ka, ku* (de *kva*), *ki*. Ces trois formes se retrouvent en grec : *ka* dans les adverbes et dérivés ioniques *κοῦ, κῶς, κότε, κότερος, κόσος* et dans *ἐ-κά-τερος*; *ku* ou *kva* dans les composés éoliques *ἐπικως, ἐπιπότε, ἐπιπότερος*, au lieu de *ὄκως, ὄκότε, ὄκότερος*, comparés aux formes latines *quod, quous, quoi, quó*, etc., et aux formes gothiques *hva-s, hvá* (la forme simple grecque devait être *xFός, xFά, xFό*); *ki* dans *τίς, ἵνα*, qui supposent une forme primitive *xFi* (lat. *quis*). Le relatif *ἵνα* est dérivé de *xFίνα* par le retranchement de *x*, l'interrogatif *τίς* de *xFίς* par une forme intermédiaire, **πίς*, qui se retrouve dans l'osque *pis* et dans la seconde partie du latin *quis-pium*. Règle générale : le pronom relatif grec est formé de l'interrogatif par le retranchement de gutturale, de sorte que nous aurons à statuer trois degrés,

xFός, xFά (xFή), xFό = Fός, Fά (Fή), Fό = δς, ή, δ. — De même le relatif sanscrit *yas* est dérivé de l'interrogatif *kyas* (Rigvéda *kayas*) par le retranchement de la gutturale. Nous remarquerons seulement que l'auteur de la dissertation a oublié de déterminer le rapport qu'il y a entre l'interrogatif *kyas* et les thèmes *ha*, *ku*, *ki*. — G. Legerlotz. *Étymologies grecques* : 1. χάσιος, χισσός, άγαθος = sanscr. *hita* (partic) parf. pass. de *dhā* = τι-θη-μι), goth. *gip*; — 2. παπταίνω, d'une racine πατ (voir); — 3. Άραντες, autre forme, conservée par Hésyche, du nom Έρινύς = sanscr. *saranyū*; — 4. ειλήλουθα. Cette forme, attribuée ordinairement au verbe *ερχομαι*, n'a pas trouvé jusqu'à présent d'explication satisfaisante, aussi peu que les formes *ήλυθον*, *ήλθον*, *ελεύσομαι* et les noms *κέλευθος*, *ά-κόλουθος*, qui semblent avoir un certain rapport avec ce verbe. M. Legerlotz résout la difficulté d'une manière fort heureuse par la supposition d'une racine *κλυθ* (aller). Cette racine commençant par deux consonnes, on devait tâcher, dans les dérivés, d'éviter la dureté qui en résultait. Ceci pouvait se faire de deux manières : ou on intercalait une voyelle entre *x* et *λ*, comme cela se voit dans *κέλευθος* et dans *ά-κόλουθος*, ou on faisait précéder la racine d'un *ε* *protheticum*, et alors la première consonne de la racine tombait, de sorte que *κλυθ* se trouve *ε(κ)λυθ*, thème des formes *ελεύσομαι*, *ήλυθον*, etc. Ce qui reste encore à expliquer, c'est *ειλήλουθα*, qui suppose un présent *ειλεύθω*, formé de *ελυθ* par l'allongement de la première voyelle à la place de la consonne élidée et par le renforcement de la seconde. Les quatre formes *κλυθ*, *εκλυθ*, *ελυθ*, *ειλευθ* sont donc tout à fait parallèles aux suivantes : *γνόμα* *δγνομα*, *δνομα*, *ούνομα* (*ώνομα*). L'auteur y ajoute l'explication des différentes formes du nom de déesse, qu'il dérive de cette racine, Έλευθώ, Έλεύθουα, Έλειθουα, Ειλείθουα, Ειλύθουα; — 5. Hésyche, à la place des noms *λίχνον*, *λίκνον*, *λείχνον* et *λικμός*, mentionne les formes *νίχλον* et *νεϊχλον*. Celles-ci sont les plus anciennes, puisqu'elles dérivent du verbe *νίχειν*, qui veut dire à la fois *vanner* (le blé) et *vaincre*. Sa signification primitive devait être *jeter par terre*. — Pott. *Mytho-etymologica* : explication de noms d'amazones et d'autres noms propres terminés en *δαίος*, *δήϊος*, *δαῖς*. — H. Schweizer-Silder. Annonce : « *Grundzüge der griechischen Etymologie* » (Précis de l'étymologie grecque), par G. Curtius; 1^{re} partie. On reconnaît la grande importance de cet ouvrage, qui concentre toutes les ressources de la philologie comparée sur l'étude de la langue grecque, en traitant d'abord des principes et de la méthode qui doivent présider à cette étude; puis, en une deuxième partie, des dérivations sûres et régulières. Une troisième partie va réunir les dérivations également sûres, mais régulières. Analyse complète de cet ouvrage; quelques critiques de détail.

LANGUES ORIENTALES.

Zeitschrift der deutschen morgenlaendischen Gesellschaft (Journal de la Société orientale d'Allemagne), tome XIII, 3^e et 4^e cahiers.

Un sommaire des matières contenues dans ces deux cahiers ayant paru dans la partie géographique des bulletins de janvier et de février, nous nous bornons à analyser les morceaux principaux. — *G. Fluegel. Sur le Fihrist al-ouloûm de Mohammed ben Ishâk.* Fihrist al-ouloûm signifie « sommaire » ou « table des sciences ». Cet ouvrage n'est autre chose qu'une histoire de la littérature arabe, écrite en 377 de l'hégire (987 à 988 de notre ère), c'est-à-dire peu de siècles après que cette littérature eut commencé d'exister, en exceptant toutefois la poésie, qui est fort ancienne chez les Arabes. Le grand nombre de branches de la littérature que mentionne déjà le Fihrist, comme on le verra par l'analyse ci-après, et la masse d'auteurs et d'ouvrages qu'il énumère pour chacune de ces branches, montrent quel prodigieux travail intellectuel s'était accompli chez les Arabes dans un si court espace de temps. Plusieurs autres ouvrages arabes, semblables par leur but au Fihrist, ont rendu les plus grands services aux orientalistes modernes depuis d'Herbelot. Tels sont le *Târîkh al-hocamâ*, ou « Annales des philosophes », dont Casiri a donné des extraits fort étendus; les « Biographies des médecins », par Ibn Abî Oçaïbiah, que M. Wuestenfeld a analysées en partie dans un ouvrage allemand sur les médecins et physiciens arabes, et dont quelques morceaux ont été traduits dans le Journal asiatique de Paris par M. Sanguinetti; les « Vies des hommes illustres », par Ibn Khallikân, dont le baron de Slane a publié le texte et la traduction aux frais de la Société des traductions orientales de Londres; enfin et surtout le grand ouvrage bibliographique de Hadji Khalfa, dont M. Fluegel lui-même vient de terminer la publication en sept forts volumes in-4^e, aux frais de la même Société, après un travail de vingt ans. Ce travail a dû le préparer admirablement à faire une édition du Fihrist, qui a parmi tous ces ouvrages une importance particulière par la date très-ancienne de sa composition. Mohammed ben Ishâk a pu rendre compte *de visu* d'une foule de faits bibliographiques et biographiques que les auteurs postérieurs n'ont pu que reproduire d'après lui, en les copiant dans son ouvrage, selon l'habitude des chroniqueurs et des historiens arabes, souvent en les abrégant, quelquefois en les défigurant. Une édition du Fihrist était donc impérieusement réclamée par les besoins des sciences orientales, et la Société asiatique de Paris en avait chargé M. de Slane; mais elle renonça à cette publication lorsque M. Fluegel annonça qu'il avait, de son côté, formé le projet de l'entreprendre, et qu'il avait déjà fait des travaux préparatifs considérables.

C'est ce que prouve en effet l'analyse très-étendue (elle occupe près de 100 pages) et très-intéressante dont nous allons rendre compte. M. Fluegel fait connaître non-seulement le contenu des dix livres du Fihrist et de leurs subdivisions, mais aussi les noms des auteurs dont les écrits y sont énumérés, le nombre des ouvrages de chaque auteur et la date de sa mort, si elle se trouve dans l'original arabe. Telle qu'elle est, cette analyse nous offre déjà un abrégé aussi curieux qu'utile de l'histoire de la littérature arabe des quatre premiers siècles de l'hégire, et nous souhaitons vivement que M. Fluegel puisse bientôt mener à fin l'édition complète du texte, accompagnée d'une traduction. Nous donnerons ici, d'après M. Fluegel, une indication des matières traitées dans les différents livres et leurs sections. Ce résumé suffira pour faire apprécier la vaste étendue du domaine intellectuel dont les Arabes s'étaient emparés avec une rapidité presque égale à celle de leurs conquêtes politiques, et qu'ils cultivaient, soit en créant entièrement, comme dans la poésie, la grammaire et les sciences qui se rattachent au Koran, soit en recueillant et développant l'héritage scientifique des Grecs, des Persans et des Indiens, comme ils le firent pour la philosophie, les mathématiques, la médecine et les sciences naturelles. *Livre I, section 1.* De l'origine de l'écriture arabe, du caractère himyarite, des genres d'écriture employés dans les copies du Koran, des calligraphes arabes, des doreurs et relieurs des copies du Koran, des caractères employés dans les écritures syriaque, persane, hébraïque, lombarde, chinoise, manichéenne, marcionite, sogdienne, indiennes, africaines, russe, franque, arménienne; de l'art de tailler les plumes (ou roseaux) et du papier. *Section 2.* Des livres de religion (antéislamiques) dont l'islamisme admet l'origine divine, et qu'il considère comme révélés. *Section 3.* De l'histoire de la révélation du Koran, des personnages qui en ont recueilli et réuni les parties, de la lecture du Koran, et notamment des sept lecteurs canoniques, et des commentateurs du Koran. *Livre II, section 1.* Du fondateur de la science grammaticale chez les Arabes, Aboul Aswad Al-douali, et des grammairiens et lexicologues de l'école de Basra, d'autres savants de cette ville, et des personnages qui se sont distingués par l'élégance et la pureté de leur langage, mérite très-apprécié chez les Arabes. *Section 2.* Des grammairiens de l'école de Coufa. *Section 3.* Des grammairiens éclectiques qui combinèrent les théories des écoles de Basra et de Coufa, et d'un certain nombre de grammairiens appartenant à différents pays, et dont les noms ou les écrits n'ont été conservés qu'incomplètement; mention de cinq ouvrages anciens sur l'histoire de la grammaire arabe; appendice relatif aux travaux lexicographiques des Arabes. *Livre III, section 1.* Des historiens, généalogistes et biographes. *Section 2.* Des princes auteurs, des secrétaires, des prédicateurs, des auteurs d'épîtres, des percepteurs d'impôts et des administrateurs. *Section 3.* Des personnages amusants, parasites, bouffons, chanteurs et musiciens, et des joueurs d'échecs. *Livre IV, section 1.* Des poètes antérieurs et postérieurs à

la fondation de l'islam jusqu'à l'avènement des khalifes Abbassides, de ceux qui en ont transmis les poésies par tradition orale jusqu'aux temps où elles ont été réunies dans des recueils ou diwâns, et des auteurs de ces recueils. *Section 2.* Des poètes modernes et des secrétaires-poètes. *Livre V, section 1.* De l'origine du *calâm*, c'est-à-dire de la discussion scolastique des dogmes de l'islam, et des *matecallimoûn* ou scolastiques appartenant aux sectes de la *motazilah* et de la *mourdjah*. *Section 2.* Des *motecallimoûn* parini les chiïtes, appartenant aux sectes *inamite* et *zeïdite*. *Section 3.* Des *motecallimoûn* appartenant aux sectes de la *moudjabbira* et de la *hachwiya*. *Section 4.* Des *motecallimoûn* parmi les *khawâridj*. *Section 5.* Des *motecallimoûn* ascétiques à tendance théosophique et qui spéculèrent sur l'inspiration. Dans cette section, l'auteur traite particulièrement aussi des ismaéliens. Le *livre VI* a pour objet la jurisprudence musulmane, fondée, comme on sait, sur le Koran, ainsi que sur les sentences du prophète conservées par la tradition (*hadîts*), qui fournissent aux docteurs musulmans des matériaux supplémentaires extrêmement précieux pour l'établissement de leurs systèmes de droit et de législation. Les trois premières sections du sixième livre traitent des jurisconsultes musulmans appartenant aux trois sectes orthodoxes des malékites, des hanéfites et des chaféïtes. *Section 4.* De Daoud Al-isfahâni et de son école. *Section 5.* Des jurisconsultes chiïtes. *Section 6.* Des jurisconsultes traditionnaires. *Section 7.* De Tabari (auteur d'un ouvrage historique et d'un commentaire du Koran célèbres) et de son école. *Section 8.* Des jurisconsultes de la secte inéprisée, appelée *al-chourât*. Le *livre VII* commence par une introduction où l'on trouve d'abord quelques récits plus ou moins fabuleux sur l'origine de l'astronomie et de la philosophie. L'auteur donne ensuite des notices intéressantes sur la manière dont les Arabes se procurèrent des ouvrages grecs et sur les savants qui traduisirent en arabe des ouvrages grecs, persans, coptes, indiens et nabatéens. Après cela, la *section 1* traite des philosophes grecs et arabes; la *section 2*, des auteurs grecs et arabes qui ont écrit sur les différentes branches des sciences mathématiques, et des constructeurs d'instruments astronomiques; la *section 3*, des médecins grecs, syriaques, persans, indiens et arabes. *Livre VIII, section 1.* Des livres de contes tels que les « Mille et une Nuits », « Calilah et Dimnah », le livre de Sindbad, et des romans. *Section 2.* Des conjurateurs de démons et des magiciens, des jongleurs, de l'art de faire des talismans. *Section 3.* Détails supplémentaires aux deux sections précédentes; notices sur des ouvrages concernant l'art divinatoire, l'équitation, le maniement des armes, la balistique, l'art vétérinaire, la chasse au faucon, la pédagogie, les sentences morales, l'interprétation des songes, les parfums, l'art culinaire, les poisons, la pharmacie, les amulettes, les pierres précieuses. *Livre IX.* Des religions et des dogmes professés par diverses nations. *Section 1.* Des sabéens, des manichéens, des deiçânites, des marcionites, des khourramites, des mazdakites, et d'autres sectes de l'Asie

occidentale. *Section 2. Des opinions religieuses des Indiens et des Chinois. Livre X. De l'alchimie.*

A. F. Pott. Sur les noms propres des anciens Perses. M. Pott passe en revue un grand nombre de noms propres persans anciens, éparés dans les auteurs grecs et latins, soit pour en donner les étymologies, soit pour discuter les conclusions ethnographiques, historiques, linguistiques, qu'on peut en tirer. Le mémoire est divisé et subdivisé en paragraphes et numéros, division que nous suivrons dans ce compte rendu. I. Hérodote (I, 139) signale, comme une observation qu'il a faite, que les noms propres persans se terminent *tous* en *s*. M. Pott démontre que, si l'on a égard à la vraie forme des noms dans l'ancien perse, cette observation se trouve être mal fondée, qu'elle paraît avoir été suggérée à l'historien grec par des formes déjà grécisées de ces noms, et que celui-ci ne paraît pas avoir lui-même su le persan. M. Pott prouve aussi que les divinités de la religion de Zoroastre étaient connues dans la Médie et dans la Perse longtemps avant l'époque où écrivit Hérodote. II. Les formes zendes offrent un des moyens principaux pour retrouver les étymologies des noms perses; afin de prévenir des erreurs possibles, M. Pott tient donc à établir que l'ancien perse n'admet pas, comme le zend, l'adoucissement des voyelles, ni des diphthongues immédiatement précédées d'une voyelle. III. Le zend n'ayant pas la lettre *l*, M. Pott tâche d'éclaircir la question, si cette lettre existait ou non dans le perse; il cite un certain nombre de noms perses qu'on trouve dans des auteurs grecs et latins, et qui présentent chez ces auteurs la lettre *l*, mais il ne tire pas de conclusion. IV. Étymologies de différents noms propres de villes ou de pays. 1) La terminaison *-ia* constitue une forme adjectivale. 2) *-phora*, dans *Bologesiphora*, ne vient pas de *pour*, mais de *our*, en zend *vare* = locus circumseptus, arx, palatium. 3) *-certa* de *karta*, sanscr. *kṛita*, proprement participe passé de faire, enceinte = ouvrage dans le sens de fortification. 4) *-ζαντός*, *-σαντα*, *-σατα*, *-ζατα*, du zend *zan̄tu* = création, et puis ville, bourg. 5) *-stân*, du zend *stāna* = locus, situs. Après avoir rappelé deux observations de M. Buttmann relatives à la terminaison *-της* de la plupart des noms des nomes égyptiens, et aux terminaisons *-ηνός*, *-ᾰνός*, formant en grec des adjectifs gentils de villes et de pays situés hors de la Grèce, M. Pott examine des modifications survenues à des noms étrangers, parce qu'on tâchait de les assimiler à l'idiome dans lequel on les transcrivait. Exemples : a) *Δανάϊς* (Don) *διὰ τὸ τεταμένως ῥεῖν*; b) *Ἀδιαβηνή*, « quod adiri vado nunquam potuit »; c) *Ἐρυθρὰ θάλασσα*, la mer Rouge, dont Quinte-Curce dit déjà : « propter quod *ignari* rubere aquas *credunt* », et que M. Pott propose de dériver de *aīrya*, = arique, iranique, excellent, ou de *ourou* = large, grand, et de *daraya* (en zend *zarayō*, en persan moderne *deryâ*) = mer; d) un fleuve dont le nom zend est *Haētou-mat* = pourvu d'un pont, et qui est appelé en persan moderne *Hindmend*, en afghan *Hir-mend*, chez Arrien, Plinie, Polybe et Quinte-Curce respectivement *Eryman-*

dros, *Hermandus*, *Erymanthos*; e) Ἐξόματα, qui paraît dérivé de ἐξβαίω, tandis que la vraie forme du nom de cette ville est *Hagamatan* = réunion. Étymologies d'autres noms de villes : *Portospana* et *Ortospana*, des mots zends *perethu* = ample, grand, et *vereta*, célèbre, avec *çpānanh* = excellence; *Zōapa*, du zend *zāvare* = force; f) quelques noms d'origine sémitique. VI. Les noms des mois cappadociens sont d'origine perse et formés avec des noms de divinités. Étymologies de divers noms propres perses dérivés de noms de dieux et formés d'une manière analogue aux noms grecs qui se terminent : 1) en -δοτος; 2) en -ατής. Étymologie du nom de Zoroastre. 3) *Oropastes* et *Mithropastes* = le protégé de Ahoura, de Mithra; de *upastā* = secours, hommage. 4) Noms perses composés avec *vāthwa* (= garde, protection et aussi troupeau), ce qui est rendu dans les transcriptions grecques par -βότης et -πάτης. 5) Absence de noms signifiant esclave ou serviteur d'un dieu. 6) Μεγαδότης = ami de la lune, de *māha* et *daoustā*; Ἀπρότης = ami de A'oura (Ormuzd); Φαρναζδότης = offrant des sacrifices à Behram, 7) Quelques noms d'étymologie douteuse. 8) Noms indiquant une origine divine ou héroïque et formés au moyen d'une terminaison identique au zend *taokhma*, en sanscr. *tokma* = famille, *toka* = enfant. 9) Trois noms dont la transcription grecque se termine en -αίχμας ou -αίχμας, ce que M. Pott ramène au mot zend *takhma* = fortis.

A. Sprenger. *Sur l'origine et la signification du mot arabe nâmoûs*. M. Sprenger montre que le mot *nâmoûs* (νόμος) était connu aux tribus chrétiennes parmi les Arabes longtemps avant Mohammed, par la traduction des Évangiles (comp. p. e. Év. selon saint Matthieu, v, 17; vii, 12; xxi, 40), où il signifie « la loi », c'est-à-dire la loi de l'Ancien Testament. L'emploi de ce mot parmi les musulmans est primitivement restreint à une seule sentence, qui est la prophétie du chrétien Warakah touchant la vocation divine de Mohammed, et exprimée en ces termes : « C'est le nâmoûs qui descend sur lui. » M. Sprenger fait voir que ces paroles contiennent une allusion aux versets de l'Évangile selon saint Jean xv, 25, 26, et qu'elles devaient donner à entendre que Mohammed était le Paraclet annoncé dans ce passage de l'Évangile. Pendant que la tradition transmettait de bouche en bouche la prophétie de Warakah, le mot étranger *nâmoûs*, peu familier aux Arabes, fut conservé intact à cause de cela même, mais devenait de plus en plus inintelligible et mystérieux. Enfin les commentateurs finirent par le considérer comme dérivé de la racine arabe *namaça*, et l'interprétèrent par « le confident de Dieu, l'ange Gabriel ». Dans le langage technique de la philosophie arabe, le terme *nâmoûs* signifie les lois divines et révélées de la morale par opposition aux lois naturelles. Ces observations du docteur Sprenger ont d'autant plus de valeur, qu'il n'est probablement pas de savant en Europe qui connaisse mieux que lui la science de la tradition musulmane et tout ce qui s'y rattache.

H. d'Ewald. *Sur l'état actuel des études phéniciennes*. Ce mémoire a

pour objet une critique polémique des travaux de M. Blau sur l'inscription d'Echmounazar, de ceux de M. Levy sur les inscriptions néophéniciennes, et des opinions de M. Levy sur les formes les plus anciennes de l'alphabet phénicien. Ce dernier point se rattache à la question tant débattue, si l'écriture s'est formée dans l'origine d'images d'objets réels, de signes idéographiques, ou de combinaisons pour ainsi dire géométriques de traits et d'angles.

A. Levy. Explication d'une nouvelle inscription néophénicienne trouvée à Constantine. Cette inscription avait été traduite par M. Judas comme il suit : « *Tutelæ Baali misericordi et firmitati Milcatæ. Feci Balolymus mihi hoc votum... regionem; incurvavi tumulum ad sepulturam.* » M. Ewald, qui s'en est occupé ensuite, traduit : « Au maître Baal Khamán et à la maîtresse Milkhat Baala la divinité, qui me guérit, voué par Yapher-Khanna, fils de Melcart. » M. Levy, à son tour, propose la traduction suivante : « Au maître Baal Khaminan et à notre maîtresse Nith (qui est) la face de Baal, conformément au vœu que j'ai fait, Hanno Bomelkarth. »

Fr. d'Erdmann. Sur les Tatars de Kazan. C'est une description très-détaillée de la vie et des mœurs de ces Tatars, et d'autant plus intéressante que l'auteur, qui a été pendant une suite de quarante ans continuellement en contact avec la tribu dont il s'agit, offre ici au lecteur les fruits de ses propres observations, faites dans un si long espace de temps.

K. H. Graf. Extraits du diwân de Sadi. Outre le Gulistan et le Bostan, qui ont rendu célèbre en Europe le nom du grand poète persan, Sadi a composé un diwân, ou recueil de poésies lyriques, qui n'existe jusqu'à présent que dans des copies manuscrites et dans des éditions faites en Orient, dont une à Calcutta. C'est d'après cette dernière que M. Graf a reproduit le texte d'un certain nombre de poèmes du diwân, en les accompagnant de traductions allemandes métriques. Il avait traduit antérieurement (même journal, t. IX, p. 92; t. XII, p. 82) un certain nombre des kacides du diwân; aujourd'hui, M. Graf nous donne un choix de poèmes érotiques moins longs que les kacides, appelés « Tayyibât » (= délices). Il s'applique à imiter dans ces traductions, plus exactement encore qu'il ne l'avait fait pour les kacides, les particularités du mètre et de la rime de l'original persan; et il faut admirer le rare talent avec lequel il a su vaincre les nombreuses difficultés d'une pareille tâche, tout en rendant le sens du texte de manière à faire preuve d'une connaissance parfaite et intime de la langue qu'il traduit.

GÉOGRAPHIE, ETHNOGRAPHIE, HISTOIRE.

JOURNAUX.

ARCHIVES POUR LA CONNAISSANCE SCIENTIFIQUE DE LA RUSSIE, éditées par A. Erman (*Archiv für wissenschaftliche Kund von Russland*), t. IX, 1^{er} cahier. — Berlin, 1859.

Sur la machine à calculer de M. Bouniakovski (avec une pl.). — Esquisse topographique du pays compris entre la baie de Castries et l'Amour (avec deux cartes). Ce morceau est la traduction d'un mémoire (russe) de M. Romanoff. La portion du cours de l'Amour dont il traite particulièrement est celle où le fleuve, dans la vaste courbe que décrit sa partie inférieure, s'approche de la côte au point de ne laisser qu'un intervalle de vingt verstes jusqu'au fond du large et beau bassin qu'on nomme la baie de Castries¹. C'est là que s'est faite l'étude d'un chemin de fer qui doit lier le fleuve à la baie. — *Sur une expédition botanique et zoologique à l'Aral*. Cette expédition, composée de MM. Siéverzof et Bortchof, a eu lieu en 1857, sous les auspices de l'Académie des sciences. La faune et la flore de la steppe Kirghize et des plaines de l'Aral ont été notablement enrichies par les investigations des deux jeunes naturalistes. Mais le résultat le plus important de leur exploration a été, dit le rapport, de constater que de même que les mollusques du lac d'Aral sont analogues, sinon identiques, à ceux qui vivent dans les mers ouvertes, de même la végétation des parties extérieures de son bassin, particulièrement au nord-est, a tous les caractères d'une végétation océanique, et nullement ceux qui caractérisent la flore des lacs intérieurs, soit d'eau douce, soit d'eau salée. C'est une nouvelle confirmation de ce grand fait, proclamé depuis longtemps, que le lac d'Aral a fait partie originellement d'une mer ouverte. — *Sur les fouilles tchoudes, d'après le mémoire (en russe) de M. E. J. Eichwald*. L'auteur de ce mémoire, sur un sujet qui depuis longtemps a fort occupé les archéologues allemands et russes, est le même qui a fait en 1825 un voyage bien connu au Caucase et à la mer Caspienne. M. Eichwald est Russe, quoique d'origine allemande, comme son nom l'indique. Bien que naturaliste, et naturaliste éminent, ses excursions dans le domaine de l'histoire et des antiquités ont été fréquentes. Son travail actuel, dont les *Archives* donnent ici l'analyse sommaire, est un de ces *excursus*. Les fouilles dont traite M. Eichwald sont celles du district de Kouznesk, dans la région de l'Altaï, où l'on a trouvé, au fond d'anciennes exploitations de mines de cuivre et autres, beaucoup d'objets, outils, etc., d'origine inconnue, que l'on a attribués à un peuple hypothétique désigné sous le nom de Tchoud. M. Eichwald jette çà et là, chemin faisant, bon nombre d'hypothèses et d'étymologies ethnologiques, sur le nom des Huns, par exemple, sur celui des Comans, et autres. Quelques-unes de ces étymologies donnent lieu à de bonnes remarques de l'auteur de l'article, probablement M. Erman. — *La famille des peuples Hunno-Scythiques* (d'après un mémoire de M. Rébary, en magyar). Quels peuples appartenaient autrefois à la famille Hunno-Scythique ou Ougorienne, et quels sont ceux qu'on y peut

¹ On peut voir à ce sujet le cahier de janvier de la *Revue*, p. 55.

compter aujourd'hui? L'histoire répond à la première question, et la philologie comparée à la seconde. Selon les historiens hongrois, les Magyars, les Kounns (Huns), les Bésényeu (Petchénèghes ou Patzinaks), les Avars, les Kozars (Khazars), les Boulgars, etc., étaient de purs rameaux de la famille Hunno-Scythique, vue contraire à celle des savants russes et allemands, pour lesquels tous ces peuples, à la seule exception des Magyars, sont des Turks. L'auteur du mémoire s'attache à combattre cette opinion, et à justifier celle de ses compatriotes par une série d'arguments historiques et philologiques. — *Alexandre Nikolaiévitch Raditcheff. Histoire d'un publiciste russe.* — *Sur les mœurs et les usages anciens et actuels des Mongols, pour l'éclaircissement de la relation de Plan Carpin*, par le lama Galzan Gomboïef. — *Travaux de la Société impériale d'archéologie orientale* (t. III à VI). Le t. III renferme les mémoires suivants : *Eichwald*, Sur les mines tchoudas; *Firkovitch*, Recherches archéologiques dans le Caucase; *Ilimski*, Remarques sur Tamgas et Ounkouns; Extrait des lettres de Dordji Banzarof, avec des remarques de M. Savéliéf; *Savéliéf*, Sur quelques monnaies de la Horde d'Or. Au t. IV : *Vaziliéf*, Histoire et antiquité des parties orientales de l'Asie centrale, du dixième au treizième siècle; *Galzan-Gomboïef*, Sur les anciens usages des Mongols et leurs croyances superstitieuses, tels que les représente Plan Carpin; *Véliaminof-Sernof*, Sur un monument avec une inscription arabe et turque dans le pays Baschkir; *Savéliéf*, Médailles orientales inédites de F. Sorat (3^e art.); *Bérézïn*, Inscriptions arméniennes et géorgiennes des églises de Djoulfa et d'Is-pahan; *Khvolson*, Inscriptions hébraïques d'Haleb rapportées par M. Bérézïn; *Véliaminof-Sernof*, Monnaies de la Boukharie et de Khiva. Au t. V : Histoire des Mongols de Raschid-Eddin, traduit (en russe) par M. Bérézïn. Première partie, des tribus turques et mongoles, avec des remarques du traducteur. Ce morceau remplit tout le volume. Au t. VI : Chronique d'Altan Tobtchi, et Chronique kalmouke, qui comprend l'histoire d'Oubaschi-Khountaidji et de ses guerres avec les Oïrat ou Eleuths, texte mongol et traduction russe du lama Galzan-Gomboïef. — *La colonisation libre et le servage dans le gouvernement d'Orenbourg* (trad. du russe). — N. Sokolof, *Sur la formation de la chrysolith par des procédés métallurgiques.*

JOURNAL DE GÉOGRAPHIE GÉNÉRALE, édité par M. Neuman (*Zeitschrift für allgemeine Erdkund.* — Berlin). Novembre, décembre 1859; nos 77, 78.

W. Dove, *Sur le climat de l'Europe occidentale.* — Biernatzki, *L'île de Formose.* M. Biernatzki a réuni dans ce morceau ce que les relations américaines et anglaises des trois dernières années fournissent de renseignements nouveaux sur l'île de Formose. — Friedmann, *Les Indes Néerlandaises en 1856; d'après les documents officiels.* — *Corrientes* (avec une carte). Notice extraite principalement de la récente relation du lieutenant Page, de la marine américaine (*la Plata, the Argentine Confederation, and Paraguay....* New-York, 1859). — MÉLANGES. *Population de l'Espagne*, d'après le volume officiel publié en 1858 par ordre du gouvernement espagnol, sous le titre de *Censo de la poblacion de España, segun el reruento verificado en 21 de mayo de 1857.* D'après ce recensement, la population totale de l'Espagne est de 15,464,340 âmes. Des 49 provinces du royaume, les plus peuplées sont Barcelone (713,734 hab.) et Valence (606,608 hab.). Les plus grandes villes, c'est-à-dire celles dont la population dépasse 100,000 âmes, sont Madrid (281,170 hab.), Barcelone (178,625 hab.), Séville (112,139 hab.) et

Valence (106,435 hab.). — *Restes humains fossiles trouvés dans une caverne du Düsselthal*, d'après un mémoire de M. Fuhlrott. — *Nouvelles communications sur l'expédition russe au Khorâân* (avec une carte). Traduction d'une lettre de M. Khanikof, chef de l'expédition, où sont résumés les principaux résultats qu'on en a rapportés. Ce document, ainsi que la carte qui l'accompagne, est tiré du Bulletin (russe) de la Société de géographie de Saint-Petersbourg. Outre la province d'Asterabad, sept routes étendues ont été relevées dans le Khorâân, ainsi que les plans de Mesched et de Hérât. Ces relevés s'appuient sur cinquante déterminations astronomiques de M. Lenz. Pour la physique du globe, on a recueilli une suite d'observations magnétiques, météorologiques et psychométriques. La botanique, la zoologie et la géologie se sont enrichies d'observations nombreuses et de collections. M. Lenz a aussi réuni beaucoup d'éléments de déterminations hypsométriques. Les recherches archéologiques et numismatiques ont seules produit beaucoup moins qu'on ne l'avait espéré. Sauf une médaille bactrienne, il n'est pas question de monuments antérieurs à l'islamisme; les inscriptions cunéiformes qu'on a rencontrées sont elles-mêmes très-peu nombreuses. Les monnaies ou médailles sont à peu près exclusivement de l'époque musulmane; les médailles des Arsacides et des Sassanides sont rares. Les études ethnographiques ont été peu fertiles jusqu'à Mesched, parce que cette partie occidentale du Khorâân est habitée par des populations de pur sang iranien (quoiqu'elles aient oublié leur antique dénomination de *Tadjiks*), dont les dialectes ne diffèrent que par des particularités provinciales. Immédiatement après Mesched, l'expédition s'est trouvée au milieu des *Hézarêh*, race qui présente cette singularité embarrassante que son type physique est tout à fait mongol, et sa langue du par persan. M. Khanikof a recueilli de la bouche des anciens cette tradition, qu'ils étaient issus de la tribu de Berlas, branche des Ouzbeks, et qu'au temps de Timour ils plantaient leurs tentes aux environs de Kesch ou de Cherkhi-Sebza. Lorsque l'émir Timour, dans l'année 799 de l'hégire (1397), plaça son quatrième fils Châh Roukh à la tête du Khorâân, il lui donna mille familles de la tribu de Berlas que Châh Roukh établit dans la fertile vallée du haut Mourghab, où les Persans leurs voisins les surnommèrent Hézarêh, « les Mille ». De là ils s'étendirent à l'est jusqu'à Kaboul, à l'ouest jusqu'au Hériroud, et au delà. L'abandon qu'ils ont fait de leur langue maternelle pour adopter un idiome étranger s'explique par leur établissement au milieu de populations persanes beaucoup plus nombreuses qu'eux-mêmes ne l'étaient. — *Nouvelles de la mer du Japon*. Quelques îlots rocheux découverts par le vapeur russe l'*Amerika*. Au mois d'août dernier, l'*Amerika* était dans la baie de Yédo, où douze bâtiments russes (dont une frégate et cinq corvettes) se trouvaient réunis. — *Sur les limites des provinces septentrionales de la confédération Argentine*. Note de M. H. Kiepert (avec une carte, construite d'après celle du lieutenant Page). — SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE BERLIN. Séances de novembre et décembre. — Aperçu des ouvrages, mémoires, etc., relatifs à la géographie, publiés de juillet à décembre 1859. Par M. Koner.

Mittheilungen, von A. Petermann. 1860, n° 2. — La rivière Fraser (Colombie anglaise), depuis son embouchure jusqu'au fort Yale, d'après les reconnaissances de M.M. Magne et Begbie en 1850 (avec une carte dans le texte). Cette reconnaissance d'une partie de la rivière Frazer est la première qui ait été faite avec un caractère scientifique par des Européens; jusque-là, les nombreuses cartes publiées

dans ces dernières années sur cette partie des possessions britanniques étaient seulement basées, à l'exception des côtes, sur les notes de quelques voyageurs et sur les informations recueillies de la bouche de quelques indigènes. — *L'exploration des montagnes Noires* (Black Hills), dans l'intérieur de l'Amérique du Nord, par G. K. Warren et F. V. Hayden (avec une carte topographique dans le texte). Le territoire exploré par le lieutenant américain Warren et le docteur Hayden, dans la seconde moitié de l'année 1857, est situé au nord du fort Laramée, entre le Missouri et les montagnes Rocheuses. Cette exploration se rattache au vaste ensemble d'études qu'a fait entreprendre le gouvernement américain pour l'établissement d'une communication régulière entre les États de l'Atlantique et les Territoires de l'Océan. — *Voyage de Henry Duveyrier dans le nord de l'Afrique. Observations scientifiques dans le Oudd Mezâb, et voyage à El-Golé'a, de juin à octobre 1859* (avec une carte). Suite des lettres du voyageur. — Schweitzer et Kœppen. *Superficie et population de l'empire de Russie*. Les 51 gouvernements de la Russie d'Europe ont une superficie de 88,072 milles géographiques carrés et une population de 52,317,836 âmes; à quoi il faut ajouter la Pologne, 2,320 milles carrés; population, 4,852,055 âmes; et la Finlande, 6,844 milles carrés; population, 1,636,915 âmes. Les provinces du Caucase, superficie, 5,585 milles carrés; population, 3,734,584 âmes. Sibérie, superficie, 264,955 milles carrés; population, 4,866,718 âmes. Amérique russe, superficie, 24,298 milles carrés (chiffre très-vague); population, 54,000 âmes. Total général de l'empire russe : superficie, 392,075 milles carrés; population, 67,452,108 âmes. — K. Ditmar, *Les volcans et les sources chaudes du Kamtchatka*. M. Karl de Ditmar a traversé le Kamtchatka en plusieurs sens, et en a étudié la constitution géologique, dans les années 1851 à 1855. — Théod. Kotschy, *Nouveau voyage en Asie Mineure*, 3^e notice. Cette troisième suite des lettres du voyageur est datée d'Erzeroum, 28 octobre 1859. Kotschy y rend compte de son voyage de Trapézount au lac de Vâh, par Erzeroum, le Bingheul et Mouch; de son exploration d'un territoire inconnu au sud de ce grand lac et de son retour à Erzeroum. — NOTICES GÉOGRAPHIQUES. *Plan géo-plastique de Gross-Glockner*, par M. Fr. Keil. — *Levée trigonométrique de Kachmir*. Les ingénieurs ont employé trois ans et demi, sous la direction du capitaine Montgomerie, à ce grand travail, dans lequel sont compris les districts limitrophes du Tibet. — *Collections africaines* du M. du Chaillu. M. du Chaillu, qui a parcouru pendant quatre ans en naturaliste les contrées de l'ouest de l'Afrique équatoriale, vient de rapporter à New-York un véritable musée. — *Australie*. Voyage de M. Hotroyd dans le sud du continent australien. — *Impartation du chameau en Australie pour les explorations intérieures*. — *Pérou*. Voyage de l'astronome Chilom Moesta au Pérou (1858). — *La littérature et l'art dans les régions arctiques*. Sous ce titre, on rend compte d'un livre récemment imprimé dans la colonie de Godthaab au Groënland sous le titre de *Kaladlit Okaltuktualliat*. C'est un recueil de chansons groënlandaises, avec la traduction danoise, accompagné d'illustrations gravées sur bois par un indigène. — *Le ciel prophète du temps*. Quelques extraits d'un manuel récent imprimé en Angleterre, où les diverses couleurs dont se teint le ciel au soleil couchant sont données comme présages de beau ou de mauvais temps pour le lendemain. — *Dépression du bassin de la Manitch*, entre la mer Caspienne et la mer Noire. Nouvelle lettre de M. Bergsträsser. — NOUVELLES PUBLICATIONS GÉOGRAPHIQUES. Annonces analytiques de quatorze ouvrages, mémoires, cartes et plans récents.

LIVRES.

Les Gètes, ou la Filiation généalogique des Scythes aux Gètes, et des Gètes aux Germains et aux Scandinaves, démontrée sur l'histoire de la migration de ces peuples, et sur la continuité organique des phénomènes de leur état social, moral et religieux, par F. G. Bergmann, professeur de littérature étrangère à la faculté des lettres de Strasbourg, 1 vol. in-8°, xv-306 p. — Paris et Strasbourg, 1859, Treuttel et Würtz.

Le titre de ce nouvel ouvrage du savant professeur en exprime pleinement le sujet. Il fait suite à des publications antérieures de M. Bergmann sur la race indo-européenne, qu'il préfère appeler race *iasfétique*. Lui-même s'exprime là-dessus en ces termes : « Dans un premier mémoire, intitulé les *Peuples primitifs de la race de Iafète*, nous avons fait connaître les peuples primitifs qui se rattachent à la race *iasfétique*, et parmi eux nous avons signalé les Scythes comme les cadets de cette race. Ensuite, dans un second mémoire intitulé les *Scythes*, nous avons démontré que cette nation n'est pas, comme quelques savants le prétendent, de race tartare, mais qu'elle appartient réellement, comme nous l'avons dit, à la race *iasfétique*; nous y avons également et préalablement énoncé la thèse (nous réservant d'en fournir plus tard la preuve) que les Scythes, par l'intermédiaire de la branche sarmate et de la branche gète, sont les ancêtres, d'un côté, des Slaves et des Lithuas; de l'autre, des Germains et des Scandinaves. Dans ce troisième ouvrage que nous soumettons aujourd'hui au jugement des hommes compétents, nous nous proposons de traiter plus particulièrement des peuples de la branche gète, et de prouver que les peuples gètes et goths sont issus des Scythes, et qu'ils sont la souche des peuples germains et scandinaves. Dans un dernier travail qui fera suite à celui-ci, nous traiterons des peuples de la branche sarmate, et nous prouverons que ces peuples sont également les fils des Scythes, et qu'ils sont les pères des Slaves, des Vendes et des Lithuas. » Dans sa conclusion, l'auteur dit encore : « Les Scythes et les Gètes ne sont plus à considérer comme des barbares sans importance et sans signification dans l'histoire ancienne; tout ce qui les concerne présentera à l'avenir un intérêt majeur, ne serait-ce que par rapport à leurs descendants, les peuples germains et scandinaves, qui comptent parmi les nations les plus intéressantes des temps modernes. L'histoire de ces peuples, qui jusqu'ici n'avait pas de commencement primitif, et s'ouvrait en quelque sorte *ex abrupto*, pourra se compléter maintenant par celle de leurs pères, les Scythes et les peuples de la branche gète, et elle embrassera ainsi, sans interruption, la longue période de trois mille ans, depuis l'origine de leur race jusqu'à nos jours. »

On voit toute l'importance des résultats auxquels tendent les recherches de M. Bergmann. Si ces résultats sont acceptés par la critique, ils auront une fois de plus mis en lumière le concours éminent que la philologie comparée peut donner à l'histoire. Le nouvel ouvrage de M. Bergmann est dédié à M. Jacob Grimm, « le maître de tous les Germanistes, le héros de la philologie nouvelle. »

A. V.

I.

CHIMIE.

BEITRÄGE ZUR NÄHERN KENNTNISS DES SAUERSTOFFES, PAR C. F. SCHÖNBEIN¹.
(*Essais pour servir à la connaissance plus intime de l'oxygène.*)

Sous ce titre, le savant professeur de Bâle a communiqué à l'Académie de Bavière le résultat de recherches qui l'ont conduit à la connaissance de faits entièrement nouveaux et dont l'analyse offrira sans doute de l'intérêt aux lecteurs de la *Revue*. Des observations antérieures ont appris à M. Schönbein que, dans plusieurs cas de combustion lente dans l'air ou dans l'oxygène pur², il se forme, entre autres produits, de petites quantités d'eau oxygénée. Ce fait inattendu a nécessairement amené l'auteur à rechercher des réactifs à l'aide desquels il pût déceler sûrement de très-petites quantités de ce corps. Une fois en possession de ces réactifs, l'auteur a pu constater la production d'eau oxygénée dans un certain nombre de cas d'oxydation lente. Le mémoire qui nous occupe a pour objet l'indication de ces réactifs et l'examen des circonstances dans lesquelles il se forme de l'eau oxygénée.

I. — DES RÉACTIFS LES PLUS SENSIBLES DE L'EAU OXYGÉNÉE.

Comme on le sait, les réactifs chimiques les plus sensibles sont ceux qui reposent sur des changements de couleur brusques et assez nets pour que l'œil puisse saisir l'instant précis auquel ils s'effectuent. L'eau oxygénée est un corps qui donne lieu, avec certaines substances, à des colorations et à des décolorations qui remplissent cette condition et qui sont dues à l'action tantôt oxydante, tantôt désoxydante de HO^2 .

1. *Empois ioduré de potassium et protosulfate de fer.* — D'après les observations de l'auteur, HO^2 très-étendu d'eau n'agit pas ou n'agit que très-lentement sur l'iodure de potassium, et, par conséquent, l'empois ioduré ne bleuit pas ou ne bleuit que très-lentement quand on le met en contact avec ce liquide. Si l'on ajoute quelques gouttes d'une dissolution très-concentrée de protosulfate de fer à de l'eau contenant de l'empois ioduré et $\frac{1}{60000}$ de HO^2 , on voit, au contraire, se manifester immédiatement une coloration bleue très-intense. Le réactif employé de cette manière est d'une sensibilité telle qu'il permet de constater la présence dans l'eau de $\frac{1}{60000}$ de HO^2 , et un billionième d'eau oxygénée donne encore une réaction appréciable. L'empois doit être récemment préparé, et l'on doit s'assurer que la liqueur dans laquelle on recherche HO^2 est bien exempte d'acide, la présence d'une petite quantité d'un acide quelconque devant masquer la réaction.

2. *Cyanoferride de potassium et protosulfate de fer.* — L'auteur a précédemment montré que l'addition d'eau oxygénée dans le mélange de ces deux sels donne lieu à un précipité de bleu de Prusse, parce que, dans ces circonstances, HO^2 ramène le sel de sesquioxyde à l'état de protosel. Le bleu de Prusse, possé-

¹ *Gelahrte Anzeigen der K. Bayerischen Academie der Wissenschaften*, n° 66, 67, 68, décembre 1859.

² Notamment dans l'oxydation lente du phosphore et de l'éther.

dant un pouvoir colorant très-considérable, explique la sensibilité du réactif. Pour produire la réaction, on opère de la manière suivante : On verse une solution de protosulfate de fer très-étendue dans de l'eau contenant un millièame de cyano-ferride en dissolution, jusqu'à ce que la liqueur soit sensiblement colorée en jaune-brun. Si l'on mélange alors ce liquide avec son volume d'eau contenant $\frac{1}{25000}$ de HO^2 , la liqueur devient verte, puis ne tarde pas à bleuir fortement par suite de la formation du bleu de Prusse. Il faut opérer également sur un liquide entièrement dépourvu d'acidité, la présence d'un acide suffisant seule pour déterminer la réaction.

3. *Permanganate de potasse en dissolution.* — On sait que des traces de permanganate peuvent colorer en rose des quantités d'eau comparativement très-grandes. Ainsi, de l'eau tenant en dissolution $\frac{1}{100000}$ de ce sel est encore très-colorée, et un millionième de permanganate communique encore à l'eau une teinte appréciable. L'auteur a montré récemment que HO^2 détruit le permanganate, c'est-à-dire précipite de l'oxyde et ramène le sel à l'état du protosel, et cela surtout quand les liqueurs sont rendues faiblement acides par $\text{SO}^3 \text{HO}$, par exemple. HO^2 a donc la propriété de décolorer le permanganate de potasse; $\frac{1}{50000}$ de HO^2 décolore très-rapidement le sel de manganèse; un millionième de HO^2 produit encore le même effet, mais plus lentement. L'auteur recommande d'opérer sur des quantités de liquide assez grandes, ce qui permet de saisir plus nettement la décoloration.

4. *Teinture d'indigo et protosulfate de fer.* — Tout le monde connaît le pouvoir colorant considérable de l'indigo dissous dans l'acide sulfurique; l'auteur a remarqué que HO^2 seul ne détruit que très-lentement cette coloration, mais si l'on ajoute au réactif quelques gouttes de protosulfate de fer, la décoloration s'opère beaucoup plus rapidement. Avec $\frac{1}{50000}$ de HO^2 , la décoloration est assez prompte; elle se produit encore avec de l'eau contenant $\frac{1}{500000}$ de HO^2 seulement.

5. *Acide chromique.* — On sait que la dissolution de cet acide se colore en bleu sous l'influence de l'eau oxygénée, et que ce dernier corps se décompose ensuite en eau et en oxygène ordinaire, qui se dégage sans que l'acide chromique perde lui-même de son oxygène. D'après les recherches de M. Schœnbein, CrO^3 est réduit à l'état d'oxyde de chrome lorsque l'eau oxygénée ou l'acide chromique renferment de l'acide sulfurique. On obtient une coloration bleue très-sensible en mélangeant une solution d'acide chromique étendue à 20 gr. d'eau contenant $\frac{1}{100000}$ de HO^2 et préalablement acidulée par SO^3 , AzO^5 , etc. La présence de ces acides augmente la sensibilité du réactif. La réaction est plus sensible encore si l'on emploie l'acide chromique dissous dans l'éther. 5 gr. d'eau contenant $\frac{1}{20000}$ seulement de HO^2 , agités avec 10 gr. d'éther additionné de quelques gouttes d'une solution étendue de CrO^3 , se colorent encore sensiblement en bleu d'azur.

L'auteur recommande spécialement l'emploi du permanganate de potasse et de l'empois ioduré additionné de protosulfate de fer, lorsqu'on veut rechercher l'eau oxygénée dans un liquide qui n'en contient que de très-petites quantités. Pour des liqueurs plus riches en HO^2 , il se sert de préférence de l'éther mêlé à l'acide chromique. Il observe, en terminant, que c'est grâce à ces réactifs très-sensibles qu'il a pu constater les faits si intéressants consignés dans la deuxième partie de son mémoire.

II. — DE LA PRODUCTION DE L'EAU OXYGÉNÉE A L'AIDE DE L'EAU ET DE L'OXYGÈNE ORDINAIRE
SOUS L'INFLUENCE DU CONTACT DU ZINC, DU CADMIUM, DU PLOMB ET DU CUIVRE.

Le défaut d'espace nous oblige à nous restreindre aujourd'hui à l'exposition des expériences très-ingénieuses de l'auteur, sans rapporter les vues théoriques qui l'ont amené à des résultats si intéressants, bien que nous partagions entièrement l'avis du savant professeur, qui pense que les idées et la méthode qui ont guidé un observateur dans ses recherches ne sont pas moins utiles à connaître que les résultats mêmes auxquels il est arrivé. Nous reviendrons peut-être un jour, dans cette *Revue*, sur l'ensemble des idées théoriques qui ont constamment guidé dans ses beaux travaux le savant auquel la science est redevable, entre autres découvertes remarquables, de la connaissance du coton-poudre et de l'ozone. Aujourd'hui nous nous bornerons à résumer les expériences relatives à la production de l'eau oxygénée, réservant la troisième partie du mémoire pour l'examiner en exposant les idées théoriques de l'auteur sur la véritable constitution de l'oxygène.

1. *Formation d'eau oxygénée sous l'influence du zinc.* — Dans un flacon d'un litre on met 100 gr. de limaille de zinc parfaitement décapé. On ajoute 50 gr. d'eau distillée et l'on agite vivement le mélange pendant dix minutes avec de l'oxygène. Au bout de ce temps l'eau est devenue laiteuse par suite de la production d'oxyde de zinc. Dans le liquide séparé du métal et filtré, les réactifs indiqués plus haut décèlent la présence de l'eau oxygénée. Si l'on agite le liquide pendant quelques instants avec de la mousse de platine, du peroxyde de plomb ou de manganèse, des oxydes des métaux nobles, il perd toutes ses propriétés oxydantes et désoxydantes. On peut dans cette expérience remplacer l'oxygène par l'air atmosphérique.

On peut se procurer beaucoup plus vite et plus commodément de l'eau notablement chargée de HO^2 en employant le procédé suivant, que l'auteur recommande aux professeurs comme une expérience de cours très-instructive. On prend 100 gr. de mercure et autant de limaille de zinc qu'on triture ensemble dans une capsule de verre en les arrosant avec de l'eau rendue acide par SO^3 ou HCl . Il se produit très-rapidement un amalgame pulvérulent, qu'on lave convenablement avec de l'eau distillée et qu'on place ensuite, sans le tasser, dans un entonnoir effilé. Avec une pipette on fait couler sur l'amalgame un mince filet d'eau assez lentement pour que l'amalgame soit en même temps en contact avec l'eau et l'oxygène de l'air. Si dans l'espace de quelques minutes on a versé sur le métal 300 cent. cubes d'eau environ, le liquide qui s'écoule de l'entonnoir bleuit sensiblement par l'empois ioduré additionné de protosulfate de fer; on peut augmenter notablement la proportion d'eau oxygénée en faisant repasser un certain nombre de fois la même liqueur sur l'amalgame. Bien que l'eau qui filtre soit parfaitement limpide, il s'est formé cependant de l'oxyde de zinc hydraté, comme on peut s'en convaincre en agitant l'amalgame avec de l'eau distillée qui devient immédiatement laiteuse. L'amalgamation n'a d'autre but que d'augmenter la division du métal et la surface de contact avec l'oxygène de l'eau, car le mercure agité avec de l'eau ne donne pas naissance à la moindre trace d'eau oxygénée.

Il semble que l'on pourrait arriver par ce moyen à se procurer de l'eau oxygénée passablement concentrée; mais il suffit, comme l'observe l'auteur, de voir

qu'il se produit en même temps de l'oxyde de zinc, aux dépens de HO^2 , pour prévoir qu'on ne peut pas espérer dépasser une certaine limite très-restreinte de concentration. Des essais comparatifs ont appris à l'auteur qu'en employant de l'eau pure, du zinc et du mercure, on ne pouvait obtenir de l'eau renfermant plus de $\frac{1}{10000}$ de HO^2 dans les circonstances les plus favorables.

Voici une autre expérience qui fait espérer à M. Schœnbein de pouvoir arriver à préparer de l'eau oxygénée beaucoup plus concentrée. 200 gr. d'amalgame de zinc, agités pendant une minute dans un flacon d'un litre, au contact de l'oxygène de l'air et avec de l'eau contenant 1 pour 100 d'acide sulfurique, ont donné naissance à $\frac{1}{50000}$ de HO^2 dans cette eau. Au bout de six minutes d'agitation, la même eau renfermait $\frac{1}{60000}$ de HO^2 . On ne put dépasser ce maximum. Dans ce cas, il se produit du sulfate de zinc. L'auteur pense que vraisemblablement la présence de l'acide a pour effet d'augmenter la stabilité de l'eau oxygénée. L'eau obtenue dans cette dernière expérience et renfermant $\frac{1}{60000}$ de HO^2 a donné toutes les réactions indiquées plus haut. Aux réactifs déjà connus, l'auteur en ajoute un nouveau : de la teinture de gaïac récemment préparée est mélangée à HO^2 neutralisée; on ajoute quelques gouttes d'une solution de globules du sang qui produit instantanément une coloration bleue. L'eau oxygénée acidulée ne possède pas cette propriété.

2. *Formation d'eau oxygénée sous l'influence du cadmium.* — Le cadmium et son amalgame se comportant exactement comme le zinc, tout ce que nous venons de dire leur est applicable. Il se produit du sulfate de cadmium lorsqu'on opère avec de l'eau acidulée.

3. *Formation d'eau oxygénée sous l'influence du plomb.* — Les choses se passent exactement comme avec le zinc. Il y a production d'oxyde de plomb et d'eau oxygénée. En employant le plomb très-divisé obtenu par voie électro-chimique, le mercure et de l'eau contenant 1 pour 100 d'acide sulfurique, M. Schœnbein est arrivé à préparer de l'eau contenant, comme maximum, $\frac{1}{10000}$ de HO^2 . Dans ce cas, il se forme également du sulfate de plomb.

4. *Formation d'eau oxygénée sous l'influence du cuivre.* — En agitant de la limaille de cuivre avec de l'eau pure et de l'oxygène, l'auteur a obtenu un liquide dans lequel les réactifs les plus sensibles n'accusaient pas la présence de traces d'eau oxygénée. Quand on substitue l'eau acidulée à l'eau ordinaire, c'est tout autre chose. 100 gr. de limaille de cuivre pur, agités au contact de l'air avec 50 gr. d'eau contenant 1 pour 100 d'acide sulfurique dans un flacon d'un litre, donnent au bout de quatre à cinq minutes un liquide qui renferme $\frac{1}{10000}$ de HO^2 . C'est là le maximum que l'auteur a pu atteindre.

M. Schœnbein continue ces recherches si intéressantes; il montre que la production de l'eau oxygénée, dont la découverte constitue un des plus beaux titres scientifiques de l'illustre Thénard, accompagne l'oxydation lente d'un grand nombre de métaux; le savant professeur de Bâle avait déjà fait voir qu'il se produit de l'eau oxygénée dans l'oxydation lente du phosphore et de l'éther; dans une lettre récente, il m'annonce qu'il a obtenu également de l'eau oxygénée dans l'oxydation lente de l'aluminium, du manganèse, du fer, du chrome, du cobalt, du nickel, de l'étain et du bismuth. Je ferai part aux lecteurs de la *Revue* de ces nouvelles recherches dès que l'auteur les aura publiées.

L. GRANDEAU.

COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

Berlin, février-mars.

Berlin est la ville du monde où il se fait peut-être le plus de leçons et de cours publics. Il n'est pas de fraction de la société qui n'ait les siens. On s'abonne ici à une série de lecture ou de soirées littéraires, comme ailleurs on s'abonnerait à des matinées musicales. Sans parler des cent cinquante professeurs de l'université, qui retiennent autour de leurs chaires un auditoire de plus de trois mille étudiants, une société particulière de professeurs et d'hommes de lettres réunissent les gens du monde dans les soirées littéraires de l'académie de chant. Votre correspondant vous a donné déjà l'analyse de l'une de ces leçons. On a beaucoup remarqué celle que M. Wirchow, le célèbre professeur de la faculté de médecine, a faite, il y a huit jours, sur les paysans de la Norvège. D'autre part, les comités des sociétés religieuses font des lectures à un public non moins nombreux, avide d'entendre les nouvelles des missions lointaines ou les dissertations sur les questions religieuses qui sont à l'ordre du jour. Dans la villa Colonna, au centre du vieux Berlin, une société composée d'instituteurs, de journalistes, de professeurs de l'université, de juges, de conseillers municipaux, fait trois fois par semaine, à un auditoire qui n'est jamais moindre de deux à trois mille ouvriers, des leçons populaires sur les sciences naturelles, sur l'hygiène et sur la législation qui régit l'industrie. Enfin, dans les cercles militaires, on s'entretient beaucoup d'un travail sur la guerre d'Italie et sur l'armée française, lu à tout l'état-major de Berlin par l'un des officiers prussiens qui avaient été envoyés en mission à l'armée d'Italie. La lecture n'a pas duré moins de trois heures. L'auteur a rendu pleine justice à l'organisation de l'armée française, à l'instruction du soldat, à notre discipline, ennemie du pédantisme de la caserne, étrangère à toute morgue aristocratique. Il a relevé surtout les exercices que l'on fait faire à nos soldats dans les gymnases militaires et dans les salles d'escrime ouvertes dans chaque régiment. Il paraît que ce travail ne restera qu'en manuscrit. Des copies en ont été faites pour les diverses garnisons de la Prusse; on a jugé inopportun de le livrer à la publicité.

Les officiers prussiens passent pour avoir une instruction aussi variée que solide. Ils forment une sorte d'aristocratie de fortune ou de naissance, leurs gages étant trop faibles pour permettre la carrière d'officier aux militaires qui n'appartiendraient pas aux classes aisées. Mais il faut dire, à l'honneur des privilégiés, qu'ils tiennent à se faire pardonner ces avantages de la naissance par les efforts sérieux qu'ils font pour tenir leur rang dans la véritable aristocratie, celle de l'intelligence. On voit un grand nombre d'officiers suivre les cours de l'université. Ils se pressent en foule aux leçons de M. le professeur Droysen, qui

expose l'histoire de la Révolution française, et suivent jusqu'à des cours dont la matière semble plus étrangère aux préoccupations de leur carrière, par exemple ceux de M. Stahl, qui traite des rapports de l'Église et de l'État et de la tolérance dans les sociétés modernes. Il est vrai que ces questions intéressent tout le monde. Elles font le sujet de toutes les conversations, de tous les débats, dans les discussions publiques comme dans les entretiens privés. L'opinion publique ne se lasse pas d'y revenir en toute occasion. M. Stahl est le grand défenseur du *statu quo*.

Parmi les cours du soir qui s'adressent à des étudiants et à des gens du monde, l'un des plus suivis est celui de M. Werder, qui commente *Macbeth* et *Hamlet*. Il y a encore des choses neuves à dire sur Shakspeare, après tant de commentaires; M. Werder se sépare du reste en plusieurs points importants de ses plus éminents devanciers. C'est ainsi qu'il combat l'opinion de Gervinus, qui semble faire de Macbeth la victime de la fatalité plutôt que de son crime. M. Gervinus cherche la cause de ses malheurs non pas tant dans les remords qui le bouleversent, que dans l'envie des dieux jaloux de l'élévation et des succès des mortels. Selon lui, les sorcières qui se tournent contre Macbeth personnifient cette idée d'un destin jaloux qui, dans les mythes grecs, persécutent Tantale et Prométhée, et que Schiller a figuré par les étoiles qui prédisent la chute de Wallenstein. Les dieux permettent que les mortels touchent au ciel, mais ils s'en réservent la possession. Macbeth s'est élevé trop haut pour n'avoir pas à expier sa grandeur. M. Werder voit là une erreur qu'il s'attache à réfuter. Le malheur de Macbeth, d'après lui, n'a rien de commun avec celui de Prométhée; il tient à ses crimes, non à son élévation; il lui vient de son ambition et de ses remords. Macbeth le trouve au fond de son cœur, dans la lutte de ses passions, dans les terreurs du crime, dans les déchirements de son âme, poussée par la logique d'un premier meurtre qui en appelle d'autres à sa suite, portant avec elle, sous la dissimulation et le calme apparent, le remords vengeur qui ne laisse point de repos. Le malheur ne tient pas à la chute du héros ni à sa mort; il commence dès le premier acte, par les protestations de la conscience, par les visions d'un esprit terrifié de son crime, par les tortures morales d'un coupable qui devient à lui-même son propre bourreau.

L'examen d'*Hamlet* suggère aussi à M. Werder des conclusions nouvelles. MM. Greissig et Gervinus admettent comme un fait évident que rien ne doit être plus facile pour Hamlet que de tirer vengeance du meurtrier de son père et de monter sur le trône occupé par l'usurpateur. Ils partent de là pour condamner la faiblesse du prince, qui se refuse à son facile devoir, qui n'ose ni venger son père ni reconquérir ses droits, et n'a d'énergie que pour les remords qu'il ressent de sa lâcheté. Mais ces reproches tombent à faux, d'après M. Werder. « A entendre ces commentateurs, dit-il, il ne s'agirait pour Hamlet que d'oser frapper l'usurpateur de son poignard, et tout serait dit; il aurait en un clin d'œil touché au but, pourvu à ses intérêts, aussi bien que satisfait à son devoir de vengeance. Mais, d'abord, il est faux de soutenir qu'Hamlet doit reconquérir le trône de son père et que son oncle Claudius a usurpé ses droits, qu'il tient de sa naissance. La pièce ne parle pas de ces droits. Hamlet dit quelque part que le roi s'est interposé entre ses espérances et l'élection des grands. Voilà tout. Il n'y a pas la moindre allusion à la possession illégitime du trône que Claudius aurait usurpé. Le droit du monarque, c'est le choix des nobles, qui librement ont adhéré à son

élévation. Hamlet n'est pas dépossédé : rien ne lui est donné, mais rien non plus ne lui est enlevé. Il est vrai que la pièce parle de l'affection que le peuple lui porte, mais il a raison de ne pas y attacher plus d'importance qu'il ne fait. Le peuple n'a pas réclamé en sa faveur et n'a pas élevé la voix pour lui. Il a des amis personnels, mais il est abandonné du pays. Il n'a pas une âme qui plaide sa cause, et même son ami Horatio ne songe pas à lui rappeler les titres qu'il peut avoir au trône. La situation d'Hamlet paraît toute naturelle, toute normale. S'il voulait monter au trône qu'occupait son père, en tuant Claudius, c'est lui qui paraîtrait l'usurpateur, et il n'aurait aucun moyen de se justifier. Comment persuader à la foule, comment prouver aux nobles que Claudius est le meurtrier de son père et qu'il ne fait que le punir de son crime? En appellera-t-il à ses amis? mais ils n'ont fait que voir le spectre; ils n'ont pas entendu ses révélations. Le roi coupable et Hamlet sont seuls à connaître le crime. Si Hamlet tue le meurtrier, il tue avec lui le seul témoin dont l'aveu puisse persuader le peuple. Quel est son devoir? Doit-il tuer le roi? Non, mais le démasquer, lui arracher l'aveu de son crime, et satisfaire à la justice par les révélations mêmes du meurtrier, qui seul peut dévoiler le meurtre. La justice ne serait pas satisfaite par une vengeance qui, aux yeux du peuple, frapperait un innocent; elle ne l'est que par la révélation d'un crime demeuré inconnu et par des preuves acceptées de tous. Loin de tuer le roi, Hamlet doit au contraire le laisser vivre jusqu'à ce que l'occasion se présente de le convaincre par lui-même. S'il le frappe sans avoir satisfait à cette loi de raison, il fait de lui une victime innocente, un objet de la pitié publique, un martyr; il trahit la cause sacrée de la vengeance, il assassine la justice avec lui. Et c'est là le malheur du prince. Il ne peut espérer convaincre la foule par ses protestations. S'il venait en appeler au spectre, à ses visions, le peuple ne pourrait que le prendre en pitié, tout au plus le traiterait-on de pauvre fou! et voilà pourquoi il feint la folie. C'est une inspiration de haute sagesse que cette folie, dans laquelle il dissimule ses projets. Elle lui permettra d'attendre le moment opportun, sans se trahir, sans ruiner ses projets. Sous ce masque, il pourra sans danger exhaler le désespoir et la fureur qui lui échapperont malgré lui. Mais il n'oublie pas un instant ce qu'il veut, ce qu'il doit faire. Si le spectre de son père lui apparaît une seconde fois, ce n'est pas pour lui reprocher d'avoir différé la vengeance; Shakspeare n'a voulu que renforcer par là l'horreur de la situation et accuser plus vivement cette fatalité du héros, enchaîné par l'impossibilité absolue qu'il y a pour lui de dévoiler le crime et de convaincre le criminel. L'impuissance d'Hamlet tient à des causes extérieures, non à cette faiblesse véreuse et malade qu'on lui a reprochée; son caractère est autrement net et précis, autrement énergique qu'on n'a voulu le croire. Sa volonté ne fléchit pas sous son devoir, mais elle se brise contre un obstacle qu'il ne peut écarter.

Cette analyse de M. Werder tend, comme vous voyez, à présenter le caractère d'Hamlet sous un jour tout nouveau, et est le meilleur commentaire du jeu de M. Dessoir, le célèbre acteur du théâtre de Berlin. L'artiste et le professeur se rencontrent dans la manière dont ils comprennent ce rôle. M. Dessoir se garde bien de donner à Hamlet les poses rêveuses d'un héros qui s'enveloppe de sa douleur; il n'a garde de faire de lui le Werther de la vengeance. Il lui donne une allure autrement nette et décidée, et dégage son caractère de cette faiblesse malade dont on s'est plu à l'envelopper. Je crains cependant, tout en acceptant

cette donnée, que M. Dessoir ne soit allé trop loin. En nous donnant un Hamlet moins vague, moins rêveur, il nous le montre passant sans hésitation de la découverte du crime à l'énergie d'une forte résolution, s'arrêtant à peine dans la douleur et se retranchant aussitôt dans l'amère ironie de son désespoir. C'est à peine s'il lui laisse le temps d'être terrifié par les révélations qui lui découvrent sa situation et de se laisser aller au sentiment de la douleur; il pousse droit à la colère et aux éclats énergiques de l'indignation. Il évite si bien de le laisser se perdre dans les vagues et douloureuses terreurs qui doivent l'assaillir, que du premier coup il accentue pleinement l'ironie de son désespoir, qui paraît ainsi quelque peu brusqué et comme un désespoir de parti pris. Hamlet-Dessoir tient tête à sa situation comme un homme qui la connaîtrait depuis longtemps, dont la douleur s'est depuis longtemps épanchée. Dès le premier instant, il ressent la colère de l'impuissance; M. Dessoir va même plus loin. Comme si Hamlet se disait depuis longtemps que sa colère sera sans résultat, qu'il est inutile d'y donner cours, M. Dessoir l'amoin-drit volontairement; il dédaigne de l'exhaler en gestes violents, il la rétrécit jusqu'aux allures d'un simple dépit. Quand Hamlet s'écrie : « Le monde est sorti de ses gonds, et c'est moi, ô misère ! c'est moi qui dois le remettre à sa place, » il y a dans ce vers de Shakspeare la grande et amère ironie d'Oreste, l'ironie désespérée d'un homme à qui tout d'un coup se révèle un abîme d'impuissance. M. Dessoir semble craindre au contraire de donner trop d'ampleur à ce sentiment; il accentue ces paroles rapidement, en les accompagnant d'un geste saccadé et en frappant du pied. J'eusse compris qu'Hamlet restât terrifié à la lueur de cette pensée qui éclaire sa situation, et que, sans faiblesse, sans aucune teinte de sentimentalité, il eût ramassé sa force et son désespoir dans une exclamation plus lente, plus douloureuse.

K.

Dresde, 20 mars.

Le cours d'esthétique de M. Hettner est déjà terminé, et ce n'est pas sans regret que le public d'élite qui le suivait en a vu arriver la fin. Reprocher à un orateur en général, et à un professeur en particulier, d'avoir été trop court, est souvent un éloge plutôt qu'un blâme, et c'est cependant la seule observation sérieuse que la critique puisse faire à M. Hettner. Le sujet qu'il avait choisi était immense : ce n'était rien moins que l'histoire générale des beaux-arts. Architecture, sculpture, peinture, musique, poésie, il fallait tout définir et tout décrire. Une telle exposition exigerait pour le moins une année scolaire régulière, et encore le sujet ne serait-il qu'effleuré : car avant de dérouler le vaste panorama de l'histoire dont l'une des extrémités va plonger dans la nuit de l'Orient, tandis que l'autre vient se perdre au milieu de nous, il est bien nécessaire de s'entendre sur l'art et sur le but qu'il poursuit constamment à travers tous les âges et toutes les civilisations. Mais M. Hettner, bien loin d'avoir neuf mois à donner à son cours, n'avait pu y consacrer que douze leçons : il s'est donc vu forcé de parcourir ce vaste domaine de l'art un peu à la façon des dieux d'Homère, et, ma foi, tant pis pour ceux qui ne pouvaient pas suivre ses pas olympiens; il ne les attendait pas. Il négligeait tout ce qui dans l'histoire de l'art ne brille pas à

une certaine distance, les époques d'un reflet douteux, les artistes d'un mérite contesté obtenaient à peine une mention rapide et dédaigneuse. Mais quand, après avoir franchi ces plaines obscures, il arrivait à quelques-unes de ces hauteurs éclairées par le génie de l'homme, il s'y arrêtait assez pour en tracer un léger croquis. Les auditeurs attardés avaient alors le temps de le rejoindre et de reprendre haleine en écoutant ses fines analyses et ses judicieuses critiques, au milieu desquelles il semait habilement d'heureux détails empruntés à l'histoire politique ou à la biographie des artistes. Une telle course au clocher était fatigante sans doute pour le professeur comme pour ses auditeurs; mais elle ne manquait pas d'un certain charme. Il fait si bon sortir le nez des vieux bouquins ou des vilaines affaires de la vie pour embrasser d'un rapide coup d'œil les lignes ondulées de l'horizon humain! On s'oriente alors, et après avoir jeté un regard en arrière sur ce passé lumineux, on s'avance avec plus de résolution au milieu des écueils et des trames de l'avenir! L'exposition lucide et animée de M. Hettner donnait encore plus d'intérêt à cette rapide revue; le ton en était parfaitement convenable, ni trop haut, ni trop bas, ni pédant, ni vulgaire. Un vieux professeur de l'ancienne école n'eût pas manqué de faire parade de son érudition et de ses connaissances philosophiques; il nous eût accablés de dates, de détails minuscules et de formules métaphysiques. M. Hettner, qui est jeune (quoique vous me fassiez dire dans ma lettre précédente qu'il était le beau-père de Rethel¹) et qui de plus a de l'esprit, dédaigne ce vieux langage d'école et parle clairement et simplement comme tout le monde. Ses auditeurs, qui ne doutent nullement de son profond savoir, lui savent gré de cette condescendance; le nombre en augmente chaque année; et quand le professeur les aura encore un peu plus familiarisés avec sa philosophie, il pourra traiter devant eux les questions les plus délicates de l'art avec la certitude d'être toujours compris et apprécié. On espère bien qu'il se fera de nouveau entendre l'hiver prochain, et on désire vivement qu'il choisisse un sujet moins vaste que celui de cette année. Une seule période de l'histoire des beaux-arts doit lui suffire pour alimenter et intéresser un cours de plusieurs leçons; ses connaissances solides et variées lui permettent de sortir des considérations générales où s'enferme toujours la médiocrité, et de pénétrer hardiment dans l'intérieur d'un sujet pour y porter la lumière et l'intérêt. Il le prouve deux fois par semaine dans le cours d'histoire des beaux-arts qu'il fait à l'École polytechnique et que fréquentent non-seulement les étudiants, mais aussi les artistes, les savants et les gens de lettres. Toutefois, il faut convenir que notre public a un goût prononcé pour l'étude; il s'y livre avec la même ardeur qu'on s'adonne ailleurs au plaisir. A Paris on danse pour les pauvres; à Dresde on s'abonne à un cours de littérature ou de sciences. C'est ainsi que, tous les premiers lundis du mois, M. le professeur de l'École polytechnique fait une lecture au profit des élèves pauvres; et le public se rend avec empressement à cet appel de la science et de la charité. Cette passion pour l'étude va même si loin que certaines sociétés ouvrent leur soirée dansante par une savante dissertation sur quelque point d'astronomie ou de physique: le discours d'abord, la polka ensuite. J'ignore si la danse se ressent de ce grave début: quant à celui-ci, il ne perd rien à précéder un divertissement; il est tout aussi grave et tout aussi instructif. L'un de ces discours était dernièrement

¹ C'est beau-frère qu'il fallait lire.

rement une remarquable étude sur l'alphabet ; l'auteur, M. Böttger, est un philosophe distingué. Vos lecteurs liront avec intérêt l'analyse de son travail, qui doit paraître incessamment et que je vous enverrai aussitôt.

Tous ceux qui, sans être professeurs en titre, savent cependant se servir de la parole, profitent de cette bienveillante disposition du public et font des lectures sur des sujets qui sont de leur compétence. L'année dernière, M. Wolfsohn nous parlait de Schiller; cet hiver il a gardé le silence et nous a causé par là une vive déception, car il nous avait promis de nous entretenir de Goëthe, et c'est un vrai plaisir d'entendre sa voix sympathique et éloquente. En revanche, M. Hammer, qui est critique et poète, a eu aussi la velléité de parler au public du haut d'une chaire. Mais, plus habile à manier la plume que la parole, il n'a guère obtenu qu'un succès d'estime. Le second des sujets qu'il a traités était cependant assez bien choisi : il s'agissait de l'art dramatique moderne. Parler théâtre à des Allemands est le plus sûr moyen d'attirer leur attention. Que de théories, que de dissertations n'a-t-on pas faites dans ces derniers temps sur l'art dramatique ! et, au bout du compte, on n'en est pas plus avancé ; le grand poète, l'homme de génie qui doit créer une scène allemande n'a pas encore paru ; il reste sourd aux appels des princes, de la critique et du parterre. Tous les regards interrogent l'horizon et cherchent le nouveau Messie. Il y a quelques années, on croyait l'avoir découvert dans la personne de F. Halm, l'auteur du *Gladiateur de Ravenne*. Mais il paraît que ce n'était qu'une illusion. Aujourd'hui Freytag semble faire renaître les espérances : ne seraient-ce aussi que des illusions ? Un avenir très-prochain nous le dira. Sa nouvelle pièce des *Fabius* est fortement conçue et respire d'un bout à l'autre cette mâle énergie et ces haines vigoureuses des citoyens romains. Elle a pour sujet la lutte des patriciens et des plébéiens ; et l'on sent à chaque vers que l'auteur s'est nourri de la moelle des historiens latins. Il n'a pas négligé non plus l'étude du bel ouvrage de Mommsen ; c'est là peut-être qu'il a puisé le ton et les couleurs de sa tragédie. Certains critiques assurent que c'est un chef-d'œuvre et la considèrent comme la meilleure pièce qui ait paru sur la scène allemande depuis Goëthe et Schiller ; ils poussent l'admiration un peu loin ; cependant, après avoir fait quelques réserves sur les caractères des personnages et sur le style, je n'hésite pas à en reconnaître le mérite et à lui donner une des premières places parmi les prix du second ordre. Notre théâtre nous a donné avec les *Fabius* une autre nouvelle pièce de bien moins de valeur : c'est une imitation de l'ancienne comédie italienne. L'auteur en a pris le nom et le masque des personnages ; mais il en a laissé la verve et l'humeur bouffonnes. Pantalón, Truffaldin, Brambilla, et jusqu'à Coviello, ne sont plus que d'honnêtes bourgeois trop sages et trop bien élevés pour dire et faire des folies. Cette comédie, très-peu comique, a cependant réussi, grâce à l'élégance du style et un peu aussi à la position de l'auteur, qui est un général en retraite. On applaudissait de jolis vers et une vieilllesse honorable : mais il est à désirer que ce précédent s'oublie bien vite, car le talent et la jeunesse ne pourraient pas rivaliser longtemps avec de tels adversaires. Du théâtre au cimetière la distance n'est pas grande ; dernièrement nous la franchissions pour rendre les honneurs funèbres à l'une des actrices les plus aimées et les plus dignes de l'être, à madame Schröder-Devrient. Il y a quelques années déjà qu'elle s'était retirée du théâtre, et avait été s'enfermer en Livonie ; mais l'hiver passé, poussée par l'ennui de cette vie solitaire et par le démon de la musique, elle nous était revenue, toute fière d'avoir con-

servé sa belle voix et de pouvoir nous la faire entendre. Elle chanta dans deux ou trois concerts quelques-unes de ses plus belles romances, entre autres le *Roi des aunes*; et tous ceux qui l'entendirent admirèrent sa méthode, sa voix encore souple et flexible, et cet accent du cœur qui faisait aussitôt monter les larmes aux yeux. Elle réunissait toutes les grâces et tous les talents : elle avait commencé par être danseuse, puis elle avait passé au drame, pour arriver enfin à l'opéra. C'est une grande artiste de moins ! La mort, depuis quelque temps, semble être pressée d'en finir avec toute cette belle génération ; dernièrement c'était Humboldt ; quelques jours après, c'était Rethel ; aujourd'hui c'est madame Schröder-Devrient et Arndt. Toute la presse allemande déplore cette dernière perte : c'est un deuil public. C'est une consolation sans doute de voir cette unanimité, mais il est triste de ne la trouver qu'en face d'un cercueil.

A. M.

P. S. — Je vous parlerai dans ma prochaine lettre de nos *concerts* et de deux monuments auxquels travaillent Hænel et Gietschel. Notre exposition n'offre rien de remarquable.

CHRONIQUE PARISIENNE.

Depuis que M. Babinet (de l'Institut) veut bien confier au public les secrets de l'atmosphère, l'atmosphère semble se complaire à contrarier le public. M. Babinet finira bien cependant par faire la pluie et le beau temps; mais jusqu'au jour où il remplacera définitivement le bon Dieu dans cet ingrat office, le mois de mars, par son tempérament fallacieux, échappera à tous les calculs. C'est l'anarchie de l'atmosphère qu'il personnifie. Une divinité bien nerveuse — femme à coup sûr — préside à ses incessantes métamorphoses :

- Souvent mars varie,
- Bien fol est qui s'y fie. »

Au nombre des variations de mars, il faut mettre celles que nous apportent les concerts, dont ce mois perfide ne cesse de nous poursuivre. C'est une course au clocher entre musiciens. Les pianistes dominent; il le faut bien. Que deviendraient sans cela les facteurs de pianos? Pourquoi faut-il qu'un pianiste, quand il a de l'âme, se serve d'un piano, qui n'en a point? Un pianiste sans piano serait la perfection même. En attendant cette aurore nouvelle, cette ère de paix où le piano sera tellement perfectionné qu'il abolira le piano lui-même, consons-nous, avec H. de Bulow, avec Prudent, — avec Lacombe, qui dans son concert du 19 courant, à la salle Herz, s'est montré plus que jamais un digne interprète des classiques. Le talent de Lacombe est sévère envers lui-même; il met les exigences de l'art au-dessus des exigences du public, ce que fait également un jeune artiste fort remarquable, à ce qu'il paraît, M. Planté; ce que M. Jaël, en revanche, pianiste de S. M. le roi de Hanovre, ne fait pas assez à mon avis. M. Lacombe, cela n'enlève rien à son mérite, est aussi un compositeur bien doué, et qui sait se maintenir avec sincérité dans sa propre nature. Son *Étude en octaves*, très-appréciée en Allemagne, le sera de plus en plus chez nous. La composition s'enlève avec verve; bien menée, elle est achevée en soi, remplissant son cadre sans le rompre nulle part et sans employer de détours et de fastidieuses redites pour revenir à sa donnée. — Le concert de notre collaborateur a été, comme l'on dit, « l'un des plus brillants de la saison ». On pouvait s'y attendre. Mademoiselle Stella Colas a dit d'une façon ravissante *la Grand'mère*, ballade de V. Hugo, et la première scène de : *A quoi rêvent les jeunes filles*, d'Alfred de Musset.

Le piano a, entre autres défauts, celui de supporter la médiocrité; un violon médiocre devient franchement assassin. Mais aussi, quel charme, lorsque M. Sivori ou M. Sainton, que nous avons entendus pour la première fois, tiennent l'archet enchanté!

Puisque je parle musique, je m'empresse d'annoncer aux quatre parties du monde qu'il vient de se former, à Paris, un comité dans l'intérêt de la propagation des Orphéons et Sociétés chorales de France. On y compte un très-grand nombre d'illustrations en tout genre : MM. Berlioz, Halévy, Auber, sont voisins de MM. les sénateurs prince Poniatowski et Larabit. Le 24 juin prochain, l'Orphéon de France envahira les rives d'Albion, pour aller, dans le Crystal Palace, chanter des hymnes à la paix. Cela fera du bruit dans le monde, et M. Alexandre Weill, qui marche la plume à la main à la conquête du globe, n'a pas jugé à propos d'attendre ce moment pour faire feu de bâbord et de tribord. En moins de quinze jours, il nous a mis en possession de deux éditions nouvelles, « les Histoires de village » et « l'Histoire de la grande guerre des Paysans », y compris un petit volume, « les Mismorismes », avec cette épigraphe : *Mon royaume n'est pas de ce siècle*. Il me semble au contraire que l'auteur appartient beaucoup à son siècle. Il confond volontiers l'agitation de l'esprit avec son mouvement, et le bruit avec la sonorité. Qu'il me permette de le lui dire : le centre de gravité manque à son intelligence, qui oscille toujours entre les extrêmes ; sa plume et sa réflexion ne savent pas s'asseoir ; elles se trémoussent. M. Weill songe beaucoup trop à être original. Je préfère infiniment ses « Contes de village » à tout ce qu'il a publié depuis, parce qu'il y a quelque repos et de la nature dans ces tableaux ; la plume n'y est pas surmenée, et la pensée n'y court pas toujours bride abattue dans les sentiers de traverse de l'imagination individuelle. Cela vient sans doute de ce que dans ses « Contes de village » M. Weill raconte ce qu'il a vu. Dans la « Guerre des Paysans », par exemple, il a vu, bien qu'à sa façon, ce qu'a raconté M. Zimmermann. Peut-être eût-il mieux fait de traduire simplement les ouvrages allemands qui lui ont fourni la substance historique de ses récits. Les « Mismorismes¹ », que l'auteur annonce comme « les épanchements d'une âme honnête et consciencieuse, à la recherche de la vérité entre Dieu et l'homme », constituent une série d'excursions un peu frénétiques dans le domaine de la philosophie. L'auteur, quand il n'est pas sur le trépied des oracles, court en dévastateur au milieu des plates-bandes, sans s'inquiéter si le lecteur essoufflé se soucie de le suivre. Jamais il ne se retourne. Il se promène ainsi pour son propre compte durant cent cinquante pages. Mais n'en a-t-il pas le droit ?

N'ayant pas le loisir de combler par des transitions l'intervalle qui sépare M. Weill de Shakspeare, j'annonce sans préambule le cinquième volume de la traduction si courageusement entreprise par M. François-Victor Hugo. Ce volume renferme, comme le précédent, les pièces de Shakspeare qui, à raison de leur donnée, peuvent figurer sous la commune rubrique : LES JALOUX. — *Cymbeline* et *Othello* occupent la scène dans ce cinquième volume, où M. Hugo a, comme dans les premiers, franchement abordé et suivi son modèle, mettant de côté toute fausse prudence, et rendant le mot par le mot, la pensée par la pensée. Sa traduction a la rude écorce du poète lui-même, auquel il n'a point parfumé les mains, adouci l'épiderme, rogné les ongles et mis des manchettes. La traduction de Ducis est une interprétation de coiffeur ; celle de M. François Hugo en est l'antipode. Mais elle n'est pas seulement fidèle et respectueuse, elle se recommande en outre par les recherches et les notes que le traducteur a jointes à son

¹ Mismor, en hébreu : chant sacré.

œuvre pour faciliter au lecteur l'intelligence de l'original, et lui mettre en main la clef de ce monde qui s'appelle le théâtre de Shakspeare. Mais pourquoi M. Hugo ne veut-il absolument pas que le rugissant Othello ait eu la peau noire et les lèvres épaisses, alors que Shakspeare a pris soin de laisser si peu de doute à cet égard ? L'aristocratie de la peau disparaît dès que la passion s'est installée dans le cœur. Desdémone ne voit plus le noir, elle voit le héros, et les femmes, on le sait, sont folles d'héroïsme. D'ailleurs, entre le noir et le blanc, que de nuances pour compliquer encore cette grave controverse ! Qu'il soit noir, blanc, ou couleur de pain d'épice, Othello est Othello, et le drame de Shakspeare est un chef-d'œuvre.

Je ne puis que mentionner les importantes publications nées ce mois-ci. Le dix-septième volume de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, de M. Thiers, le troisième volume des *Mémoires de M. Dupin*, — et la première partie de l'*Histoire de la liberté politique en France*, de M. Jules de Lasteyrie, n'ont pas besoin d'ailleurs de notre humble intermédiaire. De pareils noms suppriment d'eux-mêmes les distances entre l'auteur et le public. Celui-ci, on peut le dire, est saisi d'emblée par le seul fait de la publication, — qui équivaut ici, en vertu d'une notoriété universelle, à la publicité elle-même.

L'*Année littéraire et dramatique*, de M. G. Vapereau, a paru récemment. Elle comprend l'inventaire critique des publications de 1859. La pensée que M. Vapereau poursuit est excellente, et s'il se maintient fermement à l'abri des influences et des coteries, le retour périodique de son recueil rendra aux lettres, comme au public, un réel service.

CHARLES DOLLFUS.

TABLE DES MATIÈRES

DU

TOME NEUVIÈME.

Première livraison.

Gotthold Éphraïm Lessing, par <i>M. Charles Dollfus</i>	5
Voyages et découvertes : <i>L'Europe dans l'Asie orientale</i> , par <i>M. Vivien de Saint-Martin</i> (deuxième partie)	39
La Blonde Lisbeth, nouvelle traduite de l'allemand de <i>Charles Immermann</i> (troisième partie)	56
La Bible et les partis chez les anciens Israélites, par <i>M. A. Nefftzer</i>	96
Souvenirs d'un diplomate allemand : <i>Sand et Kotzebue</i> , extrait des <i>Mémoires et Mélanges</i> de <i>M. K. A. Varnhagen d'Ense</i>	125
Sultan Nassir, fragment de <i>l'Histoire des sultans mamlouks d'Égypte</i> , par <i>M. G. Weil</i> , professeur de langues orientales à l'université de Heidelberg	152
Lettres sur l'émigration allemande dans ses rapports avec la civilisation générale, traduit de l'allemand de <i>M. Jules Frœbel</i>	191
Poésie	215
Bulletin bibliographique et critique	218
Courrier littéraire et scientifique	233
Chronique parisienne	236

Deuxième livraison.

Hans Christian Oersted (premier article) : <i>L'Esprit dans la nature</i> , par <i>M. G. A. Hirn</i>	241
Uriel Acosta, drame en cinq actes, traduit de l'allemand de <i>Charles Gutzkow</i>	272
De la théologie contemporaine en Allemagne : <i>La critique historique</i> , traduit de l'allemand de <i>M. Schwarz</i> , par <i>M. A. Stap</i>	321
La Blonde Lisbeth, nouvelle traduite de l'allemand de <i>Charles Immermann</i> (quatrième partie)	349
Les expériences agricoles en Allemagne, par <i>M. Eugène Marie</i>	388
Ascensions et esquisses alpestres, par <i>M. A. Vallier</i>	404
Richard Wagner, par <i>M. Louis Lacombe</i>	433
Poésie : Imitations de Pfeffel et de Lessing, par <i>M. Louis Ratisbonne</i> . — <i>Le château près de la mer</i> , d'Uhland, par <i>M. Auguste Béranger</i>	449
Bulletin bibliographique et critique	453
Courrier littéraire et scientifique	472
Chronique parisienne	478

Troisième livraison.

Hans Christian Oersted : <i>L'Esprit dans la nature</i> (deuxième article), par M. G. A. Hirn.	481
La Blonde Lisbeth, nouvelle traduite de l'allemand de Charles Immermann (cinquième partie).	507
De la théologie contemporaine en Allemagne : <i>La critique historique</i> (deuxième article), traduit de l'allemand de M. Schwarz, par M. A. Stap	553
Le Mythe de Polyphème, traduit de l'allemand de Guillaume Grimm.. . . .	589
Poésies traduites de Schiller, par M. Littré (de l'Institut).	619
Lettres sur l'émigration allemande dans ses rapports avec la civilisation générale (deuxième article), traduit de l'allemand de M. Jules Frœbel.	637
Correspondance d'Alexandre de Humboldt, par M. A. NEFFTZER.	656
Bulletin bibliographique et critique.	688
Courrier littéraire et scientifique.	709
Chronique parisienne.	716



CH. DOLLFUS. — A. NEFFTZER.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, 8, RUE GARANCIÈRE.

148-C-1

göttliche od. himm. 292

Oesterl. 244

Ständel 466



